

HISTOIRE
DE
L'EGLISE
DU JAPON.

Par le R. P. Crasset *de la Compagnie de Jesus.*

SECONDE EDITION

TOME PREMIER.



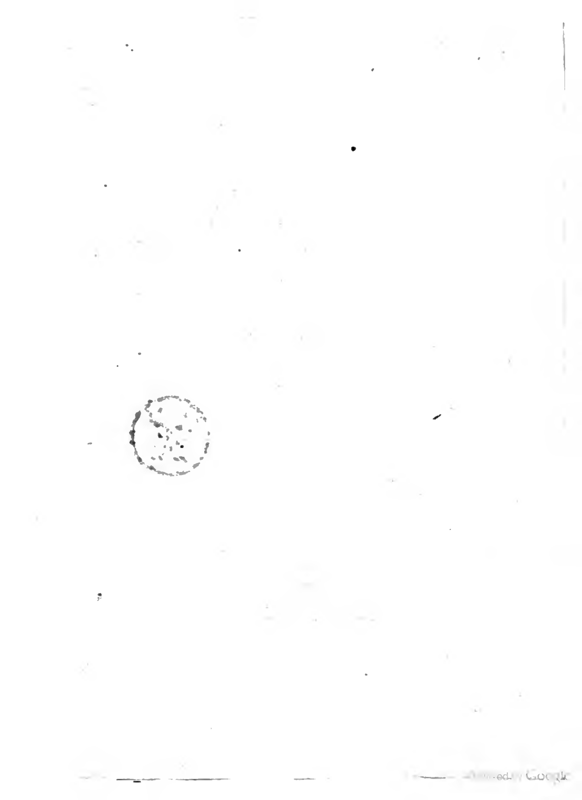


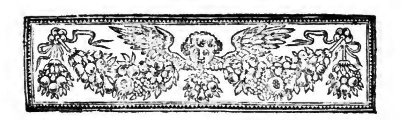
A PARIS,

Chez François Montalant, à l'entrée du Quay des Auguſtins, du côté du Pont S. Michel.

M. DCC. XV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





PREFACE

Sur la créance qu'on doit à cette Histoire : Et pourquoy l'on n'y rapporte point de Miracles.



IL m'est tombé depuis quelque temps un Livre entre les mains, que j'ay lû avec beaucoup de plaisir, & qui m'a donné une haute idée de notre Religion : C'est l'Histoire Ecclesiastique du Japon, composée par le Pere Solier de la Compagnie de Jesus. Le sujet en est grand, les actions sublimes, les aventures surprenantes & admirables.

Il est vray qu'elle est écrite d'un style un peu suranné : mais j'ay trouvé tant de beauté & tant de richesses sous ces vieilles expressions, que je ne puis comprendre comment on a pû differer jusqu'à present à luy donner un nouveau lustre, & à luy rendre cet air de jeunesse que le tems lui a enlevé.

J'ay tâché d'y porter les meilleurs Historiographes de ce tems : mais les voyant tous attachez à d'autres ouvrages, j'ay crû qu'on ne me sçauroit pas mauvais gré, si j'entreprenois de l'écrire d'un style simple & naturel, qui est celuy de la verité. J'espere que les curieux en seront satisfaits, les gens de bien édifiez,

ã ij

les Catholiques confirmez dans la Foy, les incredules convaincus de la verité de notre Religion, les lâches animez à la vertu, & les parfaits embrasez d'un desir ardent de porter aux Pays les plus éloignez la lumiere de l'Evangile.

On se défie, avec raison, de la bonne Foy d'un Voyageur qui vient d'un Pays éloigné, & qui en raconte des merveilles : car un homme ne craint gueres de mentir, quand son mensonge plaist, & qu'il ne peut estre convaincu d'imposture. L'Histoire que j'écris contient des avantures arrivées aux extrémitez de la terre, si grandes & si surprenantes, qu'elles pourroient passer pour des fables, si je n'avois des garants d'une fidelité irreprochable. J'ose assurer sans temerité, qu'après l'Histoire Sainte, il y en a peu qui meritent plus de créance que celle cy. On en sera persuadé, comme j'espere, lorsque j'auray marqué les sources d'où je l'ay puisée.

Je l'ay tirée premierement en partie des Lettres de saint François Xavier, qui a le premier presché la Foy dans le Japon, & qui raconte ce qu'il a vû & ce qu'il a fait dans ce Pays.

Secondement, je l'ay dressée sur les relations de plusieurs saints Prelats, qui ont esté choisis par le S. Siege pour gouverner cette Eglise naissante, & qui luy ont envoyé des informations juridiques, faites sur la deposition d'un grand nombre de témoins, tous gens d'honneur & de probité, qui ont attesté par serment la verité des choses qu'ils ont rapportées.

En troisiéme lieu, je l'ay recueillie des Lettres annuelles de plusieurs saints & sçavans Religieux, qui ont abandonné leur pays & tout ce qu'ils avoient de

plus cher au monde, pour aller planter la Foy dans un Pays situé aux extrémitez de la terre, & pour y gagner la couronne du martyre. Après avoir travaillé les trente & les quarante années à la conversion de ces Idolâtres, ils ont envoyé au Pape & au General de leur Ordre un recit exact de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont vû, de ce qu'ils ont appris de gens dignes de foy. On ne peut, ce me semble, sans une extréme injustice, soupçonner de mensonge des personnes d'une si grande sainteté, & croire qu'ils ont voulu imposer au Chef de l'Eglise, à leurs Superieur & generalement à toute la terre, ayant ordre d'écrire fidélement & sincerement ce qui se passoit sur les lieux où l'obéissance les avoit envoyez.

Mais ce qui met cette Histoire hors de tout soupçon de fausseté, c'est qu'elle a esté recueillie, du moins une grande partie, des Lettres & des Relations de plusieurs saints Religieux qui ont souffert le martyre dans le Japon. Je compte entre ces illustres témoins de la verité le Pere Charles Spinola, dont le nom fait connoistre le sang, & dont la Vie qu'on a donnée au public, découvre les vertus incomparables. Ce grand Religieux qui a esté trois ans entiers dans une prison affreuse, & qui fut ensuite brûlé vif pour la défense de la Foy, ayant eu ordre de ses Superieurs de faire un recit fidele & attesté judiriquement par quantité de témoins, de ce qui se passoit dans ce Pays, où il travailloit depuis plusieurs années, a envoyé à son General une Relation exacte & sincere de ce qui est arrivé de son temps, & dont il a esté lui même témoin. Il me semble qu'il n'y a pas lieu de se défier de la bonne foy d'un témoin de ce caractere.

Plusieurs autres Religieux qui ont blanchi dans les travaux d'une mission si penible, & dont la vie passée au milieu de plusieurs sanglantes persecutions, peut estre appellée un continuel martyre, nous ont encore fourni les Memoires dont cette Histoire est composée. Ils ont presque tous esté Superieurs & Provinciaux de la Compagnie de JESUS dans le Japon, & quelques-uns ont administré l'Evêché de cette Eglise par ordre du S. siege.

Le Pere Louis Froez. Le Pere Organtin. Le Pere François Cabral. Le P. Pierre Gomez. Le P. Alexandre Valignan. Le P. Pierre Martinez. Le Pere François Passi.

Enfin j'ay recueilli ce que j'ay écrit dans cet Ouvrage de l'Histoire de la Compagnie de JESUS, composée par les Peres Orlandin, Sachim & Poussine. Du Pere Trigault qui a fait plusieurs fois le voyage des Indes, dans un Livre qui a pour titre, *Le Triomphe des Martyrs du Japon.* Du Pere Maffée & du Pere Jarric dans leur Histoire des Indes Orientales. Du Pere Guzman, qui a rapporté tout ce qui s'est passé dans le Japon jusqu'au commencement de notre siecle. Du Pere Marini dans son voyage de la Chine. Du Pere Pigneyra, qui a décrit la fameuse persecution qui dure encore à present. Du Pere Bolandus dans le Martyre de trois Religieux de son Ordre, arrivé le 5. de Fevrier en l'année 1597. Du Pere Bartholi dans son Asie & dans l'Histoire particuliere du Japon, & de plusieurs autres Auteurs Anonymes, jusqu'à ceux des Protestans Anglois & Hollandois que j'ay lûs fort exactement, & d'où j'ay tiré ce que j'ay trouvé de plus conforme aux Lettres annuelles des Missionnaires de ce Pays là.

Le Pere Solier de la Compagnie de JESUS a tout ramassé dans un Corps d'Histoire qu'il a distingué par années, depuis l'an 1542, jusqu'à 1624 J'avois dessein de le suivre pas à pas comme un guide judicieux & fi-

delle: mais deux choſes m'en ont détourné. La premiere, c'eſt qu'il fait entrer dans ſon Hiſtoire quantité de petites choſes, qui ſont à la verité d'édification, mais qui aviliſſent les grandes, & qui ne ſont pas au gouſt de ce ſiecle. La ſeconde, c'eſt qu'écrivant des Annales, il eſt obligé de parcourir chaque année ſoixante & ſix Royaumes, pour recueillir ce qui s'y eſt paſſé, ce qui a deux inconveniens. L'un, que cet amas de tant de choſes differentes qu'il faut démeſler, fatigue le Lecteur & charge ſa memoire. L'autre, que ces recits annuels l'obligent de couper par morceaux une Hiſtoire qu'il a commencée, & de la quitter ſouvent pour en entamer une autre, ce qui chagrine l'eſprit qui en veut voir le progrès & la fin.

Pour éviter ces inconveniens, je me ſuis diſpenſé de cette fâcheuſe ſervitude des tems, & je pouſſe une Hiſtoire qui eſt arrivée dans un Pays juſqu'au bout. Que ſi elle dure pluſieurs années, je la conduis juſqu'à un terme où l'eſprit ſoit content, & où il puiſſe ſe repoſer en attendant qu'elle revienne. Cependant je n'oublie pas de marquer les années, ſçachant bien que ſans cette connoiſſance, l'eſprit marche comme dans un Pays perdu & s'égare à chaque pas.

J'ay auſſi pourſuivi l'Hiſtoire du Pere Solier, qui finit en l'année 1624; juſqu'au temps où nous ſommes, ſur tous les Memoires que j'en ay pû trouver. Et parce que c'eſt le devoir d'un Hiſtorien qui parle d'un Pays, d'en donner quelque connoiſſance à ceux qui ne l'ont pas; j'ay tracé d'abord le plan du Japon, & j'informe mon Lecteur de l'eſtat temporel & ſpirituel de ce Empire.

Il y a quelque choſe qu'on me pourra, ce ſemble,

justement reprocher, c'est que je n'ay pas rapporté les miracles que Dieu a faits dans ce Pays infidelle, pour y établir la Foy : car il est hors de doute que saint François Xavier en a fait un grand nombre, qui ont esté verifiez par des procedures juridiques, dressées avec toute la diligence & l'exactitude possible, dont les Protestans mêmes ne disconviennent pas. Monsieur Hacluuit Ministre Anglois dans le second Volume des premieres navigations, fait l'éloge de ce saint homme, (c'est comme il le qualifie) & parle avec admiration de ses vertus & de ses miracles qu'il reconnoist de bonne foy. Le Pere Bartholi les a recueillis dans un petit Livre qui a pour titre, *Les Miracles de Saint François Xavier*, & que le Pere Pardie a traduits en nostre Langue. Il y a ajoûté un discours sur la creance des Miracles, digne de son esprit & capable de convaincre les plus incredules.

Il se trouve à Paris chez Michel Petit, rue S. Jacques, à la Toison d'or.

Outre les Miracles de cet Apôtre du nouveau monde, le Pere Solier en rapporte un fort grand nombre que Dieu a faits presque chaque année, non seulement par les Religieux Missionnaires, mais encore par des Neophytes, & ce qui est admirable, par des Bonzes convertis, qui estoient auparavant les Ministres des faux Dieux & les ennemis declarez de la Religion Chrétienne. La sainteté des Prelats & des Religieux que j'ay citez, qui en ont fait les informations selon les regles, ne nous permet pas d'en douter.

Et certes s'il m'est permis de raisonner comme a fait saint Augustin sur un semblable sujet, il est impossible qu'un petit nombre de Religieux étrangers qui ont presché la Foy dans soixante & six Royaumes, dont le Japon est composé, ayent pû convertir en fort peu

peu d'années plus de quatre cens mille Idolâtres, attachez furieusement à leurs superstitions, & qu'ils ayent persuadé à tant de Rois infidelles ; à tant de Princes impies, à tant de Bonzes sçavans, superbes & interessez, des veritez si dures à croire & si difficiles à pratiquer, telles que sont celles de l'Evangile : Et cela d'un air dégoûtant, d'une maniere contrainte & d'un style barbare, ne sçachant pas bien leur langue ; qui est tres-difficile à apprendre & à prononcer.

C'est le sentiment de tous les Docteurs, fondé sur l'Ecriture Sainte, que les Miracles sont necessaires pour établir solidement la Foy dans l'esprit des Infidelles : car la Religion Chrétienne demandant une fermeté inébranlable & une préparation d'esprit à souffrir toutes sortes de tourmens pour sa défense, elle doit s'appuyer sur des fondemens solides, & être soûtenuë par des preuves, que ni la subtilité des Philosophes, ni l'artifice des Orateurs, ni la rage des Demons, ni les efforts de tous le Tyrans ne puissent ébranler. Or il n'y a que deux sortes de preuves qui puissent donner cette fermeté à notre esprit : L'une est l'évidence de l'objet ; l'autre la revelation divine. Les objets de la Foy n'estant pas évidens, il faut necessairement pour en establir la créance, que Dieu les appuye de son autorité : Par consequent qu'il fasse des miracles qui surpassent les forces de la nature. Car ce n'est pas assez que Dieu nous parle & nous revele une chose ; il faut encore que nous soyons assurez que c'est luy qui nous parle, & non pas quelque esprit de mensonge : autrement nostre Foy seroit toûjours timide & chancelante, la revelation qui en est le fondement n'étant pas certaine. Puisque donc il n'y a que les Miracles qui nous

le meſme à ceux de notre ſiecle : c'eſt pour cela qu'ou puiſſent aſſurer qu'elle eſt de Dieu, il eſt évident qu'ils ſont neceſſaires, pour perſuader aux Infidelles que les veritez qu'on leur prêche ſont certaines & infaillibles.

Auſſi quand Dieu envoya Moïſe ſignifier à ſon peuple qu'il alloit le délivrer de la ſervitude d'Egypte, ce ſage Legiſlateur lui demanda des marques ſenſibles de ſa Miſſion, en luy repreſentant que s'il diſoit qu'il venoit de ſa part, il ne ſeroit pas crû ſur ſa parole. Et alors Dieu luy mit en main cette verge miraculeuſe avec laquelle il fit tant de prodiges, qui furent comme le ſceau de la Divinité & des lettres de créance qui autoriſoient ſa Miſſion.

JESUS-CHRIST notre Seigneur, tout Dieu qu'il étoit, prouva la ſienne aux Juifs de la même maniere. *Si vous ne voulez pas*, leur diſoit-il, *croire à ma parole, croiez du moins à mes œuvres. Les Miracles que je fais, rendent témoignage que je ſuis envoïé de Dieu.* Il ajoûte qu'ils ſeroient excuſables de ne pas croire, s'ils n'avoient pas vû les prodiges qu'il avoit faits.

C'eſt encore avec ces marques d'autorité qu'il envoya ſes Apôtres après ſa Reſurrection prêcher ſon Evangile à toutes les Nations de la terre. Saint Luc rapporte les Miracles que ſaint Paul a faits, dont il a été témoin. Et c'eſt l'un des motifs qui attachoit le grand ſaint Auguſtin inſéparablement à la Religion Catholique, comme il le déclare luy-même. Ce ſont-là les marques & les preuves que les Docteurs de l'Egliſe ont toujours exigées des Heretiques pour autoriſer leur Miſſion extraordinaire, dont ils ont voulu ſe prévaloir : Entre autres Saint Irenée qui reproche à ceux de ſon temps, qu'ils n'en faiſoient pas comme les Catholiques qui reſſuſcitoient des morts, *dont pluſieurs*, dit ce grand Prelat, *ont vécu & perſeveré pluſieurs années avec nous.* Eraſme reproche

Sane etiam, quemadmodum diximus, & mortui re-

les traite avec justice de fourbes & d'imposteurs.

surrexcunt & perseveraverunt nobiscum multis annis. L. 2. Advers. Hæret. c. 7.

Or si les Miracles sont necessaires pour établir la Foy dans un Pays infidelle, qui doutera que les Missionnaires du Japon n'en ayent fait ? Ne puis-je pas dire d'eux ce que saint Augustin dit des Apôtres, qu'on prouve qu'ils ont fait des Miracles en niant qu'ils en ayent fait ? car c'est la plus grande de toutes les merveilles que douze pescheurs, je dis le même de douze pauvres étrangers, méprisez & haïs des Japonnois, ayent pû convertir sans Miracle, en si peu de temps, tant de milliers d'Infidelles, & sanctifier le peuple le plus vicieux & le plus corrompu qui fût dans l'Univers. Il est donc hors de doute que Dieu a fait des choses miraculeuses dans le Japon pour donner créance à son Evangile, puisque ces peuples l'ont embrassé avec tant d'ardeur, & qu'ils ont mieux aimé souffrir les tourmens les plus horribles de la nature, que de l'abandonner.

Si cela est, on a sujet raisonnable de s'étonner que j'aye supprimé ces prodiges qui font tant d'honneur à notre Religion, & que je n'en aie rapporté que deux ou trois de saint François Xavier, qui sont dans le procès de sa canonisation. Je réponds sans déguisement que d'un grand nombre que rapporte le Pere Solier, j'avois choisi les plus évidens & les plus incontestables : mais que des gens fort sages m'ont conseillé de les ôter, pour condescendre à la foiblesse de quelques delicats du siecle, à qui ces recits merveilleux ne plaisent pas, & qui se dégoûteroient d'un Livre s'ils y trouvoient un miracle en leur chemin.

Il faut confesser que c'est un siecle admirable que le nôtre. On dit que son goût commence à se perfectionner, & qu'en toutes choses on va presentement au bon

ſens. Il me ſemble qu'on pourroit dire avec plus de juſtice, qu'il empire tous les jours, & qu'on va d'un grand pas à l'infidelité & au libertinage. Car ce bon goût de notre ſiecle conſiſte à donner tout à la nature & rien à la grace ; à ne rien croire que ce que l'on comprend ; à meſurer la puiſſance de Dieu ſur la foibleſſe de ſon eſprit ; à rejetter les Miracles comme des erreurs populaires & des illuſions des ſens, & à traiter de fables tout ce qu'on lit de merveilleux dans la Vie des Saints. S'il n'y avoit que les libertins qui fuſſent dans ces ſentimens, je ne m'en étonnerois pas : mais ce qui eſt déplorable, c'eſt que des gens d'eſprit & de vertu commencent à goûter & approuver ces maximes dangereuſes. Ils s'imaginent que cela facilitera la converſion des Heretiques, qui ne peuvent ſouffrir nos miracles, parce qu'il ne s'en fait pas chez eux, & que ce ſont autant d'arreſts du Ciel qui condamnent leur reforme.

Je ſuis ſurpris que des perſonnes ſi ſages & ſi éclairées ne voyent pas que ſous pretexte de religion ils ébranlent les fondemens de la Religion, & que pour n'eſtre pas credules, ils ſe mettent en danger de devenir impies. En effet, n'a-t-on pas montré qu'il n'y a point de Religion ſans foy ? ni de foy ſans revelation ? Et que la revelation ne peut eſtre reconnuë & manifeſtée que par les Miracles ?

De plus l'invocation des Saints eſt un point eſſentiel de notre creance, qui diſtingue les Catholiques des Calviniſtes. Or on n'invoque jamais publiquement les Saints, s'ils ne ſont canoniſez ; & on ne les canoniſe point, que Dieu n'ait atteſté leur ſainteté par quantité de prodiges, qu'on examine avec tout le ſoin & toute l'exactitude poſſible. Ainſi ſupprimer les Miracles, c'eſt abolir le

culte & l'invocation des Saints. Ce n'eſt donc pas le moyen de convertir les Heretiques ; mais c'eſt une adreſſe pour pervertir les Catholiques. Ce n'eſt pas les faire venir de notre côté, mais c'eſt nous ranger du leur. Pour moi je ſuis perſuadé qu'un ſeul Miracle prouvé dans les formes, eſt plus capable de ramener nos égarez à la Communion de l'Egliſe, que le raiſonnement des plus habiles Docteurs ; car Dieu ne pouvant atteſter ni l'impieté ni le menſonge ; s'il fait des coups de ſa puiſſance, pour autoriſer la ſainteté de ceux qui meurent dans l'Egliſe Romaine, il faut conclure que c'eſt la veritable Egliſe, & par une ſuite neceſſaire, qu'il n'y a que dans ſa Communion qu'on ſe peut ſauver.

C'eſt de cette preuve que le grand ſaint Auguſtin s'eſt ſervi pour convaincre les Payens de la verité de notre Religion : car il rapporte dans le plus ſçavant de tous ſes Ouvrages, un grand nombre de Miracles, qu'il a vûs, dit-il, de ſes yeux, qui ſont arrivez à Milan où il étoit, *Civit. Dei. l. 22.* à Carthage, à Rome, en ſon Diocéſe, en ſa ville, dans ſon Egliſe, devant une multitude innombrable de perſonnes. Et le nombre, dit-il, de ces prodiges eſt ſi grand, qu'il en eût pû compoſer un gros volume.

Saint Gregoire le Grand & ſaint Paulin deux illuſtres Prelats pour leur ſçavoir, leur prudence & leur ſainteté, en rapportent de merveilleux qui ſe ſont faits dans leur Egliſe Cathedrale, en leur preſence & devant une infinité de perſonnes. Il marquent le temps, les lieux & les perſonnes à qui les choſes ſont arrivées. Les éclairez de notre ſiecle traiteront-ils ces grands hommes de bonnes gens ? ont-ils plus de ſçavoir & de diſcernement qu'eux ? Appelleront-ils Irenée un viſionnaire, lequel rapporte qu'il a vécu pluſieurs années avec des morts reſ-

ſuſcitez ? Et s'il s'eſt fait des miracles de ſon temps, pourquoy ne s'en fera-t-il pas au nôtre ? Eſt-ce que la main de Dieu eſt racourcie ? N'y aura-t-il pas toujours des Saints ſur la terre ? L'Egliſe n'aura t-elle pas juſqu'à la fin du monde aſſez de lumiere & aſſez d'autorité pour les canoniſer ? Il faut donc qu'il ſe faſſe des miracles, puiſqu'elle ne les canoniſe plus ſans cela.

Je ne ſçai qui a voulu introduire ce libertinage dans le monde, & élever l'Empire de la raiſon ſur les ruines de la Foy. Quelques-uns eſtiment que c'eſt une cabale d'impies, qui n'ayant point de religion & ne voulant point ſoumettre leur eſprit au joug imperieux de la Foy, couvrent leur incredulité du titre ſpecieux de bon ſens, ne voulant point d'autre regle de leur créance que le raiſonnement humain. D'autres attribuent ces dangereuſes maximes à de faux convertis & à des Heretiques déguiſez. D'autres à quelques prudens du ſiecle, qui ſçachant qu'il y a des miracles ſuppoſez, & craignant de paſſer pour des eſprits foibles s'ils donnent dans le ſens vulgaire, ſe font un honneur & un merite de n'en point croire du tout, pour ſe diſtinguer du commun, & pour ne pas tomber dans l'erreur d'une fauſſe créance.

Mais ſi cette conduite eſt raiſonnable, il ne faut plus qu'ils ayent de commerce avec le reſte des hommes, puiſqu'il n'y en a point qui ne leur en puiſſe faire accroire. Ils ne doivent plus ajoûter foy à aucune nouvelle, ni donner créance à aucun Hiſtorien, principalement aux Profanes, qui ſont d'une méchante vie & dévoüez à la faveur & à l'intereſt. Quel homme plus ſage, plus judicieux & plus ſçavant que S. Auguſtin ? Où trouvera-t-on un eſprit plus fort & plus pénétrant que le ſien ? Vous dites qu'il y a de faux Miracles. Je l'avoüe ; mais vous prou-

vez par-là qu'il y en a de vrais : car il n'y en auroit point de faux s'il n'y en avoit de vrais ; ny de faux Hector, s'il n'y avoit un vray Hector, comme dit sagement le même saint Augustin.

Aprés tout je ne vois rien de plus foible que le raisonnement de ces incredules. Il n'est fondé que sur des negatives, dont les plus stupides sont capables. Je n'ai pas vû cela, donc cela n'est pas ; cela arrive rarement, donc cela n'arrive jamais. Est-ce que les sens sont les juges de notre Foy ? ou que les yeux d'un saint Augustin ne sont pas aussi bons que ceux d'un libertin ? Un homme pour estre Saint, est-il devenu foible & de legere créance ? Qui juge mieux des choses, que ceux qui sont sans passion ? Mais quelle sorte de raisonnement d'admettre des Miracles en general, & de n'en reconnoistre aucun en particulier ? J'avouë qu'il ne faut pas croire legerement: mais faut-il estre aheurté sans raison, principalement en matiere de Foy, qui demande des soûmissions aveugle & des sacrifices de notre raison aussi bien que de nos sens?

Je sçay ce que dit saint Paul que les signes ne sont que pour les Infidelles : c'est pour cela que Dieu en faisoit frequemment dans les premiers siecles, & qu'il en fait rarement au nôtre qui est si éclairé. Mais c'est aussi ce qui nous oblige de croire qu'il en a fait dans le Japon, puisqu'il n'y eut jamais de nation plus aveugle que celle-là, & qu'elle en avoit un extrême besoin pour renoncer à ses superstitions, & pour embrasser une Religion si opposée à la sienne.

Je ne veux pas pousser cette matiere plus loin. Ce m'est assez d'avoir répondu au reproche qu'on me pouvoit faire, de n'avoir pas rapporté dans mon Histoire les Miracles que Dieu a faits pour la conversion de ces peuples,

contre la coutume de tous les Hiſtoriens ſacrez qui ſe ſont acquittez religieuſement de ce devoir. Quelques raiſons que j'aye apportées de ma conduite, je ſeray ravi qu'elle ſoit improuvée, & je me feray toûjours un tres-grand plaiſir de ſouſcrire en ce point à ma condamnation.

Au reſte pour obéir au decret du Pape Urbain VIII. je déclare que s'il m'arrive de qualifier de Saints & de Martyrs ceux qui ont ſouffert la mort dans le Japon, je ne prétends point prévenir le jugement du S. Siege: mais j'entends par le nom de Saints, des perſonnes ſignalées en vertu, & par celuy de Martyrs, des Catholiques que les Infidelles ont fait mourir, par ce qu'ils n'ont pas voulu renoncer la Foy.



TABLE



ARGUMENS
DES LIVRES CONTENUS dans ce premier Volume.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Quelques Marchands Portugais amenent à saint François Xavier un Japonnois bourrelé dans sa conscience. Le Pere prend resolution d'aller prescher l'Evangile en son païs. Il y arrive aprés avoir surmonté tous les obstacles formez par les hommes & par les demons. Il est receu favorablement par le Roy de Saxuma, puis persecutè par les Bonzes qui l'obligent de quitter le païs, & d'aller au Royaume de Firando où il presche avec grand fruit. Il dispute contre les Bonzes en presence du Roy d'Amanguchi, & de sa Cour. Il s'en va à Meaco, siege de l'Empire, pour obtenir la permission de prescher dans tout le Japon. Il fait le voyage à pied avec des peines extrêmes. N'ayant pû avoir audience de l'Empereur il s'en retourne à Amanguchi, où il a de grandes conferenees avec les Bonzes, en presence du Roy, sur les articles de notre Foy. Difficultez proposées à saint François Xavier contre notre Religion. Pourquoy le Saint n'a point mis ses réponses par écrit. page 55.

LIVRE II.

ARGUMENT.

Saint François Xavier quitte Amanguchi pour aller au Royaume de Bunzo. Les Portugais lui persuadent de paroistre avec éclat devant le Roy. Sa marche & son entrée pompeuse dans le Palais Le

Roy le reçoit avec beaucoup d'honneur, & le fait manger à sa table. Le Pere travaille à sa conversion; il luy fait un discours en faveur des pauvres, & presche dans les places publiques. Conversion d'un fameux Bonze. Le plus sçavant d'entre eux vient au Palais, & dispute en presence du Roy contre le Pere, qui le rend confus. Tumulte populaire contre le Saint. Les Portugais se sauvent dans leurs vaisseaux, & taschent vainement de tirer le Pere du danger où il estoit d'estre égorgé. Le Capitaine des Portugais retourne dans la Ville, resolu de mourir avec luy. La sedition estant appaisée, le Saint entre une seconde fois en dispute avec les Bonzes. Il répond aux difficultez qui luy sont proposées, & prouve les principales veritez de nostre Religion, à sçavoir qu'il y a un Dieu, & qu'il n'y en peut avoir qu'un; Pourquoy il a laissé tomber le premier Ange & le premier homme; Qu'il estoit convenable qu'il se fist homme, que sa vie fust contraire à celle du monde, & qu'il mourust en Croix pour nous sauver. Pourquoy il a laissé si longtemps le Iapon dans les tenebres de l'infidelité. Questions que les Bonzes d'Amanguchi firent au Pere Cosme de Torrez compagnon de saint François Xavier, de la nature de l'ame; de l'existence & de l'unité d'un Dieu; Ce que c'est que le Demon; Pourquoy Dieu luy permet de nous tenter; Pourquoy l'homme est sujet à tant de miseres; De l'éternité des peines de l'Enfer. Mort du Roy d'Amanguchi, & desolation de sa Ville. Les Peres Jesuites sont sauvez du carnage. Le frere du Roy de Bungo est élû Roy d'Amanguchi. Saint François Xavier prend congé du Roy de Bungo, & s'en retourne aux Indes.

LIVRE III.

ARGUMENT.

Le Roy de Bungo dont on declare les bonnes & les mauvaises qualitez, rend en sa jeunesse un bon office aux Portugais. Il favorise les Chrêtiens, sans vouloir l'estre. Il se met sous la discipline des Bonzes & n'en est pas satisfait. Saint françois Xavier envoye des Religieux de son Ordre au Iapon, qui se rendent tous à Amanguchi & font des reglemens pour les nouveaux Chrétiens. Le Roy de Bungo donne permission aux Peres de bastir une Eglise & de prescher dans tous ses Etats. L'Eglise d'Aman-

LIVRE IV.

ARGUMENT.

LIVRE V.

ARGUMENT.

cueil

ō

avec eux. Le Roy declare l'estime qu'il fait des Peres, & menace de sa colere ceux qui oseront leur nuire. Il laisse le gouvernement à son fils, & se retire en solitude. Chicatora est dépoüillé & chassé de la Cour. Le Roy le venge, & repudie la Reine sa femme. Il en épouse une autre avec laquelle il reçoit le Baptême Le Prince son fils favorise les Peres, & veut estre Chretien. Le Roy de Saxuma luy declare la guerre, le combat & le défait. Chicatora est tué dans le combat. Les Rois de Tosa & d'Arima se font baptiser. Celuy d'Arima meurt peu de temps aprés son Baptême. L'Isle d'Amacusa est entierement convertie. Le nouveau Roy d'Arima se rend Chrétien. Il fonde un College de Jesuites. Etat de l'Eglise de Meaco. Nobunanga continuë de proteger les Peres. Il traite mal les Bonzes. Entretien secret qu'eurent les Peres avec luy sur la Religion. Protestation Chrétienne du Pere Organtin. Vanité de Nobunanga. Ligue formée contre luy. Justo Ucondono est reduit à une grande extremité. Ce qu'il fit pour sauver son honneur & sa conscience. Nouveaux troubles arrivez dans le Royaume de Bungo. Le nouveau Roy trahit sa foy, & il est puni de son infidelité. Constance du Roy François son pere. Il fait trois vœux sur le sujet de la Religion. Fondation d'un College & d'un Noviciat dans son Royaume. Il est forcé de reprendre les resnes du gouvernement. Son troisiéme fils se fait Chrétien. La Reine de Finga est baptisée avec ses enfans. Mort de Dom Antoine & protection de Dieu sur le Roy Dom Barthelemy. Desordre arrivé à Nangasaqui avec la punition des coupables. Voyage du Pere Alexandre Valignan à Meaco. Il est très-bien reçû de Nobunanga. Carrousel magnifique de ce Prince. Il permet qu'on établisse un Seminaire dans sa ville d'Anzuquiana. Le Pere Organtin y presche avec fruit. Le precepte de la chasteté semble dur aux Infideles, & empesche les Grands de se faire Chrétiens. Martyre d'un jeune Japonnois. Estat de la Religion dans le Japon. 536

LIVRE VII.

ARGUMENT.

Trois Rois du Japon envoyent des Ambassadeurs au Pape pour luy rendre obeïssance en leur nom. Ils s'embarquent à Nangsaqui & sont en danger de perir par la tempeste. Ils arrivent à Goa

& de là à Lisbone, aprés s'estre arresté à l'Isle Sainte Helene dont on fait la description. Leur entrée à Lisbone. Ils sont recûs à Ebora par l'Archevesque, & arrivent à Madrid, où le Roy d'Espagne leur fait des honneurs extraordinaires. Ils passent en Italie, & arrivent à Rome, où ils font leur entrée, & sont conduits à l'audience du Pape. Les Lettres des trois Rois du Japon sont lûës publiquement dans le Consistoire. La Harangue du Pere Gaspar Gonzalez prononcée dans le Consistoire au nom des Rois & des Ambassadeurs. La réponse de sieur Antoine Bocapaduli au nom du Pape aux Ambassadeurs. Les honneurs qui leur furent rendus à Rome. Mort du Pape Gregoire XIII. Sixte V. luy succede, & témoigne beaucoup d'amitié aux Seigneurs Japonnois. Ils prennent congé du Pape, & vont à Venise. La Seigneurie les reçoit avec de grandes magnificences Ils passent par Mantoüe & Milan, & s'embarquent à Genes. Estant arrivez à Madrid ils vont prendre congé du Roy d'Espagne; puis se rendent à Lisbonne, d'où ils partent pour les Indes. Ils arrivent à Goa, & de là au Japon. Les fruits que les Ambassadeurs remporterent de ce voyage. 439

LIVRE VIII.

ARGUMENT.

Nobunanga veut estre adoré comme Dieu. Il fait bâtir un Temple où il met sa Statuë, & commande à tous ses Sujets de l'adorer. On forme une conspiration contre luy, dont Aquechi est le chef. Nobunanga est tué avec son fils ainé. Sa ville Anzuquiama est pillée. Ligue formée contre Aquechi. Il est défait & massacré. Faxiba se declare Gouverneur de l'Empire. Il fait beaucoup d'amitié aux Chrétiens. Etat du Royaume de Bungo. Le Tyran Riozogi fait la guerre aux Rois d'Arima & d'Omura, & il est tué dans le combat. Pieté de Dom Protais Roy d'Arima. Fidelité inviolable des trois enfans de Dom Barthelemy. Ferveur de Dom Pantaleon troisiéme fils du Roy de Bungo. Mort du Frere Louis Almeida & ses belles actions. Zele de de Justo Ucondono. Faxiba assiege le troisieme fils de Mobunanga, & luy fait grace. Sa puissance & son ambition. Il se fait nommer Cambacundono. Le Pere Provincial luy rend visite, & en est fort bien reçû. Il s'entretient familierement avec les Peres, & leur découvre ses des-

seins. Il leur accorde des Lettres Patentes fort avantageuses. Le Roy d'Amanguchi reconnoist Cambacundono pour son Souverain, & permet aux Peres de prêcher dans son Royaume. Horrible tremblement de terre. Retraite du Roy François. Le Roy de Saxuma fait la guerre à son fils. Il entre dans Bungo, & desole le Royaume. Les villes de Vosuqui & Funay sont prises & saccagées. Dom Simon Condera vient au secours du Prince de Bungo, lequel enfin reçoit le Baptême. Il recouvre son Royaume. Mais Cambacundono se rend maistre du Ximo. Tous les Rois se soûmettent à sa domination. & il dispose de leurs Royaumes. Mort de Dom Barthelemy Roy d'Omura, & de Dom François Roy de Bungo. Leurs funerailles & leurs éloges. pag. 484.

LIVRE IX.

ARGUMENT.

Etat de la Religion l'an 1587. Origine de la persécution qui s'éleva contre l'Eglise. Changement subit de Cambacundono envers les Chrétiens, & quelles en furent les causes. Justo Ucondono est banni pour la Foy. Constance de son pere, de sa femme & de toute sa famille. Dom Augustin le retire dans son Gouvernement. Edit de l'Empereur contre les Chretiens & contre les Peres. Le Pere Provincial assemble ses Religieux à Firando, & ce qui y fut resolu. Département des Peres pour le Japon. Dom Augustin rend de grands services à la Religion. Constance de quelques Dames Chrétiennes Conversion admirable de la Reyne de Tango. Elle sort déguisée de son Palais pour entendre les Peres. Dix-sept Dames de sa Cour se rendent Chrétiennes. Les Peres estant bannis elle est baptisée par une de ses filles d'honneur. Le Roy son mary la traitte fort mal. Elle persevere constamment jusqu'à la mort. Le Roy de Bungo persécute les Chrétiens. Constance de Dom Paul, Seigneur de marque & grand Capitaine. Conspiration formée contre luy. Il est en plus grand credit que jamais. L'Empereur le fait manger à sa table, & chasse de sa Cour le Roy de Bungo qui l'avoit voulu mettre mal dans son esprit. Nouvelle conspiration contre luy qui n'a point d'effet. Martyre d'un vieillard Chrétien. Cambacundono fait abbattre les Eglises. Zele admirable de Dom Protais. Les Peres prennent resolution de se cacher pour un tems. Ferveur des Chrétiens dans ce tems de per-

secution. Etat du Royaume de Gotto. Martyre d'une femme Chrétienne devote à la sainte Croix. Méchante affaire arrivée à Dom rotais. Justo Ucondono retourne à la Cour. Cambacundono oblige tous les Rois de luy venir rendre hommage. Il forme le dessein de subjuguer la Chine. Sa politique pour maintenir son Empire en paix. Croix miraculeuse trouvée dans le Royaume d'Arima. Mort du Pere Cuello. Le Pere Valignan arrive au Japon avec les quatre Ambassadeurs. Il en donne avis à l'Empereur. Ils sont appellez à la Cour. Cambacundono se rend maistre de Nangasaqui. L'Isle d'Amacusa se revolte contre luy. La Ville de Tondo est assiegée. Trois cens femmes combattent sur la breche, & repoussent l'ennemi. Elles sont taillées en pieces, & la Ville est prise d'assaut. Constantin Roy de Bungo se convertit, & renonce à l'idolatrie. Etat de la Chrétienté de Meaco & des lieux circonvoisins. Dispute d'un jeune Chrétien avec un Bonze. Etat de la Compagnie de Jesus dans le Japon. Raisons qui faisoient esperer que l'Empereur revoqueroit son Edit. pag. 527

LIVRE X.

ARGUMENT.

Voyage du Pere Valignan à la Cour avec les quatre Ambassadeurs. Constantin Roy de Bungo est reconcilié à l'Eglise. L'Empereur fait peu d'état de l'Ambassade du Pere. Il agrée cependant qu'il vienne en qualité d'Ambassadeur. Le Pere fait son entrée dans Meaco des plus magnifiques. Il saluë l'Empereur avec les gens de sa suite, & en est reçu fort honorablement. Il veut retenir Dom Mancio à son service, mais le jeune Seigneur s'en excuse. Le Pere est visité des grands Seigneurs de l'Empire. Il part de Meaco, & arrive à Firando où il visite la Princesse fille de Dom Barthelemy. Dom Protais Roy d'Arima reçoit avec un profond respect les presens du Pape. Nouvelle persecution excitée contre les Chrétiens. Les quatre Ambassadeurs entrent dans la Compagnie de Jesus. Réponse de l'Empereur au Vice-Roy des Indes. L'Ambassade luy est encore suspecte, puis il la reconnoist veritable. Le Gouverneur de Meaco favorise les Peres, & obtient que les lettres soient changées, parce qu'elles n'estoient pas honorables au Vice Roy. Cambacundono forme le dessein de conquerir

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos ames & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maistres des Requêtes ordinaires de notre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut: Nostre bien amé ESTIENNE PAPILLON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer une *Histoire de l'Eglise du Japon*, & la donner au public, s'il Nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Papillon de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon luy semblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout nostre Royaume pendant le tems de douze années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeïssance; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ny contrefaire ledit Livre, en tout ny en partie, ny d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans le consentement par écrit dudit exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests: A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & en beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France le

Sieur Voysin, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses Ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos ames & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le premier jour du mois de May, l'an de grace mil sept cent quinze, & de notre Regne le soixante & douze : Par le Roy en son Conseil. Signé, FOUQUET.

Registré sur le Registre N° 3 de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 939. N. 1203. conformement aux Reglemens, & notamment a l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. V Paris le 8. May 1715.

Signé ROBUSTEL, *Syndic.*



NOTICE
DU
JAPON.



E Japon ou Japan eſt un païs compoſé de quantité d'Iſles, ſitué à l'Orient dans l'extremité de l'Aſie, à la hauteur de trente ou quarante degrez de latitude Septentrionale. Il regarde vers l'Orient la Californie ou la nouvelle Grenade, dont il eſt ſeparé par une Mer de plus de mille lieües d'etenduë. Il a du coſté d'Occident l'Iſle de Coré & le grand Empire de la Chine: au Septentrion la terre de Jezzo, & au midy les Iſles Philippines. I. *Deſcription du Japon.*

Quelques Auteurs ont crû que c'eſtoit la Cherſoneſe d'or ſi vantée par les anciens. D'autres la Chryſé de ſaint Denis Alexandrin. D'autres le Zipangri ou Ciampagu de Marc Pol Venitien. Tous les Geographes nous l'ont repreſentée juſqu'à preſent comme une Iſle qui en renferme dans ſon enceinte quantité d'autres. Mais on commence maintenant à douter ſi elle ne tient pas à la terre ferme du coſté du Septentrion: Car les Peres Jeſuites qui ont demeuré long temps au Japon, & depuis peu quelques Marchands d'Europe qui ont parcouru ce païs, eſtiment tres-probable qu'il tient à la terre de Jezzo, par un païs de montagnes inacceſſibles; ce qui oblige les voyageurs d'y aller par un golfe de mer qui la ſepare preſque entierement des Iſles du Japon. Mais ſans examiner ſi elle en eſt ſeparée ou non, nous ſuivrons le ſentiment commun des Geographes qui ont mis juſqu'à preſent le Japon au rang des Iſles Orientales, & qui nous le repreſentent comme un amas

d'Isles divisées les unes des autres par de petits bras de mer que l'Ocean forme comme à plaisir, & qui ressemblent à des petits ruisseaux qui vont serpentant dans une belle prairie. Toutes ces Isles ramassées ensemble ont plus de six cens lieuës de circuit & deux cens de longueur. Pour sa largeur elle n'est pas par tout égale : car elle n'a que dix lieuës en quelques endroits ; aux autres trente, aux autres soixante & davantage.

II. *Division du Japon.*

Comme cet Empire est sujet à de continuels mouvemens, la division qu'on fait des Royaumes qui le composent, change selon les temps, & le caprice de ceux qui en sont les maistres. Lorsque les Peres Jesuites y entrerent pour y prescher la foy, il y avoit soixante-six Royaumes, qui ont changé de nom depuis l'année mil cinq cens cinquante, & sont tous soumis à present à la domination d'un seul Empereur qui fait sa residence à la ville de Jedo. Monsieur Baudran dans sa grande & sçavante Geographie en met soixante & huit, dont il marque les noms par ordre alphabetique. Ce seroit une chose inutile & ennuyeuse de les rapporter icy.

Le Pere François Solier, Religieux de la Compagnie de JESUS, qui a composé l'Histoire du Japon sur les Memoires qui luy ont esté envoyez du Japon mesme, & qui est un Auteur fort exact & de grand sens, divise le Japon en trois parties principales. La premiere s'appelle Niphon, qui veut dire source de lumiere, parce qu'elle est Orientale à l'égard des autres. On l'appelle aussi particulierement Japon & ses habitans Japonnois. Ce quartier contient 53. Royaumes.

La seconde partie du Japon est celle qu'on rencontre la premiere en venant de la Chine. Elle s'appelle Saycocu, c'est à-dire neuf Royaumes, parce qu'elle en contient autant. On la nomme aussi Ximo qui signifie Païs bas, parce qu'elle est plus Meridionale que toutes les autres.

La troisiéme est située entre les deux autres & se nomme Xicoco, c'est à-dire quatre Royaumes dont elle est composée.

De tous les Royaumes qui sont situez dans la premiere & principale Isle du Japon, il y en a cinq qu'on nomme ordinairemen Guoquinay ou la Tence. C'est le propre domaine de l'Empereur, & celuy qui en est le maistre est reconnu pour souverain de tous les autres Rois : parce que le premier qui se rendit maistre du Japon estoit Seigneur de ces cinq Royaumes, & ses descen-

dans ont toûjours conservé ce droit. Le premier de tous s'appelle Xamixiro. C'est là qu'est située la grande ville de Meaco, qui est la capitale de l'Empire.

Au reste ces Rois sont souverains & indépendans les uns des autres, & comme ils sont en grand nombre, on peut dire que le Japon n'est qu'un champ de bataille où l'on fait continuellement la guerre. Il est vray que l'Empereur comme le plus puissant donne souvent leur Royaume à qui il luy plaist, & qu'il peut mesme leur oster la vie: Mais tant qu'ils sont Rois, ils ont un pouvoir absolu sur leurs sujets & gouvernent leurs Etats comme bon leur semble.

Si l'on juge de la bonté de l'air d'un païs par la santé de ses habitans, on peut dire que celuy du Japon est un des meilleurs de toute la terre, parce qu'il y a peu de maladies, & qu'on y vit fort long-temps. Les chaleurs y sont grandes en Esté: mais elles sont temperées par les mers dont les Isles sont environnées, & par les rivieres dont elles sont coupées. Le froid y est plus long & plus grand que le chaud, parce qu'il y tombe souvent de la neige en grande abondance; ce qui vient des montagnes dont le païs est couvert, & qui le rendroient sterile s'il n'estoit baigné de quantité de rivieres & arrosé de pluyes tres-frequentes: mais il est si gras & si fertile qu'il porte deux fois l'année, en l'une du bled, en l'autre du ris. On moissonne le bled au mois de May, & le ris qui est leur nourriture ordinaire au mois de Septembre. III. *Naturel du Païs.*

Ils ont presque tous les arbres que nous avons en Europe. Mais ils en ont de particuliers: entr'autres un qui approche du palmier qui est d'une nature extraordinaire; car il ne peut souffrir la moindre humidité, & pour peu qu'il soit moüillé il se retire comme du parchemin qu'on met sur des charbons & meurt incontinent. Pour luy rendre la vie on le couppe aussi-tost jusqu'à la racine, & l'ayant fait sécher au Soleil on le transplante dans un terroir plus sec, mêlé de sable & de la batture de fer. Alors il reverdit & recouvre sa premiere beauté. Lorsque le vent en a rompu quelque branche ou qu'on l'a couppée, on la cloüe au pied de l'arbre, & elle y reprend vie, comme si elle y avoit esté entée. Il y a encore en divers endroits beaucoup de cedres d'une telle hauteur & grosseur qu'on en fait des colonnes de Palais, & des mâts pour les plus grands Vaisseaux. IV. *Les Arbres.*

Ils ont autant d'horreur du bœuf, du mouton & du Pour- V. *Le Bestail.*

ceau, que nous en avons de la chair de cheval. Le lait chez eux est du sang crud dont ils ne mangent jamais. On voit dans leurs prairies quantité de bœufs & de chevaux : mais les bœufs ne sont que pour le travail & les chevaux pour la guerre. Ils ne mangent d'aucune viande que de celle de venaison qu'ils ont prise à la chasse. Les montagnes & les forests sont peuplées de cerfs, de sangliers, de liévres & de lapins. Ils ont aussi toutes sortes d'oiseaux : entr'autres des faisans, des perdris, des canards, des pigeons sauvages, des cailles, des tourterelles & autres volailles qui courent dans la campagne : car ils ne nourrissent point de troupeaux, & n'ont point de coulombiers ny aux champs ny à la Ville. Ils ne sçavent ce que c'est que ménagerie, & ne vivent que de ris, de venaison, de fruits & de legumes.

VI. *Le Poisson.* Pour le poissons c'est leur nourriture ordinaire Ils en ont en abondance & de tres-bon, qu'ils peschent dans les rivieres & dans les bras de mer qui les environnent. Ils font cas des rougets, des truites & des aloses. Ils n'ont point de beurre, pour ne sçavoir par l'art d'en faire, ou pour ne vouloir pas s'en donner la peine. Il n'y a point aussi chez eux d'huile d'olive, parce qu'ils n'ont point d'oliviers : c'est pourquoy ils sont obligez de se servir de l'huile qu'ils tirent de la graisse des baleines qu'ils ont chassées sur le rivage pour manger & pour brusler. Le bois de pin leur sert aussi de torches & de chandelles.

VII. *La Boisson.* Il ne croît point de vigne dans leur païs : mais ils font un certain vin de rys qui est fort à leur goust & qui ressemble à nostre biére. Ils prennent sur tout un grand plaisir à boire de l'eau chaude dans laquelle ils mettent d'une herbe qu'ils appellent *chaa*, qui est le *thé* des Chinois. Tous les gens de qualité se font un plaisir singulier d'en preparer eux-mesmes & d'en donner à leur amis. Il y a dans les maisons des lieux particuliers qui ne servent qu'à preparer ce breuvage.

VIII. *Les Mines.* Le Japon a quantité de mines de toutes sortes de metaux, mesme d'or & d'argent qui attirent les étrangers. C'est pourquoy Marc Paul de Venise écrit, que de son temps le Palais du Roy du Japon estoit couvert de lames d'or comme nos Eglises le sont de plomb ou d'ardoises.

IX. *Les Edifices.* Pour les maisons elles sont differentes selon la qualité des personnes qui les habitent. Il y a de grands Seigneurs qui en ont de pierres de taille, mais sans mortier, sans chaux & sans

ciment qui les lie. Les quartiers en ſont ſi grands & ſi polis qu'ils s'enchâſſent, pour ainſi parler les uns dans les autres de la maniere que ſont baſtis certains arcs de triomphe en France, & le Pont de Segovie en Eſpagne. Les forts & les citadelles ſont auſſi conſtruits pour la pluſpart de pierres de taille; mais les maiſons des particuliers, meſme les Palais des Rois ſont ordinairement de bois, à cauſe des tremblemens de terre qui ſont fort frequens au Japon, & qui y font de terribles ravages.

La Nobleſſe loge dans des maiſons magnifiques qui ont deux corps de logis. Le premier qui eſt à l'entre, eſt l'appartement de la femme; l'autre eſt celuy du mary. Il y a des chambres fort propres, qui ſont lambriſſées tout à l'entour de planches peintes & dorées: ce qui leur donne un merveilleux éclat, & frappe les yeux de ceux qui y entrent. Il y a toûjours au plat-fond un tableau de quelque excellent Peintre, & ſur le plancher des vaſes pleins de fleurs de tres-bonne odeur Ils garniſſent les murailles de boëtes de vernis, de vaſes propres à boire du *chaa*, de ſabres qui ſont pendus en divers endroits, & qui ſont les plus beaux ornemens des ſalles.

Pour les mai ſons des bourgeois, elles ſont de bois. Ceux qui ſont plus riches les font reveſtir de plaſtre, & lambriſſer au dedans de planches couvertes de nattes tres-belles, & jointes avec beaucoup d'art. Lès toits des maiſons ont juſqu'à quatre pieds de ſaillie de l'entablement, pour couvrir de la pluye une galerie qui regne tout le long & qui donne ſur un beau jardin, dont la veuë rejoüit ceux qui ſont dans la ſalle. Ils ſont faits de pieces de bois rangées l'une ſur l'autre comme nos tuiles & nos ardoiſes. Les maiſons des pauvres gens ſont d'argile, entrelaſſée de branches de bois & couvertes de paille: Et parce que la pluſpart des artizans ne ſont pas à leur aiſe, il y a dans les plus grandes Villes quantité de maiſons de la ſorte; ce qui fait que les incendies y ſont fort ordinaires & les deſolations effroyables.

Le voyage des Indes au Japon eſt tres dangereux, tant pour la multitude des Corſaires qui courent les mers, que pour les horribles tempeſtes qui les agitent. Il y a un vent appellé Typhon qui ſouffle de telle force, que ceux qui entreprennent ce voyage s'eſtiment heureux, ſi de trois vaiſſeaux qui vont au Japon il en arrive deux à bon port. X. *Mer du Japon.*

XI. *Le naturel des Japonois.* C'eſt l'ordinaire des Nations polies d'eſtimer les autres barbares. Les Grecs autrefois ont penſé cela, & les Romains aprés eux ont cru qu'il n'y avoit ny eſprit ny politeſſe hors de l'Italie. Comme c'eſt dans l'Europe que fleuriſſent à preſent les belles Lettres, & qu'on y tient des Academies ſçavantes pour y apprendre les ſecrets de la nature, nous regardons les autres peuples comme des ſauvages : mais ceux qui ont penetré juſques dans la Chine & dans le Japon ſont obligez de confeſſer qu'ils nous ſurpaſſent preſque tous en qualitez de corps & d'eſprit.

XII. *La taille du corps.* Pour le corps, les Japonnois ſont la pluſpart fort robuſtes, dégagez & propres aux exercices de la guerre. Les Chinois les appellent blancs, quoyqu'ils ſoient de couleur olivaſtre. Ceux qui ſont d'une riche taille, d'un port grand & majeſtueux ſont fiers, & ſemblent eſtre nez pour dominer. La taille du commun eſt mediocre, en quoy ils cedent aux Septentrionnaux : mais ils les ſurpaſſent en agilité & en adreſſe. Ils portent la barbe aſſez longue. Pour les cheveux les jeunes gens les ont couppez par devant. Les artiſans & les gens de campagne ont la moitié de la teſte razée. Les nobles l'ont entierement, ils ne conſervent qu'un flocon de cheveux au derriere dont ils ſe font honneur, & c'eſt leur faire injure d'y toucher, beaucoup plus de le couper. Au reſte ils ſupportent avec une patience admirable la faim, la ſoif, le froid, le chaud, les veilles, les travaux & toutes les incommoditez de la vie.

XIII. *L'eſprit.* Tous les étrangers qui ont eu quelque commerce avec eux confeſſent qu'ils n'ont rien de rude & de groſſier ; mais qu'ils ſont extrémement honneſtes & civils. Les artiſans mêmes & les laboureurs contre l'ordinaire de ceux de l'Europe, gardent ſi exactement entr'eux les devoirs de la vie civile, qu'on diroit qu'ils ont eſté nourris à la Cour.

Quoy qu'il y ait par tout des gens ſtupides & de peu de ſens, il eſt vray cependant que les Japonnois pour la pluſpart ſont gens d'eſprit, ſubtils, curieux, doüez d'un bon ſens & qui ſe rendent à la raiſon, comme témoigne ſans François Xavier dans toutes ſes lettres. Cela parut dans les premieres conferances qu'il eut avec eux : car il les trouva ſi raiſonnables qu'il en fut ſurpris. Ils l'écoutoient parler, puis luy faiſoient des queſtions ſubtiles & judicieuſes, & ſe rendoient à la verité lorſqu'elle leur eſtoit connuë.

Ils ſont ſuperſtitieux comme toutes les autres nations de la

terre, mais ils ne donnent pas aveuglement dans toutes les erreurs. Ils cherchent la verité, & s'ils sont dans l'idolatrie, c'est que le culte du vray Dieu ne leur est pas connû, ou qu'on les y entretient par politique plutôt que par principe de conscience. Aussi n'a t'on jamais veu de Païs où la Religion chrétienne ait fait de si grands progrés en si peu de temps, comme on pourra remarquer dans la suitte de cette histoire. Ceux qui ont écrit des mœurs des Japonnois conviennent que de tous les Peuples qui sont venus à nôtre connoissance depuis cent cinquante ans, il n'y en a point qui soit d'un si beau naturel & d'une inclination si douce, & si bien-faisante. C'est ce qui attira saint François Xavier à leur païs. Dés lors qu'il y eut semé la parole de Dieu, elle prit aussitôt racine, & elle y a produit des fruits que nous recüeillerons dans son temps.

Leur langue est grave, élegante & riche ; elle surpasse sans contredit le Grec & le Latin tant en l'abondance des mots qu'en la varieté de ses expressions. Ils ont des termes differens selon la qualité des personnes à qui ils parlent: car ils s'expriment autrement parlant à un homme de qualité qu'à celuy qui ne l'est pas; à un vieillard qu'à un jeune homme; en public qu'en particulier. Le même mot qui sera une expression d'honneur dans la bouche d'un Prince, sera un terme de mépris dans celle d'un bourgeois. Il y a même des mots propres pour les femmes qui signifient tout autre chose dans la bouche d'un homme: Et ce qui marque la richesse de cette langue, c'est qu'ils parlent tout autrement qu'ils n'écrivent, & dans l'écriture ils ont des termes differens de ceux dont ils se servent lors qu'ils impriment leurs ouvrages. Ils ont mesme des lettres qui ont la force d'un mot ; & qui contiennent un sens parfait, semblables aux Hieroglyphes des Chinois & des Egyptiens. Cette grande varieté de mots & le tour different qu'ils leur donnent selon la qualité des gens à qui ils parlent, rend cette langue fort difficile à apprendre aux étrangers; & si on ne la sçait pas parfaitement, on ne peut parler en public sans s'exposer à la risée de ses auditeurs par quelque incongruité de paroles: car une signifiera tout autre chose en un lieu, & en un temps qu'en un autre, devant des personnes de qualité que devant le peuple ; prononcée d'un ton élevé que d'un ton bas dite par un étranger que par un homme du païs, parce que l'accent en change entierement le sens. Les Japonnois même sont fort long temps à l'apprendre, & c'est ce qui fait la principale étude des curieux & des sçavans. XIV. *Le Langage*

XV. *L'Ecriture.* Quant à leur Ecriture ils ont deux sortes d'Alphabet: l'un qui ne comprend que les seules lettres: l'autre qui est composé de figures comme celuy des Chinois. Les enfans de qualité vont à l'école des Bonzes jusqu'à l'âge de quatorze ans, où ils apprennent à lire & à écrire quatorze sortes de lettres toutes differentes, non seulement en leur figure, mais encore en leur signification. De l'une ils écrivent à un Roy: de l'autre à un sujet; autre est le caractere d'un écrit particulier, autre d'un ouvrage public. Quoyqu'ils écrivent ou qu'ils impriment, c'est toûjours d'un stile court, ferme & laconique, & ils se donnent bien de garde de faire quelque faute en écrivant pour ne pas être taxez d'imprudence. C'est pour cela qu'ils écrivent d'un grand sens, & avec beaucoup d'application d'esprit, & ce qui est bien extraordinaire dans leur écriture, ils tournent les choses d'une maniere si ingenieuse & si spirituelle qu'ils exprimeront souvent par écrit ce qu'ils ne sçauroient declarer de vive voix.

Or quelque riche que soit leur langue elle manque cependant de plusieurs paroles propres pour exprimer les Mysteres de nôtre Religion. Et c'est ce qui donna bien de la peine aux premiers Predicateurs de l'Evangile: car le sens équivoque d'un mot dont ils se servoient, rendoit leur discours ou ridicule ou incomprehensible. Par exemple le nom de *Jumogi* qui signifie Croix, signifie aussi une lettre de l'alphabet, & le nombre de dix: C'est pourquoy lorsqu'un Predicateur parlant de la Croix de nôtre Seigneur l'appelloit Jumogi, les auditeurs ne sçavoient ce qu'ils vouloit dire. De même quand il parloit de l'ame, ils croyoient qu'il parloit du Diable, parce que le nom & le caractere dont ils se servent pour exprimer l'un, sert aussi pour exprimer l'autre. C'est ce qui obligea les Peres Jesuites de retenir les mots Portugais au defaut de Japonnois & d'appeller Dieu *Dios*; l'Ame *Alma* la Croix *Cruz*, le Diable *Demonio*, pour éviter tout équivoque & pour imprimer encore par la nouveauté de ces paroles dans l'esprit de ces Infidelles plus de veneration pour nos Mysteres, par la raison que tout ce qui est divin doit être grand & incomprehensible à nos esprits.

XVI. *Leurs armes* Le principal exercice des Japonnois est celuy des armes. Ils les portent dés l'âge de douze ans, & ne les quittent que la nuit pour prendre leur repos; encore les pendent ils au chevet de leur lit, pour être même soldats en dormant. Leurs armes sont le sabre, le poignard, l'arquebuse, l'arc & la javeline. Leurs sabres sont d'une trempe si fine qu'ils coupent en deux ceux de l'Europe

sans

sans en recevoir la moindre bréche. Comme ils sont tous guerriers & qu'ils se picquent de valeur, ils mettent toute leur gloire dans leurs armes, & en font le plus bel ornement de leurs chambres, principalement quand elles sont faites par de bons Maîtres. Il y a des Sabres qu'ils estiment jusqu'à deux & trois mille ducats.

Ils sont presque tous vêtus de Soyes, & affectent de faire paroître leurs richesses & leur qualité par la magnificence de leurs vêtemens. Ils prennent tous en un certain jour de l'année leurs habits d'hyver, & en un autre leurs habits d'esté, tant ils sont uniformes en leurs coûtumes. XVII. *Vêtemens des hommes.*

Lors qu'ils sont jeunes, ils portent une robbe qui leur vient jusqu'aux talons. Ils la laissent pendre, estant dans la maison; mais ils la retroussent avec une ceinture lors qu'ils vont par la ville. Ils ont une casaque pardessus cette robbe dont les manches descendent un peu au dessous des coudes. Les souliez des Japonnois n'ont point de talons, & sont faits en forme de pantoufles: cependant ils ne laissent pas de tenir ferme au pied par le moyen d'un demi-cercle de corne qui passe entre les deux orteils.

Les Bourgeois ont des robbes qui ne descendent qu'au dessous des genoux. Ils portent tous à leur ceinture qui est fort large & en forme d'échiquier, un sabre & un poignard; & tant à la ville qu'à la campagne, ils ont toûjours une canne à la main. Il n'y a ni homme ni femme qui n'ait un évantail. Quand les gens de qualité sortent du logis, ils ont des valets qui leur portent des parasols pour les défendre du Soleil.

Il n'y a rien de plus riche que l'habit des Dames Japonnoises. Quoy que leur coëffure soit negligée, elle a toûjours neanmoins quelque chose de beau. Elles font tomber leur cheveux sur le derriere de la tête, où ils sont noüez partie en cordons, partie en touffe qui a fort bonne grace. Au lieu de pendant d'oreilles, elles ont un petit cercle de perles fort riche & fort bien travaillé. Leur ceinture est fort large & semée de quantité de fleurs ou de figures en broderies d'or ou d'argent; elle fait un de leurs plus beaux ornemens. Sur quantité de longues vestes, elles ont une robbe qui traîne de quelques pieds. Comme on mesure en France la qualité des Dames sur la longueur de leur robe traînante, c'est au Japon par le nombre des robes qu'on les distingue. Il y en a qui en ont cinq, dix & vingt: Ce qui paroîtra incroyable à celui qui ne sçait pas que ces robes sont XVIII. *Vêtemens des femmes.*

d'une toile si fine & si déliée, qu'on en pourroit mettre plusieurs dans sa poche. La robe de dessus est la plus riche & d'une étoffe precieuse brodée d'or en plusieurs endroits. Elles ont une écharpe qui leur pend du coû & qui leur croise la poitrine, & elles tiennent toutes de la main gauche une évantail, sur lequel on voit plusieurs oyseaux, & diverses sortes de fleurs, le tout peint & doré.

XIX. *Leurs repas.* Quant à leurs repas, & à leurs festins, ils sont fort propres, & magnifiques. Ils quittent leurs souliez entrant dans la Sale où ils doivent manger, pour ne pas salir les nattes dont le pavé est couvert. Ils sont assis sur leurs talons ou à genoux les pieds en croix comme le font tous les Orientaux. C'est la coûtume du Japon de manger sur de petites tables quarrées qui n'ont qu'un pied & demi de hauteur, chaque convié a la sienne, & on en change autant qu'il y a de services differens. Ils n'ont ny nappes ny serviettes, parce que les tables sont si belles que les toiles les plus fines de Holande ne sont pas estimées dignes de les couvrir; car elles sont de pin ou de cedre, peintes, vernies, émailléces & garnies de plusieurs filets d'or. Dans les festins communs on met au commencement du repas devant le convié trois petites tables couvertes de plusieurs sortes de viandes, dont on mange presque sans boire. On attend au second service, qui se fait sur trois autres tables, où l'on ne sert que ce qui peut exciter la soif. Les gens de moindre condition ne vivent que de rys, de legumes & de poisson: mais les riches font grand'chere. O sert à leur table toutes sortes de gibier en forme de pyramide. La viande est poudrée d'or & ornée de petites branches de cyprés pour lui donner de la grace. Les gens de qualité font quelquefois servir des Oiseaux entiers avec leurs pieds & leurs becs dorez.

Comme ils n'ont ny nappes ny serviettes, ils n'ont aussi ny couteaux, ny fourchettes, ny cuilliers; & cependant ils mangent fort proprement avec deux petits bâtons qui leur servent de fourchettes. Ils les manient avec tant d'adresse, que rien ne leur échappe, & qu'ils n'engraissent jamais leurs doigts. Ces petits bâtons sont d'yvoire ou de cyprés ou de quelque bois odoriferant d'un pied environ de longueur.

XX. *Vases precieux.* Leur breuvage le plus delicieux, est de l'eau chaude où ils mettent le *Chaa* dont j'ai parlé. Toutes les personnes de qualite font provision de cette herbe qu'ils gardent comme un tresor precieux. Les maîtres apprêtent eux-mêmes ce breuvage sans s'em-

fier à leurs valets : & bien que les vases dans lesquels ils les prennent ne soient que de terre, ou de bois, ou de fer, on ne peut dire l'estime qu'ils en font & generalement de tous les outils qui servent à preparer cette boisson, principalement s'ils sont anciens & d'un bon maître Comme nous avons des Orféyres qui jugent de la bonté de l'or & de l'argent, ils ont des maîtres Jurez qui jugent du prix de ces vases eu égard à leur antiquité & à la reputation de celui qui les a faits. Ils en font autant d'état lorsqu'ils ont long-temps servi à cet usage, & qu'ils sont d'un habile ouvrier que nous faisons en France des perles, & des diamans. Le Roy de Bungo en l'année mil cinq cens quatre-vingt six fit voir au Pere Alexandre Valignan Visiteur des Peres de la Compagnie de JESUS dans les Indes Orientales un petit vase de terre, servant à cette boisson qu'il avoit acheté quatorze mille ducats.

Le même Pere vit chez un Gentil-homme Chrétien demeurans dans la ville de Sacay, un trepié qui servoit à cuire cette eau precieuse, dont il avoit payé quatorze cens écus : Et ce qu'il faisoit voir comme une chose d'un grand goût, c'est qu'il étoit ressoudé en deux ou trois endroits, qui étoit une marque de son antiquité, & une preuve pour ainsi parler de sa noblesse. Quand un outil de la sorte est fait par un bon maître, ils donnent des quatre, & cinq mille écus pour l'avoir.

Un Pere Jesuite demandant à un homme de qualité, d'où vient qu'ils faisoient de si grandes dépenses pour des instrumens si vils, & si méchaniques ; celui-ci lui répondit sagement qu'ils le faisoient par la même raison que nos Marchands d'Europe achetoient si cherement leurs diamans, leurs rubis, & leurs émeraudes. Il ajoûta que nous étions encore plus prodigues qu'eux ; parce que ces pierres ne servent à rien qu'à contenter la vûë, & donnent bien de la peine à conserver : au lieu que leurs pots, leurs trepieds, leurs chaudieres, leurs tasses & leurs cuillieres leur servoient à apprester un breuvage qui leur conservoit la vie, & qui les preservoit de toutes sortes d'infirmitez, principalement lors qu'on le cuit, & qu'on le prend dans des vases anciens qui sont imbibez & penetrez de sa vertu.

Il est presque incroyable combien leurs coûtumes sont differentes des nôtres, & de celles de toutes les autres nations. En voici quelques exemples. En salüant quelqu'un nous nous découvrons la tête, & eux se découvrent les pieds, poussant leurs souliers un peu devant eux, comme on feroit des mules. Nous nous

Leurs mœurs opposées à celles des Européens.

levons quand quelque perſonne de qualité nous vient voir ; eux au contraire s'aſſeient pour leur faire honneur, & croyent que c'eſt une grande incivilité d'en uſer autrement. Nous eſtimons les grands cheveux, les têtes pelées nous font horreur : & la beauté du Japon eſt de n'en avoir point. Dès l'âge de quatorze ans ils ſe les arrachent, & c'eſt une marque de nobleſſe de n'en avoir qu'un bouquet derriere la tête. Parmi nous la beauté des dents conſiſte dans la blancheur ; parmi eux les plus noires ſont les plus belles ; c'eſt pour cela qu'ils les frottent inceſſamment d'une drogue noire comme de la poix : car le noir eſt dans le Japon une couleur de joye, & le blanc un ſigne de duëil.

En ſortant du logis on prend ſon manteau, & on ſe couvre la tête d'un chapeau ou d'un bonnet : ils font tout le contraire ; car ils portent le manteau dans le logis, & le quittent quand ils vont par la ville, pour prendre de certains bas de chauſſes grands & larges qu'ils laiſſent auſſi-tôt qu'ils ſont de retour. Pour la tête ils la tiennent toûjours nuë tant hommes que femmes, excepté les perſonnes de qualité qui ſe font porter en eſté un paraſol ſur la tête, & les grandes Dames qui ſe couvrent d'un linge en forme de coëffe, lorſqu'elles viſitent leurs parentes, ou qu'elles en ſont viſitées. Les Dames Chrétiennes ont un voile ſur la tête quand elles entrent dans les Egliſes.

Nous montons à cheval du côté gauche, & eux du côté droit. Nos luts, nos violons, nos trompettes, & notre muſique n'a point de charme pour eux, la leur eſt pour nous une eſpece de charivary fort deſagreable. Notre nourriture ordinaire eſt la chair de bœuf, & de mouton : les Japonnois l'ont en horreur comme celle de chien ou de cheval. Nous aimons en eſté à boire à la glace : & eux en tout temps boivent aprés leur repas d'une eau ſi chaude qu'ils ont de la peine à l'avaler. Nous quittons nos habits en nous mettant au lit, ils ſe couchent tout vêtus ſur des nattes.

XXII. *Comment ils traitent les malades.*

Pour les malades ils ſont traitez d'une maniere bizarre, & toute contraire à la nôtre. Nos Medecins ordonnent la ſaignée preſque à toutes ſortes de maux ; eux ne ſaignent jamais. Nous donnons à nos malades des medecines douces & bien cuites, des boüillons forts & nourriſſans, du moins faits avec la viande : ils ne leur donnent chez eux que des medecines ſalées, aigres, cruës & piquantes, & leur laiſſent la liberté de ſuivre leur appetit, ſe perſuadant que la nature alors ne deſire rien qui ne lui ſoit bon.

Et ce qui est étonnant, c'est qu'avec ce regime qui tüeroit à notre avis tous les malades d'Europe, ils se guerissent, & vivent plus long temps que nous.

On dit des Medecins du Japon ce que le Pere Martinius, & plusieurs Auteurs ont écrit de ceux de la Chine, à sçavoir qu'ils excellent dans la connoissance du pouls qu'ils tâtent l'espace d'une demie heure sans rien demander au malade, & jugent par son battement des causes & du progrés de la maladie. Il n'y a point d'Apoticaires en ce pays-là; mais le valet du Medecin le suit par tout avec une cassette où il y a douze tiroirs, dans chacun desquels il y a quarante-quatre petits sachetz pleins d'herbes, & de drogues differentes, dont il prend celles qu'il faut, & les mêlant ensemble les fait cuire chez le malade. Ils se servent aussi pour les fiévres de petits poinçons d'or fort déliez qu'ils font couler sous la peau en six parties differentes du corps; ce remede est aussi en usage dans la Chine. Dans les grandes maladies ils brûlent la peau du corps en vingt endroits, appliquant de petites boules faites d'une herbe fort séche qui prend facilement feu. Elles demeurent attachées deux jours à la peau, & lorsqu'elles sont reduites en charbons, elles tombent, laissant une marque noire au lieu où elles sont appliquées.

XXIII. *Coûtumes particulieres aux femmes.*

Ils traitent encore les femmes en couche d'une maniere bien differente de la nôtre. On leur donne en Europe des restaurans & des consommez : au Japon on ne leur donne presque rien à manger. Les femmes mariées portent une ceinture si large qu'il semble qu'elles aillent tomber à chaque pas : mais lorsqu'elles sont grosses elles se serrent avec des bandes fort étroitement, estimant que cela sert pour avoir des couches heureuses: aussitôt que l'enfant est né, on le lave d'eau froide pour l'endurcir, & le fortifier contre les injures de l'air.

XXIV. *Des Dames de qualité*

Il n'y a lieu au monde où les Dames de qualité soient plus considerées que dans le Japon: principalement celles que l'Empereur a données pour femmes à un Prince ou à un Seigneur de sa Cour. Ce Seigneur fait pour son mariage des profusions immenses. Il commence par faire bâtir à son épouse un magnifique Palais. Puis il lui donne un train conforme à sa qualité & à son bien; & cela va jusqu'à cinquante, cent & quelquefois deux cens femmes. Les Dames qui sont à leur service ne peuvent avoir aucune conversation avec les personnes de dehors: Quant aux filles d'honneur elles servent leur maîtresse avec beaucoup de modéstie, d'a-

dresse & de fidelité. Elles sont divisées par bandes ; il y en a seize à chacune qui ont une Dame qui les gouverne. Chaque bande a ses habits d'une étoffe & d'une couleur particuliere : ainsi l'une sera vêtuë de rouge avec des rubans verds, & l'autre de verd avec des rubans rouges. Toutes sont filles de qualité, bien élevées, belles & d'un air fort noble. Elles s'engagent à servir pour quinze ou vingt ans, la plusspart pour toute leur vie. Lorsqu'elles ont atteint l'âge de 25. au 30. ans, si elles veulent prendre parti, le Seigneur les marie à quelque Gentilhomme de sa suite, chacune selon sa condition.

XXV. *Leurs Visites.* Lorsque les Dames vont visiter leurs parens (ce qu'elles font une fois l'année) c'est avec une pompe, & un appareil extraordinaire : car elles se font accompagner de quarante ou cinquante Dames d'honneur qu'on porte dans des Palanquins semblables à nos litieres: mais beaucoup plus riches & mieux ornées que les nôtres. Ce n'est qu'or au dedans, & au dehors ce sont des peintures exquises à la mode du pays. Les Palanquins sont distans les uns des autres de cinq ou six pieds. Pour les femmes de chambres elles marchent aux deux côtez du Palanquin, d'un air grave, serieux & modeste.

XXVI. *Leurs Appartemens.* Il n'y a rien de plus beau ni de plus delicieux que leurs appartemens. Tout ce qui peut flater les sens & contenter l'esprit s'y trouve en abondance. Les jardins y sont pleins de toutes sortes de fleurs & de fruits. Les parrerres bien cultivez. Les arbres de toute espece, plantez à la ligne dans une justesse admirable. Les viviers y sont pleins de poissons & d'oiseaux de riviere. Il y a des Sales pour les Comedies, qui se representent au son des voix & des instrumens. Rien ne manque ce semble à leur felicité ; cependant il y a des sujettions & des contraintes, comme nous dirons, qui les rendent miserables.

XXVII. *Passion dominante des Japonnois.* La passion dominante des Japonnois est celle de l'honneur. Il n'y a point de nation plus avide de gloire, & plus sensible au mépris que celle-là. C'est le point d'honneur qui les gouverne & qui donne le mouvement à toutes leurs actions.

Comme ils font tous profession d'acquerir de la gloire, & qu'ils veulent se distinguer par le merite, ils s'attachent tous fort exactement à leur devoir, & prennent bien garde à ne rien dire & à ne rien faire qui blesse tant soit peu les regles de la bienséance. Ils ne manquent presque jamais à s'acquitter des obligations ausquelles leur emploi & leur condition les enga-

ge. C'est pour cela qu'il ne leur échappe que tres-rarement quelque parole injurieuse ou messéante ; & on ne sçauroit dire les égards qu'ils ont les uns pour les autres, principalement les Nobles pour les personnes de leur qualité : car ils se rendent mutuellement toutes les marques de respect & de déference que l'honnêteté, le rang, l'ordre & la coûtume prescrit. Il n'est pas jusqu'aux artisans les plus miserables qui ne veüillent estre traitez civilement, & pour peu qu'on les choque, ils cessent de travailler pour ceux qui les employent.

C'est ce desir de la gloire qui leur fait mépriser l'avarice : car elle passe chez eux pour une passion basse, honteuse & digne de mépris. XXVIII. *Ils haïssent l'avarice.*

C'est aussi ce qui leur fait détester le larcin. Ils l'ont en telle horreur, qu'aussi-tôt que quelqu'un s'est trouvé saisi de quelque chose qu'il ait volée, pour petite qu'elle soit, il est permis à chacun de le tuer : Par la raison, disent-ils, que celui qui fait de petits larcins ne manquera jamais dans l'occasion d'en faire de grands. XXIX. *Le Larcin.*

Ils haïssent pour le même sujet le jeu de hazard. Ils le regardent comme une espece de trafic qui ne convient pas à des personnes nobles, & qui procede d'une cupidité dereglée d'avoir du bien : Passion infame qui dispose l'homme à commettre toutes sortes de crimes, principalement le larcin & l'injustice qu'ils ont en horeur. En effet ils ont tant de bonne foi, & sont si éloignez de la tromperie, que si un Marchand leur donne plus qu'il ne leur est dû, ils ne manquent pas aussi tôt de le lui rendre. XXX. *Le jeu.*

Ils portent beaucoup d'honneur & de respect à leurs peres & à leurs meres, & croyent que ceux qui manquent à ce devoir, sont infailliblement punis des Dieux. XXXI. *Ils respectent leurs parens.*

Les grands Seigneurs ont une coûtume qu'on ne peut assez loüer & admirer ; ils choisissent pour la plûpart entre leurs domestiques un homme de probité & de bon sens ; qui les avertit tous les jours des fautes qu'ils ont commises dans leur conduite : Car ils sont persuadez que tous les hommes, & principalement les Grands ne se font jamais justice, & que les flateurs qui les environnent, au lieu de leur découvrir leurs défauts, nourrissent & entretiennent leurs vices. Or ils aiment mieux estre repris par leurs domestiques que par des étrangers ; car ils croyent que la correction estant une marque de sagesse & d'autorité dans XXXII. *Coûtume loüable des grands Seigneurs.*

celui qui la fait; de sujetion & d'ignorance dans celui qui la reçoit, ils ne perdent rien de leur credit, en se soumettant volontairement à un serviteur dont ils sont toûjours les maîtres, comme ils feroient s'ils recevoient la correction d'un étranger.

XXXIII. *La pauvreté chez eux n'est point honteuse.* La pauvreté chez eux n'est point une chose honteuse, parce que les Grands aussi bien que les petits, les Nobles & les roturiers y peuvent tomber, & qu'on n'est pas moins honnête homme pour estre pauvre. Aussi voit on souvent des Rois dépoüillez de leurs estats & reduits à la mendicité, qui n'en sont pas moins honorez pour cela Ils estiment l'homme & non pas le faste exterieur qui l'environne.

XXXIV. *Leur patience & grandeur de courage.* Tous ceux qui ont décrit les mœurs des Japonnois, disent qu'il n'est pas croyable jusqu'à quel point de fermeté, & de grandeur de courage va leur patience dans les maux qui leur arrivent. Il n'y a point de disgrace, quelque grande qu'elle soit, qui les fasse tomber dans quelque foiblesse. Ils marchent d'un cœur intrepide au travers de tous les dangers, & se donnent bien de garde de faire paroître quelque timidité dans leurs actions ou dans leurs paroles On ne les voit presque jamais tristes ni abattus: & c'est dans les plus grandes disgraces de la fortune, qu'ils affectent de paroître les plus contens. Ils sont tellement accoûtumez à gourmander leurs passions, que la fermeté Stoïque n'a rien qui en approche. Des Rois dépoüillez de leurs Etats & de leurs biens, conservent toûjours l'air de leur premiere grandeur, & paroissent aussi fiers que s'ils étoient encore sur le Trône. Quelque injure qu'on leur fasse, ils ne se laissent point emporter à la colere, mais dissimulent leur ressentiment; & quoi qu'ils crevent de dépit, il ne leur échappe jamais aucune parole qui marque de l'indignation ou de leur douleur. Aussi n'en voit-on quasi jamais se plaindre de leur mauvaise fortune, non pas même à leurs meilleurs amis, soit pour ne pas troubler leur repos, soit pour ne leur pas découvrir leur foiblesse.

Les grands parleurs sont fort méprisez des honnêtes gens; les emportez y passent pour des fous; les plaintifs pour des lâches; les sensibles pour des effeminez. Il n'y a aucun exemple que jamais Japonnois dans le pitoyable estat de ses affaires, ou dans la déroute de sa fortune, dans les combats, ou dans le jeu, ait juré le nom de ses faux Dieux, ou proferé contre eux

eux aucun blaſphême. Ce qui doit confondre les Chrétiens, & qui les condamnera au jour du Jugement. S'il arrive à quelqu'un dans une compagnie, de dire quelque parole meſſeante, les jeunes gens ſe levent auſſi toſt, & ſe retirent ſans dire mot avec autant de pudeur que la plus chaſte fille, dont on auroit bleſſé la modeſtie par quelque diſcours mal honneſte.

Le vice des Nobles, eſt de mépriſer & de fouler aux pieds ceux qui ne le ſont pas. Ils regardent les Bourgeois comme des gens nez pour la ſervitude, & qui n'ont pas droit de joüir de la liberté. Il n'y a que la Religion Chrétienne qui leur puiſſe oſter cette fierté d'eſprit ; & c'eſt un des grands miracles de la grace, de rendre humble un noble Japonnois. Quelque deſaſtre qui leur arrive, ils ſoûtiennent toûjours cet air majeſtueux qui les faiſoit reſpecter dans leur plus grande fortune : & quelque miſerable que ſoit un Gentilhomme il n'épouſera preſque jamais la fille d'un homme qui ne l'eſt pas, fût-elle le plus riche parti du Japon. XXXV. *Fierté de la Nobleſſe.*

Cette conduite procede d'orgüeil : mais ce qui eſt digne de loüange, c'eſt la moderation de leur eſprit en toutes choſes ; car ils ſont ſi maiſtres de leur colere, qu'on ne les voit preſque jamais, ny ſe quereller, ny mettre la main à l'épée, ny s'outrager de paroles. Lors qu'ils traittent les uns avec les autres, c'eſt avec des manieres honneſtes & civiles. Un maiſtre congedie ſon valet qui ne l'a pas bien ſervi, un Seigneur bannit ſon vaſſal, ou confiſque ſes biens, ou le condamne à la mort & fait executer ſa ſentence avec un ſang froid, & une tranquillité qui n'eſt pas imaginable. Ils ſont ſi jaloux de leur honneur, qu'il eſt difficile de reconnoiſtre à leur mine & à leur contenance, s'il y a quelque émotion dans leur eſprit. Si un Pere a receu quelque déplaiſir de ſon fils, un mari de ſa femme, un voiſin de ſon voiſin, tous diſſimulent leur reſſentiment, & ne ſe laiſſent jamais emporter à la colere. Mais quand l'affaire eſt d'importance & qu'il y a danger que la paſſion n'éclate, le plus ſage ſe retire ſans dire un ſeul mot. Enſuite on interpoſe les parens & les amis pour terminer le differend. On ne ſçait preſque ce que c'eſt que de plaider, ny d'appeller d'une Juſtice à une autre : Les procés ſe terminent par arbitres, & ceux des gens de qualité par les armes. Ce qu'ils font rarement ; mais quand ils en viennent là, c'eſt toûjours avec une reſolution determinée de tuer, ou de mourir. XXXVI. *Leur moderation en toutes choſes.*

XXXVII. *Nulle médisance chez eux.* Comme ils se donnent de garde d'offenser quelqu'un de parole, ils ont aussi fort peu d'estime pour les médisans & pour ceux qui parlent mal des absens, non pas par un esprit de charité comme les Chrétiens ; mais par cette passion violente qu'ils ont pour la gloire : Car ils estiment, & avec raison, que la médisance est le vice des lasches, & une marque de timidité, puisqu'on ne dit en l'absence d'un homme que ce qu'on n'oseroit dire en sa presence. Voilà ce qui les empesche de se plaindre, de murmurer & de parler mal de leur prochain.

XXXVIII. *Leur intrepidité.* Leur intrepidité est admirable : elle est au point, que lorsqu'ils ont un ennemy, ils marchent sans armes & sans suite par la Ville & à la campagne, pour montrer qu'ils ne craignent rien. Quelque injure qu'ils ayent receuë, s'ils sont Chrétiens, & qu'on leur parle de Dieu, vous les voyez aussi-tost se calmer & faire grace à leur ennemy.

XXXIX. *Leurs mariages.* Pour ce qui regarde les femmes, ils n'en ont ordinairement qu'une ; mais ils la repudient aisément, & pour des causes tres-legeres. Les femmes n'ont pas droit de repudier leur maris & d'en épouser d'autres, à moins qu'elles ne se donnent à quelque grand & puissant Seigneur : Car alors elles sont hors du pouvoir du mary : mais aussi sont-elles esclaves de ce Seigneur pour le reste de leurs jours, à moins qu'il ne veüille les mettre en liberté ; ce qui n'arrive presque jamais.

Les femmes ne portent rien en mariage à leurs maris. Les personnes de condition donnent quelque argent à leurs filles en qualité de dot ; mais le mary le renvoye incontinent aprés les nôces. Ils en usent ainsi, de peur, disent-ils, que les femmes ne deviennent insolentes pour les biens qu'elles ont apportez, & qu'elles n'en fassent des reproches à leurs maris. Ils se marient sans se voir & sans se connoistre. Les peres & les meres de l'homme & de la femme font le mariage ; mais si le mary n'est pas content de sa femme, il s'en peut separer.

Ce que j'ay dit du pouvoir qu'ont les Japonnois de repudier leurs femmes, ne regarde que les roturiers : cette coûtume n'a point lieu parmy les Nobles. Quelque aversion que les personnes de qualité ayent pour leurs femmes, ils ne peuvent les chasser ; mais il leur est libre d'en avoir d'autres. Celles qui ont eu le malheur de déplaire à leurs maris, font leur possible pour se bien remettre avec eux ; & ce qui les rend si complaisantes, c'est qu'ils ont pouvoir de les punir de

mort pour des causes assez legeres, comme seroit pour avoir parlé tout bas à un homme, ou pour quelque soupçon semblable; ce pouvoir rend les femmes fort timides, & fait qu'elles ne manquent presque jamais à la fidelité du mariage. Il s'en trouve neanmoins, quoy que rarement, qui manquent à leur devoir, & lorsque le mary en a la connoissance, il en tire tel chastiment qu'il luy plaist, la faisant mourir, ou languir dans les tourmens.

XL. *Punition des femmes adulteres.*

Les Dames d'honneur qui sont auprés des Princesses, & toutes les femmes de chambre courent à tout moment risque de perdre la vie; car il ne faut pour cela qu'un leger soupçon d'avoir manqué à leur honneur. Ce qui les oblige de vivre dans une retenuë & une modestie qui n'est pas imaginable. Une fille d'honneur de la Reyne de Firando s'estant laissé abuser par un Gentilhomme, le Roy la fit prendre & deux autres Demoiselles ses complices, & les fit mettre toutes trois dans trois coffres garnis de clous, dont la pointe estoit en dedans, où elles moururent miserablement.

XLI. *Education des enfans.*

Tout le bien d'un Royaume dépend de l'éducation de la jeunesse, & il n'y en a point de plus belle que celle des Japonnois. Premierement, ils les élevent avec beaucoup de douceur pour ne les pas rendre timides. S'ils sont de méchante humeur, ou s'ils pleurent, ils font tout leur possible pour les appaiser, & n'employent pour cela ny chastiment, ny menaces. On ne peut pas tout à fait approuver cette conduite aprés le commandement que fait le Saint Esprit aux peres & aux meres, de ne pas épargner la verge à leurs enfans, & de les chastier pour les rendre dociles. Mais comme les peres Japonnois ont pouvoir de faire mourir les leurs, ils n'ont que faire d'employer la rigueur pour se faire craindre.

Outre cela cette Nation a cela de propre, qu'elle ne se gouverne point par la crainte; il n'y a que la gloire qui luy serve d'éguillon, & qui l'engage à faire son devoir. Les peres n'envoyent point leurs enfans à l'école avant l'âge de sept ans, ne les croyant pas capables d'instruction avant ce temps là. Ils ne forcent point leurs inclinations, mais ils les appliquent à la profession la plus conforme à leur genie. Les choses qu'ils leur apprennent, sont les coûtumes du païs, la maniere d'écrire & de parler juste, & comment ils se doivent gouverner dans toutes sortes d'affaires. Ils taschent sur tout de les animer à la vertu

par l'exemple de leurs ancestres, & de ceux qui ont fait quelque grande fortune.

S'il arrive quelque differend entre les enfans de mesme âge, ils veulent que d'autres enfans en soient les arbitres, pour former de bonne heure leur jugement, & leur donner de l'inclination pour la justice.

XLII. *De la Monarchie du Japon.*

APRE's avoir parlé des mœurs de ces peuples, il nous faut dire quelquelque chose de leur gouvernement & de leur Monarchie. Comme il n'y a point d'Estat dans le monde sujet à de plus grandes & à de plus continuelles revolutions que celuy du Japon, il est difficile de dire de quelle maniere il se gouverne. Il y a cinq ou six cents ans, comme portent leurs Annales, qu'il n'y avoit qu'un Monarque & un Empereur nommé Dao, ou le Dairi, qui commandoit dans tout le Japon. Il avoit auprés de luy deux Grands Seigneurs qui estoient ses deux Ministres, qu'on appelloit Cubes. Un d'eux voyant que l'Empereur estoit plongé dans les delices, & ne songeoit qu'à ses plaisirs, se revolta contre luy, luy osta sa Couronne, & ayant tué son compagnon usurpa la Monarchie. Tous les grands Seigneurs jaloux de l'autorité de ce Tyran, prirent aussi-tost les armes, sous pretexte de vouloir défendre le Dairi: mais leur dessein estoit de partager ses dépoüilles, & d'empescher le Cubo de se rendre maistre absolu de tout le païs. La guerre fut longue & sanglante; mais malgré tous leurs efforts il demeura Seigneur de la plus grande partie du Japon. Ainsi chaque Seigneur se retira dans ses Etats, & prit le nom de Jacata, c'est à dire, Roy. Voilà comme la Monarchie du Japon fut divisée en quantité de Royaumes.

XLIII. *Pouvoir du Dairi.*

Or parce qu'il n'est pas possible de joüir long-tems d'un Royaume usurpé, tant que le Prince legitime est en vie, & que les peuples qui aiment leur Seigneur naturel s'ennuyent & se lassent bien-tost d'une domination étrangere, il se resolut de laisser vivre le Dairi, comme s'il étoit encore veritablement Empereur, & qu'il ne fust que son Ministre. Il luy laissa donc le pouvoir de faire des graces, & de donner des qualitez honorables aux Rois, aux Seigneurs, & aux Chevaliers du Japon: ce qui empescha les mouvemens que la nouveauté du gouvernement, l'envie des Grands & l'affection des peuples pouvoient faire naistre. Cependant pour assurer sa fortune, & pour oster à ce pauvre Prince la force de se rétablir, il luy enleva tous ses thresors, & se rendit

maître de sa personne ; de sorte que depuis ce temps-là le Dairi ne fut plus qu'un phantôme de Monarque: C'estoit Cubozama qui gouvernoit l'Etat, qui levoit les armées, qui donnoit les Charges militaires, & qui manioit les finances. En un mot il disposoit de tout comme Roy, le Dairi n'en avoit que le titre, & tout son pouvoir consistoit à donner, comme j'ay dit, aux Grands quelque marque d'estime & quelque vain titre d'honneur.

C'est ainsi que le Japon a esté gouverné l'espace de plusieurs siecles, comme nous verrons dans cette Histoire. Il y avoit comme deux Empereurs, l'un de nom, & l'autre d'effet. Le Dairi qui n'aimoit qu'à se divertir, se contentoit de sa fortune & de cette grandeur imaginaire dont il se voyoit encore revêtu. Cependant comme les Rois & les grands Seigneurs du Japon sont extrémement ambitieux, pour obtenir quelque marque de distinction, soit dans leurs Armes, soit dans leurs chiffres, soit dans leur train & leur équipage, ils ont tous à present leurs Ambassadeurs à la Cour du Dairi ; & pour gagner ses bonnes graces, ils luy font tous les ans de riches presens, & le visitent mesme en personne : Ce qui suffit pour luy entretenir un gros train, & pour soûtenir sa dignité par des dépenses considerables. Au reste cette idole de grandeur est en telle veneration dans le Japon, que tout le peuple lui rend des honneurs divins, & prend de l'eau dans laquelle il a lavé ses pieds comme une chose sacrée, qui ne peut servir à des usages profanes.

Il porte ordinairement une tunique noire sous une robe rouge, & sur sa robe un grand voile en façon de crespe, dont les franges lui couvrent les mains. Il a en teste un bonnet garni de diverses houpes. Il se fait voir rarement, & lorsqu'il sort il se trouve en son passage un monde infini qui se prosterne devant lui comme si c'estoit une divinité, sans oser le regarder au visage. Il est presque toûjours assis pendant le jour, ayant à son costé droit un cimeterre, & au gauche un arc & des fléches. Pendant la nuit il se fait apporter prés de son lit une des trois cents soixante & six Idoles qui sont dans son Palais pour luy servir de sauvegarde, estimant qu'elle veille pour luy. S'il passe mal la nuit, il la fait bastonner, & la bannit pour cent jours de son Palais, aprés lesquels il la reçoit en grace, & la remet en son rang.

XLIV. *Vestements & superstitions du Dairi.*

Quelque débauché que soit ce Prince, il n'épouse qu'une

femme, & il la quitte à chaque nouvelle Lune jusqu'à son plein. Pendant ce temps il s'abstient de manger, & ne fait qu'un repas le jour. Pour les autres quinze jours, il les passe dans toutes sortes de plaisirs & de divertissemens. Si sa femme meurt avant qu'il ait atteint la trentiéme annee de son âge, il en peut épouser une autre: mais s'il a plus de trente ans, la coûtume l'oblige à passer le reste de ses jours en continence. On ne luy coupe jamais ny les cheveux, ny la barbe, ny les ongles; de sorte qu'il a plutost la figure d'un sauvage que d'un Roy. Les viandes qu'on lui sert doivent toujours estre apprestées dans des vases neufs, & presentez dans de nouveaux plats; en user autrement, c'est un crime digne de mort.

XLV. *Meaco residence du Dairi.* Le lieu où le Dairi fait sa residence est la ville de Meaco. Cette Ville Imperiale est dans le Royaume de Mino, à dix-huit lieuës d'Ozaca; elle avoit autrefois sept lieuës de long & trois de large: mais elle a esté si souvent bruslée & ruinée par les guerres, qu'elle n'a plus qu'une lieuë en largeur & deux en longueur. On y compte quatre-vingt-dix mille familles, & cinq grandes Academies, dont chacune a plus de trois mille cinq cents écoliers. Les uns apprennent l'Astronomie, les autres l'Histoire, d'autres la Poësie, d'autres l'Arithmetique, d'autres l'éloquence. Les maisons de cette grande Ville sont si égales & si proches les unes des autres, que dans une seule enfilade de ruë qui a une lieuë de long, on croit ne voir qu'une seule maison.

XLVI. *Officiers du Dairi.* Le Dairi a ses principaux Officiers, qu'on nomme Conges, qu'il envoye en qualité de Commissaires par tout le Japon, appaiser les differens qui naissent entre les Rois & les grands Seigneurs de l'Empire. Cet employ leur vaut beaucoup: car ils reçoivent de riches presens de ceux qu'ils visitent de la part du Dairi, n'y ayant point de Prince qui n'espere quelque grace de luy, & qui ne veüille estre bien dans son esprit.

XLVII. *L'Empereur Cubozama.* Outre le Dairi, le successeur de Cubozama reside aussi à Meaco, & porte le titre d'Empereur. Tous les autres Rois luy rendent hommage & ont de beaux Palais dans la même Ville où ils logent quand ils viennent faire leur Cour. Ils y laissent en leur absence leurs Ambassadeurs pour traiter avec luy & avec le Dairi de leurs affaires Cubozama est proprement Seigneur de la Tence, où il y a cinq Royaumes, d'où il tire cinq millions d'or de revenu. Lorsque le Pere Vilela arriva au Japon

Partie du Palais de l'Empereur.

il avoit deux Miniſtres d'Etat, dont l'un s'appelloit Mioxindono, & l'autre Daxandono. Nous en parlerons en ſon lieu.

Il y a encore dans Meaco le chef & comme le ſouverain Prelat des Bonzes qui y fait ſa reſidence. On l'appelle Jaco, & il eſt ſi puiſſant qu'il fait quelquefois la guerre aux plus grands Seigneurs du païs.

Depuis le ſiecle paſſé l'Empereur du Japon a transferé ſa Cour à Jedo, & a laiſſé le Dairi dans Meaco. La ville de Jedo a trois lieuës de long & deux de large. Il n'y a point de Ville en Europe qui ſoit plus peuplée. Elle a dans ſon enceinte un grand Chaſteau qui a une lieuë & demie de circuit. Il eſt entouré de trois foſſez, revétus de groſſes pierres taillées en pointe de diamant, avec trois contreſcarpes qui ont communication enſemble par des Ponts-levis. Les ruës du Chaſteau ſont fort larges, & ſont bordées de part & d'autre de Palais fort magnifiques. Celuy de l'Empereur eſt dans l'enceinte interieure du Chaſteau avec le Serrail des femmes, où l'on voit des parcs, des viviers, de grands canaux, des jets d'eau & des jardins en ſi bel ordre, qu'on ne ſçait qu'admirer davantage, ou les merveilles de la nature, ou les inventions de l'art. XLVIII. *Jedo capitale de l'Empire.*

Les Princes du ſang ſont logez dans la ſeconde enceinte avec les Conſeillers d'Eſtat qui approchent de plus prés la perſonne du Prince. Dans la troiſiéme, ſont les Palais des Rois & des principaux Seigneurs du païs, qui taſchent tous à l'envy de meriter les bonnes graces du Prince par la beauté de leurs baſtimens. Les enfans de ces Rois & de ces Seigneurs qui doivent ſucceder à leurs Etats, demeurent dans ces Palais comme autant d'oſtages de la fidelité de leurs Peres. L'Empereur du Japon qui regne à preſent eſt ſi riche, qu'on tient qu'il dépenſe plus de trois cents millions de livres par an, tant pour ſa maiſon, que pour ſa milice, & pour les appointemens de ſes Officiers.

La face de ſon Palais eſt un grand pavillon flanqué de deux autres tout ſemblables. Ils ſont tous trois à neuf étages, & finiſſent en pyramide. On voit en haut deux grands Dauphins couverts de plaque d'or. La Sale où l'Empereur donne audience eſt ſoûtenuë de groſſes colonnes dorées. Le plat-fond eſt de lames d'or, émaillé de figures & de païſages. La couverture eſt pareillement revétuë de tuiles d'or, leſquelles eſtant frappées des rayons du Soleil jettent un éclat qui ébloüit les yeux. Tout y eſt ſi beau & ſi ſurprenant, qu'on diroit qu'il y a de l'enchantement. XLIX. *Palais de l'Empereur.*

C'est dans cette Sale que l'Empereur donne audience aux Rois qui lui viennent rendre hommage, & aux Ambassadeurs des Princes étrangers. Il est assis sur un Thrône tout éclatant d'or & de pierreries d'une excessive grosseur.

L. *Etat Ecclesiastique & seculier.* La Monarchie du Japon, comme toutes les autres de l'Univers, peut estre divisée en deux Etats, l'Ecclesiastique & le Seculier. Le premier comprend les Bonzes, qui sont les Prestres & les sacrificateurs. Le second est composé de la Noblesse & du tiers Estat. Nous parlerons premierement du seculier, puis nous traiterons de ce qui regarde la Religion.

LI. *De la Noblesse.* La Noblesse est sans contredit la partie la plus considerable de l'Etat seculier; & il n'y a point de lieu au monde où elle soit plus estimée & respectée que dans le Japon. Le chef de la Noblesse est le Dairi, qui est celui qui dispense les honneurs, permettant, comme j'ay dit, aux Gentilshommes de porter dans leurs Armes ou dans leurs chiffres quelque caractere de grandeur, qu'ils estiment si fort que le Roy de Bungo changea en dix ans trente-quatre fois ses Armes, parce qu'il avoit obtenu du Dairi quelque faveur particuliere, qui consistoit en quelque figure ou caractere qu'il pouvoit faire entrer dans son écusson. Le second chef de la Noblesse, est le Cubozama General des armées de l'Empereur du Japon, de qui tous les autres Rois dépendent, & qui les dépoüille de leurs Etats quand il lui plaist. Outre ces deux chefs, il y a quatre especes de Noblesse. La premiere, est celle des Rois Souverains, nommez Jacatas. La seconde, est celle des Tones ou Conixus, qui sont les Ducs, Marquis, & Comtes du Japon. La troisiéme, est celle des Toni, qui sont comme les Barons. La quatriéme, est celle des Cavaliers, ou simples Gentilshommes.

LII. *Des Toni.* Le Toni ou Tono est un nom qui comprend ordinairement les Rois, les Ducs, les Comtes & les Marquis. Ces Seigneurs gouvernent presque tout l'Etat. Leur puissance ne consiste pas tant en or & en argent, qu'en Fiefs: Car estant pourvûs par l'Empereur de quelque Royaume ou Gouvernement, ils font part à leurs parens & à leurs soldats des terres qui leur appartiennent, & ne s'en reservent que le domaine: mais les feudataires sont obligez de se tenir auprés de leur Seigneur, & de le servir selon leurs Charges & leurs Emplois, comme aussi de contribuer à tous les frais de la guerre, tant en argent, qu'en vivres. De là vient que ces Jacatas, ou Rois, quoy que peu opulens, ont neanmoins la puissance d'un grand Monarque, & levent en peu de temps une puissante armée par

par la multitude de gens qui relevent d'eux, & qui sont à leur service.

Nous avons rapporté comme le Cubo s'estant revolté contre le Dairi, & ayant usurpé l'Empire, les Seigneurs se retirerent dans leurs Terres, & prirent chacun la qualité de Rois, qu'ils ont conservée jusqu'à ce que les successeurs du Cubo les ayent tous subjuguez, & rendus tributaires. Depuis ce temps là quand l'Empereur a conquis un Royaume, il le donne à ses affidez, à condition de le servir en temps de paix, & de luy fournir pendant la guerre un certain nombre de soldats entretenus & payez sur le revenu des Terres dont il son feudataires. Car le Cubo les donne franches & exemptes de taille; mais il se reserve le droit de les retirer quand il luy plaist, & de les donner à d'autres; ce qu'il fait tres-souvent. De là vient qu'ils ne s'estiment jamais Seigneurs asseurez des biens qu'ils possedent, & qu'ils n'osent dire qu'ils ayens un pouce de terre en leur disposition; parce qu'ils ne joüissent de leur bien qu'autant de temps qu'il plaist à celuy qui gouverne. Ce qui les rend parfaitement soumis à toutes ses volontez, & leur fait chercher tous les moyens imaginables de luy plaire. LIII. *Instabilité de la fortune des Grands.*

C'est encore la cause, comme estiment quelques-uns, de cette égalité d'esprit, qu'ils conservent dans la bonne & dans la mauvaise fortune: Car comme elle dépend de l'humeur bizarre d'un Prince, dont ils ne sont pas les maistres, ils ne sont point surpris des malheurs qui leur arrivent, mais ils se trouvent toûjours preparez à toutes sortes d'évenemens. Ainsi la necessité leur fait pratiquer le conseil que donne l'Apostre, & les met dans ce grand détachement qu'il exige des fidelles, lorsqu'il leur dit: *Voicy donc*, mes Freres, *ce que je vous dis: le temps est court, c'est pourquoy que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant point, & ceux qui pleurent comme ne pleurant point, & ceux qui se réjoüissent comme ne se rejoüissant point, & ceux qui achetent comme ne possedant point; & enfin ceux qui usent de ce monde comme n'en usant point, car la figure de ce monde passe.* 1. Cor. 7.

Or comme le Prince est en pouvoir de dépoüiller ses sujets des biens qu'il leur a faits, sans qu'on ait sujet raisonnable de se plaindre de luy, & de l'accuser de Tyrannie; aussi les sujets ont la liberté de quitter leur Seigneur quand il leur plaît, & de porter mesme les armes contre luy, sans passer pour cela pour traîtres, & pour rebelles: parce que les volontez de part & LIV. *Liberté qu'ont les Sujets, de quitter leur Prince.*

d'autre sont libres, & que le service des Sujets etant attaché à la recompense, ils y peuvent renoncer quand bon leur semble.

LV. *Vicissitude des choses humaines.*

De là vient aussi cet autre grand inconvenient, que comme les Vassaux ne sont pas asseurez de la faveur du Prince, & si les appointemens qu'il leur donne leur seront continuez, il n'y a Roy, ny Prince qui puisse se promettre qu'il vieillira dans ses Etats, ou qui puisse en disposer en faveur de ses enfans: Car il arrive souvent que celuy qui regne un jour, se trouve le lendemain dépoüillé de son Royaume; & celuy qui demeuroit dans un Palais, est obligé le jour suivant de loger dans une cabane. Au contraire celuy qui est aujourd'huy soldat de fortune avec la cape & l'épée, se trouve le jour d'aprés Seigneur de plusieurs Royaumes. Et c'est, comme j'ay dit, cette étrange & continuelle vicissitude des choses humaines, qui les éleve au dessus de tous les changemens de la fortune, & qui les rend comme naturellement Stoïques. En effet, quoy qu'un Roy se voye en un moment de Seigneur Esclave, il ne rabat rien pour cela de sa gravité & de son orgüeil. Il se rend mesme invisible & inaccessible comme il estoit auparavant; & le peuple qui voit ces Rois dépoüillez, ne perd rien du respect qu'il avoit pour eux, bien loin d'insulter à leur misere.

LV *En quoy consiste la puissance des Grands du Japon.*

De cette maniere de Gouvernement que nous venons de raporter, il est aisé de reconnoistre que la grandeur de ces Rois & de ces Princes ne consiste pas, comme celle des Monarques de l'Europe, dans la grandeur de leurs richesse, ny dans l'amitié de leurs peuples, ny dans leur pouvoir & leur autorité; mais dans la faveur du Prince. Car dés lorsque le Cubozama a conquis un Royaume, ou qu'il en a retiré un qu'il avoit donné à quelque Seigueur, il en pourvoit un Jacata, sous les Charges marquées. Le Jacata le partage avec ses Conixus, qui sont plus gands ou plus petits Seigneurs, à proportion du grand ou du petit domaine qu'on leur cede. Pour luy, il s'en reserve telle partie qu'il luy plaist. Les Conixus font le même à l'égard des Tonis, & les Tonis à l'égard de leurs parens, soldats & amis avec la même dépendance, & obligation de servir ceux dont ils tiennent ces Fiefs. Et parce qu'il y a une liaison étroite entre les maîtres & les vassaux, il arrive par une suite necessaire, que, lorsqu'un Jacata, ou Conixus, ou Toni vient à estre dépoüillé de son Etat, & banni de ses Terres, tous ses Vassaux, ses Sujets,

& ses Créatures courent la même fortune que luy, & sont obligez de prendre parti ailleurs, à moins que le nouveau Jacata ne les retienne à son service.

LVII. *Forme du gouvernement du Japon.*

Cette forme d'Etat & de Gouvernement a, comme tous les autres ses avantages & ses inconveniens. L'avantage que ces Rois tirent de la dépendance de leurs Sujets, est qu'ils peuvent facilement, & en eu de temps, quoy qu'ils n'ayent pas beaucoup d'argent lever une puissante armée de gens de pied & de cheval: car leurs Vasseaux sont obligez au premier signal, de prendre les armes, & de marcher pour le service de celuy dont ils tiennent les terres; & pendant la paix ils luy doivent faire la cour, & travailler à toutes les courvées qu'il exige deux. Ainsi quand Taicosama, qui s'estoit rendu maistre de plus de cinquante Royaumes, fit dessein de passer dans la Chine, il fit abbatre du bois pour construire une armée navale de deux mille vaisseaux, sans employer d'autres ouvriers que ceux qui estoient à ses gages, & qui relevoient de luy.

Mais les inconveniens de cette forme d'Etat son incomparablement plus grands que les avaniages qu'on en tire: Car il est hors de doute, que la fin d'un bon Gouvernement est de rendre les peuples heureux, & de les tenir en paix. Or il est impossible qu'un Etat soit paisible, qui est sous la domination de tant de Rois: car la cupidité des hommes estant insatiable, & l'ambition de la noblesse demesurée, principalement de celle du Japon, nul de ces Rois n'est content de sa fortune, mais chacun tasche d'étendre son domaine, & d'occuper celuy de son voisin: d'où naissent des guerres & des querelles continuelles, qui ne se terminent que par les armes, & par l'cffusion du sang de leurs Sujets.

LVIII. *Les Rois du Japon n'aiment point leurs Sujets, & ils n'en sont point aimez.*

Davantage, afin qu'un Etat soit tranquille & heureux, il faut qu'un Prince aime ses Sujets, & que les Sujets aiment leur Prince. La crainte reprime les factions, mais l'amour les empesche de naistre. Or les Princes du Japon n'aiment point leurs Sujets, car ils les regardent comme des gens qui seront peut estre dans peu de jours leurs plus mortels ennemis: du moins ils les considerent comme des étrangers, avec qui ils ne lient aucune societé. Les Sujets aussi n'ont pas beaucoup d'attache pour leurs Princes, parce qu'ils ne les regardent pas comme leurs Seigneurs naturels, mais comme des Gouverneurs, qui les abandonneront dés-lors que leur commission sera finie, pour s'aller établir

ailleurs. Le peu de tendreſſe qu'ont ces Rois pour leurs Sujets, fait qu'ils ne les ménagent nullement ; & comme ils ont pouvoir ſur leur vie, ils ſe contentent, pour la pluſpar, d'en eſtre ſervis par crainte, & non pas par amour. De là vient qu'ils ſont toûjours dans le [illegible]ement, & que des habitans du Japon, plus des deux tiers, meurent par le fer & par le feu, les guerres y eſtant continuelles.

LIX. *Les peres cedent leurs Etats à leurs enfans.*

Il y a dans le Japon une autre coûtume, qui a quelque choſe de grand & de tendre : c'eſt que lorſque les enfans d'un Prince on atteint l'âge de vingt ou vingt-cinq ans, les peres leur reſignent leurs Etats, comme fit Charles-Quint à ſon fils Philippe, & ſe retirent en quelque Chaſteau pour mener une vie douce & tranquille, ſe contentant de les aider de leurs conſeils, lorſqu'ils en ſont beſoin. Ils ſe font même quelquefois raſer, comme les Bonzes, pour montrer qu'ils ont renoncé au monde. Je veux croire que quelques-uns le font par l'amour qu'ils portent à leurs enfans ; mais ce qui les oblige la pluſpart à quitter leurs Etats, c'eſt la crainte qu'ils ont d'en eſtre dépoüillez, & la paſſion dominante d'acquerir de la gloire : Car ils prétendent montrer par cette abdication volontaire la grandeur de leur courage, & le mépris qu'ils font de ces vains honneurs, dont cependant ils ſont idolâtres. Voilà pour ce qui regarde la Nobleſſe.

LX. *Marchands du Japon.*

Quant aux Marchands, il n'y en a pas grand nombre, parce qu'ils portent preſque tous les armes, ou cultivent les arts. Ils ne ſont pas même eſtimez : par la raiſon, diſent-ils, qu'ils ne ſçauroient vendre ſans mentir, & que le menſonge eſt en horreur dans le Japon. Ils trafiquent ordinairement avec les Chinois, les Eſpagnols, les Portugais, & les Hollandois. Ces derniers ont à preſent preſque tout le commerce, depuis qu'ils ont chaſſé les Portugais de la maniere que je diray en ſon lieu.

Il n'eſt point de païs dans l'Europe, où il y ait un meilleur ordre pour le negoce, que dans le Japon : car il n'y a part tout qu'un même poids pour toutes ſortes de marchandiſes, tant ſeches, que liquides. Leur meſure eſt longue de ſix pieds. Elle eſt diviſée en ſix parties, & chaque partie en dix autres. La meſure dont on ſe ſert dans toutes les Boutiques, eſt ſi juſte par tout, qu'il ne ſe trouve pas à dire de l'epaiſſeur d'un cheveu, & les Marchands ſont ſi fidelles, qu'on ne ſçait ce que c'eſt que de tromper.

La monnoye s'y debite dune maniere assez extraordinaire: car jamais dans le negoce on ne compte ny l'or ny l'argent, mais l'un & l'autre se distribuent sans estre vûs, en cette maniere. Le maître de la monnoye enferme l'or dans de petits sacs de deux mille livres chacun, ausquels il appose son cachet; & ces petits sacs passent souvent par deux mille mains sans estre décachettez. Les grosses sommes se distribuent par cassettes, où l'on met vingt de ces petits sacs. Cette maniere de trafiquer, quoy que surprenante, est si sure, qu'on n'y a jamais trouvé à redire.

Les artisans sont tres habiles dans leur métier, & en tres-grand nombre dans le Japon. Car comme la pluspart des jeunes gens sont au service des Rois & des Seigneurs du païs, ils veulent tous avoir un train leste, & un bel équipage, pour faire honneur à leurs Maîtres, & pour gagner leurs bonnes graces: ce qui fait qu'ils ont besoin de toutes sortes d'Ovriers, dont les armuriers sont le plus grand nombre. Ils sont en grande estime dans le païs, parce que tout le monde y porte les armes; assi n'y a t'il point de nation qui fasse des sabres de si fine trempe, & des mousquets aussi forts & aussi legers qu'eux. LXI. *Les Artisans.*

Le plus vil employ du Japon, est celuy des laboureurs qui cultivent la terre. Ce sont comme les valets des grands Seigneurs, qui ont soin de leur maison de campagne. Ils ne tirent aucun profit des fonds qu'ils cultivent; tout ce qu'ils portent, est rendu chez le maître à qui ils appartiennent. Pour eux ils sont nourris & payez de leur travail, come des ouvriers qui travaillent à la journée. LXII. *Les Laboureurs.*

Il n'y a dans le Japon, à proprement parler, aucune forme de Justice reglée. Comme il n'y a point de procés, on n'y voit ny Juges, ny Avocats, ny Procureurs, ny Sergens, ny autres Officiers de Justice. On ne sçait ce que c'est que de citer un accusé, ny de le recevoir en ses faits justificatifs. Il n'y a que la voye des armes, la volonté des Princes, & la puissance des peres de famille, qui terminent tous les differens. Chaque Seigneur a un pouvoir absolu sur la vie de ses Sujets, & de ses Vassaux. Il peut les punir de telle maniere qu'il luy plaist, soit en les envoyant en exil, soit en les privant de leurs biens, soit en leur ostant la vie sans que les Sujets puissent appeller de la sentence de leurs Seigneurs immediats, ny que LXIII. *Ils n'ont point de Justice reglée.*

les Seigneurs ſoient obligez d'en rendre compte à aucune autre Puiſſance ſuperieure. Les peres ont le même pouvoir ſur leurs enfans; car ils peuvent, pour quelque ſujet que ce ſoit, les battre, & même les tuer, ſans qu'ils en puiſſent eſtre recherchez. Ce qui fait que les valets ſont parfaitement ſoûmis à leurs maîtres, & les enfans à leurs peres.

LXIV. *Punition des crimes.*

Il eſt peu de fautes qui ne ſoient capitales. Il y en a neanmoins de plus grandes les unes que les autres. Les legeres ſont punies d'une punition perſonnelle. Les grandes enveloppent toute une famille. Par exemple, un des moindres crimes, eſt de joüer de l'argent, pour peu que ce ſoit, & de dérober quelque choſe, ne fuſt-ce qu'un ſol. Ceux qui en ſont convaincus ſont punis de mort. Il y a des lieux où les voleurs ſont menez dans une charrette par les ruës de la Ville, pour eſtre expoſez à la riſée de tout le monde, & enſuite ſont mis en croix. Les moindres chaſtimens ſont l'exil, & la ſeule mort.

Les grandes fautes qui enveloppent toute la famille, pour innocente qu'elle ſoit, ſont l'infraction des Loix Imperiales; la malverſation d'un Officier dans ſa Charge; l'uſurpation des finances du Prince; les droits injuſtes qu'on exige de ſes Sujets; la fabrication de fauſſe monnoye; l'incendie, les violemens, & le rapt d'une femme mariée. En ces cas les biens du criminel ſont confiſquez, il eſt puni de mort ſelon la qualité de ſon crime, & ſes plus proches parens ſont punis avec luy. Si la femme eſt complice, elle eſt executée avec ſon mari; ſi elle eſt innocente, on la vend pour eſtre eſclave. Ainſi la femme ne meurt jamais, que pour ſon propre crime. Les ſupplices ordinaires ſont, d'être brûlé tout vif, d'eſtre mis en croix la teſte en bas, d'eſtre tiré à quatre chevaux, de faire prendre de l'eau dans l'excés au criminel, & de la luy faire rendre par force; le tourment de la foſſe, & l'huile boüillante ſont encore en uſage dans le Japon.

Il y a un ſupplice qu'on n'accorde en grace qu'aux perſonnes de qualité, & pour des fautes ſouvent fort legeres, qui eſt de s'ouvrir le ventre avec un couteau. Un Gentilhomme dont les terres eſtoient proches de Jedo, ayant exigé de ſes païſans des contributions, plus grandes qu'il n'en devoit tirer, ceux-cy en firent leurs plaintes. Le Conſeil en eſtant averti, le Gentilhomme fut condamné à ſe fendre le ventre, & toute ſa parenté comme luy. Il avoit un fils à quatre-vingt lieuës de là, qui eſtoit au ſervice

du Roy de Fingo; trois autres en trois autres Royaumes fort éloignez ; un oncle dans une autre Province, deux freres au service de l'Empereur. Tous, quoy que fort distans les uns des autres, furent executez au même jour, & à la même heure ; car ils sont extrémement exacts à donner leurs ordres, & à les faire garder. Ils s'ouvrirent tous le ventre. Le plus jeune estoit marié depuis peu : sa femme en fut si affligée, qu'elle vouloit se tuer avec luy; mais en estant empêchée, elle ne voulut ny boire, ny manger, & neuf jours aprés elle mourut, autant de chagrin que de foiblesse.

Lorsqu'un Roy, ou un Tono condamne un de ses Sujets à la mort, on n'arrête point le criminel pour luy faire son procés: mais ceux qui ont ordre de le tuer, le prennent au dépourvû, & le massacrent à coups de sabre, comme s'ils avoient querelle avec luy. Ils en usent ainsi, parce que si le coupable sçavoit qu'on en voulût à sa vie, il la vendroit bien cher, & se défendroit jusqu'au dernier soupir. LXV. *Comme s'executent les sentences.*

Les Rois qui ont fait quelque faute considerable, ne sont jamais punis de mort, mais sont envoyez en exil dans une Isle qui a une lieuë de circuit, & qui est toute environnée de corps de gardes. Comme l'Isle ne produit rien, on leur envoye tous les mois ce qui est necessaire pour leur subsistance, qui se reduit à un peu de rys & quelques racines. Ils logent dans de petites hutes fort basses, & sont exposez à toutes les rigueurs des saisons, sans qu'on ait compassion d'eux. Ils sont obligez outre cela, de travailler à ramasser de la soye, & à en preparer une quantité selon la tasche qui leur est prescrite. Voilà comme l'Empereur punit les Souverains qui dépendent de luy; & une image déplorable de la vanité du monde. LXVI. *Punition des Rois.*

Quand il est question de faire mourir quelque Seigneur, ou quelque personne de marque, le Roy fait investir sa maison ; & s'il veut luy faire grace, il luy donne le choix, ou de se tuer luy-même, ou de se défendre. S'il fait contenance de se vouloir défendre, les gens qui l'assiegent, l'attaquent premierement de loin à coups de dards & de fléches, puis de prés avec des halebardes, des picques, & des javelots. Enfin, ils se jettent sur luy, & le tuent à coups de sabre. Ils traitent de la même maniere tous ses parens, amis & alliez ; qu'ils passent par le fil de l'épée, sans qu'il reste aucune personne de sa race. Ce genre de mort est la marque d'une éternelle infamie pour luy & pour ses descendans, s'il y en a qui échapent la mort. Mais si le criminel est LXVII. *Punition des Grands.*

un homme de cœur, il prend le parti de se tuer luy-même ; ce qu'il execute en cette maniere. Il prend ses plus beaux habits, & ayant appellé ses parens, il s'ouvre luy même le ventre avec un couteau, dont il se fait une grande playe. Quelques-uns même qui ont plus de courage, s'en font deux en forme de croix, puis jettent le couteau en l'air. Lorsque les boyaux commencent à sortir, ils tendent le coû à un de leurs valets, qui est là tout prest, & qui luy tranche la teste. Le criminel estant mort, ses meilleurs amis s'entre-tuënt, ou s'ouvrent le ventre sur son corps. Cette mort est honorable, & ceux qui se la procurent ne sont point marquez d'infamie non plus que leur posterité : ils ne sont pas même privez de leurs biens.

LXVIII. *Religion des Japonnois.* APRE's avoir parlé du gouvernement de ces Peuples, il est temps de faire connoistre leur Religon. Voicy ce que j'ay recüeilli de plusieurs relations, touchant les Dieux qu'ils adorent.

LXIX. *Les Dieux du Japon.* Il y en a de deux sortes: Les premiers sont des Diables, qu'ils adorent sous diverses figures, non pas qu'ils en esperent du bien, mais pour les empêcher de leur faire du mal. C'est la superstition aveugle de tous les Indiens, tant Orientaux qu'Occidentaux. Car comme ils sont fort tourmentez par ces esprits méchans & cruels, & qu'ils ne s'en peuvent défendre ; ils prennent le parti de leur offrir des sacrifices, & de leur rendre des adorations pour les appaiser. Au reste ce sentiment universel de toutes les nations du monde, qu'il y a des esprits auteurs du mal, & ennemis de l'homme, marque qu'il est veritable, & que ceux qui en doutent sont plus aveugles que les peuples les plus barbares.

Les autres Dieux du Japon, sont des Rois & des Conquerans que les peuples ont mis au rang des Dieux aprés leur mort : ou des hommes sçavans, qui ont passé pour des genies extraordinaires. Comme la verité est indivisible, & que pour peu qu'on s'en égare, on se jette dans toute sorte d'erreurs ; on ne doit pas s'étonner des fables & des sottises que ces pauvres gens racontent de leurs Dieux.

LXX. *Leur origine.* Les principaux sont Amida & Xaca. Il y en a d'autres du premier ordre, qu'on nomme Fotoques : d'autres du second, nommez Camis. On dit que Xaca estoit un homme méchant & rusé, lequel ayant presché dans la Chine la Loy d'un certain Demon,

mon, qu'il appelloit Amida, pervertit presque tous ces peuples, & passa de là aux Japon, dont les habitans reçûrent sa doctrine comme venuë du Ciel, voyant que les Chinois, qu'ils estiment les plus sçavans de tous les hommes, y avoient donné creance.

Les Japonnois alors ne reconnoissoient point d'autres Dieux bien faisans, que quelques uns de leurs Rois, & quelques grands guerriers qui avoient immortalisé leur nom par leurs victoires. Ils ne leur demandoient que des biens temporels, comme de la santé, des enfans, des richesses, & les fruits de la terre; car pour ceux du Ciel, ils n'en avoient point de connoissance. Ces Dieux s'appelloient Camis: mais Xaca leur ayant fait entendre qu'il y en avoit de plus nobles nommez Fotoques, dont Amida estoit le Souverain; qui rendoient les hommes heureux aprés leur mort, au lieu que les Camis ne donnoient que les biens de cette vie: ces bonnes gens gagnez par ces belles esperances, donnerent à Amida le premier rang entre leurs Dieux, & mirent Xaca aprés sa mort au même rang que lui, pour avoir donné la connoissance d'une autre vie, tant l'homme a de penchant naturel pour la perpetuité de son estre.

LXXI. *Du Dieu Amida.*

Les Prêtres, qu'on appelle Bonzes, ont des secrets dont ils font des mysteres, & qu'ils ne découvrent qu'à leurs disciples & à leurs confidens. Pour le peuple, ils l'entretiennent de fables ridicules, dont les gens d'esprit se moquent. Ils disent qu'Amida étoit fils d'un Roy d'Orient; que sa femme étant morte, il fit de grandes penitences pour elle, & pour tous ceux qui l'adoreroient: Si bien que pour être sauvé, on n'avoit qu'à dire souvent ces trois paroles, *Namu*, *Amida*, *Buth*, c'est à dire; *Bien-heureux Amida, sauvez-nous.*

LXXII. *Figure d'Amida.*

Ils representent cet Amida sous diverses figures, toutes ridicules & monstrueuses. Dans le plus beau de tous ses Temples, qui est à Jedo, il est porté sur un cheval à sept têtes, chacune desquelles marque mille siecles. La sienne est une tête de chien, qui tient un cercle entre ses dents, son corps est celui d'un homme. La housse du cheval est toute en broderie d'or, semée de perles & de diamans. Des caracteres peints sur le devant de l'Autel, expliquent ce que signifie tout l'équipage de l'Idole.

On le represente en d'autres lieux sous la figure d'un jeune homme qui a le corps nud, les oreilles percées à jour, & qui est assis sur une rose qui est d'ordinaire taillée en bois. En d'autres, on voit

une Statuë à trois testes couvertes de bonnets plats en forme d' toques avec autant de barbes, qui se rejoignent sur les épales.

Mais le plus beau Temples d'Amida est celuy que les Empereurs ont fait bâtir prés de Meaco. Il y a dedans mille Idoles de differentes figures toutes d'or massif. Ce Temple a cinq cens pieds de long. Ce qui frape d'abord les yeux en y entrant, c'est la Statuë d'Amida qui est extrémement grande, & qui en a cinquante autres à ses costez, qui representent le Dieu Canon son fils

LXXVIII. *Le Dieu Xaca.* Pour le Dieu Xaca ou Jaca, ils en racontent mille impertinences Entr'autres ils disent, qu'il nâquit huit cents fois en differentes especes avant qu'il nâquît comme homme d'une femme, & qu'il fut nommé Xaca, c'est à dire, sans commencement. Il sortit, disent-ils, par les flancs de sa mere qu'il avoit rongez de ses dents. Aussi tost qu'il fut né, il leva la main au Ciel, en disant: *Me voicy né! je suis le Seigneur de la terre; vous estes tous mes enfans.* Puis fit sept pas vers l'Occident, & de chaque pas sortit une belle fleur. Avant que sa mere le conçût, il fournit aux hommes du pain, de l'eau, du bois, & tout ce qui est necessaire à la vie.

LXXIV. *Elephant blanc.* La verité est que ce Xaca estoit un grand Sophiste, & un homme fort éloquent, qui persuadoit tout ce qu'il vouloit. Il fit avant que de mourir quantité de disciples, qui se répandirent dans le Japon, dans la Chine, & dans les Indes. Sa mere estant grosse de luy, si l'on en croit les Japonnois, songea qu'il luy sortoit un Elephant blanc de la bouche. C'est pour cela que les Elephans qui sont de cette couleur sont en grande veneration dans les Indes, dans la Chine, dans le Tonquin, à Siam, & au Pegu. Jusques-là qu'on les traite comme des Rois, n'estant jamais servis qu'en vaisselle d'or, & de mets les plus exquis. Les Grands Seigneurs vont en foule les visiter, & leur rendent les mêmes honneurs qu'on rend au plus grands Monarques.

C'est au sujet de ces animaux, que les Rois de Pegu & de Siam se firent une cruelle guerre l'an 1576 Celuy de Siam ayant esté battu, & ayant perdu son élephant blanc, devint tributaire du premier. Le successeur du Roy de Siam ayant renouvellé la guerre, vainquit à son tour le Roy de Pegu, & l'obligea de luy donner les deux élephans blancs qu'il avoit. La joye du Roy de Siam ne fut pas de durée; car ces deux animaux moururent peu de temps aprés, & le Roy en conceut une si grande tristesse, qu'il en pensa mourir luy-même.

Pour retourner au Dieu Xaca, il est constant que c'estoit un fort méchant homme. Sa premiere action fut de tuer sa propre mere, & aprés ce coup detestable, mettant sa main gauche à terre, & élevant la droite au Ciel il s'ecria, que la terre n'avoit rien de si saint que luy Ensuite il s'alla cacher dans la caverne d'une montagne, où il écrivit quantité de livres. Puis paroissant en public il commença comme j'ay dit, à publier sa doctrine touchant les biens & les maux de l'autre vie; ce qui luy attira un grand nombre de disciples: mais ne les jugeant pas tous capables de ses secrets, il n'en choisit que dix ausquels il laissa ses Ouvrages, & leur decouvrit avant que de mourir les mysteres cachez de sa Religion. LXXV. *Impieté de Xaca.*

Ces Livres sont écrits d'une telle maniere, que nul esprit ne peut comprendre la pensée de cet imposteur. Dieu a permis qu'avant sa mort il ait confessé qu'ils sont remplis d'erreurs: car voicy comme il finit celuy qui est intitulé *Foque. En quarante quatre ans que j'ay employez à écrire, je n'ay point encore declaré la verité: ainsi mes deux mille Livres ne la contiennent pas.* Cette protestation de Xaca n'empêche pas que les Bonzes ne reverent ses œuvres comme des oracles. C'est le sujet de leurs discours & de leurs études. Ils composent de grands commentaires pour éclaircir ses paroles, & dans les disputes on cite ces livres fabuleux, & on fait fonds sur leur témoignage, comme font les Chrétiens sur l'Ecriture sainte, & les Turcs sur leur Alcoran. LXXVI. *Livres de Xaca.*

Un des points les plus essentiels de sa doctrine estoit, que les ames des hommes passoient quatre-vingt mille fois dans les corps des bestes; Que les ames qui s'etoient souillées de quantité de crimes, passoient par sept fois dans le corps des animaux sales & vilains, comme de serpens & de pourceaux, où elles faisoient penitence de leurs pechez; & qu'aprés qu'elles en estoient purifiées, elles entroient dans le corps des oiseaux, des bœufs, des poissons & des arbres; qu'elles chantoient avec les oiseaux, mugissoient avec les bœufs, nageoient avec les poissons, fleurissoient avec les arbres. La pluspart des Japonois sont tellement infatuez de ces imaginations ridicules, qu'ils mettent au pied des arbres de grands plats de rys, de peur que les ames des Heros qui demeurent dans ces arbres, ne tombent en foiblesse, faute de nourriture. Aprés toutes ces transformations, l'ame enfin, disent-ils, qui est bien purifiée, est receuë dans le corps d'un élephant blanc; ce qu'ils estiment le comble de la felicité humaine. LXXVII. *Doctrine de Xaca.*

Je ne m'arreste point à declarer les autres Dieux qu'ils adorent; ils se reduisent tous à ceux qui leur ont fait du bien, comme les hommes, & à ceux dont ils craignent du mal, comme les demons. Ce n'est pas qu'ils n'ayent connoissance d'un Estre souverain qui a creé le monde, & qui le gouverne: mais ils lui rendent peu d'honneur en comparaison des autres; sans doute, parce qu'étant un esprit, il n'a rien qui frappe les sens.

LXXVIII. *Mœurs des Bonzes.*

Les Prêtres du Japon s'appellent Bonzes. Ce nom est commun à tous les Ministres qui sont destinez au culte des faux Dieux que les Japonnois adorent. Il y en a qui demeurent dans les Villes & dans les Bourgades, pour y servir les Eglises qui leur sont commises pour y faire les prieres publiques, pour y recevoir les vœux & les offrandes du peuple, pour assister les malades, & pour ensevelir les morts Les autres habitent dans de certaines maisons qui semblent des Couvents. Quoi que leurs Religions soient tres differentes, ils s'accordent cependant tous en trois points. Le premier, à feindre le celibat. Le second, à s'abstenir de chair & de poisson. Le troisiéme à se raser les cheveux & la barbe, pour marquer qu'ils ont pour jamais renoncé au monde. Or comme il n'y a point de vraye vertu hors de la veritable Eglise, tous ces Bonzes sont de grands fourbes qui ont quelque apparence de pieté, mais qui dans le fonds sont abandonnez à toutes sortes de vices, comme font foy ceux que les Peres Jesuites ont convertis.

Ils menent une vie fort austere en apparence; car ils ne doivent faire qu'un repas le jour, & il leur est défendu de boire du vin, ni de manger de la chair ou du poisson. Ils ne doivent vivre que de rys & de legumes: mais comme ils ont de grandes cours & de beaux jardins, où il y a quantité de volailles, & des viviers pleins d'excellens poissons, ils se dispensent fort aisément d'un jeûne si rigoureux, & menent entr'eux une vie fort delicieuse.

LXXIX. *D'où vient qu'ils sont respectez.*

Or quoique le peuple ait connoissance de leurs débauches; cependant ils leur rendent des respects qui approchent de l'adoration: parce qu'il n'y a qu'eux qui sçachent les mysteres de la Religion, & de quelle maniere il faut honorer ou appaiser les Dieux. Les Rois mêmes les ont en telle veneration, qu'à l'arrivée d'un Bonze ils se levent pour le recevoir, & leur permettent de s'asseoir en leur presence.

Il y a une autre raison qui les fait honorer de la sorte, c'est leur naissance & leurs richesses. Car les enfans des Rois qui ne peu-

vent pas avoir d'emplois convenables à leur qualité, se font Bonzes pour la plûpart. Leurs peres leur bâtissent de beaux & grands Monasteres, & leur donnent des fonds considerables pour leur entretien. Mais outre leurs grands revenus, ils amassent encore des richesses immenses par leurs questes, leurs enterremens & leurs prédications, qu'ils finissent toûjours en persuadant à leurs auditeurs qu'ils ne peuvent estre sauvez s'ils ne font des aumônes aux Bonzes.

Pour le gouvernement Ecclesiastique du Japon, il approche fort de celui de l'Eglise Romaine : Car ils ont un Bonze souverain, qu'ils appellent Jaco ou Xaco, qui a autorité sur tous les autres. C'est lui qui juge des matieres de Religion, qui approuve ou condamne les nouvelles Sectes qui s'élevent dans le pays. C'est lui qui prononce sur les difficultez qui regardent le culte des Dieux, & sur les choses qu'on doit croire: En sorte que tout le monde est obligé de se soûmettre à ses decrets. C'est lui qui accorde les dispenses necessaires sur le sujet des Loix que la Religion oblige de garder. Il élit des Tundes, qui ont pouvoir de dispenser en des choses de moindre importance, & cette espece de Bonzes representent nos Archevêques & nos Evêques. Enfin, c'est le Jaco qui confirme l'élection des Superieurs qui doivent gouverner les plus grands & les plus celebres Monasteres du Royaume: Car pour les autres, les Tundes y pourvoyent, & ceux qui en sont pourvûs dépendent immediatement de leur jurisdiction. Tout cela fait voir combien nos Heretiques qui se sont soustraits du gouvernement de l'Eglise, & qui ne reconnoissent aucun Chef, sont égarez non seulement des principes de la foi, mais encore des regles du bon sens & de la lumiere naturelle, puisque les nations du monde les plus éloignées de nous ont reconnu qu'il faut qu'il y ait un Chef dans tout Etat Ecclesiastique, qui préside au culte divin, & qui soit Juge des differens qui ne naissent que trop souvent en matiere de Religion. LXXX. *Le Souverain des Bonzes.*

Ces Bonzes sont vêtus à peu prés comme les Moines & les Hermites de l'Europe: car ils ont de longues robes avec des manches larges de diverses couleurs, selon la Secte qu'ils professent: les uns de couleur cendrée, les autres de noir. Ces deux Sectes, au rapport de S. François Xavier, ne se peuvent souffrir, & se portent une haine irreconciliable. Ils se rasent tous la barbe & les cheveux de quatre en quatre jours. Ils ont toûjours la tête nuë en esté, mais en hyver ils la couvrent d'une espece de capuchon. LXXXI. *Vêtemens des Bonzes.*

LXXXII. *Leur Celibat.* Ils ne peuvent se marier pour la pluspart, & plusieurs même seroient condamnez à la mort s'ils s'entretenoient avec des femmes; ce qui n'empêche pas dans leurs Monasteres ils ne s'abandonnent à des impuretez abominables, comme témoigne le même saint François Xavier dans les lettres qu'il écrit du Japon.

LXXXIII. *Leurs Emplois.* L'Office des Bonzes, est de faire des prieres publiques, d'offrir des sacrifices aux Dieux, de prescher au peuple, d'instruire la jeunesse, & d'enterrer les morts. Ils ont plusieurs grandes Universitez & Academies où ils enseignent les opinions de leur Secte. Les plus celebres sont Coya, Nenguru, Feysan, Taninomine, & Bandou. Les premieres ont jusqu'à trois & quatre mille Ecoliers. Mais la derniere est la plus celebre, & la plus frequentée.

L'Employ le plus ordinaire des Bonzes & dont ils tirent de plus grands profits, est celuy d'enterrer les morts. Comme ces pauvres gens sont persuadez qu'il y a une autre vie, & que les ames des défunts peuvent tomber dans quelque necessité, ils n'épargnent rien pour leur procurer l'assistance que les Bonzes promettent de leur rendre, pourvû qu'on leur fasse de grosses aumônes.

LXXXIV. *Leurs Predications.* Ils preschent au peuple de quinze en quinze jours. Leur chaire est élevée & couverte d'un riche dais; elle est aussi revêtuë des plus beaux tapis du Japon. Ils y montent revêtus d'une robe de soye, portant un évantail d'or en main, la teste couverte d'un grand parasol de soye fine, nuée de plusieurs couleurs. Ils ont devant eux une table couverte d'un beau tapis, sur laquelle est le livre mysterieux nommé *Fouquequium*, d'où ils tirent leur texte, comme font nos Predicateurs, de l'Ecriture sainte. Le Bonze est là quelques temps sans parler, regardant ses auditeurs; & aprés quelques grimaces, il sonne une clochette qui pend au dossier de sa chaire, pour avertir que l'on se raise. Alors il lit quelques lignes de son livre, puis l'ayant fermé, il fait un dicours sur ce qu'il a lû, mais si beau & si éloquent, que le Pere Vilela qui sçavoit parfaitement la langue Japonoise, confesse n'avoir rien entendu ni de plus fort, ni de plus poli, ni de plus élevé, ni de plus touhant; jusques-là qu'ils tirent souvent les larmes des yeux de leurs auditeurs.

Leurs discours sont presque tous de morale. Ils enseignent à leurs auditeurs à dompter leurs passions; à mépriser la vie presainte pour en obtenir une meilleure; à conserver la paix, & à ne

faire tort à perſonne. Ils repreſentent quelquefois des peintures affreuſes des tourmens de l'Enfer exprimez dans un tableau, qui les épouvantent de telle maniere qu'on les entend éclatter en crix & en ſoupirs Saint François Xavier demanda un jour à Paul de Sainte Foy, le premier des Japonnois qui s'eſt fait Chrétien, s'il ne ſe ſouvenoit point de quelque ſermon qu'il eût entendu des Bonzes. Celuy cy luy répondit qu'il avoit oüy dire à un d'un air fort touchant, qu'un homme ou une femme qui s'abandonnoient à leurs paſſions, eſtoient pires que les Diables: parce qu'il y a des maux que le Demon ne peut faire par luy même, tels que ſont les meurtres, les larcins, les faux témoignages, & les impuretez: mais qu'il ſervoit des hommes & des femmes ſans conſcience pour les commettre.

Au reſte, la fin de tous leurs diſcours eſt de perſuader à leurs auditeurs qu'on ne peut eſtre ſauvé que dans la Secte qu'ils profeſſent; qu'eſtant les Miniſtres des Dieux, c'eſt par leur moyen qu'ils obtiendront le pardon de leurs pechez, & que pour meriter leurs prieres, ils leur doivent faire de groſſes aumônes. C'eſt là tout le fruit qu'ils pretendent tirer de leurs diſcours, & la fin unique pour laquelle ils travaillent.

LXXXV. *Religieuſes Japonnoiſes.*

Ce ne ſont pas ſeulement les hommes qui ſont profeſſion d'une vie reguliere; mais encore les femmes. Il y en a, dit ſaint François Xavier, une multitude incroyable qui ſe diſtinguent par leurs couleurs comme les Bonzes, & ſont à peu prés vétuës comme nos Religieuſes. Elles ont un appartement ſeparé de celuy des hommes, & bien que ceux cy en abuſent impunément, & que le peuple en ait la connoiſſance; cependant il a pour les uns & pour les autres la derniere veneration, comme rapporte le même Apôtre des Indes. Leur occupation eſt de recevoir les femmes qui viennent de divers quartiers du Japon au lieu où elles ſont pour y faire leurs devotions. Lorſque cet employ leur manque, elles font de petites robes de papier, & de certains billets que les Bonzes ont accoûtumé de diſtribuer à leurs devots, les aſſurant qu'avec cela leur ſalut eſt en aſſeurance, & qu'ils s'en iront droit en Paradis. Or comme ces Preſtres idolâtres ont un deſir inſatiable d'amaſſer du bien, il vendent bien cher ces billets; & ces pauvres gens à qui la nature inſpire une ſi forte inclination pour un bonheur éternel, n'épargnent rien pour en avoir; juſques-là qu'il y en a qui en ſont tous couverts en leurs maladies, ſur l'eſperance que leur donnent ces impoſteurs, que ceux qui

les porteront en mourant, ne feront point tourmentez aprés la mort par les Demons.

LXXXVI. *Artifice des Bonzes.* Ils ont encore un autre artifice pour abuser de la simplicité des peuples,& pour enlever leurs biens, c'est qu'ils empruntent de grosses sommes de deniers à rendre, disent ils, à leurs creanciers en l'autre vie à gros interests, & leur en passent des obligations qu'ils emportent avec eux en l'autre monde, croyant y trouver ce qu'ils ont mis entre les mains de ces imposteurs qui se moquent d'eux en leur particulier, en disant que le terme vaut bien l'argent.

LXXXVII. *Diverses Sectes des Bonzes.* On conte jusqu'à douze Sectes ou Religions dans le Japon, il est libre à un chacun de suivre celle qu'il lui plaît: De sorte que dans une même famille le pere sera quelquefois d'une Religion, la mere d'une autre, & les enfans d'une autre. Ce qui n'empêche pas qu'ils ne vivent en assez bonne intelligence; par la raison, disent ils, que les entendemens ne sont pas unis de parenté comme les corps, & par consequent ne sont pas obligez d'épouser les mêmes sentimens. Cependant il est certain, & nous le voyons par experience, que les cœurs ne peuvent pas estre bien unis quand les esprits sont divisez, & qu'il n'y a rien de plus contraire au repos public que la diversité des Religions, à cause du zele passionné que chacun a pour la sienne: d'où naissent les discordes, les partis, & les guerres sanglantes. Aussi S. François Xavier témoigne que ceux qui sont de differentes Sectes, sont toûjours en dispute, & en viennent souvent aux mains.

LXXXVIII. *Premiere Secte.* Or entre les Sectes du Japon, il y en a trois principales qui dominent sur les autres.

La premiere & la plus brutale, est celle des Bonzes, qui ne croyent point d'autre vie que celle-cy, ni d'autre substance que celle qui frappe les sens, c'est à dire, qui ne croyent ni Anges, ni Demons, ni Paradis, ni Enfer; mais qui estiment que tout finit avec eux, & qu'il n'y a ni bien à esperer, ni mal à craindre aprés la mort, que les méchantes actions seront sans châtiment, & les bonnes sans recompense; ce qui les jette dans un effroyable libertinage. Ces Bonzes sont appellez *Xenxus*. Ils ne communiquent leurs secrets qu'aux Grands du Royaume, & aux personnes de qualité qui vivent dans les delices, & à qui cette Religion est fort commode: & parce que la nature a imprimé dans l'esprit de tous les hommes un desir, & un sentiment d'immortalité; & que la raison leur fait connoître que leur felicité ne peut consister dans

les

ses plaisirs du corps. De là vient que tous ceux qui font profession de cette Secte brutale, sentent des remors de conscience quiles piquent & les déchirent continu ellement.

Pour étouffer cette voix importune qui les menace d'une éternité de maux, & pour émousser cet éguillon qui les pique sans relasche, les Bonzes proposent à ceux de leur Secte quelques points de meditations pour fortifier leur esprit contre toutes ces frayeurs de la nature. Ils leur fournissent des raisons & des considerations capables, à ce qu'ils s'imaginent, d'appaiser les troubles de leur esprit & d'étouffer les reproches importuns de leur conscience. Mais en vain; car ce ver est immortel, & ne cesse de ronger une ame criminelle au milieu de tous ses plaisirs; & quoyque Luther se soit vanté d'en estre venu à bout aprés quarante ans de travail, il est certain que ni luy, ni aucun autre n'a trouvé ce repos prétendu dans son crime: car il est impossible qu'un homme qui est mal avec Dieu puisse estre bien avec luymême. Voilà cependant l'occupation de ces miserables Epicuriens; Ils cherchent des raisons pour combattre leur raison, & font la guerre à tous les sentimens de la nature, pour vivre dans le dereglement de leurs passions.

La seconde Secte des Bonzes, est celle des Xodoxins, c'est à dire des hommes du Dieu tres-haut, ou du Paradis. Ce sont les honnestes gens, & les personnes les plus considerables qui professent cette Religion. Ils croyent une autre vie, & que nostre ame est immortelle. C'est pour cela qu'ils entendent volontiers parler de l'autre monde, du bon-heur des gens de bien, du supplice des méchans, & du pardon des pechez. Ils adorent l'idole Amida dont nous avons parlé, & se persuadent qu'ils seront sauvez, pourvû qu'ils disent souvent, *Bien-heureux Amida, sauvez-nous*. Cette Secte est la plus célebre & la plus étenduë. LXXXIX. *Seconde Secte*

Les Bonzes qui ont charge des Temples dediez à cette Idole, vont quelquefois par les ruës de la Ville sonnant une clochette, & chantant les paroles que je viens de rapporter ils distribuent aussi les petits billets de papier dont nous avons parlé, que le peuple achette bien cher, ce qui grossit leurs revenus. Il y a d'autres cloches plus grosses, qu'ils sonnent à certaines heures du jour, pour avertir tout le monde de faire oraison. Aussi-tost qu'on les entend, tout le monde se met à genoux, & prie quelque temps les mains élevées au Ciel.

Aprés les Xodoxins qui adorent Amida, il n'y en a point de XC. *3. Secte.*

plus celebres que les adorateurs de Xaca. Ceux-cy se nomment *Foquexus*, d'un certain livre qu'ils appellent *Foque*, qui contient les mysteres de cette Religion profane. Quoyqu'il y en ait parmi eux qui menent une vie fort dissoluë, il y en a d'autres neanmoins qui paroissent plus reglez. Ils vivent en Communauté, se levent sur le minuit pour prier en commun & pour chanter les Hymnes & les Cantiques du *Foqucquium*, derner livre de Xaca.

Saint François Xavier dans la lettre qu'il écrivit de Malaca, le 22. de Juin 1549. dit que le Superieur de la Maison, qui est pour l'ordinaire le plus habile d'entr'eux, les assemble tous les soirs, & leur fait un discours sur quelque sujet de morale; puis leur donne certains points sur lesquels ils meditent une heure entiere. Par exemple il leur represente un homme mourant, & qui n'attend plus que le moment, où son ame se separera de son corps, *Ecoutez*, leur dit-il, *le discours que l'ame fait à son corps, & le corps à son ame: Les reproches qu'ils se font, & les maledictions qu'ils se donnent.* Tantost il leur propose une ame qui retourneroit des Enfers; & qui leur feroit le recit de ses souffrance. L'heure estant passée, chacun rend compte de sa meditations. Celuy qui s'est bien appliqué & qui a formé de bonnes resolutions sur les choses qu'il a considerées, est loüé du Superieur; celuy qui ne l'a pas fait, est repris & chastié.

XCI. *Quatriéme Secte.* La quatriéme Secte, est celle de certains Bonzes, qui ont ajoûté quelques superstitions & ceremonies aux precedentes, & qu'on nomme *Icoxus*. L'Auteur de cette Secte estoit un homme tres-vicieux, mais adroit & rusé. Il avoit un exterieur modeste & composé, & par cet air de devotion apparente, il acquit une telle reputation de sainteté, que lorsqu'il paroissoit en public tout le monde se jettoit à ses pieds pour obtenir le pardon de ses pechez. Ses devots celebrent tous les ans sa feste, & on accourt de toutes les parties du Japon pour assister à cette solemnité. Ils se persuadent qu'il obtient des graces particulieres à celuy qui entre le premier dans son Temple: C'est pour cela que dés le grand matin il y a une foule de peuples à la porte, & dés lors qu'elle est ouverte chacun se presse tellement d'y entrer, qu'il y en a toûjours quelqu'un d'étouffé. Mais ce qui est plus deplorable, c'est qu'il s'en rencontre qui s'étendent à l'entrée pour estre foulez & écrasez sous les pieds des passans, s'estimant heureux de mourir dans le Temple & pour la gloire de leur Dieu. Nous parlerons de ces devotions fanatiques en un autre lieu.

Entre les disciples de Xaca, le plus méchant & le plus scelerat, fut un certain Bonze nommé Cambadoxis. On doute si c'estoit un homme, ou un diable transformé en homme; car il ordonnoit à ses sectateurs d'adorer Satan. Comme il estoit grand Magicien, & qu'il avoit commerce avec les demons, il enseigna à ses disciples quelque paroles secretes, qui ont une telle vertu, que dés-lors que le Bonze les a prononcées, le Diable entre dans tel corps qu'il luy plaist, & de là repond à toutes les questions qu'on luy fait. Ce méchant Bonze vécut fort lon-temps; & se sentant proche de sa fin, quoy qu'il ne parût pas malade, commanda qu'on luy dressast un supulcre en forme de caverne, où il se fit enfermer, disant que c'estoit là qu'il vouloit se reposer. Que dans dix mille milliers d'années paroistroit au Japon un Docteur habile & sçavant qui voudroit combattre sa doctrine: mais qu'il ressusciteroit pour disputer contre luy, & pour le confondre. Il fut obeï ponctuellement. Ses disciples se sont persuadez qu'il n'estoit pas mort, mais qu'estant las de vivre il s'estoit enfermé dans cette caverne, où personne depuis n'a osé entrer. On a bâti quantité de Temples à son honneur. Le plus magnifique de tous est dans la Province de Coia où est sa grotte, & où plusieur lampes brûlent nuit & jour devant son tombeau. Comme ces Bonzes sont presque tous sorciers & font entrer quand il leur plaist les Diables dans les corps, c'est pour cela qu'on les craint, & qu'on n'ose les offenser.

Un des disciples du precedent *Cambadoxis*, fut un Bonze nommé *Cacubau*, fondateur de la Secte des *Negores*, fort renommez dans le Japon. Elle est divivisée en trois classes. La premiere, qui est la plus petite, s'applique au culte des Dieux, & aux ceremonies de la Religion. L'autre porte les armes, & fait profession des exercices militaires, servant ceux qui leur donnent de plus grosses recompenses. La troisiéme s'occupe à forger des armes & à faire des fléches. Chaque Bonze est obligé d'en faire cinq par jour. Tous reconnoissent *Cacubau* pour Dieu, & luy rendent des honneurs divins. LXCII. 5. *Secte.*

On raconte plusieurs choses de leur maniere de vivre, qui est assez bizarre. Il y en a qui disent qu'ils n'ont point de Superieur, & qu'ils ne peuvent conclure aucune affaire s'ils ne sont tous d'un même sentiment: Mais comme cela est tres-difficile, ils n'ont point d'autre moyen de terminer leurs differens qu'en se battant à grands coups de sabre; le droit decide pour les plus

forts. D'autres disent avec plus de vray-semblance, que lorsqu'une voix manque, ils remettent l'assemblée à un autre jour, & ainsi consecutivement jusqu'à ce qu'ils soient tous d'accord. Il y en a au contraire, qui rapportent qu'ils élisent pour leurs Superieurs deux des plus anciens de leur Communauté, qu'ils appellent *Otones*; & que dans les affaires qui arrivent, tous sont obligez d'en passer par leur sentiment.

Ces opinions se contredisent; mais tous les Historiens conviennent que ces Bonzes ne se marient point, & ne permettent à aucune femme d'entrer dans leur Monastere. Si quelqu'un d'entr'eux est convaincu d'avoir failli en ce point, il est privé pour jamais de la Charge d'*Otone*, c'est-à-dire de Gouverneur. Leurs Monasteres sont des especes de Palais bâtis de cedre & de cyprés, où l'on voit de grandes Sales & de belles Chambres garnies de meubles tres-precieux, & enrichies de fort beaux tableaux. Ils ont outre cela de grands Jardins, des Parcs, des Vergers, des Fontaines, & des Viviers, où ils nourrissent quantité de poisson. Ils sont en si grand nombre, qu'ils peuvent en trois ou quatre heures, au son d'une cloche qu'on entend de loin, lever une armée de trente mille hommes.

C'est ce qui oblige les Empereurs de leur faire de grands dons, pour les avoir toûjours prêts à leur service. Aussi sont-ils si riches, qu'ils possedent des Royaumes entiers. Mais comme il est difficile que des gens qui font profession des armes, vivent long temps en paix, ils arive souvent qu'ils prennent querelle entr'eux, & alors il faut qu'ils soient tous sur leurs gardes; car la nuit ils courent les uns sur les autres, & ne font point de scrupule de s'entre-égorger, quoy qu'ils en fassent de tuer un oiseau, ou un moucheron, parce que leurs Loix le défendent. Voilà les superstitions du Japon, & les égaremens de ces esprits privez des lumieres de la foy.

XCIII. *Monasteres des Bonzes de Frenoxama.* Comme il y a dans le Japon une infinité de Temples où Pagodes, il y a aussi des Monasteres sans nombre, où demeurent les Bonzes qui sont destinez au service des Dieux. Les principaux, & les plus remarquables sont aux environs de la montagne de *Frenoxama*, située à quatre lieuës de la Ville de Meaco. Elle a trois lieux de long, & comprend treize vallées fort agreables pour les fontaines & les ruisseaux dont elles sont arrosées. Il y a aussi sur cette montagne des Bois & des forests, & elle est environnée d'un grand lac appellé *Domi*, qui a trente lieuës de

long, & qui est large de trois, excepté dans quelques endroits où sa largeur n'est que d'une lieuë. Il est si adondant en toute sorte de bons poissons, qu'il suffit pour en fournir aux habitans de la grande ville de Meaco, & des lieux circonvoisins.

Il y avoit dans ces treize vallées trois mille huit cens Temples & presque autant de tres-riches Monasteres bâtis & fondez, comme portent les anciennes Histoires du Japon, par le Dairi, lequel estant allors Empreur de toutes les Isles, voulut que les plus signalez Bonzes de toutes les Sectes se retirassent en ces treize vallées, comme en un lieu paisible & delicieux, où ils n'eussent point d'autre occupation, que de vacquer au culte des Idoles: Et afin qu'ils ne fussent point divertis de leur employ par les necessitez de la vie, il leur assigna deux cent mil écus de rente annuelle, avec deux grandes Bourgades qui faisoient alors une partie de la grande cité de Meaco, & qui sont à present au pied de cette montagne. De plus il ordonna aux habitans de ces deux Bourgades, de faire cuire tous les jours les vivres necessaires à la nourriture des Bonzes, & de les leur porter bien assaisonnez. Alors la montagne de Frenoxama devint le Chef & le Seminaire de toutes les Sectes du Japon, parce que le Souverain Pontife de tous les Bonzes appellé Xaco ou Jaco, y faisoit sa residence ordinaire. Mais comme le Dairi fut dépoüillé de ses Etats par le Cubo, la pluspart de ces Temples & de ces Monasteres furent ruinez. Cependant lorsque les Peres Jesuites arriverent au Japon, il y en avoit encore plus de cinq cens sur pied: Entr'autres un pour lequel les Rois & les Grands Seigneurs du Japon ont tant de veneration, qu'ils n'entreprennent presque point de guerre ni d'affaire d'importance qu'ils n'y envoyent quelque lampe, ou quelqu'autre present d'or ou d'argent.

Aprés la montagne de Frenoxama, il n'y a point de lieu où les Bonzes ayent de plus beaux Monasteres qu'en la ville de Nara. Cette Ville est grande: mais il y a plus de Temples & de Couvent de Bonzes que de maisons de Bourgeois. Aussi la considerent-ils comme le Sanctuaire de leur Religion, & on y accourt de toutes les Isles du Japon, comme au lieu le plus saint qui soit au monde. Dans l'un de ces temples nommé le grand Daybut, on voyoit une Idole de bronze toute couverte d'or, mais d'une grandeur si demesurée, qu'un gros pigeon mis sur sa tête, ne paroissoit qu'un petit moineau à celuy qui estoit à XCIV. *Monastere de Nara.*

évident par leurs actions, qu'ils ont commerce avec les demons: car voicy comme ils traitent ces pauvres Pelerins, au rapport des Bonzes Chrétiens qui ont passé par leurs mains.

Premierement ils les conduisent par des precipices, où ils sont obligez de grimper, s'attachant des pieds & des mains à tout ce qu'ils rencontrent, pendant que ces Guoguis courent & voltigent devant eux comme des cerfs en pleine campagne. Secondement ils exhortent pendant le chemin ces pauvres voyageurs, à estre fort devots à leur Dieu Jaca, & à garder exactement le jeûne qu'ils ont entrepris en son honneur. S'ils remarquent qu'un de ces miserables, fatigué du chemin, prend quelque nourriture hors du temps ordonné, ou fait quelque chose qui ne leur plaist pas, ils se saisissent de luy, & le pendent par les mains à un arbre qui est sur la pente d'un precipice, où il demeure suspendu jusqu'à ce que ne pouvant plus tenir la branche, il tombe dans le precipice, & y perit miserablement. Quelque injuste que paroisse ce chastiment, personne n'ose s'en plaindre, ni faire paroître le moindre ressentiment. Le pere, la mere, le frere, les enfans du precipité, & generalement touts les Pelerins poursuivent leur chemin sans rien dire: Car si quelqu'un donne quelque marque de douleur, les Guoguis le prennent aussitost, & le jettent dans le même precipice. XCIX. *Leur cruauté envers les Pelerins.*

Aprés que les Pelerins ont fait la motié du chemin avec des peines inconcevables, & au travers d'une infinité de dangers; ils arrivent enfin à une certaine campagne qui est au milieu de ces montagnes affreuses, où les Bonzes les arrestent un jour & une nuit, & les font tenir pendant ce temps-là les bras croisez, & la bouche collée sur leurs genoux; posture qui les incommode extrémement. Si quelqu'un lassé d'une situation si contrainte, se remuë tant soit peu, les Guoguis qui rôdent incessamment autour d'eux, luy donnent de grands coups de baston sur les genoux, & l'obligent de se remettre dans la premiere posture. Pendant ce temps-là ces miserables Pelerins examinent leur conscience, & taschent de rappeller en leur memoire les pechez qu'ils ont commis pendant l'année pour les confesser à leur mode.

Aprés ce jour de repos, ou plûtost de souffrance, ils se levent, & font quelques lieuës dans cette vaste campagne, jusqu'à ce qu'ils soiant arrivez au pied de plusieurs grandes montagnes dont elle est toute environnée, Il y a un rocher aumi C. *Balance effroyable.*

lieu qui est d'une hauteur prodigieuse & d'une pente si roide, qu'il paroist inaccessible. C'est cependant à la cime de ce rocher que les Guoguis ont mis une grosse barre de fer longue de trois aulnes, qu'ils font sortir hors du sein du rocher, & qu'ils retirent quands ils veulent, avec une adesse merveilleuse. Il y a au bout de cette barre une grande balance garnie de deux bassins, dans l'un desquels les Guoguis mettent chaque Pelerin, & dans l'autre un contrepoids qui tient la balance en équilibre: puis avec un ressort ils poussent la barre hors du rocher; de sorte que la balance se trouve en l'air sur cet horrible precipice.

Pendant que le premier Pelerin est ainsi suspendu, les autres courent par les montagnes qui sont autour, pour voir ce spectacle, & pour entendre la confession du penitent. Il grimpent de rocher en rocher, & plusieurs à qui le pied manque tombent du haut en bas & se tuent. Lorsque les troupes se sont assemblées, les Guoguis commandent au miserable penitent de confesser publiquement & à haute voix tous les pechez qu'il a commis pendant l'année, ensorte que tous les assistans le puissent entendre. La confession estant achevée, les Guoguis retirent la barre de fer avec la balance par dedans les rocher, & en ayant fait sortir le penitent ils en mettent un autre en sa place. S'il remarquent que quelqu'un ne dise pas tous ses pechez, ou que sa confession est embarrassée, ou qu'il parle d'une voix tremblante, soit que cela vienne de la frayeur du precipice, soit de la confusion que luy cause cette declaration, ces Ministres du Diable donnent une secousse à la barre qui fait trebucher la balance, & jettent le Penitent en bas, au travers des rochers qui le brisent & fracassent en mille pieces.

Tous les Pelerins ayant esté mis dans la balance, & confessé leurs pechez, ceux qui ont échappé le danger poursuivent leur chemin jusqu'à un Temple où est l'Idole de Xaca tout d'or massif, avec quantité d'autres petites idoles d'or que les Grands Seigneurs & Cavaliers du Japon y envoyent par ces Xamabugis qui vont faire ce pelerinage. Aprés avoir adoré l'Idole de Xaca, ils prennent congé des Guoguis ausquels chaque Pelerin donne trois Taës d'argent, qui valent plus de quatre écus de nostre monnoye, & continuent leur voyage jusqu'à un autre Temple: où estant arrivez ils passent huit jours en festins, danses, jeux, representations Comiques & autres divertissemens

mens, pour marquer la joye qu'ils ont d'estre échappez du danger, & d'avoir heureusement fait leur voyage. Puis chacun s'en retourne en son païs par un autre chemin que celuy par lequel il estoit venu.

Ces Infidelles qui entreprennent des voyages si longs & si penibles, & qui s'exposent à tant de dangers pour expier leurs crimes, condamneront la lâcheté des Chrétiens qui en commettent de plus grands qu'eux, & qui pouvant sans beaucoup de peine en obtenir le pardon, negligent ce moyen asseuré de leur salut, sans vouloir faire un pas pour gagner le Ciel.

Saint Augustin rapporte qu'un certain Cleombrote, lisant un livre de Platon qui traitoit de l'immortalité de l'ame, fut saisi d'un si grand desir d'aller joüir des plaisirs de l'autre vie, qu'il se precipita du haut d'une muraille, & se tua. Plusieurs faisoient le même dans l'Egypte, ayant lû le livre d'un Philosophe, qui traitoit de l'immortalité de l'ame, & du bonheur qu'elle possedoit aprés la mort. Ce qui obligea le Roy Ptolomée d'en défendre la lecture.

CI. *Devotion des Japonnois à leurs faux Dieux.* Aug. de Civit. 22.

Cette fureur de devotion est plus en vogue dans le Japon que dans aucun lieu du monde. On s'y tuë avec plaisir pour aller joüir d'un Paradis imaginaire; & loin de châtier ces desespe. rez, on leur dresse des Chapelles, & on les met au rang des bien-heureux. La cause de cette manie, est l'opinion qu'ont ces pauvres gens, que chaque Dieu qu'on adore a son Paradis, où il reçoit aprés cette vie ses fidelles Sujets. C'est pourquoy ceux qui sont las de vivre se rendent homicides d'eux-mêmes, croyant faire un sacrifice agreable à leur Dieu, que de se tuer pour aller joüir de sa presence. Et parce qu'ils sont persuadez que le Paradis du Dieu Canon est sous les eaux; quantité se precipitent au fond de la mer, & se noyent pour trouver un lieu de repos & de rafraîchissement. Voicy les ceremonies qu'ils observent dans ces sacrifices abominables.

CII. *Paradis du Dieu Canon.*

Lorsque quelqu'un veut sortir de ce monde, ou parce qu'il est las de vivre, ou parce qu'il veut aller au Royaume de son Dieu, il se prepare quelques jours auparavant à faire ce voyage par des jeûnes & des penitences extraordinaires; puis il amasse le plus d'aumônes qu'il peut, chacun se faisant un merite de contribuer à une action aussi sainte qu'est celle-là. Il met ensuite son or & son argent dans des besaces, pour luy aider à faire son voyage. Ayant ainsi fait ses provisions, il monte sur un

lieu élevé qui luy sert de chaire, en presence de ses parens & de ses amis qui accourent à cette ceremonie, & de là il leur presche le mépris du monde, les miseres de la vie presente, & le desir qu'il a d'aller voir son Dieu Canon Tous loüent sa resolution, & quelques uns touchez de son exemple, s'offrent à luy tenir compagnie, & à mourir avec luy.

Le jour du depart estant venu, ce miserable aprés avoir pris congé de ses amis, se pare de ses plus beaux habits; & quoy qu'il fasse son chemin par eau, il prend une faulx en main pour couper, dit il, les épines & les ronces qui se trouveront en son passage. Il se rend en cet équipage au bord de la mer, accompagné de ses amis, & suivi d'une infinité de peuples qui veulent assister à ce sacrifice. Il entre dans une barque, & s'attache de grosses pierres au coû, aux pieds, aux bras, & d'autres au milieu du corps, & s'estant mis au large il se jette dans l'eau, où il est miserablement étouffé.

Les parens & les amis de ces victimes infortunées sont dans une autre barque un peu éloignée, pour assister à cette tragedie, & dés lors que tous ces devots furieux se sont precipitez dans la mer, ils accourent & mettent le feu à leur barque, comme si personne aprés eux n'estoit digne d'y entrer. Il y en a qui ne s'attachent pas des pierres au corps: mais ils se lient fortement à l'esquif qui les porte, puis le percent par le bas pour y faire entrer l'eau qui les engloutit aussi-tost avec le vaisseau.

CIII. *Les devots aux Dieux Xaca & Amida.*

Ceux qui ne veulent pas aller dans le Paradis du Dieu Canon, mais dans celuy du Dieu Amida, ou du Dieu Xaca, s'enferment dans une grotte en forme de sepulcre, si étroite, qu'à peine peut elle contenir une personne assise, & la font fermer de toutes parts, sans autre ouverture qu'un petit soupirail par enhaut pour respirer, & pour invoquer leur Amida: ce qu'ils font continuellement, jusqu'à ce qu'ils meurent de faim, n'ayant au dedans ni boisson, ni nourriture aucune. Ce sont-là les Martyrs du Diable, qui sont en telle veneration dans le Japon, qu'on leur dresse des Chapelles, ornées d'Epitaphes & de divers Poëmes composez à leur honneur.

Le Pere Loüis Froez rapporte, que passant par la petite ville de Fore, on leur dit que six hommes & deux femmes s'estoient depuis peu par devotion precipitez dans la mer, & que le peuple avoit fait bâtir une Chapelle proche du rivage, où tout le monde venoit prier, & où l'on attachoit des pieces

de poësies composées à l'honneur de ces desesperez. Ce Pere ajoute que, passant devant cette Chapelle avec son compagnon Louis Almeida, il vit sortir cinq vieilles femmes, marmottant quelques prieres entre leurs dents, qui furent fort scandalizées, de ce qu'ils passoient pardevant la Chapelle sans rendre le respect qui estoit deu à ces martyrs, & qu'elles les traiterent d'impies & de gens sans religion.

Le desir qu'ont ces infidelles de voir leur Dieu, & l'esperance qu'ils conçoivent d'avoir ce bon-heur aprés leur mort, fait qu'ils ne l'apprehendent point, & qu'ils estiment lâcheté de la craindre. Et c'est ce qui leur a fait recevoir si favorablement les Predicateurs de l'Evangile : car comme ils leur prouvoient par des raisons évidentes, qu'il ne peut y avoir qu'un Dieu Createur du Ciel & de la Terre; & que ceux qui gardent ses commandemens vont aprés la mort en Paradis; qu'au contraire ceux qui ne les gardent pas sont precipitez dans les Enfers; Ces peuples, dis-je, qui ont de l'esprit, & à qui la nature a donné de si fortes inclinations pour la vertu, entendant les magnifiques promesses que leur font nos Predicateurs si solidement établies, se faisoient baptiser à milliers, & méprisoient tous les tourmens qu'on leur pouvoit faire souffrir pour arriver à cette éternité bien-heureuse. CIV. *D'où vient qu'ils méprisent la mort.*

C'est aussi ce qui nous donne lieu de croire que les Chrétiens, qui craignent excessivement la mort, & qui sont si fortement attachez aux plaisirs de la terre, ne croyent pas une autre vie, ou qu'il comptent pour rien d'estre heureux à jamais: Car comme il est impossible de ne desirer pas la felicité ceux qui n'aspirent pas à celle du Ciel, montrent qu'ils ne la croyent pas; autrement ils se feroient les dernieres violences pour la posseder. CV. *Reflexion sur l'incredulité des Chrétiens.*

Toutes les nations du monde ont quelque sentiment de pieté pour les morts: mais les Japonnois sont en ce point les peuples les plus devots & les plus religieux. Voicy les cremonies qu'ils gardent dans les funerailles. CVI. *Pompes funebres des Japonnois.*

Ils n'enterrent point les morts comme nous faisons en Europe, mais ils les brûlent sur un bucher comme faisoient autrefois les Romains. Quand c'est une personne de marque, une heure avant qu'on tire le corps de son logis, quelques parens & amis du défunt se rendent au lieu où il doit estre brûlé; les hommes couverts de leurs plus riches habits, & les femmes vêtuës de blanc,

qui est la couleur, comme nous avons dit, de düeil dans le Japon. Les autres qui sont invitez au Convoy, accompagnent le corps qu'on porte en cette maniere.

CVII. *Ordre du Convoy.* A la teste de cette Procession funebre marche un Bonze, vétu de soye ou de brocard, accompagné de vingt ou trente autres, & de plusieurs personnes de qualité. Au second rang, on voit un certain Officier qui porte une torche de pin allumée; & aprés luy cent ou deux cents Bonzes, chantant & invoquant le nom de l'Idole que le défunt adoroit. Les Bonzes sont suivis de certains hommes gagez pour porter au bout de leurs piques de petits paniers pleins de morceaux de papier de diverses couleurs, qui volent en l'air à mesure qu'ils remuent leur piques, pour marquer que le mort est arrivé en Paradis, & que c'est de là qu'il fait pleuvoir des roses. On voit marcher ensuite huit jeunes Bonzes de l'âge de vingt ans environ, qui portent en main une longue canne, au bout de laquelle il y a une banderole de soye, où est écrit le nom de l'Idole que le mort a choisi & honoré pendant sa vie. Ceux cy sont suivis de dix autres Bonzes, portant chacun une lanterne, avec deux jeunes hommes vetus de brun, & quantité d'autres personnes qui ont en teste de certains bonnets de cuir. Le beau verny dont ils sont peints, les fait paroître comme autant de miroirs éclatans, où l'on voit écrit le nom de l'Idole.

Aprés cette premiere marche, vient le corps du défunt dans un cercüeil tres-bien travaillé, qui est porté par quatre hommes. Le mort est assis, la teste un peu penchée en devant, & les mains jointes comme s'il prioit. Il est vétu de blanc, & par dessus ses habits il y a une robe de papier, faite des füeilles du livre où sont décrites les ceremonies du Dieu auquel le mort avoit le plus de devotion. Les Bonzes vendent bien cher ces papiers volans, parce qu'ils persuadent au peuple que ceux qui les portent sont asseurez de leur salut.

Cette marche est fermée par les enfans du défunt qui environnent le corps, dont le plus jeune porte en main une torche de pin allumée, pour metre le feu au bucher avec le reste des parens qui invoquent le Dieu tutelaire du mort. Cependant les Bonzes font un bruit effroyable, les uns en chantant, les autres en frappant avec un baston sur quantité de vaisseaux de cuivre. Et c'est en cet ordre que cet Procession sort de la Ville.

Le lieu du bucher est environné de quatre murailles toutes couvertes de draps blancs, hormis les quatre portes par où l'on doit entrer. On creuse au milieu une grande fosse qu'on remplit de bois, & on dresse aux deux costez deux tables couvertes de viandes, jusqu'à la valeur de quarante ou cinquante écus. Sur l'une de ces tables il y a un petit rechaud en forme d'encensoir, plein de charbons allumez. Lorsque le corps est prés de la fosse, on attache une longue corde au cercüeil qui est en forme de petit lit, où le mort repose: puis on le porte trois fois à l'entour de la fosse; aprés quoy on le met sur le bucher: les Bonzes & les Parens invoquant incessamment le Dieu qu'il adoroit. CVIII. *Forme du bucher.*

Tout estant ainsi disposé, le premier Bonze qui est vétu de soye, tenant une torche de pin allumé en main, fait trois tours autour du corps, & passe trois fois sa torche sur sa tête, prononçant de certaines paroles qu'il n'y a que luy seul qui entende: puis la donne au plus jeune enfant du mort, lequel la jette dans la fosse où l'on a versé quantité d'huiles, de parfums & de drogues aromatiques. Le feu s'estant pris au bucher, le corps est aussi tost consumé & reduit en cendres; durant qu'il brûle, les enfans ou les plus proches parens du défunt s'approchent de l'encensoir qui est sur la table, & y mettent quantité de parfums: puis tous se jettent à genoux pour adorer leur pere ou leur parent, comme s'il estoit déja arrivé au Ciel.

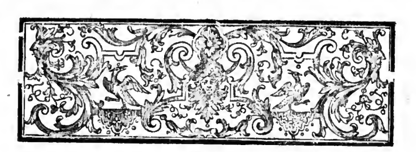
La ceremonie achevée chacun se retire chez soy: Il n'y a que le peuple qui demeure là pour manger ou pour emporter les viandes, sans que personne les en empêche. Le lendemain les enfans, les parens & les amis retournent au même lieu pour recüeillir les os & les cendres du defunt, qu'ils mettent dans une Urne de vermeil doré & la couvrent d'un voile precieux. Les Bonzes s'y trouvent aussi pour continuer leurs prieres: ce qu'ils font sept jours durant. Le huitiéme, ils portent l'Urne en un autre lieu preparé pour cet effet, où ils l'enterrent, & la couvrent d'une plaque de cuivre, ou d'une pierre où est gravé le nom du défunt, & le Dieu qu'il a servi.

Outre ces honneurs funebres qui n'ont rien de sanglant, il y en a d'autres cruels, qui sont rendus aux Grands Seigneurs par plusieurs de leur Sujets. Lorsque leur Maître est mort, ils se tuënt aprés luy s'y estant obligez par serment, lorsqu'ils sont entrez à son service; Voicy comme se joüe cette tragedie. Celuy qui doit CIX. *Autres honneurs qu'on rend aux morts.*

se sacrifier s'en va à la Pagode, ou Temple où il invite tous ses amis. On commence la feste par un grand repas qui se fait sur des nattes étenduë dans le Temple, & tous les conviez se réjoüissent en presence de leurs Bonzes, sans que le spectacle qui doit suivre trouble la réjoüissance du festin. Aprés avoir bu & mangé, le serviteur qui doit s'immoler pour son maître, prend un couteau & se fend le ventre en croix ; de sorte que les boyaux tombent sur le pavé avec un deluge de sang. Les braves sont ceux qui aprés s'estre ouvert le ventre se couppent encore la gorge, & ceux qui se traittent le plus mal, sont ceux qui acquerent le plus de gloire.

Il y a encore une autre marque d'amitié bien étrange que les serviteurs rendent à leurs maîtres, c'est que lorsqu'ils font bâtir un Château ou une Forteresse, soit par ordre de l'Empereur, soit pour leur propre usage, ces miserables leur demandent en grace, que leur corps serve de fondement à l'édifice : car les Japonnois s'imaginent que tous les bâtimens qui sont construits sur des corps humains sont exempts de tous les accidens qui arrivent aux autres Le serviteur ayant obtenu cette grace, se met dans les fondemens, & se fait écraser par les grandes pierres qu'on jette sur luy. C'est ce que font les Japonnois, pour témoigner leur affection & leur reconnoissance à un maître qui n'est pas mort pour eux, & qui ne peut leur rendre la vie, ni recompenser leur fidelité pendant que les Chrétiens ne veulent pas se priver, je ne diray pas de la vie, mais d'un leger plaisir, ni s'incommoder tant soit peu pour un Dieu qui a volontairement sacrifié la sienne pour eux, & qui les a délivrez par sa mort d'un supplice éternel auquel ils estoient condamnez.





HISTOIRE DE L'EGLISE DU JAPON.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Quelques Marchands Portugais amenent à saint François Xavier un Japonnois bourrelé dans sa conscience. Le Pere prend resolution d'aller prescher l'Evangile en son païs. Il y arrive aprés avoir surmonté tous les obstacles formez par les hommes & par les demons. Il est receu favorablement du Roy de Saxuma, puis persecuté par les Bonzes qui l'obligent de quitter le pays, & d'aller au Royaume de Firando où il presche avec grand fruit. Il dispute contre les Bonzes en presence du Roy d'Amanguchi, & de sa Cour. Il s'en va à Meaco, siege de l'Empire, pour obtenir la permission de prescher dans tout le Japon. Il fait le voyage à pied, avec des peine extraordinaires. N'ayant pû avoir audience il s'en retourne à Amanguchi, où il a de grandes conferences avec les Bonzes, en presence du Roy, sur les articles de nostre Foy. Difficultez proposées à saint François contre nostre Religion. Pourquoy le Saint n'a point mis ses Réponses par écrit.



ES Isles du Japon furent découvertes le siecle passé; mais on ne sçait pas precisément en quel temps on fit cette découverte. Quelques-uns disent que ce fut en l'année 1534. Saint François Xavier à crû que ce fut cinq ou six ans plutard. Quoy qu'il en soit, le Pere Maffée,

I. *Découverte du Japon.*

craignant qu'Anger ne changeast de resolution, lui conseilla d'aller à un autre Port du Japon, où il trouveroit le vaisseau de Ferdinand Alvarez Portugais prest à faire voile, & lui donna des lettres de recommendation.

Anger partit la nuit, accompagné de deux de ses valets. Estant arrivé au Port, il trouva George Alvarez, au lieu de Ferdinand, qui alloit faire voile. Ce George estoit un riche Marchand, fort homme de bien, & grand amy du Pere Xavier. Lorsqu'Anger luy eut presenté les lettres de Vas, il les receut comme si elles luy eussent esté addressées, & fut ravi d'avoir occasion de mener ces étrangers au Pere Xavier, persuadé qu'il ne pouvoit lui faire un present qui lui fût plus agréable que celui là. Il prend donc les trois Japonnois dans son bord, & arrive heureusement à Malaca, chargé d'une marchandise si precieuse.

IV. *Il fait le voyage de Malaca.*

Anger estoit dans l'impatience de voir le saint homme, dont Alvarez l'entretenoit pendant la navigation: Mais il fut bien surpris, lorsqu'on luy dit qu'il estoit parti un peu auparavant pour les Moluques. On ne peut exprimer la douleur qu'il en conceut, & le regret qu'il eut d'avoir entrepris inutilement un si long voyage. Ses inquietudes qui s'appaisoient à mesure qu'il approchoit de Malaca, qu'il regardoit comme le centre de son repos, redoublerent alors avec plus de violence; & ce qui lui donnoit plus de chagrin, c'est que le Capitaine Alvarez l'alloit abandonner pour continuer son voyage des Indes, & que personne ne luy pouvoit dire quand le Pere retourneroit des Moluques.

V. *Il n'y trouve point le Pere Xavier.*

Dans cette conjoncture fâcheuse il prend resolution de retourner à son païs. Il se remet donc sur mer, & arrive à la Chine, d'où il fait voile au Japon. Il en découvroit déja les Isles, lorsqu'il s'éleva une tempeste furieuse qui fit presque perir le vaisseau, & le repoussa en quatre jours au Port de la Chine d'où il estoit parti. Ce fut un coup de la Providence de Dieu qui s'opposant à ses desirs, luy fit trouver ce qu'il desiroit: & par une violente tempeste le jetta dans le port du salut.

VI. *Il retourne au Japon, mais une tempeste le rejette à la Chine.*

Anger eut bien du chagrin de se retrouver dans la Chine: mais il fut un peu consolé d'y rencontrer Alvarez Vas, qui estoit prest à partir pour Malaca. Celui-cy lui reprocha son impatience, & le conjura de retourner avec luy, l'assurant que le Pere Xavier seroit de retour des Moluques, avant qu'ils fussent arrivez. Le Japonnois qui estoit plus troublé que jamais dans sa conscience, & qui voyoit sa mort inévitable, s'il rentroit dans le

VII. *Il retourne à Malaca.*

Japon, n'eut pas de peine à se resoudre à ce second voyage. Ils partent donc ensemble, & arrivent heureusement à Malaca.

VIII. *Il y trouve le Pere Xavier.*

En descendant du navire il trouve sur le rivage George Alvarez, qui lui dit que le Pere Xavier estoit de retour, & qu'il estoit dans la Ville. On ne peut exprimer la joye qu'Anger receut de cette nouvelle. Il oublie toutes ses peines & ses anxietez passées, & commence à concevoir quelque esperance de sa guerison.

IX. *Il luy ouvre son cœur.*

Comme il estoit dans l'impatience de voir son Medecin, Alvarez le mene à l'Eglise Notre-Dame, où le saint homme estoit en priere. Aprés l'avoir salué, il lui ouvre son cœur, & luy declare le sujet de son voyage. Xavier fut ravi de cette heureuse rencontre, & connut que Dieu l'appelloit au Japon, luy envoyant cet homme comme les premices de cette nation infidelle, & un gage qu'il y seroit bien receu. Il l'embrasse donc avec beaucoup de tendresse, & lui promet de donner à son esprit le calme qu'il desiroit.

Anger charmé de sa veuë & de son discours (car il entendoit passablement le Portugais) resolut de ne le quitter jamais, mais de le suivre & de le servir toute sa vie. Il s'entretient avec luy, & lui declare l'état du Japon, le naturel du païs, les qualitez des habitans, leurs mœurs & leur Religion; ce que le Pere Xavier écoutoit avec un plaisir extréme. Aprés quelques discours, le saint homme lui dit que pour avoir le repos qu'il desiroit, il devoit connoître le vray Dieu & embrasser sa Religion, hors laquelle il estoit impossible de vivre en paix, & d'estre sauvé; Que cette Religion estoit la Chrétienne; qu'il devoit estre instruit des veritez qu'elle enseignoit, & de la Loy qu'il devoit garder; que sans cela il seroit toûjours dans le trouble & dans l'inquietude.

X. *Il demande le Baptéme.*

Le Japonnois qui avoit déja esté instruit des principaux de nos Mysteres par le Capitaine Alvarez, demanda aussi-tôt le Baptême: mais Xavier ne le jugeant pas encore assez disposé, & voulant que les premices de la Chrétienté Japonnoise fussent consacrées à Dieu dans la Capital des Indes, par Dom Jean d'Albuquerque Evêque de Goa, lui conseilla d'aller à Goa se faire instruire à loisir, l'asseurant qu'il iroit l'y trouver au plûtost, aprés qu'il auroit visité la coste de la Pescherie, l'Isle de Comorin & les Paravas. Quoi qu'Anger sentît de la peine à se separer du Saint: cependant parce qu'il avoit resolu de luy obeïr en toutes choses, deût-il l'envoyer au bout du monde, il s'offre à faire ce qu'il desiroit.

XI. *Le Pere l'envoye à Goa où il est baptisé.* Le Pere pria Georges Alvarez son bon amy qui alloit à Goa, de le prendre dans son bord, & luy donna des lettres de recommandation pour le Pere Recteur de Goa. Il lui ordonnoit de recevoir Anger avec ses deux Valets dans son Seminaire, de luy faire toutes les amitiez possibles, & de les bien instruire tous trois sur tous les points de nostre Religion. Cela fut executé, & lorsqu'il arriva à Goa, qui fut le 20. Mars 1548. il les trouva suffisamment instruits pour le Baptême.

Ils le receurent avec grande solemnité, & il leur fut conferé dans l'Eglise Cathedrale de Goa, par l'Evêque Jean d'Albuquerque le jour de la Pentecoste. Anger pria qu'on luy donnast le nom de Paul de Sainte-Foy, parce qu'il avoit appris la doctrine Chrêtienne & receu le don de la Foy dans le College de la Compagnie de Jesus, qu'on appelle communément le College de saint Paul & de Sainte-Foy. Un de ces serviteurs fut nommé Jean, & l'autre Antoine. Paul de Sainte-Foy (c'est ainsi que nous le nommerons desormais) ayant esté regeneré par les eaux du Sacrement & receu le pardon de ses pechez, trouva la paix de son cœur qu'il desiroit si passionnément, & ne sentit plus les remords de sa conscience qui l'avoient déchiré jusqu'alors, comme il témoigne dans la lettre qu'il écrivit à saint Ignace de Loyola, Fondateur de la Compagnie de Jesus qui residoit à Rome ; elle est dattée du 29. de Novembre de l'année 1548. & c'est de cette lettre que nous avons tiré la pluspart des choses que nous venons de rapporter. Comme il avoit un esprit vif & penetrant, une memoire heureuse & un jugement solide, il apprit en peu de jours, comme il témoigne dans la même lettre, à lire & à écrire passablement en Latin. Il apprit aussi par cœur en peu de temps tout l'Evangile de saint Matthieu, & le traduisit en Japonnois.

XII. *Ses réponses aux questions que luy fit saint François Xavier.* Un jour saint François Xavier lui ayant demandé, si ceux de son pays recevroient la Foy Chrétienne ; supposé qu'elle leur fût preschée, Paul luy répondit, qu'ils ne rendroient pas d'abord aux discours qu'on leur feroit ; mais qu'ils voudroient estre convaincus auparavant, & proposeroient beaucoup de difficultez sur les choses qu'on leur diroit : Qu'ils étudieroient particulierement le Predicateur, & qu'ils prendroient garde si ses actions ne démentiroient pas ses paroles. Il ajoûta qu'il couroit une espece de prophetie dans leur pays, qu'il viendroit des gens dans le Japon, qu'ils leur annonceroient une Loy bien plus sainte & plus parfaite que celle qu'ils avoient gardée jusqu'alors.

Dans une autre conversation que saint Xavier eut avec luy, le Pere lui demanda d'où vient qu'ils écrivoient d'une autre maniere que toutes les nations du monde: Car les Grecs & les Latins, & la pluspart des Europeans écrivent de la gauche à la droite: Les Hebreux de la droite à la gauche; mais les Japonnois écrivent du haut en bas, & leurs lignes sont des especes de colonnes. Paul lui répondit que nostre maniere d'écrire n'estoit pas si parfaite que la leur; parce qu'elle n'estoit pas si naturelle: *Car lorsque la nature a formé le corps de l'homme, elle a mis*, dit-il, *la teste en haut & les pieds en bas. Or le commencement d'une ligne est comme la teste de l'écriture, & la fin en est comme les pieds.* Cette réponse parut ingenieuse au Pere Xavier qui luy fit encore cette demande: Quel estoit le mystere de nostre Religion qui le consoloit le plus, & le Sacrement qui luy sembloit estre plus profitable. Paul luy répondit, que de tous les mysteres le plus doux & le plus tendre, estoit celuy de la Passion de nostre Seigneur, & de tous les Sacremens, ceux dont il tiroit plus de profit, estoient la Confession & la Communion; ses serviteurs dirent le même.

XIII. *Paul fait les exercices de saint Ignace.*

Le Saint ayant reconnu par ces réponses & par ces sentimens de pieté, que Paul de Sainte Foy estoit capable de faire les exercices spirituels de saint Ignace, ordonna au Pere Cosme de Torrez Recteur du College, de le mettre en retraite six mois aprés son Baptême, & de lui donner les meditations dans l'ordre, & selon la methode que saint Ignace prescrit dans son livre approuvé du saint Siege. Paul fit exactement tout ce qui lui estoit ordonné. Il fut trente jours en retraite, faisant chaque jour quatre meditations d'une heure, & une autre la nuit. Pendant tout ce temps Dieu le combla de tant de graces, & lui fit sentir des consolations si pures, qu'il crut que cet état estoit un avant goust du Paradis. La veuë de JESUS crucifié pour son amour, & qui l'avoit tiré du fond de l'idolâtrie, pour l'éclairer des lumieres de la Foy ravissoit son cœur, & l'embrasoit du desir de souffrir le Martyre pour luy. On l'entendoit quelquefois s'écrier pendant ses oraisons: *Que je serois heureux de mourir pour vous, ô mon Dieu: ô mes chers Japonnois, que vous estes à plaindre, & que je suis touché de vostre aveuglement!*

Saint François Xavier voyant le progrés qu'il faisoit dans la vertu, & les graces qu'il avoit receuës de Dieu dans sa retraite, ne douta plus que le peuple du Japon ne fût de toutes les nations du

monde, celle qui avoit le plus de disposition à recevoir la Foy; ce qui lui fit concevoir un grand desir d'y aller prescher l'Evangile.

Et ce qui l'y porta davantage fut, outre le recit que luy fit Paul de Sainte-Foy des belles qualitez de ceux de sa nation, le témoignage que lui en rendirent les Marchands Portugais qui avoient parcouru tout le païs: Car ils l'asseuroient qu'ils estoient d'un naturel fort doux, honneste & civil; qu'ils estoient curieux, mais raisonnables & dociles; sur tout qu'ils entendoient fort volontiers parler de Dieu & des matieres de la Religion. Comme cette entreprise estoit grande & importante à la gloire de nostre Seigneur, il fit beaucoup de prieres & ordonna à tous les Religieux de sa Compagnie de dire un grand nombre de Messes, pour connoître si c'estoit sa volonté qu'il entreprît ce voyage. Aprés beaucoup d'oraisons & de penitences, enfin il connut clairement que Dieu vouloit qu'il y allast porter la lumiere de la Foy, comme il le declare dans une lettre qu'il écrivit de Goa, le 22. Juin 1549. à saint Ignace en ces termes. XIV. *Saint François Xavier conçoit le desir d'aller au Japon.*

N'estant pas icy fort utile, j'ay prié le Seigneur de me faire connoitre les lieux où je le puisse estre davantage: Et il me semble que ce divin Maître ne peut expliquer plus clairement le dessein qu'il a sur moy, que par la forte inspiration qu'il me donne depuis quelque mois, d'aller prescher le saint Evangile au Iapon. Ie m'y sens d'autant plus porté, que j'ay appris d'un jeune Iaponnois qui se refugia parmi nous il y a quelque temps, que faute d'ouvriers on manque à faire une belle & grande moisson dans son pays. Ce jeune homme a beaucoup d'esprit, comme il paroist en ce qu'il a appris en moins de huit mois, à lire, à écrire, à parler Portugais, & les principaux points de nostre Religion. Ne pouvant douter de la sincerité de ses paroles, je suis sur le point de partir pour aller en son pays où j'espere que Dieu me fera la grace d'éclairer plusieurs de ces pauvres aveugles, & de les mettre dans la bonne voye. Pour commencer cette bonne œuvre je m'adresseray à l'Empereur & je le prieray de me permettre de visiter les Academies, &c. de Goa ce 21. Ianvier mil cinq cents quarante-neuf. XV. *Lettre de S. François Xavier à S. Ignace.*

Dans une autre lettre, qu'il adresse au Pere Simon Rodriguez, un des dix premiers compagnons de S. Ignace qui devoit passer aux Indes avec luy, si le Roy de Portugal ne l'eût arresté en son Royaume; il luy parle en ces termes: *I'ay esté long-temps en doute si j'entreprendrois le voyage du Iapon; mais depuis qu'il a plû à* XVI. *Autre lettre au Pere Simon Rodriguez.*

Dieu me faire entendre dans le fonds de mon ame, qu'il vouloit que j'y allasse, & que sa bonté se vouloit servir de moy pour travailler dans ce pays; j'ay cru que si je manquois à obeïr aux volontez de mon Dieu, je serois pire que ces Infidelles mesmes. Ces paroles montrent évidenment que c'est par le mouvement & l'inspiration du saint Esprit, que ce grand Saint entreprit une mission si dangereuse & si penible.

XVII. *On tasche de détourner le P. Xavier de ce voyage.*

Dés lors qu'on sceut à Goa que le P. Xavier avoit resolu d'aller au Japon, tous ses amis le vinrent trouver, & firent leur possible pour le détourner de ce dessein, en luy representant qu'il n'estoit pas raisonnable d'abandonner ses propres enfans qu'il avoit élevé avec tant de soins & de fatigues, pour adopter des étrangers; qu'il avoit bien travaillé jusqu'à present dans les Indes: mais que ses travaux seroient sans fruit, s'il n'achevoit l'ouvrage qu'il avoit commencé; que les Chrétiens n'estoient pas encore assez bien établis dans la Foy pour se passer de son assistance; qu'ils estoient environnez d'Idolâtres, qui de gré ou de force les feroient retourner à leurs premieres superstitions; que son desir estoit loüable: mais que la justice & la raison lui devoit prescrire des bornes: que s'il vouloit convertir des Infidelles, il n'avoit que faire d'en aller chercher au bout du monde, que l'Inde luy en fourniroit assez; que la terre de Salsede & celles qui relevoient de Goa ouvroient un champ assez spacieux à son zele; que l'Isle de Ceilam qui estoit tout proche, & le grand Royaume de Narsingue, estoit une aussi belle conqueste que celle du Japon; qu'il devoit imiter la nature qui éclaire & échauffe les terres voisines, avant que de communiquer sa lumiere & sa chaleur aux plus éloignées.

Qu'il ne devoit pas prodiguer une vie qui estoit si chere, si utile & si necessaire au nouveau Monde; qu'il se mettoit en un danger évident de la perdre, & que sans miracles il n'arriveroit jamais au lieu où il vouloit aller; que les Chinois ennemis des Portugais avoient une puissante flotte qui en occupoit les passages, & que les chemins estoient encore remplis de Corsaires qui couroient ces mers; qu'ils ne se contentoient pas d'enlever les vaisseaux, mais qu'ils tuoient encore tous les passagers; qu'il y avoit plus de treize cents lieuës de Goa au Japon, & que les mers de la Chine estoient les plus dangereuses de tout l'Ocean; qu'outre les écueils dont elles sont semées, & qui sont inconnus aux plus habiles Pilotes, il y regne des vents appellez Typhons qui

font des tourbillons furieux, qui font piroüetter les vaisseaux, & les abysment, tout d'un coup, ou les poussent contre les rochers, où ils ne manguent jamais d'estre mis en pieces.

Que bien qu'il évitast tous ces dangers, & qu'il arrivast heureusement au Japon, il ne feroit aucun bien parmi ces peuples dont il ne sçavoit pas la langue, & qui n'ont que du mépris pour les étrangers. Que si les Portugais y avoient un Port, & qu'ils y fussent redoutez, il pourroit compter sur leurs forces, ou sur leur faveur: mais qu'ils n'y estoient ni connus, ni aimez, ni apprehendez; que cette nation superbe ne feroit aucun état d'un pauvre Religieux qui n'auroit pas dequoy vivre, & qu'il passeroit dans ce païs-là pour un miserable, qui cherchoit du pain plûtost que des ames; qu'il n'y avoit point d'apparence qu'un homme seul & dénüé de tout secours humain, pût renverser renverser l'Empire de Sathan, arracher des superstitions inveterées, faire changer de Religion à une nation la plus attachée du monde au culte des faux Dieux, & luy faire adorer un homme mort en Croix, c'est à-dire, puni d'un supplice auquel sont condamnez les plus scelerats du Japon.

Enfin ils luy representerent que bien qu'il trouvast des esprits disposez à recevoir l'Evangile, il ne pourroit pas luy seul instruire, baptiser, & confesser tant de gens; que les Bonzes dont il prétendoit ruiner le credit & découvrir les impostures, ne manqueroient pas de s'élever contre luy, & de le mettre à mort; qu'il n'auroit pas le moyen d'éviter la rage de ces prestres jaloux & furieux dans des Isles toutes environnées de mers; que bien que tout le païs reçût la Foy, il luy faudroit des gens pour cultiver cette Eglise naissante, pour y administrer les Sacremens, & pour y celebrer les divins mysteres; qu'il n'en devoit pas esperer de l'Europe, puisqu'elle n'en fournissoit pas suffisamment pour les Indes où il estoit.

Aprés toutes ces raisons, les Portugais le conjurerent avec beaucoup de larmes de ne les point abandonner, & d'avoir pitié de leurs femmes, de leurs enfans & de tous les Chrétiens des Indes dont le salut dépendoit presque de sa presence; de ne point quitter un fruit certain pour un incertain, & de ne point exposer sa vie à des dangers infinis, sans esperance presque aucune de réüssir, ayant moyen d'étendre l'Empire de Jesus Christ au lieu où il estoit, & de semer la parole de Dieu dans des terres bien disposées, avec asseurance d'en recüeillir une riche moisson.

XVIII. *Réponse de saint François Xavier.*

Le Pere Xavier entendit tranquillement le discours que luy firent ses amis, & aprés les avoir remerciez de l'interest qu'ils prenoient à son repos & à sa vie, il leur répondit que Dieu estoit témoin de la tendresse & de l'affection qu'il avoit pour eux, & qu'il ne pensoit jamais à les quitter, qu'il ne sentît son cœur penetré de douleur : mais que nostre Seigneur luy ayant fait connoître par des marques manifestes, qu'il vouloit qu'il allast au Japon, il ne lui estoit pas libre de luy desobeïr, & de resister à sa vocation ; qu'il seroit plus criminel que les Japonnois mêmes s'il y manquoit, & qu'il répondroit de la perte de tous les Infidelles, s'ils mouroient par sa faute dans leur idolâtrie.

Qu'il n'y avoit point à opposer la difficulté qu'il y a à faire une bonne action quand Dieu la commandoit ; que la terre & la mer estoient soumis à son empire, & qu'il n'y avoit point de flottes ennemies, pour puissantes qu'elles fussent, qui pussent arrester son passage s'il portoit avec soy les ordres de Dieu. Que tout chemin estoit seur quand on avoit Dieu pour guide, & qu'on ne s'égaroit jamais estant sous la conduite de sa Providence. Que les vents & les mers écoutoient sa voix, & qu'il ne craignoit rien davantage, que de tomber dans quelque défiance de sa protection ; qu'il luy estoit indifferent de vivre ou de mourir, pourvû qu'il accomplît ses ordres, & qu'il s'acquittast de son ministere.

„ Que pourray-je, leur ajoûtoit il, répondre à Dieu lorsqu'il „ me montrera le Japon, & qu'il me reprochera que c'est par ma „ faute que ces païs infidelles ne sont point éclairez de la lumiere „ de l'Evangile ? Qu'il m'y avoit envoyé, & que j'ay plus deferé „ aux prieres des hommes qu'à ses commandemens ? En bonne „ foy seriez-vous d'avis que j'imitasse Jonas, & que je prisse com„ me luy la route de Tarses, lorsque Dieu me commande d'aller „ à Ninive ?

„ Vous dites qu'il n'est point de la prudence de quitter un fruit „ certain pour incertain. Je vous réponds qu'il n'y a ni prudence, „ ni sagesse, ni raison, ni conseil qui doive l'emporter sur les or„ dres de Dieu, & que la vraye sagesse consiste à lui obeïr. Que „ pouvons nous faire, dites-moy, sans sa benediction ? La don„ nera-il à celui qui s'ingere dans des emplois qui lui sont dé„ fendus, & qui neglige ceux qui luy sont prescrits ; Si je de„ meure dans les Indes, Dieu m'appellant au Japon, tous mes „ travaux seront sans fruit ; & quelques soins que je prenne de semer les

les terres voisines, je ne moissonneray que des ronces & des « épines. «

Ce n'est pas à un ouvrier Evangelique à choisir les lieux où il « doit travailler; son devoir est d'aller où Dieu l'appelle: & si les « raisons que vous m'apportez pour ne pas quitter les Indes étoient « valables, les Apostres eussent fait imprudemment de quitter « la Judée, pour aller prêcher jusqu'aux extrémitez de la terre. «

Au reste, quoy que vous me puissiez dire, vous ne me per- « suaderez jamais que je sois necessaire au monde. Dieu n'a que « faire de nous pour executer ses desseins: & s'il veut bien se « servir de nostre ministere; c'est un honneur qu'il nous fait, & non « pas un secours que nous lui donnons. Nous n'avons de capacité « qu'autant qu'il nous en donne, & il peut faire naître du sein même « des rochers des enfans d'Abraham, qui lui rendront plus de ser- « vice que nous. Vous ne manquez point par sa misericorde de « bons ouvriers pour cultiver vostre vigne. Vous avez quantité de « Religieux de l'Ordre de saint François & de saint Dominique; « vous en avez aussi de nostre Compagnie dans la ville de Goa & « dans plusieurs autres contrées des Indes. J'en attends encore « d'Europe qui viendront dans peu de temps, & qui acheveront « par la grace de nostre Seigneur l'ouvrage que j'ay commencé. « Ainsi ne craignez point que les secours spirituels vous manquent, « & bien que je sois au Japon, je ne cesseray pas pour cela de « prendre soin de nos cheres Eglises, & d'envoyer de bons Mis- « sionnaires par tout où il y en aura besoin.

Quant à ce que vous me demandez, ce que je ferai au Japon, « seul, & destitué de tout secours humain. Ce n'est pas à moy à vous « répondre, mais à celuy qui m'y envoye. Je vous dirai seulement « que je ferai beaucoup si j'obéis à Dieu, & si je suis le mouvement « de son esprit. Y a-t'il rien qui luy soit impossible? Et celui qui a « converti tout le monde par douze pescheurs, ne peut-il pas éclai- « rer un peuple par le ministere d'un seul homme? Les Apôtres « avoient bien plus de difficultez à vaincre que je n'en ay: S'ils eus- « sent écouté les raisons de la prudence humaine, que seroit devenu « la Foy & la Religion? Qui auroit soumis tout l'Univers en si peu « de temps à l'Empire de Jesus-Christ? Il est important que tous « les hommes sçachent que son Eglise n'a pas esté établie, & ne sub- « siste pas par des moyens humains, mais par la force de son bras, « & que ce n'est pas un ouvrage de la nature, mais de la grace. «

O que j'ay de confusion, ajoûtoit-il, de voir que des Mar- «

» chands Portugais sont entrez devant moy au Japon ? Ils ne » craignent ni vents, ni tempestes, ni pirates, ni écueils : mais ils » s'exposent à tous ces dangers pour quelque gain temporel : & vous » ne voulez pas que je m'y engage pour sauver une infinité d'ames » rachetées par le Sang du Fils de Dieu ? On ne blâme point d'im- » prudence & de temerité ceux qui vont au bout du monde cher- » cher des marchandises perissables, pour les transporter en Eu- » rope ; & un Ministre de l'Evangile passera pour indiscret, s'il va » dans les mêmes païs chercher des marchandises celestes, qui ne » periront jamais, qui ont cours dans l'autre monde, & qui pro- » curent un Royaume éternel à ceux qui en font trafic ?

» Je vous prie, mes amis, de ne me plus presser sur ce point : » car je suis résolu d'obéïr à Dieu, quoy qu'il m'en puisse coûter, & » de répandre mon sang pour celuy qui a répandu le sien pour moi. » Au reste, j'espere que Dieu me fera la grace de retourner du Ja- » pon, & de vous entretenir de tout ce que j'aurai fait pour sa gloire.

XIX. *Le Pere Xavier se dispose à partir, & écrit au Pere Ignace.*

Ses amis voyant qu'il avoit pris son parti, & qu'il n'estoit pas possible de luy faire changer de résolution, n'oserent plus luy en parler, & abandonnerent tout à la Providence de Dieu. Ainsi Xavier se disposa à partir, sans apprehender les dangers ausquels il s'exposoit. Voicy ce qu'il en écrivit à saint Ignace, à qui il découvroit tous les sentimens de son cœur. *Je ne puis vous exprimer avec quelle joye j'entreprends un si long voyage : car tout y est plein d'extrêmes dangers, & si de quatre navires on en peut sauver deux, on croit avoir fait une navigation fort heureuse. Quoique ces perils soient bien plus grands que tous ceux que j'ay essuyez jusqu'icy, je n'ay garde de quitter mon entreprise. Nostre Seigneur me dit interieurement que la Croix produira là de grands fruits, si elle y est une fois plantée.*

XX. *Il écrit aussi au Pere Simon Rodriguez.*

Il écrivit en même temps une autre lettre au Pere Simon Rodriguez son cher compagnon, où il luy declare sa même résolution. *Il est arrivé*, dit-il, *icy des navires de Malaca qui confirment que tous les Ports de la Chine sont armez, & que les Chinois vont faire une guerre ouverte aux Portugais. Cela ne m'empêchera pas d'aller au Japon ; car je ne voy rien de plus agreable & de plus doux en ce monde, que de vivre dans des perils continuels de mort pour l'honneur de* JESUS-CHRIST, *& pour les interests de la Religion. Aussi est-ce le propre du Chrêtien, de trouver plus de plaisir dans les croix que dans une vie douce & tranquille.* C'est dans ces sentimens que S. François Xavier s'embarqua pour le Japon.

Mais comme le voyage estoit grand, long & dangereux, il ordonna toutes choses avant que de partir des Indes, comme s'il ne devoit jamais retourner. Il établit par tout de bons Superieurs, & donna de tres-sages & tres saintes instructions au Pere Gaspar Barzé pour sa conduite, qu'on peut voir dans sa vie, composée par le Pere Turselin. Ayant ainsi mis ordre à toutes choses, il monte à Goa sur un petit vaisseau qui alloit à Cochin, où il y en avoit un plus grand qui l'attendoit pour le mener à Malaca. Tous ceux qui estoient dans le College de Goa desiroient passionnément de l'accompagner dans une si glorieuse entreprise, & plusieurs le prierent avec beaucoup de larmes de les mener avec luy. Il les consola tous, en leur disant qu'il alloit seulement faire la découverte de ces Isles, & que si Dieu favorisoit son dessein, il les appelleroit lorsqu'il en seroit temps. Cependant qu'ils fissent provision de toutes les vertus necessaires pour de si grands emplois. XXI. *Il s'embarque pour le Japon.*

Le Saint ne prit avec luy que le Pere Cosme de Torrez Prêtre Espagnol, un des plus grands esprits & des plus sçavans de son siecle, lequel après avoir esté quelque temps Grand-Vicaire de l'Evêque de Goa, demanda à entrer dans la Compagnie de Jesus, & y fut receu par le même saint François Xavier. Il en mena encore un autre, qui n'estoit pas Prestre, nommé Jean Fernandez: De maniere qu'ils n'estoient que trois en tout pour la conqueste du Japon. Il est vray qu'il receut aussi dans son bord le Pere Alfonse de Castres, signalé par un glorieux martyre, & le Pere Emmanüel Moralez dont nous parlerons souvent; mais c'estoit pour les conduire à Malaca, & de là les envoyer aux Moluques. Il mena aussi Paul de Sainte-Foy & ses deux valets qui estoient Chrétiens.

Aprés avoir pris congé de l'Evêque de Goa, de ceux de sa compagnie, & de tous ses amis, il fit voile pour Cochin, où il moüilla peu de jours après: mais il n'y arresta pas, parce que le vaisseau qui devoit le mener à Malaca estoit prest à partir. Il souffrit près de l'Isle de Sumatra une furieuse tourmente qui pensa perdre le vaisseau. Les vents souffloient d'une telle furie, & la mer estoit si grosse, que les deux bâtimens qui suivoient le galion, furent engloutis des vagues, & coulez à fonds. Le galion même couroit risque de perir, pour estre trop chargé, & le Capitaine avoit déja commandé de l'alleger, jettant les marchandises dans la mer: Mais le Pere Xavier le pria au nom de XXII. *Il arrive à Cochin.*

Dieu de ne le pas faire, l'asseurant que la tourmente s'appaiseroit bien tost; & qu'avant le Soleil couché il prendroit port à Malaca; ce qui arriva comme il l'avoit prédit. Il débarqua donc à ce Port celebre le dernier de May, cinq semaines ou environ aprés son départ de Cochin.

XXIII. *Il apprend des nouvelles du Japon à Malaca.*

Pendant qu'il estoit dans cette Ville, il apprit des nouvelles du Japon qui le réjouïrent extrémement: car quelques Portugais qui trafiquoient en ce païs-là, luy écrivirent qu'un Roy de ces Isles desiroit de se rendre Chrétien, & qu'il demandoit quelques Peres pour l'instruire. Voicy ce qui luy en fit naître le desir. Quelques Marchands Portugais estant abordez à un Port de ces Isles, le Roy les fit loger dans une maison deserte où personne n'osoit demeurer, parce qu'elle estoit infestée de Lutins, qui faisoient bien de la peine à ceux qui s'y retiroient. Les Portugais qui n'en sçavoient pas la cause accepterent ce logement: mais ils éprouverent bien tost, que le bruit qu'on en faisoit courir estoit veritable: car ils entendirent la nuit un horrible tintamarre, & sentoient qu'on tiroit les couvertures de leurs lits sans rien appercevoir. Comme ils estoient fort inquiets, ils entendirent un de leurs valets qui jettoit des cris effroyables; ils prennent les armes, & courent aussi tost à l'endroit d'où venoit le bruit. Ils trouverent le garçon étendu par terre, & tout pâmé de frayeur. Luy ayant demandé ce qui luy estoit arrivé: Celuy cy leur répond, qu'il avoit vû un spectre affreux qu'il croyoit estre un Diable. Comme ce jeune homme estoit sage, sincere, & hardi; ils ne douterent point qu'il n'y eût de mauvais hôtes dans ce logis, & qu'il faloit les combattre avec les armes de la foy. Ils planterent donc des croix dans tous les quartiers de la maison, & en peignirent même sur toutes les murailles; & depuis ce temps là on n'entendit plus aucun bruit.

Les voisins estant venus le lendemain sçavoir comme ils avoient passé la nuit, les Portugais leur raconterent ce qui s'estoit passé, & leur dirent qu'ils sçavoient bien le moyen de chasser ces Lutins; & qu'ils en verroient bien tost l'experience. En effet, les Japonnois ayant reconnu peu de temps aprés que la maison estoit paisible, en firent le recit au Roy, lequel les ayant appellez, leur demanda ce qu'ils avoient fait pour chasser ces mauvais hostes. Alors les Portugais luy firent entendre que ces esprits estoient des demons ennemis de l'homme, & qu'ils les avoient chassez par le signe de la Croix; ce qui leur donna sujet

de luy parler des principaux mysteres de nôtre Religion, principalement de celui de la redemption des hommes, & de la vertu ineffable de la Croix de Jesus Christ. Le Roy surpris de leur discours fit planter par tout des Croix, & leur témoigna qu'il seroit bien aise de voir quelque habile homme de leur Religion, pour luy en expliquer les mysteres. Le Pere Xavier apprenant ces nouvelles, fut plus persuadé que jamais que Dieu l'appelloit au Japon, & que la conqueste de ces Isles luy estoit comme asseurée, puisqu'on y avoit arboré par avance le noble & victorieux étendart de la Croix.

XXIV. *Il s'embarque dans le vaisseau d'un idolâtre.*

Il y avoit alors plusieurs vaisseaux Portugais à Malaca, & tous les Capitaines desiroient à l'envy d'avoir le Pere Xavier dans leur bord, se tenant asseurez de faire un bon voyage s'ils avoient ce saint homme avec eux: mais parce qu'ils devoient tous hyverner à la Chine, & faire plusieurs courses en chemin, cela n'accommodoit pas le Pere qui vouloit aller tout droit au Japon. Il n'y avoit donc point d'autre ressource pour executer son dessein, que de monter un petit bastiment qu'on appelle Jonc à la Chine: mais le maistre de ce vaisseau estoit un Chinois idolâtre, si décrié pour ses brigandages, qu'on appelloit ordinairement son navire le *Jonc du larron*. Celuy-cy s'offrit au Pere de le mener au Japon, & quoique la mauvaise foy de ce Corsaire idolâtre fût connuë de tout le monde, & que le Pere Xavier eût tout sujet de se défier de luy: neanmoins la confiance qu'il avoit en Dieu, & le desir d'entrer promptement au Japon, luy fit accepter l'offre qu'il luy faisoit. Dom Pedro de Sylva, Gouverneur de Malaca, voyant la résolution du Pere, s'assura le mieux qu'il pût de la foy de ce scelerat, qui avoit nom *Niteda*, & luy demanda des ôtages pour asseurance qu'il meneroit le Pere droit au Japon. Aprés quoy Xavier s'embarqua avec ses compagnons sur ce vaisseau Chinois le 24. de Juin, & fit voile au commencement de la nuit, avec un vent frais tel qu'il pouvoit desirer. A peine fut-il au large que le Pirate changea de résolution & commença à croiser, faisant des courses & des traverses qui marquoient qu'il n'avoit pas dessein d'arriver cette année-là au Japon: Le Pere s'en apperceut, & reconnut qu'il tiroit en longueur, pour s'engager dans l'hyver, qui rend le voyage du Japon impossible.

XXV. *Trahison & superstition du Pirate.*

Mais ce qui l'affligeoit davantage, c'étoient les impietez que commettoit ce Corsaire dans son vaisseau: car comme il étoit su-

perstitieux au delà de l'imagination : à peine fut-il en haute mer, qu'il mit une idole sur la poupe ; & allumant beaucoup de lumieres, il luy offroit des sacrifices & des parfums d'un bois qu'ils appellent d'aigle, de tres bonne odeur. Ensuite cet Infidelle avec ceux de son équipage, se prosternoit devant elle, & ne faisoit rien que par les conseils de Satan, jettant le sort incessamment pour sçavoir s'il devoit avancer ou reculer si son voyage seroit heureux, ou non. Xavier fit son possible pour empêcher ces impietez, mais il n'y gagna rien.

A cent lieuës de Malaca il moüilla à une Isle, où s'estant fourni de bois contre les tempestes de ces mers, il consulta son Idole, pour sçavoir si le navire retourneroit heureusement du Japon à Malaca : ayant jetté le sort, il trouva qu'il iroit au Japon, mais qu'il n'en retourneroit pas. Cette réponse le troubla & le fit resoudre à hyverner dans la Chine ; c'est pour cela qu'il changea de route, & qu'il s'amusa dans toutes les Isles voisines pour laisser écouler le temps. Le Pere sentit bien son dessein, & outré de douleur de voir l'honneur qu'on rendoit à Satan, il pria Dieu de ne permettre pas que cet esprit superbe se fit ainsi adorer de ses creatures, & que s'il le permettoit par de secrets jugemens que nous ne pouvons connoître, il augmentast ses peines autant de fois qu'il feroit commettre ces impietez. Il est croyable que nostre Seigueur exauça sa priere, comme nous verrons bien-tost.

XXVI. *Satan tâche d'empêcher son voyage.*

Cependant cet ennemy de Dieu prévoyant la guerre que Xavier luy alloit faire, & les ames qu'il luy alloit enlever, tâchoit par toutes sortes de moyens de luy oster la vie ; & il en fût venu à bout si Dieu n'eût rompu ses desseins : Car estant prés du Royaume de la Cochinchine qui touche celuy de la Chine, il excita une tempeste qui agita si fort la mer, que le vaisseau donnant le flanc aux vagues, ne pouvoit presque se soutenir sur la quille. Or il arriva par malheur, qu'aprés avoir pompé quelque temps, on laissa la sentine ouverte, & un coup de vent survenant donna une si furieuse secousse au bastiment, qu'un Chrétien Chinois que le Pere menoit avec luy, tomba dedans la teste en bas. On crut qu'il estoit mort, parce qu'il estoit tombé de fort haut & qu'il y avoit beaucoup d'eau dans la sentine, où il demeura long-temps : cependant Dieu luy sauva la vie ; Car quoy qu'il fût blessé, & qu'il n'eût plus ni connoissance, ni sentiment ; quelque temps aprés il revint à soy.

La tourmente durant encore, & le Capitaine idolâtre offrant des sacrifices d'oyseaux & de bois odoriferans à son Idole, Xanvier voulut encore l'en empescher, luy representant l'injure qu'il faisoit à Dieu, & l'impuissance de celuy dont il imploroit le secours: mais cet homme entesté de sa devotion, & qui croyoit que son salut dépendoit de la protection de son Idole, receut fort mal l'avis que le Pere luy donna, & le menaça même de le jetter dans la mer. Lorsqu'il continuoit ces sacrifices abominables, un coup de vent donna de telle force contre le vaisseau que sa fille fut emportée dans la mer & engloutie des vagues, sans que jamais on la pût sauver.

Un si funeste accident mis Niceda au desespoir: ce n'estoit que cris & lamentations tout le soir & la nuit suivante. Il ne songeoit qu'à sa fille, & le navire cependant estoit prest de faire naufrage; De sorte que tout estoit en desordre & en confusion, comme declare le même Pere Xavier dans une de ses lettres. Mais ce qui mit ce saint homme dans un extrême danger de sa vie, c'est que cet idolâtre aprés avoir versé beaucoup de larmes, au lieu de reconnoître la tromperie du demon, luy offre selon coûtume de la Chine & du Japon diverses viandes à manger, & luy sacrifie quantité d'oyseaux pour sçavoir la cause de sa disgrace. Le Diable luy répond, que si le Chinois Chrétien fût mort dans la sentine, sa fille ne fût pas tombée dans la mer: mais qu'il falloit que l'un ou l'autre perît. Niceda ayant receu cette réponse entra dans une fureur extrême, & transporté de rage fut sur le point de jetter le Pere Xanvier & ses compagnons dans la mer. Ce saint homme écrivant aux Peres de Goa, ce qui luy estoit arrivé dans son voyage, leur fait ce recit. *Voyez en quel estat & en quel danger estoient nos vies qui dépendoient des réponses de Satan, & du pouvoir de ses Ministres. Que fussions-nous devenus, si Dieu luy eût permis de nous faire le mal qu'il desiroit?* XXVII. *S. François Xavier en grand danger de sa vie.*

Ce fut alors que cet esprit enragé le menaça par plusieurs fois, de se venger des peines qu'il luy avoit fait souffrir, sauvant tant d'Infidelles, & convertissant tant de pecheurs. *Peut-estre*, ajoûte le même Pere dans sa lettre, *que c'est parce que nostre bon & juste Seigneur luy avoit augmenté ses tourmens selon l'humble priere que je luy en avoit faite. Il me representoit une infinité d'objets effroyables pour me décourager, & pour ébranler la confiance que j'avois en mon Dieu. Il a plû neanmoins à la divine bonté* XXVIII. *Lettre de S. François Xavier.*

xima, lieu de la naissance de Paul de Sainte Foy, & l'unique où il pouvoit trouver un accés favorable. En effet ils y furent tres-bien receus par les parens & amis de Paul, & logerent dans sa maison.

XXXII. *Le Roy de Saxuma appelle Paul de Sainte-Foy.*

Le bruit de l'arrivée des Peres Jesuites & de Paul de Sainte-Foy que nous nommions Anger avant son baptême, estant venu jusques aux oreilles du Roy de Saxuma de qui releve le port de Cangoxima, & qui tient sa Cour dans une Ville qui en est éloignée de cinq lieuës, appelle aussi tôt Paul de Sainte Foy pour apprendre des nouvelles des Indes, & les raretez qu'il y avoit veuës. Paul s'y transporte aussi-tost, & il fut receu fort favorablement du Roy qui lui fit quantité de questions; les réponses que luy fit Paul contenterent son esprit. Ce jeune Chrétien voyant que son Prince prenoit goust à l'entendre aprés quelques discours curieux, tombe adroitement sur la Religion, & luy dit qu'il estoit venu avec des Religieux d'Europe, qui estoient des hommes fort sçavans & d'une grande probité, & qui venoient au Japon pour enseigner une Loy admirable, qui est celle du vray Dieu; qu'il avoit luy-même embrassée, & que depuis ce temps-là il avoit la conscience en repos, ce qu'il n'avoit pû trouver dans toutes les Sectes du Japon.

XXXIII. *Paul de Sainte-Foy parle au Roy de la Religion Chrétienne.*

Le Roy qui estoit curieux, voulut sçavoir ce que contenoit cette Loy. Paul l'instruisit le mieux qu'il put des premiers articles de nostre créance, & voyant qu'il écoutoit ce qu'il luy disoit, il luy montra un tableau de la sainte Vierge qui tenoit le petit Jesus entre ses bras, & que Xavier lui avoit donné pour le faire voir à ceux qui auroient quelque connoissance de nos Mysteres. Aussi-tôt que ce Prince l'eut apperceu, il fut touché d'un sentiment si extraordinaire de pieté & de reverence qu'il se mit à genoux & toute sa Cour avec luy, reconnoissant dans cette figure un je ne sçais quoy qui n'avoit rien d'humain. Ensuite il ordonne à Paul d'aller visiter la Reine sa Mere, & de luy faire voir ce même tableau. Elle n'en fut pas moins charmée que son fils, & par un même instinct se prosterna devant luy avec toutes les Dames de sa suite. Puis elle fit quantité de questions à Paul sur la Mere de Dieu & sur son Fils; ce qui luy donna lieu de luy raconter la vie de nostre Seigneur. Ce recit plût tant à la Reine, que peu de jours aprés le départ de Paul elle luy envoya un des ses Officiers pour avoir une copie de son tableau & par écrit quelques poins de la Religion Crétienne.

Mais il ne se trouva point de Peintre dans Cangoxima assez habile pour le tirer. Pour ce qui regarde la Religion, il lui envoya le *Pater & l'Ave*, & quelques autres prieres tres devotes écrites en Japonnois, qui lui plûrent fort.

XXXIV. *Xavier visite le Roy de Saxuma.* Le recit que Paul avoit fait au Roy du merite de saint François, lui donna envie de le voir. Le Pere y alla avec Angèr qui lui servoit d'interprete : ce fut le jour saint Michel, auquel il avoit une particuliere devotion. Estant venu à la Cour, il y fut receu fort favorablement, & regardé avec admiration; le Roy, la Reine & toute la Cour ne pouvant assez s'étonner qu'un homme si habile fût venu d'un autre monde, non pas pour s'enrichir, comme font tous les autres Marchands, mais pour leur enseigner la Loy du vray Dieu, & le moyen d'estre eternellement heureux. Ils luy témoignerent beaucoup d'affection, & l'entretinrent une grande partie de la nuit.

Mais ce qui est surprenant, c'est que le Roy recommenda au Pere Xavier de garder soigneusement les écrits & les livres qui contenoient cette Loy : *Car si elle est veritable*, luy disoit il, *les demons se déchaîneront contre elle & empescheront qu'elle ne soit publiée dans le Japon*. Xavier le remercia de l'avis que sa Majesté luy donnoit, & profitant de l'occasion le pria de luy permettre de la prescher dans les terres de son obeïssance. Le Roy luy accorda ce qu'il demandoit, & luy en fit expedier les Patentes, par lesquelles il permettoit à Xavier de prescher sa Loy, & à ses Sujets de l'embrasser.

XXXV. *Xavier apprend la langue du païs.* On ne peut exprimer la joye que receut ce saint homme de cette faveur. Il s'applique aussi tôt luy & ses compagnons à l'étude de la langue dont il avoit déja appris quelque chose aux Indes & pendant le voyage, par l'entretien qu'il avoit eu avec Paul de Sainte Foy : mais il n'en sçavoit pas assez pour s'expliquer aisément & pour parler en public. Voicy ce qu'il en écrit aux Peres de sa Compagnie qui estoient aux Indes, aprés avoir raconté son arrivée au Japon, & l'accueil favorable que luy avoit fait le Roy de Saxuma, il adjoûte : *Lorsque nous sçaurons un peu mieux parler leur langue, j'espere en Dieu que nos affaires auront un autre cours. Quant à present nous sommes parmi ce peuple comme des statuës muettes : ils parlent de nous & en disent ce qu'il leur plaist, sans que nous puissions leur répondre. Pour moy j'apprend les premiers élemens de la langue du païs, & je vais à l'école des enfans. Dieu nous fasse la grace de recouvrer l'innocence que nous avions en ce bas*

âge, comme nous en pratiquons les exercices pour la gloire de son saint Nom. Ainsi parle ce Saint.

Tandis qu'il étudioit la Langue Japonnoise, Paul de Sainte-Foy ne perdoit pas de temps. Il instruisoit ceux de sa famille, & en peu de jours il convertit sa mere, sa femme, sa fille, & quelques-uns de ses parens & amis, qui furent tout baptisez. Xavier de son costé fit un tel progrés, qu'en moins de quarante jours il en sceut assez pour traduire l'explication du Symbole des Apôtres & les Commandemens de Dieu. Peu de temps aprés le Pere & ses compagnons commencerent à prescher en public, & voicy l'ordre qu'ils gardoient. Premierement, ils montroient à ces idolâtres qui les écoutoient, que les Sectes qui avoient vogue dans le Japon n'estoient fondées que sur des fables, des tromperies & des illusions, & qu'elles n'enseignoient rien de veritable. En second lieu il leur proposoit les Commandemens de Dieu, & leur faisoit connoître combien ils estoient conformes à la raison & à la lumiere naturelle. Ensuite il leur declaroit quelques articles de notre Foy, qu'il prouvoit par des similitudes & de solides raisons, autant qu'ils en estoient capables. Enfin il répondoit aux doutes & aux difficultez qui luy estoient proposées.

XXXVI. *Il commence à prescher. Les premieres conversion qu'il fit au Japon.*

Dieu benit tellement les discours du Saint & de ses compagnons, qu'en peu de jours un grand nombre de ces idolâtres demanda le Baptême. Le premier qui le receut fut un homme de basse condition, & denué des biens de la fortune, Dieu voulant bâtir l'Eglise du Japon sur des personnes pauvres, viles, & méprisables, comme il a fondé l'Eglise universelle sur de pauvres pescheurs. On luy donna le nom de Bernard, & il se rendit avec le temps illustre par son zele & par sa pieté.

XXXVII. *Xavier visite les Bonzes.*

Or parce que les Bonzes passent dans le Japon pour les Oracles de la verité, qu'il estoit difficile de donner cours à l'Evangile, tant qu'il luy seroient contraires; Xavier jugea qu'il falloit avoir quelque conference avec eux, & les gagner s'il estoit possible à Jesus-Christ. Il s'adresse pour cela au Chef & Superieur de tous ceux qui estoient à Cangoxima surnommé *Ningit*, c'est-à dire le cœur de la verité, & lui rend une visite d'honneur & de déference. C'estoit un vieillard de quatre-vingt ans, renommé pour sa doctrine & ses bonnes mœurs, & qui estoit si sage que le Roy de Saxuma luy communiquoit ses plus importantes affaires. Il tenoit rang d'Evêque parmi eux. Le Saint d'abord

gagna son affection par ses manieres douces, honnestes & sinceres; & aprés beaucoup d'entretiens qu'ils eurent ensemble, il trouva qu'il ne sçavoit que croire sur l'immortalité de l'ame; car tantost il disoit qu'elle finissoit avec le corps, tantost qu'elle estoit immortelle, & qu'elle survivoit à son corps.

XXXVIII. *Il prouve l'immortalité de l'ame.*

Ces incertitudes d'un esprit flotant entre l'erreur & la verité, donnerent lieu à Xavier, sçavant dans ces matieres, de luy prouver l'immortalité de l'ame par quantité de raisons naturelles & morales. Le Ningit qui avoit honte de ceder à un étranger & de déchoir de sa haute reputation, se défendoit comme il pouvoit; mais ne pouvant plus tenir contre un si fort adversaire, il en témoigna du chagrin. Cependant il aimoit la douceur naturelle du Saint, il admiroit sa doctrine, & confessoit que ce Bonze European (c'est ainsi qu'il appelloit le Pere) estoit le plus habile & le plus honneste homme qu'il eût connû. Les autres Bonzes à son exemple, faisoient estat du Pere & de ses compagnons, & ne pouvoient assez s'étonner que des gens de ce merite eussent fait six mille lieuës (car on en compte autant de Portugal jusqu'au Japon) uniquement pour leur enseigner le moyen de bien vivre: Un tel dessein, disoient-ils, ne peut estre inspiré que de Dieu. Ils estoient sur tout surpris, lorsqu'ils entendoient ces zelez Predicateurs asseurer que tous ceux qui croiroient en JESUS-CHRIST, & qui garderoient ses Commandemens, iroient aprés la mort au Ciel, & joüiroient d'une vie éternelle. Ce discours les charmoit, & leur donnoit beaucoup d'inclination pour la Loy de Dieu: mais parce qu'elle estoit contraire à leur vie dereglée, & qu'elle demandoit un grand détachement, ils ne pouvoient se resoudre à l'embrasser. Il n'y en eut que deux des plus habiles & des plus raisonnables qui avoient étudié aux Universitez de Bandou & de Meaco, lesquels éclairez de la lumiere de Dieu & touchez par les discours du Pere, entreprirent le voyage des Indes avec plusieurs autres Japonnois, pour y estre instruits à fond des Mysteres de nostre Religion.

XXXIX. *Cent personnes baptisées.*

Sur le commencement de l'année suivante cent personnes embrasserent la Foy, & furent baptisées. De ce nombre fut une noble & vertueuse Dame femme d'un des principaux Seigneurs de la Cour, qui s'est signalée depuis par sa fermeté & sa constance, comme nous verrons en son lieu. Or comme il falloit faire les fonctions de la Religion, & s'as-

ſembler en un lieu pour y celebrer les divins Myſteres, ils dreſſerent au plûtoſt une Chapelle, en attendant qu'ils pûſſent bâtir une Egliſe. Tout le monde y couroit, les uns par devotion, les autres par curioſité. Ce qui donna beaucoup de chagrin aux Bonzes; car ils ſentirent bien que cette Religion alloit ruiner leur credit & leur fortune, qu'on ne feroit plus d'eſtat d'eux, & qu'on leur retrancheroit toutes leurs aumônes: mais ils n'oſoient encore s'oppoſer à ſa publication, voyant que le Roy & la Reyne Mere la favoriſoient. Ils reſolurent donc entr'eux d'obſerver les Miſſionaires, & d'attendre une occaſion favorable de les perdre. Nous verrons les tempeſtes que ces miniſtres de Sathan exciterent contre cette nouvelle Egliſe.

Cependant la Religion commençoit à fleurir dans Cangoxima, & on alloit en foule entendre les Peres; car ils touchoient les cœurs de leurs auditeurs, & par la ſainteté de leur vie, & par l'efficace de leur parole. Mais ce qui leur acquit plus d'eſtime & de veneration, furent les merveilles que Dieu fit par leurs prieres. Les miracles ſont des preuves inconteſtables de la verité, puiſque Dieu qui les fait ne peut atteſter le menſonge, ni donner credit à l'erreur. Un mort reſſuſcité perſuade plus fortement que toutes les raiſons des Philoſophes. Dieu en fit, dit ſaint Paul, pour la converſion des Infidelles, & c'eſt avec ces armes que les Apoſtres ont ſubjugué tout l'Univers. Si jamais nation en eut beſoin pour embraſſer la Religion Chrétienne, ce fut celle du Japon: car outre qu'elle eſtoit la plus attachée au culte de ſes faux Dieux, elle eſtoit plongée dans de tres-grands vices, & eſclaves d'une infinité d'erreurs que les Bonzes avoient profondement imprimées dans leurs eſprits. C'eſt pourquoy Dieu noſtre Sauveur voulant éclairer ces Infidelles, leur envoya cette grande lumiere de l'Occident ſaint François Xavier, & pour donner créance à ſa parole luy mit en main les clefs de la vie & de la mort, je veux dire la puiſſance de faire des miracles. XL. *Les miracles que Xavier fit à Cangoxima.*

D'un tres grand nombre qui ſont rapportez dans le procés de ſa canoniſation, je n'en raconteray qu'un, qui eſt la reſurrection d'une fille de qualité qui mourut en la fleur de ſon âge. Son Pere qui l'aimoit paſſionnément en penſa perdre l'eſprit. Comme il eſtoit Idolâtre, il fit mille vœux à ſes Dieux, & n'ayant receu d'eux aucun ſecours il s'abandonna au deſeſpoir, & s'emporta même jusqu'à des outrages contre eux; ce que les Japonnois ne XLI. *Une fille reſſuſcitée.*

font presque jamais Deux Neophites l'estant venu voir pour le consoler dans sa douleur, luy firent gand recit du saint homme qui estoit venu de l'autre monde, c'est comme ils le qualifioient, & luy conseillerent de s'adresser à luy, l'asseurant qu'il rendroit la vie à sa fille, tant il estoit puissant auprés de Dieu.

Ce pere affligé entendant leur discours & flatté doucement de l'esperance qu'on luy donnoit, va trouver le Pere, se jette à ses pieds, & le conjure avec beaucoup de larmes de rendre la vie à sa fille qui venoit de mourir, l'asseurant qu'il luy rendroit la vie à luy-même, & qu'il embrasseroit la Religion Chrétienne s'il luy accordoit cette grace. Xavier touché des larmes & de l'affliction de ce pauvre pere, & sentant dans son cœur une esperance d'estre exaucé de Dieu, se met à genoux avec son compagnon Fernandez, & fait une priere courte, mais fervente à la divine Majesté, la conjurant de manifester sa gloire & celle de son Fils à ces peuples infidelles, par un coup éclatant de sa puissance. Sa priere achevée il se leve d'un visage riant, console ce pere affligé, & lui dit: *Allez, Monsieur, votre fille est en vie.*

Le Japonnois bien loin de recevoir de la consolation de ces paroles, en conceut de l'indignation & crut que le Pere se moquoit de luy. *Quoy*, dit il, *j'ay laissé ma fille morte, & il me dit qu'elle est en vie?* Il s'en retourne donc en colere, s'imaginant que le Pere dédaignoit de venir chez luy, comme il avoit crû qu'il feroit pour invoquer le nom de son Dieu sur le corps de sa fille. Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il voit venir un de ses domestiques tout transporté de joye, qui luy dit que sa fille estoit en vie, & même en parfaite santé. Le pere surpris de cette nouvelle avoit de la peine à croire ce qu'il desiroit: mais lorsqu'il fut dans son logis, & qu'il vit sa fille qui venoit au devant de luy, alors tout hors de luy-même il l'embrasse & versant des larmes de joye: *Hé ma fille*, luy dit-il, *je te vois donc en vie? qui t'a tirée du sein de la mort? Que t'est il arrivé?* alors la fille lui raconta, comme dés-lors qu'elle eut rendu l'ame, deux spectres horribles s'étoient saisis d'elle, & aprés l'avoir menée en des lieux soûterrains, l'avoient voulu plonger dans un estang de feu; qu'alors deux hommes inconnus d'un port auguste & modeste l'avoient arrachée des mains de ces esprits, & avoient fait rentrer son ame dans son corps, & qu'en même temps elle s'estoit trouvée en parfaite santé.

Le Pere comprit auſſi-toſt que ces deux hommes eſtoient Xavier & ſon compagnon, qui avoient fait cette merveille: C'eſt pourquoy ſans differer d'un moment, il la prend & la mene à la maiſon du Saint pour l'en remercier. Dés lorſqu'elle eut apperceu ſaint Xavier & ſon compagnon Fernandez, elle fut ſaiſie d'étonnement; & ſe tournant du coſté de ſon Pere luy dit: *Mon pere, voila les deux hommes qui m'ont tirée de l'Enfer.* Ayant dit cela, elle ſe jette aux pieds de Xavier, & ſon pere avec elle. Le Saint les releva auſſi-toſt, & leur dit que ce n'eſtoit pas luy qui leur avoit fait cette grace, mais le Dieu qu'il leur preſchoit. Alors le pere & la fille demanderent le Baptême. Ils le receurent aprés qu'il euſſent eſté ſuffiſamment inſtruits. Toute la famille ſuivit leur exemple, & pluſieurs autres perſonnes qui furent témoins de cette merveille furent baptiſées auſſi. Comme on n'avoit jamais entendu dans le Japon, qu'aucun de leurs faux Dieux eût rendu la vie à un mort, ce miracle fit grand bruit dans le Royaume, & donna credit au Pere Xavier & à la Religion qu'il preſchoit. Il en fit encore quelques autres qui augmenterent beaucoup ſa reputation, que je paſſe ſous ſilence.

XLIII. *Perſecution excitée par les Bonzes.*

La Foy ſoûtenuë de ces merveilles fleuriſſoit de jour en jour dans Cangoxima; & ces premieres fleurs de la parole de Dieu faiſoient eſperer des fruits en abondance, lorſqu'une perſecution excitée tout à coup par les Miniſtres des faux Dieux ruina de ſi belles eſperances, & arreſta le progrés de l'Evangile. Ils avoient eſté du commencement favorables à Xavier, comme nous avons dit: Mais voyant que le culte de leurs Idoles diminuoit de jour à autre; que leur Pagodes n'eſtoient plus frequentées commme auparavant; qu'on n'avoit plus pour eux l'eſtime & la veneration accoûtumée, & qu'on ne ſe preſſoit plus de leur faire des aumônes, alors ouvrant les yeux à leurs propres intereſts, ils commencerent à luy declarer la guerre & à le décrier par tout. Ils traitoient ces trois Religieux d'Europe de ſorciers, de fourbes & d'impoſteurs. Ils menaçoient de la colere des Dieux ceux qui aſſiſteroient à leurs predications & tournoient en ridicule tout ce qu'ils diſoient. Leur fureur alloit juſque-là que lorſqu'ils les rencontroient par les ruës, ils les chargeoient d'injures, & les pourſuivoient à coups de pierres. Un Bonze entr'autres en ayant trouvé un qui preſchoit dans une place publique, luy fit inſulte au milieu de ſon diſ-

cours & avertit le peuple de se défier de cet étranger, disant que c'estoit un demon qui leur parloit sous la figure d'un homme,

XLIII. *Le Roy de Saxuma se change à l'égard des Peres.*

Mais ce qui les rendit plus hardis & plus insolens fut le refroidissement du Roy à leur égard. La cause de ce changement fut, que les navires Portugais qui avoient coûtume d'aborder à Cangoxima, allerent cette année moüiller à Firando, ce qui luy donna un extréme chagrin : soit parce que ses Sujets ne profitoient point de leur commerce : soit parce qu'ils portoient, pour ainsi parler, des armes au Roy de Firando son ennemy, pour lui faire la guerre. D'ailleurs il se persuadoit qu'il estoit au pouvoir des Peres, s'ils eussent voulu, d'attirer les Portugais aux ports de son royaume. C'est pourquoy depuis ce temps-là il leur marqua beaucoup de froideur, & il n'en parloit plus qu'avec mépris.

XLIV. *Les Bonzes font des remontrances au Roy.*

Les Bonzes ayant reconnu ce changement dans l'esprit du Roy, ne se contenterent pas de faire toutes sortes d'outrages aux Peres pendant le jour, & de rompre à coups de pierre les portes, les fenestres & le toit de leur maison pendant la nuit: mais il crurent qu'il falloit profiter de la colere du Prince, & l'obliger de les chasser du Païs. Ils le vont donc trouver en corps, & le supplient de chasser ces Bonzes d'Europe de ses Etats, en luy representant le tort qu'il feroit à sa reputation, s'il quittoit la Religion de ses ancestres pour embrasser celle de trois miserables étrangers qui estoient venus chercher du pain au Japon ; qu'il n'estoit pas juste qu'il chassast de ses Etats les Dieux tutelaires de l'Empire, qui luy avoient mis la Couronne sur la teste pour y faire entrer un Dieu inconnu, turbulent & seditieux, qui faisoit la guerre à tous les autres Dieux, & qui ne pouvoit souffrir de compagnon ; Qu'un changement si inopiné causeroit d'étranges mouvemens dans son Royaume ; qu'il mettroit par tout le feu de la division, & qu'il exciteroit une guerre sanglante parmy ses Sujets, qui le mettroit en danger de perdre sa Couronne ; Que les Rois ses voisins ne manqueroient pas de profiter de ses troubles, & que tous les Bonzes du Japon se joindroient à eux pour venger l'injure qu'il vouloit faire aux Camis & aux Fotoques ; Qu'ils ne souffriroient jamais qu'on ruinast leur pagodes ; & qu'on les chassast de leurs Monasteres pour y fairé entrer des étrangers ennemis de la Religion & de l'Etat ; qu'au reste ils n'estoient plus maîtres de l'esprit du peuple, & que le zele de tous ses Sujets

jets

jets avoient pour le culte des Dieux leur feroit oublier le respect & l'obeïssance qu'ils devoient à leurs Princes.

Le Roy qui estoit un fin & rusé politique les remercia des bons avis qu'ils luy donnoient, & leur fit entendre qu'il n'avoit jamais eu dessein de rien innover en matiere de Religon; que s'il avoit fait bon accüeil à ces Religieux étrangers, c'estoit pour attirer les Portugais à son païs, dont le commerce pouvoit enrichir ses peuples: mais puisqu'ils luy avoient manqué de parole, qu'il s'en sçauroit bien venger; qu'ils s'en retournassent chez eux, & qu'ils reconnoîtroient bien-tôt qu'il avoit plus de zele pour la Religion de ses Peres, que n'en avoit le plus zelé Bonze de son Royaume.

XLV. *Il revoque la permission qu'il avoit donnée.*

Les Bonzes furent fort satisfaits de cette réponse: mais beaucoup plus lorsque quelques jours aprés le Roy revoqua la permission qu'il avoit donnée aux Peres de prescher l'Evangile, & défendit sur peine de la vie à ses Sujets d'embrasser la Religion des Chrétiens. Alors on vit un grand changement dans les esprits; car ceux d'entre les idolâtres qui avoient jusque alors frequenté les serviteurs de Dieu, rompirent ouvertement avec eux & n'oserent plus les visiter.

XLVI. *Xavier visite le Roy de Saxuma.*

Xavier voyant cette tempeste, & persuadé qu'il n'y avoit que le Roy qui la pût dissiper, le fut visiter dans son Palais. Aprés luy avoir fait une profonde reverence, & l'avoir remercié des marques de bonté qu'il luy avoit données jusqu'alors, il luy declara son étonnement, de ce qu'il avoit revoqué la grace qu'il luy avoit accordée de prescher l'Evangile dans ses Etats; qu'il ne sçavoit pas avoir rien fait qui luy pût déplaire, & qui fût contraire à l'obeïssance qu'il luy devoit; qu'il ne doutoit pas que la cause de ce changement ne fût l'arrivée des Portugais à Firando; qu'il asseuroit sa Majesté que ny luy ny ses compagnons n'avoient rien sceu de leur dessein; & que bien qu'ils en eussent eu la connoissance, il n'estoit pas en leur pouvoir de les faire changer; Que les Marchands cherchoient par tout leurs avantages, & qu'ils prenoient terre aux lieux où ils esperoient faire un plus grand debit de leurs marchandises; qu'ils pourroient aborder à Cangoxima les années suivantes; qu'il y travailleroit de sa part de tout son pouvoir & que s'il vouloit bien le rétablir dans ses bonnes graces, & le prendre luy & ses compagnons sous sa protection, il trouveroit qu'il n'auroit point de plus fidelles Sujets que ceux qui embrasseroient la Loy du vray Dieu qu'il preschoit.

XLVII. *Xavier quitte le Royaume de Cangoxima.* Quoy que pût faire Xavier pour remettre son esprit, il n'en put venir à bout: les Bonzes l'avoient tellement ébranlé par leurs discours & par leurs menaces, qu'il n'estoit plus possible de le raffermir. C'est pourquoy le Saint prit enfin la resolution d'aller chercher un champ plus favorable pour y semer la parole de Dieu: mais avant que de partir il donna tous les ordres necessaires pour conserver & augmenter cette Eglise naissante. Elle estoit reduite à cent personnes. Le Pere leur donna quantité d'instruction, & les exhorta à perseverer constamment dans la foi qu'ils avoient embrassée. Il leur laissa le Catechisme qu'il avoit composé, la Vie de nostre Seigneur, & plusieurs traitez spirituels traduits en Japonnois. Il les recommenda aussi à Paul de Sainte-Foy à qui il en laissa le soin. Ensuite il prit congé d'eux, leur promettant de retourner dés-lors que le Roy seroit plus favorable à l'Evangile.

XLVIII. *Il laisse les Chrétiens sous la conduite de Paul de Sainte-Foy.* C'est une merveille que ce petit troupeau de fidelles abandonnez de leur Pasteur, & environnez de loups, je veux dire de Bonzes & d'idolâtres qui les persecutoient à outrance, se soit maintenu dans la Foy, n'ayant aucun Prestre qui leur administrast les Sacremens. Mais ce qui est plus déplorable, c'est que les Bonzes firent une guerre si cruelle à Paul de Sainte-Foy, qui les instruisoit & les consoloit en l'absence de leur bon Pere, que six mois aprés son depart il fut obligé luymême d'abandonner les pais: De sorte qu'ils se virent destituez de tout secours, hors celuy de Dieu, qui leur donna tant de force & de courage, que loin de chanceler dans la Foy, ils convertirent en treize ans qu'ils furent sans Pasteur cinq cens idolâtres qu'ils firent Chrétiens. Le Roy de Saxuma, on ne sçait si c'est le même ou son fils, fut si édifié de leur bonne vie, qu'il écrivit au Pere Antoine Quadras Provincial des Jesuites dans les Indes, pour avoir des Peres de sa Compagnie qui vinssent prescher l'Evangile à ses Sujets, & les rendre tous semblables à ceuxqui estoient Chrétiens dans son Royaume.

XLIX *Letre de S. François Xavier aux Peres de Goa.* Le Pere Xavier avant que de partir de Cangoxima écrivit aux Peres de sa Compagnie du College de Goa, & leur fit recit de ce qui luy estoit arrivé dans son voyage, & ce qu'il avoit fait dans le Japon. Il ajoûte que deux choses l'avoient extrémement surpris. La premiere, que le Japonnois commissent sans honte & sans scrupule les pechez du monde les plus abominables, ce qu'il attribuoit à la méchante vie de leurs ance-

ſtres, qui non ſeulement en avoient oſté l'infamie, mais les avoient encore rendus honneſtes & legitimes par leur exemple. L'autre, eſt le reſpect qu'ils avoient pour leurs Bonzes: car quoy qu'ils connuſſent leur hypocriſie & leurs débauches dont ils ne ſe cachoient pas; cependant ils les honoroient comme des Dieux, & leur rendoient toutes les ſoumiſſions imaginables.

Sur la fin de ſa lettre il declare que voyant le grand champ qui eſtoit ouvert à l'Evangile, & la diſpoſition qu'avoient les Japonnois à recevoir la Foy, il écriroit aux plus celebres Univerſitez de l'Europe, pour les exhorter à leur envoyer d'habiles gens qui vinſſent planter & cultiver la vigne du Seigneur dans ce nouveau monde. *Nous leur écrirons*, dit-il, *comme à nos Superieurs & à nos bons Peres, afin qu'ils nous conſiderent comme leurs enfans & leur diciples, & nous leur découvrirons le bien qui ſe fait icy pour la gloire de Dieu; afin qu'ils nous viennent ſecourir: ou s'ils ne le peuvent pas, qu'ils ſecondent du moins les bons deſſeins de ceux que le zele de la gloire de Dieu & du ſalut des ames excitera à nous venir tenir compagnie. Que ſi les choſes vont ſur le meſme pied qu'elles ont commencé, j'en écriray meſme à noſtre ſaint Pere comme au Vicaire de* JESUS-CHRIST *& au Paſteur univerſel de ceux qui croient & qui ſe diſpoſent à croire, afin qu'il beniſſe nos travaux. En un mot je feray part de ces bonnes nouvelles à tous ceux qui s'intereſſent au ſalut des ames & à la converſion des Infidelles, pour leur donner avis du grand champ qui eſt ouvert à l'Evangile dans ces Iſles du Japon, & dans le vaſte Empire de la Chine qui n'en eſt diſtant que de dix ou douze journées, & où il ſera facile d'entrer par la faveur du Roy du Japon qui luy eſt ſi étroitement allié que pour marque d'union des deux Empires il tient toûjours le ſceau de l'Empereur de la Chine en ſa main.* C'eſt la concluſion de la lettre de ce grand zelateur des ames, & de cet Apoſtre des Indes.

I. Deſcription de la forteresse d'Echandono.

Aprés donc qu'il fut parti de Cangoxima, il prit la route de Firando, eſperant que le Roy luy ſeroit favorable, ſoit en conſideration des Portugais dont la flotte avoit moüillé dans ſes ports, ſoit parce qu'il eſtoit ennemi du Roy de Saxuma qui maltraitoit les chrétiens. Ayant fait ſix lieuës de chemin il rencontre une fortereſſe qui appartenoit à un Prince nommé Exandono vaſſal du Roy de Saxuma. Elle étoit ſituée ſur la croupe d'un rocher eſcarpé, qui eſtoit environné de toutes parts d'un foſſé taillé dans le roc ſi large & ſi profond, qu'il eſtoit ce ſemble ouvert (dit un Capitaine Eſpagnol) pour aller faire la guerre aux Diables dans les

Enfers, aussi bien que pour la défendre contre l'insulte des hommes.

Elle estoit composée de dix grands bastions, partie taillez dans le roc, partie bastis sur le roc même, & revétus de pierres de taille; de sorte qu'ils sembloient autant de petites Isles baignées de la mer. Ils estoient massifs en bas, & ouverts en haut, autant qu'il estoit necessaire pour y loger une bonne garnison. Chaque bastion avoit son pont-levis & son coridor qui menoit à la principale forteresse, d'où l'on ne pouvoit aprocher que par un chemin étroit, où jour & nuit on faisoit la garde.

Les dedans estoient aussi agreables, que les dehors en paroissoient affreux: car on y voyoit un Palais superbe au milieu de la place, où il y avoit des sales, des chambres, des portiques & des galeries d'une beauté surprenante. Xavier passant auprés de cette place, se sentit inspiré d'y aborder, invité principalement qu'il fut par le Seigneur qui avoit oüi dire des merveilles de luy. Il luy donna donc entrée dans la forteresse, & luy fit fort bon accüeil.

LI. *Xavier entre dans la forteresse & presche la Foy de Jesus-Christ.*

Aprés avoir rendu ses civilitez au Prince & à la Princesse, se trouvant au milieu de toute la garnison qui le regardoit comme un homme de l'autre monde, il prit occasion de leur parler de Dieu & de la Religion Chrétienne; & voyant qu'ils prenoient plaisir à l'entendre, il leur lut son Catechisme composé en Japonois.

LII. *Il baptise la femme du Prince avec quelques soldats.*

Les Domestiques du Prince & les soldats de la garnison furent si surpris de ces grandes veritez & si touchez de ses paroles que dix-sept personnes tout d'un coup demanderent le Baptême, entre lesquels estoit la femme du Prince & son fils aîné. Il les baptisa tous aprés les avoir suffisamment instruits. Le Prince avoit aussi le même desir: mais la crainte d'encourir la disgrace du Roy de Saxuma qui l'avoit defendu à tous ses Sujets, l'empêcha d'entrer dans le Royaume de Dieu.

LVII. *L'ordre qu'il établit avant que de partir.*

Il y avoit parmy ces nouveaux Chrétiens un vieillard de bon sens, que tous les soldats de la garnison honoroient comme leur Pere. Saint Xavier l'établit le Pasteur de ce petit troupeau. Il luy donna la formule du Batême par écrit, l'explication du Symbole, un abregé de la Vie de nostre Seigneur, les Commandemens de Dieu, l'Oraison Dominicale, les sept Pseaumes de penitence, les Litanies des Saints avec quelques autres prieres & une table des festes de l'Eglise. Il ordonna aussi au vieillard d'assembler tous les Dimanches & toutes les Festes les Chrétiens & les Payens dans un appartement du Palais; de lire aux uns & aux

autres une partie de la doctrine chrétienne, & quelque Chapitre de la Vie de nostre Seigneur; de reciter tous les jours les Litanies des Saints avec quelques prieres, & tous les Vendredis les Pseaumes de penitence.

C'est ainsi que Xavier conservoit la Foy & la Charité des nouveaux Convertis qui n'avoient ni Prestres ni Pasteurs pour les instruire; & Dieu benissoit tellement cette pratique, que peu d'années aprés Loüis Almeida visitant les Fideles du Royaume de Saxuma, trouva plus de cent Chrétiens dans la forteresse d'Ekandono, tous aussi fervens au service de Dieu comme s'ils eussent esté baptisez la même année. Le vieillard aprés le depart du Pere, baptiza deux autres enfans du Prince & cinq soldats des plus considerables de la garnison. Il y en avoit un entre eux qui estoit sçavant, lequel continent aprés son batême composa un Livre sur les matieres de nostre Religion qu'il avoit apprises; sçavoir sur la creation du monde, sur la chûte des Anges, sur le peché du premier homme, sur la naissance du Sauveur, sur sa Mort & sur sa Passion, & sur les autres mysteres de nostre Foy. Ouvrage qui agrea tellement au Frere Loüis Almeida, qu'il en prit une copie pour la communiquer aux Chrétiens de Bungo.

LIV. *Réponse d'un sage Neophite.*

Au reste, il parloit aussi bien qu'il écrivoit, & il vivoit encore mieux qu'il ne parloit. Un jour dans une assemblée de Chrétiens, quelqu'un l'ayant interrogé ce qu'il répondroit au Roy s'il luy commandoit de renoncer la Foy. *Je luy répondray*, dit-il, *hardiment, Seigneur estant né vostre Sujet, vous voulez sans doute que je vous sois fidelle, & que je sacrifie ma vie & mes biens pour vostre service; vous desirez que je ne fasse tort à personne, mais que je fasse du bien s'il est possible a tout le monde; que je sois doux, charitable, patient & obligeant. Commandez-moy donc d'estre Chrétien, car c'est ce que la Loy* Jesus-Christ *m'oblige de faire: mais si vous me défendez de l'estre, vous m'obligez d'estre un homme rebelle, violent, emporté, traistre, injuste & scelerat. En un mot si je ne suis plus Chrétien vous ne devez plus compter sur moy, & je n'ose pas répondre de moy mesme.*

LV. *Xavier laisse sa discipline aux nouveaux Chrétiens qui guerit les malades.*

Outre les livres de devotion que le Pere Xavier donna au vieillard dont nous venons de parler, il luy laissa une discipline dont il s'estoit servi autrefois. Les Chrétiens du Japon ont toûjours esté fort affectionnez à cette espece de penitence, & ceux même de la forteresse d'Ekandono se donnoient la discipline toutes les fois

qu'ils s'assembloient, tant pour assujettir la chair à l'esprit, que pour obtenir les graces de Dieu par cette action d'humilité & de penitence. Or ils avoient en si grande veneration celle du saint homme, qu'ils ne s'en servoient pas ordinairement de peur de l'user: Mais aprés qu'ils avoient pris la discipline le vieillard presentoit à chacun celle du Pere Xavier pour s'en donner quatre ou cinq coups; ce qu'ils faisoient tous les uns aprés les autres.

Et ce qui est merveilleux, c'est que cet instrument de mortification en affligeant le corps, le guérissoit de ses maladies. C'estoit l'opinion de tous les Chrétiens, qui fut confirmée par la guérison miraculeuse de la Dame du Chasteau, qui s'estoit servi de toutes sortes de remedes sans trouver aucun soulagement à une grande maladie, & qui fut guerie aussi-tost qu'elle se fut appliquée cette Relique du Saint: Aussi lorsqu'il la laissa au vieillard dont nous avons parlé, il luy dit: *Vous ne devez pas user de cet instrument de penitence comme des autres pour matter vostre chair, mais pour conserver vostre santé.*

LVI. *S. François Xavier arrive à Firando.* Saint François Xavier & ses compagnons estant partis de cette forteresse, prirent la route de Firando, où ils arriverent enfin aprés beaucoup de fatigues & de dangers qu'il fallut essuyer sur mer & sur terre. Les Portugais avertis de son arrivée, luy firent tous les honneurs possibles pour faire connoître aux Payens que c'estoit un homme de qualité & d'un tres-grand merite: car dés-lors qu'il approcha du Fort ils déchargerent toute leur artillerie, déployerent toutes leurs enseignes & leurs banderolles, tendirent leurs pavois à l'entour de leurs vaisseaux comme s'ils alloient donner combat, toutes les trompettes sonnerent la fanfare en signe de réjoüissance, & tout l'équipage des navires jetta des cris d'allegresse à la veuë de l'homme de Dieu.

Ce bruit extraordinaire attira tous les habitans au port, d'où le Saint fut conduit malgré luy avec la même pompe jusqu'au Palais du Roy. C'estoit un spectacle assez surprenant, de voir un pauvre Prestre revétu d'une méchante soutane toute usée, & qui tenoit son breviaire en sa main marcher par les ruës accompagné de tous les Portugais richement vétus pour luy faire honneur. Comme les Japonnois n'estiment que ce qui a de l'éclat & de la pompe, cette reception magnifique qu'on fit au serviteur de Dieu, couvrit la pauvreté de ses vétemens & le fit considerer à la Cour.

Le Roy qui estoit persuadé de son merite, sur le recit que luy en avoient fait les Portugais, le receut tres-favorablement ; & pour faire encore dépit au Roy de Cangoxima son ennemy, luy donna sur l'heure même plein pouvoir de prescher la Loy Chrétienne dans toutes les terres de son obeïssance.

LVII. *Il presche à Firando avec fruit.*

Il commença donc luy & ses compagnons à exercer leur ministere dans la Ville principale où le Roy tenoit sa Cour, & comme ils sçavoient passablement la Langue, ils traitoient avec toutes sortes de personnes, & preschoient avec un grand zele dans les carrefours & dans les places publiques. La curiosité attiroit quantité de gens pour voir & entendre ces Bonzes d'Europe, & la pluspart estoient tellement touchez de leurs discours, qu'il baptiza en moins de vingt jours plus de personnes à Firando, qu'il n'avoit fait en toute une année à Cangoxima.

LVIII. *Il prend resolution d'aller à Meaco.*

Xavier voyant ces heureux commencemens, comme un grand & sage Capitaine voulut pousser ses conquestes plus loin, & attaquer l'idolâtrie jusques dans son fort, qui est la ville de Meaco capitale de l'Empire, où se trouvoient les plus grands Seigneurs & les plus habiles gens du Japon : car il esperoit que s'il y preschoit la Foy, elle se répandroit de là dans tous les autres Royaumes, ainsi qu'elle s'est répanduë de Rome jusqu'aux extremitez de la terre. Il laisse donc le Pere Cosme de Torrez à Firando pour avoir soin des nouveaux Chrétiens, & prenant pour compagnon le Frere Jean Fernandez & deux Chrétiens Japonnois Mattieu & Bernard, il part de Firando sur la fin du mois d'Octobre de l'année 1550. & ayant gagné Facata qui est à vingt lieuës de Ferando, il s'embarqua pour Amanguchi qui en est éloignée de plus de cent.

LIX. *Il arrive à Amanguchi.*

Amanguchi est la capitale du Royaume de Nangato, & une des plus riches Villes du Jappon : mais comme les vices naissent de l'abondance, elle estoit pleine de débauches monstrueuses, & corrompuë dans l'excés. Xavier n'y estoit venu que pour trouver la commodité d'aller à Meaco, ce qui l'obligea demeurer quelques jours. Pendant ce temps-là le Roy fut averti qu'il y avoit un étranger dans la Ville qui vouloit aller à la Cour. La curiosité de le voir & de l'entendre, luy fit dire qu'il seroit bien aise de s'entretenir avec luy. Le Saint fort joyeux d'avoir une si belle occasion d'annoncer aux Rois de la terre la Foy de Jesus-Christ, le va chercher dans son Palais & luy parle des principaux mysteres de nostre Religion. Le Roy témoigna qu'il pre-

noit plaisir à l'entendre, cependant son discours n'eut point d'effet pour lors : tout le profit qu'il en tira, fut d'avoir la permission de prescher dans la Ville, en attendant qu'il se rencontrast quelque commodité pour Meaco.

LX. *Il preche dans Amanguchi.* Il s'en va donc par les ruës d'Amanguchi, & amasse des gens autour de luy. Losqu'il avoit des auditeurs, il faisoit devotement le signe de la croix, & lisoit quelques pages de son Catechisme. Puis s'arrestant sur un article, il l'expliquoit & le prouvoit par de fortes raisons, par des comparaisons, & des similitudes sensibles Ensuite il entreprenoit les Bonzes, & découvroit leurs erreurs & leurs impostures. Il finissoit son discours par de puissantes invectives contre les vices abominables du Japon, menaçant ceux qui les commettoient de la colere de Dieu & des peines éternelles de l'autre monde.

Quelque ardent que fût son zele, il ne put convertir un seul des habitans de cette Ville superbe & voluptueuse. Au contraire il fut mocqué & sifflé de la pluspart de ses auditeurs : soit parce que ne sçachant pas assez bien la langue, ses expressions n'estoient ny justes ny élegantes : soit parce qu'il estoit aussi bien que ses compagnons en mauvais équipage, ayant des habits tout déchirez : au lieu que les Bonzes s'attiroient de la veneration par leur faste exterieur & par l'éclat de leurs vétemens. Outre qu'il declamoit contre la vengeance, la polygamie & les vices infames de la chair qui regnoient dans cette Ville, ce qui revoltoit l'esprit de ces Infideles. De maniere que les enfans le poursuivoient dans les ruës en criant : Voilà ces gens qui disent qu'il n'y a qu'un Dieu, & qu'il ne faut avoir qu'une femme. *Il semoit*, pour parler avec le Prophete, *la parole divine avec larmes, pour recüeillir quelque temps aprés avec joye ce qu'il avoit semé. Il alloit & marchoit en pleurant jettant la semence Evangelique sur cette terre ingrate ; mais il viendra par aprés avec allegresse faire une riche moisson, & portera dans ses greniers les gerbes en abondance.* Ses predications donc pour lors ne luy attirerent que des outrages & des risées de la populace.

Psal. 125.

LXI. *Les Grands du Royaume le veulent entendre.* Mais les gens de qualité qui estoient curieux, & qui apprenoient qu'un étranger venu des Indes preschoit une nouvelle Loy dans les places publiques avec beaucoup de zele, avoient un grand desir de le voir & de l'entendre. Il fut donc invité par plusieurs grands Seigneurs de venir chez eux. Xavier y alla, & on ne peut dire avec quelle auto..é il traittoit ces gens arrogans & superbe

ſuperbes : Car il ſçavoit ſoûtenir ſa dignité, & faire honneur à ſon miniſtere quand il le jugeoit à propos. Ainſi voyant la fierté de ces nobles Japonnois, couverts de grandes robes brodées d'or & d'argent, leurs antichambres pleines de Coutiſans, & leurs ſales de Gardes ; quoy qu'il eût l'eſprit du monde le plus doux, & qu'il gagnaſt tous les cœurs par ſes manieres honneſtes : cependant pour ne pas avilir en ſa perſonne la gloire de ſon employ, il paroiſſoit devant ces Seigneurs, tout miſerable qu'il eſtoit au dehors, comme un Souverain qui leur commandoit & prenoit beaucoup d'empire ſur eux, principalement quand il leur annonçoit la parole de Dieu : Car il leur parloit avec une telle majeſté, & faiſoit éclatter ſa voix d'une telle force, qu'on eût dit que c'eſtoit un tonnerre qui épouvantoit les beſtes ſauvages du deſert, & qui briſoit les Cedres orgueilleux du Liban.

Il ordonna même à ſon compagnon le Frere Fernandez, de traiter ainſi quelque fois avec ces idolâtres, & s'eſtant apperceu que quelques-uns interrompant ſon diſcours, luy parloient groſſierement, & le tutayoient ; il luy commanda de leur répondre de la même maniere. Fernandez proteſta depuis, que lorſque pour obeïr au Pere, il parloit aux Seigneurs Japonnois de cet air mépriſant, il trembloit de tout ſon corps, & qu'il attendoit à tous momens qu'on luy déchargeaſt un coup de ſabre ſur la teſte. Il ajoûtoit que le Saint l'exhortoit à s'élever au deſſus de toutes les timiditez naturelles, & de montrer qu'il n'aprehendoit pas la mort, diſant qu'il n'y avoit que cette intrepidité qui les pût rendre conſiderables auprés de cette nation ſuperbe. *Si nous ne craignons point la mort*, diſoit ce grand cœur, *les Japonnois nous craindront & auront plus de veneration pour noſtre pauvreté, que pour le faſte & l'orgueil de leurs Bonzes : ce qui nous importe extrémement pour donner du credit à la foy que nous preſchons.*

Or quoy que ces Seigneurs fuſſent moins diſpoſez que le peuple, à recevoir l'Evangile par l'oppoſition de leur mœurs avec les veritez qu'il preſchoit : neanmoins ils en conceurent une haute eſtime, & en firent recit au Roy, qui le voulut voir encore une fois en preſence de ſes Bonzes. Le jour eſtant aſſigné, & la ſale remplie de Nobleſſe qui vouloient aſſiſter à cette diſpute, le Chef des Bonzes parut devant le Roy & toute ſa Cour dans un ſuperbe appareil. Puis on fit entrer les deux Bonzes étrangers (c'eſt ainſi qu'ils appelloient le Pere Xavier & ſon

LXII. *Xavier diſpute avec les Bonzes devant le Roy d'Amanguchi.*

compagnon) dans un estat bien different de celuy de ces Pontifes.

On commença le discours par interroger le Pere de son païs de nation & du sujet de son voyage. On luy demanda qui l'avoit envoyé du bout du monde au Japon, & ce qu'il y venoit faire? Le Saint répondit en ces termes: *C'est Dieu le Createur & le Seigneur de l'Univers qui nous a envoyez vers vous, grand Roy, & vers vos Sujets pour vous le faire connoître, & son Fils unique nostre Sauveur qui est venu au monde nous éclairer des lumieres de la verité, & nous annoncer une loy sainte & divine qui fera regner éternellement dans le Ciel avec luy tous ceux qui la garderont.*

Le Bonze prenant la parole, luy demanda d'un ton fier, quelle estoit cette Loy qu'il preschoit; quel estoit ce Dieu qu'il appelloit le Createur & le Sauveur du monde; ce qu'il ordonnoit de croire, & ce qu'il faisoit esperer à ceux qui l'adoroient? Qu'il declarast le fonds de sa Religion, & qu'il en expliquast nettement les mysteres. Alors le saint homme ravi d'avoir un si beau champ, fit un discours d'une heure entiere, sur la creation du monde, sur la redemption, & sur les autres articles de nostre Foy. Il fut écouté avec une attention merveilleuse sans que personne l'interrompît, & ni le Roy, ni le Bonze ne sceurent que luy répondre. Mais comme tous les Sujets suivent l'exemple du Prince, le Roy gardant le silence, personne n'osa se declarer, ni parler en faveur du Saint. Il se retira donc du Palais, & continua de prescher dans la Ville sans recüeillir d'autre fruit de ses Sermons, que des mépris & des injures: mais comme cette terre devoit rapporter beaucoup, il falloit auparavant la cultiver avec beaucoup de sueurs, & l'arroser de ses larmes.

LXIII. *Son voyage à Meaco, & ce qu'il souffrit en chemin.*

Aprés avoir fait plus d'un mois de sejour dans Amanguchi, sans autre consolation que d'y avoir presché Jesus-Christ, il poursuivit son voyage vers Meaco, pour obtenir du Dayri & du CuboPermission de prescher dans toute l'étenduë du Japon. Bien qu'il n'y eût que cent lieuës d'Amanguchi à Meaco, il fut plus de trois mois à faire ce voyage: soit parce qu'il s'égaroit souvent dans les chemins: soit parce qu'il s'arrestoit dans les Villes & les Bourgades par où il passoit, pour y prescher l'Evangile, en leur lisant son Catechisme: soit enfin pour les montagnes escarpées qu'il falloit monter, les grosses rivieres qu'il falloit passer, & les bras de mer qu'il y avoit à traverser. Il prit pour compagnon le . Fernandez & Bernard le premier Japonnois qui se fit Chré-

tien à Cangoxima. C'est luy qui depuis fut receu en la Compagnie de Jesus, & y mourut saintement dans le College de Conimbre en Portugal, retournant de Rome, où saint Xavier l'avoit envoyé comme les premices de la noble & florissante Eglise du Japon.

Ils partirent donc d'Amanguchi sur la fin de Septembre, qui est la forte & la plus rigoureuse saison de l'hver en ces quartiers-là. La neige y tombe en telle abondance qu'elle comble les ruës; de maniere que les habitans ne peuvent sortir de leurs maisons, & n'ont communication entr'eux que par quelques galeries couvertes. Les vents y sont aussi forts & aussi dangereux sur la terre, que les Typhons sur la mer. Outre les torrens & les grandes forests qu'il falloit passer, les chemins estoient pleins de soldats pour les troubles qui estoient alors entre le Dayri & le Cubo; & comme ils ne portoient point d'argent. Ils avoient de la peine à subsister dans leur voyage. Les Marchands de Firando luy avoient offert de grosses sommes, & le Gouverneur des Indes luy avoit fait tenir mille écus de l'épargne du Roy de Portugal, soit pour sa subsistance, soit pour acheter ce qu'il jugeroit propre pour estre presenté à l'Empereur: mais cet homme Apostolique refusa les charitez des Marchands, & employa les derniers du Roy à subvenir aux necessitez des pauvres Chrétiens, & des Japonnois qui avoient receu le Baptême.

Ces trois serviteurs de Dieu marchoient par une si rude saison, & dans des chemins si difficiles, ordinairement les pieds nus pour passer les ruisseaux & les ravines qui inondoient les plaines. Ils estoient mal vétus contre la rigueur du froid, & chargez de leurs petits meubles, sans autre provision que des grains de ris rostis ou séchez au feu, que Bernard portoit dans une des manches de sa robe qui luy servoit de sac: De sorte qu'ils arrivoient le soir au premier lieu qu'ils rencontroienr, tout moüillez & transis de froid; foibles & languissans faute de nourriture, nul ne voulant les loger dans les Villes, pour leur extréme pauvreté qui faisoit horreur à tout le monde: C'est pourquoy ils estoient obligez de passer la nuit dans les villages; heureux lorsqu'ils pouvoient trouver quelque hutte champestre où ils pûssent se mettre à l'abry des vents & de la pluye.

LXIV. *Il se met à la suite d'un Cavalier.*

Mais ce qui leur donnoit le plus de peine, c'estoit l'ignorance des chemins, car ils s'égaroient continuellement, & ne sça-

voient quelle route tenir. Un jour s'estant perdus dans une grande forest, ils rencontrent un Cavalier qui alloit à Meaco. Xavier s'offrit à porter sa malle & à le suivre par tout, s'il agreoit son service. Le Cavalier l'accepta, & luy ayant mis sa malle sur les épaules, poursuivit son chemin au grand trot. Le Saint le suivoit & couroit aprés luy au travers les ronces & les halliers, qui luy déchiroient les jambes, ce qu'il fit durant quelques journées.

LXV. *Il tombe malade de fatigue.*

Ses compagnons le suivoient de loin, & quand ils l'eurent atteint au lieu où le Cavalier l'avoit quitté, ils le trouverent si épuisé qu'à peine pouvoit il se soûtenir. Il avoit les pieds tout ensanglantez des ronces & des cailloux, les jambes si enflées du froid, qu'elles creverent en plusieurs endroits. Cependant toutes ces incommoditez ne l'empeschoient pas de marcher. Il estoit tout le voyage en oraison, & ne l'interrompoit que pour exhorter ses compagnons à la patience. Ceux qui ont sçû les travaux qu'il endura, tiennent pour un miracle qu'il n'y ait pas perdu la vie: mais quoy qu'il pût faire il fallut se rendre; car il tomba malade d'une grosse fiévre à la ville de Sacay, un mois aprés son depart d'Amanguchi. Ses compagnons l'ayant prié de faire quelques remedes, il n'en voulut jamais prendre, mais s'abandonna à la providence de Dieu qui luy rendit la santé.

LXVI. *Il se met en chemin & presche par tout.*

A peine fut-il delivré de sa fiévre, qu'il se remit en chemin, tout foible qu'il estoit. Il ne passoit ni Ville, ni Bourgade où il ne preschast, lisant son Catechisme & disant souvent, *Deos, Deos, Deos*; Il se servoit de ce mot Portugais pour signifier Dieu, tant parce qu'il ne trouvoit aucun terme dans la langue du Japon qui exprimast mieux la divinité, que pour la crainte qu'il avoit que ces idolâtres ne confondissent le nom du vray Dieu avec celuy de leurs Camis & de leur Fotoques. Les Japonnois voyant ce Predicateur en si mauvais ordre & avec un habit déchiré, bien loin de l'écouter luy faisoient mille insultes, & le poursuivoient souvent à coups de pierres en criant aprés luy, *Deos*, *Deos*, *Deos*, par dérision.

LXVII. *Il est en danger de sa vie.*

Quelques uns de ces Infideles, qui depuis ont receu le Bâptême, ont rapporté au Pere Antoine Quadros & à quantité d'autres personnes des Indes, que les Japonnois voyant que Xavier condamnoit publiquement les Sectes du Japon & se moquoit de leurs Dieux, avoient plusieurs fois attenté sur sa vie, & que Dieu l'avoit miraculeusement délivré de leurs mains; prin-

cipalement en deux rencontres, lorſqu'ayant parlé contre leurs Camis & leurs Fotoques, une multitude de ces idolâtres ſe ſaiſirent de luy & le traînerent hors de Ville, où il ſe mirent en eſtat de le lapider: mais il ſurvint une ſi furieuſe tempeſte, qu'ils furent tous contraints de s'enfuïr & de l'abandonner.

Il arriva donc enfin à Meaco avec ſes compagnons dans le mois de Février, l'an 1551. Le nom de cette Ville fameuſe, qui eſtoit le ſiege de l'Empire & de la Religion, & où le Cubo, le Dayri, & le Jaco tenoient leur Cour, donna un grand deſir au Pere d'y faire regner Jesus-Christ, & dy arborer l'étendart de la Croix: mais l'effet ne répondit pas à ſes deſirs; car Meaco, qui ſignifie en Japonnois, choſe digne d'eſtre veuë, n'eſtoit plus qu'une ombre de ce qu'elle avoit eſté autrefois: Les guerres & les incendies l'avoient entierement deſolée. Tout y eſtoit encore en trouble & en armes pour la revolte du Cubo; & tous les Rois qui s'eſtoit liguez contre luy s'eſtoient retirez en leurs terres: De maniere qu'il vit bien que le temps n'eſtoit pas favorable à ſes deſſeins. Cepandant il fit ſes efforts pour avoir audience du Cubo & du Dayri, mais ſa pauvreté faiſoit qu'il eſtoit rebuté de tout le monde; & comme il ſe preſentoit ſouvent au Palais, on luy demanda cent mille Caixos, qui font ſix cens écus de noſtre monoye, pour luy ménager une audience. Le Saint qui n'avoit pas d'argent fut obligé de ſe retirer, & ne ſe preſenta plus depuis. LXVIII. *Il arrive à Meaco.*

Se voyant donc fruſtré de ſon eſperance, il s'en va pour ſe conſoler, preſcher dans les places publiques. Il appelloit les paſſans, & invitoit ceux qu'il recontroit à le venir entendre: mais le bruit des armes & la confuſion qui eſtoit dans la Ville eſtoit cauſe qu'on ne s'arrêtoit point à l'écouter, ou qu'on ne faiſoit aucune reflexion ſur ce qu'il diſoit. Il demeura quinze jours à Meaco, où avant appris que le Dayri n'eſtoit plus qu'un Monarque en figure, & que Cuboſama ne commandoit abſolument que dans la Tence ou Guoquinay, il vit bien qu'il ſeroit inutile d'obtenir à grands frais permiſſion de preſcher par tout le Japon, puiſqu'il n'en eſtoit pas le maître: C'eſt pourquoy il prend reſolution de s'en retourner à Firando, ſe conſolant de ce quil avoit preſché Jesus-Christ dans la capitale du Japon, & de ce qu'il y avoit ſoufert beaucoup d'afronts pour la gloire de ſon ſaint Nom. Il regardoit cette tentative comme un premier aſſaut donné à l'idolâtrie, & comme un chemin frayé pour ceux LXIX. *Il preſche à Meaco.*

de sa Compagnie qui viendroient la combattre aprés luy. On peut dire, selon les termes du Sauveur, qu'ils sont entrez dans les travaux de ce saint homme & qu'ils ont moissonné ce qu'il avoit semé.

LXX. *Il s'en retourne à Amanguchi.*

Il s'embarqua donc sur une riviere, qui descendant des montagnes voisines arrose les campagnes, & vient baigner les murailles de Meaco, puis se va rendre en un bras de mer qui tire vers Sacay. Son compagnon le Frere Fernandez dit, qu'estant dans le vaisseau il ne pouvoit détourner les yeux de cette superbe Ville, & qu'il chanta plusieurs fois ce Pseaume de David: *In exitu Israël de Ægypto*; dans la pensée que comme Dieu tira son peuple du milieu de l'Egypte, il tireroit un jour les habitans de cette Ville de l'ignorance & de l'infidelité où ils estoient plongez.

LXXI. *On tasche de luy persuader de se vestir plus proprement.*

Le Saint estant arrivé à Firando où estoient les Portugais, & où il avoit laissé le Pere Cosme de Torrez, il luy raconta le succés de son voyage, & luy declara qu'il avoit dessein de retourner à Amanguchi, puis qu'aprés Meaco c'estoit la Ville la plus considerable du Japon. Le P. de Torrez & tous les Portugais approuverent son dessein : mais ils luy representerent que les Japonnois estoient des gens qui regardoient plus les dehors d'un homme que le dedans ; que si on ne frapoit leurs yeux par quelque éclat exterieur, on n'entreroit jamais dans leurs esprits ; que la mal-propreté les rebuttoit, & ne leur donnoit que du mépris pour ceux qui leur parloient ; qu'il falloit un peu condescendre à leur infirmité, & leur donner quelque idée de la grandeur de nostre Religion par la majesté de ses Ministres ; que l'Eglise vouloit qu'on celebrast ses mysteres avec toute la magnificence possible, & que Dieu même dans l'ancienne Loy avoit voulu que ses Pontifes fussent couverts d'or & de pierreries, pour imprimer au peuple de la veneration pour eux ; que lorsqu'on auroit presché aux Japonnois les maximes de l'Evangile & les tresors qui sont renfermez dans la pauvreté, il seroit temps d'en faire une profession publique : mais qu'à present qu'ils n'avoient de l'estime que pour les richesses & pour les grandeurs du monde ; ce n'estoit pas le moyen de les gagner, que de paroître devant eux comme des gueux & des mendians ; & qu'ils ne se persuaderoient jamais, quoy qu'on leur pût dire, que des hommes Apostoliques qu'ils voyoient si mal en ordre & dépourvûs de toutes choses, vinssent purement au Japon pour leur salut : mais

qu'ils croiroient plûtost que c'estoit leur or & leur argent qui les attiroit, & que la Religion n'estoit qu'un pretexte pour s'enrichir de leurs dépoüilles.

Xavier qui avoit horreur de ce faste mondain, & qui ne s'estoit point servi jusqu'alors de ces armes materielles pour toucher les cœurs, mais des spirituelles: je veux dire de l'humilité, de la pauvreté & de la patience de Jesus Christ, forma beaucoup d'opposition à leur dessein, & tascha de détruire leurs raisons, en leur representant que la conversion du monde n'estoit pas l'ouvrage de la sagesse humaine, mais de la force de Dieu qui vouloit avoir toute la gloire de ces conquestes; Que les Apostres ne s'estoient point vêtus de soye ni de brocard, pour trouver entrée dans le Palais des Rois; que Jesus-Christ n'auroit pas l'honneur d'avoir subjugué toutes les nations de la terre, s'ils s'étoient servis d'autres armes que de celle de la Croix; Que le neant estant l'origine de nostre création, il le devoit estre aussi de nôtre reparation; Que le Fils de Dieu avoit basti son Eglise sur la pauvreté, & qu'il avoit fait son premier sermon sur le denuëment de l'esprit; que c'est sur ces mêmes fondemens que l'Eglise du Japon devoit estre bastie; que tous les moyens humains ne pouvoient produire un ouvrage si grand & si considerable; qu'il n'y avoit que Dieu qui luy pût donner credit parmy ces nations barbares: & que si les Japonnois avoient quelque soupçon qu'il vint chez eux pour s'enrichir, ils seroient bien-tost desabusez, lorsqu'ils le verroient refuser l'or & l'argent qu'ils luy presenteroient.

LXXII. *Xavier s'y oppose.*

Sans doute, repartirent les Pourtugais; mais comment vous « en presentera-t'on, si vous ne faites aucun present aux Rois que « vous visitez? Ne sçavez-vous pas que c'est la coûtume du païs, & « qu'on ne se presente jamais les mains vuides devant eux? Quelle « estime auront-ils pour un homme miserable en apparence, qui « vient détruire leur Religion, & qui leur en propose une autre, « dont les Sectateurs sont reduits à la mendicité? Il faut absolu- « ment que vous fassiez un peu de violence à vostre modestie, & « que vous souffriez qu'on vous donne une robe au lieu de la « vostre qui est toute déchirée. «

Xavier eut bien de la peine à s'y resoudre; mais enfin aprés avoir fait beaucoup de prieres à Dieu & reconnû qu'il devoit relascher quelque chose de son austerité pour trouver accés auprés de cette nation superbe, il se laissa vestir d'une robe neuve que

LXXIII. *Il accepte une robe neuve.*

quelques Marchands Portugais luy donnerent, se faisant tout à tous, comme parle l'Apostre, pour gagner tout le monde à Dieu. Et parce qu'il avoit reconnu dans son sejour à Meaco, que la sainte pauvreté (comme il disoit luy-même en riant) luy avoit fait souffrir un affront signalé, l'ayant empêché d'avoir audience de l'Empereur, il se resolut, du conseil encore de ses amis, d'offrir au Roy d'Amanguchi les presens que le Gouverneur des Indes & l'Evêque de Goa luy avoient envoyé pour les presenter au Dayri & au Cubo. C'estoit une petite horloge sonnante, un instrument de musique, & quelques autres ouvrages d'Europe qu'on n'avoit point encore vûs au Japon. Il les avoit laissez à Firando lorsqu'il alla à Meaco, mais il s'en chargea retournant à Amanguchi, & prit avec luy le Frere Fernandez, Bernard, & un autre Japponois.

LXXIV. *Il retourne à Amanguchi.* Estant arrivé à cette grande Ville où il estoit connu, & dans un autre équipage qu'il n'avoit esté auparavant, il va faire la reverence au Roy, & parce qu'il luy portoit des presens, il n'eut pas de peine à obtenir audience. Estant entré dans le Palais il luy presente des lettres de la part du Vice Roy des Indes & de l'Evêque de Goa qui luy recommandoient le Pere Xavier comme un homme de consideration parmy eux, & le prioient de le traiter favorablement. Ensuite il luy fit ses presens, que le Roy receut avec beaucoup d'estime & de satisfaction, comme choses rares qui n'avoient encore point paru dans le Japon. En reconnoissance il luy envoya le jour même une grosse somme d'or & d'argent; mais il fut bien surpris lorsqu'il vit que le Pere la refusa & la renvoya. *Quoy!* disoit-il, *nos Bonzes ont un desir insatiable d'amasser de l'or & de l'argent, & ce Bonze d'Europe n'en veut point?*

LXXV. *Il obtient permission de prescher.* Ce refus le fit admirer dans la Cour: mais on fut encore plus étonné, lorsque le Roy desirant sçavoir s'il n'y avoit rien dans son Royaume qui luy fût agreable, il luy demanda pour toute grace la permission de prescher la Loy du vray Dieu, l'assurant de nouveau que c'estoit l'unique motif de son voyage, & la plus grande faveur qu'il pût recevoir de sa Majesté. Ce fut alors que le Roy & toute sa Cour furent persuadez, qu'un homme aussi zelé & aussi desinteressé qu'estoit Xavier, estoit un homme d'un grand merite; & qu'il devoit estre traité d'une autre maniere qu'il n'avoit esté la premiere fois. Il assembla donc son Conseil, & fit ensuite publier un Edit qui fut affiché par tous les

les carrefours de la Ville par lequel il luy permettoit à luy & à ses compagnons, de prescher leur Loy dans toutes les terres de son obéïssance, & à ses sujets de l'embrasser s'ils le vouloient ainsi. Il défendoit sous des peines tres-griéves à quelque personne que ce fût de les maltraiter ou traverser dans leurs fonctions; & pour comble de faveur, il leur assigna pour leur logement un ancien Monastere de Bonzes, avec une belle place pour bâtir une Eglise.

Ils ne furent pas plûtost établis qu'un grand nombre de gens accourut chez eux; les uns par politique & pour plaire au Prince; les autres par curiosité, & pour apprendre quelque chose de nouveau; D'autres enfin pour observer lenr conduite, & pour examiner leurs paroles. C'estoient les Bonzes principalement qui venoient dans cet esprit. Ils témoignoient d'abord d'estre assez contents de le voir: mais ayant remarqué qu'il condamnoit les vices ausquels ils estoient sujets, ils prirent resolution de le perdre, & de le traverser dans tous ses desseins. Or comme toutes sortes de gens venoient en foule en son logis pour luy proposer leurs doutes & qu'ils disputoient avec beaucoup de chaleur, la maison ne desemplissoit point, & ces visites continuelles emportoient tout le temps de ce saint homme. LXXVI. *Il est visité de toutes parts.*

C'est ce qu'il declare dans une lettre qu'il écrivit au Pere Ignace sur son voyage du Japon. Il luy marque les qualitez qui estoient necessaires aux ouvriers de la Compagnie qu'on y vouloit envoyer. Entre'autres qu'il falloit que ce fussent des hommes d'une vie irreprochable, parce que les Japonnois estoient « des gens qui jugeoient de l'interieur par l'exterieur, & de la bonne « Doctrine par les bonnes mœurs; qu'il falloit de plus qu'ils « eussent une grande capacité & beaucoup d'esprit, parce que cette « nation a des hommes sçavans qui ne se rendent jamais, à « moins que d'estre convaincus par des raisons évidentes; qu'il « falloit encore que ces Missionaires fussent prests à souffrir des « necessitez extrêmes, & qu'ils fussent d'un courage intrepide, « pour vivre dans des perils continuels, & pour mourir même s'il « en estoit besoin dans d'effroyables tourmens. De plus qu'il estoit « expedient qu'ils fussent bien versez en l'Astrologie & aux Mathematiques, « parce que les Japonnois sont fort curieux de sçavoir « comme se font les éclypses de la Lune & du Soleil, & pourquoy « la Lune change si souvent de face, & que par ces sciences « curieuses on trouvera le moyen d'entrer dans leurs esprits. « LXXVII. *Qualitez requises à un Missionaire Japonnois.*

Aprés avoir fait ce portrait des Missionnaires du Japon, il ajoute que ces ouvriers Evangeliques doivent s'attendre à estre bien plus traversez qu'ils ne pensent. *Ils seront fatiguez*, dit il, *à chaque heure du jour & une partie de la nuit par des visites importunes & des questions ennuyeuses. Ils seront appellez incessamment dans les maisons des personnes de qualité, ils n'auront pas quelquefois le loisir de faire oraison & de se recüeillir, ils ne pourront peut estre pas dire la Messe ni leur Breviaire. Ils pourront encore moins avoir le temps de manger & de prendre un peu de repos: Car on ne peut croire combien les Japonnois sont importuns & incommodes aux étrangers dont il ne font aucun cas. Jugez ce qu'il auront à souffrir quand on s'élevera contre leur Secte & qu'on reprendra hautement leur vices & leurs erreurs.* C'est ce que saint Xavier fit sçavoir à saint Ignace touchant la Mission du Japon.

Au reste si ce Saint & ses compagnons avoient de la peine dans leurs logis, ils n'avoient pas moins à souffrir dans les places publiques où ils preschoient incessamment, le Pere Xavier d'un costé & le F. Fernandez d'un autre: car outre qu'ils estoient mal nourris, & fatiguez au dernier point, aprés qu'ils avoient fait leur sermon, il falloit répondre à toutes les questions qui leur estoient proposées. D'abord on se moquoit d'eux: mais comme ils éclaircissoient avec beaucoup de netteté, de douceur & de modestie les doutes qu'on leur proposoit & qu'ils contentoient generalement tous les esprits; on commença à goûter leur doctrine, & à reconnoître la verité de leur sainte Loy. Cependant personne ne demandoit le Baptême; plusieurs le desiroient, mais la crainte du monde les empeschoit de se declarer & de faire ce premier pas; ce qui affligeoit extrémement l'homme de Dieu qui voyoit ses travaux sans fruit: mais enfin la Foy triompha du respect humain par un outrage qu'on fit au Frere Fernandez son compagnon, & qu'il souffrit avec patience. Voicy comme la chose arriva.

LXXVIII. *Un noble Japonnois converti par la patience du compagnon de S. François Xavier.*

Ce bon Religieux preschoit en un des lieux de la Ville le plus frequenté, où plusieurs personnes s'arrestoient, & même des gens d'esprit, pour sçavoir ce que disoit cet étranger. Comme il estoit au milieu de son discours voicy un insolent qui s'approche de luy, & aprés s'estre mocqué de ce qu'il disoit, tire un gros crachat du fond de son estomac & luy en couvre le visage. Toute l'assistance fut indignée de cette action brutale: Il n'y eut que Fernandez, qui sans dire un seul mot & sans faire paroître aucu-

ne émotion, prend son mouchoir & s'estant essuyé continuë son discours comme si de rien n'eût esté. Chacun fut surpris de sa moderation, & conçut en même temps une haute idée de sa vertu & de la Religion qu'il enseignoit.

Mais entre les autres, il se trouva dans l'assemblée un homme d'honneur fort declaré contre la Foy Chrétienne, & qui assistoit là plûtost pour contredire le Predicateur que pour profiter de ses sermons Cet homme ayant remarqué la patience & la douceur avec laquelle Fernandez avoit souffert une insulte si honteuse, conclut aussi-tost qu'il n'estoit pas possible qu'une Religion ne fût divine, qui enseignoit à mépriser l'honneur que les hommes recherchent avec tant de passion, & à venir chercher jusqu'au bout du monde des mépris & des affronts signalez, dont tous les hommes ont tant d'horreur; que ces hommes n'avoient aucun interest de les venir tromper; qu'il leur en coûteroit trop si c'étoit leur dessein, qu'il se trouveroit peu de personnes qui voulussent faire ce métier à si grands frais; qu'on doit juger d'une arbre par ses fruits, & d'une Religion par la vertu de ceux qui la pratiquent; que ces gens avoient de l'esprit, & que puisqu'ils s'exposoient volontairement a la mort, & à toutes sortes de tourmens pour les veritez qu'ils preschoient, ils devoient avoir des assurances infaillibles de l'éternité bien-heureuse qu'ils esperoient, & de la malheureuse dont ils les menaçoient; qu'ils ne couroient point aprés l'or & l'argent comme les Bonzes, mais qu'ils estoient desinteressez, ne cherchant qu'à étendre le domain de Dieu Createur du monde, & à sauver les ames qui luy estoient si cheres; qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui pût inspirer de semblables desseins, & que les deux éternitez qu'ils preschoient estoient des choses si considerables, qu'encore qu'on en doutast, la prudence vouloit qu'on ne s'exposast pas à perdre de si grands biens & à s'exposer à de si grands maux.

Ayant fait ces reflexions, comme il le confessa luy-même, & estant fortifié singulierement de la grace de Dieu, incontinent aprés la predication il va trouver le Pere Xavier dans le Monastere où il logoit, & demande à estre baptisé. Le Pere l'ayant instruit le baptisa solemnellement: & c'est-là la premiere conqueste qu'il fit à Amanguchi, qui fut suivie de quantité d'autres que la patience d'un Religieux persuada plus fortement que tous ses discours & ses raisonnemens.

LXXIX. *Autre conversion.* Cette conversion fit grand bruit dans Amanguchi. Plusieurs, que la crainte du monde empeschoit de se déclarer, encouragez par cet exemple, receurent le Baptême. Il y en eut en deux mois plus de cinq cens qui furent baptisez. De ce nombre fut un jeune homme de vingt cinq ans, fort estimé dans le païs pour la subtilité de son esprit, & pour son grand sçavoir : car il avoit étudié dans les plus fameuses Academies du Japon. Il estoit venu à Amanguchi pour se faire Bonze, fort irresolu neanmoins quelle Secte il suiveroit, parce qu'il n'en trouvoit point dans tout le Japon qui contentast son esprit, & qui fût à son goût. Il estoit convaincu qu'il falloit qu'il y eût un premier principe, & on n'en parloit point dans les Academies des Bonzes; ce qui ne luy plaisoit pas. Enfin ayant oüy parler d'un Religieux European qui preschoit dans Amanguchi, c'estoit le Pere Xavier, il voulut l'entendre. Dés-lors qu'il l'oüit parler de la creation du monde & des autres principes de nostre Religion, il en fut si satisfait, qu'il alla sur l'heure même trouver le Pere, & aprés quelques conferences qu'il eut avec luy, il se fit Chrétien & receut le Baptême. On luy donna le nom de Laurent. Comme il estoit charmé de l'entretien qu'il avoit eû avec le Pere, il ne pouvoit le quitter, & le conjura même de luy donner quelque appartement dans son logis. Xavier le luy accorda tres-volontiers, prévoyant que Dieu se serviroit de ce jeune homme pour l'établissement de son Eglise dans ce païs. En effet Xavier le receut dans la Compagnie de JESUS, & c'est luy qui a exercé l'espace de trente ans le ministere de la predication, avec tant de succés & tant d'éclat, qu'il convertit un tres-grand nombre de Seigneurs qui furent depuis les colomnes de l'Eglise du Japon.

LXXX. *Il découvre les ruses des Bonzes.* Il gagna aussi plusieurs jeunes gens qui demeuroient parmy les Bonzes, & qui étudioient pour estre receus dans leurs Monasteres. Tous ces nouveaux Chrétiens découvrirent à saint François Xavier la méchante vie de ces Ministres de Satan, & les artifices dont ils se servoient pour abuser les peuples. Le Pere informé de leur conduite, & n'ayant plus rien à ménager avec eux, comme estant les mortels ennemis de la Religion Chrétienne, commença à découvrir publiquement leurs tromperies, & à refuter leurs erreurs. Et parce qu'il ne pouvoit combattre toutes les Sectes en particulier, il en entreprit une qui avoit plus de vogue, & dont la ruïne attiroit celle de toutes les autres.

Ces Bonzes enseignoient qu'il n'y avoit que cinq commande-

mens necessaires au salut: sçavoir de ne tuer personne; de ne manger point de chair d'aucun animal qu'on eût fait mourir; de ne point dérober; de ne point commettre d'adultere; de ne point mentir, & de ne point boire de vin. Ces imposteurs ajoûtoient, que leurs Dieux voyant bien que ceux qui vivoient dans le commerce du monde, ne pouvoient pas accomplir ces commandemens, se contentoient que les Bonzes les gardassent pour eux; mais à condition qu'ils leur bâtiroient, & fonderoient de beaux Monasteres, & leur feroient de grosses aumônes. Ils avoient même l'impudence de les asseurer que quelques crimes qu'ils eussent commis, tout leur seroit pardonné, pourvû qu'ils leur fissent de grands biens, & qu'ils avoient même le pouvoir de retirer de l'Enfer par leurs prieres ceux qui aprés leur mort y avoient esté condamnez.

Il n'y a point d'erreur dont les Japonnois soyent plus entestez que de celle-là; mais il y en a une autre qui regarde les femmes qui leur estoit d'un grand profit: car ils enseignoient qu'il estoit impossible que les femmes fussent sauvées; qu'une seule commettoit plus de pechez que n'en commettoient tous les hommes ensemble; Qu'une creature si vile & si défectueuse ne pouvoit jamais entrer dans le Paradis; qu'il n'y avoit qu'un seul moyen d'asseurer leur salut, qui estoit de donner une bonne partie de leurs biens aux Bonzes. C'est ainsi que les Heresiarques dans tous les siecles, on fait valoir autant qu'ils ont pû le merite de l'aumône pour profiter des charitez des hommes & des femmes qui suivoient leur parti.

Il y avoit à Amanguchi un grand Seigneur, qui estoit le premier Prince du Royaume nommé Naetondono, lequel estant persuadé luy & la Princesse sa femme de la verité de nostre Religion, differoient neanmoins de l'embrasser, se persuadant qu'ils seroient sauvez infailliblement par leurs Aumônes: car ils fournissoient au Pere & à ses compagnons tout ce qui estoit necessaire pour leur nourriture, & faisoient des grandes liberalitez à ceux qui se rendoient Chrétiens. Mais parce qu'ils avoient fondé quantité de Monasteres aux Bonzes, & qu'ils continuoient à leur faire de grands biens, ils croyoient toûjours que le vray Dieu que Xavier leur preschoit leur tiendroit compte des charitez qu'ils faisoient à tous les miserables.

Le Pere touché de compassion de leur aveuglement, & desirant de les retirer de cette erreur, entreprit de découvrir l'imposture des Bonzes. Je serois trop long si je voulois rapporter

tous ses discours : mais il est certain qu'il les confondoit devant tout le monde ; de maniere qu'ils ne sçavoient que luy répondre, sinon qu'ils ne pouvoient subsister sans cela, & qu'il falloit que chacun vécût de son métier. Cependant je ne trouve pas que ce grand Seigneur ait embrassé la Foy.

Or comme la Noblesse desabusée par les discours de Xavier, ne faisoit plus d'aumônes aux Bonzes, la pluspart de ces Prestres deserterent leurs Monasteres & renoncerent à leur profession, pour prendre l'habit seculier. Les Camis aussi & les Fotoques commençoient à perdre leur credit, & tout le monde regardoit le Pere Xavier comme un homme que personne n'égaloit en science & en vertu.

LXXXI. *Il fait des miracles dans Amanguchi.*

Mais ce qui augmenta l'estime qu'on avoit conceuë de sa sainteté dans Amanguchi, furent les miracles qu'il y fit : car il guerissoit toutes sortes de maladies avec l'eau benite & le signe de la Croix. Il rendit sur le champ l'oüie à un sourd, & la parole à un muet. Et ce qui est bien plus étonnant, & qui doit passer pour un des grands prodiges dont on ait oüi parler, c'est que les Japonnois, principalement les Bonzes, luy faisant tout à la fois une infinité de questions sur des matieres tres differentes & qui n'avoient aucune liaison ensemble : bien plus qui estoient même souvent opposées, telles que sont l'immortalité de l'ame & le mouvement des Cieux, les éclypses du Soleil ou de la Lune, les couleurs de l'Arc en Ciel, le peché, la grace, le Paradis & l'Enfer ; il satisfaisoit à toutes d'une seule réponse, & prononçant quelques mots tout le monde y trouvoit l'éclaircissement qu'il desiroit, comme s'il eût parlé à chacun en particulier, Dieu multipliant ses paroles dans les oreilles des auditeur & leur donnant un sens conformes à la question qu'on luy avoit faite ; de même que la manne avoit le goût de la viande que chacun desiroit, & que les Apostres parlant d'une seule langue, estoient quelquefois entendus de plusieurs differentes nations.

Les Japonnois s'apperceurent souvent de cette merveille, & en estoient dans l'admiration. Ils remarquoient bien qu'il n'y avoit que Xavier qui fît ce prodige. Car aprés son départ d'Amanguchi, le pere Cosme de Torrez ayant pris sa place, les Bonzes disoient : *Celuy-cy n'a pas le grand sçavoir du Pere François ni l'art de resoudre plusieurs doutes avec une seule réponse.*

Il est fait mention de ce miracle dans le procés de sa cano-

nisation. Voicy ce que le Pere Antoine Quadras, qui alla au Japon quatre ans aprés le Pere Xavier, en écrivit au Pere Jacques Miron Provincial de Portugal. *Un Japonnois m'a dit qu'il avoit veu faire trois miracles dans le Japon au Pere Maistre François. Il fit parler & marcher un homme qui estoit muet & paralytique. Il rendit la parole à un autre muet, & l'oüie à un sourd. Ce Japonnois m'a dit encore que le Pere François estoit estimé au Japon le plus grand homme de l'Europe, & que les autres Peres de la Compagnie ne le valoient pas, parce qu'ils ne sçavoient répondre qu'à un homme à la fois: au lieu que le Pere François décidoit par une seule parole dix ou douze questions qu'on luy faisoit. Comme je luy dis que cela venoit peut-estre de ce que les questions estoient semblables, il m'asseura le contraire, & me dit qu'elles estoient toutes fort differentes. Il m'ajoûta enfin que cela n'estoit pas extraordinaire, mais tres-commun au Pere François.*

LXXXII. *Il a le don des langues.*

Ce fut dans la même Ville d'Amanguchi, que Dieu luy rendit le don des langues qu'il avoit eu dans les Indes: car sans avoir jamais appris la langue Chinoise, il preschoit tous les matins en Chinois aux Marchands de la Chine qui trafiquoient à Amanguchi, & qui y estoient en grand nombre. Il preschoit l'aprés dînée aux Japonnois en leur langue, mais si familierement & si naturellement, qu'à l'entendre on ne l'auroit pas pris pour un étranger.

LXXXIII. *Ferveur des premiers Chrétiens.*

Xavier ne fut gueres plus d'un an à Amanguchi, & il y confera le Baptême à plus de trois mille personnes: entre lesquels il y avoit plusieurs Seigneurs de qualité qui aimerent mieux perdre les bonnes graces des Rois de la terre, que celle du Roy du Ciel. Ils dresserent aussi tost une Eglise où ils s'assembloient tous les jours pour oüir la parole de Dieu, & pour assister aux divins mysteres. C'estoit une chose admirable, au rapport même de saint François Xavier, de voir qu'on ne parloit que de Jesus Christ dans toute la Ville, & que ceux qui avoient esté les plus ardens à combattre la Foy Chrétienne, la défendoient avec le plus de zele, & l'observoient avec le plus de ferveur. Le Saint en recevoit une satisfaction extréme, comme il le declara quelque temps aprés dans une lettre qu'il écrivit aux Peres Jesuites d'Europe en ces termes.

Quoy que je sois déja tout blanc, je suis plus vigoureux & plus robuste que je n'ay jamais esté: car les fatigues qu'on prend pour cultiver une nation raisonnable qui aime la verité, & qui desire son pro-

pre salut donnent bien de la joye. Je n'ay en toute ma vie goûté tant de consolations qu'à Amanguchi, où une grande multitude de gens venoit m'entendre avec la permission du Roy. Je voyois l'orgueil des Bonzes abbatu, & les plus fiers ennemis du nom Chretien soûmis à l'humilité de l'Evangile. Je voyois les transports de joye où estoient ces nouveaux Chrétiens, quand aprés avoir surmonté les Bonzes dans la dispute, ils retournoient tout triomphans. Je n'estois pas moins ravi de voir la peine qu'ils se donnoient à l'envie l'un de l'autre, pour convaincre les Gentils, & le plaisir qu'ils avoient à raconter leurs victoires; par quelles manieres ils gagnoient les esprits, & comment ils exterminoient les superstitions payennes. Tout cela me causoit une telle satisfaction, que j'en perdois le sentiment de mes maux. Ah plût à Dieu, que comme je me ressouviens de ces consolations que j'ay reçuës de la misericorde divine au milieu de mes travaux, je pusse non seulement en faire le recit, mais encore en donner l'experience, & les faire un peu sentir en nos Academies de l'Europe: je suis asseuré que plusieurs des jeunes gens qui étudient viendroient employer à la Conversion du peuple idolâtre, ce qu'ils ont d'esprit & de force, s'ils avoient une fois goûté les douceurs celestes qui accompagnent nos fatigues. Telles estoient les delices de ce grand Serviteur de Dieu. Tel le progrés que faisoit la Religion dans cette Ville idolâtre. *Ce fut là*, dit il, *que preschant & disputant tous les jours avec des Bonzes & des sorciers, Dieu nous fit la grace de remporter beaucoup de victoires sur eux, & de gagner quantité d'ames qui embrassoient la Foy, & même des plus nobles & des plus sçavans.* Il ajoûte que ces gens estoient surpris, lorsqu'il leur parloit d'un Dieu principe & Createur de toutes choses, parce que leurs Bonzes ne parloient jamais de cette grande & importante verité.

LXXXIV. *Difficultez proposées par les Bonzes à saint François Xavier.*

Cependant quoy que ces peuples goûtassent extrémement la doctrine du Pere, il y avoit des choses, comme il le declare luymême, qui leur sembloient dures dans nostre Religion. Voicy les points qu'il a marquez, & qu'il est bon de rapporter icy. Il dit donc qu'ils avoient de la peine à croire la creation du monde, par la raison que les Chinois qu'ils estiment les plus sçavans de tous les hommes, & dont ils ont tiré leur Religion, n'en avoient point fait mention.

Ensuite ils nous faisoient, dit ce Saint, *beaucoup de questions sur ce premier principe dont nous leur parlions. Ils nous demandoient s'il estoit de sa nature bon ou mauvais, & si les biens & les maux procedoient de luy. Nous leur répondions qu'il n'y avoit qu'un seul premier*

premier & ſouverain principe parfaitement bon, ſans aucun mélange de mal. Mais c'eſt ce qu'ils ne goûtoient pas, parce qu'ils eſtiment que les Diables ſont méchans de leur nature, & ennemis des hommes: par conſequent qu'il ne les auroit jamais créez s'il eſtoit bon comme nous le diſions. Nous repliquons à cela que Dieu avoit créé les Diables bons & parfaits, mais qu'ils s'étoient pervertis par leur malice, en punition de quoy Dieu les avoit condamnez à des ſupplices éternels.

Ils objectoient à cela qu'un Dieu qui tiroit de ſi terribles vangeances de ſes creatures, n'étoit pas bon, mais cruel. S'il a créé les hommes, diſoient-ils, pour l'honorer, pourquoy permet-il qu'ils ſoient tentez & tourmentez par les Diables? Et s'il eſt bon, devoit-il créer les hommes avec la foibleſſe & l'inclination qu'ils ont au mal? ne devoit-il pas plutoſt les exempter de toutes ces miſeres? Ils ajoûtoient que ce Dieu ne pouvoit pas eſtre bon, qui avoit bâti cette effroyable priſon de l'Enfer dans le centre de la terre, & qui ne ſeroit jamais touché de compaſſion des tourmens que ſouffrent ceux qui y ſont condamnez. Enfin que s'il étoit bon il n'auroit pas preſcrit aux hommes des Loix ſi rigoureuſes & ſi difficiles à obſerver. Que pour eux ils avoient une Religion bien plus raiſonnable que la noſtre, puiſqu'ils croyoient que ceux qui l'avoient fondée, retiroient de l'Enfer ceux qui imploroient leur clemence. En un mot ils ne peuvent ſouffrir qu'on diſe que les hommes ſont precipitez dans l'Enfer, ſans eſperance d'en ſortir jamais. D'où ils concluent que leur doctrine eſt mieux fondée dans la pieté & dans la clemence que la noſtre. Voilà les objections que les Japonnois faiſoient à ſaint François Xavier.

Quelqu'un peut-eſtre s'étonnera, que ce Saint ait propoſé les queſtions que faiſoient ces Infidelles, & qu'il n'ait pas rapporté les réponſes qu'il leur a faites: car ces doutes peuvent ébranler quelques eſprits qui ne ſont pas trop bien établis dans la Foy; Et il ſemble qu'il eſtoit de la prudence & de la charité, ou de les ſupprimer, ou d'y ſatisfaire. LXXXV. *Pourquoy S. François Xavier n'a point écrit ſes réponſes.*

Pour répondre à cette difficulté, il ne faut que ſçavoir que ſaint François Xavier fait ce recit aux Peres de la Compagnie de Jesus qui eſtoient en Europe (car c'eſt l'inſcription de ſa lettre): c'eſt à dire, à de tres habiles Theologiens qui devoient ſçavoir la ſolution de ces difficultez que les idolâtres de tout temps ont formées contre noſtre Religion, & que les ſaints Peres ont détruites, entr'autres Tertullien, Origene, S. Auguſtin, & S. Thomas dans ces grand Livres qu'ils ont faits contre les Gentils; que ce Saint eſtoit trop modeſte pour inſtruire ceux qu'il eſtimoit ſes maî-

tres; qu'il auroit donné sujet de croire qu'il y auroit eût de l'ostentation & de la vanité dans le recit qu'il eût fait de ses réponses, les exposant à des gens qui n'avoient pas besoin de ses lumieres; qu'il leur propose ces questions, afin que ceux qu'il invitoit à venir au Japon fussent preparez à les résoudre; que c'est une lettre qu'il écrit du bout du monde, & que pour répondre à chaque article il eût fallu composer un gros Livre C'est donc un effet de la sagesse de cet Apostre des Indes, de n'avoir pas mis ses réponses par écrit.

Mais il n'en est pas ainsi d'un Historien: Comme son ouvrage est lû des hommes & des femmes, des habiles gens & des ignorans; il ne doit rien rapporter qui puisse ébranler la foy, ou choquer les bonnes mœurs; & par cette raison je devrois ce semble supprimer ces questions, qui peuvent donner de la peine à quelques esprits foibles. C'estoit le parti que je voulois prendre. Mais ayant remarqué qu'elles sont non seulement dans les lettres de ce Saint, mais encore dans sa vie: & qu'un libertin Protestant les a enflées, grossies, & empoisonnées dans une relation fabuleuse qu'il a donnée au public; je n'ay pû me dispenser de les faire entrer dans cette Histoire, & je croy qu'il est de mon devoir d'apporter les réponses que saint François Xavier probablement a faites à ces difficultez. Ce sera lorsque je rapporteray quelques disputes memorables que le Pere Xavier & le Pere de Torrez ont eûës avec les Bonzes de Bungo & d'Amanguchi.

Cependant il est bon de remarquer que ce Saint, qui estoit un tres habile Theologien, répondit à ces questions avec tant de force & de netteté, qu'il satisfit parfaitement tous les esprits. C'est ce qu'il declare en ces termes qu'il ajoûte. *Nous avons avec l'aide de Dieu donné la solution de toutes ces objections; de telle maniere qu'il ne leur est resté aucun scrupule dans l'ame. Aprés beaucoup d'interrogations nous baptisasmes plus de cinq cens personnes, & tous les jours le nombre des Fideles s'augmente.*

Sur la fin de cette même lettre il declare qu'estant à Amanguchi, il se faisoit un grand concours d'idolâtres pour l'entendre, & qu'il ressentoit une joye dans son ame telle qu'il n'avoit jamais sentie: *Car je voyois*, dit il, *l'orgueil de Bonzes abbatu par les grandes victoires que nous remportions sur eux.* Et dans la lettre neuviéme du Livre troisiéme il dit ces paroles: *Plusieurs Bonzes assistoient souvent à nos sermons, & plusieurs Seigneurs de la*

Cour avec une grande multitude de peuple: En sorte que nostre Maison étoit presque toujours remplie, & plusieurs étoient obligez de demeurer dehors. Ils nous firent un grand nombre de questions, & nous leur fismes des réponses si justes, qu'ils reconnurent évidemment la fausseté de leurs superstition, l'imposture de leurs Docteurs, & la verité de la Religion Chrétienne. Aprés donc les questions & les combats de plusieurs jours enfin ils se confesserent vaincus, & commencerent a embrasser la Foy de Jesus-Christ.

Ce Saint ajoûte que dans toutes les disputes qu'il a euës avec eux, il les a toujours confondus & rendus muets; Que tous les assistants estoient si contens des réponses qu'il faisoit à leurs demandes, qu'il n'y avoit personne qui n'avoüast qu'il avoit triomphé de tous ses ennemis, & que pour marque de la victoire remportée sur eux, les Japonnois mêmes nouvellement convertis alloient attaquer les Bonzes, disputoient avec eux, & les faisoient tomber dans des contradictions manifestes, qui est la plus grande confusion que puisse souffrir un homme de lettres dans le Japon.

Je laisse quantité d'autres témoignages de ce même Saint, qui marquent qu'il a parfaitement satisfait tous les esprits sur les questions qui luy ont esté proposées. Et quand il ne le diroit pas, la conversion de tant de Rois, de tant de Seigneurs, de tant de Bonzes, de tant de sçavans & de tant de peuples Japonnois qui ont embrassé la Religion Chrétienne, & qui sont morts dans des tourmens horribles pour sa défense, est une preuve incontestable qu'ils ont tous esté convaincus de la verité de nostre foy, & qu'il n'y a qu'un Apostat sans religion & sans conscience qui ose dire, qu'on a converti plus de six cens mille ames dans le Japon, sans avoir pû satisfaire à leurs doutes. Revenons à nostre Histoire.





HISTOIRE DE L'EGLISE DU JAPON.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Saint François Xavier quitte Amanguchi pour aller au Royaume de Bungo. Les Portugais lui persuadent de paroistre avec éclat devant le Roy. Sa marche & son entrée pompeuse dans le Palais. Le Roy le reçoit avec beaucoup d'honneur, & le fait manger à sa table. Le Pere travaille à sa conversion; il luy fait un discours en faveur des pauvres, & presche dans les places publiques. Conversion d'un fameux Bonze. Le plus sçavant d'entre eux vient au Palais, & dispute en presence du Roy contre le Pere, qui le rend confus. Tumulte populaire contre le Saint. Les Portugais se sauvent dans leurs vaisseaux, & taschent vainement de tirer le Pere du danger où il estoit d'estre égorgé. Le Capitaine des Portugais retourne dans la Ville,

resolu de mourir avec luy. La sedition estant appaisée, le Saint entre une second fois en dispute avec les Bonzes. Il répond aux difficultez qui luy sont proposées, & prouve les principales veritez de nostre Religion, à sçavoir qu'il y a un Dieu, & qu'il n'y en peut avoir qu'un; Pourquoy il a laissé tomber le premier Ange & le premier homme; Qu'il estoit convenable qu'il se fist homme, que sa vie fust contraire à celle du monde, & qu'il mourust en Croix pour nous sauver. Pourquoy il a laissé si longtemps le Iapon dans les tenebres de l'infidelité. Questions que les Bonzes d'Amanguchi firent au Pere Cosme de Torrez compagnon de saint François Xavier, de la nature de l'ame; de l'existence & de l'unité d'un Dieu; Ce que c'est que le Demon; Pourquoy Dieu luy permet de nous tenter; Pourquoy l'homme est sujet à tant de miseres; De l'éternité des peines de l'Enfer. Mort du Roy d'Amanguchi, & désolation de sa Ville. Les Peres Jesuites sont sauvez du Carnage. Le frere dn Roy de Bungo est élû Roy d'Amanguchi. Saint François Xavier prend congé du Roy de Bungo, & s'en retourne aux Indes.

I. *Saint François Xavier est invité d'aller au Royaume de Bungo.*

PENDANT que la Religion Chrétienne commençoit à fleurir dans Amanguchi, & que le Pere Xavier y recüeilloit avec joye le fruit de ses travaux, il receut nouvelle des Indes que sa presence y estoit necessaire, & qu'on le prioit d'y retourner au plûtost. Celuy qui les apporta, fut le Capitaine d'un vaisseau Portugais nommé Edoüard de Gama, qui estoit arrivé au port de Figen à une lieuë de Funay Capitale du Royaume de Bungo, & à cinquante d'Amanguchi. Le même Capitaine de Gama luy fit tenir les lettres du Roy de Bungo, par lesquelles il le prioit de passer par Funay, parce qu'il desiroit avoir quelque entretien avec luy.

Le Pere avoit un grand desir d'entrer dans ce Royaume; & il fut comblé de joye lorsqu'il vit que la porte luy en estoit ouverte. Il fait donc venir incotinent le Pere Cosme de Torrez qu'il avoit laissé à Firando. Celuy-cy ayant recommandé aux plus anciens de cette Ville le soin de cette Eglise naissante, se rend au plûtost à Amanguchi, où il trouve le Pere sur son depart.

Dés lorsqu'on sceut dans la Ville que le serviteur de Dieu les quittoit pour ne les plus revoir, ce fut une douleur parmi les Chrétiens qui ne se peut exprimer. Le Pere les assembla tous dans l'Eglise, & aprés les avoir exhortez à perseverer dans la Foy, il les recommanda au Pere Cosme de Torrez, & au Frere Jean Fernandez. Puis les ambrassant les uns aprés les autres, il leur dit: *C'est maintenant que je vous recommande plus affectueusement que jamais à Dieu nostre Souverain Seigneur, qui peut & veut faire part de son heritage, & de ses delices éternelles à tous ceux qu'il appelle à la connoissance de son Evangile. Je n'espere plus vous voir dans cette vallée de misere: mais nous nous rejoindrons ensemble là haut dans le Ciel où est le Royaume de Dieu nostre Pere, pour ne nous separer jamais.* Lorsqu'il disoit ces paroles tous les Chrétiens fondoient en larmes & fendoient le cœur de Xavier par leurs soupirs & leurs sanglots. II. *Il prend congé des Chrétiens d'Amanguchi.*

Cette separation luy fut d'autant plus sensible, que le Roy d'Amanguchi avoit changé de sentiment. Car les Bonzes luy avoient inspiré des défiances de Xavier & des Portugais, comme s'ils avoient formé quelque dessein contre son Etat. Il est vray qu'il ne revoqua pas son Edit, pour ne pas paroistre inconstant & inconsideré, mais il traitoit mal les Fidelles, jusqu'à les dépoüiller de leurs biens. Nonobstant il fallut partir. Il prit pour compagnons Matthieu & Bernard, & le jeune Laurent dont nous avons parlé. Deux jeunes Seigneurs Chretiens voulurent l'accompagner. Il avoient trois mille écus de revenu qui furent confisquez, & cette perte ne les toucha point, parce qu'ils avoient trouvé le tresor de la pauvreté Evangelique qu'ils préferoient à tous les biens de la terre. III. *Il part pour Bungo.*

Xavier se mit en chemin vers la mi-Septembre de l'année 1551. Il pouvoit faire aisément ce voyage par mer: mais il aima mieux aller par terre & à pied selon sa coûtume, portant sur son dos un sac où il y avoit une pierre de marbre pour dire la Messe, un calice, & tous les ornemens necessaires; car il ne confioit à personne cette Charge precieuse, mais il la portoit luy-même avec plaisir.

Apeine fut il en chemin que les jambes luy enflerent extraordinairement; & nonobstant cette grande incommodité il marchoit gayement avec ses cinq compagnons jusqu'à Piascha village distante d'une lieuë ou deux de Figen. Il arriva là si épuisé de forces & avec un si grand mal de teste, qu'il ne put passer outre. IV. *Il souffre beaucoup dans son voyage.*

Matthieu, Bernard & Laurent prirent le devant & avertirent les Portugais de son arrivée. Si tost qu'Edoüard de Gama eut receu cette nouvelle, il fait venir tous les Marchands de sa nation qui trafiquoient à Figen & les plus considerables de son équipage : puis monte à cheval avec eux pour aller au devant du Pere & pour luy rendre ses devoirs avec apparat.

V.

Les Portugais vont au devant de luy & luy font beaucoup d'honneur.

Xavier s'estant un peu rétabli poursuivit son chemin, & lorsqu'il fut à un quart de lieuë de Figen, la Cavalcade Portugaise le rencontra marchant entre les deux Seigneurs d'Amanguchi & portant sa valise sur son dos. Gama fut fort surpris de voir un homme de cette consideration, & un Legat du saint Siege en cet équipage. Il descend aussi-tost de cheval & tous ses gens avec luy, & se jettant à ses pieds, luy baise la mains de la maniere du monde la plus respectueuse. Le Saint les embrassa tous, versant des larmes de joye & de devotion; mais quoy qu'ils pûssent faire pour l'obliger de monter à cheval, ils ne purent jamais rien gagner sur sa modestie: De sorte que les Portugais furent obligez de marcher jusqu'au port à pied comme luy, & de se faire suivre par leurs chevaux.

Gama avoit donné ordre que son vaisseau eût tous les ornemens d'honneur & de réjoüissance que les navires ont coûtume d'avoir dans les grandes ceremonies; que le plat-bord fût revêtu de pavoirs & de Garde-corps de couleur; que les pavillons fussent déployez; que les flâmes, les étendarts & les banderoles fussent arborées; aux vergues & aux hunes, & que le reste de l'équipage parût en armes sur les bords. Tout y étoit riant & agréable à la veuë: mais la décharge de toute l'artillerie étonna les Japonnois. Elle joüa quatre fois de suite, & le bruit en fut si grand qu'il alla jusques à Funay. Le Roy ne sçachant d'où venoit ce tintamarre, crut d'abord que le vaisseau Portugais estoit attaqué par quelques Corsaires, & dépêcha aussi-tost un des Gentilshommes de sa Cour à Edoüard de Gama, pour sçavoir ce que c'estoit & pour luy offrir du secours s'il en avoit besoin.

Gama montrant le Pere François à ce Gentilhomme luy dit, que tout ce bruit estoit une marque de joye & une demonstration d'honneur qu'on rendoit à ce Saint, tant pour la qualité de sa personne, que pour l'estime singuliere qu'en faisoit le Roy de Portugal. Ce Japonnois fut fort surpris de ce discours, & du respect qu'on rendoit à un homme si pauvre & décrié à la Cour de Bungo : car les Bonzes luy avoient rendu de tres-mauvais offices au-

prés

prés du Roy. *Je ne sçai*, dit ce Gentilhomme au Capitaine Gama, *quelle réponse faire à mon maistre: car l'honnneur que vous luy rendez me fait croire que c'est un homme de merite; mais les Bonzes d'Amanguchi nous ont mandez que vostre Pere Bonze a commerce avec les Diables; qu'ils l'ont veu de leurs propres yeux entretenir familierement un Demon qui luy enseignoit à jetter des sorts & à faire quelques actions de magie que les ignorans prenoient pour des miracles; que c'étoit un malheureux si rebuté & si maudit de toute la terre que la vermine même dont il estoit couvert avoit horreur de se nourrir de sa chair. Nos Bonzes ont déja répandu ce bruit par la ville, & le peuple est prévenu contre luy & contre sa doctrine. Pour mon Prince, il est fort sage, ne precipite point son jugement. Si vous l'assurez que c'est un homme irreprochable, il vous croira plûtost que ses Bonzes qu'il sçait estre méchans, envieux & calomniateurs.*

Alors Gama luy fit un grand éloge du Pere, & luy declara que c'estoit une personne de qualité que la naissance avoit fait riche, mais que la vertu avoit rendu pauvre; qu'il avoit renoncé à tous les biens de fortune que les hommes recherchent avec tant de passion pour procurer de la gloire à Dieu & pour soumettre toutes les nations de la terre à son obeïssance; que c'estoit un homme sçavant, modeste, sage, sincere & desinteressé; que Dieu luy avoit donné tel empire sur la nature qu'il ressuscitoit les morts, guérissoit les malades, commandoit aux vents, appaisoit les tempestes, & prédisoit les choses futures avec autant de certitude que s'il les voyoit de ses yeux; Que les Portugais & toutes les nations des Indes estoient témoins de ces merveilles; qu'il en avoit fait quantité dans le Japon; entr'autres qu'il avoit rendu la vie à un fille à Cangoxima, & que le Roy connoîtroit luy-même, s'il lui faisoit l'honneur de l'appeller, que le Pere François n'estoit pas un homme du commun, & que tout le bien qu'on en disoit n'égaloit point son merite.

XI. *Le Roy de Bungo desire voir le Pere Xavier.*

Ce discours ravit le Japonnois. Il en alla aussi-tost faire le recit à son Prince, & luy ajoûta de luy-même que les Portugais s'estimoient plus heureux de posseder ce saint homme, que s'ils avoient dans leur navire toutes les richesses de l'Orient. Le Roy de Bungo estoit un Prince de vingt-cinq ans, sage, genereux & civil; mais adonné aux femmes comme le sont tous les Rois du Japon. Il avoit oüy parler du Pere François, & quelque mal qu'en dissent les Bonzes, il avoit un grand desir de le voir: mais le recit que luy

fit ce Gentilhomme de ce qu'il avoit appris, l'augmenta tellement que dés le jour même il le fit visiter par un Prince du sang Royal & luy écrivit en ces termes.

VII. *Lettre du Roy de Bungo au Pere.*

Pere Bonze de Chemachicogin (c'est ainsi qu'ils appellent le Portugal) *que vostre heureuse arrivée en mes Etats soit aussi agreable à vostre Dieu que luy sont les loüanges dont les Saints l'honorent. Quansyonafama mon domestique que j'ay envoyé au Port de Figen, m'a dit que vous y estiez arrivé d'Amanguchi, & toute ma Cour vous dira combien j'en ay receu de joye. Dieu ne m'ayant pas fait digne de vous commander, je vous supplie instamment de venir avant le lever du Soleil, frapper à la porte de derriere de mon Palais où je vous attendray avec impatience, & permettez-moy de vous demander cette faveur, sans que ma demande vous soit importune. Cependant prosterné par terre je prie vostre Dieu, que je reconnois & confesse estre le Dieu des Dieux & le Souverain des plus Saints qui vivent dans le Ciel, qu'il luy plaise par la lumiere de vostre doctrine manifester à tous les siecles combien vostre pauvre & sainte vie luy est agreable, afin que les enfans de nostre chair ne soyent pas trompez par les fausses promesses du monde. Je vous prie aussi de me faire sçavoir l'état de vostre santé, afin que j'en dorme plus en repos cette nuit, & que j'attende sans inquiétude que les coqs m'éveillent en m'annonçant vostre venuë.*

VIII. *Ambassade du Roy de Bungo vers le Saint.*

Cette lettre fut portée par un jeune prince suivi de trente jeunes Seigneurs, & accompagné d'un sage vieillard qui estoit son Gouverneur nommé Pormendono, homme des plus qualifiez du Royaume & frere naturel du Roy de Minato. Il presenta sa lettre à saint François Xavier, qui luy fit réponse de bouche seulement; puis le mena dans le vaisseau Portugais. Comme il vit l'honneur qu'on rendoit au Pere, il se tourna du costé du vieillard son Gouverneur, & luy dit tout haut: *A la verité il faut que le Dieu de ces étrangers soit bien grand & bien puissant, puisqu'il agrée une telle pauvreté dans le meilleur de ses serviteurs, & qu'il veut que des Marchands qui viennent icy du bout du monde pour y chercher de l'or, luy rendent des honneurs si extraordinaires tout pauvre qu'il est, & déchargent toute leur artillerie pour honorer sa presence.*

IX. *Les portugais persuadent au Pere de paroistre avec éclat devant le Roy.*

Aprés le depart de ce Prince, Edoüard de Gama avec les Portugais representerent au Pere, qu'il estoit important pour la gloire de Dieu & pour l'honneur de la Religion qu'il fist l'entrée la plus magnifique qu'il seroit possible dans la ville de Funay, & qu'il parût devant le Roy avec toute la majesté d'un Legat Apostolique, qu'il pouvoit bien reconnoître combien les Japon-

nois avoient horreur de la pauvreté & que les Bonzes d'Amanguchi l'avoient décrié comme un miserable ; que le Roy & sa Cour pouvoient avoir quelque sentiment avantageux de sa vertu : mais que le peuple n'estoit pas assez éclairé pour la voir & l'honorer sous un exterieur si méprisable; qu'il falloit luy oster les fausses idées qu'il avoit conceuës de sa personne, & luy faire connoître en même temps combien les Chrétiens honorent les Ministres de l'Evangile; que cela disposeroit ces Infidelles à recevoir plus favorablement la parole de Dieu, & imprimeroit dans leurs esprits un plus grand respect pour la Religion Chrétienne ; qu'il devoit faire cet effort sur son humilité, puisqu'il y alloit de la gloire de Dieu & du salut des ames.

Le Pere Xavier leur fit la même réponse qu'il avoit faite aux Marchands de Firando, lorsqu'il alla à Amanguchi, & leur ajoûta qu'un Ministre de l'Evangile representant la personne de Jesus-Christ, devoit estre revétu de ses couleurs & porter ses livrées, qui sont le mépris & la pauvreté; qu'ils ne pouvoient pas ignorer, comme par la grace de nostre Seigneur il avoit triomphé du faste des Bonzes par son humilité; Que la pauvreté Chrétienne n'estoit pas une vertu qui dût rougir de paroître en public & qui eût besoin de fausses couleurs pour se rendre agréable aux yeux du monde ; qu'il falloit même en faire connoître aux Gentils l'estime que les Chrétiens en faisoient & leur prescher l'humilité de Jesus-Christ encore plus par ses actions que par ses paroles.

Quoy que pût dire le Saint, les Portugais persisterent dans leur sentiment, qu'il falloit faire cette premiere visite avec éclat; afin que les Bonzes & le peuple fussent persuadez que la pauvreté de Xavier estoit volontaire & qu'il mettoit sa gloire à mépriser le faste du monde ; qu'aprés cela il en useroit comme il luy plairoit: mais qu'il estoit absolument necessaire qu'il ôtast aux Gentils cette fausse opinion, que la Religion Chrétienne estoit une Secte de miserables, & que ses Predicateurs estoient des vagabonds qui cherchoient du pain.

X. *Le Pere acquiesce à leur desir.*

Xavier eut bien de la peine à se rendre : Mais enfin vaincu par leurs prieres il consentit à faire ce qu'ils voudroient. On prepare donc avec toute diligence ce qui estoit necessaire pour rendre cette entrée magnifique, & le lendemain matin ils partirent avant le jour en cet équipage. Trente Portugais de marques paroissoient habillez d'étoffes fort riches portant des chaînes d'or en forme d'écharpe, & ayant des bouquets de plumes à

leurs chapeaux. Les valets & les esclaves bien vétus aussi accompagnoient leurs maîtres. Le Pere François avoit une soutane de camelot noir & une surplis pardessus avec une étole de velours verd, garnie d'une frange d'or. Au sortir du navire ils descendirent dans leurs barques parées des plus riches tapis de la Chine & pleines de bannieres volantes de toutes sortes de couleurs. Les flûtes & les haut-bois d'un costé avec les trompettes de l'autre, composoient deux especes de concerts qui remplissoient tous les rivages & qui faisoient un tres agreable symphonie.

XI. *Sa marche & son entrée pompeuse dans le Palais.*

Elle dura jusqu'à ce qu'ils fussent arrivez à la ville Royale. La nouvelle qui s'y répandit au bruit du canon que le grand Bonze de l'Europe y arrivoit, attira tant de monde sur le rivage, qu'à peine les Portugais y purent-ils descendre. Ils trouverent là un Seigneur avec une grande suite qui attendoit le Pere François pour le mettre dans une litiere que le Roy luy envoyoit pour se rendre au Palais: Mais Xavier la refusa & voulut y aller à pied. Voicy l'ordre de sa marche.

Edoüard de Gama alloit le premier teste nuë & une canne à la main, comme l'Ecuyer & le Majordome du Pere. Il estoit suivi de cinq Portugais des plus considerables d'entr'eux. L'un portoit un livre dans un sac de satin blanc : c'estoit le Catechisme du Pere Xavier. L'autre, un beau Tableau de Nostre-Dame envelopé d'une écharpe de damas rouge. Le troisiéme, une canne de Bengala garnie d'une pomme d'or. Le quatriéme, des mules d'un beau velours noir, & le cinquiéme un parasol magnifique tel qu'on le porte aux gens de grande qualité, lorsqu'ils vont à la promenade. Le Pere marchoit aprés vétu de la maniere que nous avons dit, avec un air également majestueux & modeste. Le reste des Portugais venoit ensuite en fort bon ordre.

Ils traverserent ainsi neuf des principales ruës de la Ville, au son des trompettes & des haut-bois. Elles estoient toutes bordées de gens qui estoient accourus en foule pour voir cette entrée pompeuse. Il y en avoit non seulement à toutes les fenestres, mais encore sur les toits des maisons.

XII. *Le Roy le reçoit honorablement.*

Lorsqu'il fut arrivé au Palais, le Capitaine des Gardes du Roy nommé Fingendono, le reçeut à la teste de cinq cens soldats en armes, & le fit entrer dans la premiere galerie. Là les cinq Portugais se mirent à genoux devant le Pere. L'un luy presenta la canne de Bengala ; l'autre les mules de velours ; deux autres se mirent à ses costez & celuy qui tenoit le parasol derriere. Tout

cela se fit d'une maniere si honorable & si respectueuse, que les Seigneurs Japonnois qui estoient presens, en estoient ravis, & se disoient les uns aux autres : *Ce n'est pas là un Bonze tel qu'on nous l'a dépeint. Les nostres n'ont rien qui apporoche de la majesté de celuy-cy. Le Roy sera bien-tost persuadé que le portrait qu'ils luy en ont fait ne luy ressemble pas, & que c'estoit l'envie qui l'avoit peint de de ses plus noires couleurs.*

Aprés qu'on eut traversé une longue galerie qui estoit fermée par une belle balustrade, on entra dans une grande sale pleine de gens de qualité richement vétus : au milieu desquels estoit un jeune enfant âgé de sept à huit ans, qu'un venerable vieillard tenoit par la main, lequel s'approchant du Pere & luy faisant une profonde reverence, luy fit ce compliment : *Que vostre arrivée en ce Palais du Roy mon maistre luy soit aussi agreable & à vous aussi, que l'est l'eau du Ciel à nos champs semez de rys dans une extréme secheresse. Vous estes le tres-bien venu, Pere Bonze, & je vous assure avec verité que les gens de bien vous aiment, quoy que les méchans soyent aussi faschez de vous voir, que le sont les voyageurs qui sont surpris d'une nuit obscure au milieu d'une rase campagne.*

Xavier ayant répondu à la civilité de ce jeune Seigneur d'une maniere conforme à son âge, l'enfant continua son discours, & luy dit d'une air fort noble & fort élevé : *Il faut que vous ayez un grand courage pour estre venu du bout du monde nous donner la connoissance du vray Dieu, sans attendre d'autres recompenses que des injures & des affronts. Mais il faut aussi que votre Dieu soit bien puissant, puisque vous estant fait pauvre pour l'amour de luy, il vous fait honorer par les riches. Nos Bonzes ne goustent pas vostre devotion : car ils preschent & asseurent qu'il est impossible que les pauvres soyent sauvez, & ils disent le méme des femmes, si elles ne leur donnent leurs biens.* Il entretint le Saint de plusieurs autres discours, mais si relevez & si au dessus de son âge que le Pere fut obligé de luy répondre, non pas comme à un enfant, mais comme à un homme d'une sagesse consommée.

XIII. *Il reçoit les complimens des plus grands Seigneurs de la Cour.*

Aprés ces entretiens ils passerent en une autre sale, où estoient les enfans des plus grands Princes du Royaume qui estoient nourris au Palais de Roy, parez des plus riches habits qui soyent au Japon. Comme ils estoient en trop grand nombre, il n'y en eut que deux qui firent compliment au Pere. Ils luy reciterent des vers fort élegans à la mode du Japon : voici le sens de quelques-uns : *Que vostre arrivée, ô Pere Bonze, soit aussi agreable au Roy no-*

tre souverain Seigneur, que l'est le ris d'un petit enfant à sa mere qui le tient entre ses bras. Nous vous jurons par les cheveux de nos testes, que tout ce qui est dans ce Palais, jusques à ces murailles que vous voyez de vos yeux, nous exhortent à vous marquer la joye que nous ressentons de vostre venuë, qui procurera sans doute beaucoup de gloire au Dieu dont vous avez dit de si grandes choses dans Amanguchi.

Ce compliment estant fait, chacun se mit en ordre pour accompagner le Pere; mais le jeune enfant qui le tenoit par la main leur fit signe de s'arrester & de demeurer au lieu où ils estoient. On entra dans cette salle sur une terrasse toute bordée d'orangers, & de là dans un autre plus grande & plus spacieuse. Elle estoit revétuë de riches tapisseries, garnie de quantité de beaux tableaux & remplie d'une grande quantité de Noblesse magnifiquement parée.

C'estoit-là que Facharandono frere du Roy de Bungo qui fut depuis Roy d'Amanguchi, attendoit saint Xavier. Le jeune enfant qui le menoit par la main le luy presenta, aprés avoir fait une profonde reverence au Pere: puis se retira un peu à l'écart. Le Prince luy fit ses civilitez, comme on fait aux personnes de qualité, & luy dit que ce jour estoit une feste solemnelle & un sujet de grande réjoüissance à toute la Maison Royale; que le Roy son Seigneur s'estimoit plus heureux de l'avoir dans son Palais, que s'il avoit les trente deux tresors de la Chine, & qu'il pouvoit s'asseurer qu'il recevroit de sa bonté toute la satisfaction qu'il pouvoit desirer.

XIV. *Il est introduit à l'audience du Roy.* Le Saint l'ayant remercié de l'honneur qu'il luy faisoit & des marques de bienveillance qu'il luy donnoit, ils entrerent tous deux dans l'antichambre du Roy, où il y avoit un grande foule de grands Seigneurs qui attendoient le Pere. Ils le saluërent tous avec de grandes demonstrations de joye, & l'entretinrent jusqu'à ce qu'il fut introduit dans la chambre du Roy. Il y entra avec les Portugais de sa suite Le Roy qui estoit de bout fit cinq ou six pas dés qu'il le vit paroître, & s'inclina ensuite par trois fois jusqu'à terre, ce qui étonna toute la compagnie. Xavier de son costé se prosterna devant le Prince & voulut luy baiser la main: mais le Prince le releva aussi-tost & le fit asseoir auprés de luy.

XV. *Le Roy traite familierement avec le Pere Xavier.* Quoy que le Roy fût prevenu d'une grande estime pour le Pere, par les merveilles qu'on luy en avoit écrit d'Amanguchi & par le recit qu'on luy avoit fait de son merite: si est ce que sa veuë & son entretien augmenterent beaucoup l'opinion qu'il en avoit

conceuë. Il fut charmé d'abord de sa douceur, de sa modestie, de son humilité, de ses honnestetez respectueuses & sinceres.

Les Rois du Japon ne paroissent jamais en public que comme des divinitez qu'on n'ose pas même regarder. Ils sont si jaloux de leur Majesté, qu'ils ne s'en dépoüillent jamais dans les audiences d'appareil, principalement dans celles qu'ils donnent à des étrangers. Mais à peine le Roy de Bungo eut-il receu les soûmissions du Pere Xavier, que répondant à ses civilitez de la maniere du monde la plus obligeante, il se défit de ce faste Royal, & le prenant par la main traita avec luy aussi familierement que s'il eût esté le plus intime de ses amis.

XVI. *Le Pere luy parle de la Religion Chrétienne.*

Aprés quelques discours, le Roy curieux de sçavoir quelque estoit cette Loy qu'il preschoit, donna occasion au Pere de l'instruire de quelques mysteres de nostre Religion & de luy exposer les principales maximes de la morale Chrétienne. Le Roy l'écoutoit avec admiration, & ne pouvant plus dissimuler la joye qu'il en recevoit, se tourne du costé de son frere luy dit : *Que vous semble, mon frere, de tout ce discours ? Y a-t'il rien de plus grand & de plus sublime que ce que nous venons d'entendre ? Mais y a-t'il rien aussi de plus conforme à la raison ? Nos Bonzes ne nous debitent que des fables ; leur doctrine est un Chaos de confusion où l'on ne comprend rien ; ils n'ont aucun principe sur lequel on puisse appuyer, & ce qu'ils bâtissent un jour, ils le détruisent l'autre. Mais ce Pere Bonze ne dit rien qu'il n'appuye de preuves tres-fortes & de raisonnemens si clairs, que je ne vois pas qu'on y puisse répondre. Si j'osois je demanderois à Dieu pourquoy il nous a laissez tant de siecles dans les tenebres, & qu'il ne nous a pas fait part des lumieres dont il a éclairé cet étranger.*

XVII. *Insolence d'un Bonze.*

Il y avoit dans la chambre du Roy un Bonze des plus considerables du Royaume nommé Faxiondono, lequel entendant le Roy parler avec tant d'honneur de la doctrine du Pere & avec tant de mépris de celle des Bonzes, comme c'estoit l'homme du monde le plus fier & le plus arrogant, il se leve & perdant le respect, dit d'un air insolent : *Seigneur ce n'est pas à vous à traiter de ces matieres. Vous n'avez pas étudié dans l'Université de Fanzima, & vous n'estes pas capable de comprendre de si grandes choses Vostre métier est de gouverner l'Etat, & le nostre de traiter des affaires de Religion. Quand vous seriez assez habile pour en parler & pour en juger, vous ne devez rien décider sans avoir consulté les Bonzes qui sont les Docteurs de la Loy & les Secretaires des Dieux. Ils sont verrez*

dans ces ſciences & vous ne l'eſtes pas. C'eſt à eux qu'il faut s'adreſſer quand il s'agit de la Religion. Si vous avez des doutes, me voilà preſt d'y répondre & de ſatisfaire à toutes vos difficultez.

Ce Prince ſe ſentit offenſé du diſcours de ce Bonze : Mais la preſence du Pere & des Seigneurs Japonnois, qui mettent la grandeur du courage à reprimer ſa colere, luy fit diſſimuler ſon reſſentiment. Il luy dit donc ſans faire paroître d'émotion : *Si vous pouvez faire ce que vous dites, je vous entendray volontiers. Parlez hardiment & combattez la doctrine que vous venez d'entendre.*

Faxiondono devenu plus inſolent par la moderation du Prince, commence à raconter les hiſtoires fabuleuſes de Xaca & d'Amida dont nous avons parlé ; & pour preuves de la verité de ſa Religion, il produit la ſainteté des Bonzes, qui ſont des gens, dit-il, d'une grande abſtinence & d'une vie extrémement auſtere, qui s'abſtiennent de tous les plaiſirs des ſens, qui ne mangent jamais de chair, ni de poiſſon frais, qui chantent la nuit & le jour, qui inſtruiſent les jeunes Seigneurs, qui appaiſent les differens & mettent la paix dans les Royaumes. *C'eſt nous*, pourſuit-il, *qui donnons des lettres de change pour l'autre vie, & qui faiſons la fortune des vivans & des morts. C'eſt nous qui converſons familierement avec le Soleil, la Lune & les Etoiles du Firmament, & les Saints du Ciel. Nous paſſons les nuits entieres à nous entretenir avec eux ; car ils en deſcendent quand nous voulons, & ils ſe font un grand plaiſir de converſer avec nous.* Le Bonze voyant qu'on rioit de ſes viſions & de ſes extravagances, entra dans une furieuſe colere & s'emporta juſqu'à parler inſolemment au Roy, l'appellant *Faxidehuſa*, c'eſt-à-dire, pecheur aveugle & ſans yeux. Alors le Roy fit ſigne au Prince ſon frere de luy impoſer ſilence & de le faire retirer. *Allez*, luy dit-il, *la ſainteté de votre vie eſt une forte preuve de la verité de voſtre Religion ; & vous faites paroiſtre que vous avez plus de commerce avec les Diables de l'Enfer, qu'avec les Saints du Ciel.*

A ces paroles le Bonze tranſporté de rage s'écria comme un forcené: *Le temps viendra que Faxiondono placé entre les Dieux, ne fera aucun cas du ſervice des hommes, & que toy ni aucun Roy du Japon ne feras pas digne de luy baiſer les pieds.* Le Roy qui eſtoit ſage & moderé retint encore ſa colere, & regardant le Pere Xavier ſe prit à ſoûrire. Le Saint luy dit doucement que le Bonze eſtant irrité comme il eſtoit, il ſeroit bon de le congedier. Le Roy

Roy prit ce parti. Il luy dit donc d'un air imperieux & Royal, " qu'il eût à se retirer, & qu'il ne fût pas desormais assez insolent " pour se comparer aux Dieux ; que cette comparaison leur estoit " par trop injurieuse, & que s'il y avoit un Dieu qui luy ressemblast " il en feroit moins d'état que du dernier des hommes ; qu'il de- " voit avoir appris dans les entretiens qu'il pretendoit avoir eû " avec eux, à parler respectueusement à son Prince ; & que pour " acquerir la reputation d'un Dieu, il ne devoit pas s'emporter de " colere comme une beste. Faxiondono aprés ce discours se retira plus furieux que jamais ; & estant à la porte de la chambre, il dit tout haut : *Que les Dieux lancent du Ciel un feu qui te devore, & qui reduise en cendre les Rois qui osent parler comme toy.*

XVIII. *Le Roy fait manger le Saint à sa table.*

Le Prince aprés le départ de ce Bonze, s'entretint avec le Pere des vices de ces méchans Prestres, & de leur hypocrisie jusqu'à l'heure du dîner. Quand on eut servi, le Roy invita Xavier à manger avec luy. Le Pere s'en défendit avec le plus d'honnesteté & de modestie qui luy fut possible : mais le Prince le prenant par la main, luy dit : *Un Roy du Japon ne peut donner à une personne qu'il estime, & qu'il cherit des marques de plus grande distinction que de le faire manger à sa table : mais pour moy je tiendray à grande faveur, si vous voulez bien manger avec moy.*

Alors le serviteur de Dieu s'inclinant profondement baisa le cimeterre du Roy, qui est une marque de respect qui se pratique dans le Japon ; puis levant les mains & les yeux aux Ciel, il fit cette priere avant que de mettre à table : *Qu'il vous plaise ô mon Dieu Createur de l'Univers, éclairer les yeux de ce grand Roy, afin qu'il vous connoisse, & qu'il vous adore ; & que gardant vostre sainte Loy, il puisse un jour vivre & regner avec vous dans le Ciel.* Le Roy luy témoigna que la priere qu'il venoit de faire à son Dieu luy estoit fort agréable : mais qu'ils traiteroient ensemble cette matiere à loisir, aprés quoy ils se mirent à table.

C'estoit une chose surprenante, de voir un pauvre étranger seul à la table du Roy, en presence de tous les Seigneurs de sa Cour qui estoient à genoux aussi bien que les Portugais. La premiere grace que le Prince fit au Pere, fut de luy presenter un plat qu'on luy avoit servi. Cette faveur est si considerable dans le Japon, que le Capitaine & tous les Portugais se leverent, pour marquer à sa Majesté combien ils se sentoient obligez de l'honneur qu'il faisoit au Pere, & luy allerent baiser la main.

XIX. *Xavier ...*

Aprés le repas & quelques entretiens qu'ils eurent ensemble,

vaille à la conversion du Roy

le serviteur de Dieu prit congé de sa Majesté, & s'en retourna dans le même ordre qu'il estoit venu. Depuis ce temps-là, il alloit souvent au Palais sans ceremonie avec son Compagnon, & le Roy prit un singulier plaisir à converser familierement avec luy. Mais Xavier qui estoit informé des débauches de ce jeune Prince, & qui sçavoit combien il est difficile que la Foy puisse entrer dans un esprit qui est plongé dans les voluptez des sens, entreprit la cure de son ame, & commença par luy donner horreur des vices ausquels il estoit sujet. Dieu benit tellement ses paroles, que malgré le feu de sa jeunesse, la licence effrenée des Rois du Japon, le desordre de ses passions & les chaînes de ses méchantes habitudes, il éloigna de sa Cour les objets de son peché, & prit résolution de changer de vie.

Aprés avoir purgé son ame des plus grands vices, il l'exhorte à faire de bonnes œuvres, principalement des aumônes aux pauvres. Comme les Bonzes n'aiment que l'argent, & ne font état que des riches, ils ont les pauvres en horreur, & ils avoient persuadé au Roy qu'il n'estoit pas juste de secourir ceux que les Dieux avoient abandonné; que c'estoit faire injure aux Camis, de vouloir paroître plus charitables qu'eux; qu'ils ne les avoient rendu miserables que pour leurs crimes; & que la justice humaine devoit en cela, comme en toute autre chose, se conformer à la divine. Le Roy prevenu de ces erreurs, regardoit les pauvres comme des objets d'execration, & n'en pouvoit souffrir la vûë.

XX. *Discours du P. Xavier en faveur des pauvres.*

Mais le grand Serviteur de Dieu luy représenta, que s'il y avoit des pauvres dans le monde, cela ne venoit pas d'impuissance de la part de Dieu, ou de dureté qu'il eût pour eux; mais parce que cette diversité de conditions estoit necessaire pour le bien temporel & spirituel des hommes: Car s'il n'y avoit des mise-„ rables, dit-il, dans le monde, la societé humaine ne pourroit sub-„ sister. Il n'y auroit plus ni d'Artisans pour travailler, ni de Païsans „ pour labourer la terre, ni de Matelots pour pescher, ni de gens „ pour entretenir le commerce, ni de Marchands pour vendre, ni „ d'hommes, ni de femmes pour servir. Ensuite tous les Arts se-„ roient negligez; toutes les conditions égales, il n'y auroit plus „ de distinction de rangs & de qualitez dans les Royaumes; & ce qui „ est bien plus considerable, on ne trouveroit plus personne qui vou-„ lût s'incommoder, pour subvenir aux necessitez publiques.

„ Vous dites vray, répond le Roy, & je n'avois pas encore fait „ reflexion sur cette merveille de la sagesse de Dieu. Considerez,

grand Prince, pourſuit le Pere, quel deſordre, & quelle depravation de mœurs il y auroit parmi les hommes, s'ils eſtoient tous riches & independans les uns des autres. Il eſt évident qu'il n'y auroit aucune union entr'eux. Car c'eſt l'abondance des uns & l'indigence des autres qui entretient le commerce; comme c'eſt l'oiſiveté & la vie molle, qui produit tous les vices, c'eſt la pauvreté & le travail, qui donne naiſſance à toutes les vertus. "

Nos Bonzes, repart le Roy, ne voudroient pas eſtre vertueux à ſi grands frais. Ils accorderont volontiers qu'il faut qu'il y ait des pauvres; mais ils n'ont pas la devotion de l'eſtre. Et c'eſt en cela, répond Xavier, qu'ils ſont injuſtes & aveugles : Car ſi la pauvreté eſt un bien, pourquoy ne l'aiment-ils pas? Et ſi les pauvres ſont haïs des Dieux, pourquoy veulent-ils eux-mêmes qu'on leur faſſe du bien? Pourquoy preſchent-ils avec tant d'ardeur, qu'on ne peut eſtre ſauvé ſi on ne leur fait l'aumône ; Ou ils ſont riches, ou ils ſont pauvres : S'ils ſont riches, ils ne doivent pas demander l'aumône: S'ils ſont pauvres, pourquoy diſent ils qu'ils ſont aimez des Dieux, puiſqu'ils aſſeurent que les pauvres en ſont haïs? "

Cela n'a point de repartie, dit le Roy, & nous ſommes tous aſſez convaincus que ce ſont des francs hypocrites. Xavier ajoûta que les pauvres ne pouvoient ſe plaindre de Dieu, puiſqu'il avoit mis entre les mains des riches un fonds neceſſaire pour leur ſubſiſtance, & qu'il menaçoit ceux-cy d'une damnation éternelle, s'ils ne faiſoient part aux pauvres de leurs biens. "

Le Roy prit grand plaiſir à entendre ce diſcours qui luy eſtoit bien nouveau; & perſuadé par les raiſons du Pere, il conçut tant de tendreſſe pour les miſerables, qu'il devint en quelque façon prodigue. Il reforma auſſi, par le conſeil du Pere, quantité de deſordres qui ſe commettoient en ſa Cour & en l'adminiſtration de la Juſtice.

XXI. *Xavier prêche dans les places publiques.*

Or quoy que Xavier fût aſſidu au Palais, cela n'empêchoit pas de faire ſes fonctions ordinaires, & d'inſtruire le peuple dans les maiſons & dans les places publiques, où il enſeignoit la doctrine Chrétienne. Les Portugais qui le voyoient travailler nuit & jour ſans relâche, luy repreſenterent qu'il ruinoit ſa ſanté, & que s'il ne moderoit ſon zele, ce ſeroit bien-toſt fait de ſa vie; qu'il ſe donnoit tout aux Japonnois, & que les Portugais ne pouvoient le poſſeder un moment; qu'ils avoient peut-être autant be-

soin d'instruction & de consolation que ces infideles, & que la charité l'obligeoit de preferer leur salut à celuy de ces étrangers.

Xavier leur répondit, que Dieu l'ayant envoyé dans ce païs, il devoit s'acquiter fidelement de sa commission ; qu'ils pouvoient s'adresser à luy pendant la nuit, que pour le jour il ne pouvoit se dispenser d'instruire ces idolâtres ; vû principalement qu'il devoit bien-tost quitter le Japon, & qu'il seroit avec eux pendant tout le voyage.

Les Portugais satisfaits de cette réponse, l'abandonnerent à son zele, & se contenterent de le prier de prendre un peu de nourriture:car il mangeoit si peu que c'étoit une espece de miracle comment il pouvoit vivre parmi tant de fatigues. Mais ce qui le consoloit & luy donnoit des forces, c'estoit la multitude de gens qui demandoient le Baptême. Comme on sçavoit l'accueil honorable que le Roy luy avoit fait & l'estime qu'il en avoit conçûë : tout le monde estoit persuadé de son merite, & se rendoit docile à ses instructions. D'ailleurs le Pere appuyé de l'autorité Royale, invectivoit hardiment contre les Bonzes & détruisoit leurs erreurs par des preuves évidentes : ce qui fit ouvrir les yeux à la plûpart de ces idolâtres.

XXII. *Conversion d'un Bonze considerable.* Mais ce qui acheva de décrier leurs superstitions, fut la conversion d'un fameux Bonze de Canafama nommé Saquay Giran. C'estoit un homme de qualité & le plus sçavant de tous les Bonzes de sa Secte. Il avoit plusieurs fois disputé avec le Pere François devant le Roy, & toute sa Cour : mais la crainte de déchoir de sa grande reputation, l'avoit toûjours empêché de se rendre à la verité : au contraire il paroissoit plus rebelle & plus entesté que jamais. Mais enfin la grace de JESUS CHRIST & la force de l'esprit de Xavier triompha de son obstination en cette maniere

Un jour ayant entrepris de disputer publiquement contre le Serviteur de Dieu, l'un & l'autre se trouverent dans la principale place de la Ville, où presque tout le peuple s'estoit assemblé. Xavier exposa d'abord les veritez fondamentales de nostre Religion, & les prouva par des raisons si fortes, que le Bonze dans son cœur en fut convaincu. Cependant il faisoit mine de se défendre, & d'un air assûré soûtenoit ses erreurs opiniâtrement : jusqu'à ce que touché de Dieu, & ne pouvant plus resister à un si puissant adversaire, il se met à genoux, leve les mains au Ciel, & baigné de larmes, prononce tout haut ces paroles : *C'est à vous, ô* JESUS.

CHRIST *Fils unique du vray Dieu, que je me rends. C'est vous que je reconnois de cœur, & que je confesse de bouche mon Createur, mon Seigneur & mon Redempteur. Ecoutez, peuple du Japon, écoutez, Bonzes mes freres, je vous declare que tout ce que j'ay dit & prêché n'est que fausseté & qu'il n'y a point de vrai Dieu que celuy que prêche ce saint homme que vous voyez; & je vous supplie très-humblement de me pardonner si je vous ay trompez jusqu'à présent. Helas! j'ay esté abusé le premier. Faites sçavoir, je vous en conjure, à tout le monde, que j'ay reconnu mes erreurs & mes égaremens, & que je ne connois point de veritable Religion que celle qu'on vous vient d'enseigner, qui est la Religion Chrétienne.*

Une conversion si surprenante excita de merveilleux mouvemens dans les esprits; & saint Xavier assûroit depuis aux Portugais, qu'il eût baptisé ce jour-là plus de cinq cens personnes, s'il eût voulut condescendre à leurs desirs. Mais parcequ'ils n'estoient pas encore suffisamment instruits, & qu'il y avoit danger que les Bonzes ne les fissent retourner à leurs anciennes superstitions, il se contenta de baptiser quelques personnes qu'il jugeoit les mieux disposés, avec le Bonze de Canafama nouvellement converti.

XXIII. *Artifices des Bonzes.*

Les Bonzes du païs, enragez de ces changemens qui alloient à leur ruine, s'aviserent d'une ruse diabolique pour décrier le Pere & sa Religion. Ils conseillerent au peuple qui avoit reçû le Bâtême, de luy demander de quoy vivre, n'estant pas juste que s'estant ruinez pour embrasser sa doctrine, il les laissast mourir de faim. Leur dessein étoit, comme j'ay dit, de décrier la conduite du Pere: Car voicy comme ils raisonnoient. Ou ce Predicateur si zelé donnera de l'argent à ceux qu'il a fait Chrétiens, ou il ne leur en donnera pas. S'il leur en donne, nous dirons que c'est à force d'argent qu'il attire les gens à son parti; s'il ne leur en donne pas, nous le ferons passer pour un gueux & un miserable; du moins pour un avare qui est venu au Japon pour amasser des richesses, & qui a le cœur si dur, qu'il laisse mourir de faim ceux qui embrassent sa Religion.

C'estoit-là le dessein de ces hypocrites, mais qui ne leur réüssit pas: Car tant que Xavier demeura dans le Japon, il parut si desinteressé & si charitable qu'il ne fut jamais soupçonné d'avarice. D'autre part il éprouvoit si long-tems les Proselytes, & leur faisoit si ardemment desirer le Baptême, que bien loin de luy demander de l'argent, ils eussent esté prests de luy donner tous leurs biens & répandre même leur sang pour luy. Ce qui fait voir com-

bien les Predicateurs de l'Evangile doivent estre irreprochables dans leurs mœurs & dépoüillez de tout interest pour gagner les ames à Dieu.

XXIV. *Ils entrent en fureur contre le Pere.* Cependant le Foy faisoit de jour en jour de nouveaux progrés dans Funay, & ces habitans alloient en foule entendre les sermons du Pere : ce qui desertoit les Pagodes & les Temples de ces idolâtres. C'est pourquoy les Bonzes forcenez de rage, firent d'abord tous leurs efforts pour décrier le Saint par leurs médisances & leurs calomnies : Mais voyant que cela ne pouvoit détruire sa réputation, qui estoit trop bien establie dans l'esprit du Roy & des Seigneurs de la Cour, ils s'adresserent au Roy même, & le menacerent luy & son Royaume, de guerres, de seditions, de revoltes, de ruines, de famines & d'embrasemens pour la faveur qu'il donnoit à ce fugitif étranger. *Et ne croyez pas*, disoient-ils, *que nous voulions vous intimider par de vaines paroles ; ce sont des Arrêts émanez de la Cour Souveraine de nos Camis & de nos Fotoques, qui nous les ont revelez, & nous ont enjoint de les publier.*

Le Roy qui sçavoit bien que ces divinitez imaginaires ne faisoient ni bien ni mal, & que les Bonzes n'estoient pas gens à avoir des revelations, se mocqua de leurs menaces, & leur ordonna de se retirer dans leurs Monasteres. Alors ces mutins s'en allerent par la Ville, criant & se plaignant de ce qu'on vouloit chasser les Dieux du Japon & abattre les Pagodes ; pretendant par ces discours exciter une sedition, & dans le tumulte couper la gorge au Pere Xavier & à tous les Portugais. Le Prince en fut averti, & par sa prudence empêcha l'émotion du peuple. Ces Prestres desesperez n'ayant pû réüssir, ni par leurs médisances, ni par leurs menaces, sonnerent leur cloche pour assembler tous les Bonzes des lieux circonvoisins, & aprés une longue déliberation conclurent qu'il falloit rentrer au combat avec le Pere Xavier, & faire un dernier effort pour le détruire.

XXV. *Fameux Bonze appellé pour disputer contre Xavier.* Il y avoit à douze lieues de là un celebre Monastere de Bonzes, dont le Chef & le Superieur s'appelloit Fucarandono. C'estoit le plus habile homme de tout le Japon, qui avoit enseigné trente ans dans la plus fameuse Academie du Royaume, & qui s'estoit acquis une si grande réputation, qu'on ne croyoit pas qu'il y eût un homme sur la terre qui pût luy tenir teste. Les Bonzes de Funay le furent trouver en Corps, & luy representerent, que leur Religion s'en alloit perduë dans tout le Royaume, si on ne venoit à son secours ; Qu'un Bonze d'Europe abordé à Fichen se

mocquoit de leurs Dieux & combattoit leurs ceremonies ; qu'il diffamoit le Corps des Bonzes, les faisant passer pour des trompeurs & des scelerats ; que c'estoit un sorcier qui avoit charmé le peuple par ses discours;que le Roy en estoit si entesté, qu'il avoit chassé les Bonzes de son Palais, & qu'il ne faisoit estat que de cet étranger ; qu'ils avoient eu des disputes reglées avec luy devant toute la Cour, mais que par ses discours il avoit enchanté tout le monde ; jusques-là que Saquay Giran un des plus habiles de leurs Confreres, s'estoit publiquement declaré son disciple, avoit embrassé sa Loy, & renoncé leur Religion ; Que tout le peuple suivoit son exemple, & que si on ne remedioit promptement au mal, leurs Pagodes seroient bien-tost abandonnées, leurs Monasteres détruits, leur Religion abolie, leurs Dieux chassez du Japon, leurs fonds & leurs revenus entierement anéantis. Ils ajoûtoient, que son Monastere avec tous les autres seroit bien-tost donné à ces Prestres Europeans, & qu'ils seroient reduits à leur demander l'aumône. Qu'ils avoient tenté toutes les voyes imaginables, pour obliger le Roy à chasser de sa Cour & de son Royaume ce pertubateur public : mais qu'ils n'avoient pû rien gagner, ni par douceur, ni par menaces ; Qu'ils n'avoient plus d'autre ressource à leur desastre que de s'adresser à luy, qui estoit le premier homme du monde ; qu'ils le supplioient de se transporter jusqu'à Funay, & de venir confondre par sa doctrine dans une dispute reglée, cet ennemi de leurs Dieux ; que sa reputation estant aussi grande qu'elle estoit, dés lors qu'on parleroit de Fucarandono, tous les esprits se soûmettroient à ses sentimens, & qu'il obligeroit ce Bonze Portugais de s'enfuir au plus viste dans son vaisseau. Qu'il n'y avoit que luy seul qui luy pût tenir teste, & que les soixante six Royaumes du Japon ne luy seroient pas moins obligez d'avoir défendu leur Religion, qu'à Amida & à Xaca qui l'avoient fondée.

XXVI. *Fucarandono Bonze fameux vient à la Cour.*

Ce Bonze qui estoit l'homme du monde le plus superbe & le plus vain, gagné par ces discours flateurs & poussé par l'interest commun de ceux de sa profession, prend avec soy six ou sept des plus sçavans de son Monastere, & se rend au plûtôt à Funay.

Il y avoit plus de quarante jours que Xavier attendoit que la flote Portugaise fût en état de retourner aux Indes. Tout estant prest pour l'embarquement, il s'en alla au Palais avec les Portugais, pour prendre congé du Roy. Pendant qu'il leur donnoit audience, on luy vient dire que Fucarandono demandoit à saluer

sa Majesté en presence du Bonze Portugais. Le Prince au nom de Fucarandono parut surpris, & se douta bien qu'il venoit faire insulte au Pere. Quelque opinion qu'il eût de la capacité de Xavier il craignoit de le commettre avec ce puissant adversaire, qui estoit si redoutable pour son sçavoir & sa reputation. C'est pour cela qu'il demeura quelque tems sans répondre. Le Saint s'estant apperçû de la peine où il estoit, & en devinant la cause, le pria de donner entrée au Bonze, l'assûrant qu'il ne desiroit rien tant que d'entrer en conference avec luy; qu'on reconnoîtroit de plus en plus la foiblesse de ses ennemis & leurs impostures, qu'estant revêtu des armes de la verité, il dissiperoit l'erreur comme le Soleil fait les nuages; qu'il prioit seulement sa Majesté de tenir la main à ce qu'il n'y eût point de tumulte.

Le Roy voyant le Saint si ferme & si assûré, permit que le Bonze entrast. Fucarandono fit d'abord les trois reverences accoûtumées au Roy; puis s'estant avancé, salua le Pere, qui le reçut avec beaucoup de modestie & d'humilité, & luy présenta un siege au dessus de luy qu'il accepta. Le Roy demanda à Fucarandono quel estoit le sujet de son voyage? Le Bonze luy répondit d'un air suffisant : *Seigneur, c'est pour voir cet étranger avant qu'il parte du Japon, & pour sçavoir quelle est cette doctrine qu'il vous apporte de l'autre monde. Le voila*, dit le Roy, *je vous permets de l'interroger.*

XXVII. *Il dispute contre le P. Xavier.* Alors le Bonze regardant fixement le Pere, luy demanda s'il ne le connoissoit pas. Xavier luy répond qu'il ne se souvenoit pas de l'avoir jamais vû. A ces paroles le Bonze éclata de rire; & se tournant vers ses Compagnons : *Je voy bien*, leur dit-il, *que je n'auray pas de peine à vaincre un homme qui a traité plus de cent fois avec moy, & qui cependant fait semblant de ne me pas connoître.* Puis se tournant vers Xavier, luy dit d'un air bouffon : *Quoy donc! tu ne me connois pas? Et ne te souviens-tu pas de la marchandise que tu m'as venduë au Port de Fiyenoiyama? t'en reste-t-il encore quelque piece?* Le Saint luy dit d'un visage serein & modeste, *si vous voulez que je vous réponde, parlez plus clairement; car je n'ay pas coûtume de répondre à ce que je n'entens pas: tout ce que je vous puis dire, c'est que je n'ay de ma vie esté Marchand, & je n'ay jamais vû Fiyenoiyama.*

Est-il possible, reprit le Bonze, faisant l'étonné, *qu'un homme ait si peu de memoire, ou si peu de sincerité? Je suis sincere*, repartit le Pere, *si c'est la memoire qui me manque, faites que je m'en souvienne:*

ne: mais souvenez-vous vous-mesme que nous sommes devant un Roy, la presence duquel nous oblige à ne rien avancer qui ne soit veritable. Le Saint luy parla de la sorte, parce qu'il sentit bien que Fucarandono tenoit la Metempsycose des Pytagoriciens, qui croyoient que tous les hommes, hormis ceux de leur Secte, ne se souvenoient point de ce qu'ils avoient esté autrefois avant que leur ame passast dans un autre corps.

Le Bonze donc poursuivant son ironie, luy dit : *Il y a mil cinq cens ans que nous estions à Fiyenoiyama. Là tu me vendis cent pieces de draps de soye que j'acheté bien cher. T'en souviens-t'il?* Xavier alors s'adressant au Roy, luy demanda permission d'interroger ce Bonze. Puis d'un air grave & serieux luy dit: *Monsieur, quel âge avez-vous? J'ay cinquante-deux ans*, repartit Fucarandono. *Et comment se peut-il faire*, reprit Xavier, *que je vous aye vendu de la marchandise il y a mil cinq cens ans, vous qui n'en avez que cinquante-deux? Avez-vous veu les Annales du Japon? N'y lisons-nous pas qu'il n'y a encore que mil ans que ces Isles sont habitées, & qu'auparavant c'estoit une terre deserte, principalement la montage de Fiyenoiyama, qui n'a esté cultivée que long-temps aprés?*

Cette question embarrassa le Bonze. Cependant sans marquer d'étonnement: *Je m'en vas*, dit-il, *te faire entendre ce que tu ne comprens pas, & tu vas avoüer que nous avons icy plus de connoissance des choses passées, qu'on n'en a en Europe des presentes. Tu dois donc sçavoir que ce monde n'a jamais eû de commencement & n'aura jamais de fin; que les ames de tous les hommes sont éternelles & immortelles, & que la mort n'a d'empire que sur les corps. Ils sont differens en forme & en figure selon les differens aspects des astres qui dominent à leur naissance. Les uns finissent & les autres commencent au terme que la nature leur a prescrit. Tel est le destin des corps.*

Quant aux ames, dés lorsqu'elles ont quitté leurs corps, elle passent dans un autre sans changer de nature, d'esprit & d'inclination. Celles qui ont bien vécu entrent dans le corps d'un Heros, d'un Roy, d'un Bonze & d'un homme sçavant, sage, honneste & poli. Celles qui ont meué une vie déreglée passent dans le corps des bestes qui ont du rapport avec leurs crimes. Or comme parmi les hommes il y en a qui excelent en esprit & sçavoir, ceux dont l'ame avoit une memoire heureuse & fidelle, telle qu'est la mienne, ceux là, dis je, se souviennent de tout ce qui leur est arrivé dans le cours d'une infinité de siecles & de toutes les avantures qui leur sont survenuës. Au contraire ceux dont l'ame avoit peut de penetration & d'intelli-

gence, de memoire & de jugement: ceux là ne se souviennent de rien. C'est de ce caractere qu'est ton ame, c'est pour cela que tu ne te souviens point du commerce que nous avons eu ensemble.

XXVIII. *Xavier le rend confus.* Le Portugais qui estoit present à cette dispute & qui en a fait le recit, dit que le Pere détruisit le sistême ridicule de ce Bonze par des raisonnemens si forts & si puissans, qu'il le rendit muet & le couvrit de confusion. *Je ne les rapporte pas*, dit il, *parce que je n'ay pas assez de science, ni de presomption pour exposer les raisons subtiles & solides avec lesquelles le Saint détruisit les folles imaginations du Bonze.* Mais d'autres Historiens qui l'ont appris des Peres à qui saint Xavier en a fait le recit, disent qu'il confondit ce miserable Bonze, en luy prouvant par des raisons évidentes, que le monde ne prouvant pas estre éternel, ni une ame animer en qualité de forme un autre corps que le sien. Ensuite qu'il le jetta dans des embarras sur cette transmigration de corps en corps, dont il ne put jamais sortir: De sorte que pour sauver son honneur, il fut obligé de changer de question & de se jetter sur la morale.

Comme le Roy & tous les Seigneurs de la Cour estoient engagez dans des vices infames, il crut qu'il les auroit pour Juges favorables en autorisant leurs desordres. Il s'adresse donc à eux & leur demande si on ne devoit pas exterminer du monde un homme qui condamnoit tous les plaisirs des sens, & qui osoit blâmer ce que tous les Grands du Japon, & même les Bonzes dont la vie est sans reproche, pratiquoient jusqu'à present sans scrupule.

Le Pere qui traitoit les matieres morales avec une force divine, voyant que son ennemi s'estoit sauvé dans un bourbier, fit un discours si puissant contre les pechez abominables qui regnoient dans le Japon, & fit voir avec tant d'évidence qu'ils repugnoient à la Loy naturelle & divine, que tous les assistans s'écrierent qu'il avoit raison & qu'il avoit triomphé de son adversaire.

Ce jugement si favorable au Saint fit enrager Fucarandono, il s'emporte à des cris & à des menaces plus convenables à un furieux qu'à un homme raisonnable & à un sçavant. Un des Seigneurs de la Cour le voyant si emporté, luy representa doucement qu'il n'estoit pas de son honneur & de son caractere de s'abandonner ainsi à sa passion; Qu'il détruisoit par ses mœurs ce qu'il vouloit établir par sa doctrine; qu'il devoit imiter la mo-

destie de son adversaire,&ne luy ai pas donner le plaisir de l'avoir mis en desorde ; qu'il luy seroit bien plus honorable de se vaincre luy-même que de vaincre sont ennemi, & qu'il ne pouvoit pas faire un plus grand tort à sa cause, que de la défendre avec tant d'emportement.

XXIX. *Ce Bonze insolent est chassé du Palais.*

Le discours de ce sage Courtisan au lieu de calmer ce Bonze revolté, ne fit que l'irriter davantage. Il perd tout respect & parle avec une telle insolence, que le Roy fatigué de l'entendre fut obligé de le chasser de la salle, protestant que s'il n'eût esté Bonze, il luy eût fait sur l'heure même trancher la teste. Fucarondono se voyant ainsi traité sort du Palais, & tout fumant de colere s'en va par toute la Ville accompagné des Bonzes qui l'avoient engagé dans cette dispute, & se plaint du mauvais traitement que luy avoit fait le Roy & la Noblesse ; en disant qu'il nen vouloit pas seulement aux Bonzes, mais aux Dieux du Japon qu'il vouloit exterminer: Que pour eux ils s'en alloient se retirer dans leurs Monasteres & fermer les Pagodes, puisqu'on vouloit abolir leur religion.

XXX. *Emeute populaire.*

En effet, le jour suivant ils fermerent tous les Temples de la Ville, & afficherent aux portes des défenses de plus offrir aucun sacrifice aux Dieux, jusqu'à ce qu'on eût chassé les Portugais du païs. Le peuple irrité au-delà de ce qu'on peut imaginer, commençoit à se mutiner. Les hommes couroient d'un costé & les femmes de l'autre pour faire ouvrir les Pagodes, & voyant qu'ils ne pouvoient fléchir les Bonzes, s'en allerent fondre sur les Portugais. Ceux-cy voyant l'orage qui se formoit, prirent le parti de se retirer dans leurs vaisseaux & tascherent de persuader au Pere Xavier de les suivre, jusqu'à ce que cette tempeste fût passée. Le Saint leur répondit : *A Dieu ne plaise que j'abandonne mon troupeau à la fureur des loups, pour mettre ma vie en seureté. Sauvez-vous si vous voulez, pour moy je suis resolu de mourir avec les Chrétiens nouvellement baptisez que les idolâtres vont sacrifier à leur fureur.* En effet il demeura dans la Ville, sans vouloir même se refugier au Palais.

XXXI. *Les Portugais se sauvent dans leurs vaisseaux & taschent en vain de tirer le Pere*

Cependant le tumulte augmente, & le peuple court au Port pour faire insulte aux Portugais: Ceux cy voyant le danger où ils estoient de perdre la vie & leurs marchandises, levent l'ancre & se mettent au large ; ce qui donna quelque satisfaction aux mutins. Mais Edoüard de Gama considerant le peril où estoit le Pere, & le reproche qu'il recevroit du Roy de Portugal, s'il

du danger. luy arrivoit quelque accident, prit resolution de descendre luy-même à terre & de l'aller chercher.

Il retourne donc à la Ville, & trouve le Saint dans une pauvre cabane au milieu de quelques Chrétiens qui attendoient la mort aussi bien que luy, & qu'il exhortoit au martyre. Gama l'ayant salüé, le prie & le conjure au nom de Dieu & de tous les Portugais de sauver sa vie & de retourner avec luy dans le vaisseau : Mais Xavier luy répondit qu'il ne pouvoit pas en conscience condescendre à ses volontez, & qu'il estoit obligé de défendre le troupeau que Dieu luy avoit donné en garde au peril de sa vie. *Vous redoutez*, ajoûte t'il, *mon Capitaine, qu'on ne vous fasse reproches de m'avoir laissé dans cette Isle, vous qui ne m'y avez point conduit & qui n'estes point responsable de ma personne : Et quel reproche dois je attendre de mon Dieu, si m'ayant confié tant de nouveaux Chrétiens qui sont dans cette Ville, je les abandonne dans un danger manifeste, ou de perdre la foy pour conserver leur vie, ou de perdre la vie pour conserver la foy ? Quel avantage aurons-nous sur nos ennemis, si les ayant vaincus par nos raisons, ils nous font fuir par leurs menaces ? Ne passerons nous pas pour des gens timides & interessez si nous abandonnons ainsi nos conquestes ? Quel scandale donnerons-nous au peuple ? Quelle satisfaction aux Bonzes s'ils nous voyent honteusement prendre la fuite, & nous les laissons maistres du champ de bataille où nous les avons surmontez ? Vous vous croyez obligé de conduire à Canton les passagers qui sont dans vostre vaisseau, de peur qu'ils ne souffrent quelque dommage : Et vous comptez pour rien des ames rachettées par le Sang du Fils de Dieu, du salut desquelles il m'a chargé & dont je luy dois répondre ? Cette marchandise est beaucoup plus precieuse que la vostre & je ne dois pas me mettre en danger de la perdre. Vous dites que vous craignez pour ma vie ? Je croyois, Monsieur, que vous aviez de l'amitié pour moy ; mais je vois bien que vous ne m'aimez pas, puisque vous m'enviez la couronne du martyre que je suis venu chercher au bout du monde, parmi tant de fatigues & de dangers.*

XXXII. *Le Capitaine se resout de mourir avec S. Xavier.*

Le Saint prononça ces paroles, levant les yeux au Ciel & faisant couler quelques larmes de ses yeux, qui attendrirent si fort le Capitaine Gama, qu'il ne pût retenir les siennes ; & voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur luy, il s'en retourna à son bord, où ayant assemblé les Portugais il leur fit sçavoir comme le Pere estoit resolu de mourrir avec les nouveaux Chrétiens ; que pour luy il s'estoit engagé de les conduire avec leurs marchandises jus-

qu'au port de Canton ; & que pour s'acquitter de sa promesse, il leur laissoit trés-volontiers son vaisseau avec tout son équipage pour en disposer à leur gré : mais qu'il n'avoit pas promis de les accompagner en personne, & qu'il s'en retournoit avec le Pere Xavier resolu de vivre & de mourir avec luy.

Les Portugais touchez de son discours & de sa résolution, s'écrierent qu'ils courroient la mesme fortune que luy, & qu'ils ne l'abandonneroient jamais. En mesme tems ils raprochent le vaisseau du bord, & ayant fait descente, se rendent tous auprés de Xavier. Ce retour consola le Saint, réjoüit les Neophites, & déconcerta les Bonzes qui triomphoient déja de la fuite des Portugais. Or comme le tumulte estoit appaisé, & que le Roy tenoit dans tous les quartiers de la Ville des compagnies de soldats pour empescher les seditions, les Bonzes n'oserent plus remuer ; mais s'estant assemblez pour deliberer sur les moyens de reparer leur honneur, ils jugerent qu'il n'y en avoit point d'autre, que de rentrer dans le combat avec le Bonze Portugais, en presence du Roy & de sa Cour ; que cette resolution l'intimideroit, & que les Japonnois au contraire les voyant attaquer de front leur ennemi, seroient persuadez par une démarche si hardie, qu'ils auroient la justice & la verité pour eux.

XXXIII. *Seconde dispute de S François Xavier avec Fucarandono.*

Les Bonzes ayant formé ce dessein, vont au Palais demander au Roy une seconde conference, avec le Bonze de Portugal, en presence de sa Cour. Le Roy eût bien desiré rompre la partie : mais voyant que ce refus irriteroit ces esprits turbulens, & qu'ils en tireroient un grand avantage pour autoriser leurs erreurs ; qu'ils l'accuseroient d'intelligence avec les étrangers, & qu'ils le mettroient mal dans l'esprit de ses Sujets, il se crut obligé de leur accorder ce qu'ils demandoient : mais aux conditions suivantes.

Premierement que tout se passeroit sans bruit, sans tumulte, sans emportemens & sans paroles injurieuses.

Secondement, qu'il y auroit des arbitres qui regleroient la dispute, & qui décideroient qui auroit l'avantage de l'un des deux partis.

Troisiémement, que ces Juges seroient les assistans & non pas les Bonzes ; & que si les sentimens estoit partagez, on concluëroit à la pluralité des voix.

Enfin que si Fucarandono estoit vaincu, les Bonzes ne pourroient empêcher les Japonnois d'embrasser la Loy du vray Dieu.

Ces conditions semblerent dures aux Bonzes, principalement celle qui établissoit des seculiers Juges des matieres de Religion: Mais le Roy qui sçavoit qu'ils n'avoient aucune regle certaine pour terminer leurs differends, & que les livres de leurs Fotoques estoient pleins de fables & de rêveries, ne voulut point qu'on decidast rien par voye d'autorité, mais ordonna que tout s'examineroit par raison: Et comme les gens de sa Cour en estoient aussi bien pourvûs que les Bonzes, il crut qu'ils estoient aussi capables qu'eux de juger de ces matieres, & de voir qu'il parleroit d'un meilleur sens.

Le Roy ne voulant rien relascher de sa resolution, ces Prestres idolâtres furent obligez de se soûmettre à ses volontez. Ainsi le lendemain matin Fucarandono parut dans la Cour du Palais à la teste de trois mille Bonzes qui l'escortoient. Le Roy fut surpris de voir cette multitude seditieuse, & craignant qu'il n'arrivast quelque desordre, il leur fit representer par un de ses Seigneurs, qu'ils n'auroient pas d'honneur de venir en troupe combattre contre un seul homme; & que quelque avantage qu'ils pussent avoir, on attribueroit leur victoire plûtost à la force & à la violence, qu'à la Justice. C'est pourquoy qu'il ne vouloit pas qu'il y eût plus de quatre Bonzes avec luy. Les Bonzes fremirent à ce commandement: mais il falut obëir.

XXXIV. *Xavier va au Palais.* Le Roy fit ensuite prier le Pere Xavier de se rendre au Palais où Fucarandono l'attendoit pour renoüer la dispute. Les Portugais qui estoient avec luy, jugerent qu'il devoit y aller avec le mesme éclat & la mesme pompe qu'il fit la premiere fois qu'il alla saluer le Roy. Le Pere fit son possible pour s'en excuser, mais il ne put rien gagner. Ils marchent donc superbement vêtus au son des haut bois & des trompettes; & le Pere avec son surplis & son étole de velours entre dans la salle, precedé & suivi des Portugais comme de ses Officiers qui se tenoient devant luy la teste nuë, & ne luy parloient qu'à genoux.

Cette entrée pompeuse donna bien du chagrin à Fucarandono: & ce qui augmenta sa peine, fut le discours de quelques Seigneurs qu'il entendit dire assez haut: *Est ce là donc ce pauvre homme dont on nous fait un portrait si ridicule? A la verité nos Bonzes sont de grands menteurs.* Tout cela donna mauvais augure à ce fier Japonnois de son entreprise, & il s'en fallut bien qu'il fût aussi arrogant que la premiere fois. Cependant il falloit commencer la dispute. La salle estoit pleine de gens de qualité qui

estoient venus de toutes parts pour assister à cette action. Les Juges estoient choisis & acceptez de part & d'autre. Le Roy estant sur son Trône fit faire silence, & ordonna à Fucarandono d'exposer succintement les raisons pour lesquelles il estimoit que le Japon ne devoit pas recevoir la Loy que prêchoit le Pere Xavier.

Le Bonze qui avoit beaucoup rabattu de sa fierté, répond assez modestement, qu'elle ne devoit pas estre reçûë ni prêchée pour plusieurs raisons. La premiere, parce qu'elle estoit contraire à la Religion du Japon, & parloit mal des Dieux Fondateurs & Protecteurs de l'Empire. La seconde, parce qu'elle ostoit tout credit & toute autorité aux Bonzes qui sont les amis des Dieux & qui obtiennent aux hommes tous les biens qu'ils desirent. La troisiéme, parce qu'elle défend comme des excés & des crimes énormes, ce que les Cubosamas & les Prelats de toutes les Sectes du Japon approuvent & permettent. La quatriéme, parce qu'elle soûtient, qu'il n'y a que ceux qui l'embrassent qui seront sauvez; & qu'ainsi les Dieux Amida & Xaca, Gizon & Canon sont dans la profonde caverne de la fumée, condamnez à un supplice éternel, & livrez en proye au dragon de la maison de nuit. XXXV. *Commencement de la dispute.*

Le Bonze ayant dit cela, se teut; & le Roy fit signe à Xavier de répondre. Le Saint levant les yeux & les mains au Ciel d'où il attendoit son secours, répondit d'un air modeste, qu'on n'éclairciroit rien dans la Conference qu'on avoit entreprise, si on s'arrestoit à des propositions vagues & indeterminées; qu'il jugeoit plus à propos de s'attacher à une seule proposition, laquelle estant examinée & éclaircie, on passeroit à une autre; que la multitude des questions ne causeroit que de la confusion, & empécheroit qu'on ne pût rien arrester; qu'ainsi pour juger sainement des choses, il falloit que le Bonze ne lui proposât qu'une difficulté à la fois, à laquelle il s'obligeoit de répondre nettement & sans détour. Tout le monde approuva la proposition du Saint, & Fucarando même la trouva raisonnable. C'est pourquoy suivant ce reglement il demanda au Pere, pourquoy la Loy des Chrétiens disputoit aux Camis & aux Fotoques les honneurs divins, puisque tout le Japon les reconnoissoit pour Dieux.

Saint Xavier se voyant heureusement engagé à prouver les veritez fondamentales de la Religion Chrétienne, & à détruire l'erreur des idolâtres, commença par établir l'existence d'un XXXVI. *Discours de S. François Xavier sur l'exis-*

glé, ni plus constant que ce grand Univers, il rendit cette raison « sensible par ces similitudes. Où est l'homme, dit-il, qui faisant « voyage & voyant au milieu d'une forest un grand Palais, basti superbement, garni de lits, de tables, de cabinets precieux, de riches « appartemens, accompagné de beaux jardins, de grandes palissades, de fontaines, de jets d'eau, de compartimens, de berceaux, « d'allées, de rangs d'arbres, de carreaux & de couches de fleurs, « ne crût aussi tôt que ce seroit quelque grand Prince qui l'auroit « fait bastir? Et si demandant à quelqu'un; Qui a construit ce Palais, celuy-cy luy répondoit; qu'un morceau d'une montagne pro- « chaine estant tombé sur un morceau de rocher, les pierres tou- « tes polies seroient sorties du sein de l'un & de l'autre, & ce joi- « gnant ensemble auroient formé ce beau Palais sans qu'aucun ou- « vrier y eût mis la main, ne regarderoit-il pas celuy qui luy feroit cette réponse, comme un homme égaré & qui auroit perdu le « sens? Quelle folie, donc conclut le Saint, de croire que le beau « Palais du monde, qui est si admirable en sa matiere, en sa for- « me, en sa structure, en ses proportions, en son ordre, en sa beauté « & au mouvement reglé de toutes ses parties, a esté fait par hazard « sans qu'aucun ouvrier y ait travaillé.

Que diriez-vous de moi, M^rs, si je voulois soûtenir que ces beaux « tableaux qui sont dans cette salle ne sont point les ouvrages d'un « habile peintre; mais que les couleurs sont tombées par hazard sur « la toile & ont tracé ces belles figures? Ne serois-je pas sifflé de tou- « te la compagnie? Or quel tableau, comparable à ce grand Univers? qui peut sans renoncer au bon sens croire & soûtenir qu'il s'est fait « fortuitement & par hazard, sans art, sans esprit & sans intelligen- « ce? Si cela se peut imaginer, on pourra croire aussi que tous vos « livres se sont faits fortuitement & sans y penser; qu'une lettre s'est « liée par hazard à une autre, & qu'ainsi ce livre s'est trouvé com- « posé sans qu'aucun esprit y ait travaillé, ni qu'aucune main l'ait « arrangé. que si cela ne se peut imaginer: comment peut on dire « que le monde est un ouvrage de la fortune & du hazard? Y a-t'il « livre plus beau, plus juste, plus docte & plus sçavant que celuy- « là? toutes ses parties n'en sont-elles pas autant de lettres & de caracteres unis ensemble, qui nous publient la sagesse, la puissan- « ce, la beauté, la bonté & les perfections infinies de son auteur? « Et nous croirons que tout s'est fait tumultuairement? Que « toutes les parties du grand Univers se sont trouvées par hazard « ainsi disposées & unies ensemble, quoy qu'il n'y ait rien de mieux «

" ordonné, & que l'ordre soit un effet de raisons & d'intelligence ? Tout le monde applaudit à ce raisonnement du Pere.

Mais on fut ravi lorsqu'il leur parla de la grandeur des Cieux, comme font foy ceux qui estoient presens à cette dispute, & du mouvement reglé du Soleil & de la Lune & des autres Astres qu'on
" ne peut pas, dit-il, attribuer au hazard : Autrement on pourroit
" croire & assurer qu'un navire qui vient des Indes à voile dé-
" ployée, est abordé au Port de Fichen par hazard : & qu'il est
" venu sans Pilote au travers de tant d'écueils, d'orages & de
" tempestes.

De la consideration du Ciel il passa à l'ordre du monde, à la situation de toutes ses parties semblables & dissemblables, à leur union inviolable dans une opposition continuelle ; à la fermeté de la terre bastie sur un point plus petit que la pointe d'une aiguille qui soûtient ce grand Corps avec toutes ses montagnes, ses rochers, ses métaux, & ses Villes ; à la disposition des élemens ; à la varieté des saisons produites par les approches & les éloignemens du Soleil ; à la vicissitude des jours & des nuits ; à l'abondance & l'indigence des païs qui font le commerce du monde. Ensuite il fit admirer tous les mouvemens de la nature, le flus & le reflus de la mer, le cours des fleuves qui baignent les campagnes par tant de tours & de détours pour arroser quantité de terres & pour la commodité des païs ; Les vents dont le mouvement est circulaire, & dont le souffle est si fort & si puissant, sans qu'on puisse sçavoir quelle est la bouche qui le pousse quelquefois d'une maniere si terrible. La force avec laquelle chaque corps tend à son centre par la ligne la plus droite & la plus courte ; L'instinct des animaux, leurs adresses & leurs industries, leurs armes offensives & défensives, leur composition si admirable, qu'il n'y a point d'esprit au monde qui puisse trouver quelque chose qui manque au plus vil des Insectes, & qui puisse imaginer rien de mieux fait que ce Dieu a fait. De là il concluoit qu'il falloit estre dépourvû de sens & de raison pour ne pas reconnoître que le monde a esté produit, & qu'il est gouverné par une Intelligence infininiment sage que nous appellons Dieu.

Enfin il proposa le corps de l'homme avec toutes ses parties & ses operations comme le chef-d'œuvre d'un esprit divin. Il leur fit remarquer & comprendre, que ce n'est point par hazard, mais par l'application d'une sagesse infinie, que tous les membres ont le rang, la forme & la fonction qu'ils ont ; qu'il y a plus de trois

censos dans le corps humain, dont chacun a plus de quarante fonctions differentes, d'où resultent huit mille proprietez qui different en figure, en situation, en liaison, en forme, en qualité & en operation ; que nous avons plus de six cens muscles, les uns longs, les autres courts ; les uns larges, les autres étroits ; les uns épais, les autres minces ; les uns droits, les autres courbez ; les uns aigus, les autres obtus ; les uns ronds, les autres plats ; les uns simples, les autres doubles ; les uns en haut, les autres en bas ; les uns de costé, les autres de travers ; que chacun d'eux a ses fonctions propres, qui font en tout six mille fonctions differentes.

De là il passa à la teste, au cœur, aux foye, aux poulmons, aux pieds, aux mains, dont il fit admirer la structure, qui ne peut estre que l'ouvrage d'une souveraine Intelligence ; puisqu'il n'y a aucune partie, pour petite qu'elle soit, qui ne soit travaillée avec tant de sagesse, que tout les esprits du monde n'y pourroient remarquer le moindre défaut, ni trouver un lieu où elle fût mieux placée, qu'en celuy où elle est.

Mais la preuve la plus sensible, & cependant la plus convainquante qu'il apporta d'une divinité, fut la diversité des visages, qui se voit dans tous les hommes de la terre qui ont esté, qui sont & qui seront, quoyqu'ils ayent presque tous la mesme figure : Car « quel est cet Ouvrier, disoit-il, qui a tant de modeles differens « dans son esprit, puisqu'il n'y a point de peintre, pour habile qu'il « soit, qui puisse produire vingt formes de visages differentes, s'il « n'a plusieurs modeles devant ses yeux ? Mais que deviendroit le « monde sans cette varieté ? Il seroit impossible sans cela de vivre « en paix & en assûrance, & il n'y auroit que confusion dans les « Royaumes. «

Supposez, mon Prince, dit Xavier, que vos Sujets se ressem- « blent, comme font la plûpart des oyseaux, des brebis, & des « animaux ; quel desordre causeroit cette ressemblance dans vos « Estats ? Un mari ne connoîtroit point sa femme, ni un pere ses en- « fans, ni un creancier son debiteur, ni un ami son ami, ni un Prin- « ce ses Sujets, ni un maître ses serviteurs, ni un Magistrat ses cri- « minels & les perturbateurs de la paix publique. Ainsi vostre « Royaume seroit plein d'incestes, d'adulteres, de trahisons, de « tromperies, de meurtres & de toutes sortes de méchancetez, sans « que la Justice en pût punir les Auteurs, parce qu'elle ne pourroit « distinguer l'innocent du coupable. C'est donc pour empêcher «

" ces desordres, & pour mainteniir la paix & la justice parmi les
" hommes, que Dieu leur a donné à tous des visages differens. Et
" parce qu'on se peut cacher dans les tene bres, & qu'il y a des
" aveugles dans le monde qui ne peuvent pas distinguer les hom-
" hommes par les traits du visage, il a voulu qu'ils eussent tous la
" voix & la parole differente; afin que ceux qui ne peuvent pas re-
" connoître les personnes avec qui ils traitent par la veuë, les puis-
" sent distinguer par la voix.

Le Pere conclut de toutes ces demonstrations sensibles, que le monde ne s'estant point fait luy-mesme, & la fortune n'ayant aucune part à un ouvrage si admirable & si bien ordonné, il y avoit un Dieu tout puissant & éternel, qui avoit produit tous les êtres que nous voyons; & qu'on ne peut revoquer en doute son existence, sans combattre tous les principes de la nature & de la raison. Le Roy & tous les Seigneurs declarerent que cette verité estoit claire comme le Soleil. Fucarandono fut obligé d'y souscrire, en disant qu'il ne nioit pas qu'il y eût un Dieu: mais qu'il vouloit sçavoir pourquoy il ne pouvoit pas y en avoir plusieurs.

XXXVI. *Autre discours du Pere contre la pluralité des Dieux.*

„ C'est, dit Xavier, ce qui n'est nullement soûtenable; car la
„ pluralité des Dieux détruit l'existence d'un Dieu; & en admet-
„ tre plusieurs, c'est n'en reconnoître aucun: ce qu'il prouva de
„ cette maniere. S'il y avoit plusieurs Dieux, ou ils seroient dé-
„ pendans les uns des autres, ou ils seroient indépendans. S'ils
„ estoient indépendans, nul d'eux ne seroit Dieu, parce que l'un
„ n'auroit pas d'empire sur l'autre, & qu'il est de l'essence du pre-
„ mier être que tout dépende de luy. S'ils dépendoient les uns des
„ autres, nul d'eux ne seroit souverain, parce qu'ils seroient tous
„ soûmis à une domination superieure; ce qui repugne essentielle-
„ ment à la divinité qui est un être indépendant: Par consequent
„ nul d'eux ne doit estre qualifié Dieu.

„ Il ajoûta cet autre raisonnement qui n'est pas moins evident
„ que le premier. S'il y avoit plusieurs Dieux, ou ils seroient di-
„ stinguez les uns des autres; ou ils ne le seroient pas. S'ils ne sont
„ pas distinguez, ils ne font point de nombre; par consequent il
„ n'y en a qu'un. S'ils sont distinguez, c'est par une perfection qui
„ leur est propre, & qui ne convient pas à un autre; car ce qui est
„ commun ne distingue pas: Par consequent un de ces Dieux au-
„ roit une perfection que l'autre n'auroit pas: il ne seroit donc pas
„ Dieu, puisqu'il seroit privé d'un bien & d'une perfection qu'il

pourroit & devroit avoir : car l'essence de la divinité renferme "
toutes les perfections imaginables, estant comme elle est infinie "
en tous ses attributs, & n'ayant point de cause qui les ait pû bor- "
ner. Tout le monde s'écria que ces raisons estoient convainquantes, & quoy que Fucarandono fist semblant de vouloir repliquer, le Roy luy commanda tout haut de passer outre, ce point estant vuidé & arresté.

XXXVIII. *Autres questions proposées par le Bonze, & les réponses du Pere.*

Le Bonze se voyant condamné de tous les Juges, fut obligé de passer à une autre question, qui ne luy réüssit pas mieux que les precedentes. Il demanda au Pere pourquoy il n'approuvoit pas les Lettres de change que les Bonzes donnent à ceux qui leur font du bien, par lesquelles ils s'obligent de leur faire rendre en l'autre vie à lettre vûë, cent pour un de tout ce qu'on leur a donné.

Le Pere n'eut pas grande peine à répondre à cette question ridicule; car ayant prouvé que les Camis & les Fotoques n'estoient pas des Dieux, il s'ensuivoit évidemment que la Banque des Bonzes estoit trompeuse, & que ce n'estoit qu'un artifice pour avoir de l'argent; que leurs Lettres de change qu'ils appellent Cochumiaques, n'estoient nullement valables ni recevables, & qu'il n'y avoit que les bonnes œuvres qui eussent cours en l'autre vie, que les ames separées de leurs corps n'avoient besoin ni de viandes pour se nourrir, ni d'étoffes pour se vêtir, puisque c'estoient des esprits immortels; Que Dieu qui a créé tous les hommes pour les faire regner dans le Ciel, n'a point attaché le salut aux richesses, mais à la sainteté de la vie; que s'il n'y avoit que les riches de sauvez, Dieu auroit ouvert la porte à une infinité de crimes; car chacun chercheroit toutes les voyes imaginables de se faire riche pour arriver au Ciel; qu'il cesseroit d'estre juste s'il en fermoit l'entrée aux pauvres qu'il a mis au monde, & qui sont si necessaires à sa conservation; qu'ils sont pour l'ordinaire plus innocens que les riches, par consequent plus agréables à Dieu, qui ne peut aimer que la vertu. En un mot que Dieu estant le Pere de tous les hommes, il les doit tous regarder comme ses enfans : par consequent leur fournir à tous les moyens d'estre heureux, & d'arriver au Ciel; que pour cela il ne demande d'eux que de croire ce qu'il a revelé, & de faire ce qu'il a ordonné, ce qui est au pouvoir de tous les hommes, tant riches que pauvres? Qu'il n'a point égard à la qualité des personnes; qu'il n'y a que la bonne vie qui donne droit au bonheur éternel, & que ce sont les plus Saints qui

feront les plus heureux en l'autre monde.

Quoyque les juges de ce combat fussent tous riches, & que les riches du Japon ayent le dernier mépris pour ceux qui sont pauvres, & ne les jugent pas dignes de vivre; cependant tous approuverent le discours du Pere, & tomberent d'accord que les Lettres de change des Bonzes estoient des artifices pour surprendre les peuples; que les ames des morts n'ont besoin ni d'or, ni d'argent, & que les pauvres pouvoient arriver au Ciel aussi bien que les riches. Cet article passa malgré le dépit de Fucarandono & de ses compagnons, qui enrageoient de se voir traitez de fripons, & dépoüillez du fonds de leurs Cochumiaques, qui estoit le meilleur & le plus profitable qu'ils eussent. Cependant il fallut acquiescer suivant les articles dont on estoit convenu, & la dispute fut remise au lendemain.

On croyoit que ces mauvais succés leur feroient abandonner le champ de bataille: Mais voyant bien que leur fuite feroit une marque certaine de leur déroute, & que c'estoit fait de leur credit, s'ils ne rentroient dans le combat, ils retournerent le jour suivant plus fiers & plus résolus que jamais. Car Fucarandono avoit amené avec luy six autres Bonzes les plus habiles de toutes les Sectes du Japon, qu'il avoit choisis entre les trois mille qui estoient venus à Funay pour le soûtenir dans le combat. Il voulut d'abord remettre sur le tapis la valeur des Lettres de change & la reprobation des pauvres: mais le Roy l'arresta, disant que ces questions estant entierement décidées, il ne falloit plus en parler.

Il laissa donc les deux autres qu'il avoit d'abord proposées, l'une sur la damnation de leurs Dieux Xaca & Amida, que Xavier disoit estre en Enfer; l'autre sur les vices abominables du Japon qu'il condamnoit, parce que la premiere estoit une suite des veritez que le Pere avoit établies, & que l'autre estoit si honteuse & si contraire à la lumiere naturelle, qu'il voyoit bien qu'on ne la pourroit soûtenir. Au lieu, dis-je, de ces deux questions qu'il avoit entamées, il luy demanda quelle estoit cette Loy qu'il preschoit, & qu'il falloit garder necessairement pour estre sauvé.

XXXIX. *Le Pere explique & établit les principales veritez de nostre Foy.*

Cette question obligea le Pere d'expliquer autant que le lieu le permettoit, les principaux articles de nostre créance: entr'autres la creation du monde, le peché du premier Ange & du premier homme, l'Incarnation du Fils de Dieu; sa vie & sa mort pour

racheter les hommes qui estoient devenus par leur rebellion esclaves du Diable, sa Resurrection & son Ascension au Ciel, son dernier avenement & le Jugement rigoureux qu'il doit exercer sur les bons & sur les méchans à la fin du monde, la peine éternelle des méchans dans l'Enfer, & la recompense éternelle des bons dans le Ciel, avec les dix preceptes du Décalogue.

Or pour disposer les esprits à la foy & les rendre dociles à la parole de Dieu, il leur fit comprendre qu'il est de la justice que l'homme soûmette son esprit à l'autorité de Dieu; parce qu'estant sa creature, il luy doit rendre hommage par la soûmission de toutes ses puissances; principalement de sa volonté & de son entendement qui en sont les plus nobles; que la volonté se soûmet à Dieu en gardant sa Loy, quelque contraire qu'elle soit à ses inclinations, & que l'entendement lui rend ses hommages en croyant aveuglément les veritez qu'il a revelées, quoy qu'elles paroissent contraires à sa raison; Que Dieu estant infini, son estre est incomprehensibles à l'esprit de l'homme qui est borné & qu'il ne seroit pas Dieu si nostre esprit le pouvoit comprendre; & que sans la Foy nous serions abandonnez à nostre propre sens qui nous jetteroit dans une infinité d'erreurs, & que chaque homme estant porté naturellement à suivre le sien, chacun se feroit une Religion à sa mode; qu'il n'y a point d'esprit sur la terre, quelque éclairé qu'il soit, qui ne se puisse tromper & ne se trompe souvent; qu'ainsi sans la Foi nous serions toûjours dans le doute de ce que nous devons croire & dans l'incertitude de ce que nous devons faire pour être heureux.

Il ajoûta que Dieu estant infiniment sage il ne se peut tromper; estant juste & veritable, il ne peut nous tromper; qu'il a revelé aux hommes tout ce qu'ils doivent croire & tout ce qu'ils doivent faire pour luy rendre le culte qui luy est deu & pour estre éternellement heureux; Que les hommes à qui il s'est fait connoître & à qui il a declaré ses volontez, estoient les plus saints qui fussent sur la terre; & que pour leur donner creance dans les esprits, il leur avoit conferé la puissance de faire des miracles qui surpassent les force de la nature, comme de diviser la mer d'un coup de baguette, & de faire sortir des fleuves du sein d'un rocher, d'arrester le cours du Soleil, de ressusciter des morts & autres choses semblables que ces hommes, que nous appellons Prophetes, ont fait devant une infinité de gens, pour attester qu'ils venoient de la part de Dieu; Que ces saints personnages nous ont enseigné qu'il n'y a qu'un Dieu & une Religion dans laquelle on puisse estre sauvé;

& pour nous ôter tout sujet d'en douter, que Dieu même a envoyé son propre Fils au monde pour racheter les hommes & leur enseigner le chemin du Ciel; que pour prouver que sa doctrine estoit celeste & l'unique voye du salut, il a ressuscité quantité de morts, gueri toutes sortes de maladies, fait voir des aveugles, entendre des sourds, marcher des boiteux, & cela devant une infinité de personnes qui ont esté témoins de ces merveilles; qu'il est mort ensuite volontairement pour nos pechez ayant esté attaché en Croix; qu'il est ressuscité le troisiéme jour aprés sa mort; & qu'il est monté au Ciel à la veuë de ses Disciples. Que Dieu ne pouvant attester le mensonge, & qu'ayant fait des miracles infinis pour autoriser la sainteté de sa personne & la verité de sa doctrine, on ne peut douter que ce qu'il nous a enseigné ne soit vray, qu'il nous a enseigné qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une Foy, qu'une Loy, qu'une Religion veritable, hors laquelle il est impossible d'estre sauvé; que nostre ame est immortelle, qu'elle va au Ciel ou en Enfer aprés sa mort, & qu'elle se réünira à son corps à la fin du monde, pour paroître devant son tribunal & pour y recevoir une sentence de vie ou de mort éternelle, selon le bien ou le mal qu'elle aura fait; Que ses Disciples depuis ce temps-là ont presché cette doctrine par tout le monde & l'ont confirmée par des miracles sans nombre.

Le Bonze entendant parler des miracles parut comme étonné: Mais le Roy à qui on avoit fait le recit à l'arrivée du Pere, des grands prodiges qu'il avoit faits dans les Indes, d'un mort qu'il avoit ressuscité à Cangoxima & des malades qu'il avoit gueris à Amanguchi, n'en fut pas surpris: au contraire il en conceut une haute estime de sa Religiou & une veneration singuliere pour sa personne.

Xavier continuant son discours & s'adressant au Roy, luy dit: Vous voyez, mon Prince, qu'il est impossible d'estre sauvé dans „ la Religion du Japon: car on ne peut se sauver dans une Religion „ qui n'a pas la veritable Foy, & qui n'adore pas le vray Dieu. J'ay „ fait voir qu'il n'y a qu'un Dieu, & la Religion du Japon en ado- „ re plusieurs. J'ay prouvé que Dieu est un esprit éternel & immor- „ tel, & on rend dans le Japon des honneurs divins à des hommes „ mortels, qui sont nez & morts comme les autres. Y a-t'il faus- „ seté & impieté plus grande que celle-là, & peut-on estre sauvé „ rendant à des hommes & à des demons des honneurs qui ne sont „ deus qu'à Dieu?

Il

Il n'y a point d'esprit pour peu qu'il ait de raisonnement, qui « ne sçache que deux propositions qui sont contradictoirement opposées ne peuvent estre veritables. Par consequent deux Religions qui croyent des choses qui se combattent & se contredisent, ne doivent pas estre divines : il faut que l'une soit vraye & que l'autre soit fausse. Or il n'y a point de plus grande contradiction, « que d'asseurer qu'il n'y a qu'un Dieu, & de soûtenir qu'il y en a « plusieurs; Que de dire qu'il est impossible qu'il y ait plus d'un Dieu, & de dire qu'il n'est pas impossible qu'il y en ait plusieurs. La Religion Chrétienne croit qu'il n'y a qu'un Dieu : La Japonnoise croit qu'il y en a plusieurs. J'ay fait voir par des raisons évidentes que la pluralité des Dieux est impossible ; c'est pourquoy « la Religion qui les tient est dans l'erreur ; elle ne peut donc pas « plaire à Dieu qui est la premiere verité : par consequent on ne peut pas s'y sauver.

Ajoûtez que si la Religion Chrétienne est veritable, elle « n'enseigne aucune fausseté : On doit approuver ce qu'elle approuve & condamner ce qu'elle condamne. Or la Religion Chrétienne que je presche & que je défends, declare que « comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'une veritable Foy & qu'une veritable Religion, qui est celle que Jesus-Christ « nous a enseignée; que toutes les autres sont fausses, impies & détestables ; qu'il est impossible de se sauver hors de la sienne. Par « consequent qu'il n'y a qu'un parti à prendre pour aller au Ciel « qui est celuy des Chrétiens, & ceux qui ne le seront pas seront infailliblement damnez.

Ce discours étourdit Fucarandono, & voyant que tout le monde attendoit sa réponse, il fit quelque effort pour se tirer de ce mauvais pas, en avoüant au Pere que si sa Religion estoit veritable, la sienne devoit estre fausse, & qu'on ne s'y pouvoit pas sauver : Mais il adjoûta qu'il devoit prouver la verité de la sienne, pour condamner celle du Japon ; qu'il avançoit des choses qui n'estoient nullement soûtenables ; comme que Dieu ait prévû le peché de l'Ange & de l'homme, & qu'il ne l'ait pas empesché ; qu'il ait éclairé les autres peuples, & qu'il ait laissé si long temps le Japon dans les tenebres ; que Dieu se soit fait homme, & que les hommes l'ayent fait mourir.

Il est croyable que c'est-là une partie de ces questions subtiles que le Portugais, dont nous avons parlé, dit avoir esté proposées au Pere, & ausquelles il répondit avec tant de force & de nette-

té, que Fucarandono n'eut rien à repartir.

Il ajoûte qu'il jetta les Bonzes dans des contradictions si manifestes, qu'il les couvrit de honte & de confusion. En effet, supposé qu'ils reconnussent que la pluralité des Dieux estoit impossible; comment pouvoient-ils soûtenir que leur Religion fût veritable. & si elle estoit fausse, comment pouvoient ils y perseverer?

Comme le Pere Xavier estoit un homme sçavant & un tres-habile Thologien, il est hors de doute qu'il fit comprendre à l'assemblée, qu'il estoit de la gloire de Dieu d'estre honoré & servi par des creatures libres & intelligentes, telles que sont l'Ange & l'homme, & que la nature du libre arbitre estant d'estre flexible au bien ou au mal; de choisir une chose ou de ne la pas choisir, ou de choisir le contraire, Dieu devoit laisser les chefs de ces deux natures intelligentes dans l'usage de leur liberté: autrement il n'eût pas esté servi par des creatures raisonnables, mais par des esclaves de ses volontez; Qu'il leur avoit fourni tous les secours necessaires pour se mainntenir dans l'innocence; qu'ainsi il n'a nullement contribué à leur chûte; qu'il pouvoit à la verité l'empescher: mais qu'il eût en cela donné quelque atteinte à leur liberté & fait pancher leur indifference; ce qui n'estoit pas convenable de faire dans les premieres creatures intelligentes qu'il avoit mises au monde, & dans les deux Chefs de la Nature Angelique & humaine.

XL. *Pourquoy Dieu a laissé tomber le premier Ange & le premier homme.*

Qu'au reste s'il avoit permis qu'ils tombassent dans le peché, c'estoit pour faire éclater la justice en la punition de l'Ange qui a peché sans sollicitation, sans ignorance & sans exemple; & sa misericorde au salut de l'homme, qui a esté seduit à pecher & incité par une femme & par un demon. Qu'il n'estoit pas convenable que sa justice entre toutes ses perfections fût seule inconnuë des hommes & qu'elle demeurât une éternité sans satisfaction; que la crainte d'un châtiment éternel estoit un frain necessaire pour nous tenir dans l'obeïssance; & que si les hommes sont à present si méchans, bien qu'ils croyent un Enfer, ils le feroient bien davantage s'ils se promettoient l'impunité de leurs crimes, ou s'ils croyoient qu'ils en feroient quittes pour une peine temporelle. Au reste que l'homme estant aussi superbe & aussi ambitieux qu'il est, Dieu l'a laissé tomber, pour luy faire sentir la fragilité par sa chûte & pour luy oster cette vaine opinion qu'il a de luy-même.

XLI. *Qu'il estoit convenable.*

Mais que la misericorde de Dieu paroist avec bien plus d'éclat que sa justice, en ce qu'il a voulu que son propre Fils qui

que le Fils de Dieu se fist homme que sa vie fût contraire à celle du monde, & qu'il mourût en Croix.

est Dieu éternel & immortel comme luy descendît du Ciel en terre & se revêtît de nostre chair; Que cela estoit convenable à sa bonté, puisque le bien demande à se communiquer, & ne peut non plus que l'eau demeurer dans sa source; que nous ayant donné ses biens par la creation, il estoit de sa gloire de se donner luy-même par l'Incarnation, unissant nostre nature à la sienne; & que puisqu'il nous a créez pour l'aimer, il devoit se faire voir & se faire connoître; que l'objet de ses admirations est la grandeur; mais que celui de l'amour est la bonté: par consequent que Dieu nous devoit découvrir les tendresses de son cœur, & pour ainsi parler, les entrailles de sa misericorde, ce qu'il a fait en se rendant homme comme nous, & prenant la peine qui estoit deuë à nos pechez.

Que si un Dieu se fait homme, ce doit estre pour sauver les hommes & pour les détourner du vice, qui est ce qui les empêche d'estre sauvez: Par consequent qu'il a deû couper la racine de tous les pechez; qui sont le desir déreglé de l'honneur, des richesses & du plaisir; Que c'est ce qu'il a fait pendant sa vie, déclarant miserables les superbes, les avares, les voluptueux, & prononçant heureux les humbles, les pauvres & les personnes affligées. Et parce que la parole a peu d'effet si elle n'est soûtenuë de l'exemple, Dieu s'estant fait homme pour enseigner aux hommes les vrais biens & les vrais maux, que ce n'estoit pas assez qu'il décriast par ses discours ces passions déréglées, qui sont les sources de tous les vices, mais qu'il a deû les condamner encore par son exemple: qu'ensuite il devoit vivre dans l'humilité, dans la pauvreté & dans les souffrances, autrement il eût détruit par ses actions, ce qu'il avoit établi par sa parole.

Il ajoûta que le Fils de Dieu estant venu au monde, non seulement pour sauver les hommes, mais encore pour procurer une gloire infinie à son Pere, il avoit deû luy offrir un sacrifice qui fût digne de luy; Que Dieu n'estoit pas honoré comme il le merite, par la mort de tous les animaux de la terre, mais qu'il l'a esté infiniment par la mort d'un Homme-Dieu, qui s'est immolé volontairement pour sa gloire & pour satisfaire à sa justice infiniment outragée par les pechez des hommes. Qu'on ne peut donc trouver étrange qu'il soit mort sur une Croix & qu'il ait donné aux hommes ce grand exemple d'humilité, de charité & de patience.

Qu'au reste il n'y a point d'esprit raisonnable qui puisse dou-

te que ce JESUS qui a esté attaché en Croix, ne fût veritablement Dieu: car s'il ne l'eût pas esté, ç'eût esté le plus impie, le plus superbe & le plus ambitieux de tous les hommes; puisqu'il en prenoit le nom & qu'il en exigeoit les honneurs: Par consequent qu'il estoit impossible que Dieu fît des miracle pour autoriser sa sainteté & pour donner créance à sa doctrine; autrement il eût attesté le plus grand de tous les mensonges, autorisé la plus horrible de toutes les impietez, & contribué même à rendre le monde idolâtre, adorant comme Dieu celuy qui ne l'estoit pas: ce qui ne se peut ni dire, ni penser; Qu'il n'y ait point d'homme instruit dans l'histoire des siecles passez, qui puisse douter que JESUS CHRIST n'ait fait des miracles, pour prouver aux hommes qu'il estoit Dieu: Que ceux qui ont esté les témoins oculaires l'ont rapporté sincerement dans l'Histoire qu'ils en ont écrite, marquant le temps, le lieu, les personnes encore vivantes & toutes les circonstances du fait; & qu'ils sont morts à force de tourmens, pour attester cette verité; Qu'aprés eux ses disciples dans tous les temps & dans tous les lieux du monde, ont continué de faire les mêmes prodiges, ressuscitant les morts & guerissant toutes sortes de maladies; & cela pour autoriser cette créance; Que le plus grand de tous, est d'avoir converti une grande partie du monde & de l'avoir rendu Chrétien; Qu'il faut estre sans raison, pour croire que toutes les nations de la terre qui étoient si fort attachées à leurs anciennes superstitions, eussent pû tout d'un coup changer de Religion comme elles ont fait, & cela par la predication de douze pauvres Pescheurs, si elles n'eussent esté persuadées de la verité de cette nouvelle doctrine par les miracles qu'ils faisoient. Et si Dieu a fait des choses qui surpassent les forces de la nature pour attester la divinité de JESUS-CHRIST, qu'il faut avoüer qu'il est Dieu, ou que Dieu fait des miracles pour établir l'idolatrie dans le monde & pour faire adorer le plus grand de ses ennemis, ce qui est impossible.

XLII. Pourquoy Dieu a laissé si long-temps le Japon dans l'ignorance.

Quant à la derniere question que proposa le Bonze: Pourquoy Dieu avoit laissé si long-temps le Japon dans l'ignorance, le Pere y fit cette réponse qu'il a couchée dans ses lettrres, parce qu'elle n'estoit pas longue, & qu'elle regarde principalement le Japon, & que c'est ce qui donnoit plus de peine à ces Infidelles. Voicy ses propres paroles. *Cette pensée les tourmentoit extrémement & les détournoit du service de Dieu: mais par le secours de sa grace nous avons arraché cette erreur de leurs esprits & ce scrupule de leurs*

cœurs : Car nous leur avons montré premierement que la Loy de Dieu est la plus ancienne de toutes les Loix du monde. Ce qui paroist, en ce qu'avant que les peuples du Japon eussent receu leurs Loix de la Chine, ils estoient instruits par la nature qu'il ne faut point tuer un homme, ny dérober, ny se parjurer, & tout le reste qui est contenu dans la Loy de Dieu ; qu'ils estoient eux-mêmes convaincus de cette verité par leur propre experience : Car dés-lors qu'ils avoient commis un de ces pechez, ils estoient aussi-tost tourmentez & déchirez par des remords de conscience.

Il leur faisoit voir outre cela, que la raison nous enseigne, qu'il faut éviter le mal & faire le bien, & que cela est gravé si profondément dans l'esprit de tous les hommes, qu'il n'y en a point à qui l'Auteur de la nature n'ait donné la connoissance de sa Loy avant qu'aucune personne l'en ait instruit. Que si quelqu'un doutoit de cette verité, il pourroit s'én éclaircir par l'experience d'une personne qu'on auroit élevée dans une montagne ou dans un desert, sans luy avoir donné aucune connoissance des Loix & de la Religion du païs : Car si on interrogoit cette personne rude & grossiere, & destituée de toute autre instruction que de celle de la nature ; si c'est peché ou non de tuer un homme, de dérober & le reste que la Loy de Dieu défend, & si ce n'est pas bien fait de s'abstenir de ces actions ; il est hors de doute que cet homme qui n'auroit aucune connoissance des Loix humaines, répondroit de telle maniere, qu'il seroit facile de reconnoitre qu'il n'ignoreroit pas la Loy de Dieu. Or d'où-est-ce qu'il auroit tiré cette connoissance, sinon de Dieu comme Auteur de la Nature ? Que si les ames les plus incultes & les plus barbares en sont suffisamment instruites : que doit-on juger des nations qui sont plus polies & mieux disciplinées ? Ce qu'estant ainsi, je tirois en consequence que la Loy de Dieu estoit gravée dans tous les esprits avant toutes les Loix humaines, & que nul ne pouvoit excuser son peché sous pretexte qu'il ignoroit le bien & le mal.

Le même Saint concluoit de là, que cette Loy naturelle qui est connuë de tout le monde, est un degré qui conduisoit insensiblement à la Foy Chrétienne, & qu'un homme qui la garderoit & vivroit moralement bien, ne manqueroit jamais de parvenir à la connoissance de Jesus-Christ par quelque voye que ce fût : soit que Dieu l'éclairast luy-même avant la mort, soit qu'il luy envoyast quelque homme, ou quelque Ange pour l'instruire, comme il en envoya un à Corneille le Centenier. Car Dieu estant

infiniment juste & bon, il ne damne jamais personne qui soit capable de raison, que pour ses fautes personnelles. Du moins il faisoit avoüer à ces Infideles que si leurs ancestres estoient damnez, c'estoit par leur propre malice & pour n'avoir pas gardé la Loy de Dieu qui leur estoit connuë. *Cette raison*, dit-il, *leur parut si juste & si solide, qu'ils n'eurent point de peine à se rendre, & estant delivrez de ce scrupule ils embrasserent volontiers le doux joug de nostre Seigneur.*

Le Pere ayant fait à Fucarandono cette réponse qu'il avoit faite autrefois aux Bonzes d'Amanguchi, il le mit hors de combat & l'obligea de chicanner sur quelques mots Latins qui ont un mauvais sens en Japonnois. Mais ce qui fut plaisant, c'est que ces Bonzes s'estant engagez entre eux sur un point de doctrine, comme ils estoient la pluspart de Sectes differentes, ils s'échaufferent si fort dans la dispute, qu'ils estoient prests d'en venir aux mains si le Roy ne les eût separez.

XLIII *Fin de la dispute.*

La dispute qu'ils eurent avec le Pere Xavier dura cinq jours entiers, & quelque effort qu'ils pussent faire ponr combattre la Religion Chrétienne, le Saint au jugement de tous les assistans remporta la victoire. C'est pourquoy le Roy prononça sur son Trône que la Religion que l'Etranger preschoit, estoit plus conforme à la verité, à la raison & au bon sens, que celle des Bonzes. Aprés quoy s'addressant à Fucarandono & à ses compagnons, il leur dit: *Vous deviez estre mieux fondez en raison que vous n'estes pour combattre une Loy aussi sainte & aussi divine, qu'est celle de ce Bonze d'Europe; & vos emportemens ont fait connoistre que celle que vous défendez ne vaut pas grande chose. Allez, retirez-vous, & apprenez à estre plus gens de bien que vous n'estes.* Ces paroles furent comme un coup de foudre qui écrasa les Bonzes. Ils se retirerent écumant de rage, grinçans les dents & faisans mille imprecations contre ce Prince qui les avoit condamnez. Xavier au contraire demeuroit tranquille & modeste, jusqu'à ce que le Roy le prenant par la main le ramena jusqu'à son logis, suivi de toute sa Cour comme un vainqueur qu'on menoit par la Ville en triomphe. Ainsi finit cette dispute dont le succés fut tres-honorable à la Religion. Il est vray que peu d'assistans se firent Chrétiens pour lors: mais il ne s'en faut pas étonner; Car outre que le Roy ne s'estoit point encore declaré, & que les Courtisans suivent ordinairement l'exemple de leur Prince, les vices énormes ausquels ils estoient sujets dés leur enfance, les empeschoient d'em-

brasser une Loy qui les obligeoit de renoncer à toutes ces impuretez. On peut dire encore que le discours du Pere François fut une divine semence qu'il jetta dans ces cœurs terrestres & qui produisit un riche moisson quelque temps aprés. Mais il faut voir avant son départ ce qui se passoit à Amanguchi.

XL IV. *Questions que les Bonzes d'Amanguchi firent au Pere Cosme de Torrez.*

Pendant que le Pere François estoit aux mains avec les Bonzes de Bungo, le Pere Cosme de Torrez soûtenoit les assauts de ceux d'Amanguchi, qui s'éleverent tous contre luy aprés le départ du Saint & luy firent mille questions pour l'embarrasser. En voicy quelques unes que le Pere de Torrez écrivit à saint François Xavier, & qui sont presque les mémes qu'on avoit faites à ce Saint. J'ay trouvé ses réponses dans un Historien fidelle.

XLV. *1. Questions de la nature de l'ame.*

Ils luy demanderent donc premierement de quelle matiere Dieu avoit créé l'ame, & de quelle couleur elle estoit. Le Pere leur répondit que l'ame estant un pur esprit, elle n'estoit point tirée du sein de la matiere, mais qu'elle estoit créée de rien; Que les causes particulieres, soit naturelles, soit artificielles travaillent sur un fonds, parce que leur vertu est bornée & que toute la substance de leur ouvrage ne dépend pas d'elle : Mais que la puissance de Dieu estant infinie, elle n'a pas besoin de matiere pour travailler; qu'elle donne l'estre simplement & absolument à toutes ses creatures, principalement à l'ame qui estant un pur esprit ne peut le recevoir d'un corps qui luy est inferieur; que par une suite necessaire il faut qu'elle soit créée de rien. Pour la figure & la couleur ce sont des qualitez attachées à la matiere, qui ne conviennent qu'aux corps. Ainsi l'ame estant un pur esprit dégagé de matiere, elle n'a ni figure ni couleur.

Mais, dit le Bonze, *si elle n'a point de couleur, elle n'est donc rien.* Le Pere avant que de répondre à son instance, luy demanda, s'il croyoit qu'il y eût de l'air au monde, & de quelle couleur il estoit? s'il estoit blanc ou noir, gris ou jaune? Le pauvre Docteur fut obligé d'avoüer que l'air n'avoit point de couleur. *Et cependant*, dit le Pere, *l'air est un corps & un des quatre élemens dont le monde est composé. Or si un corps peut estre sans couleur; pourquoy voulez-vous que l'ame qui est un pur esprit soit colorée?* Tous les assistans avoüerent que le Pere avoit raison. Ce qui obligea le Bonze de se tirer du combat.

XVLI. *2. Questions de l'existance d'un Dieu.*

Un autre plus spirituel prit sa place, & demanda au Pere de Torrez ce que c'estoit que Dieu & s'il y en avoit un? Le Pere qui avoit affaire à des esprits fins & suffisans qu'il falloit confondre,

(car les plus habiles des Bonzes estoient dans cette grande Ville) prit un grand ascendant sur eux & leur répondit d'une maniere fort spirituelle pour rabattre leur orgüeil. Il leur dit donc: Nous entendons par le nom de Dieu, le premier estre & le premier prin-» cipe de toutes choses qui est infini en sa nature, en sa durée & » en ses perfections; qui a creé de rien ce grand Univers, qui le gou-» verne par sa sagesse, qui le soûtient par sa puissance & qui l'enri-» chit par ses bontez.

Ensuite il fit comprendre aux assistans, qu'il estoit necessaire de reconnoître un Dieu par les mêmes raisons qu'avoit apportées „ saint François Xavier. A quoy il ajoûta, que puisque nous voyons „ du mouvement dans le monde, il falloit qu'il y eût une pre-„ miere cause qui fût le principe de ce mouvement, & que puisque „ nous remarquions des estres qui frappent nos sens, dont les „ uns sont vivans & les autres ne le sont pas, il falloit qu'il y eût „ un premier estre qui les eût produits. Car il est impossible, dit-il, „ qu'un néant universel ait precedé les creatures; autrement rien „ n'auroit l'estre, puisque le rien ne peut rien produire. Si donc il „ n'y avoit rien avant les creatures, il faudroit dire que les creatures „ se seroient produites elles-mêmes, ce qui renferme une contra-„ diction manifeste: car il faut estre pour agir; par consequent „ si les creatures se sont produites elles-mêmes, elles estoient avant „ que d'estre, ce qui se combat & se détruit. Or si elles ne peu-„ vent pas estre originaires d'elles-mêmes, & si le néant ne peut „ rien produire, il faut necessairement qu'il y ait eu avant tou-„ tes les creatures un estre qui n'ait point eu de commencement, & „ qui soit le principe de tous les estres; un estre necessaire qui „ ait produit des estres contingens; un estre éternel qui ait pré-„ cedé le temps; un estre absolu qui gouverne les dépendans; un „ estre infini qui ait borné & limité tout ce qui est fini: C'est ce „ que nous appellons Dieu.

XVLII. *3. Question, de l'unité d'un Dieu.* Le Pere ayant prouvé l'existence d'un Dieu, il montra par les raisons que fournit la Theologie & que saint Xavier proposa à Fucarandono, qu'il est impossible qu'il y ait plus d'un Dieu, ce que tout le monde fut obligé d'avoüer. Le Bonze même qui avoit proposé la question ne put soûtenir la force de ce raisonnement: Mais pour cacher son ignorance & sa foiblesse, il demanda au „ Pere où alloit l'ame au sortir de son corps? Le Pere luy répondit „ que l'ame des gens de bien alloit au Ciel où elle verroit Dieu & „ regneroit éternellement avec luy dans l'abondance de toutes sor-

tes

tes de biens & de plaisirs : mais que celle des méchans alloit en "
Enfer, où elle estoit plongée dans des étangs de feu& de soufre, "
& où elle seroit tourmentée par les Diables pendant toute une "
éternité. "

Un des assistans entendant parler du diable, luy demanda ce "que c'étoit ? Le Pere lui répondit que c'étoit un esprit méchant, "superbe, envieux, ennemi de Dieu& des hommes, qui les tente "incessamment, & qui les incite à pecher pour les rendre compagnons de ses peines. " XXXVIII. 4. Question ce que c'est le diable.

Et d'où vient, replique un Bonze, que cet esprit est si méchant ? Par sa malice & son orgueil, répond le Pere : car c'étoit le plus noble de tous les esprits, & Dieu le créant, l'avoit enrichi de toutes sortes de perfections naturelles & surnaturelles : Mais s'étant ébloui dans l'éclat de ses beautez, & poussé d'un desir ambitieux d'être semblable à Dieu, de vivre dans l'indépendance, & de recevoir des adorations divines ; il s'est revolté contre son Souverain, & s'est soustrait de son obéissance : ce qui a obligé Dieu de le précipiter dans les Enfers avec les Anges ses complices, où il sera éternellement privé de la gloire qui lui estoit preparée dans le Ciel,& tourmenté d'une maniere effroyable par des feux souterrains queDieu a allumez dans le centre de la terre, pour le punir lui & ceux qui suivront son parti & son exemple. "

Je conçois bien, dit le Bonze, que le Diable est justement puni pour son orgueil & pour sa revolte : Mais pourquoy tente-t-il les hommes ; Quel profit luy revient il de notre perte ? Sera-t-il heureux, si nous sommes miserables ? Et sera-t-il moins brûlé, si nous brûlons avec lui ? Nullement, répond le Pere ; au contraire son crime redouble ses peines, & la multitude des damnez augmente sa damnation, comme un feu devient plus grand&plus ardent à mesure qu'on y jette du bois. Mais cependant il nous tente avec une fureur & une obstination enragée, parce qu'il est méchant, envieux & superbe. Etant méchant, il hait Dieu& l'homme qui lui ressemble : Etant envieux, il ne peut souffrir que l'homme profite de son malheur,&qu'il occupe sa place dans le Ciel. Etant superbe & inflexible dans ses volontez, il conserve toujours le desir ambitieux qu'il a eû de monter sur leThrône de Dieu ; Et il vient en quelque façon à bout de ses desseins, lorsqu'il fait tomber l'homme dans le peché : Car il entre dans son cœur, qui est le thrône de la Divinité, il y domine en sa pla- " XLIX. 5 Question. Pourquoy les Diables nous tentent.

„ ce & lui devient semblable, recevant les soûmissions & les ado-
„ rations qui ne sont dûes qu'à Dieu. Voilà ce qui l'oblige de
„ nous tenter.

I „ Mais Dieu, dit le Bonze, ne peut-il pas l'en empêcher? Pour-
quoy lui permet-il de nous faire du mal; puisqu'il nous aime & qu'il veut nous sauver? Le Pere lui répond, que c'est pour nous sauver qu'il lui permet de nous tenter: parce que sans ver-
„ tu on ne peut gagner le Ciel, & qu'il n'y a point de vertu où
„ il n'y a point de combat. Du moins elle s'enrouille, pour ainsi
„ parler, comme une épée dans le fourreau dont on ne la tire pas.
„ Et comme les eaux de la mer se corromproient bien-tôt, si elles
„ n'étoient salées & agitées de continuelles tempêtes, il en est de
„ même des gens de bien, s'ils ne sont agitez & tourmentez, ils
„ tombent aussi-tôt dans le vice. Ce monde visible ne subsiste
„ que par l'opposition & la contrarieté des élemens, & l'invisible
„ par les combats des tentations. Il ajoûta, que pour arriver au
„ Ciel il faut toujours marcher sans s'arrêter en chemin, & que
„ pour nous faire avancer, Dieu permet au demon de nous tenter:
„ Car la tentation est un éguillon qui nous pique; qui nous fait
„ souvenir que nous sommes voyageurs, & qui nous empêche de
„ nous reposer sur les choses creées. Si nous n'avions des ennemis
„ invisibles, qui prieroit Dieu de le défendre? qui lui deman-
„ deroit son secours? qui reconnoîtroit sa foiblesse & le be-
„ soin qu'il a de son assistance? Y auroit-il du merite, s'il n'y
„ avoit point de combat? Y auroit-il du combat, s'il n'y avoit
„ point d'ennemis? Les Rois de la terre ne font estat que de
„ ceux qui ont donné des marques de leur valeur, & qui ont
„ remporté de signalées victoires. Il est vray que Dieu pour-
„ roit arrêter les efforts du Demon, mais il veut triompher de
„ cet esprit superbe, par la plus foible des creatures. Enfin,
„ dit le Pere, les Anges n'ont point esté tentez dans le Ciel,
„ & cependant la plus grande partie est tombée dans le peché,
„ & du peché dans les Enfers. Avouez donc qu'il n'y a point
„ de plus grande tentation que de n'être point tenté, & que c'est
„ pour nous sauver que Dieu permet au demon de nous faire la
„ guerre.

6. Question Pourquoy Dieu permet au Diable de nous tenter.

II „ Une autre question qu'on fit au Pere fut, Pourquoy Dieu ayant créé l'homme pour vivre saintement sur la terre & pour le rendre ensuite participant de sa gloire, il l'avoit rendu si miserable & sujet à tant de passions, qui l'entraînent comme malgré

7 Question. Pourquoy l'homme est sujet à tant de miseres.

lui dans le vice? Le Pere leur fit entendre, que Dieu avoit créé « l'homme dans un Paradis de delices, & avec un empire absolu « sur ses passions; mais que son peché avoit troublé ce bel ordre, « & que Dieu pour le tenir dans l'humilité lui faisoit sentir ses foiblesses. Qu'au reste il le fortifioit de sa grace & lui donnoit la « force de surmonter ses ennemis: ensorte que s'il est méchant c'est « par sa pure malice, & s'il se damne, c'est lui qui est l'unique cause de sa perte. «

LII. *Question sur l'eternité des peines.*

La derniere question qu'on fit au Pere de Torrez, & qui fut « souvent proposée à saint François Xavier, lorsqu'il estoit dans la même ville d'Amanguchi, comme font foy ses lettres, fut si ceux qui sont dans les prisons de l'Enfer n'en sortiroient jamais & si leur malheur estoit sans ressource. Le Pere répondit, que celui qui est « damné l'est pour toujours, & que l'estat de l'autre vie est immuable. « Alors les nouveaux Chrétiens lui répliquerent, quoy donc « nos peres qui n'ont point connu le vray Dieu seront éternellement « dans les feux de l'abysme? Cela est vray, répondit le Pere, « mais c'est par leur faute qu'ils sont damnez: Car s'ils eussent gardé « la Loy de Dieu, qui est celle de la nature, & qui leur estoit connue par la lumiere de la raison, il eût pourvû par quelque voye que ce soit à leur salut. A ces paroles ces pauvres gens fondant en larmes, jetterent des cris effroyables qui fendoient le cœur de saint François Xavier, comme il dit dans ses Lettres. Il est croyable qu'il leur fit la même réponse que fit le Pere de Torrez.

Celui-ci pour justifier la conduite de Dieu, leur fit comprendre la justice & la necessité de cette peine. Il en fit comprendre la justice en leur répresentant la malice infinie du peché, la perfidie du pecheur & l'estat de l'autre vie, qui demandoit que le supplice des méchans fût éternel.

Ensuite il leur fit comprendre que la peine ne doit pas se mesurer sur la durée de l'action, mais sur la volonté de celui qui peche, & que sa volonté de pecher seroit éternelle, si le plaisir qu'il prend estoit éternel; Que la Justice humaine punit un homicide, dont l'action n'a duré qu'un moment, de la mort qui de sa nature est une privation éternelle de la vie; qu'on ne doit donc pas trouver étrange si la Justice divine punit d'un châtiment éternel celui qui a voulu détruire un bien éternel, encore que son peché n'ait pas esté de longue durée: parce que ce n'est pas la main, mais le cœur qui fait le crime.

Il apporta quantité d'autres raisons prises de la justice de Dieu, qui doit manifester sa grandeur infinie aussi bien que sa misericorde. De la nature d'un principe lequel estant une fois detruit, l'effet en est irreparable; de l'inflexibilité où se trouve la volonté créée, dés lorsqu'elle est dans son terme, & qu'elle a passé du temps à l'éternité & autres semblables raisons, qui firent avouer aux Chrétiens & aux Infidelles que ce n'est pas seulement un effet de la justice de Dieu d'avoir allumé des feux éternels pour les méchans, mais encore de sa misericorde; puisque sans la crainte de ce supplice, presque tous les hommes se plongeroient dans le vice, & n'auroient jamais d'entrée dans le Ciel.

Enfin, il leur fit entendre que sans la Foy on ne peut estre sauvé, que la Foy Chrétienne enseigne que les peines des damnez ne finiront jamais: que Dieu a revelé cette verité aux hommes dés le commencement du monde; que ses Prophetes l'ont prêchée & ses Apôtres publiée; que le Fils de Dieu même qui est descendu du Ciel en terre pour nous informer de ce qui se passe après la mort, nous a instruit si exactement de cet article de notre créance, qu'il faut renoncer à la Religion pour en douter; que pour éviter ces tourmens éternels, une infinité de personnes de tout sexe, de tout âge & de toute condition ont foulé aux pieds toutes les grandeurs du monde, ont abandonné leurs biens & renoncé à tous les plaisirs des sens; que plusieurs milliers de Martyrs ont souffert la mort & les plus effroyables tourmens de la nature: Par consequent qu'il estoit de la sagesse d'un homme raisonnable de ne pas s'exposer au danger d'estre éternellement malheureux, quand bien cela seroit douteux: Mais que cette verité estant aussi certaine & aussi veritable que l'existence de Dieu même qui l'a revelée, on ne peut concevoir de plus grande folie que celle des méchans qui aiment mieux experimenter la rigueur de ces tourmens, que de les croire.

C'est là une partie des questions qu'on fit au Pere de Torrez, & ausquelles il répondit à peu prés comme je viens de faire. Il les mit par écrit & les renvoya, comme j'ai dit, au Pere Xavier qui attendoit à Bungo la commodité de partir. Sa lettre est datée du 20 d'Octobre 1551.

LIII. *Malice des Bonzes d'Amanguchi.*

Les Bonzes d'Amanguchi qui esperoient après le départ du Pere Xavier exterminer la Religion Chrétienne sans trouver aucune resistance, furent bien surpris de se voir honteusement

vaincus dans la dispute qu'ils eurent avec celui qu'il avoit laissé en sa place, & sentant bien que ces sortes de combats ne leur seroient pas avantageux, ils changerent de batterie& prirent resolution d'exciter des troubles dans l'Etat. Ils commencerent donc par décrier les Peres en disant, ce que disoient autrefois les Payens; qu'ils égorgeoient la nuit de petits enfans; qu'ils suçoient leur sang & mangeoient leur chair; Que le demon avoit declaré par la bouche d'une Idole, que ces deux Europeans estoient ses disciples, & que c'estoit lui qui leur enseignoit les réponses si subtiles qu'ils faisoient dans les disputes. Ensuite ils juroient avoir vû de leurs yeux un demon qui lançoit des traits de feu comme autant de foudres sur le Palais du Roy, en punition, disoient-ils, de ce qu'on avoit reçû dans la Ville les Predicateurs d'une Loy nouvelle & les ennemis de leurs Dieux.

L'artifice ordinaire dont se servent ces faux Prophetes pour obliger le peuple à leur faire de grosses aumônes, est de leur declarer que les Dieux sont en colere, & que l'Isle est menacée d'un grand desastre, si on ne leur fait des dons. Comme les revoltes sont fort ordinaires dans le Japon, il arrive souvent que leurs prédictions se trouvent veritables, ce qui oblige les peuples à leur donner tout ce qu'ils demandent. Mais si jamais ils parurent Prophetes, ce fut dans cette rencontre: Car soit qu'ils eussent connoissance d'un parti secret qui se formoit contre le Roy: soit qu'ils fussent eux-mêmes les auteurs du trouble, peu de jours après avoir publié ces menaces, un des plus riches & des plus puissans Seigneurs du Royaume mal content de la Cour& profitant de la conjoncture presente, leve une armée en moins de trois semaines, & vient fondre inopinément sur la Ville d'Amanguchi.

LIV. *Mort du Roy d'Amanguchi, & desolation de la Ville.*

Le Roy qui n'estoit pas en estat de donner bataille, ni de soûtenir un siege, & qui craignoit tous ses sujets dont il estoit haï, prend aussi tôt la fuite: Mais voyant qu'il estoit poursuivi, & craignant de tomber entre les mains des rebelles, par un desespoir barbare qui passe pour bravoure dans le Japon, prend son fils unique qu'il menoit avec soy & le tue, puis se fend lui même le ventre avec un couteau, ayant ordonné auparavant à un de ses fidelles domestiques, de brûler leurs corps incontinent après leur mort, & de ne laisser pas mêmeleurs cendres au pouvoir de leur ennemi.

Tout fut mis à feu & à sang dans la Ville. Le Palais du Roy

fut pillé & brûlé. Les traîtres faisoient main-basse par tout, & les habitans s'entrégorgeoient les uns les autres, partie pour venger leurs querelles particulieres, partie pour profiter du pillage qui dura huit jours. Les rues & les places étoient pleines de cadavres qui nageoient dans leur sang; Les soldats après avoir pillé les maisons y mettoient le feu. On ne voyoit par tout que meurtres: on n'entendoit que cris; chacun songeoit à se sauver: Mais les portes estant gardées par des rebelles, ils estoient obligez de se jetter du haut des murailles dans les fossez, & de se tuer eux-mêmes pour ne pas estre tuez.

Les Bonzes cependant triomphoient de joie, & voyoient avec plaisir ce spectacle sanglant qui leur devoit tirer les larmes des yeux. Après que les conjurez se furent saoulez de sang & de carnage, & qu'ils se furent retirez de la Ville chargez de butin; ces Prestres impitoyables s'en alloient par toute la Ville faire valoir leurs prédictions, disant que tout cela estoit arrivé parce qu'on avoit irrité les Dieux; & que pour les appaiser il falloit égorger ces étrangers qui estoient la cause de ce desastre.

Les Peres de l'Eglise furent obligez autrefois de répondre à de semblables reproches que les Payens faisoient aux Chrétiens, les accusant d'estre la cause des guerres, des famines, des inondations & de tous les malheurs qui arrivoient à l'Empire Romain: Comme si le Tybre ne se débordoit jamais, & qu'il n'y eût point eû de peste, ni de famine à Rome avant qu'il y eût des Chrétiens: C'est la réponse tres-sage que leur fait Tertullien & saint Augustin après lui. Cependant les habitans de la Ville d'Amanguchi se persuaderent aisément que c'estoit ce changement de Religion qui leur avoit attiré toutes ces miseres. C'est pourquoy comme ils estoient animez par les Bonzes, ils cherchoient par tout les Peres pour les sacrifier à leur fureur.

LV.

Les Peres Jesuites sont sauvez du carnage.

Or la Providence de Dieu parut manifestement dans le saccagement de cette grande Ville, en ce que pas un des nouveaux Chrétiens ne fut ni tué, ni blessé, & que les Peres Jesuites furent sauvez par les Payens mêmes en cette maniere.

Il y avoit dans Amanguchi un riche Seigneur Payen, dont nous avons parlé, nommé Naetandono qui les affectionnoit beaucoup. Sa femme avoit pour eux les mesmes sentimens d'estime & de veneration, parce qu'ils les trouvoient d'une humeur tres-douce, & qu'ils preschoient une Loy fort conforme à la raison: Et bien que ni l'un ni l'autre ne voulût recevoir le

Baptême, pour plusieurs engagemens qu'ils avoient avec les bonzes, cependant ils les favorisoient de leur amitié & de leur protection; ce qui obligea les Peres de leur envoyer au commencement du tumulte le peu de meubles qu'ils avoient, principalement les ornemens de l'Eglise, pour les sauver du pillage. La Dame leur promit de les garder & leur fit dire qu'ils eussent à se retirer promptement chez elle, s'ils vouloient sauver leur vie. Il y avoit bien du danger à paroistre dans les rues qui étoient pleines de soldats. Aussi-tôt qu'on les vit, il y en eut qui crierent : *Voilà ces étrangers qui ont parlé contre nos Dieux & qui sont cause de nos malheurs, qu'on les arreste, qu'on les tue.* Dieu cependant les conserva, & ils passerent au travers de ces troupes mutinées sans recevoir aucun dommage.

Mais ce qui fait voir évidemment la protection de Dieu sur eux, c'est qu'ils trouverent leur salut chez leurs plus cruels ennemis : Car si tôt qu'ils furent au logis de Naetandono, il les envoya sous une bonne escorte dans un Monastere de Bonzes qu'il avoit fondez, leur ordonnant de les retirer, & d'empêcher qu'on ne leur fist aucun mal. Ils en firent d'abord quelque difficulté, disant que c'estoient leurs plus grands ennemis & la cause de tous ces desastres: Cependant vaincus par les prieres du Seigneur & de la Dame, ils les reçûrent & les logerent dans un petit lieu fort incommode, où ils demeurerent deux jours dans une extrême necessité. Le troisiéme ils les retirerent chez eux, voyant bien qu'ils n'estoient pas en sureté parmy les Bonzes ; & pour les mieux cacher ils les firent encore passer secrettement dans quelques maisons de Chrétiens, jusqu'à ce que le tumulte fut appaisé & la tranquillite rétablie.

LVI. *Le frere du Roy de Bungo est élû Roy d'Amanguchi.*

Les Magistrats alors s'estant assemblez pour choisir un Roy, tout d'un commun accord élûrent le frere du Roy de Bungo, jeune Prince, tres-vaillant, & qui promettoit beaucoup. Puis envoierent une ambassade solemnelle à Bungo pour lui offrir la Couronne. Le Pere Xavier qui estoit auprès de luy en reçut beaucoup de joye, & conçut une grande esperance que ces troubles passez serviroient à l'établissement de la Foy : car le Roy precedent estoit cruel & débauché dans l'excès, & le Pere lui avoit predit avec plus de certitude que les Bonzes, que s'il ne changeoit de vie, Dieu le puniroit bien-tôt d'une maniere terrible. Les principaux mêmes de la Cour, attribuerent tous ces malheurs à ses débordemens honteux. C'est ce que

le

le Frere Jean Fernandez écrivit à saint Xavier lorsqu'il étoit encore à Bungo. Sa lettre est dattée du vingt-uniéme d'Octobre mil cinq cens cinquante & un. Le Pere pria le Roy de Bungo de recommander au Roy son frere les Chrétiens d'Amanguchi. Celui-ci lui promit qu'il leur seroit favorable & qu'il ne souffriroit jamais qu'ils fussent maltraitez par ses Sujets.

Cependant les navires des Portugais estoient prêts à faire voile; & saint Xavier qu'on pressoit instamment par lettre de retourner aux Indes, fut obligé de partir & de prendre congé du Roy. Il se rend donc à son Palais avec les Portugais, & aprés lui avoir baisé la main & fait une profonde reverence, il le remercia de toutes les faveurs qu'il avoit reçûes de Sa Majesté, & lui recommanda les Chrétiens de son Royaume & les Religieux de sa Compagnie, qui viendroient dans peu de tems rendre service à ses Sujets. Le Prince témoigna beaucoup de douleur de son depart, & dît aux Marchands Portugais qu'il leur envioit la compagnie du Pere François; qu'en le perdant il lui sembloit perdre son propre pere, & que la pensée seule qu'il ne le reverroit peut-être jamais, l'affligeoit sensiblement. Xavier à ces paroles lui marqua reciproquement la peine qu'il avoit de quitter un Prince qui avoit tant de bonté pour lui, & qu'il avoit comblé de bienfaits. Mais il lui fit entendre, qu'étant chargé par le Chef de l'Eglise Chrétienne du gouvernement spirituel des Indes, il étoit obligé de se rendre à Goa, pour des affaires de grande importance qui regardoient la gloire Dieu; qu'il feroit son possible pour revenir au Japon, & de là passer à la Chine.

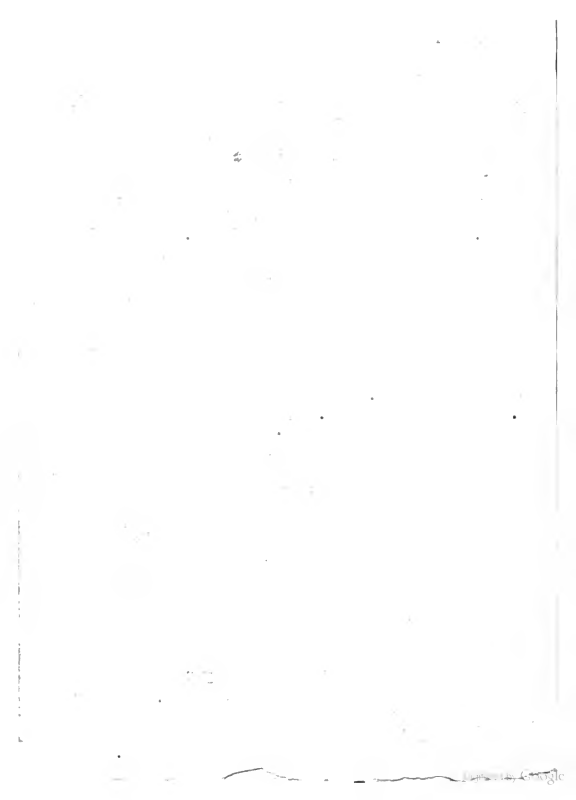
LVII. *Le P. Xavier prend congé du Roi de Bungo, pour s'en retourner aux Indes.*

Aprés quoy il luy donna des avis tres-importans pour le salut de son ame. Il le supplia sur tout de se souvenir qu'il avoit une ame, dont la conservation luy devoit être plus chere que celle de sa Couronne; que Dieu lui en preparoit une dans le Ciel, infiniment plus precieuse que celle qu'il portoit & qu'il ne perdroit jamais, s'il mouroit Chrétien; Que c'étoit une necessité inévitable d'estre aprés la mort éternellement heureux, ou malheureux: Que lorsqu'il s'agissoit d'une fortune éternelle il n'y avoit rien à ménager, mais qu'il falloit tout perdre pour se sauver; qu'il l'asseuroit & luy protestoit devant Dieu & les hommes, que hors la Religion Chrétienne il n'y avoit point de sa-

LVIII. *Les avis qu'il luy donne.*

duisirent ses paroles. Il embrassa donc le serviteur de Dieu, lequel lui ayant baisé la main & donné toutes les marques de respect & de reconnoissance, partit de Bungo sur la fin du mois de Novembre, l'an mil cinq cens cinquant&un, sans emporter d'autres richesses du Japon que deux Chrétiens qu'il avoit baptisez dans la ville d'Amanguchi, dont l'un s'appelloit Bernard, qui l'avoit accompagné au voyage qu'il fit à Meaco, & l'autre Mathieu. Son dessein étoit de les envoyer à Rome, comme les premices de l'Eglise du Japon & les premiers fruits de cette terre inconnue; Mais Mathieu mourut à Goa lorsqu'il étoit sur le point de s'embarquer pour le Portugal, & Bernard ayant esté à Rome se retira, comme nous avons dit, au College des Peres Jesuites de Conimbre, où il finit sa vie. Un Gentilhomme du Roy de Bungo s'embarqua avec le Pere; il portoit des lettres & des presens de la part de son Prince au Vice-Roy des Indes pour faire alliance avec lui, & pour obtenir des Religieux de la Compagnie de Jesus, qui vinssent prêcher dans son Royaume.







HISTOIRE DE L'EGLISE DU JAPON.

LIVRE TROISIÉME.

ARGUMENT.

Le Roy de Bungo dont on déclare les bonnes & les mauvaises qualitez, rend en sa jeunesse un bon office aux Portugais. Il favorise les Chrétiens, sans vouloir l'être. Il se met sous la discipline des Bonzes & n'en est point satisfait. Saint François Xavier envoye des Religieux de son Ordre au Japon, qui se rendent tous à Amanguchi & font des reglemens pour les nouveaux Chrétiens. Le Roy de Bungo donne permission aux Peres de bastir une Eglise & de prêcher dans tous ses Etats. L'Eglise d'Amanguchi devient aussi florissante que celle de Bungo. Mauvaise foy d'un Historien Protestant. Le Gouverneur d'Amanguchi reçoit le Baptême avec deux de ses enfans. Conversion mémorable de deux

Bonzes. Troubles arrivez à Bungo. Soulevement de quelqu s Seigneurs contre le Roy. Les rebelles sont pris & mis à mort. Nouvelle desolation de la ville d'Amanguchi. Elle est assiegée, & le Roy tué. Troubles arrivez à Bungo. Le Pere Provincial des Indes s'embarque pour le Japon. Il reçoit des lettres du Roy de Firando. Il salue le Roy de Bungo, mais ses infirmitez l'obligent de s'en retourner aux Indes. Le Roy de Bungo venge la mort du Roy d'Amanguchi son frere. Trois Hospitaux sont établis à Funay. Etat de l'Eglise de Firando. Les Peres sont persecutez par les Bonzes. Le Pere Gaspard Vilela est obligé de quitter Firando & de s'en retourner à Bungo. Le premier Martyr du Japon. La ville de Facata est saccagée. Danger où se trouverent les Peres. Missions de Meaco. Lettres d'un Bonze au Pere de Torrez. Voyage du Pere Vilela à Meaco. Il va à la montagne de Fienoyama, habitée par les Bonzes. De là il s'achemine à la Ville Royales, où il prêche dans les places publiques. Il est traversé par les Bonzes. Plusieurs d'entre eux se convertissent. La persecution l'oblige de quitter Meaco.

I. *Les bonnes & les mauvaises qualitez du Roy de Bungo.*

APRE's le depart de saint François Xavier, le Roy de Bungo continua de favoriser les Chrétiens, sans dessein toutefois de l'estre : Car comme il n'y a rien de plus contraire à la Foy que l'attachement du cœur aux plaisirs des sens, ce Prince qui estoit plongé dans les débauches & sujet à des tres-grands vices, ne pouvoit se résoudre à embrasser une Religion qui l'obligeroit de renoncer à tout ce qu'il aimoit passionnément. Outre qu'il apprehendoit quelque revolte de ses sujets, à qui les Bonzes inspiroiênt une extrême aversion de la Loy Chrétienne. La désolation recente de la ville d'Amanguchi luy faisoit craindre quelque malheur semb able. D'autre part sa Cour estant aussi corrompue que lui, il ne voyoit aucune personne de qualité qui eût du penchant pour la reforme des mœurs & qui voulût embrasser une Religion si severe. Tous

l'estimoient & publioient hautement qu'elle étoit sainte & conforme à la raison:mais nul ne parloit de se faire baptiser. Ils attendoient que le Roy fît le premier pas, & celuy-cy ne se voyant pas appuyé de ses Seigneurs, craignoit de se voir abandonné de tous ses Sujets & de perdre sa Couronne. C'est ce qui lui fit differer sa conversion, jusqu'à ce que le nombre des Chrétiens fût si grand dans son Royaume, qu'il pût avec leur secours tenir tête à ses ennemis. Et c'est pour ce dessein qu'il fit venir des Predicateurs Jesuites, & qu'il leur permit de prescher dans ses Etats.

Or quoyque la Foy soit un don de Dieu & que cette premiere grace ne se donne jamais au merite: Si est-ce que notre Seigneur en favorise souvent quelques Infidelles, en consideration de quelques bonnes actions qu'ils ont faites dans leur infidelité. Ainsi les aumônes de Corneille le Centenier dont il est parlé aux Actes des Apôtres, mériterent en quelque façon que Dieu luy envoya un Ange, pour l'avertir de faire venir saint Pierre dont il reçut la Foy & le Baptême. Nous verrons en son temps, comme le saint Esprit toucha le cœur du Roi de Bungo. Il a dit souvent qu'il croyoit que Dieu luy avoit fait cette grace en consideration d'une charité qu'il avoit exercée envers les Portugais en cette maniere.

II. *Le Roi de Bungo rend dans sa jeunesse un bon office aux Portugais.*

Il n'avoit que seize ans lorsqu'ils arriverent la premiere fois à Funay Capitale de Bungo, sur un vaisseau dont le Pilote étoit Chinois de nation & un fameux Corsaire. Ce méchant homme étant descendu à terre alla trouver le Roi, pere de celui-ci, & lui dit qu'il avoit pris quelques Marchands Portugais dans son bord qui portoient de tres-riches marchandises; qu'il pouvoit les faire arrêter comme des étrangers mal intentionnez & se saisir de leurs effets. Le Roy qui étoit idolâtre & fort interessé, presta l'oreille à ce discours & resolut de faire le coup.

Le jeune Prince dont nous parlons, ayant eû le vent de cette conspiration, va trouver le Roy son Pere dans son cabinet, & lui represente l'indignité de cette action; que ce seroit une injustice sans exemple, de faire mourir des étrangers innocens qui venoient lui faire du bien & enrichir son Royaume; que cela feroit du bruit & animeroit contre lui non seulement ses Sujets, mais encore les Rois ses voisins qui en porteroient leurs plaintes à l'Empereur; Qu'un crime si noir ne seroit jamais impuni, & que si les hommes n'en faisoient pas justice, les Dieux ne manqueroient pas d'en tirer raison.

Le discours de ce jeune Prince fit une telle impression sur l'esprit de son pere, qu'il conçut de l'horreur d'une action si noire, & rompit le dessein qu'il en avoit formé. Ce service qu'il rendit au Portugais le disposa, comme il croyoit, à recevoir la lumiere de la Foy: Car il protesta depuis que dés lors qu'il les vit, il sentit dans son ame un violent desir d'être Chrétien, & ce desir s'augmenta par la conversation qu'il eut avec un Marchand Portugais nommé Diego-Vas, qui demeura long tems dans le Japon & sçavoit assez bien la langue. Car il remarqua que ce bon homme ne manquoit jamais de prier Dieu le matin & le soir les genoux en terre, & que souvent pendant le jour il faisoit des prieres dans un livre qu'il lisoit, ou qu'il disoit son Chapelet. *Diez*, lui dit ce bon Prince, *est-ce à l'honneur de nos Camis & de nos Fotoques que vous priez avec tant de devotion?* Le Marchand lui répondit en soûriant: *Sire, ce n'est point à ces Dieux de bois & de métail que j'adresse mes prieres: mais au Souverain Createur du Ciel & de la terre. Vos Dieux n'ont point d'oreilles pour m'entendre, ni de mains pour me faire du bien: mais celui que j'adore remplit ce grand Univers de sa présence & de ses bienfaits. Il voit tout ce que nous faisons; il entend tout ce que nous disons; il est riche & puissant, & il exauce tous ceux qui l'invoquent avec confiance.*

Cet exemple & cette réponse frapperent vivement le cœur de ce jeune Prince. Il conçut, disoit-il depuis, une haute idée du Dieu des Chrétiens, puisque des gens de commerce quittoient toutes leurs affaires pour le prier, & faisoient une confession si hardie de leur Foy devant un Roy qui ne la goûtoit pas. Ce qui montre que l'exemple est un Orateur muet, qui persuade plus fortement que la parole, & que pour convertir les ames on avance moins de la langue que de la main. Aussi dés lorsque ce prince fut parvenu à la Couronne & qu'il entendit parler de la doctrine que prêchoit le Pere Xavier, il le pria instamment de le venir trouver, & il ne pouvoit se lasser de l'entendre parler de nos mysteres.

III. *Il favorise les Chrétiens sans vouloir l'estre.*

Depuis le départ du Pere il favorisa constamment ceux qui vinrent des Indes dans son Royaume; il leur donna une maison pour leur demeure dans sa Ville Royale & des rentes pour subsister, avec Lettres Patentes pour prêcher dans tout son Royaume, & permission à tous ses Sujets de se faire Chrétiens. Cependant il ne donnoit aucune marque qu'il le voulût estre luy même, & laissoit prêcher les Peres dans sa Ville sans jamais assister à leurs

instructions

instructions. Ce qui fit croire d'abord que sa conduite estoit politique, & qu'il ne favorisoit les Chrétiens que pour conserver l'amitié des Portugais. Mais il declara depuis le contraire, & les effets ont fait paroître que ce n'estoit point l'interest, mais les engagemens & la crainte qu'il avoit d'estre taxé de legereté, qui l'empescherent vingt-sept ans durant de recevoir le Baptême. Or comme il estoit fort prudent, & que les avis que lui avoit donnez saint François Xavier lui estoient profondement gravez dans le cœur, pour calmer son esprit toujours agité de doutes & pour faire aussi connoître à tout le monde qu'il ne se laissoit pas prévenir en matiere de Religion, il prit resolution de s'instruire par lui même & d'examiner toutes les Sectes du Japon, pour connoître s'il y en avoit qui fût plus à son goût que celle des Chrétiens.

Ce dessein lui coûta beaucoup : car outre qu'il luy fallut étudier long temps avec une forte application d'esprit, il bâtit dans la ville d'Usuqui une des plus somptueuses maisons qu'eussent les Bonzes & la fonda royalement. Puis il fit venir de Meaco grand nombre de Bonzes les plus habiles & les plus sçavans de la Secte de Jenxu, qui estoit celle des Grands & des Epicuriens qui donnoient tout au plaisir; & sans se contenter de les entendre, il voulut se ranger sous leur conduite & garder exactement leurs Loix. La plus considerable estoit de mediter chaque jour sur une des dix-sept cens Considerations qu'ils proposoient à leurs disciples, pour leur persuader qu'il n'y a nul bien à esperer, ni mal à craindre aprés cette vie, & pour étouffer les remords de conscience qui tourmentent leurs esprits sans relâche. IV. *Il se met sous la discipline des Bonzes.*

Le Roy fit ce métier pendant plusieurs années, & se rendit si habile qu'il passoit pour le plus docte Jenxu du Japon : Mais toutes ces Meditations ne purent jamais émousser l'éguillon qui le piquoit, & le bon sens dont il estoit doué lui faisoit découvrir dans ces erreurs la verité qu'il ne cherchoit pas: Car il reconnut évidemment que toutes ces Considerations ne tendoient qu'à fomenter le vice & le libertinage, & qu'il est impossible d'estre tranquile & méchant. Cependant il ne pouvoit se resoudre à rompre ces malheureuses chaînes qui le rendoient esclave de Satan, & la Reine sa femme qui haissoit les Chrétiens à mort étoit un grand obstacle à sa conversion. V. *Il n'en est point satisfait.*

Depuis le depart de saint François Xavier les Chrétiens du Royaume de Bungo destituez de Pasteurs, s'assembloient comme VII. *S. François Xavier en-*

voye des Peres au Japon.] leur avoit ordonné le Pere François dans une maison, & s'exhortoient mutuellement les uns les autres à perseverer dans la Foy. Mais les Bonzes leur faisoient une guerre cruelle, & cette Eglise naissante s'en alloit perir si Dieu ne luy eût envoyé du secours. Il arriva heureusement par les soins du grand Apôtre des Indes, lequel étant arrivé à Goa, prit resolution d'entrer dans la Chine & de porter la lumiere de la Foy dans ce vaste Empire de l'Orient.

Il mene donc avec soi le Pere Baltazar Gago, le Frere Pierre de Lalcaceva, & le Frere Edoüard de Sylva; & lorsqu'il fut arrivé à Malaca, il envoya ces trois ouvriers au Japon. Pour lui il s'embarqua pour la Chine, & étant arrivé à l'Isle de Sancian qui en est tout proche, il y mourut accablé de souffrances, chargé de mérites & enrichi des depoüilles de l'Orient qu'il a retiré de la puissance du Prince des ténebres, & soûmis à l'empire de Jesus-Christ.

VII. *Ils arrivent heureusement à Funay.*

Le Pere Baltazard Gago avec ses deux Compagnons qui n'étoient pas encore Prêtres, aborda au Japon le 4e jour d'Août de l'année 1552. Il demeura huit jours à Tanuxama, puis se rendit à la Ville de Funay, où le Roy de Bungo tenoit sa Cour. Ce Prince ayant sçû que trois Religieux de la Compagnie de Jesus étoient arrivez au Japon, les fit venir aussi-tôt à son Palais. Le Pere Baltazar le salua à la mode du pays, puis lui présenta des lettres de la part du Vice-Roy des Indes, lequel luy marquoit sa joye & sa reconnoissance pour les graces qu'il avoit faites aux Prédicateurs de l'Evangile & pour la protection qu'il donnoit aux Chrétiens. Ensuite il le prioit d'agréer quelques raretez des Indes que le Pere luy presenteroit de sa part. Le Roy reçut les trois Religieux & leurs presens avec une joye extraordinaire. Il leur assigna une maison pour leur demeure, & les fit pourvoir liberalement de tout ce qui estoit nécessaire pour leur subsistance.

VIII. *Le Frere Jean Fernandez le va trouver.*

Aussi tôt que le Pere Cosme de Torrez qui étoit à Amanguchi, eut appris leur arrivée à Bungo, il leur envoya le Frere Jean Fernandez, tant pour leur servir d'interprete, que pour remercier le Roy des faveurs continuelles qu'ils recevoient du Roy d'Amanguchi son frere. Le Pere Baltazar qui ne sçavoit pas la langue, n'avoit pû entretenir le Roy de Bungo: Mais quand Fernandez fut arrivé, il lui demanda permission de prêcher la Loy de Dieu dans ses Etats. Le Roy la lui accorda aussi tôt & lui

offrit d'en faire expedier les Lettres Patentes, & même de les fait afficher à toutes les places de la Ville. Le Pere Gago l'en remercia tres humblement, & le pria de lui permettre de faire auparavant un voyage jusqu'à Amanguchi, pour voir celles que le Roy avoit données au Pere de Torrez, afin que les siennes leur fussent semblables. Le Roy le lui permit, mais avec ordre de revenir au plûtôt.

IX. *Ils se rendent tous à Amanguchi.*

On ne peut exprimer la joye qu'eurent ces bons Religieux, de se trouver ensemble dans des païs si éloignez, après avoir passé tant de mers & essuyé tant de tempestes. Comme le jour de Noël approchoit, ils résolurent de célébrer cette fête avec toute la pompe&la solemnité possible. Ils parerent magnifiquement leur Chapelle&inviterent les Chrétiens à la Messe de minuit qui fut chantée par le Pere de Torrez. Le Pere Gago fit le Diacre & Fernandez le Sermon; après lequel il lût à l'assemblée le livre des six âges du monde en Japonnois. C'est un abregé de l'ancien Testament qui est divisé en six parties; La sixiéme contient la venuë du Fils de Dieu en terre, & ce qu'il y a fait pour notre salut. Toute la nuit se passa dans ces dévotions jusqu'au point du jour qu'on dit la seconde Messe, laquelle fut chantée comme la premiere, & fut suivie aussi d'un Sermon. Ces nouveaux Chrétiens étoient si charmez de la douceur de cette fête, de la grandeur de nos mysteres & de l'instruction de ces saints Religieux, qu'ils voulurent tous dîner avec eux pour marque de leur union & de leur charité mutuelle. La Maison regorgeoit de monde, & les plus honorables Chrétiens servirent à table. Cela ressembloit fort aux Agapes de la primitive Eglise.

X. *Reglement pour la conduite des Chrétiens.*

Après un répos sobre & modeste, quelqu'un de l'assemblée proposa qu'il seroit bon d'effacer les méchantes impressions que les Bonzes donnoient de notre Religion, en disant que les Japonnois ne l'embrassoient que pour s'exempter de faire des aumônes à leurs Temples. Pour cet effet il fut arrêté qu'on mettroit un tronc à la porte de la Chapelle, pour recevoir les aumônes que chacun voudroit faire. On élut aussi deux Syndics qui en auroient la clef, & qui distribuëroient l'argent qu'on y trouveroit aux pauvres & aux malades, tant Chrétiens qu'Infidelles. Il fut aussi ordonné qu'un jour en chaque mois on donneroit à dîner à tous les pauvres de la Ville, après leur avoir fait une exhortation sur les Commandemens de Dieu. De plus que tous les Dimanches&les principales Fêtes de l'année les Chrétiens s'as-

sembleroient après les Vespres, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre selon qu'il seroit arresté, pour conferer ensemble des choses qu'ils auroient entenduës au Sermon & des moyens de s'avancer a la vertu. Les Fidelles d'Aumanguchi conserverent longtemps ces saintes pratiques, qui leur servirent beaucoup pour conserver la Foy parmi tous les troubles & toutes les persecutions qui leur arriverent. Les autres Chrétiens du Japon firent le mesme à leur exemple.

XI. *Le Frere d'Alcaceva s'en retourne aux Indes.* Les Peres ayant mis sur un bon pied l'Eglise d'Amanguchi, resolurent entre eux que le Frere Pierre d'Alcaceva s'en retourneroit aux Indes, pour informer les Superieurs de la bonne disposition où étoit le Japon à recevoir la Foy & pour demander un plus grand nombre d'ouvriers ; Que le Pere Cosme de Torrez demeureroit à Amanguchi, où il estoit en grande reputation & parce qu'il sçavoit la langue du Japon, avec le Frere Edouard de Sylva; & que le Pere Gago avec le Frere Jean Fernandez iroient fonder l'Eglise de Bungo.

XII. *Etat de l'Eglise de Bungo.* Ils y arriverent le deuxiéme de Fevrier, l'an mil cinq cens cinquante trois, & furent aussi-tôt faire la reverence au Roy, lequel ayant sçû qu'un d'eux s'en retournoit à Goa, fit réponse au Vice-Roy des Indes, qui lui avoit écrit & envoyé de riches presens, & le pria avec beaucoup d'instance de lui envoyer quantité de Predicateurs pour instruire ses Sujets, & pour leur enseigner la Loy du vrai Dieu.

Le Frere Pierre d'Alcaceva ayant reçû les lettres du Roy, s'en alla par terre à Firando & de là par mer à la Chine, où il apprit que peu de jours auparavant le grand Apostre des Indes saint François Xavier étoit mort dans l'Isle de Sancian, & que les Portugais avoient transporté son corps à Malaca. En effet il le rencontra dans cette Ville & le conduisit à Goa. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il representa les lettres du Roy de Bungo au Vice-Roy des Indes, & representa au Pere Melchior Nugnez alors Provincial de la Compagnie de Jesus dans les Indes, l'extrême besoin que le Japon avoit de Predicateurs. Il en fut si vivement touché, qu'il se resolut d'y aller luy même. Ce qu'il fit, comme nous verrons en son temps.

XIII. *Lettres Patentes du Roy.* Cependant le Roy de Bungo plus fidelle aux hommes qu'il ne l'étoit à Dieu, fit expedier, comme il l'avoit promis, des Lettres Patentes, par lesquelles il permettoit aux Peres Jesuites de prescher l'Evangile dans toutes les terres de son obeïssance & à

tous ses sujets de se faire Chrétiens, s'ils en avoient la volonté. Il les fit publier & afficher par toutes les places publiques de la Ville & generalement dans tous les endroits que les Peres desiroient. Aussi-tôt qu'ils eurent cette permission, ils entreprirent la conversion de ces idolâtres avec tout le zele que leur inspiroit l'Esprit de Dieu. Le Pere Baltazar prêchoit d'un côté; & le Frere Jean Fernandez de l'autre.

XIV. *Les Peres preschent avec fruit.*

Les Bonzes de leur côté ne s'endormoient pas, mais faisoient tout leur possible pour empêcher les progrès de la Foy par leurs calomnies & par les menaces de la colere des Dieux. Les libertins aussi qui ne s'accommodoient pas d'une Religion si severe, s'en railloient publiquement & tâchoient de la décrier: Mais les personnes de bons sens faisant réflexion sur la modestie, la charité, la douceur & le desinteressement de ceux qui étoient venus de si loin les instruire, & considerant la pureté de la Loy qu'ils prêchoient, la grandeur des recompenses qu'ils promettoient & les terribles châtimens dont ils menaçoient les rebelles: Ceux, dis-je, qui étoient plus raisonnables & moins engagez dans le vice, persuadez par les discours des Peres & prévenus de la grace de notre Seigneur, demanderent instamment le Baptême. Il y en eut plus de sept cens qui le reçûrent la premiere année.

XV. *Eglise bâtie à Bungo.*

Le Roy l'ayant appris en eut beaucoup de joye; & pour donner des marques de ses bonnes intentions, il assigna aux nouveaux Chrétiens une place fort propre pour bâtir une Eglise près de la maison des Peres. On ne peut exprimer le zele & la ferveur avec laquelle ils travaillerent tous; les gens de métier de leurs bras & les gens de qualité de leurs biens, de leurs soins & de leur presence. De maniére qu'en peu de tems l'Eglise fut bâtie.

Les Peres ravis de voir un Temple du vray Dieu dressé dans un pays où il n'avoit jamais esté ni connu, ni adoré, commencerent par y celebrer les divins mysteres, avec tout l'ordre, la modestie, la dignité & la majesté possible. Et parce que la Secte des Jenxus, c'est à dire des libertins, qui croient qu'il n'y a rien à craindre, ni à esperer après la mort, étoit en vogue non seulement dans la Cour, mais encore parmi le peuple: Les Predicateurs résolurent entre eux de ne prêcher deux mois durant que des quatre fins dernieres; sçavoir de la mort, du Jugement, de l'Enfer & du Paradis. Ils établissoient ces principes de notre Religion sur des preuves si fortes & si palpables, qu'on vit en peu de temps un changement notable parmi les habitans: Et pour leur

imprimer encore plus fortement des ſentimens de pieté envers les morts, ils mirent à l'entrée de l'Egliſe un cercueil couvert d'un drap de velours noir, auprés duquel on chanta tout le mois de Novembre une Antienne pour les défunts, ce qui fortifia leur Foy, & leur inſpira beaucoup de devotion pour les ames ſouffrantes,

XVI. *Zele des Néophytes.* Lorſqu'une maiſon eſt en feu, elle brûle celle qui lui eſt voiſine: telle fut la charité, le zele & la ferveur des premiers Chrétiens de Bungo : Car dés lorſqu'ils eurent reçû le Baptême & qu'ils furent remplis du ſaint Eſprit, ils furent obligez, comme les Apôtres le jour de la Pentecôte, de ſortir de leurs maiſons & de donner un peu d'air à ce vin nouveau qui bouilloit dans leurs cœurs. Ils alloient de rue en rue inviter leurs concitoyens à venir entendre le Sermon & à recevoir le Baptême, & faiſoient tous les jours de nouvelles conquêtes.

Cette ferveur de Néophytes fut d'un grand ſecours aux Peres; car les uns les accompagnoient lorſqu'ils alloient prêcher à la campagne; les autres leur découvroient l'intrigue des Bonzes; les autres s'en alloient eux-mêmes faire des inſtructions aux peuples circonvoiſins; & Dieu donnoit une telle benediction à leur zele, qu'ils ne guériſſoient pas ſeulement les ames, mais à même temps les corps.

XVII. *Voyages des Peres à Cutami.* Un d'entre eux nommé Antoine, paſſant par Cutami qui eſt un Bourg à deux lieues de Funay, convertit un homme de marque nommé Lucas, lequel pria le Pere Baltazar & ſon Compagnon de ſe transporter à Cutami, parce qu'il voyoit quantité de perſonnes diſpoſées à recevoir la Foy. Ils y allerent à pied ſans argent & ſans proviſions aucunes dans le plus fort de l'yver, & on ne peut dire la faim & le froid qu'ils y ſouffrirent. Ils marcherent tout le jour ſans rien prendre. Le ſoir paſſant ſur la cime d'une haute montagne, ils furent reçûs chez un Payen qui leur donna un peu de rys par aumône. Delà ils allerent dans un village prochain chez un pauvre vieillard Chrétien, qui leur donna un peu d'herbe qu'ils appellent Iname, avec un peu de creſſon pour leur ſouper: mais d'un ſi bon cœur, que les voyageurs s'oublierent de tous les maux qu'ils avoient ſoufferts en leur voyage.

Le Pere baptiza à Cutami trois cens perſonnes, entre autres la femme & les deux filles du ſieur Lucas avec toute ſa famille. Il y benit auſſi une Egliſe que ce noble Chrétien y avoit fait bâtir, & dreſſa une croix de pierre bien travaillée au milieu du Cimetiere.

Cecy arriva la veille de la Madeleine de l'année mil cent cinquante trois.

XVIII. *Ils retournent à Funay.*

Etant de retour à Funay, un Seigneur de qualité qui avoit une place sur la mer près d'un beau Port, demanda le Baptême au Pere Baltazar, lequel l'ayant trouvé fort bien instruit le lui confera & lui donna le nom d'Anseaume. L'Esprit de Dieu qui prit possession de son ame le combla d'une si grande joye & alluma dans son cœur un si grand zele, qu'il pria le Pere de venir chez lui, parce que plusieurs de ses Vassaux desiroient d'être Chrétiens. Il y fut & il baptisa sa femme & ses enfans avec un grand nombre de ses Sujets.

XIX. *Progrés de la Foy & plusieurs choses miraculeuses.*

Ainsi la Foy faisoit de jour en jour de nouveaux progrès dans le Royaume de Bungo; à quoy contribuoient beaucoup les choses miraculeuses que Dieu faisoit très-frequemment à la vûe des Infideles, dont le bruit s'étant répandu dans les Villes voisines, tant de gens demanderent d'être instruits, qu'on comptoit déja plus de quinze cens Chrétiens dans la ville d'Arima & dans les petites Places d'alentour.

XX. *Conversions notables dans la ville d'Amanguchi.*

L'Eglise d'Amanguchi n'étoit pas moins florissante que celle de Bungo & d'Arima. Depuis qu'on y eut célébré la fête de Noël avec la solemnité dont nous avons parlé, la dévotion des Chrétiens s'augmenta fort; & l'exemple de leur vie étonna tellement les Payens, qu'ils étoient obligez d'avoüer qu'une Loy qui transformoit des hommes en Anges ne pouvoit estre que divine.

XXI. *Mauvaise Foi d'un Historien heretique.*

Un Apostat d'Europe aussi méchant politique que mauvais Chrétien, ne pouvant dissimuler les progrès admirables que la Foy Catholique faisoit dans le Japon, par le zele & les travaux des Religieux de la Compagnie de Jesus, a tâché d'en ravaler la gloire, en disant que la cause principale de tant de conversions étoit la multitude des pauvres qui sont dans le Japon, à qui les Jesuites faisoient de grosses aumônes & qu'ils recevoient dans des Hôpitaux; que cette charité inconnue & inusitée dans ce pays attiroit tous les miserables, & leur faisoit embrasser une Religion qui leur étoit fort commode: mais qu'il n'y avoit point de gens de qualité qui se fissent Chrétiens.

Il me semble que j'entends ce Juif de l'Evangile qui disoit à ceux qui parloeint avantageusement de J. C. qu'il n'y avoit aucun des Phariſiens, ni des Princes du peuple qui fût de ses disciples, & que ce n'étoit que la vile populace maudite de Dieu, qui couroit après lui. S. Paul ne s'est pas défendu de ce reproche: au

contraire il en a tiré de l'avantage pour son parti, & l'a fait servir à la gloire de son maître : *Considerez*, dit-il, *mes freres, votre vocation. Il y en a peu parmi vous de sages selon la chair, peu de puissans & peu de nobles ; Mais Dieu a choisi les foibles selon le monde pour confondre les puissans ; il a choisi les plus vils & les plus méprisables selon le mon, & ce qui n'estoit rien pour détruire ce qui estoit : afin que nul homme ne se glorifie devant luy.*

Cor. 26.

Cette réponse de saint Paul suffiroit pour confondre cet ennemi de la Croix du Sauveur. Mais ce qui fait voir sa mauvaise foy, c'est la conversion des Rois & des principaux Seigneurs du Japon qui ont reçû le Baptême & qui sont morts pour la defense de notre Religion, comme on verra dans le cours de cette histoire.

XXII. *Le Gouverneur de la Ville est baptisé.*

Ce qui arriva dans Amanguchi aux premiers rayons de l'Evangile, suffit pour convaincre cet homme de fausseté : Car plusieurs personnes de qualité entendant prescher les Peres, renoncerent aussi tôt à l'Idolâtrie, & se firent baptiser. Entr'autres Naytondono Gouverneur de la Ville avec deux de ses enfans. Cet homme que l'âge, l'étude & le bons sens rendoient encore plus recommandable que sa qualité, éclairé des lumieres du S. Esprit demanda le Baptême, & l'ayant reçû se mit à genoux devant toute l'assemblée, leva les mains au Ciel & versant des larmes de joye, remercia Dieu publiquement de la grace qu'il lui avoit faite de l'avoir retiré des tenebres de l'Idolâtrie, & de lui avoir fait connoître la verité.

XXIII. *Plusieurs autres sont baptisez à son exemple.*

L'exemple d'une personne si sage & si distinguée excita plusieurs autres à se faire instruire, principalement un noble Cavalier, qui peu de temps après fut regeneré par les eaux de Baptesme avec trois cens personnes de sa famille. Les jours suivans un autre Gentilhomme âgé de soixante & dix ans, qui estoit l'homme du monde le plus attaché au culte des faux Dieux, jusques là-qu'à force de se prosterner devant ses Idoles à la mode du Japon, les mains lui estoient devenues dures comme la plante des pieds; cet homme, dis je, superstitieux dans l'excès, embrassa la Foy de Jesus Christ & fit bâtir une Eglise près d'un Château qui lui appartenoit. Il y eut mesme la devotion de traduire plusieurs livres de pieté en langue Japonnoise.

La conversion d'un autre Seigneur de marque a quelque chose de plus extraordinaire. C'estoit un homme de cinquante ans, distingué dans sa nation, par sa qualité, sa valeur & par la force de son esprit: Comme il avoit reconnu dés son enfance, que tout-

ce

ce que les Bonzes enseignoient n'estoit que fables & que mensonges, il ne put jamais se resoudre à adorer aucune idole, ce qui le disposa à la connoissance du vray Dieu. En effet dés lorsqu'il eut entendu parler d'un Dieu Créateur du Ciel & de la terre, il conceut un grand desir de conferer avec les Peres, & se sentit poussé interieurement à embrasser leur Religion. Il avoit une femme fort sage qui estoit Chrétienne & qui luy rapportoit tout ce qu'elle avoit appris de nos mysteres. Son discours, mais principalement l'exemple de sa bonne vie augmentoit le desir qu'il avoit de prendre le même parti. Avant que de se declarer, il apprit les oraisons qu'on enseignoit aux Chrétiens & copia même de sa main les instructions qu'on leur donnoit traduites en langue Japonnoise. Enfin il se convertit avec un frere qu'il avoit qui estoit un fort habile homme, & quantité de ses parens & amis qui suivirent son exemple.

XXIV. *Conversion memorable de deux Bonzes.*

Des conversions si éclatantes donnerent beaucoup de credit à l'Evangile ; mais celle des deux Bonzes des plus qualifiez du Japon surprit tous les Payens. Ils demeuroient à Meaco Capitale de l'Empire, & ils avoient la reputation d'estre les plus habiles Philosophes & les meilleurs Theologiens de tout le païs. Ayant appris que des étrangers venus d'Europe enseignoient une Loy nouvelle, picquez d'une curiosité naturelle de sçavoir ce que c'étoit, & resolus de la combattre de toute leur force, ils viennent de Meaco à Amanguchi, & se declarent d'abord ennemis des Peres. Un jour s'estant trouvez à une predication du Pere Cosme de Torrez, l'un d'eux luy proposa des questions si subtiles que le Pere en fut surpris. Il luy répondit neanmoins en habile Theologien & en parfaitement honnête homme, marquant avoir beaucoup de respect pour eux & ne s'emportant jamais dans la dispute. Ces honnêtetez & ces deferences les engagerent doucement à entrer en quelque conference particuliere avec luy. Au milieu du discours, le Pere ayant cité quelque passage des Epîtres de saint Paul, le plus habile des deux luy demanda ce que c'estoit que ce Paul dont il citoit les paroles. Alors le Pere luy raconta la conversion de cet Apostre, & ce qu'il avoit fait pendant sa vie, le zele qu'il avoit eû pour la Loy de ses Peres, & comme il s'étoit fait Chrétien, aprés que le Fils de Dieu luy eut apparû & luy eut reproché sa dureté. Ce Bonze qui avoit resisté jusqu'alors à toutes les raisons du Pere, ne put resister à cet exemple. Il se rend & demande le Baptême, disant que puisqu'il avoit imité Paul

rebelle & perſecuteur, il vouloit l'imiter Apoſtre & fidelle; qu'il le ſupplioit de luy donner le nom de Paul & a ſon Confrere qui ſe rendit auſſi, celuy de Barnabé, compagnon de ce grand Saint.

XXV. *Zele du Bonze Chrétien.* Ces deux nouveaux Docteurs de la Loy Chrétienne, incontinent aprés leur Baptême, s'en allerent comme l'Apoſtre des Gentils preſcher la Loy de JESUS-CHRIST: principalement Paul qui s'étudia dés lors à copier celuy dont il portoit le nom. Voicy ce qu'en dit le Pere Loüis Froes dans une de ſes lettres écrite de Malaca. *Il faut mettre le Bonze Paul entre ceux par qui Dieu a fait des merveilles dans le Iapon. Depuis qu'il s'eſt donné à* JESUS-CHRIST, *il jeûne tous les jours, il couche ſur la dure & n'a point d'autre oreiller qu'une pierre. Il dort fort peu, & ſe leve à minuit pour faire oraiſon, qu'il continuë preſque juſqu'au matin. Il déchire ſon corps par de ſanglantes diſciplines. Le jour eſtant venu il s'en va preſche. dans les Bourges & les Villages la Loy Chrétienne. Il explique l'Evangile, découvre l'impoſture des Bonzes, touche les cœurs & gagne quantité d'ames à Dieu. Il retourne de temps en temps à Amanguchi pour ſe confeſſer au Pere de Torrez & pour luy rendre compte de ſa Miſſion. Tout le temps que luy & ſon compagnon ſont dans la Ville, ils demeurent proche noſtre Egliſe, où ils vivent partie d'aumônes partie du travail de leurs mains. Puis retournent preſcher à la campagne vous ſerez ſurpris d'apprendre que Dieu fait continuellement des miracles par le miniſtere de Paul.* C'eſt ainſi qu'en parle un Pere qui l'a vû au Japon & qui a eſté témoin des gueriſons miraculeuſes qu'il a faites. Ce ne ſont pas là, ce me ſemble, des gens de la lie du peuple, que la miſere rend Chrétiens.

XXVI. *Funerailles d'un Chrétien de qualité.* Pendant ce temps mourut Ambroiſe Eunade Maiſtre d'Hôtel du Roy, Chretien conſiderable pour ſa qualité & ſon merite. On luy fit un Convoy le plus honorable & le plus magnifique qu'il fut poſſible, pour donner aux Payens une haute idée de noſtre Religion & de la pieté qu'on doit avoir pour les morts. Comme ſa maiſon eſtoit fort éloignée de l'Egliſe, le Convoy traverſa toute la Ville. Le Frere Edoüard de Sylva marchoit devant portant une grande Croix. Plus de deux cens Neophytes ſuivoient, tenant en main des flambeaux allumez. Quantité de jeunes enfans de qualité marchoient enſuite, dont l'un portoit le Rituel, un autre le Benîtier, d'autres quelques Images de devotion. Le Pere Coſme de Torrez marchoit aprés, revétu d'un ſurplis avec une étole. Puis ſuivoit le corps porté dans un cer-

cueil couvert d'un poële de velours noir.

Toute la Ville fut suprise de cette ceremonie : mais ce qui édifia le plus, fut la pieté de sa femme qui nourrit pendant quatre jours tous les pauvres qui se presenterent,& leur distribua une partie des meubles de sa maison. Elle vendit même des robes de tres-grand prix, & l'argent en fut employé à bastir une espece d'Hôpital pour les pauvres dans une place qu'un Neophyte avoit donnée. Ces actions de pieté jointes aux Sermons des Peres, accrurent tellement le nombre des Chrétiens, qu'on en comptoit l'an mille-cinq cens cinquante-quatre plus de deux mille dans Amanguchi, sans parler d'un tres grand nombre des Laboureurs que les Peres convertirent & baptiserent dans la campagne.

XXVII. *Troubles arrivez à Bungo.*

Pendant que l'Eglise d'Amanguchi joüissoit d'une profonde paix, celle de Bungo fut grandement troublée par la persecution des Bonzes & par le soulevement de quelques Seigneurs. Ces Prestres idolâtres n'osant plus disputer avec les Peres qui sortoient toûjours victorieux du combat, se servirent de deux moyens pour empescher les peuples de les aller entendre. L'un est de les faire passer pour des fourbes, des imposteurs, des scelerats & des homicides qui se disoient descendus du Ciel, mais qui avoient esté chassez de l'Europe pour leurs crimes ; qui ravissoient les enfans, & aprés les avoir sacrifiez à leur Dieu, mangeoient leur chair & beuvoient leur sang. Ils alloient par tout semant ces impostures, & voyant que le peuple les traitoit eux-mêmes de fourbes & de menteurs, convaincu qu'il estoit de la sainteté des Peres, ils en vinrent aux injures & aux outrages. Dés-lors que les Peres paroissoient en public, ils crioient à pleine teste aprés eux & les appelloient *Chincico*, qui veut dire en leur langue venus du Ciel, se raillant d'eux comme de gens tombez des nuës. La nuit ils rompoient les portes & les fenestres de leur maison à coup de pierres ; de sorte que ces bons Religieux qui travailloient tout le jour aux fonctions de leur ministere, ne pouvoient avoir un moment de repos pendant la nuit. Le Roy en estant averti ordonna à quelques Cavaliers Chrétiens qui demeuroient prés de leur logis, d'arrester ces insolens de quelle qualité qu'ils fussent & de les mettre prisonniers.

Les Bonzes craignant d'estre saisis & chastiez selon leur merite s'aviserent d'un autre artifice pour retenir le peuple dans ses anciennes Superstitions. Ce fut de prescher hautement que la Religion des Chétiens n'estoit pas differente de la leur ; que

dans le fonds c'estoit la même, & qu'elle ne differoit qu'en quelques petites formalitez qui n'estoient pas considerables; Que leur Loy défendoit comme la nostre de ne faire tort à personne, de ne point soüiller le lit de son prochain, de ne point ravir ses biens, ni blesser son honneur, & de ne point attenter sur sa vie; Que nous vivions des autels & des sacrifices comme eux; Que nous rendions aux morts les mêmes honneurs avec les mêmes ceremonies; Qu'ainsi on ne devoit pas abandonner la Religion de ses ancestres pour en choisir une nouvelle, qui ne se distinguoit que par quelques fables & quelques contes ridicules qu'elle faisoit valoir.

Comme tous les peuples idolâtres sont extrémement attachez à leurs superstitions, & que l'antiquité passe par tout pour le caractere d'une Religion veritable, ces discours commençoient à ébranler les esprits, & plusieurs qui avoient la pensée de se faire Chrétiens, en estoient empêchez par les fausses impressions que leur donnerent ces impostures. Ce qui obligea les Peres de faire voir dans leurs discours, qu'il y avoit autant d'opposition entre la Religion Chrétienne & la Japonnoise, qu'il y en a entre la lumiere & les tenebres. Et pour en informer pleinement le public, le Pere Baltazar composa un Livre en langue Japonnoise, où il découvrit toutes les erreurs & toutes les impietez des Sectes du Japon. Il le dédia au Roy qui le fit lire en son Conseil; & voyant l'estime qu'en faisoient les plus habiles de sa Cour, & l'approbation qu'ils luy donnoient, il y fit apposer son grand sceau & le rendit au Pere Baltazar pour le publier, se contentant d'en retenir une copie chez luy.

XXVIII.

Revolte de quelques Seigneurs contre le Roy de Bungo.

Les choses estant en cet estat, voicy une nouvelle tempeste qui s'éleva beaucoup plus dangereuse que la premiere, puisqu'elle alloit à la ruïne de la Religion & de l'Etat. Trois des plus puissans Seigneurs du Royaume animez, comme l'on croit, par les Bonzes, & se croyant maltraitez par le Roy, se soûleverent contre luy, resolus de luy oster la Couronne & la vie. Leurs vassaux avec les factieux & les mécontens prirent aussi tost les armes & s'assemblerent autour de leurs Palais qui estoient dans Funay. La Ville estoit divisée en deux partis: Les uns tenoient pour le Roy, les autres pour les rebelles. Tous estoient sous les armes prests d'en venir aux mains. On ne voyoit que soldats qui couroient par les ruës & qui demandoient, *Qui vive*? Les Marchands pour la plusspart se tenoient enfermez dans leurs maisons & cachoient ce

qu'ils avoient de plus precieux ; les autres gardoient leur quartier. Tout estoit plein de bruit & de tumte, & on s'attendoit de voir un étrange carnage dans la Ville.

Le Roy surpris d'un mouvement si subit demeuroit dans son Palais, sans sçavoir quel conseil prendre, ni à qui se fier ; car il craignoit, & avec raison, que ceux qui l'environnoient ne fussent d'intelligence avec ses ennemis. Les Chrétiens d'autre part se consideroient comme les victimes qu'on alloit immoler, principalement les Peres sur lesquels aprés le Roy devoit fondre cette tempeste. Quoyque leur pûssent dire les Chrétiens pour leur persuader de sortir de la Ville & de se mettre en lieu de seureté; ils n'y voulurent jamais entendre; mais protesterent qu'ils estoient resolus de mourir avec eux & de suivre la fortune du Prince, qui les avoit jusqu'alors comblez de graces & tenus sous sa protection; qu'ils seroient les plus ingrats de tous les hommes, s'ils luy manquoient dans cette occasion ; qu'ils vouloient l'assister de leur conseil au peril de leur vie & mourir à ses pieds, s'ils ne pouvoient pas le sauver.

Cette resolution estant prise, le frere Jean Fernandez qui parloit également le Japonnois & qui estoit fort cheri des habitans de Funay, passe genereusement au travers des troupes des conjurez & entre dans le Palais du Roy. Il le trouva rempli de gens sous les armes qui l'empescherent de passer plus avant : Mais le Roy l'ayant apperceu le fit monter & luy ouvrit luy-même la porte de son cabinet. Estant ensemble le Prince luy demanda en quelle disposition estoient les habitans. Fernandez luy dit ce qu'il en sçavoit ; puis l'exhorta à metre sa confiance en Dieu dont il avoit protegé la Loy & les Ministres, & l'asseura qu'ils alloient tous ensemble prier Dieu pour sa Majesté, afin qu'il la rendît victorieuse de ses ennemis. Le Roy l'embrassant tendrement, luy dit qu'il mettoit toute sa confiance en leurs prieres ; qu'il n'y avoit que Dieu seul qui le pût tirer du danger où il estoit ; que c'estoit de luy qu'il attendoit son secours ; & que s'il triomphoit de ses ennemis, il luy seroit redevable de sa Couronne & de sa vie.

Le Frere Fernandez estant retourné, dit aux Peres le danger où estoit le Roy & la confiance qu'il avoit en leurs prieres. Ce qui les obligea tous à se prosterner devant Dieu & à luy demander avec beaucoup de larmes la conservation d'un Prince qui avoit si hautement défendu sa Loy & qui estoit l'unique appuy de la Re- XXIX. *Les Rebelles sont pris & mis à mort.*

ligion de ce païs infidelle. Au milieu de leurs larmes & de leurs Oraisons ils entendirent le bruit des armes & la voix confuse des soldats qui couroient de toutes parts· Aprés quelques heures de trouble & de desordre, Dieu changea tout d'un coup le cœur de la noblesse. Elle quitte le parti des rebelles & se rend au Palais du Roy. Il crut d'abord que c'estoit fait de sa vie & qu'on venoit l'égorger; mais ayant reconnu qu'ils venoient pour le défendre, il reprit courage & conceut quelque esperance de son salut.

Ce qui fut plus surprenant, c'est que tous les habitans qui estoient divisez en diverses factions, se reünirent en un moment & se declarerent tous pour leur Prince. Alors le Roy sort de son Palais à la teste de ses troupes, & donne teste baissée sur les conjurez; il taille en pieces ceux qu'il rencontre & se saisit des Chefs de la rebellion, qu'il fit aussi tost mourir avec leurs femmes, leurs enfans, leurs parens & leurs amis selon les Loix du Japon. Puis ordonna qu'on mît le feu à leurs Palais, ce qui fut aussi tost executé; mais la flamme ayant gagné les maisons voisines en brûla plus de trois cens, & vint jusqu'à celle des Peres que Dieu conserva par une espece de miracle.

XXX. *Le Roy le fait sçavoir aux Peres & leur fait de nouvelles faveurs.*

L'execution estant faite, le Roy envoya aussi-tost un Gentilhomme au Pere Baltazar, pour luy faire sçavoir que les troubles estoient appaisez & les rebelles chastiez, qu'il ne s'affligeast point du dommage que le feu auroit fait à sa maison, qu'il le repareroit entierement & luy en feroit bastir une autre. Mais il fut bien joyeux lorsqu'il apprit que Dieu l'avoit preservé de ce grand embrassement. On comptoit alors à Bungo plus de cinq cens Chrétiens, entre lesquels il y avoit une Bonze qui depuis sa conversion ne faisoit que prier Dieu pour les Predicateurs de l'Evangile, & quelques Gentilhommes de la maison du Roy.

C'est une merveille, que pendant tous ces troubles les Chrétiens ne desisterent point de frequenter l'Eglise & d'assister aux predications. Ils taschoient d'appaiser la colere de Dieu, se revétant de cilices, jeûnant rigoureusement, & faisant de si longues & si rudes disciplines qu'il fallut moderer leur ferveur. Le Roy ayant reconnu leur fidelité se declara leur protecteur, & leur donna un champ proche de l'Eglise pour leur servir de Cimetiere. Il fut beni le jour de l'Exaltation de sainte Croix, & on y planta au milieu une grande Croix, comme un trophee de la Religion Chrétienne.

Pendant ce temps la flotte Portugaise arriva à Firando, ce qui obligea le Pere Balthasar de s'y transporter pour entendre les confessions des Portugais. Il mena avec luy le Frere Fernandez & Paul le Japonnois, & fit venir le Frere Edoüard de Sylva d'Amanguchi pour avoir soin de l'Eglise de Bungo pendant leur absence. Le Roy leur fit l'honneur de les venir voir avant que de partir, & leur dit qu'ils ne se missent point en peine de leur voyage, qu'il leur donneroit de ses gens pour les conduire & qu'il les défrayeroit en chemin On peut juger des fatigues de ces Peres par celles de Saint François Xavier, lorsque la flotte Espagnole arriva à Amboüin où il estoit. *La flotte*, dit-il, *de Ferdinand Sosa, qui venoit de la nouvelle Espagne, est abordée à Amboüin & m'a donné tant d'affaires que je ne puis vous l'expliquer par mes paroles.* Il repete le même en un autre lettre qu'il écrit à ses Freres. XXXI. *Voyage du Pere Baltasar à Firando.*

En effet il luy fallut confesser les sains, prendre soin des malades, assister les mourans, ensevelir les morts; & comme le voyage du Japon est plus long & plus dangereux que celuy des Moluques, les Peres qui furent à Firando trouverent un beau champ pour exercer leur zele & leur patience, Nous verrons dans la suite ce que fit le Roy de Firando pour avoir des Predicateurs de l'Evangile. Voyons cependant ce qui se passe à Amanguchi, & la nouvelle desolation de cette grande Ville que les Portugais comparoient à Lisbonne en grandeur, en richesses, & en magnificence.

Il y avoit quatre ans que le frere du Roy de Bungo y regnoit paisiblement, & les Chrétiens sous la faveur d'un si bon Prince croissoient de jour à autre & en nombre & en sainteté, lorsqu'une horrible bourrasque vint troubler la paix de la Religion & de l'Etat. Il y avoit dans la Ville deux grands Seigneurs, qui depuis la mort du Roy s'estoient broüillez ensemble & ne cherchoient que l'occasion de faire éclater leur ressentiment. Comme ils estoient riches & puissans ils avoient quantité de vassaux attachez à leurs interests & prests de s'égorger les uns les autres. Toute la ville estoit divisée en deux factions, ce qui donnoit bien de l'inquiétude au Roy. Il fit son possible pour les accommoder; & ne pouvant rien gagner sur leurs esprits irritez, il tâcha du moins de les éloigner de la Ville où ils alloient exciter une sedition sanglante: mais ils ne voulurent déferer ni à ses prieres, ni à ses menaces. XXXII. *Nouvelles desolation de la Ville d'Amanguchi.*

Au contraire ayant donné le signal, voilà incontinent toute

la Ville sous les armes. Les partis en viennent aux mains. On se bat dans les ruës & dans les places publiques, & il se fait par tout un si horrible carnage, qu'on ne voyoit que morts qui nageoient dans leur sang. Pendant que les hommes se tuent, on entend les cris lamentables des femmes & des enfans, qui voyoient qu'on massacroit leurs peres & leurs maris, & qu'on venoit les égorger elles-mêmes avec leur famille. C'est l'ordinaire du Japon d'employer dans toutes les guerres, le fer & le feu. Quelques uns des seditieux aprés s'estre rassasiez de carnage, allerent mettre le feu au quatre coins de la Ville, & comme toutes les maisons sont de bois, le feu en moins d'un heure en consuma plus de dix mille, & reduisit presque cette grande Ville en cendres. Le Roy voyant la guerre allumée & la Ville en feu, sentit bien que sa vie n'estoit plus en asseurance : C'est pourquoy s'estant travesti, il se sauve secrettement & se retire dans une forteresse qu'il avoit.

Lorsque la fureur du combat se fut un peu ralentie, & que les habitans qui voyoient brûler leurs maisons, eussent mis bas les armes pour éteindre le feu & sauver leurs biens; les Chrétiens prévoyant bien que les choses n'en demeuroient pas là, s'assemblerent tous chez le Pere de Torrez, & le conjurerent au nom de Dieu de se retirer de la Ville, jusqu'à ce que la sedition fût appaisée : mais quelle raison qu'ils luy puissent apporter, il ne
„ gaignerent rien sur son esprit. Il leur dit qu'il estoit resolu de mou-
„ rir avec eux; qu'il les aimoit trop tendrement pour les abandon-
„ ner dans le danger où ils estoient; qu'estant âgé & sur la fin de
„ sa vie, la mort ne luy enleveroit rien qu'ils dûssent regretter; que
„ n'estant presque plus capable de les servir, il n'avoit plus rien à
„ desirer en ce monde qu'une occasion favorable d'en sortir:
„ Qu'au reste ce luy seroit une chose infiniment plus douce de
mourir avec eux, que de vivre éloigné d'eux.

XXXIII. *La Ville est assiegée & le Roy tué.*

Les Chrétiens le voyant inflexible dans sa resolution, le laisserent pour lors en paix & s'appliquerent avec le reste des habitans à bastir de nouvelles maisons sur les ruïnes de celles qui avoient esté renversées ou brûlées. A peine un mois s'estoit il écoulé, qu'un Prince tres-puissant nommé Moriondono, ayant sçu le desastre qui estoit arrivé à Amanguchi, vint subitement de Sacay avec une puissante armée & campe à une lieuë de la Ville. Ce fut alors une consternation generale parmi les habitans qui se voyoient en petit nombre dans une place ruinée

&

& qui n'estoit point en estat de défense; Le Roy tasche de les encourager: mais le desespoir s'estant emparé de leurs esprits, ils ne songent plus qu'à se sauver.

Les Chrétiens d'autre part craignant plus pour la vie du Pere de Torrez que pour eux-mêmes coururent en haste chez luy & le conjurerent avec beaucoup de larmes de se retirer à Bungo. Ils luy representerent la perte qu'ils feroient s'il luy arrivoit du mal, & la ruïne inévitable de l'Eglise d'Amanguchi, si elle estoit destituée de son Pasteur; que se retirant pour un temps il conserveroit une vie qui leur estoit necessaire, bien qu'elle luy fût à charge; que le Fils de Dieu avoit conseillé à ses Apôtres de s'enfuir d'une Ville à une autre quand ils se trouveroient dans de semblables dangers; qu'il devoit se reserver pour une mort plus glorieuse que celle qu'il souffriroit dans le sac d'une Ville; qu'il répondroit à Dieu de la perte d'une infinite d'ames dont le salut dépendoit de sa conservation; qu'ils le rappelleroient aussi-tost aprés que cet orage seroit dissipé, & qu'ils mourroient contens, pourvû qu'ils sceussent qu'ils le laissoient en vie.

Ce bon Religieux vaincu par les larmes & les prieres de ces Neophytes, consentit enfin à se retirer. La veille de son départ il passa toute la nuit à entendre leurs Confessions, & à les fortifier contre tous les malheurs dont ils estoient menacez. Lorsqu'il fallut partir, tous se jetterent à ses pieds pour recevoir sa benediction. Ils fondoient en larmes & ne pouvoient se resoudre à l'abandonner. Les hommes, les femmes & les enfans l'accompagnerent l'espace de trois lieuës par des chemins qui n'étoient pas gardez, & plusieurs même le suivirent jusqu'à Funay.

Peu aprés son départ le Roy d'Amanguchi sortit de la Ville à la teste de ses troupes pour combattre Morindono: mais il fut défait & tué dans le combat. Ensuite la Ville fut prise & saccagée; les Bourgeois pour la pluspart furent ou passez par le fil de l'épée ou faits esclaves. La maison & l'Eglise des Peres fut donnée aux Bonzes qui en firent une Pagode. Nous verrons comme Dieu releva cette Eglise abbatuë & la rendit plus florissante que jamais.

XXXIV. *Troubles arrivés à Bungo.*

Pendant cet horrible desastre le Pere Cosme arriva à Bungo, accompagné du Frere Jean Fernandez & des Chrétiens Japonnois, Laurens & Melchior & le Bonze Paul baptizé à

Amanguchi, qui ne voulurent jamais abandonner le Pere, par le moyen duquel Dieu l'avoit attiré à sa connoissance. On fut ravi à Bungo de revoir le compagnon de saint François Xavier, & comme le premier Pasteur de leur Eglise: Mais le Pere estoit inconsolable pour la perte de ses chers enfans qu'il avoit laissez à Amanguchi & qu'il apprit avoir esté pour la plusspart mis à mort dans le sac de la Ville. Il n'en pouvoit parler sans verser des larmes, & il en conceut une si grande douleur qu'il en tomba malade & en pensa mourir.

Comme il n'y a rien de plus contagieux que le mauvais exemple, la prise d'Amanguchi & la mort du Roy inspira à quelques esprits broüillons & seditieux le dessein de tenter la même fortune contre le Roy de Bungo. Treize grands Seigneur firent ligue ensemble, & vinrent inopinément attaquer la ville de Funay. Le Roy qui avoit devant les yeux la mort funeste de son frere, sçachant qu'on en vouloit à sa vie & à ses tresors, & ne se trouvant pas assez fort pour soûtenir un siege, prit resolution de se sauver. Il quitte donc Funay pendant la nuit, emporte avec soy ce qu'il avoit de plus precieux, & gagne une forteresse qu'il avoit à six lieuës de là, située sur le haut d'un rocher tout environné de la mer. Les conjurez ayant appris qu'il s'estoit échappé, comme ils n'en vouloient qu'à ses biens & à sa personne, ils s'en retirerent chez eux bien chagrins d'avoir manqué leur coup.

XXXV.

Le Pere Provincial des Indes prend resolution d'aller au Japon.

Pendant que le Royaume estoit en ce desordre, le Pere Melchior Nugnez Barret Provincial des Indes arriva au Japon. Il est bon de declarer icy ses qualitez & le sujet de son voyage. Ce Pere estoit d'une illustre famille de Portugal & Docteur de la celebre Université de Conimbre. Le jour qu'il prit le bonnet il entra dans la Compagnie de Jesus, où aprés avoir passé par les exercices d'une probation tres-rigoureuse, il demanda à aller aux Indes, ce qui luy fut accordé. Il arriva à Goa presque en même temps que saint François Xavier retournoit du Japon, lequel ayant reconnu dans ce Pere une prudence rare & un grand fond de vertu, le fit Provincial des Indes pendant son voyage à la Chine, aprés le decés du Pere Moralez & du Pere Gaspard Barzé, deux hommes d'un tres grand merite.

XXXVI.

Action genereuse d'un

Il y avoit alors à Goa un riche Marchand Portugais nommé Fernand Mandez Pinto, grand ami du Pere Xavier, & qui s'étoit trouvé au Japon lorsque le Pere y arriva. Comme il avoit amassé

de tres-grands biens il estoit prest de s'en retourner en Portugal pour joüir paisiblement du fruit de ses travaux: mais avant que de partir il voulut se confesser au Pere Nugnez. Ils choisirent pour cela une Chapelle de Nostre-Dame, qui estoit dans une petite Isle à une lieuë de Goa. Aprés avoir fait sa confession il s'entretint avec le Pere Nugnez du voyage qu'il avoit fait au Japon, du grand progrés qu'y faisoit la Religion Chrétienne, du bon naturel des habitans, des miracles que saint François Xavier y avoit faits, dont il estoit témoin, & de l'heureuse disposition de toutes ces Isles à recevoir l'Evangile. *Marchand Portugais.*

Pendant tout ce discours il se sentit si vivement touché de Dieu, que ne songeant plus au Portugal, il s'offrit au Pere pour l'accompagner au Japon s'il vouloit y aller, & pour y mourir avec luy. Le Pere Nugnez d'abord crut qu'il se moquoit, ne pouvant comprendre qu'un homme qui s'estoit donné tant de peine pour acquerir du bien, & qui estoit prest de retourner à son païs sur un vaisseau chargé des plus riches marchandises des Indes, voulût se priver du fruit de ses travaux, & se dépoüiller de tous ses biens, pour passer sa vie dans un païs étranger, au service de quelques pauvres Religieux exposez à mille dangers.

Mais voyant qu'il parloit serieusement & qu'il s'offroit même à fonder un Seminaire à Amanguchi qui répandroit la Foy par tout le Japon, il commença à douter si ce n'estoit point Dieu qui l'appelloit par la bouche de ce Marchand à une Mission si glorieuse. Pour s'en assurer davantage, il prit conseil des Peres Jesuites de Goa, des Chanoines de la Cathedrale, des Religieux de saint Dominique & de saint François, qui tous ensemble ne faisoient pour ainsi dire qu'un corps, que la charité lioit & animoit d'un même esprit. Il leur exposa ses raisons & ses difficultez, & tous furent d'avis qu'il devoit entreprendre ce voyage & accepter l'offre du Marchand. Ce qui les détermina fut que le Pere Cosme de Torrez estant vieux & cassé, il falloit un homme d'autorité pour luy succeder; qu'il viendroit assez de Religieux d'Europe pour travailler dans les Indes, mais qu'il y avoit peu de gens qui fussent propres pour le Japon, & que les avantages que tireroit cette Eglise naissante des liberalitez de Fernand estoient si considerables, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fallût entreprendre pour faire réüssir ce dessein; Que Dieu luy reprocheroit d'avoir negligé une si belle occasion & d'avoir empesché que tout le Ja-

les Indes pour aller, soit aux Moluques, soit au Japon, d'où ils ne pouvoient retourner que trois ans aprés leur départ.

Le Pere fut fort surpris de voir son entreprise improuvée par celuy qui luy tenoit la place de Dieu, & forma aussi tost le dessein de retourner sur ses pas, sans passer plus avant. A quoy il fut encore poussé par les Peres de Goa, qui luy écrivoient qu'il n'estoit venu que deux Missionaires d'Europe, & qui le conjuroient de revenir au plûstot. Outre qu'il n'y avoit point pour lors de navire qui allast au Japon. Ces ordres superieurs, ces raisons & ces difficultez luy avoient presque fait prendre la resolution de changer de route & de rebrousser chemin. Mais Edoüard Gama estant en même temps arrivé du Japon au Port où il estoit; & luy ayant fait le recit de l'état florissant de cette nouvelle Eglise & de la necessité qu'elle avoit de bons ouvriers, il sentit rallumer son desir qui estoit presque éteint, & ce qui le determina enfin à poursuivre son voyage, fut une lettre qu'il receut du Roy de Firando, lequel informé par Gama qui avoit pris le devant, que le Pere estoit en chemin, luy écrivit en ces termes.

XXXVIII. *Lettre du Roy de Firando au Pere Nugnez.*

Le Pere Maistre François est venu en mon Royaume & a rendu Chrétiens quelques-uns de mes Sujets, ce qui m'a esté fort agreable. En témoignage de quoy je les favorise en tout ce que je puis & j'empesche qu'on ne leur fasse aucune injure. Depuis, un Pere qui demeure à Bungo est venu deux fois chez moy, & a conferé le Baptesme à quelques-uns de ma famille & à plusieurs de ma Noblesse. J'ay entendu quelques-uns de ses discours: Sa doctrine m'a toujours plû, elle est profondement imprimée dans mon esprit, & je ne suis pas éloigné de me faire Chrétien. C'est pourquoy vous me ferez plaisir de me consoler par votre presence, & vous devez vous asseurer que je vous donneray des marques signalées de ma bienveillance envers vos Confreres & de l'estime particuliere que j'ay pour vostre personne.

TAQUANOMBO ROY DE FIRANDO.

XXXIX. *Le Pere arrive à Bungo.*

Le Pere ayant receu un lettre si honorable & si obligeante, & voyant qu'un Roy luy faisoit esperer de recevoir le Baptême & luy permettoit de prescher dans ses Etats, crut qu'il ne falloit point reculer & que Dieu l'appelloit au Japon: vû principalement qu'il n'en étoit éloigné que de deux ou trois journées; & qu'il étoit persuadé que si son General estoit informé de l'estat present des affaires, il luy ordonneroit d'obeïr au Roy. Il se met donc en de-

voir de satisfaire à son desir. La venuë de Gama dont le vaisseau estoit chargé de richesses donna une telle envie aux Marchands de faire la même fortune, qu'ils s'empressoient à qui meneroit le Pere au Japon.

Ayant fait voile d'un vent frais, le temps changea tout d'un coup; & quelques efforts qu'ils fissent pour aller à Firando, ils furent obligez de mouiller à Bungo. A peine estoient ils descendus à terre, qu'on leur dit que tout le Royaume estoit en trouble & en confusion; que le Roy s'estoit retiré dans une de ses forteresses; que son armée avoit esté défaite, sa Ville pillée & brûlée, & que les Peres qui preschoient l'Evangile estoient tous ou bannis, ou tuez. Le Pere Nugnez & ses Compagnons entendant ces tristes nouvelles, furent saisis d'une douleur incroyable & ne sçavoient quel parti prendre. Ils resolurent neanmoins d'approcher de Funay & de voir en quel estat estoit la place. Ayant trouvé que les ennemis s'estoient retirez, ils entrerent dedans au commencement du mois de Juillet 1556. & s'informant des Peres, il les trouverent tous dans une parfaite santé, jusqu'au Pere de Torrez qui relevoit de maladie.

On peut imaginer la joye qu'ils eurent d'une si heureuse surprise. Ils s'embrassent mutuellement & se raconterent de part & d'autre leurs avantures. Pendant qu'ils prennent un peu de repos & qu'ils se délassent des fatigues de la mer, Fernand Mendez va trouver le Roy dans la forteresse où il s'estoit retiré & luy presente les lettres du Vice-Roy des Indes, avec de magnifiques presens qui consistoient en armes garnies de pierreries, en de riches brocards & en quantité de pierres precieuses des plus rares qui fussent dans les Indes Le Roy en fit beaucoup d'estat: mais il témoigna que rien ne luy estoit plus agreable que l'arrivée du Pere Nugnez avec ses Compagnons; & pour luy en donner des marques, bien que Funay ne fût pas encore une demeure seure pour luy, il voulut y retourner pour recevoir le Pere dans son Palais avec toute la magnificence possible.

XL. *Il visite le Roy.* Le jour estant pris, les Portugais voulurent rendre leur Ambassade aussi considerable que l'avoit esté celle de Gama, lorsqu'il accompagna le Pere François Xavier dans la premiere visite qu'il rendit à ce Prince. Ils estoient quarante tous couverts d'or & de pierreries, qui marchoient au son de trompettes & qui estoient suivis d'un grand nombre de valets superbement vétus. Cette marche estoit fermée par quatre jeunes enfans du Semi-

naire de Goa couverts de robes de satin blanc avec une croix en broderie par devant ; puis suivoit le Pere Nugnez avec le Frere Jean Fernandez son interprete. Lorsqu'ils furent à la porte du Palais une troupe de Seigneurs les vint recevoir & les fit entrer dans une grande sale où estoit le Roy. Lequel ayant receu les respects & les complimens du Pere, se leva, le prit par la main & luy dit : *Soyez le tres-bien venu, mon cher Pere, ce jour est un des plus doux & des plus heureux que j'aye eû en toûte ma vie : Car il me semble voir le Pere François que j'aimois tendrement & que je considerois comme un autre moy-mesme.*

XLI. *Il l'exhorte à se faire baptiser.*

Ayant dit cela, il le fait entrer dans son cabinet avec son interprete Jean Fernandez & les quatre Seminaristes dont l'habit & la modestie luy plûrent extrémement. Aprés quelques discours le Pere tâcha de persuader au Roy de recevoir le Baptême, comme il l'avoit fait esperer au Pere Xavier, l'asseurant que c'étoit principalement pour luy conferer cette grace qu'il estoit venu des Indes & qu'il avoit essuyé tant de dangers ; que tous ses Sujets suivroient son exemple ; que ce luy seroit une grande gloire d'avoir esté le premiere Roy Chrétien du Japon ; que Dieu le considereroit comme le fils aîné de son Eglise ; qu'il prendroit sa défense & seroit le Protecteur de sa Couronne ; qu'il ne devoit pas refuser une grace qui le feroit regner éternellement dans le Ciel ; que s'il differoit de la recevoir, peut-estre Dieu la donneroit à un autre ; qu'il y avoit de precieux momens dans la vie dont il falloit profiter & qui ne retournoient jamais lorsqu'on les avoit negligez ; qu'il le conjuroit d'asseurer son salut & de ne pas s'exposer luy & ses Sujets à une damnation éternelle.

XLII. *Le Roy s'en excuse.*

Le Roy écouta le discours du Pere d'un sens assez rassis, sans pouvoir neanmoins empescher que quelques soûpirs de temps en temps ne luy échapassent du cœur. Mais soit qu'il eût encore de la peine de renoncer à ses plaisirs, soit qu'il apprehendast quelque nouveau mouvement dans ses Etats, il luy répondit qu'il avoit à la verité beaucoup d'estime & d'inclination pour la Religion Chrétienne, & qu'il estoit persuadé qu'il n'y avoit que celle-là qui fût veritable ; qu'il avoit dessein de l'embrasser & de l'établir dans tout son Royaume ; mais que le malheur des temps ne luy permettoit pas pour lors d'executer ses bons desseins ; que tout fumoit encore du feu de la rebellion que treize de ses Sujets avoient excitée contre luy ; Qu'elle n'estoit

point tout-à-fait éteinte & qu'elle ne manqueroit pas de se rallumer au premier mouvement qui se feroit dans ses Etats ; que les Bonzes & les factieux n'attendoient qu'une occasion favorable pour exciter de nouveaux troubles ; que l'interest de la Religion estoit de tous les motifs celuy qui faisoit le plus d'impression sur l'esprit des peuples, & qui donnoit aux seditieux un pretexte plus specieux pour entreprendre la guerre ; Que s'il changeoit de Religion aprés une agitation si terrible, ses ennemis profiteroient de cette occasion & interesseroient les Princes voisins à se liguer ensemble, pour exterminer celuy qui voudroit abolir la Religion de leurs ancestres ; qu'il ne se sentoit point assez fort pour leur resister ; Que ce ne seroit point un avantage aux Chrétiens d'avoir pour un moment un Roy de leur Communion, s'il arrivoit que peu de temps aprés il perdît la vie ; qu'il ne pouvoit éviter ce malheur, s'il se faisoit baptiser à present : Mais qu'il accompliroit sa promesse dés lors qu'il le pourroit faire avec quelque seureté. Au reste, qu'il esperoit que Dieu qui estoit le témoin de ses bonnes intentions, feroit naître bien tost ce moment heureux qu'il souhaitoit passionnément.

On ne sçait s'il parloit alors sincerement ; ou si tout ce discours n'estoit point l'effet d'une politique artificieuse. Quoy qu'il en soit il est certain qu'il receut enfin le Baptême & qu'il a fait de grandes choses pour la Religion, comme nous verrons en son temps. Cependant il pria le Pere de venir souvent l'entretenir des choses de Dieu & des mysteres de nostre Religion : mais il ne permit point qu'il eût dans son Palais des conferences avec les Bonzes comme il avoit fait autrefois ; pour ne pas aigrir leurs esprits toûjours irritez depuis la dispute qu'ils eurent avec saint François Xavier, & toûjours prests à broüiller l'Etat.

XLIII. *Le Pere Nugnez tombe malade & s'en retourne aux Indes.*

Le Pere Nugnez brûlant du desir d'étendre l'Empire de JESUS-CHRIST, pour la gloire duquel il avoit quitté les Indes, se disposoit à aller trouver le Roy de Firando, ou à prescher dans le cœur de l'Empire : Mais Dieu arresta tous ses desseins par une maladie qu'il luy envoya. Car soit qu'il ne fût pas fait à la nourriture du païs, soit qu'il ne pût dormir comme on fait au Japon, sur une natte étenduë sur la terre ; il devint si languissant, qu'il fut contraint de retourner aux Indes pour reprendre ses forces. Ce qui doit apprendre à tous les Missionaires, qu'il n'y a ni conseil, ni raison, ni zele qui doive l'emporter sur l'obeïssance, & que l'unique moyen de faire de grands fruits, est de travailler au lieu où Dieu nous met.

met. Saint François Xavier avoit créé le Pere Nugnez Provincial des Indes aprés le decés des deux autres Peres S. Ignace luy avoit déclaré qu'il ne jugeoit pas à propos qu'il allast au Japon, principalement aprés la mort de François Xavier & de ces deux autres Peres, qui estoient comme les colonnes de l'Eglise d'Orient : Et cependant emporté par son zele, sage à la verité, mais un peu trop ardent, il quitte l'Eglise des Indes destituee de ses principaux Pasteurs pour aller au Japon, & Dieu permet qu'il n'y convertit pas une ame, & que consumé d'infirmitez il est obligé de retourner au lieu qui luy avoit esté marqué par l'obéïssance, où il a fait depuis des merveilles pour la gloire de Dieu.

XLIV. *Il reçoit avant que partir Almeida & deux Seminaristes en la Compagnie.*

Mais avant que de partir il reçut en la Compagnie deux des Seminaristes qu'il avoit amenez au Japon, avec Louis Almeida, noble Portugais, âgé de trente ans, qui rendit depuis de trés-grands services à Dieu & à la Religion, comme nous dirons par aprés. Il avoit un esprit excellent, peu d'étude, mais beaucoup d'adresse. Il sçavoit parfaitement la Chirurgie, ce qui luy fut d'un trés grand secours pour le salut des ames & des corps de ces peuples infideles. Il se disposoit à s'en retourner en Portugal, ennuyé d'une vie si laborieuse & exposée à tant de dangers : mais le Pere Baltazar qui estoit à Bungo l'ayant exhorté à faire une bonne confession avant que de partir, & à se retirer quelque temps pour faire les exercices de saint Ignace, il se sentit si vivement touché de Dieu dans cette retraite, qu'il resolut de quitter le monde & de se dévoüer au service de Dieu, & du prochain dans la Compagnie de JESUS.

Avant que d'y entrer, il employa cinq mille écus qu'il avoit apportez des Indes pour trafiquer au Japon, à fonder deux Hôpitaux ; l'un pour les lepreux qui estoient d'autant plus dignes de compassion qu'ils estoient abandonnez de tout le monde ; l'autre pour les pauvres enfans que les peres & meres ne pouvoient pas nourrir : car ils ont pouvoir, comme j'ai dit, ou de les exposer, ou de les faire mourir. Cette action de charité inconnuë aux Japonnois, plut tellement au Roy, qu'il y voulut contribuer de sa part : il fit mesme défense aux peres & aux meres sous peine de la vie d'exposer desormais ou de faire mourir leurs enfans ; mais il leur ordonna de les porter à l'Hôpital, & assigna un fonds pour y entretenir des nourrices.

XLV. *Dangers où furent les Peres à Bungo.* Pendant que le Roy demeuroit dans sa forteresse d'Usuqui n'osant encore paroistre en public, il est étonnant que les Peres qui estoient à Funay ne furent point tous mis à mort : car ils estoient en la puissance des Bonzes qui s'estoient rendus maistres de la ville. Les voleurs y exerçoient toutes sortes de crimes impunément. On n'entendoit dans les Pagodes que des invectives sanglantes contre ces nouveaux Prédicateurs, qu'on faisoit passer pour des sorciers & des demons revêtus d'une figure humaine, qui avoient l'art d'enchanter ceux qui les approchoient : mais ils les accusoient principalement d'estre la cause de tous les troubles qui estoient arrivez à Funay, pour avoir méprisé les Dieux du païs. On leur faisoit le jour & la nuit des insultes continuelles, & ils attendoient à tous momens qu'on les vint piller ou égorger. Ils furent tout l'Hyver & une partie du Printemps que le Roy fut absent dans ce danger. Cependant cela ne les empescha pas de prêcher tous les jours du Caresme dans leur Eglise. Tous les Vendredis sur le soir un d'eux faisoit un discours d'une demie heure sur quelque point de la Passion de nostre Seigneur. Ensuite tous les Religieux & cent Japonnois avec eux prenoient la discipline pendant qu'on chantoit *Miserere*. Quelques Idolâtres prierent instamment qu'il leur fût permis d'assister à cette ceremonie, & ils furent tellement surpris de voir cette sainte cruauté que les Chrétiens exerçoient sur leurs corps, que plusieurs se firent baptiser, & voulurent participer à leurs souffrances. Mais il n'y a rien qui touchast davantage les Chrétiens & les Payens, que l'Office de la Semaine Sainte que les Peres celebrerent avec un appareil extraordinaire, & avec toutes les ceremonies de l'Eglise qui furent gardées tres exactement. Pendant qu'on prêchoit la Passion, les assistans fondoient en larmes & interrompoient le Predicateur par leurs soûpirs & par leurs sanglots. Cet appareil lugubre fut changé le jour de Pâque en un autre de joye des plus magnifiques qu'ils purent imaginer.

XLVI. *Le Roy de Bungo venge la mort de son frere.* Toutes ces dévotions n'empeschoient pas, comme j'ay dit, que les bons Religieux ne fussent continuellement en danger de perdre la vie. Le Roy en fut informé, & il manda aux Peres qu'il auroit un déplaisir extrême s'il leur arrivoit quelque malheur ; mais qu'il falloit ceder au temps, & qu'il n'avoit pas pour lors le pouvoir d'y apporter remede. Ils furent dans ces combats jusqu'à ce que le Roy voyant les troubles appaisez, & se

tenant assûré de la fidelité de ses Sujets, sortit de sa forteresse; & ayant levé une armée de soixante mille hommes, se mit en campagne pour aller venger la mort de son frere le Roy d'Amanguchi, & pour faire reconnoistre son fils Roy en sa place. Morindono Chef des Rebelles n'estant pas assez fort pour luy resister, se retira avec ses gens sur de hautes montagnes où le Roy le tint assiegé.

Sur ces entrefaites le Dayri dont l'Office est, comme nous avons dit, de pacifier les troubles de l'Empire, envoya des gens pour moyenner la paix, laquelle fut concluë au grand avantage du Roy de Bungo: car on luy ajugea une partie des terres de Morindono, & de ceux qui avoient suivi son parti. Entr'autres on luy donna le Royaume de Chicugen, dans lequel est la ville de Facata, qui n'est éloignée de Bungo que de cinq journées. Ainsi par ce Traité de paix, le Roy de Bungo devint maître souverain de cinq Royaumes, & se rendit redoutable à ses vassaux rebelles & aux Rois ses voisins. C'est ainsi que Dieu éleve & abbaisse les Grands, quand il luy plaist, & qu'il balance toûjours leur felicité sur la terre, pour leur faire sentir qu'elle ne peut estre stable que dans le Ciel.

XLVII. *Il retourne à Bungo & fait beaucoup de graces aux Peres.*

Aprés un campagne si glorieuse, le Roy retourna à sa ville de Funay, où il fut reçû comme en triomphe avec les cris & les acclamations du peuple. La prosperité qui fait oublier ou mépriser les meilleurs amis, l'attacha plus fortement aux Peres & aux nouveaux Chrétiens qu'il combla de nouvelles faveurs. Il parloit incessamment de la loy de Dieu aux gens de sa Cour, & des Peres avec une distinction trés-particuliere. Et pour montrer l'estime qu'il en faisoit, & l'affection qu'il leur portoit, il voulut aller souper chez eux, & les fit mesme manger à sa table.

Aprés le repas les Peres luy parlerent de Dieu & de l'Evangile, à quoy le Prince prenoit un trés-grand plaisir. Ensuite il voulut voir leur Eglise, & leur demanda fort exactement ce que signifioient quelques images qui estoient sur l'Autel. Avant que de les quitter, il leur declara qu'il vouloit leur donner un fonds considerable pour entretenir tous les Predicateurs qui viendroient travailler dans les terres de son obeïssance. Les Peres remercierent Sa Majesté avec tous les sentimens qu'ils luy purent marquer d'une parfaite reconnoissance. Cependant ils luy firent entendre que bien qu'ils ne fussent pas à leur aise, & que le Fils de Dieu promette à celuy qui assistera de ses biens les Predica-

teurs de son Evangile, la mesme recompense qu'il prepare dans le Ciel aux Predicataurs mesmes : toutefois il y avoit quantité de pauvres & de malades dans son Royaume qui en avoient plus de besoin qu'eux ; qu'ils alloient établir un Hôpital dans sa ville pour les loger & les nourrir ; & que si Sa Majesté vouloit leur assigner ce fonds qu'il vouloit leur donner, ils le mettroient au nombre des plus grandes graces qu'ils eussent reçû de sa liberalité, & qu'ils luy en seroient obligez comme s'il leur estoit fait à eux-mesmes. Le Roy consentit à leur desir ; & pour marque de l'affection qu'il portoit à l'Evangile, il leur donna une place dans Facata capitale de son nouveau Royaume de Chicugen, pour y faire bâtir une maison, & pour y exercer les fonctions de leur ministere.

XLVIII. *Trois Hôpitaux établis dans Funay.* Ainsi l'on vit en peu de tems trois Hôpitaux fondez & établis dans Funay : un pour les enfans, un pour les lepreux, & le troisiéme pour les pauvres malades. Les Peres établirent un Japonnois très-sage & très-vertueux, trésorier des pauvres. Son office estoit de recueillir l'argent qui se mettoit dans le tronc de l'Eglise, & de le distribuer à ceux qui estoient dans une plus grande necessité. Cette érection d'Hôpital pour les malades étonna tout le Japon : car ces peuples qui ont tant de tendresse pour les animaux, n'ont que de la dureté pour les hommes. On ne parloit dans Meaco que de cet azile de charité, institué pour recevoir les miserables, & ils ne pouvoient comprendre comment des Chrétiens pouvoient se dévoüer au service des malades quoyqu'infidelles, & eussent le cœur de penser leurs playes. Mais ce qui donna plus d'éclat à la Religion, fut les frequens miracles qui se faisoient en la guérison des maladies les plus desesperées : car on voyoit sortir de l'Hôpital des gens en très bonne santé, qui y estoient entrez avec des playes & des maladies incurables, & qui estoient gueris en peu de tems par l'eau benite ou par quelque relique des Saints que les Peres leur appliquoient.

XLIX. *Estat de l'Eglise de Firando.* Or quoiqu'ils eussent tout sujet d'estre satisfaits de leurs travaux par la benediction que Dieu leur donnoit dans le Royaume de Bungo, si est-ce que le zele d'étendre de plus l'Empire de JESUS-CHRIST, les fit songer à de nouvelles conquestes. Le Pere Cosme de Torrez que le Pere Nugnez avoit crée avant son depart Superieur des Missions du Japon, desirant satisfaire au Roy de Firando qui avoit invité le Pere Provincial, comme

nous avons dit, à venir dans son Royaume, & qui depuis avoit demandé quelques Peres pour instruire ses Sujets, y envoya le Pere Baltazar Gago, le Frere Jean Fernandez, & Paul d'Amanguchi, ce Bonze converti dont nous avons parlé. Firando est une Isle qui a trois lieuës de circuit, dont la principale ville porte le mesme nom. Le port y est sûr & commode, ce qui fait que les Portugais y abordent volontiers. Ces trois Missionnaires partirent de Bungo au commencement de l'année 1557. & arriverent en peu de journées à Firando.

Le Roy les reçut avec autant de satisfaction, qu'il les avoit desirez avec ardeur: car il avoit une grande passion de les entendre prêcher. Le Pere Baltazar se faisoit admirer par son profond sçavoir, & le Frere Jean Fernandez par son éloquence; car il n'y avoit point d'homme qui sçût mieux la langue, & qui la parlât plus poliment que luy. Cependant il y avoit encore plus d'empressement à entendre le Bonze Paul: car comme il avoit une parfaite connoissance de tous les sectes du Japon, il combattoit leurs erreurs, découvroit leur malice, démasquoit leur fausse pieté, & les faisoit voir à nud à tous ceux que la superstition ne rendoit point aveugles. Ensuite il établissoit & prouvoit les veritez Chrétiennes avec tant de force & de netteté, qu'il enlevoit tous ses auditeurs. Aussi prêchoit-il sans relâche, & on ne se lassoit point de l'entendre. Une doctrine si sainte, annoncée par un homme sçavant, qui avoit autrefois esté son plus grand ennemi, & qui menoit depuis sa conversion une vie plus angelique qu'humaine, prenoit un tel empire sur les esprits, qu'il estoit impossible de luy resister.

L. *Progrez de la Foy dans ce Royaume.*

Aussi vit-on en peu de tems un grand nombre de personnes embrasser la loy de Jesus-Christ. Le premier qui reçut la Foy & le Baptême, fut un proche parent du Roy, & la seconde personne du Royaume. Sa femme suivit son exemple, & son fils aîné. Le Pere fut nommé Antoine, la mere Isabeau, & le fils Jerôme; je les nomme parce qu'ils ont depuis signalé leur constance & leur fidelité dans les combats qu'ils ont soûtenus pour la Foy.

Le Prince Antoine estoit Seigneur de deux Isles distantes de quatres lieuës de la ville de Firando, dont l'une a nom Tacuxima, & l'autre Iquiceuqui. Dès lors qu'il fut entré par le Baptesme dans le Royaume de Dieu, il n'eut point de repos qu'il n'y eût fait entrer ses Sujets. Il prie le Pere Baltazar de pas-

ser dans ses Terres avec ses deux compagnons. Ils y firent en peu de tems un si grand fruit, qu'en deux mois plus de six cens personnes furent baptisées dans l'Isle de Tacuxima, & de huit cens dans celle d'Iquiceuqui. L'exemple du Prince en attiroit plusieurs, mais beaucoup plus son zele: car de Prince il devint pour ainsi dire, Apostre, exhortant luy-mesme son peuple à renoncer à ses superstitions, & voulant bien estre le parrain de ceux qui recevoient le Baptesme. Il n'avoit point de plus grand plaisir que de voir enlever les Idoles des Temples & des maisons, & de les mettre au feu, ou de les jetter dans la mer. Il faisoit par tout ériger de grandes Croix, comme des trophées de la Religion Chrétienne, sur les ruines des Temples. Il fit aussi bâtir trois Eglises très-magnifiques, l'une à Dieu notre Sauveur; l'autre à la sainte Croix, & la troisiéme à la Reine des Anges. On en donna le soin aux Chrétiens les plus fervens, qui faisoient les Festes & les Dimanches des instructions aux enfans, & des conferences aux personnes les plus âgées.

LI. *Mort du Bonze Paul.*

La Foy ayant esté plantée dans ces deux Isles, & y ayant déja jetté de profondes racines, le Pere Baltazar avec ses compagnons retourna à Firando où le Roy le rappelloit. Ils y convertirent en peu de temps plus de treize cens personnes, & bâtirent deux Eglises dans la ville. Ces pesches si heureuses combloient de joye nos Missionnaires; mais comme ils travailloient jour & nuit, & qu'ils ne se donnoient presque point de repos, le Bonze Paul tomba malade; & voyant bien que Dieu vouloit le tirer de ce monde, il pria instamment le Pere Baltazar de le faire porter à Bungo pour y recevoir la benediction du Pere de Torrez, & pour rendre son ame entre ses mains qui luy avoient conferé le Baptesme. On luy accorda ce qu'il desiroit. Il y fut conduit par mer, & le Pere de Torrez le reçut avec beaucoup de joye comme son fils spirituel, & avec beaucoup de douleur comme un homme mourant qu'il aimoit tendrement pour sa rare vertu & pour les services qu'il rendoit à nostre Seigneur. Il entendit sa confession, luy confera les derniers Sacremens d'Eucharistie & d'Extrême-Onction. Aprés quoy prononçant très-devotement les saints noms de JESUS & de MARIE, il rendit doucement son esprit à Dieu. Ainsi mourut Paul d'Amanguchi, qui d'enfant de tenebres devint un enfant de lumiere, & d'un Apostre de Satan, un Ministre & un Apostre zelé de JESUS-CHRIST.

Le Pere de Torrez voyant la Mission de Firando destituée d'un si bon ouvrier, envoya le Pere Gaspard Vilela en sa place. Aussi-tost qu'il y fut arrivé, il commença à prêcher avec beaucoup de zele. Un jour aprés sa Predication un jeune enfant qui l'avoit entendu, luy dit : *Mon Pere, je vous prie de me baptiser & de me faire Chrétien. Je le feray, mon fils*, luy répondit le Pere, *lorsque vous sçaurez bien la doctrine Chrétienne. Ce sera donc tout maintenant*, repliqua l'enfant, *car je la sçai parfaitement bien.* Le Pere l'ayant interrogé, trouva qu'il disoit vray : cependant il le remit à un autre jour pour l'éprouver. *Non*, repartit l'enfant, *je ne sortiray pas d'icy que je ne sois baptisé.* Le Pere reconnoissant dans cette ame innocente un effet sensible de la grace de nostre Seigneur, qui vouloit tirer sa gloire de la bouche des enfans, le baptisa & le renvoya fort content. Il ne fut pas plûtost arrivé à sa maison, que d'enfant il devint un grand Predicateur. Il prêcha avec tant de force à toute sa Famille la loy de JESUS-CHRIST, qu'il convertit son pere, sa mere, ses freres, & ses sœurs, & les amena peu de jours aprés au Pere dans l'Eglise, qui les trouvant bien instruits, les baptisa, & les reçut au nombre des Fideles. LII. *Le Pere Gaspar Vilela est envoyé en sa place.*

Satan, pour parler dans le style de l'Ecriture & des saints Peres de l'Eglise, enragé de voir ses Temples renversez, ses Idoles brisées, & un grand nombre de ses Sujets qui luy estoient enlevez, prévoyant aussi la ruine entiere de son empire dans le Royaume de Firando, s'il ne s'opposoit au progrés de l'Evangile, suscita contre les Predicateurs les Bonzes ses ministres, qui ne pouvant souffrir de se voir déchûs de leur credit & de leur autorité, & privez des aumônes qu'on avoit coûtume de leur faire, prirent resolution de tuer ou de chasser les Peres de Firando. Mais avant que de venir à la violence, ils jugerent qu'ils devoient entrer en conference avec eux ; & tâcher de les confondre dans une dispute pour rétablir leur credit qu'ils avoient presque entierement perdu. LIII. *Persecution des Bonzes.*

Ils choisirent pour cela un Bonze illustre pour son esprit, sa science & son autorité: Car il estoit comme l'Evesque du Païs, ayant le gouvernement du premier Monastere du Royaume. Le Pere Vilela reçut le défi. Le jour & le lieu estant assignez, presque toute la ville se trouva à cette dispute, où Firagadaches (c'est le nom du Bonze) se rendit escorté d'un bataillon de Bonzes ses confreres. Je n'ay point trouvé quel fut le

sujet de leur dispute, mais seulement que le Pere Vilela fit voir avec tant de force & de netteté la fausseté de sa Religion, & la verité de la nostre, que tout le monde le proclama vainqueur, ce qui donna une extrême confusion à son fier adversaire. C'est pourquoy ne pouvant plus se défendre par raison, il fit éclater sa passion, proferant mille blasphêmes & sortant de l'Assemblée tout fumant de rage & de colere.

Ensuite ayant tenu conseil, il fut arrêté qu'ils ruineroient l'estime qu'on avoit conçûë des Peres par tous les moyens imaginables, & qu'ils engageroient en même tems les gens de leur parti à prendre les mêmes armes pour la défense de la Religion. La chose fut presque aussi tôt executée qu'arrestée. Ils vont par toute la ville, déchirant la reputation des Peres, & semant toutes sortes de calomnies contre leur doctrine & leurs mœurs : (Car c'est le moyen qu'ont employé tous les Payens & tous les Heretiques pour décrier cette Compagnie, qui a pour fin de les combattre, comme les Juifs accusoient le Fils de Dieu d'une doctrine pernicieuse, & d'une morale trop indulgenre aux pecheurs.) Le Prince Antoine voyant le tumulte que ces bruits excitoient dans la ville, faisoit son possible pour les appaiser, representant aux Bonzes leur injustice & leur mauvaise foy. *Si ces Peres*, leur disoit-il, *debitent une mauvaise doctrine, que n'en faites-vous voir la fausseté par de solides raisons? S'ils sont de méchante vie, que ne produisez-vous des témoins, & que ne les accusez vous devant vos Princes?*

LIV. *Zele indiscret des Chrétiens.*

Quoyqu'il pût dire ou faire, il ne put jamais arrester la violence de ces furieux, qui des paroles en vinrent aux mains: Car ils choisirent trois des plus determinez de leur parti, qui pendant la nuit abbatirent la Croix qui estoit dressée dans le Cimetiere. Dieu ne laissa pas long-tems ce crime impuni; car deux de ces sacrileges s'estant querellez sur le lieu mesme, s'entr'égorgerent l'un l'autre, & demeurerent morts sur la place. Le troisieme disparut sans qu'on ait jamais sçû ce qu'il estoit devenu.

Le lendemain matin les Chrétiens voyant la Croix renversée, en firent leur plaintes au Prince Antoine, & sans attendre ses ordres, transportez d'un zele precipité, mettent le feu au Monastere des Bonzes, tirent les Idoles du Temple, en brûlent une partie, & jettent l'autre dans la mer. Le Pere Vilela qui prévoyoit bien les suites fâcheuses qu'auroit cette action, les blâma-

ma fort d'avoir tiré cette vengeance de leur propre autorité, & bien qu'ils luy eussent caché leur dessein, neanmoins les Bonzes crûrent qu'il en estoit l'auteur. Ils s'en vont donc en Corps porter leur plainte au Roy & demandent que le Pere Vilela soit banni de tout le Royaume : à faute de quoy ils luy declarent qu'ils se feront justice eux-mêmes & qu'ils tireront raison de cette injure par telles voyes qu'ils jugeront convenables.

LV. *Le Roy prie le Pere Vilela de se retirer. Le Prince Antoine s'y oppose.*

Le Roy craignant quelque sedition, fit prier le Pere de Vilela de ceder à la force & de se retirer pour un temps, jusqu'à ce que ce tumulte fût appaisé: Mais le Prince Antoine n'y pouvoit consentir. Il vouloit tout risquer jusqu'à sa propre personne: Et quoyque le Pere luy pût dire, il ne pouvoit souffrir qu'un Bonze eût le pouvoir de le chasser & qu'il n'eût pas le pouvoir de le retenir, Il va donc trouver le Roy & se laissant emporter à son ressentiment, il se plaint de l'injure qui luy estoit faite en la personne du Pere par un Bonze seditieux. Il luy demande si « ce n'est pas luy qui a appellé les Peres ? s'il ne les a pas pris « sous sa protection ? S'il ne leur a pas permis de prescher dans « son Royaume, & s'il n'a pas fait défense de les troubler dans « leurs fonctions ? Pourquoy donc les chasser pour contenter un « Bonze audacieux qui a abbatu leur Croix ? Qui a tort, l'ag- « gresseur qui a choqué son autorité & méprisé ses ordres, ou les « Chrétiens qui ont repoussé l'injure par une autre injure à l'insceu « des Peres ? Aprés ces demandes, il luy represente que s'il cede « aux menaces de ce Bonze, il ne sera plus asseuré dans ses Etats ; « que les Prestres seditieux ayant senti sa foiblesse, en devien- « dront plus insolens & troubleront le repos de son Royaume. « Qu'un peuple peut avoir raison de se plaindre, mais qu'il n'en « peut avoir de se revolter ; qu'un Prince ne doit jamais souffrir « qu'on luy arrache ce qu'il peut donner ; qu'un Sujet qui menace « son Roy merite la mort ; & qu'un Roy qui cede à un sujet qui « le menace ne merite pas de regner. «

Le Roy vit bien que la colere emportoit le Prince ; & craignant qu'il ne prît quelque dessein violent, il fit tout son possible pour l'appaiser Sur tout il lui fit connoître que les Partisans des Bonzes estoient resolus de venger l'injure qui estoit faite à leurs Dieux, leur en dût il coûter la vie ; que tous les habitans estoient prests de prendre les armes, & que le parti des Chrétiens estoit trop foible pour leur resister ; qu'il estoit de la prudence de ceder à la force & d'accorder par grace ce qu'on peut refuser à la ne-

cessiré; Que la retraite du Pere appaiseroit ces troubles, mais que s'il demeuroit, il ne répondoit point de sa vie, ni de celle de tous les Chrétiens; Qu'il y avoit lieu de craindre une sedition generale dans tout le Royaume, dans laquelle il pourroit luy même estre enveloppé; qu'il avoit nouvelle que le Roy de Bungo levoit une puissanre armée; & qu'il luy alloit declarer la guerre pour venger la mort du Roy d'Amangùchi que son beaufrere aidé de ses troupes avoit fait mourir; qu'il profiteroit de la division de ses Sujets; & que les Peres estant ses creatures, ils seroient considerez comme des Emissaires, qui luy donneroient avis de tout ce qui se passeroit dans le Royaume, qu'ainsi leur vie ne seroit plus en asseurance: Qu'il valloit donc bien mieux les renvoyer pour un temps; qu'aprés ces troubles, il ne manqueroit pas de les rappeller; & qu'il leur feroit d'autant plus de graces, qu'il les auroit trouvez soûmis à ses volontez.

LVI. *Le Pere Vilela retourne à Bungo.* Le Prince Antoine persuadé par ces raisons, fit connoître au Pere Vilela qu'il estoit du bien de la Religion & de l'Etat qu'il se retirast pour un temps. Le Pere obeït aussi-tost, & aprés avoir exhorté les Chrétiens à vivre en paix, à demeurer fermes dans la Foy, à continuer les exercices de la Religion & à ne se défendre contre leurs ennemis, que par la douceur & la patience, il s'en retourna à Bungo. Tous les Fidelles fondoient en larmes, se voyant privez de leurs Pasteurs, & les Bonzes triomphoient de joye d'estre venus à bout de leurs desseins. Pendant le temps qu'il fut à Firando il baptisa treize cens personnes & convertit en trois Eglises, trois Temples des Idoles.

Dés lors que le Pere se fut retiré, les Bonzes devenus plus hardis & plus insolens, soit par la crainte du Roy, soit par sa faveur, se jettent sur les Eglises des Chrétiens, renversent les Autels, brûlent les Croix, déchirent les Images & employent toutes sortes d'artifices pour rappeller les Fidelles au culte des Dieux; mais ils n'en pûrent jamais gagner un seul; & bien que le Roy même les y voulût obliger, ils demeurerent inébranlables malgré tous les efforts & les outrages de leurs ennemis. Ils s'assembloient toutes les Festes & les Dimanches pour faire leurs prieres & les autres exercices de pieté, & pour appaiser la colere de Dieu ils prenoient de rudes disciplines. Ils planterent même sur une colline hors de la Ville un grande Croix; où ils alloient le matin & le soir en procession faire leurs devotions, & mirent des Gardes pour la défendre.

LVII. *Premier Martyr du Japon.*

Je ne puis omettre icy la mort d'une femme Chrétienne, qui a la premiere versé son Sang pour l'amour de Jesus-Christ. Quoy qu'elle fût esclave de condition, elle avoit l'ame plus noble que les Rois qui sont esclaves de leurs passions. Cette bonne femme alloit tous les jours de grand matin prier Dieu au pied de cette Croix. Son Maître qui estoit Idolâtre s'en estant apperceu, luy défendit de sortir du logis & la menaça de la tuer, si elle osoit y retourner. La servante de Dieu luy répondit d'un courage intrepide, qu'elle ne s'estoit pas fait Chrétienne pour craindre la mort. Cette réponse aigrit le Barbare, lequel ayant appris qu'elle s'étoit dérobée de grand matin pour y aller, sortit de la maison transporté de rage, & la voyant revenir, courut à elle l'épée à la main. La sainte femme l'ayant apperceu, se met à genoux, leve les mains & les yeux au Ciel, & presente le col à ce barbare, qui d'un coup de sabre luy trancha la teste. Les Chrétiens aussi tost enleverent son corps & l'enterrerent avec toute la solemnité possible, remerciant Dieu de la constance qu'il luy avoit donnée, & s'encourageant mutuellemeent à imiter son exemple.

LVIII. *La prise de Facata & le danger des Peres.*

Le Pere Baltazar avec son compagnon ayant quitté Firando, arriverent à Facata qui en est éloignée de vingt lieuës, l'an 1557. Ils commencerent d'abord par dresser une Chapelle dans la place que le Roy de Bungo leur avoit donnée, en attendant qu'ils y pussent bastir une Eglise. Le Pere preschoit dans la Chapelle, & le Frere Guillaume faisoit le Catechisme dans les ruës. Comme la Ville estoit pleine de Marchands & d'Artizans, ils avoient d'abord peu d'auditeurs. Mais dés-lors qu'ils eurent goûté la douceur de cette divine manne, il en furent si charmez, que le Pere fut obligé de prescher deux fois le jour, une le matin & l'autre le soir pour les contenter. Le nombre des Chrétiens augmentant de jour à autre, il y avoit lieu d'esperer que toute la Ville recevroit bien-tôt la Foy. Mais Sathan jaloux de la gloire de nostre Seigneur, excita une tempeste qui abîma presque cette Eglise naissante avec ceux qui la gouvernoient. Voicy l'occasion qui la fit naistre.

Le Roy de Bungo avoit confisqué les biens de plusieurs Seigneurs qui avoient porté les armes contre son frere le Roy d'Amanguchi, & qui luy avoient osté la vie. Depuis que le Dayri eut pacifié les troubles, le Roy de Chicugen qui avoit esté dépoüillé de son Royaume, favorisé du nouveau Roy d'Amanguchi

& incité par les Seigneurs rebelles, leve des troupes & vient lorſqu'on y penſoit le moins inſulter Facata Capitale de Chicugem. Le Gouverneur voyant l'ennemy à ſes portes, ſe met auſſi toſt en defenſe. Les habitans auſſi qui craignoient d'eſtre pillez & brûlez, le repouſſent vigoureuſement : Mais les Bonzes qui haïſſoient le nouveau Roy de Bungo, parce qu'il favoriſoit les Chrétiens & qu'il avoit envoyé les Peres à Facata preſcher l'Evangile; par une noire trahiſon ouvrirent la nuit les portes à l'ennemi, lequel eſtant entré mit tout à feu & à ſang; tailla le Gouverneur & ſes gens en pieces & fit main baſſe ſur tout ce qu'il rencontra.

Le Pere Baltazar voyant le danger où il eſtoit lui & ſes compagnons, fait promptement embarquer le Frere Iean Fernandez qui eſtoit arrivé depuis peu à Facata avec quelques enfans Chrétiens qui lui ſervoient la Meſſe, & fit transporter le plus ſecretement qu'il put pendant la nuit les ornemens de l'Egliſe. Pour lui il ſe jetta dans un autre vaiſſeau qu'il rencontra dans le Port avec le Frere Guillaume, un Marchand Portugais & un Chrétien de Firando nommé Sylveſtre, qui avoit quitté ſon païs avec toute ſa famille, pour ſuivre les Peres & pour entendre la parole de Dieu. L'obſcurité de la nuit leur donna le moyen de faire cette retraite ſans qu'ils fuſſent reconnus par leurs ennemis. Mais le jour eſtant venu ils furent bien ſurpris de voir que le Capitaine du vaiſſeau eſtoit du parti des rebelles. Incontinent ce barbare ſe ſaiſit de leur petit meuble, prend ce qu'ils avoient ſur eux

XLIX. *Récit de ce qui ſe paſſa dans la priſe de Facata.*

& les eût tuez ſur l'heure s'il n'en eût eſperé quelque groſſe rançon. Nous ne pouvons pas mieux ſçavoir ce qui ſe paſſa ; que du Pere Balthaſar même; qui a fait le recit de ſes avantures dans une lettre qu'il écrivit depuis, dont voicy l'extrait.

» La Ville eſtant priſe les Chrétiens nous conſeillerent de nous
» ſauver ſecrettement moi, & noſtre Frere Guillaume, un Marchand
« Portugais & Sylveſtre Chrétien Iaponnois, & de nous jetter dans
„ un vaiſſeau qui eſtoit à l'ancre à deux lieux de Facata. Nous penſions eſtre ſauvez : Mais le Capitaine ayant appris le matin que la
" Ville eſtoit priſe & que nous eſtions les Predicateurs envoyez par
» le Roy de Bungo, aprés nous avoir dépoüillez de tout ce que
» nous avions, eſtoit preſt de nous faire mourir, s'il n'eût eſperé
„ quelque profit conſiderable en nous laiſſant en vie. Cependant
„ nous avions toûjours devant les yeux l'image de la mort ; car on nous portoit à tous momens le poignard à la gorge, & nous les
" voiyons inceſſamment conſulter s'ils nous feroient mourir ou non.

Dans cette extrémité nous prions Sylvestre Chrétien Japonnois "
qui avoit voulu s'embarquer avec nous, de se tirer du danger, "
comme il le pouvoit aisément: Mais il n'y voulut jamais entendre, "
disant qu'il estoit resolu de mourir avec nous; & il versoit des "
larmes en abondance, lorsqu'il entendoit les matelots deliberer "
entr'eux quels tourmens ils nous feroient souffrir. Mais ce qui "
marque la fermeté de sa Foy & l'affection qu'il nous portoit, c'est "
que le Capitaine même lui ayant offert de le descendre à terre "
& de lui donner la liberté, il la refusa, disant qu'il vouloit cour- "
re la même fortune que nous. "

Nous fûmes quatre jours dans cet estat entre la vie & la mort, "
sans sçavoir ce que nous deviendrions, dépoüillez de nos ha- "
bits & n'ayant sur le corps qu'une méchante chemise. Le Pa- "
tron cependant alla faire sçavoir au Gouverneur de la Ville que "
nous estions entre ses mains; & aussi-tost voicy venir quatre "
barques chargées de soldats armez, qui nous voyant tout nuds "
querellerent le Capitaine & voulurent avoir part au butin. Il y eut "
aussi quantité de gueux, qui suivant les soldats nous enleverent "
quelques vieux haillons dont nous taschions de nous couvrir. Au "
reste, quelque furieux que fussent les soldats, nous aimions "
mieux estre entre leurs mains qu'en celle des matelots qui nous "
traitoient comme des chiens. On nous tire donc du vaisseau & "
on nous mene à la Ville. Aprés avoir fait une lieuë avec nos "
Gardes, nous rencontrons un homme de qualité qui me con- "
noissoit bien, lequel touché de compassion de me voir en cet "
estat, me donna un manteau pour me couvrir, & fit donner par "
ses gens quelques-uns de leurs vétemens à ceux qui estoient avec "
moi. "

Lorsque nous fusmes arrivez à la Ville, nous nous trouvasmes "
en plus grand danger qu'auparavant: Car les soldats qui estoient "
demeurez sur le Port commencerent à quereller les autres, vou- "
lant avoir part à nos dépoüilles. Aprés quelques contestations "
ils obtinrent ce qu'ils vouloient, & incontinent aprés une trou- "
pe de barbares s'assemblerent autour de nous. Ils nous firent "
mille instances pour leur donner de l'argent, les uns nous presen- "
toient l'épée, les autres la lance; d'autres nous vouloient lier & "
nous faire leurs esclaves. Il y en eut même qui voulurent nous "
tuer sur la place, mais ils en furent empeschez. "

Enfin on nous met dans une espece de cave sous un rempart, "
où nous crûmes trouver la fin de nos jours: car nous entendions "

estre parti d'Amanguchi sans son congé. André en fut averti, & « voiant venir les meurtriers, au lieu de se mettre en défense, il se « jette à genoux, leve les mains au Ciel, prie Dieu pour ceux « qui l'alloient faire mourir, & pendant sa priere il fut poignardé. « Cette mort nous toucha sensiblement; mais l'exemple d'une ver- « tu & d'une charité si heroïque adoucit nostre douleur. «

Nous fusmes dix jours chez ce charitable Chrétien, Aprés quoy « les Magistrats de la Ville nous donnerent en garde à un autre « Chrétien chez qui nous fusmes trois mois, attendant de jour « à autre qu'on nous menast au supplice. Cependant les Chré- « tiens des lieux circonvoisins, principalement de Firando, nous « envoyerent toutes sortes de rafraîchissemens; & comme l'affaire « tiroit en longueur, ceux de Facata prirent resolution de nous « faire évader. Ils nous prirent donc un jour de grand matin & nous « menerent hors de la Ville. Nous fismes quelques journées de « chemin à pied, & nous arrivasmes enfin avec l'assistance de nô- « tre Seigneur heureusement à Bungo. «

Dés lorsque les habitans de Bungo eurent appris que nous « estions sauvez, ce fut un joye incroyable dans le païs; car ils « nous croyoient perdus. Ils vinrent au devant de nous, nous ap- « portant du vin, des fruits & toutes sortes de rafraîchissemens, « & même des Parasols pour nous défendre du Soleil. Les uns fi- « rent deux lieuës de chemin, les autres quatre, les autres six; & « si tost qu'il nous apperceurent, il se mirent à genoux pour re- « mercier Dieu de ce qu'il avoit exaucé leurs prieres. Ils pleuroient « de joye & nous marquoient tant d'amitié, qu'ils nous arrachoient « aussi les larmes des yeux. C'est ainsi que Dieu console ceux qu'il « a affligez, & qu'il efface le souvenir des maux passez par l'abon- « dance des plaisirs qu'il répand dans leur ame. Ben soit Dieu, « à qui servir c'est regner. C'est le recit que fait le Pere Baltazar de ses souffrances dans la lettre qu'il écrivit le premier de Novembre de l'année 1559.

LX. *Occupation des Peres refugiez à Bungo*

Comme les Predicateurs de l'Evangile furent obligez de quitter Amanguchi, Firando & Facata, pour les troubles & les persecutions que Satan y avoit excitées, ils se refugierent tous au Royaume de Bungo & se trouverent ramassez dans Funay: Sçavoir le Pere Cosme de Torrez Superieur de tous, le Pere Baltazar Gago, le pere Jaspar Vilela, le Frere Jean Fernandez, le Frere Edoüard de Sylva, les Freres Guillaume & Loüis Almeida. Il y avoit encore avec eux quelques jeunes Japonnois qui

enseignoienr aux Payens la DoctrineChrétienne. Les principaux furent Laurens ce jeune Docteur qui fut baptisé par saint François Xavier, Melchior venu d'Amanguchi avec le Pere de Torrez, Paul qui avoit esté celebre Medecin dans le Japon & qui traitoit les malades de l'Hôpital sous la direction du Frere Loüis Almeida plus habile que luy, & Domicien qui enseignoit les enfans des nouveaux Chrétiens à lire en Japonnois, pour les empescher d'aller à l'école des Bonzes, comme ils faisoient auparavant. Les Peres en avoient d'autres dans la maison qu'ils instruisoient & qui profiterent tellement dans la science & dans la vertu, qu'on ne jugea rien de plus avantageux pour la Religion que de fonder des maisons & des Seminaires pour bien élever la jeunesse dn Japon.

Tous ces braves Missionnaires brûlant du zele de la gloire de Dieu, mirent pour ainsi parler le feu dans la ville de Funay & dans tous les lieux circonvoisins, où ils faisoient des Courses. C'estoit une foule merveilleuse de Chrétiens dans leur Eglise, qui accouroient de toutes parts pour assister à la Messe & pour entendre le sermon: De sorte que n'estant pas capable de contenir tout le monde, on fut contraint de tendre des ramées devant la porte de l'Eglise, pour mettre à couvert ceux qui ne pouvoient y entrer.

En ce temps on dressa un autre Hôpital à Bungo beaucoup plus grand que celui des Incurables. Il estoit tout bâti de bois à la mode du païs & contenoit seize grandes chambres outre la Chapelle & l'appartement du Medecin. On y recevoit tous les pauvres & tous les malades, tant que leurs infirmitez duroient. Les Marchands Portugais & quelques Chrétiens Japonnois fournissoient à la dépense. Dieu marqua par une infinité de cures, qui passerent dans le païs, au jugement même des Payens, pour miraculeuses, combien cette charité luy estoit agreable.

LXI. *Mission de Meaco.* Aprés que ces saints Religieux eurent demeuré quelque temps ensemble, Dieu les separa, comme il fit autrefois Paul & Barnabé, pour aller prescher dans la Capitale du Japon qui est Meaco, où saint François Xavier avoit jetté les premieres semences de l'Evangile: Voicy ce qui donna occasion à cette importante & honorable Mission. Il y a prés de Meaco une montagne nommée Frexonama, dont nous avons parlé dans la Notice du Japon, celebre par le nombre des Monasteres & des Academies de Bonzes, où l'on enseignoit toutes sortes de sciences, & où l'on montoit

par

par degrez à la dignité de Docteur, comme on fait dans les Universitez d'Europe. Elle a trois lieues de long,& comprend treize vallées delicieuses pour les fontaines & les ruisseaux qui les arrosent, les bois &les forêts qui les environnent & le fameux Lac de Domi long de trente lieues& large de trois, qui fait à la montagne une espece de couronne, l'enfermant de toutes parts. J'ai dit qu'elle contenoit autrefois jusqu'à trois mille Monasteres : Mais qu'ayant été brûlez & détruits par une occasion que je rapporterai en un autre lieu, il n'y en avoit plus que six cens lorsque les Peres Jesuites arriverent au Japon Or ce qui rend encore cette montagne fameuse, c'est que le Souverain Pontife du Japon appellé Xaco, y fait sa residence.

Comme saint François Xavier avoit eû plusieurs disputes avec les Bonzes ; & que ceux qui luy avoient succedé prêchoient avec beaucoup d'éclat l'Evangile dans le Japon, le bruit d'une nouvelle Religion fort sainte se répandit jusques sur cette fameuse montagne,& les Bonzes furent informez par leurs Confreres, des conferences qu'ils avoient euës avec nos Predicateurs. Il y en avoit un parmi eux de mérite extraordinaire & qui étoit en singuliere veneration pour son âge, sa capacité, son esprit, ses bonnes mœurs & le gouvernement qu'il avoit du principal Monastere Cet homme ayant oui parler de la doctrine que prêchoient les Peres, écrivit une lettre au Pere de Torrez, par laquelle il lui faisoit sçavoir le desir extrême qu'il avoit de conferer avec lui ; qu'il iroit le trouver si son grand âge &la longueur d'un chemin des plus rudes du Japon,ne l'en empêchoient; que puisqu'il estoit venu du bout du monde pour enseigner aux Japonnois la connoissance & le culte du vray Dieu, son zele le porteroit bien jusqu'à faire un voyage à Frenoxama ; qu'il ne perdroit pas sa peine, & qu'il y avoit plus à gagner qu'il ne pouvoit croire.

LXII. *Un Bonze écrit au Pere de Torrez.*

Le Pere de Torrez ayant reçû cette lettre, fut en doute s'il devoit l'aller trouver. Le zele de la gloire de Dieu & l'esperance qu'il avoit de s'établir dans Meaco, luy en donnoient un violent desir : Mais comme il étoit cassé d'années & de travaux, & qu'il avoit le gouvernement de toute la Mission du Japon, il ne se trouvoit point en état d'entreprendre ce voyage. C'est pourquoy il se contenta de luy envoyer les principaux articles de la Foy & de la Loy Chrétienne écrits en caracteres Japonnois, & luy promit qu'il le feroit

visiter par le premier de ses Confreres, à qui ses emplois le luy pourroient permettre.

LXIII. *Le voyage du Pere Vilela à Meaco.* Peu de temps après, le Pere Vilela vint à Funay pour les troubles de Firando dont nous avons parlé, & le Pere Baltazar sauvé de Facata y arriva aussi. Le Pere de Torrez les regarda comme des gens qui lui étoient envoyez du Ciel & des soldats dressez au combat par une longue experience: C'est pourquoy faisant reflexion sur le dessein qu'avoit eû saint François Xavier de prêcher l'Evangile dans Meaco, & considerant que cette Ville étant le siege de l'Empire & de la Religion, la Foy Chrétienne se répandroit de là par tout le Japon; de plus sollicité par les prieres du Bonze & poussé par un mouvement du saint Esprit, il choisit le Pere Vilela pour cette grande entreprise, & lui donna pour Compagnons deux jeunes Japonnois Jesuites de cœur, quoiqu'ils ne le fussent pas encore d'habit. Le Pere Vilela sans differer d'un moment, se fait raser les cheveux & la barbe, pour montrer par cet exterieur qu'il étoit homme de lettres & Bonze passé Docteur dans sa Secte: (Car il étoit necessaire de se déguiser de la sorte pour avoir entrée dans les Monasteres de Frenoxama.) Il se met en chemin pour Meaco au mois de Septembre de l'année 1559, avec les deux jeunes Japonnois. *Je m'embarquai*, dit-il en une de ses lettres, *avec des Idolâtres comme une victime devoüée à la mort: Car je crûs que c'étoit fait de ma vie, tant pour les dangers de la mer qui étoit pleine de Pirates, que pour l'attachement incroyable que les Matelots avoient au culte de leurs faux Dieux. Je montai, je l'avoue, sur le vaisseau, triste & tremblant, & je n'avois de force que celle que je tirois de la priere: car il me sembloit que je voyois le Pere Xavier qui se presentoit à moi, tel qu'il estoit pendant sa vie, & qui d'un visage riant me promettoit son assistance. Sa veuë calmoit mon esprit, dissipoit ma tristesse, & me donnoit une extrême consolation: desorte que je n'apprehendois plus rien.*

Les dangers dont le Pere fut délivré, marquent évidemment que cette vision n'étoit pas vaine, ni imaginaire. Le Capitaine du navire étoit un Payen tel qu'il falloit pour traverser de si bons desseins: car il étoit esclave de Satan qui avoit interest de rompre ce voyage. A peine eurent-ils fait sept lieuës, que le vent tomba tout à coup au coucher du Soleil. Comme le calme duroit, un des Matelots alla faire la queste dans le vaisseau, demandant à tous les passagers une piece d'argent, qui seroit portée dans le Temple des Dieux pour appaiser leur colere. Chacun fit son pre-

sent selon sa force & sa devotion. Le Questeur estant venu au Pere Vilela, ce bon Religieux luy dit qu'il ne connoissoit point d'autre Dieu que le Createur du Ciel & de la Terre; que toutes les Idoles du Japon ne pouvoient faire naître ni mourir le moindre vent; que le Dieu qu'il adoroit, gouvernoit tout l'Univers; que c'est de lui qu'il falloit attendre les changemens de temps; & comme il n'y avoit que lui qui fût maître des élemens, qu'il ne pouvoit transporter à des Demons & à des Idoles l'honneur qui lui étoit dû: Par consequent qu'il ne pouvoit rien donner, ni demander à ces fausses divinitez.

L'Officier ayant rapporté aux gens de l'équipage la réponse du Pere, voilà tous les Idolâtres qui s'élevent contre lui; ils lui disent mille injures & lui font tous les outrages possibles: Et parce qu'ils se persuadoient que le vent n'avoit manqué que parce qu'ils avoient pris cet ennemi de leurs Dieux dans leur bord, ils forment la résolution de le mettre à terre: C'est une merveille qu'ils ne le jetterent point dans la mer. Le matin le Soleil ayant ramené le vent, ils s'appaiserent un peu: mais un vent contraire se leva aussi-tôt qui les obligea de louvier & d'aller à la bouline l'espace de quatre jours, sans pouvoir presque avancer. Ce qui les ayant désolez, ils furent obligez de moüiller au premier Port qui n'étoit pas éloigné, persuadez plus que jamais que c'étoit le Pere qui leur attiroit ces malheurs. Ils furent là dix jours à attendre un vent propre, & on ne peut s'imaginer le mauvais traitement qu'ils firent au serviteur de Dieu pendant ce tems là. Ils le battoient comme une esclave & lui retranchoient même la nourriture. Enfin ils le jetterent sur le rivage, où il n'y avoit aucun lieu pour se retirer. Il demeura là quelque temps exposé à toutes les injures de l'air. Ensuite un vent favorable s'étant levé, comme il n'y avoit point d'autre vaisseau pour faire son voyage, il les conjura de le mener jusqu'à un autre Port à douze lieuës de là, & ce qu'il ne put obtenir par prieres, il l'obtint par l'argent qu'il leur donna.

Etant arrivé au Port il trouva quantité de bâtimens prêts à faire voile pour Meaco: mais pas un ne le voulut recevoir, parce que ceux qui l'avoient amené avoient averti tous les patrons, que c'étoit un impie, un scelerat, qui étoit cause de toutes les disgraces qui leur étoient arrivées dans leur voyage. Le Pere se voyant en execration à tous les hommes, eut recours à Dieu & le pria instamment de le secourir. Il le fit: Car après le départ

des autres navires, il se présenta une petite barque qui le reçut & le passa fort heureusement: Et ce qui doit faire adorer la divine Providence, c'est que tous les vaisseaux qui refuserent le serviteur de Dieu, perirent par la tempête, ou furent pris par les Corsaires; il n'y eut que celuy du Pere qui aborda heureusement à Sacay Ville celebre, distante de douze lieues de Meaco.

J'ai crû qu'il ne seroit pas inutile de rapporter les circonstances de ce voyage, afin que ceux qui vont à de semblables expeditions voyent de quelle trempe doivent être les hommes qui les entreprennent, & la confiance qu'ils doivent avoir en Dieu: Car comme remarque tres bien le même Pere Vilela dans le recit qu'il fait de ce qui lui arriva dans ce voyage, ce sont deux choses bien differentes, qu'une mort présente & une mort absente: Une mort regardée de loin & celle qu'on a devant les yeux. Il y a du plaisir à lire ces avantures dans un livre, mais c'est une chose terrible de s'y trouver.

LXIV. *Le Pere Vilela va à la montagne de Frenoxama.*

Le Pere étant arrivé à Sacay, prit son chemin par terre pour visiter en passant le Bonze qui avoit écrit au Pere de Torrez, & ayant gagné le bourg nommé Sacomoto qui est au pied de la montagne de Frenoxama, il envoya Laurent avec ces lettres du Pere de Torrez; pour l'avertir de son arrivée. Il avoit un grand desir de conferer avec ce bon vieillard, & il en esperoit un grand secours pour le succés de son entreprise: Mais il trouva qu'il étoit mort depuis peu de temps, & qu'un autre nommé Dayzembo qui avoit été son disciple, étoit pourvû de sa Charge. Celui-ci le consola, en luy disant que le défunt avoit protesté jusqu'au dernier soupir de sa vie qu'il croioit fermement tous les mysteres dont le Pere de Torrez l'avoit informé par sa lettre; qu'il renonçoit au culte des Idoles, & qu'il mouroit Chrétien. Il le pria ensuite de lui déclarer quelle étoit cette nouvelle Loy qu'il prefchoit: & parce que les Bonzes de son Monastere avoient un tres-grand desir de l'entendre, il les appella tous.

Le Pere alors leur expliqua les principaux points de la Religion Chrétienne: entr'autres l'unité d'un Dieu Createur de toutes choses, l'immortalité de l'ame, le Paradis & l'Enfer. Dayzembo lui dit à l'oreille, qu'il trouvoit sa doctrine saine & raisonnable & qu'il la recevroit volontiers, s'il ne craignoit que les autres Bonzes ne le fissent mourir; que c'étoient des libertins qui abusoient le peuple & qui ne croyoient rien de ce qu'ils prêchoient. Il avertit aussi le Pere, que s'il vouloit trouver créance dans les esprits,

il étoit necessaire qu'il visitât le Jaco Chef & Superieur de tous les Bonzes, qui demeuroit au haut de la montagne dans une grande & belle maison, & que sans sa permission il ne trouveroit personne dans Meaco qui voulût l'écouter. Le Pere l'ayant remercié de ses bons avis, résolut de lui rendre visite, non pas pour obtenir la permission de prêcher l'Evangile, mais pour se le rendre favorable & le gagner lui même à Jesus-Christ s'il le pouvoit. Etant arrivé à son Palais il demanda à lui parler, mais les Gardes lui en réfuserent l'entrée: soit parce qu'ils craignoient que leur maître ne trouvât mauvais qu'on l'eût introduit: soit parce qu'il ne donnoit jamais audience à un Etranger, qu'il ne lui eût fait auparavant un riche present; & comme le Pere Vilela étoit pauvre & mal vêtu, il fut renvoyé avec mépris: ce qui l'obligea de passer outre & d'aller à la Ville de Meaco, qui n'est éloignée que de quatre lieues du Bourg où il étoit.

Il y arriva le dernier jour de Novemb. de l'année 1559, & se retira avec ses deux Compagnons dans une pauvre maison, où il demeura dix jours sans paroître en public, affligeant son corps par des veilles, des jeûnes & autres sortes de penitences, & priant continuellement notre Seigneur de l'assister dans la grande action qu'il alloit entreprendre pour sa gloire. Armé de la sorte comme un brave & genereux soldat, il prend son Crucifix en main & se met au milieu d'une grande place où il y avoit beaucoup de monde assemblé. Il éleve sa voix, & montrant son Crucifix il invite les assistans à venir entendre la Loy du grand Dieu. LXV. *Le Pere Vilela prêche dans Meaco.*

Ce peuple qui est fort curieux, voyant un étranger avec une Croix, qui parloit d'un air noble, grand & majestueux, s'approche de lui pour l'entendre; & comme il découvroit les impostures des Bonzes, son discours excita divers mouvemens dans l'esprit de ses Auditeurs. Les uns approuvoient ce qu'il disoit; d'autres s'en railloient; d'autres s'en offençoient. Cette divine semence étant tombée d'abord sur une terre pierreuse & couverte d'épines, ne luy produisit que des mépris & des outrages. Mais le bruit s'étant répandu par toute la Ville, qu'un Bonze étranger enseignoit une Loy nouvelle & contraire à celle des Bonzes; les sçavans, les curieux, les politiques, les devots & les Bonzes-mêmes s'assemblerent autour de luy, & luy proposerent quantité de questions pour l'embarasser: Mais le serviteur de Dieu répondit à tout ce qu'on lui demandoit avec tant de subtilité, de force & de modestie, qu'il rendit muets tous

duisoient même de faux témoins qui juroient les avoir vûs de leurs yeux.

Ce bruit s'étant répandu par tout, on fait commandement à l'Hôte du Pere sur peine de la vie, de le chasser au plûtôt de son logis. Celui-ci lui ordonne de sortir sur l'heure même: Et comme il tiroit un peu en longueur, parce qu'il ne sçavoit où se retirer, l'Hôte prend son sabre, & levant le bras fut prêt de lui fendre la teste: C'est une merveille qu'il ne le fit pas. Le Pere confesse qu'il fut saisi de frayeur voyant ce coutulas étincelant sur sa tête, & que Dieu lui voulut faire sentir sa foiblesse en cette rencontre : mais que depuis ce tems-là il luy donna un si grand courage, qu'il n'y avoit point de mort, quelque horrible qu'elle fût, qui lui fist peur.

Estant chassé de son logis, il se retira avec ses Compagnons dans un étable semblable, dit-il, à celle de Bethléem; car elle étoit presque sans toict, ouverte à la neige & aux vents dans la plus froide saison de l'hyver, n'ayant ni feu, ni cheminée, ni autre lit que la terre. Il fut là trois mois: mais il ne demeura pas en repos: Car une infinité de gens, comme il le raconte lui-même, de tout sexe & de toute condition, Bonzes, seculiers, hommes, femmes, vieillards & jeunes gens, jusqu'aux enfans venoient l'insulter & le charger d'injures. Ils crioient contre lui comme contre un Antropophage; & après s'être lassez de crier, ils prenoient des pierres qu'ils jettoient contre son logis.

LXII. *Conversions merveilleuses de plusieurs Bonzes.*

Le Pere cependant demeuroit dans son poste sans le vouloir abandonner, & quoy qu'il fût fort incommodé, parce qu'il ne mangeoit que des herbes & couchoit sur une terre froide & humide, où l'on ne lui laissoit pas même prendre un peu de repos: toutefois il ne désistoit pas pour cela de prêcher dans les ruës & les carefours, malgré la rage des Bonzes & les persecutions de la populace. Après beaucoup de travaux & de dangers, enfin il plût à Dieu de le consoler & de faire lever ce grain de l'Evangile, qu'il avoit jetté dans une terre couverte de neige & de frimats. Les personnes les plus raisonnables de Meaco, convaincus de la verité de sa doctrine & surpris de la sainteté de ses mœurs, sur tout de sa douceur, de sa patience & de son desinteressement, le venoient visiter en secret, & il en baptiza environ une centaine. Plusieurs Nobles ensuite eurent des conferences avec lui : & quoy que pour des raisons politiques il ne voulussent pas encore recevoir le Baptême, cependant dans leur cœur ils étoient Chré-

Autre:

Que l'homme est composé d'une nature étrange!
Ce n'est qu'un pur mélange
De l'estre & du neant, qui vit & ne vit pas.
Il n'est jamais content, & le veut toûjours estre:
Si-tost qu'il vient à naistre,
Il court à tous momens de la vie au trépas.

Cet illustre bonze ayant entendu parler du Pere Vilela & de sa profonde doctrine, eut la curiosité de le voir. Il vint donc à son logis, & l'ayant salué d'un air plein de faste, il luy demanda, comme fit autrefois le Bonze Fucarandono à saint François Xavier, s'il ne le connoissoit pas? *Je ne viens pas*, lui dit-il, *apprendre quelque chose de toy, pour ce qui regarde l'autre vie: car j'en fais des leçons aux autres. Ie sçais ce que j'estois avant que d'estre, ce que je suis à present & ce que je seray aprés ma mort: mais je viens me divertir quelques heures avec toy, & sçavoir quelles nouvelles tu nous apporte de l'autre monde, d'où tu viens.* Le Pere le receut avec autant d'humilité que l'autre faisoit paroistre d'orgüeil, & lui répondit que rien ne pouvoit luy estre plus agreable, que de s'entretenir avec une personne de son merite, & qu'il se tenoit bien honoré d'estre visité par un Bonze de son caractere & de son sçavoir.

Ces déferences respectueuses le disposerent à écouter favorablement le discours que luy fit le Pere, sur l'Enfer, sur le Paradis, sur le dernier Jugement & sur le compte rigoureux que Dieu le Createur de l'Univers exigeroit de ceux qui transferoient la gloire qui luy estoit dûë, au Demon son ennemi & à des Idoles de bois & de métail. Comme la Foy demande un cœur humble & docile, Vilela desesperoit dans son cœur de convertir ce fier & superbe Bonze. Cependant il en conceut quelque esperance, lorsqu'il le vit changer de couleur de temps en temps pendant qu'il luy parloit. Il admiroit les grandes veritez de nostre Religion, & témoignoit qu'on lui feroit plaisir de l'en instruire. Alors le Pere fit un long discours, où il montra clairement combien la doctrine Chrétienne estoit conforme à la raison & au bon sens; & celles des Bonzes fausse, ridicule & extravagante. Le Bonze en l'écoutant estoit immobile comme une statuë, & jettoit de temps en temps de profonds soûpirs. Enfin

le saint Esprit operant dans son ame, il s'écria tout à coup : *Je suis Chrétien, baptisez moy au plûtost.*

Le Pere surpris de cette declaration, ne sçavoit que croire, & craignoit qu'il n'y eût quelque supercherie : mais l'autre lui fit bien connoistre que c'estoit tout de bon qu'il parloit : car il prit tous ses volumes qu'il avoit esté quarante ans à composer, & les mit au feu. Le Pere le baptisa, & le bruit s'en estant répanu dans Meaco, on ne peut dire l'étonnement où fut toute la Ville. Mais ce qui surprit davantage les habitans, fut la sainte vie qu'il mena depuis sa conversion, & le zele ardent avec lequel il preschoit la Loy de Jesus-Christ. Sa parole & son exemple convertirent quantité de gens, principalement les Bonzes de Frenoxama dont quinze se firent Chrétiens.

Il n'y en avoit point de tout ceux-là, qui fût de la force de Quenxu pour l'esprit & la doctrine : mais il y en avoit un qui le surpassoit au jugement de tout le monde, en pureté de mœurs. Il estoit si austere qu'il ne mangeoit ni pain, ni chair, ni poisson & ne se nourrissoit que d'herbes & de fruits. Cet homme avoit un grand desir d'aller au Ciel aprés sa mort ; & pour y parvenir il avoit fait vœu d'enseigner gratuitement toute sa vie, le Foquequi, c'est à-dire la doctrine contenuë, dans les Livres de Xaca, qu'il reveroit comme des Livres divins. Ce Bonze dix ans avant que le Pere Vilela vint à Meaco, songea une nuit, que de certains Prestres venus de Cenhequn (c'est ainsi qu'ils appellent l'Europe) lui enseignoient le vray chemin du Ciel, & le lendemain il apprit que saint François Xavier estoit arrivé à Amanguchi. La reputation du Pere Vilela s'estant depuis ce temps là répanduë par tout le Japon, il vint de Farima, où il demeuroit, à Meaco pour l'entendre ; car il estoit persuadé que c'estoit-là l'homme qui luy enseignoit en songe une doctrine celeste. Il se fit donc instruire & se disposa à recevoir le Baptême aprés un voyage qu'il alloit faire en son païs. C'est lui-même qui raconta son songe au Pere.

LXVIII. *Le Pere Vilela est obligé de quitter Meaco.*

Or quoy que ces Bonzes convertis, & principalement le Docteur Quenxu, excitassent d'étranges mouvemens dans les esprits & donnassent beaucoup de credit à la Religion Chrétienne ; si est que ceux qui la combattoient estant en bien plus grand nombre, & tâchant de la décrier par les calomnies qu'ils forgeoient, ils arrestoient beaucoup le progrés de l'Evangile. Il est vray que l'Empereur par son Edit avoit mis un frein à leur fu-

teur : mais il n'en avoit pas mis à leurs langues médisantes qui déchiroient outrageusement la reputation de ce Pere. C'est avec ces armes qu'ils avoient combattu jusqu'alors : Mais lorsqu'ils eurent appris que l'Illustre Quenxu s'estoit fait Chrétien & qu'il preschoit par tout la Loy de Jesus Christ, ils crûrent qu'il n'y avoit plus de mesure à garder, & que sans avoir égard à l'Edit de l'Empereur, il falloit exterminer le Pere.

Ils s'assemblerent donc tous dans le Palais du Jaco sur la montague de Frenoxama, & aprés une longue deliberation, il fut conclu que puisque l'Empereur favorisoit le Pere, il falloit à force d'argent gagner le Gouverneur, & l'obliger de chasser ce Predicateur turbulent de la Ville. La chose fut executée comme ils l'avoient projettée, & ils la tinrent si secrete, qu'on n'eut pas le temps d'en informer le Cubo. Or parce que c'est une tache honteuse & infame parmy les Iaponnois, d'estre chassé d'un Ville par autorité des Magistrats, Mioxindono qui eut le vent de cette conspiration, fit avertir secretement le Pere Vilela de prévenir ce coup, & de se retirer de lui-même pour un temps dans une de ses forteresses qui estoit à quatre lieuës de Meaco. Les Chrétiens lui conseillerent la même chose & l'accompagnerent dans son voyage.

Il ne fut pas quatre jours dans cette retraite, qu'il commença à se reprocher sa lâcheté & son peu de courage ; & faisant reflexion sur les bruits que les Bonzes feroient courir en son absence & sur l'avantage qu'ils en tireroient, la faisant passer pour une fuite honteuse & pour un aveu des crimes dont ils l'accusoient ; il resolut quoy qu'il pût arriver de retourner à Meaco & de souffrir plûtost la mort que de deshonorer son ministere. On parloit déja diversement de sa retraite dans la Ville. Les uns disoient que c'estoit un scelerat & un imposteur, lequel voyant qu'on avoit découvert ses crimes, s'estoit sauvé pour éviter le chastiment qu'il meritoit. Les autres le regrettoient & disoient que c'estoit dommage qu'un homme si saint & si sçavant eût esté obligé de quitter la Ville par la persecution des Bonzes.

Mais ils furent bien surpris, lorsqu'ils le virent paroistre plus resolu que jamais. Il est vray que d'abord il se retira sans bruit dans le logis d'un noble Chrétien, où les autres s'assembloient en secret, & par la faveur de Mioxindono qui representa au Cubo l'entreprise insolente des Bonzes contre son autorité, on

lui expedia des Lettres Patentes beaucoup plus amples & plus honorables que les premieres, par lesquelles il estoit défendu sous de grosses & rigoureuses peines, d'empescher le Pere Vilela d'exercer ses fonctions & de le troubler dans son ministere. De plus, permission lui fut accordée de s'établir pour toûjours dan la Ville de Meaco. Il voulut même que son Edit fût lû, publié & affiché par tous les carrefours de la Ville, afin que nul n'en prétendît cause d'ignorance. Cet Edit desola les Bonzes & remplit de joye tous les Chrétiens, qui commencerent à s'assembler en foule dans la Chapelle, pour y entendre la parole de Dieu & pour y recevoir les Sacremens. Le nombre des Fidelles s'accrut notablement lorsqu'on vit que l'Empereur les favorisoit, & on accouroit de tous les lieux d'alentour pour venir entendre le Pere.

Il n'y a point d'homme raisonnable, qui considerant comme ce Religieux avoit en moins d'un an acquis une maison, fait bastir une Eglise, baptisé plus de deux cens personnes, obtenu du Cubo permission de prescher le saint Evangile malgré l'opposition des Bonzes & de tous les Partisans qui estoient les plus puissans de l'Empire, & de s'établir dans la Ville Capitale du Japon: Il n'y a, dis-je, personne de bon sens qui faisant reflexion sur ce progrés de la Foy si prompt & si merveilleux, par un seul homme étranger, inconnu & persecuté de tout le monde dans une Ville où les Portugais n'avoient aucun accés, ne reconnoisse que c'est le bras du Tout-puissant qui a fait cette merveille & qui a arboré le noble étendart de la Croix dans cette Ville superbe, pour marque de la victoire que son Fils devoit remporter de Satan, qui regnoit depuis tant de siecles dans ce païs idolâtre.





HISTOIRE DE L'EGLISE DU JAPON.

LIVRE QUATRIE'ME.

ARGUMENT.

LE Pere Baltazar Gago s'en retourne aux Indes. Le Frere Almeida visite les Eglises & convertit grand nombre d'idolâtres. Ferveur des Chrétiens de Bungo. Le Pere Vilela fait un voyage à la ville de Sacay, où il presche & convertit le plus considerable de la Ville. Troubles arrivez à Meaco. Le Pere Vilela y retourne & y presche avec des Peres de son Ordre qui estoient venus à son secours. Persecution excitée par les Bonzes contre les Chrétiens de Meaco. Conversion admirable de trois puissans Seigneur. Le Pere Vilela visite Mioxondono. Voyage du Frere Loüis Almeida au Royaume de Cangoxima. Il visite la forteresse de Hexandono & saluë le Roy de Saxuma. Le Roy d'O-

mura demande des Predicateurs. Portrait de Simitanda Roy d'Omura, & comme il arriva à la Couronne. Voyage du Pere de Torrez à Firando, & ce qu'il y fit. Le Roy d'Omura se declare Chrétien. Le Roy d'Arima son frere fait prescher l'Evangile dans ses Etats. Baptême du Roy d'Omura. Son zele après son Baptême. Feste solennelle parmi les idolâtres en memoire de leurs morts. Etrange revolution dans les Royaumes d'Omura & d'Arima. La ville d'Omura est brûlée & le Roy échape aux conjurez. Le Roy d'Arima est chassé de son Royaume. Les Peres se sauvent dans des vaisseaux. Le Roi d'Omura est assiegé dans sa forteresse. Il remporte la victoire sur ses ennemis. Mort du Frere Edouard de Silva. Le Roi d'Arima appelle le Pere de Torrez. L'Eglise & la maison des Jesuites sont brûlées. Le Pere Vilela retourne à Meaco avec le Pere Froez. Grande resolution d'une Demoiselle de qualité. Le Pere Froez arrive à Meaco aprés avoir couru de grands danges. Le beau-pere de Cubo visite les Peres & mange avec eux.

I. *Le P. Balsazar Gago retourne aux Indes.*



Es grands progrés que faisoit la Religon Chrétienne dans la ville de Meaco par le zele & les travaux du Pere Gaspar Vilela donnoient une consolation tres-grande au Pere Cosme de Torrez Superieur de toutes les Missions du Japon : Mais le peu d'ouvriers qu'il avoit pour une si grande moisson qui croissoit tous les jours, l'affligeoit extrémement. C'est pourquoy aprés avoir prié le Seigneur de la moisson, comme nous ordonne le Fils de Dieu, d'envoyer des ouvriers, il resolut de faire sçavoir au Pere Provincial des Indes par des témoins oculaires le besoin qu'il en avoit.

Le Pere Balazar Gago dans le petit nombre de Jesuites qui travailloient dans le Japon, estoit un des plus necessaires, parce qu'il sçavoit la langue du païs & en connoissoit les mœurs ; outre qu'il avoit soin d'une Eglise considerable, & que les Chrétiens le regardoient comme leur Pere auquel ils avoient une fort grande confiance. Cependant parce qu'il falloit envoyer aux Indes un

homme d'autorité à qui l'on pût donner créance, & qu'il estoit déja vieil & sujet à de grandes infirmitez, qui l'empeschoient de travailler avec autant de vigueur qu'il eût esté necessaire, le Pere de Torrez le choisit pour porter aux Superieurs des nouvelles du Japon & pour presser le secours qu'on attendoit.

Il s'embarqua donc à Bungo le septiéme jour du mois d'Octobre 1561. dans le vaisseau d'Emanuel de Mendoza qui faisoit voile à Malaca. Les douze premiers jours ils eurent un vent si favorable & une navigation si heureuse, qu'ils découvrirent la Chine & se promettoient de prendre terre le jour suivant à Macao. Mais sur le soir il s'éleva une tempeste la plus furieuse qu'on ait jamais vûë dans ces mers; car elle dura sept jours sans relâche & le vaisseau fut le joüet des flots & des vents, n'ayant ni mât, ni voiles, ni timon. II. *Il est battu d'une furieuse tempeste.*

Le Pere Baltazar pendant tout ce desordre disposoit tout le monde à la mort, & lui même estoit dans une désolation extréme: Car comme il avoit un peu contribué à son retour aux Indes sous pretexte qu'il n'avoit plus ni force, ni santé, il croyoit que c'estoit lui que la justice de Dieu poursuivoit comme un autre Jonas, & qu'il le falloit jetter dans la mer pour appaiser la tempeste. Lors qu'il estoit troublé de ces pensées, quelques matelots qui s'estoient jettez dans l'esquif, le prierent d'y descendre aussi pour sauver sa vie, mais le Pere n'en voulut rien faire. *Quoy!* leur dit-il, *que j'abandonne deux cens personnes qui vont mourir dans ce vaisseau? A Dieu ne plaise que je commette cette infidelité. Il fera de moy ce qui luy plaira, mais je suis resolu de mourir avec eux.*

Pendant qu'on deliberoit sur le choix qu'on devoit faire de ceux qu'il falloit sauver, deux ouvriers arrachant quelques pieces de bois, firent un quatriéme timon: mais si foible qu'il n'y avoit nulle apparence qu'il pût resister à la tourmente. Ils prierent le Pere de le benir, & avant que de le poser ils firent plusieurs vœux, demanderent l'aumône pour l'Hôpital de Bungo, & quinze des Marchands les plus accommodez firent une bourse de mille écus pour estre distribuez aux pauvres si Dieu les délivroit de ce danger. Il exauça leurs prieres, car le timon tout foible qu'il estoit resista aux flots & aux vents, & ils arriverent aprés avoir esté quinze jours entiers entre la vie & la mort, à une Isle proche de la Chine appellée Hainan.

Lorſque la terre parut, les mariniers ſe haſterent ſi fort d'aborder, qu'ils penſerent ſe perdre car le baſtiment donna fond par deux fois, & ſe fût briſé ſi les habitans de l'Iſle ne fuſſent venus au ſecours. Eſtant entrez dans le Port chac un gagne promptement la terre, & à peine eſtoient-ils deſcendus que le vaiſſeau s'ouvrit & s'en alla en pieces : ce qui fit connoiſtre viſiblement que Dieu l'avoit conſervé. Le Pere Balthaſar retourna aux Indes le mois d'Avril ſuivant, & arriva à Goa l'an mille cinq cens ſoixante & deux, où il fut receu avec une joye extraordinaire ; mais retournons à Bungo.

III. *Le Frere Louis Almeida viſite les Egliſes.*

Il y avoit dans le Japon cinq Egliſes fondées par les Peres de la Compagnie de Jesus. Celle de Meaco, celle de Bungo, celle d'Amanguchi, celle de Facata & celle de Firando. Le Pere Vilela eſtoit à Meaco où il cultivoit la vigne du Seigneur, qu'il avoit plantée avec tant de travaux. Le Pere de Torrez eſtoit à Bungo dont il avoit ſoin, & d'où il donnoit les ordres neceſſaires pour le bien des miſſions. Les trois autres Egliſes demandoient inſtamment des Prédicateurs : mais il n'en avoit plus parce que le Pere Balthazar eſtoit retourné aux Indes Il eût bien voulu luimême aller à Amanguchi, dont les Chrétiens le conſideroient comme leur Pere & le fondateur de leur Egliſe: Mais outre qu'il ne pouvoit quitter ſon poſte où ſa preſence eſtoit neceſſaire, le Roy d'Amanguchi qui avoit, comme nous avons dit, uſurpé le Royaume par la mort du frere du Roy de Bungo, haïſſoit extrémement les Chrétiens, & ne vouloit permettre à aucun Religieux d'entrer dans ſes Terres, perſuadé par les Bonzes que c'eſtoient ces Predicateurs qui mettoient le trouble par tout.

IV. *Il arrive à Facata & y convertit 70. perſonnes.*

Le Pere de Torrez ne pouvant ſatisfaire au déſir des Chrétiens de ces trois Royaumes, envoya le Frere Loüis Almeïda pour les viſiter, pendant qu'il conſoleroit par lettres ceux d'Amanguchi. Il partit de Bungo au commencement de Juin 1561. & arriva à Facata où il baptiſa ſoixante & dix perſonnes : entr'autres deux Bonzes, dont le plus âgé eſtoit le Predicateur ordinaire du Roy d'Amanguchi. Il fut huit jours en conference avec le Frere, luy propoſant ſes difficultez & écrivant ſes réponſes qu'il examinoit à loiſir. Enfin convaincu de la verité de noſtre Religion il ſe rendit, & par ſon exemple il tira quantité de Payens des tenebres de l'infidelité où ils avoient eſté juſqu'alors.

Il

Il y avoit dans cette Ville deux idolâtres, dont l'un estoit couvert d'une lepre affreuse qui le devoroit; l'autre souffroit un mal de teste si violent, qu'il s'estoit voulu plusieurs fois tuer luy-mesme. Les Chrétiens prierent Almeida de leur donner quelque remede. Il leur declara qu'il n'en avoit point pour ces sortes de maladies. Cependant pour les contenter, il leur en donna un qu'il pria Dieu de benir, estant persuadé que sans miracle il ne pouvoit le guérir. La benediction eut son effet; car trois jours aprés ils furent en parfaite santé; & convaincus que c'estoit un coup de Dieu, l'un & l'autre se fit Chrétien.

V. *Il va à Firando & autres Isles.*

De Facata il vint aux deux Isles de Tacuxima & d'Iquizeuchi appartenantes au Prince Antoine de Firando dont nous avons parlé. Il trouva que la premiere estoit toute Chrétienne, & qu'il ne restoit plus que huit Payens qu'un Bonze converti avoit instruits & disposez au Baptême. Il les baptisa, & n'y ayant plus aucun Idolâtre, il convertit le Temple en une Eglise. Il trouva dans l'autre Isle huit cens Chrétiens, entre lesquels estoient deux Bonzes qui vivoient comme des Hermites, dans le même lieu où ils avoient autrefois servis les Camis & les Fotoques Le Frere leur conseilla de bastir un Chapelle au lieu où ils estoient, parce qu'ils estoient éloignez d'une lieuë de l'Eglise. Ils le firent, & assembloient là les jeunes enfans, à qui ils enseignoient la doctrine Chrétienne.

Aprés avoir visité ces deux Isles, il vint au Port de Firando & logea chez le Prince Antoine. Il y fut vingt jours, preschant matin & soir comme il faisoit par tout ailleurs. Il y convertit soixante Payeus, entre lesquels estoit un Seigneur de marque. En ce tems arriva la flote de Portugal, dont l'Amiral invita les Chrétiens à venir voir dans une Chapelle qu'il avoit fait dresser dans le Chasteau de son navire, une belle Image de Nostre-Dame qui estoit envoyée de Portugal à l'Eglise de Bungo. Il s'y trouva tant de monde que le vaisseau en fut plein. Almeida les regala spirituellement d'un beau sermon, & l'Amiral corporellement d'un bon repas. Aprés quoy le Frere Loüis ayant consolé & exhorté tous les Chrétiens, s'en retourna à Bungo. Il couru tant de risques sur mer & sur terre, & souffrit de si grandes fatigues en chemin, qu'il en tomba dangereusement malade: mais Dieu le conserva pour le salut de ces pauvres peuples.

VI. *Pieté des Chrétiens de Bungo.*

Pour l'Eglise de Bungo comme elle estoit la plus florissante, aussi estoit-ce chez elle que le service divin se faisoit avec plus d'éclat

& de devotion, principalement les Festes solemnelles de Noël & de Pasques. Tous les Chrétiens de dix lieuës à la ronde y accouroient. La Semaine Sainte l'Eglise estoit toute tenduë de noir. On faisoit une procession, où de petits enfans vétus en Anges portoient les instrumens de la passion de nostre Seigneur. Estant arrivez au lieu où reposoit le Saint Sacrement, aprés luy avoir rendu leurs adorations, chacun faisoit un petit discours sur l'instrument de la passion qu'il portoit; mais si touchant qu'il tiroit les larmes de tous les assistans. Aprés venoit la procession des hommes qui se traitoit si mal à coups de discipline, qu'on les eût pû suivre à la trace de leur sang. Le matin de Pasques on portoit le Saint Sacrement en procession. Tous les Chrétiens y assistoient revétus de leurs plus beaux habits, chacun portoit une couronne de fleurs en teste & une torche allumée en main.

Les choses estant en cet estat, le Pere de Torrez reçut une lettre d'un des plus grands Seigneurs de Sacay, par laquelle il luy declaroit qu'ayant oüy parler de la Religion Chrétienne qu'on prêchoit à Meaco, il desiroit d'en estre instruit, & le prioit de luy envoyer un Predicateur.

VI. *Voyage du P. Vilela à la ville de Sacay & ce qu'il y fit.*

Sacay est la Capitale du Royaume d'Izumi, distante de Meaco de seize lieuës. C'est la plus riche, la plus forte & la plus celebre place du Japon. Le grand commerce qu'elle a avec tout l'Orient fait sa richesse. Sa force vient de la nature & de l'art: car d'un costé elle est environnée de la mer qui fait un beau Port franc de toute entrée; de l'autre, elle est ceinte de grands fossez pleins d'eau d'une profondeur effroyable. Mais ce qui rend cette Ville heureuse, c'est que la paix y regne toûjours. Tous les autres Royaumes du Japon sont agitez de guerres & de mouvemens continuels: Mais dans Sacay il n'y a jamais ni trouble ni desordre: ce qui vient de la vigilance des Magistrats, de la severité des Loix, & de la Police qui y est bien gardée: car chaque ruë est fermée d'un porte des deux costez; & dès-lors qu'il arrive quelque trouble on court aussi-tost aux portes de la ruë qu'on ferme. Ensuite vient le Commissaire du quartier, qui s'estant informé des causes du tumulte, punit rigoureusement celuy qui en est l'auteur. De maniere que les plus grands ennemis vivent dans la Ville dans une trés bonne intelligence, & les vaincus sont en asseurance avec les vainqueurs: mais à un jet de pierre des murailles ils s'entr'égorgent les uns les autres.

Le Pere de Torrez considerant combien il estoit important de

s'établir dans une si belle Ville ; & n'ayant que le Pere Vilela qu'il y pût envoyer, il luy ordonna de s'y transporter au plustost. Celuy-cy ayant recommandé aux principaux Chrétiens son Eglise de Meaco, se rend promptement à Sacay avec Laurens le Japonnois au mois d'Aoust 1651. Le Seigneur les reçut tous deux avec beaucoup d'honneur, & leur assigna un grand corps de logis bien meublé, pour recevoir ceux qui voudroient conferer avec eux.

Le Pere Vilela, sans perdre de tems, prend son Crucifix en main, & s'en va dans les places publiques prescher la Foy de Jesus Christ. La nouveauté de cette action, & la figure d'un étranger luy attirerent beaucoup d'auditeurs: Mais la parole de Dieu eut bien de la peine à prendre racine dans ces cœurs attachez aux biens de la terre, aux plaisirs des sens, & plongez dans toutes sortes de vices. En effet, trois choses empescherent d'abord les habitans d'embrasser la Foy. La premiere est la malice des Bonzes qui publioient par tout que cette Loy estoit contraire à la tranquillité publique;&que si on souffroit qu'elle fût prêchée dans Sacay, quoyque pûssent faire les Magistrats, elle y exciteroit des troubles, & des guerres sanglantes, comme elle avoit fait à Bungo, à Facata, à Firando & à Amanguchi. La seconde est l'orgueil des habitans qui de tous les Japonnois sont les plus riches, les plus fiers & les plus sensibles au point d'honneur : & voyant que la Loy Chrétienne ne faisoit valoir que la pauvreté & le mépris, ils en avoient autant d'horreur qu'ils avoient de passion pour les biens & pour la gloire. La troisiéme est la severité & la sainteté de nostre Religion, qui défend la pluralité des femmes & condamne les vices abominables ausquels ces gens estoient sujets. VIII. *Le P. Vilela prêche dans Sacay.*

Ce sont-là les trois difficultez qui empeschoient par tout le progrès de la Religion ; mais principalement à Sacay où regnoit le luxe & le vice, & qui fermoit la porte à tout ce qui pouvoit troubler la paix des habitans. Mais le Seigneur qui avoit reçû le Pere Vilela dans son logis, ayant eu plusieurs conferences avec lui & ne pouvant douter que la Loy qu'il prêchoit ne fût veritable, puisqu'elle étoit si conforme à la raison, & qu'elle étoit établie sur des principes si solides, se resolut le premier de fouler aux pieds toutes les considerations du monde, & de recevoir le saint Baptême luy & toute sa famille. Il fut nommé Sancie ; sa femme, Marie ; son fils unique, Vincent ; & une fille, Monique. Ce sont-là les pre- IX. *Conversion des premiers de la Ville.*

mieres fleurs que produisit cette terre inculte depuis tant de fiecles. On ne peut pas douter que ce ne fût la récompense de l'hospitalé qu'il exerça envers ces deux disciples de JESUS-CHRIST.

L'exemple de Dom Sancie attira plusieurs habitans de Sacay & quatorze soldats de ses Sujets à recevoir le Baptême. Ensuite il fit dresser un appartement dans son logis en forme d'Eglise, pour y prêcher & administrer les Sacremens. Le Pere Vilela y prêchoit le matin, & Laurens le soir. On admiroit dans la Ville la modestie des soldats convertis qui menoient auparavant une vie licentieuse: mais le petit Vincent ravissoit tout le monde par les lumieres de son esprit, & par l'amour embrasé de son cœur. Ce fils unique de Dom Sancie n'avoit que quatorze ans lorsqu'il reçut le Baptême, & après cette regeneration divine, il fut si rempli de l'Esprit de Dieu, qu'il ne respiroit que le martyre. Il avoit l'esprit vif, la memoire heureuse, un jugement solide au-dessus de son âge. Cette belle ame animoit un des beaux corps qui se pût voir; & ce qui en relevoit l'éclat, c'estoit la grace, la candeur & la modestie qui paroissoit sur son visoge. Ayant entendu parler des Martyrs, ce jeune enfant commença à tourmenter son corps par de rudes penitences.

X. *Ferveur d'un jeune enfant.*

Un jour le Pere Vilela luy demanda. *Mon fils, aimez-vous nôstre Seigneur* JESUS-CHRIST*! O mon Pere*, répond l'enfant, *je l'aime de tout mon cœur. Et que voudriez-vous faire*, luy dit le Pere, *pour luy temoigner votre amour? Ie voudrois*, dit Vincent, *mourir pour luy comme il est mort pour moy. Mais il a souffert pour vous de grands tourmens*, ajoûte le Pere. *Et moy*, replique l'enfant, *je souffrirois volontiers toutes sortes de douleurs pour grandes qu'elles fussent pour son amour.* Alors le Pere Vilela luy dit: *Si les Payens vous menaçoient de vous oster la vie, si vous ne renonciez* JESUS-CHRIST, *que feriez vous?* A ces paroles Vincent embrasé d'un feu divin s'écria: *Quand les Payens & les idolâtres me tailleroient en mille pieces, je diray toûjours tant que je pourray parler: Ie suis Chrétien, je veux mourir pour* JESUS-CHRIST. Ces paroles & cette resolution toucherent si vivement le Pere, qu'il ne put s'empescher d'en verser des larmes. Nous verrons dans le cours de cette histoire, comme des enfans plus jeunes que celuy-cy ont promis la même chose, & ont fait plus qu'ils n'avoient promis, ayant esté brûlez tout vifs, & s'étant eux-mêmes jettez volontairement dans les flâmes. Au reste tout jeune qu'estoit Vincent, se confessoit toutes les semaines, mais avec un tel sentiment

d'humilité & de devotion, qu'il en donnoit à tous ceux qui le voyoient.

XI. *Troubles arrivez à Meaco.*

Il y avoit un mois que le P. Vilela estoit à Sacay, & il se disposoit à retourner à Meaco, lorsqu'il apprit que la Ville estoit assiegée par une armée de quarante mille hommes commandée par le Roy d'Amanguchi, & quelques autres Princes qui se tenoient offensez du Cubo. Les ennemis parurent devant les murailles presque avant que le Cubo eût avis de leur marche; & ne se voyant pas en estat de leur resister, il se retira dans la Citadelle, & fit sçavoir au plustost à son oncle & à son beau-frere le danger où il estoit. L'oncle amasse aussi-tost des troupes, & marche avec toute la diligence possible vers Meaco, pour faire lever le siege. Mais il trouva en son chemin les Bonzes Negores dont nous avons parlé, qui n'estant pas satisfaits du Cubo, s'estoient mis en campagne, & unis aux factieux.

Les deux armés camperent à la vûë de Sacay, & aprés avoir esté quelque tems en presence, livrerent combat. Les Negores qui sont les meilleurs soldats du Japon, & les plus déterminez de tous les hommes, donnerent de telle furie sur les troupes ennemies qui faisoient front contre elles, qu'ils les firent plier, & les poussant avec vigueur les mirent à vauderoute. L'oncle du Cubo voyant son armée défaite, se sauva à toute bride, & se retira dans une de ses forteresses qu'on estimoit imprenable.

Aussi-tost qu'on sçut à Meaco la défaite de l'armée qui venoit à son secours, les assiegez perdirent courage; & les factieux au contraire enflez de cette victoire, donnerent l'assaut à la Ville par plusieurs endroits. Il y eut d'abord quelque resistance, mais foible; laquelle estant rompuë, les assiegeans montent sur les murailles, taillent en pieces tout ce qu'ils rencontrent, entrent victorieux dans la Ville, la pillent, la bruslent & la mettent à sac. Aprés s'estre saoulez de carnage & gorgez de butin, ils assiegent la Citadelle où estoit le Cubo.

Les Negores de leur costé poursuivant la pointe de leur victoire, donnent en queuë aux troupes de l'oncle & l'assiegent dans sa forteresse. Il n'y avoit point d'apparence que l'un ni l'autre pût tenir contre deux armées victorieuses, & on regardoit l'Empire, dont la Capitale estoit au pouvoir des ennemis, comme une conqueste qui leur estoit assûrée. Pendant qu'ils s'attachent à ces deux Places, le beau-frere de Cubo le voyant dans ce danger, assemble au plûtost vingt mille combattans, passe la riviere

& vient fondre la nuit sur les Negores qui ne s'attendoient à rien moins que cela. Il donne dans les lignes, force le camp, tuë & massacre la plûpart de ces Bonzes plongez dans le sommeil & dans le vin. Aussi-tost que le Cubo eut appris les nouvelles de cette victoire, il sort de sa Citadelle, & joignant ses troupes à celles de son oncle, & de son beau-frere, il livre combat aux revoltez qui s'estoient emparez de Meaco, & en fait un si horrible carnage, qu'il n'en resta presque pas un qui échapast à sa fureur.

XII. *Le P. Vilela retourne à Meaco.*

Les troubles de Meaco estant ainsi appaisez, le Pere Vilela y courut au plustost, soit pour consoler les pauvres Chrétiens, soit pour recueillir le débris de cette Eglise ruinée, & pour ramasser son troupeau dissipé. Il rétablit la Chapelle, & prêcha le Caresme de l'an 1563. avec tant de ferveur, que la devotion des Chrétiens leur faisoit presque oublier leurs calamitez passées. Lorsqu'on commençoit à goûter les fruits de la paix, le bruit se repand par toute la Ville que les Bonzes Negores s'estoient remis en campagne, & qu'ils venoient avec plus de force assieger Meaco. Cette nouvelle troubla toutes les devotions des Chrétiens, interrompit le cours des sermons, & mit l'alarme par tout. Le Pere Vilela tâchoit de les assûrer, mais ils craignoient plus pour sa vie, que pour eux-mêmes. En effet, ils le prierent instamment de se retirer pour un tems à Sacay, jusqu'à ce que cette tempeste fût dissipée. Mais il s'en excusa, protestant qu'il estoit resolu de vivre & de mourir avec eux. Comme le bruit de l'approche de l'ennemi s'augmentoit, tous les Chrétiens se vinrent jetter à ses pieds, & le conjurerent avec larmes de leur donner cette consolation, luy representant que l'Eglise de Meaco pouvoit se conserver sans eux, mais qu'elle ne pouvoit subsister sans luy; & qu'exposant sa vie, il exposoit la Religion à une desolation entiere. Le Pere vaincu par leurs larmes, & convaincu par leurs raisons, fit violence à sa charité, & se retira à Sacay. Mais il n'y demeura pas long-tems, car ces troubles furent bien tôt appaisez; & les Negores estant retournez chez eux, le Pere retourna aussi à Meaco.

XIII. *Il reçoit du secours & prêche en divers quartiers de la Ville.*

En ce tems, le Pere de Torrez reçut un renfort des Indes. C'estoient trois Religieux de la Compagnie de Jesus, dont l'un s'appelloit le Pere Louis Froez, le second le Pere Jean-Baptiste des Monts, & le troisiéme le Frere Jacques Gonzales. Le bon vieillard voyant cette recruë dans un tems où il en avoit si grand besoin, en versa des larmes de joye, & dit à Dieu qu'il estoit content de mourir quand il luy plairoit, puisqu'il voyoit de si

braves ouvriers qui venoient succeder à sa charge& à ses travaux. En même tems il envoya le Frere Damien & le Frere Augustin à Meaco, pour assister le Pere Vilela qui travailloit au dessus de ses forces avec le Frere Laurens. Ils partagerent la Ville pendant le Carême en plusieurs quartiers, & chacun choisit le sien. Ils prêchoient dans les carrefours avec tant de zele & de force, qu'un grand nombre de leurs auditeurs demandoient le Baptême. Parmi ceux qui le reçûrent, il y eut une Dame de grande qualité & des plus riches de la Ville, qui ne se reservant de ses biens qu'un petit fonds pour vivre, distribua tout le reste aux pauvres. Cette action de charité qui n'estoit pas en usage parmi ces infideles, se répandit par tout, & fit beaucoup d'honneur à la Religion Chrétienne. On ne parloit que de cette Dame, & tout le monde disoit que les Bonzes luy eussent persuadé de leur donner son bien, mais non pas aux pauvres qu'ils regardent comme des objets de mépris, de haine & d'execration.

XIV. *Persecution excitée par les Bonzes contre les Chrétiens de Meaco.*

Ces Prestres idolâtres irritez au delà de ce qu'on peut penser du progrès que faisoit la Foy, firent un dernier effort pour l'étouffer. Ils s'assemblent derechef chez le Jaco à la montagne de Frenoxama, & dressent ensemble une requeste qu'ils presentent au nom de tous les Bonzes à Daxandono, établi Chef de la Justice par Mioxindono General des troupes de l'Empereur. Elle contenoit treize articles qu'ils disoient estre très-importans pour le bien & la sûreté publique (car c'est ainsi que les esprits broüillons ont coûtume de déguiser leur revolte.) Il y en avoit deux qui tendoient à la ruine entiere du Christianisme. Le premier estoit, que le Pere Vilela fût chassé du Japon comme estant étranger & ennemi declaré des Dieux Xaca & Amida dont il vouloit abolir le culte & la Religion, quoyqu'elle fût aussi ancienne que l'Empire. Le second, qu'on exterminast du Japon cette nouvelle Secte, & qu'il fût fait défense sur peine de la vie de l'embrasser, parce que c'estoit un seminaire des guerres, de divisions & de troubles qui avoient desolé toutes les Villes où ces Predicateurs avoient mis le pied.

Daxandono répondit au premier chef, qu'il n'estoit pas en son pouvoir de chasser le Pere Vilela de Meaco, puisqu'il y demeuroit sous le bon-plaisir de l'Empereur, qui luy avoit donné permission de s'y établir par Lettres Patentes que Mioxindono avoit obtenuës en sa faveur. Pour l'autre, il leur dit qu'il faloit examiner la Loy des Chrétiens; & que si on trouvoit quelle fût

contraire au bien public, on en informeroit Cubosama, & qu'on le prieroit d'y mettre ordre. Il établit pour cela deux Commissaires Bonzes des plus puissans de la Cour & des plus habiles de l'Empire ; l'un nommé Xamaxidono, & l'autre Cicondono. Le premier estoit Secretaire de Mioxindono; l'autre Maistre des Ceremonies de l'Empereur en ce qui regarde le culte des Dieux. Tous deux insignes Magiciens qui se faisoient valoir auprès de l'Empereur par le commerce qu'ils avoient avec les demons, dont ils estoient les Oracles ; & qui s'estoient declarez ennemis mortels de la Religion Chrétienne.

Lorsqu'on sceut dans Meaco que ces deux Commissaires avoient esté nommez pour informer contre les Chrétiens, on les crut perdus sans ressource. On en donne avis au Pere Vilela, & on luy declare qu'il est absolument necessaire qu'il se retire à Sacay, pour ne pas souffrir l'affront que les Bonzes luy vouloient faire, & qui porteroit un trés grand préjudice à la Religion. Comme tous les Chrétiens estoient de ce sentiment, il le suivit, & se retira à Sacay avec les Freres Laurens, Damien, Augustin & quelques Chrétiens qui les accompagnerent. Le jour suivant comme on ne vit plus dans les carrefours ces zelez Predicateurs, on en fut dans l'étonnement. Les uns disoient qu'ils estoient bannis du Japon. Les autres qu'on les avoit chassez de la Ville. D'autres qu'ils s'estoient enfuïs craignant d'estre arrestez, parce qu'on avoit découvert leurs crimes abominables. Les Bonzes répandoient tous ces bruits, & triomphoient de joye voyant leurs ennemis en fuite, pendant que les pauvres Chrétiens estoient dans la crainte & dans la douleur.

XV. *Conversion admirable de deux puissans Seigneurs.*

Sur ces entrefaites il arriva qu'un certain Chrétien nommé Jacques qui ne demeuroit pas loin de Meaco, s'adressa au Juge Daxandono pour estre payé d'une somme d'argent qu'il avoit prestée à un Payen. Comme il plaidoit sa cause devant ce Juge, Xamaxicondono un des Commissaires entre dans le Palais, & ayant reconnu que ce Jacques estoit Chrestien, luy dit en riant: *Es-tu Chrétien ?* Jacques luy répond hardiment : *Ouy, je le suis par la grace de Dieu. Et qu'est-ce*, luy dit ce Bonze, *qu'enseigne la Loy des Chrétiens ? Vous me faites*, replique Jacques, *une grande question, & je ne m'estime pas assez capable pour y répondre. Tout ce que je vous puis assurer, c'est que la Religion Chrétienne est la veritable Religion, & qu'elle est trés-sainte, je ne puis vous en dire davantage.* Le Commissaire Bonze se persuadant que Jacques faisoit l'ignorant

l'ignorant ou par crainte qu'il avoit de ses Juges, ou parce qu'il faisoit scrupule de découvrir à des Payens les Mysteres de sa Religion, le pressa plus fortement de lui declarer ce qu'il en sçavoit. Alors ce brave Chrétien rempli de l'esprit de Dieu, lui fit un grand discours sur l'immortalité de l'ame, sur le Jugement dernier, sur la peine des méchans, sur la recompense des bons & sur l'unité d'un Dieu Createur de l'Univers & Souverain Seigneur du Ciel & de la terre.

Pendant qu'il parloit l'Infidelle paroissoit étonné & l'écoutoit attentivement sans l'interrompre. Aprés qu'il eut cessé de parler, il demeura quelque temps pensif; puis il dit à Jacques: *Allez & me faites venir le Pere pour m'expliquer ce que vous venez de me dire: Car si vous qui n'estes qu'un écolier avez des sentimens si relevez & me dites des choses si grandes; que fera-ce du maître qui vous a instruit? Vous seriez bien surpris*, ajoûta t'il, *si mon collegue & moy nous nous rendions Chrétiens.* Il dit cela d'un air si grave & si serieux, que Jacques ne douta point qu'il n'y eût du changement dans son ame. C'est pourquoy laissant le soin de ses affaires, il part au plus viste de Meaco & s'en va à Sacay porter ces bonnes nouvelles au Pere Vilela, qui estoit plongé dans la douleur & qui attendoit à tous momens que le jugement fût rendu contre lui & contre les Chrétiens.

Pendant qu'il estoit en prieres, on lui vint dire qu'un Chrétien venu de Meaco vouloit lui parler. Il ne douta plus qu'on ne lui vint faire sçavoir sa condamnation. Mais il fut bien surpris lorsque Jacques lui dit: *Mon Pere je vous apporte une grande nouvelle que vous aurez de la peine à croire. Les deux Commissaires se veulent faire Chrétiens & vous appellent pour les instruire.* Le Pere qui estoit sage & qui connoissoit les deux personnages dont il parloit, ne fit pas grand cas de ce que lui disoit ce bon-homme & crut ou qu'il estoit joüé, ou qu'il venoit le joüer luy même. Il lui demande donc ce qu'il vouloit dire. Alors Jacques lui fit le recit de ce qui s'estoit passé entre lui & le Bonze, & l'asseure que c'est tout de bon qu'il veut estre instruit. Le Pere ayant assemblé les Chrétiens leur fit part de cette nouvelle & leur demanda ce qu'ils jugeoient qu'il devoit faire.

Tous furent du sentiment qu'il ne devoit point y aller, que cet homme estant le plus grand sorcier du païs & l'ennemi le plus declaré des Chrétiens, il se joüoit de la simplicité de ce bon-homme, & qu'il tendoit un piege au Pere pour l'arrester & pour le fai-

re mourir ; qu'il falloit du moins attendre & en apprendre des nouvelles plus certaines, avant que de s'exposer à un si grand danger. Mais cette resolution ne contenta pas le Pere Vilela ; il crut qu'il falloit tout risquer pour une affaire de telle importance ; que la perte de sa vie n'estoit pas une si grande chose : mais que la conversion d'une personne de cette qualité estoit un coup d'Estat pour la Religion. Voicy ce qu'il en écrit aux Peres de Goa : *Je fermois cette lettre, lorsqu'un homme vient d'arriver qui se dit envoyé de la part d'une personne de qualité des plus puissantes de la Cour, pour me prier de le venir trouver & le faire Chrétien. Cet homme estant le plus mortel ennemi de* JESUS CHRIST, *je suis en doute de ce que je dois faire. Quant à moy je suis determiné à l'aller trouver : Car j'espere de deux choses l'une : ou que je mourray pour* JESUS-CHRIST *qui est une grace, que je ne refuseray jamais : ou si c'est tout de bon qu'il veuille se convertir, que cette conversion en attirera tant d'autres, que vous serez obligez de quitter vos Colleges des Indes pour me venir aider : Car ce Payen qui m'appelle est un des plus puissans de l'Empire. Dieu disposera de tout pour sa plus grande gloire.* De Sacay ce 27. d'Avril 1563.

Quoy que le Pere pût dire & representer, les Chrétiens ne voulurent jamais le laisser aller. Tout ce qu'il put obtenir fut, que le Frere Laurens qui estoit habile Theologien & tres bien versé dans les Controverses iroit en sa place. Laurens accepta volontiers cette commission, quoy que rude & perilleuse, & partit aussi tost de Sacay. Le Pere lui ordonna de retourner dans quatre jours, & luy dit que s'il y manquoit on le tiendroit pour mort: Cependant on fait des prieres à Sacay pour l'heureux succés de son voyage. Le terme estant expiré sans avoir receu de ses nouvelles, on crut indubitablement qu'il estoit ou mort ou prisonnier, & on dépescha aussi tost un bon Japonnois pour en apprendre des nouvelles.

A peine avoit il fait la moitié du chemin, qu'il rencontre Laurens qui retournoit accompagné de deux hommes, qui conduisoient un cheval pour amener le Pere à Meaco. Estant arrivé à Sacay, tous les Chrétiens accoururent à la maison pour sçavoir ce qui s'estoit passé. Laurens leur dit que son voyage avoit esté fort heureux par la grace de Dieu; que ces deux ennemis implacables des Chrétiens Xamaxandono & Cicondono estoient gagnez à JESUS-CHRIST, & qu'ils n'attendoient plus que le Pere pour estre baptisez; que c'estoient les plus doctes & les plus puissans Seigneurs

du Japon, & que leur conversion seroit suivie d'une infinité d'autres. Tous les Chrétiens entendant ces bonnes nouvelles, leverent les mains au Ciel; & versant des larmes de joyes remercierent Dieu d'un changement si admirable & si peu esperé.

XVI. *Les deux Seigneurs sont baptisez, & un troisiéme avec eux.*

Le Pere Vilela s'estant mis en chemin trouva les choses en meilleur estat qu'on ne lui avoit dit: Car un Seigneur nommé Xicaidono des plus sçavans du païs & proche parent de Mioxindono voulut estre de la partie;& receut le Baptême avec les deux Bonzes. Cet exemple nous doit faire connoître que rien n'est impossible à Dieu; qu'il fait servir ses ennemis à sa gloire, & qu'il convertit quand il veut des pierres en enfans d'Abraham: de maniere que dans les choses qui regardent le salut, il ne faut jamais plus esperer, que lorsque tout semble desesperé.

Ce Xicaidono qui fut nommé Sanchez commandoit une place nommée Imori, à huit lieües de Meaco. La grace du Baptême alluma dans son cœur un si grand zele de la gloire de Dieu, qu'il entreprit aussi tost de convertir tous ses Sujets. Il se transporte donc en diligence à Imori & fait sçavoir à tous les habitans, qu'il estoit Chrétien & que les deux Seigneurs Bonzes l'estoient aussi. Comme ils estoient tous trois en reputation d'estre les plus éclairez du Japon, les habitans tout d'une voix le prierent de faire venir le Pere Vilela pour les instruire & leur conferer le Baptême. Le Pere y envoya le Frere Laurens pour les instruire pendant qu'il visiteroit sa chere Eglise de Meaco. Il y fut ensuite & baptisa en deux fois soixante & dix personnes de la premiere noblesse du païs & cinq cens habitans.

XVII. *Le Pere Vilela visite Mioxondono.*

Ces conversions si frequentes & si nombreuses faisoient enrager les Bonzes, qui avoient beaucoup plus de zele pour la conservation de leur credit & de leurs biens que pour la gloire de leurs Dieux. Mais ce qui les jetta dans le desespoir, fut un livre que les deux Seigneurs Commissaires composerent conjointement ensemble, où ils declaroient les maximes de la Religion Chrétienne & découvroient les erreurs, les illusions & les impostures des Bonzes. On ne peut dire l'effet que cet ouvrage produisit. L'Empereur le voulut voir & en fut fort satisfait. Cependant comme ces Prestres seditieux ne cessoient de soûlever les gens de leur parti, pour arrester leurs efforts, Xamaxicondono fut d'avis que le Pere Vilela allast saluer Mioxondono, qui estoit à une lieuë d'Imori: car comme c'estoit la premiere personne de l'Empire, il n'y avoit rien à craindre pour les Chrétiens s'il les

prenoit sous sa protection. Le Pere suivit son conseil & fut tres-bien reçeu du Seigneur qui voulut estre instruit de la Loy des Crétiens. Le Pere l'en ayant éclairci, l'approuva fort & promit de luy estre favorable en tout lieu & en toute occasion, quoy que depuis ce malheureux politique fut un de ses plus grands persecuteurs.

L'accueil que Mioxondono fit au Pere Viilela, lui fit prendre la resolution d'aller saluer l'Empereur. Les Seigneurs baptisez en furent d'avis & l'asseurerent que le Prince seroit bien aise de le voir & de l'entendre. En effet, il le receut tres-favorablement, & comme le Pere se fut plaint du Roy d'Amanguchi, de ce qu'il s'estoit saisi de l'Eglise des Chrétiens & de ce qu'il les empeschoit de s'assembler en aucun lieu, l'Empereur lui fit de tres-expresses défenses de les troubler & inquieter en leurs devotions, & lui ordonna de les laisser vivre selon leur créance, parce qu'il avoit reconnu que leur Loy estoit sainte & ne portoit aucun dommage au public. Ensuite de ces défenses les Chrétiens joüirent d'une grande paix & bastirent en plusieurs endroits quantité d'Eglises. Nous verrons en une autre occasion de quelle maniere les Empereurs ont receu les Predicateurs de l'Evangile & l'honneur qu'ils leur ont fait, lorsqu'ils les alloient visiter dans leur Palais.

XVIII. *Voyage du Frere Loüis Almeida au Royaume de Cangoxima.*

Pendant que l'Eglise de Meaco joüit d'un grand repos, il nous faut voir ce qui se passe dans les autres Royaumes du, Japon & premierement dans celui de Saxuma. Un vaisseau Portugais estant arrivé pendant les troubles de Meaco au Port de Cangoxima qui appartient au Roy de Saxuma, Emanüel de Mendoza qui le commandoit, le laissa à l'ancre & s'en alla avec une partie de son équipage jusqu'à Bungo, pour se confesser au Pere Cosme de Torrez, qui estoit toûjours à Funay Capitale du Royaume. Il lui presenta en même temps une lettre du Roy de Saxuma, par laquelle il le prioit de lui envoyer un Pere, qui vint prescher à ses Sujets la Loy du vray Dieu. Il le faisoit souvenir que c'estoit dans ses Ports que le Pere Xavier & lui avoient débarqué & qu'ils avoient jetté les fondemens de la Religion Chrétienne. Qu'il estoit le premier de tous les Rois qui avoit donné entrée aux Prédicateurs de l'Evangile & qu'en cette considération son Royaume devoit estre preferé à tous les autres, Qu'il le conjuroit donc de venir au plûtost achever ce qu'il avoit commencé, ou de lui envoyer quelque Pere qui vint satisfaire au desir extré-

me qu'il avoit lui & tout son peuple de l'entendre & d'embrasser la Loy Chrétienne.

Le Pere de Torrez ne crut pas devoir negliger une occasion si favorable de soûmettre ce Royaume à l'Empire de Jesus-Christ & de cultiver cette terre que saint François Xavier avoit arrosée de ses sueurs & sanctifiée par ses travaux. Et comme il n'avoit point de Pere dont il pût disposer, il y envoya le Frere Loüis Almeida avec un jeune Japonnois nommé Melchior, qui demandoit à estre receu dans la Compagnie. Ils partirent au mois de Decembre de l'année 1561. avec le Capitaine Emanuel de Mendoza qui s'en retournoit à Cangoxima. Le premier jour de leur voyage ils furent surpris de la nuit à une lieuë de Cutami, & fussent morts dans la neige, si dix Chrétiens qui avoient eu avis de leur marche ne fussent venus au devant d'eux avec des torches en main pour les conduire.

XIX. *Le Frere Loüis Almeida visite la forteresse d'Hexandono.*

Avant que d'arriver à Cangoxima, Loüis visita cette fameuse forteresse d'Hexandono, dont nous avons parlé au premier Livre, & où saint François Xavier s'arresta allant à Firando. Le Gouverneur & sa femme estoient encore en vie, & bien qu'il y eût treize ans que les Chrétiens qui estoient dans cette place, n'eussent vû aucun Prestre ni entendu aucun sermon, cependant ils s'estoient conservez dans leur premier ferveur par le bon ordre qu'y avoit mis l'Apostre des Indes & par les soins d'un bon vieillard à qui il avoit confié le gouvernement de cette Eglise. Celuy-cy voyant Almeida courut incontinent l'embrasser & lui demanda des nouvelles de son bon Pere François Xavier. Il leur fit sçavoir comme il estoit mort depuis quelques années & que son corps qui estoit tout entier exempt de corruption, faisoit de grands miracles dans toutes les Indes. Les Chrétiens apprenant sa mort verserent beaucoup de larmes, & le vieillard montrant sa discipline qu'il leur avoit laissée, avec un livre écrit de sa main qui contenoit les principaux points de la doctrine Chrétienne, lui racontoit aussi les merveilles que Dieu faisoit par l'un & par l'autre sur les corps & sur les esprits. Le Frere Almeida baptiza dans cette forteresse les deux enfans du Gouverneur avec dix autres personnes de la garnison.

XX. *Il visite le Roy de Saxuma.*

Ayant pris congé d'eux avec asseurance de les revoir au plûtost avec quelque Pere de la Compagnie, il alla visiter Roy de Saxuma & lui presenta la lettre du Pere de Torrez, qu'il receut avec des marques de joye extraordinaire. Il écrivit aussi-tost par

le Capitaine Emanüel Mendoza qui s'en retournoit aux Indes, une lettre au Vice-Roy & une autre au Pere Provincial des Jesuites, dont voicy le commencement écrit du stile Japonnois.

Deux Compagnons de vostre Pere Cosme qui reside à Bungo, sont arrivez à mon Royaume. Leurs esprits sont si élevez & leurs paroles si énergiques que je les appelle pour cela les tonnerres du Ciel. Ce que j'admire le plus, ce qu'ils ayent osé venir d'un païs si éloigné & entreprendre un voyage si dangereux, autant que je pûis apprendre des Portugais qui navigent sur ces mers. Ce sont autant de Lunes qui font le tour du monde. Avant qu'on vist icy des Chrétiens, il n'y avoit ni vertu, ni probité; l'ardeur du vice y brûloit toutes choses; l'oisiveté & le mépris du bien engourdissoit tous les espr.ts: mais ces Peres sont autant d'éventails qui rafraichissent le feu de leurs Passions & qui les excitent au travail. Quoy que mon Royaume ne soit pas des plus grands, si est-ce que les Peres Navabangis (c'est ainsi qu'ils appellent les étrangers qui viennent du midy) *y doivent aborder plûtost qu'à un autre lieu, parce que le moüillage y est tres-bon, & si la mer est basse aux autres Ports, elle est toûjours haute & pleine dans les miens. Nos Chrétiens dans l'absence de vos Peres se consolent autour d'une Croix qu'ils ont dressée & où ils s'assemblent pour prier Dieu. Tant qu'ils seront absens je regarde mon Royaume comme un païs où l'air est toûjours couvert de nuages & le Soleil éclypsé.* Je laisse le reste de la lettre qui est trop longue.

XXI. *Il guerit corporellement & spirituellement quelques Bonzes de Cangoxima.*

Le Frere Almeida porta ces dépêches au Capitaine Emanuel, qui estoit à deux journées de là au Port de Jomari. Il trouva presque tous les gens de l'équipage malades: mais il les guerit promptement, soit par ses prieres, soit par ses remedes. Il y baptiza neuf Idolâtres, puis s'en vint à Cangoxima où il trouva les premiers enfans de saint François Xavier plus fermes dans la Foy & plus fervens dans leur devotion qu'ils n'estoient à son départ, quoy qu'ils fussent incessamment persecutez par les Bonzes. Loüis voyant la haine implacable qu'ils portoient à nostre Foy, voulut à l'exemple de l'Apostre des Indes, lier amitié avec les principaux d'entr'eux, esperant ou les convertir, ou les adoucir. Il demande donc à parler au Superieur qu'il trouva fort incommodé des yeux. Il lui donne donc un remede & le guerit aussi-tost. Cette guerison extraordinaire lui facilita l'entrée dans le Monastere, chacun voulant profiter des connoissances d'un si habile Medecin.

Le Superieur sur tout qu'il avoit gueri, se lia fort étroitement

avec lui & luy dit un jour confidemment, qu'il avoit un desir extréme de sçavoir ce que le Pere Xavier avoit presché à Cangoxima; mais qu'il n'avoit pû l'apprendre jusqu'alors faute d'interprete. Loüis aussi tost lui declara les principaux mysteres de nostre Foy & les prouva par de puissantes raisons.

Son discours plut extrémement au Bonze, & comme il estoit tard, il pria Loüis de passer la nuit dans son Monastere. Dés le grand matin il l'alla visiter dans sa chambre avec un autre Bonze, & aprés quelques heures d'entretien, il luy promit de ne jamais plus lire les livres de Xaca & d'Amida, & l'asseura qu'il adoroit le vray Dieu & qu'il estoit Chrétien dans l'ame; mais qu'estant Superieur de trois Monasteres il devoit ménager les esprits & prendre son temps pour se declarer.

En effet depuis ce temps-là il parloit en toutes rencontres tres-avantageusement de la Loy des Chrétiens, & se trouvant un jour avec le Roy, il lui rapporta une partie du discours que lui avoit fait le Frere Loüis, qui plut tellement à ce Prince qu'il s'écria dans sa langue *Xixora*: c'est à dire il n'y a rien là qui ne soit saint. Cette approbation du Roy & des Bonzes consolerent les Chrétiens & encouragerent les idolâtres à venir entendre les sermons. Plusieurs même demanderent le Baptême: Entr'autres deux des plus grands Seigneurs de la Cour le receurent avec toute leur famille qui montoit à quarante personnes.

Loüis estant obligé de retourner à Bungo, les deux Bonzes l'inviterent encore à venir passer la nuit chez eux & le prierent instamment de les baptiser: Mais parce qu'ils disoient qu'ils ne pourroient pas se dispenser d'assister aux funerailles du Prince s'il venoit à mourir & d'y faire leurs fonctions ordinaires, Loüis differa leur Baptême jusqu'à ce que quelque Pere vint de Bungo à Cangoxima. Ayant pris congé du Roy il fut prié instamment de repasser par la forteresse du Seigneur Hexandono. Il s'y arrêta neuf ou dix jours, & pendant ce temps-là il baptiza soixante & dix personnes, entre lesquelles il y en avoit quatre ou cinq de marque.

XXII. *Il repasse par la forteresse d'Hexandono.*

Il n'y avoit que le Gouverneur qui ne se declaroit point, ce qui affligeoit extrémement sa femme & ses enfans qui estoient Chrétiens: Almeida lui en ayant demandé la cause, il luy répondit en ces termes: *Si je n'estois persuadé que la Loy Chrétienne est l'unique voye du salut, je n'eusse pas permis que ma femme, mes enfans & mes domestiques receussent le Baptême. Je n'adore qu'un*

par tous les Seigneurs d'Omura. Quant au fils naturel du Prince défunt on lui donna la terre de Gotto, d'où il fut nommé Gotondono.

Ainsi les deux freres étoient Rois, l'un d'Arima & l'autre d'Omura. Il y avoit douze ans que Sumitanda gouvernoit son Royaume avec beaucoup de paix, lorsqu'il lui tomba entre les mains un petit livre composé par le Pere Vilela en forme de Dialogue, où il répondoit à toutes les questions d'un Japonnois. Ce livre luy plut extrémement & ayant oüy souvent parler de la Loy de Jesus-Christ par un noble Chrétien frere du Gouverneur d'Omura, il luy prit envie de voir le Pere de Torrez. Mais parce que ses Sujets étoient presque tous Idolâtres, pour leur ôter la pensée qu'il eût dessein de se faire Chrétien, ce qui eût causé quelque trouble dans son Royaume, il fit entendre à ceux de son Conseil qu'il étoit du bien de son Etat que les Portugais vinssent aborder à ses Ports, & que leur commerce enrichiroit ses Sujets. Tous ayant approuvé son dessein, il écrivit au Pere de Torrez, comme nous avons dit, & le pria de luy envoyer quelques-uns de ses Religieux avec promesse qu'il feroit bâtir une Eglise; qu'il fourniroit un revenu suffisant pour entretenir ceux qui lui seroient envoyez; Qu'il donneroit un Port de mer aux Portugais nommé Vocoxiura, exempt de tous droits, peages, & doüannes avec tous les Fiefs qu'il possedoit deux lieuës à l'entour, & que nul Payen n'y pourroit demeurer sans la permission des Peres. De plus, que si les Portugais vouloient prendre terre à ce Port, il les exempteroit, & tous ceux qui voudroient trafiquer avec eux pour dix ans entiers & consecutifs, de tous impôts & droits d'entrée & autres semblables charges qui vont au profit des Princes.

Le Port de Vocoxiura est un des plus beaux & des plus grands du Japon. Il a deux lieuës de circuit, & dans cette grande étenduë il y a quantité de morceaux de terres & de rochers qui forment un tres grand nombre de petits Ports, qui sont tous à l'abry des tempêtes, parce qu'il y a à l'entrée de Vocoxiura une petite Isle qui rompt les vents & qui les met à couvert des orages. Le Pere de Torrez ayant reçû cette lettre, fut surpris de ces offres si avantageuses à la gloire de Dieu & à l'établissement de la Religion: C'est pourquoi sans differer il rappelle le Frere Almoida de Cangoxima & l'envoye à Omura ménager avec le Roy une affaire de cette consequence.

XXV. *Le Roy de Firando promet de favoriser les Chrétiens.*

Le Roy de Firando, dont le Port n'est éloigné de celuy de Vocoxiura que de neuf à dix lieuës, ayant appris que le Roy d'Omura invitoit les Peres à son Royaume & qu'il vouloit attirer le commerce des Portugais, pour rompre ce dessein commença à traiter les Chrétiens qui étoient dans ses Terres plus favorablement qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il leur fit même entendre qu'il verroit volontiers les Peres, & qu'il leur permettroit de prêcher dans son Royaume comme il avoit fait autrefois. Pendant que ce politique joüoit ce personnage, un vaisseau Portugais chargé de riches marchandises vint moüiller au Port de Firando comme le plus commode aux étrangers de tous ceux du Japon. Le Roy fier au dernier point de voir les Portugais aborder à ses Terres après le mauvais traitement qu'il avoit fait aux Chrétiens, se répentit des honnêtetez qu'il leur avoit faites, & d'heureux devenu insolent, dit hautement qu'il avoit crû jusqu'alors que les Portugais préféroient l'honneur à leur propre interêt; mais qu'il connoissoit à present qu'ils estoient plus devots à la fortune qu'à leur Religion, puisqu'ils quittoient le Roy de Bungo qui faisoit tant de graces aux Chrétiens pour chercher celui de Firando qui les traitoit si mal.

Cette insulte fut rapportée au Roy de Bungo & au Pere de Torrez, lesquels ayant assemblé les Portugais qui étoient à Funay resolurent tous ensemble qu'il ne falloit point souffrir l'outrage fait à la Religion: mais qu'il falloit écrire au Capitaine du navire qu'il eût au plûtôt à se retirer de ce Port. Et afin que le Roy de Firando connût le credit que les Peres avoient auprès des Portugais, ils jugerent que le Pere de Torrez devoit lui-même aller signifier au Capitaine de la part des Portugais & principalement de son oncle qui étoit à Bungo, l'ordre de sortir de ce Port & d'aller à un autre.

XXVI. *Voyage du P. de Torrez à Firando & ce qu'il y fit.*

Le P. de Torrez quoique cassé de travaux & d'années accepta volontiers cette commission, tant pour avoir la consolation de revoir sa chere Eglise de Firando qu'il avoit fondée, que pour visiter en passant les Chrétiens de Facato & donner jusqu'à Vocoxiura, qui est, comme nous avons dit, à neuf ou dix lieuës de Firando. Lorsqu'on sçut à Bungo que le Pere les quittoit, tous les Chrétiens en conçûrent une douleur extrême; car ils le consideroient comme leur Pere & l'auteur de leur salut: mais il les consola dans l'esperance qu'il retourneroit bien-tôt.

Trois jours après son départ de Bungo il tomba entre les

mais des voleurs, dont l'un avoit bandé son arc pour tirer sur luy & l'auroit percé, si un de ses compagnons par une providence de Dieu tres-particuliere, n'eût coupé la corde de son arc & fait tomber la fléche. Ayant évité ce danger il poursuit son chemin au travers d'une infinité d'autres. Lorsqu'il fut arrivé à Firando tous les Chrétiens le vinrent visiter, & le Capitaine du Navire Portugais, pour marquer l'estime qu'il faisoit du Pere, déploya toutes ses flâmes, ses guidons, ses pavillons & ses banderoles & déchargea toute son artillerie. Ce tonnerre étonna le Roy qui connut alors que les Portugais étoient aussi bons Chrétiens que bons Marchands & qu'ils préferoient même l'honneur de leur Religion à l'interest de leur fortune.

Mais il en fut bien plus persuadé, lorsque le Pere ayant prié le Capitaine de se retirer, il démara aussi tôt, & quittant le Port de Firando fit voile à Vocoxiura. Il fit courir le bruit dans la Ville avant que de partir, qu'il ne pouvoit pas demeurer dans un païs dont le Roy persecutoit les Chrétiens avec tant d'injustice. Ce bruit fit esperer aux Fidelles que le Roy les ménageroit davantage: mais ils étoient inconsolables de voir le Pere de Torrez les abandonner.

XXVII. *Ce que le Pere de Torrez fit à Vocoxiura.*

Il semble que Dieu avoit choisi le Port de Vocoxiura pour y faire fleurir la Religion: car le Pilote de ce vaisseau Portugais nommé Pierre Barret avec plusieurs autres Marchands & Matelots, ont asseuré que trois jours durant sur le soir ils ont vû paroître dans l'air une Croix brillante de lumiere sur une petite Isle qui est vis-à-vis de ce Port, en mémoire de quoi le même Pilote y fit dresser une grande Croix. Or pendant que le Pere fut en ce lieu, les Chrétiens de Firando & de Tacuxima venoient en foule pour entendre la Messe, pour se confesser & se communier: car il n'y avoit que deux Prêtres dans tout le Japon, le Pere Gaspard Vilela qui étoit à Meaco, & le Pere Cosme de Torrez qui étoit à Vocoxiura. C'est pourquoi il estoit obligé de passer les jours & les nuits à entendre les Confessions. Et parce qu'il ne pouvoit pas suffire à un si grand travail, il défendit aux Chrétiens de venir de leur pays plus de trente à la fois, & il appella le Frere Jean Fernandez de Facata pour y prêcher la parole de Dieu, ce qu'il faisoit trois fois le jour. C'étoit une chose admirable de voir la devotion de ces pauvres gens, dont la plûpart avoient passé l'année sans voir aucun Pere. Ils étoient toute la journée dans l'Eglise à prier, à entendre les Sermons &

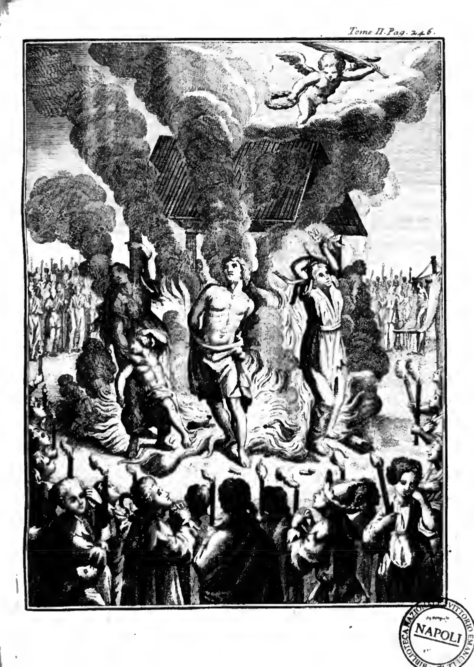


Image de Notre-Dame qui tenoit son Fils entre ses bras. Comme il y a de bons peintres dans le Japon, le Prince ne pouvoit pas être surpris qu'un portrait le suivit par tout des yeux: cependant il jugea qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans ceux de ce divin Enfant qui jettoit sur lui des regards favorables & qui sembloit par des traits invisibles luy toucher le cœur.

Il fit plusieurs questions au Pere sur les choses qu'il remarquoit dans l'Eglise. Lorsqu'il fut de retour, il le pria de luy déclarer quelle estoit cette Loy qu'il preschoit. Alors le Frere Jean Fernandez qui parloit fort bien Japonnois, par ordre du Pere luy fit un tres-beau discours sur la creation du monde & détruisit fortement l'erreur de quelques Bonzes, qui veulent que la matiere premiere soit le principe de toutes choses. Ensuite de ce discours que le Prince goûta fort, le Pere de Torrez luy fit présent d'un éventail doré (car tout le monde en porte au Japon) que le Pere de Vilela lui avoit envoyé de Meaco, où le saint Nom de Jesus étoit peint avec une Croix en haut & trois clous en bas. Le Roy demanda aussi-tôt ce que signifioient ces trois lettres. Fernandez lui répondit : *Sire, c'est l'Auguste nom de* JESUS *Sauveur du monde, que le Pere de Torrez desire de graver dans ce cœur de votre Majesté, & qui contient de mysteres admirables, que je lui expliqueray quand elle en aura la commodité.*

Le Roy conçut un si grand desir de les apprendre, que le même jour il revint au logis des Peres aprés le souper, & alors le Frere Fernandez ayant repris son discours du principe de toutes choses, entra dans l'explication des autres articles de notre Foy, que le Roy écoutoit avec un plaisir extrême : Mais comme il tenoit son éventail en main, & que Fernandez tardoit à lui en expliquer les figures, il lui dit : *Mon Pere, tout ce qui entre dans mes oreilles, entre dans mon cœur, & je ne vous puis exprimer la satisfaction que j'ai de vous entendre. Cependant je ne sortiray point content, si vous ne me déchiffrez cet éventail. Dites moi donc, je vous prie, ce que signifient ces lettres & ces figures.* Fernandez lui répond : *Sire, c'est pour les faire comprendre à votre Majesté, que j'ai fait tout ce discours : car on ne peut pas connoître le prix d'un remede, si l'on ne connoît la grandeur de la maladie, ni la qualité d'un Prince, si l'on ne sçait quels ont été ses ancestres.*

Alors il lui déclara que ces lettres formoient le nom adorable de Jesus & que ce nom signifioit Sauveur. Il lui expliqua comme un homme nous ayant perdus par son peché, un autre hom-

me nous avoit sauvez par la sainteté de sa vie; que l'un d'homme avoit voulu devenir Dieu, & que l'autre pour reparer sa faute, de Dieu s'étoit fait homme. Que l'un par son orgueil nous avoit rendus mortels & miserables, & que l'autre par son humilité nous rendoit, si nous le voulions, immortels & heureux. Que par la revolte du premier toute sa posterité étoit devenuë criminelle, comme dans le Japon toute la famille est enveloppée dans la peine de celuy qui s'est revolté contre son Prince: Et que par l'obéïssance du second tous les hommes ont esté reconciliez à Dieu; qu'ils obtiennent le pardon de leurs pechez, & joüissent d'un bonheur éternel après la mort.

Après lui avoir donné la connoissance du mystere de notre Redemption, il luy fit le recit de la victoire que le grand Constantin premier Empereur Chrétien avoit remporté sur ses ennemis, par la vertu de la sainte Croix qu'il avoit vûë dans l'air avec ces paroles, *In hoc signo vince.* Ce recit luy plut si fort, qu'il pria sur l'heure même le Frere Fernandez de luy enseigner à faire le signe de la Croix, de lui donner par écrit les prieres des Chrétiens & les principaux articles de notre créance: Il voulut même qu'on luy écrivît sur son éventail l'Oraison Dominicale, la Salutation Angelique & ce verset; *Per signum crucis de inimicis nostris libera nos Domine.* Ensuite voyant que les Chrétiens jeûnoient pendant ce temps-là qui étoit celui de Carême, il leur demanda ce que c'étoit que le Carême? Qui l'avoit institué? Pourquoi l'on s'abstenoit de chair, & quantité d'autres questions semblables. Et pour ne rien oublier, il écrivit de sa main propre toutes les réponses que lui faisoit Fernandez: De sorte que leur entretien dura jusqu'à minuit.

Le lendemain ce bon Prince envoya au Pere de Torrez le frere du Gouverneur d'Omura qui étoit Chrétien, pour l'asseurer qu'il avoit appris les principaux points de la doctrine Chrétienne & qu'il étoit Chrétien dans le cœur; qu'il en feroit une profession ouverte dés lorsque Dieu lui auroit donné un fils successeur de sa Couronne; que s'il la faisoit auparavant, il y auroit danger d'exciter de grands troubles dans ses Etats & d'empêcher le progrés de la Religion; Qu'il lui demandoit cependant la permission de porter une croix sur ses habits, pour marque qu'il la portoit dans le cœur, & qu'il le conjuroit de prier Dieu de luy donner un fils, pour faire au plûtôt la declaration de sa Foy. Le Pere luy répondit qu'il pouvoit porter la croix, & qu'il prieroit Dieu de favoriser ses desirs.

Aussi-tôt que le Roy fut de retour à Omura, il fit faire une croix d'or qu'il portoit à son col, & peu de jours aprés il alla visiter son frere le Roy d'Arima. Celuy-cy surpris de lui voir cette croix, lui demanda s'il étoit Chrétien? Simitanda lui répondit qu'il l'étoit de cœur & qu'il étoit résolu d'en faire profession ouverte si Dieu lui donnoit un fils. Aprés quoy il luy parla avec tant de force de la Loy de Dieu, qu'il luy persuada d'appeller les Peres pour la faire prêcher dans son Royaume. Ce qu'il fit comme nous allons voir. C'est ainsi qu'un fer touché de l'aimant attire un autre fer, & qu'une maison en feu embrase celle qui la touche.

Pendant que le P. de Torrez étoit à Vocoxiura, deux Gentilhommes luy vinrent présenter une lettre de leur Prince le Roy d'Arima, par laquelle il le prioit de lui envoyer de ses Religieux pour prêcher l'Evangile dans ses Etats, avec promesse de leur bâtir une Eglise & de leur fournir tout ce qui seroit necessaire pour leur entretien. Un de ces Gentilhommes étoit le Gouverneur du Port de Cochinozu, qui desiroit fort d'être Chrétien. Le Pere ravi de joye d'apprendre de si bonnes nouvelles, étoit sur le point d'aller trouver le Roy : mais sa santé ne lui permettant pas de faire ce voyage, il lui envoya le Frere Loüis Almeida, lequel trouva tout le Royaume en armes, & le Roy prest de partir pour aller combattre un grand Seigneur son voisin. XXIX. *Le Roy d'Arima fait prêcher l'Evangile dans son Royaume.*

En attendant que ses troupes fussent assemblées, il entendoit toutes les nuits les instructions qu'on lui faisoit sur la Foy & sur l'immortalité de l'ame, car il estoit de la Secte des Bonzes Jenxus qui la tiennent mortelle. Le prince luy proposa quantité de difficultez, & Louis par ses réponses le satisfit si parfaitement, qu'il lui promit au retour de la Campagne de se faire instruire. Cependant il lui fit expedier des Patentes tres-amples pour prescher la Loy de Dieu dans le Port de Cochinozu le plus célébre du païs. Il écrivit aussi à son Lieutenant qu'il eût à y faire bâtir une Eglise pour ceux qui se feroient Chrétiens.

Loüis muni de ces Patentes va par Ximabara dont le Seigneur estoit beau-frere des Rois d'Arima & d'Omura, il y baptisa sa fille unique & plus de soixante personnes avec elle: puis se rendit à Cochinozu, où il fut receu par le Gouverneur avec beaucoup d'honneur. Comme il avoit une passion extrême d'estre instruit de la Foy, il invita tous les habitans au Sermon. Ce Port est rempli de gens de marque & de grands Seigneurs,

parce que le Roy d'Arima y fait ordinairement son sejour, comme au lieu le plus delicieux de son Royaume. Le frere Almeida y prêchoit trois fois le jour : sçavoir le matin, le soir & après midi, ordre que les Peres gardoient dans tout le Japon. On ne peut dire le bien qu'il y fit. Il y baptisa en quinze jours deux cens soixante personnes, entre autres le Gouverneur, sa femme & ses enfans. Puis il fit bâtir une Eglise suivant l'ordre que le Roy en avoit donné.

XXX. *Baptême du Roi d'Omura.* Deux mois après que le Roy d'Omura eut promis aux Peres de recevoir le saint Baptême si Dieu lui donnoit un fils, il vint à Vocoxiura accompagné de trente Seigneurs de sa Cour. Le Pere de Torrez en fut surpris, ne sçachant que penser de la cause de son voyage : mais il le fut bien davantage, lorsque l'estant allé saluer, le Roy le prit par la main, & lui dit : *Mon Pere, j'ay une chose d'importance à vous communiquer, entrons dans mon cabinet.* Etant tous deux ensemble, le Roy lui fit ce discours : *Vous sçavez, mon Pere, que les paroles des Roys sont inviolables. Je vous ai fait une promesse solemnelle, que si Dieu me donnoit un enfant je ferois profession ouverte de la Religion Chrêtienne, & que je recevrois le Baptême. La Reine mon épouse est grosse ; je viens vous demander le Baptême & les 30 Seigneurs que j'amene aussi avec moy, voulez vous bien nous accorder cette grace?* Le Pere se jettant à genoux & versant des larmes de joye lui dit : *Sire, je n'ai plus rien à désirer en ce monde sinon que Dieu m'en tire au plûtôt : Car la résolution que votre Majesté me declare avoir prise de soûmettre son Royaume & sa personne Royale à l'Empire de* JESUS-CHRIST, *me remplit d'une si grande joye, que je n'espere pas jamais en sentir de plus grande. Je prie Dieu que vous soyez dans ces derniers temps, ce qu'a été le grand Constantin dans les premiers siécles de l'Eglise, & que comme vous l'égalez en courage, vous l'imitiez aussi en sainteté.* Je n'ay rien, répartit le Roy, *qui me rende semblable à ce grand Prince, dont le Frere Almeida m'a entretenu, sinon que j'ai été Idolâtre comme lui, & que je serai le premier Roy Chrêtien du Japon, comme il a été le premier Empereur de la Religion Chrêtienne ; mais si je ne suis pas aussi grand Prince que lui, je tâcheray d'estre aussi fidelle.*

Après avoir conversé ensemble de la maniere que se feroit cette ceremonie, le Roy pria le P. de ne le point obliger encore à renverser les Temples des Idoles, ni à brûler les Monasteres des Bonzes : parce que son Frere le Roy d'Arima qui étoit encore Infidelle, s'en pourroit offenser & qu'il y auroit danger de quelque sedition

sédition : Mais il l'asseura qu'il sapperoit petit à petit les fondemens de l'idolâtrie, & que retranchant aux Bonzes les pensions qu'il leur assignoit, il les obligeroit bien-tôt de changer de vie ou de païs.

Le P. considerant combien il étoit important pour la gloire de Dieu & le bien de la Religion, qu'un Roy du Japon fût baptisé, & qu'il étoit sur le point d'aller à la guerre, où il courroit risque de perdre la vie, ou du moins la résolution de se faire Chrétien par la conversation qu'il auroit avec un frere idolâtre; voïant aussi que la promesse qu'il faisoit, suffisoit pour lui conferer le Sacrement, il ne crut pas lui pouvoir refuser cette grace, & consentit à le baptiser avec ceux de sa suite le jour suivant.

Il passa une bonne partie de la nuit à les instruire. Sur le matin au point du jour ils se rendirent à la Chapelle. Le Roy entra le premier, & se présenta devant le Pere qui l'attendoit en habit de ceremonie, assisté du Frere Fernandez & du Frere Damien qui étoient alors à Vocoxiura tous deux en surplis. Le Roy étant au milieu de la Chapelle se mit à genoux & tous les Seigneurs à ses côtez. Puis tous ensemble prononcerent à haute voix le Symbole de la Foy. Après quoy ils leverent les bras au Ciel (qui est la maniere de prier au Japon.) Le Pere leur ayant fait un petit discours sur la grace du Baptême qu'ils alloient recevoir & sur les obligations où ils s'engageoient de défendre la Foy au peril de leur vie, baptisa premierement le Roi Sumitanda qui se distinguoit autant des autres par sa profonde humilité, que par sa dignité Royale. Il fut nommé Barthelemy, c'est ainsi que nous l'appellerons désormais. Les Seigneurs de sa Cour furent baptisez après lui, & le Roy rendit un illustre témoignage de leur Foi, en disant au Pere : *Je vous prie de croire, mon Pere, qu'il n'y a pas un de ces 30 Gentilshommes qui ne fût resolu de se rendre Chrétien quand même je ne le voudrois pas estre, & qui ne fût prest de mourir pour la Foy, bien que je fusse assez miserable pour la renoncer. Ils ont tous du cœur, de l'honneur & de la bonne foy, & persuadez-vous que bien qu'ils m'aiment, ils ne feroient jamais pour moy ce qu'ils viennent de faire pour Dieu. Je vous répons de leur fidelité.*

La ceremonie achevée, le Roy se sentit comme transformé en un autre homme. La joye dont son ame étoit comblée se répandoit jusques sur son visage. Le S. Esprit qui possedoit son cœur le remplit de consolations si pures & si vives, qu'il eût voulu passer les jours & les nuits avec le Pere pour s'entretenir de Dieu.

Mais il fallut partir dés le lendemain pour se rendre à l'armée de son frere qui l'attendoit. Il fut baptisé à Vocoxiura, l'an mil cinq cens soixante & deux.

XXXI. *Zele de Dom Barthelemy depuis son Batême.* Quelque résolution qu'il eût prise de moderer son zele & de ne point encore irriter les Bonzes, il n'en fut pourtant pas le maître. L'esprit de Dieu qui l'animoit luy inspira une si grande horreur de toutes les superstitions Payennes, qu'il ne put s'empêcher de les combattre. Les Japonnois adorent une Idole sous la figure d'un geant armé, dont le casque a pour cimier un coq éployé. Ils l'appellent Mantiffen, ou le Dieu de la guere. Comme les Rois sont presque toûjours broüillez ensemble, ils ont ce Dieu en tres grande veneration, & avant que de se mettre en campagne, ils le consultent sur l'évenement de la guerre. Quand les troupes sont assemblées elles ne manquent jamais de passer devant son Temple. Chaque soldat se prosterne profondément devant cette Idole, mettant bas les armes & baissant les étendarts pour marque d'honneur & de soûmission.

Dom Barthelemy estant arrivé à la porte de ce Temple, fit faire alte à son armée, & embrazé d'un saint zele il fait abattre l'Idole, la fait traîner dans les ruës; puis tirant son sabre il donne de grands coups sur le coq & sur le casque, & ne s'arrêta point jusqu'à ce qu'il lui eût fendu la teste: *Oh combien de fois*, disoit-il, *m'as-tu trompé, fausse divinité! Il est juste que je te paye des mauvais services que tu m'as rendus.* Son zele n'en demeura pas là, il fit encore brûler l'Idole avec le Temple, & fit dresser en sa place une belle croix, devant laquelle il se prosterna lui & son armée à son exemple.

Ayant joint les troupes du Roy d'Arima son frere, il voulut donner des marques publiques de sa Religion, il portoit ordinairement une espece de hoqueton chargé devant & derriere d'un monde d'or à fond blanc avec un nom de Jesus, duquel naissoit une belle croix percée de trois clous; le tout broché & bordé de filets d'or. Il portoit encore en forme d'écharpe un grand Chapelet garni d'une croix d'or, & voulut que tous les Gentilshommes Chrétiens qui l'accompagnoient fissent le même.

XXXII. *Le Roy de Bungo fait la paix.* Pendant qu'on se préparoit au combat, les trois Religieux de la Compagnie dont j'ay parlé arriverent au Japon, le Pere Louis Froez, le Pere Jean Baptiste des Monts & le Pere Jacques Gonzalez: Ce fut l'an mil cinq cens soixante & trois. Le Pere de Torrez ayant reçû ce renfort, en rendit des actions

de graces à Dieu, & après les avoir embrassez tendrement, il envoya aussi-tôt le Pere Jean Baptiste des Monts au Roy de Burgo avec le Frere Louis Almeida, pour resider à Funay. Il promit aux autres Seigneurs qui lui demandoient des ouvriers, de leur en envoyer au plûtôt. Loüis visita en passant le Roy d'Omura & d'Arima, qui estoient à la teste de leurs troupes, & pendant qu'il fut près du camp, le Roy lui envoya quantité de ses soldats, qu'il avoit convertis pour être baptisez. Lorsqu'il fut à Bungo il déclara au Roy, comme le Roy d'Omura s'étoit fait Chrétien & avoit reçû le Baptême, & le nombre des Eglises qu'on avoit bâties à Arima, à Ximabara & à Cochinozu.

Ces nouvelles réjoüirent extrêmement ce Prince qui aimoit tendrement les Peres, & qui étoit Chrétien dans son ame, quoy qu'il ne se déclarât pas encore. Il reçut en même temps une lettre du Pere de Torrez, par laquelle il lui représentoit, combien la guerre étoit contraire à l'esprit & à l'établissement de la Religion Chrétienne, & le supplioit tres-humblement d'exhorter le Roy d'Arima à faire la paix avec le Prince Riozogi son ennemi. Le Roi de Bungo voulant lui donner cette satisfaction, envoya aussitôt deux Ambassadeurs au Roy d'Arima qui traiterent cette affaire avec tant d'adresse, que par leur entremise la paix fut concluë & les troupes de part & d'autre furent congediées.

XXXIII. *Zele & devotion du Roy d'Omura.*

Le Roy Barthelemy n'ayant plus d'hommes à combattre, déclara la guerre aux demons. Il envoya quelques escadrons de Cavalarie dans son Royaume, pour ruiner tous les Temples des Idoles qu'ils y trouveroient, sans craindre la fureur des Bonzes qui lui faisoient peur avant son Baptême. Il ne parloit à ses gens que des misericordes de Dieu, qui l'avoit tiré des ténébres de l'infidelité, & protestoit qu'il s'estimoit plus heureux d'estre Chrétien que d'estre Roy. La Reine son épouse nommée Camizama ne goûtoit pas cette devotion: Au contraire elle se plaignoit fort de ce qu'il abandonnoit la Religion de ses ancestres, pour en embrasser une nouvelle & inconnuë au Japon. Mais l'ayant instruite elle & ses filles d'honneur des mysteres de notre Religion, il fit une telle impression sur leur esprit qu'elles se rendirent toutes Chrétiennes.

Il alla aussi tôt à Vocoxiura en porter les nouvelles au Pere de Torrez, qui en reçut d'autant plus de joye qu'il apprehendoit que cette femme idolâtre ne débauchât le cœur de son mari, comme faisoit celle du Roi de Bungo. Lorsqu'il entra dans la mai-

son des Peres il laissa son épée & son poignard à la porte, qui est une marque de soûmission la plus grande qui se pratique dans le Japon, & qui étonna tous les gens de sa suite. Mais ils ne furent pas moins surpris, lorsque entrant dans l'Eglise pour entendre la Messe, il ne voulut point se mettre sur le prié-Dieu qui lui étoit préparé, ni se distinguer du commun: Car les Seigneurs Japonnois etant dans leurs Temples, font tenir leur suite & leurs Gardes bien loin de leurs personnes: mais ce bon Prince ne voulut pas que le petit peuple se retirât, disant que les Chrétiens de quelque condition qu'il fussent, en qualité de Chrétiens, étoient aussi grands Seigneurs que lui.

Tant qu'il fut à Vocoxiura il alloit tous les matins à l'Eglise entendre la Messe & y étoit une heure en prieres. Il entendoit aussi tous les Sermons qu'on faisoit au peuple & les instructions qu'on faisoit aux enfans. Voici une autre occasion où il signala sa Foy & sa pieté.

XXXIV. *Feste des morts.*

On célebre dans le Japon une Fête solemnelle au mois d'Août, qu'ils appellent la Fête des morts, en cette maniere. Lorsque le Soleil est couché, tous les habitans d'une Ville allument des lampes peintes devant leur porte, & s'assemblent dans un lieu d'où ils partent la nuit avec quantité de flambeaux, pour se rendre à quelque maison de campagne où il croyent que demeurent les ames de leurs parens décédez. Etant arrivez là, ils présentent à ces esprits du ris, des fruits & autres mets qu'ils mettent à terre, se persuadant qu'ils sont fatiguez du chemin qu'ils ont fait venant de l'autre monde & qu'ils ont besoin de nourriture. Ils demeurent là une heure pour leur donner le temps de manger. Ensuite ils les invitent à venir chez eux, où ils trouveront, disent-ils, des chambres bien meublées & de grands festins tout préparez. Le soir du jour suivant ils sortent de la Ville, ayant tous un flambeau à la main: de peur, disent-ils, que les esprits ne s'égarent ou ne heurtent contre quelque pierre dans l'obscurité de la nuit. Etant retournez, les jeunes gens jettent quantité de pierres contre leurs maisons pour en chasser les Esprits qui s'y seroient cachez, ne leur étant permis de demeurer que deux jours en ce monde. Pour célébrer cette fête ridicule, il faut que tout le monde fasse des aumônes qui vont au profit des Bonzes.

Quoyque le Roy Barthelemy crût que les morts sont soulagez par les prieres des vivans, comme la Foi Chrétienne nous l'enseigne & comme la nature l'inspire à ces pauvres gens: cepen-

dant il se moqua de ces superstitions Payennes ; & afin qu'on ne crût pas qu'il s'étoit fait Chrétien pour ne pas faire les dépenses ordinaires & contribuer aux frais de la Feste, il donna à manger à cinq ou six mille pauvres, ce que le Pere loüa & approuva fort.

XXXV. *Etrange revolution dans les Royaumes d'Omura & d'Arima.*

L'Eglise alors étoit dans Omura, dans Arima & dans les lieux circonvoisins, comme une belle vigne qui étendoit ses branches de toutes parts & dont la fleur répandoit une odeur de sainteté parmi ces nations Infidelles: mais un orage survenant tout à coup rompit ses branches, enleva ses bourgeons & coupa le cep jusqu'à la racine. C'est une conjuration qui fut faite contre les deux Rois d'Omura & d'Amira, & contre les Peres Jesuites & generalement contre tous les Chrétiens. Voici comme elle fut formée & conduite.

Les auteurs de cette revolte furent les douze Seigneurs qui composoient le Conseil du Roy & qui avoient part au Gouvernement. Ces douze Magistrats se tenant offensez de ce que sans leur conseil & leur participation, le Roy avoit aboli la Religion ancienne pour en introduire une nouvelle & de ce qu'il avoit chassé les Bonzes, brûlé leurs Temples & ruiné leurs Monasteres ; prirent résolution de s'en venger, & parce qu'ils n'étoient pas assez puissans pour lever une armée capable de tenir tête à deux Rois, ils se servirent de ruses & d'artifice pour exécuter leur dessein : car les Japonnois sont les gens du monde les plus secrets & les plus dissimulez.

Ils font donc semblant de vouloir être Chrétiens & flatent le Roy de cette esperance qu'ils sçavoient luy devoir estre fort agreable. Le Prince qui étoit éclairé, vit bien que douze personnes de cette qualité les plus attachées de son Royaume au culte des faux Dieux n'étoient pas gens pour prendre si tôt tous ensemble une résolution si contraire à leurs inclinations, & il jugea que ce changement de Religion étoit une chose concertée. C'est pourquoy il écrivit au P. de Torrez, & l'avertit que si ces douze Seigneurs l'alloient trouver à Vocoxiura pour se rendre Chrétiens, qu'il se défiast d'eux & qu'il les éprouvast deux mois durant, leur faisant trois instructions chaque jour. Mais ces idolâtres songeoient plûtôt à ôter la vie au Pere qu'à le recevoir de lui & pour couvrir leur jeu, ils faisoient naître tous les jours des empêchemens & tiroient les affaires en longueur, jusqu'à ce qu'une occasion les obligeât de se déclarer. Voici celle qui se présenta.

C'étoit la coûtume des Rois d'Omura de présenter une fois l'année de l'encens à la statuë du Roi qui les avoit précédé & de l'adorer d'une maniere superstitieuse. Le Religieux Prince Dom-Barthelemy ne croïant pas qu'il pût en conscience rendre ce culte à une Statue de bois, entre dans le Temple où tout le monde étoit assemblé pour assister à cette ceremonie: & au lieu d'encenser l'Idole, embrazé qu'il étoit d'un saint zele, il la jette à bas, la fait traîner dans le Temple & ordonne qu'elle soit mise au feu. Cette action qui étoit un peu brusque & violente irrita les Bonzes dans l'excès, offensa les Seigneurs & scandaliza tout le monde.

Les douze conjurez profitant de cette occasion qui leur étoit si favorable, écrivent aussi tôt à Gotondono fils naturel du défunt Roy dont la statue avoit été si maltraitée. Ils lui répresentent l'indignité de cette action & l'exhortent non seulement à venger l'injure qui étoit faite à la mémoire de son Pere, mais encore à recouvrer le Royaume dont on l'avoit injustement dépoüillé pour en revétir un étranger. Ils l'asseurent qu'il trouveroit tous les esprits disposez à le recevoir ; Que Simitanda étoit haï des Bonzes, des Seigneurs du Royaume & de tous ses sujets, pour ses impietez & ses violences ; qu'il n'avoit qu'à se présenter & qu'il seroit aussi-tôt proclamé Roy; Que Simitanda ne se défioit de rien & qu'il ne pouvoit jamais échapper de ses mains n'ayant aucunes troupes considerables sur pied, & celles qu'il avoit estant toutes animées contre lui, pour avoir brûlé le Temple & la statue de leur Dieu Mantisten. Ils ajoûterent que le peuple étoit tout disposé à prendre les armes au premier signal, & que Fariba qui commandoit quatre places & se tenoit offensé de Sumitanda, l'assisteroit de son conseil, de ses troupes & de ses finances.

Gotondono qui étoit d'un naturel fort ambitieux & qui passoit mal son temps dans cette espece d'exil où il étoit relegué, attiré par l'esperance de recouvrer une Couronne qu'il prétendoit luy appartenir, entra sans balancer dans la conspiration & commença secretement à amasser des troupes pour s'en servir quand il en seroit tems. D'autre part des Bonzes d'Omura & les douze Conseillers d'Etat sollíciterent le Prince Riozogi qui avoit fait la paix avec le Roi d'Arima, de reprendre les armes & de surprendre son ennemi qui ne se défioit de rien. Ils lui leverent le scrupule qu'il pouvoit avoir de manquer à la foy qu'il avoit jurée, en lui répresentant que le Roy avoit fait bâtir des Eglises aux Chrétiens; qu'il étoit prêt d'embrasser leur Religion comme son frere

& qu'on pouvoit ne pas garder la Foi à celui qui avoit violé celle qu'il devoit à ses ancêtres ; qu'au reste il n'avoit rien à craindre, puisque le Roy d'Omura ne pourroit secourir son frere & qu'il l'asseuroit du secours du Roy de Firando & de plusieurs autres Seigneurs qui étoient entrez dans cette ligue.

Les choses étant ainsi concertées, il ne restoit plus qu'à faire venir le Pere de Torrez à Omura, pour l'avoir entre leurs mains, & sacrifier cette premiere victime à leur vengeance. Pour mieux couvrir leur jeu ils s'aviserent d'un expedient si favorable, que le Roy même se rendit sans y penser le Ministre de leurs volontez car il lui firent representer par le Gouverneur de la Ville, qu'il seroit bon que tous les Peres qui étoient à Vocoxiura vinssent à Omura pour baptiser la Reine & toutes les Dames de la Cour & pour dresser le plan de la magnifique Eglise qu'il vouloit bâtir dans Omura ; que les Conseillers offroient deux places pour cela ; qu'il n'y avoit point de temps à perdre & qu'il les falloit faire venir au plûtôt.

Le Roi reçut cette proposition avec beaucoup de joye & dépêcha aussi-tôt Dom Louis frere du Gouverneur d'Omura le plus intime de ses Courtisans & tres-fidelle Chrétien, pour porter ces bonnes nouvelles au Pere de Torrez & l'inviter à venir à Omura. Il arriva deux jours avant l'Assomption de Notre-Dame, jour qui avoit été assigné au Pere pour faire sa derniere profession qu'il n'avoit pû faire jusqu'alors, faute de Superieur qui la pût recevoir. Lorsqu'il se disposoit à cette solemnité, Dom Louis lui présenta les depêches du Roi qui remplirent la Ville de joye & rendirent la ceremonie encore plus agreable. Mais le Pere de Torrez qui étoit indisposé & qui vouloit faire avant que de mourir la profession qu'il avoit tant desirée, lui répondit que ni lui ni aucun de ses Religieux ne pouvoient aller à Omura avant la Fête, & le pria de faire ses excuses à Sa Majesté, l'assûrant que le jour suivant ils se mettroient tous en chemin pour obéir à ses ordres & pour lui donner la satisfaction qu'elle desiroit.

Le jour de l'Assomption étant venu, toute l'Eglise se trouva pleine de Portugais & de Japonnois qui voulurent assister à la Profession du Pere. Le venerable vieillard ayant dévotement oüi la Messe, se mit à genoux devant le Pere Louis Froez, à qui le Pere General avoit donné pouvoir de recevoir ses derniers vœux & qui tenoit en main le tres auguste Sacrement du Corps de notre Sauveur. Le Pere prononça la formule de ses vœux avec tant

le tuë à coup de sabre & taille en pieces ceux qui lui tenoient compagnie. En même temps s'en estant retourné avec ses gens à Omura & se joignant aux autres rebelles ils s'en vont par toutes les ruës de la Ville criant à pleine teste : *Vive Gotondono Roi d'Omura*: Ils esperoient que le peuple qui s'ennuye aisément de sa bonne fortune & qui aime le changement, prendroit leur parti entendant cette proclamation & voyant les douze Conseillers d'Etat à la teste des revoltez : Mais comme personne ne remuoit, ils mirent la nuit le feu au Palais du Roy & aux quatre coins de la Ville ; puis coururent de ruë en ruë, tuant & massacrant tous ceux qu'ils rencontroient & remplissent la Ville de cris, de sang, de meurtres & de carnage.

Le Roy Barthelemy estant averti de ce qui se passoit, vit bien que c'estoit fait de sa vie si Dieu ne l'assistoit : car il falloit quitter le Palais qui estoit en feu,& il n'y avoit pas moyen d'échapper des mains des ennemis qui l'environnoient de toutes parts. Cependant comme il estoit brave & qu'il se confioit en Dieu pour la querelle duquel il estoit persecuté, il passe au travers des feux & des épées le sabre à la main & renverse tous ceux qu'il rencontre; il marche sur le ventre de ceux qui le veulent arrester & s'enfuit dans une forest prochaine où il demeura quelques jours caché, sans que personne sçût où il estoit, sinon un Chinois qui lui portoit secretement à manger Quelques jours aprés il se sauva la nuit dans une forteresse qu'il avoit prés de la Ville, où il fut quelque temps assiegé.

Ces mauvaises nouvelles estant venuës à Vocoxiura, on ne sçauroit exprimer la douleur des Peres, l'apprehension des Portugais & la consternation generale de tous les Chrétiens Comme ils ne doutoient point que les rebelles ne vinssent se saisir d'un poste si avantageux tel qu'estoit ce Port, ils prierent les Peres de se retirer dans les vaisseaux des Portugais, puisque c'estoit sur eux que l'orage infailliblement alloit fondre. Ils suivirent leur conseil. Le Pere de Torrez se sauva dans le Jonc de Consalve-Vasie Portugais & le Pere Loüis Froez qui avoit une grosse fiévre fut porté dans un vaisseau marchand d'un autre Portugais. Le Frere Jean Fernandez entra dans le même bastiment pour l'assister dans sa maladie. A peine estoient-ils sortis du Port que Gotondono se jetta dedans avec ses troupes. On s'attendoit qu'il alloit tout mettre à feu & à sang : mais comme un sage politique il n'exerça aucune violence, pour obliger par cette mode-

XXXVII. *Les Peres se retirent de Vocoxiura & Gotondono s'en rend le maistre.*

ration les habitans à le reconnoître pour Roy. Il se contenta seulement d'y mettre garnison : mais les autres rebelles y estant entrez quelque temps aprés, mirent le feu à l'Eglise, & les Peres la virent avec larmes brûler de leur vaisseau.

XXXVIII. *Le Roy d'Arima est chassé de son Royaume.* En même temps que le Roy d'Omura estoit chassé de son Royaume & que ses Villes estoient prises & brûlées, un des cousins du Roy d'Omura qui s'estoit ligué avec Gotondono & les rebelles prend soudain les armes & se rend maistre d'Arima avec telle vîtesse, que tout ce que put faire le Roy fut de se sauver. Ainsi l'on vit presque en même jour deux Rois & deux freres dépoüillez de leur Royaume & mis en fuite par les ennemis de la Religion Chrétienne en haine de la Foy.

XXXIX. *Etonnement des habitans de Bungo.* Ces nouvelles estant arrivées à Bungo remplirent de joye les Payens, & les Chrétiens de douleur. L'Eglise y fleurissoit par la presence & par les soins du Pere Jean Baptiste des Monts qui y estoit arrivé peu de jour auparavant : mais ces desastre releva le courage aux idolâtres & abbatit celuy des Chrétiens. Et ce qui augmenta leur douleur, c'est qu'on faisoit le mal, comme c'est l'ordinaire, beaucoup plus grand qu'il n'estoit : car le bruit courut par tout que la Ville d'Omura avoit esté brûlée, pillée & saccagée, que le Roy Barthelemy avoit esté poignardé ; que son frere le Roy d'Arima avoit esté dépoüillé de son Royaume & qu'un autre regnoit en sa place ; que les navires des Portugais avoient quitté le Port de Vocoxiura ; que Gotondono avoit brûlé le Bourg & l'Eglise, & qu'il avoit mis tous les Peres à mort.

XL. *Insulte des Payens.* Les Payens triomphoient au bruit de ces desastres & disoient hautement qu'on ne pouvoit plus douter que la Foy Chrétienne ne portast malheur par tout où elle estoit preschée, & que ce ne fût une semence de guerres & de seditions, puisque tous les Rois qui l'avoient favorisée, avoient incontinent éprouvé la colere des Dieux ; que celuy des Chrétiens devoit estre bien foible & bien miserable, puisqu'il ne pouvoit pas défendre ceux qui le servoient & qui l'adoroient ; que s'il avoit quelque pouvoir sur la terre ou quelque bonté pour ses Sujets, il le devroit faire paroistre en les rendant victorieux de leurs ennemis ; qu'on voyoit au contraire qu'ils estoient par tout battus & subjugez par leurs adversaires, & que pour estre Chrétien il falloit se resoudre à estre miserable. Ils ajoûtoient mille autres blasphêmes que les Bonzes insolens faisoient sonner bien haut dans leurs Pagodes.

Il faut confesser que ce fut là une tentation furieuse à ce pauvre peuple nouvellement converti & un scandale capable d'ébranler les plus forts. Ils demeurerent cependant tous constans dans la Foy.

Quant aux Peres qui residoient à Bungo, on ne peut imaginer quelle fut la douleur où ils furent plongez, lorsqu'ils se virent mocquez & insultez par les Bonzes, destituez de tout secours humain & regardez comme les ennemis du repos public, qui portoient le fer & le feu par tout où ils alloient. Mais ce qui les affligeoit davantage, c'estoit la perte qu'ils croyoient avoir faite du Pere de Torrez leur Superieur & du Frere Fernandez les deux fondateurs avec saint François Xavier de l'Eglise du, Japon & du Pere Loüis Froez qui venoit prendre sa place. Cependant comme soldats aguerris & qui mettoient toute leur confiance en Dieu, au lieu de succomber à la douleur, ils alloient consolant les Chrétiens & les affermissoient dans la Foy, en leur representant que Dieu chastie ceux qu'il aime & qu'il éprouve ceux qui le servent; Que la Croix est le partage des gens de bien; qu'on ne peut estre couronné sans victoire, ni vaincre sans combat; que dés lors qu'on veut servir Dieu on doit s'attendre qu'on sera persecuté des hommes & des Demons: que le Fils de Dieu ne fut pas plûtost né que les Princes de la terre se soûleverent contre luy & luy voulurent oster la vie; qu'il a prédit à ses disciples qu'ils seroient haïs & persecutez de tout le monde; que son Eglise ne s'est établie, accruë & fortifiée que par ses persecutions qu'une Religion ne seroit pas divine, si elle n'estoit combattuë par les méchans, & que la marque la plus certaine de sa sainteté, c'est qu'elle ne pouvoit faire alliance avec uacune autre Religion profane. XLI. *Les Peres consolent les Chrétiens.*

Aprés que les Peres eurent tâché de consoler & de fortifier les Chrétiens, ils envoyerent le Frere Almeida sur les lieux pour apprendre ce qui s'estoit passé, & pour rendre les derniers devoires au Pere de Torrez & à ses compagnons. Il eut ordre aussi de voir en quel estat estoient les affaires & de consoler ces pauvres Eglises affligées au dernier point. Comme il estoit connu dans tout le païs, chacun lui crioit qu'il ne passast pas plus outre, & que tout estoit perdu à Vocoxiura: mais luy sans s'étonner poursuivit son chemin & arriva à Tacaxi Bourg du Royaume de Fingo qui touche celuy d'Arima. Il apprit là que les conjurez avoient sauvé a vie aux habitans de Vocoxiura; que les Peres XLII. *Voyage du Frere Almeida vers Vocoxiura.*

Barthelemy qu'ils le reconnoîtroient pour Roy pourvû qu'il renonçast la Foy Chrétienne, qu'il en interdît la profession à tous ses Sujets qu'il rétablît les Temples des Dieux, qu'il chassast les Peres de son Royaume & qu'il ruinast leurs Eglises. Le Roy leur répondit qu'on pouvoit lui oster sa Couronne, mais non pas sa Foy, qu'il se tenoit plus honoré d'estre Chrétien que d'estre Monarque,& qu'il faisoit plus d'estat de sa croix que de son sceptre: Qu'au reste il estoit resolu de combatire jusqu'à la mort, & qu'il esperoit que le Dieu qu'il adoroit, le feroit triompher de tous les rebelles.

Les ennemis ayant receu cette réponse, commencerent à le serrer de plus prés Ils avancent les travaux, saignent les fossez, dressent des machines qui jettoient de grosses pierres dans la place, & qui battoient rudement les murailles. Dom Barthelemy de son costé se défendoit en Roy & en grand Capitaine. Il exhortoit toute sa garnison qui n'estoit presque composée que de Chrétiens, à mourir pour la Foy de JESUS-CHRIST & pour la querelle de leur Prince. Il lançoit des gresles de fléches sur les Ennemis & ruinoit leurs travaux par les sorties frequentes qu'il faisoit.

Mais quelque vigoureuse que fut sa resistance, il ne pouvoit plus tenir longtemps contre une si puissante armée. Car outre que ses troupes diminuoient chaque jour, les uns estant tuez dans les combats, & les autres enlevez par les maladies, les vivres commençoient à lui manquer & il ne pouvoit esperer de secours estant bloqué par mer & par terre. De sorte qu'il n'avoit plus de confiance qu'en Dieu, qu'il prioit incessammeut de l'assister contre des Ennemis qui vouloient détruire sa Religion en détruisant son Empire. Nostre Seigneur eut compassion de son serviteur & l'exauça de la maniere que nous allons dire.

Le vieil Xengandono voyant ses deux enfans dépoüillez en même temps de leur Royaume, & touché sensiblement de la misere du cadet le Roy d'Omura qu'il voyoit reduit à l'extrémité, reprend selon la coûtume du Japon les resnes du gouvernement d'Arima & traite secretement avec un des Chefs de la rebellion lui demandant sa fille pour son petit-fils heritier présomptif du Royaume d'Arima. Le Seigneur entendit volontiers à une proposition qui lui estoit si honorable & si avantageuse Il quitte donc le parti des rebelles & se retire avec ses troupes en un lieu où Xengandono l'attendoit avec son armée.

Les choses estant ainsi disposées, le Pere de Dom Barthelemy lui fait sçavoir qu'il venoit à son secours & qu'il combattroit les rebelles le jour qu'il lui marquoit. Le Roy ayant receu cet avis, encourage ses gens & les asseure qu'ils vont estre secourus.

Le jour marqué estant venu, il apperceut de loin un gros de cavalerie & d'infanterie qui descendoit d'une montagne. Alors il s'arme de la Croix qu'il portoit gravée dans son plastron & dans un étendart que le Pere de Torrez lui avoit envoyé; puis assemblant ses gens, il leur fit à tous prendre une Croix & les anima au combat, leur montrant du doigt le secours qui leur venoit de la terre & celuy qu'ils devoient attendre du Ciel, puisqu'ils combattoient pour la Foy & qu'ils estoient armez du signe victorieux de nostre salut.

XLIV. *Il livre combat & remporte la victoire.*

Pendant qu'il leur parloit les troupes auxiliaires approchoient du camp, & les Ennemis ne se mettoient point en défense, croyant que c'estoit du renfort qui leur venoit: Mais ils furent bien surpris, lorsqu'il les virent donner dans les lignes & forcer les retranchemens. Alors un bruit effroyable s'éleve dans le camp; Les soldats étonnez courent aux armes & cherchent un ennemy qui estoit déja au milieu d'eux. D'autre part le Roy Barthelemy sort avec ses gens & donne de telle furie sur les rebelles qui estoient déja en desordre & en confusion, qu'ils ne songerent plus qu'à se sauver. Il les bat de front, de flanc & en queuë, & ceux qui échapoient à sa fureur tomboient entre les mains de Xengandono son pere qui en faisoit un horrible carnage.

Le bruit de cette attaque s'estant repandu dans les autres quartiers, il n'y en eut pas un qui tint ferme, mais tous prirent la fuite: Et ce qui leur donna plus d'alarme, ce fut le cry victorieux des soldats qui faisoient retentir par tout: *Vive le Roy Sumitanda.* La croix qu'ils portoient sur leurs cottes d'armes estoit un spectable pour eux si terrible, qu'ils n'en pouvoient supporter l'éclat, & presque tous ceux qui se trouverent au combat ont asseuré que pendant le choq on avoit vû dans l'air & sur les troupes du Roy Barthelemy une brillante croix, semblable à celle qui estoit dans son drapeau. Le soldat estant las de tuer & de poursuivre les fuyards, se jetta sur le camp où il se gorgea de butin.

Le Roy Barthelemy aprés avoir remercié d'une si grande victoire, dépescha aussi tost un exprés au Pere de Torrez pour luy en donner avis. Les Portugais à cette nouvelle déployerent

leurs pavillons & leurs étendarts pour marque de leur réjoüissance, déchargerent toute l'artillerie de leurs vaisseaux. Le Pere de Torrez fut sur le point d'aller à Omura feliciter le Roy de sa victoire, & ce qui lui en donnoit plus d'envie, c'est qu'il apprit que son frere le Roy d'Arima y estoit aussi : mais craignant d'irriter son pere Xengandono qui lui portoit une haine mortelle, il se contenta de lui envoyer un Chrétien de marque pour lui faire ses complimens. Le Roy le voyant, l'embrassa tendrement & en pleura de joye, s'imaginant, disoit-il, embrasser le Pere de Torrez. Il luy ordonna de lui dire qu'il iroit bien tôt à Vocoxiura & qu'il repareroit les dommages que la guerre avoit faits aux Chrétiens ; qu'il tenoit le bastard Gotondono & le traître Fariba assiegez & que lorsqu'il en seroit le maître, il iroit se consoler avec lui.

Les troubles estant ainsi appaisez, le Roy fit trancher la teste à deux Seigneurs ses vassaux, qui avoient renoncé la Foy Chrétienne par crainte ou par interest, en disant que ceux qui estoient infidelles à Dieu ne seroient jamais fidelles à leur Prince : mais il recompensa magnifiquement le Chinois qui l'avoit assisté dans sa fuite. Il n'y a point de mer, comme nous avons dit, plus battuë de tempestes que le sont les Royaumes du Japon de seditions. On dit que l'année suivante il y eut encore des troubles dans le Royaume d'Omura : mais on n'en sçait pas les particularitez non plus que du siege de Gotondono & de Fariba. Tout ce que j'ay pû apprendre des lettres de ce païs-là, c'est que quelques rebelles s'estant emparez d'un Chasteau basti sur une haute montagne prés d'Omura, le Roy Barthelemy l'assiegea aussi tost, & ayant laissé ses gens au pied de la montagne, grimpa la nuit avec tren-[illegible]ens des plus braves de son armée jusqu'aux murailles du Chasteau entra dedans sans bruit avec des échelles, tua les Gardes & ouvrit les portes à ses gens qui firent passer tous les rebelles par le fil de l'épée.

XLV. *Les Peres se retirent à Tacaxi.*

Le Pere de Torrez voyant le Port de Vocoxiura desolé entierement, l'Eglise brûlée & les habitans dispersez, fut obligé de se retirer, & de peur que sa presence ne rallumast le feu qui n'estoit pas encore bien éteint, il prit resolution de changer de pôste & de visiter les Eglises prochaines, qui s'estoient senties des troubles d'Omura. Il prit donc la route de Ximabara avec les Freres Almeida & Consalve de Gonzales. Le Gouverneur Dom Leon le receut avec joye, & tous les Chrétiens allerent le visiter en

foule : Mais ayant appris les défentes rigoureuses que Xengandono avoit faites d'avoir aucun commerce avec lui, il ne voulut pas y faire un plus long séjour; mais aprés avoir consolé les Chrétiens & leur avoir prédit ce qui arriva peu de temps aprés, que Dieu les delivreroit bien-tost de ce Tyran, il rentra dans les terres de l'obeïssance du Roy de Bungo & s'en alla à sept lieuës de là visiter l'Eglise de Tacaxi, ce fut l'an 1564. au mois de Fevrier.

XLVI. *Mort du Frere Edoüard de Sylva.*

Pendant qu'il travailloit a cultiver cette vigne, le Frere Loüis Almeida lui amena le Frere Edoüard de Sylva qui desiroit recevoir sa benediction avant que de mourir. Ce jeune Religieux avoit long-temps travaillé pour la gloire de Dieu dans le Royaume de Bungo. Il sçavoit parfaitement la langue du Japon & de la Chine & avoit composé une Grammaire avec un Dictionnaire Japonnois & Portugais, qui estoit d'un grand secours à ceux qui venoient des Indes pour apprendre la langue du païs. Ayant esté envoyé à l'Isle de Canaxiri pour y prescher le Caresme, il le fit avec tant de ferveur qu'il s'oublioit de donner à son corps la nourriture qui lui estoit necessaire, ce qui l'épuisa si fort qu'il tomba malade. Le Frere Almeida que le Pere de Torrez avoit envoyé à Bungo, vint aussi-tost pour le secourir; mais voyant que son mal estoit sans remede, il l'amena à Tacaxi, où il mourut entre les bras du Pere Torrez qui sentit vivement cette perte.

XLVII. *Le Roy d'Arima appelle le P. de Torrez, à Cochinozu.*

Mais il fut consolé par l'arrivée de trois Peres, dont nous parlerons bien-tost & par les nouvelles qu'il apprit de la mort de Xengandono le grand ennemy des Chrétiens. Le Roy d'Arima peu de jours aprés l'invita à venir à Cochinozu pour avoir, disoit-il, quelque conference avec luy & pour reparer tous les dommages que feu son Pere avoit fait aux Chrétiens. Le bon vieillard estoit alors indisposé, ce qui l'empescha d'y aller : mais il l'envoya en sa place le Frere Loüis Almeida que le Roy receut avec une satisfaction extréme. Il lui raconta les dangers qu'ils avoient courus son frere & lui depuis un an, & lui declara le desir qu'il avoit de voir le Pere de Torrez, pour mettre la Chrétienté de Cochinozu sur un meilleur pied qu'elle n'estoit.

Loüis en donna avis au Pere, lequel se trouvant un peu mieux partit aussi-tost & estant arrivé à ce Port desolé par la persecution des Payens, il y trouva les Officiers du Roy qui avoient ordre de faire tout ce qu'il desireroit. Il fit donc premierement redresser la Croix qui avoit esté abatuë, puis bastir une Eglise où il dit la premiere Messe en presence de tous les Chrétiens, qui

s'y

s'y rendirent dès la pointe du jour. Ensuite il fit ses prédications & ses conferences accoutumées qui firent un fruit incroyable & qui essuyerent les larmes de ces Chrétiens affligez.

XLVIII. *Ferveur des Chretiens de Tacuxima.*

Le P. Louis Froez de son côté commençoit à travailler dans le Royaume de Firando, dans Tacuxima & dans Iquixeuqui, qui sont deux Isles, comme nous avons dit, qui relevent de Dom Antoine proche parent du Roy de Firando & un des plus fervens Chrétiens de tout le Japon. Lorsqu'il fut quitte de sa fiévre, il disoit tous les jours la Messe, & le Frere Jean Fernandez préchoit deux fois le jour avec une telle benediction, qu'on avoit plus de peine à moderer la ferveur des Chrétiens, qu'à l'échauffer. L'Eglise étoit remplie jour & nuit de personnes qui venoient y faire leurs devotions. Les uns y demeuroient jusqu'à minuit, méditant sur la Passion de notre Seigneur. Les autres venoient à minuit les relever & y demeuroient jusqu'au jour. Voici ce qu'un Portugais qui étoit sur les lieux en a écrit à son ami.

Je suis persuadé que le saint Esprit habite dans les deux Isles de Dom Antoine, Tacuxima & Iquizeuqui, & il n'y a personne qui puisse comprendre, s'il ne l'a vû de ses yeux comme moy, quelle est l'innocence & la ferveur de ces personnes qui ont vécu si long-tems dans l'idolâtrie. Je n'ay jamais veu de Chrétiens semblables à ceux de Tacuxima: Ils ne voudroient pas souffrir une nuit un Payen chez eux. Tous les Vendredis de l'année pendant que le Pere recite les Litanies, les grands & les petits, les jeunes & les vieux, les peres & les enfans se déchirent si cruellement à coups de foüets, qu'ils tiroient les larmes des cœurs mèmes de rochers. La plûpart des hommes & des femmes se traînent sur leurs genoux jusqu'à une Croix qui est élevée sur une colline où l'on enterre les Chrétiens. Si vous les voyiez en oraison, vous les prendriez pour des Religieux d'Europe les plus unis à Dieu, & il y en a peu qu'ils ne surpassent en jeûnes & en austeritez. Quand je les considere, il me semble que je ne suis pas Chrétien. Vous ne les entendez parler que de Dieu, & il ne sort de leur bouche que des cantique de louange à l'honneur de JESUS-CHRIST *& de sa Sainte Mere. Jamais vous ne les entendez jurer comme font la plûpart des Chrétiens. Ie ne finirois jamais si je voulois m'étendre sur leurs vertus. Tout ce que je puis dire, c'est ce que j'ai dit d'abord, que le saint Esprit est dans ces Isles & qu'il demeure avec les Chrétiens qui les habitent.*

XLIX. *L'Eglise & la maison*

On connoît la véritable vertu par le détachement & par les souffrances. Un Chrétien Japonnois qui servoit les Peres faisant son

des peres sont brûlees.

dre de la cire pour faire des cierges, une étincelle de feu s'attacha à la paille, dont les murailles, qui ne sont que de torchis, sont composées: Et comme le vent étoit grand, le feu se prit à la Sacristie où il travailloit, puis à l'Eglise qui fut brûlée entierement: ensuite à la maison des Peres. De là il gagna les maisons voisines des Chrétiens, dont quinze furent reduites en cendre. On eut bien de la peine à sauver le saint Ciboire & les ornemens necessaires pour dire la Messe.

C'étoit un triste spectacle de voir un grand nombre de pauvres Chrétiens qui avoient perdu tout leur bien & qui étoient sans toit & sans feu au plus fort de l'hyver, exposez au vent & à la neige qui tomboit en abondance, avec leurs femmes & leurs petits enfans qui mouroient de froid. Mais on aura de la peine à croire, ce qui est cependant tres-veritable, que ces pauvres affligez étoient aussi tranquilles que s'ils n'eussent fait aucune perte. Ce n'étoit point leurs biens, ni leurs maisons qu'ils regrettoient: mais la perte de l'Eglise qui seule leur tiroit les larmes des yeux & les soupirs du cœur.

Le Pere Froez qui n'étoit pas encore bien quitte de sa fiévre, eut toutes les peines du monde à se sauver de l'embrasement, il se traîna le mieux qu'il put à la maison prochaine d'un Chrétien, où il demeura long-tems couché sur une natte, n'ayant pour oreiller qu'un morceau de bois. Les autres Religieux outre les ornemens de l'Eglise, sauverent encore quelques mesures de ris, quelques pieces de draps & de toiles qu'ils distribuerent à ces Chrétiens ruinez. Mais ils ne purent sauver un livre que le Frere Jean Fernandez avoit composé en Japonnois, qui fut une perte inestimable.

Dés lorsque les Chrétiens de Firando & des Isles voisines eurent appris ce desastre, ils accoururent tout avec grand nombre d'ouvriers & de materiaux, & en peu de tems l'Eglise fut rebâtie, la maison des Peres reparée & celles des nouveaux Chrétiens remises sur pied au grand étonnement de tous les payens, à qui ces charitez étoient inconnuës.

L. Arrivée de 3 nouveaux P. à Firando.

Quant au Roy de Firando, c'étoit un Prince aussi artificieux que celui que le Fils de Dieu nommoit un Renard. Il portoit une haine implacable aux Chrétiens: mais parce qu'il vouloit attirer les Portugais à ses Ports, il dissimuloit sa passion & ne les traittoit ni bien ni mal. Il l'a fit néanmoins éclater dans la derniere guerre d'Omura: Car il se joignit aux rebelles & ne vou-

lut point recevoir les Peres qui venoient de Vocoxiura, ce qui leur donna toujours depuis de la défiance de sa conduite. D'autre part, comme son Port est un des meilleurs du Japon & que les Portugais y trouvoient un prompt débit de leurs marchandises, ils étoient bien aises d'y aborder.

Pendant que le Pere Froez étoit à Tacuxima, il apprit que deux grands vaisseaux qui venoient de la Chine étoient à la rade de Firando & qu'ils étoient suivis d'un troisiéme nommé de Sainte Croix, qui portoit trois Peres Jesuites au Japon. Le Pere jugeant qu'il étoit de la gloire de Dieu de faire servir la passion de ce Prince au bien de la Religion, & de tirer tous les avantages qu'on pourroit du commerce des Portugais avec lesquels il ne vouloit point rompre, écrivit aux Capitaines de ces navires, qu'il les prioit de se tenir au large & de ne point approcher de Firando que le Roy n'eût accordé quelques articles favorables à la Religion. Les Capitaines qui étoient gens de bien, firent aussi tôt ce qu'il desiroit & mouillerent à deux lieues du rivage. Les Officiers du Roy les étant allé prier d'entrer dans le Port, ils répondirent qu'ils ne le pouvoient faire si le pere Froez ne le trouvoit bon. Ils firent cette réponse pour donner plus credit aux Religieux qui travailloient dans le Japon & pour lui faire connoître en quelle consideration ils étoient auprès du Roy de Portugal.

Le Pere Froez étoit alors à Tacuxima, c'est de là qu'il avoit écrit aux deux Capitaines. Le Roy surpris de leur réponse & de leur résolution, envoya aussi tôt un Exprés visiter le Pere Froez & lui faire des excuses du passé, promettant de mieux traiter les Chrétiens à l'avenir. Sur cette promesse les vaisseaux entrerent dans le Port: mais avant que de les décharger, les Capitaines allerent visiter le Roy & le prierent d'agréer que le Pere Froez s'établît à Firando & que les Chrétiens y bâtissent une Eglise à leurs dépens. Le Roy leur accorda tout ce qu'ils demandoient; mais il ne voulut rien executer que le navire de Sainte Croix ne fût arrivé. Le Pere prévoiant que ce vieux Renard leur donneroit encore le change, écrivit au Capitaine de Sainte Croix qu'il se tînt au large & n'approchât point du Port que le Roy n'eût accompli sa promesse. Ainsi il fut obligé de rappeller les Peres qui étoient à Tacuxima & de les remettre en possession de leur maison, dont ils avoient été chassez. Ils y rentrerent le jour de saint Barthelemy, l'an 1564.

Tous les Chrétiens de Firando voyant dans leur Ville ce grand nombre de Missionnaires, en conçûrent une joye qui ne se peut exprimer, & les Portugais de leur côté ornant leurs vaisseaux de leurs banderolles, déchargerent toute leur artillerie & donnerent des marques extraordinaires de réjouissance. Les trois Peres qui venoient des Indes se nommoient le Pere Melchior de Figneredo, le Pere Baltazar à Costa & le Pere Jean Cabral. Quelque jours aprés ils furent visiter le Roy & le remercierent des graces qu'il leur avoit accordées. Ils furent accompagnez des trois Capitaines & présentez par Dom Antoine de Firando qui les traita magnifiquement au sortir du Palais.

Pendant qu'on bâtissoit l'Eglise, le Pere Jean Cabral fut dire la messe à l'Isle de Tacuxama. Le Pere Froez & le P. a Costa allerent dans les vaisseaux confesser les Marchands & les Matelots. Pour le Pere de Figneredo il prit la route de Cochinozu où étoit le Pere de Torrez & lui présenta les dépêches des Indes comme au Superieur de toute la Mission. Ainsi le Frere Fernandez demeura seul à Firando pour avoir soin des bâtimens qu'il fit tellement avancer, que le huitiéme jour de Decembre fête de l'Immaculée Conception de Notre-Dame l'Eglise fut achevée & le Pere Baltazar a Costa y dit la premiere Messe. Elle fut appellée en Japonnois : *Temmongi*, c'est à dire, porte du Ciel.

LI. *Voyage du P. Froez & du P. Vilela à Meaco.*

Depuis cette recreue de braves Missionnaires, qui fut faite l'an 1564. il y avoit quinze Religieux de la Compagnie de Jesus dans le Japon, sept Prestres & huit qui ne l'étoient pas. Les Prêtres étoient le Pere Cosme de Torrez Superieur de tous, le Pere Gaspar Vilela, le Pere Louis Froez, le P. Jean Baptiste des Monts, le Pere Melchior de Figneredo, le Pere Baltazar a Costa & le Pere Jean Cabral. Ceux qui n'étoient pas Prestres, étoient le Frere Jean Fernandez, le Frere Louis d'Almeida, le Frere Jacques Gonzales, le Frere Arias Sanchez. Les quatre autres étoient Japonnois, sçavoir le Frere Laurens, le Frere Damien, le Frere Augustin & le Frere Melchior. Le Pere de Torrez les distribua tous aux lieux qui en avoient le plus de besoin. Il envoya le Pere Louis Froez à Meaco pour assister le Pere Vilela qui étoit accablé de travail. Le Pere a Costa eut ordre de demeurer à Firando. Le Pere Cabral fut chargé du soin de Tacuxama & des Isles voisines. Le Pere Jean Baptiste des Monts fut envoyé à Bungo. Pour le Pere de Torrez & le Pere de Figneredo, ils prirent leur quartier au Port de Cochinozu comme depuis

propre pour secourir les Chrétiens de Ximabara, d'Arima & d'Omura, où il y avoit encore quelque trouble. Nous les laisserons chacun dans leur poste pour accompagner le Pere Froez & le Frere Almeida dans le voyage qu'ils firent à Meaco.

LII. *Grande resolution d'une Demoiselle de qualité.*

Ils partirent de Bungo le dernier jour de Decembre 1564, & arriverent à Sacay le dernier jour du mois suivant. Dom Sanchez les reçut avec son honnêteté & sa charité accoûtumée. Il avoit une fille nommée Monique, qui étoit une Demoiselle d'une rare vertu & d'une sagesse extraordinaire. On le peut connoître par la résolution qu'elle prit. Car ayant appris que son pere la vouloit marier à un de ses parens de grande qualité, mais qui étoit Payen; elle vint trouver le Frere Almeida accompagnée de sa Gouvernante qui étoit une Dame de mérite, & lui déclara que depuis son Baptême elle avoit conçû un tres grand desir de se consacrer à Dieu & de faire vœu de chasteté perpetuelle, qu'elle étoit resolue de se couper les cheveux & qu'elle prieroit tres humblement son Pere de la mettre le reste de ses jours au rang de ses esclaves; Qu'au reste elle perdroit plûtôt la vie que de consentir au mariage qui se traitoit & qu'elle le supplioit de dire à son pere avant que de s'engager plus avant, la résolution qu'elle avoit prise.

Louis Almeida loua sa résolution & lui fit entendre combien elle étoit agréable à Dieu: *Mais prenez garde*, lui dit il, *Mademoiselle, aux difficultez que vous aurez à vaincre: car vous allez faire un action d'éclat & qui n'a point d'exemple dans le Japon. Monsieur votre pere qui n'a que vous de fille & qui vous aime passionnément, s'opposera à votre dessein; tous vos parens le traiteront de folie; toute la Ville s'en moquera & en fera des railleries. Vous serez le reste de vos jours sans consolation & sans appuy. Quand on veut bâtir un Château, on consulte auparavant si l'on a dequoy fournir aux dépenses; estes-vous assez forte pour resister à tant d'ennemis & pour vaincre tant de difficultez?*

Je sçay bien, répond la Demoiselle, *que cette résolution est grande & au dessus de mes forces: mais j'espere que Dieu me fera la grace de l'accomplir. Pour l'obtenir de sa bonté, je me suis accoûtumée à passer trois jours de la semaine sans boire ni manger, & j'employe tous les jours quelques heures à méditer la Passion de mon Sauveur. Pendant toutes mes devotions je me sens fortement poussée à faire ce vœu; & comme c'est Dieu qui m'inspire ce dessein, je me promets de sa bonté qu'il me donnera le secours necessaire pour l'executer.*

Louis Almeida voyant sa résolution en donne avis à son pere& luy represente qu'il ne pouvoit pas en conscience la marier à un Payen&à un de ses parens. Cette nouvelle étonna DomSanchez, parce que le mariage étoit déja publié & qu'il ne vouloit pas manquer à sa parole. *Cependant je ne veux pas*, dit il, *violenter ma fille, ni rien faire qui déplaise à Dieu. Ie chercheray quelque moyen de rompre l'affaire.* Monique fut ravie d'apprendre la résolution de son pere, & sans differer se consacra à Dieu par un vœu de virginité perpetuelle.

LIII. *Le Pere Froez court risque de perdre la vie.*

Pendant que le Frere Louis étoit à Sacay il y tomba malade. Ce qui obligea le P. Froez de poursuivre son chemin accompagné de 3 Chrétiens & d'un Payen. Ils arriverent à Ozaca lieu de la naissance du Payen qui les logea chez soi. Comme il reposoit la nuit, voilà un grand bruit qu'on fait dans la Ville qui rompit son sommeil. C'étoit le feu qui avoit pris au Château où étoient les trésors d'un Bonze fort riche & ennemi juré des Chrétiens, qui étoit Seigneur d'Ozaca. Le vent étant grand le Château fut réduit en cendres en moins de quatre heures, & le feu gagnant les maisons voisines en brûla jusqu'à neuf cens.

Les habitans étonnez couroient de ruë en ruë pour mettre en lieu d'assûrance les meubles de leurs maisons qu'ils pouvoient sauver: Et comme le Payen où logeoit le Pere étoit d'une des grandes familles d'Ozaca, tous ses parens venoient se refugier chez lui, ce qui obligea le Pere Froez de leur ceder sa chambre. Les Chrétiens qui l'accompagnoient eurent bien de la peïne à lui trouver un lieu pour y passer le reste de la nuit. Enfin ils obtinrent d'une bonne Dame qu'ils connoissoient, une petite chambre au haut de sa maison qui étoit vis-à-vis du Château. Il y fallut monter avec une échelle qu'il retira heureusement après y être monté: Car incontinent après un grand nombre d'Archers vinrent voir s'il n'y avoit pas quelque étranger dans le quartier qui eût mis le feu au Château.

Il fut là toute la nuite attendant à tous momens qu'on vint se saisir de lui. Sur la pointe du jour comme il se disposoit à sortir, il vit toutes les ruës pleines de soldats & un Corps de Garde de trois cens hommes posé devant son logis. Si le Pere craignoit, la Dame qui l'avoit retiré n'avoit pas moins de frayeur : car c'étoit fait de sa vie & de ses biens, si on eût trouvé chez elle un Religieux Chrétien & étranger. Les 3 Chrétiens de leur côté cherchoient toutes les voyes imaginables de le sauver : mais

il n'y en avoit point tant que le Corps-de Garde seroit devant la maison. Enfin ils s'aviserent de le faire sortir par une fausse porte de derriere. Comme ils étoient connus & qu'ils ne portoient point d'armes, ils passerent au travers des soldats le Pere étant au milieu d'eux, sans que personne leur dît mot. C'est ainsi que Dieu rend invisibles ceux qu'il veut sauver & qu'il aveugle ceux qui les veulent perdre. Etant échappez de ce danger, ils marcherent tout le jour dans une raze campagne où il y avoit plus d'un pied de neige; & ayant trouvé sur une petite riviere un bateau qui alloit à Meaco, ils y arriverent le dernier jour de Janvier.

LIV. *Il arrive à Meaco.*

Dieu sçait la joye que reçut le Pere Vilela à son arrivée. Le P. Froez fut surpris de le voir, aussi blanc & aussi cassé que s'il eût eû quatre-vingt ans, lui qui n'en avoit alors que quarante-deux. Il ne cessoit cependant de prêcher & de confesser, & il traduisoit même quantité de beaux livres en langue Japonnoise; entr'autres *la vie des Saints*: Car cette langue étrangere lui étoit devenue presque aussi naturelle qu'à ceux du païs. Il y convertit plusieurs Seigneurs de la Cour & même le beau-frere du Roy de Mino.

IV. *Le beau pere du Cubo visite les Peres & mange avec eux.*

Comme il étoit estimé & cheri des Grands & favorisé même du Cubo qui le voyoit assez souvent avec des marques de distinction tres-particuliere, il lui vint en pensée d'inviter le beau-pere du Cubo à prendre un repas chez lui. Ce prince y vint avec plusieurs personnes de marque, qui desirerent après le repas d'entendre parler de la Loy de Dieu. Le Pere Vilela les entretint durant une heure & leur fit avoüer qu'il n'y avoit point au monde de loy plus sainte que la nôtre. Il y avoit parmi les invitez un Cavalier Chrétien qui les pria d'entendre deux jeunes enfans, qui demeuroient chez le Pere Vilela en qualité de Pensionnaires & qu'il avoit dressez à un combat agréable sur la Religion. L'un faisoit le Chrétien & l'autre le Payen. Ils disputerent assez long temps avec chaleur, & le Chrétien triomphoit toujours de son adversaire. L'assistance prit un tres grand plaisir à ce jeu sçavant, & le beau-pere du Cubo promit qu'il feroit ensorte que le Cubo & sa fille eussent le même divertissement. Ils entrerent dans l'Eglise avant que de s'en retourner & se mirent à genoux devant l'image de notre Sauveur qui leur plut extrémement.

Quelque temps après le Pere Vilela baptisa le Secretaire de

Mioxindono & un Cavalier domeſtique de l'Empereur, qui étoit Seigneur d'une grande partie du Royaume de Jamba. Tout rioit aux Chrétiens à Meaco, & l'Egliſe étoit comme un arbre dans le Printemps, tout eſt en fleurs & en bourgeons; mais il ſurvint une horrible tempête qui enleva toutes ces belles eſperances. C'eſt ce que nous allons voir dans le livre ſuivant.



HISTOIRE



HISTOIRE DE L'EGLISE DU JAPON.

LIVRE CINQUIE'ME.

ARGUMENT.

Les Grands Seigneurs du Japon visitent le Cubo au commencement de chaque année. Quels honneurs ils luy rendent & de quelle maniere ils sont reçûs. Le Pere Vilela & le Pere Froez luy vont rendre leurs respects. Ils en reçoivent un accueil favorable. Revolte des deux Ministres contre le Cubo. Trahison de Mioxindono. Le Cubo s'enfuit, puis retourne en son Palais. Il est tué par les rebelles. Sa mere & ses enfans sont égorgez. L'Imperatrice sa femme a la teste coupée. Les Peres Jesuites sont bannis de Meaco & se retirent à Sacay Le Pere Vilela est rappellé à Bungo. Portrait de Nobunanga. Il leve une armée pour rétablir le frere du Cubo dans ses Etats. Il créé Vatadono son Lieutenant General.

Son armée & celle des rebelles se trouvent campées devant Sacay. Effet admirable de la charité Chrétienne. Vatadono combat les traîtres & les défait. Nobunanga se rend maître de Meaco & rebastit le Palais. Vatadono travaille à rétablir le Pere Froez à Meaco. Le même Pere visite Nobunanga & presente le defy à tous les Bonzes. Il obtient du Cubo des lettres d'établissement. Il dispute avec un Bonze en presence de Nobunanga. Discours de l'immortalité de l'ame. Nouvelle entreprise du Bonze contre le Pere Froez. Il écrit insolemment à Vatadono. Le pere est obligé de porter ses plaintes à Nobunanga en son Royaume de Mino. Le Roy luy fait un grand accuëil: mais Vatadono est disgracié par la malice du Bonze. La verité est reconnuë & il retourne en grace. Les deux traîtres font la guerre à Nobunanga. Ils sont défaits. Mort déplorable de Vatadono. Nobunanga fait égorger les Bonzes de Frenoxama & brûler leurs Monasteres. Estat de l'Eglise de Bungo & de celle de Firando. Combat naval. Mort du Frere Fernandez. Mission des Peres au Royaume de Gotto. Le Frere Almeida & le Frere Laurens preschent devant le Roy qui est gueri par Almeida d'une grande maladie. Plusieurs personnes de qualité se convertissent. Un Seigneur se revolte contre le Roy. Les Chrétiens se distinguent dans le combat & remportent la victoire. Le fils du Roy de Gotto reçoit le Baptéme. Le Pere de Torrez visite le Roy d'Omura lequel dispose toute sa famille à recevoir le Baptéme. Les Peres Jesuites tiennent une Congregation Provinciale. Mort du Pere de Torrez & ses belles actions. Les Bonzes veulent tuer Dom Loüis illustre Chrétien. Resolution d'un jeune enfant. La persecution excitée dans l'Isle d'Amacusa contraint le Frere Almeida de s'en retirer. Constance admirable de Dom Loüis fils du Roy de Gotto Tous les Chrétiens jusqu'aux enfans veulent mourir pour la Foy. Grande résolution du Pere Valignan. Le Pere Cabral visite

Nobunanga. Il renvoye le Pere Lopez aux Indes. Conversion merveilleuse d'un méchant Bonze.



I. *Les grands Seigneurs du Japon visitent le Cubo au commencement de chaque année.*

Es Rois & les Seigneurs du Japon ont coûtume au commencement de chaque année de visiter le Cubo & de luy offrir des presents. Ils y vont tous richement parez & avec un train magnifique, qui est cependant reglé: Car ceux qui ont cent mille livres de rente, ont cent personnes à leur suite; les autres plus ou moins selon leurs facultez. Il faut passer trois grandes cours pour arriver au Palais de l'Empereur. Il y a à chaque cour des Tours & des Corps de Garde où est arboré son étendart qui porte ses armes en broderie. Les grands Seigneurs logent dans la premiere enceinte du Château. Ceux qui visitent l'Empereur y entrent avec le nombre de gens qui leur est permis. Lorsqu'ils entrent dans la seconde cour où demeurent les Princes & les Conseillers d'Etat, ils n'en peuvent avoir que vingt & nul n'y ose paroître à cheval. Les personnes de grande qualité y sont portez dans des palanquins, ou dans des chaises; les autres y entrent à pied. Pour la troisiéme enceinte du Palais où demeure l'Empereur nul n'y entre qu'à pied & sans suite. Les plus grands Seigneurs ont seulement deux valets & un jeune garçon qui porte leurs souliers. Ceux qui sont de moindre qualité n'ont qu'un valet & un garçon qui porte leur chaussure, les autres n'ont que le garçon sans valet. Quoy qu'il y ait des Gardes sans nombre dans toutes ces cours & que tout le monde y aborde de toutes parts, on n'y entend pas le moindre bruit, tout y est dans le respect & dans le silence comme si on étoit devant l'Empereur: Car il y a par tout des gens disposez pour empêcher le desordre, & ceux qui font le moindre bruit sont punis de mort.

II. *Le Thrône du Cubo, & comme il reçoit les Seigneurs.*

Le Cubo se met dans son Thrône pour donner audience aux Ambassadeurs étrangers & pour recevoir les presens des Rois & des Seigneurs qui viennent luy faire hommage. Ce Thrône est dans une grande sale tenduë de tapisseries d'une richesse inestimable; & pour y aller on passe par plusieurs autres sales richement parées. Les colonnes qui soutiennent le Thrône & les sept degrez pour y monter sont d'or massif & sont couverts de tapis d'une beauté surprenante. Les quatre Princes du Sang sont assis derriere l'Empereur. Les quatre premiers Ministres d'Etat sont à sa droi-

te & quatre Gentilshommes des plus qualifiez de l'Empire à sa gauche. Il y a outre cela autour du Thrône plus de trois cens autres Gentilshommes de la premiere noblesse. Le dais du Thrône est d'or massif. Les quatre coins sont chargez de quatre grands dragons de même matiere. Le plat-fonds est tout d'or enrichi de belles figures & semé de quantité de diamans d'une grosseur extraordinaire. Le dais est soûtenu de quatre grosses colonnes toutes étincelantes de pierreries.

III. *Comment il reçoit les Seigneurs.* C'est entre ces colonnes que l'Empereur reçoit les presens & les hommages des Princes ses vassaux & qu'il donne audience aux Ambassadeurs étrangers. Il est assis à la mode des Orientaux sur un riche tapis les jambes en croix. La robbe de dessus est couverte d'une broderie d'or & fermée en haut par une agraffe d'or où sont enchassées des perles tres-fines & de fort gros diamans. On voit par l'ouverture de cette robbe une ceinture large, brodée d'or & semée de perles, & ce qui luy sert de haut de chausses est une toile d'or greslée de perles qui font des figures differentes. Il est là comme une divinité qui reçoit les presens sans dire un seul mot & sans faire aucun signe à ceux qui se prosternent devant son Thrône. Il tient un éventail en sa main comme font tous ceux de la Chine & du Japon, & lorsque quelque Bonze de grande autorité se presente devant luy, il incline tant soit peu son éventail qui est une marque d'estime & de distinction. Il n'y a que les Princes & les Grands Seigneurs qui soient introduits à sa presence : Les autres quoy que tres-puissans & chargez de riches presens, n'ont point cet honneur.

IV. *Le P. Vilela & le P. Froez visitent le Cubo.* Le Pere Froez arriva, comme j'ay dit, à Meaco le dernier jour de Janvier & c'étoit au mois de Février que commençoit l'année. C'est pourquoy la Ville étoit pleine de tous les Grands de l'Empire qui arrivoient de toutes parts pour faire leur cour à l'Empereur. Depuis que le Pere Vilela fut rappellé à Meaco & qu'il eut pouvoir de s'y établir par ordre du Cubo, il alloit de temps en temps le salüer avec les Grands du Japon & il en étoit toûjours bien mieux receu que ne l'étoient les Bonzes, ce qui leur donnoit bien du chagrin. Il y alloit ordinairement avec un surplis & une étole : mais lorsqu'il fallut luy presenter le Pere Loüis Froez, comme c'étoit le commencement de l'année & que tous ceux qui alloient faire leur cour étoient tous couverts d'or & de pierreries, le Pere Vilela, pour honorer le Prince & pour soûtenir la majesté de nostre Religion, outre son surplis & son étole,

fit faire une espece de robbe à grandes manches doublées de brocatelle & bordée d'un molet d'or. Le chaperon en étoit orné & frangé en lozanges : De sorte qu'il ressembloit à une espece de Pluvial qui est un des ornemens de l'Eglise. Pour le Pere Froez il étoit décemment vêtu de noir. Ils marcherent en cet estat accompagnez d'une vingtaine de Chrétiens des plus considerables de la Ville, depuis leur maison jusqu'au Palais du Cubo distant d'un bon quart de lieuë, le long d'une grande ruë tirée à la ligne.

Lorsqu'ils furent arrivez à la porte du Palais, ils trouverent un Corps de Garde composé de quatre cens soldats. La basse cour estoit pleine de grands Seigneurs qui leur firent beaucoup d'honnestetez. Quelques-uns même les accompagnerent jusqu'à la premiere Sale où il fallut s'arrester. De là ils furent conduits de chambre en chambre jusqu'à la grande Sale où le Cubo donnoit audience. Aprés luy avoir fait une profonde reverence, ils luy firent leurs presens qui consistoient en un grand miroir de cristal, un peu de musc, de la civette & autres petits bijoux qui ne sont d'aucun prix en Europe & qui sont fort estimez au Japon pour leur rareté. L'Empereur témoigna les agréer & même les en remercia.

V.
Ils sont tres-bien receus.

A peine estoient-ils hors de la chambre, qu'un grand Seigneur vint de la part de l'Empereur leur dire que son maître desiroit voir de plus prés, le beau manteau que portoit le P. Froez. Le Pere le lui donna & demie heure aprés on le luy rendit. Je ne sçay ce qu'avoit ce vétemēt pour donner dans les yeux d'un Prince qui voyoit dans son Palais tout ce que la nature & l'art ont de plus rare & de plus précieux. Et ce qui augmente mon étonnement, c'est que je trouve dans la relation d'un auteur tres-celebre, que le Pere luy-même avoit fait ce manteau & l'avoit doublé de quantité de vieilles étoffes de diverses couleurs qu'il avoit ramassées. A la verité je ne trouve pas étrange qu'un Missionnaire sçache faire des habits : Les Prédicateurs qui vont prescher l'Evangile jusqu'au bout du monde doivent imiter saint Paul, lequel se faisoit tout à tous, & qui aprés avoir parlé divinement dans un Areopage, s'en alloit travailler de ses mains pour gagner sa vie : Mais j'ay de la peine à croire qu'un Empereur à qui l'on a fait present des plus riches étoffes du monde, pût admirer un manteau composé de pieces raptacées. J'aime donc mieux croire que c'est la forme qui estoit nouvelle au Japon qui luy donna la curiosité de le voir.

Quoy qu'il en soit, aprés qu'on luy eut rendu son vétement,

on le mena dans l'appartement de la mere du Cubo, qui étoit au milieu d'une troupe de Dames de la premiere qualité, assise devant une espece d'oratoire tres bien orné, sur lequel on voyoit une Statuë d'Amida en forme d'un petit enfant, portant sur sa teste un riche diadéme qui étoit environné de rayons dorez. Il y avoit dans la chambre de cette Princesse tant de silence, de modestie, d'ordre & d'honnêteté, qu'on l'eût prise pour une maison Religieuse dont l'Imperatrice eût été la Superieure. Elle receut les presens que luy fit le Pere avec beaucoup de joye & luy fit l'honneur de luy presenter du *Cha* dans un vase précieux suivant la coûtume du païs, dont elle goûta la premiere ; ensuite elle luy donna elle-même au bout de certains petits bastons de la *zacane* qui est une espece de conserve fort estimée dans le Japon.

Le jour suivant le Pere Vilela fut rendre ses civilitez à Mioxindono & à Daxandono, qui étoient Lieutenans Generaux du Cubo & qui demeuroient en leurs Châteaux prés de Meaco. Ces faveurs du Prince & de toute sa Cour firent que plusieurs Seigneurs vinrent entendre le Pere & visiter l'Eglise, lesquels touchez de ses discours demanderent le Baptême. L'un étoit Gouverneur de Nara. Le second, premier Valet de Chambre du Cubo & Seigneur de Taqui. Le troisiéme, grand Seigneur du Royaume de Bomi nommé Darie frere de Vatadono, dont nous parlerons souvent cy-aprés ; & plusieurs autres qu'il seroit trop long de rapporter.

VI. *Revolte contre le Cubo.*

L'Eglise de Meaco étoit en ce temps-là la plus florissante de tout le Japon, & les ouvriers Evangeliques faisoient de si grandes pesches, qu'ils ne demandoient que du secours pour décharger leurs filets dans la barque de saint Pierre : mais le Demon excita une tempête qui renversa l'Empire, fit perir le meilleur de tous les Princes, abolit la Religion, excita des guerres & remplit toutes les Provinces de feu & de sang. Voicy comme la chose se passa.

Le Cubo avoit deux Ministres d'Etat dont j'ay parlé ; l'un nommé Mioxindono qui étoit un homme d'une profonde dissimulation & comme le Chancelier de son Empire. L'autre s'appelloit Daxandono & faisoit l'office de Connestable. C'étoit le plus cruel, le plus fourbe & le plus ambitieux de tous les hommes. L'Empereur qui avoit un esprit fort doux & un naturel si obligeant, qu'il sembloit n'être monté sur le throne que pour re-

pandre des graces, tenoit depuis dix-huit ans les resnes de l'Empire & le gouvernoit avec tant de paix, que jamais Empereur ne fut plus aimé que luy. Mioxindono étoit son favori & son confident. Comme ce rusé politique sçavoit bien faire sa cour, il entra si avant dans ses bonnes graces, que ce bon Prince eût volontiers partagé l'Empire avec luy. Il luy faisoit des graces sans fin : mais comme le feu s'augmente à mesure qu'on y jette du bois, tous les honneurs qu'il recevoit ne faisoient qu'accroître son ambition. Sa passion alla jusqu'à tel point qu'il resolut de ravir à son maître la Couronne qu'il ne luy pouvoit donner : Et parce qu'il n'y avoit que Daxandono qui pût s'opposer à ses desseins, il crut qu'il le devoit rendre complice de sa perfidie.

Il le va donc trouver & aprés mille protestations d'une fidelité inviolable, il luy marque sa douleur de ce que le Cubo ne le traitoit pas selon son merite & ne reconnoissoit pas les grands services qu'il luy avoit rendus ; que Daxandono meritoit mieux de porter la Couronne que luy ; que c'étoit un Prince lâche & effeminé qui donnoit tout à ses plaisirs & qui joüissoit depuis trop longtemps d'un bien qui ne luy appartenoit pas ; qu'il pourroit bien trouver des gens qui suivroient son exemple & qui luy ôteroient la Couronne qu'il avoit enlevée à son maître ; Que c'étoit une chose insupportable qu'il se fût emparé des Etats du Dairi & qu'il ne luy laissât que des titres d'honneur imaginaires ; que pour luy il étoit accablé de ses bienfaits, mais qu'étant plus sensible à la justice qu'à ses propres interêts, il étoit plus touché de l'injure qu'on faisoit à son ami que de toutes les graces qu'on luy pouvoit faire, & qu'il seroit content de passer le reste de ses jours dans un Monastere, pourvû qu'il vît Daxandono sur le Thône.

Mioxindono ayant par de semblables discours ébranlé l'esprit d'un homme qui ne valoit pas mieux que luy, & voyant qu'il avalloit l'appas assez avidement, il luy ouvre son dessein & tous deux conspirent contre le Cubo. C'est ainsi que Dieu vengeur des crimes permet ordinairement que les méchans tombent dans la fosse qu'ils ont creusée aux autres : Car le Cubo s'étant autrefois ligué avec un Ministre d'Etat comme luy, s'étoit revolté contre le Dairi qui n'aimoit que ses plaisirs & s'étoit rendu maistre de son Empire ; & voilà Dieu qui permet que deux de ses Sujets se soûlevent aussi contre luy & luy ôtent la Couronne & la vie : tant il est vray qu'on souffre tôt ou tard ce qu'on fait souffrir aux autres, & qu'on reçoit à bonne mesure le bien & le mal qu'on a fait.

Le dessein donc estant formé, ils amassent l'un & l'autre secrettement des troupes, donnent le mot à leurs amis & à leurs vassaux & font en peu de temps un corps d'armée de douze mille hommes. Il y avoit peu de temps que le Cubo avoit élevé Mioxindono à de nouvelles dignitez & qu'il luy avoit fait des graces fort extraordinaires. Ce monstre d'ingratitude faisant semblant d'aller remercier l'Empereur, approche jusqu'à demie lieuë de Meaco, sans que personne se doutast de son dessein; car il faisoit courir le bruit qu'il alloit remercier l'Empereur des biens qu'il luy avoit faits & des nouvelles dignitez dont il l'avoit honoré.

VII. *Trahison de Mioxindono.* Il entre donc dans le Palais, & aprés quelque discours il prie le Cubo de luy faire l'honneur de se trouver à un festin qu'il luy avoit préparé dans un Monastere de Bonzes proche de la Ville. L'Empereur qui estoit un Prince fort éclairé & qui sçavoit qu'il y avoit des troupes autour de Meaco, se voyant invité à un festin commença à entrer dans quelque défiance & s'en excusa le mieux qu'il put. Mais le traître joüa si bien son personnage & le pressa d'une maniere si engageante, qu'enfin le bon Prince y consentit, pourvû que ce fût dans le Palais & dans l'appartement de sa mere. Cette partie fut faite le Samedy d'aprés la Pentecôte, l'an 1565.

VIII. *Fuite du Cubo.* La nuit suivante le Cubo faisant reflexion sur ce festin où il estoit invité & sur les troupes qui approchoient de Meaco sans ses ordres, entra plus que jamais en doute qu'il n'y eût quelque dessein formé contre luy. La dignité où il avoit élevé Mioxindono, sa confidence dont il l'avoit honoré, les graces & les bienfaits dont il l'avoit comblé, ne luy permettoient pas de croire qu'il eût l'ame assez noire, pour attenter sur la vie d'un Prince qui ne vivoit que pour luy faire du bien. D'autre part repassant par son esprit toutes les paroles & les démarches de ce traître, ce parti de plaisirs & les avis qu'on luy avoit donnez, enfin des troupes qu'il commandoit, il ne sçavoit que croire.

Quoy, disoit-il, *leve t'on des troupes sans mes ordres, & un Sujet invite-t'il les armes à la main son Prince à un festin? Pourquoy ne m'a t'il pas fait sçavoir qu'on voyoit un corps d'armée autour de Meaco? Pourquoy ne m'en a t'il pas dit le sujet? Qui l'a levé? qui le commande? Sans doute on en veut à ma vie?* Comme ce Prince avoit un esprit penetrant, il sentit la trahison qui se brassoit contre luy & se levant sur le minuit, il monte à cheval,

sort

sort de la Ville dans le dessein de se jetter dans une de ses forteresses.

Lorsqu'il fut à une demie lieuë de Meaco, il découvre sa crainte & la résolution qu'il avoit prise à quelques Seigneurs de sa suite. Ceux-cy luy representerent aussi-tôt qu'il n'y avoit point d'apparence qu'on eût formé quelque dessein contre luy; Que jamais Prince n'avoit été plus aimé, ni plus estimé de ses Sujets qu'il l'étoit; que s'il y avoit un rebelle dans son Empire, il seroit aussi-tôt mis en pieces par ses soldats; Que de tous les hommes il n'y en avoit point dont il dût moins se défier que de Mioxindono, puis qu'il n'avoit reçû que des graces de sa Majesté, & que le cœur humain n'étoit pas capable d'une ingratitude si monstrueuse: Qu'au reste il n'étoit pas de la sagesse & de la valeur d'un si grand Prince de s'enfuïr devant un de ses Sujets sur une apprehension vaine & sans fondement; que cette retraite porteroit grand préjudice à son honneur & à son autorité; que sa seule presence suffiroit & pour intimider une armée de rebelles & pour la mettre en fuite s'il y en avoit; que son absence au contraire leur enfleroit le courage & les rendroit plus insolens; Que toute la ville de Meaco au moindre bruit prendroit les armes pour sa défense, & qu'il n'avoit point de Gardes ni de Seigneurs dans son Palais qui ne le couvrissent de leurs corps contre tous les traits de ses ennemis; Qu'il n'y avoit qu'une poignée de gens en campagne qui suivoit Mioxindono, pour rendre son festin & sa reconnoissance plus illustre; Qu'il pouvoit observer sa démarche & que s'il approchoit du Chasteau, il luy seroit facile ou de mettre le Bourgeois sous les armes, ou de s'échapper avant qu'il se rendît maître de toutes les avenuës.

IX. *Son retour au Palais.*

Le Prince persuadé par ces raisons, & craignant sur tout de marquer quelque foiblesse, rebrousse chemin & rentre doucement dans son Palais. Cependant sa fuite & son retour ne purent se faire si secrettement que Mioxindono n'en eût avis, & craignant de manquer son coup, il fit semblant le Dimanche matin d'aller à une lieuë de Meaco, à une devotion de Bonzes. Il sort donc sous ce prétexte & prenant soixante chevaux, s'en va trouver Daxandono, auquel il represente qu'il n'y avoit point de tems à perdre, que l'Empereur entroit en défiance & qu'il falloit au plûtost executer leur dessein.

Ayant pris leurs mesures, Mioxindono entre secretement dans la Ville avec une partie de ses gens & les place sur le bord du

fossé du Chasteau vis-à-vis du pont-levis. Daxandono arrive en même temps avec les siens & se saisit de toutes les portes & de toutes les avenuës du Palais, afin que nul ne pût évader. Le beaupere de l'Empereur, dont nous avons parlé, entendant du bruit & voyant des troupes autour du Chasteau, se presente sur le pont pour voir ce que c'estoit. Les deux rebelles luy dirent *Tenez, Monsieur, portez ce billet au Cubo & rendez-nous réponse au plûtost.* Le Prince prend le billet, l'ouvre, & le lit, & voyant qu'ils demandoient que l'Empereur fist promptement mourir sa femme & plusieurs autres Seigneurs de la Cour qu'ils marquoient, il entre en furie, reproche à Mioxindono son ingratitude & sa trahison, fait rapport à l'Empereur de ce qui se passe & tirant son poignard se fend le ventre en sa presence & tombe mort à ses pieds.

X. *Sa mort.* Les Conjurez voyant que le Cubo estoit averti de leur dessein, sans perdre temps mettent le feu aux quatre coins du Palais pour l'obliger ou de se rendre à discretion, ou d'estre brûlé tout vif. Le pauvre Prince estoit alors avec sa mere & voyant le feu qui l'environnoit de toutes parts, prend deux cens hommes d'élite qu'il avoit auprés de lui, & le sabre à la main sort de son Palais, se jette au milieu des rebelles, abbat à droite & à gauche tout ce qu'il rencontre, & tâche de se faire passage au travers des corps morts. Lorsqu'il fut un peu avancé les rebelles l'environnerent de toutes parts & l'attaquerent à coup de sabre & à coups de fleche. Il receut d'abord un coup de fléche à la teste; puis deux coups de sabre sur le visage, & quoi qu'il fût tout en sang, cependant il combattoit comme un lyon, jusqu'à ce qu'un des rebelles luy porta un coup de lance à la poitrine qui le perça & le jetta mort par terre.

Il y eut cent de ses gens tuez avec luy qui combattirent tous en desesperez : mais un Page de treize à quatorze ans se distingua dans ce combat par sa fidelité & par son courage. Cet enfant voyant son Maître mort, sans considerer sa foiblesse & son danger, se jette sur les ennemis & quoi qu'il fût couvert de sang & qu'il eût en tête des bataillons, il ne cessoit de tuer & de blesser, d'attaquer & de défendre. Sa valeur surprit les deux chefs de la revolte qui crierent qu'on lui sauvast la vie : mais lui ne voulant point survivre à son Maître & voyant qu'on le vouloit lasser pour se saisir de luy, aprés avoir reproché aux ennemis leur perfidie, tourne ses armes contre lui-même & se fend le ventre de plu-

sieurs playes qui luy osterent la vie.

XI. *Sa mere & ses enfans sont égorgez ou blessez.* L'Empereur estant mort, les traîtres entrent dans le Palais dont le feu en avoit déja consumé une partie, & cherchent le reste de sa famille pour l'exterminer entierement. Sa mere avec ses filles & toutes les Dames de la Cour s'estoient retirées dans un appartement que la flâme n'avoit pas encore gagné, & ne sçavoient quelle mort choisir, ou celle du fer, ou celle du feu. Mais lorsqu'elles virent entrer les rebelles le coutelas en main, alors elles jetterent des cris lamentables & embrassant leur Amida, conjuroient ces barbares de leur sauver la vie : mais eux sans estre touchez de leur misere & sans avoir égard, ni à leur sexe, ni à leur qualité, ni à leurs larmes, ni à leurs prieres, ni au respect de leur Amida qu'elles tenoient entre leurs mains, les taillerent toutes en pieces, horsmis deux petites filles qui se jetterent entre les jambes des soldats & qui furent sauvées par un Chrétien qui en eut pitié. Le reste des Officiers qui estoient dans les tours avec leurs femmes & leurs enfans, furent tous consumez par le feu.

XII. *Mort de l'Imperatrice.* Il n'y avoit que l'Imperatrice qui s'estoit échappée, & c'étoit à elle principalement que les conjurez en vouloient. Aprés l'avoir bien cherchée, on la trouva trois jours aprés ce carnage dans un Monastere de Bonzes à demie lieuë de Meaco, où elle s'estoit sauvée. Les deux Chefs en estant avertis envoyerent deux soldats avec ordre de lui trancher la tête. C'estoit une jeune Princesse de vingt-sept ans, que sa beauté, sa modestie, sa pieté & son courage plus que viril rendoient digne d'une Couronne. Ayant appris qu'elle estoit découverte & qu'on l'alloit faire mourir, elle écrivit un billet aux deux Chefs de la conjuration à peu prés en ces termes.

Je meurs, traîtres ingrats, & ce qui me console, c'est que je ne vous seray point obligée de la vie, comme je le serois si vous me l'aviez conservée. Ce qui me fasche, c'est que je vous seray obligée de ma mort, qui est la plus grande grace que je puisse recevoir de deux monstres d'ingratitude, puisqu'elle me va faire passer dans l'autre monde où je trouveray l'Empereur mon Epoux & où je chercheray s'il y eut jamais sur la terre d'hommes aussi méchants que vous. Vous avez fait mourir le meilleur de tous les Princes & le plus obligeant de tous les Maistres, qui n'a jamais commis d'autre crime que de vous avoir aimez. Je n'ay rien à me reprocher dans ma vië que de vous avoir mis dans ses bonnes graces: C'est pour cela que je meurs & que je me juge

digne de ce chastiment. Vous pensez m'estre cruels en me faisant mourir: vous le seriez davantage en me laissant vivre, & si vous ne m'aviez pas accordé cette grace, je me la ferois faite à moy-même. Je laisse aux justes Dieux la vengeance d'un crime que les hommes ne sçauroient punir comme il merite, & comme vostre ingratitude n'a point d'exemple, j'espere de leur justice que vostre chastiment n'en aura point.

Elle donna ce billet à une de ces filles qui s'estoit sauvée avec elle, & voyant que les soldats l'attendoient dans une salle, elle s'adresse à son Dieu Amida & prosternée devant luy, luy dit: *Vous sçavez que je suis innocente, ô Dieu que j'ay honoré toute ma vie! Cependant je meurs avec joye, ne doutant point que cet Arrest ne vienne de vous & que la mort me donnera entrée dans le sejour des Bienheureux, où je joüiray eternellement de la compagnie de mon cher époux.* Ayant dit cela elle remercie les Bonzes du soin qu'ils avoient pris d'elle & des services qu'ils luy avoient rendus. Puis levant trois fois les mains au Ciel, elle invoqua son Idole Amida & demanda pardon de ses pechez. Le Superieur des Bonzes l'ayant asseurée qu'ils luy estoient pardonnez, elle passa dans la salle, où s'estant mise à genoux & proferant le nom d'Amida, le Bourreau luy trancha la teste. Ainsi mourut cette Princesse, qui eût esté sans doute l'appuy de la Religion Chrétienne & un miracle de vertu, si le Pere Vilela eût pû comme il esperoit avoir quelque conference avec elle: mais Dieu qui voulut châtier le Cubo de son ancienne perfidie, envelopppa dans son malheur celle qui en estoit complice, ou du moins qui joüissoit des biens & des honneurs que l'injustice luy avoit acquis.

Il ne restoit plus de la famille de l'Empereur qu'un de ses jeunes freres, qui estoit Bonze & renfermé dans un Monastere. Comme il avoit renoncé au monde pour se consacrer au service des Dieux, ils ne le firent point mourir, mais ils se contenterent de le tenir prisonnier. Nous verrons comme Dieu se servit de cet esclave infortuné pour tirer vengeance de ces deux rebelles. Tous les corps de ceux qui avoient esté tuez au service de l'Empereur furent brûlez, leurs maisons pillées & rasées. Il n'y eut que le corps du Cubo que les Bonzes demanderent & qui fut enterré honorablement.

Un Gentilhomme qui estoit à son service retournant d'un pelerinage de devotion, & voyant son Maistre tué, son Palais brûlé & toute sa famille éteinte, s'en alla sur son tombeau, & aprés avoir versé des torrens de larmes & donné mille imprecations aux

auteurs de sa mort, s'ouvrit le ventre sur son tombeau, & arrosa de son sang les cendres de son Prince mort, n'ayant pû le verser pour luy pendant sa vie.

Le Cubo estant mort, le Pere Vilela & le Pere Froez crurent que c'estoit fait de leur vie: C'est pourquoy le jour de la sainte Trinité ils se retirerent dans l'Eglise pour implorer l'assistance de Dieu & pour verser leur sang au pied des Autels. Leur mort paroissoit inévitable, parce que Daxandono tuoit ou bannissoit tous ceux qui avoient esté considerez de l'Empereur. De plus, parce qu'il estoit de la Secte des Bonzes Foquexus ennemis irreconciliables des Chrétiens. Aussi avoit-il déja fait brûler leurs maisons & leurs villages & on estoit bien asseuré qu'il ne ménageroit pas des étrangers, dont la Loy condamnoit hautement sa perfidie. Cette crainte fut augmentée par l'avis qu'un grand Seigneur Chrétien fit donner aux Peres, qu'ils eussent à se retirer en un lieu d'asseurance, & que ceux qui avoient fait mourir leur Prince naturel n'épargneroient pas des étrangers. Mais ce qui fit desesperer de leur salut, fut ce que leur manda le Secretaire de Mioxindono, qui estoit un tres-bon Chrétien & tres-fidele amy des Peres: Car aprés leur avoir protesté que ni luy, ni les trois cens Gentils-hommes Chrétiens qui estoient au service de son Maistre, n'avoient rien sceu de son dessein qu'aprés que le coup fut fait, il les avertissoit que le bruit de la Cour estoit qu'on les alloit faire mourir & qu'il feroit tout son possible pour détourner ce coup, qui luy seroit plus sensible que s'il luy estoit fait à luy-même. XII. *Les Peres sont bannis de Meaco.*

Les Peres ayant receu ces nouvelles, assemblent les principaux Chrétiens dans l'Eglise & leur declarent l'avis qu'ils avoient reçû. Ils protesterent tous qu'ils ne les abandonneroient jamais & qu'ils étoient resolus de mourir avec eux. Ainsi chacun se disposa à la mort, se confessant le soir & communiant le jour suivant.

Sur ces entrefaites les trois cens Gentilshommes Chrétiens voyant le danger où étoient les Peres, s'assemblerent autour de l'Eglise resolus de la défendre, & ceux qui étoient dedans au peril de leur vie. En effet, quelques troupes s'étant presentées pour mettre le feu à l'Eglise, ces braves se mirent aussi-tôt en défense, & le Capitaine des ennemis voyant leur resolution, n'osa livrer combat.

Cependant les Bonzes Foquexus presenterent requête à Daxandono, à ce que l'Eglise des Chrétiens fut brûlée, l'exercice de

leur Religion défendu & les Peres mis a mort, comme perturbateurs du repos public. Quelque haine que leur portast Daxandono, il fut neanmoins détourné de ce dessein par celui qui tient le cœur des Grands entre ses mains, & il répondit aux Bonzes. *Je consens & ordonne que les Predicateurs étrangers soient chassez de Meaco & qu'ils soient privez de leur Eglise: mais je ne veux pas les faire mourir, pour ne pas jetter dans le desespoir les Chretiens qui sont à mon service.*

Le bruit de cet Arrest ayant esté secretement communiqué aux Peres, ils en informerent les Chrétiens qui s'assemblerent dans l'Eglise, & Dom Sanches qui étoit venu de Sacay aprés ces troubles pour les assister, s'y trouva aussi. Tous furent d'avis qu'il ne falloit pas attendre que l'Edit fût publié & que les Peres fussent chassez avec ignominie, mais que le Pere Vilela se devoit retirer à Imori avec Dom Sanches, & que le Pere Froes qui n'estoit pas bien connu, devoit attendre encore quelques jours pour voir quel cours prendroient les affaires. Le Pere Vilela ne pouvoit se resoudre à partir & à quitter sa chere Eglise de Meaco, qu'il avoit fondée & conservée avec tant de peine, de sueurs & de fatigues, se doutant bien qu'il ne la reverroit jamais: mais il fallut ceder aux instantes prieres des Chrétiens.

Aprés son départ un des Gouverneurs de Meaco qui aimoit les Chrétiens, tout Payen qu'il estoit, vint trouver le Pere Froez & luy dit: Que l'Edit de leur bannissement estoit dressé à la requeste des Bonzes Foquexus; qu'il s'y estoit opposé de tout son pouvoir; mais qu'il n'avoit pû rien gagner sur l'esprit de Doxandono; qu'il estoit même ratifié par le Dairi: partant qu'il luy conseilloit de se retirer avant sa publication, parce qu'aprés cela il n'y auroit plus de seureté pour luy dans la Ville, mais qu'on luy osteroit la vie, ou qu'on le chasseroit avec toutes les marques d'infamie qui accompagnent ce chastiment; Que pour luy il en differeroit la publication jusqu'aprés son départ.

Les Chrétiens ayant appris cette nouvelle, jugerent que le Pere devoit se retirer sans delay. Ils enleverent donc les portes, les fenestres, les nattes & les autres meubles de l'Eglise & les serrent dans leurs maisons. Pour les paremens & les ornemens Sacerdotaux le Pere les fit plier pour les porter à Imori. A peine avoit-il achevé, que voicy quinze ou vingt Dames Chrétiennes de qualité qui entrent dans l'Eglise & la voyant dépoüillée de la sorte, jettent des cris lamentables. Une autre qui estoit malade ayant

appris que les Peres estoient condamnez à mort, se fit porter dans l'Eglise, en disant : *Je suis Chrétienne, je veux mourir avec ceux qui m'ont donné la vie.* Elle trouva le Pere Froez qui la consola avec les autres Chrétiens, leur faisant entendre que la Foy ne s'établissoit que par les souffrances & par les persecutions ; que Dieu tireroit sa gloire de tous ces maux, & qu'il les rapelleroit bien-tost de leur exil. Il les exhorta cependant à la perseverance, & aprés avoir entendu leur confession & leur avoir donné sa benediction avec beaucoup de larmes de part & d'autre, il s'en alla avec le Secretaire de Mioxindono & plusieurs Gentilshommes Chrétiens qui luy firent escorte jusqu'à Imori, où il trouva le Pere Vilela accablé de douleur & d'affliction. Aussi-tost qu'il fut sorti de Meaco qui fut le second jour d'Aoust, de l'an 1565. l'Edit fut publié à son de trompe & affiché à tous les carrefours de la Ville.

XIV. *Ce qui arriva depuis le départ des Peres.*

Or quoy que les Chrétiens de Meaco eussent perdu leurs Pasteurs, ils ne perdirent pas pour cela la Foy & ne se refroidirent pas même dans leurs dévotions. Ils s'assembloient toutes les semaines à la maison d'un riche Chrétien qui avoit dressé un Oratoire dans une grande sale où ils chantoient les loüanges de Dieu, entendoient la lecture d'un bon livre, & même le sermon que leur faisoit un Bonze, nommé Thomas, que le Pere Vilela avoit baptisé & qui estoit auparavant Superieur d'un grand Monastere. De maniere que le loup devint Pasteur, & le Maistre de l'erreur, un Docteur fidelle de la verité.

C'estoit encore une merveille de voir la pluspart des Chrétiens aller servir les Lepreux, prendre les Vendredis publiquement la discipline, porter le cilice, & jeûner au pain & à l'eau pendant le Carême. Ils avoient une telle passion de se mortifier, que le Pere Vilela fut obligé de moderer leur ferveur par les lettres qu'il leur écrivit de Sacay ; car il avoit quitté Imori qui appartenoit à Mioxindono.

Les Peres estant dans cette grande Ville, recommencerent leurs fonctions ordinaires. Les Chrétiens venoient de toutes parts les visiter. Le Secretaire de Mioxindono s'y transportoit chaque mois pour se confesser & communier. Il arrivoit ordinairement sur le soir & passoit une grande partie de la nuit à examiner sa conscience, à mediter la Passion de nostre Sauveur, & à affliger son corps par de rudes disciplines. Le matin ayant fait ses devotions, il remontoit à cheval avec deux ou trois

de ses valets & s'en retournoit à Meaco.

La plûpart des Chrétiens de Meaco & des autres Villes d'alentour venoient en foule à Sacay. Les Dames de qualité qui avoient train & équipage voulant y passer les festes de Noël, obtinrent de leurs maris de faire les dix & les douze lieuës à pied pour imiter la sainte Vierge, lorsqu'elle fut de Nazareth à Bethléem. Il y avoit le même concours la semaine Sainte. La plûpart passerent la nuit du Jeudy Saint dans l'Eglise, devant le Saint Sacrement, s'occupant les uns à lire, les autres à prier, la plûpart à mediter la Passion de JESUS-CHRIST.

Les Chrétiens de Meaco qui n'osoient, ou ne pouvoient pas aller à Sacay pendant ces saints jours, firent toutes les instances possibles auprés du Dairi pour que les Peres fussent rappellez, & employerent même le credit de quelques Seigneurs Payens qui l'importunerent tant, qu'enfin il promit qu'il les rappelleroit, pourvû qu'ils jurassent devant Xaca & Amida qu'ils ne mangeroient point de chair humaine. Ils répondirent aussi-tôt qu'ils jureroient par le Dieu Seigneur & Createur du Ciel & de la terre, & non pas par des Idoles sans sentiment, ou par des Demons ennemis de Dieu & des hommes. Le Dairi ne voulant point accepter d'autre serment, l'affaire fut rompuë & le retour empêché.

XV. *Le Pere Vilela quitte Sacay pour aller à Bungo.*

Quoy que le Pere Vilela soûpirât incessamment aprés sa chere Eglise de Meaco, comme faisoient autrefois les Juifs bannis de leur païs aprés leur chere Jerusalem & la sainte montagne de Sion, neanmoins Dieu le dédommageoit des pertes qu'il avoit faites par de grandes & insignes conversions qui se firent à Sacay. Les plus signalées furent celles de trois Bonzes. Le premier étoit frere de la Reyne de Xamato & Superieur d'une maison de sa Secte. Le second étoit de Meaco, lequel aprés avoir passé plusieurs années à étudier & à enseigner la Theologie du Japon, ne trouvant rien qui contentât son esprit, quitta sa maison & son habit de Bonze & vint à Sacay avec trois cavaliers, où ayant été instruits par un des Peres, ils furent tous bâtisez. Le troisiéme étoit un homme sçavant en Astrologie & Docteur de la fameuse Université de Bandou d'une tres-grande reputation pour son esprit, son jugement & sa grande capacité. Celuy-ci vint avec trois Gentilshommes de Meaco qui étoient ses disciples, entendre les sermons des Peres à Sacay. Ils furent si charmez de la doctrine Chrétienne & de la Loy qu'elle enseignoit, que sans plus

plus long-temps ils demanderent instamment le Baptême qui leur fut enfin accordé.

Pendant que la terre de Sacay portoit des fruits en abondance & que les Peres, comme parle David, mangeoient avec plaisir le travail de leurs mains, le Pere de Torrez écrivit au Pere Vilela de le venir trouver, pour rétablir ensemble la sainte & florissante Eglise de Bungo & pour d'autres affaires qui concernoient le bien de la Chrétienté du Japon. Ainsi les Chrétiens de Sacay eurent la douleur de perdre un Pere qu'ils cherissoient infiniment, & le Pere de quitter ses enfans qu'il aimoit plus que sa vie. Il partit cependant aussi-tost qu'il eut receu les ordres de son Superieur & laissa le Pere Froez à Sacay qui n'y demeura pas long-temps, estant rappellé à Meaco comme nous verrons incontinent.

XVI. *Le frere du Cubo est rétabli dans ses Etats.*

Nous avons dit que les deux traîtres qui tuerent le Cubo, sauverent la vie à son jeune frere nommé Cavadono Voyacata, qui estoit Bonze & qu'ils se contenterent de le tenir prisonnier. La raison qu'ils eurent de le conserver, fut pour oster la pensée à tous les Rois & à tous les Seigneurs du Japon qu'ils eussent tué le Cubo pour se rendre maîtres de ses Etats : Car ils firent courir le bruit que tout le monde estant las de sa domination longue & tyrannique, ils avoient crû qu'ils ne pouvoient rendre de service plus considerable à l'Etat, que de l'en delivrer ; que les Dieux ayant secondé leurs desseins, ils avoient coupé la racine à tous les troubles, ostant la vie à ceux qui avoient opprimé le peuple & qui pouvoient encore troubler le repos public ; qu'ils avoient conservé le Frere du Cubo, qui estoit un Prince doux & Religieux pour luy remettre en main le gouvernement, & qu'ils n'estoient que ses Lieutenans qui travailloient sous ses ordres.

Ayant répandu par tout ces manifestes, le peuple crut qu'ils agissoient de bonne foy : Mais les Princes & les Seigneurs découvrirent sans peine leur politique & sentirent bien qu'ils feroient mourir leur prisonnier, lorsqu'ils auroient partagé l'Empire & affermi leur injuste domination. Cavadono en eut avis & par le moyen de ses amis trouva le moyen de se sauver de sa prison. Il n'y avoit pas loin de là une forteresse nommée *Doca*, qui appartenoit à Vatadono un des grands Capitaines du Japon & devoüé entierement à la maison du Cubo défunt dont il estoit vassal. Cavadono s'y sauva & fut tres-bien receu de Vatadono, qui luy promit d'employer ses biens, sa vie, ses Sujets & ses amis pour le

rétablir sur le Trône de son frere. En effet il en traita avec plusieurs Seigneurs vassaux du defunt & principalement avec Nobunanga Roy de Boari.

XVII. *Portrait de Nobunanga.* Nobunanga dont nous parlerons desormais en plusieurs occasions, estoit un Prince d'une complexion foible, d'un corps grand, mais delicat & qui ne paroissoit pas assez robuste pour porter les fatigues de la guerre. Cependant il avoit un cœur & un esprit qui suppleoient à la foiblesse de sa complexion. Jamais homme sur la terre ne fut plus ambitieux que luy. Il estoit brave, genereux, intrepide, & il ne manquoit pas même de vertus morales, estant de son naturel porté à la justice, & ennemi de la trahison. Pour l'esprit il l'avoit excellent, vif & penetrant & il n'y avoit point d'affaires qu'il ne démêlast sans peine. Il estoit sur tout admirable dans la science militaire ; c'estoit le plus habile des Capitaines à commander une armée, à attaquer des places, à tracer des ouvrages de toutes sortes, & à choisir des campemens avantageux. Il n'avoit qu'une teste en son Conseil qui estoit la sienne, & s'il demandoit des avis, c'estoit plutost pour connoître le cœur de ses gens que leur esprit. Il pratiquoit excellemment le conseil de ces hypocrites qui disoient autrefois; qu'il falloit regarder les autres sans se faire voir; car il estoit impenetrable aux plus rafinez politiques, & il voyoit tout le monde sans se faire voir, tant il estoit secret, couvert & dissimulé. Pour le culte des Dieux il s'en mocquoit, estant bien persuadé que les Bonzes estoient des imposteurs & pour la pluspart de grands scelerats qui abusoient de la simplicité des peuples & qui cachoient des débauches énormes sous un voile specieux de Religion.

XVIII. *Il entreprend de rétablir Cavadono.* Ce Prince donc gagné par Vatadono, entreprend de remettre le frere du Cubo dans la possession de ses Etats. Il leve une puissante armée pour se rendre maître de Meaco & crée Vatadono son Lieutenant General, auquel il donna un corps de douze mille hommes, pour aller combattre les deux traîtres tandis qu'il amasseroit des troupes. Mioxindono & Daxandono avoient une armée de quinze mille hommes prés de Sacay. Vatadono s'estant avancé se campa proche d'eux, & on remarquoit de dessus les murailles de la Ville les escadrons & les bataillons des Chrétiens par leurs cornettes & leurs drapeaux, où il y avoit une belle croix & par les medailles d'or & d'argent qu'ils portoient sur leurs casques, où estoit gravé le saint Nom de JESUS.

XIX. *Illustre effet* Il arriva pendant ce temps une chose fort remarquable & qui

donna beaucoup d'éclat à la Religion Chrétienne. Comme les deux armées estoient en presence & qu'elles eurent fait tréve pour quelques jours, le Pere Froez fit avertir les Chrétiens des deux partis que ceux de Sacay alloient celebrer la feste de Noël un des jours suivans, & que puisqu'il y avoit parmi eux suspension d'armes, ils pouvoient y assister. Les Fidelles ayant receu cette nouvelle, entrerent tous dans la Ville & se rendirent à l'Eglise, où ils passerent une bonne partie de la nuit à se préparer à la Confession & à la Communion. C'estoit une merveille surprenante de voir tant de Cavaliers & tant de Soldats ennemis les uns des autres & revétus de leurs armes, manger à la même table, entendre le même sermon & se rendre autant d'honneur que s'ils eussent esté de même parti. Les Payens en furent étonnez & confessoient hautement, qu'ils ne vouloient point d'autre preuve de la sainteté de la Loy Chrétienne que celle qu'ils voyoient de leurs yeux.

de la charité Chrétienne.

Avant que de se separer, pour marque qu'ils n'estoient point divisez de cœur, quoy qu'ils le fussent de parti, ils s'assemblerent dans la maison des Peres, & ils firent porter divers plats de fruits pour manger ensemble. De jeunes Seigneurs de Sacay les voulurent servir par humilité: Ce qui n'est pas une chose moins admirable que la précedente, si l'on considere jusqu'à quel point les Japonois sont superbes & sensibles au point d'honneur. Aprés la collation ils prirent tous congé du Pere Froez, puis se firent beaucoup d'honnestetez de part & d'autre & se retirerent dans leurs quartiers.

Quelqu'un s'étonnera que le Pere ne les obligea pas de quitter les armes & de se retirer chez eux. Mais il faut se souvenir de ce que nous avons dit, que les Vassaux sont obligez sur peine de la vie de servir leur Seigneur quand il est en guerre, & que les deux partis combattans, comme ils vouloient faire croire, pour le bien de l'Empire & pour le rétablissement de Cavadono, que les traîtres disoient être détenu prisonnier par Nobunanga, on ne sçavoit de quel parti étoit le bon droit, chacun prétendant l'avoir de son côté. Si les Chrétiens qui ont des procés imitoient ces gens de guerre, & ne faisoient point entrer la passion dans leurs differens, Dieu en seroit honoré, les Infideles édifiez, & la charité qui est de si bonne intelligence avec la justice, n'en seroit point offensée.

Le temps de la tréve étant expiré, les deux armées sortent du camp & se mettent en bataille. Mioxindono commandoit l'aî- XX.

Vatadono livre com-

bat aux deux traitres & les défait.

le droite & Daxandono la gauche. L'un & l'autre alloit par tous les rangs, exhortant les soldats à signaler leur courage dans une journée où il s'agissoit de perdre ou de gagner un Empire. Ils leur representoient que Vatadono n'avoit qu'une poignée de gens qui n'estoient point aguerris; queNobunanga s'estant rendu maître de Cavadono, s'en servoit comme d'un voile pour couvrir son ambition ; que son dessein étoit de le faire mourir & de s'emparer de ses Etats ; qu'il vouloit se faire un chemin à la Souveraineté par la mort de ceux qui pouvoient luy en fermer le passage ; que c'estoit le plus ambitieux de tous les hommes & le plus cruel de tous les tyrans ; qu'il n'y avoit point de quartier à esperer auprés de luy : Qu'ainsi il falloit vaincre ou mourir.

Vatadono de son costé qui estoit un grand Capitaine, mit son armée sur deux lignes & anima puissamment ses gens à venger la mort de leur maître le meilleur de tous les Princes, que deux traîtres ingrats & dénaturez avoient assassiné cruellement pour n'avoir plus de graces à leur faire, les ayant comblez de tant de faveurs, qu'il ne luy restoit plus que sa Couronne à leur donner & que c'est pour la luy enlever, que ces perfides luy avoient osté la vie. Qu'ils vouloient encore se défaire de Cavadono son frere & son unique heritier, pour partager entr'eux l'Empire du Japon; que la fortune de ce jeune Prince dépendoit de leur valeur & que s'ils gagnoient ce jour-là la bataille, il n'y avoit point de graces ni de recompenses qu'ils ne dûssent attendre de luy, puisqu'il leur seroit redevable de sa Couronne & de sa vie.

Vatadono voyant ses gens fort animez & resolus de bien faire, marche droit à l'ennemi, qui de son côté luy vint à la rencontre. Le choc d'abord fut rude & sanglant & on fut quelque temps en doute de quel côté pancheroit la victoire : Car les deux assassins voyant que leur vie & leur fortune dépendoient de cette journée, payoient de leur personne & faisoient l'office de Capitaine & de soldat. Vatadono de son costé donnoit ordre à tout, se trouvoit par tout : & quoy que son armée fût moindre en nombre que celle des ennimis, elle la surpassoit neanmoins en courage & en valeur.

Aprés que la victoire eut balancé quelque temps, Vatadono voyant que l'aîle droite commandée par Mioxindono estoit la plus forte & que ses gens commençoient à plier de ce-costé-là, vint fondre sur luy avec un corps de reserve d'une telle furie, qu'il rompit la cavalerie & la renversa sur l'infanterie, laquelle

eſtant en deſordre on ne ſongea plus qu'à ſe ſauver.

Les deux Chefs voyant leur armée en deroute, ſuivent les fuyards l'épée à la main, & les obligent de faire front. La cavalerie auſſi s'eſtant ralliée, retourne à la charge. Ainſi on livre un ſecond combat La honte d'avoir tourné le dos & le deſir de reparer ſon honneur, eſtoit un éguillon qui piquoit les rebelles. Les autres au contraire enflez de leur premier avantage, les regardoient comme des ennemis vaincus. En effet, aprés avoir tenu ferme quelque temps, ils lâcherent le pied & l'avant-garde ſe renverſant ſur l'arriere garde mit tout en confuſion. Ce ne fut plus alors que tuërie & que carnage, & comme Vatadono en vouloit aux Chefs, il les mena battant & les chargea en queuë. Mais ceux-cy ayant mis la bride ſur le col de leurs chevaux, ſe ſauverent dans les bois & de-là dans leurs forterreſſes.

La pluſpart de leurs troupes demanda quartier & paſſa dans celle de Vatadono, les autres furent mis au fil de l'épée. Il n'y eut que trois Chrétiens qui furent tuez dans ces deux combats : Car quoy qu'ils fiſſent tres-bien leur devoir, cependant ils s'épargnoient les uns les autres & ne s'attachoient qu'aux Payens.

XXI. Nobunanga ſe rend maiſtre de Meaco & rebaſtit le Palais.

Nobunanga ayant appris la défaite des rebelles, ſe mit en campagne à la teſte d'une armée de cinquante mille hommes & marche droit vers Meaco, pour mettre, diſoit-il, Cavadono en poſſeſſion de l'Empire. Sa reputation, ſes forces, ſa diligence & le ſujet de ſa marche lui ouvrirent ſans peine les portes de la Ville & il fut reçû avec joye de tous les habitans, qui avoient en execration les rebelles. Comme le Palais avoit été brûlé, il logea Cavadono dans le principal Monaſtere des Bonzes & ſon armée dans leurs autres maiſons, & quelques remontrances qu'ils lui pûſſent faire, qu'ils étoient exempts de logement de ſoldats, il n'eut point égard à leurs privileges. Il fit même abbattre quantité de leurs Monaſteres pour rendre le Palais plus grand & plus ſpacieux.

Il en dreſſa luy-même le plan, & il y faiſoit travailler juſqu'à vingt mille ouvriers non ſeulement artiſans, mais encore les plus qualifiez habitans de Meaco, & pour faire avancer le baſtiment, il ſe trouvoit ordinairement au milieu des Maçons & des maneuvres couvert d'une peau de tigre, & tenant ſon épée nuë à la main. Tout le monde trembloit en ſa preſence ; principale-

ment depuis qu'ayant apperceu de loin un soldat qui levoit le voile d'une femme pour la regarder au visage, il alla droit à luy & sans autre forme de procés luy coupa la teste.

XXII. *Il fait abatre les Idoles des Temples & enleve leurs plus beaux ornemens.*

Il fit une autre action pendant qu'il bastissoit ce Palais, qui pensa faire enrager les Bonzes : car ne trouvant point de pierres assez belles dans Meaco pour les jambages, les linteaux & les façades des portes, ni pour les manteaux de cheminées & pour les escaliers, il ordonna que toutes les Idoles de la Ville & des environs, qui estoient faites des plus belles & des plus grandes pierres qui fussent au Japon, luy fussent amenées, & parce qu'on ne pouvoit pas sans peine & sans grands frais les transporter par charroy, il les fit traîner avec des cordes par les ruës de Meaco jusqu'au Chasteau, où elles furent taillées & mises en œuvre sans qu'aucun des Bonzes ni des habitans osast rien dire, tant il estoit redouté.

Mais ce qu'il fit ensuite ne fut pas moins hardy. Comme il pretendoit se bastir un Palais & qu'il avoit déja dessein de s'emparer de l'Empire, il n'épargnoit rien pour l'achever au plûtost ; tout le corps du bastiment estoit fait, il n'y avoit que le lambris & la menuiserie qui manquoit. Et parce qu'il eût fallu trop de temps pour y travailler, il fit enlever celle des deux plus fameux Temples du Japon, dont l'un estoit à Meaco & l'autre à Nara, qui étoit un ouvrage incomparable, & il la fit mettre dans le Palais.

Les Bonzes en ayant eû avis, s'assemblerent jusqu'à quinze cens pour deliberer sur cette affaire. Ils ne trouverent point de meilleur moyen pour détourner ce coup fatal, que d'employer le Dairi. Ils le prierent donc d'aller trouver Nobunanga & de luy offrir de leur part telle somme d'argent qu'il desireroit, pourvû qu'il n'enlevast point les precieux ornemens de leurs Temples : Mais sans avoir égard à leur requeste & à leurs offres, il commanda que ses ordres fussent executez sans delay. Ainsi les Bonzes qui avoient obtenu que les Peres Jesuites fussent chassez de Meaco & que leur Eglise fût pillée, par un juste jugement de Dieu subirent la même peine : car ils virent leurs Idoles traînées honteusement par les ruës & leurs riches lambris enlevez pour servir d'ornemens à une maison profane.

XXIII. *Vatadono travaille à rétablir le P. Froez à Meaco.*

Pendant ce temps Vatadono arriva avec son armée victorieuse à Meaco, & Nobunanga le reçeut avec toutes les marques d'estime & de reconnoissance que meritoient ses services. Il avoit

un jeune frere nommé Darie qui fut depuis Pere du Seigneur Justo Ucondono, dont il sera fort parlé dans cette Histoire. Nous avons dit que ce Darie ayant entendu prescher à Meaco le Pere Vilela, demanda le Baptême & fut depuis un des plus fervens & des plus fidelles Chrétiens du Japon. S'estant trouvé un jour avec son frere Vatadono, il l'entretint de la sainteté de la Loy Chrétienne & de la fausseté de celle des Bonzes, ce qui luy donna envie de voir le Pere Vilela. Darie le mena chez luy & le Pere le receut avec tant de douceur & d'honnesteté, que Vatadono en fut charmé.

Comme il desiroit d'entendre parler de Dieu, le Pere luy fit un discours de la création du monde, de l'unité d'un premier être, d'une Providence qui gouvernoit l'Univers, de la recompense des justes & de la peine éternelle des méchans. Vatadono qui étoit un homme de bon sens, fut étonné d'entendre ces grandes veritez, qui furent tellement à son goût, qu'il étoit dans l'impatience d'entendre les autres : Cependant il ne put avoir pour lors cette satisfaction, parce qu'il étoit obligé de partir en diligence pour aller au Royaume de Boari : mais il écrivit à son frere qu'il priast le Pere de luy envoyer un Predicateur. Quelque desir que Vilela eût de le contenter, il ne put luy envoyer que le Frere Damien long-temps aprés la mort du Cubo : encore ne put-il luy parler, parce qu'il étoit au Conseil avec Nobunanga & le nouveau Cubo, où l'on traitoit de son rétablissement.

Aprés avoir défait les rebelles devant Sacay, il eut dans la même Ville quelques conferences avec le Pere Loüis Froez & depuis étant venu à Meaco, son frere luy representa l'injure qu'on avoit faite aux Peres de les bannir de Meaco, ayant eû permission de l'ancien Cubo de s'y établir & d'y prêcher la Loy de Dieu. Ensuite il le pria d'obtenir de Nobunanga & du nouveau Cubo qu'ils fussent rappellez : *Car ce sont*, disoit Darie, *des gens de bien, qui ne font mal à personne & qui ne s'employent qu'au salut des ames. Je les considere & je les honore comme mon propre pere puisqu'ils m'ont donné la vie, & vous ne sçauriez m'obliger davantage que de les prendre sous vostre protection.* Vatadono luy promit de faire ce qu'il desiroit, & quelques jours aprés il accomplit sa promesse; car se trouvant chez le nouveau Cubo où estoit Nobunanga & tous deux parlant de la victoire qu'il avoit obtenuë des rebelles, Vatadono se défendit modestement des loüanges qu'on

luy donnoit, puis leur dit à tous deux que s'il leur avoit rendu quelque service, il s'en tiendroit bien recompensé, pourvû qu'on rappellast à Meaco les Predicateurs Chrétiens, qui en avoient esté chassez avec tant d'indignité & d'injustice par le Dairi & par Daxandono.

Un Conseiller d'Etat du Dairi qui luy avoit fait signer l'Arrest de bannissement s'estant trouvé là par rencontre, dit tout haut qu'il se falloit bien donner de garde de les rappeller ; que c'étoient des broüillons qui mettoient le trouble & la dissension par tout. Nobunanga regardant ce Cunie & luy faisant un geste de mépris, luy dit d'un ton fier & imperieux : *Vous estes, à ce que je vois, un homme de grand sens & de grand cœur, puisque vous croyez qu'un seul homme puisse renverser la ville de Meaco.* Alors se tournant du costé de Vatadono, il luy dit d'un visage riant : *Je trouve bon que vous rappelliez ce Predicateur Chrétien & que l'Eglise qu'il a fait bastir luy soit renduë.* Le Cubo, quoy qu'autrefois Bonze, luy dit la même chose, pour reconnoître les obligations qu'il luy avoit & pour ne pas choquer Nobunanga dans un temps où il estoit comme sous sa tutelle.

Vatadono ayant obtenu l'agréement de ces deux Chefs, voulut avoir aussi celuy du Dairi. Il prie donc les Cunies qui sont les gens de son Conseil de luy en parler : mais ils s'en excuserent tous, disant que c'estoient des gens qui preschoient la loy du Diable & qui vivoient de chair humaine. Vatadono irrité de cette réponse leur dit en colere, qu'il feroit venir le Pere Froez à Meaco malgré eux & le Dairi, puisque le Cubo & Nobunanga l'ordonnoient ainsi. Les Cunies apprehendant qu'un homme d'un si grand credit ne leur rendît quelque mauvais office, promirent de faire ce qu'il desiroit.

Aussi-tost Vatadono écrit au Pere Froez à Sacay, qu'il eût à se rendre en toute diligence à Meaco. Ces dépêches luy furent renduës le 26. de May 1568. dans la quinzaine de Pasques. Ayant donc confessé & communié promptement les Chrétiens de Sacay, il vint à Meaco le Lundy de la semaine Sainte & fut visité de tous les Chrétiens avec une joye qui ne se peut exprimer. Incontinent qu'il fut arrivé il alla saluer Vatadono, lequel luy conseilla de visiter au plûtost Nobunanga, tant pour le remercier de son rétablissement, que parce qu'il avoit demandé souvent si le Predicateur de Sacay estoit venu.

XXIV. *Le P. Froez*

Le Pere ne manqua pas de luy aller rendre ses respects & ses actions

actions de graces, accompagné de quelques Chrétiens : mais il ne put avoir audience ce jour-là, parce que Nobunanga entendoit un concert de musique. Il alla chez le Cubo & on luy dît qu'il étoit malade. Nobunanga declara depuis à Vatadono, que la cause pourquoy il ne luy avoit pas donné audience, c'est qu'il vouloit penser à loisir quel accueïl il feroit à un étranger, qui venoit de si loin pour travailler au salut des Japonnois. *visite Nobunanga.*

Cependant les Bonzes firent courir le bruit, que le Cubo & Nobunanga n'avoient pas voulu voir le Pere & qu'ils n'étoient pas contens de son retour. Ce qui donna du chagrin à Vatadono & croyant qu'il étoit de son honneur de luy procurer une audience, puisqu'il étoit venu de Sacay sur sa parole, il prend la commodité de Nobunanga, & pour faire plus d'honneur au Pere il fut avec trente chevaux à son logis pour le conduire au Palais & l'accompagna luy-même toûjours à pied. Ils rencontrerent Nobunanga sur le pont-levis par où passoient tous les ouvriers qui travailloient au nouveau Palais. Le Pere aprés une profonde reverence luy fit son compliment, le remercia de ses bontez & le supplia de le prendre sous sa protection.

Nobunanga le receut fort humainement & le pria même de se couvrir, parce que le Soleil étoit fort ardent. Aprés les civilitez ordinaires du Japon, il luy demanda son âge ; combien de temps il avoit employé aux études ; depuis quel temps il étoit au Japon ; s'il reverroit quelque jour son païs & autres questions semblables : Mais sur tout il voulut sçavoir ce que feroient les Peres, si les Japonnois n'embrassoient pas leur Loy & s'ils s'en retourneroient aux Indes ou en Europe : Le Pere luy répondit que tant que sa Majesté auroit la bonté de les souffrir, ils ne quitteroient jamais le Japon, bien qu'il n'y eût qu'un Chrétien à instruire & à assister.

Il luy demanda encore d'où vient que les Chrétiens n'avoient pas autant d'Eglises dans le Japon que les Bonzes avoient de Pagodes. Le Pere luy répondit que cela venoit de la persecution des mêmes Bonzes qui leur faisoient toute sorte d'outrages, parce qu'ils prêchoient la Loy du vray Dieu ; & qu'ils découvroient leurs impostures. Alors Nobunanga se déchaîna contre eux & en dît mille maux comme des gens qui ne travailloient qu'à amasser du bien & qui menoient une vie fort dissoluë.

XXV. *Il presente le défy à tous les Bonzes.*

Le Pere le voyant en si belle humeur, luy fit une proposition hardie dont il parut surpris & neanmoins satisfait. *Je supplie*, dit-il, *vostre Majesté, de faire assembler tous les plus doctes Bonzes de vostre Empire & d'avoir le plaisir de me voir disputer contre eux. S'ils me surmontent par raison, je consens d'estre chassé de Meaco & même du Japon, comme un fourbe & un imposteur: Mais si je les confonds devant vostre Majesté, je la conjure de favoriser le bon droit & de m'honorer de sa protection.* Nobunanga se tournant vers les Seigneurs qui estoient autour de luy, leur dit en riant. *Il n'y a que les grands Royaumes qui produisent les grands hommes & les grands esprits.* Puis s'adressant au Pere : *Je ne sçay*, luy dit-il, *si les sçavans du Japon voudront accepter ce défy : car ils se battent mieux de la main que de la langue. Cependant si l'occasion s'en presente, je tacheray de les engager dans une dispute en ma presence.*

Le Pere aprés un entretien de deux heures qu'il eut avec luy en presence de plusieurs Bonzes qui enrageoient dans leur cœur, avant que de se retirer le pria de luy faire expedier des Lettres Patentes pour s'établir à Meaco, l'assurant qu'il en feroit voler des copies dans les Indes, pour y répandre par tout la gloire de son nom & la puissance de ses armes. Ce Prince qui estoit chatoüilleux de ce costé-là, prit plaisir à son discours & témoigna qu'il vouloit enteriner sa requeste. Cependant il ne le fit pas pour lors ; mais appellant Vatadono, il luy ordonna de luy faire voir toutes les raretez de son Palais. Le Pere aprés avoir tout consideré retourna vers Nobunanga, & comme il sentit la demangeaison de son esprit, il parut comme enchanté à la veuë de tant de merveilles. Ce qui plut extrémement à ce Prince: Car le plus grand de tous ses plaisirs estoit, que ses desseins & ses entreprises fussent loüées & admirées des étrangers. Ensuite il le congedia avec des marques d'une bienveillance tres-particuliere.

XXVI. *Il visite le Cubo & obtient des lettres d'établissement.*

Deux jours aprés Vatadono alla prendre le Pere Froez & le mena chez le Cubo qui le receut aussi fort honorablement : mais il y avoit beaucoup de difficulté à obtenir des Lettres Patentes de Nobunanga, car il faut des sommes immenses pour ces sortes de graces. La ville de Sacay peu de temps auparavant luy avoit donné quarante mille ducats pour un brevet de quatre lignes, & quelques Bonzes luy avoient presenté jusqu'à vingt vergettes d'or pour des lettres d'une tres-petite consequence. Les Chrétiens de Meaco étant avertis de l'embarras où étoit le Pere, firent entr'eux jusqu'à trois vergettes d'argent qu'ils mirent entre les mains de

Vatadono, pour obtenir les Patentes que le Pere desiroit. Il les prit pour ne pas les attrister, mais il en ajoûta sept autres du sien qu'il presenta à Nobunanga de la part du Pere Froez, en luy disant, que ce Predicateur estant étranger de naissance & pauvre de profession ne pouvoit faire à sa Majesté un present plus considerable que celuy-là, & qu'il n'avoit osé le luy offrir luy-même, le jugeant si peu digne d'un si grand Monarque. Nobunanga entendant ce discours se prit à rire & dit à Vatadono qu'il ne vouloit rien prendre de ce Pere, & qu'il luy donneroit plûtost du sien; qu'il dressast seulement les Patentes & qu'il les signeroit, ce qu'il fit. En voicy la teneur.

Je permets au Pere Loüis Froez de faire sa residence dans la ville de Meaco & d'y prescher librement sa Foy. Je défends à toutes personnes de rien attenter sur son Eglise ou sur sa maison. Je l'exempte & je l'affranchis de toutes les charges de la ruë où il demeure. Je luy permets encore de s'établir dans tel de mes Royaumes qui luy plaira, sans qu'il puisse estre troublé dans ses fonctions. Que si quelqu'un est assez hardi pour luy faire du déplaisir, qu'il sçache qu'il sentira les effets de ma justice & sera puni comme un rebelle. Il y avoit au bas. *Pour le Pere de la Chrétienté, en l'Eglise qu'on appelle de la vraye doctrine.*

Vatadono ayant obtenu ces Patentes de Nobunanga, en obtint de semblables du Cubo, dont le Pere Froez les alla aussi-tôt remercier. Il en fut aussi bien receu qu'à la premiere andience. Ensuite il travailla à rebâtir l'Eglise où il commença à prêcher & à faire ses fonctions avec une joye incroyable de tous les Chrêtiens. Le Palais enfin étant achevé, Nobunanga y logea le Cubo, & comme le défunt avoit dépoüillé le Dairi du gouvernement de l'Empire & ne luy avoit laissé qu'un titre d'honneur imaginaire, Nobunanga à son exemple fit dessein de retenir pour soy les sept Royaumes situez dans la principale Isle du Japon qu'on appelle la Tence ou Goguinay qui est le propre domaine de l'Empire, & de n'en laisser au Cubo que le nom & le titre. Avant que de partir pour s'en retourner en son Royaume de Boari, il nomma Vatadono son Lieutenant General ou Vice-Roy & voulut que pendant son absence tout fût reglé par ses ordres.

Le Pere Froez ayant appris cette nouvelle, fut aussi-tôt avec les principaux Chrêtiens de la Ville feliciter Vatadono de sa nouvelle charge & le remercia de tous les biens qu'il faisoit & qu'il procuroit à la Religion. Le Vice-Roy les retint tous à dîner

avec luy & pendant le repas il leur dît qu'il avoit rendu de bon offices au Dairi auprés du Cubo & de Nobunanga, & qu'il n'attendoit pour reconnoissance de ses services que des Lettres Patentes pour l'établissement du Pere. *Je ne sçai*, repartit le Pere, *comment reconnoistre toutes les graces dont vous nous comblez, qu'en priant Dieu comme je fais continuellement, de vous éclairer de ses lumieres & de vous rendre Chrétien, pour reçevoir dans le Ciel la recompense de vos bienfaits. Il y a long-temps*, repliqua Vatadono, *que je le suis dans mon ame, je n'attends que la commodité de me faire instruire pour en faire profession publique : mais la multitude de mes occupations & la grandeur des affaires où vous me voyez engagé, m'en a empéché jusqu'à present ; j'espere bien-tost contenter mes desirs & les vostres.*

XXVII. *Dispute du Pere Froez avec un Bonze.*

Pendant que la Religion alloit comme un vaisseau sur une mer tranquille à pleines voiles, Satan excita une nouvelle tempête par le moyen d'un Bonze qui la pensa submerger. Ce Bonze avoit nom Noquixoxumi. C'étoit un homme sans étude, mais subtil, artificieux, vif, éloquent, hardy & promt à la main. Aprés avoir couru diverses fortunes, il s'attacha au Dairi & gagna tellement son esprit, qu'il en fit son Ministre d'Etat. C'est pourquoy quand Nobunanga se rendit maître de Meaco, il vint traiter avec luy de la part du Dairi, & ce Prince goûta si fort son esprit, qu'il n'avoit point de plus grand plaisir que de s'entretenir avec luy, ce qui le rendit fier & insolent au dernier point.

Aprés qu'il eut acquis ce grand credit auprés de Nobunanga & du Cubo, il commença à traiter avec eux de la part du Dairi du bannissement des Peres. Le Pere Froez qui en fut averti envoya aussi-tost le Frere Laurens chez Vatadono pour s'informer de la verité. Celuy-cy luy répondit que c'estoient les Bonzes qui faisoient courir ce bruit ; qu'il n'avoit rien à craindre estant comme il estoit sous sa protection & qu'il n'y avoit personne dans Meaco qui fût assez hardy pour luy faire de la peine, sçachant que Vatadono estoit son ami & son Patron.

Cependant le Pere estant allé prendre congé de Nobunanga, lorsqu'il estoit prest de retourner à son Royaume de Boari, y trouva le Bonze Noquixoxumi & il apprit qu'il avoit ce jour-là sollicité puissamment le Roy de chasser les Religieux Chrétiens de Meaco avant son départ, mais que Nobunanga luy avoit répondu qu'il ne le pouvoit faire, parce qu'il leur avoit donné des Lettres Patentes pour s'établir & demeurer dans tous ses Royaumes. Le

Roy receut le Pere avec les marques ordinaires de sa bienveillance & luy demanda d'où vient que les Bonzes n'estoient pas de ses amis? Le Pere luy répond que cela venoit de ce qu'il faisoit connoistre la fausseté de leur Religion & le déreglement de leurs mœurs. Il luy demanda encore si les Chrétiens adoroient les Camis & les Fotoques. *Sire*, dit le Pere, *nous adorons un Dieu Createur du Ciel & de la terre, éternel & immortel & non pas des hommes qui n'ont pû se garantir de la mort, tels que sont les Dieux qu'on adore dans le Japon.*

Le Bonze Noquixoxumi que le Pere ne connoissoit pas, estoit présent alors & entendoit tout ce discours. Nobunanga se tournant de son costé, luy dit: *Que répondez-vous à cela, Sieur Noquixoxumi? Proposez quelque question à ces Peres.* Alors le Bonze d'un air suffisant & audacieux, luy dit: *Quel est ce Dieu que vous adorez au méprix de nos Camis & de nos Fotoques? Comment est-il fait? Faites-le moy voir.* Comme il n'y avoit pas long temps que le Pere Froez estoit au Japon & qu'il ne sçavoit pas encore bien la langue, il ordonna au Frere Laurens habile Theologien qu'il avoit mené avec luy, de prendre la parole & de répondre en sa place. Laurens répond au Bonze que le Dieu qu'ils adoroient estoit un esprit invisible, éternel, incomprehensible, infini en sa nature, en sa durée & en ses perfections, qui a fait éclore le monde de son sein, comme le Soleil fait éclore du sien la lumiere; qui l'a produit sans travail, qui le gouverne sans inquietude, qui le possede sans indigence, qui l'aime sans passion, qui le renferme sans impureté, qui le soûtient sans peine, qui le conserve sans interest & qui le peut détruire d'une parole sans injustice. Ce discours étourdit le Bonze & ne sçachant que dire, il se prit à hurler comme une beste feroce, criant: *Ce ne sont là que fables. Sire, chassez de Meaco ces nouveaux Docteurs qui abusent le monde.*

Nobunanga le voyant déconcerté se mit à rire & luy dit: *Bonze, ne vous troublez point, continuez seulement de les interroger & ils vous répondront.* Mais il estoit si hors de luy même qu'il ne put jamais luy dire un seul mot. Alors Laurens sans insulter à son adversaire, luy demanda doucement: *Dites-moy, Monsieur, qui est l'auteur de la vie & la source de tous les biens?* Le Bonze luy répond brusquement & en colere: *Je n'en sçay rien.*

Il y avoit dans la salle quantité de Noblesse. Nobunanga pour couvrir la honte de ce Bonze brutal, demanda au Pere si le Dieu

des Chrétiens recompensoit les bonnes œuvres & punissoit les mauvaises? Laurens répond que Dieu estant la justice même, il ne pouvoit laisser la vertu sans recompense, ni le vice sans châtiment; qu'il y avoit deux sortes de chastimens & de recompenses, les unes pour cette vie, les autres aprés la mort. Le Bonze entendant ces paroles se prit à rire comme un insensé: *Quoy*, dit-il, *vous croyez qu'aprés qu'un homme est mort, il reste quelque chose de luy qui puisse estre puni ou recompensé? Oüy sans doute*, répondit Laurens, *puisque l'ame est un esprit immortel. Montrez-la-moy*, dit le Bonze, *que je voye de quelle couleur elle est.* Le Pere Froez prenant la parole luy répondit, qu'un esprit n'ayant ni matiere, ni couleur, l'ame ne pouvoit estre veuë des yeux du corps. Alors le Bonze grinçant les dents & écumant de rage, dît transporté de fureur: *Puisque vous nous voulez faire croire que l'ame de l'homme subsiste aprés sa mort, vous me la montrerez, & pour voir si vous dites vray, je vais trancher la teste à vostre compagnon.* Ce qu'ayant dit, il court prendre un sabre qui estoit suspendu à une muraille de la salle Nobunanga se leva promptement & le saisit par derriere, jusqu'à ce que Vatadono & quelques autres Seigneurs luy eussent arraché le sabre de la main. Cette action apresta bien à rire à toute l'assemblée, mais le Roy se sentit offensé de ce qu'il avoit manqué au respect qui luy estoit dû; cependant il se contenta de le chasser de sa presence: Mais Vatadono outré de cette insolence dît tout haut, que sans le respect de sa Majesté il auroit cassé la teste à ce coquin.

Les esprits s'estant appaisez, le Pere Froez qui sçavoit que tous les Grands de la Cour estoient du sentiment de ce Bonze touchant l'immortalité de l'ame, s'adressant à Nobunanga luy dît: *Sire, si vostre Majesté veut bien avoir la patience de m'écouter, je feray voir aux yeux de son esprit, ce que ce Bonze vouloit sans raison que je fisse voir aux yeux de son corps.* Nobunanga luy ayant témoigné qu'il en seroit content & qu'il luy feroit plaisir, le Pere quoy que peu versé dans la langue, commença son discours à peu prés en cette maniere.

XXVIII. *Discours de l'immortalité de l'ame.*

» Vous sçavez, Sire, qu'un esprit étant exempt de corps & de ma-
» tiere, il est incorruptible & immortel. parce qu'il n'a dans soi aucun
» principe de corruption. Ainsi si je fais voir que nôtre ame est un
» esprit, on doit avoüer qu'elle est immortelle. Or nous avons des
» preuves convainquantes que nostre ame a des operations qui sont
» spirituelles: car elle conçoit l'estre en general & les essences de

toutes choses dépoüillées de corps & de matiere, de difference « & de proprietez. Elle traite de Dieu & des Anges qui sont de « purs esprits. Elle divise l'estre en celuy qui est corporel & celuy « qui est spirituel ; la substance en celle qui est materielle & celle « qui ne l'est pas. Il faut donc qu'elle connoisse & le tout qu'elle « divise & les parties qui le divisent, & ce que c'est qu'un corps & ce « que c'est qu'un esprit. Par consequent il faut qu'elle ait des ope- « rations spirituelles qui s'élevent au dessus de tous les corps. Et « par une suite necessaire elle doit être spirituelle : car un estre pu- « rement corporel ne peut pas produire une operation qui ne l'est « pas. J'avouë que l'ame étant unie à un corps elle a besoin du se- « cours de son imagination pour former sa pensée ; de même que « mon œil a besoin d'un objet pour produire son regard : mais la « pensée n'est pas corporelle comme le phantome. Car une action « corporelle se termine necessairement à un corps & ne peut jamais « s'élever jusqu'à la connoissance d'un esprit : mais notre ame con- « çoit l'estre en general dépoüillé de matiere, ce qui montre évi- « demment qu'elle domine elle-même sur la matiere & que c'est un « pur esprit. «

D'ailleurs si l'imagination donne un corps à ses objets, l'es- « prit neanmoins reconnoît aussi-tôt sa foiblesse & son illusion. « Il détruit ce corps, il efface cette figure, il corrige cette erreur, il « reforme cette imagination ; en un mot il prononce que cet ob- « jet n'est pas tel que l'imagination le represente. Or cette censure « imperieuse est une preuve évidente, que bien qu'elle soit unie à « un corps, elle n'est pas pour cela corporelle. Car le maître est « plus sçavant que le disciple ; le vainqueur plus fort que le vaincu ; « la regle plus droite que la chose redressée ; & celuy qui corrige « doit être plus parfait que celuy qui est corrigé. Puisque donc « l'esprit redresse l'imagination égarée ; puisqu'il corrige ses erreurs, « puisqu'il détruit toutes les figures qu'elle donne aux objets par « des jugemens & des propositions contraires, il faut necessaire- « ment que l'ame soit plus noble, plus droite, plus forte & plus « parfaite que l'imagination : par consequent il faut que ce soit un « esprit. «

Cette raison est belle, dît le Roy, *& me satisfait assez : mais je ne comprens pas comment il est vray ce que vous dites, que nostre esprit conçoit autres choses que des corps.* Je ne me suis pas bien expliqué, « Sire, répondit le Pere, mais je vais tascher de me faire mieux en- « tendre. Toute action corporelle a pour objet un estre singulier & «

» déterminée & il faut eſtre au deſſus des corps & de la matiere
» pour concevoir l'eſtre en general dépoüillé de toutes les diſtinc-
» tions & de toutes les differences. La raiſon eſt, que tout ce qui eſt
» materiel a des bornes & des limites, des formes & des figures qui
» ſont inſeparables des corps: C'eſt pourquoy toutes les puiſſances
» materielles ſont bornées & limitées par leurs objets. Par exemple
» l'œil ne voit pas le blanc ni le noir en general, mais ce blanc &
» ce noir en particulier. L'imagination ne ſe repreſente pas la fi-
» gure en eſpece, mais cette figure ſinguliere ronde ou quarrée,
» droite ou courbée; parce que l'œil & l'imagination ſont deux
» puiſſances materielles. Par conſequent une forme dont l'objet
» eſt ſans borne & ſans limite, ſans diſtinction & ſans difference,
» ne peut eſtre compoſée de matiere, mais doit eſtre neceſſairement
» un pur eſprit.

» Or l'eſprit humain ne conçoit pas ſeulement les eſtres particu-
» liers, comme ſont cet homme & cette ſubſtance; mais l'hom-
» me & la ſubſtance en general, ſans diſtinction ni reſtriction à au-
» cun temps, à aucun lieu, à aucun corps & à aucune matiere. Il
» baſtit de nouveaux mondes; il conçoit les raiſons univerſelles de
» toutes choſes; il en recherche la cauſe & les proprietez; il a l'in-
» telligence des nombres, des relations, des proportions, des har-
» monies, de l'ordre, de la ſymmetrie, des rapports & des correſpon-
» dances qui ſont toutes choſes ſpirituelles. Il connoît enfin l'eſtre
» en general, la verité & la bonté en elles-mêmes, & ſi ſon imagina-
» tion leur donne quelque figure, il la rejette, comme j'ay dit, la
» dément, la détruit & la corrige incontinent. Il faut donc avoüer
» que l'eſprit de l'homme n'eſt point fixé & déterminé à aucune
» matiere: Par conſequent qu'il n'eſt point materiel, puiſqu'il peut
» renfermer l'étenduë de l'eſtre dans ſa connoiſſance & que tout ce
» qui eſt corporel ne peut ſe détacher des choſes ſingulieres & in-
» dividuelles.

Nobunanga ſe tournant vers un Seigneur des plus habiles de ſa Cour, luy dît: *Que vous ſemble de cette raiſon que le Pere vient d'apporter? N'eſt-il pas vray que nos penſées ſont telles qu'il nous les dépeint? Cela eſt vray*, dit le Seigneur, *& je n'avois jamais fait
» ces reflexions ſur ce qui ſe paſſe dans moy*. Ces reflexions, Sire, re-
» prend le Pere, ſont encore une preuve plus forte que les préce-
» dentes de l'immortalité de noſtre ame, & je ſupplie voſtre Maje-
» ſté d'en peſer la raiſon. Une puiſſance materielle & corporelle ne
» peut agir ſur ſoy-même, ni ſe contempler ſoy-même, ni ſe replier
&

& se reflechir sur soy-même par un retour d'action & de connoissance ; mais elle sort necessairement hors de soy & travaille sur un objet separé d'elle. Ainsi l'œil voit les couleurs, mais il ne voit pas son regard & sa vision, & la puissance que nous appellons imagination, considere les figures & les images qui luy sont representées, mais elle ne découvre point l'action par laquelle elle se les represente.

La raison est, qu'une puissance ne peut jamais agir hors l'étenduë de son objet : Ainsi l'œil ne peut voir que ce qui est coloré, & l'imagination que ce qui est figuré. Or l'action de voir que nous appellons veuë ou vision n'a point de couleur : & l'acte d'imaginer que nous appellons l'imagination n'a point de figure. C'est pour cela que l'œil & la puissance imaginative ne peuvent voir leurs actions, ni se reflechir sur elles-mêmes. Vostre Majesté qui a l'esprit vif & penetrant conçoit tres-bien, que tout ce qui se tourne vers un objet par un acte de connoissance doit necessairement s'unir à luy ou tout-à-fait s'il se tourne tout-à fait de son costé, ou en partie s'il ne se tourne qu'à demy. Elle comprend encore qu'une puissance corporelle, qui a des parties ne peut pas se replier entierement sur elle-même : mais qu'il faut qu'il y ait une partie qui tourne & une autre qui soit tournée ; une qui replie & une autre qui soit repliée ; une qui reflechisse & une autre qui soit l'objet de la reflexion : Autrement ces parties se penetreroient les unes & les autres estant en même lieu ; une chose seroit muë & mouvante, tout & partie, simple & multipliée en même temps, ce qui est naturellement impossible. Par consequent il ne se peut faire qu'une puissance corporelle se reflechisse sur elle-même, parce que la reflexion n'appartient qu'aux esprits qui se meuvent d'eux-mêmes & qui n'ont point de parties. Si donc il se trouve une puissance qui se regarde, qui se contemple, qui s'étudie elle-même, qui examine ses operations, qui les approuve, qui les corrige, qui les censure, qui les redresse, il faut necessairement qu'elle soit sans parties & sans matiere & par consequent spirituelle.

Or nous remarquons tous que nostre ame se reflechit sur elle-même par des retours de connoissance infinis. Nous sentons tous qu'elle connoît son essence, ses habitudes, ses operations ; qu'elle aime ses pensées & par consequent qu'elle les connoît, puisqu'on ne peut pas aimer ce qu'on ne connoît pas. Non seulement elle les connoist, mais elle examine ses propositions & ses

» jugemens, pour reconnoiſtre s'ils ſont vrays ou s'ils ſont faux » Elle compare, elle diviſe, elle diſcourt, elle enfile les raiſonne » mens & tire des conſequences infinies, ce qu'elle ne peut faire » ſi elle ne fait reflexion ſur les propoſitions antecedentes d'où elle » tire ſes concluſions. Elle preſcrit même des Loix, des Arts & des » methodes pour bien penſer & pour bien raiſonner. Tout cela » marque évidemment qu'elle a la connoiſſance de ſes penſées, car » on ne peut regler ce qu'on ne connoiſt pas.

» Vous voyez, Sire, ce que je fais, je parle. Je définis, je divi- » ſe, je raiſonne, je compare le plaiſir que j'ay à manger avec ce- » luy que j'ay à chanter; la douleur que je ſens quand on me pi- » que, avec celle que je ſens quand on me brûle. L'ame qui juge » de tous ces ſentimens, ne doit-elle pas eſtre audeſſus des ſens & » par conſequent ſpirituelle. Je dis le même de voſtre Majeſté, elle » s'applique à ce que je dis; elle fait reflexion ſur ſes penſées & ſur » les miennes. Elle examine mes raiſonnemens; elle ſent du plaiſir » lorſqu'elle conçoit ce qu'elle ne concevoit pas & que la verité ſe » découvre à ſon eſprit.

» Qui a-t'il en cela qui ne ſoit ſpirituel? Une beſte peut bien » avoir des imaginations qui ſe ſuivent les unes les autres, mais elle » ne peut jamais tirer l'une de l'autre; parce qu'elle ne peut exami- » ner ſes apprehenſions, ni en découvrir les défauts, ni reflechir » ſur elle-même. Or ſi noſtre ame a des operations ſpirituelles tel- » les que ſont celles que je viens de rapporter, il faut qu'elle ſoit » ſpirituelle; Car, comme j'ay dit, un effet ne peut pas eſtre plus » noble que ſon principe, ni l'accident que ſa ſubſtance: Et ſi elle » eſt ſpirituelle, elle eſt immortelle. C'eſt ainſi que nous connoiſſons » l'immortalité de noſtre ame par les operations de noſtre eſprit.

» Mais celles de noſtre cœur en ſont encore des preuves plus » ſenſibles, comme je ferois voir, ſi je ne craignois de laſſer Vô- » tre Majeſté. *Non*, dît le Roy, *je ne me laſſe point de vous enten- » dre: au contraire j'y prens un ſingulier plaiſir, continuez.* Le Pere luy ayant fait une profonde reverence pourſuivit ſon diſcours en » cette maniere. Le cœur, Sire, eſt petit en ſa ſubſtance, mais il » eſt immenſe en ſes deſirs. Il peut aimer tout ce que l'eſprit com- » prend & ſes deſirs égalent ſes connoiſſances: Et comme il n'y a » point de verité particuliere qui puiſſe entierement contenter nô- » tre eſprit, il n'y a point de bien particulier qui puiſſe remplir nô- » tre volonté. Ce qui marque que l'un & l'autre ſont des puiſſances » ſpirituelles: Car l'appetit du corps eſt borné aux plaiſirs & aux

commoditez des sens, & tout ce qui ne les flatte point n'a pour « luy aucun attrait : mais la volonté s'éleve au dessus de tous les « biens corporels & sensibles ; elle prend plaisir dans la contemplation de la verité ; elle aime la beauté, l'ordre, la proportion, la « symmetrie, la gloire, l'honneur, la pieté, la justice, la Religion & « l'exercice de toutes les vertus. Elle méprise les biens du corps « pour joüir de ceux de l'esprit, comme luy estant plus propres & « plus naturels. Ses desirs sont si vastes, qu'ils renferment la plenitude de tous les biens. Ses inclinations sont si nobles, qu'elle s'éloigne quand elle veut de tous les plaisirs des sens & met sa gloire « & son bonheur à s'en priver. Où trouvera-t'on une puissance « corporelle qui ait cette élevation, cette étenduë & cette capacité, qui ne puisse estre remplie que du souverain bien & d'un bien « infini qui est Dieu ? «

Que si maintenant nous considerons sa liberté, nous serons « obligez d'avouër que c'est une puissance dégagée de matiere & « par consequent spirituelle. Car c'est une verité constante & qui « ne souffre point de doute, que tout ce qui se meut de soy-mesme « subsiste par soy-mesme & ne peut estre sujet à la corruption. « La raison est, qu'une chose ne se corrompt que par un mouvement étranger contraire à sa disposition naturelle. Ainsi ce qui « se meut de soy-mesme ne peut estre détruit par une cause étrangere, & ce qui a dans soy le principe de l'immobilité, a dans « soy le principe de l'immortalité : Car le mouvement suit la « nature de son principe & chaque chose agit selon qu'elle est effectivement. Par consequent ce qui agit & se meut par soy-même subsiste necessairement par soy-même & ne dépend d'aucun « estre créé pour sa conservation. «

Or il n'y a point d'homme, pour grossier qu'il puisse estre, « qui ne reconnoisse que son ame est le principe de ses élections ; « qu'elle veut ou ne veut pas, ce qui luy plaist ou luy déplaist independamment de son corps ; qu'elle luy commande & s'en sert comme d'un instrument pour executer ses volontez ; qu'elle reprime « ses desirs & recherche le bien honneste, quoy que contraire à ses « inclinations ; qu'elle fait ce qu'elle veut sans en pouvoir estre détournée par tous les tourmens qu'on fait souffrir à son corps & « par la mort même la plus cruelle. En un mot nous sentons tous « que nostre ame se meut de soy-même, agit de soy-même, & « se détermine soy-même independamment du corps : par consequent elle ne dépend point de luy & peut subsister sans luy. «

„ Un animal destitué de raison n'a pas d'empire sur son corps,
„ parce que son ame est materielle comme luy, & qu'un égal ne domine point sur son égal. Qu'un cheval ait faim & qu'on luy presente de l'avoine, il ne gourmandera jamais son appetit, il ne pourra s'abstenir de manger, à moins que la crainte d'un mal ne l'en empesche, & s'il sent quelque douleur, il luy est impossible de n'y pas apporter tout le remede qui est en son pouvoir. Mais nous voyons au contraire que l'ame raisonnable domine sur ses appetits & arreste ses passions quelque fortes & violentes qu'elles soient; & cela librement parce qu'elle le veut ainsi: Et si elle souffre un mal en son corps, elle s'en rit & en témoigne de la joye. Elle l'afflige même en toutes manieres & se fait un plaisir de le chastier & de le tourmenter. Ce qui montre évidemment qu'elle a de l'empire sur son corps: Car ce qui commande civilement ou imperieusement, doit estre superieur à celuy qui reçoit ses ordres. Puisque donc l'ame est superieure à toutes les inclinations du corps, il faut qu'elle soit au dessus de luy. Elle n'est donc pas corporelle, puisqu'un égal n'a point d'empire sur son égal.

Nobunanga témoigna beaucoup de satisfaction à entendre tout ce discours, & comme homme de bon sens il fit cette réponse au Pere: *Je gouste fort vostre doctrine & il me semble que je la comprens; mais comme je n'ay pas d'étude, je me défie de mes pensées & je crains même de me tromper. Il y a une chose qui me persuade cette verité plus fortement que toutes vos raisons, c'est que les Bonzes qui croyent que leur ame meurt avec le corps & qu'il n'y a point d'autre vie que celle-ci, sont des gens abandonnez à toute sorte de vices, car je ne puis croire qu'une religion veritable puisse produire un si grand déreglement de mœurs.*

„ Sire, repartit le Pere, Vostre Majesté a touché le point, & la raison qu'elle apporte suffit seule pour convaincre tout homme de bon sens. Car une opinion ne peut estre vraye, qui est la source de toute sorte de crimes, d'injustices & d'impuretez: Et une opinion ne peut estre fausse, qui a toûjours esté & qui sera toûjours la mere de la vertu, de la pieté & de l'innocence, parce que la verité & la sagesse détournent les hommes du vice & les portent à la vertu.

„ Or la persuasion qu'ont les hommes que l'ame est immortelle & qu'elle survit à son corps, est ce qui les détourne du vice & ce qui les anime à la pratique de la vertu. Au contraire l'opinion qu'elle est mortelle, leur donne horreur de la vertu & les plonge dans toutes sortes de vices; elle renverse le fondement de la pieté & lasche la bride à toutes les passions. Nous le voyons par experience &

la raison nous le persuade : Car la plufpart des hommes ne se gouvernent que par la crainte & par l'esperance : La crainte est un frein qui empesche le mal ; l'esperance est un éguillon qui excite à la vertu. Que seroit-ce, Sire, de vostre Royaume, s'il n'y avoit point de recompense pour les bons, & point de chastiment pour les méchans ? Ainsi ceux qui se persuadent qu'il n'y a rien à craindre ni à esperer aprés cette vie, n'ont presque rien qui les retire du mal & qui les porte au bien.

Or où est l'homme pour peu qu'il ait de discernement, qui puisse croire que l'erreur & le mensonge, tel que seroit la créance d'une autre vie au sentiment des Bonzes, puisse estre le fondement de la sainteté, & que la verité & la sagesse, telle que seroit l'opinion des Bonzes que l'ame est mortelle, puisse estre le fondement de l'impieté ? Que l'erreur de sa nature puisse estre constamment la source de tous les biens & que la verité de sa nature puisse estre constamment la source de tous les maux ? C'est là, Sire, le raisonnement de Vostre Majesté, qui est celuy de tous les sages & de toutes les personnes bien sensées. Tous les Seigneurs qui estoient presens, quoy que la plufpart de cette Secte brutale, y applaudirent.

Mais le pere proposa une autre consideration qui fit une grande impression sur leurs esprits. Il l'établit sur la felicité de l'homme qui ne peut estre possedée en cette vie, parce que tous les biens de la terre ont deux défauts : L'un est, qu'ils sont bornez ; l'autre qu'ils sont perissables. Estant bornez, ils ne peuvent remplir la cupidité de l'ame qui est infinie ; Estant perissables, elle ne peut en joüir avec asseurance. Il faut donc qu'il y ait une autre vie, où elle trouve un bonheur suffisant & asseuré : autrement elle seroit toûjours dans le mouvement & n'auroit jamais de repos : Elle seroit de pire condition que tous les estres corporels qui ont une fin & un centre où ils reposent. Elle seroit venuë au monde pour estre miserable, puisqu'elle seroit toûjours agitée de desirs sans pouvoir acquerir la felicité qu'elle desire. Qui peut croire, Sire, que toutes les creatures de l'Univers arrivent au lieu de leur repos & de leur bonheur, & que l'homme seul qui en est le Roy, ne trouve aucun point fixe où il puisse se reposer, & roule par des mouvemens continuels de douleurs en douleurs & de miseres en miseres ? Sire, vous estes un grand Prince, vostre cœur a sujet d'être content possedant tant de gloire, tant de biens, & joüissant de tant de plaisirs : Et cependant j'ose dire qu'il ne l'a jamais esté &

„ il ne le fera jamais, parce que le bonheur n'eſt pas en cette vie où
„ il n'y a rien d'aſſez grand pour remplir ſes deſirs, & rien d'aſſez
„ ferme pour aſſurer ſes craintes. Dieu luy prépare un Royaume
„ dans le Ciel, où elle trouvera tout ce qu'elle peut deſirer & ne
„ trouvera rien de ce qu'elle peut craindre. C'eſt ainſi que par les
„ mouvemens de ſon cœur elle peut ſe convaincre qu'il y a une au-
„ tre vie, puiſqu'elle ne trouve point de repos en celle-cy.

Il eſt vray, dit le Roy, *que je ne vois point de ſentiment plus conſtamment approuvé de tous les hommes que celuy de leur miſere. Les uns mettent le bonheur en une choſe, les autres en une autre; peu de gens conviennent de ſentiment en matiere de Religion & de felicité: mais tous confeſſent qu'il n'y a que miſere & qu'affliction en cette vie.*

„ Cela marque, reprit le Pere, qu'il y a une autre vie où les gens
„ de bien ſeront heureux & où les méchans ſeront miſerables; où
„ la vertu ſera recompenſée & le vice puni, puiſque l'un & l'autre
„ ne l'eſt pas en cette vie.

„ Mais, Sire, je ſupplie Voſtre Majeſté de remarquer les abſur-
„ ditez, & les égaremens qui ſuivent de la doctrine de vos Bon-
„ zes, qui veulent vous perſuader que tout finit avec la vie. Car ſi
„ cela eſt, il faut de toute neceſſité que le ſouverain bien de l'hom-
„ me conſiſte dans les plaiſirs du corps & dans la ſatisfaction des
„ ſens. Enſuite il faudra paſſer cette conſequence honteuſe, que
„ plus un homme ſera brutal, plus il ſera parfait, puiſqu'une choſe
„ eſt parfaite lorſqu'elle eſt unie à ſa fin. Il y a plus: Ce ſera une
„ choſe loüable & digne de recompenſe, de ne ſonger qu'à aſſou-
„ vir ſes paſſions & à ſe plonger dans les ordures: Car n'eſt-ce pas
„ une bonne choſe de chercher ſon ſouverain bien & d'en joüir en
„ tous temps? Et cependant ces actions paſſent pour infames &
„ honteuſes parmi toutes les nations de la terre; les ſages en ont
„ horreur, & les jugent indignes d'un homme.

„ Non ſeulement ce ſeroit une choſe honneſte & glorieuſe de
„ vivre en beſte, mais encore en ſcelerat: Car la raiſon nous en-
„ ſeigne qu'il faut préferer le ſouverain bien à tous les autres biens
„ & tout perdre pour le conſerver. C'eſt pourquoy ſi le ſouve-
„ rain bien de l'homme conſiſte en la vie preſente & aux plaiſirs
„ des ſens, il luy ſera permis de jurer, de ſe parjurer, de renier,
„ de blaſphêmer, d'adorer les faux Dieux, de renoncer à la vertu,
„ à la juſtice & à la Religion pour éviter la mort. Que peut-on
„ concevoir de plus horrible & de plus deteſtable que cette do-
„ ctrine?

« J'ajoûte que l'homme tout Roy qu'il est de l'Univers puisque tout travaille pour luy, sera de pire condition que les bestes. Il n'en faut point d'autre preuve que l'experience ; car nous voyons que les animaux ont des plaisirs plus purs, des corps plus sains, des joüissances plus tranquilles que le plus grand de tous les Monarques. Ils sont exempts de ces soins qui nous déchirent, de ces craintes qui nous troublent, de ces chagrins qui nous tuent, de ces envies qui nous rongent, de ces souvenirs qui nous affligent, de ces infirmitez continuelles qui nous minent & qui nous consomment. La nature pourvoit à toutes leurs necessitez & ils passent leur vie dans un repos assez tranquille. Si donc il n'y a point d'autre vie, il est évident que l'homme est le plus miserable de tous les animaux, & il faudra que tous les sçavans souscrivent à cette proposition, qu'il vaudroit mieux estre beste que d'estre homme, puisque l'un & l'autre auroient la même fin & que la beste y arriveroit plus promptement, la possederoit plus seurement, & en joüiroit plus paisiblement que l'homme.

« Il faudra encore qu'ils avoüent qu'il n'y a ni Dieu, ni Providence, quoy qu'elle frappe tous nos sens dans l'œconomie de l'Univers ; ou que Dieu est injuste, méchant & trompeur, puisqu'il rend heureux les méchans qui l'offensent & miserables ceux qui luy obeïssent ; puisqu'il ne propose point de recompense à la vertu, ni de chastiment au vice ; puisqu'il laisse dominer l'injustice dans son Royaume & n'a aucun sentiment de bonté pour ceux qui le servent, qui l'aiment & qui l'honorent ; puisqu'enfin il n'a aucun égard à la justice & qu'il gouverne plus mal ses Sujets que ne fait aucun Roy de la terre : Car y a-t'il Royaume où le crime ne soit puni & où les bonnes actions ne soient recompensées ?

Pendant que le Pere parloit, un Valet de Chambre s'approcha du Roy & luy dît un mot à l'oreille, ce qui l'obligea de rompre la conference qui dura plus de deux heures, comme rapporte le même Pere. Le Roy luy témoigna qu'il estoit fort satisfait de son discours, & luy dît qu'aprés son retour il le verroit volontiers. Le Pere aprés l'avoir remercié de ses bontez, sortit du Palais accompagné du Vice-Roy qui le voulut conduire jusqu'au lieu où les Chrétiens l'attendoient.

XXIX. *Nouvelle entreprise du Bonze.*

A peine Nobunanga fut-il sorti de Meaco, que le Bonze Niquixoxumi obtint des Patentes du Dairi, par lesquelles tous les Peres Jesuites estoient bannis du Japon. Le parent d'un Cunie

en donna avis au Pere Froez & l'avertit en même temps qu'il les devoit bien-tost presenter au Cubo pour en obtenir l'execution. Le Pere le fit sçavoir au Vice-Roy, qui promit de rompre ce coup. Le Bonze fut quelques jours aprés pour obtenir le bannissement des Religieux: Mais le Cubo qui sçavoit qu'ils estoient sous la protection de Vatadono à qui il estoit redevable de sa fortune, luy fit cette réponse: *Dites au Dairi qu'il n'a pas le pouvoir de bannir aucune personne de cette Ville, beaucoup moins du Japon. Ce pouvoir me regarde. J'ay donné des Patentes au Pere Froez pour demeurer là où il luy plaira, je ne les revoqueray pas.* Le Vice-Roy avec le Pere le furent remercier & le Cubo leur raconta tout ce qui s'estoit passé.

Le furieux Bonze voyant qu'il n'avoit pû obtenir du Cubo le bannissement du Pere, obtint du Dairi pouvoir de le tuer par tout où il le trouveroit. Voilà quelle est la vie des Religieux Missionnaires, & les dangers continuels où ils se trouvent exposez pour la gloire de Dieu. Vatadono en estant averti, envoya en qualité de Vice-Roy de Meaco un Officier avec une Compagnie de Soldats, signifier aux habitans de la Ruë où demeuroit le Pere, que si on publioit quelque Ordonnance contre luy ou contre son Eglise, ils se donnassent bien de garde de rien entreprendre sans un ordre exprés de sa part, & que s'ils le faisoient, il feroit raser toutes leurs maisons.

On se croyoit hors de danger, lorsque l'estat des affaires changea tout d'un coup & le Bonze devint un des plus puissans Seigneurs de l'Empire: Car Nobunanga (on ne sçait pour quel sujet) luy donna un pouvoir presque égal à celuy du Cubo, qui consistoit en quatre chefs. Le premier fut, que dans les choses d'importance le Cubo ne détermineroit rien sans le conseil de ce Bonze. Le second, qu'il auroit seul le soin des reparations qu'il faudroit faire au Palais du Dairi. Le troisiéme, que nulle monnoye n'auroit cours dans l'Empire que celle qu'il auroit approuvée. Le quatriéme, que dans les guerres qu'il faudroit faire on ne traiteroit ni arresteroit rien que par sa direction. Ce grand pouvoir qui luy estoit donné & cette distinction honorable que Nobunanga faisoit de sa personne, luy enflerent tellement le cœur qu'il crut qu'il n'y avoit plus de puissance au monde qui pût s'opposer à ses volontez.

Il n'y avoit que le Vice-Roy capable de luy tenir teste; mais par malheur il fut obligé dans ce temps d'aller visiter sa forteresse de

de Tacuxuqui, qui est à sept lieuës de Meaco. Le Bonze sans perdre le temps & se voyant comme maître du champ de bataille, va trouver le Cubo & le sollicite puissamment de permettre que la sentence du Dairi portée contre les Peres soit au plûtost executée. Le Pere Froez dépescha aussi tost le Frere Laurens pour en donner avis à Vatadono. Ce Seigneur qui avoit recommandé ces bons Religieux à trois de ses amis qu'il avoit auprés du Cubo, voulut voir s'il ne pourroit point appaiser ce Bonze en luy faisant quelques honnestetez. Il luy écrit donc en ces termes.

Le Pere Prédicateur des Chrétiens a obtenu du Cubo & de Nobunanga des Lettres Patentes, par lesquelles il luy est permis de faire sa demeure à Meaco. J'apprens neanmoins qu'en mon absence quelques-uns entreprennent de le chasser. Si le Cubo ou Nobunanga l'ordonnent ainsi, je ne m'y oppose pas : mais si quelque autre se mele de cette affaire, il me trouvera en son chemin. Si on a quelque chose à dire contre luy, je suis prest de répondre pour sa défense. XXX. *Lettre de Vatadono au Bonze.*

Laurens luy porta cette lettre qu'il lut avec quelque sorte de mépris, & sur l'heure même il luy fit cette réponse pleine de faste & d'arrogance.

Il y a cinq ans que le Dairi chassa ce Predicateur de Meaco. Si vous vous opposez à ses ordres en le rétablissant dans cette Ville, je ne crains point de dire que c'est la chose du monde la plus injuste que vous aurez faite depuis que vous estes Vice-Roy. La parole du Dairi depuis que le monde est, a esté tenuë comme la sueur du corps humain, laquelle en estant une fois sortie n'y rentre plus. Si vous continuez à vous opposer à ses decrets & à ses Ordonnances, tout le monde sera dans l'étonnement, puisque jamais on n'a vû rien de semblable. Pour estre Vice-Roy de ces Royaumes, vous ne devez pas favoriser l'injustice & maintenir des gens pernicieux à l'Estat. Je vous prie de considerer sans passion ce que je vous écris & d'y faire reflexion : Car je vous puis dire avec verité, qu'il n'y a point d'homme dans le Japon qui vous donne de meilleurs conseils que moy. Mes paroles sont un baume salutaire qui guerit toutes les infirmitez de l'esprit, & si je ne vous disois librement ce que je sens dans mon ame, je ne m'acquitterois pas dignement du devoir de ma profession Religieuse, & je manquerois à la fidelité que je vous dois. XXXI. *Réponse du Bonze à Vatadono.*

Laurens fut le porteur de cette réponse & la presenta à Vatadono, lequel l'ayant leuë la jetta à terre, en disant : *Je ne desire rien tant en ce monde que de couper la teste à ce maraut.* Puis ayant consideré d'un sens froid, que ce Bonze estoit fort bien dans l'es- XXXII. *Le P. Froez va trouver Nobunanga à Mino.*

prit de Nobunanga & qu'il y avoit danger qu'il ne le prévint contre les Peres, il fut d'avis que le Pere Froez allast trouver le Roy en son Royaume de Mino, & qu'il l'informast de ce qui se passoit. Le Pere avec Laurens se mirent aussi-tost en chemin aprés avoir averti les Chrétiens du sujet de leur voyage. Peu de jours aprés leur départ, les Bonzes firent courir le bruit que Nobunanga avoit arresté le Pere prisonnier pour le faire mourir, suivant l'Arrest qu'en avoit porté le Dairi; Que l'Eglise de Meaco alloit estre détruite & la Religion Chrétienne interdite dans le Japon. C'est ainsi que les ennemis de la verité se défendent par les calomnies & les mensonges, & persuadent qu'une chose est faite quand ils ont dessein de la faire.

Ce bruit s'estant répandu dans Meaco & dans tous les lieux d'alentour, jetta les Chrétiens dans une consternation étrange: mais ce fut une fumée qui se dissipa aussi-tost que la verité fut connuë. Le Pere Froez estant arrivé à Mino, Xibatadono Lieutenant General de Nobunanga, à qui Vatadono l'avoit recommandé, fit entendre au Roy son arrivée & la cause de son voyage. Nobunanga trouva mauvais que le Dairi, à la sollicitation du Bonze, eût rendu un Arrest contre luy. *C'est un étranger*, dit-il, *je luy porte compassion & je ne souffriray jamais qu'on luy fasse aucun déplaisir.*

XXXIII. *Nobunanga fait grand accüeil au Pere.*

Le Pere en estant averti, s'en alla promptement au Palais pour luy faire la reverence, & par bonheur il le rencontra lorsqu'il passoit par une galerie pour visiter ses bastimens. Aussi tost qu'il l'eut apperceu, il luy fit un grand accüeil & témoigna qu'il estoit fort satisfait de le voir. En effet il laissa plus de six cens personnes de marque, qui estoient venus de divers lieux pour traiter avec luy de leurs affaires, & prenant le Pere Froez avec Laurens son compagnon & six Seigneurs de Meaco, il le fit entrer dans son Palais, & luy dit. *Vous avez vû en Europe de plus magnifiques Palais que celuy-cy: mais puisque vous estes venus de si loin, je suis bien aise que vous voyïez les nostres.* Ensuite il luy fit voir toutes les salles, les chambres, les cabinets, les galeries, les jardins & les offices, que les Seigneurs qui l'accompagnoient n'eussent jamais vûs sans luy.

Estant de retour à la galerie, il fit venir un nain des plus petits qui se puissent voir & le fit danser en sa presence; puis il invita le Pere à faire collation, faveur qui surprit tout le monde; car il n'y a ni Roy, ni Seigneur à qui il fist cet honneur, lorsqu'ils

le venoient visiter : Mais le Dieu du Ciel qui est le maître du cœur des Rois, toucha celuy de ce Prince & le rendit favorable au Pere pour le bien de sa Religion, qui estoit si violemment persecutée.

Le jour suivant il retourna au Palais & presenta à Nobunanga une lettre qu'il avoit écrite, pour la presenter au Cubo, le suppliant qu'il voulût bien la signer de sa main. Le Roy la lut, mais il ne la trouva pas ni assez forte, ni assez longue : C'est pourquoy il ordonna sur l'heure même à son Secretaire d'en écrire une autre, l'une pour le Cubo, l'autre pour le Dairi, & dît tout haut au Pere : *Ne craignez plus tant ni le Dairi, ni le Cubo : car tout dépend de moy ; faites seulement ce que je vous diray & arrestez vostre demeure là où il vous plaira.* Ayant dit cela il luy demanda quand il vouloit partir ? *Demain matin*, répond le Pere, *si les commandemens de Vostre Majesté ne m'arrestent. Attendez*, luy dit le Roy, *encore deux jours, car puisque vous avez vû mon Palais, je desire que vous voyiez aussi mon Chasteau.*

Le Pere y retourna le lendemain à l'heure qu'il luy avoit marquée & trouva sept ou huit grands Seigneurs qui l'attendoient pour le conduire à la forteresse. Il y avoit à la porte vingt jeunes hommes qui la gardoient nuit & jour les uns aprés les autres. Estant entré plus avant il rencontra cent jeunes Seigneurs de la plus grande qualité du Japon, qui luy servoient comme de Pages & qui ne passoient jamais la premiere salle du Chasteau. Ils attendoient là les ordres de sa Majesté, qui les envoyoit faire des commissions, ou porter des dépêches. Il n'y avoit dans les autres salles que les Dames de sa maison & trois de ses enfans, dont le plus âgé n'avoit que treize ans.

Ayant esté averti que le Pere Froez estoit à la premiere salle, il le fit entrer dans les autres, & voulut qu'un de ses enfans luy presentast du *Cha*, faveur qu'on ne fait qu'à ceux pour qui on a une estime & une affection toute particuliere. Il y avoit trois couppes. La premiere fut presentée au Pere Froez. Le Roy prit la seconde. La troisiéme fut pour le Frere Laurens. Aprés quoy ils monterent au haut du Chasteau, qui estoit comme sont ceux du Japon, en forme de pyramide, & découvrirent de là une grande partie du Royaume de Mino. Ensuite le Roy s'entretint l'espace de deux heures avec eux. Pendant le discours il appella le Prince son fils & luy dît un mot à l'oreille. Les Peres se douterent que c'estoit pour faire apprester à soupper : & ils ne se

trompèrent pas : Car incontinent aprés on dressa deux tables, l'une pour le Pere, l'autre pour Laurens à la mode du Japon. Aprés quoy le Roy leur donna leur congé, les asseurant de son amitié & de sa protection.

Les Seigneurs qui estoient à la Cour répandirent par tout l'honneur & les amitiez que le Roy avoit faites à ces Religieux. Son Secretaire le manda au Bonze Niquixoxumi & le Pere rentra comme triomphant à Meaco. Il envoya aussi-tost le Frere Laurens à Tacacuqui pour rendre compte de son voyage à Vatadono, lequel en receut beaucoup de joye. Il le retint trois jours pour se faire instruire & le pria de choisir un lieu propre pour y bastir une Eglise. Il écrivit même une lettre de civilité au Bonze, pour le gagner: mais celuy-cy luy répondit encore plus insolemment que la premiere fois, & transporté de rage s'en alla à Mino trouver Nobunanga, ne voulant pas avoir le démenty de cette affaire. Le Roy ayant sceu le sujet de son voyage, le receut fort mal, & le blâma de son obstination, ce qui l'obligea de se retirer au plûtost : Mais il ne changea pas le dessein qu'il avoit de perdre les Peres & les Chrétiens.

XXXIV. *Vatadono est disgracié.*

Pour en venir à bout, il jugea qu'il falloit détruire Vatadono qui estoit leur unique appuy, & ayant communiqué son dessein aux Bonzes de Frenoxama, il s'en va trouver Nobunanga à Mino, charge Vatadono de quantité de crimes supposez, & presente ses memoires signez de quelques envieux qu'il avoit subornez. La calomnie estoit tissuë avec tant d'adresse, que Nobunanga y fut pris. Il crut sur le témoignage de gens qu'il estimoit fidelles & sinceres, que Vatadono estoit coupable des crimes dont on l'accusoit. Cependant ce Seigneur qui ne se défioit de rien, s'en va à son ordinaire à Mino faire sa Cour au Roy : Mais il fut bien étonné, lorsqu'un Exprés vint au devant de luy, luy dire de sa part qu'il ne vouloit ni le voir, ni l'entendre. Le Bonze estoit alors auprés de Nobunanga & voyant le succés qu'avoit eû sa calomnie, il enfle ses memoires de plusieurs autres faits qui irriterent tellement ce Prince, qu'emporté de sa passion, il dépoüilla Vatadono de la dignité de Vice-Roy, le priva de vingt-cinq mille ducats de rente qu'il avoit & fit raser un de ses Chasteaux. Ce coup eût abatu toute autre vertu que celle de ce Seigneur : mais il n'en fut pas seulement ébranlé. Il témoignoit à tous ses amis qui le venoient consoler, qu'il comptoit pour rien la perte de tous ses biens, pourvû que le Pere Froez

demeuraſt à Meaco. On ne peut exprimer la douleur que reſſentit ce bon Religieux de ſa diſgrace : Et ce qui la rendoit plus ſenſible, c'eſt l'inſulte que luy faiſoient les Bonzes, ſur tout le traître Niquixoxumi qui triomphoit de ſon malheur, dont on ſçavoit qu'il eſtoit la cauſe.

XXXV. *Il retourne en grace.*

Vatadono ſuivant la coûtume pratiquée dans le Japon par ceux qui renoncent au monde, ou qui ſe tiennent grievement offenſez, ſe fit raſer les cheveux & la barbe avec deux cens de ſes meilleurs amis. Tous les Chrétiens eſtoient en prieres, n'attendant plus de ſecours que de Dieu. Auſſi ſa Providence ne leur manqua pas ; mais rétablit l'innocent & punit le coupable. Car Nobunanga qui ne pouvoit oublier les bons ſervices que Vatadono luy avoit rendus, eſtant venu à Meaco voulut le voir & le fit appeller à ſon Palais. Vatadono l'alla trouver & s'eſtant preſenté devant luy dans cet eſtat d'aneantiſſement, il en fut tellement touché, qu'il eut de la peine à retenir ſes larmes. Il l'embraſſe, le carreſſe & le fait revêtir d'un de ſes plus beaux habillemens. Enſuite il luy rendit tout ſon bien & ajoûta à ſon revenu quarante mille ſacs de ris par an.

Vatadono l'ayant remercié de ſes faveurs & luy ayant fait connoiſtre ſon innocence, il entra plus avant que jamais dans ſes bonnes graces, & le Roy conceut une ſi grande colere contre le Bonze calomniateur, qu'il fut preſt de luy faire trancher la teſte : mais il voulut auparavant faire informer contre luy, & le voyant chargé d'une infinité de crimes énormes, il le condamna à la mort. C'eſtoit fait de luy ſi le Dairi n'eût obtenu ſa grace ; il la luy accorda : mais il le dépoüilla de tous ſes Eſtats, Offices, Charges & revenus, & aprés avoir eſté roüé de coups de baſton, il devint le plus miſerable gueux de tout le Royaume. C'eſt ainſi que toſt ou tard Dieu releve l'innocent opprimé, & abbat à ſes pieds les auteurs de ſa diſgrace.

XXXVI. *Mioxudono & Daxandono font la guerre à Nobunanga.*

Les Chrétiens ſembloient aſſez paiſibles à Meaco, l'an 1571. lorſqu'une nouvelle guerre s'éleva, qui vangea les Chrétiens de tous les outrages que les Bonzes de Frenoxama leur avoient faits. Nous avons vû comme Vatadono avoit défait devant Sacay l'armée des deux aſſaſſins du Cubo & comme ils s'eſtoient retirez dans leurs forteresſes, où Nobunanga par une méchante politique les laiſſoit vivre aprés s'eſtre ſaiſi de leurs biens. Il ne pouvoit pas ignorer que la nature d'un traître ne ſe dément jamais, & que celuy qui a eſté infidelle à ſon Prince naturel, ne l'eſt ja-

mais à un étranger. D'ailleurs il devoit s'attendre que deux Seigneurs qui avoient gouverné l'Empire & qui en sçavoient tous les ressorts ne manqueroient pas d'en faire jouër de secrets, qui causeroient de grands troubles dans l'Estat; qu'ils avoient fait des creatures & qu'une domination étrangere telle qu'estoit la sienne grossiroit leur parti d'une infinité de mécontens, à qui sa fierté & son ambition ne plaisoient pas. En un mot il ne devoit pas s'attendre de regner en paix, laissant vivre deux puissans ennemis qui ne cherchoient qu'une occasion favorable de luy faire la guerre.

XXXVII. *Ils sont défaits.* En effet ces deux traîtres voyant que Nobunanga se vouloit rendre maître de l'Empire & qu'il commençoit à se broüiller avec le Cubo & le Dairi, levent secrettement une grosse armée qui fut sur pied en peu de jours, & lorsque Nobunanga s'en retournoit de Meaco à son Royaume de Mino, ils se jettent inopinément sur luy. Nobunanga qui estoit un grand Capitaine, mit incontinent le peu de gens qu'il avoit en bataille. Il prend la pointe droite & donne la gauche à Vatadono. Tous deux combattirent avec tant de valeur, que les ennemis furent défaits & obligez de prendre la fuite. Vatadono dans cette occasion signala son courage & Nobunanga luy attribua l'honneur de la victoire: Car aprés le combat il luy donna son sabre, disant qu'il n'y avoit point d'homme au monde qui fût plus digne de le porter que luy.

En effet il se mêla si avant parmi les ennemis, qu'il y pensa perdre la vie: Il sortit du combat tout couvert de playes ce qui l'obligea de se retirer à son Chasteau de Tacacuqui pour s'y faire penser. Pour Nobunanga il s'en retourna à Meaco, & croyant que ses ennemis qui avoient perdu plus de six mille hommes en cette journée, n'estoient plus en estat de remuer, au lieu de profiter de sa victoire & de poursuivre les rebelles, il congedia une partie de ses troupes. Mais il ne fut pas long-temps sans reconnoître sa faute: Car les deux traîtres ayant ramassé le reste de leur armée & fait de nouvelles recreuës, marcherent vers Meaco pour y surprendre Nobunanga. Leur marche ne put estre si secrete qu'il n'en eût le vent. Il se met donc à la teste de ce qu'il avoit de gens & les ayant joints la nuit, les chargea de telle furie qu'ils furent obligez de se sauver sur les montagnes de Frenoxama. Le Roy devenu sage par ses propres fautes, les poursuivit & les tint assiegez dans ces forteresses de Bonzes: mais l'hyver estant survenu il fut contraint de se retirer à Meaco.

Cependant Vatadono demeuroit à son Chasteau, où il commençoit à se bien porter. Le Pere Froez le visitoit souvent & l'instruisoit pour luy donner au plûtost le Baptême: Mais que les jugemens de Dieu sont terribles & qu'il est dangereux de differer sa conversion ! Comme il est difficile que des peuples voisins demeurent long-temps en paix, un Tono voisin de Vatadono faisant des courses sur ses terres & tourmentant ses Sujets; il fut obligé de bastir deux Forts sur les frontieres pour l'arrester, & en donna le gouvernement à son frere Darie. Le Tono se voyant bridé, resolut ou de ruiner les Chasteaux, ou de s'en rendre le maistre. Darie en donne avis à son frere, qui crut que sa presence estoit necessaire pour reduire cet ennemi à la raison. Il part donc de Tacacuqui avec deux cens chevaux & laisse le reste de ses troupes à son fils qui le devoit suivre. XXXVIII. *Mort de Vatadono.*

Le Tono en ayant eu avis, l'attend au passage & se met en embuscade avec ses gens derriere une montagne. Déslors qu'il apperceut Vatadono, il vint à toute bride fondre sur luy, l'environne de toutes parts sans luy donner moyen de s'échapper. Vatadono combatit avec toute la vigueur que le courage & le desespoir peuvent inspirer à un grand Capitaine, jusqu'à ce qu'estant percé de toutes parts il tomba mort sur la place.

La nouvelle en estant venuë à Meaco, on ne peut dire la douleur qu'en eut Nobunanga; mais beaucoup plus les Chrétiens qui perdoient un Pere & un Protecteur, & par dessus tout le Pere Froez qui l'aimoit tendrement, & qui estoit inconsolable de ce qu'il estoit mort sans avoir receu le Baptême. Il esperoit neanmoins que Dieu luy auroit fait misericorde en consideration des services qu'il avoit rendus à son Eglise & de la resolution qu'il avoit formée de se faire Chrétien. XXXIX. *Les Bonzes de Frenoxama sont mis à mort.*

La perte d'un si grand homme fut adoucie par la vengeance que Dieu tira des Bonzes de Frenoxama qui avoient excité tant de persecutions contre les Chrétiens & qui se proposoient de les exterminer aprés la mort de Vatadono: Mais que peut le conseil & la prudence des hommes contre ceux que Dieu protege ? Ces miserables aprés avoir mis le comble à leurs iniquitez furent châtiez de Dieu selon leur merite en cette maniere.

Il y avoit long-temps que Nobunanga portoit une haine mortelle aux Bonzes de Frenoxama, parce qu'ils avoient pris le parti du Roy de Nechien son ennemi & qu'ils s'estoient declarez pour Mioxindono & Daxandono, les ayant receus chez eux. Il

les avoit assiegez comme nous avons dit, mais il fut obligé se retirer, tant pour la rigueur de l'hyver, que parce qu'il n'avoit pas de forces suffisantes pour investir toutes ces montagnes. Il fait donc venir une armée de Mino, & comme il se fut mis en campagne, faisant semblant de retourner en son Royaume, il tourne tout d'un coup vers Frenoxama où tous les Bonzes s'estoient assemblez & l'investit de toutes parts sans qu'il en pût sortir une ame.

Les Bonzes fort étonnez & ne se voyant point en estat de resister à une si puissante armée, taschent de l'appaiser par une grosse somme d'argent qu'ils luy promettent. Nobunanga leur répond qu'il comptoit sur leurs tresors, mais qu'il ne vouloit pas qu'ils luy en fissent sa part; qu'ils eussent seulement à se défendre. Ceux-cy luy representant la sainteté du lieu dont il ne pouvoit, disoient-ils, approcher les armes à la main sans irriter les Dieux. *Les Dieux*, dit il, *vous defendront si vous estes leurs amis, & si vous ne l'estes pas, je viens pour les vanger.* N'ayant rien gagné par leurs promesses & par leurs remontrances, ils employent le credit du Dairi & du Cubo: mais Nobunanga se rend inexorable, & ayant fait avancer son armée, il brûle la ville de Sacomoto & deux villages qui estoient au pied de la montagne; à la faveur de la fumée il fait grimper ses gens, lesquels ayant fait bréche dans les murailles se rendent maistres de la forteresse & tuent sans quartier tout ce qu'ils rencontrent. On fit un carnage horrible de ces faux Prestres, dont les uns se précipitoient de la montagne en bas, les autres se refugioient dans leurs Temples, les autres se cachoient dans des cavernes: mais Nobunanga avoit mis un si bon ordre que pas un ne pût échapper. Il fit mettre le feu au Temple du Dieu Canon qui avoit coûté des sommes immenses & à tous leurs autres Temples & Monasteres, & comme s'il eût esté à la chasse des bestes sauvages, il fit entrer ses gens dans les trous & dans les cavernes, où il fit égorger tous ceux qui s'y étoient retirez. Voilà le chastiment que Dieu tira des grands ennemis de sa gloire le jour de saint Michel de l'année 1571.

Les deux Chefs de la rebellion virent bien que Nobunanga les avoit traitez de la sorte pour avoir pris leur parti & pour les avoir retirez chez eux: ce qui les piqua si vivement, qu'ils prirent resolution de recommencer la guerre. Pendant qu'ils traitent secretement avec leurs alliez & qu'ils amassent des troupes, il nous faut visiter les autres Eglises du Japon & voir en quel estat elles sont.

La

La noble & floriſſante Egliſe de Bungo eſt celle que nous viſiterons la premiere. Nous avons dit qu'en l'année 1565. le Pere de Torrez s'eſtoit retiré à Tacaxa ville du Royaume de Bungo, aprés la deſolation de Vocoxiura. Il envoya de là au Roy le Frere Almeida, pour ſçavoir ſi ſa Majeſté trouveroit bon qu'il s'arreſtaſt en cette Ville pour y preſcher la Loy de Dieu. Le Roy qui honoroit ce bon vieillard comme ſon propre Pere, luy envoya auſſitoſt deux Patentes écrites en lettres d'or : l'une pour luy, l'autre pour Edoüard Sylva ſon compagnon, dont voicy la teneur. *XL. Le Roy de Bungo continue à favoriſer les Peres.*

Nous faiſons ſçavoir à tous les Sujets de noſtre Royaume, qu'il leur eſt permis, depuis le plus grand juſqu'au plus petit, d'embraſſer & de profeſſer la Religion Chrétienne. S'il ſe rencontre quelqu'un aſſez hardi pour inquieter les Peres & ceux qui ſe feront faits Chrétiens, qu'il ſçache qu'il ſera puni comme rebelle à mes volontez, car je n'ay rien plus à cœur que de voir preſcher la Loy du vray Dieu dans mes Etats. Le Pere de Torrez ayant receu cette Declaration la fit publier à Tacaxa, où il eſtoit & donna l'autre à Edoüard Sylva un peu avant ſa mort, qui arriva, comme nous avons dit, lorſqu'il preſchoit le Carême à Cavaxiri.

Les Bonzes enrageoient de voir les faveurs que le Roy faiſoit aux Chrétiens : Et ne pouvant plus diſſimuler leur reſſentiment, ils le viennent trouver & luy repreſentent le tort qu'il faiſoit aux Bonzes & à la Religion de ſes anceſtres, en favoriſant comme il faiſoit ces Europeans. *XLI. Plaintes des Bonzes.*

Le Roy les aynt entendus, leur fit cette réponſe. *Il y a treize au quatorze ans que ces bons Peres ſont dans mon Royaume. Lorſqu'ils y arriverent je n'avois que trois Royaumes ; j'en ay maintenant cinq. Mes finances eſtoient épuiſées, & j'en ay à preſent plus qu'aucun Roy du Japon. Je n'avois point d'enfant mâle & j'en deſirois avoir un qui fût mon heritier ; j'en ay pour ſucceder à tous mes Etats. Depuis qu'ils ſont ſur mes terres, toutes ſortes de proſperitez me ſont arrivées. Quel bien m'ont fait vos Dieux depuis que je les ſers ? Allez, retirez-vous, & qu'il ne vous arrive jamais de parler mal des perſonnes que j'aime & que je conſidere.* Ils ſe retirerent fort confus & n'oſerent plus faire aucune plainte. *XLII. Réponſe du Roy.*

Ces faveurs du Prince excitoient de plus en plus les idolâtres à ſe convertir : Mais ce qui faiſoit plus d'impreſſion ſur leurs eſprits, c'eſtoit la parole de Dieu & la majeſté de nos ceremonies : Car le ſervice divin eſtoit celebré dans l'Egliſe de Bungo avec beaucoup de pompe & d'éclat : On y diſoit des grand'Meſſes tous

les Dimanches & toutes les Festes en musique : On y chantoit le soir le *Salve Regina* à deux chœurs, ce qui ravissoit ces bonnes gens.

Le Roy ne se contenta pas que les Peres eussent une Eglise à Bungo, il leur en fit encore bastir une à Funay & une autre à Vosuqui, qui est à sept lieuës de Funay. Le Pere Jean Baptiste des Monts & le Pere Melchior de Figuieredo gouvernoient ces trois Eglises & baptisoient grand nombre d'idolâtres. Cependant le Roy ne parloit point de se faire Chrétien, ce qui affligeoit extrémement ces bons Religieux. Nous verrons enfin comme la grace triompha de toutes ses resistances.

Il y a à une lieuë de Funay un Bourg appellé Tacata, dont le Seigneur avoit une fille mariée qui estoit fort tourmentée du Demon qui luy causoit un si grand tremblement par tout le corps, qu'on croyoit à tous momens qu'elle allast mourir. Le Pere de Figuieredo conseilla à son pere de luy faire recevoir le Baptême & luy fit esperer qu'elle seroit guerie. Le Pere y ayant consenti, elle fut instruite & baptisée & en même temps delivrée de son tremblement. Ce miracle toucha si vivement son pere, sa mere, son mari & toute la famille, qu'ils demanderent aussi-tost le Baptême, lequel leur fut conferé.

XLIII *De l'Eglise de Firando.* L'Eglise de Firando n'estoit pas si paisible que celle de Bungo : car bien que le Roy ménageast un peu les Chrétiens, pour attirer le commerce des Portugais ; cependant il avoit de la peine à dissimuler la haine qu'il leur portoit. Elle éclata à l'occasion d'une lettre qu'il intercepta de Dom Barthelemy Roy d'Omura, à Dom Antoine le General de ses armées & le plus fervent Chrétien de tout son Royaume. Dom Barthelemy luy marquoit la joye qu'il avoit de ce que la Religion Chrétienne fleurissoit dans ses Etats. Le Roy de Firando qui estoit défiant & ombrageux de son naturel, prit les choses autrement & crut que Dom Antoine se liguoit avec Dom Barthelemy pour luy faire la guerre. Un Chrétien Portugais accompagné de quatre Chrétiens Firandois avoit apporté cette lette. Le Roy fit incontinent tailler en pieces les quatre Chrétiens : mais il ne fit rien paroistre de son ressentiment à Dom Antoine ; soit parce qu'il le craignoit ; soit parce qu'il vouloit l'observer & découvrir, s'il pouvoit, l'intrigue qu'il croyoit estre entre ces deux Princes.

Quelque temps aprés un domestique de Dom Antoine portant au Pere à Costa, qui estoit à Firando un paquet qui venoit

des Indes, un Capitaine du Roy nommé Catandono, grand ennemi des Chrétiens, l'ouvrit & trouva dedans une belle Image de Nostre-Dame qu'on luy envoyoit pour mettre dans son Eglise. Il la prend, luy creve les yeux, & l'expose dans sa salle ainsi défigurée par derision. Dom Antoine ayant appris l'injure faite à la Mere de Dieu en son Image, resolut d'en tirer raison au peril de ses Etats & de sa vie, & il l'eût fait si le Pere à Costa craignant de plus grands malheurs ne l'en eût empêché. Le Roy accommoda leur differend: Mais il en eut luy-même un fort grand avec les Portugais dont voicy le sujet.

Jean de Pereira Gouverneur de Macao estant venu de la Chine sur un vaisseau chargé de précieuses marchandises, & ayant appris le mauvais traitement que le Roy de Firando faisoit aux Chrétiens, prit la route d'Omura & alla moüiller au Port de Facunda qui appartenoit à Dom Barthelemy. Le Firandois enragé contre le Portugais, fait mettre incontinent en mer cinquante voiles sous la conduite de Catandono & de deux grands Seigneurs, avec ordre ou de brûler les vaisseaux Portugais, ou de les amener à Firando. Jean Pereira voyant venir cette flotte se met en défense & fit si bonne manœuvre qu'il gagna le vent sur l'ennemi pour venir tomber sur luy. Comme les Firandois se furent approchez, les Portugais leur envoyerent plusieurs bordées de canon qui les mirent en desordre; & estant revenus à la charge, l'équipage fit un si grand feu, & le canon fut si bien servi, qu'une partie des vaisseaux fut coulée à fonds, les autres dégradez & generalement toute la flotte mise en fuite. Il y eut soixante & dix des ennemis tuez, deux cens blessez à mort: Entr'autres deux grands Capitaines de Meaco & six proches parens de Catandono.

XLIV. *Combat naval.*

Cette victoire releva le courage des Chrétiens. Mais ils furent sensiblement affligez de la mort du Frere Jean Fernandez Compagnon de saint François Xavier, qui arriva cette année mil cinq cens soixante & sept à Firando. C'estoit un riche Marchand de Lisbonne en Portugal, qui entra dans la Compagnie de Jesus à l'âge de vingt-deux ans. Voicy ce qui luy en fit naître le desir. Un de ses amis l'ayant invité de venir entendre un concert de musique admirable qui se faisoit chez les Peres Jesuites, il le mena dans une Chapelle, où il y avoit deux cens hommes assemblez, lesquels ayant entendu une fervente exhortation d'un Pere, s'armerent de disciplines, & les fenestres estant fermées, commencerent cette belle harmo-

XLV. *Mort du Frere Fernandez.*

nie formée du bruit des coups qu'ils se donnoient, des soupirs qu'ils poussoient de leurs cœurs, & des cris lamentables qu'ils jettoient pour obtenir de Dieu misericorde. Ce spectacle toucha si fort Fernandez, que changé en un autre homme il s'en alla de ce pas trouver le Pere Simon Rodriguez un des dix Compagnons de saint Ignace, & le pria avec larmes de le recevoir dans la Compagnie.

Le Pere voyant un jeune homme riche & puissant, sans étude & sans lettres, qui demandoit à servir les Peres en qualité de coadjuteur temporel, douta s'il persevereroit dans ces premieres ferveurs. Pour éprouver sa vocation, il luy demanda s'il auroit le courage d'aller vêtu de soye comme il estoit, sur un asne par les ruës de Lisbonne, le dos tourné vers la teste & le visage vers la queuë. Le brave jeune homme répond incontinent qu'il estoit prêt de le faire: Et sans tarder en ayant monté un, s'en va dans cet estat par les grandes ruës de la Ville, & retourne à la maison des Peres, suivi d'une troupe d'enfans qui couroient aprés luy comme aprés un fou. Tous ceux qui le virent en porterent le même jugement; Mais le Pere Rodriguez le receut comme un conquerant qui s'estoit surmonté luy-même & qui entroit comme en triomphe dans la maison de Dieu, aprés avoir foulé aux pieds le monde & sa propre reputation.

Il entra donc dans la Compagnie, l'an 1547. & neuf mois aprés son entrée il s'en alla aux Indes, heureusement au temps que saint François Xavier estoit prest de faire voyage au Japon. On peut dire qu'il estoit un de ces Marchands de l'Evangile, qui vendit tout son bien pour acheter cette perle précieuse de l'Orient; je veux dire qu'il quitta tout pour aller à la conqueste de ce païs infidelle. Il n'estoit encore que Novice & cependant il estoit déja arrivé à une si haute perfection, que saint François Xavier parlant au Pere Gaspar Barzé ce saint homme qu'il laissa en sa place pour gouverner les Indes, luy disoit qu'il avoit encore bien du chemin à faire pour arriver à la perfection de Jean Fernandez. Le Pere de Torrez Compagnon du même Pere, disoit que le Pere Xavier avoit fondé l'Eglise du Japon, mais que sans le Frere Fernandez elle eût esté incontinent reduite au neant.

Nous avons vû jusqu'à present les grands services qu'il a rendus à Dieu, & les victoires qu'il a remportées sur les ennemis de JESUS-CHRIST. Bien qu'il n'eût pas étudié, il se rendit si sçavant dans les mysteres de nostre Religion & preschoit avec

tant de force & d'eloquence, qu'il estoit admiré nonseulement des Bonzes du Japon, mais encore des plus habiles Theologiens de sa Compagnie. Comme il travailloit nuit & jour à prescher, à catechiser, à disputer contre les idolâtres, à composer des livres en langue Japonnoise & qu'il ne vivoit que de ris & de legumes, les travaux le minerent petit à petit & il mourut à Firando, aprés avoir receu tous ses Sacremens. Il fut pleuré & regretté de tous les Chrétiens, comme s'il eût esté leur propre pere.

En ce même temps un vaisseau parti de Goa, qui portoit à Dom Barthelemy de riches presens de la part du Vice-Roy des Indes, perit par la tempeste au détroit de Siam. La perte en fut grande, mais elle ne fut pas comparable à celle de deux Peres d'un tres-grand merite qui estoient dedans. Le premier s'appelloit le Pere Pierre Ramiere Superieur de Goa, qui alloit prendre soin de toutes les Eglises du Japon en la place du Pere de Torrez qui n'en pouvoit plus. L'autre estoit un grand Prédicateur nommé Ferdinand Alcaraze. Ce fut une perte inestimable pour le Japon: mais Dieu en substitua d'autres qui ne finirent pas comme eux leur vie dans les eaux, mais dans les feux & dans les fosses, comme nous verrons au progrez de cette Histoire.

XLVI. *Mission des Peres au Royaume de Gotto.*

Aprés avoir visité l'Eglise de Firando, il nous faut voir la conqueste que firent les Prédicateurs de l'Evangile dans le Royaume de Gotto, où ils entrerent l'an 1665. Ce Royaume est composé de cinq Isles si proches les unes des autres, qu'à peine y a-t'il entr'elles une demi lieuë de trajet. Il est éloigné de soixante & dix lieuës par mer de Cochinozu & de vingt environ de Firando. Quoy que le païs soit arrosé de toutes parts, il est toutefois maigre & sterile. Les bois en couvrent une grande partie qui fourmillent de gibier, parce que les habitans du païs qui font de petite vie ne veulent pas se donner la peine, ou le plaisir de chasser. La ville capitale où le Roy fait sa demeure s'appelle Oquicoa. Elle est située prés de la mer à l'embouchure d'un Port, & elle est aussi agréable qu'il y en ait dans le Japon. Les habitans sont les plus superstitieux de tout l'Orient. Ils attribuent tout le bien & le mal qui leur arrive à l'influence des Astres: mais comme ils ne sçavent pas l'astronomie, ils n'observent pas les mouvemens, les aspects, les conjonctions & les oppositions des planettes. Ils ne connoissent les heureux ou les malheureux momens que par de certains Jongleurs qu'ils consultent dans toutes leurs entreprises & qui font semblant de les connoistre, tels qu'estoient les *Augures*

parmi les Romains. Entre tous les Dieux ils en adorent deux, qu'ils representent comme des geans, pour marquer leur force & leur puissance. Ils attribuent à l'un la dispensation des biens de la terre & à l'autre celle des biens du Ciel.

Le Roy de Gotto estoit alors un Prince infiniment cheri de ses Sujets pour sa douceur & ses autres qualitez Royales. Ce Prince ayant oüi parler d'une Loy sainte qu'on preschoit dans le Japon, eut la curiosité de sçavoir ce qu'elle enseignoit. C'est pourquoy il fit prier le Pere Baltazar à Costa qui estoit à Firando, de luy envoyer un Religieux pour l'instruire. Ce Pere ne pouvant quitter Firando pour les troubles qui estoient alors dans ce Royaume & n'ayant personne à luy donner, parce que tous les autres Peres estoient chacun à leur poste, où ils estoient fort necessaires; Il en écrivit au Pere de Torrez Superieur du Japon, qui estoit toûjours à Cochinozu pour aider les Chrétiens du Royaume d'Omura & d'Arima. Le Pere ne voulant pas perdre l'occasion de faire entrer la Foy dans un Royaume si paisible, y envoya au défaut des Peres, le Frere Loüis Almeida & le Frere Laurens Japonnois.

XLVII. *Le Frere Almeida & le Frere Laurens arrivent au Royaume de Gotto & preschent devant le Roy & sa Cour.*

Ils penserent perir dans les neiges en chemin; car ils firent la pluspart du voyage à pied & au fort de l'hyver. Ils arriverent enfin à Gotto au commencement de l'année 1566. Le Roy les receut avec de grands témoignages d'amitié. Almeida d'abord demanda permission de parler en public: mais le Roy luy conseilla d'attendre jusqu'au mois prochain de Fevrier, parce que tous les Seigneurs du Royaume devoient le venir salüer selon la coûtume du Japon. Almeida goûta cette raison & le jour estant venu, il pria qu'il luy fût permis de prescher sept jours consecutifs (car c'est ce que font les Bonzes de ce païs-là) promettant de dire des choses grandes, certaines & inoüies.

Le Roy fit préparer un grand appartement en son Palais, où l'on dressa un trône fort élevé pour luy, & deux sieges pour les deux Freres. La Reyne avec toutes les Dames de la Cour y voulurent assister. Elles estoient dans un endroit de la salle separé par une tapisserie de soye tres-fine qui les couvroit, mais qui ne les empêchoit pas de voir. Le reste de l'audience estoit composé de plus de quatre cens Seigneurs & autres personnes de marque. Comme le Frere Laurens parloit élegamment Japonnois, le Frere Almeida le pria de faire tous les discours.

Il commença par combattre la pluralité des Dieux & par éta-

blir un premier estre, repondant à toutes les objections qu'on pouvoit former. Il discourut durant trois heures, mais avec tant de force & de netteté, qu'Almeida qui avoit coûtume de l'entendre, ne pouvoit douter que ce ne fût l'esprit de Dieu qui parlast par sa bouche. Tous les auditeurs estoient dans un silence profond & comme immobiles, horsmis le Roy qui de temps en temps se tournoit vers les Seigneurs, pour leur marquer par ses gestes l'admiration où il estoit & le goust qu'il prenoit à entendre ces merveilles. Laurens ayant fini son discours, Almeida se leva & dît d'un air asseuré, que s'il y avoit quelqu'un dans la compagnie qui voulût proposer quelques difficultez contre ce qu'ils venoient d'entendre, il estoit prest d'y répondre & de satisfaire pleinement tous les esprits. Cette espece de défy surprit tous les assistans, & comme ils estoient tous dans le silence, le Roy dît au nom de tous, qu'il estoit persuadé qu'il n'y avoit qu'un Dieu Createur de toutes choses & souverain Seigneur de l'Univers. Aprés quoy le Roy se leva & tout le monde se retira.

XLVIII. *Le Roy tombe malade & on en attribuë la cause aux Predicateurs.*

Le bruit de cette conference s'estant répandu par la Ville, tous les habitans sembloient estre disposez à embrasser la Foy Chrétienne : mais un accident qui survint troubla ces belles esperances. Le Roy qui n'avoit jamais esté malade, fut saisi le même jour d'une grosse fiévre avec une oppression de poitrine qui l'empeschoit de respirer. Les Bonzes publierent aussi-tost que c'étoit un manifeste chastiment des Dieux irritez contre le Roy, de ce qu'il avoit presté l'oreille à ces enchanteurs ; que leurs Dieux n'estoient pas des Dieux de pierre & de bronze, incapables de faire du bien & du mal comme disoient ces Europeans : mais les dispensateurs des bonnes fortunes & les arbitres de la vie & de la mort ; qu'ils se vengeoient des blasphêmes qu'on avoit proferez contre eux & que ceux qui ne vouloient pas reconnoistre le pouvoir qu'ils ont de faire du bien, sentiroient celuy qu'ils ont de faire du mal.

Cependant le Roy empiroit beaucoup, & dés le second jour il tomba en une grande defaillance, qui fit croire quelque temps qu'il estoit mort. Les Bonzes vont aussi-tost à leur Temple pour en tirer les livres de Xaca qu'ils ont coûtume de lire sur les malades, & ordonnent à tout le monde d'appaiser les Dieux par le jeûne, la continence & par des sacrifices : Car il faut se preparer par ces sortes de penitences pour tirer du Temple les livres de Xaca. Or comme ce Prince estoit passionnément aimé de ses Su-

jets, on regardoit les deux Freres comme des empoisonneurs & on se préparoit à les mettre en pieces : de maniere qu'il n'y avoit plus de seureté pour eux à paroistre en public.

On porte donc au Palais les livres en grande ceremonie. Tout le peuple accompagnoit les Bonzes, & lorsqu'ils furent entrez dans la chambre du Roy ils en ouvrirent plusieurs les uns aprés les autres dont ils lisoient quelque page, faisant quantité de contorsions de corps & de gestes ridicules & finissoient leur lecture par une priere qu'ils adressoient à leur Dieu Xaca pour la santé du Roy.

Pendant tout ce manége le Frere Almeida se voyoit combattu de toutes parts de craintes & de dangers qui paroissoient inévitables : Car si le Roy recouvroit la santé aprés ces remedes superstitieux, il prévoyoit que sa guerison seroit attribuée aux Bonzes & à leurs faux Dieux. S'il ne guerissoit pas & si le mal l'emportoit, il ne doutoit point qu'on ne se ruast sur eux & qu'on ne les sacrifiast à la haine publique.

XLIX. *Almeida rend la santé du Roy.*

Dans ces angoisses mortelles il s'adresse à Dieu & le conjure de détourner ce malheur de son Eglise. Pendant qu'il estoit en prieres il entend une voix qui luy dit interieurement : *Allez le guerir vous-méme & mettez vostre confiance en moy.* Il avoit, comme j'ay dit, quelque connoissance de la medecine avant que d'estre Jesuite, & il s'estoit rendu fort habile dans cet art par le service qu'il avoit rendu plusieurs années aux malades de l'Hôpital de Bungo. Ayant donc appris que les prieres des Bonzes n'avoient point eû d'autre effet que de rendre le Roy plus malade qu'il n'étoit, il s'en va au Palais & demande à voir sa Majesté, disant qu'il avoit quelques remedes qui pourroient la guerir. On le fait entrer & voyant le Roy accablé d'un grand mal de teste, brûlé d'une fiévre ardente, la poitrine oppressée, inquiet & tombant frequemment en défaillance, il l'avertit de mettre sa confiance en Dieu qui pouvoit seul luy rendre la santé : Puis luy fit prendre quelques pilules qui eurent un si bon effet, que le jour suivant il trouva que la fiévre estoit fort diminuée. Il luy donna ensuite quelque julep qui le fit dormir ; Enfin Dieu benit tellement ses remedes, que quatre jours aprés le Roy fut rétabli dans une parfaite santé.

Ce fut une joye dans le Palais & dans toute la Ville qui ne se peut exprimer. La Reine & ses enfans le vinrent remercier, & cōme on le loüoit de sa science, il avertissoit tout le monde que ce n'estoit

n'estoit ni son art, ni ses remedes qui avoient gueri le Roy, mais le Dieu qu'il adoroit, qui est le Maître de la nature & à qui les maladies & la mort même rendent obeïssance. Voyant donc tout le monde revenu de ces terreurs paniques, il pria le Roy de luy permettre de continuer ses discours & d'ordonner à ses Sujets de les venir entendre. Le Roy fit ce qu'il desiroit: mais il ne se trouva pas à l'assemblée, parce qu'il estoit encore foible & ne pouvoit pas s'appliquer à des discours si longs & d'une si grande force. Son fils âgé de vingt ans & toute la Cour y assista.

Pendant que Laurens ravissoit ses auditeurs, voicy que le feu se prend à une maison de la Ville & estant poussé par le vent, en consuma une grande partie. En meme temps une tumeur vint à un doigt de la main du Roy qui luy faisoit souffrir de si grandes douleurs, qu'il en perdoit patience. Tout le monde prit cela pour une nouvelle marque de la colere des Dieux. On crie plus que jamais contre ces deux Prédicateurs qui leur attiroient tous ces malheurs & on demande qu'ils soient chassez du païs. Almeida va trouver le Roy & appaisa aussi tost sa douleur par un remede qu'il luy donna, puis le guerit entierement. Cependant on ne pouvoit oster de l'esprit du peuple infatué par les Bonzes, que cette doctrine qu'on preschoit ne fût pernicieuse, & que si on continuoit à l'entendre, les Dieux ne fissent éclater leur colere par des chastimens plus redoutables que les précedens: C'est pourquoy nul n'osoit plus assister aux instructions. Ce qui fit résoudre les deux Religieux à demander au Roy leur congé, puisqu'ils n'estoient plus utiles, ni à luy ni à ses peuples. L. *Le feu se prend à la Ville.*

Lorsqu'ils estoient dans ce dessein deux riches Marchands de Facata & fort sçavans dans la Secte des Bonzes arriverent à Oquicoa. Comme on ne parloit dans la Ville que de ces deux Prédicateurs, ils eurent la curiosité de les venir entendre, non pas en public, mais en particulier, & aprés beaucoup de questions qu'ils leur firent, ils furent tellement convaincus de la verité de nostre Religion qu'ils demanderent le Baptême. Ce qui frappa d'étonnement la Cour & les Bourgeois qui connoissoient la capacité de ces nouveaux Chrétiens. Mais cela n'osta pas la défiance qu'on avoit conceuë des deux Religieux, qu'on regardoit comme des gens dangereux & pernicieux au public.

Le Pere de Torrez ayant appris ce qui se passoit à Oquicoa & que ces deux braves ouvriers que le Roy de Bungo redemandoit instamment, estoient depuis trois mois inutiles dans ce Royau- LI. *Le Pere de Torrez rappelle les*

deux Religieux & le Roy les retient.

me, leur ordonna de quitter le païs & de le venir trouver à Cochinozu. Almeida ayant receu cette lettre l'a va communiquer au Roy & luy demande son congé : mais il ne put l'obtenir. Ce Prince le supplia d'avoir encore un peu de patience l'assurant qu'il auroit bien-tost satisfaction. *J'en suis content*, dit Almeida, *pourvû que nous continuïons de prescher. Je le veux bien*, répond le Roy, *& j'ajoûte à vostre requeste, que je permettray à tous mes Sujets de se faire Chrétiens. De plus je dispenseray ceux qui le seront, de celebrer les Festes des Dieux & d'assister aux solemnitez publiques.* Almeida gagné par ces belles esperances consentit à demeurer.

Le Roy tint la parole qu'il luy avoit donnée : car dés le jour suivant il ordonna à tout le monde d'assister aux prédications qu'on alloit faire & promit de sa part de s'y trouver quatorze jours durant avec le Prince son fils ; ce qu'il fit exactement pour oster au peuple par sa presence les vaines apprehensions qu'il avoit conçuës. Or comme aprés l'hyver la semence qui est en terre pousse avec force & leve aux premiers rayons du Soleil : Ainsi la parole de Dieu qui avoit esté jusqu'alors comme enfouïe en terre & couverte de glace, commença à fructifier deslors que l'air devint un peu plus doux & la saison plus favorable. En effet en peu de temps vingt cinq Cavaliers demanderent à estre Chrétiens & entre autres un des principaux Gouverneurs du Royaume qui fut baptisé & nommé Dom-Jean.

LII. *Conversions de plusieurs personnes de qualité.*

A une lieuë & demie d'Oquicoa il y a une petite ville nommée Ocura qui a un Port fort beau & commode. Les habitans ayant appris que les principaux de la Cour avoient receu le Baptême, prierent les deux Religieux de les venir instruire & en peu de jours plus de six-vingt personnes des plus considerables de la Ville furent baptisez, sans que ni la fureur des Bonzes, ni les calomnies des idolâtres, ni les persecutions des méchans, ni la singularité des femmes, ni la vie austere qu'il falloit embrasser les pût détourner de leur resolution.

Peu de temps aprés présque tous les habitans se rendirent Chrétiens & demanderent aussi-tost permission au Roy de bastir une Eglise, qui leur fut accordée. Ils choisirent pour cela une belle colline qui s'étendoit bien avant dans la mer. Elle estoit couverte d'un bocage fort agréable & baignée des deux costez de deux ruisseaux qui descendoient d'une montagne voisine, & qui aprés avoir arrosé la plaine, alloient se décharger dans la

mer. Les Chrétiens d'Oquicoa ayant sceu que ceux d'Ocura bâtissoient une Eglise, y accoururent en grand nombre & y menerent toutes sortes d'ouvriers pour y travailler. Le Roy même chassant dans ces quartiers trouva le lieu si beau qu'il voulut qu'on luy bastît un Palais prés de l'Eglise, avec défenses à toutes sortes de personnes de s'y établir.

Le Seigneur d'Ocura avoit une mere âgée de soixante & quinze ans, la plus attachée de tout le païs à ses superstitions. Elle apprehendoit sur tout que quatre de ses enfans qui s'estoient fait Chrétiens ne voulussent l'obliger d'embrasser la Foy & ne luy fissent perdre le fruit de ces petites robes de papier qu'elle avoit achettées bien cherement des Bonzes. Ses enfans ne voulurent pas luy faire de la peine, mais la prierent seulement d'assister aux sermons que faisoient les deux Religieux. Elle le fit pour les contenter & comme elle n'adoroit les faux Dieux que parce qu'elle ne connoissoit pas le vray, deslors qu'on luy eut fait connoistre la veritéelle demanda aussi-tost le Baptême & envoya chez les deux freres un coffre plein de ces banderoles de papier où étoient peints Xaca & Amida pour estre mis au feu;ce qu'ils firent avec un plaisir incroyable,& pour comble de satisfaction le Roy leur donna une place à Oquicoa pour y bastir aussi une Eglise.

Tout se disposoit à une conversion generale de tout le païs, lorsque Satan vint encore interrompre le cours de l'Evangile par une guerre funeste qu'il excita. Il se servit du beaufrere du Roy de Firando qui estoit vassal de celuy de Gotto, lequel se revolta contre son Seigneur dans l'esperance de se rendre maistre de ses Etats. Aussi-tost que le Roy de Gotto eut avis de ce mouvement, il mit une armée sur pied & selon la coûtume du Japon avant que de se mettre en campagne,il fit prester serment de fidelité à tous ses Officiers. Ce serment consistoit à boire du vin sacrifié aux Idoles avec des imprecations effroyables contre ceux qui manqueroient de fidelité au Roy.

LIII. *Revolte d'un vassal du Roy de Gotto.*

La couppe fut presentée au Lieutenant du Roy qui estoit Chrétien, lequel pour ne pas blesser sa religion declara hautement qu'il alloit boire ce vin à la santé du Roy. Il croyoit se sauver par là de ce serment impie: Mais Dom-Jean dont nous avons parlé,animé d'un saint zele & voyant que cinquante Officiers Chrétiens qui estoient presens suivroient son exemple, luy cria tout haut qu'il se donnast bien de garde de boire ce vin sacrifié aux Idoles. Puis se tournant vers le Roy, il luy dît : *Sire, il n'est pas*

permis aux Chrétiens de jurer par les faux Dieux. Vous n'aurez point de plus fidelles Sujets que nous, & tant que nous aurons une goutte de sang dans les veines, nous ne cesserons de combattre vos ennemis: mais permettez-nous de jurer par le vray Dieu que nous adorons, qui est le Seigneur de tout l'Univers, & quand nous aurons fait ce serment, il n'y a point de danger ni de misere, qui nous fasse manquer à la fidelité que nous vous aurons jurée. Le Roy ne s'offença point de cette liberté genereuse, mais luy dit qu'il estoit content que les Chrétiens jurassent par le Dieu qu'ils adoroient & le servissent comme il leur commandoit.

LIV. *Les Chrétiens se signalent dans le combat.* Aprés cette declaration les Chrétiens vinrent trouver Almeida, qui les exhorta à servir fidellement leur Prince & à mettre leur confiance en Dieu plûtost qu'en leur propre force. Il leur donna à tous une Image de JESUS & de Marie, & les avertit d'invoquer ces saints Noms dans le combat. Estant armez de la sorte ils marcherent fort resolus vers l'ennemi. Le combat fut sanglant; plusieurs furent tuez ou blessez de part & d'autre: mais ce qui est merveilleux, bien que les Chrétiens fussent à la teste de l'armée & donnassent les premiers, pas un d'eux ne fut ni tué ni blessé.

Il y eut parmi eux un jeune homme de vingt ans nommé Xiste, qui se distingua par sa valeur: Car voyant le General de l'armée ennemie qui se faisoit remarquer par la grandeur de sa taille, par la beauté de ses armes, & par les ordres qu'il donnoit, courant de rang en rang & de ligne en ligne, aprés avoir invoqué les saints Noms de JESUS & de Marie, pique son cheval & vient fondre sur luy. L'autre se met en défense & les deux armées s'arrestent pour voir ce combat: mais il ne dura pas long temps; car Xiste aprés avoir fait quelques voltes, le prit au defaut de ses armes & le perça d'outre en outre, de sorte qu'il tomba mort à terre. Xiste descend aussi-tost de cheval, luy enleve son casque & sa cuirasse qui est le plus glorieux trophée que puisse remporter un Japonnois de son ennemi, les ayant donnez en garde à un de ses gens, il retourne à la charge. Les ennemis voyant leur General mort, perdirent courage & se mirent en fuite. On les suivit en queuë & aprés en avoir fait un horrible carnage & pillé leur camp, les vainqueurs retournerent riches & triomphans dãs Oquicoa. Les Chrétiens firent si bien leur devoir, que les Payens mêmes leur attribuerent tout l'honneur de cette victoire.

Le Roy de Firando ayant appris la mort de son beaufrere &

la défaite de son armée, met pour le venger deux cens voiles sur mer. Il fit quelque degast dans quelques Isles de Gotto: mais il fut obligé de s'en retourner aussi tost en son païs où la guerre estoit allumée. Le Roy de Gotto de son costé équippa cent voiles, & ayant fait descente dans le Royaume de Firando, mit tout à feu & à sang.

Ces avantages n'empeschèrent pas que les Bonzes & leurs disciples n'attribuassent ces guerres & ces revoltes à la prédication de l'Evangile, & ce qui fit encore un mauvais effet dans l'esprit des idolatres, fut la maladie du Frere Almeida qui avoit passé jusqu'alors pour un homme de miracles: Car s'estant retiré pendant les guerres avec les Chrétiens sur une montagne où il n'y avoit ni toit, ni lit, ni feu, ni nourriture aucune, sinon des herbes seches & un peu d'eau & dormant sur la terre, sans autre chevet qu'une pierre; il devint si foible & si attenué, qu'il avoit plûtost l'image d'un mort que d'un homme vivant. Comme il diminuoit de jour à autre, le Pere de Torrez luy ordonna de prendre congé du Roy & de retourner à Cochinozu, ce qu'il fit au mois de Septembre. Le Roy & la Reyne eurent toutes les peines du monde à le laisser aller: mais ils se consolerent sur la promesse qu'il leur fit, de revenir dés lors qu'il auroit rétabli sa santé. Laurens demeura comme en ostage: Cependant on fut obligé de le tirer de là peu de tems aprés, pour l'envoyer à Meaco ayder le Pere Frocz. LV. *Le Frere Almeida tombe malade, & quitte Gotto.*

Pendant que l'un & l'autre estoient auprés du Roy, des Pescheurs luy presenterent un animal qu'ils venoient de pescher, lequel estoit à demi loup & à demi poisson. Ils disent que cette beste qui a la forme d'un loup vit long-tems dans une montagne qui a six lieuës de tour; son poil est doux comme de la soye & sa chair tres-delicate à manger. Lorsqu'elle est lasse de vivre sur terre elle se jette dans la mer & peu à peu devient poisson aussi grand que le Ton de Provence. Celuy qu'on presenta au Roy n'estoit pas encore tout-à-fait poisson. Il avoit la moitié du corps couverte d'écailles & l'autre de son poil, n'ayant pas eu assez de tems pour estre tout-à-fait transformé en poisson. C'est une merveille de nature dont plusieurs Peres Jesuites sont témoins. Voilà les fondemens de la glorieuse Eglise de Gotto dont nous allons voir le progrez. LVI. *Poisson amphibies.*

On demandoit en ce temps de toutes les Isles voisines des ouvriers pour travailler à la vigne du Seigneur: Mais le nombre en LVII. *Arrivée de trois Religieux au Japon.*

estoit si petit qu'on n'en pouvoit fournir à tous ceux qui en desiroient. Ce qui affligeoit extrémement le Pere de Torrez. Aprés avoir fait prier Dieu pour ce sujet, trois Jesuites arriverent au Port de Cochinozu où il estoit. Le Pere Baltazar Lopez, le Pere Alexandre Valignan & le Frere Michel Vasé. Jamais Marchand ne receut plus de joye voyant entrer heureusement au Port son vaisseau chargé de riches marchandises, qu'en eut ce serviteur de Dieu à l'arrivée de ces Religieux, qui venoient à son secours. Ce fut l'an 1568. qu'ils aborderent à Cochinozu. Comme ils ne sçavoient pas la langue ni les manieres du Japon, il leur donna pour Maistre le Pere Vilela, avec ordre de ne point sortir du lieu où ils estoient, jusqu'à ce qu'ils fussent parfaitement instruits de tout ce qui estoit necessaire pour exercer dignement leurs fonctions.

LVIII. *Le Fils du Roy de Gotto reçoit le Batême.*

Cependant les Chrétiens de Gotto estoient dans l'impatience d'avoir un Pasteur qui prît soin de leurs ames, & pour obliger le Pere de Torrez à leur envoyer quelque Pere, ils luy firent sçavoir que le fils aîné du Roy qui devoit luy succeder à la Couronne, témoignoit vouloir estre Chrétien. Le Pere ayant appris ces bonnes nouvelles, ordonna au Pere Jean-Baptiste des Monts qui estoit à Bungo, de se transporter à Gotto. Deslors qu'il y fut arrivé, le Prince le fit appeller & luy ouvrit son cœur, disant qu'il avoit esté instruit par le Frere Almeida & qu'il ne pouvoit estre en repos, jusqu'à ce qu'il eût receu le Baptême. Le Pere loüa son desir & l'exhorta à la perseverance ; mais il fut d'avis qu'il en devoit auparavant parler au Roy son Pere ; Car quoy qu'il fût Payen, il se montroit neanmoins assez favorable aux Chrétiens & il luy representa qu'il se tiendroit offensé, s'il prenoit ce parti sans luy en donner connoissance.

Le Prince sans differer va trouver le Roy & luy découvre le dessein qu'il avoit de se faire Chrétien. Le Roy ne parut point surpris ni offensé de cette proposition, il en témoigna même de la joye : Mais comme un rusé politique, il differoit de jour en jour de luy accorder la permission de se faire baptiser: soit pour éprouver sa resolution, soit pour remarquer les mouvemens qu'exciteroit dans les esprits le bruit qui en couroit. Le Prince ennuyé de ces delais & ne pouvant plus resister aux mouvemens du saint Esprit qui le pressoit d'embrasser la Loy de Dieu, pria le Pere de le baptiser en secret, ce qu'il fit & le nomma Dom-Loüis.

Dés lors qu'il eut esté regeneré par ces eaux salutaires, il fut rempli d'une telle abondance de graces & de consolations celestes, que de Prince idolâtre il devint Prédicateur de l'Evangile. Il prenoit tous les Vendredis la discipline & assistoit tous les jours à la Messe & au Sermon, où il se distinguoit plus par sa devotion que par sa qualité Royale. Son pere sentit bien qu'il estoit baptisé & ne luy en fit aucune reprimande, ce qui luy donna courage de faire profession ouverte de la Religion Chrétienne & d'attirer tous ceux qu'il pouvoit au service de Jesus-Christ. Nous verrons bien-tost la guerre que luy firent les Bonzes & les combats qu'il eut à soûtenir. Cependant il nous faut voir en quel estat estoit l'Eglise d'Omura aprés tous les troubles dont nous avons parlé.

Dom Barthelemy ce Heros Chrétien ayant enfin triomphé de tous ses ennemis & pacifié son Royaume, pria le P. de Torrez, qu'il consideroit comme l'auteur de sa vie & de son bonheur, de venir à Omura visiter les Chrétiens qui soûpiroient aprés luy & pour examiner le plan des Eglises qu'il vouloit bastir dans son Royaume. Ce saint vieillard s'y transporta. Lorsque le Roy l'apperceut il ne put retenir ses larmes, ni le Pere les siennes de la joye qu'ils avoient de se revoir aprés de si longues & de si furieuses tempestes. Le Roy qui mettoit sa gloire à faire regner Jesus-Christ dans ses Etats, proposa au Pere la resolution qu'il avoit d'obliger tous ses Sujets de se faire Chrétiens: Mais le Pere voyant que le feu de la guerre fumoit encore & craignant de le rallumer par un zele précipité, luy conseilla d'attendre encore un peu de temps & de gagner cependant l'affection de ses Sujets par sa douceur & par sa patience. LIX.

Le Pere de Torrez visite Dom Barthelemy Roy d'Omura.

Le Roy suivit le Conseil du Pere, & l'exhorta seulement à recommencer ses sermons dans la ville d'Omura & de bastir une Eglise, non seulement dans Omura, mais encore dans Nangazaqui. Cette Ville a un beau Port, le plus commode & le plus seur de tout le Japon, pour les vaisseaux qui arrivent des Indes. Le Pere considerant que ce lieu pouvoit servir d'azile à tous les Chrétiens qui seroient persecutez & donneroit entrée aux ouvriers de l'Evangile dans le Japon, témoigna au Roy qu'il approuvoit son dessein & qu'il le trouvoit avantageux à la gloire de Dieu. Dom-Barthelemy assigna incontinent des revenus pour y bâtir l'Eglise & le Pere y envoya le Pere Vilela qu'il avoit laissé à Cochinozu, pour y former les nouveaux Missionnaires.

Ce Prédicateur zelé qui s'estoit signalé par tant de beaux ex-

ploits qu'il avoit faits à Meaco, s'y rendit aussi-tost & baptiza en un an plus de quinze cens personnes. Il y benit l'Eglise sous le nom & l'invocation de tous les Saints l'an 1568. & y fit celebrer avec beaucoup d'appareil & de devotion l'Office de la semaine Sainte. Il y lava aussi les pieds à douze pauvres & n'oublia rien des ceremonies qui se pratiquent dans l'Eglise Romaine en ces saints jours. Le Pere de Torrez fit la même chose de son costé dans la ville d'Omura & pendant quelques jours qu'il y fut, il baptisa grand nombre de Payens ; ce qui donna beaucoup de joye à Dom-Barthelemy & luy fit prendre la resolution d'executer son premier dessein.

LX. *Dom-Barthelemy dispose toute sa famille à recevoir le Baptême.*

Il represente donc au Pere, qu'il trouvoit ses Sujets assez bien disposez à recevoir la Foy ; qu'il ne se croyoit pas Roy, tant que les Demons seroient adorez dans ses Etats ; qu'il estoit resolu de risquer sa Couronne & sa vie pour y faire regner le vray Dieu ; qu'il avoit appris de saint Paul, qu'un Chrétien qui n'a pas soin du salut de ses domestiques, est pire qu'un Infidelle ; Que toute la famille Royalle demandoit le saint Baptême avec instance & qu'il seroit responsable de la perte de tous ceux de ses parens qui mourroient dans leur infidelité ; qu'il avoit differé jusqu'alors, suivant son conseil, de leur procurer ce bien : Mais que voyant que la plufpart de ses Sujets imitoient ce mauvais exemple, il n'estoit plus temps de dissimuler, & qu'il falloit se declarer pour la verité.

Le Pere de Torrez qui n'avoit differé de baptiser sa famille que pour avoir le tems de l'instruire & de l'éprouver, la voyant bien disposée, consentit au desir du Roy & prepara tout pour cette ceremonie. Mais avant que de la commencer, Dom-Barthelemy assembla à Omura les principaux Seigneurs de son Royaume, & leur dit :

Messieurs, je vous ai assemblez icy pour vous declarer que toute ma famille veut embrasser ma Religion & estre Chrétienne comme moy. Comme vostre salut m'est aussi cher que le mien & que je desire vous rendre heureux pendant vostre vie & aprés vostre mort, je n'ay point de plus grande passion que de vous voir soumis à l'obeissance du vray Dieu qui est celuy que j'adore, sans quoy vous serez eternellement miserables. J'ay attendu que vous fussiez instruits de sa Loy pour vous exhorter à l'embrasser : Maintenant que vous en avez la connoissance, je vous prie de suivre mon exemple & celuy de toute ma famille. Vous m'obligerez par vostre obeyssance à vous considerer

comme

comme mes freres & à vous traiter comme mes enfans. S'il y a quelqu'un parmi vous qui ne vüeille pas me donner cette satisfaction, il n'a qu'à se retirer & à prendre parti ailleurs.

Le Roy prononça ce discours d'un air si tendre & si doux, que tous les Seigneurs luy declarerent qu'ils estoient prests de luy obeïr. Ainsi tout estoit disposé à une conversion generale, lorsque le Pere de Torrez receut nouvelle de l'arrivée du Pere François Cabral, qui estoit envoyé au Japon pour en estre le Superieur & le Provincial. Il débarqua à Xequi avec le Pere Organtin, & il apprit là l'estat des affaires du Royaume d'Omura. Avant que d'exercer sa Charge il fut obligé de tenir une Congregation de tous les Religieux de sa Compagnie qui estoient au Japon, tant pour s'informer de l'estat du païs, que pour leur communiquer ses Patentes; comme aussi pour conferer ensemble des moyens d'avancer la gloire de Dieu & de travailler utilement au salut des ames. Cependant il écrivit au Roy d'Omura, qu'aprés avoir assemblé les Peres qui travailloient dans le Japon, il se donneroit l'honneur de voir sa Majesté & de baptiser luy-même sa famille: Ainsi le Baptême fut differé & le Pere de Torrez s'en alla à Xequi, où se trouverent tous les autres Peres qui estoient dispersez par tout le Japon, horsmis le Pere Froez qui ne pouvoit quitter Meaco & qui ne put estre averti pour se rendre à tems à cause de la distance des lieux & de la difficulté des chemiñs.

LXI. *Congregation Provinciale des Peres de la Compagnie.*

On ne peut exprimer la consolation qu'eurent tous ces bons Religieux, de se voir réünis ensemble & de traiter entr'eux des moyens d'avancer & d'asseurer les affaires de la Religion. Il fut arresté dans cette Assemblée que le Pere Gaspard Vilela s'en retourneroit aux Indes, tant parce qu'il estoit fort infirme, que pour instruire ses Superieurs de l'estat des Missions du Japon & du besoin qu'ils avoient de plusieurs bons ouvriers, pour tant d'Isles & de Royaumes. Ensuite le Pere Cabral envoya le Pere Jean-Baptiste des Monts à Bungo, le Pere Baltazar Lopez à Cochinozu, le Pere à Costa à Firando, le Pere Alexandre Valignan à Gotto, le Pere de Figueredo à Omura, le Pere Organtin à Meaco pour aider le Pere Froez. Quant au Pere de Torrez il demeura à Xequi, tant parce qu'il estoit indisposé, que pour travailler à l'embarquement du Pere Vilela qui s'en retournoit aux Indes dans le bâtiment qui avoit apporté le Pere Cabral & le Pere Organtin.

La Congregation estant finie, le Pere Cabral prit la route d'Omura, accompagné du Pere à Costa, du Pere Figueredo & du Frere Loüis Almeida. Dom Barthelemy ayant appris qu'il estoit arrivé au port de Nangazaqui, alla au devant de luy & le conduisit en sa ville d'Omura où il baptisa la Reine & ses enfans, avec toute la solemnité & la magnificence possible. Aprés eux il baptisa plus de cent personnes des plus qualifiées du Royaume. Il n'y eut que la mere du Roy dont on differa le Baptême, parce qu'elle n'estoit pas encore assez instruite : Mais elle le receut bien-tost aprés.

LXII. *La mort du Pere Cosme de Torrez.*

La jöye que receut le Roy d'avoir procuré à sa Mere une vie meilleure que celle qu'il en avoit receuë, fut aussi grande que l'estoit son zele & l'affection qu'il portoit à la Reine sa Mere. Mais elle fut bien troublée par les nouvelles qu'il apprit de la mort du Pere Cosme de Torrez, qui arriva à Xequi l'an 1570. Saint François Xavier, comme nous avons dit, ayant connu ses éminentes vertus, le prit pour Compagnon dans sa grande & glorieuse expedition du Japon. Il a travaillé vingt & un an dans ce païs, dans des dangers continuels de mort pour la haine implacable que luy portoient les Bonzes, qui le regardoient comme le fondateur de la Religion Chrétienne dans leur Empire & le destructeur de leur idolâtrie. Il ne mangeoit ni chair ni poisson & ne vivoit que de legumes mal apprestées, ou de ris cuit dans de l'eau. Il ne bûvoit point de vin, & dans les froids rigoureux du païs il estoit presque toûjours nuds pieds. Le Pere Nugnez luy ayant representé que sa vie estoit trop austere & que luy & ses Religieux qui vouloient l'imiter & qui travailloient nuit & jour en des fonctions penibles, ne pourroient pas durer long-temps s'ils n'estoient soutenus par une meilleure nourriture, il luy répondit qu'on ne feroit jamais rien dans le Japon, si l'on ne menoit en effet une vie plus austere que celle que les Bonzes menoient en apparence.

Il estoit si foible & si attenué, que prévoyant sa fin il écrivoit toutes les années à Rome pour avoir un Superieur qui luy succedast. Desfors qu'il fut arrivé il chanta avec beaucoup de joye le Cantique de S. Simeon & pria nostre Seigneur de le retirer de ce monde. Il ne tarda pas à l'exaucer, car quelques semaines aprés que le Pere Cabral fut arrivé & qu'il eut eû la consolation de voir tous ses Religieux assemblez à Xequi, il fut saisi d'une fiévre lente, qui lui fit connoistre que sa fin approchoit. Aussitost il fit une Confession generale au Pere Vilela & fut le lende-

demain à l'Eglise pour y recevoir le Viatique. Puis se retira à sa chambre, où il prit congé des Peres & des Freres qui l'assistoient & aprés les avoir tous embrassez tendrement, il rendit son ame à Dieu. Il mourut âgé de soixante & quatorze ans, le deuxiéme d'Octobre 1570. Il fut pleuré & regretté generalement de tous les Chrêtiens qui le consideroient comme leur Pere, & il y eut un si grand concours à son enterrement, qu'on eut bien de la peine à le tirer des mains des assistans pour le mettre en terre. Quelque effort qu'on fist on ne put empescher qu'ils ne luy coupassent presque tous ses habits: Car il étoit en si grande reputation de sainteté, que même pendant sa vie on ne l'appelloit point autrement que *le saint vieillard*. Le Pere Vilela prescha le jour de sa mort & prit pour theme ces paroles de Jesus: *L'ouvrier est digne de sa recompense*. Ayant fait un petit recit des grands travaux qu'il avoit soufferts pour la gloire de Dieu, il tira les larmes des yeux de tous les assistans, & on ne peut croire l'odeur qu'il laissa par tout où il avoit esté, de sa Sainteté & de son zele. Le Pere Vilela ne luy survécut pas long temps; car estant retourné aux Indes il passa bien-tost à une meilleure vie & s'en alla recevoir au Ciel la Couronne qu'il avoit gagnée par tant de combats.

LXIII. *Des Isles d'Amacusa & de Xequi.*

Aprés avoir visité les Eglises de Bungo, de Firando & d'Omura, il nous faut un peu arrester à celles d'Amacusa & de Xequi, dont nous venons de parler. Il y a entre les Royaumes d'Arima & de Fingo quantité de petites Isles dont la plus grande s'appelle Amacusa & l'autre Xequi; toutes deux relevent du Royaume de Fingo. Le Seigneur de Xequi estoit parent du Roy d'Arima & avoit souvent demandé des Peres pour venir prescher dans ses terres. Le Pere Vilela y fut envoyé avec un compagnon & baptisa en peu de mois plus de six cens personnes. Quelque temps aprés le Frere Michel Vasé qui sçavoit passablement la langue, y estant arrivé en convertit environ quatorze cens qui furent regenerez par le Baptême.

Pour l'Isle d'Amacusa elle écheut au Frere Loüis Almeida, qui devant que de commencer ses prédications, pria le Tono de luy accorder quatre choses qu'il luy demandoit. La premiere qu'il luy fit expedier un brévet, par lequel il luy estoit permis de prescher dans son Royaume, afin que ses Sujets le pussent entendre sans apprehension de luy déplaire. La seconde, qu'il luy fist la grace d'assister pour le moins durant dix jours aux sermons pour donner exemple à ses Sujets. La troisiéme, que si la Loy de Dieu

luy sembloit bonne & sainte, il permît à un de ses enfans de l'embrasser & d'estre le protecteur de tous ceux qui recevroient le Baptême. La quatriéme, qu'il permît aux Chrétiens de bastir une Eglise dans Amacusa.

Le Tono luy accorda toutes ses demandes & commença par assister durant six jours au sermon avec toute sa Cour & les principaux de la Ville. Déslors qu'ils entendirent les grandes veritez qu'Almeida leur preschoit avec une force & une éloquence divine, ils furent si vivement touchez, que le Gouverneur de la Ville demanda le Baptême. Il luy fut conferé & à cinquante personnes de sa famille, & fut nommé Dom Leon. Son beau-pere suivit son exemple avec six-vingt de ses domestiques. Il y eut aussi plusieurs personnes de la Cour qui se firent Chrétiens; tout cela arriva l'an 1568.

LXIV. *Les Bonzes font sedition & veulent tuer Dom Leon.*

Ces conversions si notables & si nombreuses firent autant de dépit aux Ministres de Satan, qu'ils causoient de joye aux serviteurs du vray Dieu. Les Bonzes voyant que c'estoit Dom Leon & son beau-pere qui donnoient credit à la Religion Chrétienne & qui en estoient tout l'appuy, resolurent de tuer l'un & l'autre. Pour réüssir dans leur dessein, ils gagnerent les deux freres du Tono qui estoient aussi méchans qu'eux & le lendemain matin se trouvent avec sept cens hommes de guerre à la porte de Dom Leon. Quelque secrette que fût la conspiration, le Gouverneur en eut avis & se mit en estat de les recevoir ayant six cens bons soldats dans son logis. Voicy donc de grand matin qu'un Bonze vint de la part des conjurez dénoncer à Dom Leon qu'il eût à s'ouvrir le ventre, s'il ne vouloit estre taillé en pieces comme un lâche & un effeminé. Le brave Gouverneur répondit, que s'ils le venoient visiter chez luy, il les recevroit en galant homme & qu'il leur feroit la meilleure chere qu'il pourroit.

Cette bravoure les étonna & ils virent bien qu'ils trouveroient à qui parler. Ils luy envoyerent donc un autre de leurs gens luy dire de leur part, qu'on luy donnoit la vie, mais qu'il eût à se retirer d'Amacusa. Dom Leon leur répond qu'il ne vouloit recevoir aucune grace d'eux & que s'ils vouloient le chasser de la Ville, ils n'avoient qu'à le venir prendre dans sa maison où il les attendoit. Les Bonzes irritez de ces réponses vont trouver le Tono & luy disent insolemment, que s'il n'ordonnoit à Dom Leon de se retirer, il alloit voir tous ses Sujets revoltez contre luy. Le Tono craignant que ses freres qui luy faisoient cette priere les armes à la

main, n'entreprissent quelque chose contre son autorité, pria Dom Leon de s'absenter pour quelques jours de la Ville, & Loüis Almeida jugea qu'il le devoit faire pour éviter de plus grands inconveniens. Il se retira donc à Cochinozu, distant de sept lieuës de la Ville, avec sa femme, ses enfans & ses domestiques.

Le Frere Almeida donna aussi-tost avis de tout au Roy de Bungo, qui estoit alors Roy de Fingo dont l'Isle d'Amacusa relevoit. Le Roy écrivit au Tono d'Amacusa en faveur des Chrétiens en termes si forts, qu'il en fut épouvanté. Il fit lire ses lettres en public & voulut que le Frere Almeida continuast ses prédications; ce qu'il fit avec tant de succés & de benediction de Dieu, qu'en moins d'un mois il disposa cinq cens personnes à demander le Baptême. Ce qui fit crever les Bonzes de dépit. C'est pourquoy transportez de fureur, ils vont dire au Tono qu'il faut que les Peres ou eux quittent le païs.

Dans ces entrefaites il arriva qu'un enfant signala sa constance d'une maniere digne d'admiration. Le fils aîné du Tono l'ayant rencontré, luy demanda comme il s'appelloit. L'enfant luy dît qu'il s'appelloit Christophle. *Christophle? reprit le jeune Prince, quel nom barbare est-ce là? Vous en aviez un autre il y a quelque temps. Il est vray,* reprit l'enfant, *mais depuis que je suis Chrétien, j'ay changé de nom & de Loy. Quoy donc miserable,* luy dit le Prince, *tu es donc Chrétien? Tu es de la Secte de ces gens qui mangent des enfans comme toy? Tu ne seras pas long-temps en vie & ils feront bien-tost grand' chere à tes dépens.* Le jeune enfant sans s'étonner luy répondit librement, *que la Foy des Chrétiens défendoit de tuer personne & que ces calomnies estoient une invention des Bonzes. Il n'y a,* poursuit il, *qu'un vray Dieu, qui a créé le Ciel & la terre & qui est le Monarque de l'Univers. Vos Dieux ne sont pas des Dieux, mais des morceaux de pierre & des troncs d'arbres qui n'ont point de sentiment. Ce sont des figures d'hommes scelerats, qui brûlent maintenant pour leurs crimes dans les Enfers & tous ceux qui les adorent brûleront avec eux.*

LXV. *Constance d'un jeune enfant.*

Le Prince surpris de cette réponse, soit qu'il fût en colere ou qu'il fist semblant de l'estre, tire son épée & luy dît: *Est-ce ainsi que tu parles de nos Dieux en ma presence? Ou il faut que tu meures, ou que tu leur fasses presentement reparation d'honneur.* Le jeune enfant sans changer de visage, luy dît d'un air libre & intrepide: *A la verité, mon Prince, vous aurez bien de l'honneur d'avoir tué*

un enfant sans armes & sans défense! Mais quel mal me ferez-vous avec vostre épée? Percerez vous mon ame? l'empescherez-vous de sortir de son corps? si cela estoit j'aurois sujet de craindre: mais vous luy ouvrirez la porte pour s'en aller dans le Ciel; & c'est ce que je desire; vous me procurerez une vie meilleure que celle que vous m'osterez. Le Prince surpris de la generosité de cet enfant, l'embrasse & luy dît que c'estoit pour éprouver son courage, ce qu'il en avoit fait. Puis alla par tout raconter cette belle action, qui fit bien de l'honneur aux Chrétiens.

LXVI. *Le Frere Almeida est obligé de se retirer.*

Cependant les Bonzes remplissoient toute la Ville de tumulte & de menaces & firent entrer les deux freres du Tono dans leur parti, leur faisant entendre que Dom Leon avoit dessein de se rendre maistre de l'Isle à la faveur des Chrétiens qui estoient devoüez à son service, & que s'ils n'étouffoient au plûtost cette Secte, ils se verroient bien-tost dépoüillez de leurs Etats & peut-estre de la vie. Ces malheureux politiques intimidez par ces raisons retournerent au Tono leur frere & luy dénoncent que s'il ne chasse les Peres il a tout à craindre des Bonzes & du peuple.

Le Tono voyant le feu de la sedition trop allumé pour le pouvoir éteindre, pria le Frere Almeida de ceder à la force & de se retirer pour un tems, avec asseurance de le rappeller au plûtost: Et pour marque de la sincerité de ses intentions, il luy donna une promesse écrite & signée de sa main, par laquelle il s'obligeoit de faire en sorte que son fils aîné se fist Chrétien, & de donner congé aux Peres de prescher dans tous les lieux de son obeïssance quand il devroit perdre la vie. Le Frere Almeida s'estant retiré, la sedition pour cela ne s'appaisa pas, & les Bonzes plus insolens que jamais vouloient chasser avec luy le Tono de sa Ville & de ses Etats: Mais le Roy de Bungo averti de ce qui se passoit, envoya au plûtost une armée qui assiegea les deux freres rebelles dans une forteresse, pour les obliger ou à se rendre, ou à mourir de faim. Les ayant pris prisonniers il rétablit le Tono, lequel rappella incontinent son Gouverneur Dom Leon qu'il cherissoit extrémement pour sa valeur & sa prudence: Puis écrivit au Pere Cabral, pour le prier de venir convertir le reste de ses Sujets. Le Pere y fut avec le Frere Almeida. Le Tono fut le premier, lequel aprés quelques sermons demanda le Baptême, & la pluspart de ses vassaux suivit son exemple. C'est ainsi que Dieu tempere nos joyes & nos déplaisirs, & malgré tous les efforts des Demons fait tout réüssir à sa gloire. Tout cecy arriva l'an 1570. Laissons le

Tono d'Amacusa dans le repos que Dieu luy a donné, & voyons les combats & les victoires de Dom Loüis fils du Roy de Gotto.

LXVII. *Constance admirable de Dom Loüis fils du Roy de Gotto.*

Nous avons vû comme le Pere Jean-Baptiste des Monts avoit baptisé ce jeune Prince. Le Pere Alexandre Valignan luy ayant succedé, trouva qu'il estoit marié & qu'il desiroit avec passion que sa femme & tous ses domestiques fussent Chrétiens comme luy. Le Pere instruisit premierement la Princesse qui fut nommée Marie en son Baptême. Quinze Dames de sa suite le receurent aussi & cent domestiques de Dom Loüis. Son zele n'en demeura pas là, le Roy son pere luy ayant donné des terres à son mariage, il avertit tous ses vassaux de se tenir prests pour entendre les sermons du Pere.

Ils estoient tous disposez à se faire Chrétiens, lorsque les Bonzes par leur malice ordinaire troublerent tous ces grands projets. Dom Loüis avoit un oncle plus Payen que les Bonzes mêmes. Ceux-cy l'ayant gagné envoyerent à ce jeune Prince une requeste dressée au nom de ses Sujets, par laquelle ils luy representoient qu'il ne pouvoit pas y avoir deux Reli- « gions contraires dans un Royaume, sans en troubler la paix ; « que celle qu'il avoit embrassée estoit nouvelle, étrangere, bar- « bare, inhumaine, contraire à celle du Roy son pere & de tous « ses ancestres ; qu'elle portoit la guerre par tout & mettoit tous les « Royaumes en desordre ; qu'on le supplioit de pourvoir à sa seu- « reté & à celle de ses Etats, & de retourner dans la Religion de « ses ancestres dans laquelle il regneroit en paix. Que s'il ne le fai- « soit pas.... La requeste finissoit par ces paroles, donnant à entendre par ce silence qu'ils alloient pousser les choses à l'extrémité & se faire raison par les armes.

Le brave Prince sentit bien que ces menaces venoient de son oncle, & sans s'étonner ordonna qu'on luy dît, qu'il seroit prest de luy obeïr en tout ce qui ne seroit pas contraire à la Loy de Dieu : mais qu'il n'y avoit point de menaces qui le pussent faire changer de Religion, & que tous les Bonzes du Japon se feroient plûtost Chrétiens avant qu'il se fist Payen.

Ce coup ayant manqué, les rebelles s'adressent à son pere & le prient au nom de tous ses Sujets de ramener le Prince son fils à la religion du païs, à faute dequoy s'il arrivoit du desordre dans ses Etats, qu'il ne s'en prît qu'à luy-même. Le Roy estoit persuadé que la Religion Chrétienne estoit la veritable : mais des rai-

ſons politiques l'empeſchoient de l'embraſſer. Voyant donc l'orage qui ſe formoit, il voulut la diſſiper en donnant ſa parole, qu'il feroit ſon poſſible pour faire rentrer le Prince ſon fils dans ſon devoir.

LXVIII. *Son pere fait ſon poſſible pour le pervertir.* En effet, il fût juſqu'à dix-huit fois chez luy pour luy perſuader de renoncer la Religion Chrétienne, ou du moins d'en faire ſemblant; luy repreſentant que s'il ne le faiſoit, il étoit en danger de perdre la vie & la Couronne & qu'il envelopperoit ſon propre pere dans ſa ruine; Que Dieu ne regardoit que le cœur, & que pourvû qu'il fût Chrétien dans ſon ame, il importoit peu qu'il fût exterieurement Payen. Dom Loüis luy répondit. *Sire, de tous les malheurs dont on me puiſſe menacer, il n'y a que le danger de voſtre perſonne qui puiſſe m'ébranler. Je donnerois mille vies ſi je les avois, pour conſerver la voſtre, & ſi ma mort eſtoit neceſſaire pour affermir voſtre Couronne, je me ferois un plaiſir de la ſouffrir. Mais vous ſçavez, Sire, que j'ay un autre Pere que vous au Ciel à qui je dois obeïſſance auſſi-bien qu'à vous, & dans l'oppoſition de vos volontez, vous eſtes trop juſte pour vouloir que je prefere vos commandemens aux ſiens. Il me défend d'adorer d'autre Dieu que luy; il m'ordonne de faire profeſſion publique de ſa Loy ſi je veux eſtre ſauvé, & me declare qu'il me renoncera aprés la mort, ſi je le renonce pendant ma vie. Je ne ferois pas digne d'eſtre voſtre enfant, ſi je manquois de cœur, & je ferois lâche ſi je craignois de paroiſtre ce que je ſuis. Vous m'aimez, Sire, je n'en doute pas, voyez à quelle extrémité Voſtre Majeſté me reduit, ou de vous déplaire, ou de déplaire à Dieu; ou de perdre une Couronne temporelle, ou d'en perdre une éternelle. Je vous conjure, Sire, de ne plus me preſſer ſur ce point. Car je ſuis reſolu d'obéir au Dieu du Ciel & de la terre qui eſt vôtre Roy & le mien. S'il faut abandonner ma Foy pour un Royaume, j'aime mieux perdre mon Royaume que de perdre ma Foy, & ceſſer d'etre Roy que de ceſſer d'être Chrétien. Que ſi l'on ne ſe contente pas de ma Couronne, mais qu'on vüeille encore m'ôter la vie; je ſuis prêt de la perdre pour joüir de celle que Dieu promet à ceux qui mourront pour la défenſe de ſa Loy.*

LXIX. *Les Chrétiens ſe diſpoſent au martyre.* Le Roy fut touché de ce diſcours & admira le courage de ſon fils: Mais ſe voyant dans la neceſſité, ou de le voir perir, ou de perir luy-même, il tenta d'autres voyes pour vaincre ſa reſiſtance. Il fait donc publier un Edit, par lequel il défend à tous ſes Sujets de ſe faire Chrétiens & ordonne ſur peine de la vie à tous ceux qui l'eſtoient, de retourner à leur premiere Religion. Il crut par

ce

ce moyen appaiser les rebelles qui seroient convaincus de la droiture de ses intentions & que son fils voyant tout le monde adorer les Idoles, seroit obligé de faire comme eux. Mais il fut bien trompé dans son esperance: Car l'Edit ne fut pas plûtost publié, que tous les Chrétiens tant de la Ville que des lieux voisins s'assemblerent dans l'Eglise pour y attendre la mort. Dom Loüis y fut le premier & se tint à la porte pour donner courage à ceux qui accouroient au martyre, les assurant qu'on ne viendroit point à eux qu'on ne luy eût auparavant marché sur le ventre & qu'il défendroit leur vie au péril de la sienne.

Le Pere de Valignan les voyant assemblez, monta en chaire & leur fit un discours sur le bien qu'il y avoit de mourir pour la Foy. Il leur proposa l'exemple des premiers Martyrs de l'Eglise, ce qui les encouragea tellement que tous d'une voix se mirent à crier qu'ils estoient prests de mourir. Ces cris toucherent si fort le cœur de ce bon Pere, qu'il en perdit la parole & ne put continuer son discours pour l'abondance des larmes qui luy couloient des yeux. Le sermon estant fini, ils envoyerent un homme au Roy luy faire sçavoir que les Chrétiens qui estoient ses meilleurs Sujets, s'estoient tous assemblez à l'Eglise & qu'ils estoient prests de verser leur sang pour la Foy qu'ils avoient embrassée; qu'il ne s'attendît point qu'aucun d'eux manquast de fidelité; qu'ils estoient tous déterminez à mourir, & qu'ils tiendroient à grace de perdre la vie pour un si bon sujet.

Le Roy ayant oüi cette déclaration, fut en doute de ce qu'il devoit faire: Car il consideroit que s'il envoyoit des troupes pour les faire mourir, il envelopperoit son fils dans le carnage, parce qu'il estoit resolu de mourir avec eux. D'autre part il y alloit de son autorité de se faire obéir & ne pas souffrir qu'on se mocquast ainsi de ses ordonnances. Dans cette incertitude il s'avise d'un autre expedient qu'il crut luy devoir réüssir. Il avoit un proche parent nommé Guca, homme des plus considerables de son Royaume & pour sa noblesse & pour sa pieté, parce qu'il estoit Chrétien. Il crut que s'il le pouvoit ramener au culte des faux Dieux, tous les autres Chrétiens suivroient son exemple, & il se flattoit d'en pouvoir venir à bout, parce qu'il avoit deux enfans dont la fortune dépendoit de luy.

Il lui envoye donc un de ses Officiers le prier de lui donner une marque de son amitié & de son obéissance, en quittant la Secte des Chrétiens & retournant au culte des Dieux. Il lui pro-

met,s'il le fait, de le combler de biens & d'honneurs luy & tout sa famille : mais s'ils ne le fait pas, qu'il doit attendre tout ce que peut faire un Prince irrité à un Sujet rebelle. Guca fit cette reponse à celuy qui luy apporta cet ordre : *Dites au Roy mon cousin, que si c'est un crime d'estre Chrétien, il n'a qu'à envoyer des soldats pour m'oster la teste à moy & à mes deux enfans ; qu'il peut nous rendre miserables, mais qu'il ne nous rendra jamais infidelles & que tous les Chrétiens d'Oquicoa sont prests à mourir comme moy.*

LXX. *Des enfans veulent mourir pour la Foy.*

Cette resolution étonna le Roy & l'empescha de passer outre : Cependant les Chrétiens attendoient tous qu'on les vint massacrer, & ce n'estoient pas seulement les hommes qui se disposoient au martyre, mais encore les femmes & les petits enfans que les meres revétoient de leurs plus beaux habits pour honorer le jour de leur triomphe, qui devoit estre celuy de leur mort. Il y en eut un de huit ans, qui dît tout haut à sa mere. *Ne pensez pas mourir sans moy ; je veux vous tenir compagnie & m'en aller avec vous au Ciel.* Un autre fit paroistre la même resolution, mais d'une maniere encore plus tendre : Car demandant quelque chose à sa mere, son pere luy dît ; *Donnez à cet enfant ce qu'il desire, car il nous faut tout maintenant aller à l'Eglise pour mourir avec les autres Chrétiens.* L'enfant entendant ces paroles, se tourna vers son pere & luy dît : *Ce ne sera pas sans moy que vous mourrez, mon Pere : Car si on veut vous tuer, je me mettray entre vous & les soldats pour recevoir le coup, & on ne pourra vous arracher la vie qu'on ne me l'ait ostée auparavant.* Tous les Chrétiens grands & petits estoient dans la même resolution de mourir pour la Foy & le Pere Valignan ne cessoit de les exhorter au martyre.

LXXI. *Grande resolution du P. Valignan.*

Dom Loüis considerant la perte que feroit l'Eglise en perdant ce saint Religieux, & tenant pour asseuré que ce seroit la premiere victime qui seroit immolée à la fureur des Bonzes, le pria instamment de se retirer & de conserver sa vie pour le bien du Japon. Le Pere répondit au Prince, qu'il ne pouvoit en conscience abandonner son troupeau, & deût il souffrir tous les tourmens du monde, qu'il ne commettroit jamais cette infidelité. Ensuite s'estant retiré à l'écart & considerant devant Dieu, que c'estoit à luy qu'en vouloient les Bonzes, & qu'il pourroit peut-estre les appaiser en sacrifiant sa vie pour le salut de son peuple, il s'en va trouver le Roy & luy dît : *Sire, je viens icy conjurer Vostre Majesté de sauver la vie au Prince vostre fils & à vos Fidelles Sujets que vos Bonzes veulent mettre à mort, parce qu'ils sont plus gens de bien*

qu'eux & qu'ils adorent celuy qui tient vostre vie & vostre Couronne entre ses mains. S'ils sont coupables pour adorer le vray Dieu, je le suis plus que tous, puisque c'est moy qui le leur ay fait connoistre & qui leur ay fait quitter le culte des Idoles. C'est pourquoy, Sire, je me presente à Vostre Majesté pour subir telle mort qu'il vous plaira me faire souffrir. Contentez-vous de la vie d'un pauvre étranger & ne répandez point le sang de vos enfans & de vos Sujets, qui ne vous manqueront jamais d'obeyssance quoyque vous leur commandiez, pourvû que vous ne leur ordonniez pas de trahir leur conscience & de manquer de fidelité au Dieu du Ciel & de la terre qui vous a mis au monde.

Le Roy entendant ce discours demeura quelque temps sans parler, admirant le courage & la charité de cet homme de Dieu; puis il luy dit qu'il luy feroit réponse lorsqu'il en auroit parlé à son Conseil. La chose ayant esté mise en deliberation, tous les Grands de sa Cour qui n'admirent rien tant que la valeur, representerent au Roy que ce luy feroit une tache honteuse, de condamner à mort un homme d'un si grand cœur & qui estoit prest de prodiguer sa vie pour sauver celle de ses Sujets. Le Roy goûta cette raison & voyant que sa mort n'appaiseroit pas les Bonzes & porteroit son fils à de plus grands excés, il se laissa toucher aux tendresses paternelles, & permit aux Chrétiens de vivre dans l'exercice ordinaire de leur Religion. LXXII. *La paix est accordée aux Chrétiens.*

Qui pourroit declarer la joye qu'ils receurent de cette nouvelle? Ils s'assemblerent aussi-tost à l'Eglise pour remercier Dieu, & comme on estoit dans la semaine Sainte, on fit le Jeudy une Procession où il y eut plus de mille personnes qui firent la discipline. Le Prince Dom Loüis fut du nombre des penitens: mais le Roy l'avertit de ne pas faire ces actions d'éclat pour ne pas irriter les Bonzes & rallumer le feu de la sedition. Le Prince obeït: mais il mena le Pere dans ses terres, où il baptisa prés de douze cens personnes. Il goûtoit le fruit de ses travaux, lorsqu'il receut lettre du Pere General de sa Compagnie, qui le rappelloit en Europe pour des affaires d'importance à la gloire de Dieu. Le Prince fut touché au delà de ce qu'on peut croire: Mais le Pere Cabral le consola par une lettre qu'il luy écrivit, en luy promettant de luy en envoyer un autre qui luy donneroit satisfaction.

Le Pere Alexandre de Valignan partit du Japon l'an 1571. & sans s'arrester aux Indes passa en Portugal & de là à Rome, d'où LXXIII. *Vertus de Dom Loüis.*

il retourna au Japon quatre ans après. Passant par Alcala ville du Portugal, il entretint un des Peres de la Compagnie nommé le Pere Loüis Guzman des rares vertus de ce Prince : Entr'autres il luy raconta qu'une femme Chrétienne revenant des champs, cueïllit deux pommes dans un jardin estant fort pressée de la soif. Dom Loüis l'ayant sçû & reputant cela un larcin contre la Loy de Dieu, voulut lui faire trancher la tête. *Alors*, dit le Pere, *je l'allay trouver & luy representay que la faute estoit legere, & que la femme l'ayant fait par necessité, cela ne passoit point pour larcin, du moins qu'il ne meritoit pas la mort. Mais le Prince me répondit : mon Pere, la Loy de Dieu que vous nous avez enseignée porte expressement, tu ne déroberas point, & ne dit point peu ou beaucoup : Sans vostre consideration je luy ferois couper la teste, afin que desormais nul n'ose contrevenir à la Loy de Dieu : mais je me contente qu'elle se tienne deux jours pendant l'Office divin à la porte de l'Eglise, la corde au coû & un cierge en main.* Ce qui fut executé.

Le même Pere disoit, que lorsque Dom Loüis vouloit proposer quelque question pour s'instruire de la foy, il se mettoit auparavant à genoux, puis exposoit sa difficulté. Estant interrogé pourquoy il en usoit de la sorte, il répondit : *Je le fais par respect que je porte aux Prêtres les Ministres du Dieu vivant. Car si les vassaux de mon pere lui parlent à genoux & souvent après avoir baisé la terre, parce que c'est leur Roy : Quel honneur ne doivent point rendre les Chrétiens à ceux qui representent sur la terre le Dieu du Ciel & qui sont revêtus de son autorité?*

Lorsqu'il entroit dans l'Eglise on luy présentoit un siege séparé des autres : mais il alloit s'asseoir au bout d'un banc parmi la plus vile populace. Le Pere de Valignan lui ayant representé, qu'il estoit de la bienséance qu'il se distinguât de ses Sujets & que la Loy de Dieu n'étoit point contraire à la police humaine qui a introduit des rangs & des marques d'honneur qui se doivent garder. *Mon Pere*, répondit le Prince, *je n'ignore pas que la Loy de Dieu approuve ces marques de distinction ; aussi quand je suis hors de l'Eglise je veux que mes Sujets me rendent les honneurs qui me sont dûës : Mais quand nous sommes dans l'Eglise nous sommes tous également sujets du Monarque du monde qui est sur les Autels : Et il ne faut pas que des Sujets se picquent du point d'honneur dans le Palais de leur Prince. Voyant principalement qu'il s'est luy-même abbaissé jusqu'à vouloir demeurer parmi nous dans un état d'humiliation & d'aneantissement.*

Voilà les ſentimens d'un jeune Prince élevé dans les tenebres de l'infidelité & dans l'eſtime de l'honneur, comme d'un bien préferable à la vie, ce qui confondra l'ambition des Chrétiens qui commettent des irreverences dans les Egliſes & qui ne ſe diſtinguent des gens de bien que par leur orgueil & leur impieté.

LXXIV. *Le Pere Cabral viſite les Egliſes du Japon.*

Dans ce tems-là, qui fut l'an 1570. le Pere Gabral partit de Bungo pour viſiter les Egliſes du Japon. Il paſſa par Sacay, Sanga & Tacacuqui, & arriva enfin à Meaco, où il trouva le Pere Froez & le Pere Organtin. Ils allerent tous trois le jour ſuivant ſaluer le Cubo qui leur fit fort grand accueïl. Il s'entretint plus de deux heures avec eux des Indes & de l'Europe, & leur promit de favoriſer les Chrétiens en tout ce qu'il pourroit.

Pendant que le Pere Cabral eſtoit à Meaco, un jeune homme de Sacay vint lui demander d'être reçû en la Compagnie. Il y avoit deux ans qu'il avoit reçû le Baptême à l'inſçû de ſes parens, qui eſtoient ennemis déclarez de la Religion Chrétienne. Son pere qui eſtoit un des plus riches & des plus conſiderables Bourgeois de Sacay, s'en eſtant apperçû par des images & par des chapelets qu'il trouva dans ſa chambre, le chaſſa de ſon logis & l'obligea de renoncer à ſa ſucceſſion. Le jeune homme le fit dans toutes les formes & vint trouver les Peres à Meaco, où ayant eſté éprouvé quelque temps, il fut reçû dans la Compagnie & devint un grand Prédicateur qui a beaucoup travaillé pour la gloire de Dieu & de ſon Egliſe. Il fut nommé Coſme en ſon Baptême.

Il y avoit dans la même Ville de Meaco une jeune fille fort ſage & fort vertueuſe, qui avoit eſté baptiſée par le Pere Vilela. Comme elle eſtoit doüée d'une rare beauté & qu'elle s'eſtoit acquiſe par ſa conduite honnête & modeſte une grande réputation dans la Ville, pluſieurs partis très-riches la recherchoient en mariage; mais elle n'y vouloit point entendre, & lorſqu'on lui donnoit une riche robe, parce qu'elle eſtoit de grande qualité, elle la donnoit aux pauvres pour ne pas attirer ſur elle les yeux des hommes & pour reſſentir, diſoit-elle, quelque choſe de la pauvreté de Jesus-Christ qu'elle avoit choiſi pour ſon Epoux & à qui elle vouloit reſſembler. Or parce que c'étoit ſa beauté qui la faiſoit rechercher, elle faiſoit ſon poſſible pour l'effacer, par des auſteritez & des penitences qui ruinoient ſon corps: Car elle jeûnoit trois fois la ſemaine, prenoit autant de fois la diſcipline,

passoit chaque jour huit heures en oraison qu'elle faisoit toûjours à genoux & communioit tous les Dimanches. La priere la plus ordinaire qu'elle faisoit à Dieu, estoit qu'il la retirast du monde, si ses parens la vouloient marier. Il semble qu'il l'exauça, car les articles de son mariage estant dressez, elle tomba malade & trois jours aprés elle mourut.

LXXV. *Il visite Nobunanga.* Le Pere Cabral ayant fait quelque séjour à Meaco, resolut d'aller au Royaume de Mino salüer Nobunanga, qui estoit l'unique protecteur des Chrétiens depuis la mort de Vatadono. Il prit le Pere Froez & le Frere Laurens avec luy. Estant arrivé à Anzuquiama capitale du Royaume que les habitans appelloient le Paradis de Nobunanga, ils prirent logis prés de son Secretaire, lequel fit incontinent sçavoir leur arrivée à son maistre. Il y avoit dans la Ville quantité de Seigneurs & d'Ambassadeurs à qui il devoit donner audience ce jour-là : mais il les remit au lendemain, pour avoir le plaisir d'entretenir les Peres. En effet, il les receut avec beaucoup de joye & aprés les complimens ordinaires, il fit apporter un plat de fruits excellens dont il les pria de goûter en attendant le dîner.

Comme il sçavoit que les Peres ne desiroient rien avec plus de passion, que de parler de Dieu & que c'estoit le meilleur regale qu'il leur pust faire, il leur fit quantité de questions ausquelles le Frere Laurens, qui parloit fort poliment, répondit avec tant de force & de prudence, que le Roy en parut extrémement satisfait. Lorsqu'il eut achevé de parler, Nobunanga s'adressant aux Peres, leur dît : *Sçavez-vous pourquoy les Bonzes vous veulent tant de mal ? C'est parce que vous estes plus sçavans & plus gens de bien qu'eux. Vous combattez leurs erreurs & vous découvrez leurs vices, voilà ce qui vous rend criminels. Je suis persuadé que tout ce que Laurens vient de dire est la pure verité & que tout ce que disent les Bonzes ne sont que des fables.* Puis se tournant du costé des Seigneurs & des Cavaliers, qui estoient presens. *Voilà*, leur dît-il, montrant les Peres, *des hommes tels que je les demande, droits & sinceres, qui disent la verité. Au lieu que nos Bonzes sont des scelerats & des hypocrites qui abusent le monde par leurs impostures & leurs mensonges.*

Sur l'heure du dîner il entra dans une autre chambre avec les trois Religieux & un grand Seigneur de Meaco, qui estoit venu luy faire un riche present de la part du Cubo. C'estoit le plus grand ennemi qu'eussent les Chrétiens & qui se declaroit con-

tre les Peres en toutes rencontres. Nobunanga luy dît : *Je vous ay fait entrer pour tenir compagnie à ces Peres que j'ay invité à dîner.* Le Seigneur le remercia de l'honneur qu'il luy faisoit ; & comme le Roy se fut avancé de deux ou trois pas, le Pere Froez approcha de ce Seigneur & luy dît : *Puisque sa Majesté nous comble d'honneurs & de graces, ayez, Monsieur, un peu de bonté pour nous, lorsqu'on nous attaquera sans sujet.* Le Pere ne put parler si bas que Nobunanga ne l'entendît, & avant que le Seigneur luy fist réponse, il luy dît : *Ce que vous demandez suffit pour des étrangers injustement persecutez, mais non pas pour des gens qui sont considerez de Nobunanga.* Le Seigneur surpris de ces paroles, promit au Roy qu'il porteroit desormais leurs interests, & demanda pardon aux Peres du mauvais traitement qu'il leur avoit fait jusqu'alors.

Ils furent deux jours à Anzuquiama, parce que le Roy voulut qu'ils vissent son Palais & sa Citadelle. Aprés quoy il les congedia, ordonnant qu'ils fussent pourvûs de tout ce qui estoit necessaire pour leur voyage. Lorsqu'ils furent sortis du Palais, Nobunanga dît à toute la noblesse qui estoit autour de luy. *Il n'y a point de veritable Loy, ni de veritable Religion que celle que preschent ces bonnes gens. Celles du Japon ne valent rien. Plusieurs la combattent, mais je suis resolu de la defendre & d'exterminer cette race de Bonzes qui persecutent si cruellement ces gens de bien.* On voit par cette conduite que le cœur des Rois est entre les mains de Dieu & qu'il fait servir ses plus grands ennemis aux desseins de sa providence, puisqu'aprés la mort de Vatadono, qui estoit l'unique appui de la Religion, il a choisi ce Prince, quoi que tres-méchant & superbe, pour la défendre. Peut-estre qu'il en usoit ainsi pour faire dépit aux Bonzes qu'il haïssoit à mort ; mais Dieu se sert de tout, même de ses plus grands ennemis pour le salut de ses élûs.

Les Peres estant de retour à Meaco, on ne parloit que de l'honneur que leur avoit fait Nobunanga, ce qui donna envie à plusieurs personnes de qualité de les venir entendre, non seulement de Meaco mais encore des Royaumes voisins, dont plusieurs se firent Chrétiens au grand avantage de la Religion. Il faut que je raconte icy la conversion d'un Bonze qui nous fera connoître la force de la grace & l'excés des misericordes de Dieu. Jean Naytadono Roy de Tamba que le Pere Vilela avoit baptisé, avoit sa mere qui estoit une noble Dame & qui demeuroit LXXVI. *Etrange conversion d'un Bonze.*

dans le païs prés d'un Monastere de Bonzes. Leur Superieur qui étoit un trés-méchant homme, sçachant que cette Dame avoit de grands thresors, resolut de la tuer & gagna une de ses femmes par l'esperance qu'il lui donna de l'enrichir. La chose ayant été découverte, le Bonze fut fait prisonnier & condamné à estre brûlé à petit feu.

Le Frere Laurens ayant appris sa sentence, le fut voir en prison & l'exhorta à sauver son ame. Dieu donna une telle benediction à ses paroles, qu'il lui toucha le cœur. Il le fait Chrétien & le baptise. Laurens estant obligé de partir, il le disposa le mieux qu'il put à la mort & lui donna un des grains benits qu'on avoit apportez de Rome & que les Japonnois estiment beaucoup pour les merveilles que Dieu fait en ce païs-là en toutes rencontres par ces marques de Foy & de Religion. Le Bonze estant mené au lieu du supplice, portoit ce grain beni en sa main & avoit toûjours en bouche les sacrez Noms de JESUS & de Marie. Lorsqu'il y fut arrivé, il pria un Chrétien de lui lier fortement ce grain beni au doigt pour lui estre un gage de sa Foy, & parce que le Frere Laurens lui avoit ordonné de le garder jusqu'à la mort.

L'Executeur de Justice l'ayant attaché au poteau qui estoit planté au milieu du bucher, il y mit le feu. Le Bonze demeura quatre heures sans se mouvoir, prononçant incessamment les Noms de JESUS & de Marie. Aprés quoi il tomba par terre. Tout le monde crut qu'il estoit mort, & on commença à écarter le feu pour retirer le corps: Mais lorsqu'on l'eut touché, il se leve subitement & criant d'une forte voix JESUS Maria, il rendit son ame à Dieu. C'est icy qu'il faut dire avec un Pere sur un semblable sujet: Un Bonze ennemi de Dieu & des hommes est sauvé, qui se desesperera? Il n'y en a qu'un de tout ce Monastere, qui ne craindra?

On trouva aprés sa mort le doigt où estoit attaché le grain beni entierement brûlé: Mais le grain avec le cordon ne fut nullement endommagé du feu, ce qui étonna tous les assistans & obligea plusieurs à demander le Baptême. Dom Jean voulut avoir ce grain & ce cordon pour le conserver & pour le faire voir aux Peres, qu'il attendoit à Meaco.

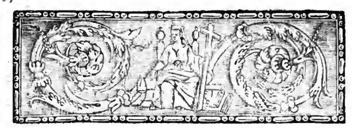
LXXVII. *Le Pere Cabral conti-* Le Pere Cabral ayant demeuré quelque temps à Meaco, prit congé du Cubo pour continuer sa visite. L'Empereur luy réïtera la

la promesse qu'il luy avoit faite, de proteger les Chrétiens de Meaco. Il vint à Sanga, où il baptisa soixante Gentilshommes ; puis à Sacay & à Bungo & de là à l'Isle d'Amacusa pour visiter le Tono, qui estoit nouvellement baptisé & qui fut nommé Dom Michel. Il y trouva le Gouverneur Dom Leon & le Frere Loüis Almeida, qui par la faveur du Tono avoient fait bastir douze Eglises, l'an 1572.

nuë sa visite & renvoye le P. Lopez aux Indes.

D'Amacusa il se rendit à Omura où il visita Dom Barthelemy & trouva tout son Royaume qui estoit Chrétien, ou du moins qui desiroit de l'estre. Les Peres y avoient baptisé plusieurs grands Seigneurs & six Bonzes, ce qui sapoit de jour en jour les fondemens de l'idolâtrie. Il y trouva aussi un Pere qui estoit arrivé des Indes nommé Gaspar Cuello, ce qui le réjoüit beaucoup : Mais voyant que ce peu d'ouvriers ne suffisoit pas pour éclairer tant de Royaumes des lumieres de la Foi, il renvoya le Pere Baltazar Lopez aux Indes pour en amener un plus grand nombre.





HISTOIRE DE L'EGLISE DU JAPON.

LIVRE SIXIÉME.

ARGUMENT.

LE Cubo se broüille avec Nobunanga. Il ne veut point entendre à la paix & se prépare à la guerre. Nobunanga vient avec une puissante armée devant Meaco qu'il prend & saccage. Le Cubo est assiegé & dégradé. Dangers où se trouva le Pere Froez pendant cette guerre. Troubles arrivez à Omura. Dom Barthelemy est assiegé. Il bat les ennemis & bannit ensuite l'idolâtrie de son Royaume. Le second fils du Roy de Bungo est fait Chrétien & baptisé. Il fait abattre les Idoles & donne bien du chagrin aux Bonzes. Histoire memorable de la conversion de Chicatora neveu de la Reyne de Bungo. Elle prend resolution de faire mourir les Peres. Dom Sebastien fils du Roy de Bungo avec plu-

ſieurs Cavaliers & quantité de Dames Chrétiennes viennent à l'Egliſe pour mourir avec eux. Le Roy declare l'eſtime qu'il fait des Peres & menace de ſa colere ceux qui oſeront leur nuire. Il laiſſe le Gouvernement à ſon fils & ſe retire en ſolitude. Chicatora eſt dépoüillé & chaſſé de la Cour. Le Roy ſe venge de luy & repudie la Reyne ſa femme. Il en épouſe une autre avec laquelle il reçoit le Baptême. Le Prince ſon fils favoriſe les Peres & veut eſtre Chrétien. Le Roy de Saxuma luy declare la guerre, le combat & le défait. Chicatora eſt tué dans le combat. Les Rois de Toſa & d'Arima ſe font baptiſer. Celuy d'Arima meurt peu de temps aprés ſon Batême. L'Iſle d'Amacuſa eſt entierement convertie. Le nouveau Roy d'Arima ſe rend Chrétien. Il fonde un College de Jeſuites. Eſtat de l'Egliſe de Meaco. Nobunanga continuë de proteger les Peres. Il traite mal les Bonzes. Entretien ſecret qu'eurent les Peres avec luy ſur la Religion. Proteſtation Chrétienne du Pere Organtin. Vanité de Nobunanga. Ligue formée contre luy. Juſto Ucondono eſt reduit à une grande extrémité. Ce qu'il fit pour ſauver ſon honneur & ſa conſcience. Nouveaux troubles arrivez dans le Royaume de Bungo. Le nouveau Roy trahit ſa foy & il eſt puni de ſon infidelité. Conſtance du Roy François ſon pere. Il fait trois vœux ſur le ſujet de la Religion. Fondation d'un College & d'un Noviciat dans ſon Royaume. Il eſt forcé de reprendre les reſnes du Gouvernement. Son troiſiéme fils ſe fait Chrétien. La Reyne de Finga eſt baptiſée avec ſes enfans. Mort de Dom Antoine & protection de Dieu ſur le Roy Dom Barthelemy. Deſordre arrivé à Nangaſaqui avec la punition des coupables. Voyage du Pere Alexandre Valignan à Meaco. Il eſt tres-bien receu de Nobunanga. Carrouſel magnifique de ce Prince. Il permet qu'on établiſſe un Seminaire dans ſa Ville d'Anzuquiama. Le Pere Organtin y preſche avec fruit. Le

précepte de la chasteté semble dur aux Infidelles & empesche les Grands de se faire Chrétiens. Martyre d'un jeune Japonnois. Estat de la Religion dans le Japon.

I. *Le Cubo se broüille avec Nobunanga l'an 1575.*



Obunanga s'estant retiré de son Royaume de Mino, le Cubo qui venoit d'avoir un fils, & qui commençoit à sentir le joug pesant de sa captivité, voulut le secoüer & se rendre independant de son liberateur. Il ne le regardoit plus comme un pere, à qui il devoit la vie & les Etats qu'il possedoit; mais comme un Tyran qui avoit usurpé plusieurs de ses Royaumes & qui ne luy avoit laissé qu'une ombre de Souveraineté, quoy qu'effectivement il fût son Sujet & son Esclave. Son chagrin s'augmentant de jour à autre & ceux de son Conseil qui estoient ennemis de Nobunanga, le poussant à rompre avec luy; il commença par créer un Vice-Roy de Meaco, aprés la mort de Vatadono que Nobunanga avoit pourvû de cette Charge & changea l'ordre du gouvernement qu'il avoit établi sans luy en rien communiquer.

Le Prince se tint offensé de ce procedé mal-honneste & en fit ses plaintes au Cubo, lui marquant les sujets de son mécontentement: mais le Cubo n'en fit point d'estat, & voyant bien que le different ne se vuideroit que par les armes, il commença à pourvoir sa Citadelle de munitions de guerre & de bouche. Nobunanga irrité de sa conduite méditoit déja sa vengeance: Mais comme un sage politique, il voulut mettre le Cubo dans son tort & persuader à tous les Rois du Japon que s'il entreprenoit quelque chose sur l'Empire, ce n'estoit pas l'ambition, mais la justice qui l'obligeoit de se faire raison. Il écrit donc à ce Prince des lettres pleines d'honnesteté; il luy marque le déplaisir qu'il a de ce qu'il écoutoit le conseil de ses Ministres qui les vouloient broüiller ensemble; Il le prie de se souvenir des bons offices qu'il lui avoit rendus, en lui sauvant la vie & l'Empire; Il l'asseure qu'il veut bien vivre avec luy, & que pour marque de la sincerité de ses intentions, il luy envoyoit un de ses enfans en ôtage.

II. *Il ne veut point entendre à la paix.*

Ce procedé si franc & si honneste, fit impression sur l'esprit du Cubo & dissipa ses défiances: Mais les Seigneurs de sa Cour qui ne pouvoient plus souffrir la domination de Nobunanga, tirerent avantage de ses lettres & de ses ostages, pour porter le Cubo à

rompre tout-à-fait avec lui;car ils lui persuaderent que ces soûmissions d'un ennemi estoient des marques de sa foiblesse ; qu'il estoit odieux à tous les Rois & à tous les Seigneurs du Japon pour son arrogance insupportable ; qu'il estoit aussi haï de tous les Bonzes dont il avoit ruiné les Monasteres & brûlé les Temples ; qu'aussi tost qu'il luy auroit declaré la guerre, ils leveroient une puissante armée pour sa défense & que tous les peuples se feroient un merite de combattre cet ennemi des hommes & des Dieux ; Que le temps estoit favorable ; que les habitans de Meaco dont les maisons fumoient encore de l'incendie qu'il y avoit excitée, & les Bonzes de Frenoxama qui voyoient leur montagne teinte du sang de leurs Freres qu'il avoit égorgez, n'attendoient que le signal pour se mettre en campagne ; qu'aprés tout il estoit plus honorable à un Empereur de mourir les armes à la main, que de vivre esclave d'un de ses Sujets.

III. *Il se prepare à la guerre.*

Le Cubo persuadé par ces raisons, renvoye le jeune Prince à son pere, & sans luy faire aucune réponse se prépare à la guerre. Il commence par faire alliance avec Mioxindono & Daxandono les deux traîtres qui avoient tué son frere & qui l'avoient tenu luy-même prisonnier. Puis fait publier dans Meaco des défenses expresses, de recevoir ou loger aucune personne qui vint des terres & des Royaumes de Nobunanga. Ensuite il ordonne à tous les Sujets, amis & partisans de ce Prince, de sortir au plûtost de la Ville & de se retirer en leur païs. Enfin, pour marquer son ressentiment & pour rompre toute societé avec luy, il fait raser le magnifique Palais qu'il avoit commencé de construire.

IV. *Nobunanga leve une puissante armée.*

Aussi-tost que Nobunanga eut appris ces nouvelles, il vit bien qu'il n'y avoit plus rien à ménager avec le Cubo, & sans differer davantage il leve une armée de cinquante mille hommes qu'il fait marcher vers Meaco. Le bruit de cet appareil de guerre étonna cette grande Ville qui connoissoit la valeur de ce Prince & la foiblesse du Cubo son ennemi. Cependant il fallut se mettre en défense & se préparer au combat. Les Rois de Jamba, d'Imori & de Tacacuqui qui estoient Chrétiens, dépêcherent plusieurs Courriers au Pere Froez pour le prier de se retirer de Meaco, luy & ceux de sa compagnie, & de se sauver chez eux : Mais il leur répondit qu'on n'avoit point encore de nouvelles certaines de la marche de Nobunanga, & que lorsqu'on en seroit asseuré, il prendroit le parti que Dieu luy inspireroit.

V. *Secours arrivez à Meaco.*

Pendant que la Ville estoit dans la consternation, Dom Jean Naytadono Roy de Tamba y arriva avec deux mille Tambanois en bon équipage, sous la banniere de la Croix. Il portoit à la cime de son casque un nom de JESUS de fin or. Il fut en bel ordre au Palais du Cubo, qui fut si satisfait de ce secours qu'il luy amenoit qu'il augmenta ses revenus de dix mille sacs de ris par an. Le Vice-Roi le jour suivant voulut l'obliger à prester le serment de fidelité à la mode du Japon : mais il s'en excusa, disant qu'il estoit prest de jurer en Chrétien, mais que sa Religion ne lui permettoit pas de faire un serment impie, & que ne croyant pas leurs fausses divinitez, le serment qu'il feroit seroit vain & de nulle force ; Que si sa fidelité lui estoit suspecte, il estoit prest de lui donner deux de ses freres en ostage. La chose ayant esté rapportée au Cubo, il le dispensa de jurer & dît qu'il se contentoit de sa parole. Ce brave Prince s'en alla de ce pas trouver les Peres, & fit ses devotions le jour suivant au grand étonnement des gens de guerre.

Les choses estant en cet estat les nouvelles vinrent, que Nobunanga estoit en marche : Mais que Mioxindono & Daxandono avec leurs Confederez l'attendoient au passage & que Xinguen Roy de Sanoqui battoit la campagne avec une armée de Bonzes les plus braves du Japon. Ce Roy estoit Bonze luy-même & fit courir le bruit qu'il venoit pour vanger les Dieux outragez par Nobunanga ; qu'il vouloit rétablir la Religion & le culte des Fotoques, & remettre la montagne de Frenoxama en sa premiere splendeur. Il eut même l'insolence d'écrire à Nobunanga & de se qualifier *le Souverain des Rois & des Religieux du Japon*. Ce Prince se mocquant de sa vanité luy fit réponse en ces termes. *Nobunanga le marteau domptant & brisant les Diables, l'ennemi des Sectes du Japon & le fleau des Bonzes.*

VI. *Nobunanga paroist devant la Ville.*

L'effet répondit aux paroles : car deslors qu'il se fut mis en campagne, tout trembla sous ses pas. L'armée des Bonzes disparut. Celle du Cubo prit la fuite, & il se trouva au Royaume de Bomi prés de Meaco, lorsqu'on l'attendoit le moins. Le Pere Froez prévoyant la prise inévitable de la Ville mit dans deux ou trois balles tous les meubles de l'Eglise que Dom Jean Naytadono fit conduire à Tamba.

Le jour de l'Ascension sur les neuf heures du matin, on entendit sonner le Tocsin en la Citadelle où estoit le Cubo. C'estoit l'avant-garde de l'armée de Nobunanga composée de six mille che-

vaux, qui parut dans la campagne. Il avoit laissé le reste de ses troupes à Xibatadono son Lieutenant General qui le suivoit à grand pas. Quand elles furent arrivées, il fit faire défense à tous ses soldats sous peine de la vie, d'entrer dans la Ville & de faire aucun déplaisir aux habitans, ce qui disposa les Bourgeois à luy ouvrir les portes. Ensuite il voulut encore donner au Cubo des marques de sa bonté, demeurant quatre jours devant Meaco sans rien entreprendre. Pendant ce temps il luy fit faire quantité de propositions de paix, & luy representa le danger où il s'alloit mettre, luy & toute cette grande Ville qui alloit estre saccagée. Mais ce miserable Prince déterminé à perir plûtost qu'à recevoir la vie de son ennemi, rejette toutes les propositions & prend resolution de se défendre dans la Citadelle jusqu'à l'extrémité. On dit que Nobunanga qui avoit le cœur noble, versa des larmes voyant l'obstination de ce Prince & la necessité où il estoit reduit de le perdre.

VII. *Il fait le degast aux environs de Meaco.*

Mais n'ayant pû rien gagner sur son esprit, il commença par faire le degast trois ou quatre lieuës aux environs de Meaco. Il détacha pour cela huit mille chevaux de son armée qui mirent le feu par tout & ruinerent en un jour quatre-vingt dix Bourgs de quatre à cinq cens feux, avec tous les Temples & les Monasteres de Bonzes qu'ils rencontrerent. Nobunanga croyant que ce premier acte d'hostilité auroit étonné le Cubo, luy fit encore parler d'accommodement: mais ce Prince desesperé n'y voulut point entendre. Les habitans voyant son obstination, & craignant que leur Ville ne fût pillée & saccagée, prirent resolution de se rendre.

VIII. *La Ville capitale.*

Meaco est divisée en deux parties, l'une haute, & l'autre basse: Dans la haute demeuroient les Cavaliers & les Officiers de l'Empereur, la noblesse & les plus riches Marchands qui fournissoient des draps de soye à tout le Japon. La basse estoit occupée par le menu peuple. Chaque partie offrit à Nobunanga treize cens verges d'argent, pour se garantir du pillage. Les Députez du bas Meaco allerent trouver le Roy, & aprés luy avoir rendu leurs respects luy presenterent leur rançon, témoignant qu'ils s'abandonnoient à sa clemence. Mais ceux de la haute ne voulurent rien fournir qu'à certaines conditions qui ne plûrent pas au Prince. C'est pourquoy il ne voulut point les recevoir à composition. Pour ceux du bas Meaco, il leur promit d'exempter leurs maisons du pillage & ne voulut point toucher leur argent.

IX. *Elle est prise & saccagée.* Le quatriéme jour de May 1573. Nobunanga fait avancer ses troupes, & n'y ayant personne dans la Ville qui pût luy faire resistance, il entre dedans aprés avoir fait défense à ses soldats de piller & de brûler aucune maison de la partie basse. Pour la haute il leur permit de la saccager. On ne peut dire les richesses qu'ils enleverent & le nombre des hommes & des femmes qu'ils firent passer par le fil de l'épée. Aprés s'estre gorgez de butin ils y mirent le feu, & la moitié de cette grande Ville fut reduite en cendres. Les fameux Temples de Xaxa & d'Amida ne furent point épargnez. Il y eut six à sept mille maisons brûlées, vingt grands Temples & quatre-vingt petits ruinez ou consumez par le feu.

X. *Le Cubo est assiegé & degradé.* Aprés quoy Nobunanga assiege la Citadelle. Le Cubo voyant la Ville en feu & l'ennemi campé au pied de la forteresse reconnut trop tard qu'il avoit esté mal conseillé, & que s'il se mettoit en défense, il couroit risque de perdre la Couronne & la vie. Il parle donc d'accommodement: mais le Roy n'y voulant plus entendre, il fut obligé de se rendre à discretion. On croyoit que Nobunanga le feroit mourir; mais comme il aspiroit luy-même à l'Empire & qu'il vouloit passer pour un Prince moderé, il se contenta de luy oster le Gouvernement & de changer tous les Officiers, ne luy laissant que le nom & la figure d'Empereur.

XI. *Nobunanga s'en retourne à Mino & chastie les Bonzes de Facusin.* Il fit ensuite bastir un beau Palais & une forte Citadelle, & aprés qu'elle fut achevée il s'en retourne en son Royaume de Mino, sans voir ni visiter le Cubo. Il apprit en chemin qu'un fameux bandi estoit entré dans son Royaume de Boari, & qu'il en avoit enlevé une grande quantité de ris qu'il avoit fait transporter chez les Bonzes de Facusin, où il y a une fameuse Université. Il n'en fallut pas davantage; il marche aussi-tost de ce côté-là avec son armée, entre dans la place, fait mourir tous les Bonzes, met le feu à leurs Temples & à leurs Monasteres & reduit tout en cendre. Les Payens s'attendoient que leurs Camis & leurs Fotoques tireroient vengeance de tant d'outrages que Nobunanga leur faisoit: Mais voyant au contraire que tout luy reüssissoit & qu'il venoit à bout de tous ses desseins, ils commencerent à reconnoître que leurs Dieux estoient plus foibles que luy & n'eurent plus de confiance en eux.

XII. *Dangers que courut le Pere Froez.* Au contraire les Chrétiens reconnurent visiblement que Dieu protegeoit les Prédicateurs de l'Evangile: en voicy une marque bien manifeste. Le Pere Froez avant que Meaco fût assiegé, ayant esté persuadé par les Chrétiens qui prévoyoient l'entiere desolation

tion

tion de cette Ville, de se retirer à Cungo distant demie lieuë de Meaco, avec un de ses Religieux nommé Cosme, un Chrétien qui avoit nom Antoine le mena chez un de ses cousins qui avoit beaucoup de logement. A peine fut-il arrivé que les troupes de Nobunanga vinrent fondre sur ce Village pour le piller & le brûler. Ce qui l'obligea de changer de lieu & de se retirer chez un Payen dont le pere étoit Chrétien. Celuy-cy ne trouvant point de lieu plus propre pour le cacher luy & ses compagnons, qu'un poulalier qui estoit à costé de sa maison, il les enferma dedans. Les habitans du lieu donnerent une grosse somme d'argent aux Capitaines pour se garantir du pillage: Mais les soldats entrant dans le village firent, selon leur coûtume, la chasse aux poules, & les suivant à coups de mousquet, tirerent quantité de coups au travers du poulalier. C'est une merveille comme le Pere & ses Compagnons ne furent point tuez, car les bales siffloient à leurs oreilles & frizoient le bout de leurs chapeaux: Cependant ils ne receurent aucune blessure. Mais les Païsans qui estoient Payens & qui avoient vû entrer le Pere, avertirent les soldats que le Predicateur des Chrétiens & son compagnon estoient cachez dans ce logis & qu'ils pouvoient ou les tuer, ou en tirer une grosse rançon. Ils y accoururent aussi-tost & demanderent au maistre du logis où estoit ce Prestre qu'il avoit retiré chez luy. *Il est vray*, dit l'hoste, *qu'il a esté icy; mais il n'y est plus: Et quand il y seroit encore, je me donnerois bien de garde de vous le livrer; car il est extrémement cheri & honoré de Nobunanga, & quiconque l'offensera sera recherché en quelque lieu qu'il soit pour estre chastié selon son merite.* Ces paroles arresterent la furie des soldats & ils ne se mirent plus en peine de le chercher.

La nuit suivante les Chrétiens s'assemblerent au logis où il estoit pour le conduire à un autre Bourg de quatre cens feux, qui appartenoit à un Bonze nommé Toxi, & pour n'estre point découverts ils y arriverent vers les neuf heures du soir. Les portes estoient fermées alors, & il estoit aussi difficile que dangereux de les faire ouvrir, parce que le Gouverneur ne pouvoit pas ignorer qui estoient ceux qui arrivoient si tard en temps de guerre. Cependant un Chrétien nommé Alexandre gagna trois de ses Cousins germains qui demeuroient en ce lieu, & par leur moyen fit ouvrir les portes. Le Bourg est divisé en deux quartiers, & pour aller de l'un à l'autre, il falloit passer à gué un lac assez large, mais qui n'estoit pas profond. Un Chrétien chargea

le Pere sur ses épaules pour le porter à l'autre bord. A peine estoit-il entré dedans, que voicy deux femmes Chrétiennes éplorées, qui leur donnent avis que les Bonzes avoient appris l'arrivée du Pere & qu'ils avoient envoyé des gens pour le tuer & pour mettre le feu à la maison où il se feroit retiré. Les Chrétiens effrayez de cette nouvelle ne sçavoient quelle resolution prendre: Car ils ne pouvoient passer outre sans danger de la vie; Ils ne pouvoient aussi rebrousser chemin & sortir par la porte par laquelle ils étoient entrez, parce qu'on avoit rendu les clefs aux Bonzes. Dans cette extrémité un cousin d'Alexandre qui avoit obtenu les clefs, quoy que Payen, s'offre à retirer le Pere chez luy & en répond corps pour corps. Il fallut prendre ce parti quoy que tres-dangereux: Le Payen neanmoins tint sa parole & luy sauva la vie: car il le tint caché chez luy l'espace de huit jours, jusqu'à ce que Nobunanga eût retiré son armée de Meaco.

XIII. *Le P. Froez retourne à Meaco.* Alors le Pere retourna dans la Ville & le Prince Naytadono sortant de la Citadelle le vint voir avec quantité de Cavaliers, en presence desquels il fit baptiser un de ses freres qui eut nom Julien & un neveu qu'on nomma Benoist. Le Cubo depuis les fit coucher sur l'estat de sa maison en reconnoissance des bons offices que Naytadono luy avoit rendus, & du conseil qu'il luy avoit donné de ne se point retirer. Car ce Prince aprés le depart de Nobunanga apprehendant qu'à son retour il ne le fist prisonnier, prit resolution de quitter Meaco & de se jetter dans une forteresse qu'il estimoit imprenable. Naytadono en ayant eu le vent, accourut aussi-tost au Palais & trouva le Cubo prest à partir avec soixante & dix chevaux. Il luy representa si vivement le danger où il alloit mettre la Ville & sa personne, qu'il le fit changer de resolution. Il suivit son conseil qui fut approuvé de tous les gens sages & du Cubo même, qui témoigna depuis luy en estre fort obligé. Laissons ce pauvre Prince dans son Palais & accompagnons le Pere Cabral dans la visite qu'il fist des autres Royaumes du Japon.

XIV. *Le P. Cabral visite Facata & Amanguchi.* Il y avoit dix ans que pas un des Peres n'avoit presché à Facata & vingt qu'on n'avoit esté à Amanguchi: Car depuis la mort du frere du Roy de Bungo, celuy qui luy succeda & son fils qui regnoit pour lors estoient ennemis jurez des Chrétiens & ne permettoient à aucun Prestre d'entrer dans leurs terres. Le Pere Cabral prit cependant resolution d'y aller. Il passa par Facata, où il fut receu des Chrétiens avec une joye incroyable. La Ville estoit

presque entierement remise des guerres passées & les Chrétiens y avoient une belle Eglise, dont un Japonnois nommé Cosme avoit soin. Le Pere Cabral y prescha l'espace d'un mois; il y administra les Sacremens aux Fidelles & y convertit quantité de Payens.

Pour les Chrétiens d'Amanguchi comme ils n'avoient point d'Eglise, ils s'assembloient dans une maison où ils avoient dressé une Chapelle. Ils faisoient là leurs devotions, lisoient les livres qui contenoient les mysteres de nostre sainte Foy & l'explication des Commandemens de Dieu. Puis ils conferoient ensemble sur ce qu'ils avoient lû; nommoient ceux qui devoient distribuer les aumônes, & par ces exercices de pieté s'estoient maintenus dans la Foy l'espace de vingt années parmi cette nation Infidelle & corrompuë. Le Pere Cabral y demeura trois mois. Pendant ce temps on ne peut dire la satisfaction que receut cette pauvre Eglise, de voir son Pasteur dont elle avoit esté si long-temps privée. Le Pere ne fut pas moins consolé de voir la ferveur de ces bons Chrétiens & les conversions merveilleuses que Dieu faisoit par de pauvres artisans; même par des femmes dont une avoit converti quatre Bonzes qu'il baptisa.

Pendant que le Pere estoit dans Amanguchi & qu'il faisoit les fonctions de son ministere sans bruit & sans éclat, un homme d'honneur & des plus riches de la Ville luy vint demander le Baptême. Le Pere voulut sçavoir qui luy avoit inspiré ce dessein & qui l'avoit converti. Il répondit que c'estoit un pauvre Chrétien nommé Matthieu qui alloit par les ruës vendant des peignes, des aiguilles & autres semblables denrées. Cet homme, dit-il, n'entroit jamais dans une maison qu'il ne parlast de la Loy du vray Dieu. Je l'oüis un jour discourir de la Religion. Il disoit qu'il n'y avoit qu'un Dieu qu'on devoit servir & adorer; qu'il avoit fait des commandemens tres-saints & tres-justes; que ceux qui les garderoient seroient éternellement heureux dans le Ciel, & que ceux qui ne les garderoient pas seroient éternellement miserables dans les Enfers.

XV. Conversion d'une personne de qualité.

Le discours de ce bon homme, poursuit-il, me toucha & je fis resolution sur l'heure de me rendre Chrétien. Si tost que je fus retourné chez moy, je jettay toutes mes Idoles au feu. Mes domestiques crûrent que j'avois perdu l'esprit: Mais je leur dis au contraire que je commençois à ouvrir les yeux & à connoître la verité, méprisant ces faux Dieux qui ne sont adorez que par des gens qui n'ont ni sens ni raison. Sur ces entrefaites les Bonzes me déferent

» au Tono & m'accusent d'avoir brûlé des Idoles. Je l'avoüay franchement & je lui dis que je desirois d'être Chrétien & que je n'adorois plus qu'un seul Dieu Createur de l'Univers. Le Tono voyant ma resolution me dît, *Soyez Chrétien si vous le voulez : mais ne manquez pas au service & à la fidelité que vous me devez.* Aprés » quoy il me renvoya. Le Pere Cabral fut ravi de voir les merveilles que Dieu faisoit dans les cœurs par des personnes si viles. Il baptisa ce noble Proselyte, lequel à son retour convertit un de ses voisins.

XVI. *Foiblesse des Demons contre les Chrétiens.* Le même Pere rapporte dans ses lettres un autre exemple du zele de ces nouveaux Chrétiens & de l'Empire qu'ils ont sur les Demons. Un bon Chrétien aveugle nommé Tobie gagnoit sa vie à jouër de la flûte, & parce qu'il jouoit excellemment, il avoit entrée dans les maisons des plus grands & des plus riches du païs. Ce bon homme au reste se proposoit plûtost de gagner des ames que de l'argent : C'est pourquoi deslors qu'il estoit entré dans un logis & qu'il avoit joüé quelque chanson, il se mettoit à parler du vray Dieu & des mysteres de nostre Religion : Et parce qu'il parloit d'un grand sens on prenoit plaisir à l'entendre & on l'engageoit souvent à disputer avec les Bonzes pour en avoir le divertissement. Il ne refusoit jamais le combat & en sortoit toûjours victorieux.

Ces faux Prestres enragez de se voir ainsi mal menez par un homme de neant, firent venir quelques sorciers & leur promirent de grandes recompenses, s'ils faisoient entrer le Diable dans le corps de Tobie, pour décrediter sa personne & la Loy qu'il preschoit. La chose estant resoluë, les Bonzes presenterent le défy à Tobie. On choisit pour la dispute une grande maison, où se trouva quantité de noblesse qui desiroit d'assister à cette Conference. Le bon aveugle ne manqua pas de s'y trouver. Les Bonzes tascherent d'abord de l'embarrasser par des questions épineuses : mais Tobie s'en demêla avec beaucoup d'esprit, & prouva ensuite la verité de nostre Religion avec tant de force, qu'il rendit ces idolâtres muets & confus.

Les sorciers les voyant en desordre commencerent à travailler de leur métier. Il n'est pas croyable combien ils ont, pour ainsi parler, en ce païs les Demons à leur commandement. Ils s'en servent comme de valets pour l'execution de leurs mauvais desseins. Tobie sentit bien qu'on vouloit troubler son esprit & qu'on appelloit les Diables au secours des hommes : mais sans s'étonner il s'adresse aux sorciers & se mocquant d'eux, leur dît : *Faites le*

pis que vous pourrez, armez contre moy toutes les legions de l'Enfer, je ne les crains non plus que des mouches, & je veux bien que vous connoissiez que ces Dieux execrables que vous adorez n'ont aucun pouvoir sur les Chrétiens. En effet ils ne pûrent jamais nuire à ce pauvre aveugle; mais pour se dédommager ils se ruerent sur les sorciers mêmes qui commencerent à trembler de tout leur corps d'une maniere si effroyable, qu'ils reconnurent leur faute, demanderent pardon à Tobie & luy promirent de ne jamais plus user de leurs sortileges. Ainsi l'artifice Diabolique que les Bonzes avoient employé pour confondre les Chrétiens & décrier la Loy du vray Dieu, tourna à leur confusion, à l'exaltation de la Foy Chrétienne & à la gloire des Fidelles. C'est ce qui arriva de plus remarquable dans Amanguchi l'an 1573.

XVII. *Troubles arrivez à Omura.*

Le P. Cabral passa de là à Omura, où Dom Barthelemy avoit couru risque de perdre la vie & la Couronne. Voicy comme la chose se passa. Ce bon Prince avoit un beaufrere nommé Isafay qui estoit ennemi mortel des Chrétiens & qui solicitoit souvent le Roy de quitter sa Religion. Ce fier idolâtre voyant qu'il ne gagnoit rien sur son esprit, resolut de le perdre & d'envahir son Royaume. Il fait pour cela ligue avec le Roy de Firando & quelques grands Seigneurs qui leverent aussi-tost une armée de mer & de terre. Isafay vint de nuit à Omura & par le moyen des Bonzes s'en rendit le maître. Dom Barthelemy estoit pour lors dans un Fort sur la mer, où il n'avoit que douze ou quinze Cavaliers avec luy & cinquante femmes de chambre de la Reine. Il receut cette nouvelle sur le minuit, & il apprit à même temps que les ennemis venoient à toute bride fondre sur lui pour lui ôter la vie. Alors se voyant destitué de tout secours humain pour leur resister, il appelle le Pere Jesuite qui avoit soin de l'Eglise & l'embrassant tendrement lui dît: *C'est fait de moy, mon Pere, si Dieu ne m'assiste je suis perdu. On en veut à ma vie; mais ce qui me console c'est qu'on ne me fait la guerre que parce que je suis Chrétien. Je vous puis asseurer que je suis tres-contens de mourir pour le service & la querelle de mon Dieu. Sauvez vous & priez pour moy.* Le Pere lui répondit avec beaucoup de larmes, qu'il esperoit que Dieu qui l'avoit défendu jusqu'alors, seroit le protecteur de son innocence & qu'il le tireroit de ce danger.

XVIII. *Dom Barthelemy est assiegé.*

A la pointe du jour les ennemis parurent qui entrerent dans la Ville, la pillerent & ruinerent l'Eglise des Chrétiens. Le Roy qui voyoit de son Fort ce triste spectacle, ayant remarqué qu'on avoit

profané & détruit l'Eglise, s'écria rempli de l'Esprit de Dieu: *C'est maintenant que je me promets la victoire; puisque mes ennemis font la guerre à Dieu & profanent son Temple.* Et effet quelques habitans de la Ville ayant pris les armes, se retirerent vers le Fort & monterent pour sauver la vie à leur Roy. Les ennemis les ayant apperceus, leur couperent le chemin & les menerent battant: mais ils ne pûrent si bien faire qu'il n'y en entrast trente des plus braves. Dom Barthelemy avec ce petit renfort resolut de donner sur les ennemis qui se disposoient à insulter la place. Il pose quelques-uns de ses gens aux endroits les plus foibles de la forteresse, met à toutes les femmes une pique en main, pour faire croire aux assaillans qu'il y avoit plus de monde dans la place qu'ils ne pensoient.

XIX. *Il bat les ennemis.* On montoit au Fort par un chemin roide & escarpé, garni de barrieres des deux costez à cause des précipices. Il estoit large de douze à quinze pieds, de sorte que sept ou huit personnes y pouvoient marcher de front. Le Roy voyant qu'Isafay montoit de ce costé-là avec la pluspart de ses troupes & qu'il approchoit de la porte, sort sur eux avec ces trente Bourgeois, invoquant les saints noms de JESUS & de Marie. Il se rua sur eux de telle force, qu'il les contraignit de tourner bride & de se sauver à la fuite. Soixante demeurerent morts sur la place & pas un de ceux du Roy ne fut blessé.

Les habitans de la Ville qui voyoient leur Prince en danger, touchez de compassion de son malheur & de confusion de leur lâcheté, prennent les armes au nombre de quatre cens & marchent vers le Fort où les ennemis se préparoient à remonter. Ils entrent dans le chemin où les rebelles taschoient de se rallier & s'estant fait jour au travers de leurs bataillons, ils marcherent sur le ventre de ces rebelles & arriverent malgré eux heureusement au Fort.

Quoi que ce secours ne fût pas beaucoup considerable, cependant le Roy commença plus que jamais à esperer que Dieu prendroit sa défense. En effet peu de temps aprés plusieurs Capitaines vinrent d'Omura & des lieux circonvoisins avec de bonnes troupes au secours de leur Prince. Ils entrerent dans la place à la faveur de la nuit & se trouvant au nombre de deux mille combattans, Dom Barthelemy qui estoit brave & vaillant, animé par ce nouveau renfort, sans donner loisir à l'ennemi de se reconnoître & de se rasseurer de son premier échec, sort à la teste

de ses troupes & se jette sur les rebelles, qui estoient dix fois en plus grand nombre que les siens. Ils tinrent ferme quelque temps: Mais Dom Barthelemy ayant tué de sa main le Lieutenant general d'Isafay, ce coup étonna toute l'armée qui commença à plier, & la crainte s'estant emparée de leurs esprits, ils prirent tous la fuite, laissant leur bagage & le grand butin qu'ils avoient fait à la prise d'Omura. Le Roy les mena battant pendant quelques heures, en tua grand nombre & fit les autres prisonniers.

Pendant qu'il combattoit si heureusement sur la terre, Dieu bataillloit pour luy sur la mer: Car l'armée navale de Firando fut assaillie d'une si furieuse tempeste, que la pluspart des vaisseaux furent submergez, les autres allerent se briser contre les rochers, les autres furent si mal menez des vents & des coups de mer, que c'est tout ce qu'ils pûrent faire que de gagner le port. Voilà comme Dieu tira ce bon Prince du plus grand danger où il fut jamais; ce qui le confirma dans la Foy & luy fit prendre la resolution d'exterminer l'idolâtrie de son Royaume.

Je ne puis omettre le chastiment que Dieu tira d'un Bonze insolent, en cette maniere. Ce Ministre de Satan estant entré dans l'Eglise des Chrétiens & ayant trouvé un surplis dans la Sacristie, s'en revétit & courut à la porte en cet estat pour faire rire les idolâtres. Il parut en cet habit lorsque les soldats d'Isafay arrivoient du combat; un desquels ayant apperceu de loin le Bonze & croyant que c'estoit le Pere qui avoit charge de l'Eglise, luy tira un coup de mousquet qui l'étendit mort sur la place. XX. *Juste chastiment d'un Bonze.*

Dom Barthelemy ayant pris la resolution de soûmettre tous ses Etats à l'Empire de JESUS-CHRIST & d'en bannir l'idolâtrie, assembla pour executer ce grand dessein les principaux Seigneurs de son Royaume dans la Ville d'Omura; où aprés leur avoir fait recit des dangers dont Dieu l'avoit delivré, il leur dît qu'il estoit resolu de ne plus souffrir qu'on rendît aux Demons dans ses Etats l'honneur qui n'estoit dû qu'au vray Dieu; Qu'ils estoient assez convaincus que les Bonzes estoient des imposteurs qui entretenoient le peuple dans des superstitions abominables; des scelerats qui menoient une vie tres-dereglée & contraire à leur profession; des hypocrites qui cachoient des vices énormes sous un voile de pieté; des rebelles & des seditieux qui avoient toûjours broüillé dans son Royaume, & qui avoient attenté sur XXI. *Dom Barthelemy bannit l'idolâtrie de son Royaume.* XXII. *Il gagne les Seigneurs de sa Cour.*

sa vie ; qu'il estoit resolu de les chastier, s'il ne les voyoit disposez à luy rendre une parfaite obeïssance. Pour eux, qu'il ne doutoit pas, estant éclairez comme ils estoient, qu'ils n'eussent reconnu la verité de la Religion Chrétienne, & par la sainteté de ceux qui en faisoient profession, & par les dangers extrémes dont Dieu l'avoit delivré & par la benediction visible qu'il avoit donnée à ses armes ; Qu'il n'estoit pas juste de rendre à des hommes & à des Demons un culte qui luy estoit uniquement dû ; qu'il y avoit long-temps qu'il avoit dessein de lui assujettir son Royaume : mais qu'il en avoit differé l'execution pour leur donner le loisir de le reconnoître & de s'éclaircir de la verité ; qu'aprés la signalée victoire qu'il luy avoit fait remporter sur ses ennemis, il seroit le plus ingrat de tous les hommes & indigne même de porter la Couronne, s'il ne le faisoit adorer dans ses Etats. C'est pourquoy qu'il vouloit & entendoit que sa Loy fût publiée dans toutes les terres de son obeïssance, que tous ses Sujets lui fussent soûmis & que le culte des faux Dieux fût aboli.

XXIII. *Il gagne les Bonzes.* Le Roy prononça ces paroles d'un ton si ferme, qu'il n'y eut personne qui osast lui contredire ; tous témoignerent approuver son dessein & estre resolus d'obeïr à ses volontez. Mais la difficulté consistoit à réduire les Bonzes : Car ils gouvernoient l'esprit des peuples & se faisoient obeïr comme des Dieux. Et parce qu'ils possedoient de tres-grands biens, il ne les croyoit pas d'humeur à renoncer à leur profession pour mener une vie commune & populaire. Cependant il resolut de se faire obeïr de gré ou de force.

C'est une coûtume generalement observée dans tout le Japon, qu'au commencement de l'année, non seulement les Princes seculiers, mais encore les Ecclesiastiques, je veux dire les Chefs & les Superieurs des Bonzes, viennent salüer le Roy & renouvellent le serment de fidelité qu'ils lui ont jurée. Dom Barthelemy prit cette occasion pour leur declarer ses volontez. Il leur

XXIV. *Conversion de tout le Royaume.* parla de telle force, qu'ils promirent tous de lui obeïr. En effet plus de soixante Bonzes demanderent d'abord à estre instruits & il y en eut fort peu qui prirent le parti de se retirer. Quatre Peres preschoient dans tous les quartiers de la ville d'Omura, & le nombre de ceux qui demanderent le Baptême fut si grand, que l'an 1575. ils baptiserent jusqu'à vingt mille personnes & plus de quinze mille l'année suivante. On bastit en ces deux années quarante Eglises dans le Royaume d'Omura.

On ne peut exprimer le contentement que receut le Roy, de voir

voir tous ses Etats soûmis à l'Empire de JESUS-CHRIST. Il fit aussi-tost bastir dans Omura une Eglise plus grande que la premiere & y joignit le plus beau Convent des Bonzes qui consentirent tres-volontiers à ce changement, s'estimant heureux de pouvoir contribuer quelque chose à l'honneur du vray Dieu qu'ils n'avoient point connu jusqu'alors. On y celebra les Festes de Noël & de la semaine Sainte avec des solemnitez éxtraordinaires. Le Roy, la Reine & les Princes leurs enfans ne manquoient jamais d'y assister & s'y rendoient toûjours les premiers. On compta dans ce Royaume l'an 1576. jusqu'à quarante mille Chrétiens distribuez en quarante Eglises & c'est le premier de tous les Roïaumes du Japon, qui a generalement embrassé la Religion Chrétienne.

Le Pere Cibral vint en ce temps feliciter le Roy & de la victoire qu'il avoit remportée, & de la conversion de tous ses Sujets. C'est lui qui a mandé de ce païs-là tout ce que nous venons de rapporter. Il fut receu avec marques d'honneur & de joye extraordinaires, comme le Superieur de tous les Jesuites du Japon. Il y demeura quelque temps à travailler avec les autres: Mais le Roy de Bungo lui envoya deux Exprés pour le prier instamment de se rendre à Vosuqui pour des affaires importantes dont nous allons parler.

XXV. *Baptéme du second fils du Roy de Bungo l'an 1575.*

C'est la coûtume du Japon que lorsqu'un Roy a deux fils, il fait le cadet Bonze, de peur qu'il ne se broüille avec l'aîné & qu'il n'excite des troubles dans l'Etat. Le Roy de Bungo en avoit deux, c'est pourquoy suivant cette coûtume il destina le second à l'Etat regulier & lui assigna de grands fonds pour vivre selon sa qualité Royale. Il lui fit même bastir un magnifique Convent à Vosuqui. Comme il avoit coûtume d'aller une fois tous les ans manger dans la Maison des Peres, il y menoit aussi ce jeune Prince & l'enfant y venoit quelquefois de lui-méme, soit pour y voir l'Eglise, soit pour se promener dans le jardin. Lorsqu'il entroit dans l'Eglise il demandoit ce que signifioient les images qu'il voyoit. Les Peres l'ayant instruit de principaux mysteres de nostre Religion, il goûta si fort leur doctrine, qu'il resolut à quelque prix que ce fût de se faire Chrétien. Il commença par declarer qu'il ne vouloit point estre Bonze. Le Roy & la Reine lui representerent que c'estoit une coûtume inviolable dans le Japon, & qu'il n'y avoit point pour lui d'autre parti à prendre que celui-là: mais il leur dît nettement qu'il vouloit estre Chré-

rien & qu'il ne mettroit jamais le pied dans le Convent qu'on luy faisoit bastir. Il avoit alors quatorze ans. La Reine ayant appris sa resolution pensa crever de dépit, car elle haïssoit les Chrétiens à mort, comme nous avons dit, & elle l'eût étranglé si elle l'eût eû en sa puissance : Mais le Roy qui le cherissoit & qui le voyoit si ferme, se persuadant qu'estant Chrétien il seroit plus paisible & plus soûmis à son frere que s'il estoit Bonze, luy permit de recevoir le Baptême C'est pour cela qu'il appella le Pere Cabral d'Omura à Vosuqui où il estoit.

Aussi-tost qu'il fut arrivé il luy découvre son dessein & lui met le Prince son fils entre les mains pour l'instruire & le baptiser, l asseurant que cet exemple attireroit la conversion de plusieurs grands Seigneurs & Cavaliers de son Roïaume, sans qu'il parlast encore de se convertir lui-même. Le Pere fut heureusement surpris d'une nouvelle si agreable & si avantageuse à la Religion. Il loüe la pieté & la generosité du Roy ; il le remercie au nom de tous les Chrétiens à qui il donnoit un chef & un protecteur si illustre & lui marque l'esperance qu'il avoit, qu'il se feroit bien-tost à lui-même le bien qu'il procuroit aux Princes ses enfans Le Roy lui répondit par un petit soûris, qui confirma le Pere dans la pensée qu'il n'estoit pas éloigné du Royaume de Dieu.

XXVI. *Il est nommé Dom Sebastien.*

Le jeune Prince fut bien tost instruit de tous nos mysteres & apprit en peu de temps tous les articles de nostre Foy avec les prieres & les devoirs d'un Chrétien : car il avoit l'esprit vif, le jugement solide & la memoire heureuse. On lui confera le Baptême avec toute la solemnité possible. Le Roi son pere y voulut assister, & bien qu'il fût encore Payen, lorsqu'il vit le Prestre sortir de la Sacristie avec les ornemens Sacerdotaux, il se mit à genoux & demeura la teste découverte pendant toute la ceremonie. Le Prince fut baptisé au mois de Decembre l'an 1575. & fut nommé Sebastien. Plusieurs Seigneurs & Cavaliers receurent le Baptême avec lui & le Roy leur fit à tous un festin magnifique qu'il fit préparer dans la maison des Peres.

XXVII. *Il fait abatre les Idoles.*

L'année suivante le Pere Cabral demanda permission au Roi d'aller à Funay où il estoit invité par les Chrétiens pour y celebrer la Feste de Noël. Le Roy la lui accorda & voulut que Dom Sebastien son fils fût de la partie. Il dépêcha des gens pour lui préparer un logis & lui donna un grand train pour l'accompagner. Les Chrétiens furent au devant de lui & le receurent avec

toutes les marques d'honneur, de joye & de reconnoissance imaginables. Aprés la solemnité il assembla tous les Gentilshommes de sa suite & leur declara qu'il ne vouloit plus personne à son service qui ne fût Chrétien. Il voulut même aller à pied par les principales ruës de la Ville & fit abbatre toutes les Idoles qu'il y rencontra. Le Pere lui ayant representé que ces actions de zele pourrorent irriter le Roy & causer quelque trouble dans la Ville; il lui répondit : *Je l'ay fait à dessein, afin que tout le monde sçache que je suis Chrétien & que je tiens à plus grand honneur de posseder cette qualité que celle de fils de Roy. Au reste quand il s'agit du service de Dieu, je n'apprehende point la colere des hommes. Je veux demain aller par les rues & abbattre le reste des Idoles.*

Cette réponse jetta tous les Chrétiens dans l'étonnement & les combla de joye. Il n'y avoit que les Bonzes qui enrageoient de voir leur Prince Chrétien & leurs Dieux mis en pieces : mais ils n'osoient éclater, sçachant que le Roi favorisoit les Peres. Ils se contentoient de se plaindre en secret, & de dire entr'eux : *Si le Roy ne vouloit pas que son fils se fist Bonze comme il l'avoit resolu, devoit-il permettre qu'il se fist Chrétien? C'est le plus grand affront qu'il nous pust faire ; c'est renverser toutes les Loix du Japon ; c'est faire le procés à nos Dieux & les traiter comme des miserables. C'est enfin condamner toutes les Sectes des Bonzes, & se mocquer de nos Camis & de nos Fotoques.* Le Roi n'ignoroit pas que ces faux Prestres murmuroient de sa conduite: mais il méprisoit leur plainte aussi bien que leur Religion & leurs personnes. XXVIII. *Dépit des Bonzes.*

Le Prince Dom Sebastien estant retourné à Vosuqui où estoit la Cour, fit éclater plus que jamais sa ferveur & son zele : De sorte que les Peres furent contraints de faire chaque jour quatre & cinq leçons de Catechisme pour ceux qui demandoient le Baptême. C'estoient la pluspart de jeunes gens de dix-sept ans jusqu'à vingt-cinq, qui changeoient tellement de vie que tout le monde en estoit dans l'étonnement: Et pour les conserver dans cette sainte ferveur, l'an 1575. il institua une Congregation sous le nom & la protection de la sainte Vierge composée de cinquante Gentilshommes qui s'assembloient toutes les Festes & tous les Dimanches pour conferer entr'eux des moyens de s'avancer en la vertu & d'étendre la Religion Chrétienne. Ils se communiquoient les raisons qu'ils avoient apprises pour combattre les idolâtres & les réponses qu'il falloit faire à leurs difficultez. Ils se rendirent en peu de temps si habiles, qu'il n'y avoit point de Bonze qui pût tenir XXIX. *Congregation composée de jeunes Chrétiens.*

contre eux. Le fils aîné du Roy qui estoit Payen en voulut avoir le plaisir. Il assembla quantité de Bonzes & leur mit en teste un de ses Pages. *Je veux*, dit-il, *juger des coups & estre l'arbitre du combat.* Aprés une longue dispute, le Page rendit les Bonzes muets & le Prince prononça qu'il avoit remporté la victoire, que c'estoit folie de combattre la Loy des Chrétiens & qu'elle estoit mieux fondée en raison & en verité que celle des Bonzes.

C'est ainsi que le fils aîné du Roy, quoy qu'idolâtre, commençoit à se declarer pour les Chrétiens, soit pour plaire au Roi son pere, soit parce qu'effectivement il reconnoissoit la verité de nostre Religion & la fausseté de celle des Bonzes: Mais la Reine sa Mere que les Chrétiens appelloient Jesabel, pour la haine qu'elle leur portoit, cherchoit toutes les occasions de les perdre. Elle fit éclater sa passion en la conversion de son fils; mais beaucoup plus en celle de son neveu dont l'Histoire a esté écrite par plusieurs Auteurs sur la relation du Pere Loüis Froez qui estoit sur les lieux. Je la rapporteray le plus succinctement qu'il me sera possible.

XXX. *Histoire memorable de la conversion du neveu de la Reine de Bungo.*

Cette Reine Jezabel avoit un frere nommé Chicacata, qui estoit un Prince des plus riches & des plus puissans de tout le Japon: Car il estoit Gouverneur de trois Roïaumes, il avoit quatre-vingt mille ducats de rente, & commandoit à trente mille Vassaux qui estoient toûjours prests à le servir en paix & en guerre: De sorte qu'on le regardoit comme la seconde personne du Roïaume. Il n'y avoit qu'une chose qui manquoit à son bonheur, c'est qu'il n'avoit point d'enfans qui fussent heritiers de si grands biens. Estant à la Cour de Meaco, il en vit un de sept ans qui lui plut extrémement & pour la beauté de son esprit & pour la grace exterieure de son corps. Il estoit fils d'un Cunis, c'est-à-dire d'un Conseiller du Dairi. Il demanda à son pere s'il vouloit qu'il l'adoptast pour son fils & qu'il le fist son heritier. Le Pere receut cette proposition avec toute la joye & la reconnoissance possible & lui abandonna son fils que le Prince amena à Bungo & lui donna le nom de Chicatora. On lui apprit aussi tost à lire, à écrire, à peindre, à chanter, à joüer des instrumens, à monter à cheval & à faire des armes. Il reüssissoit si bien dans tous ces Arts & dans tous ces exercices, que ses maistres en estoient dans l'étonnement & confessoient qu'il les surpassoit en adresse.

Le Roy & la Reine ravis des rares qualitez de ce jeune enfant resolurent de lui donner une de leurs filles en mariage. Ils en

parlerent à Chicacata qui le trouva fort bon, & ils arresterent que le mariage se consommeroit quand ils seroient en âge. Chicatora ayant atteint l'âge de quatorze ans, son pere (c'est ainsi que nous appellerons Chicacata frere de la Reine qui l'avoit adopté) le mena à Vosuqui où estoit la Cour. Un jour que le Roy & son pere alloient visiter le Pere Cabral il les accompagna & entendit un sermon qu'il fit, qui lui plut extrémement. Les grandes veritez de nostre Religion luy frapperent l'esprit & luy firent desirer d'en estre éclairci. En effet il alla plusieurs fois trouver le Pere & s'entretint avec luy de tout ce qui regardoit l'affaire de son salut. Chicacata son pere ne le trouvoit pas mauvais en ce temps-là : Au contraire il estoit bien aise qu'il fut instruit des mysteres de nôtre Religion, sçachant que cela ne déplaisoit pas au Roy qui avoit bien voulu que son cadet se fist Chrétien.

XXXI. *Chicatora veut estre Chrétien. 1577.*

Lorsqu'il eut seize ans & la Princesse treize, on parla de les marier. Il découvrit alors au Pere Cabral le dessein qu'il avoit d'estre Chrétien. Le serviteur de Dieu en fut ravi & l'ayant confirmé dans sa resolution, ordonna à un de ses Religieux nommé Jean, Japonnois de nation & excellent Prédicateur de l'aller instruire en son logis. Les domestiques voyant ce jeune Japonnois visiter le Prince avec tant d'assiduité & s'entretenir si longtemps avec luy dans son cabinet, soupçonnerent ce qui estoit & en avertirent la Cour.

XXXII. *La Reine s'y oppose.*

La Reine appelle aussi-tost son frere Chicacata & luy dit que si Chicatora se faisoit Chrétien, elle le renonçoit pour son neveu & qu'elle ne lui donneroit jamais sa fille. Chicacata touché de ces menaces, prend le jeune homme dans son cabinet, & luy demande s'il estoit vray qu'il voulût estre Chrétien. Celuy-cy luy répond sans déguisement, qu'il en avoit le dessein & qu'il esperoit qu'il ajoûteroit à toutes les graces qu'il luy avoit faites celle de le rendre éternellement heureux. Son pere qui estoit Payen & qui ne goûtoit pas ce discours, luy represente le tort qu'il s'alloit faire s'il persistoit dans cette resolution ; que la Reine estoit resoluë de rompre son mariage qui luy estoit si honorable & si avantageux ; que le Roy le chasseroit de sa Cour ; qu'il seroit ensuite privé de tous les grands biens & de toutes les grandes Charges qui l'attendoient ; qu'il seroit obligé luy-même de le renvoyer à Meaco vivre comme un particulier, pouvant estre un des grands Seigneurs du Japon s'il vouloit joüir de sa bonne fortune.

XXXIII. *Résolution de Chicatora.*

Chicatora répond à ce discours qui eût ébranlé toute autre es-

prit que le sien ; qu'il avoit préveu toutes ces suites & que de tant de malheurs dont il se voyoit menacé, il n'apprehendoit que celuy d'encourir la disgrace d'un Prince qui luy avoit fait l'honneur de l'adopter & qui luy avoit procuré de si nobles alliances ; Que la crainte de luy déplaire avoit long-temps combattu son dessein & fait balancer son esprit : mais que la consideration de Dieu l'avoit enfin emporté sur celle du monde & le salut de son ame sur tous les interests temporels ; qu'il ne se jugeroit pas digne de porter le nom & la qualité de son enfant, s'il estoit assez lasche pour trahir son devoir, assez perfide pour quitter son Dieu & assez aveugle pour acheter une fortune perissable au prix de son ame qui luy devoit estre infiniment plus chere que tous les biens de la terre ; Qu'il le conjuroit d'appuyer ses bons desseins, & de luy procurer en qualité de Pere une vie éternelle au defaut de la temporelle. Qu'au reste il n'y avoit chose au monde qui le pût faire changer de resolution, & qu'il estoit prest de retourner à Meaco quand il luy plairoit le renvoyer ; qu'il n'auroit point d'autre déplaisir que celuy d'estre privé de la presence & des bonnes graces d'un Prince qui luy avoit donné des marques si éclatantes de ses bontez, & qu'il n'y avoit que l'obeïssance qu'il devoit à Dieu qui lui pût faire manquer à celle qu'il estoit obligé de luy rendre.

Cette réponse & cette resolution toucha le cœur de Chicacata & luy tira les larmes des yeux. Il voyoit qu'il avoit raison & son esprit approuvoit ce qu'il estoit obligé de condamner en apparence. Comme il l'aimoit passionnement, il ne pouvoit se resoudre à le renvoyer en son païs : mais l'obstination de la Reine & de la Princesse sa femme l'obligeoit de s'en défaire. Dans cette irresolution il prend le parti de le maltraiter, croyant que comme il estoit jeune, la misere le feroit changer de dessein, & que n'ayant plus de commerce avec les Chrétiens, il perdroit l'envie de l'estre.

XXXIV. *Il est maltraitté par son pere & relegué au Royaume de Buizen.*

Il commence donc par l'enfermer dans son logis & à faire défense au Religieux Japonnois de le voir. Il luy fait mauvais visage, luy parle peu, & toûjours d'un air de mépris & de colere, & voyant que cela ne l'ébranloit point, il l'envoye au Royaume de Buygen dont il estoit Gouverneur, où il le fait garder étroitement, avec défense de le faire parler à aucune personne qui le pût affermir dans son dessein. Le jeune homme se voyant environné de Gardes & comme renfermé dans une étroite prison,

s'entretenoit avec Dieu. Il n'avoit qu'un desir qui estoit d'estre baptisé & de s'éclaircir avec le Pere Cabral sur quelques points de nostre Religion dont il n'estoit pas encore assez instruit.

Le Pere de son costé cherchoit tous les moyens de lui faire tenir une de ses lettres pour le consoler dans son exil & pour le fortifier dans la Foy : Mais on faisoit si bonne garde autour de luy, qu'il estoit impossible de l'aborder. Aprés plusieurs tentatives enfin il lui en fit tenir une par un Japonnois dont on ne se défioit point, & qui demeuroit à Funay. Le Pere l'exhortoit à demeurer ferme dans sa resolution & lui proposoit les grandes recompenses que Dieu préparoit à sa fidelité. Chicatora consolé & encouragé par cette lettre lui répond sur l'heure même, qu'il souffroit à la verité beaucoup de duretez & de mauvais traitemens dans le lieu où il estoit ; mais que sa plus grande peine estoit de n'estre point baptisé : Qu'il desiroit cette grace avec une passion extrême ; qu'il la demandoit tous les jours à Dieu & à la sainte Vierge & qu'il esperoit l'obtenir de sa bonté lorsqu'il seroit en liberté. Qu'au reste il ne fût point en peine de lui ; que rien n'étoit capable de l'ébranler & qu'il n'y avoit ni promesses ni menaces qui le pûssent faire changer de dessein. Il donna sa réponse au Japonnois qui la porta au Pere Cabral.

XXXV. *Il est rappellé à la Cour.*

Quelques mois s'estant écoulez, Chicacata qui se persuadoit que l'exil, la solitude & le mauvais traitement qu'on avoit fait à Chicatora l'auroient rendu plus raisonnable, envoye soixante & dix chevaux pour le ramener à Vosuqui. Comme on sceut qu'il approchoit de la Ville, toute la Cour fut au devant de lui : car on le consideroit déja comme le gendre du Roy & le neveu de la Reine. Le Prince Chicacata le receut avec toutes les marques de tendresse qu'un pere puisse témoigner à un enfant & la Reine même lui fit mille caresses : mais le jeune homme ne se laissa point surprendre à toutes ces amitiez trompeuses qu'il regardoit comme des pieges qu'on tendoit à sa Foy. Son plus grand desir estoit de voir le Pere Cabral. Ayant appris qu'il estoit dans la Ville, il se déroba secrettement du Palais & l'alla trouver.

On ne peut exprimer la joye qu'il eut de voir son veritable Pere qui lui devoit procurer une vie bien-heureuse. Il se jette à ses pieds & le conjure avec beaucoup de larmes de le baptiser. Le Pere lui representa qu'il avoit encore besoin de quelques instructions & qu'il ne falloit rien précipiter. Il lui ajoûta que Dieu lui accorderoit dans peu de temps la grace qu'il desiroit : mais qu'il

devoit se préparer à soûtenir encore de rudes assauts; Que le Royaume du Ciel estoit préferable à ceux du Japon, & que s'il perdoit une Couronne temporelle, il en gagneroit une éternelle.

Le jeune Seigneur fortifié par ce discours & par cette esperance s'en retourne au Palais; où à peine fut-il arrivé que son pere l'appelle & luy dit qu'il l'avoit rappellé de Buygen pour le marier; que le Roy & la Reine le desiroient passionnément & qu'ils s'attendoient qu'il feroit l'estime qu'il devoit d'une si haute alliance qui le combleroit d'honneurs, de biens & de plaisirs. Chicatora aprés luy avoir fait une profonde reverence, le remercia de l'honneur qu'il luy faisoit & des grands avantages qu'il luy procuroit: Mais il ajoûta, que s'il falloit acheter une Couronne au prix de son salut; il ne pouvoit y consentir; qu'on luy permît d'estre Chrétien & qu'il estoit prest de faire tout ce qu'on desiroit de luy.

XXXVI. *On s'adresse au P. Cabral.*

Le Pere offensé de cette réponse, le fait enfermer dans une chambre, avec défense de le laisser parler à aucun Chrétien: Ensuite il dépesche un de ses Gentils-hommes vers le Pere Cabral pour le prier de porter son fils à luy rendre obeïssance, puisque la Loy qu'il preschoit obligeoit les enfans d'obeïr à leurs parens. Le Pere sentit bien quel estoit le dessein du Prince; & pour ne le pas offenser, écrivit à Chicatora qu'il estoit obligé d'obeïr à son Roy & à son pere quoy que Payen, en tout ce qui n'estoit pas contraire à la Loy de Dieu & au salut de son ame, & que son obeïssance devoit aller jusqu'à donner sa vie pour eux.

Le jeune homme ayant lû cette lettre, la mit sur sa teste & dans son sein, qui sont les marques dans le Japon de respect & de l'estime qu'on fait d'une chose & la baisa avec larmes. Ensuite il pria le Gentilhomme de dire à son pere qu'il executeroit de point en point ce que la lettre du Pere Cabral luy ordonnoit de faire. Cette réponse réjoüit toute la Cour: car on crut qu'il se rendoit aux volontez du Prince & on admiroit l'obeïssance que les Chrétiens rendoient à leurs Pasteurs: Mais on fut bien-tost desabusé quand on reconnut qu'il estoit plus ferme que jamais dans la volonté d'estre Chrétien.

Le Pere voyant qu'il ne gagnoit rien par la rigueur, l'attaqua par un endroit plus dangereux & plus sensible, qui est le plaisir & les divertissemens de la Cour. Il le met en liberté, le mene aux spectacles & aux Comedies; l'engage dans la compagnie des jeunes

nes Seigneurs de son âge ; luy fait voir les Dames & tous les objets qui pouvoient attendrir son cœur : mais il parut par tout si sage, si modeste & si peu sensible au plaisir, qu'on desespera de le pouvoir gagner par ces attraits.

XXXVII. *On a recours aux Magiciens.*

Ainsi tous les efforts des hommes estant inutiles, Chicacata eut recours aux Demons. Il s'adresse à des Magiciens & leur ordonne d'employer tout ce qu'ils avoient de pouvoir pour jetter la terreur dans l'esprit de son fils. Ils luy obeïrent aussi-tost, & voilà que toutes les nuits des spectres & des phantômes se presentent devant ses yeux ; une gresle de pierres tombe sur sa chambre ; d'autres donnent contre ses fenestres avec un bruit effroyable. Les Officiers effrayez de ce tintamare se levent la nuit, vont par tout avec des flambeaux, & cherchent la cause du bruit, mais ils ne la découvrent point. Ce jeu qui dura quelques jours, eut tout un autre effet que son pere n'attendoit : Car Chicatora se persuada que le Demon le tourmentoit de la sorte, parce qu'il estoit son esclave & que déslors qu'il seroit baptisé, il n'auroit plus de pouvoir sur luy.

XXXVIII. *Chicatora reçoit le Baptême.*

C'est pourquoy sans differer, il va trouver le Pere Cabral avec trois de ses Pages qui vouloient estre Chrétiens comme luy, & le conjure au nom de Dieu de les baptiser. Quoy que le Pere prévît le chagrin qu'il causeroit à la Reine & au Prince son pere, s'il acquiesçoit à ses desirs : Cependant voyant la ferveur du jeune homme & les combats qu'il avoit à soûtenir, il ne crut pas lui pouvoir refuser une grace qu'il demandoit avec tant d'instance. Il le mene donc à l'Eglise & luy propose plusieurs noms à choisir : Il prit celuy de Simon, qui signifie en langue Chinoise celuy qui est instruit par un Maistre. Ensuite le Pere le baptisa la veille de saint Marc Evangeliste avec toutes les ceremonies & les solemnitez de l'Eglise. On ne peut exprimer la joye qu'il receut, de se voir au nombre des enfans de Dieu & regeneré par les eaux salutaires du Baptême. Elle éclatoit sur son visage & dans ses paroles, & il disoit au Pere qu'il n'avoit plus qu'un desir au monde qui étoit, que Dieu le retirast de cette vie avant que de perdre son innocence.

XXXIX. *Il est pour la troisiéme fois emprisonné.*

Depuis ce temps-là, il n'entendit plus le bruit que faisoient les Demons pour l'intimider. Il ne perdoit aucune occasion de venir à l'Eglise pour assister à la Messe qu'il entendoit avec une attention & une devotion admirable. Sa ferveur fut si grande, qu'estant dans le Palais il mettoit son chapelet à son coû pour declarer qu'il estoit Chrétien. Son pere Chicacata l'ayant vû en

cet estat, en conceut une indignation extréme, & craignant de s'emporter s'il luy en marquoit son ressentiment, il luy fit dire suivant la coûtume du Japon par un de ses Gentilshommes, qu'il se tenoit fort offensé du mépris qu'il faisoit de ses commandemens; qu'il ne se contentoit pas d'avoir embrassé la Religion Chrétienne contre la défense qu'il lui en avoit faite: mais qu'il en portoit encore les marques pour insulter à sa patience; Qu'il sçavoit bien qu'il alloit assez souvent à l'Eglise des Peres: mais que s'il luy arrivoit d'oresnavant d'y mettre le pied, tous ceux de sa suite seroient punis de mort, & que pour luy il le renvoiroit à Meaco chargé d'opprobre & d'ignominie. Dom Simon fit réponse à l'Envoyé de son pere qu'il luy obeïroit au peril de son honneur, de ses biens & de sa vie, en tout ce qui ne seroit point contraire à la Loy de Dieu; mais qu'il le croyoit trop juste pour vouloir qu'il préferast sa volonté à celle du premier des Rois & du Souverain de tous les Monarques, qui luy ordonnoit d'assister à ses divins Mysteres.

Chicacata ne fut pas satisfait de cette réponse, il le fit enfermer dans une chambre pour la troisiéme fois, ne luy laissant ni Pages ni Valets pour le servir. Il trouva cependant le moyen de faire sçavoir au Pere Cabral l'estat où il estoit. Le Pere luy envoya la vie de saint Sebastien traduite en Japonnois, avec l'exhortation qu'il faisoit aux Officiers de l'Empereur pour les animer au martyre, ce qui luy donna beaucoup de force & de consolation. Et il en eut bien besoin pour soûtenir les nouveaux assauts qu'on livra à sa constance.

XL. *On le tente de toutes les manieres.*

Car des Gentilshommes de la Cour venoient successivement les uns aprés les autres par les ordres de la Reine & de son pere tenter sa fidelité, en luy representant les avantages qu'il auroit d'obeïr au Prince, puisqu'il seroit la seconde personne du Royaume, gendre d'un puissant Roy, Seigneur de vingt mille Vassaux, maître de tous les biens, possessions, terres & heritages de son pere un des plus puissans Princes du Japon.

Dom Simon écoutoit tous ces discours d'un sens rassis, sans s'émouvoir non plus qu'un rocher qui est battu des flots & aprés les avoir entendus avec beaucoup de patience, il leur répondoit froidement, qu'il préferoit le nom & la qualité de Chrétien à celle de Roy du Japon, & qu'il ne risqueroit jamais le salut de son ame pour tous les biens de la terre. Les Gentilshommes firent rapport à son pere de leur negotiation & luy témoignerent

l'étonnement où ils estoient de voir la fermeté inébranlable de son fils. Ce recit quoy que contraire à ses desirs ne diminuoit rien de l'affection & de l'estime qu'il avoit pour luy: Au contraire il l'augmentoit, voyant qu'il n'estoit pas possible de trouver un jeune homme dans le Japon plus accompli & plus digne de son affection que celuy-là.

XLI. *Nouvelle tentative auprés du P. Cabral.*

Il confere donc avec la Reine sa sœur & tous deux furent d'avis qu'il falloit encore une fois employer l'autorité du Pere Cabral pour le faire condescendre à leurs volontez. Le Prince donc luy envoye un homme sage, prudent & avisé qui luy fait trois plaintes de sa part. La premiere de ce qu'il avoit rendu son fils Chrétien, & que depuis ce temps là il s'estoit rendu rebelle & intraitable. La seconde, de ce qu'estant enfant de qualité il le laissoit venir souvent à l'Eglise & porter à son coû un chapelet qui l'avilissoit aux yeux de tous les gens d'honneur. La troisiéme, de ce qu'étant Chrétien il faudroit qu'il détruisist tous les Temples & tous les Monasteres de son Gouvernement dediez aux Camis & aux Fotoques, & qu'il perdroit ensuite tous les revenus qui en dépendoient. C'est pourquoy qu'il prioit le Pere de conseiller à son fils de demeurer dans la Religion de ses ancestres; s'il le faisoit, qu'il favoriseroit les Chrétiens en tout ce qui dépendroit de luy: mais s'il ne luy donnoit pas cette satisfaction, qu'il devoit tout apprehender de sa colere.

XLII. *Réponse du P. Cabral aux plaintes de Chicacata.*

Le Pere Cabral répondit à ces trois plaintes en cette maniere. Il dit à la premiere qu'il s'étonnoit que le Prince trouvast mauvais qu'il eût instruit Chicatora des veritez de la Religion Chrétienne, puisque luy-même le luy avoit amené & l'avoit prié de le rendre Chrétien; Qu'il ne devoit pas appeller un enfant desobeïssant & rebelle, qui ne faisoit pas ce qu'un homme luy commandoit, lorsque Dieu qui estoit son veritable Roy & son veritable pere luy ordonnoit le contraire; Qu'il condamneroit à mort un de ses Sujets, qui pour plaire à son pere manqueroit à l'obéïssance qui luy estoit deuë; Que celle qu'on doit à Dieu est le premier de tous les devoirs, & qu'il n'y a point d'autorité sur la terre qui doive l'emporter sur la sienne.

Il répond à la seconde, que la qualité de Chrétien n'estoit pas honteuse à son fils; Qu'il y avoit dans Meaco des Princes & des Seigneurs de la premiere marque qui s'en faisoient honneur; que les Rois d'Omura & de Tosa & le fils du Roy Dom Sebastien ne croyoient pas avoir degeneré de leur noblesse pour avoir em-

brassé sa Religion ; qu'il y avoit quantité de Rois Chrétiens dans l'Europe plus puissans sans comparaison que l'Empereur de tout le Japon, qui tenoient à gloire d'entrer dans les Eglises & d'assister aux Mysteres divins ; qu'on n'obligeoit pas Dom Simon de porter un chapelet à son coû, & qu'il ne feroit rien contre sa Religion s'il le cachoit.

Quant à la troisiéme qui regarde le culte des faux Dieux, il répondit que les choses n'en estoient pas encore là, & que bien que tous les Temples des Fotoques fussent ruinez, l'Etat n'en souffriroit aucun dommage ; Que Nobunanga tout Payen qu'il estoit avoit égorgé les Bonzes, bruslé leurs Temples, & exterminé le culte des Camis sans que ces Dieux si maltraitez en eussent tiré vengeance ; Qu'au contraire il estoit devenu depuis ce temps-là le plus riche, le plus puissant & le plus victorieux Monarque du Japon.

Enfin il répond à la demande qu'il faisoit, qu'il dissuadast son fils de professer la Loy Chrétienne, que la fidelité qu'il devoit à son Dieu ne luy permettoit pas d'écouter cette proposition : Que si un homme estoit digne de mort qui détournoit un Sujet d'obeïr à son Prince, il meriteroit le plus grand de tous les supplices, s'il conseilloit à son fils d'estre infidelle à son Dieu ; Qu'il ne devoit pas esperer qu'il fist jamais une action de cette nature ; qu'il souffriroit plûtost que toutes les Eglises des Chrétiens fussent reduites en cendres & qu'on luy tirast le sang de toutes les veines ; que de commettre une telle perfidie ; Qu'il permît seulement à son fils de vivre dans la Religion qu'il avoit embrassée & qu'il le trouveroit en tout le reste le plus doux, le plus traitable & le plus obeïssant de tous ses Sujets.

XLIII. *On menace le P. Cabral de toutes sortes de violences.*

Chicacata ayant receu cette réponse, va trouver la Reine & luy fait connoistre la fermeté de son fils & du Pere Cabral. La Reine alors entrant en furie dît, qu'il ne falloit plus ménager ni l'un ni l'autre, & que puisque le Pere ne se rendoit pas à la douceur, il le falloit intimider par les menaces. C'est une coûtume observée dans le Japon, que lorsqu'un Prince est irrité contre un Bonze & qu'il luy donne quelque marque de son indignation, le Bonze tasche aussi tost de l'appaiser par de grands presens, ou s'enfuit dans un autre Royaume pour éviter la mort. C'est la derniere batterie que ce Prince fit joüer pour ébranler la constance du Pere. Il luy fait dire par un de ses Gentilshommes, qu'il est bien marri d'en venir aux extrémitez où il se voyoit reduit ; qu'il

luy declaroit pour la derniere fois, que s'il faisoit ce qu'il demandoit de luy, il le combleroit de biens, luy feroit bastir des Eglises dans tous ses Etats, & qu'il exhorteroit ses Sujets à se faire Chrétiens : Mais que s'il persistoit à luy refuser une satisfaction qui estoit si juste & si raisonnable, il iroit mettre le feu à sa maison & à son Eglise, qu'il l'égorgeroit de ses propres mains & qu'il feroit perir tous les Chrétiens avec luy.

Il ne douta pas que cette menace ne fût un coup de foudre qui étonneroit le Pere & le feroit condescendre à ses volontez, ou du moins l'obligeroit de prendre la fuite ; qu'ensuite pour obtenir son retour il en passeroit par où il voudroit. Mais il trouva que le Pere estoit un autre homme que les Bonzes : Car au lieu de se laisser gagner par ses promesses ou intimider par ses menaces, il luy répond que les Peres de la Compagnie de JESUS ne quittoient pas les biens qu'ils avoient en Europe & les douceurs dont ils pouvoient joüir dans leur païs, pour en venir chercher dans le Japon ; qu'ils faisoient profession de pauvreté & que tout leur tresor estoit dans le Ciel ; que la mort dont il les menaçoit estoit le plus grand de tous les biens qu'ils pussent esperer, & qu'ils n'avoient point de plus violent desir que de verser leur sang pour la gloire du Dieu qu'ils adoroient ; qu'il n'avoit que faire de troupes pour les assaillir, qu'il les trouveroit chez eux sans armes & sans defense, prests à subir la mort & tous les tourmens qu'il leur voudroit faire souffrir.

XLIV. *On se sert de ruses pour surprendre Dom Simon.*

Cette grande resolution étonna Chicacata & voyant que la violence estoit inutile envers des étrangers qui ne craignoient rien ; & que le Roy avoit pris sous sa protection, il n'osa attenter sur leur vie, ni leur faire aucun dommage. Il dissimule donc son ressentiment & croyant avoir meilleur marché du jeune homme, qui estoit déja fatigué de la prison & des peines qu'on luy avoit fait souffrir. Il employe les ruses pour le surprendre Il gagne donc un cavalier idolâtre dont Simon se servoit pour faire tenir ses lettres au Pere Cabral, lequel l'estant venu visiter & consoler à son ordinaire luy tint ce discours. *J'ay bien du regret, Seigneur, de vous apporter une nouvelle qui vous causera bien de la douleur. Le Prince vostre pere doit aujourd'huy ou demain faire mettre le feu à l'Eglise des Peres, les égorger tous, & mettre à mort tous les Chrétiens qui sont dans son Gouvernement. Comme il n'a point d'enfans il n'apprehende point la colere du Roy & ne se soucie point de perir, pourvû qu'il se vange des Peres. Je*

viens de leur en donner avis & je leur ay ajoûté, que vous estiez resolu de tenir ferme jusqu'à la mort dans la Religion que vous avez embrassée, de faire bastir des Eglises & de rendre tous vos Sujets Chrêtiens lorsque vous auriez l'autorité en main. Ils m'ont répondu que si vous estiez dans cette resolution vous pouviez dissimuler vôtre Religion & vous contenter d'avoir la Foy dans le cœur sans en faire une profession ouverte; Que le peril où estoient les Peres & tous les Chrêtiens estoit si grand, que pour les en garantir vous pouviez sans scrupule vous déguiser un peu de tems; que vous y estiez même obligé en conscience. Que le dessein se devant executer le jour suivant vous deviez prévenir ce malheur & declarer vostre résolution au Prince vostre pere. Voilà, Seigneur, ce que j'ay ordre de vous dire de la part du Pere Cabral; voyez si vous voulez le laisser perir luy & ses Religieux & tous les Chrêtiens avec luy.

Cette nouvelle jetta le pauvre jeune homme dans une consternation effroyable: Il ne doutoit point que la chose ne fût veritable, puisqu'elle luy estoit certifiée par un homme qui estoit son confident & qui entretenoit le commerce qu'il avoit avec les Peres. D'autre part il craignoit d'estre infidelle à Dieu s'il suivoit ce conseil, & il n'avoit pas le temps de s'en faire éclaircir. Dans cette extrémité il entre dans sa chambre & se prosternant contre terre, prie Dieu avec beaucoup de larmes de luy faire connoistre ce qu'il devoit faire. Comme il differoit d'heure en heure, le Gentilhomme le presse de s'expliquer, en disant qu'il n'y avoit point de temps à perdre & qu'il mettoit en danger la vie des Peres par son irresolution; Qu'on alloit peut-estre ce jour-là même executer les ordres du Prince & qu'il seroit responsable de tous les malheurs qui alloient arriver.

XLV. *La ruse est découverte.* Chicatora épouvanté de ces paroles, écrit un mot au Prince son pere & luy promet qu'il fera tout ce qui sera en son pouvoir pour le contenter. Cette declaration fut receuë dans la Cour avec une joye qui ne se peut exprimer. Le bruit se répand par tout qu'il avoit renoncé la Foy; les idolâtres en triomphent, entr'autres le Prince son pere qui croyoit avoir gagné la victoire. Cependant le jeune homme trouva moyen de faire sçavoir au Pere Cabral tout ce qui s'estoit passé & se plaignoit doucement de l'ordre qu'il luy avoit donné par son Gentilhomme. Le Pere luy fit sçavoir qu'il n'estoit rien de tout ce qu'on luy avoit dit & qu'il ne devoit point dissimuler sa Foy, quelque malheur qui luy pût arriver. Dom Simon ayant receu cette réponse, conceut une dou-

leur extrême de la faute qu'il avoit commise & du scandale qu'il avoit donné. Il écrit aussi-tost au Pere & le prie de luy marquer de quelle maniere il la pouvoit reparer; il s'offre à écrire une autre lettre à son pere s'il le jugeoit à propos, par laquelle il retracteroit ce qu'il avoit dit dans la premiere, quoy qu'il sçût bien qu'il luy en coûteroit la vie: Ou bien enfin s'il veut qu'il se sauve dans l'Eglise pour y souffrir le Martyre avec luy.

Le Pere Cabral luy fit réponse, qu'il estoit obligé de faire profession de sa Foy quand la necessité le requeroit, sans avoir égard à tous les maux qui luy en pourroient arriver; & que si les ennemis de la Religion faisoient mourir deux Peres Jesuites dans Vosuqui, il en viendroit trente des Indes prendre leur place. Le jeune homme ayant receu cette réponse, écrit aussi-tost une seconde lettre à son pere, par laquelle il luy declare qu'il estoit Chrétien & qu'il le seroit jusqu'à la mort; qu'il pouvoit luy oster la vie, ou le renvoyer à Meaco: mais qu'il ne l'empescheroit jamais de faire profession publique de la Religion qu'il avoit embrassée; que s'il le chassoit de sa maison, il esperoit que les Peres le recevroient chez eux & qu'il estoit resolu d'entrer dans leur Compagnie.

XLVI. *La résolution est prise de faire mourir les Peres.*

Cette lettre surprit toute la Cour & Chicacata en conceut une telle rage, qu'il resolut tout de bon de faire mourir les Peres & de tuer les Chrétiens. Il amasse aussi-tost des troupes & ordonne à deux cavaliers de poignarder le Pere Cabral, à dix autres de se saisir du Frere Jean Japonnois qui avoit instruit son fils & de le hacher en pieces. Il commande au reste de son infanterie & de sa cavalerie de tuer tous les Chrétiens, de piller leur Eglise & d'y mettre le feu.

Aussi-tost que les Peres eurent appris cette resolution, ils se rendent à l'Eglise où se prosternant devant la divine Majesté, ils s'offrent en sacrifice & font beaucoup de prieres en attendant la mort comme le fruit de tous leurs travaux. Ils n'y furent pas longtemps, que voicy venir une grande multitude de gens biens couverts & bien armez qui environnent l'Eglise. C'estoient des Gentilshommes Chrétiens, qui ayant sceu qu'on devoit faire mourir les Peres, venoient pour gagner avec eux la couronne du martyre. Ils avoient pris leurs plus beaux habits pour marquer leur joye, & qu'ils regardoient la mort comme un jour de nopces & de triomphe. Le Pere Cabral les pria plusieurs fois de se retirer, en leur representant qu'on n'en vouloit qu'à luy & à ceux

de sa Compagnie, & que les Payens les voyant ainsi sous les armes croiroient qu'ils voudroient empescher qu'on ne les fist mourir, ce qui auroit un fort mauvais effet.

Les Chrétiens luy répondirent qu'ils ne s'estoient pas assemblez pour empescher les Peres de gagner la couronne du martyre, mais pour avoir part à leur victoire ; Que si le Roy leur commandoit de mettre bas les armes, ils luy obeïroient & les genoux en terre recevroient le coup de la mort sans faire aucune resistance : Mais que cette entreprise estant un effet de la passion & de la violence de Chicacata, & portant grand préjudice à la Religion, ils estoient resolus de se défendre ; qu'ils estoient aussi bien cavaliers que luy & qu'ils ne souffriroient pas qu'on fist cette insulte à Dieu & à son Eglise ; que s'ils mouroient pour la défense de la Foy, ils seroient Martyrs qui estoit le comble de leurs souhaits. Ils demeurent donc autour de l'Eglise cachant leurs armes sous leurs robes, & sans en dire rien aux Peres ils amassent dans un logis quantité d'arcs, de fléches, d'épées & de mousquets.

XLVII. *Le desir que les Chrétiens avoient de souffrir le martyre.* Pendant que tout se préparoit à un combat sanglant, le Pere Cabral serre tous les ornemens de l'Eglise dans deux coffres & les donne en garde à un noble Chrétien, le priant de les faire tenir au Pere Jean Baptiste à Funay si Dieu disposoit d'eux en ce tumulte, & si ce Pere n'estoit plus en vie, de les donner au premier qui viendroit au Japon. Le Chrétien s'excusa de faire ce qu'il desiroit, disant que si quelqu'un devoit mourir pour la Foy, il vouloit estre du nombre: mais qu'il alloit prier sa femme de s'en charger. Il retourne donc à son logis & recommande à sa femme ce précieux depost. C'estoit une Dame de qualité & d'une grande distinction parmi les Chrétiens ; elle estoit d'une complexion fort delicate, mais d'un cœur noble & genereux. Deslors que son mary luy eut fait la proposition. *Vrayement*, luy dit-elle, *je trouve bien étrange que les Peres & vous devant souffrir le martyre cette nuit, vous vouliez que je demeure icy à garder des meubles, & que je sois privée du bonheur dont vous allez joüir. Pardonnez-moy, Monsieur, il n'en sera pas ainsi ; retournez, s'il vous plaist à l'Eglise dans peu vous m'y verrez aussi. Deussay-je estre poignardée en chemin je seray de la partie.* Son mary surpris de sa resolution, tasche de luy persuader de ne point sortir du logis : mais il ne put rien gagner sur son esprit. *Que ferons-nous donc*, luy dit-il, *de ce coffre qu'on m'a confié?* Elle luy répondit : *Donnez-le à une de nos femmes*

mes de chambre: Nous en avons douze, choisissez la plus sage & la plus fidelle. Elles estoient toutes Chrétiennes. Déslors qu'on leur parla de demeurer à la maison pendant que les autres alloient à la mort, elles dirent toutes qu'elles n'abandonneroient jamais leur maîtresse & qu'elles vouloient mourir avec elle. Ainsi le mary fut obligé de le confier à son beau-frere quoy que Payen, qui estoit fort consideré du Roy & de la Reine.

XLVIII. *Dom Sebastien veut estre de la partie.*

Pendant que les Peres Cabral & Froez qui ont fait le recit de cette Histoire, estoient dans l'Eglise avec cette noble troupe de Fidelles dévoüez au martyre, voicy Dom Sebastien fils du Roy de Bungo qui arrive. Nous avons raconté comme il avoit receu le Baptême deux ans auparavant. Ce Prince ayant appris le danger où estoient les Peres, vint avec sa suite, non pas pour les défendre, mais pour mourir avec eux (car il estoit mal avec son oncle Chicacata) Le Pere Cabral voyant le tumulte que sa presence alloit exciter dans la ville, le conjura de se retirer, ce qu'il fit avec peine: Mais il laissa ses gens & leur ordonna de l'informer toutes les heures de la nuit de ce qui arriveroit, estant resolu de se jetter dans la mêlée & de mourir confusément avec les autres.

XLIX. *Zele de plusieurs Dames Chrétiennes.*

Au commencement de la nuit, lorsque tous les Chrétiens estoient en prieres dans l'Eglise, on entend frapper rudement à la porte. Ils crûrent que c'estoient les gens du Prince qui venoient les tailler en pieces. On les vit alors les uns prendre les armes, les autres demeurer prosternez devant l'Autel. Les Peres ayant ouvert la porte, trouverent que c'estoit une grande troupe de Dames Chrétiennes, femmes & filles qui venoient à l'Eglise pour mourir avec leurs peres, leurs freres & leurs maris. C'estoit une chose bien surprenante de voir des Dames de la premiere qualité qui ne se faisoient jamais voir, non pas même à leurs proches parens, & qui ne sortoient jamais qu'accompagnées d'un fort grand nombre de gens de pied & de cheval, venir cependant à pied à l'Eglise pendant les tenebres de la nuit pour gagner la couronne du martyre. Il y avoit entre elles la Dame dont nous avons parlé, qui avoit refusé de garder les meubles. Comme les voisins veilloient devant la porte de son logis pour l'empescher de sortir, elle fit une bréche elle & ses filles d'honneur à une muraille de derriere & s'échappa par là au grand étonnement de tout le monde.

Le Pere Cabral fit son possible pour persuader aux femmes

de s'en retourner chez elles: mais il n'en put venir à bout. Elles estoient toutes tres-richement parées, & ce qui est surprenant elles avoient toutes des armes sous leurs grandes robes, non pas pour se défendre, mais pour irriter les soldats qui voudroient les épargner en consideration de leur qualité & de leur sexe. La nuit se passa sans tumulte & dans les prieres. A la pointe du jour vint une autre Dame du sang Royal, femme du frere de Chicacata qui est l'Auteur de cette tragedie. Elle n'avoit qu'un fils unique qui estoit dans le berceau. Elle le quitte & toute sa famille & vint avec son mary, qui estoit Chrétien & le meilleur ami des Peres, pour avoir part à leur couronne. Le Pere Froez qui estoit present dit, que le courage de ces Dames Chrétiennes passe l'imagination, & que leur exemple eût échauffé & excité les plus lâches de tous les hommes à souffrir la mort.

L. *Entreveuë de Dom Sebastien & de Dom Simon.*

Pendant tout ce tumulte Dom Simon estoit gardé dans le Palais. Il avoit contracté une étroite amitié avec Dom Sebastien fils du Roy de Bungo: car ils estoient de même âge, de même Religion & de même famille, Dom Simon estant fiancé à sa sœur. Mais Chicacata les empeschoit de se voir, & ayant un jour intercepté une lettre de Dom Sebastien, il défendit au Page qui la portoit l'entrée de son Palais, ce qui irrita fort ce Prince. Simon ne pouvant esperer de luy pouvoir parler dans la Ville, luy donna un rendez-vous à la campagne où ils se trouverent. Dom Sebastien étoit bien accompagné & Dom Simon estoit suivi seulement de deux Pages. Déslors qu'ils s'apperceurent ils coururent s'embrasser & demeurerent long-temps sans dire mot, les larmes & la douleur leur étouffant la parole. Enfin s'estant un peu remis, Dom Simon representa au Prince son cousin la dureté de son pere, qui estoit resolu de le bannir ou de le faire mourir, & le conjura par la fidelité qu'ils s'estoient jurée l'un à l'autre, par les liens de la parenté, par la tendresse de leur amitié & par les communs interests de la Religion qu'ils avoient embrassée, de luy donner conseil dans l'estat déplorable où il le voyoit reduit.

Dom Sebastien luy répond qu'il ne manqueroit jamais aux devoirs de l'amitié, du sang & de la Religion; qu'il devoit compter sur luy comme sur la personne du monde qui estoit le plus attachée à ses interests; qu'il partageroit avec luy sa bonne & sa mauvaise fortune; qu'il le suivroit même en exil s'il y estoit envoyé, & puisque c'estoit pour la Religion qu'on le traitoit si mal, qu'étant Chrétien comme luy il devoit subir la même peine. Dom

Simon touché de ces paroles ne put s'empescher de verser des larmes & se jetta même à ses pieds ; il le remercia de la grace qu'il luy faisoit de l'honorer de son amitié & de sa protection, & aprés s'estre entretenus quelque temps, ils se separerent & s'en retournerent à la Ville.

LI. *Emportement de la Reyne contre Dom Sebastien.*

L'entrevcuë de ces deux Princes ne put estre si secrette, que la Reyne n'en eût le vent. Elle en conceut une telle rage contre Dom Sebastien, qu'elle ne voulut plus luy parler ni le reconnoître pour son fils. Chicacata qui agissoit de concert avec elle, rompit aussi avec ce Prince, lequel de son costé irrité contre son oncle de ce qu'il avoit maltraité un de ses Pages, luy envoya deux de ses Gentilshommes avec ordre de luy dire de sa part, qu'il trouvoit bien étrange qu'il persecutast Dom Simon, parce qu'il s'estoit fait Chrétien & qu'il meprisast une Loy qu'il avoit embrassée ; qu'il se tenoit offensé de son procedé, & que le Roy son pere ayant assisté à son baptême, il avoit tort de condamner ce qu'il approuvoit. Qu'il faisoit son affaire de celle de son cousin & que la cause estant commune, le traitement le seroit aussi. *Je veux*, leur dit-il, *qu'il entende que les Peres sont mes Maistres ; que je les considere même comme mes Peres & que quiconque entreprendra contre eux ou contre leur Eglise, aura affaire à moy & que je sçauray bien m'en venger. Que s'il traite mal mes gens que j'envoye visiter mon cousin, je traiteray les siens de la même maniere, & qu'il se souvienne qu'un fils de Roy ne souffre pas qu'on insulte impunément à sa personne, ni à ceux qui luy appartiennent.*

LII. *Elle tasche de le perdre & tous les Chrétiens avec luy.*

Ce discours d'un jeune Prince un peu emporté remplit de fureur Chicacata & la Reine sa mere. L'un & l'autre dépeschent aussi-tost des Courriers au Roy, qui estoit depuis presqu'un mois à six lieuës de là, où il prenoit avec son fils aîné le divertissement de la chasse. Ils luy font entendre que les Chrétiens avoient conspiré contre sa personne & contre son Etat ; qu'ils estoient sous les armes & qu'ils avoient choisi pour chefs de leur entreprise Dom Sebastien & Chicatora ; qu'il falloit étouffer cette conspiration dans sa naissance ; que si les Chrétiens qui estoient en si petit nombre avoient déja l'insolence de se soûlever contre leur Souverain, que seroit-ce lorsqu'ils seroient devenus plus puissans ; qu'il falloit au plûtost exterminer cette malheureuse Secte qui causoit des troubles par tout & qui allumoit dans tous les Etats le feu de la sedition & de la guerre.

Le Roy qui connoissoit les Peres de longue main, ne fit pas

beaucoup d'estat de cet avis & sentit bien que c'estoit la Reyne ennemie declarée des Chrétiens qui vouloit les mettre mal dans son esprit. Pour le Prince son fils aîné à qui Chicacata & la Reyne avoient écrit aussi, quoy qu'il entrast dans les sentimens du Roy son pere : Cependant pour donner quelque satisfaction à une mere & à un oncle, il fit sçavoir au Pere Cabral qu'il cherissoit Chicatora comme son frere, & qu'il ne souffriroit jamais qu'il fût chassé de la Cour ; qu'il ne doutoit pas aussi de son affection envers les Chrétiens aprés les marques qu'il luy en avoit données : mais qu'on faisoit courir un bruit qui ne luy plaisoit pas, sçavoir que les Chrétiens tenoient des assemblées secretes & qu'ils formoient un parti contre l'Etat ; qu'ils avoient choisi Chicatora pour leur Chef & qu'ils estoient resolus de le faire Roy ; qu'il desiroit sçavoir si leur Loy approuvoit que des Sujets se soulevassent contre leur Prince & qu'il eût à l'en informer au plûtost.

Le Pere Cabral ayant receu cet ordre, fit aussi-tost réponse & l'envoya au Prince par un Chrétien sage & prudent. Il le remercioit d'abord de ne l'avoir pas condamné sans l'avoir entendu. Ensuite il l'informoit de tout ce qui s'estoit passé depuis le depart du Roy; il luy declaroit comme la Reyne & son frere avoient resolu de les faire mourir ; qu'ils attendoient la mort à tous momens ; que les Chrétiens à la verité s'estoient assemblez dans l'Eglise, non pas pour rien entreprendre, mais pour y mourir au pied des Autels & pour empescher s'ils pouvoient qu'elle ne fust bruslée. Que la Loy qu'il preschoit ordonnoit à tous les Sujets d'obeïr à leurs Princes, de les servir fidellement & de verser leur sang pour leur querelle ; qu'elle condamnoit toutes les conjurations & les assemblées contraires au bien public & qu'il n'y avoit point de Religion au monde qui menaçast de plus grandes peines ceux qui manquoient de respect & d'obeïssance à leurs Souverains que celle qu'il preschoit.

Le Pere ne crut pas devoir aller luy-même informer le Roy & quitter la Ville dans l'estat où elle estoit : Mais il donna avis à Dom Sebastien des mauvais offices qu'on luy rendoit auprés de sa Majesté. Le Prince aussi tost prend la poste & va trouver le Roy qu'il informe de tout.

XIII. *Le Roy declare l'estime qu'il faisoit des P. Jesuites.*

Le Roy ayant lû les lettres du Pere Cabral & entendu ce que son fils Sebastien avoit produit pour sa défense, luy dit en presence de plusieurs Seigneurs. *Mon fils, c'est en vain que vous tâchez de défendre les Peres ; je les dois connoitre depuis vingt-sept ans que je*

les pratique & que je les ay receus dans mon Royaume. Je les ay toûjours reconnus pour gens de bien, qui ne cherchent qu'à détruire le vice, & à exciter les hommes à la pratique de la vertu. Je ne leur ay pas donné ma confiance & ma protection sans m'estre asseuré d'eux. J'ay eu trois ans chez moy un Medecin Portugais qui avoit gueri mon frere Roi d'Amanguchi d'une plaie dangereuse Je l'ai souvent interrogé de la puissance du Roi de Portugal, des places qu'il avoit dans les Indes, mais principalement des Religieux de la Compagnie de Jesus, de leur profession, de leurs mœurs, de leur esprit & de leur conduite. Il m'en dit tant de bien que j'eus de la peine à le croire & je me defie de sa sincerité. C'est pourquoi l'année suivante j'envoyé un homme de ma Cour sage & prudent aux Indes, uniquement pour sçavoir quels gens c'estoient que ces Religieux & si ce que m'avoit dit mon Medecin estoit veritable. Estant de retour à Bungo il m'asseura que ce qu'on m'avoit dit n'estoit rien au prix de ce qu'il avoit veu & entendu, & que c'estoient des gens qui ne cherchoient qu'à faire connoître & servir le vray Dieu, & à enseigner aux hommes le moyen d'arriver au Ciel. Qu'ils ne faisoient mal à personne & faisoient au contraire du bien à tout le monde. Depuis ce temps-là je leur ay donné ma protection & quoi qu'on m'ait pû dire contr'eux, je n'ai rien diminué de l'estime que j'en ay conceuë. Si je n'estois persuadé de la sainteté de leur vie & de la droiture de leurs intentions, je ne vous aurois pas permis d'embrasser leur Religion.

Je sçai que la Reine ne les aime pas & que c'est elle qui a excité tous ces troubles: mais puisque je les ai receus dans mon Royaume & que je leur ay permis d'y bastir une Eglise, il est de mon honneur de les y conserver. C'est pourquoy, poursuit-il se mordant les levres & marquant son indignation, *si Chicatata quoyque mon proche parent est assez hardy que de toucher à la personne ou à l'Eglise des Peres, qu'il sçache qu'il se declare mon ennemi: Et si mon fils même qui me doit succeder estoit assez temeraire pour leur faire aucun déplaisir, je ne l'épargnerois pas, mais j'en tirerois un chastiment exemplaire. Pour Chicatora je veux qu'il demeure dans mon Palais, & si Chicatata ne le reconnoît plus pour son fils, cela n'empeschera pas que je ne le prenne pour mon gendre.*

Cette réponse faite d'un air Souverain par un Prince idolâtre, étonna toute la Cour. On la fit sçavoir au plûtost à la Reyne & à Chicacata. La Reyne en conceut une telle douleur, qu'elle en tomba malade & en pensa mourir. On tient pour certain LIV. *Les troubles s'appaisent & Dam Simon est restabli.*

qu'elle fût possedée du Demon, car elle devint si furieuse que six hommes des plus forts ne pouvoient l'arrester. Les Bonzes se mirent en prieres & offrirent quantité de sacrifices à leurs Idoles, mais sans aucun effet. On fit venir même de Meaco un excellent Medecin à qui on promit trois mille écus s'il appaisoit ses douleurs : mais il declara qu'il n'avoit point de remede pour cette maladie & que c'estoit un Diable qui la tourmentoit.

Pour Chicacata il attendit le retour du Roy & comme sage politique se fit un merite de l'obeïssance qu'il luy rendoit. Il rétablit Dom Simon en ses bonnes graces & le traita avec beaucoup de douceur. Il se reconcilia même avec Dom Sebastien. Ainsi le retour du Roy appaisa tous ces mouvemens & dissipa cette tempeste qui menaçoit la Religion d'une ruine entiere. Le Roy de son costé qui estoit sage & prudent, avertit Dom Simon de n'aller pas si souvent à l'Eglise, pour ne pas rallumer un feu qu'on venoit d'éteindre. Il fit aussi donner avis aux Chrétiens, de se comporter avec beaucoup de modestie & de ne pas insulter à la Reyne & à son frere de l'avantage qu'ils avoient remporté sur eux.

Cet ordre du Roy n'empescha pas Dom Sebastien & Dom Simon d'aller la nuit trouver les Peres & les Chrétiens qui les attendoient dans l'Eglise & tous ensemble remercierent Dieu de les avoir delivrez d'un si grand danger. La constance de Dom Simon excita de grands mouvemens dans les esprits. Vingt Cavaliers touchez de son exemple demanderent le Baptême & Dom Sebastien les traita ce jour-là magnifiquement. C'est ainsi que Dieu éprouve ceux qui sont à son service & qu'il tire avantage des persecutions qu'on leur fait souffrir. Cette tragedie arriva l'an 1577. Le Pere Cabral & le Pere Froez, comme j'ay dit, qui en devoient faire la catastrophe l'ont écrite bien au long. Le premier mande à son General à Rome, que l'année précedente on avoit baptisé dans le Japon plus de quarante mille personnes, & que depuis ces derniers troubles un si grand nombre de Payens dans le Royaume de Bungo demandoient le Baptême, qu'on avoit de la peine à trouver le temps de les instruire.

LV.

Le Roy de Bungo laisse le gouvernement de son Royaume à son fils.

Mais ce qui surprenoit tout le monde, c'est que le Roy qui depuis vingt-sept ans favorisoit les Chrétiens en toutes manieres & qui trouvoit bon que ses enfans receussent le Baptême, ne parloit point luy-même de se faire Chrétien. Ses gens disoient : *Si la Religion des Chrétiens est bonne, pourquoy ne l'embrasse-t'il pas?*

Si elle est mauvaise, pourquoy permet-il à ses enfans & à ses Sujets de l'embrasser? La raison principale qui l'empeschoit de se convertir, c'estoit la haine implacable que la Reyne sa femme portoit aux Chrétiens : Car il eût fallu faire divorce avec elle, & il avoit de la peine à s'y resoudre ayant eû d'elle plusieurs enfans & ayant vécu trente-sept ans ensemble. Outre qu'il apprehendoit comme font tous les Princes, que ce changement de Religion n'excitast des troubles dans son Etat. Mais d'autre part il se sentoit extrémement pressé de prendre le parti qu'il conseilloit aux autres, & pour executer son dessein, il fit resolution de laisser à son fils le gouvernement de ses Etats & de se retirer dans une de ses Provinces.

Nous avons dit, parlant des coûtumes du Japon, que les Rois & les Seigneurs qui ont des enfans âgez de vingt ou vingt quatre ans leur laissent ordinairement le maniment des affaires & se contentent de les assister de leurs conseils, se reservant un revenu suffisant pour vivre selon leur qualité. Suivant cette coûtume le Roy de Bungo qui meditoit une retraite honorable & qui vouloit passer le reste de ses jours en repos, l'an 1578. mit le Gouvernement de ses Royaumes entre les mains de son fils aîné. Mais lors qu'il estoit sur le point de se retirer, on luy apporte les nouvelles que le Roy de Fiunga qui avoit épousé une de ses filles estoit mort, & que le Roy de Saxuma s'estoit rendu maître de son Royaume. Le Roy de Bungo touché de la misere de sa fille qui s'estoit refugiée chez luy avec ses deux enfans dont l'aîné n'avoit que dix ans, leve aussi-tost une armée de soixante mille hommes, & ayant battu les Saxumans recouvra le Royaume de Fiunga.

Il y avoit dans ce païs là un quartier fort sain & fort agreable nommé Cuchimuchi. Il choisit ce lieu pour sa retraite. Mais avant que de quitter Vosuqui, il voulut voir accompli le mariage de sa fille avec Dom Simon qu'il estimoit beaucoup pour son esprit, sa valeur & sa prudence. La Reyne qui ne pouvoit luy pardonner le passé, declara qu'elle ne consentiroit jamais à ce mariage, qu'il n'eût quitté la Religion Chrétienne. Chicacata son frere qui ne s'estoit reconcilié avec luy que pour la crainte du Roy, voyant qu'il quittoit ses Etats & qu'il ne pouvoit plus luy nuire, fit la même declaration. Le jeune Seigneur luy répond sans balancer un moment, que tous les Royaumes de la terre & tous les avantages du monde ne luy feroient jamais quitter sa Religion. Chicacata le traitant de rebelle & d'entesté, revoque tou-

LVI. *Dom Simon est de nouveau persecuté & chassé.*

tes les donations qu'il luy avoit faites & le chasse de sa maison. Le jeune homme reduit à cet estat, s'en va le plus content du monde trouver le Pere Froez qui le receut avec des tendresses paternelles & le logea dans sa maison.

LVII. *Le Roy entre vengeance repudiant la Reyne.*

Ce coup frappa vivement le Roy, tant parce qu'il aimoit tendrement Simon, que parce qu'on entreprenoit sur son autorité. Il dissimula cependant son ressentiment & conseilla au Pere Froez de l'envoyer à Funay dans la maison des Peres de sa Compagnie. Quelques jours aprés lorsque la Reine faisoit trophée de sa victoire, voicy qu'on luy apporte un Brévet de la part du Roy, par lequel il luy commande de sortir du Palais & de se retirer chez son frere parce qu'il avoit épousé une autre femme. Et en même temps on entend les tambours, les trompettes & les haut-bois, qui conduisoient au Palais Royal la nouvelle épouse. C'estoit une Dame de qualité dont la fille estoit mariée à Dom Sebastien; laquelle quoy que Payenne aimoit neanmoins les Chrétiens & estoit d'une humeur fort douce & fort accommodante.

Cette nouvelle fut un coup de foudre à cette imperieuse Princesse; son esprit en fut troublé: Elle disoit & faisoit mille extravagances, & la rage succedant à la folie elle vouloit se tuer, & l'eût fait si on ne l'en eût empeschée. Son frere Chicacata la fit garder à veuë l'espace de plusieurs jours comme une furieuse & une desesperée. Pour luy il attendoit à tous momens que la tempeste vint fondre sur luy & qu'il fût traité comme la Reyne: Mais le Roy craignant qu'un homme aussi puissant qu'il estoit ne remuast dans ses Etats & voyant que le divorce qu'il venoit de faire, luy estoit une playe plus sensible que la mort, il se contenta de l'avoir chastié de la sorte. Nous verrons dans peu de temps comme Dieu tirra vengeance du mauvais traitement qu'il avoit fait aux Chrétiens.

LVIII. *Il fait baptiser sa nouvelle femme & reçoit luy même le Baptême.*

Deslors que le Roy eut repudié sa premiere femme dont l'humeur altiere & les airs imperieux l'avoient fait gemir l'espace de tant d'années, il se trouva dans une fort grande paix & on le vit tout d'un coup se tourner au bien. Il commence par faire instruire la nouvelle Reine avec sa fille femme de Dom Sebastien. Il voulut que les Peres leur fissent tous les jours un discours sur les veritez de nostre Foy. Lorsque les deux Princesses furent bien instruites elles receurent le Baptême. La mere fut nommée Julie & la fille Quinte. Toute la Cour en fut dans l'étonnement, qui s'augmenta lorsque le Roy ordonna que les Peres continuassent

sent leurs instructions dans son Palais tous les Dimanches l'espace de cinq mois. Il y assistoit toûjours avec une attention extraordinaire ; Cependant on ne pouvoit penetrer dans ses desseins.

Entre les pratiques de pieté que les Peres enseignoient dans leurs sermons, il y en a deux qui furent fort à son goust. L'une fut le jeûne & l'autre la devotion à la sainte Vierge. On ne va point au Pere que par le Fils ; & c'est une pratique tres salutaire d'aller au Fils par la Mere, qui a été en quelque sorte constituée la Mere de tous les Elûs au pied de la Croix en la personne de saint Jean. Il commença donc à jeûner tous les Vendredis & les Samedis & il recitoit tous les jours le rosaire, pour obtenir de Dieu la connoissance de la verité & la grace de le servir avec toute la fidelité possible.

Il n'eut pas long-temps pratiqué cette devotion, qu'il se sentit poussé d'un desir tres-violent d'estre enfant de l'Eglise & il en donna des marques en cette maniere. Il avoit dans son cabinet deux statuës des premiers Instituteurs de la Secte de Jenxus qu'il estimoit extrémement, tant parce qu'elles representoient les Dieux Camis qu'il adoroit tous les jours se prosternant à terre, que parce que c'estoient les pieces les plus rares & les mieux travaillées qui fussent dans le Japon. Un jour sur le midy il commanda qu'on les tirast de leurs niches où elles estoient honorablement placées & qu'on les jettast à terre. Puis il dît à quelques Gentilshommes : *Prenez ces bûches & les allez précipiter dans la mer.* Cette action surprit toute la Cour, principalement les Bonzes dont le Superieur demanda permission de s'en retourner à Meaco d'où il estoit venu, disant qu'il estoit inutile à Vosu-
tions.
qui, puisque le Roy ne luy rendoit plus compte de ses Medita-

. Aprés une action de cet éclat, Dieu luy donna des sentimens si vifs d'embrasser la Foy, que sans differer davantage il fait appeller le Frere Jean Japonnois Jesuite, qui avoit instruit la nouvelle Reyne & l'ayant mené dans son cabinet, luy declara qu'il avoit toûjours eû le dessein d'estre Chrétien; mais que des raisons d'Etat l'en avoient empesché jusqu'alors ; qu'estant à present déchargé du Gouvernement, il n'avoit plus rien à ménager & qu'il ne craignoit plus rien du costé des hommes, mais qu'il avoit tout à craindre de la part de Dieu, s'il differoit plus long-temps à recevoir le Baptême. C'est pourquoy qu'il luy amenast au plûtost le P. Cabral & qu'ils choisissent ensemble un nom qui luy fût propre.

Le Frere s'en alla aussi-tost transporté de joye porter cette bonne nouvelle aux Religieux de sa Maison, qui en rendirent mille actions de graces à Dieu. Le Pere Cabral vint aussitost au Palais où le Roy l'attendoit avec toute sa Cour. Il luy declara le desir qu'il avoit d'estre Chrétien & luy demanda fort humblement le Baptême. *Pour le nom*, luy dit-il, *je n'en veux point d'autre que celuy du Pere Xavier, qui a presché le premier l'Evangile au Japon & à qui je suis redevable de la grace que Dieu me fait. C'est pourquoy je desire d'estre appellé François comme luy.* Le Pere luy ayant declaré qu'estant Chrétien, il ne pouvoit plus repudier sa femme, il luy promit avec serment qu'il ne le feroit jamais: ce qui jetta la malheureuse Jezabel dans le dernier desespoir. Ensuite le Pere le baptisa avec beaucoup d'appareil & de ceremonie dans l'Eglise de Nostre-Dame de la ville de Vosuqui & le nomma François le vingt-huitiéme d'Aoust l'an 1578 à la quarante-neuviéme année de son âge, vingt-sept ans aprés que saint François Xavier entra dans son Royaume & eut plusieurs conferences avec luy.

Il voulut ce jour-là dîner chez les Peres, & lorsqu'il fut de retour à son Palais, il confessa qu'il sentoit son cœur aussi changé que si on l'avoit transporté de ce monde à un autre; que passant par les ruës & voyant ce pauvre peuple dans les tenebres de l'idolâtrie d'où Dieu le venoit de tirer, il ne pouvoit retenir ses larmes. Le jour suivant le Prince fit un grand festin au Roy son pere, à la nouvelle Reyne & à tous ses freres pour honorer son Baptéme. Il avoit préparé toute sorte de gibier & de venaison: mais comme c'estoit un Vendredy, le Roy ne voulut point qu'on servît de viande, & il fallut aller au plûtost chercher du poisson. Un Pere luy ayant dit que son âge & ses infirmitez ne luy permettoient pas de jeûner si souvent & de faire de si longues prieres à genoux, il le remercia du soin qu'il prenoit de sa santé & luy dît qu'il devoit faire penitence du passé & donner bon exemple à ses Sujets, tant Chrétiens qu'Idolâtres; que luy restant peu de temps à vivre il ne devoit pas tant se ménager: mais qu'il devoit reparer par ses bonnes œuvres celuy qu'il avoit si mal employé. Ces pensées & ces desseins estoient ceux d'un homme penitent: En voicy un d'un Roy Chrétien.

LIX. *Grand dessein du Roy de Bungo.* Ayant choisi, comme nous avons dit, un païs dans le Royaume de Fiunga pour y vivre en paix & y passer le reste de ses jours, il resolut d'y bastir une Ville qui ne seroit habitée que de

Chrétiens & qui seroit gouvernée par d'autres Loix que celles du Japon. Sur tout il se proposa d'y bastir une belle Eglise & une maison pour douze Religieux de la Compagnie de JESUS. Pendant qu'on execute ce grand dessein, il rappelle Dom Simon à la Cour & voulut qu'on le considerast comme son enfant, ce qui augmenta le chagrin de la Reine repudiée & de son frere Chicacata qui l'avoit chassé de son logis.

Lorsque sa nouvelle Ville fut bastie, il quitta son Roïaume de Bungo & s'en alla à celuy de Fiunga. Ce fut le jour de saint François son Patron qu'il abandonna ses Etats à son fils. Il s'embarqua à Vosuqui avec toute sa maison dans une petite flotte. La Reale qu'il monta estoit ornée de bannieres, de banderoles, de flames & de guidons de damas blanc chargez d'une croix rouge & bordez d'une frange d'or. Tous les autres bastimens avoient des pavillons de la même sorte. Le Prince son fils l'accompagna jusques sur les frontieres du Royaume : mais le Roy ne luy permit pas de passer outre. En se separant d'avec luy, il le pria de favoriser toûjours les Peres de Funay & de Vosuqui & de ne rien faire sans leur conseil, ce qu'il luy promit. Le Pere Cabral, le Frere Loüis Almeida & le Frere Jean Japonnois accompagnerent le Roy jusqu'à sa nouvelle ville de Cuchimuchi, où ils établirent une residence.

LX. *Le Prince heritier favorise les Peres & la Religion.*

Le Prince à son retour fut visité & felicité par les Peres, qu'il receut avec des marques de bonté & de confiance extraordinaires. Il répondit à leur compliment, que comme il succedoit aux Etats du Roy son pere, il succederoit aussi à l'affection qu'il avoit euë pour eux; qu'il vouloit commencer à leur en donner des marques, en faisant du bien au College de Funay. En effet il leur donna une grande place pour y bastir une belle Eglise & une maison propre à des Religieux. Il fit ruiner plusieurs maisons voisines en dedommageant les proprietaires. Ensuite il entreprit les Bonzes dont il connoissoit, disoit-il, l'hypocrisie, les débauches & les déreglemens: Car dessors qu'ils avoient commis quelque crime, il les punissoit sans remission. Il fit raser plusieurs de leurs Pagodes & de leurs Monasteres, leur retrancha leurs pensions & fit défense à quelques vagabonds qui alloient par tout le Japon, de mettre le pied dans son Royaume sous peine de la vie. Les gens de sa Cour luy ayant témoigné de l'étonnement de ce procedé, il leur répondit, qu'il n'estoit pas juste de souffrir plus long-temps ces fourbes qui imposoient au public ; Que Nobunanga estoit un

grand Prince & qu'il ne pouvoit mieux faire que de les traiter comme luy.

Il conçut ensuite un grand desir d'entendre les instructions Chrétiennes: mais il ne voulut rien faire sans avoir pris avis du Roi son pere. Il luy fit donc sçavoir son dessein & le pria s'il le trouvoit bon de luy envoyer le Frere Jean Japonnois. Le Roi François qui n'avoit rien plus à cœur que le salut de son fils, luy envoya aussi-tost le Religieux qu'il demandoit. Il le tint long-temps à sa Cour & il entendoit tous les jours l'explication de nos mysteres, proposant les difficultez qui luy faisoient de la peine. Mais ce qui luy donna plus de lumieres, c'est un livre que le Pere Loüis Froez avoit composé en Japonnois contre les Sectes du Japon. Cet ouvrage luy plut extrémement, luy dessilla les yeux & luy fit voir évidemment qu'il n'y avoit point de veritable Religion que la Chrétienne.

LXI. *Il se fait instruire & veut estre Chrétien.*

Pendant qu'il se faisoit instruire il arriva un accident qui l'anima de plus en plus contre les Bonzes. Il avoit une petite niece fille de sa sœur, qui estoit mariée à un des plus grands Seigneurs du Roïaume. Cette jeune Princesse qu'il aimoit tendrement estant tombée malade, son pere & sa mere qui estoient idolâtres assemblerent autant de Bonzes qu'ils en pûrent avoir pour sacrifier aux Camis & pour obtenir la santé de leur fille. Mais quoy qu'ils fissent & qu'ils promissent, ils ne pûrent l'empescher de mourir. Le Pere en fut si outré de douleur, qu'il fit mettre à mort tous les Bonzes qu'il put attraper, & ayant reconnu que c'estoient des imposteurs, il appella des Peres de Funay pour l'instruire; il fut baptisé avec presque toute sa famille, & en même temps le Prince de Bungo fit un Edit, par lequel il permettoit à tous ses Sujets de tuer tous les devins & sorciers comme seducteurs du peuple.

Aprés avoir entendu quelque temps les instructions qui luy furent faites, il dît au Frere Japonnois. *Je reconnois évidemment que toutes les Sectes du Japon sont fausses & trompeuses & qu'il n'y a point de veritable Religion que la vostre: C'est pourquoy nous sommes resolus moy & ma femme de nous rendre Chrétiens. Mais parce que j'ay dans mes Etats quantité de Seigneurs idolâtres, il me semble qu'il seroit bon d'en gagner quelques-uns auparavant. Je vous prie d'asseurer le Roy mon pere & le Pere Cabral de ma resolution, & que si je differe de recevoir le Baptême, c'est pour empescher les troubles qui pourroient naistre au commencement de mon regne; que s'ils jugent*

que je me doive declarer, je suis prest de le faire avec éclat, quoy qu'il en puisse arriver. Le Roi François ayant appris cette nouvelle en fut fort joyeux, & comme il connoissoit parfaitement l'humeur de son fils, il jugea qu'il ne falloit rien précipiter ; les évenemens firent voir qu'il avoit eû raison de le ménager de la sorte.

Pendant que le bon Prince joüissoit du repos dans sa nouvelle Ville & qu'il la policeoit de bonnes Loix, le Roy de Saxuma entre pour la seconde fois avec une puissante armée dans le Roïaume de Fiunga, où il s'estoit retiré. Le Prince de Bungo son fils en ayant eû avis, leve aussi-tost une armée de quarante mille hommes qu'il fait marcher sous la conduite de son oncle Chicacata Lieutenant General de ses armées, avec ordre de ne rien entreprendre sans le conseil du Roi François. Pour luy il transporta sa Cour de Vosuqui à Nocen Ville sur les frontieres du Roïaume de Fiunga pour mieux pourvoir à tout. Les troupes de Bungo s'estant avancées dans le païs, recouvrerent en peu de temps toutes les places que les Saxumans avoient prises, & par ordre du Roi François raserent tous les Temples des faux Dieux. Il quitta aussi sa nouvelle Ville & se retira dans un Fort pris sur les Saxumans pour estre plus prés de l'armée. LXII. *Le Roy de Saxuma rentre dans le Royaume de Fiunga.*

Le Pere Cabral estoit à sa suite & disoit tous les jours la Messe à laquelle ce bon Prince assistoit. Pour le Pere Froez il estoit avec le Prince son fils à Nocen, dont il convertit le Gouverneur qui fut nommé Leon & sa femme Marie. Il baptisa aussi un grand Seigneur nommé Cotandono qui avoit épousé une sœur du Prince & la Princesse fut baptisée avec luy. Pendant que l'armée de Bungo faisoit de si glorieuses conquestes & la Religion de si grands progrés, la joye du Roi François fut troublée par un desastre tragique & déplorable : Car comme il estoit agreable à Dieu, il falloit qu'il fût éprouvé par la tentation. LXIII. *L'armée de Bungo est défaite.*

Chicacata Lieutenant General des armées de Bongo avoit pris trois fortes places dans le Roïaume de Fiunga & il n'en restoit plus qu'une qu'il assiegea, se promettant de l'avoir sans coup ferir ; c'est pour cela qu'il se tenoit dans son camp, sans rien avancer & sans estre sur ses gardes. Dom Simon estoit en ce siege avec luy ; car Chicacata se voyant dans le commandement, & n'ayant plus pour sa sœur les mêmes égards qu'il avoit lorsqu'elle estoit Reine, l'avoit demandé au Roy François & l'avoit rétabli dans tous les droits d'adoption dont il l'avoit dépoüillé.

Pendant qu'il assiegeoit cette place qui estoit forte & défenduë par des troupes aguerries, le Roy de Saxuma qui la regardoit comme la clef de son Roïaume, ayant ramassé toutes ses troupes, marche jour & nuit & paroist devant la place lorsqu'on le croyoit dans son païs. Chicacata qui estoit tout glorieux de ses conquestes & qui vouloit avoir l'honneur de gagner une bataille, va au devant de luy & luy livre combat. Il rompit d'abord l'avant-garde des ennemis ; mais ceux de la garnison ayant fait une sortie furieuse & luy donnant à dos, il fut obligé de faire front de toutes parts. Le combat fut sanglant s'il en fut jamais: Mais enfin les Saxumans qui estoient en plus grand nombre, battant leurs ennemis en queuë & en flanc les mirent en desordre, & ayant rompu les rangs en firent un horrible carnage.

LXIV. *Dom Simon meurt dans le combat.* Dom Simon fit ce jour-là tout ce qu'on pouvoit attendre d'un soldat & d'un jeune Capitaine: Car il se trouvoit partout. Il soûtenoit les ennemis d'un costé & les poussoit d'un autre : Mais comme il eut apperceu que son pere Chicacata estoit environné d'un gros de cavalerie, & qu'il estoit en danger d'estre tué ou fait prisonnier, il s'élance sur eux de telle furie, qu'à coups de sabre qu'il donnoit à droit & à gauche il se fait passage au travers des escadrons & le retire de leurs mains. Mais les ennemis retournant à la charge & l'enfermant luy-même avec son pere de leurs meilleures troupes, luy osterent toute esperance de se sauver. Il combattit cependant comme un lion, & quoy qu'il fût couvert de playes, de sang & de poussiere, il tua tous ceux qui oserent l'approcher: Mais enfin estant percé de toutes parts & les forces luy manquant, il tomba de son cheval & s'étant traîné jusques auprés de son pere, il mourut entre ses bras. Chicacata outré de douleur & voulant venger la mort de son fils & la sienne, se jetta comme un desesperé au milieu des ennemis, & aprés en avoir tué quantité de sa main, accablé de coups il tombe sur le corps de Dom Simon où il fut laissé comme mort. Les soldats voyant leur Chef à bas ne songerent plus qu'à se sauver: mais comme ils estoient enfermez de toutes parts, ils furent presque tous taillez en pieces: De sorte qu'à peine s'en trouva-t'il un qui échapast pour porter à Dom François & à son fils la nouvelle de ce desastre.

Ainsi mourut Dom Simon, aprés avoir donné des marques d'une valeur extraordinaire dans les combats qu'il avoit soûtenus pour la Foy & dans celuy-cy où il donna sa vie pour le service de son Prince. Jeune Seigneur destiné à une grande fortune sur la ter-

re, s'il eût vécu plus long-temps : mais à qui Dieu préparoit un plus grand heritage dans le Ciel, & une plus riche couronne que celle que son merite, sa naissance & sa valeur luy pouvoient faire esperer. Il mourut âgé de seize ans, l'an 1579. deux ans aprés sa conversion & son arrivée à Bungo. Chicacata qui l'avoit si maltraité, receut en cette rencontre le chastiment qu'il meritoit. Il fut trouvé parmi les morts & comme il luy restoit encore un peu de vie, il fut porté à Funay, où il fut assez malheureux pour survivre à sa disgrace & à une si déplorable journée.

Les nouvelles de cette défaite estant venuës au Roy François, il se retira aussi-tost avec toute sa famille & les Peres en son ancienne Ville de Vosuqui & le Saxuman se rendit maître de tout le Roïaume de Fiunga. Le Pere Cabral & le Pere Froez apprehendoient fort que la perte d'une armée & d'un Roïaume si considerable ne refroidît sa devotion & n'ébranlast même sa Foy : Car les Bonzes publioient hautement que c'estoit une punition que leurs Camis tiroient de ces Princes pour avoir favorisé les Chrétiens. Mais le bon Prince bien loin de chanceler dans sa Foy, en parut plus ferme que jamais. Il consoloit même les Peres & leur disoit : *Je suis Chrétien, quoy qu'il me puisse arriver, je ne changeray jamais. Dieu sçait quelle maniere de vie je m'estois proposé de mener à Fiunga : Mais puisqu'il en a ordonné autrement, c'est à nous à soûmettre nostre esprit aux ordres de sa Providence. Aprés tout je reconnois que la Religion profitera plus de ce malheur qu'elle n'en recevra de dommage, parce que les plus grands ennemis des Chrétiens sont morts dans ce combat.* Laissons ce bon Roy avec le Prince son fils à Vosuqui & allons un peu visiter les autres Eglises du Japon pour retourner bien-tost en ce païs où nous verrons des Scenes tantost agreables & tantost tragiques.

LXV. *Baptême du Roy de Tosa & la revolte de ses Sujets l'an 1176.*

Le Roy de Tosa qui avoit épousé une fille du Roy de Bungo ayant entendu les Prédications des Peres & conferé leur doctrine avec celle des Bonzes, eut envie de se faire Chrétien. C'estoit un Prince fort judicieux & d'une grande étenduë de lumiere : Mais deux choses l'en empeschoient, l'une estoit la consideration du monde, qui luy donnoit horreur d'une Religion qui faisoit profession d'humilité. L'autre estoit l'exemple de son beau-pere le Roy de Bungo & de ses deux enfans, qui depuis tant d'années avoient des conferences avec les Peres & cependant ne se faisoient point Chrétiens. Ces deux raisons l'empeschoient d'o-

beïr à la grace & de recevoir le Baptême: Mais dés lors que Dom Sebastien fils du Roy de Bungo l'eut receu comme nous avons dit, & que son pere même y eut assisté il ne balança plus, & aprés quelques conferences qu'il eut avec le Pere Cabral il fut baptisé à Vosuqui, où il s'estoit retiré pour quelque revolte de ses Sujets.

A peine fut-il regeneré par ces eaux sacrées, que ces rebelles qui ne sçavoient encore rien de son changement, l'envoyerent prier de retourner dans ses Etats avec promesse de luy estre plus fidelles qu'ils n'avoient esté jusqu'alors. Il y retourne & y est receu avec de grandes demonstrations de joye: mais dés lors que ces idolâtres eurent reconnu qu'il estoit Chrétien & qu'il vouloit que tous ses Sujets imitassent son exemple, ils se revolterent derechef & l'obligerent de se refugier dans une forteresse sur les frontieres de son Roïaume, d'où il écrivit au Pere Cabral. Ce Pere le consola par lettres & luy envoya des livres pour le confirmer dans la Foy.

LXVI. *Baptême du Roy d'Arima.*

C'est dans cette même année 1576. que le Roy d'Arima receut aussi le Baptême. Il estoit frere de Dom Barthelemy Roy d'Omura, & comme il estoit convaincu de la verité de nostre Religion, il y avoit long-temps qu'il avoit dessein de suivre son exemple: Mais les troubles qui estoient arrivez dans les Etats de son frere, & les dangers qu'il avoit courus l'empeschoient de se declarer. Aprés que Dieu l'eut rendu victorieux de tous ses ennemis & que Dom Sebastien eut embrassé la Religion Chrétienne, animé par les bons succés de l'un & par l'exemple de l'autre, il fait prier le Pere Cabral qui estoit à Bungo de le venir baptiser. Le Pere fut ravi d'apprendre cette nouvelle, & il se disposoit à partir: Mais le Roy de Bungo l'ayant arresté pour des affaires d'importance, le Roy d'Arima appella le frere Loüis Almeida qui estoit à Cochinozu, lequel l'ayant instruit avec la Reyne sa femme, un de ses freres, sa sœur & plusieurs gens de sa Cour, les baptisa tous avec les ceremonies ordinaires.

Le Pere Cabral arriva quelque temps aprés pour soulager le Frere Almeida qui estoit fort incommodé, & cependant ne cessoit de prescher, d'instruire & de baptiser ceux qui se convertissoient. Ils travailloient tous deux le jour & la nuit & ne pouvoient suffire au grand nombre de gens qui demandoient à estre instruits. La Providence divine qui veilloit sur cette Eglise naissante, leur envoya un renfort lorsqu'ils y pensoient le moins: Car en même

temps

temps quatre excellens ouvriers arriverent des Indes, le Pere Alphonse Gonzalez, le Pere Christofle de Leon, le Pere Jean François & le Pere Antoine Lopez. Comme ils avoient appris un peu la langue avant que de partir, ils travaillerent aussi-tost à la vigne du Seigneur avec tant de benediction, qu'ils baptiserent cette année plus de mille personnes dans le Royaume d'Arima.

Le Roy fut nommé Dom André & incontinent aprés son Baptême il convertit en Eglise le principal Temple de la ville d'Arima. Il estoit dans le dessein d'imiter son frere Dom Barthelemy & d'obliger tous ses Sujets de se faire Chrétiens: Mais Dieu dont les jugemens sont impenetrables le tira de ce monde peu aprés son Baptême. Il mourut avec tant de reconnoissance de la grace que Dieu luy avoit faite, qu'on a tout sujet de croire qu'il est passé de l'Eglise militante à la triomphante. LXVII. *Mort du Roy d'Arima.*

Le Prince son fils qui luy succeda parut d'abord fort disposé à recevoir le Sacrement: car il avoit de l'esprit & du cœur comme il le montra bien depuis. Mais parce qu'il estoit jeune & sans experience, quelques Seigneurs de sa Cour luy persuaderent qu'il courroit risque de perdre sa Couronne s'il changeoit de Religion. On l'obligea même de faire défense aux Peres de ne plus prescher dans les terres de son obeïssance: Ce qui rendit les Bonzes si insolens, qu'ils firent abbatre toutes les Croix des Chrétiens.

Quelques idolâtres en ayant emporté chez eux des morceaux, l'un d'eux en scia une partie & en fit une petite cuve pour se laver les pieds. Mais Dieu ne laissa pas ce sacrilege impuni: Car deux femmes qui l'avoient commis tomberent dans un puits où elles perirent. Deux hommes qui s'y estoient lavez eurent des playes aux jambes, dont l'un mourut dans peu de jours. L'autre ayant reconnu sa faute & demandé pardon à Dieu en guerit: mais il fut boiteux le reste de ses jours. C'est luy qui a fait le recit du chastiment que Dieu avoit tiré des profanateurs de la sainte Croix. LXVIII. *Profanateurs de la Croix punis.*

Le jeune Roy d'Arima ayant interdit l'usage de la Religion Chrétienne dans ses Etats (faute qu'il reparera quelque jour par des actions heroïques;) Les Peres furent obligez de se retirer de son païs. Le Pere Cabral envoya le Pere Jean François à Meaco pour assister le Pere Organtin, parce que le Pere Froez y estoit dangereusement malade. Le Pere Melchior de Figueredo eut ordre de visiter les Chrétiens de Facata qui le demandoient avec LXIX. *Conversion d'un grand ennemy de la Foy.*

instance & de donner jusqu'au Royaume de Gotto. Il y passa les Fêtes de Noël & confessa tous les Chrétiens, puis se rendit à Facata & de là à un Chasteau nommé Taquivana pour le sujet que je vais dire.

Il y avoit dans ce fort un homme de marque Officier du Roy de Bungo qui estoit Chrétien. Son fils qui estoit Bonze ne cessoit de l'importuner de renoncer la Foy. Pour réüssir dans son dessein, il voulut entendre les sermons des Peres, non pas pour en profiter, mais pour tourner ce qu'ils disoient en raillerie. Aprés avoir fait quelque temps le boufon, il se dégoûta de sa profession & quitta l'habit de Bonze, qui est un aussi grand crime au Japon, qu'en Europe à un Religieux de quitter le sien. C'est pourquoy il fut obligé de changer de païs & de se retirer au Royaume de Chicuien, où le Roy de Bungo luy donna le Gouvernement de son Chasteau de Taquivana, sçachant qu'il estoit homme de qualité & bon soldat. Estant un jour avec les Officiers de sa garnison il les voulut divertir, leur racontant par derision ce qu'il avoit appris dans les sermons des Peres. Un brave cavalier entendant ce qu'il disoit, en fut touché & voulut sçavoir à fond ce que c'estoit que nostre religion. Il se transporte donc à Facata, où ayant entendu le Pere par un effet admirable de la Providence de Dieu, il se convertit & le pria de venir à Taquivana pour le baptiser luy & toute sa famille. Le Pere y fut & le baptisa luy, sa femme, ses enfans & tous ses domestiques; mais ce qui est plus admirable, le Capitaine qui estoit ce Bonze qui faisoit tout son possible pour rendre nostre Religion ridicule, se convertit luy-même, receut le Baptême & fut nommé Damien. Le cavalier qui fut appellé Leon gagna cinq autres Gentilshommes avec tous les soldats qui estoient à leur service. Le Pere estant retourné à Facata y continua ses fonctions & y baptisa plus de quatre cens personnes; entr'autres un Bonze celebre qui estoit un des plus grands Prédicateurs du païs.

LXX. *Arrivée de nouveaux ouvriers au Japon.* La moisson étoit grande & le nombre des ouvriers trop petit pour un si grand travail: mais il plut au Maistre de la moisson de leur envoyer du renfort: Car le Pere Baltazar Lopez que le Pere Cabral avoit envoyé aux Indes pour demander du secours, amena treize Religieux de la Compagnie, six Prestres & sept qui ne l'étoient pas. Ils arriverent l'an 1577 à Nangazaqui, & la joye fut si grande dans la Ville, que plusieurs Chrétiens se jettoient dans l'eau jusqu'à la ceinture pour recevoir les premiers leur benedi-

ction. Cette ferveur surprit tellement les Marchands Portugais qui estoient dans le vaisseau, qu'onze d'entr'eux renoncerent au monde & quitterent leur trafic, pour s'employer au salut des ames, tant l'exemple des gens de bien est puissant sur les cœurs les plus interessez. Le Pere distribua ces nouveaux Missionnaires, les uns à Omura, les autres à Facata & à Firando, d'autres à Saxuma. Il mena les autres à Funay où il avoit dessein de fonder un College sous le bon plaisir du Roy pour enseigner la langue Japonnoise à ceux qui venoient des Indes, & un Noviciat à Vosuqui pour les Portugais & Japonnois qui voudroient entrer dans la Compagnie, ce qui fut executé quelque temps aprés.

Les ouvriers que le Pere Cabral envoya à Omura, trouverent Dom Barthelemy tranquille dans ses Etats, où le vray Dieu étoit adoré. Un Seigneur nommé Riozogi dont nous avons déja parlé ayant voulu troubler le repos de son Royaume, & ayant amassé quelques troupes, le brave Dom Barthelemy alla au devant de luy, le battit & le mit en fuite. Il tailla en pieces quantité de ses gens, sans perdre qu'un petit nombre des siens. Il arriva en ce combat une action digne de memoire. Une femme voyant son mary mort, prend ses armes, attaque deux soldats qui l'avoient tué, & aprés un long combat les perce tous deux l'un aprés l'autre, leur coupe la teste & les emporte à sa maison comme le monument de sa valeur & le trophée de sa vengeance. LXXI. *Zele de Dom Barthelemy Roi d'Omura.*

Pendant que Dom Barthelemy donnoit la chasse à son ennemi, Dieu luy fit raison d'un autre qui avoit pensé luy enlever la Couronne & la vie. C'est Isafay son beau-frere dont nous avons parlé, grand ennemi des Chrétiens. Ce miserable estant à un festin & s'estant crevé de viandes, se leve de table & au premier pas qu'il fait tombe mort sur la place. Cet accident fit sentir à ce bon Prince, que Dieu tost ou tard punit les crimes & luy donna plus de zele que jamais pour le bien de la Religion.

Il avoit une grande consolation de voir tous ses Sujets adorer le vray Dieu: mais il estoit sensiblement touché d'apprendre que le Roy d'Arima son neveu persecutoit les Chretiens & avoit chassé les Peres de ses terres. C'est pourquoy poussé d'un zele divin, il le va trouver dans son Royaume, & à force de raisons qu'il luy proposa fit une telle impression sur son esprit, qu'il luy promit de rappeller les Peres.

Le Roy en donna aussi-tost avis au Pere Cabral, lequel sans perdre temps s'en alla à la ville d'Arima saluër le Roy & luy faire

offre de son service. Le Roy le receut tres-bien, le pria d'oublier le passé & luy donna pouvoir de prescher dans toutes ses terres. Et pour marque qu'il agissoit de bonne Foy, il voulut qu'un jeune frere qu'il avoit, fust instruit de nos mysteres & qu'il receût le Baptême. Il fut nommé Estienne. On peut imaginer la joye que receut ce bon Religieux, voyant ce changement inopiné : Mais ce qui mit le comble à ses desirs, c'est que le Roy luy-même luy fit esperer qu'il suivroit l'exemple de son frere dés lors qu'il auroit gagné ses oncles maternels, qui s'estoient toûjours opposez à la prédication de l'Evangile.

LXXII. *L'Isle d'Amacusa toute Chrétienne.* C'est ainsi que la religion se rétablissoit dans le Royaume d'Arima : mais elle triomphoit dans l'Isle d'Amacusa. Dom Michel qui en estoit le Seigneur, suivant l'exemple de Dom Barthelemy, fit baptiser sa femme & son fils aîné qui fut nommé Dom Jean ; puis fit un Edit portant commandement exprés à tous ses Sujets Bonzes, Cavaliers, Marchands & artisans de sortir au premier jour de ses terres ou de se rendre Chrétiens. Presque tous obeïrent à la volonté du Roy & receurent le Baptême; de sorte qu'on bastit en peu de temps plus de vingt Eglises dans le Royaume d'Amacusa.

LXXIII. *Effets miraculeux.* Dieu fit de grandes merveilles pour confirmer les Fidelles dans la Foy : Entr'autres une qui arriva à trois lieuës de Funay. Un Payen qui avoit esté trente ans aveugle & qui avoit deux enfans privez de la veuë comme luy, s'estant convertis & ayant esté baptisez, receurent tous trois le même jour la lumiere de l'ame & celle du corps, miracle qui se répandit dans tout le Royaume & qui jetta les idolâtres dans un prodigieux étonnement.

LXXIV. *Le Roy d'Arima se rend Chrétien, 1579.* Nous disions n'a gueres que le Roy d'Arima avoit fait esperer sa conversion. Le Pere Alexandre Valignan qui avoit succedé au Pere Cabral à la charge de Superieur & de Visiteur du Japon l'estant allé saluër, le trouva refroidi dans sa resolution: Car les Bonzes & les principaux Seigneurs de sa famille l'avoient dissuadé de se faire Chrétien Mais le Pere aprés quelques conferences qu'il eut avec luy, tourna si bien son esprit & luy fit voir si clairement la verité de nôtre Religion, qu'il resolut tout de bon de recevoir le Baptême. Il ne voulut pas que ce fût dans la ville d'Arima, mais dans le port de Cochinozu où il promit de se rendre un jour qu'il luy marqua, avec un de ses oncles & un cousin qui avoient le même dessein que luy. Le Pere Visiteur prépara tout

pour rendre cette ceremonie solemnelle.

Le jour estant venu & le Roy se disposant à partir, il fut tout d'un coup saisi d'une convulsion si violente, qu'il tomba comme mort à terre & on fut obligé de le porter sur son lit. Le bruit de cet accident se répand aussi-tost par toute la Ville; les Bonzes en tirent avantage & publient à leur ordinaire que c'estoit un chastiment visible de leurs Camis. On ne doutoit point que le Roy ne changeast le dessein qu'il avoit pris d'estre Chrétien lorsqu'il seroit retourné en santé: mais on fut bien surpris de le voir plus ferme & plus resolu qu'auparavant. Il mande donc au Pere Visiteur qu'il se rendroit à Cochinozu un autre jour qu'il luy marqua. Satan qui prévoyoit la ruine de son Empire si ce Roy quittoit son parti & l'honneur qu'il feroit un jour à la Religion Chrétienne, broüilla tellement les affaires, qu'il ne put encore executer son dessein: Car Riozogi dont nous avons parlé, qui avoit esté battu par Dom Barthelemy Roy d'Omura, ayant fait alliance avec quelques Rois ses voisins, s'estoit rendu maistre du Royaume de Chicungo & venoit fondre sur celuy d'Arima, ce qui obligea le Roy de se mettre en défense. Mais comme il n'avoit point de forces capables de resister à ce Prince victorieux, il pria le Pere Valignan de l'aller trouver pour menager quelque accommodement. Il voulut cependant estre baptisé avant cette negotiation. Le lieu qu'il choisit fut une forteresse, où il s'estoit retiré pour donner ordre plus commodément aux affaires de la guerre. Les troubles ayant retardé quelques jours le voyage du Pere, il envoya courriers sur courriers pour le faire venir, le conjurant de ne pas differer plus long-temps de luy conferer un bien qu'il desiroit avec passion, deut-il perdre son Royaume & sa vie. Le Pere se mit aussitost en chemin & se rendit à la forteresse, où aprés avoir instruit quelques cavaliers de son armée il le baptisa l'an 1579 & le nomma Protais.

Ce bon Prince avoit toûjours esperé que Dieu mettroit ordre à ses affaires déslors qu'il se seroit soûmis à son obeïssance & il ne se trompa pas: Car le Pere Visiteur s'estant abouché avec Riozogi, luy representa les graces & les faveurs qu'il avoit receuës des Rois d'Arima dont il estoit vassal, & luy parla avec tant de force & d'éloquence, que Riozogi accepta les offres qu'il luy fit & tourna ses armes contre le Royaume de Fingo. Le Roy fut touché sensiblement de cette grace qu'il avoit receuë du Ciel, & pour marque de sa reconnoissance lorsqu'il fut de retour à Arima,

aux flots, & le Pilote ayant perdu son timon, ne pouvoit faire aucune maneuvre. Le plus grand de tous leurs desirs estoit, qu'il s'allast briser contre quelque rivage esperant se sauver sur quelque planche : Mais il survint un coup de vent si furieux, que le vaisseau se couchant sur un costé demeura la moitié sous les eaux, l'autre presentant le flanc aux vagues & à la tempeste. La secousse terrible du bastiment renversa tous ceux qui estoient dedans, l'un d'un costé, l'autre de l'autre. Tous croyant qu'il couloit à fond, jetterent des cris effroyables & imploroient le secours de la sainte Vierge, se prosternant devant son Image qui estoit sur une espece de petit Autel.

Lorsqu'ils renouvelloient leurs vœux & que le navire cependant estoit à moitié dans l'eau, le vent qui l'avoit poussé d'un côté, par un effet visible de la Providence de Dieu, vint tout d'un coup à souffler de l'autre & relevant le bord qui estoit plongé dans la mer, remit le vaisseau sur sa quille. Tout ce desordre arriva pendant la nuit. Les matelots voyant le bastiment redressé, mais plein d'eau, pomperent à force de bras. Les autres continuoient à implorer le secours de la sainte Vierge qui leur avoit déja fait sentir l'effet de sa protection: mais ils la connurent plus visiblement le matin, car les vents cesserent tout à coup & la mer devint douce & tranquille. Lors reprenant courage, ils reparerent le navire le mieux qu'ils pûrent. Ils firent joüer les pompes pour vuider l'eau qui montoit à la hauteur de dix pieds, & sur le midy ils découvrirent la terre, ce qui les remplit de joye : Mais elle ne fut pas longue; car pensant aborder au Japon, ils se trouverent à la coste du Coray où quelques années auparavant un navire Portugais avoit esté en grand danger de se perdre.

Ils ne sçavoient à quoy se resoudre : Car de moüiller en ces rivages, c'estoit courir aussi grand risque de leur vie que sur mer. Ils n'avoient pas moyen de passer outre, n'ayant ni mats, ni voile, ni gouvernail, ni de quoy en faire : Outre que les munitions de bouche estoient fort courtes. Aprés beaucoup de deliberations, ils resolurent de se remettre en mer & de s'abandonner à la Providence de Dieu.

Ils accommodent donc une petite voile de ce qu'ils avoient de linge & Dieu les conduisit si heureusement, que cinq jours aprés ils découvrirent le Japon, & le huitiéme ils prirent terre à l'Isle de Tacuxima à cinq lieuës de Firando où ils furent receus avec une joïe qui ne se peut exprimer. Le Pere Se-

spectacle demanda à cette Dame si ce n'estoit pas le lieu où les Chrétiens adoroient leur Dieu ? La Dame baissant un peu la teste, luy fit entendre que cela estoit ainsi, & disparut.

Le matin le vieillard fit le recit à son fils du songe qu'il avoit eû ; celuy-cy confirmé par cette vision dans la resolution qu'il avoit de se rendre Chrétien, vient trouver les Peres & les prie de le baptiser. Ils luy répondent qu'ils ne le pouvoient s'il ne renonçoit aux Idoles ; que son pere estant superstitieux dans l'excés, il ne luy permettroit jamais de se trouver à l'assemblée des Chrétiens, mais qu'il le meneroit à ses Pagodes. *Ne craignez point*, leur dit le jeune homme, *que je sacrifie jamais aux Camis ; vous verrez dans peu l'estime que j'en fais.* Ayant esté baptisé il s'en retourne chez son pere comblé de joïe & embrasé d'un saint zele, il entre une nuit dans le Temple qu'il avoit fait bastir, il en enleve toutes les Idoles, brise les unes & met les autres au feu.

Le pere ayant sçû ce que son fils avoit fait, entra dans une telle furie qu'il le voulut tuer, & n'ayant pû executer son dessein aprés luy avoir donné mille maledictions, il tourne sa rage contre luy-même & prend resolution de s'ouvrir le ventre, pour satisfaire par sa mort à l'injure faite à ses Dieux. Mais avant que de rien entreprendre, il crut qu'il devoit communiquer son dessein à un autre fils qui estoit Bonze, ne doutant pas qu'il ne le deût approuver. Il va donc à Funay, où il découvre à son fils l'attentat de son frere & la resolution qu'il avoit prise de venger par sa mort l'outrage fait à ses Camis. Le Bonze au lieu d'approuver sa devotion, ou de porter compassion à son pere, éclate de rire entendant ce qu'il luy avoit dit, puis prenant un air plus serieux, luy répond : *A la verité, mon Pere, vous ne seriez pas raisonnable de mourir pour des bûches coëffées que mon frere a mises au feu. Pour moy je m'étonne qu'estant Chrétien il n'ait pas bruslé le Temple avec les Idoles. C'est pourquoy je suis d'avis que vous vous en retourniez chez vous, & que vous viviez en paix sans vous tourmenter pour quelques pierres qu'on a brisées & quelques morceaux de bois qu'on a mis au feu.* Le vieillard fut fort étonné de cette réponse, & rappellant en sa memoire le songe qu'il avoit eû, s'en retourne chez soy, se fait instruire par son fils aîné & fut ensuite baptisé.

Aprés avoir visité l'Eglise de Bungo & celles des Royaumes d'alentour, il est temps que nous retournions à Meaco pour voir en quel estat est cette Eglise si florissante & si persecutée. On y comptoit jusqu'à vingt mille Chrétiens cette année 1577. Le Pere

LXXVIII. *Etat de l'Eglise de Meaco.*

Organtin qui la gouvernoit alors, rapporte dans une lettre qu'il écrit au Pere Visiteur, que venant de baptiser quatre cens personnes, il entra dans une Pagode qui se trouva en chemin & que les Chrétiens qui l'accompagnoient mirent toutes les Idoles en pieces. La guerre que Nobunanga leur declaroit & les faveurs signalées qu'il faisoit aux Prédicateurs de l'Evangile, leur donnoit courage de tout entreprendre.

LXXIX. *Nobunanga protege les Peres.*

Le Pere Organtin alla feliciter ce Prince au commencement de cette année 1578. suivant la coûtume du Japon. Si-tost que Nobunanga l'apperceut, il quitta toute la noblesse qui estoit en foule autour de luy & le mena dans sa chambre où il l'entretint l'espace d'une heure entiere, faveur qu'il ne faisoit à aucun Seigneur du Japon. Et il ne se contentoit pas de donner aux Peres ces marques de son estime & de son affection : Mais lorsque quelqu'un de leurs ennemis parloit à leur desavantage, il prenoit aussi-tost leur parti. Cependant il s'informoit sous main de la verité.

Estant un jour environné de plusieurs grands Seigneurs, il demanda à l'un d'eux. *Que vous semble de la Loy des Chrétiens?* Celuy-cy répond. *J'en ay peu de connoissance : mais j'ay plusieurs de mes vassaux qui en font profession, lesquels me servent avec plus de fidelité que les autres. Ils ne font mal à personne & font du bien à tout le monde.* Il fit la même demande à plusieurs autres qui répondirent comme le premier; *Et moy*, dit-il, *j'estime aussi leur Loy tres-bonne. Si les Bonzes haïssent les Peres, c'est qu'ils découvrent leurs vices & leur hypocrisie : C'est pour cela que je les aime & que je suis resolu de les proteger contre tous leurs ennemis.*

Nobunanga avoit trois enfans & il avoit donné à chacun un Royaume. Ces Princes ne leur témoignoient pas moins d'affection que leur Pere. Estant arrivez à Meaco ils allerent visiter l'Eglise des Chrétiens & entendirent le sermon du Pere Organtin, dont ils furent fort satisfaits. Ils luy dirent qu'aprés qu'ils auroient terminé quelques guerres, ils demanderoient des Peres pour venir prescher à leurs Sujets la Loy de Dieu qu'il trouvoient tres-bonne & tres sainte.

LXXX. *Il leur fait de nouvelles faveurs.*

Nobunanga leur Pere s'en estant retourné dans son Royaume de Mino, y demeura quelques mois pour quelques guerres qu'il avoit avec ses voisins. Le Pere Organtin qui sçavoit combien il importoit au bien de la Chrétienté de se maintenir dans les bonnes graces de ce Prince & de ses enfans, fit le voyage d'Anzuquiama sur le commencement de l'année soixante & dix neuf &

alla luy faire la reverence. Nobunanga le receut avec beaucoup d'honneur & de marques de bienveillance. Il l'entretint de la Loy de Dieu & de l'impieté des Bonzes & luy protesta qu'il les feroit mourir tous s'il ne craignoit de faire un trop grand fracas dans les Royaumes. Mais qu'il ne laisseroit échapper aucune occasion de leur faire sentir la haine qu'il leur portoit. Il s'en presenta une qui luy fut bien agréable.

Deux Sectes de Bonzes, dont les uns s'appelloient Foquexus & les autres Idioxus, estant en dispute sur quelques droits qu'ils prétendoient leur appartenir, ils s'en remirent au jugement de Nobunanga, à condition que ceux qui perdroient leur procés auroient la teste coupée. Ils ne croyoient pas que le Juge en deût venir là. La cause ayant esté plaidée & les Foquexus ayant perdu leur procés, Nobunanga commanda que la sentence fût executée & leur fit à tous trancher la teste. Puis ayant condamné deux de leur profession à une grosse amende, il les chassa tous de ses terres. LXXXI. *Il traite mal les Bonzes.*

Cette même année ce Prince estant venu à Meaco, le Pere Orgántin alla au Palais avec le Frere Laurens Japonnois pour luy rendre ses respects. La Cour estoit grosse & quantité de Seigneurs attendoient dans la salle pour luy faire la reverence: mais ayant appris que les Peres y estoient, il les fit entrer & les entretint prés de trois heures, principalement le Frere Japonnois qui luy prouvoit avec beaûcoup de force la verité de nostre Religion, Nobunanga prenoit un trés-grand plaisir à l'entendre, & voulant que les Seigneurs eussent part à leur conference, il luy dit tout bas: *Répondez-moy sans crainte, quoyque je parle haut & comme si j'estois en colere.* Alors ayant fait ouvrir les portes de la chambre, afin que ceux qui estoient dans la salle les pûssent voir & entendre, il proposa quantité de difficultez ausquelles le Frere Laurens répondit avec tant de force d'esprit & de netteté, que le Prince n'eut rien à repliquer. Elevant donc sa voix il s'écria; *Je suis vaincu si quelqu'un ne vient à mon secours. Disposez-vous, Messieurs, à vous rendre Chrétiens, vous, vos femmes & vos enfans: car il n'y a pas moyen de resister à ces Bonzes d'Europe.* Puis se tournant du costé de Laurens, il le pria de faire un discours à toute l'assemblée & de prouver qu'il n'y a qu'un Dieu qui recompense les bons & qui chastie les méchans. Laurens le fit d'une maniere si docte & si éloquente, que tous les Seigneurs en furent dans l'étonnement. LXXXII. *Discours de la Religion devant Nobunanga.*

LXXXIII. *Entretien secret de Nobunanga avec les deux Religieux sur leur créance.* L'entretien estant fini, il prend le Pere Organtin & le Frere Laurens & les mene tous deux dans son cabinet, ce qui étonna tous les Seigneurs qui ne pouvoient comprendre ce qui pouvoit obliger ce Prince à faire tant d'honneur à des étrangers. Lorsqu'ils furent assis, Nobunanga conjura les deux Religieux de la maniere du monde la plus forte & la plus engageante de luy répondre sans mensonge & sans déguisement. Ceux-cy luy ayant declaré que la Loy de Dieu leur défendoit de mentir, & qu'encore qu'elle ne le défendît pas, l'autorité que sa Majesté avoit sur eux, sa qualité Royale, son commandement & les bontez dont elle les combloit ne leur permettoient pas de luy rien déguiser.

Dites moy donc, poursuit-il, *de bonne foy, si vous croyez ce que vous preschez: Car plusieurs Bonzes qui soûtiennent comme vous qu'il y a un Dieu & que l'ame est immortelle, m'ont confessé aprés leur avoir promis le secret qu'ils ne croyoient rien de ce qu'ils disoient; & qu'ils entretenoient le peuple dans ces pensées chimeriques, parce qu'il estoit avantageux à l'Etat & à des gens de leur profession qu'on crût les choses qu'ils debitoient.*

Alors le Pere Organtin prenant un air grave & serieux, luy protesta par tout ce qu'il y a de saint & de sacré au Ciel & en la terre & par la Foy qu'il devoit à Dieu & à sa Majesté, qu'il n'avoit jamais rien presché dans le Japon qui ne fût vray & certain & qu'il ne crût plus fermement que tout ce qu'il voyoit de ses yeux, & que s'il avoit mille vies il les donneroit toutes pour attester les veritez qu'il enseignoit. Le Frere Laurens fit la même protestation. Ce qui surprit ce Prince Infidelle. Ensuite le Pere Organtin ayant apperceu dans son cabinet une carte qui representoit le globe de la terre, il la prend & pria le Roy de considerer le lieu d'où ils estoient venus, le chemin qu'ils avoient fait & les dangers qu'ils avoient courus pour arriver au Japon.

LXXXIV. *Discours du Pere Organtin sur la verité des choses qu'il preschoit.* *Sire*, luy dit-il, montrant l'Italie, *voilà le lieu d'où je suis parti, & voilà le chemin que j'ay fait pour venir icy*, montrant la route de son doigt. *L'honneur que nous fait vostre Majesté de nous entendre & l'estime qu'elle témoigne faire des Prédicateurs de l'Evangile, me persuade qu'elle ne nous croit pas gens sans lumiere & sans discernement. Cependant y auroit-il folie plus grande que la nostre si nous quittions la douceur de nostre païs, & si nous entreprenions de si longs & de si dangereux voyages purement pour debiter des mensonges, d'où il ne nous reviendroit aucun profit, mais plûtost des souffrances*

continuelles & une mort des plus cruelles que nous attendons à tous momens?

Il n'en est pas ainsi de vos Bonzes, Sire, qui tirent de grands profits de leurs impostures & recueillent une riche moisson de leurs mensonges. Ils ont des Monasteres opulens & bien fondez; ils sont adorez des peuples & enrichis de leurs presens. Ils passent leur vie dans les plaisirs, dans la bonne chere & dans les débauches; ils commettent des crimes abominables sans crainte d'estre recherchez ou d'en estre punis. Au lieu que nous autres nous nous retranchons tous les plaisirs du corps & nous gardons une continence si severe, qu'il ne nous est pas seulement permis d'entretenir un moment une pensée qui soit tant soit peu contraire à la pureté. Nous menons icy une vie dure & penible par l'incommodité de la nourriture qui est fort differente de celle de nostre païs & à laquelle nous avons de la peine à nous accoûtumer. De ce peu que nous avons, nous nous retranchons presque le necessaire par les jeûnes & les abstinences que nous faisons, partie par obligation, partie par devotion.

Vous sçavez, Sire, les miseres & les incommoditez que traîne aprés soy la pauvreté. Cependant nous l'avons embrassée, & en quelque lieu que nous soyons; nous ne pouvons la violer sans nous rendre coupables d'une damnation éternelle. Vous voyez, Sire, comme nous sommes vétus, vous n'ignorez pas nostre maniere de vivre; vostre Majesté sçait que nous ne recevons aucuns presens & que nous refusons constamment les biens qui nous sont offerts.

Nous n'avons, Sire, qu'une esperance qui nous soûtient parmi tant de travaux & qui nous fait voler d'un pôle à l'autre, c'est le Royaume du Ciel que nous attendons aprés la mort pour recompense de tous les maux que nous souffrons icy, non seulement avec patience, mais encore avec joye, persuadez que tout ce que nous endurons ou pouvons endurer en cette vie n'est rien au prix des biens que nostre Dieu nous reserve en l'autre.

Pendant que le Pere parloit, Nobunanga avoit les yeux arrestez sur luy & l'écoutoit avec une attention qui ne se peut exprimer. Enfin lorsqu'il eut achevé de parler, il luy témoigna qu'il prenoit un singulier plaisir à l'entendre & qu'il avoit de la peine à se priver de sa compagnie. Le Pere le remercia de l'honneur qu'il luy faisoit & de l'audience favorable qu'il luy donnoit, aprés quoy il prit congé de luy.

Or quoy que ce Prince parût convaincu des veritez de nostre Religion; cependant dans son ame il ne croyoit rien ou ne vou- LXXXV. *Les enfans de Nobu-*

nanga sont favorables à la Religion Chrétienne.

loit rien croire, parce que les veritez severes de nostre Foy ne s'accommodoient pas avec son ambition demesurée & avec ses plaisirs infames, tant il est difficile de faire entrer la Foy dans un cœur superbe & impudique & de soûmettre les grands du monde au joug de l'humilité Chrétienne ! Nous avons dit que Nobunanga avoit trois enfans. L'aîné se nommoit Jonosuquendono auquel il avoit donné les Roïaumes de Boari & de Mino. Celuy-cy fut si satisfait d'entendre le Pere Organtin, qu'il luy donna des Lettres Patentes pour prescher dans ses terres & luy assigna une place dans la capitale de Mino pour y bastir une Eglise. Le second qui avoit nom Oquaxen Fungedono avoit le cœur & la teste du Pere, car il estoit habile & propre à manier les plus grandes affaires du Roïaume. Nobunanga luy avoit promis le Roïaume de Farima & travailloit alors à sa conqueste. Ce jeune Prince estant allé visiter l'Eglise de Meaco & ayant eû une longue conference avec le Pere, luy envoya à son retour un present avec un mot de lettre, par laquelle il luy marquoit le plaisir qu'il avoit eû de l'entendre, & le desir qu'il avoit d'estre instruit à fonds pour se rendre Chrétien. Le troisiéme s'appelloit Sanxichindono, son pere luy avoit donné le Roïaume d'Ixe. Celuy-cy disoit hautement qu'il estoit à demi Chrétien & qu'il le seroit bien-tost tout-à-fait.

LXXXVI. *Vanité de Nobunanga.*

Nobunanga estant de retour à sa ville d'Anzuquiama, & ayant achevé son magnifique Palais & sa forteresse, fit publier par toutes les terres de son obeïssance au commencement de l'an soixante & dix-neuf, que tous ceux qui voudroient voir sa forteresse & son Palais n'avoient qu'à venir à son Roïaume de Mino, & que les portes en seroient ouvertes à tout le monde l'espace de quelques jours. Il n'y eut aucun Seigneur de marque, ni Cavalier, ni Superieur de Bonzes qui ne vint à Anzuquiama, sçachant qu'on ne pouvoit mieux faire sa Cour à ce Prince ambitieux, que de loüer & d'admirer ses ouvrages.

Le Pere Organtin craignant qu'il ne se tint offensé s'il n'y alloit pas comme les autres, fut obligé de faire le voyage, non pas pour voir ses bastimens qu'il avoit veus plusieurs fois: mais pour obtenir la permission de bastir une maison & une Eglise dans sa ville d'Anzuquiama. La chose sembloit difficile, car plusieurs Bonzes luy avoient presenté la même requeste qu'il avoit rejettée : Cependant lorsqu'il eut appris que le Pere Organtin estoit venu voir ses magnificences & qu'il les avoit admirées, il luy assigna aussi-tost une place dans la Ville & l'Eglise fut bastie en peu

de temps par le zele & la liberalité des Chrétiens.

Ces grands ouvrages & ces magnificences extraordinaires dont Nobunanga se faisoit honneur ne manquerent pas de luy attirer l'envie des autres Rois du Japon, qui jaloux de sa grandeur & apprehendant sa puissance, se liguerent ensemble pour le détruire. Six Rois entrerent dans cette alliance ; celuy d'Amanguci qui estoit Seigneur de neuf Roïaumes, ceux de Farima, d'Ixe, de Inzumi & d'Ozaca. Acaqui Roy de Cunocuni estoit vassal de Nobunanga : Cependant il entra dans cette ligue ennuié de sa domination & voulant se rendre independant. Avant que de se declarer il fit promettre à Justo Ucondono, qui estoit son vassal, & à Darie son pere, tous deux Chrétiens dont nous avons parlé, qu'ils ne livreroient point à Nobunanga la forteresse de Tacacuqui, dont Justo Ucondono estoit Gouverneur. Ils ne voulurent point jurer par les Camis & les Fotoques : mais au défaut de ce serment Araqui receut un fils & une fille de Justo Ucondono en ostage. LXXXVII. *Ligue contre Nobunanga.*

Nobunanga estant bien informé de cette alliance & ne se voyant point en estat de combattre six Rois tout à la fois, comme un sage & habile Capitaine, il ne fit pas semblant d'en avoir connoissance, mais il resolut de les détruire les uns aprés les autres. Il commence par le Roy Araqui son vassal & luy demande sa forteresse de Tacacuqui pour des raisons particulieres qui ne marquoient point qu'il eût dessein de passer outre. Araqui sentit bien qu'il vouloit s'emparer de son Roïaume, dont cette place estoit la clef, & s'asseurant du secours des confederez, refusa de la luy donner. Nobunanga irrité de ce refus l'assiege aussi-tost : mais Justo la défendit avec tant de valeur, qu'il desespera de la pouvoir emporter par force. C'est pourquoy craignant que le mauvais succés de ses armes au commencement d'une campagne, n'enflast le courage à ses ennemis & qu'ils ne vinssent tous ensuite fondre sur luy, il s'avisa d'un artifice qui luy reüssit. Il tente la fidelité de Justo par promesses & par menaces, & voyant que rien ne pouvoit ébranler ce cœur fidelle & intrepide, il l'attaque par un endroit où il ne s'attendoit pas.

Il sçavoit qu'il estoit Chrétien & qu'il préferoit la Foy à tous les biens du monde. Il luy fait sçavoir que s'il ne rend la place, il va faire mourir tous les Prédicateurs de l'Evangile, abbattre toutes les Eglises & exterminer la Religion Chrétienne de tous ses Etats ; qu'il eût à prendre son parti & à luy faire réponse au plûtost. Justo se vit dans une peine extréme, ne sçachant à quoy se LXXXVIII. *Angoisses de Justo Ucondono.*

déterminer: Car s'il rendoit la place, il manquoit à la fidelité qu'il devoit à Araqui son Seigneur, & il ne doutoit pas qu'il ne se vangeast sur son fils & sur sa fille en leur ostant la vie. Que s'il ne la rendoit pas, il tenoit pour certain que Nobunanga ne manqueroit pas d'executer son dessein, qu'il feroit mourir les Peres & avec eux tous les Chrétiens. Ainsi se voyant combattu d'un costé par la consideration de l'honneur & par les tendresses de la nature; de l'autre par les interests de la Religion & de la conscience, il ne sçavoit à quoy se resoudre.

Dans cette peine il écrit au Pere Organtin & le prie de luy declarer ce qu'il devoit faire pour ne pas contrevenir à la Loy de Dieu. Le Pere se trouva presque aussi en peine que luy. Il fait beaucoup de prieres, aprés quoy il luy fait cette réponse en peu de mots.

MONSEIGNEUR,

LE Roy Araqui estant vassal de Nobunanga pour les Royaumes de Bomi & Cunoni, il s'est rendu coupable de felonnie entrant dans la ligue formée contre son Souverain. C'est pourquoy je juge que vous estes plus obligé d'obeyr à Nobunanga qui est vostre veritable Seigneur & le sien, qu'au Roy Araqui qui est rebelle à son Prince, & que vous ne ferez rien contre la Loy de Dieu ni contre la fidelité, si vous faites ce que Nobunanga desire de vous.

Pendant cette negotiation Nobunanga qui ne sçavoit rien de ce qui se passoit, appella le Pere Organtin & le pria de persuader à Justo de luy rendre la place. Le Pere luy declara ce qu'il avoit fait sur ce sujet & s'offrit à l'aller trouver si sa Majesté le trouvoit bon, pour l'exhorter à luy donner la satisfaction qu'elle desiroit.

Nobunanga l'ayant agréé, le Pere entra dans la forteresse & eut une longue conference avec Justo. Lorsqu'on parla de rendre la place, sa mere & sa femme jetterent des cris lamentables dans la crainte qu'Araqui ne fist mourir les deux enfans qu'il avoit en ostage, de sorte que le Pere sortit bien tard sans porter aucune réponse.

LXXXIX. *Sa resolution & sa fidelité.*

Aprés son depart Justo se vit plus combattu que jamais, sans sçavoir quel parti prendre. L'amour d'un fils & d'une fille qu'il aimoit tendrement, les larmes de sa mere & de sa femme luy déchiroient les entrailles; mais aussi la ruine de la Religion, le carnage de tant de Chrétiens & principalement la mort des Peres dont

dont il feroit la cause, le jettoient dans une desolation extrême. Dans cette incertitude il entre dans son cabinet, se met à genoux, & aprés quelques prieres il se leve resolu comme un autre Abraham de sacrifier à Dieu & au bien de l'Eglise, son fils, sa fille, son repos, celuy de sa mere & de sa femme, plûtost que de manquer au devoir d'un Chrétien & à la fidelité qu'il avoit jurée à son Prince.

Il sort donc de la forteresse, & va trouver le Pere qui n'en étoit pas encore bien éloigné. L'ayant atteint, il luy declare sa resolution qui estoit de renoncer au monde, de se faire raser & de passer le reste de ses jours au service de Dieu en la compagnie des Peres. Il luy apporte pour raison, que quittant la place il ne donneroit pas occasion à Nobunanga de se vanger sur les Chrétiens, & que ne la rendant pas Araqui, n'auroit pas sujet de l'accuser de trahison & de perfidie. Le Pere Organtin loüa fort cette action & le presenta le lendemain à Nobunanga. Ce Prince fut ravi de le voir & touché de compassion de sa misere, luy ordonne de laisser croître ses cheveux pour le servir en son temps. Il augmenta même au double ses revenus & ses appointemens, Dieu montrant par là, qu'on ne perd jamais rien à le servir & qu'il augmente le temporel de ceux qui le negligent pour conserver le spirituel. Cette grace inesperée consola un peu Justo; mais la crainte qu'Araqui ne fist mourir ses enfans, l'affliction de sa femme & de sa mere & pardessus tout l'incertitude où il estoit que deviendroit son pere qu'il avoit laissé dans la place, l'empeschoient de goûter cette faveur.

Peu de jours aprés il apprit que Darie son pere aprés son depart, estoit sorti de la forteresse & qu'il estoit allé se jetter aux pieds d'Araqui pour luy demander la vie des deux enfans qu'il avoit en sa puissance; que ce Prince fut quelque temps en doute s'il ne les feroit pas mourir: Mais qu'il les avoit rendus, considerant que Justo n'avoit point livré la place à ses ennemis, quoy qu'il en fût sorti, & qu'il avoit plusieurs parens & amis dans son armée qui le quitteroient, s'il traitoit mal ses ostages. De sorte que touché partie de crainte, partie de compassion, il les remit entre les mains de Darie. La garnison tint encore quelque temps aprés le depart de Justo & de son pere, mais comme ils n'avoient plus de chef ils furent obligez de se rendre.

Nobunanga se voyant maistre de la place, en donna le Gouvernement à Justo Ucondono à meilleures conditions qu'il ne

l'avoit auparavant, puisqu'il augmenta ses revenus comme nous avons dit. Il pardonna même en sa consideration à son pere Darie; puis entrant dans le Royaume d'Araqui il s'en rendit le maître & peu aprés de celuy d'Ozaca: De maniere qu'il se vit Seigneur de trente-deux Royaumes. Il n'y eut que celuy d'Amangachi qui luy resista long-temps, comme nous dirons en son lieu.

XC. *Mouvemens dans le Royaume de Bungo.* Le Pere Alexandre Valignan estant arrivé des Indes cette année 1579. comme nous avons dit, pour succeder au Pere Cabral en qualité de Superieur de tout le Japon, il tint une Congregation au Port de Cochinozu, où se trouverent la pluspart des Religieux de la Compagnie. Il y en avoit alors cinquante-neuf dans tout le Japon, dont vingt-trois estoient Prestres. Il fut arresté dans cette assemblée, qu'on établiroit des Colleges pour enseigner la langue du païs & les autres sciences necessaires à ceux qui viendroient des Indes pour travailler à cette mission; Qu'on auroit un Noviciat pour recevoir dans la Compagnie ceux que Dieu y appelleroit, & des Seminaires pour instruire la jeunesse.

La Congregation estant finie, le Pere Valignan se retira au Royaume d'Arima en attendant que celuy de Bungo fût en paix: Car tout y estoit dans un tres-grand desordre, depuis la défaite des quarante mille hommes par le Roy de Saxuma. Ce Prince enflé de sa victoire & n'estant pas content de s'estre rendu maître de Fiunga, débaucha quelques Seigneurs du service du Roy de Bungo & de celuy d'Arima. Le premier fut Riozogi vassal du Roy d'Arima. Le second Azequi Conixu du Royaume de Chicuien & vassal du Roy de Bungo. S'estant tous trois liguez ensemble ils attaquent de toutes parts le Roy de Bungo. Riozogi emporte le Royaume de Chicungo & celuy de Figen. Azequi se rend maistre de celuy de Chicuien & entre dans celuy de Bivien. Pour le Roy de Saxuma il s'empara de la plus grande partie de celuy de Fingo.

Comme l'ambition est insatiable, Riozogi tourna ses armes contre le Roy d'Arima & d'Omura. Le Pere Valignan, ainsi que nous avons dit, l'ayant esté trouver de la part du Roy d'Arima, mania son esprit avec tant d'adresse, qu'il le fit cōsentir à la paix: Mais comme il estoit d'un naturel inquiet & turbulent, il voulut se rendre maître du Royaume de Fingo que le Saxuman avoit gagné, ce qui rompit l'alliance qu'ils avoient ensemble & les ren-

dit ennemis. Peu aprés il rompit encore avec les Rois d'Arima & d'Omura & vint avec une puissante armée pour les combattre : Mais le Roy de Saxuma pour se vanger de sa trahison leur vint au secours. Nous verrons en son temps la fin de cette guerre.

XCI. *Le Prince de Bungo marque de fidelité.*

Pendant tous ces troubles le Prince de Bungo perdit sa Foy, & avec sa Foy presque le reste de ses Etats. Car en même temps que les trois Princes confederez luy enlevoient ses Royaumes, les principaux Seigneurs de sa Cour dont il attendoit du secours, luy declarerent qu'ils ne luy en donneroient point, s'il ne leur juroit selon la coûtume du païs par les Camis & les Fotoques, qu'il rendroit aux Bonzes leurs revenus, qu'il rétabliroit leurs Temples & y remettroit les Idoles & qu'il celebreroit les festes des Dieux du païs à la maniere accoûtumée.

Ces propositions étonnerent le Prince : car se voyant attaqué par de puissans ennemis au dehors & par ses propres Sujets au dedans, il ne sçavoit quelle resolution prendre. *Si j'accorde*, disoit-il, *ce qu'on me demande, je me fais autant d'ennemis que j'ay de Chrétiens dans mon Royaume, & j'offense le Roy mon Pere qui en est le protecteur : mais si je ne l'accorde pas, c'est fait de ma Couronne & de ma vie.* Les Seigneurs le pressant de faire réponse, & se croyant perdu s'il ne la faisoit pas telle qu'ils la desiroient, il jura à la maniere des idolâtres par les Camis & les Fotoques, qu'il leur donneroit toute la satisfaction qu'ils demandoient.

XCII. *Constance admirable du Roi François.*

Le Roy Dom François son pere ayant appris cette nouvelle, en conceut une telle douleur qu'il en tomba malade & en pensa mourir. Le Prince son fils & sa femme le vinrent visiter dans sa maladie : mais il leur défendit l'entrée de sa chambre ; de sorte qu'ils furent obligez de s'en retourner sans le voir. Ayant recouvré sa santé il dît en presence de quantité de Seigneurs & de Cavaliers, qu'il regarderoit comme son ennemi mortel celuy qui offenseroit les Chrétiens, & qu'il tiendroit fait à sa propre personne tout le mauvais traitement qu'on leur feroit. Cette declaration empescha les idolâtres d'executer les desseins qu'ils avoient déja formez contre eux.

Le Prince aprés ce lasche serment rendoit toûjours beaucoup d'honneur aux Peres ; mais il fuyoit tant qu'il pouvoit leur compagnie, soit pour la honte qu'il avoit d'avoir commis cette infidelité, soit pour la crainte d'irriter les Bonzes ses ennemis. Au contraire Dom François son Pere se voyant déchargé du Gouvernement ne songeoit plus qu'à l'affaire de son salut. Il se con-

fessoit & se communioit tous les huit jours avec une devotion admirable. Il faisoit deux Meditations chaque jour sur les mysteres de nostre Foi, principalement sur la mort & la Passion de nostre Sauveur, l'une le matin & l'autre le soir. Avant que de se retirer, il faisoit assembler ses gens dans la Chapelle de son Palais & il recitoit son chapelet avec eux à genoux devant l'Autel.

XCIII. *Il fait trois vœux.* Nous avons dit qu'aprés la défaite de son armée il fut obligé d'abandonner le Roïaume de Fiunga qu'il avoit choisi pour le lieu de sa retraite. Avant que de le quitter il fit trois vœux à Dieu. Le premier, de garder la chasteté conjugale. Le second, d'accomplir fidelement non seulement les commandemens de Dieu, mais encore les conseils que luy donneroient ses Confesseurs pour le salut & la perfection de son ame. Le troisiéme, de n'abandonner jamais la Foy qu'il avoit professée en recevant le Baptême, quand il s'agiroit de perdre la vie & ses Etats, & quand même tous les Chrétiens (ce qu'il tenoit impossible) quitteroient la Religion qu'il avoit embrassée, persuadé qu'il n'y avoit que celle-là qui fût veritable. Il fit ces trois vœux de son propre mouvement & sans en avoir rien communiqué à personne.

La nuit de Noël de l'année soixante & dix-neuf, il entendit trois Messes à genoux & communia à la derniere. Aprés la Communion il fut plus d'une heure prosterné devant l'Autel. Ayant achevé ses devotions, il dît au Pere Loüis Froëz son Confesseur qu'il n'avoit jamais en toute sa vie senti de consolations pareilles à celles que Dieu luy avoit communiquées, considerant la Nativité de nostre Sauveur.

XCIV. *Le Prince de Bungo puni de son infidelité.* Le Prince son fils ne goûtoit pas comme luy les veritez de nôtre Religion. La crainte du monde & le desir de conserver ses Etats le refroidissoit de plus en plus envers les Chrétiens. Mais Dieu qui punit ordinairement nos passions par les sujets mêmes qui les ont fait naistre, le dépoüilla d'une grande partie des biens qu'il craignoit de perdre en se faisant Chrétien. Car un des principaux Seigneurs de son Roïaume nommé Chicafiro se retira de la Cour sans prendre congé de luy, & luy fit redemander ses terres que le Roy son Pere avoit données à Chicacata: A faute de quoy il luy declaroit qu'il estoit resolu de se faire justice luy-même & de les recouvrer par force. Le Prince effrayé de ces menaces & apprehendant de plus grands troubles, fut obligé de le satisfaire en luy rendant ses terres, dont sa mere surnommée Jezabel & son

oncle Chicacata joüissoient. Ils devinrent ensuite si miserables, qu'à peine avoient-ils de quoy vivre, & Chicacata n'osa plus depuis paroistre à la Cour. Ce qui fait voir que Dieu tost ou tard se vange de ses ennemis & aneantit ceux qui ont osé s'élever contre luy.

Pendant ce temps mourut le bon Prince Dom Loüis Roy de Gotto, qui fut une perte considerable à la Chrétienté. Il laissa un fils qui portoit son nom & qui estoit Chrétien comme luy: Mais parce qu'il estoit trop jeune, son oncle qui estoit Payen & son Tuteur, prit le gouvernement du Royaume. Il se declara aussi-tost ennemi des Chrétiens & les persecuta de telle furie, qu'ils furent contraints pour la pluspart de se retirer à Nangazaqui: Mais il ne put jamais les exterminer, comme nous verrons en son lieu. XCV. *Mort du Roy de Gotto.*

Pour revenir au Roy Dom François, il avoit prié le Pere Alexandre Valignan lorsqu'il estoit à Arima de le venir trouver pour une affaire d'importance qui estoit le Baptême du Prince son fils, qui desiroit alors se rendre Chrétien. Mais les troubles dont nous avons parlé estant survenus il le contremanda; de sorte que le Pere ne put avoir entrée dās le Royaume qu'aprés que cet ôtage fut passé. Il arriva à Vosuqui le 14. de Septembre de l'an 1580. XCVI. *Le P. Alexandre Valignan visite le Roy & le Prince de Bungo.*

Il fut aussi-tost saluër le Rois François & ensuite le Prince son fils, qui avoit peine à luy parler aprés l'infidelité qu'il avoit commise: Mais le Pere sceut si bien entrer dans son esprit & gagna tellement son affection par ses manieres douces, honnestes & respectueuses, que le Prince en fut charmé & prenoit même conseil de luy dans les affaires de grande importance. Il luy fit aussi esperer qu'il se rendroit Chrétien aussi-tost qu'il auroit terminé les guerres qu'il avoit sur les bras. Pour luy donner des marques de la sincerité de ses paroles, il ratifia le don qu'on avoit fait aux Peres d'une place pour le College de Funay. Le Rois François fut ravi d'apprendre l'accüeil que le Prince son fils avoit fait au Pere, & la confiance qu'il prenoit en luy. Il assigna de sa part un lieu & un fonds pour bastir un Noviciat à Vosuqui. Ainsi l'on commença en même temps à bastir un Noviciat & un College. On mit dans l'un seize Novices, partie venus des Indes, partie du Japon: Dans l'autre seize Ecoliers à qui l'on enseignoit les sciences divines & humaines.

De ces deux Maisons, comme de deux Académies militaires, sortoient de braves soldats qui alloient faire la guerre aux De- XCVII. *Fondation d'un Colle-*

ge, d'un Noviciat & d'une residence.

mons & à l'idolâtrie. On ne peut dire le bien qu'ils firent en peu de temps. L'an 1580. ils baptiserent plus de cinq mille personnes à Funay & aux environs, & à Vosuqui plus de trente Gentilshommes de marque, sans comprendre le simple peuple dont on n'a pû tenir compte.

On fonda en même temps une residence en la ville de Nocen, où Dom Leon avoit fait bastir une Eglise, & on y comptoit jusqu'à trois mille cinq cens Chrétiens. Entre ceux qui receurent le Baptême cette année, fut un Bonze tres-sçavant qui avoit une riche bibliotheque où les autres Bonzes venoient étudier. S'il eût voulu la vendre il en eût tiré une somme fort considerable: Mais par un zele digne du plus desinteressé de tous les Chrétiens, il la brusla entierement, ne voulant pas laisser aux ennemis de la Foy des armes pour la combattre, & montrant par là qu'il avoit renoncé pour jamais à la superstition.

XCVIII. Possedé délivré par la vertu des Reliques.

Il arriva cette année une chose merveilleuse qui convertit quantité d'idolâtres. Le Roy de Bungo avoit un gendre nommé Quiotandono, lequel receut le Baptême à Nocen. Sa mere & deux de ses freres ennemis jurez de la Loy de Dieu l'ayant appris, luy en firent tant de reproches, qu'il se repentit de ce qu'il avoit fait: De maniere qu'il vivoit plûtost en idolâtre qu'en Chrétien. A quoy contribua beaucoup la Reyne Jezabel, dont il avoit épousé la fille. Ce Quiotandono avoit un beau-frere nommé Romain, qui estoit un homme fort sage & un tres-bon Chrétien. Il avoit aussi un frere qui avoit épousé la sœur de Romain. Pendant que Quiotandono estoit à la guerre, le Demon entra dans le corps de son frere & le defigura de telle sorte, qu'il avoit plûtost le visage d'une beste que celuy d'un homme. Il devint ensuite si furieux, que douze hommes ne pouvoient le tenir. Romain aprés avoir tenté toutes sortes de remedes, s'avisa de luy pendre au coû un reliquaire qu'il avoit. Aussi-tost qu'il l'eut mis, le possedé devint doux comme un agneau, sans qu'il fût plus besoin de le lier. Il crioit seulement, ou plûtost le Demon crioit par sa bouche qu'on luy ostast ce Reliquaire & qu'il sortiroit aussi tost. Romain luy demanda pourquoy il estoit entré dans le corps de cet homme? Il répondit que c'est parcequ'il n'avoit pas voulu se faire Chrétien. *Quel signe*, ajoûta Romain, *me donneras-tu de ton départ? Je luy rendray*, répond le Demon, *sa figure d'homme.*

Quelque temps aprés on luy osta ce Reliquaire, & aussi-tost son visage qui avoit la figure d'un chien, reprit celle d'homme.

Il retourna dans son bon sens & devint fort tranquille, mais si foible qu'il ne pouvoit se tenir sur ses pieds. Alors il demanda le Baptême, qu'il receut luy & sa mere. Quiotandono estant retourné de la guerre & ayant appris ce qui s'estoit passé, fut touché de douleur de son infidelité & en fit penitence. Sa femme l'imita & tous deux depuis ce temps-là vécurent d'une maniere tres-édifiante. Ils firent même baptiser leur fille unique avec plusieurs de leurs domestiques, ce qui fit enrager la furieuse Iezabel. Enfin pour donner des marques d'une veritable conversion, ils prierent Romain de se transporter dans leurs Etats & d'y faire abbatre tous les Temples d'Idoles qu'il y trouveroit. Puis ils firent bastir une belle Eglise dans leur Ville de Guiota. Voilà comme Dieu fait servir le Demon à ses desseins & tire le salut de ses élûs du plus implacable de leurs ennemis.

XCIX. *Le Roy François réprend les resnes du Gouvernement.*

Quoy que le Prince de Bungo apprît ces merveilles, & qu'il témoignast beaucoup d'amitié au Pere Valignan: Cependant il ne parloit point de se faire Chrétien: soit parce qu'il étoit engagé dans beaucoup de vices qu'il ne vouloit pas quitter: soit parce qu'il apprehendoit que le changement de Religion n'achevast la ruine de son Etat, fortement ébranlé par les guerres dont il estoit battu de toutes parts. Or parce qu'il craignoit plus les hommes que Dieu & que par une malheureuse politique il se ménageoit entre les Chrétiens & les idolâtres, il fut reduit à telle extrémité, que ne sçachant plus, comme on dit, de quel bois faire fléche, il se vit obligé de venir supplier son pere avec tous les Seigneurs du Royaume, de reprendre les resnes du Gouvernement.

Le bon Roy François eut bien de la peine à s'y resoudre & à quitter son repos pour rentrer dans les affaires: mais vaincu par les prieres de son fils & par celles des grands de la Cour & forcé même par la necessité, il consentit à leur desir moyennant deux conditions. La premiere, que le Prince son fils seroit Lieutenant General de ses armées, afin qu'il eût toute la gloire des victoires qu'il remporteroit. La seconde, que puisqu'ils le tiroient de sa solitude, ils suivroient ponctuellement ses ordres & ses conseils; à faute de quoy il les abandonneroit & s'en retourneroit dans sa retraite. Ils luy promirent qu'ils obeïroient en tout à ses volontez. Mais le Prince ne garda pas ses promesses: Car lorsqu'il fallut attaquer l'ennemi, craignant que son pere n'eût tout l'honneur du combat & qu'il ne passast pour un Prince sans conduite & sans valeur, il voulut tout faire de sa teste & ne sui-

voit que le conseil de quelques Seigneurs Payens, qui estoient en tout contraires à ceux du Roy son pere. Dom François irrité de la mauvaise conduite de son fils & prevoyant sa perte inévitable, se retira de l'armée & s'en retourna à Vosuqui. Ensuite le Prince fut défait par ses ennemis qui luy enleverent les Royaumes de Fingo, de Chicungo, de Chicugen & de Buygen que le Roy son pere avoit conquis: De sorte qu'il ne luy restoit plus que le Royaume de Bungo, encore fut-il en danger de le perdre: Car Chicacura fils de Chicafiro dont nous avons parlé, se revolta contre luy & attira à son parti les principaux Seigneurs de Bungo qui estoient mal contens du Prince.

Comme tout s'en alloit perdu, on eut recours une seconde fois au Roy François, lequel fut contraint de reprendre le Gouvernement. Il commença par chasser quatre Seigneurs, dont le mauvais conseil avoit reduit le Prince & son Etat au point où ils estoient. Puis ayant fait un petit corps d'armée, il livra bataille au rebelle Chicacura. Tous ses vassaux qui avoient quitté le Prince son fils, se rangerent aussi-tost de son parti: De sorte qu'il ne resta plus que huit cens hommes à Chicacura, lequel fut tué dans le combat & tous ses gens taillez en pieces. Trois de ses parens furent faits prisonniers, à qui il fit trancher la teste comme à des rebelles. Le Royaume estant en paix il retourna à sa solitude, & le Prince son fils profitant de ses disgraces, ne fit plus rien que par ses conseils. Il eut ensuite la consolation de voir son troisiéme fils recevoir le Baptême; qui fut nommé Dom Pantaleon & il convertit un fameux Bonze âgé de soixante & dix ans, qui estoit comme l'Archevêque de tout le païs.

C. *La Reyne de Fiunga est baptisée avec ses enfans.*

Il y a une valée prés de Funay de deux lieuës d'étenduë, habitée par huit mille hommes qui relevoient de quatre Seigneurs, dont il n'y en avoit qu'un qui fût Chrétien. Le Roy François écrivit aux trois autres, qu'il les prioit d'entendre six jours durant les sermons du Pere Cabral, & que s'ils ne goûtoient pas sa doctrine, il ne les presseroit plus de se faire Chrétiens. Une requeste si honneste & si modeste, les obligea de faire ce qu'il desiroit. Ils entendirent donc le Pere & au bout des six jours ils demanderent la Baptême avec tous leurs Sujets. Ce qui combla de joye le bon Prince.

En ce même temps de l'année 1580. la Reyne de Fiunga vint à Vosuqui avec son fils aîné. Aprés quelques conferences qu'elle eut avec les Peres, elle fut baptisée & son fils aussi. Pour son cadet il estoit Chrétien depuis quelque temps & de-

meuroit

meuroit au Seminaire d'Anzuquiama fondé par Nobunanga, comme nous dirons bien-tost. L'aîné fut nommé Dom Barthelemy & le cadet Dom Jerôme. On ne peut exprimer la joye qu'en receut le Roy François. Son exemple & son zele contribuoit beaucoup à toutes ces converſions.

CI. *Effet miraculeux du Baptême & de la Croix.*

Mais les miracles que Dieu faiſoit continuellement à la veuë des Infidelles en attiroit bien davantage. En un village nommé Nocha, cinq perſonnes qui avoient perdu la veuë depuis pluſieurs années, la recouvrerent au même temps qu'elles furent baptiſées. Un Lepreux à cinq lieuës de Funay, qui eſtoit accablé de pluſieurs autres maladies, ayant oüi quelques Chrétiens parler de la Loy de Dieu, deſiroit paſſionnément de recevoir le Baptême : Mais ſes infirmitez ne luy permettant pas d'aller à Funay, on luy conſeilla d'aller tous les matins prier Dieu devant une Croix qui eſtoit au cimetiere, & de demander la force d'aller à Funay où à Voſuqui pour y recevoir le Baptéme. Il fit ce qu'on luy avoit conſeillé, & au troiſiéme jour retournant du cimetiere, il ſe trouva auſſi ſain & auſſi net que ſi jamais il n'eût eſté malade.

CII. *Mort de Dom Antoine & protection de Dieu sur Dom Barthelemy.*

Ces merveilles & d'autres que je paſſe ſous ſilence augmentoient le nombre des Fidelles : mais ils firent en ce temps une perte qui leur fut bien ſenſible. Ce fut celle de Dom Antoine proche parent du Roy de Firando, lequel avoit eſté juſqu'alors l'appui de la Religion, le bouclier de la Foy, le Pere des Chrétiens & la terreur des idolâtres. Il mourut à Firando ſur la fin de l'an mil cinq cens quatre-vingt un. Un Religieux de la Compagnie l'aſſiſta à la mort & tous les Chrétiens ſe trouverent à ſes funerailles, qui furent celebrées avec tout l'appareil & toute la magnificence poſſible. Il n'y en avoit point qui ne le pleuraſt comme ſon pere & qui n'eût volontiers ſacrifié ſa vie pour conſerver celle de ce bon Prince.

L'Egliſe d'Omura ſe vit en même temps en danger de perdre Dom Barthelemy. Riogozy dont nous avons parlé cy devant, ayant conquis le Royaume de Chicungo & une partie de ceux de Fingo & de Figen, enflé de ſes victoires envoya dire à Dom Barthelemy & au Prince ſon fils aîné nommé Sanchés qu'il deſiroit leur parler. Pluſieurs de ſon conſeil furent d'avis qu'il ne devoit point l'aller trouver, de peur qu'il ne les tint priſonniers ou ne leur oſtaſt la vie pour s'emparer de leur Royaume. Mais le ſage & valeureux Prince conſiderant que s'il rompoit avec Riogozi, c'eſtoit fait de ſes Etats & qu'il ne cherchoit que l'occaſion de s'en rendre maiſtre ; aprés avoir recommandé ſon voyage à

Dieu & aux prieres des Chrétiens qui furent toûjours dans l'Eglise l'espace de vingt jours qu'il dura, il se mit en chemin & s'abandonna, luy & son fils à la divine Providence.

Dieu exauça les vœux des Chrétiens, car Riogozi contre toute esperance les receut avec beaucoup d'honneur & d'amitié, & traita d'un mariage de sa fille avec le Prince d'Omura qui fut conclu & consommé quelque temps aprés. Le traitement qu'il fit à un des principaux Seigneurs de Figen riche & idolâtre, fit bien voir que c'estoit Dieu qui avoit protegé le Roy Barthelemy: Car l'ayant appellé en même temps que luy, & ce Seigneur ayant differé son voyage sous des prétextes ménagez; mais en effet pour voir quel traitement on feroit au Roy d'Omura, voyant qu'il avoit esté tres-bien receu, se mit en chemin accompagné de plusieurs de ses parens & amis. Le perfide Riogozi leur fit d'abord un tres-bon accueïl; mais incontinent aprés il les fit tailler en pieces par cinq mille hommes qu'il avoit mis en embuscade, puis s'empara de leurs terres.

CIII. *Desordre arrivé à Nagansaqui.* Le P. Alexandre Valignan aprés avoir felicité le Roy Barthelemy sur son heureux voyage, s'en alla visiter la florissante Eglise de Nagansaqui Ville de son Roïaume. Estant là, il arriva un accident qui causa un grand desordre, quoy que Dieu depuis en ait tiré sa gloire. Un Portugais deux ou trois jours auparavant avoit tué un Japonnois homme d'honneur & de qualité. Son fils qui estoit Chrétien ayant rencontré sur le Port le meurtrier de son pere, se jette sur luy & luy ayant donné plusieurs coups de poignard, s'enfuit dans l'Eglise. Le Portugais tout blessé qu'il estoit le poursuivit jusqu'à l'entrée & luy porte quelques coups. L'un & l'autre mourut de ses playes aprés s'estre confessez & s'estre mutuellement pardonné. Au bruit de ce tumulte les Portugais d'une part qui estoient au Port accourent les armes à la main; de l'autre les parens & amis du jeune homme viennent fondre sur eux, & comme les Portugais estoient en plus petit nombre, ils se retirerent dans l'Eglise.

Le Pere Valignan en fit fermer les portes pour arrester la fureur des habitans, & comme ils menaçoient de les rompre si on ne les ouvroit, le Pere les alla trouver & leur parla avec tant de force qu'il les fit retirer. Le jour suivant il appella les principaux de la Ville & leur representa l'irreverence qu'on avoit commise en voulant forcer l'Eglise pour égorger ceux qui s'y estoient refugiez & le scandale qu'on avoit donné aux Payens. Il leur de-

c'ara qu'il alloit faire ruiner l'Eglise & que pour luy il ne vouloit plus demeurer avec eux, mais qu'il s'en alloit en un autre païs où il trouveroit des Chrétiens plus religieux & plus fidelles qu'eux. Il dit cela d'un air mêlé d'indignation & de douleur, pour leur faire sentir la grandeur de leur faute, & sur l'heure même il se retira, prenant le chemin d'Arima. Il laissa des Peres dans la Ville, ausquels il ordonna d'oster le tabernacle de l'Autel & de dépoüiller l'Eglise de tous ses ornemens.

Le lendemain les Chrétiens ayant sceu que le Pere Visiteur s'estoit retiré, & voyant l'Eglise en l'estat deplorable où elle estoit, touchez de douleur allerent se jetter aux pieds des Peres qui estoient restez, leur demandent pardon & s'offrent à faire telle penitence qu'il leur plairoit. Et parce que tout le desordre venoit des parens du jeune homme qui avoit esté tué, & qui avoient excité les habitans à tirer vengeance de sa mort, ils les chasserent tous de la Ville sans y laisser ni femmes ni enfans. Ils dépêcherent ensuite des Députez au Pere Visiteur pour le supplier de leur pardonner leur faute & de leur imposer telle penitence qu'il jugeroit convenable, le conjurant avec larmes de ne les pas priver plus long-temps de la participation des Sacremens. Le Pere leur répond que le cas estoit si énorme, qu'il ne pouvoit leur accorder ce qu'ils demandoient jusqu'à son retour. Il demeura quinze jours au lieu où il estoit, aprés lesquels il retourna à Nangaqui, & pour lever l'interdit d'une maniere plus solemnelle, il ordonna qu'on feroit une Procession generale, aprés laquelle il fit un discours sur le respect qu'on doit porter aux saints lieux & sur les immunitez de l'Eglise. Tous jurerent publiquement qu'ils les conserveroient desormais au peril même de leur vie. Le Pere ensuite dit une grande Messe pour benir l'Eglise qui avoit esté polluë par l'effusion du sang humain, & pour une entiere reconciliation, il pardonna à ceux qui avoient esté bannis & consentit qu'ils retournassent à la Ville. Ils vinrent en procession à l'Eglise. Les hommes avant que d'y entrer, firent tous la discipline jusqu'au sang, & aprés avoir demandé pardon du scandale qu'ils avoient donné, jurerent comme les autres de garder desormais inviolablement les immunitez de l'Eglise. C'est ainsi que Dieu tire le bien du mal & fait servir au salut de ses élûs les fautes mêmes qu'ils commettent.

Pendant que le Roy François & le Prince son fils estoient allez faire la guerre au Saxuman, le Pere Alexandre Valignan, selon CIV. *Voyage du P. Alexan-*

dre Valignan à Meaco. le devoir de sa charge, alla visiter l'Eglise de Meaco. Il partit de Vosuqui le premier jour de Mars l'an 1581. & mena avec soy le Pere Loüis Froez & le Pere Laurens Mexia. Les Corsaires le poursuivirent jusqu'à Sacay : Mais Dieu qui se vouloit servir de luy & de ses compagnons pour de grandes choses, les sauva de leurs mains par une espece de miracle. Il arriva à Sacay deux jours avant la semaine Sainte, de là il fut à Tacacuqui, où il fut receu par Justo Ucondono avec la joye qu'on peut imaginer. Il alla au devant de luy accompagné de sa Noblesse & du Pere Gregoire de Cespedes qui estoit alors dans la place. Le Pere Organtin y vint aussi de Meaco & ils celebrerent ensemble l'Office de la semaine Sainte avec toute la solemnité possible. On faisoit tous les jours un sermon de la Passion de nostre Seigneur, ou de l'institution du saint Sacrement. Plus de quinze mille Chrétiens s'y assemblerent des lieux d'alentour, qui tous se confesserent & communierent & plusieurs d'entr'eux signalerent leur devotion par des disciplines sanglantes.

Aprés les Festes de Pasques le Pere Valignan se transporta à Meaco pour y salüer Nobunanga & pour le remercier des faveurs continuelles qu'il répandoit sur les Chrétiens & sur les Peres qui preschoient dans son Royaume. Il avoit amené des Indes un valet More. Aussi-tost qu'il parut dans la Ville tout le monde courut pour le voir. Le Pere Organtin le presenta à Nobunanga, qui en fut surpris & ne pouvoit croire que cette couleur fût naturelle : Mais il se persuadoit qu'on l'avoit peint de la sorte, ce qui obligea le More de se dépoüiller jusqu'à la ceinture. Aprés l'avoir bien examiné il en demeura convaincu. Il receut le Pere tres-favorablement & luy assigna un jour pour entretenir le Pere Visiteur.

CV. *Il est tres-bien receu de Nobunanga.* Le jour estant venu le P. Alexandre fut au Palais avec le Pere Froez & le Pere Organtin. Nobunanga avec les trois Princes ses enfans le receut & luy donna des marques d'honneur & d'estime fort particulieres. Il luy fit plusieurs questions sur les Indes, & aprés qu'ils furent retournez chez eux il leur envoya dix canards sauvages, dont l'Ambassadeur du Roy de Bandou luy avoit fait present ce jour-là. Ce Prince estoit en possession de recevoir des presens de tout le monde & de n'en faire à personne : C'est pourquoy cette grace & cette distinction surprit toute la Cour.

CVI. *Carrousel magnifique.* Tous les Grands Seigneurs estoient alors à Meaco pour celebrer une feste intimée par Nobunanga en memoire de ses grands

exploits & pour faire voler sa renommée par tous les Royaumes du Japon. Il choisit une rase campagne, au milieu de laquelle il fit dresser un champ fermé de barrieres tres-bien travaillées. Comme il avoit le cœur grand & qu'il vouloit que tout se fist dans la derniere magnificence, il fit avertir tous ceux qui voudroient assister à ces jeux d'y paroistre avec le plus grand train & le plus riche équipage qu'il leur seroit possible, & que ceux qui ne pourroient pas faire de grandes dépenses, n'eussent pas à s'y trouver.

Comme tout le monde desiroit de plaire à ce Prince & luy faire honneur, les Seigneurs n'épargnerent rien pour paroistre avec éclat à ce Carrousel. Les moins considerables y dépenserent jusqu'à vingt mille ducats. Justo Ucondono y parut sept fois couvert luy & tout son train de sept livrées differentes. Xibatadono Lieutenant General des armées de Nobunanga arriva à Meaco la veille du Tournoy, suivi de dix mille hommes de cheval & de six mille mulets couverts de housses tres-riches. Les presens qu'il fit au Roy, tant en or qu'en ouvrages de grand prix, montoient jusqu'à cinquante mille ducats & il en dépensa autant pour son train & son équipage. Il s'y trouva un Seigneur qui estoit précedé & suivi de cinquante valets de pied, couverts du plus beau brocard de la Chine. Je croy que mon Lecteur ne trouvera pas mauvais, que pour contenter sa curiosité & pour délasser son esprit d'une lecture si serieuse, je luy represente un Carrousel du Japon, tel à peu prés que je l'ay trouvé dans mes memoires. Voicy comme la chose se passa.

Le jour estant venu & tout le monde estant assemblé, la marche commença par sept cens Cavaliers qui entrerent en lice, suivis chacun de leurs estaffiers couverts de leurs livrées. Leurs habillemens estoient d'un prix inestimable. Aprés eux marchoient les trois Princes fils de Nobunanga, qui se distinguoient par leur grand air & par la richesse de leurs vestes qui estoient d'une étoffe de soye dont le plein estoit brodé d'or & d'argent, tout semé de perles & tout brillant de pierreries. Les housses & les équipages des chevaux estoient de la même étoffe, enrichie de la même maniere. Ils estoient accompagnez d'un grand nombre de valets de pied.

Lorsqu'ils furent entrez, parut Nobunanga dont la marche fut annoncée par le fanfare des trompettes, & par une multitude innombrable d'Officiers & de Valets de pied qui marchoient

devant luy. Auſſi-toſt qu'on l'apperceut toute la campagne retentit d'acclamations de joye. Il ne falloit point le chercher, parce qu'il ſe faiſoit remarquer par ſon air de Prince, grand, noble & majeſtueux, & par le brillant éclat de ſes vétemens travaillez par les plus habiles brodeurs de la Chine & tout couverts de pierreries, ſur tout par une écharpe d'un prix infini. La houſſe, le poitral, la muſeliere, le fronteau de la teſte de ſon cheval n'eſtoient qu'or, argent & ouvrages d'orfévreries. Les reſnes eſtoient garnies de perles & de pierreries, auſſi-bien que les eſtriers qui eſtoient de fin or.

Comme il eſtoit grand & fort bel homme de cheval, il attiroit ſur luy les yeux de tout le monde. Son viſage eſtoit riant, ſans perdre neanmoins cet air de fierté qui marquoit ſon rang & ſon courage. Il eſtoit ſuivi de mille cavaliers de ſa maiſon tous brillans de couleurs & de livrées qui n'avoient jamais paru dans le Japon. Lorſqu'il fut entré dans la barriere, tous les gens du Tournoy ſe rangerent dans le poſte qui leur eſtoit marqué. Enſuite les Chevaliers coururent tantoſt deux à deux, tantoſt trois à trois: Chacun faiſoit de ſon mieux pour ſignaler ſon cœur & ſon adreſſe. Aprés eux les trois Princes entrerent en lice & ſe firent admirer de tout le monde par leur bonne grace, par le manege de leurs chevaux, par la rapidité de leurs courſes, ſur tout par leur adreſſe à tirer le dard & l'épée, & à faire tous les exercices militaires.

Nobunanga fut le dernier qui courut. Il eſtot monté ſur un cheval plein de feu & de mouvement. Il le promena d'abord puis le pouſſant de force, il étonna tous les ſpectateurs par ſa majeſté guerriere, & par ſon adreſſe à tirer l'épée & à jetter le dard qu'il pouſſa droit dans le but, ce que nul n'avoit fait juſqu'alors. C'eſt pourquoy il emporta le prix & fut applaudi par une acclamation generale de tous les aſſiſtans. Le Carrouſel dura juſqu'à quatre heures du ſoir & quoy qu'on fit eſtat de plus de cent trente mille perſonnes qui aſſiſterent à cette feſte, elle ſe paſſa neanmoins ſans trouble & ſans deſordre.

CVII. *Severité de Nobunanga.* Mais peu de jours aprés un accident tragique changea la joye de cette journée en larmes & en duëil: Car Nobunanga qui ne joüoit jamais qu'à coup ſeur, voyant toute la Nobleſſe du Japon aſſemblée à Meaco, voulut profiter de cette occaſion, & témoigna qu'il vouloit inveſtir un de ſes enfans du Royaume d'Ixe. Les Seigneurs du païs qui aimoient leur Roy ne receurent pas

cette propoſition comme il eſperoit : mais luy marquerent de la peine à y conſentir ; ce qui le mit en telle colere qu'il en fit prendre trente, & ſans autre forme de procés leur fit trancher la teſte. Il fit auſſi mourir ſept grands Seigneurs du Royaume de Xamaro & raſer leurs maiſons, ſur quelque ſoupçon qu'il eut qu'ils ne portoient pas ſes intereſts. Ces actions de ſeverité le faiſoient redouter de tout le monde, & parce qu'il favoriſoit les Chrétiens, perſonne n'oſoit les inquieter de peur d'encourir ſa diſgrace.

Le Pere Alexandre Valignan voyant ſon eſprit ſi bien diſpoſé envers les Prédicateurs de l'Evangile & ſi prompt à les obliger, aprés avoir long-temps recommandé ſon deſſein à Dieu, luy demanda ſi ſa Majeſté auroit pour agréable qu'il établît dans ſa ville Royale d'Anzuquiama un Seminaire ſemblable à celuy d'Arima, pour élever les enfans de ſa Nobleſſe dans l'étude des belles lettres & pour les former à la vertu. Il goûta fort cette propoſition & luy donna auſſi-toſt la plus belle place de la Ville pour l'y baſtir. Il voulut qu'on le commençaſt au plûtoſt & fournit à tous les frais qui eſtoient neceſſaires pour un ſi grand ouvrage. CVIII. *Seminaire d'Anzuquiama.*

Le Pere luy ayant marqué tous les ſentimens de reconnoiſſance que meritoit une grace ſi ſignalée, ſe tranſporta auſſi-toſt à Anzuquiama & commença le bâtiment, où il fit travailler avec tant de diligence, que Nobunanga retournant de Meaco le trouva fort avancé. Il en approuva le deſſein & voulut qu'il fût achevé au plûtoſt. Le Pere avant que de partir receut vingt-cinq jeunes enfans de qualité pour entrer dans le Seminaire auſſi-toſt qu'il ſeroit achevé & en nomma premier Superieur le Pere Organtin qu'il tira de Meaco, & envoya le Pere Froez en ſa place.

Ayant pourvû à tout ce qui eſtoit de ſa charge dans ces quartiers-là, il fut prendre congé de Nobunanga, lequel aprés luy avoir fait voir ſon Palais & ſa Citadelle, luy donna un *Beobus*, c'eſt une piece de tapiſſerie qui repreſentoit la ville d'Anzuquiama & ſes plus grandes beautez. Il luy promit auſſi qu'il feroit toutes les graces poſſibles aux Peres & qu'il tiendroit les Chrétiens ſous ſa protection. Le Pere l'ayant remercié de toutes ſes bontez & ſouhaité une longue & heureuſe vie, prit congé de luy & s'en alla à Bungo. Il conſola en paſſant Dom Paul Roy de Toſa qu'un de ſes voiſins avoit dépoüillé de ſon Royaume. Il vivoit auſſi content que s'il eût eſté Empereur de tout le Japon, car il préferoit le threſor de la Foy à toutes les couronnes de la terre.

CIX. *Le P. Organtin presche avec fruit dans Anzuquiama.*

Lorſque le Seminaire d'Anzuquiama fut achevé, on y logea la petite Nobleſſe & quelque temps aprés Nobunanga le vint viſiter. Il fut ravi de voir le fils du Roy de Fiunga qui joüoit excellemment d'un inſtrument de muſique. Il prit grand plaiſir à l'entendre & s'en retourna fort ſatisfait. Quant au Pere Organtin il preſchoit dans l'Egliſe avec tant de ſuccés, qu'il convertit & baptiſa le Roy & la Reyne de Bomi qui eſtoient à la Cour de Nobunanga, parce qu'il les avoit dépoüillez de leur Royaume. Ses enfans & tous ſes domeſtiques ſe diſpoſoient à faire le même: Mais le Roy eſtant mort incontinent aprés ſon Baptême: les Payens leur perſuaderent que c'eſtoit un chaſtiment de leurs Camis, ce qui les refroidit dans leur deſſein.

CX. *La vertu de chaſteté dure aux Payens.*

Le Prince fils aîné de Nobunanga s'entretenant un jour avec le Pere Organtin, luy dit qu'il ſe rendroit volontiers Chrétien, s'il pouvoit vivre dans la pureté de corps que demande la Loy Chrétienne; mais que cela luy paroiſſoit au deſſus de ſes forces & que pluſieurs trouvoient ce commandement de Dieu trop dur, pour des hommes qui avoient un ſi grand penchant au plaiſir. Le Pere luy répondit: *Seigneur, ſi l'obligation de vivre chaſtement eſtoit un reglement de la police humaine, les hommes pourroient l'adoucir, le changer & même le caſſer ſelon leur volonté: Mais parce que c'eſt Dieu ſouverain Monarque de l'Univers & le premier de tous les Legiſlateurs qui a fait cette ordonnance, il n'y a point de puiſſance ſur la terre qui en puiſſe diſpenſer. Comme il eſt infiniment ſage & juſte & qu'il connoiſt noſtre foibleſſe, il ne nous impoſe point de fardeau que nous ne puiſſions porter, ou il nous aide à le porter. C'eſt ce qu'il fait par le ſecours de ſa grace qui nous rend aisé ce qui ſemble impoſſible à la nature. Vous le voyez, Seigneur, dans tous ceux qui font profeſſion de la Religion Chrétienne dans le Japon, qui vivent dans une continence admirable, & ſi vous aviez fait un voyage en Europe, vous verriez une infinité de perſonnes qui font vœu de ne ſe marier jamais & qui vivent dans une auſſi grande pureté que s'ils eſtoient de purs eſprits; qui ne ſont point touchez des plaiſirs des ſens.* Ce diſcours étonna le Prince, mais il ne le perſuada pas qu'il pût devenir Ange en ſe rendant Chrétien.

CXI. *Martyre d'un jeune Japonnois.*

Un jeune Chrétien Japonnois montra cette année, que la grace de noſtre Seigneur peut faire mépriſer à un Chrétien, non ſeulement les plaiſirs du corps, mais encore ſa propre vie. Ce jeune homme l'an 1581. eſtant mal ſatisfait du maiſtre qu'il ſervoit & comme reduit au deſeſpoir, ſe jetta dans un vaiſſeau Portugais qui

qui retournoit aux Indes & prit terre au Royaume de Funda, qui est sous la domination des Mores. Le commerce qu'il eut avec ces Infidelles, corrompit ses mœurs & luy fit perdre la Foy pour embrasser la brutale Secte de Mahomet. Quelques Portugais qui demeuroient à Malaca, estant allez à Funda pour acheter du poivre, ce jeune homme qui avoit des remords de conscience insupportables, fut à leur vaisseau, leur declara qu'il estoit Chrétien & qu'il souffriroit plûtost mille morts, que de vivre plus long-temps dans la Religion de ces Infidelles.

Les Portugais le prirent dans leur bord, resolus de le mener à Malaca, & de-là le renvoyer au Japon : Mais les Caciques (c'est comme on nomme en ce païs-là les Ministres de la Loy de Mahomet) en firent leur plainte au Roy & demanderent que ce jeune homme leur fût rendu. Le Roy fit aussi-tost arrester trente Portugais qui trafiquoient dans ses terres & se saisit de quarante mille ducats de marchandises qu'ils avoient, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu le jeune homme. Il y eut beaucoup de contestations de part & d'autre, le Roy voulant estre obeï & les Portugais ne voulant pas le rendre. Le jeune Japonnois voyant le danger où estoient les Portugais à son occasion, leur dît qu'il estoit resolu de s'aller presenter au Roy, & qu'il esperoit que Dieu luy donneroit assez de force pour reparer sa faute, en mourant pour l'amour de Jesus-Christ. Lorsqu'il fut sorti du vaisseau, il fut aussi-tost saisi par les Infidelles & presenté au Roy qui estoit accompagné de ses Caciques & de plusieurs Officiers de Justice.

Il luy demanda d'abord pourquoy il avoit quitté la Loy de Mahomet. Le jeune homme répond qu'il estoit Chrétien & qu'il vouloit vivre & mourir dans la Religion Chrétienne. Les assistans aussi tost se jetterent sur luy & luy donnerent tant de coups de poing, qu'il avoit tout le visage en sang. Comme il protestoit toûjours qu'il estoit Chrétien & qu'il demandoit pardon à Dieu d'avoir chancelé dans sa Foy, ils le chargerent de coups de bâton; ce qu'il souffrit avec beaucoup de patience, ne se plaignant que d'avoir manqué de fidelité à Dieu. Enfin, voyant qu'il persistoit toûjours dans sa resolutiõ de mourir, ils le pendirent à un crochet de fer, qui le prenoit à la gorge. Le jeune homme fut long-temps dans ce cruel tourment & ne cessa jusqu'au dernier soupir de sa vie de dire son *Credo*, & de prononcer les saints noms de Jesus & de Marie. Les Portugais qui assisterent à sa mort ont fait recit de cette Histoire qui meritoit bien d'avoir place dans la nostre.

CXII. *Etat de la Religion dans le Japon.*

Avant que de quitter le Japon pour faire un voyage en Europe, il est bon de declarer en quel estat estoit l'Eglise de ce païs-là, l'an 1581. Le Pere Alexandre Valignan avoit divisé le Japon en trois parties pour la commodité du Gouvernement. La premiere & la principale est l'Isle où est située la noble ville de Meaco. Il y avoit trois maisons ou residences de Jesuites. Celle de Meaco, celle d'Anzuquiama & celle de Tacacuqui. Dans la residence de Meaco il y avoit deux Peres & deux Freres qui preschoient & celebroient les divins mysteres dans une tres-belle Eglise. Dans celle d'Anzuquiama il y avoit deux Peres & deux Freres. L'un des Peres avoit la charge de l'Eglise, de tous les Chrétiens & de tous les Neophytes. L'autre instruisoit les vingt-cinq jeunes Gentilshommes dans le Seminaire dont nous avons parlé, & leur enseignoit, outre le Catechisme, à lire & à écrire, en Latin, en Portugais & en Japonnois. Dans la residence de Tacacuqui dont Justo Ucondono estoit Gouverneur, il y avoit un Pere & un Frere. Il avoit fait bastir une belle Eglise avec une maison pour les Peres, & leur fournissoit tout ce qui estoit necessaire pour leur subsistance. A trois lieuës de là estoit l'Eglise de Vocayama, celle du Fort d'Imori & celle de l'Isle de Sanga qui dépendoit de cette residence. A deux lieuës de Sanga Dom Simon Tangando Seigneur de Jao avoit huit cens de ses Sujets qui estoient Chrétiens. Il y en avoit un tres-grand nombre dans le Royaume d'Amanguci: Mais il n'y avoit point d'Eglise, parce que le Roy n'avoit point permis qu'on y en bastît.

La seconde partie du Japon est celle qu'on appelle Ximo. C'est-là que les Chrétiens avoient le plus d'Eglises & la Compagnie plus de maisons. Il y avoit dans la ville de Funay, qui est la capitale du Royaume de Bungo, un College & une Université, où l'on prenoit les degrés de Maistre és Arts & de Docteur en Theologie & en la langue du Japon. Il y avoit vingt Jesuites dans ce College. Leur Noviciat estoit à Vosuqui où le Roy François faisoit sa demeure. Au Val de Ju à 7. lieuës de Funay & à la ville de Nocen il y avoit deux maisons ou residences. Et c'est de ces quatre maisons que sortoient tous les ouvriers Evangeliques qui alloient travailler à la vigne du Seigneur. Les mêmes Peres avoient une Maison dans Facata Ville du Royaume de Chicuien, qui appartenoit au Roy de Bungo. Mais Aquizuqui s'en estant rendu le maistre, il détruisit l'une & l'autre. Le Royaume de Chicungo qui touche celuy de Chicuien n'avoit qu'une Eglise, dont

un vertueux Chrétien avoit soin depuis que Riozogi l'avoit conquis, parce qu'il ne permettoit pas aux Peres Jesuites d'y entrer. Dans le Royaume de Fingo que Riozogi & Aquizuqui avoient partagé ensemble, il y avoit deux Maisons de la Compagnie: L'une dans la ville d'Amacusa, l'autre dans le Fort de Fundo: Ces deux residences avoient soin de plus de vingt Eglises basties dans le païs. Pour l'Isle de Xequi qui joint celle d'Amacusa, elle avoit une Eglise composée de plus de cinq mille Chrétiens, qui estoient gouvernez par un des habitans, parce que le Seigneur du païs ne vouloit pas que les Peres Jesuites y eussent une residence, quoy qu'il leur permît de les visiter. Ils y alloient de l'Isle d'Amacusa & ceux de Xequi s'assembloient dans l'Eglise d'Amacusa les festes les plus solemnelles de l'année.

Au Royaume de Gotto il n'y avoit ni Eglises pour les Chrétiens, ni maisons pour les Peres depuis la mort de Dom Loüis: Parce que l'oncle & le Tuteur du jeune Prince estoit un des grãds ennemis qu'eût la Religion Chrétienne, comme nous avons dit. Quoy que le Roy de Firando fût Payen comme luy; cependant il permettoit que deux Peres & deux Religieux qui n'estoient pas encore Prestres y fissent leur residence, d'où ils assistoient spirituellement Dom Jean son oncle & Dom Antoine son fils.

Pour les Royaumes d'Omura & d'Arima c'estoient les lieux aprés celuy de Bungo, où la Religion fleurissoit le plus. Les Peres avoient trois maisons dans le Royaume d'Omura, où regnoit Dom Barthelemy. La premiere dans la Ville d'Omura. La seconde au port de Nangazaqui. La troisiéme en la ville de Curi. De ces trois residences on visitoit plus de quarante Eglises & plus de cinquante mille Chrétiens qui estoient dans le Royaume. Celuy d'Arima où regnoit Dom Protais avoit aussi trois residences. La premiere estoit dans la même ville d'Arima où demeuroient cinq ou six Jesuites. Deux desquels avoient soin du Semainaire où l'on élevoit vingt enfans de qualité, entre lesquels estoit le fils du Roy de Fiunga cousin germain du Roy d'Arima. Les autres estoient tous enfans des principaux Seigneurs du Royaume. La seconde estoit dans la ville d'Arie qui est plus grande que celle d'Arima, & la troisiéme au port de Cochinozu fort celebre pour son commerce.

Au Royaume de Saxuma où saint François Xavier descendit arrivant au Japon, il y avoit quelques Chrétiens que les Peres visitoient de temps en temps: mais ils n'y avoient point de demeure

Iii ij

fixe, parce que les Bonzes les en avoient chassez par autorité du Roy. On comptoit plus de cent trente mille Chrétiens dans les Royaumes de Ximo.

La troisiéme partie du Japon ne contient que quatre Royaumes, & il n'y avoit que le Roy de Tosa qui fût Chrétien. Ainsi le Pere Alexandre Valignan ayant achevé sa visite & se disposant à retourner aux Indes, laissa cent cinquante mille Chrétiens dans le Japon, deux cens Eglises, & cinquante-neuf Religieux de la Compagnie qui en avoient soin, sans compter grand nombre de jeunes Japonnois habiles & vertueux dont ils se servoient pour instruire les Neophytes.

Avant que de partir, il assembla les Peres à Nangazaqui l'an 81. & créa le Pere Melchior de Mora Provincial & Superieur de tous les Religieux qui estoient alors dans le Japon, & peu aprés s'embarqua pour les Indes, comme nous dirons au livre suivant.





HISTOIRE DE L'EGLISE DU JAPON.

LIVRE SEPTIÉME.

ARGUMENT.

TRois Rois du Japon envoyent des Ambassadeurs au Pape pour luy rendre obeïssance en leur nom. Ils s'embarquent à Nangasaqui & sont en danger de perir par la tempeste. Ils arrivent à Goa & de là à Lisbonne, aprés s'estre arrestez à l'Isle Sainte Helene dont on fait la description. Leur entrée à Lisbonne. Ils sont receus à Ebora par l'Archevesque & arrivent à Madrid, où le Roy d'Espagne leur fait des honneurs extraordinaires. Ils passent en Italie & arrivent à Rome, où ils font leur entrée & sont conduits à l'audience du Pape. Les lettres des trois Rois du Japon sont leuës publiquement dans le Consistoire La harangue du Pere Gaspar Gonzalez prononcée dans le Consistoire

au nom des Rois & des Ambassadeurs. La réponse de sieur Antoine Bocapaduli au nom du Pape aux Ambassadeurs. Les bonneurs qui leur furent rendus à Rome. Mort du Pape Gregoire XIII. Sixte V. luy succede & témoigne beaucoup d'amitié aux Seigneurs Japonnois. Ils prennent congé du Pape, & vont à Venise. La Seigneurie les reçoit avec de grandes magnificences. Ils passent par Mantouë & Milan & s'embarquent à Genes. Estant arrivez à Madrid ils vont prendre congé du Roy d'Espagne, puis se rendent à Lisbonne, d'où ils partent pour les Indes. Ils arrivent à Goa & de là au Japon. Les fruits que les Ambassadeurs remporterent de ce voyage.

I. *Trois Rois du Japon envoyent des Ambassadeurs au Pape pour luy rendre obeïssance, en leur nom.*



'AMBASSADE que trois Rois du Japon ont envoyée au Vicaire du Fils de Dieu le Pape Gregoire XIII. est si noble & si considerable, qu'elle merite bien que nous lui donnions place en nôtre Histoire & que nous quittions le Japon pour l'accompagner jusqu'à Rome.

Dom François Roy de Bungo, Dom Protais Roy d'Arima & Dom Barthelemy Roy d'Omura, ayant sceu que le Pere Alexandre Valignan s'en retournoit en Europe & devoit aller jusqu'à Rome pour rendre compte au Pere General de la Compagnie de JESUS de sa Charge de Visiteur qu'il avoit exercée dans le Japon, resolurent entr'eux d'envoyer quelques Seigneurs de leur famille pour rendre obeïssance au Pape Gregoire XIII. chef de l'Eglise universelle & pour luy baiser les pieds en leur nom. Le Pere Alexandre approuva fort leur dessein & jugea qu'il produiroit deux bons effets. L'un que les Princes de l'Europe & les Peres de la Compagnie connoistroient l'esprit, le naturel & la valeur des habitans du Japon & verroient qu'on n'avoit pas travaillé inutilement à cultiver cette terre abandonnée depuis tant de siecles. L'autre, que ces Princes retournant à leur païs feroient recit, comme témoins oculaires, de la magnificence de l'Eglise Romaine, de la puissance & de la majesté des Souverains de l'Europe & de l'étenduë des païs qui estoient soûmis à l'Empire de JESUS-CHRIST.

Ce témoignage estoit d'autant plus necessaire, que les Japonnois ne pouvoient se persuader qu'il y eût païs au monde comparable au leur, ni nation qui les égalast en esprit, en valeur, en adresse & en courage. D'ailleurs, quoy que leur pûssent dire les Peres des merveilles de l'Europe, ils ne pouvoient croire qu'ils eussent voulu quitter un païs si delicieux & renoncer à tant de biens & à tant de plaisirs dont ils pouvoient joüir licitement, pour venir au bout du monde mener une vie si pauvre & si miserable. C'est pourquoi ce voïage lui parut necessaire pour leur ôter cette vaine estime qu'ils avoient d'eux-mêmes & pour donner créance aux Prédicateurs de l'Evangile. Le Roy François envoya Dom Mancio Isto son neveu fils du Roy de Fiunga. C'estoit un jeune Prince âgé de quinze à seize ans, mais sage & judicieux au dessûs de son âge. Le Roy d'Arima & le Roy d'Omura firent choix de Dom Michel Cingina qui estoit neveu de l'un & cousin germain de l'autre. Il estoit de même âge que le premier & portoit sur son visage un caractere de grandeur qui faisoit connoistre qu'il estoit Prince. C'estoient-là les deux chefs de l'Ambassade. On leur donna pour seconds Dom Julien Nacaura & Dom Martin Fara tous deux jeunes Seigneurs de grande qualité, de même âge que les autres.

Ils n'eurent pas de peine à se resoudre à ce voyage ; mais comme ils estoient enfans uniques, leurs meres qui estoient veuves ne pouvoient consentir à cette separation & à une navigation si longue & si dangereuse, dont nul Japonnois n'avoit encore eû l'experience. Cependant les jeunes Seigneurs qui avoient un desir extréme de voir le Pape & les Chrétiens de l'Europe firent tant par leurs prieres, qu'elles y consentirent enfin. Le jour du depart estant venu, lorsqu'il fallut leur dire adieu elles verserent tant de larmes & furent saisies d'une douleur si violente, qu'une d'entr'elles tomba malade & fut en danger de mourir. Ce qui les consola, fut la promesse que leur fit le Pere Alexandre de ne les point abandonner & de les ramener luy-même au Japon. Il prit un Pere & un Frere pour avoir soin d'eux dans tout leur voyage & il ne jugea pas à propos qu'ils eussent un grand train comme ont les Seigneurs du Japon à cause de la longueur du chemin, sujet à une infinité d'accidens sur mer & sur terre & pour la rencontre des Corsaires & des Princes Infidelles qui eussent pû les arrester, s'ils les eussent veus marcher avec un grand équipage. Il leur permit seulement de prendre quelques Pages à leur suite.

II. *Ils s'embarquent à Nangasaqui & sont en danger de perir par la tempeste.*

Ils s'embarquerent à Nangasaqui sur le vaisseau d'Ignace Lima Gentilhomme fort affectionné aux Peres qui leur ceda sa propre chambre. Ils firent voile le 22. Fevrier l'an 1582. Ils eurent d'abord un vent fort favorable : Mais aprés quelques journées il devint si fort, qu'on fut obligé de plier toutes les voiles. La mer grossissant de plus en plus, la tourmente devint si furieuse que le Pilote n'estoit plus maistre du vaisseau.

Il est plus aisé de comprendre que d'expliquer la douleur que ressentit alors le Pere Valignan, de voir perir quatre jeunes Seigneurs dans les mers du Japon, avec tous les presens qu'ils portoient en Europe. Il se representoit l'affliction inconsolable de leurs pauvres meres, la desolation des Chrétiens, l'avantage que tireroient les Bonzes de cet accident, & le bruit qu'ils répandroient par tout, que leurs Dieux auroient abîmé ces Princes deserteurs de la Religion de leurs Peres. Mais ce qui le touchoit le plus c'estoit la veuë de ces jeunes enfans, qui ne s'estant jamais trouvez dans de semblables dangers, & ne pouvant se tenir sur pied pour la violence des flots qui renversoient tout le monde, se tenoient couchez sur le tillac en attendant la mort qu'ils croyoient inévitable. Tantost il les consoloit par l'esperance d'une meilleure vie que celle qu'ils alloient perdre : Tantost il les encourageoit à mettre leur confiance en Dieu qui pouvoit les delivrer de ce danger & les exhortoit à se mettre en prieres. Dieu les exauça, car aprés six jours de tourmente le vent changea tout à coup, la mer s'appaisa & le calme revint. De sorte que dix-sept jours aprés leur départ du Japon ils arriverent à Macao Isle du Royaume de la Chine, qui étoit alors sous la puissance des Portugais & qui fut reprise l'an 1668. par l'Empereur de la Chine. L'Evêque, le Gouverneur & tous les habitans de la Ville les receurent au bruit des trompettes & des canons. Ils logerent dans la maison des Peres Jesuites & demeurerent là neuf mois en attendant que les vaisseaux partissent pour les Indes, ce qu'ils ne font qu'une fois l'année. Pendant ce temps là les Peres leur enseignoient le latin & à écrire en nostre maniere, ce qu'ils continuerent à leur apprendre pendant tout le voyage.

III. *Leur voyage de Macao jusqu'à Malaca & les dangers qu'ils coururent.*

Lorsqu'il fallut remonter sur mer pour aller à Malaca, on leur presenta trois navires, dont les Capitaines avoient grand desir de conduire les Ambassadeurs. Celuy d'Ignace Lima qui les avoit portez du Japon à Macao estoit assez bon & ils estoient fort satisfaits des soins & des honnestetez du Capitaine. Mais il y en avoit

avoit un autre beaucoup plus grand & plus fort qui leur estoit offert, & il y avoit des chambres & plus commodes & en plus grand nombre que celuy de Lima. Le P. Valignan qui ne regardoit que la seureté des jeunes Seigneurs qu'il conduisoit, se sentoit porté à monter celuy-cy, quoy qu'il eût beaucoup de peine à quitter le Capitaine Lima,& tout le monde estoit d'avis qu'il ne falloit pas balancer sur ce choix: Mais comme il n'entreprenoit aucune affaire d'importance sans l'avoir bien recommandée à Dieu,aprés avoir fait sa priere il dît, contre l'attente de tout le monde & contre sa propre inclination, qu'il ne vouloit point s'embarquer dans le grand bastiment, mais qu'il continuëroit sa route dans celuy qui les avoit portez du Japon à Macao. L'évenement fit voir que c'est Dieu qui l'avoit déterminé à faire ce choix. Pour consoler le Capitaine du grand vaisseau il mit deux Peres de sa Compagnie dans son bord.

Ils partirent donc de Macao le dernier jour de Decembre de l'an 82. avec un vent favorable; mais s'estant renforcé,le bastiment de Lima qui estoit petit & fort chargé, n'ayant pas besoin de gros vent fut obligé de faire petites voiles. Les deux autres qui suivoient & qui estoient plus pesans, profitant du vent qu'ils avoient en pouppe cingloient à toutes voiles & gagnerent le devant, ce qui fut cause de leur perte; De sorte qu'on peut dire de ces voyages de mer, ce que saint Paul dit de celuy du Ciel, que le succés ne dépend pas tout-à-fait de celuy qui veut, ni de celuy qui court, mais de la misericorde de Dieu.

En effet un coup de vent renversa la barque de l'un où il y avoit seize mariniers qui perirent, & si l'on n'eût coupé promptement le cable qui la tenoit liée au navire tout couroit fortune de se perdre : mais il n'évita son malheur que pour un temps; car approchant de Malaca,il donna contre un écuëil caché sous l'eau, où il fit naufrage. Les Marchandises qui montoient à la valeur de six cens mille écus perirent, partie dans la mer, partie tomberent entre les mains des barbares. Pour les hommes qui estoient dedans ils se sauverent presque tous parce qu'ils n'estoient pas loin du rivage. Les deux Peres Jesuites gagnerent la terre comme les autres: mais un d'eux que les travaux du voyage & de la tempeste avoit fort épuisé, mourut en entrant dans Malaca.

Cependant le vaisseau des Ambassadeurs qui estoit resté derriere, estoit si mal mené par la fureur des vents,que le Capitaine

ne voyant plus de remede se vint confesser au Pere Valignan & lui dit qu'il n'y avoit plus que Dieu qui les pût sauver. Tout le monde alors se mit en prieres, le Pere & les jeunes Seigneurs se recommãderent à Dieu & le conjurerent de les delivrer du danger où ils estoient, puisqu'ils n'avoient entrepris ce voyage que pour la gloire de son saint Nom & pour l'établissement de son Eglise. Il exauça leurs prieres, car peu d'heures aprés le vent tomba tout à coup & un autre se leva qui les remit dans la route ; De sorte que dans peu de jours ils découvrirent la terre. Ils virent en allant quantité de bois & de marchandises qui flottoient sur l'eau, ce qui leur fit connoistre que quelque bastiment avoit fait naufrage.

Lorsqu'ils se croyoient hors de danger, ils entrerent dans un autre encore plus grand. Il y a un détroit entre Malaca & l'Isle de Sumatra que nous appellons en France le détroit de Singapur, qui est le passage le plus dangereux de toutes les mers de l'Orient : Car outre qu'il n'a pas un jet de pierre de large, il est plein de bancs & d'écüeils cachez sous la mer, & les courans y estant rapides, pour peu qu'on s'écarte du droit fil de l'eau on donne contre les rochers, où l'on échouë dans les bancs de sables : De là vient qu'on n'oseroit y passer que lorsque la mer est haute. Et parce que les Pilotes ne prennent pas toûjours leurs mesures, il arrive souvent que les vaisseaux y font naufrage. Celuy des Ambassadeurs courut cette fortune ; car n'ayant point assez d'eau, il donna dans les sables & sur le roc, où il fut arresté. Ce fut alors une consternation generale des passagers : Et ce qui l'augmenta fut la veuë du grand navire dont nous avons parlé, qui estoit là dans les sables brisé & mis en pieces. Aprés s'estre recommandez à Dieu, ils planterent des pieux sur le roc & avec une vis leverent le vaisseau, en attendant que le flot remontast pour les faire nager. Dieu enfin les delivra encore de ce danger & ils arriverent à Malaca sur la fin de Janvier de l'an 83.

IV. *Ils arrivent à Goa.* Ils n'y arresterent que quatre jours pour ne pas perdre le temps propre pour la navigation. Le voyage de Malaca jusqu'à Goa n'est que d'un mois, c'est pour cela qu'on ne fait pas grandes provisions de bouche pour l'équipage. Mais il survint un si grand calme, qu'ils furent plusieurs jours sans pouvoir naviger : Et comme les chaleurs estoient extrémes, plusieurs des passagers tomberent malades, entr'autres Dom Mancio & le Pere Mesquira qui estoit le Précepteur & l'interprete des Ambassadeurs. Dom Mancio fut attaqué d'une fiévre violente accompagnée d'un devoyement qui

mit tout le monde dans une grande frayeur de le perdre. Le Pere fut aussi travaillé pendant un mois & demy d'une fiévre maligne : Et ce qui mit tout en desordre, c'est que l'eau douce vint à manquer, ce qui obligea le Gouverneur de prendre la clef de la cave comme on fait en semblables rencontres,& de n'en distribuer à chacun qu'une fort petite mesure. La bonace continuant & la soif s'augmentant plusieurs se resolurent à boire de l'eau de la mer, qui bien loin de les desalterer augmentoit leur soif, les enfloit & en fit mourir plusieurs.

Dans cette extrémité il fallut avoir recours à Dieu, lequel fit lever un petit vent à la faveur duquel ils arriverent vis-à-vis de l'Isle de Ceylan où ils pouvoient faire aiguade:. Mais craignant de perdre ce peu de vent que Dieu leur avoit donné,ils poursuivirent leur route & coururent sur le même air de vent pour arriver à Cochim,ou à Coulan distant de hix huit lieuës de Cochin. Ces deux ports estoient alors aux Portugais & sont maintenant aux Hollandois. Le vent se rafraichissant,& le navire estant emporté par le courant de la mer un peu vers le Septentrion,ils se trouverent à la coste de la Pescherie vers Travancor sans encore s'en appercevoir & il estoit aisé de se tromper, parce que ces lieux sont presque à la même hauteur. Comme ils avançoient toûjours, ils se virent proche des rochers de Colai celebres par les naufrages qui s'y font. Ce fut alors qu'ils se crurent perdus ; car ils ne pouvoient reculer à cause de la violence des vents qu'ils avoient en pouppe : Ils ne pouvoient aussi avancer sans donner contre les écüeils. Ayant jetté la sonde ils trouverent qu'ils n'avoient que quarante brassées d'eau, ce qui les fit trembler, & à mesure qu'ils avançoient, ils trouvoient toûjours que l'eau diminuoit.

Enfin ils s'apperceurent qu'ils estoient à la coste de la Pescherie prés de Tricandur, ce qui les consola un peu. Le Pere Valignan pria le Pilote de jetter l'ancre voyant le danger où ils estoient : mais celuy-cy refusoit de le faire, disant que l'ancrage ne valoit rien,& que le fond n'estoit que des rochers si aigus, qu'il n'y avoit point de cable quelque gros qu'il fût qu'ils ne coupassent: *Mais que ferez-vous ?* repliquoit le Pere, *car vous ne pouvez, dites vous, vous mettre au large,ni avancer sans nous perdre.* Enfin par ordre du Capitaine il moüilla en cet endroit. Aussi-tost le Pere Valignan envoya à Tricandur éloignée de cinq ou six lieuës, donner avis aux Peres de la Compagnie qui y demeuroient de leur arrivée. Ils vinrent aussi-tost avec quantité d'eau douce & de rafraîchisse-

mens qui rendirent pour ainsi parler la vie à tout l'équipage. Ensuite le Pere jugea à propos de faire descendre les Ambassadeurs dans une barque & de les mettre à terre, tant pour les delasser des incommoditez du voyage, que pour y celebrer la Feste de Pasque, car ils estoient dans la semaine Sainte. La nuit suivante les cables du navire qui estoit sur le fer se rompirent, & il alloit donner contre les écüeils, s'ils n'eussent eû un ancre de reste qu'ils jetterent aussi-tost, ce qui le sauva du naufrage.

Les festes estant passées le Pere Valignan fut d'avis de s'arrester un peu à la residence de Tutucorin & de mener les Ambassadeurs par terre jusqu'à Cochin. Deux Peres remonterent sur le vaisseau qui se mit au large le vent estant changé & prit aussi-tost la route de Cochin. Il n'y a dans ces costes, ni chevaux, ni mulets, ni commoditez aucunes pour faire voyage. Les habitans se servent de petites litieres de la longueur d'un homme que quatre Indiens portent sur leurs épaules. Au reste ils marchent d'un si bon pas, qu'ils font avec cette charge huit & dix lieuës par jour. Les Ambassadeurs prirent cette voiture & arriverent à Coulan où ils passerent une nuit dans la maisõ des Peres de la Compagnie. Le jour suivant ils se remirent sur mer pour aller à Cochin distant environ de trente lieuës de Coulan, & y arriverent au mois d'Avril de l'an 83. Le navire y aborda presque en même temps, & ils furent obligez d'hyverner là six mois en attendant le Printemps qui commence au mois de Septembre. Aussi tost qu'il fut venu ils firent voile de Cochin & arriverent en vingt jours à Goa.

Dom François Mascaregnas Vice-Roy des Indes les receut avec tout l'honneur & la magnificence possible. Il les embrassa tous tendrement & leur mit à chacun une chaîne d'or au coû où il y avoit un riche Reliquaire. L'Archevêque de Goa & toute la Ville, mais principalement les Peres du College leur marquerent leur joye & les firent salüer par leurs écoliers, ce qui donna beaucoup de satisfaction à ces jeunes Seigneurs. Ils furent un mois dans le College en attendant qu'un vaisseau partît pour Lisbonne. Pendant ce temps le Pere Alexandre Valignan perdit l'esperance qu'il avoit eüë de mener les Ambassadeurs à Rome, de les presenter au Pape & d'informer le Pere General Aquaviva de l'état du Royaume du Japon. Car il receut lettre du même Pere General, par lesquelles il luy estoit ordonné de demeurer aux Indes & d'y exercer la Charge de Provincial. Il obeït aussitost & donna tous ses memoires au Pere Jacques Mesquita, qui

estoit venu du Japon avec luy, & au Pere Nugno Rodriguez qui les devoit conduire à Rome. Les jeunes Seigneurs sentirent extrémement la separation de leur bon Pere, mais ils recouvrerent en l'autre ce qu'ils avoient perdu & se consolerent bien-tost de son absence.

V. *Leur voyage de Goa jusqu'à Lisbonne.*

Il y avoit déja deux ans que les Ambassadeurs estoient partis du Japon, lorsqu'ils s'embarquerent pour Lisbonne. Dom François Mascaregnas leur donna trois mille écus pour faire leur voyage, & de cinq bastimens qui devoient retourner en Europe, il choisit le plus grand & le plus fort nommé saint Jacques pour les porter. Il employa aussi deux mille ducats à leur bastir deux grandes & belles chambres, où il voulut qu'ils fussent logez. Ils partirent le 20. jour de Fevrier de l'an 84.

La navigation fut la plus heureuse qu'ils eussent pû desirer, ayant toûjours eû beau temps & bon vent. Ils passerent la Ligne le neuviéme de Mars sans aucune tempeste, ce qui est fort rare en ces mers. Et pour marque que ce n'estoit ni la saison, ni la disposition de l'air qui rendoit la mer si paisible & les vents si favorables, c'est que les quatre navires qui avoient pris le devant & tenu la même route, furent tres-mal menez des vents & des tempestes. Ayant passé la Ligne le vent cessa tout à coup & furent arrestez quinze jours sans pouvoir avancer. Or outre l'incommodité de la chaleur qui estoit extrême, ils apprehendoient que la saison estant passée ils ne fussent obligez d'hyverner dans le Mosambic.

Lorsqu'ils estoient en cette peine, le vent que les Mariniers appellent General, se leva subitement & les fit regagner en peu de jours le temps qu'ils avoient perdu pendant le calme. Le dixiéme d'Avril ils passerent la terre de Natal païs d'Affrique, habitée par les Cafres & qui est redoutée des voyageurs pour les tempestes qui regnent sur ces mers. Le dixiéme de May ils doublerent le Cap de bonne Esperance, & à la faveur du vent ils arriverent heureusement à l'Isle sainte Helene, où ils descendirent pour prendre des rafraichissemens.

VI. *Description de l'Isle Sainte Helene.*

Cette Isle est un miracle de la nature. Elle a treize lieuës de tour, selon Monsieur Baudran, quoy que les autres ne luy en donnent que sept, & plusieurs trois seulement. Cependant elle est au milieu du grãd Ocean d'Ethiopie qui est d'une profõdeur infinie & cette Isle s'éleve du fond de la mer comme un vaisseau flotant, ou plûtost comme une petite maison que Dieu a élevée au milieu de ses

eaux sur des fondemens si fermes & si profonds, que ni la rapidité des courans, ni l'effort des tempestes, ni l'impetuosité des vents, ni les chocqs furieux des flots qui la battent de toutes parts l'ayent jamais pû ébranler. Dieu l'a bastie dans ces vastes étenduës de mers pour y servir de retraite, & pour ainsi dire d'hostellerie à tous les vaisseaux qui viennent des Indes, qui ne manquent point d'y moüiller pour s'y reposer & s'y rafraichir.

Elle est située à 350. lieuës du Cap de Bonne Esperance, à 510. lieuës du Bresil, qui est la terre ferme la plus proche, au seiziéme degré de latitude Meridionale. Elle fut découverte par un Portugais l'an 1502. le jour de Sainte Helene, c'est pour cela qu'elle en porte le nom. Elle est toute environnée de grands rochers qui s'élevent au dessus de l'eau & qui luy servent comme de rampart contre la violence des vents. On trouve au dedans de grandes montagnes & de belles vallées : entr'autres quatre qui sont arrosées de quatre fleuves qui se vont décharger du costé du Septentrion dans la mer.

L'air en est fort sain & fort temperé, de maniere que les malades qu'on y décharge y recouvrent aussi-tost la santé. Elle a un port grand, commode & fermé de rochers, où abordent tous les voyageurs. Le fonds de l'Isle est sec & aride : mais il y pleut chaque jour & le Soleil succedant à la pluye, la rend extrémement fertile. Outre qu'elle a quantité de fontaines d'eau douce au milieu de cette mer salée & plusieurs ruisseaux qui tombent des montagnes, comme des cascades dont l'eau est excellente.

Il y a des forests d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de figuiers & autres fruits excellens. On n'y rencontre point de bestes feroces, comme lions, ours, loups, tigres. Il n'y a point aussi d'oiseaux de proye, point d'aigles, ni d'éperviers, point de serpens, ni de lezards. Les forests & les montagnes sont peuplées de cerfs, de biches, de chevres, de boucs, de lievres, de sangliers, & les vallées couvertes de toutes sortes de legumes.

Elle estoit autrefois destituée d'hommes & de bestes, jusqu'à ce qu'un soldat Portugais retournant des Indes, à ce qu'on dit, & voyant un lieu si agreable & si éloigné du commerce des hommes, resolut d'y demeurer pour y faire penitence le reste de ses jours. Ses compagnons luy laisserent quelques chevres, poules, lievres & autres bestes qu'on portoit dans le navire avec quantité de graines qu'il sema dans le païs & qui ont tellement fructifié, qu'il y en a suffisamment pour rafraîchir tous les vaisseaux

qui viennent moüiller à cette Isle.

Les Rois de Portugal ayant esté informez de sa beauté, de sa fertilité & de sa commodité, défendirent que personne n'y fist sa demeure, mais voulurent qu'elle servît aux usages de tout le monde. Cependant les Anglois s'en sont rendus les maistres depuis quelques années & y ont basti une forteresse qui leur en asseure la possession C'estoit encore un rendez-vous à tous les navires de Portugal pour s'en aller de conserve & pour se défendre des Corsaires.

VII. *Chasse des Poissons.*

Lorsque le vaisseau des Ambassadeurs y arriva, les autres en estoient partis deux jours auparavant, ce qui les affligea un peu. Ils y demeurerent neanmoins onze jours dans le divertissement de la pesche & de la chasse: Car il y a autant de beau poisson que de bon gibier. Ils eurent le même plaisir le reste du voyage; Car quoy que le vaisseau allast à toutes voiles, ils voyoient un nombre infini de poissons qui nageoient à ses costez & qui le suivoient: soit que son mouvement les attirast à sa suite: soit que les passagers ayent coûtume de leur jetter quelque chose à manger: soit enfin que les naufrages les ayent rendus friands de la chair humaine & qu'ils attendent que le vaisseau coule à fonds.

Mais le plus grand de leurs divertissemens fut de voir une chasse de poissons assez particuliere & fort agréable. Lorsqu'on a passé la Ligne, la mer est couverte de deux sortes de poissons, dont les uns volent dans l'air & s'appellent pour cela poissons volans: les autres nagent sur la surface de l'eau & s'appellent Bonites, mortelles ennemies des poissons volans. Ceux-cy sont longs comme des harangs, mais un peu plus deliez. Leurs aîlerons sont fort étroits & fort longs, leur queüe est tres-deliée & pointuë, de sorte qu'ils ressemblent à des fusées volantes. C'est un poisson tres-delicat & dont les Matelots sont fort friands. Les Bonites sont grosses comme des carpes sans écaille. La peau en est verdastre & unie comme le verre. Elles ont la teste pointuë & n'ont point d'arestes, sinon celle de l'épine du dos comme le Saulmon. Lorsqu'elles sont cuites, leur chair est rouge & ferme comme celle du veau. C'est un des friands ragoûts des Matelots.

Ces Bonites, comme j'ay dit, font la guerre aux poissons volans & les poursuivent si vivement, qu'ils sont obligez de sortir de la mer & de voler sur l'eau: Mais ces pauvres animaux sont comme les lapins de terre qui sont chassez des hommes, des bê-

tes & des oiseaux : Car si-tost qu'ils sont hors de l'eau les oiseaux de proye fondent sur eux, & s'il n'y en a point, leurs aîlerons venant à se secher, ils sont contraints de se remoüiller dans la mer pour reprendre un second vol de la hauteur d'une pique : Mais les Bonites qui les suivent de veuë se jettent sur eux aussi-tost qu'ils rentrent dans l'eau & les engloutissent. Il y en a une si grande quantité qu'ils font une nuée sur la mer, & plusieurs donnent dans les voiles du navire, ce qui épargne aux Matelots la peine de les pescher.

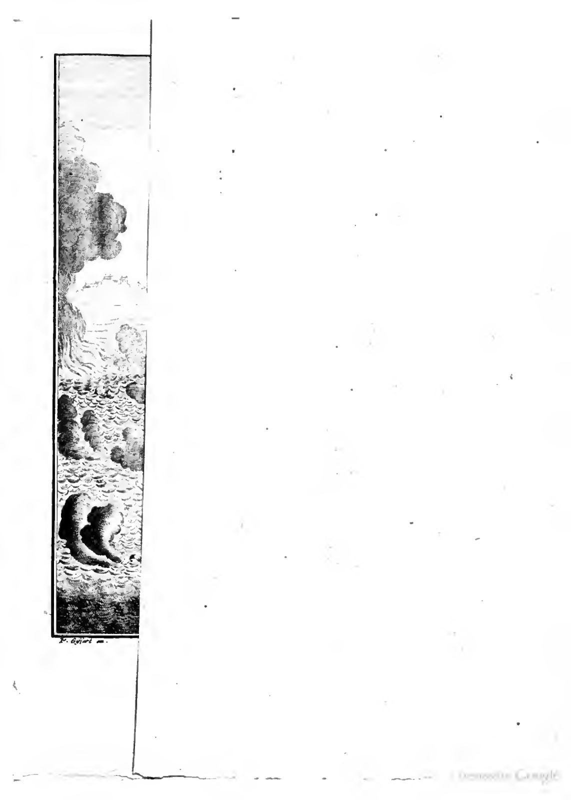
Pour les Bonites ils les prennent, soit avec un dard ou une fourche, soit avec un hameçon qu'ils attachent au bout de leur ligne. Ils n'y mettent point d'autres appas que quelques plumes d'oyes grises & blanches, qui estant liées à l'hameçon ressemblent assez bien à un poisson volant. Les Bonites le voyant sur l'eau se jettent aussi-tost dessus & l'avalent, & c'est ainsi qu'on les prend. Les Ambassadeurs eurent plusieurs jours le divertissement de cette chasse, outre le plaisir qu'ils avoient de voir plusieurs oiseaux qui se venoient percher sur le mas du navire & même sur leur teste & sur leurs épaules : soit qu'ils ne craignissent point les hommes n'en ayant jamais vû: soit plûtost qu'estant las de voler sur ce vaste Ocean, ils se jettoient dans les vaisseaux pour s'y reposer ; aussi les prenoient-ils à la main sans resistance.

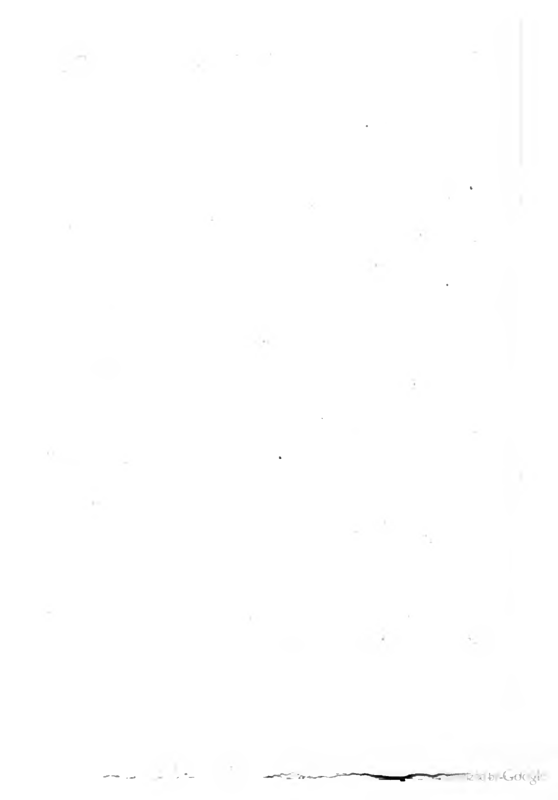
VIII. *Les Ambassadeurs arrivent à Lisbonne.*

Cette chasse estoit agréable, mais celle des Corsaires qui courent ces mers ne l'estoit pas. Pour les éviter le Pilote tira jusqu'au quarante-troisiéme degré de latitude Septentrionale. Le froid qui saisit l'équipage fit mourir trente-trois personnes ; mais les Ambassadeurs n'en furent point incommodez. Et ce qui marque la Providence de Dieu sur eux, c'est qu'ayant paru devant une escadre de Corsaires, ceux-cy, sans qu'on en sçache la cause, ne coururent point sur eux, mais les laisserent continuer leur route. De sorte que le Pilote surpris d'une si heureuse navigation disoit, que de sa vie il n'avoit fait de voyage plus doux & plus fortuné que celuy-là. Ils arriverent donc à Lisbonne le dixiéme jour du mois d'Aoust l'an 1584.

IX. *Comme ils furent receus à Lisbonne.*

Les quatre vaisseaux qui avoient pris le devant ayant fait sçavoir que les Ambassadeurs estoient sur mer & qu'ils arriveroient dans peu, on se disposa à leur faire une entrée des plus magnifiques : Mais le P. Valignan ayant écrit par les mêmes vaisseaux aux Peres de la Compagnie, de faire tout leur possible pour empescher qu'ils ne fussent receus avec éclat ; soit pour ne pas donner





jalousie à quelques esprits envieux de la gloire de ce nouvel Ordre ; soit parce que les jeunes Seigneurs fatiguez d'une si longue navigation avoient plus besoin de repos que de receptions pompeuses, le dessein en fut changé. Le Pere General des Jesuites le communiqua au Pape, lequel ne l'approuva pas : mais il voulut qu'ils fussent receus par tout avec toute la magnificence possible. Or comme l'ordre de sa Sainteté n'estoit pas encore arrivé à Lisbonne, on fit ce qu'avoit desiré le P. Valignan : De sorte qu'il n'y eut que les Peres de la Compagnie qui allerent dans les barques au devant des Ambassadeurs & les conduisirent par le Tage dans la Ville & dans leur Maison Professe, où ils voulurent loger. Ils furent ravis de voir cette grande & noble Ville, n'en ayant point vû de semblables jusqu'alors.

Le jour suivant ils furent salüer le Cardinal Albert Archiduc d'Austriche, Gouverneur du Royaume, & luy presenterent une coupe de licorne garnie d'argent, present qui luy fut fort agréable. Le Cardinal de son costé leur fit offre de tout ce qui dépendroit de luy, soit pour leurs personnes, soit pour la Chrétienté du Japon. Ils furent là quelques jours à se delasser & à voir les grandes Eglises & les magnifiques Palais de la Ville, afin qu'ils conceussent une haute idée de la Religion, & par les richesses de ses Temples & par la majesté de ses ceremonies.

X. *A Ebora par l'Archevêque.*

Le cinquiéme jour de Septembre ils partirent de Lisbonne pour aller à Ebora, dont l'Archevêque les avoit fait visiter à leur arrivée en Portugal par un de ses Gentilshommes. Ils trouverent son carosse sur la route, qui les mena à Ebora. Ils n'estoient accompagnez que du Pere Jacques Mesquita & du Pere Sebastien Moralés, car le Pere Nugno Rodriguez estoit allé par mer promptement à Rome donner avis de leur arrivée. L'Archevêque d'Ebora leur offrit son Palais : mais ayant sceu qu'ils logeoient par tout dans les maisons des Peres Jesuites, il les alla visiter dans leur College & les retint environ une semaine. Il les fit traiter tous les jours magnifiquement, & servir par ses Pages en vaisselle d'argent. Le jour de l'Exaltation de sainte Croix qui est la feste de sa Cathedrale, il les invita à l'Office divin qui fut celebré avec toute la majesté & la devotion possible. Le concours du peuple fut si grand, que la Cathedrale se trouva trop petite pour le contenir. Les uns pleuroient de joye ; les autres leur donnoient mille benedictions. Aprés l'Office l'Archevêque les traita dans son Palais ; puis leur fit voir sa Chapelle & leur offrit tout ce qu'il y

avoit de plus beau & de plus précieux.

XI. *A Villa Vitiosa par le Duc de Bragance.* Le 15. de Septembre ils s'acheminerent vers Villa Vitiosa petite Ville du Duché de Bragance, où le Duc & la Duchesse sa mere & cousine germaine de Philippe II. Roy d'Espagne, les receurent avec beaucoup de magnificence. Le Duc envoya son carosse une lieuë au devant d'eux, avec le plus grand Seigneur de sa Cour & quantité de Noblesse. Il les attendit luy-même avec trois de ses freres dans un Convent prés de la Ville & il les receut à la porte, de là il les conduisit à son Palais. Pendant qu'ils furent chez luy il leur donna le divertissement de la chasse, des jeux & des Tournois: Mais la Duchesse sa mere fit un trait assez galant. Elle envoya prier les Ambassadeurs de luy prester un de leurs habits: ce qu'ayant fait volontiers, elle en fit aussi-tost tailler un semblable de brocard d'or, dont elle revétit Edoüard son second fils; puis invita les Ambassadeurs à venir voir en sō Palais un Gentilhomme Japonnois. Ils y allerent sans se douter de rien: Mais ayant vû le jeune Prince vétu de la sorte, ils en furent ravis & se tinrent fort honorez de voir des Princes d'Europe travestis en Japonnois. Sur leur depart le Duc les pria de luy faire l'honneur de repasser par ses terres à leur retour de Rome, il leur donna son carosse pour les conduire jusques hors du Royaume, avec une somme d'argent considerable pour les defrayer jusqu'en Italie.

XII. *Ils arriverent à Madrid.* Estant entrez en Espagne ils eurent la consolation de faire leurs devotions à Nostre Dame de Guadalup. Puis arriverent à Tolede, où Dom Michel tomba malade d'une fiévre continuë, qui se termina à la rougeole. Sur la fin d'Octobre ils arriverent à Madrid. Lorsqu'ils se disposoient à salüer le Roy, Dom Martin tomba malade à son tour d'une grosse fiévre qui fit apprehender pour sa vie. Le Roy y envoya ses Medecins, qui en prirent un si grand soin, qu'en vingt jours il fut sur pied. Pendant sa convalescence tous les Grands Seigneurs d'Espagne se rendirent à Madrid pour prester serment de fidelité au Prince Dom Philippe, qui fut depuis Roy troisiéme de ce nom. Cette solemnité qui fut un spectacle des plus magnifiques qui se soit veu en Espagne, se celebra le 12. de Novembre l'an 1584. Comme les Ambassadeurs n'avoient pas encore fait la reverence au Roy à cause de la maladie de Dom Martin, ils ne parurent pas en public, mais assisterent à cette ceremonie *Incognito* & sans estre vûs.

XIII. *Ils ont leur premiere* Le 14. de Novembre ils eurent leur premiere Audience du Roy, qui leur fit sçavoir qu'il seroit bien aise qu'ils le saluassent

vêtus en Japonnois, ce qu'ils firent. Ils furent donc au Palais dans les carosses du Roy, où ils trouverent sa Majesté avec le Prince heritier de sa Couronne & ses autres enfans. Le Roy estoit debout couvert de son manteau, & s'appuyant d'une main sur une petite table. Les Ambassadeurs estant entrez dans la salle luy firent une profonde reverence, & luy presenterent les lettres des trois Rois du Japon, écrites en Japonnois, & tournées en Castillan. Ils dirent en les presentant, qu'ils avoient ordre de ces trois Princes de baiser de leur part les mains à sa Majesté, comme à un des plus grands Monarques de la Chrétienté, de la remercier des faveurs qu'elle faisoit aux Chrétiens du Japon, & de la supplier de leur continuer l'honneur de sa protection & de sa bienveillance. Ensuite ils luy firent leurs presens & voulurent luy baiser la main, ce que le Roy ne leur voulut pas permettre: Mais il les embrassa tous trois l'un aprés l'autre avec beaucoup de tendresse, & voulut que le Prince son fils & ses autres enfans fissent le même. Puis il leur répondit qu'il recevoit beaucoup de joye de leur arrivée en Europe & qu'il se tenoit fort honoré d'une si glorieuse Ambassade; qu'il feroit connoistre aux Rois qui les avoient envoyez l'estime qu'il faisoit de leur amitié; qu'il les consideroit comme ses parens, puisqu'ils estoient unis ensemble par les liens sacrez d'une même Religion; qu'il cultiveroit par toutes sortes de bons offices une alliance qui luy estoit si chere, & qu'il n'épargneroit rien pour leur donner des marques de son affection & du zele qu'il avoit pour la Religion qu'ils avoient embrassée.

Audience du Roy d'Espagne qui leur fit des honneurs extraordinaires.

Aprés quoy il s'entretint familierement avec eux & leur fit quantité de questions sur les coûtumes du Japon. Il considera leur grandes robes de soye, leurs riches écharpes & principalement leurs sabres enrichis de perles & de diamans, d'une trempe si fine qu'il n'y avoit rien dans l'Europe qui leur fût comparable. Le Roy s'entretint debout avec eux prés d'une heure entiere, ce qui étonna toute la Cour. Ensuite il les invita à venir entendre les Vespres à sa Chapelle, qui furent chantées en musique. Le Roy voulut qu'ils fussent assis prés de l'Autel, afin que tous les gens de sa Cour les pûssent voir à leur aise.

Le jour suivant ils furent saluër l'Imperatrice Marie: Puis tous les grands Seigneurs Ecclesiastiques & seculiers. Aprés quoy le Roy envoya deux carosses pour les conduire à l'Escurial, avec ordre de leur en faire voir toutes les richesses & les magnificences. Trois jours aprés estant retournez à Madrid, ils furent visi-

tez par les plus grands Seigneurs de la Cour & ſpecialement par l'Ambaſſadeur du Roy tres Chrétien, qui leur offrit au nom de ſon Maître tout ce qui dépendoit de luy, & les invita à paſſer par la France à leur retour d'Italie, les aſſeurant qu'ils feroient un tres grand plaiſir au Roy ſon Maître.

Lorſqu'ils eſtoient preſts à recevoir leur Audience de congé, le Roy voulut qu'on leur fiſt voir ſon Arſenal, ſes Ecuries, ſon Treſor Royal & toutes les pierreries de la Couronne. Il donna ordre qu'on leur fournît un grand vaiſſeau pour les paſſer en Italie, qu'ils fuſſent défrayez par tout & traitez magnifiquement. Il fit encore écrire au Comte Olivarés ſon Ambaſſadeur à Rome, qu'il eût à les recevoir en Rois, & pour comble de faveurs ſa Majeſté leur fit l'honneur de les aller viſiter elle-même chez les Peres Jeſuites où ils eſtoient logez, accompagnée du Cardinal de Tolede & de tous les Grands de la Cour.

XIV. *Ils paſſent en Italie.*

Eſtant partis de Madrid, ils prirent la route d'Italie & paſſerent par Alcala, dont la fameuſe Univerſité leur rendit les mêmes honneurs qu'elle rend aux Rois. Puis par Murcia & arriverent enfin à Alicante Ville du Royaume de Valence, où ils s'embarquerent pour l'Italie. Ils furent deux fois obligez de relâcher pour les vents contraires. La troiſiéme ils furent battus d'une furieuſe tempeſte, qui les pouſſa vers l'Iſle Majorque; aprés un peu de repos ils s'embarquerent & arriverent à Livourne Ville de Toſcane le premier jour de Mars l'an 1585. Ce fut un coup de la Providence de Dieu, que cette tempeſte s'éleva lorſqu'ils eſtoient ſur mer: Car elle obligea les Corſaires d'Alger & quantité de vaiſſeaux Turcs qui couroient la Mediterranée de ſe retirer dans leurs Ports, & s'il n'y eût point eû de tourmente, aprés avoir échappé tant de dangers, ils fuſſent tombez infailliblement entre les mains de ces Pirates.

Le grand Duc de Toſcane ayant appris leur arrivée, les envoya ſalüer & les pria de paſſer par Piſe où il eſtoit pour lors. Ils y arriverent un peu aprés midy accompagnez de pluſieurs grands Seigneurs qui eſtoient allez au devant d'eux. Le Duc envoya ſes deux freres les recevoir à la porte de ſon Palais; pour luy il deſcendit juſqu'au milieu de l'eſcalier, & aprés les avoir embraſſez avec des marques d'une joye extraordinaire, il leur dit qu'il s'eſtimoit heureux d'avoir eſté le premier des Princes d'Italie qui avoit receu des Seigneurs de leur merite & des Chrétiens auſſi zelez qu'ils eſtoient, puiſqu'ils venoient de ſi loin rendre leurs

obeïſſances au Chef de l'Egliſe. Les Ambaſſadeurs luy répondirent qu'ils n'eſtoient pas moins ſatisfaits de ſalüer dans l'Italie,qu'ils cherchoient depuis ſi long-temps, un Princes dont les Peres de la Compagnie leur avoient fait tant de recit dans le Japon. Aprés ces civilitez le Duc prit Dom Mancio par la main & le mena à la chambre de la Grand' Ducheſſe,qui les receut avec des tendreſſes de mere. Il luy donna par tout la droite, & lorſqu'ils eſtoient aſſis il cedoit la premiere place à Dom Mancio; le Duc prenoit la ſeconde; Les autres Ambaſſadeurs s'aſſeyoient aprés luy, & le frere du Duc avoit la derniere place. Ils paſſerent les Jours Gras à Piſe à la priere du grand Duc. Le jour des Cendres ils furent à l'Egliſe de ſaint Eſtienne, où ils virent la ceremonie des Chevaliers qui venoient prendre des cendres & preſtoient enſuite ſerment d'obeïſſance & de fidelité au grand Duc, comme au grand Maiſtre & Chef de l'Ordre. Le jour d'aprés ils partirent de Piſe pour Florence, & de Florence ils ſe rendirent à Sienne. Ils furent receus par tout avec des honneurs & des magnificences Royales par ordre du grand Duc qui avoit envoyé un Gentilhomme exprés pour les conduire & les défrayer par toutes les terres de ſon obeïſſance.

XV. *Ils entrent dans les Etats de l'Egliſe.*

Cependant le P. Nugno Rodriguez qui avoit pris le devant, ayant donné avis au Pape Gregoire XIII. de l'arrivée des Ambaſſadeurs, on ne peut exprimer la joye qu'en receut ſa Sainteté, qui s'augmenta beaucoup lorſqu'elle apprit qu'ils eſtoient entrez en Italie & qu'ils approchoient des terres de l'Egliſe. Le Saint Pere alors comme ayant un préſſentiment de ſa mort, les fit prier d'avancer à grandes journées, & il ordonna au Vice-Legat de Viterbe, Horace Celſe, qu'auſſi-toſt qu'ils ſeroient entrez dans l'Etat Eccleſiaſtique, il les fiſt accompagner & leur fournît toutes choſes en abondance, ce qui fut executé. Les jeunes Seigneurs eſtoient dans l'impatience d'arriver au plûtoſt au terme de leur long & penible voyage: mais ils furent retardez par la maladie de Dom Julien qui eſtoit travaillé d'une groſſe fiévre, ce qui les empêcha de faire de grandes journées.

XVI. *Ils arrivent à Rome.*

A meſure qu'ils approchoient de Rome tout le monde alloit au devant d'eux, les uns par curioſité, les autres pour leur faire honneur. Mais lorſqu'ils furent à deux journées de la Ville, le Pape leur envoya deux compagnies de cavalerie portant ſes armes, & le Duc Boncompagno Lieutenant General de ſes troupes y en ajoûta pluſieurs autres. Ils entrerent dans Rome avec cette eſ-

corte le Vendredy vingtiéme jour de Mars de l'an 1585. Ils esperoient arriver *Incognito*, c'est pour cela qu'ils avoient retardé leur entrée jusqu'à la nuit & qu'ils estoient dans un carosse fermé: mais il se trouva un si grand monde à la porte de la Ville qui les attendoit, qu'il fut impossible de cacher leur venuë. Elle fut encore annoncée à toute la Ville par les fanfares de trompettes qui joüerent sans cesse jusqu'à la porte de l'Eglise de la Maison Professe des Jesuites, où le Pere Claude Aquaviva leur General les attendoit avec deux cens de ses Religieux. Aprés s'estre embrassez & avoir versé de part & d'autre des larmes de joye, le Pere General les conduisit dans l'Eglise qu'on eut bien de la peine à fermer pour la foule du peuple qui vouloit entrer. Là on chanta le *Te Deum* en musique. Les quatre Ambassadeurs estoient à genoux chacun sur un carreau de velours. On pria Dom Julien de se retirer, ou de s'asseoir pour l'incommodité de sa fiévre: Mais il voulut demeurer avec les autres pendant toute la ceremonie, pour remercier Dieu de les avoir conduits heureusement au terme de leurs desirs, aprés un voyage de trois années un mois & deux jours au travers de tant de mers & de terres, tant d'écueils & de tempestes, tant de Corsaires sur mer, tant de voleurs sur terre, aïant fait sept mille lieuës de chemin. Aprés avoir fait leurs devotions, le Pere General les mena dans un appartement de la maison qu'on leur avoit préparé. Ce fut là que tous les Peres les allerent feliciter & embrasser avec une satisfaction incroyable de part & d'autre.

XVII. *Le Pape tient Consistoire.* Un peu avant leur arrivée le Pape avoit tenu Consistoire pour deliberer sur la maniere qu'ils seroient receus. Les Peres Jesuites luy avoient representé que les Ambassadeurs estoient venus du Japon pour baiser les pieds à sa Sainteté en particulier, & qu'il estoit du bien de leur Compagnie que cela se fist sans éclat: mais le Pape ayant voulu voir les lettres des Ambassadeurs & le sujet de leur voyage, & ayant reconnu que Dom Mancio estoit envoyé par Dom François Roy de Bungo, Dom Michel par Dom Protais Roy d'Arima, & Dom Martin par Dom Barthelemy Roy d'Omura pour rendre obeïssance au saint Siege, & que rien ne mãquoit à leur Ambassade pour estre qualifiée Royale, du conseil de ses Cardinaux, il voulut & ordonna qu'ils fussent receus en public dans la Sale Royale comme Ambassadeurs de Rois, & qu'on leur rendît tout l'honneur qui est dû aux personnes de ce caractere: Veu principalement que cela devoit tourner à la gloire du saint Siege,

à l'édification de l'Eglise du Japon & à la confusion des Heretiques.

XVIII. *Ils font leur entrée dans Rome & sont conduits à l'audience du Pape.*

Le lendemain de leur arrivée ils furent conduits hors la porte de la Ville qu'on nomme *del popolo* à la vigne du Pape Jules III. d'où l'on fait les entrées solemnelles des Ambassadeurs dans Rome. Quoy que Dom Julien eût la fiévre continuë & que les Medecins jugeassent qu'il devoit demeurer au lit ; il avoit une telle passion d'assister à cette auguste ceremonie & de baiser les pieds au Pape, qu'il entra dans le carosse avec les trois autres Ambassadeurs: Mais lorsqu'il arriva à la porte de la Ville il sentit une si grande foiblesse, qu'il vit bien qu'il ne pourroit souffrir le cheval, & ne pouvant aussi se resoudre à rebrousser chemin, un Seigneur de qualité le prit dans son carosse & le mena à saint Pierre pour y baiser les pieds à sa Sainteté. Le Pape le receut avec une joye extraordinaire & luy donna plusieurs fois sa benediction. Dom Julien vouloit attendre que le Consistoire fût assemblé : Mais le Saint Pere luy conseilla de s'en retourner, luy promettant de faire assembler une autrefois le Consistoire, afin qu'il eût la satisfaction de le voir.

Les trois autres Ambassadeurs estoient au lieu que nous avons marqué, attendant que tout fût prest pour commencer la marche. Ils furent là saluëz par l'Evêque d'Imola Maistre d'Hôtel du Pape au nom de sa Sainteté. Les Cardinaux aussi les envoyerent complimenter de leur part. Puis ils firent leur entrée en cet ordre. Les Gardes du Pape marchoient les premiers à cheval tous richement vétus. Ils estoient suivis de la Compagnie des Suisses : Aprés eux venoient les Officiers & les Domestiques des Cardinaux tous vêtus de violet, parce qu'on estoit dans le Caresme; puis les Ambassadeurs & Ministres des Princes étrangers avec un train magnifique. Ensuite on voyoit marcher les Cameriers ou Valets de chambre du Pape avec les Ecuyers & autres Officiers du Palais en tres-bel ordre & tous couverts de rouge. Chaque train estoit precedé de trompettes, de tambours, de fifres & de haut-bois qui faisoient une belle harmonie.

Aprés les Officiers du Pape paroissoient les trois Ambassadeurs Japonnois sur trois chevaux, dont la housse estoit de velours noir, enrichi de grands passemens d'or. Ils estoient vétus à la Japonnoise avec de grandes robes de soye couvertes d'une broderie d'or qui representoit des fleurs, des feüillages & des oiseaux de toutes manieres. Les manches en estoient larges & leur ve-

noient jusqu'au coude. Ils avoient une écharpe d'une beauté merveilleuse : Aussi est-ce le plus bel ornement des grands Seigneurs du Japon. Ils portoient leur sabre au costé gauche, garni de perles & de diamans & un poignard au costé droit. Leur jeunesse & leur air de Prince relevoit le lustre de leurs vétemens & attiroit les yeux de tout le monde.

Dom Mancio marchoit le premier entre deux Archevêques. Dom Michel le second & Dom Martin le troisiéme chacun entre deux Evêques. Le Pere Mesquita qui estoit leur interprete suivoit aprés eux. La marche fut fermée par un gros de cavalerie composé de la Noblesse Romaine Les ruës par où ils passoient estoient remplies d'un monde infini. Les fenestres & les balcons estoient occupez par les gens de qualité qui donnoient mille benedictions à ces jeunes Princes.

Lorsqu'ils furent sur le Pont saint Ange, ils furent saluez par la décharge de toute l'artillerie du Chasteau. Celle du Palais saint Pierre luy répondit. Ensuite on entendit des concerts admirables de trompettes, de haut-bois & de toutes sortes d'instrumens de musique qui ne cesserent de joüer & de chanter jusqu'à la porte du Palais du Pape. Lorsqu'ils approchoient, sa Sainteté & les Cardinaux descendirent à la Sale Royale, qu'ils trouverent remplie de tant de Prélats & de personnes de qualité, que les Officiers eurent beaucoup de peine à fendre la presse pour les conduire à leur place.

Lorsqu'ils furent assis on fit entrer les Ambassadeurs. Tout le monde estoit ravi de voir ces trois jeunes Seigneurs les premices des Royaumes du Japon, qui venoient du bout du monde reconnoistre le Souverain Pasteur de l'Eglise avec tant de pieté, d'humilité & de devotion. Aussi-tost que le Saint Pere les apperceut, il fut tellement attendri qu'il ne put retenir ses larmes non plus que la pluspart des Cardinaux. Mais lorsqu'il les vit prosternez à ses pieds pour les baiser, il s'abaissa pour les relever & les embrassa tous trois l'un aprés l'autre, avec tant d'amour, de joye & de tendresse, qu'il avoit tout le visage baigné de larmes. Ils declarerent depuis qu'ils avoient esté plus touchez de l'affection que le Pape leur avoit témoignée que de tous les honneurs qu'il leur avoit rendus.

Aprés avoir baisé les pieds à sa Sainteté, ils se leverent & luy declarerent en peu de mots par la bouche du Pere Mesquita leur interprete, qu'ils venoient de la part des Rois du Japon & en leur propre

propre & privé nom, le reconnoiſtre pour le Vicaire du Fils de Dieu en terre & luy rendre une vraye, fidelle & parfaite obeïſſance comme au Chef de l'Egliſe univerſelle & au ſouverain Paſteur de tous les Chrétiens. Le Saint Pere leur ayant répondu en termes graves & affectueux, ils preſenterent les lettres des Rois leurs Maiſtres. Puis furent conduits par le Maiſtre des Ceremonies hors le parquet des Cardinaux en un lieu éminent qui leur eſtoit préparé. Eſtant là debout & la teſte nuë, le Secretaire de ſa Sainteté commença à lire tout haut leſdites lettres qui avoient eſté traduites en Italien, & que tout le monde entendit avec une grande attention.

LETTRE

DU ROY DE BUNGO.

La premiere eſtoit celle de Dom François Roy de Bungo, qui portoit cette inſcription.

A celuy qui doit eſtre honoré ſur la terre, comme tenant la place du Roy du Ciel, le tres-grand & le tres-ſaint Pape.

Aprés avoir demandé le ſecours de Dieu mon Souverain Seigneur, j'entreprends d'écrire à voſtre Sainteté avec une humilité tres-profonde. Le Seigneur & Gouverneur du Ciel & de la terre, qui tient ſous ſon Empire le Soleil, la Lune & les etoiles, a fait luire la lumiere de ſa clarté ſur moy qui eſtois plongé dans l'ignorance & enſeveli dans de profondes tenebres, lorſque découvrant les threſors de ſa miſericorde aux habitans de ces contrées, il a envoyé il y a plus de trente-quatre ans en ces Royaumes les Peres de la Compagnie de JESUS, *qui ont ſemé la parole de Dieu dans le cœur des hommes, & il a plû à ſa divine bonté en faire tomber une partie dans le mien. Grace ſignalée que j'attribuë auſſi-bien que pluſieurs autres à vos merites & à vos prieres, ô tres-Saint Pere de tout le peuple Chretien. Si je n'eſtois arreſté par les guerres, par ma vieilleſſe & par beaucoup d'infirmitez, j'aurois eſté moy-même en perſonne viſiter les ſaints lieux de vos quartiers, vous rendre mes obeïſſances, & aprés avoir baiſé les pieds de voſtre Sainteté, je les aurois mis de-*

XIX. *Lettres des trois Rois du Japon qui furent leues publiquement au Conſiſtoire.*

votement sur ma teste & je l'aurois supplié de former de sa tres-sainte main le signe de la Croix sur mon cœur. En estant empesché par les causes que j'ay dites, j'avois eû dessein de vous envoyer en ma place Dom Jerôme mon neveu, fils du Roy de Fiunga : mais estant à present fort éloigné d'icy & le Pere Visiteur estant pressé de partir, j'ay substitué en sa place Dom Mancio son cousin germain. Vostre Sainteté me fera une singuliere grace, si tenant comme elle fait la place de Dieu sur la terre, elle continuë de me favoriser & de m'aider moy & tous les Chrétiens de nos quartiers. J'ay receu le Reliquaire que le Pere Visiteur m'a donné de la part de vôtre Sainteté & je l'ay mis sur ma téte avec beaucoup de respect. Il n'y a ni langue, ni bouche qui puisse expliquer les reconnoissances que j'en ay & les actions de graces que je me crois obligé d'en rendre à vostre Sainteté. Je ne feray pas la presente plus longue, parce que le Pere Visiteur & Dom Mancio instruiront plus amplement vostre Sainteté des affaires qui regardent ma personne & mon Royaume. Je luy rends de cœur & d'esprit mes soûmissions. J'ay écrit cette lettre avec beaucoup de crainte & de respect l'onziéme jour de Janvier, l'an depuis la venuë de nostre Seigneur 1582.

Celuy qui se prosterne aux pieds tres-sacrez de VOSTRE SAINTETE'.

FRANÇOIS Roy de Bungo.

LETTRE

DE DOM PROTAIS ROY D'ARIMA.

Aprés la lecture de la lettre du Roy de Bungo, on lut celle de Dom Protais Roy d'Arima qui avoit pour inscription,

Que cette lettre soit renduë au Grand & saint Seigneur, que j'honore comme tenant la place de Dieu.

JE presente ces lettres à Vostre Sainteté, que Dieu m'a fait la grace de luy écrire avec une profonde veneration & humilité. Il y a deux ans que dans le Caresme, temps où l'on celebre la pretieuse Passion de JESUS-CHRIST *nostre Seigneur, parmi les tumultes de la guerre,*

les troubles de mes affaires & la desolation de ma famille, lorsque j'étois plongé dans les profondes tenebres de l'infidelité, le Pere des misericordes a daigné m'éclairer des lumieres de la verité & m'enseigner le chemin du salut par le venerable Pere Visiteur & les autres Predicateurs de la Compagnie de Jesus, *lesquels m'ont rendu de grandes assistances, & par le Sacrement de Baptéme ont fait descendre sur moy & sur mes Sujets une rosée celeste qui est la grace de Dieu. Ce grand & insigne bienfait m'a comblé de joye & je ne cesse d'en rendre des graces infinies au Roy du Ciel. Comme j'ay esté instruit que vostre Sainteté gouverne & nourrit le troupeau de tous les Fidelles de* Jesus-Christ, *j'avois un tres-grand desir d'aller en personne luy rendre obeïssance prosterné contre terre, avec toute l'humilité possible, & aprés luy avoir baisé les pieds, de me les mettre sur la teste: mais la multitude de mes affaires ne me le permettant pas, j'envoye avec le Pere Visiteur Dom Michel mon cousin germain pour luy rendre en mon nom mes respects & mes obeyssances. Il fera connoistre à vostre Sainteté la sincerité de mes intentions & ce qu'elle voudra sçavoir de l'estat de mon Royaume. C'est pourquoy je finis aprés luy avoir rendu mes venerations d'un cœur fidelle & avec une humilité tres profonde. Le huitiéme jour de Janvier, l'an de nostre Seigneur* 1582.

Dom Protais prosterné aux pieds de VOSTRE SAINTETE'.

LETTRE

DE DOM BARTHELEMY ROY D'OMURA.

La troisiéme lettre qui fut lûë, fut celle de Dom Barthelemy Roy d'Omura, dont l'inscription portoit ces paroles.

Les mains élevées au Ciel j'offre avec un profond respect cette presente à nostre tres-saint Pere le Pape qui tient la place de Dieu nostre Seigneur sur la terre.

Je crains de manquer au respect que je dois à vostre Sainteté, si je prends, comme je fais, aidé de la grace du Roy des Cieux, la hardiesse de luy écrire cette lettre qui est conceuë en termes si rudes & si grossiers; car sçachant qu'elle tient la place de Dieu sur la terre & que tout le peuple Chrétien reçoit d'elle l'instruction & la conduite, il estoit

juste que je passasse les mers pour l'aller visiter en personne & pour mettre ses pieds sacrez sur ma teste aprés les avoir baisez tres-respectueusement: Mais je ne puis satisfaire à ce devoir pour quantité de raisons qui m'en empeschent. Il n'y a pas long-temps que le Pere Visiteur de la Compagnie de JESUS *est venu en ces quartiers, & aprés y avoir fait quantité de choses tres-avantageuses à la religion & au salut des ames, il s'en retourne en son pays. C'est pourquoy voulant profiter d'une occasion si favorable, j'envoye mon neveu Dom Michel avec luy pour rendre mes hommages & mes obeyssances à vostre Sainteté. Quoy que cette commission soit bien au dessus de son âge, de ses forces & de son merite, vous me ferez une tres-grande grace si vous luy permettez de vous baiser les pieds en mon nom. Je vous supplie aussi & vous conjure de m'honorer de vostre souvenir & de me favoriser de vos graces, moy & les Chrétiens du Japon C'est l'unique de mes desirs. Le Pere Visiteur & Dom Michel informeront vostre Sainteté de tout ce qui regarde mes Etats & ma personne. Je luy rends mes adorations de cœur & d'esprit. J'ay ecrit la presente ce 26. Janvier 1582. depuis la venuë de nostre Seigneur.*

BARTHELEMY Roy d'Omura prosterné aux pieds de VOSTRE SAINTETE'.

La lecture des lettres estant faite, le Pere Gaspard Gonzalez Portugais de la Compagnie de JESUS fit en plein Consistoire un discours en Latin au nom des trois Ambassadeurs & des Rois qui les avoient envoyez à peu prés en ces termes.

HARANGUE

DU PERE GASPAR GONZALEZ, prononcée dans le Consistoire au nom des Rois & des Ambassadeurs.

LA nature a separé les Isles du Japon des païs où nous som-
» mes par tant de terres & tant de mers, qu'il y a fort peu
» de personnes avant le siecle present qui en ayent eû connois-
» sance, & il s'en trouve encore qui ont de la peine à croire que le
» recit que nous en faisons soit veritable. Il est certain neanmoins,
» tres-Saint Pere, qu'il y a plusieurs Isles au Japon d'une vaste

étenduë & dans ces Isles quantité de belles Villes, dont les habitans ont l'esprit subtil, le cœur noble & guerrier, le naturel officieux, les manieres honnestes & les inclinations portées au bien. Ceux qui les ont connus ne font aucune difficulté de les préferer à tous les autres peuples de l'Asie, & il n'y a que le defaut de la Foy qui les empesche de les comparer à ceux de l'Europe.

Elle leur a esté preschée depuis quelques années sous l'autorité du saint Siege par des Missionnaires Apostoliques. Les commencemens en ont esté petits comme ceux de l'Eglise naissante; mais Dieu ayant donné sa benediction à cette semence Evangelique, elle a pris racine dans le cœur des nobles, & depuis quelques années sous l'heureux Pontificat de vostre Sainteté elle a esté receuë par les plus grands Seigneurs, par les Princes & par les Rois du Japon. Ce qui vous doit bien consoler, tres-Saint Pere, pour plusieurs raisons: mais principalement parce que travaillant, comme vous faites, avec un zele & une vigueur infatigable à rétablir la Religion ébranlée & presque détruite par les nouvelles heresies dans les Royaumes d'Europe, vous la voyez prendre naissance & faire de grands progrés dans les païs les plus éloignez de l'Univers.

Vostre Sainteté jusqu'à present avoit oüi faire recit avec beaucoup de joye des grands fruits que rapportoit cette nouvelle vigne plantée avec beaucoup de travaux aux extrémitez de la terre: mais elle peut à present les voir, les toucher & les goûter dans cette auguste assemblée & en faire part à tous les Fidelles de l'Eglise: Car quelle joye ne doivent point sentir tous les Chrétiens & principalement le peuple Romain, voyant les Ambassadeurs de si grands Princes, venir du bout du monde se prosterner aux pieds de Vostre Sainteté, par un pur motif de Religion, ce qui n'est jamais arrivé dans aucun siecle? Quelle satisfaction pour elle de voir des Rois les plus genereux & plus vaillans de tout l'Univers, domptez par les armes de la Foy & par la prédication de l'Evangile, qui viennent se soûmettre à l'Empire de Jesus-Christ, & qui ne pouvant pas pour la distance des lieux vous prester en personne serment de fidelité & d'obeïssance, s'acquitent de ce devoir par des Ambassadeurs qui les touchent de si prés & qu'ils aiment si tendrement? Pour moy quand je repasse dans mon esprit la grandeur de cette action, je ne trouve rien qui puisse estre plus agreable au Souverain Chef de l'Eglise, plus honorable à ce sacré College, plus glorieux à la Chrétienté & au peuple Romain que cet-

» te illustre Ambassade. La ville de Rome s'est cruë autrefois bien » fortunée sous l'Empire d'Auguste, lorsque quelques peuples des » Indes, sur le recit qu'on leur avoit fait de ses grandes actions, vin- » rent rechercher son alliance & luy envoyerent des Ambassadeurs. » Il se fit un grand concours de toutes les Villes d'Italie à Rome » pour voir cette nouvelle espece d'hommes, ces visages inconnus » jusqu'alors aux Romains, la forme de leurs vétemens, leur cou- » leur, leur port & toutes leurs manieres surprenantes. On les de- » voroit des yeux & on les regardoit comme des hommes d'un au- » tre monde.

» Si nous comparons cette Ambassade des Indiens avec celle » des Japonnois, nous trouverons que celle-cy est incomparable- » ment plus noble, plus illustre & plus glorieuse. Le païs des In- » diens estoit fort éloigné; mais celuy des Japonnois l'est bien » davantage; puisqu'il a fallu trois ans pour se rendre aux pieds de » vostre Sainteté & faire sept mille lieuës de chemin par mer & » par terre parmi des dangers infinis. Du temps d'Auguste la gloire » de l'Empire Romain avoit passé jusqu'aux Indes: mais on n'y » avoit point senti la force de ses armes, ni veu ses étendarts de- » ployez. Les Indiens venoient rechercher l'amitié des Romains, » mais non pas leur rendre obeïssance; ils traitoient avec eux » comme égaux & non pas comme Sujets. Ils desiroient leur allian- » ce, mais ils ne prétendoient pas se soumettre à leur domination.

» Ce que nous voyons aujourd'huy sur ce grand Theatre de l'U- » nivers, est un spectacle bien plus surprenant: car nous voyons » trois jeunes Seigneurs de sang Royal se prosterner aux pieds » de vostre Sainteté, non pas pour luy demander son amitié comme » égaux; mais pour luy rendre obeïssance comme fidelles Sujets, » quoy qu'ils se promettent qu'elle les aimera comme ses enfans. » Ceux qui n'ont jamais plié, que je sçache, sous des armes étran- » geres & qui n'ont jamais receu la Loy d'aucun de leurs ennemis, » ont arboré maintenant dans leur païs l'étendart victorieux de Je- » sus Christ que vostre Sainteté y a fait porter, & se confessent » vaincus par les armes invincibles de l'Eglise Romaine, je veux di- » re par la vertu de Foy Chrétienne & Catholique, estimant que » cette victoire ne leur est pas moins avantageuse, qu'elle est agréa- » ble à toute l'Eglise de Jesus-Christ & glorieuse à vostre Sain- » teté, sous les auspices de laquelle elle a esté gagnée.

» La Religion Chrétienne crut avoir fait autrefois une grande » conqueste, lorsque par la sage conduite de Gregoire le Grand

elle vit l'Isle d'Angleterre separée, disoit-on alors, de tout le reste du monde, recevoir la Loy de Jesus-Christ & se soûmettre à l'Eglise Romaine : Mais autant qu'elle eut alors de gloire & de joye de voir sous ce grand Pape une Isle soûmise à son obeïssance, autant a-t'elle de douleur à present de la voir separée par le schisme & l'heresie du corps des Fidelles. Mais voicy pour sa consolation, que sous l'heureux & sage gouvernement d'un autre Gregoire, elle voit non pas une Isle, mais plusieurs Isles & plusieurs Royaumes, & des nations separées de Rome par un monde entier, se venir ranger sous ses loix: De sorte que nos pertes passées, quoy qu'à la verité tres-grandes, semblent estre recompensées par ces nouvelles conquestes & par l'esperance que nous avons d'en faire encore de plus grandes, ce qui doit essuyer nos larmes & changer la tristesse de l'Eglise en une joye universelle.

Il me semble que le Roy Prophete l'avoit prévûë & prédite plusieurs siecles auparavant, lorsqu'il chantoit sur sa harpe. [a] *Un peuple que je ne connoissois point m'a servi : Il m'a obey aussi-tost qu'il a entendu parler de moy.* Isaïe a décrit avec autant de pompe la solemnité de ce jour, lorsque parlant de l'Eglise, il luy adresse ces paroles : [b] *Vous appellerez une nation qui vous estoit inconnuë & les peuples qui ne vous connoissoient point accourront à vous, à cause du Seigneur vostre Dieu & du Saint d'Israël qui vous a comblé de gloire.* Le saint vieillard Tobie fait les mêmes conjoüissances à l'Eglise : Dieu luy rendant la veuë du corps, luy ouvrit en même temps les yeux de l'esprit, pour luy faire voir ce qui devoit arriver aprés la venuë du Sauveur. [c] *Vous brillerez*, dit-il, *d'une lumiere éclatante & toutes les nations de la terre vous adoreront. Les peuples viendront des païs fort éloignez, & ils auront vostre terre en veneration comme une terre sainte.* Et afin que les Heretiques ne croyent pas qu'ils mépriseront comme ils font impunément l'Eglise Romaine, il ajoûte : [d] *Ceux qui vous mépriseront seront maudits, & tous ceux qui vous blasphemeront seront frappez de malediction: Heureux ceux qui vous aiment & qui se réjoüissent de vostre paix.*

Je ne sçay comment la douce melodie de ces Cantiques divins m'a écarté presque sans y penser de mon sujet. Pour reprendre donc mon discours, vous voyez, tres-Saint Pere, devant vos yeux de jeunes Seigneurs de sang Royal, qui viennent rẽdre hommage à vostre Sainteté, au nom des Rois qui les ont envoyez, ausquels ils sont étroitement conjoints de sang & d'affection. Si vous

« Toto divisos orbe Britannos.

[a] « Populus quem non cognovi, servivit mihi : In auditu auri sobedivit mihi. *Ps.* 17. *v.* 45.

[b] « Ecce gẽtem, quam nesciebas, vocabis : & gentes, quæ te nõ cognoverunt, ad te current, propter Dominum Deum tuũ & sanctũ Israël, qũa glorificavit te. *Is.* 55. *v.* 5.

[c] « Luce splendida fulgebis & omnes fines terræ adorabunt te : Nationes venient ad te de longinquo & terram tuam in sanctificationem habebunt. *Tob.* 13.

[d] « Maledicti erunt qui contempserint te &

maledicti erunt omnes qui blasphemaverint te: Beati omnes qui diligunt te & qui gaudent super pace tua. *Ibid.*

" considerez la grandeur de leur naissance,la ferveur de leur devo-
" tion, la fermeté de leur Foy, & le respect profond qu'ils ont
" pour le saint Siege, dont un si long voyage est une preuve suf-
" fisante,vous les jugerez tres-dignes d'estre admis à baiser les pieds
" de vostre Sainteté; dignes de recevoir sa benediction; dignes en-
" fin d'estre aimez en ce temps & admirez de tout le monde.

" Toute l'antiquité a vanté ce Philosophe, homme d'ailleurs
" tres-vain, qui poussé du desir d'apprendre, entreprit un voyage
" tres-long: Car il entra dans la Perse,il passa le Mont de Circassie,
" il penetra,pour parler avec saint Jerôme; le païs des Albanois,
" des Tartares & les Royaumes opulens des Indes pour y voir &
" entendre un certain Hiarchas, lequel assis sur un thrône d'or,
" discouroit devant une petit nombre de disciples de la nature &
" du mouvement des Astres & du cours des années. Ce desir pas-
" sionné de sçavoir,estoit à la verité grand & rare,mais aprés tout
" inutile & vain. Combien plus admirable est le zele de la Reli-
" gion & le desir de la Foy, dont le seul amour a fait entreprendre
" à ces jeunes Seigneurs un voyage beaucoup plus long & plus dan-
" gereux. Car qu'est ce que le chemin qu'a fait ce Philosophe, si on
" le compare avec celuy de ces Princes, qui ont passé presque au-
" tant de mers & traversé autant de païs, qu'en contient le globe
" de la terre pour venir à Rome, comme, au centre de la Foy &
" de la Religion? Leur travail a esté sans comparaison plus grand,
" leur desir plus violent, leur intention plus pure, leur voyage plus
" difficile & plus perilleux: Mais aussi le profit qu'ils en retirent
" est beaucoup plus grand & la recompense plus avantageuse. Ils
" ne voyent pas icy un Philosophe au milieu d'un petit nombre de
" disciples: mais Gregoire XIII. au milieu de cette auguste as-
" semblée de Cardinaux, assis non pas dans un thrône d'or, mais
" dans la Chaire de saint Pierre; qui dispute, non pas du mouve-
" ment des Cieux, mais qui enseigne le chemin asseuré pour arri-
" ver au Ciel. O spectacle agréable aux yeux du corps & admira-
" ble à ceux de l'esprit!

" Ces Ambassadeurs, tres-Saint Pere, ont vû beaucoup de
" choses fort rares dans leur voyage; ils ont passé par quantité de
" Royaumes, de terres, & de païs; ils ont remarqué les mœurs &
" les differentes coûtumes de plusieurs nations. Ils ont esté sur-
" pris de plusieurs merveilles de la nature & d'une grande varieté
" de choses qui se presentoient à leur vëuë. Mais il n'y a rien qui
" leur ait donné plus de joye & de consolation, rien qui les ait sur-

pris

pris & ravi davantage, que de se voir aujourd'huy dans ce sacré « College en presence de vostre Sainteté. C'est maintenant qu'ils « tiennent bien employez tous les travaux qu'ils ont soufferts, & « toutes les fatigues qu'ils ont endurées. Vostre Sainteté mettra le « comble à leurs desirs, si elle daigne recevoir & agréer l'obeïssan- « ce des Rois qui les ont envoyez de si loin & qui autorisent leur « commission par les lettres de créance qu'ils luy ont presen- « tées. «

Ils se promettent cette grace, tres-Saint Pere, de vostre bonté pa- « ternelle, qui se fait sentir à tout le monde & ils esperent qu'elle au- « ra des tendresses particulieres pour des Rois qui donnent des mar- « ques si éclatantes de leur Foy, de leur pieté & de leur obeïssance « & qui ont rendu des services si considerables à l'Eglise. Car le Roi « François qui est un des premiers & des plus puissans Monarques « du Japon & qui a esté baptisé depuis peu, avoit trente ans aupara- « vant tellement favorisé la Religion Chrétienne nouvellement « preschée dans son Royaume, que nous croyons luy estre rede- « vables aprés Dieu de tout le progrés qu'elle a fait dans le Japon. « C'est luy qui receut fort civilement le Pere François Xavier un « des dix premiers Peres de nostre petite Compagnie & qui luy per- « mit de prescher librement nostre sainte Foy dans toutes les terres « de son obeïssance. Il a cheri tendrement & protegé tous les Peres « qui sont venus aprés lui dans ces païs si éloignez où ils se voyoient « destituez de tout secours humain, & il leur a fourni charita- « blement tout ce qu'on pouvoit attendre d'un tres-bon Prince & « tres-affectionné à nostre sainte Foy. C'est luy qui leur a donné « entrée dans les autres Royaumes & qui leur a procuré par lettres « & par ambassades la faveur des autres Rois. C'est luy qui dans les « dangers où ils se sont trouvez & dans les guerres qui sont surve- « nuës, leur a toûjours donné un azile asseuré dans ses Etats. Que « pouvions-nous desirer à un Prince qui nous faisoit tant de graces, « qui nous combloit de tant de faveurs, & qui se montroit si zelé « pour la publication de l'Evangile, que la lumiere de la Foy? Il a « differé de l'embrasser plus long-temps que nous n'avions desiré: « mais enfin par une tres-particuliere misericorde de Dieu nos « vœux sont accomplis. De sorte qu'autant que ce retardement luy « a porté de préjudice, autant semble-t'il avoir reparé ce dommage « par l'incroyable ferveur qu'il fait paroistre à present pour l'exal- « tation de la sainte Eglise. On ne peut exprimer l'amour qu'il « luy porte, le zele qu'il a pour sa défense & les efforts con- «

» tinuels qu'il fait pour arriver luy-même à la perfection Chré-
» tienne. Quoy qu'il soit avancé en âge, sujet à de grandes infir-
» mitez & presque toûjours en guerre avec les Rois ses voisins, il
» avoit toutefois un violent desir, tres-Saint Pere, de voir vostre
» Sainteté & de luy baiser les pieds; mais ne pouvant avoir cette
» satisfaction, il a substitué en sa place Dom Mancio que vous
» voyez, neveu du Roy de Fiunga son proche parent, distingué
» par sa naissance, par sa vertu & par son propre merite, & il vous
» demande tres-humblement par sa bouche d'estre receu à l'obeïs-
» sance du saint Siege & mis au nombre des enfans de la sainte
» Eglise.

» Dom Protais Roy d'Arima jeune Prince tres-accompli vous
» demande la même grace, & pour l'obtenir vous envoye Dom
» Michel son cousin germain. Dom Barthelemy Roy d'Omura
» oncle du Roy d'Arima & de Dom Michel vous fait la même prie-
» re. Je ne parleray point aujourd'huy du Roy d'Arima qui a don-
» né tant de preuves de sa Foy & de sa devotion : mais je ne puis
» taire les grandes actions qu'a fait le Roy d'Omura pour la gloire
» de JESUS-CHRIST. C'est luy, tres-Saint Pere, qui a receu le
» premier de tous les Princes du Japon la Foy & le Baptême avec
» tant de courage & de ferveur, que pour avoir brisé toutes les
» Idoles qui se trouverent dans ses terres, & pour en avoir banni
» la superstition, il s'attira des persecutions horribles, jusqu'à se
» voir presque dépoüillé de son Royaume, sans que pour cela il ait
» chancelé dans la Foy. Au contraire il a fait paroistre dans ces
» disgraces plus d'attache que jamais à la Religion Chrétienne,
» & par le secours de Dieu & de son invincible courage il a re-
» couvré tout son domaine. Tout ce qui manque à son bonheur
» & à sa fidelité, c'est de n'avoir pas pû faire par luy-même ce que
» Dom Michel a ordre de faire en son nom, qui est de baiser les
» pieds à vôtre Sainteté & de recevoir sa benediction. S'il avoit pû
» se procurer cette consolation, il se feroit estimé le plus heureux
» de tous les Princes.

» O Dieu immortel! Quel coup de vôtre bras & quel effet de vô-
» tre grace! voicy que dans des lieux si éloignez du saint Siege, où ja-
» mais on n'avoit entendu le Nom de JESUS-CHRIST & où jamais
» son Evangile n'avoit esté presché; aussi-tost que la Foy y a répandu
» les premiers rayons de la verité, des hommes d'humeurs toutes
» differentes des nostres, des Rois illustres pour leur noblesse, re-
» doutables pour leur puissance, heureux pour l'abondance des

biens qu'ils possedent, des conquerans & des guerriers signalez «
par leurs victoires, reconnoissent la grandeur & la dignité de «
l'Eglise Romaine, & tiennent à grand honneur de baiser les pieds «
du Chef de l'Eglise par la bouche des personnes qui leur sont infi- «
niment cheres : Et nous verrons à nos portes des hommes assez «
aveugles & assez impies pour vouloir d'une main parricide, tran- «
cher la teste au corps mystique de Jesus-Christ, & re- «
voquer en doute à leur propre ruine l'autorité du saint Siege, «
qui a esté établie par Jesus Christ même, affermie par le cours «
de tant de siecles, défenduë par les écrits de tant de saints Doc- «
teurs, reconnuë & approuvée par tant de Conciles ? Mais il «
n'est pas juste que je me laisse emporter à la douleur & que je «
trouble la joye de ce jour par le souvenir de nos miseres. «

Je reprens donc mon discours & je reviens à mon sujet, que «
la varieté de tant de choses m'avoit presque fait oublier. J'ay «
souvent oüi dire ce que plusieurs Auteurs ont écrit, qu'il y a bien «
de la convenance entre le Soleil & un bon Prince : Car comme le «
Soleil ne se contente pas d'éclairer les astres & les lieux qui luy «
sont proches, mais qu'il répand ses rayons & ses influences sur «
les païs les plus éloignez : Ainsi le bon Prince ne doit pas borner «
ses liberalitez à quelques lieux ni à quelques personnes ; mais il «
doit répandre ses graces par tout & faire sentir ses faveurs aux na- «
tions les plus reculées de la terre. Il s'en trouvera peut-estre «
quelques-uns qui pourroient le faire, mais fort peu qui en ayent «
la volonté. «

Pour vous, ô tres-Saint Pere, vous ne renfermez par vostre «
zele & vos liberalitez dans la ville de Rome, ni dans les bor- «
nes de l'Italie, de l'Allemagne, de la Boheme, de la Hon- «
grie, de la Pologne, de la Syrie, de la Grece, de la Dalma- «
tie, Royaumes & Provinces où vous avez fondé quantité de Se- «
minaires, qui sont comme autant de forteresses pour défendre la «
Foy & où vous avez dressé des monumens éternels de vostre pie- «
té & de vostre magnificence : mais poussant vos liberalitez au «
delà des Indes & de la Chine, & suivant pour ainsi dire la cour- «
se du Soleil, vous avez donné jusqu'au Japon qui est à l'extré- «
mité du monde. Car deslors que vostre Sainteté eut appris que la «
Foy y estoit preschée, qu'elle y faisoit d'heureux progrés & qu'il «
n'y avoit point de meilleur moyen pour la cōserver & l'amplifier, «
que de former un grand nombre de Prédicateurs de la même na- «
tion, veu que les habitans de ces Isles ont beaucoup de lumiere & «

» d'esprit : ni la distance des lieux, ni la grandeur de la dépense, ni » difficulté aucune n'a pû l'empescher de fonder en ces quartiers-» là des Seminaires de jeunes enfans, lesquels croissant en âge, en » doctrine & en pieté, conserveront la Foy Chrétienne & exter-» mineront avec le temps l'idolâtrie du païs.

» Ces Ambassadeurs, tres-Saint Pere, rendent leurs actions de » grace à vostre Sainteté de la part de leur nation & en leur propre » & privé nom, pour ces insignes bienfaits & pour le zele qu'elle » a de leur salut, avec d'autant plus de justice, qu'on les a asseurez » qu'elle a fondé ces Seminaires la même année que leurs Rois & » Princes les avoient choisis pour faire le voyage de Rome : De » sorte qu'ils n'ont pas plûtost pensé à vous venir rendre leurs » obeïssances, comme vos veritables & legitimes enfans, que vous » avez songé comme un charitable Pere à leurs necessitez spirituel-» les & à l'affaire de leur salut. Ce qui nous fait esperer que puis-» qu'ils ont volontairement embrassé la Foy avec tant de ferveur & » de courage, se voyant desormais comblez des graces & des fa-» veurs de vostre Sainteté & animez par tant de bons ouvriers que » produiront ces Seminaires, ils se porteront avec plus d'ardeur & » en plus grand nombre à professer la Religion Chrêtienne.

» Ainsi, tres-saint Pere, il arrivera bien-tost, que Dieu favo-» risant les desirs de vostre Sainteté & les travaux de nostre petite » Compagnie, vous apprendrez la conversion, non pas de quel-» ques Villes & de quelques Royaumes du Japon, comme sont ceux » que nous vous offrons comme les premices d'un champ nou-» vellement défriché : mais de plusieurs autres qui divisent ce vaste » païs & d'une si grande multitude de personnes, qu'il sera pres-» que impossible de les compter.

Le Pere Gonzalez finit ainsi son discours, qui eut un grand applaudissement & qui tira les larmes des yeux de la pluspart des assistans. Le sieur Antoine Bocapaduli répondit en Latin aux Ambassadeurs au nom de sa Sainteté en cette maniere.



REPONSE

DU SIEUR ANTOINE BOCAPADULI au nom du Pape aux Ambaſſadeurs.

SA Sainteté me commande de vous dire, tres-nobles Seigneurs, « que Dom François Roy de Bungo, Dom Protais Roy d'Arima & Dom Barthelemy ſon oncle Roy d'Omura en ont agi en Princes ſages & Religieux lorſqu'ils vous ont envoyez, Vous qui eſtes leurs parens, des Iſles tres-éloignées du Japon, pour reconnoiſtre & honorer la puiſſance que Dieu par ſa bonté luy a donnée ſur la terre, puiſqu'il n'y a qu'une Foy, qu'une Loy, qu'une Egliſe & qu'un Chef qui la gouverne, qu'un Paſteur univerſel du troupeau de JESUS-CHRIST, c'eſt-à-dire de tous les Catholiques qui ſont par toute la terre, qui eſt le Pape de Rome ſucceſſeur de S. Pierre. Sa Sainteté ſe réjoüit grandement de ce qu'ils croyent & profeſſent cette verité de noſtre Religion avec tous les autres myſteres de la Foy Catholique. Elle en rend des graces immortelles à la divine bonté, & juge qu'elle ne peut avoir au monde de joye plus ſolide que celle cy, qui procede du zele qu'elle a de la gloire de Dieu & du ſalut des ames. C'eſt pourquoy le Saint Pere avec ſes venerables freres les Cardinaux de la ſainte Egliſe Romaine reçoit tres-volontiers la proteſtation que vous luy faites de leur Foy, de leur devotion, & de leur obeïſſance. Il deſire & prie Dieu que tous les autres Rois de ces Iſles & tous les Princes du monde renonceant, à leur exemple, à l'idolâtrie & à toutes ſortes d'erreurs, connoiſſent le vray Dieu & celuy qu'il a envoyé au monde, qui eſt JESUS-CHRIST noſtre Sauveur: car c'eſt en cette connoiſſance & en cette Foy que conſiſte la vie éternelle. «

XX. *Honneurs rendus aux Ambaſſadeurs.*

Cette réponſe eſtant faite, les Ambaſſadeurs retournerent une ſeconde fois baiſer les pieds au Pape, qui les receut & embraſſa tendrement comme il avoit déja fait, & voulut qu'ils luy portaſſent la robe, faveur qu'il ne fait qu'aux Princes & aux Grands Seigneurs. Un celebre Hiſtorien ajoûte, qu'il voulut qu'ils luy ſerviſſent de Candataire, fonction qui appartient à l'Ambaſſadeur de l'Empereur lorſqu'il eſt preſent.

Ayant conduit le Saint Pere juſqu'au dedans de ſon Palais,

le Cardinal saint Sixte, neveu du Pape, les invita à dîner comme sa Sainteté l'avoit ordonné. Le Cardinal Gastavillan & le sieur Jacques Buon-Compagni General des troupes de la sainte Eglise mangerent avec eux. Ils firent paroistre pendant le dîner beaucoup de sagesse, d'honnesteté & de modestie. Aprés le repas le Pape les voulut entretenir en particulier. Il leur fit quantité de questions sur leur voyage, sur les coûtumes du Japon, sur leur conversion, sur les Chrétiens du païs & sur plusieurs autres choses semblables, & ils répondirent à tout avec tant d'esprit & de bon sens, que le Pape en fut extrémement satisfait. Aprés un long entretien il jugea à propos qu'on les menast à l'Eglise saint Pierre pour salüer ce Prince des Apostres & pour remercier Dieu de les avoir conduits heureusement jusqu'à Rome.

Le lendemain jour de l'Annonciation, le Pape allant selon la coûtume à Nostre Dame de la Minerve, voulut que les Ambassadeurs Japonnois l'accompagnassent à cheval, & il leur donna dans les ruës & dans l'Eglise la place la plus honorable, qui est la plus proche de sa personne, marchant immediatement devant luy. Ils parurent encore ce jour-là vétus en Japonnois : mais depuis ils s'habillerent à l'Italienne. Le Pape leur fit faire trois paires d'habits, l'un court & les autres deux longs de velours noir, garnis de passemens d'or, & à chacun une robe de chambre de même étoffe.

XXI. *Ils reçoivent les visites des Ambassadeurs des Princes Chrétiens, & ont une seconde audience.*

Estant vétus de la sorte, ils receurent les visites des Ambassadeurs de l'Empereur, du Roy de France, du Roy d'Espagne & de la Seigneurie de Venise. Aprés eux ils furent salüez par le Senat, par les Conservateurs, par les Magistrats, & par toute la Noblesse de Rome avec une pompe & magnificence extraordinaire. Ils les felicitoient tous de leur heureux voyage & de la devotion qui les avoit portez à l'entreprendre. Dom Mancio répondit au nom de tous avec beaucoup de prudence & de presence d'esprit.

Cette même semaine outre l'Audience publique qu'ils avoient euë, le Saint Pere leur en donna une autre en particulier, où aprés avoir receu les presens qu'ils luy avoient apportez du Japon, il traita avec eux familierement comme un pere avec ses enfans ; & ayant sceu qu'ils desiroient de visiter les sept Eglises de Rome, il ordonna luy-même la maniere dont ils seroient receus, qui fut si honorable, qu'on ne peut guere rendre plus d'honneur à la personne même du Pape lorsqu'il les visite. Pour Dom Julien, on ne peut dire le soin que le Pape avoit de sa santé ; Car

outre qu'il ordonna aux plus habiles Medecins de Rome de le traiter dans sa maladie, il envoyoit tous les jours sçavoir l'estat où il estoit.

Pendant que toute la Ville estoit dans la réjoüissance & qu'on ne parloit dans toutes les compagnies que du Japon, il plut à Dieu retirer de ce monde le bon Pape Gregoire XIII. âgé de quatre-vingt-quatre ans. Une heure avant que mourir, il voulut encore sçavoir des nouvelles de Dom Julien. Le Saint Pere déceda le dixiéme jour d'Avril l'an 1585. & fut regretté generalement de tout le monde pour ses rares vertus, principalement pour son zele à étendre la Foy par toute la terre. Les trois Ambassadeurs furent touchez sensiblement de sa mort. Le Pere General de la Compagnie ayant esté informé de leur étonnement & de leur douleur, les alla visiter, & leur dit pour les consoler, que quiconque seroit élû Pape, auroit pour eux les mêmes tendresses que le défunt; que c'estoit une disposition admirable de la Providence de Dieu sur eux, qu'ils se trouvassent à l'élection d'un nouveau Pape, afin qu'ils pûssent l'informer particulierement de leurs affaires. XXII. *Mort du Pape Gregoire XIII.*

Ce discours du Pere les consola, mais bien davantage, l'affection que leur témoignerent les Cardinaux qui estoient dans le Conclave: Car ayant sceu combien la mort de Gregoire XIII. les avoit touchez, ils leur envoyerent le Seigneur Sasso Evêque de Ripa Transona pour les salüer au nom du College des Cardinaux, & pour les asseurer que quiconque seroit élû pour Chef de l'Eglise, auroit pour eux la même affection qu'avoit eûë le Pape précedent.

Le quatriéme jour du Conclave, Sixte V. de ce nom fut élû du consentement de tous les Cardinaux. Deux jours aprés son élection, les Ambassadeurs luy furent baiser les pieds. Le Pape les receut avec beaucoup de joye, & leur promit de prendre soin de leurs affaires & de leurs personnes. Puis s'adressant aux Peres qui les accompagnoient, il leur dit tout haut: *Voyez que rien ne leur manque, & s'ils ont besoin de quelque chose faites que j'en sois informé.* Dom Mancio ayant remercié sa Sainteté de la bonté qu'elle avoit pour eux, lui presenta un memorial contenant divers points qui concernoient la Chrétienté du Japon. Le Pape le lut sur l'heure même & luy promit qu'il en confereroit avec le Pere General, & qu'il leur donneroit toute la satisfaction possible. XXIII. *Sixte V. est élû Pape & témoigne beaucoup d'amitié aux Ambassadeurs.*

Le jour qu'il fut couronné, il leur donna place parmi les Am-

baſſadeurs, & voulut qu'ils portaſſent le dais & luy donnaſſent à laver à la Meſſe. Quant aux affaires que Dom Mancio luy avoit propoſées par écrit, non ſeulement il ratifia la donation de quatre mille écus par an que le feu Pape avoit aſſignez aux Seminaires du Japon : mais il en ajoûta encore deux mille, ſans limiter le temps autrement que juſqu'à ce que le ſaint Siege y eût pourvû par une autre voye. De plus il ordonna trois mille écus pour le retour des Ambaſſadeurs, & pour joindre l'honneur aux dépenſes, il voulut luy-même les faire Chevaliers aux Eperons dorez.

XXIV. *Il les fait Chevaliers.* La Ceremonie s'en fit la veille de l'Aſcenſion. Il tint Chapelle ce jour-là où ſe trouverent les Cardinaux, pluſieurs Princes & les Ambaſſadeurs des Couronnes. Sur la fin des Veſpres le Maître des Ceremonies les ayant eſté prendre à leur place, les mena devant ſa Sainteté, où aprés les adorations & les ſermens ordinaires, elle leur fit donner la ceinture & l'épée: Puis leur fit chauſſer les éperons dorez par l'Ambaſſadeur de France & celuy de Veniſe qui ſe trouverent à cette action.

Aprés quoy le Pape luy-même leur mit à chacun une belle chaîne d'or au coû, les embraſſa & les baiſa avec tant de tendreſſe qu'il en verſa des larmes de joye. La Ceremonie eſtant finie, les nouveaux Chevaliers remercierent ſa Sainteté de l'honneur qu'elle leur avoit fait, & promirent de défendre la Foy Catholique avec les armes qu'ils avoient receus, au peril de leur ſang & de leur vie.

XXV. *Il leur fait des preſens & les communie.* Le lendemain ſa Sainteté voulut qu'ils aſſiſtaſſent à la Meſſe qu'il dît en particulier & les communia de ſa main, ce qui leur donna une conſolation ſi ſenſible, qu'ils proteſterent n'en avoir jamais eu de plus grande au monde. Il leur fit auſſi delivrer divers preſens de grand prix pour les Rois qui les avoient envoyez aprés les avoir benis ſelon la coûtume des Papes, lorſqu'ils font de ſemblables preſens aux Princes de l'Europe. Il ajoûta à tous ces dons une faveur conſiderable, c'eſt qu'il leur fit expedier un Bref Apoſtolique, par lequel il donnoit à ces trois Rois du Japon, rang & place parmi les autres Rois Chrétiens, avec droit d'entrer au Conſiſtoire. Et pour les preſens de devotion, outre une belle croix qu'il donna à chacun où il y avoit du bois de la vraye Croix, il leur envoya une Chapelle d'une tres riche brocatelle compoſée de chaſuble garnie, de chappe, de dalmatique & de devant d'Autel. Enfin il fit réponſe aux lettres des Rois qui les avoient envoyez.

Les

XXVI. *Les Ambassadeurs prennent congé du Pape.*

Les Ambassadeurs avant que de prendre congé de Sa Sainteté firent quelques visites dans Rome, dont la plus remarquable fut celles du Senat & du peuple Romain qui s'assemblerent au Capitole pour les recevoir. Entre plusieurs honneurs qu'ils leur rendirent, il les receurent citoyens Romains en qualité de Patrices, & leur delivrerent à chacun leurs Lettres Patentes écrites sur du parchemin richement enluminé & scellé d'un grand sceau d'or large comme la main & de l'épaisseur d'un doigt. Les Ambassadeurs receurent cette faveur avec beaucoup de reconnoissance, & Dom Mancio dit au nom de ses Collegues aux Senateurs, que c'estoit à bon droit que Rome se qualifioit la maîtresse du monde, puisqu'elle l'avoit subjugué par la force de ses armes, & plus glorieusement par celle de la Foy; Que sa grandeur cependant croissoit en ce jour, puisqu'elle étendoit son domaine jusqu'aux Royaumes dn Japon dont elle prenoit possession en leurs personnes, qui devenoient à present ses citoyens & ses sujets. Cette réponse plut extrémement au Senat & à toute la ville de Rome qui admira l'esprit & la sagesse de ce jeune Seigneur.

La veille de leur départ ils furent à saint Pierre baiser les pieds de Sa Sainteté, & la remercierent des graces & faveurs qu'elle leur avoit faites, tant en leurs personnes, qu'en celle des Chrétiens du Japon. Le Pape les receut avec des bontez & des tendresses paternelles, & leur dit plusieurs fois, que ce qu'il avoit fait pour eux n'estoit rien au prix de ce qu'il avoit dessein de faire. Il commanda qu'on leur fist toucher les trois mille écus pour les frais de leur voyage, & leur fit expedier un Bref de recommandation au Roy d'Espagne & à la Republique de Gennes, afin qu'ils fussent pourvûs de navires ou de galeres pour passer en Espagne. Il ordonna aussi à un de ses Secretaires d'écrire aux Gouverneurs de toutes les Villes de l'Estat Ecclesiastique par où ils devoient passer, qu'ils eussent à les recevoir avec tout l'honneur possible, qu'ils fussent défrayez & bien accompagnez tant qu'ils seroient dans l'Italie. Enfin il les congedia aprés leur avoir beni quantité de medailles, octroyé de grandes Indulgences & donné sa Benediction.

XXVII. *Ils partent de Rome & vont à Venise.*

Ils partirent donc de Rome le 3 de Juin 1585. de grand matin. Plusieurs Gentilshommes Romains les accompagnerent quelques lieuës, & les Chevaux legers du Pape toute la journée. Le Cardinal saint Sixte les fit loger & traita à Castellana Ville de son Gouvernement, & de là les fit conduire à Narni, puis à Spolette

où le Gouverneur leur presenta les clefs de la Ville, les logea & traita magnifiquement & les receut au son des cloches & de l'artillerie, des trompettes & des haut-bois dans l'Eglise Cathedrale, comme sont reçeu les Prelats. De-là ils se rendirent à Montefalco, où ils virent le corps de sainte Claire surnommée de Montefalco tout entier avec sa chair & son sang comme si elle venoit d'expirer, & son cœur où les mysteres de la Passion de nostre Seigneur sont vivement exprimez & comme gravez dans sa substance. De Montefalco ils furent à Assise, où ils virent les Reliques de saint François, & de là à Perouse où ils furent receus & traitez par le Cardinal Spinola Legat de sa Sainteté, avec toute la magnificence possible. Enfin il arriverent à Lorette, où ils virent la Chapelle frequentée par le concours de tous les Fidelles, sanctifiée par la demeure de la sainte Vierge & par l'Incarnation du Fils de Dieu, honorée par tous les Princes Chrétiens & enrichie de leurs dons qu'on leur fit voir. Ils y firent leurs devotions & recommanderent leur voyage à la sacrée Mere de Dieu.

Estant partis de Lorette ils allerent à Ancone, de-là à Boulogne où ils virent & admirerent le corps de sainte Catherine qui y est tout entier & assis. On ne peut dire les honneurs que leur rendit le Duc de Ferrare, il les traita en Rois, & leur fit voir ses jardins qui passoient alors pour les plus beaux qui fussent en Europe. Mais ils furent bien plus satisfaits de voir la sainte Hoste qui s'échappa miraculeusement des mains d'un Prestre qui doutoit de la verité de ce mystere & s'éleva jusqu'à la voûte où elle demeura suspenduë. Ils firent present au Duc du Cimeterre de Dom François Roy de Bungo d'une trempe si fine, qu'il n'y avoit point d'acier qui lui pût resister.

XXVIII. *Ils arrivent à Venise.* S'estant mis sur la riviere ils entrerent dans l'Estat de la Republique de Venise, & trouverent à Quiosa une barque couverte & garnie de velours cramoisi, où ils furent priez d'entrer. Lorsqu'ils furent arrivé au Prieuré du saint Esprit, qui est à demie lieuë de Venise, ils trouverent quarante Senateurs en robes rouges qui les attendoient. Un d'eux leur ayant fait le compliment de la part de la Seigneurie, les pria dans deux vaisseaux où l'on a coutume de recevoir les Ducs & les Princes qui estoient suivis d'un grand nombre des barques & de gondoles remplies de gens de qualité. Ils entrerent par le grand canal où ils furent ravis de voir la situation de cette Ville flotante, la magnificence

de ses Palais, la beauté de ses Eglises, la multitude de ses canaux & le nombre presque infini de Gondolesdont ils sont couverts.

Estant arrivez à la maison des Peres Jesuites, ils furent conduits dans l'Eglise où le *Te Deum* fut chanté, & de là dans leur appartement, où ils furent traitez par la Seigneurie qui députa un Gentilhomme de son corps pour les servir & les accompagner. Le même jour qu'ils arriverent ils furent visitez par le Nonce du Pape, par le Patriarche de Venise & par plusieurs Ambassadeurs des Rois & Princes Chrétiens. Deux jours aprés ils furent conduits par un grand nombre de Gentilshommes au Palais où le Duc les attendoit. Il estoit assis sur un thrône élevé, environné des Senateurs en robes rouges, qui firent l'honneur aux Ambassadeurs de les placer aux deux côtez du Duc dans de riches fauteüils. Aprés les complimens de part & d'autre, les Ambassadeurs presenterent au Duc un de leurs habits Japonnois avec une épée & un poignard, present qui fut tres-agreable au Duc & au Senat comme une chose tres-rare & qui serviroit de monument à la posterité.

Au sortir du Palais on leur fit voir l'Arsenal, le tresor, les marchandises precieuses & la verrerie où les Gentilshommes travaillent en verre & en cristal, ce qui leur plut extrémement comme une chose qui est tout-à-fait inconnuë en leurs païs. Mais ce qui leur donna plus d'étonnement & de consolation, fut la belle & la solemnelle procession qui se fait ordinairement le 25. de Juin feste de l'Apparition de saint Marc, & qui fut differée jusqu'au vingt-huitiéme en leur consideration, la Seigneurie ayant jugé que ce spectable leur seroit plus agreable que tous les autres divertissemens dont on honore l'entrée des autres Princes. On la rendit plus solemnelle que jamais par le nombre des Prestres, de Religieux, de diverses Confrairies, de grandes châsses d'or & d'argent où il y avoit des pierreries en telle quantité, qu'on les estimoit plus de dix millions. On y voyoit encore plusieurs representations d'Histoires, tant du Vieux que du Nouveau Testament, portées par des personnes richement vêtuës. Et ce qui surprit les Seigneurs Japonnois, c'est qu'ils s'y virent eux-mêmes representez rendans obeïssance au Chef Universel de l'Eglise. Ils asseurerent qu'ils n'avoient rien vû jusqu'alors de plus grand, ni de plus devot.

Les jours suivans on leur fit voir toutes les beautez de la Ville

de peuple qui desiroit les voir. Ce qu'ils firent pour leur donner cette satisfaction.

Le Gouverneur les attendoit hors la porte du Faux-bourg avec ses deux enfans & le Marquis d'Avalo son Neveu; tout le Senat, les Magistrats, le Corps de Ville & plus de cinq cens Gentilshommes à cheval. Aprés les civilitez ordinaires, ils marcherent en tres bel ordre. Le Gouverneur accompagné de ses Gardes mit Dom Mancio à sa droite. Le Lieutenant du Roy prit Dom Michel à la sienne. Le Grand Chancelier conduisoit Dom Martin, & le premier President Dom Julien. Ils arriverent en cet ordre au College des Peres Jesuites, où le Duc leur avoit fait meubler des chambres, parce qu'ils vouloient par tout loger chez eux.

Ils receurent là les visites de tous les grands Seigneurs. Le Dimanche suivant l'archevêque les communia dans la Cathedrale. Ensuite ils furent menez au Château au bruit de l'artillerie qui faisoit un feu continuel: mais de telle maniere qu'on eût dit que que c'estoient deux armées qui se battoient. Ils y furent traitez avec profusion. Lorsqu'on se mit à table, les soldats selon la coûtume apporterent les clefs du Château au Gouverneur, lequel commanda qu'on les presentast à Dom Mancio. Il répondit à cette honnesteté, disant qu'il ne perdoit rien de ses droits en le rendant maistre de ses clefs, puisqu'il pouvoit entierement disposer de celui à qui il les presentoit.

Estant sortis du Château on leur fit voir les manufactures de soye, d'or, d'argent, d'armes, de cuir & toutes sortes d'étoffes que les ouvriers leur montroient à l'envy. Ils ne se contentoient pas d'étaller leurs riches marchandises dans leurs boutiques, mais ils déployoient encore devant leurs fenestres des pieces entieres de toiles d'or & d'argent, la brocatelle la plus riche & la plus belle qu'ils eussent: ce qui rendoit les ruës plus agreables à voir que les Palais des Princes. Lorsqu'ils estoient à Milan ils receurent nouvelles de Gennes, que les galeres qui les devoient passer en Espagne estoient prestes à faire voile, ce qui les obligea de prendre congé du Duc.

XXXI. *Ils s'embarquent à Gennes & arrivent à Barcelone.*

Ils ne furent pas deux jours à Gennes, parce que les galeres les pressoient de partir. Pendant ce temps on leur fit tous les honneurs possibles, & on les mit dans une galere richement ornée. Ils s'embarquerent le huitiéme d'Aoust l'an 1585. & emporterent l'estime & l'affection de toute l'Italie, tant pour la beauté de leur

esprit, que pour leur modestie & leur devotion.

Ils arriverent le dix-septiéme du même mois à Barcelone où ils furent obligez de rester un mois entier pour l'indisposition de Dom Julien que la fievre reprenoit de temps en temps pendant le voyage. Lorsqu'il se fut rétabli, ils allerent faire leurs devotions à Nostre-Dame de Montferrat & visiterent les Hermites qui demeurent dans cette montagne affreuse.

XXXII. *Ils prennent congé du Roy d'Espagne.* Le Roy Catholique Philippe II. estant alors à Monçon, ils furent prendre congé de lui. Ce Prince leur fit les mêmes honneurs qu'il avoit fait la premiere fois: car dans l'audience qu'il leur donna il se tint debout & voulut que ses enfans fussent presents à la Ceremonie. Il ordonna qu'ils fussent traitez par tout honorablement & défrayez dans tout son Royaume. Il leur fit encore équipper un vaisseau, leur fit toucher quatre mille écus pour leur voyage, manda à ses Officiers des Indes qu'ils eussent à les conduire jusqu'au Japon à ses dépens, & lorsqu'ils y seroient arrivez, de leur donner quatre chevaux de prix avec leurs housses & leurs équipages pour s'en retourner chez leurs parens. Les Ambassadeurs aprés avoir remercié sa Majesté de ses bontez & de ses magnificences entrerent dans le Portugal & furent receus dans toutes les Villes par où ils passerent, avec autant de demonstration de joye que la premiere fois.

XXXIII. *Ils s'embarquent à Lisbonne pour les Indes & arrivent à Goa.* Ils s'embarquerent à Lisbonne pour le voyage des Indes le dernier jour d'Avril 1586. avec dix-sept Religieux de la Compagnie de Jesus qu'ils demanderent au Pere General à Rome selon l'ordre exprés qu'ils en avoient receu des Rois du Japon. Ils eurent le vent assez favorable & doublerent heureusement le Cap de bonne Esperance: mais le vent ayant cessé ils furent contraints d'hyverner à Mozambic, d'où ils ne purent sortir qu'au mois d'Avril de l'année suivante 87. qu'ils firent voile vers Goa où ils moüillerent le 29. de May, n'ayant perdu de toutes leurs troupes que deux Peres Jesuites, sçavoir le Pere Annibal Arnati & le Pere Giles Lopes.

On ne peut exprimer la joye que receut le Pere Alexandre Valignan Provincial des Indes à leur arrivée: car s'estant chargé de les ramener au Japon & n'ayant point appris de leurs nouvelles depuis quinze mois, il craignoit qu'il ne leur fust arrivé quelque accident. Le Vice-Roy ne fut pas moins joyeux de les voir de retour. Il paya deux mille écus qu'on leur avoit presté à Mozambic, & leur ordonna deux cens écus par mois à chacun pour

leur dépense ; il leur donna aussi un cheval Arabe & les pourvut liberalement de tout ce qui leur estoit necessaire pour leur voyage selon l'ordre qu'il en avoit receu du Roy Catholique. Ils partirent de Goa avec le Pere Valignan le premier jour d'Avril 1588. & arriverent au Japon l'an 90. huit ans aprés en estre partis, comme nous dirons dans les Livres suivans.

XXXIV. *Les fruits que les Ambassadeurs tirerent de leur voyage.*

Il est temps que nous rentrions dans le Japon pour voir ce qui s'y est passé depuis le départ des Ambassadeurs, & que nous reprenions le fil de nostre Histoire que cette Ambassade a interrompu. C'est ce que nous allons faire aprés que nous aurons remarqué les fruits qu'ils tirerent de leur voyage.

Le premier fut une haute idée qu'ils conceurent de nostre Religion, par la grandeur & la majesté de l'Eglise Romaine, par la magnificence de ses Temples, par la sainteté de ses Ceremonies, par l'éminente dignité de son Chef & de ses Prélats, & par la devotion de tous les peuples envers trois jeunes Seigneurs étrangers que le zele de la Religion avoit amenez à Rome.

L'autre chose qui les charma, fut l'honneur que leur rendirent les Princes Chrétiens & l'affection qu'ils leur témoignerent. Ils estoient sur tout penetrez des sentimens d'amour & de reconnoissance pour les deux Papes qui avoient eu pour eux des tendresses paternelles, & qui les avoient comblé des faveurs. Ils disoient qu'ils ne trouvoient point de paroles pour exprimer le sentiment qu'ils en avoient, & qu'il leur tardoit qu'ils ne fussent dans leur païs pour attester tout ce qu'on avoit dit des Monarques Chrétiens n'estoit rien au prix de ce qu'ils avoient vû. Ainsi ce voyage les confirma dans la Foy & les rendit capables d'informer les Rois du Japon, des merveilles qu'ils avoient vûës dans l'Europe : Car quoy que ce ne fussent que des jeunes enfans, cependant ils estoient si sages & si judicieux, qu'ils remarquoient tout ce qu'ils voyoient & le mettoient par écrit pour en faire un fidele raport à ceux de leur païs.

Mais s'ils furent satisfaits des Princes Ecclesiastiques & seculiers, ceux-cy ne furent pas moins édifiez de leur sagesse, de leur conduite & de leur pieté, ils avoient un certain air de grandeur qui marquoit assez leur noblesse : mais elle estoit accompagnée d'une si grande douceur & d'une si rare modestie, qu'on les eût pris plûtost pour des Religieux que pour des Princes. Leur vie estoit reglé dans les déreglemens d'un voyage & les fatigues

du chemin ne les empêchoient jamais de s'acquitter des devoirs d'un Chretien. Ils prioient Dieu tous les matins sans y manquer. Ils assistoient tous les jours à la Messe. Ils se confessoient & communioient au moins de huit en huit jours & ne se couchoient jamais qu'ils n'eussent fait l'examen de leurs consciences. Un jour ayant assisté à un spectacle qui les empêcha de se coucher avant minuit, un Pere les alla visiter dans leur chambre & les trouva tous quatre à genoux au pied de leurs lits. Il leur demanda d'où vient qu'estant si tard & devant le lendemain se mettre en chemin de grand matin, ils n'estoient pas encore couchez. Nous le ferons, répondirent-ils, aussi-tost que nous aurons achevé nostre examen. On connoîtra la vertu de ces jeunes Seigneurs par l'estat qu'ils embrasserent dans le Japon & par les grandes choses qu'ils firent & souffrirent pour la défense de la Foy.

Un autre fruit de leur voyage fut, qu'ils obtinrent du Pape & du Roy d'Espagne un Evêque pour le Japon, tant pour administrer le Sacrement de Confirmation à ces nouveaux Chretiens qui avoient besoin de ce secours pour resister aux Idolâtres, que pour conferer les Ordres de Prêtrise aux Ecoliers qu'on élevoit dans les Seminaires & aux Japonnois qu'on en trouveroit capables. C'estoit un des principaux points qu'ils devoient negotier avec sa Sainteté & avec le Roy Catholique. La requeste sembla tres-juste à l'un & l'autre. Le Roy d'Espagne nomma le Pere Sebastien Moralés Religieux de la Compagnie de JESUS, natif de la ville de Funchal, Metropolitaine de l'Isle de Madere, qui estoit alors provincial au Royaume de Portugal. Le Saint Pere approuva sa nomination & lui accorda tous les privileges qu'il estima lui estre convenables pour le bien de cette nouvelle Eglise. Il fut sacré à Lisbonne & en partit l'an 87. avec trois autres Religieux de la même Compagnie, deux desquels moururent en chemin. Ce bon Prélat estant arrivé à Mozambic, y fut attaqué de la maladie qui avoit emporté quantité des gens de l'équipage & mourut aussi.

L'an 91. on élut en sa place le Pere Pierre Martinez pour lors Provincial des Indes, & on lui donna pour coadjuteur le P. Loüis Cerquera tous deux tres-saints Religieux & dignes de cet employ. Le P. Martinez estoit natif de Conimbe Il y avoit enseigné la Philosophie & la Theologie, & il estoit aussi grand Predicateur qu'habile Theologien. C'est en cette qualité qu'il accompagna le Roy Sebastien en Afrique, où il fut long temps captif. Ayant esté racheté,

cheté il fut envoye aux Indes avec cinq Religieux de son Ordre, l'an 85. mais le vaisseau qui les portoit s'estant brisé contre un rocher, quatre de ses Compagnons se sauverent à terre, où ils furent massacrez par les Cafres. Le Pere Martinez par une singuliere Providence de Dieu échappa la mort avec le cinquiéme & arriva heureusement aux Indes. Pour le Pere Loüis de Cerqueira il estoit natif de Alvito ville d'Alenteio en Portugal. Il avoit aussi enseigné la Philosophie & la Theologie en l'Université d'Ebora. Nous verrons en quel temps ils arriverent au Japon & ce qu'ils y ont souffert pour la gloire de Dieu & de son Eglise.





HISTOIRE DE L'EGLISE DU JAPON.

LIVRE TROISIE'ME.

ARGUMENT.

Nobunanga veut estre adoré comme Dieu. Il fait bâtir un Temple où il met sa statuë & commande à tous ses Sujets de l'adorer. On forme une conspiration contre lui, dont Aquechi est le Chef. Nobunanga est tué avec son fils aîné. Sa ville Anzuquiama est pillée. Ligue formée contre Aquechi. Il est défait & massacré. Faxiba se declare Gouverneur de l'Empire. Il fait beaucoup d'amitié aux Chrétiens. Etat du Royaume de Bungo. Le Tyran Riozogi fait la guerre au Roy d'Arima & d'Omura & il est tué dans le combat. Pieté de Dom Protais Roy d'Arima. Fidelité inviolable des trois enfans de Dom Barthelemy. Ferveur de Dom Panteleon troisieme fils du Roy de Bungo. Mort du Frere

Loüis Almeida & ses belles actions. Zele de Justo Ucondono. Faxiba assiege le troisiéme fils de Nobunanga & lui fait grace. Sa puissance & son ambition. Il se fait nommer Cambancundono. Le Pere Provincial lui rend visite & en est fort bien receu. Il s'entretint familierement avec les Peres & leur découvre ses desseins. Il leur accorde des Lettres Patentes fort avantageuses. Le Roy d'Amanguchi reconnoist Cambacundono pour son Souverain, & permet aux Peres de prescher dans son Royaume. Horrible tremblement de terre. Retraite du Roi François. Le Roi de Saxuma fait la guerre à son fils. Il entre dans Bungo & desole le Roiaume. Les villes de Vosoqui & Funai sont prises & saccagées. Dom Simon Condera vient au secours du Prince de Bungo, lequel enfin reçoit le Baptême. Il recouvre son Roiaume. Mais Cambacundono se rend Maistre du Ximo. Tous les Rois se soûmettent à sa Domination & il dispose de leurs Roiaumes. Mort de Dom Barthelemi Roy d'Omura & de Dom François Roi de Bungo. Leurs funerailles & leurs éloges.

I. *Nobunanga veut estre adoré comme Dieu.*

LORSQUE les Ambassadeurs s'embarquerent pour aller à Rome, Nobunanga possedoit trente Royaumes & dominoit presque sur tout le Japon. Il s'estoit rendu si redoutable à tous les Rois par sa puissance, par ses richesses, par sa valeur & par sa severité que nul n'osoit s'opposer à ses volontez. Autant qu'il aimoit les Chrétiens dont il approuvoit la Loy, autant haïssoit-il les Bonzes qu'il sçavoit estre des trompeurs & des gens de tres mauvaise vie. Il voyoit tres-volontiers les Peres Jesuites & se faisoit un plaisir de s'entretenir avec eux, parce qu'il connoissoit dans eux beaucoup d'esprit, de sçavoir, de vertu, de probité, de modestie & d'honnesteté. Il s'estoit fait souvent instruire de tous les Mysteres de la Religion Chrétienne, & comme il avoit beaucoup de sens & de penetration, il estoit persuadé qu'elle estoit la meilleure & ne parloit des Dieux du Japon qu'avec mépris.

tres: Et parce qu'il sentoit bien qu'on n'en feroit pas d'estat, il ajoûta des peines terribles pour ceux qui mépriseroient son Idole, menaçant de toutes sortes de calamitez & des plus cruels supplices, ceux qui ne lui obeïroient pas.

Chacun se mocqua de ses promesses, mais tous apprehenderent ses menaces. C'est pourquoi le jour de la fête estant venu, il se fit concours incroyable de peuples, de tout âge, de tout sexe & de toute condition: De sorte que la Ville se trouva trop petite pour les contenir. Ce qui l'obligea de dresser des tentes dans la campagne & dans les prairies; & comme il ne suffisoit pas encore, la pluspart se jetterent dans tous les vaisseaux qui couvroient un grand lac voisin. Mais ce qui est admirable, c'est que pas un seul Chrétien ne se trouva à cette fête. Nobunanga n'en fit point de recherche, soit parcequ'il ne s'en apperceut pas, soit parce qu'il crut le devoir dissimuler. III. *Premier feste en l'honneur du Xantai.*

Le premier qui adora le Xantai, fut le fils aîné de Nobunanga & son heritier presomptif. Les grands Seigneurs suivirent son exemple; puis les Cavaliers & ensuite le peuple. Dieu qui resiste aux superbes & qui abbat les cedres orgueilleux du Liban, ne differa pas le châtiment d'un attentat si horrible. Il l'avertit auparavant par divers signes & présages du malheur qui le menaçoit pour l'obliger à se reconnoître: mais comme c'estoit un homme intrepide, & qu'il ne croyoit pas qu'il y eût puissance sur la terre qui osât s'élever contre lui, rien ne fut capable de l'effrayer. Il persevere dans ses impietez, & comme un autre Lucifer il ose bien s'égaler à Dieu, ce qui fut la cause de sa ruïne. Voicy comme la chose arriva.

Il y avoit quelques années que Nobunanga avoit dessein de faire la guerre au Roy d'Amanguchi, parce qu'il avoit pris le parti du Bonze Ozaca son ennemy. Ayant donc resolu de le détruire, & de le dépoüiller de ses Royaumes, il leve une puissante armée dont il donne le commandement à Faxiba Lieutenant General de ses troupes, & envoye son troisiéme fils avec quatorze mille hommes prendre possession du Royaume d'Ava qu'il luy avoit donné. Pour lui il se retire à Meaco avec son fils aîné, où ils logeoient dans deux Palais differens. IV. *Conspiration formée contre Nobunanga.*

Faxiba ayant demandé un renfort de trente mille hommes pour exterminer le Roy d'Amanguchi, Nobunanga qui avoit une passion extréme de s'emparer de son Royaume, prit les meilleures troupes qu'il avoit à sa garde & les envoya joindre l'ar-

mée : de maniere qu'il demeura dans Meaco presque sans défense, son orgueil lui faisant croire qu'il estoit au dessus de tous les dangers & hors de toutes les atteintes de la fortune : Mais il experimenta le contraire à son malheur.

V. *Aquechi en est le Chef.* Il y avoit dans sa Cour une homme de fortune, brave, vaillant, hardy, adroit & courtisant parfait, nommé Aquechi. Nobunanga ayant goûté son esprit & ses manieres, le prit en affection & lui donna le Gouvernement du Royaume de Tango avec la montagne de Frenoxama qu'il avoit ôtée aux Bonzes. Comme il comptoit beaucoup sur sa fidelité, il ne se contenta pas de toutes ces graces, mais il le fit encore General des troupes qu'il envoyoit à Faxiba. Il sort donc de Meaco, & au lieu de prendre le chemin d'Amanguchi, il tourne vers une forteresse qui estoit à cinq lieuës de Meaco. Ses Officiers s'en estant apperceus l'en avertirent : Mais il leur fit entendre qu'il avoit des ordres secrets qui l'obligeoient de prendre cette route.

Lorsqu'il vit qu'il estoit temps de faire son coup, il prend quelques Capitaines ses plus confidens qu'il sçavoit estre mal contents de Nobunanga & leur découvre son dessein. Il leur represente l'orgueil insupportable de ce Prince, son ambition demesurée, ses violences extrémes, ses injustices & tout ce qu'il crut capable de les animer contre lui. Il leur dit qu'il estoit temps de se défaire de ce Tyran, & de s'enrichir de ses dépoüilles ; que la fortune leur tendoit les bras, qu'il estoit sans Gardes & sans défense dans une Ville qui ne l'aimoit point ; que tous les Rois dont il estoit haï leur sçauroient bon gré d'avoir mis à mort leur commun ennemi ; qu'ils estoient bien persuadez qu'ils ne cherchoit en cela que le bien public & le soulagement des Peuples, puisqu'il n'avoit receu de lui que des graces & des bien-faits : mais qu'il avoit toûjours eû de la peine à recevoir du bien du plus méchant de tous les hommes ; qu'il falloit vanger les Dieux & les Bonzes de Frenoxama & rendre la liberté aux Rois du Japon qu'il avoit faits ses esclaves. Qu'il ne leur proposoit point les biens & les avantages qu'ils tireroient du succés de cette entreprise, puisqu'ils voyoient assez que les thresors de Nobunanga tomberoient entre leur mains & qu'ils alloient devenir maîtres de la plus riche Vllie du monde.

VI. *Mort de Nobunanga.* Les Capitaines n'eurent pas de peine à entrer dans ce parti. Il leur donne ses ordres, & le jour suivant de grand matin, il fait marcher ses troupes vers Meaco, disant que Nobunanga lui

avoit fait commandement de venir chastier un Seigneur de marque, qui estoit en ces quartiers. Il parut devant la Ville le 22. de Juin de l'année 1582 & entra dedans sans resistance. La marche qui fut faite au point du jour, fut si prompte & si secrete, que Nobunanga qui ne se defioit de rien se vit assiegé avant qu'il en eût la connoissance. Il se lavoit le visage, lorsqu'on lui dit que des troupes estoient autour de son Palais. Il ouvre les fenestres pour voir ce que c'estoit, & voilà aussi-tost une gresle de fléches qui tombe sur lui, & dont une le perce entre les épaules. Il la tire de son corps avec une furie enragée, met la main à l'épée & se défend quelque temps contre ceux qui estoient entrez dans le Palais: Mais estant blessé à mort d'un coup de mousquet, il se retire dans sa chambre & ferme les portes sur lui. Quelques-uns ont crû qu'il s'estoit ouvert le ventre comme font les braves du Japon: mais on n'en put rien sçavoir, parce qu'il fut aussi-tost consumé dans le feu qui fut mis au Palais. Son fils aîné Roy de Mino le premier idolâtre de ce faux Dieu, estoit alors avec lui, quand il vit les soldats entrer, il se mit aussi-tost en défense avec ses gens; mais le feu qui gagnoit le Palais de toutes parts, l'empêcha de sortir & le reduisit en cendres.

Ainsi mourut le superbe Nobunanga peu de temps aprés s'estre érigé en Dieu & avoir receu les adorations de ses Sujets. Dieu l'avoit jusqu'alors comblé de prosperitez en recompense des services qu'il lui avoit rendus en ruinant les Temples des Idoles & favorisant les Predicateurs de son Evangiles: Mais dés lorsque s'oubliant de sa condition, il a voulu se faire adorer, le Toutpuissant l'a frappé de son bras, & des flammes temporelles l'a fait passer aux éternelles, pour apprendre aux hommes qu'il y a un Dieu au Ciel qui domine sur les Rois & qui humilie les superbes.

VII. *Aquechi pille la ville d'Anzuquiama.*

On peut s'imaginer quel trouble il y eut dans Meaco dés lorsqu'on sceut que Nobunanga estoit tué. Les Chrétiens se crûrent perdus, sur tout lorsqu'ils virent que les soldats d'Aquechi recherchoient les amis & les fauteurs de Nobunanga pour les mettre à mort: Car comme il avoit toûjours témoigné beaucoup d'amitié aux Peres Jesuites & principalement au Pere Froez qui estoit alors à Meaco, on crut que c'estoit fait de sa vie & de son Eglise. Mais Dieu par une providence tres particuliere les delivra de ce danger: car comme on a sceu depuis, Aquechi voulant at-

tirer à son parti plusieurs Cavaliers Chrétiens qui estoient dans l'armée commandée par Faxiba, entr'autres Justo Ucondono ne fit aucun déplaisir aux Peres ni à leur Eglise, esperant par leur moyen faire passer les Chrétiens dans ses troupes.

S'estant donc asseuré de Meaco & sçachant que tous les thresors de Nobunanga estoient dans sa superbe ville d'Anzuquiama, il fait marcher aussi-tost ses troupes de ce costé là pour s'en rendre maistre. Le Gouverneur de la place informé de son dessein, fit incontinent rompre le pont qui estoit sur le bras d'un lac par où l'armée devoit passer. Pendant qu'Aquechi le faisoit reparer, les Peres eurent le loisir de se sauver avec leurs jeunes Seminaristes dans une petite Isle à quelques lieuës de-là & d'y transporter les ornemens de leur Eglise. Le pont estant refait, Aquechi s'approche de la place & s'en rend maître aussi bien que de la Citadelle sans beaucoup de resistance. On ne peut dire les thresors qu'il y trouva. Nobunanga avoit esté quinze ans à les amasser, & cela pour un perfide qui devoit lui ôter la vie. C'est ainsi que la pluspart des gens travaillent pour amasser des biens à des inconnus & souvent à leurs propres ennemis, qui s'enrichissent de leurs dépoüilles.

Aquechi partagea ce precieux butin avec ses gens, donnant à l'un dix mille, à l'autre vingt mille ducats : Si bien qu'il épuisa en trois jours ce que l'avarice & l'injustice de Nobunanga avoit amassé en plusieurs années. Il ne se contenta pas des thresors de ce Prince, il pilla encore la Ville, & ayant sceu que le Pere Organtin avec ceux de son Seminaire s'estoient retirez à une Isle voisine, il lui manda que *s'il* vouloit engager Justo Ucondono à prendre son parti, il protegeroit les Chrétiens & leur feroit plus de bien que ne leur en avoit fait Nobunanga. Le Pere Organtin lui répondit qu'il feroit tout son possible pour l'attacher à son service.

VIII. *Ligue formée contre Aquechi.*

Cependant le troisiéme fils de Nobunanga Roy d'Ava, ayant appris la mort de son pere partit aussi-tost avec toutes ses forces pour la vanger. Faxiba se joignit à lui aprés avoir fait tréve avec le Roy d'Amanguchi. Justo les prévint tous & fit marcher ses troupes à grandes journées pour conserver sa place de Tacacuqui, qui estoit près de Meaco : mais Aquechi esperant le gagner avoit défendu à ses gens de lui faire aucun dommage. Il receut en ce lieu la lettre du Pere Organtin & la lut ; mais elle ne l'empescha pas de poursuivre sa pointe & de se joindre à Faxiba, & au fils de

de Nobunanga pour vanger la mort de son pere.

Aquechi ayant sceu que ces trois armées venoient fondre sur lui, partit en diligence d'Anzuquiama pour se rendre à Meaco. A peine étoit-il sorti, qu'un second fils de Nobunanga qui étoit dedans & qu'on tenoit pour insensé, fit mettre le feu au superbe Palais de Nobunanga & à la Citadelle qu'il avoit fait bâtir avec tant de soins & tant de dépenses, de peur que le meurtrier de son pere ne s'en prevalût. Il fit aussi Brûler la ville d'Anzuquiama qu'on regardoit comme un miracle du monde. Dieu sans doute le permit ainsi pour détruire jusqu'aux fondemens ce theatre d'orgueil & d'impieté, où l'on venoit de commettre une idolâtrie si abominable.

IX. Mort d'Aquechi.

Le tyran ayant pris la route de Meaco, Justo Ucondono qui étoit sur le chemin par où il devoit passer, en donna avis au Roi d'Ava fils de Nobunanga & à Faxiba, qui n'étoient qu'à trois lieues de luy, & les pressa de le venir joindre : Mais Aquechi les prevint & parut à la teste de huit mille hommes devant Justo qui n'en avoit que mille, tous Chrétiens, & déterminez à vaincre ou à mourir. Justo fut quelque temps en doute s'il devoit hazarder le combat avec des forces si inégales : mais se confiant en Dieu & en la justice de sa cause, il donne sur l'ennemi de telle force & avec tant de resolution, qu'il rompit l'avant-garde & tua deux cens des plus braves sans perdre un seul des siens. Ce premier choc étonna les rebelles. En même tems quelques Compagnies que Justo avoit laissé derriere, venant au galop pour avoir part au combat, les ennemis crurent que c'étoient les troupes de Faxiba & du Roy d'Ava; ce qui les jetta dans une telle consternation, qu'ils prirent tous la fuite. Aquechi qui avoit été blessé dans le combat, se retira dans une forteresse voisine: mais ne s'y croyant point en seureté, il en sortit seul & sans train pour n'être point connu. Il ne fit pas beaucoup de chemin qu'il fut rencontré par des paysans, lesquels l'ayant reconnu le percerent de coups pour gagner les bonnes graces de Faxiba. Ainsi mourut le traître douze jours aprés avoir tué son Roy & son Bienfaicteur. Son corps fut pendu en un gibet de Meaco. Faxiba poursuivit le reste des rebelles qu'il mit tous à mort, & fit raser leurs maisons Justo Ucondono ayant receu les conjouissances de cette belle action, ne songea qu'à rétablir le Seminaire d'Anzuquiama, & voyant que la maison étoit brûlée, il le transporta à sa forteresse de Tacacuqui où Darie son pere qui estoit retourné de son exil depuis

la mort de Nobunanga en prit soin, ravi de finir ses jours dans un employ si saint & si avantageux au bien de la Religion.

X. *Faxiba se déclare Gouverneur de l'Empire.* Faxiba de vangeur de la mort de Nobunanga, voulant se rendre maître de son Empire, prit toutes les mesures necessaires pour exécuter son dessein. C'étoit une homme d'une extraction tres-basse : car les Histoires du Japon rapportent, qu'il estoit Bucheron de son métier & qu'il alloit dans les forêts couper du bois, dont il faisoit deux charges par jour qu'il portoit sur son dos à la Ville pour avoir du pain. Le P. Froez en ses lettres écrites du Japon dit, qu'il racontoit souvent ses avantures, & qu'il disoit, que de pauvre bucheron il estoit devenu Monarque. Comme il avoit de la tête & du cœur, on lui conseilla de porter les armes. Il s'enrôla donc sous un Capitaine, & dans tous les combats où il se trouva, il se distingua par sa valeur, en sorte que Nobunanga en fit état. Lorsqu'il fut dans le commandement, il fit paroître autant de conduite qu'il avoit montré de courage : De maniere qu'après avoir remporté plusieurs victoires sur les ennemis, Nobunanga le créa son Lieutenant General, & lui donna le commandement de toutes ses armées.

Cet homme qui avoit une ambition demesurée, voyant son Maître mort, & considerant qu'il n'avoit laissé que trois enfans, dont l'aîné qui n'avoit qu'un fils âgé de trois ans avoit été tué avec lui; que le cadet étoit imbecille d'esprit; & que le troisiéme, quoique brave, n'avoit ni forces, ni argent, crut qu'il se contenteroit de quelque gouvernement s'il lui en offroit un, & qu'ainsi il se rendroit maître de l'Empire. Pour y parvenir il sonde premierement l'esprit des gens de commandement de son armée, & les voyant tous disposez à lui obéir comme ils faisoient à Nobunanga, pour couvrir son ambition, il prend la qualité de Tuteur & de Gouverneur du petit Prince heritier de l'Empire, & le met dans une forteresse avec un train convenable à sa naissance. Le troisiéme fils de Nobunanga sentit incontinent son dessein, & ne pouvant souffrir qu'un Sujet de son pere eût le gouvernement de tous ses Royaumes, se ligue avec quelques Grands Seigneurs ennemis de Faxiba & qui étoient jaloux de sa puissance : mais leur entreprise ne leur réuissit pas; car Faxiba qui étoit grand Capitaine & qui avoit des bonnes troupes, les défit sans peine & fit mourir tous ceux qui pouvoient s'opposer à ses desseins.

XI. *Catastrophe tragique.* Il y avoit parmi les Confederez le beau-frere de Nobunanga qui avoit nom Xibatadono. Faxiba jugeant que c'étoit un coup

d'état de se défaire de lui, l'assiege avec quarante mille hommes dans une forteresse où il s'étoit jetté lui & quantité de ses gens avec leurs femmes& leurs enfans. Celui-ci voyant qu'il ne pouvoit échaper, forme une résolution étrange pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi. Il assemble tous ses gens & leur dit qu'il étoit résolu de s'ouvrir le ventre ; que pour eux il les prioit de brûler son corps & de faire leur paix avec Faxiba pour sauver leur vie. Tous lui répondirent qu'ils ne vouloient point survivre à leur Seigneur & qu'ils suivroient son exemple. Xibetadono les remercie de leur affection&les invite à un grand festin qu'il avoit fait preparer. Après le repas il fait remplir les salles & les chambres de bûches& de fagots, & y ayant fait mettre le feu, il court l'épé à la main sur sa femme & la tuë, puis sur toutes ses filles & leurs filles d'honneur qu'il égorge. Les autres firent le même chacun de leur côté, & après cet horrible carnage, ils se fendirent tous le ventre en attendant que le feu les consumât. Il y en eut quelques uns, qui manquant de courage se sauverent au travers des flâmes & raconterent ce qui s'étoit passé.

XII. *Faxiba se rend maître de la Tense.*

Faxiba n'ayant plus d'ennemi qui lui tint teste, tira le petit prince de sa forteresse & le tint auprès de sa personne, de peur que quelqu'un ne s'en rendit le maître & ne luy fît des affaires. Ensuite il assembla toute la Noblesse à Meaco pour assister aux funerailles de Nobunanga qui furent célébrées avec toute la magnificence possible. Mais son principal dessein étoit de changer leurs Gouvernemens & de leur en donner d'autres en des païs où il n'avoient aucunes habitudes, pour leur ôter le moyen de pratiquer les esprits & de former des ligues. Et pour montrer qu'il avoit le cœur & l'esprit de Nobunanga, il voulut l'imiter dans ses ouvrages. Il choisit pour cela la ville d'Ozaca qu'il fit bâtir tout de nouveau avec une forteresse la plus belle qui fût dans tout le Japon. Il y faisoit travailler tous les jours cinquante mille ouvriers, & voulut que tous les Seigneurs fissent bastir dans la nouvelle Ville un Hôtel plus grand & plus magnifique que ceux qu'ils avoient à Anzuquiama ; ce qui fut executé avec une diligence incroyable, chacun voulant par là se faire un merite auprés de luy.

XIII. *Il fait beaucoup d'amitié aux Chrétiens.*

Lorsqu'il Faxiba se vit Seigneur paisible de la Tense & de tous les Royaumes de Nobunanga, pour donner de bons fondemens à sa domination, il affecta une douceur apparente qui lui gagna le cœur de tout le monde. Il n'y avoit que les Chrétiens qui etoient

en doute, s'il leur feroit favorable ou non: mais ils nefurent pas long-temps en cette peine: Car sçachant qu'ils avoient eû beaucoup de respect pour Nobunanga, il commença à les carresser & à les employer, soit que véritablement il les aimât, soit qu'il ne voulût pas les avoir pour ennemis. Il sçavoit que les Chrétiens qui étoient à son service se signaloient, non seulement par leur pieté, mais encore par leur courage, & il avoit des considerations tres-particulieres pour Justo Ucundono, à qui il étoit redevable de sa fortune.

Aussi quand les Peres le furent saluër, il les reçut avec les mêmes honneurs & les mêmes marques d'amitié que Nobunanga avoit coûtume de leur rendre,& pour leur en donner des preuves asseurées, il leur assigna une place pour bâtir une Eglise & un Seminaire comme ils en avoient dans la Ville d'Anzuquiama. La Reyne sa femme avoit aussi quantité de Dames & de filles d'honneur Chrétiennes à son service, que Faxiba respectoit pour leur grande modestie&leur pieté. Il leur permettoit d'aller à la Messe & d'assister au sermon, &témoignoit même de la joye lorsque quelqu'uns de ses Sujets se faisoient Chrétiens. Ce qui donna courage aux Peres de prêcher & d'exercer leur ministere avec plus de liberté que jamais, & on ne peut dire le nombre d'infidelles qui embrasserent la Foy. Faxiba en estant averti, non seulement ne le trouva pas mauvais, mais dit même tout haut qu'il embrasseroit la Loix des Chrétiens si elle étoit un peu plus douce & plus indulgente aux inclinations de la nature. Pendant que Faxiba s'érige en Monarque & jette les fondemens de sa domition, il nous faut faire un voyage dans le Ximo, & visiter le bon Roy Francois qui avoit repris le Gouvernement pour reparer les desordres arrivez par l'imprudence & la méchante conduite de son fils.

XIV. *Etat du Royaume de Bungo.*

Depuis sa conversion il avoit toujours crû en ferveur, & Dieu en recompense le rendit victorieux de tous ses ennemis: Car depuis le départ des Ambassadeurs, il appaisa les troubles de ses Sujets par sa valeur & sa prudence & recouvra le Royaume de Buigen que son fils avoit perdu. Pour la Foi elle triomphoit aussi de plus en plus de l'infidelité, & Dieu pour la confirmer faisoit de continuels miracles qu'il seroit trop long de rapporter.

Mais je ne puis omettre deux graces signalées que la sainte Vierge fit à deux malades. Le premier estoit un Chrétien baptisé

depuis deux ans, qui s'étoit si fort oublié de son devoir qu'il ne sçavoit pas même sa créance. Etant tombé malade il eut une défaillance qui lui ôta tout sentiment, de maniere qu'on le tint pour mort. Une heure après étant revenu à soy, il dit que Notre-Dame lui étoit apparuë, & qu'apès l'avoir repris aigrement de sa lacheté, elle lui avoit ordonné d'apprendre de nouveau sa creance, parce qu'il devoit bien-tôt mourir. Il appella aussi tôt un de ses enfans qui la lui enseigna & deux jours après il mourut.

Ce qui arriva à un Cavalier fort âgé de Funay est encore plus considerable. C'étoit un Chrétien tres-devot. Etant grievement malade, il appelle un Pere Jesuite du College & lui dit en presence d'un de ses parens, qu'il avoit vû la sainte Vierge & qu'elle lui avoit promis de le venir prendre dans trois jours pour le conduire au Ciel. Le troisiéme jour étant venu il demande un peu d'eau pour se laver les mains & le visage, & cela d'un air aussi gay que s'il eût été en parfaite santé. Après quoi il demande son chapelet qu'il recite fort devotement. Aussi-tôt qu'il l'eut achevé, il baissa la tête & rendit son esprit à Dieu. Le fruit principal de la devotion envers la Mere de Dieu, est la grace de bien mourir & de faire penitence avant la mort.

XV. *Riozogi fait la guerre au Roy d'Arima & d'Omura.*

Pendant que le Roy de Bungo jouissoit de la paix qu'il s'étoit acquise par ses armes, le Roy d'Omura & Dom Protais son neveu Roy d'Arima furent troublez par une guerre inopinée que le rebelle & insolent Riozogi leur declara. Ce tyran s'estant emparé du Royaume de Chicungo, d'une partie de celui de Fingo & de quelques Places de celui de Figen, vint avec une puissante armée pour se rendre maître de celui d'Omura & d'Arima. Dom Barthelemi qui n'étoit point en état de lui resister & qui ne vouloit point exposer la vie de ses Sujets qui étoient tous Chrétiens, se soûmit à la domination du Tyran & lui donna, suivant la coûtume du Japon, trois de ses enfans en ôtage. Honteuse servitude que Dom Protais son neveu ne voulut point subir, avec d'autant plus de raison que Riozogi avoit été son Vassal.

Ce Tyran irrité du refus qu'il faisoit de le reconnoître pour son Seigneur, entre dans ses terres avec son armée & assiege la forteresse de Ximabara qu'il emporta avec quelques Places voisines. Comme il se disposoit à pousser ses conquestes, il eut nouvelles que quelques grands Seigneurs du Royaume de Chicungo s'étoient revoltez: ce qui l'obligea de quitter Arima pour aller com-

batte ces rebelles. Il y laissa neanmoins de bonnes troupes pour conserver ses conquêtes.

Dom Protais ayant sçû que Riozogi s'étoit retiré, se résolut aussi tôt de recouvrer la forteresse de Ximabara. Il demande du secours au Roy d'Omura son oncle & au Roy de Saxuma. Dom Barthelemy le lui promit : mais à condition qu'il ne se trouveroit point à l'armée en personne, de peur que Riozogi ne fit mourir ses trois enfans. Pour le Roy de Saxuma il envoya ce qu'il avoit de troupes au secours du Roy d'Arima, craignant que Riozogi devenant si puissant ne tournât ses armes contre lui & ne se rendît maître de son païs. Dom Protais avec dix mille hommes assiege Ximabara, dont la garnison étoit de cinq mille bons soldats. Le Tyran ayant appaisé les troubles de Chicungo, retourne aussi-tôt avec une armée de vingt-cinq mille combattans qui marchoient en tres bel ordre. L'avant-garde étoit composée de mille mousquetaires, de quinze cens Piquiers, d'un bataillon de Nanguinates, qui sont gens armez de pertuisanes ou hallebardes & d'un autre d'Archers qui étoient soûtenus d'un gros de cavalerie. L'arriere garde étoit de huit mille Mousquetaires & d'un gros bataillon de Piquiers qui conduisoient quelques pieces d'artillerie, plusieurs machines de guere, grande quantité de munitions & des richesses sans fin.

Riozogi se faisoit porter sur une litiere à bras au milieu de son armée, accompagné de quinze ou vingt Bonzes, entre lesquels il y en avoit un d'une grande reputation, parce qu'on disoit que toutes les nuits il avoit des conferences avec le diable. Le Tyran étant arrivé sur une colline, d'où il découvroit la forteresse de Ximabara, & l'armée des assiegeans, fut un peu de tems à les considerer : puis éclatant de rire : *Est-ce pour cela*, dit-il, *que je me suis mis en campagne ? Je voudrois que toutes les forces d'Arima & de Saxuma fussent icy pour rendre ma victoire plus considerable.* Ayant dit cela il fait filer une partie de ses troupes le long de la montagne. L'autre gagne le rivage de la mer. La troisiéme tire droit à Ximabara. Son dessein étoit d'envelopper les assiegeans, afin que pas un ne lui échapât.

Dom Protais voyant cette armée & l'inégalité de ses forces, ne perdit pas pourtant courage : mais se confiant en Dieu, il attend l'ennemi de pied ferme. Il fait embarquer deux pieces d'artillerie avec quelque infanterie, pour incommoder ceux qui bordoient le rivage. Puis laissant de bonnes troupes devant la for-

tereſſe pour empêcher les aſſiegez de ſortir, il marche à la tête de ſept mille hommes au devant de Riozogi. Il faiſoit beau voir dans ce petit corps d'armée ſoixante drapeaux de Chrétiens marquez du victorieux ſigne de la Croix.

Pendant qu'on ſe prépare au combat on faiſoit des proceſſions & des prieres continuelles dans Omura & dans Arima, pour le ſuccès de cette journée d'où dépendoit tout le bien de la Chrétienté de ces deux Royaumes. Il commença le 24 d'Avril de l'année 83, ſur les 8 heures du matin & dura juſqu'à midy, ſans pouvoir juger de quel côté tourneroit la victoire. Dans le premier choc l'avant-garde de Riozogi donna de telle furie ſur les gens de D. Protais, qu'elle les fit reculer juſqu'à leurs tranchées. Mais le jeune Prince avec le General des Saxumans leur reprochant leur lâcheté & les exhortant à mourir plûtôt qu'à lâcher le pied, ils reprirent courage, & l'épée à la main forcerent les premiers rangs des ennemis, tuant tout ce qu'ils rencontroient à droit & à gauche, ſans leur donner le temps de recharger leurs mouſquets. XVI. *Riozogi eſt tué dans le combat.*

D'autre part l'artillerie du Roy d'Arima qui étoit ſur les vaiſſeaux & qui tiroit à cartouches ſur les ennemis qui bordoient le rivage de la mer, faiſoit des eſcarres horribles dans les bataillons. Elle étoit ſi bien ſervie, qu'elle ne tiroit point de coup, qu'elle n'enlevât vingt ou trente des ennemis, ce qui les mit en grand deſordre. Cependant comme ils étoient deux contre un, ils revenoient à la charge & ſoutenoient ceux qui plioient devant les tranchées. Les choſes étoient ainſi en balance ſans qu'on pût dire qui auroit l'avantage, lorſqu'un Capitaine de Saxuma voyant Riozogi qu'on portoit en litiere, réſolu de vaincre ou de mourir, il commande à ſes gens de le ſuivre: & ſe jettant l'épée à la main au milieu des ennemis, il ſe fait un chemin ſur les corps morts qu'ils abattoit à ſes pieds, juſqu'à ce qu'il fût près de la litiere. Riozogi croyant que c'étoient quelques-uns de ſes gens qui ſe querelloient, leur dit: *Il n'eſt pas temps de vuider vos differends lors qu'il faut combattre les ennemis. Oſez-vous vous quereller en ma preſence? Ne voyez-vous pas que je ſuis icy? C'eſt toy*, répond le Saxuman, *que je cherche*. Alors il ſe jette ſur ceux qui le portoient, & en ayant tué quelques-uns Riozogi tombe à terre. Le Saxuman ſe ſaiſit auſſi-tôt de lui avant qu'il eût le temps de ſe relever & d'un coup de ſabre lui tranche la teſte.

En même temps un cry s'éleve que Riozogi étoit mort. Ses

gens épouvantez ne songent plus à combattre, mais prennent la fuite & se retirent en desordre. Les vainqueurs les poursuivirent une lieuë loin, & couvrirent la campagne de corps morts de ces fuyards. Aprés cette victoire Ximabara se rendit, & les cinq mille hommes qui étoient dedans en sortirent la vie sauve. Ainsi Dom Protais conserva son Royaume & Don Barthelemy retira ses trois enfans qui étoient en ôtage. L'un & l'autre sentit l'effet de la protection de Dieu, & tous les Chrétiens en rendirent des actions de graces.

XVII. *Pieté de Dom Protais.*

Mais entre tous Dom Protais fit éclater sa pieté & sa reconnoissance. Il avoit payé de sa personne Royale dans ce combat & fait l'office de grand Capitaine, rangeant son armée en bataille, se saisissant des postes avantageux, plaçant & faisant jouer son artillerie, animant ses gens lorsqu'ils lâchoient le pied, se trouvant par tout pour donner les ordres & se jettant lui-même dans la mêlée. Cependant après la défaite des ennemis il confessa hautement que c'étoit à Dieu seul qu'il étoit redevable de cette victoire. C'est pourquoy il entreprit avec plus de zele que jamais d'exterminer les restes de l'idolâtrie dans son Royaume.

Il y avoit encore huit ou dix Bonzes dans Arima, deux desquels tenoient rang d'Evêques parmi les Idolâtres. Le Roy leur fit dire qu'ils eussent au plûtôt à se convertir, ou à sortir du Royaume. Ils se firent instruire & baptiser. Il y en avoit un entr'autres nommé Minxi d'une si haute reputation dans le pays, que lorsqu'il alloit à la Cour, le Roy même avant que d'être Chrétien se levoit pour le recevoir, & lui cedoit sa place. Après avoir été bien instruit, il fut si persuadé des veritez de notre Religion, qu'il étoit hors de lui-même lorsqu'il consideroit la grace que Dieu lui avoit faite de l'éclairer de ses lumieres. La veille de son Baptême il fit porter à l'Eglise les livres qui contenoient les mysteres les plus secrets de sa profession & l'art de magie qu'ils enseignoient, & ayant allumé un feu, il en fit un beau sacrifice à Dieu.

Il fut nommé Jean & convertit sa maison en un Hermitage qu'il appella l'Hermitage de Notre-Dame; pour y passer le reste de ses jours. Il avoit fait sept fois le voyage fameux dont nous avons parlé, pour faire penitence de ses pechez. C'est lui qui donna une connoissance plus parfaite aux Peres de la Secte abominable des Xamabugis & du pelerinage qu'entreprenoient ceux qui alloient adorer le diable. Il fut le reste de

de ses jours un Chrétien très-zelé, & il disoit qu'il experimentoit avec un plaisir incroyable la difference qu'il y a entre le joug aimable de Jesus-Christ & la tyrannie que le Demon exerce sur ses esclaves. Après cette victoire on baptisa dans un an plus de mille personnes dans ce Royaume.

Pendant que l'armée Chrétienne combattoit celle de Riozogi, les trois enfans de Dom Barthelemy Roy d'Omura soûtenoient un combat bien plus dangereux dans le Palais de ce Tyran: car on fit tout le possible pour leur faire perdre la Foy & l'innocence. Dom Sanchez qui estoit l'aîné, fut celuy qui fut plus fortement tenté. Car les Seigneurs & Gentilshommes Payens l'attaquoient, les uns par raisons, les autres par promesses, jusqu'à luy faire esperer une des filles de Riozogi en mariage: Mais il leur dît à tous qu'il perdroit plustost la vie, que de renoncer la Foy Chrétienne. Ces Infidelles ne pouvant gagner son esprit, tâchoient de débaucher son cœur. Ils estoient surpris de voir un jeune Prince si sage & si modeste, que personne n'eût osé dire une parole messeante en sa presence. Quoyqu'ils pûssent faire pour le corrompre, il conserva son innocence au milieu de cette Cour débauchée, comme un autre Joseph en celle d'Egypte. Enfin ils tâcherent de leur faire manger à tous trois de la viande aux jours défendus par l'Eglise: mais ils aimerent mieux souffrir la faim que de violer ses commandemens. Ils avoient leurs heures reglées pour prier Dieu, pour faire leurs devotions, & pour examiner leur conscience, comme s'ils eussent esté dans le Palais de leur pere; & les Pages qu'ils avoient avec eux, gardoient le même ordre fort exactement. Ils édifierent si fort cette Cour infidelle, que le troisiéme fils de Riogozi qui estoit âgé de vingt-deux ans, prit résolution de se faire Chrétien: mais ayant appris la mort de son pere, il en fut si vivement touché qu'il en perdit l'esprit. XVIII. *Fidelite des trois enfans Dom Barthelemy.*

En ce même tems, mourut Dom Michel Seigneur d'Amacusa un des meilleurs Chrétiens qui fût dans le Japon. Lorsqu'il se vit dangereusement malade, il assembla sa femme, ses enfans & tous ses parens, & leur fit un discours fort touchant, pour les exhorter à conserver la Foy, & à garder inviolablement les Commandemens de Dieu. Ayant reçû les derniers Sacremens, il demeura toûjours en prieres tenant les mains jointes, jusqu'à ce qu'il fust prest à rendre son esprit: car alors levant la main au Ciel, il dit: *je m'en vay*; & ayant prononcé ces paroles, il mourut. On l'enterra fort magnifiquement. La Dame son épouse donna ce XIX. *Mort de Dom Michel Seigneur d'Amacusa.*

jour là à dîner à plus de mille pauvres, & fit vendre ses vêtemen les plus precieux, dont elle employa l'argent en aumônes.

XX. *Fidelité d'une femme baptisée par saint François Xavier.*

Riozogi estant mort, le Roy François recouvra le Royaume de Chicungo qu'il luy avoit enlevé, & le Roy de Saxuma une partie de celuy de Fingo. Le Pere Gaspar Cuello Superieur du Japon envoya le Frere Damien feliciter le Roy de Saxuma pour ménager son affection envers les Chrétiens. Le Roy luy promit de leur estre toûjours favorable. Il estoit alors à Cancoxuma où S François Xavier prit terre arrivant au Japon. Le Frere Damien trouva là une femme Chrétienne nommée Marie, qui avoit esté baptisée par le même Saint trente-six ans auparavant, & qui s'étoit conservée dans ce païs idolâtre comme une rose au milieu des épines. Il luy demanda comment elle osoit porter un chapelet à son coû à la vûë des Bonzes, & dans un païs où n'y avoit que des Infidelles. Elle luy répondit en ces termes: *Tout le monde sçait que je suis Chrétienne; Dieu me fasse la grace que quelque Bonze m'oste la vie, afin que mon ame purifiée dans mon sang s'envole au Ciel & jouisse au plustost de la vûë de Dieu en la compagnie du saint Pere François qui m'a baptisée. J'aime mieux mourir Martyre pour son saint Nom, que d'attendre la mort couchée dans mon lit: cependant que sa sainte volonté soit faite. Je crains fort que mes parens qui sont tous idolâtres, ne m'enterrent à leur mode. Je les ay priez de n'appeller aucun Bonze à ma mort, & de m'ensevelir avec mon chapelet au coû, & de mettre mon corps au lieu où l'on enterroit autrefois les Chrétiens. Priez Dieu qu'ils executent fidellement mes volontez. Je ne songe plus au monde: je ne pense qu'à me préparer à la mort.* Le Frere Damien fut ravi de voir une si grande ferveur, & une si grande fermeté dans cette pauvre femme, & il reconnut bien que Dieu n'a point acception de personnes, mais qu'il appelle à la sainteté ceux qu'il luy plaît.

XXI. *Ferveur de Dom Pantaleon troisiéme fils du Roy de Bungo.*

Nous avons dit que le troisiéme fils du Roy de Bungo s'estoit fait baptiser, qu'il avoit esté nommé Pantaleon, & qu'il devoit succeder à Chicacata. Le tems estant venu que les jeunes Seigneurs, selon la coustume du Japon, entrent dans le maniment de leurs biens, il prit possession des siens cette année 83. & commença à gouverner ses Etats. Il aimoit Dieu si tendrement, qu'il ne pouvoit se lasser d'en entendre parler, & lorsque les Peres le venoient visiter, il passoit le jour & la nuit à les entretenir de sa conscience. Quand ils s'en retournoient, il montoit au haut de son logis pour les suivre de l'œil, versant beaucoup de larmes, & ne desf-

cessoit point qu'il ne les eût perdus de vûë.

Un peu après qu'il eut pris le maniment des affaires, il fit sçavoir à tous les Bonzes qui demeuroient dans ses terres, que puisqu'il n'avoit point besoin d'eux, il pretendoit partager les rentes dont ils jouïssoient entr'eux, & les soldats qui estoient à son service. Cette declaration mit l'alarme dans tous les Monasteres. Les Bonzes & plusieurs personnes attachées à leurs superstitions, vont trouver Chicacata, & se plaignent de l'injustice que leur vouloit faire leur nouveau Seigneur. Cet idolâtre epousant leurs interêts, mande aussi-tost au jeune Prince qu'il ne devoit pas se declarer de cette force à l'entrée de son Gouvernement; que les Bonzes estant les maistres de toutes les consciences, il y avoit danger qu'on en vint à une revolte, & qu'il feroit bien mieux de gagner le cœur de ses sujets, que de les soulever contre luy par la dureté de sa conduite. Dom Pantaleon luy répondit qu'il approuvoit les avis qu'il luy donnoit : mais qu'il n'estoit plus en estat de les suivre; qu'il y alloit de son honneur & de son autorite de se faire obeïr; que c'étoit la premiere Ordonnance qu'il avoit faite, & que s'il la revoquoit pour contenter des séditieux, il marqueroit de la foiblesse, & rendroit ses Sujets plus insolens; qu'il étoit résolu de la faire executer, & que ceux qui s'opposeroient à ses volontez, sentiroient les premiers effets de sa colere.

Cette réponse si ferme étonna Chicacata, & voyant bien qu'il avoit affaire à un jeune Prince brave & genereux, il conseilla aux Bonzes d'obeïr, se persuadant qu'il n'avoit rien fait sans la participation du Roy François son pere, qui ne souffriroit jamais que son fils en eût le démenti. Ainsi Dom Pantaleon fit ruiner tous les Temples des Idoles, & bannit tous les Bonzes de ses terres.

XXII. *Eglise bâtie à Nocen.*

L'année suivante Dom Leon fit bâtir une belle Eglise à Nocen, qui fut consacrée le jour de la Nativité de Nostre-Dame. Le Pere Gomez Recteur du College de Funay, assisté de quelques Peres, y dit solemnellement la Messe, & fut ravi de voir cinq mille Chrétiens assemblez dans un lieu où il n'y en avoit pas un seul peu d'années auparavant.

XXIII. *Mort du Frere Louis Almeida & ses belles actions.*

Pendant que la Religion faisoit de si grands progrès, elle fit une perte considerable en la personne du Frere Louis Almeida que Dieu tira de ce monde cette année 84. Il vint au Japon, comme nous avons dit ailleurs, pour y trafiquer : mais ayant fait une retraite sous le Pere Baltazar Gago, il se consacra au service de Dieu, & fut reçû dans la Compagnie par le Pere Cosme de Tor-

rez compagnon de saint François Xavier. Il avoit cinq mille écus qu'il employa à bâtir deux Hôpitaux ; l'un pour les enfans abandonnez de leurs peres & de leurs meres ; l'autre pour les Lepreux dont le nombre est grand dans ce païs,&qui estoient destituez de tout secours humain. Il a travaillé l'espace de vingt-sept ans dans le Japon à planter & à cultiver la vigne du Seigneur. Comme il sçavoit parfaitement la langue & les coûtumes du païs, & qu'il estoit doüé d'une éloquence divine, on ne peut dire les biens qu'il y a faits. Il a combattu & confondu les Bonzes dans des disputes reglées, & quoiqu'il eût fort peu d'étude, il estoit si sçavant, & si éclairé, que les Peres estoient persuadez que Dieu luy avoit communiqué une science infuse de tous les mysteres de nostre Religion. Il avoit outre cela le don de guerir les maladies les plus desesperées, non pas tant par les remedes de la medecine dont il avoit quelque connoissance, que par sa foy & par ses prieres.

Il a fondé l'Eglise de Facata, de Ximabara, de Cochinozu, d'Amacusa, de Funay. Il en a rétabli & amplifié quantité d'autres, comme celle de Cangoxima & de Saxuma. C'est le premier qui a prêché l'Evangile dans le Royaume de Gotto, & qui l'a assujetti à l'Empire de JESUS-CHRIST. On ne peut dire le nombre des Bonzes qu'il a convertis.

Qui voudroit raconter sa vie, ses voyages, ses travaux, ses combats & ses persecutions, n'auroit qu'à rapporter ce que S. Paul dit des dangers où il s'est trouvé, & des maux qu'il a soufferts à la publication de l'Evangile. Il étoit fort mal vêtu, d'un temperament fort delicat : il mangeoit peu, & travailloit sans relâche. Il estoit presque toûjours en voyage, allant de païs en païs, & de Royaume en Royaume chercher des brebis égarées. Il rencontroit par tout des Bonzes & des idolâtres qui luy faisoient tous les outrages possibles. Ces Prestres furieux ont souvent soulevé les peuples contre luy, & ont conspiré sa mort. L'ayant chassé de Cangoxima, il fut une année sur le bord de la mer dans une petite hute, vivant d'herbes sauvages ; & lorsque la persecution des idolâtres luy fit quitter le Royaume de Gotto, il fut obligé de demeurer long tems dans une desert affreux, & de se retirer dans une caverne. Il a esté d'autres fois pris par les Pyrates, dépoüillé de ses habits, chargé de playes, & exposé dans une petite chalouppe au milieu de la mer, sans aucune provision de bouche, malade, languissant, battu de la tempeste, & jetté miraculeusement sur le rivage.

Il n'estoit pas seulement persecuté des hommes, mais encore des Demons qui le haïssoient à mort. En ayant chassé un par les exorcismes de l'Eglise du corps d'une personne qu'il possedoit depuis dix huit ans, cet esprit enragé le battit si furieusement la nuit, qu'il pensa mourir sous les coups, & en fut plusieurs jours extrémement malade. Mais les playes n'abattoient point le courage de ce brave soldat de JESUS-CHRIST : Au contraire il retournoit avec plus d'ardeur au combat. Il avoit une faim insatiable des souffrances, & on peut dire qu'il ne trouva le comble de ses desirs qu'à Amacusa, où estant consumé de maladies & de travaux, & brûlé du feu de son zele, il mourut aprés avoir reçû tous ses Sacremens, l'an 1584. âgé de cinquante-neuf ans, trois aprés avoir esté fait Prestre.

C'est assez parlé du Royaume de Bungo, & des autres circonvoisins, il est tems que nous retournions à Meaco, où Faxiba continuoit à favoriser les Chrétiens. Il se plaisoit fort à la compagnie du Frere Laurens, & il luy dit un jour familierement qu'il se feroit volontiers Chrétien, si on vouloit le dispenser d'une de ses Loix, il entendoit celle de n'avoir qu'une femme. Les faveurs qu'il faisoit aux Chrétiens en augmentoient tous les jours le nombre ; & Justo Ucondono de son côté travailloit avec un zele Apostolique à l'extirpation de l'idolatrie. Il avoit encore dans ses terres environ trente mille Infidelles. Il leur fit dire que s'ils ne vouloient se faire Chrétiens, ils eussent au plûtost à quitter le païs, & qu'il ne reconnoissoit pour ses Sujets que ceux qui adoroient le vray Dieu. Cette declaration les obligea tous de se faire instruire pour être baptisez, & donna bien de l'exercice aux Peres qui estoient à Meaco. XXIV. *Zele de Justo Ucondono.*

Le zele de Justo Ucondono ne se renfermoit pas dans son païs, mais il s'étendoit jusqu'à la nouvelle ville d'Ozaca où estoit la Cour. Il fit cette année 84. instruire & baptiser par le Frere Laurens plus de cinquante Gentilshommes, dont le plus considerable fut un jeune Seigneur que Faxiba aimoit comme son propre fils, & qu'il avoit fait son Amiral. Il fut nommé Dom Augustin. Ce Heros Chrétien fera une grande scene dans cette Histoire. Il étoit extrémement fier pendant qu'il estoit idolâtre : mais depuis son Baptême il devint si doux, si humble & si modeste, que les Payens mêmes en estoient surpris. Il convertit aussi-tost son pere qui fut nommé Ruys, & sa mere qui eut nom Madeleine, avec dix autres Gentilshommes, un desquels fut Condera, General

de la cavalerie de Faxiba, qui fut appellé Simon en son Baptême.

XXV. *Faxiba assiege le troisieme fils de Nobunanga & son oncle Micabadono.* Pendant que Faxiba travailloit à établir son Empire, le troisiéme fils de Nobunanga ne pouvant souffrir qu'un Sujet rebelle & meurtrier de son pere luy donnast la Loy, traite sous main avec son oncle Micabadono,& tâche d'attirer quelques Seigneurs dans son parti. Faxiba en ayant eû le vent, prend resolution de les perdre. Il leve aussi tost une armée de soixante & dix mille hommes, & les assiege dans une forteresse qui sembloit imprenable, parce qu'elle estoit environnée de hautes montagnes qui luy servoient de murailles & de bastions : mais Faxiba s'estant apperçû qu'il y avoit une riviere prés de là qui estoit plus haute que la forteresse, il fait faire un canal où il met quantité de barques pleines de bons soldats. La riviere s'estant écoulée par ce canal autour de la forteresse, & l'eau croissant de plus en plus, elle vint enfin à inonder la place ; ce qui obligea les assiegez de se rendre à discretion. Faxiba donna la vie au neveu & à l'oncle en consideration de Nobunanga, & leur promit une pension, à condition qu'ils luy remettroient toutes leurs terres entre les mains,& qu'ils ne s'éloigneroient point de la Cour.

XXVI. *Justo Ucondono fait la guerre aux Bonzes.* Pour mieux assûrer ses affaires aprés avoir basti sa nouvelle Ville d'Ozaca, il voulut se rendre maistre de toutes les fortes Places d'alentour Tacacuqui en estoit une qu'il demanda à Justo Ucondono, & luy offrit en échange une des plus belles terres qui fût dans le Japon, qu'il accepta. Il s'accommoda aussi de celle de Simon Tangandono, & luy donna en échange une autre bonne Place au Royaume de Mino, promettant à l'un & à l'autre de favoriser en toutes choses les Chrétiens. Ce fut une Providence de Dieu que Simon allast à Mino pour consoler & défendre les Chrétiens, qui estoient destituez de tous secours humain.

Pour Justo aussi tost qu'il eut pris possession de son nouveau gouvernement, il resolut de le soûmettre à l'Empire de J. C. Les Bonzes ayant senti son dessein, s'embarquent avec leurs Idoles,& se vont jetter aux pieds de la Reine femme de Faxiba, la suppliant de recevoir leurs Dieux & les siens en sa protection. La Reyne touchée de leurs larmes & poussée d'un zele extraordinaire de sa Religion en parle au Roy son Mari : Mais Faxiba qui n'étoit pas un grand devot, luy répond brusquement, qu'il avoit donné cette terre à Justo en échange de celle qu'il luy avoit cedée, & que chacun pouvoit faire en son païs ce qu'il vouloit: *Que les*

Bonzes, dit-il, *remportent leurs Idoles ; & si elles les incommodent, ils peuvent les jetter dans la mer, ou les laisser secher sur une montagne avec les autres bûches pour estre mises au feu.* Dom Justo fut ravi d'apprendre la reponse que Faxiba leur avoit faite, & resolut dès lors d'obliger tous ses Sujets à se faire Chretiens..

XXVII *Puissance & ambition de Faxiba.* Pendant que les Peres ne songeoient qu'à etendre l'Empire de JESUS CHRIST, Faxiba ne pensoit qu'à établir le sien. Il prit cette année 85. le nom de Cambacundono, c'est-à dire, Souverain Seigneur du Japon, & il l'estoit en effet, n'y ayant ni Roy, ni puissance aucune qui osast s'opposer à ses volontez. Nobunanga avoit conservé au Cubo son nom & une espece de Souveraineté, quoyque presque aneantie : mais Faxiba la détruisit entierement, ne voulant plus qu'on reconnût d'autre Souverain que luy dans le Japon. Pour le Dairi c'estoit un phantôme, qu'il laissa jouir dans son Palais de sa grandeur imaginaire, sans luy laisser la liberte de disposer de rien. Ainsi Cambacundono devint plus puissant & plus absolu que son predecesseur Nobunanga, & parce que celuy-cy avoit basti sa superbe Ville d'Anzuquiama, pour ne luy pas ceder en magnificence, il entreprit de rendre Ozaca la plus grande & la plus belle Ville du Japon. Il y faisoit travailler, comme nous avons dit, soixante mille ouvriers pendant le jour. La nuit il faisoit saigner les fossez où l'eau venoit en abondance, à cause de leur profondeur. La pierre luy estoit apportée par eau de vingt & trente lieuës de-là, aux frais des Seigneurs, des Villes & des Communautez. La seule Ville de Sacay luy fournissoit tous les jours deux cens barques. Cette nouvelle Ville d'Ozaca devint si grande en peu de mois, que les maisons s'étendoient une lieuë loin du costé de Sacay, & autant du costé de Meaco. Elle estoit ceinte d'une muraille de pierre de taille, dont l'épaisseur égaloit presque la hauteur. Il y avoit entre l'ancienne Ville & la nouvelle une grosse riviere qui portoit de grands vaisseaux jusqu'à Meaco. Il bastit là une forteresse d'une structure admirable, & un Palais magnifique, dont les tuiles qui estoient toutes dorées, jettoient un tel éclat, qu'on eût dit que c'étoit une Soleil terrestre qui obscurcissoit en quelque façon celuy du Ciel.

XXVII *Le P. Provincial salue Cambacundono.* Cette année 85. le Pere Gaspar Cuello Provincial du Japon arriva à Ozaca. Dom Justo, Dom Augustin & Dom Simon Condera le reçûrent fort honorablement, & luy conseillerent de saluer Cambacundono, s'offrant de le conduire au Palais. Les

Peres de Meaco qui connoissoient l'humiere fiere de ce Prince, apprehendoient qu'il n'en fût pas bien reçû. Cependant le jour estant pris, il fallut s'y rendre. Il y alla accompagné de huit Religieux de sa compagnie, de quinze Dosiques ou Catechistes & de six Gentilshommes Japonnois qu'on élevoit dans les Seminaires.

Il demanda audience; & pour l'obtenir, il exposa selon la coûtume du Japon les presens qu'il faisoit au Roy & à la Reine. On mena aussi-tost les Peres avec leur suite dans une salle tapissée de peaux de tigres & autres sortes d'animaux d'un prix inestimable, où ils attendoient la réponse du Roy: lequel ayant long-tems consideré les presens (les lettres du païs ne declarent point ce que c'étoit) témoigna qu'ils luy estoient agréables, & donna ordre à Simon Aydono son Secretaire, son premier Medecin & son favori, de faire entrer les Peres.

XXIX. *Il en est fort bien reçû.* On les introduisit dans une grande salle toute dorée du haut en bas, & enrichie de très belles peintures, où Cambacundono estoit assis sur un Trône magnifique. Il avoit auprès de luy Matayemon Seigneur de trois Royaumes, le Roy de Tangi, & plusieurs Ambassadeurs qu'il arresta, disant: *Demeurez icy, je veux que vous soyez témoins du bon accueil que je feray à ces étrangers.* Incontinent aprés que le P. Provincial entra avec les autres Peres, ils luy firent tous une profonde reverence à la mode du païs, puis se retirerent vers la porte. A mesure qu'ils entroient le Secretaire les nommoit tout haut l'un aprés l'autre. Ils estoient si éloignez du Prince, qu'à peine pouvoient-ils remarquer les traits de son visage. Cambacundono les ayant fait approcher, le Pere Provincial le remercia en termes pleins de respect & de reconnoissance de l'affection qu'il portoit à nostre sainte Religion, & de la protection qu'il donnoit à ceux qui la professoient. Il finit son compliment, en disant qu'il esperoit & se tenoit comme assuré que le vray Dieu qu'il honoroit en ses serviteurs, le recompenseroit liberalement des graces qu'il leur faisoit, & le protegeroit contre tous ses ennemis.

Le Roy tout fier qu'il estoit leur répondit d'un air fort doux, & d'une maniere fort obligeante. Puis ayant fait signe aux Seigneurs qui estoient presens de se retirer un peu, il fait approcher les Peres, & avec eux Justo Ucondono qui leur tenoit compagnie, en disant qu'étant Chrétien comme les Peres, il vouloit qu'il fût de la conversation qu'il alloit avoir avec eux. Il les loüa premierement du

du zele qui les portoit à venir dans des païs si éloignez publier la Loy du Dieu qu'ils adoroient; puis il leur demanda plusieurs nouvelles des Indes. Aprés quelques discours il fit signe à ses gens, & aussi tôt on apporta plusieurs petites tables à la mode du Japon couvertes de fruits fort delicieux, dont il pria les Peres de goûter, & il voulut qu'ils ne fussent servis que par des Pages Chrétiens.

XXX. *Le Roy s'entretient familierement avec les Peres, & leur decouvre ses desseins.*

Aprés la colation il s'entretint familierement avec eux de la maniere qu'il gouvernoit ses Sujets, & leur dit que son intention étoit non seulement d'y établir la paix, mais encore d'en ôter toutes les semences de troubles & de discordes; qu'ayant pacifié ses Etats, il avoit dessein de passer dans la Chine, non pas pour la détruire & la ravager, mais pour la soûmettre à la douceur de son Empire; qu'il faisoit couper pour cela quantité de bois & qu'il pretendoit avoir une flote de deux mille vaisseaux de guerre; qu'il en desiroit avoir deux grands Portugais bien équippez & bien armez, & qu'il en payeroit tout ce qu'ils voudroient; qu'il esperoit par le moyen des Peres obtenir des Portugais ce secours dont il se tiendroit fort obligé; qu'en attendant que tout fût prest pour cette expedition, il vouloit que la moitié du Japon embrassast la Loy Chrétienne, & qu'aprés avoir conqueste la Chine, il feroit bâtir des Temples au vray Dieu dans toutes les Villes, Bourgs & Villages de son Empire, & obligeroit par un Edit tous ses Sujets de se faire Chrétiens.

Ayant dit cela il se leve & commande à Justo Ucondono de faire voir aux Peres toutes les beautez de son Palais. Lorsqu'ils alloient de chambres en chambres toutes superbement meublées, il leur vint lui même à la rencontre, dépoüillé de ses habits de Ceremonie, sans Gardes & sans autre compagnie que d'une Dame rasée comme nos Religieuses, qui portoit des cle s à sa main, & une jeune Demoiselle de treize ans fort richement parée, qui portoit son épée & son baudrier (car les Rois du Japon ne sont servis que par des femmes dans leur Palais.) Cambacundono en avoit plus de trois cens au service de la Reyne, qui estoient filles des principaux Seigneurs de ses Royaumes. Les Peres furent surpris de le voir ainsi seul, sans aucune marque de grandeur, & vétu comme il avoit coûtume d'estre dans son domestique. Alors le Prince leur dit, en soûriant : *Je ne veux pas ceder à vostre Justo Ucondono & le mien, en marque d'estime & d'affection : C'est pourquoy je veux vous conduire moi-même dans tous mes appartemens.*

Alors marchant devant eux il faisoit ouvrir les portes par la Dame & leur disoit : *Cette chambre est pleine d'or ; celle là d'argent. Il y a dans celle-cy toutes sortes d'ouvrages de soye. En voilà une où l'on garde mes armes qui sont de tres-grand prix.* Montant ainsi doucement ils arriverent au huitiéme étage, où il leur montra une chambre portative d'or massif fait à vis, avec tout l'ameublement de même matiere, qui n'avoit été achevée que le jour precedent. Enfin ils monterent jusqu'au haut du Palais qui se terminoit en pyramide fort élevée, d'où il leur fit voir la ville d'Ozaca & tous les ouvriers qui travailloient à la bâtir. On découvroit de là une grande campagne dont la veuë enchantoit les yeux Toute la Cour estoit dans l'étonnement, de voir qu'il faisoit aux Peres un honneur qu'il n'avoit jamais fait à aucun Roy.

Lorsqu'ils furent descendus de cette haute tour, il s'assit encore avec eux dans la salle & leur fit le recit de la dispute celebre que le Pere Froez & le Frere Laurens avoient euë à Meaco en presence de Nobunanga avec le Bonze Niquixoxuni. *J'y étois present*, dit-il, *& je trouvois fort raisonnable ce que disoient vos peres. Sur tout j'admirois leur modestie. Au contraire j'étois tellement indigné contre ce Bonze brutal & insolent, que si j'eusse eû le pouvoir que j'ay maintenant, je lui eusse sur l'heure même fait trancher la teste.* Ayant dit cela il fait entrer les Peres dans des chambres basses, où il y avoit grande quantité de vétemens en broderie couverts de perles, & de pierreries de grand prix.

Il ne se contenta pas de leur avoir fait cet honneur, mais il commanda à toutes les Dames & Demoiselles qui estoient au service de la Reyne, & dont plusieurs estoient Chretiennes, de venir faire la reverence aux Peres : ce qu'elles firent. Aprés quoy il les congedia fort satisfaits des graces & des bontez extraordinaires dont il les avoit honorez. On a sceu des Dames Chrétiennes qui étoient auprés de la Reyne, que cette Princesse quoy qu'idolâtre avoit un grand desir de les voir, & qu'elle témoigna au Roy beaucoup de satisfaction de ce qu'il les avoit si bien receus.

XXXI.
Il leur accorde des Lettres Patentes tres-amples & tres-favorables.

Le Pere Provincial estant informé des bonnes volontez de la Reyne lui fit presenter une requeste par la Dame Madelaine Vacusadoni mere de Dom Augustin qui estoit en faveur auprés d'elle. Elle contenoit trois articles que les Peres desiroient d'obtenir de Cambacundono. le premier qu'il leur fût permis de prêcher dans tous ses Royaumes la Loy de Dieu, & à tous ses Sujets de la recevoir. Le second que leurs maisons fussent exem-

pres de logement de soldats, charge à laquelle tous les Convents des Bonzes sont sujets. Le troisiéme, qu'ils fussent déchargez de tous les subsides & taxes que les Seigneurs imposoient à leurs vassaux, puisqu'ils étoient étrangers.

La Reyne promit d'en parler au Roy & de moyenner l'expedition de leur requeste : Mais elle voulut avoir les Lettres Patentes dressées en la forme qu'on les desiroit. Le Pere Provincial les lui envoya, & aussi tost les presenta à Cambacundono, qui les ayant leuës ne se contenta pas d'accorder ce qu'on lui demandoit, mais y ajoûta encore des nouvelles graces : Car il donna la permission de prescher non seulement dans ses Royaumes, mais encore par tout le Japon dont il se qualifioit Souverain. Il ordonna encore qu'on delivrast aux Peres deux copies des Patentes qu'il signa de sa propre main, ce qu'il n'avoit jamais fait jusqu'alors, voulant qu'on en gardast une pour le Japon & que l'autre fût envoyée en Europe : *Afin que les Princes Chrétiens connoissent*, disoit-il, *combien je vous cheris & je vous estime*.

Le Pere Provincial ayant receu ces doubles Patentes, fut pour la seconde fois au Palais avec le Pere Organtin pour en remercier sa Majesté. Le Roy les receut comme le jour precedent & s'entretint l'espace de trois heures avec eux. Lorsqu'ils attendoient leur congé, parce qu'il étoit tard, il les retint, en disant : *Je veux que vous soupiez icy.* En même temps on servit dans sa propre chambre quantité des petites tables à la mode du Japon, couvertes magnifiquement, & ils furent traitez à la Royale. Aprés le souper le Pere remercia la Reyne par la Dame Magdeleine. Cette Princesse lui envoya quantité de plats de fruits tres-exquis, & lui fit dire qu'elle s'estimoit heureuse d'avoir pû faire quelque chose qui lui fût agréable, & qu'il pouvoit s'assurer qu'elle favoriseroit les Peres en tout ce qu'elle pourroit. XXXII. *Nouvelles faveurs du Roy & de la Reyne.*

Tous les Seigneurs de la Cour étoient dans l'admiration de voir un si grand Prince donner à manger à des étrangers dans sa propre chambre, faveur qu'il n'avoit jamais fait à aucun Roy du Japon, & le bruit s'en répandit dans tous les Royaumes. Plusieurs même se persuadoient qu'il alloit se faire Chrétien : mais son orgueil & sa débauche l'en empêcherent. En effet quelques jours avant que le Pere Provincial arrivast à Ozaca, il vint secretement à la maison des Peres & visita l'Eglise, où voyant une grande Image du Sauveur, il fit plusieurs questions au Pere de Cespedes qui le satisfit parfaitement sur tous les doutes qu'il pro-

posa. Avant que de partir il dit au Pere: *Je sçay que vous estes plus gens de bien que les Bonzes d'Ozaca. Vostre Loy me plairoit fort si elle permettoit la pluralité des femmes. Il n'y a que cet article qui m'empêche d'estre Chrétien.*

XXXIII. *Le Roy d'Amanguchi reconnoitCambacundono pour Souverain, & permet aux Peres de prêcher dans son Royaume.*

Nous avons dit que lorsque Noqunananga fut tué, Cambacundono qui estoit alors Lieutenant Geuerel de ses armées, failoit la guerre au Roy d'Amanguchi, & qu'il fit treves avec lui ayant appris la mort de son Prince. S'estant depuis rendu maître du Japon, il somma ce Roy de lui rendre ses hommages & de le reconnoître pour son Souverain. Il le fit aux conditions les plus favorables, qu'il pût obtenir par l'entremise de Dom Simon Condera Colonel General de la cavallerie de Cambacundono qui étoit son intime ami. Il y avoit trente-sept ans environ que saint François Xavier & le Pere Cosme de Torrez avoient fait plusieurs Chrétiens dans Amanguchi, lesquels demeuroient constans dans la Foy, bien qu'ils ne fussent ni instruits, ni visitez, ni consolez par les Peres, parce que le Roy leur défendoit l'entrée de son Royaume. Mais Dom Simon Condera l'ayant servi auprés de Cambacundono, obtint de lui que les Peres y pussent aller & prêcher la Loy de Dieu, ce qui produisit des fruits infinis que nous rapporterons en son lieu.

XXXI. *Dom Augustin avance la Religion.*

Dom Augustin de son costé travailloit à l'accroissement de la Religion avec un zele infatigable. Il avoit grand credit auprés de Fachirandono Roy de Bugen & de Bisen, qui n'avoit alors que treize à quatorze ans & menoit au sermon quantité de Seigneurs de sa Cour dont plusieurs avoient receu le Baptême. Deux Gouverneurs de ces Royaumes le demandoient: Et comme Cambacundono avoit octroyé aux Peres par Lettres Patentes pouvoir de prêcher dans tout le Japon, Dom Augustin l'obtint aussi de Fachirandono & de sa mere qui estoit alors à la Cour, avec la permission de bâtir une Eglise dans la principale Ville de leurs Royaumes qui avoit nom Vacayama.

XXXV. *Horrible tremblement de terre.*

L'an 1586. il arriva un tremblement de terre si terrible, qu'il n'y en eut jamais de semblable dans le Japon. Il dura quarante jours entiers sans discontinuer & s'étendit depuis la ville de Sacay jusqu'à Meaco. Il renversa soixante maisons dans Sacay. Nagasama qui est un Bourg de mille feux, fut à moitié englouti & l'autre moitié consumée d'un feu qui s'éleva de la terre. A Meaco plusieurs maisons furent bouleversées avec le plus celebre Temple des Idoles. Au Royaume de Vasaca il y avoit une petite Ville

sur le bord de la mer fort frequentée par les Marchands Aprés avoir souffert d'horribles secousses l'espace de plusieurs jours, la mer s'enfla tellement, que l'impetuosité de ses flots jetta toutes les maisons par terre & les entraîna dans la mer, laissant la place aussi nette que s'il n'y eût jamais eû d'édifices. Il y avoit une forteresse au Royaume de Mino située sur une haute montagne nommée Vogagui, la terre s'étant entr'ouverte engloutit la montagne & la forteresse, & un grand lac parut au lieu où elle étoit. Il y eut en divers quartiers du Japon des gouffres & des ouvertures de terre si larges qu'un mousquet ne portoit pas d'un bout à l'autre, & il en sortoit une odeur si mauvaise qu'on n'en osoit approcher. Lorsque ce tremblement commença Cambacundono étoit à un Château d'Achequi prés de Meaco. La peur qu'il eut d'estre englouti le fit venir à toute bride à Ozaca, où ses nouveaux bâtimens souffrirent de furieuses secousses & s'affaisserent en plusieurs endroits, neanmoins ils ne furent point renversez.

Aprés ce terrible fracas le Pere Provincial prit congé de Cambacundono & s'en retourna à Bungo, où il arriva sur le commencement de l'an 1581. Il y trouva la Religion en tres-bon état par le soin, le zele, la ferveur & le bon exemple du Roy François: De maniere qu'en un an les Peres avoient baptisé plus de quinze mille personnes. Tous les Sujets de Dom Pantaleon son fils qui étoient au nombre de quarante mille, entendoient les instructions & se disposoient à recevoir le Baptême. Six mille s'étoient convertis dans les terres de Dom Paul. Mais le Roy Dom François avançant en âge & voyant les Royaumes de Bungo, de Bisen & de Chicungo en paix, se démit une seconde fois du Gouvernement & se retira à Sucumi avec un Pere Jesuite & son Compagnon, parce que tous les habitans en étoient Chrétiens. XXXVI. *Retraite du Roy François.*

Pour le Prince son fils il tenoit sa Cour à Funay, où il ne faisoit ni bien ni mal aux Chrétiens: Mais son refroidissement à leur égard, sa vie dissoluë & son mauvais exemple empêchoient les Payens de se convertir: Ce qui lui attira tous les malheurs dont nous allons parler. Et ce qui rend sa faute moins pardonnable, c'est l'exemple du Roy son pere qui vivoit comme un Ange dans sa retraite & le changement de la Reyne Jezabel sa mere, qui cette année devint aussi favorable aux Chrétiens qu'elle leur avoit été contraire: Car elle qui n'en pouvoit souffrir ni la veuë ni la compagnie, les receut chez soy cette année & fit mettre sur l'Etat de sa Maison plus de soixante Dames ou Demoiselles Chrétien-

nes. Elle permit à tous ses domestiques d'entendre la Messe les Festes & les Dimanches & de porter un Chapelet, bien qu'au paravant elle les arrachast avec fureur à tout le monde & les jettast au feu. Elle avoit deux filles Chrétiennes, dont l'une se nommoit Maxence & l'autre Reyne. Elle trouvoit bon qu'elles s'acquitassent de tous les devoirs de leur Religion, & Maxence ayant un jour oublié son Chapelet, elle lui fit porter à l'Eglise par un Page. Elle entroit même souvent dans leurs Oratoires & leur demandoit le nom des Saints dont elle voyoit les Images. Sans doute l'exemple & les prieres du Roy François avoient fait ce changement. Ses filles prierent le Pere Provincial à son retour d'Ozaca de la visiter. Il le fit, & il en fut receu comme il l'eût esté d'une Princesse Chrétienne, avec toutes les marques d'estime & d'affection qu'il eût pû desirer.

XXXVII. *Le Roy de Saxuma fait la guerre au Prince de Bungo.*

Le Prince de Bungo ayant pris pour la seconde fois les resnes du Gouvernement ne fut ni plus sage, ni plus heureux que la premiere. Il persistoit dans son idolâtrie & faisoit même de la peine aux Chrétiens : C'est pourquoy Dieu le chastia d'un maniere terrible, lui suscitant des ennemis qui lui firent sentir les effets de sa colere & de sa vengeance. Ces ennemis furent le Roy de Saxuma & Aquesuqui, qui avoient conquis le Royaume de Chicuien. Le Roy de Saxuma devoit entrer dans Bungo & Aquesuqui dans le Royame de Bugen. Les Bungois voyant l'orage qui se formoit contre eux, eurent recours à leur ordinaire au Roy François & le prierent d'aller à Ozaca demander du secours à Cambacundono. Il eut bien de la peine à quitter sa retraite: Mais enfin forcé par la necessité & par les prieres de ses Sujets il y alla. Cambacundono le receut comme meritoit une personne de sa qualité & entreprit d'accommoder l'affaire. Mais le Saxuman ne voulut entendre à aucun accommodement : C'est pourquoy Cambacundono outré de colere promit au Roy François qu'il lui donneroit le secours qu'il demandoit, & qu'il iroit même en personne à cette guerre s'il en estoit besoin. Le Roy de Bungo lui ayant rendu graces s'en retourna à sa solitude.

XXXVIII. *Il entre dans Bungo & désole le Royaume.*

Le Saxuman informé de ce qui se passoit à Ozaca & du secours que Cambacundono avoit promis au Rois de Bungo, se met en campagne avant qu'il fût en estat de l'en empescher, & parce que le Prince de Bungo n'estoit pas aimé de ses Sujets, il gagna quelques Seigneurs qui prirent son parti. Le Prince crut que Sebastien son frere qu'il n'aimoit pas estoit d'intelligence avec eux,

& sans rien écouter que sa passion & sa defiance, le dépoüille de tous ses biens. Il fut reduit à une telle misere, qu'il en mourut bien tost aprés : mais Dieu ne differa pas long temps de vanger sa mort.

Le Saxuman étant entré dans le Royaume de Bungo avec toutes ses forces & Aquesuqui dans celui de Bugen, ils commencerent par ravager le païs & mettre tout à feu & à sang. Cambacundono se disposoit lui même à les aller combattre ; mais n'ayant pas encore assez de troupes pour cette entréprise, il envoye Dom Simon Condera Colonel General de la cavalerie au secours du Royaume de Bugen & mande au Roy d'Amanguchi de l'assister de toutes ses forces contre Aquesuchi. Il écrit en même temps au Roy de Sanoqui, & le presse de lever au plûtost des troupes pour secourir les Bnugois.

XXXIX. *Dom Simon Condera defait Aquesuchi & procure aux Peres des établissemens dans Amanguchi.*

Dom Condera fait aussi tost marcher ses escadrons vers le Royaume de Chicuien qui appartenoit à Aquesuchi, & y fait un tel dégast, qu'il oblige son ennemy de quitter le Royaume de Bugen où il estoit entré pour venir au secours du sien. Mais Condera qui estoit un grand Capitaine ayant défait son armée, se rendit maître de tous ses Etats. Ce brave Chrétien reconnoissant que Dieu favorisoit ses armes, faisoit tout son possible pour lui en marquer ses reconnoissances. Il obtint de Morindono Roy d'Amanguchi son ami, non seulement que les Peres prêchassent dans ses Etats, mais encore qu'il y eussent trois residences, l'une en la ville d'Amanguchi, l'autre au Port de Simonocaqui, & la troisiéme au Royaume d'Ixo. Effet admirable de la Providence de Dieu qui preparoit un asyle aux Peres aprés l'entiere desolation du Royaume de Bungo qui arriva par l'imprudence du Roy de Sanoqui.

XL. *Les villes de Vosuqui & Funay sont prises & saccagées.*

Ce Prince étant venu au secours des Bungois & s'étant joint au fils du Roy François, au lieu de défendre leur païs, par une politique inconsiderée, se jettent tous deux sur le Royaume de Bugen & y font le degast. Le Saxuman profitant de leur imprudence, entre dans le Royaume de Bungo destitué de tout secours. Il divise son armée en deux. L'une marche vers Funay, l'autre vers Vosuqui. Le Roy François dont les conseils n'étoient point suivis, vit bien que son Royaume s'en alloit perdu : C'est pourquoy il se retire au plûtost dans une forteresse qu'il avoit dans la mer vis-à-vis de Vosuqui, y fait entrer avec lui les Peres Jesuites de la Residence & quelques Chrétiens des lieux circonvoisins.

Cependant le Saxuman comme un torrent impetueux renverse tout & entraîne tout ce qui se trouve à son passage. Il prend la ville de Nocen, brûle l'Eglise que Dom Leon y avoit fait bâtir, abbat les croix & fait passer tous les habitans au fil de l'épée, à quelques Chrétiens prés qu'il fit prisonniers & dont il esperoit tirer une grosse rançon. De Nocen il vint à Vosuqui, & ayant insulté la place, la prend, la pille, fait un horrible massacre de tous les habitans, puis met le feu au quatre coins de la Ville qui fut toute reduite en cendres avec l'Eglise, le Palais du Prince & la maison des Peres. Ils tinrent trois jours la forteresse assiegée: mais parce qu'ils n'avoient point de vaisseaux pour en approcher, ils prirent la route de Funay pour joindre le reste de l'armee.

Le Roy François avoit averti de bonne heure les Peres qui residoient à Funay de ne pas attendre les Saxumans, mais de se retirer au plûtost à Amanguchi & d'y transporter tous les meubles de l'Eglise, prévoyant bien le malheur qui devoit arriver à cette Ville. Les Peres desiroient bien de suivre son avis: Mais tout estoit dans un si grand desordre, qu'il n'y avoit aucune seureté ni sur mer ni sur terre. D'autre part le Roy de Sanoqui comme envoyé par Cambacundono pour s'opposer aux desseins des ennemis, avoit fait défense aux habitans de Funay sous peine de la vie, de sortir de la Ville & d'en rien transporter, De sorte que les Peres furent obligez d'y demeurer & de perir avec eux. Le Pere Provincial qui étoit alors à Amanguchi voyant le peril où ils étoient, pria instamment Dom Condera de les sauver, lui representant le dommage que souffriroit la Religion si l'on faisoit mourir tous les Peres qui étoient en grand nombre dans le College de Funay; que c'étoit le Seminaire des Prestres & des Predicateurs de l'Evangile, & que s'ils venoient sous la puissance des Saxumans idolâtres, il n'en échaperoit pas un.

Dom Condera fit aussi-tôt équipper des vaisseaux pour les conduire au Port de Ximanocaqui, & Dieu qui veilloit sur le salut de ses serviteurs inspira à un Capitaine Idolâtre, vassal de Dom Augustin, de tirer les Peres du danger où ils étoient, se persuadant qu'il ne pouvoit rien faire qui fût plus agréable à son Maître. En effet il se rendit à Funay avec deux grands vaisseaux où il embarqua trente-trois Religieux de la Compagnie & vingt-huit jeunes Japonnois qu'il mena à Amanguchi. Treize Religieux demeurerent dans le Royaume de Bungo pour assister & consoler les Chrétiens: Deux dans la forteresse avec le Roy Fran-

çois

çois ; deux à Funay & les autres dans plusieurs autres residences.

Les deux armées des Saxumans s'étant jointes, ils marcherent vers Funay & assiegerent une forteresse qui étoit sur le passage. Le Gouverneur qui étoit Chrétien se défendit vaillamment: mait ayant été tué d'un coup de mousquet, l'ennemi se rendit maître de la place. Pendant qu'il étoit à ce siege, le Prince de Bungo & le Roi de Sanoqui se mirent en devoir de secourir Funay. Ils avoient dessein de forcer les lignes: mais les Saxumans allant au devant d'eux leur livrerent bataille. On se batit vigoureusement de part & d'autre, & on fut long-temps en doute de quel côté tourneroit la victoire : Mais enfin les Saxumans firent plier leur ennemis, & les ayant mis en desordre en firent un horrible carnage. Le Prince de Bungo & le Roy de Sanoqui se sauverent à toute bride, à la faveur de la nuit & se retirerent dans la derniere forteresse du Royaume du Bungo près de Buüen, abandonnant Funay à la puissance des ennemis.

Les Saxumans se voyant maîtres du champ de bataille & renforcez par les troupes qui venoient de Vosuqui, entrerent dans Funay sans aucune resistance, ils la pillerent & la ruinerent de fond en comble, sans y laisser ni Eglise, ni maison, ni porte, ni murailles. Les habitans qui s'en estoient retirez y retournerent après leur depart & commençoient à s'y rétablir, lorsqu'une peste violente emporta le reste des personnes qui avoient échappé le fer & le feu. La Reine Jezabel en fut frappée des premiers, elle mourut de peste aussi obstinée que jamais dans son idolâtrie. On attribua tous ces malheurs au Roy de Sanoqui : car n'ayant aucune experience de la guerre, il vouloit cependant donner les ordres comme ayant tout pouvoir de Cambacundono, & le Prince qui avoit besoin de lui n'osoit lui contredire, ni prendre conseil de son Pere. Cette mauvaise conduite attira la ruine entiere de ce Royaume.

XLI. *Dom Condera vient au secours du Prince de Bungo.*

C'étoit fait de la Religion, si Dieu n'eût suscité un autre Judas Machabée pour rétablir la sainte Cité de Jerusalem. Ce fut le brave Dom Simon Condera aussi zelé Chrétien qu'il étoit grand Capitaine. Ce sage Colonel ayant appris la déroute du Roy de Sanoqui & du Prince de Bungo & la desolation entiere de son Royaume, après avoir mis ordre aux affaires de Chicugen & de Buüen, s'en va à la teste de ses troupes à la forteresse où ces deux Princes s'étoient retirez. Avant que de rien entre-

prendre, il persuade au Roy de Sanoqui de se retirer dans son Royaume, parce que la plûpart de ses gens étoient blessez. Après avoir éloigné la cause de tous les désordres qui eût pû s'opposer à ses desseins, il entreprend le Prince de Bungo & d'un air d'autorité que lui donnoit son zele, son âge, sa vertu, sa qualité de Lieutenant General de Cambacundono, & la dépendance où il étoit reduit par sa mauvaise fortune, après lui avoir reproché son infidelité & la résistance qu'il apportoit aux graces de Dieu, il l'asseure qu'il n'avoit rien à attendre de lui s'il ne se reconcilioit auparavant avec Dieu.

XLII. Le Prince de Bungo reçoit le Baptême.

Le Prince de Bungo entendant ces reproches & ces menaces, soit qu'il en fût veritablement touché, car il étoit d'un esprit fort changeant ; soit qu'il fist semblant de l'être, répond à Condera qu'il reconnoissoit sa faute & que Dieu le chastioit pour avoir differé si long-temps sa conversion ; qu'il luy estoit obligé des bons avis qu'il luy donnoit, & que pour marque qu'il en vouloit profiter, il alloit sur l'heure même faire venir des Peres pour se faire instruire & baptiser. En effet il depêche un Courrier au Roy François son pere, pour le prier de lui envoyer quelques Peres qui étoient auprès de lui.

On peut concevoir la joye de ce bon Prince par celle du Patriarche Jacob, lorsqu'on lui vint dire que son fils Joseph qu'il croyoit mort, étoit en vie. Il prie aussi tôt le Pere Gomez d'aller à la forteresse de Chicacata sur la frontiere du Royaume de Bugen où il étoit. Comme il y avoit long tems que ce Prince étoit instruit de tous les Mysteres de notre Religion, il n'eut pas besoin de grands éclaircissemens. Il fut donc baptisé solemnellement le 27 d'Avril de l'an 87, avec la Reyne sa femme, son fils & deux filles qu'il avoit. On lui donna le nom de Constantin. La Reine fut appellée Juste ; son fils Fulgence ; une de ses filles Sabine, & l'autre Maxime. Plusieurs Seigneurs de sa Cour qui n'attendoient que son exemple, reçûrent le Baptême avec lui.

XLIII. Il recouvre son Royaume.

Dieu dont les châtimens sont des effets de son amour aussi bien que de sa justice, fit connoître évidemment que la cause de tous les desastres qui lui étoient arrivez, étoit le delay de sa conversion: Car dés lorsqu'il fut baptisé ses affaires changerent de face, & tout lui réussit selon ses desirs. Il va donc avec Condera combattre les ennemis qui s'étoient emparez de son Royaume. Les Saxumans enflez de leur victoire l'attendent de pied ferme & rangent leur armée en bataille: Mais aussi tôt que Condera

parut, ils furent saisis d'une telle frayeur, qu'ils prirent tous la fuite. Nacacusa qui s'étoit fait proclamer Roy de Bungo fit paroître plus de courage. Il soûtint le premier choq : mais il fut aussi tôt mis en déroute, ses gens furent taillez en pieces ; & il eut bien de la peine à se sauver.

Aprés ces deux grandes victoires Don Condera vint visiter le Roy François, & lui amena son fils victorieux & Chrétien. Il seroit difficile d'exprimer les transports de joye que ressentit ce bon Prince & ce bon Pere. Il l'embrasse luy, sa femme & ses enfans le visage tout baigné de larmes, & repeta souvent les paroles de ce saint vieillard de l'Evangile, qu'il étoit prêt de mourir en paix puisqu'il avoit vû ce qu'il desiroit voir si passionnément avant que de sortir du monde. Le Prince son fils luy demanda pardon des fautes passées, & lui fit esperer qu'il reconnoîtroit par son obéïssance & par la soûmission qu'il auroit à ses ordres le changement que le Baptême avoit fait dans son cœur.

Aprés que le Prince fut entré dans Bungo, il s'appliqua à rétablir les Villes de Funay & de Vosuqui avec les Eglises qui avoient esté brûlées. Cependant Condera donnoit la chasse à quelque reste de Saxumans qui occupoient encore quelques places, & Dom Paul Xidgandono de son côté faisoit des actions d'une generosité tout-à-fait Chrétienne. Ce Paul dans l'irruption des Saxumans s'étoit retiré dans une forteresse d'où il les incommodoit fort & qu'ils n'oserent attaquer. Aprés leur déroute il assiegea une place forte, où quelques troupes du Royaume de Fingo s'étoient refugiées. Il y avoit dedans grand nombre de Chrétiens; dont le plus remarquable étoit Dom Jean Seigneur d'Amacusa qui n'avoit pû se dispenser d'aller à cette guerre étant vassal du Roy de Saxuma. La place étant serrée de prés & pas un des ennemis ne pouvant échapper, Dom Paul fit sçavoir au Seigneur d'Amacusa, que s'il vouloit sortir lui & les Chrétiens, il ne leur seroit fait aucun déplaisir & qu'il pouvoit se fier à sa parole. Dom Jean le remercia de l'offre qu'il lui faisoit : mais il lui representa qu'il ne pouvoit avec honneur abandonner ceux qui étoient dans la place & qu'il étoit resolu de perir avec eux, à moins qu'il ne voulût faire la grace entiere. Paul touché de cette réponse leur donne à tous la liberté & la vie ; il traita à dîner Dom Jean & Dom Barthelemy son frere & leur fit de riches presens, quoiqu'il ne les eût jamais vûs : puis les accompagna jusqu'aux frontieres du Royaume, faisant triompher la charité Chrétienne du plus

implacable de ses ennemis, qui est la haine & la vengeance.

XLIV. *Cambacundono se rend maître des Royaumes de Ximo.*

Pendant qu'on faisoit la guerre à Bungo, Cambacundono qui aspiroit à la souveraineté du Japon & qui ne cherchoit que l'occasion de s'emparer de tous les Royaumes, ne laissa pas échapper celle qui se presentoit de se rendre maître de tout le Ximo qui en contient plusieurs. Nous avons vû le desir qu'il avoit de venir lui même en personne combattre les Saxumans, & que faute de gens il avoit envoyé Dom Condera Colonel General de sa cavalerie. Ce Prince ambitieux incontinent après son depart, leve une puissante armée, pour attaquer le Ximo par mer & par terre. Il créa Dom Augustin Amiral de sa flotte & Dom Justo Ucondono Lieutenant General de ses troupes. Etant arrivé au Port de Ximonosuqui qui appartient au Roy d'Amanguchi, il apprit la desolation du Royaume de Bungo, & comme la plûpart des Religieux de la Compagnie s'étoient refugiez à Amanguchi. Il demanda aussi-tôt si le Pere Provincial y étoit. Puis il fit entrer son armée dans le Royaume de Fingo, pour donner ensuite sur les Saxumans.

XLV. *Il accorde une grace signalée au P. Provincial.*

Le Pere Provincial ayant sçû que Cambacundono avoit demandé de ses nouvelles, jugea qu'il étoit de son devoir de l'aller trouver à Fingo. Il y arriva sur le point qu'une place forte s'étoit renduë à discretion, & parce qu'elle avoit fait quelque resistance, Cambacundono avoit resolu de faire passer tous les habitans au fil de l'épée. Quoy qu'il fût tout fumant de colere il fit un tres bon accueil au Pere Provincial & s'entretint aussi familierement avec lui qu'il avoit fait à Ozaca. Ceux qui étoient sortis de la place étoient là comme un troupeau de moutons qu'on alloit égorger, & ayant remarqué que Cambacundono faisoit beaucoup d'amitiez au Pere, ils le prierent avec beaucoup de larmes de leur sauver la vie. Les Cavaliers Chrétiens qui étoient presents lui dirent qu'ils étoient condamnez à mort & que le Prince ne revoqueroit jamais la sentence qu'il avoit portée. Le Pere neanmoins voyant qu'il y avoit parmi eux quantité de femmes & de petits enfans, touché de compassion retourne à l'Empereur & lui demande grace pour ces miserables. Cambacundono se tournant vers lui: *Je leur pardonne*, lui dit-il en riant, *pour l'amour de vous. Allez vous-mesme leur signifier leur grace, afin qu'ils vous en ayent l'obligation.*

VIVI. *Les Rois de Ximo, &c.*

L'armée de Cambacundono étoit si puissante par mer & par terre, qu'il n'y eut point de Roy qui osast se mettre en défense.



Dom Barthelemy Roy d'Omura & Dom Protais Roy d'Arima furent les premiers qui lui soûmirent leurs Etats. Le Roy de Saxuma suivit aprés & tous les autres à son exemple. Cambacundono se voyant en si peu de tems maître du Ximo pour asseurer sa Monarchie & pour recompenser ceux qui l'avoient bien servi, fit des échanges de terres, donnant celles du Ximo à des étrangers & d'autres plus éloignées à ceux du Ximo, les divisant ainsi & ruinant leurs forces pour les empêcher de s'unir. *Soûmettent à l'Empereur & il dispose de leurs Royaumes.*

Pour le Prince de Bungo il lui laissa son Royaume. Il offrit au Roy son Pere celui de Fiunga : mais le bon vieillard l'en remercia, disant qu'il desiroit employer le peu de vie qui lui restoit à à gagner le Ciel & non pas à dominer sur la terre. C'est pourquoi Cambacundono en donna la moitié à Dom Barthelemi & à Dom Jerôme cousins germains du Roy François ; l'autre au Colonel Condera & à Aquesuqui qu'il avoit dépouillé du Royaume de Chicugen. Il donna encore une bonne partie du Royaume de Buüen à Condera. Le Roy de Sanoqui fut chassé de toutes ses terres, & peu s'en fallut qu'il ne lui fit trancher la teste pour l'avoir mal servi contre le Saxuman. Dom Barthelemy & Dom Protais furent conservez paisibles dans leurs Etats, sans qu'on leur ôtât un pied de terre. Quant à Dom Augustin Amiral de la flotte, Cambacundono luy donna une partie du Royaume de Fingo & le créa Vice-Roi de tout le Ximo, qui fut une Providence particuliere de Dieu pour le bien & la consolation de tous les Chrétiens. Le Roy de Saxuma ne fut pas chassé de tous ses Etats, parce qu'il avoit été des premiers à lui rendre ses obéïssances, mais il le prit en ôtage & voulut que son fils gouvernât en sa place.

Aprés ce partage des Royaumes du Ximo, Cambacundono voulut qu'on rétablît la ville de Facata & dressa lui-même le plan des places & des ruës. Le Pere Provincial s'y rendit au plûtôt, & aprés l'avoir felicité de ses conquêtes, lui representa que les Peres de la Compagnie avoient une maison & une Eglise à Facata, & supplia Sa Majesté d'ordonner qu'elles fussent rétablies. L'Empereur lui accorda tres volontiers ce qu'il desiroit & lui fit le recit de tous les changemens qu'il avoit faits dans le Ximo, sans toucher aux Etats des Seigneurs Chrétiens ; pour montrer l'estime qu'il en faisoit & l'affection qu'il leur portoit. XLVII. *Facata rétablie.*

Parmi tant de sujets de joye, il arriva deux choses qui causerent aux Chrétiens beaucoup de tristesse, ce fut la mort de Dom XLVIII. *Mort de Dom Bar-*

thelemy Roy d'Omura.

Bartgelemy Roi d'Omura;& celle de Dom François Roi de Bungo qui avoient tous deux envoyé leurs Ambassadeurs à Rome Le premier que Dieu tira de ce monde, fut Dom Barthelemy. Il tomba malade après le départ de Cambacundono. Son infirmité fut si longue qu'il demeura six mois au lit. Pendant ce tems-là il se disposoit à la mort par la frequentation des Sacremens, qui étoit sa plus grande consolation. Lorsqu'il sentit que son heure approchoit, il appella son fils Sanchez qui devoit succeder à sa Couronne avec ses autres freres & sœurs, & leur parla en ces termes:

Il y a vingt cinq ans que j'ai reçeu la Foy & le Baptême du Pere Cosme de Torrez. Quand j'ay esté installé Roy, je n'ay trouvé aucun Chrétien dans mes terres : maintenant je meurs avec cette consolation, que je n'y laisse aucun Payen que je sçache. J'ai fait & souffert de grandes choses pour en venir à bout. Dans des grandes affaires que j'ai eues pendant mon regne, je crains de ne m'estre pas bien acquitté de mon devoir & d'avoir été cause par ma negligence, & par mes mauvais exemples, que mes Sujets n'ayent pas vécu dans la sainteté que demande la profession d'un Chrétien. C'est à vous, mon fils Sanchez, qui estes mon aîné & à qui je laisse en mourant le Gouvernement de mes Etats, de réparer mes fautes. Je vous défends de donner vos sœurs en mariage à un Prince idolâtre ; mais je vous ordonne de les marier à un Prince Chrétien qui soit de bonnes mœurs.

Pour vous, Lin mon cadet, & vous autres mes filles, respectez votre frere aîné comme moy-mesme. Quant à votre mere je vous ordonne de l'honorer & de l'aimer, & de prendre un soin tres-particulier de sa vieillesse, lui rendant tous les services que son âge & sa condition exige de vous, avec d'autant plus d'assiduité qu'elle n'a plus que vous après moy dont elle puisse recevoir du secours & de la consolation. Je desire que vous preniez conseil en toutes vos affaires des Peres de la Compagnie de JESUS *& que vous leur obeïssiez comme à moi-mesme. Ayez souvenir de mon ame lorsqu'elle sera separée de son corps & lui procurez le repos éternel par les Sacrifices de l'Eglise, par vos prieres & par vos aumônes. Pour mon corps je ne desire point qu'on l'enterre avec beaucoup de pompe. Ce sont-là mes dernieres volontez. Je supplie* JESUS-CHRIST *nostre Seigneur qu'il vous comble de ses graces pendant votre vie, & qu'après votre mort il nous unisse ensemble dans le Ciel.*

Ayant dit cela il congedia ses enfans qui fondoient en larmes & leur défendit de rentrer dans sa chambre, en disant qu'il vou-

loit employer le peu de temps qui lui restoit de vie à s'entretenir avec Dieu. Il avoit auprès de lui trois Religieux de la Compagnie qui l'assistoient. Le Pere Lurena, le Frere François & le Frere Fernandez tous deux Japonnois. Le Pere lui administra les derniers Sacremens. Après celui de l'extrême-Onction il s'entretint quelque tems avec notre Seigneur tenant son Crucifix en main, & pria qu'on ne lui parlât plus que de Dieu. Le Pere lui faisoit produire des Actes de Foy, d'Esperance & de Charité, & par ses discours lui donnoit un grand desir d'aller jouir de Dieu. Lorsqu'il estoit prest de rendre l'ame, un Gentilhomme de sa Cour s'approche de lui & lui demande tous bas à l'oreille, suivant la coûtume du Japon, s'il n'avoit point encore quelque chose à recommander à Dom Sanchez & à Dom Lin ses enfans. Alors le bon vieillard se tournant de son côté & le regardant de ses yeux mourans, lui dît: *Qui sont ces Lins & ces Sanchez? Ne vous ay je pas dit que je ne veux plus qu'on me parle que de* JESUS *& de Marie?* Le pere Lurena pendant toute sa maladie ne l'entretenoit que de la passion de Jesus Christ, & il en étoit si vivement touché, qu'au recit qu'on lui en faisoit il baignoit son lit de ses larmes. Enfin il mourut prononçant amoureusement les saints noms de JESUS & de MARIE.

On executa ses dernieres volontez, empêchant qu'après sa mort les femmes ne lavassent & ne touchassent son corps, ce qu'il avoit expressement défendu : Mais on ne jugea pas qu'on dût avoir égard à ses ordres en ce qui concernoit ses funerailles; car il fut enterré à Omura l'an 1587, avec tout l'appareil & la magnificence possible. A la verité cet honneur étoit bien dû à celui qui avoit le premier de tous les Rois du Japon reçû le Baptême & fait profession publique de la Religion Chrétienne, méprisée & persecutée alors par tous ses Sujets comme nouvelle, étrangere, & contraire à celle du Japon; qui avoit exposé ses biens, son honneur, & sa vie pour la défendre; qui avoit exterminé l'idolatrie de ses Etats & brûlé tous les Temples des faux Dieux, sans laisser dans son Royaume aucun vestige de l'ancienne superstition, & sans apprehender la haine des Bonzes, des Rois, des Grands de sa Cour & de son propre pere le plus grand persecuteur qu'eussent les Chrétiens.

XLIX *Ses funerailles & son eloge.*

Enfin on devoit cette marque de reconnoissance à un Prince qui a obligé ses Sujets, qui montoient jusqu'au nombre de soixante & dix mille, de recevoir le Baptême, sans souffrir qu'au-

eun Payen demeurât dans ses Etats. Il s'est vû dépouillé de son Royaume, & assiegé plusieurs fois par des armées nombreuses, sans avoir d'autres forces que celles de Dieu pour se défendre. Il a livré des batailles & vaincu ses ennemis par le secours des Anges qui combattoient visiblement pour luy, comme il a protesté lui-même aux Peres de la Compagnie. Dans toutes les revoltes, persecutions, pertes de ses Etats, & dangers de mort où il s'est trouvé, il a toujours paru intrepide & n'a jamais chancelé dans la Foy qu'il avoit embrassée. De sorte qu'on peut l'appeller justement un second Constantin, le premier Roy Chrétien Japonnois, la gloire de la Religion, la lumiere & le fondement de cette nouvelle Eglise.

L. *Mort du Roy François & ses vertus.*

Dix huit jours après la mort de Dom Barthelemy, Dieu appella à soy le bon Roy François. La douleur qu'il eut de voir ses Etats envahis par les Saxumans, les Eglises brûlées & les Croix abbatues lui causerent une si grande affliction qu'il en tomba malade. D'abord ce n'étoit qu'une fiévre lente; mais la malignité de l'air l'ayant allumée & rendue incurable, il rendit son esprit à Dieu cette année même 87 le 6 de Juin. Le Pere Laguna qu'il avoit choisi pour lui tenir compagnie dans sa retraite, l'assista à la mort & lui administra tous les Sacremens. Il ne voulut point qu'on lui parlât d'autre chose que de Dieu dans sa maladie, & il avoit effacé le souvenir de toutes les choses de la terre, comme s'il eût esté toute sa vie dans un désert.

Nous avons fait souvent mention dans cette Histoire de ses rares vertus & de son zele admirable. Pour achever neanmoins le portrait de ce grand Prince, nous ajoûterons quelques particularitez qui ont rendu sa vie & sa mort precieuse devant Dieu. Il est vray qu'il fut vingt-sept ans depuis les premieres conferences qu'il eut avec saint François Xavier, à tastonner pour ainsi dire, & à déliberer s'il changeroit de Religion. Il se contentoit de louer & d'admirer la Chrétienne, sans toutefois l'embrasser: Mais depuis que Dieu par sa grace eut dissipé les tenebres de son esprit & rompu les liens de son cœur, il a tâché de regagner par sa ferveur & par ses bonnes actions le tems qu'il avoit perdu par sa negligence. Il a vécu dix-huit ans depuis son Baptême dans une pieté & une devotion, je ne dirai pas d'un Prince Chrétien, mais du plus grand Religieux qui fût jamais dans l'Eglise.

LI. *Ses penitences.*

Il commença sa conversion par exercer sur son corps foible, infirme,

infirme, usé d'âge, de travaux & de maladies, de tres-rudes & continuelles penitences. Il jeûnoit plusieurs jours de la semaine, prenoit tous les jours la discipline & souvent en public avec les autres, pour reparer, disoit-il, les scandales qu'il avoit donnez par sa vie libertine & licentieuse. Il entreprenoit de longs pelerinages à pied avec le Pere Jean-Baptiste de Monts, jusqu'à des montagnes fort éloignées, pour y adorer une Croix qu'on y avoit plantée, & pendant le chemin il faisoit des prieres où il s'entretenoit avec le Pere des choses de devotion. Il se confessoit & communioit cinq ou six fois la semaine. Il recitoit tous les jours son Rosaire à genoux & son Chapelet avec toute sa famille.

Le matin il se déroboit de son Palais par une porte de derriere & s'en alloit faire Oraison dans la maison des Peres Jesuites. LII. *Son Oraison.* Toutes les années il alloit au Noviciat de Vosuqui passer huit ou dix jours en retraite. Pendant ce temps il faisoit les exercices de saint Ignace & sortoit de cette solitude comme une autre Moïse de la montagne de Sina tout brillant de lumiere, tout embrasé d'un feu divin, portant la Loy de Dieu en son cœur & en ses mains pour la faire garder à son peuple.

On peut dire encore qu'il avoit le zele d'un Elie qui le brûloit LIII. *Son zele.* & le consumoit. Lorsqu'il se démit du Gouvernement de ses Etats, il choisit pour sa retraite le païs de Sucumi, qui estoit pour ainsi parler le centre de l'impieté & de l'idolâtrie. On n'y voyoit que Temples de faux Dieux, & pendant que la Religion Chrétienne faisoit de grands progrés dans tout le Royaume, elle n'eut jamais d'entrée dans ce canton d'idolâtres. Mais aussi tôt que le Roy François y fut entré avec ses Missionaires, il en chassa tous tous les Bonzes, fit abattre tous les Temples & briser toutes les Idoles sans laisser aucune trace de l'ancienne superstition.

On gardoit dans le principal des Monasteres avec une veneration incroyable plusieurs grands & anciens volumes du Dieu Xaca, écrits en lettres d'or & les Images de dix-neuf de ses disciples tirées au naturel d'un prix inestimable. Les Bonzes étant chassez du païs, prierent instamment le Roy de leur permettre de transporter ces livres & ces images. Ils employerent pour obtenir cette grace le credit des plus puissans du Royaume. Le Prince même son fils l'en supplia, lui representant le danger où il mettoit l'Etat au commencement de son regne & qu'il y avoit lieu de craindre quelque sedition. Mais le bon Roy se rendit sourd à toutes les prieres & inflexible à toutes les remontrances, & sans

rien craindre brûla les livres & les images de ces divininitez profanes Puis envoyant les Predicateurs de l'Evangile dans toutes les Villes & les Villages, deux mille personnes se convertirent & furent baptisées.

Quoy qu'il eût l'ame guerriere, depuis que l'onction de la grace eut penetré son cœur, il n'aimoit que la paix, & lorsqu'il étoit obligé de faire la guerre, le profit qu'il en retiroit étoit l'extirpation de l'Idolâtrie & l'établissement de la Religion Chrétienne. C'étoit-là son plaisir, sa gloire, & son triomphe qu'il preferoit à la conqueste de tous les Royaumes du Japon. Il alloit à la chasse des Bonzes comme à celle des bestes sauvages, & il se faisoit un plaisir singulier de les exterminer de ses Etats.

Lorsqu'il faisoit la guerre à Riozogi cet injuste & violent usurpateur, il se rendit maistre d'une montagne qui estoit dans le Japon, ce qu'est le Tabor parmi les Chrétiens. Il y avoit au haut un Temple d'une grandeur & d'une magnificence prodigieuse &une statuë de geant sur l'Autel à laquelle on offroit tous les jours des Sacrifices. On comptoit jusqu'à trois mille Monasteres de Bonzes tres-superbes, bastis sur la croupe & sur le rampant de la montagne, & il se faisoit un concours de peuple de toutes parts qui venoient en ce lieu par devotion. Dés lorsque le Roy François eut gagné ce fort de l'idolâtrie, sans differer d'un jour, il brise ce grand Colosse & le met en pieces, il renverse l'Autel, fait abattre le Temple & brûle les trois mille monasteres, qui furent tellement consumez, qu'à peine en restoit-il quelque vestige.

LIV. *Sa Patience.*

Ce zele si ardent de ce grand Prince marque assez la grandeur de sa Foy & de sa charité: mais c'est principalement dans les adversitez qu'on connoît la vertu d'un homme. Le Roy François a été éprouvé de la maniere du monde la plus sensible. Il a vû quarante mille de ses Sujets taillez en pieces en un jour dans une bataille par l'inconsideration du Prince son fils. Il s'est vû dépoüillé de quatre Royaumes qu'il avoit gagnez à la pointe de l'épée, & & joints à celuy de Bungo. On l'a vû s'enfuir de forest en forests & de montagnes en montagnes aprés cette sanglante journée, moqué & persecuté des Bonzes qui insultoient à sa misere & qui conspiroient sa mort. C'estoit un étrange spectacle de voir un si puissant Roy reduit à une necessité si honteuse, marcher par les campagnes sans rien emporter de son Palais qu'il avoit abandonné qu'un Crucifix qu'il tenoit en sa main & dont la

possession lui étoit plus chere que celle de tous les biens qu'il avoit perdu.

Lorsque tout le monde étoit déchaîné contre lui & qu'on lui imputoit la cause de tous ces malheurs, pour avoir abandonné la Religion du pays, ce saint & religieux Prince mettant les genoux en terre, & levant les mains au Ciel, remercioit Dieu avec des sentimens de devotion admirables, de ce qu'il l'avoit dépoüillé de ses Royaumes & lui avoit arraché ces biens trompeurs, qui l'avoient si long-temps empeschė de le connoistre & de l'aimer. Ce fut alors que loin d'estre ebranlé dans sa Foy par tant de pertes & par tant de disgraces, il protesta hautement que s'il se pouvoit faire (ce qu'il croyoit impossible) que tout le Japon & toute l'Europe, & tous les Prestres & tous les Evêques mêmes, qui sont dans toute l'Eglise renonçassent Jesus-Christ & abandonnassent sa Religion, il se sentoit éclairé de si vives lumieres & fortifié de si puissans secours, qu'il persisteroit jusqu'à la mort à la conserver & à la défendre. Ce fut alors qu'il fit de son propre mouvement les vœux dont j'ay parlé, d'obeïr à la sainte Eglise & aux Peres de la Compagnie en tout ce qui regarderoit le salut de son ame.

LV. *Ses funerailles.*

C'est par ce chemin de croix & de souffrances que Dieu le conduisit au Royaume de son Fils, où il n'est monté lui-même que par la Croix. On lui fit des obseques telles que meritoit un si grand Roy, qui avoit rendu des services si considerables à l'Eglise & qui avoit soûmis tous ses Sujets à l'Empire de Jesus-Christ. Tous les Princes & Seigneurs Chretens non seulement de Bungo, mais encore des Royaumes circonvoisins se trouverent à ses funerailles. Son corps révêtu de ses habillemens Royaux fut mis dans un riche cercueil & fut porté sur les épaules des premiers Princes du Royaume. Il étoit environné d'une foule de Toni qui sont les premieres personnes aprés les Princes, qui tenoient tous en main un étendart écartelé en croix Aprés eux marchoit la Reine avec les Princesses filles du Roy & de Jezabel sa premiere femme toutes vétuës de dueil avec de grandes juppes traynantes, qui estoient portées par des Demoiselles de la premiere qualité. Des Gardes fermoient ce convoy Royal qui étoit suivi d'une multitude infinie de peuple qui pleuroit la mort de son pere aussi bien que de son Roy.

Lorsque le corps fut entré dans l'Eglise, on le mit sur un

Trône élevé, & éclairé d'une infinité de luminaires. Les Prestres firent l'Office & un Jesuite Japonnois prononça l'Oraison funebre, qui eut l'approbation de tout le monde. Il sembla que la paix de l'Eglise finit avec ce bon Prince & qu'elle fut ensevelie avec lui : car quarante-deux jours aprés sa mort Cambacundono changea d'inclination pour les Chrétiens, & de leur protecteur devient leur ennemi & leur persecuteur, comme nous allons voir dans le Livre suivant.





HISTOIRE DE L'EGLISE DU JAPON.

LIVRE NEUVIÈME.

ARGUMENT.

Etat de la Religion l'an 1587. Origine de la persecution qui s'éleva contre l'Eglise. Changement subit de Cambacundono envers les Chrétiens, & quelles en furent les causes. Justo Ucondono est banni pour la Foy. Constance de son Pere, de sa femme & de toute sa famille. Dom Augustin le retire dans son Gouvernement. Edit de l'Empereur contre les Chrétiens & contre les Peres. Le Pere Provincial assemble ses Religieux à Firando & ce qui y fut resolu. Département des Peres par le Japon. Dom Augustin rend de grands services à la Religion. Constance de quelques Dames Chrétiennes. Conversion admirable de la Reyne de Tango. Elle sort déguisée de son Palais pour enten-

dre les Peres. Dix-sept Dames de sa Cour se rendent Chrétiennes. Les Peres estant bannis elle est baptisée par une de ses filles d'honneur. Le Roy son mari la traite fort mal. Elle persévere constamment jusqu'à la mort. Le Roy de Bungo persecute les Chretiens. Constance de Dom Paul Seigneur de marque & grand Capitaine. Conspiration formée contre lui. Il est en plus grand credit que jamais. L'Empereur le fait manger à sa table & chasse de sa Cour le Roy de Bungo qui l'avoit voulu mettre mal dans son esprit. Nouvelle conspiration contre lui qui n'a point d'effet. Martyre d'un vieillard Chrétien. Cambacundono fait abattre les Eglises. Zele admirable de Dom Protais. Les Peres prennent resolution de se cacher pour un temps. Ferveur des Chrétiens dans ce temps de persecution Etat du Royame de Gotto. Martyre d'une femme Chrétienne devote à la sainte Croix. Méchante affaire arrivee à Dom Protais. Justo Ucondono retourne à la Cour. Cambacundono oblige tous les Rois de lui venir rendre hommage. Il forme le dessein de subjuger la Chine. Sa politique pour maintenir son Empire en paix. Croix miraculeuse trouvée dans le Royaume d'Arima. Mort du Pere Cuello. Le Pere Valignan arrive au Japon avec les quatre Ambassadeurs. Il en donne avis à l'Empereur. Ils sont appellez à la Cour. Cambacundono se rend maistre de Nangasaqui. L'Isle d'Amacusa se revolte contre lui. La Ville de Toudo est assiegée. Trois cens femmes combattent sur la bréche & repoussent l'ennemi Elles sont taillées en pieces & la Ville est prise d'assaut. Constantin Roy de Bungo se convertit & renonce à l'idolâtrie. Etat de la Chrétienté de Meaco & des lieux circonvoisins. Dispute d'un jeune Chrétien avec un Bonze. Etat de la Compagnie de

JESUS *dans le Japon. Raisons qui faisoient esperer que l'Empereur revoqueroit son Edit.*



Depuis trente-huit ans que saint François Xavier avoit répandu dans le Japon les premiers rayons de la Foy & jetté dans cette terre inculte les premieres semences de l'Evangile, la Religion étoit devenuë si belle & si florissante, qu'on la pouvoit comparer à un oranger chargé de fruits & de fleurs qui bourgeonnoit de toutes parts. C'estoit un champ cultivé par les ouvriers du Seigneur & arrosé de pluyes celestes, qui promettoit un ample & riche moisson à ceux qui le cultivoient. C'estoit un vaisseau qui voguoit à pleines voiles poussé par le vent du saint Esprit & qui découvroit tous les jours de nouvelles terres & de nouveaux païs.

On comptoit cette année 1587 plus de deux cens mille Chrétiens dans le Japon, parmy lesquels il y avoit des personnes d'un merite distingué, des Rois, des Princes, des Generaux d'armées, des premiers Seigneurs de la Cour, & pour dire en un mot la fleur de la Noblesse Japonnoise. Le nombre en augmentoit chaque jour par l'estime que Cambacundono sembloit faire de la Religion Chrétietienne, par l'affection qu'il témoignoit à ceux qui la preschoient & la défendoient, par le mépris qu'il faisoit des Bonzes; les chassant de leurs Monasteres, brûlant leurs Temples & brisant leurs Idoles; par les emplois les plus considerables de l'Empire qu'il donnoit aux Seigneurs Chrétiens; par la permission qu'il accordoit à ceux de sa Cour de recevoir le Baptême, & generalement par les Eglises qu'il faisoit bastir au vray Dieu & par les faveurs dont il combloit les Peres de la Compagnie: Car il ne se contentoit pas de les appeller souvent à son Palais; mais sçachans que le Pere Provincial estoit dans une barque, il l'alloit trouver & s'entretenir plusieurs heures tres-familierement avec lui. Ce n'est pas qu'il eût quelque sentiment de Religion : au contraire c'estoit un ambitieux, qui vouloit s'ériger en Dieu & faire voler sa reputation jusques dans tous les Royaumes de l'Europe.

I. *Etat de la Religion.*

Neanmoins ces belles apparences engageoient les plus grands Seigneurs à se faire instruire, & le nombre des Proselytes estoit si grand, que les Peres n'avoient repos ni le jour, ni la nuit. Ils estoient occupez incessamment à prescher, à baptiser, à con-

fesser & à instruire ceux qui demandoient avec empressement le Baptême : Entre lesquels étoit le neveu de Cambacundono, jeune Prince de dix-neuf ans, heritier presomptif de l'Empire, son oncle n'ayant point d'enfans.

II. *Origine de la persecution qui s'éleva contre l'Eglise.* Les choses étant en cet estat & l'Eglise joüissant par tout d'une grande paix, le Diable ennemi de la gloire de JESUS-CHRIST prévoyant la Conversion entiere du Japon, excita une furieuse tempeste qui a poussé le vaisseau de l'Eglise du Japon contre des écueils où il s'est entierement brisé, Dieu le permettant ainsi, soit pour éprouver la Foy des nouveaux Chrétiens, soit pour punir la dissolution effrenée des anciens, je veux dire des Marchands qui venoient d'Europe trafiquer au Japon, dont quelques-uns s'abandonnant à toutes sortes d'excés, causoient des scandales funestes à ces nouveaux convertis : jusques là qu'on en voyoit qui passoient les jours & les nuits dans les débauches, & qui enlevoient par force des femmes dans leurs vaisseaux. C'est pourquoy les Japonnois avoient coûtume de dire que les Prestres d'Europe preschoient une Loy & que les Marchands d'Europe en avoient une autre. Les Jesuites avoient beau les reprendre, ils écoutoient plûtost leur passion que leurs avis, & pour vivre plus licentieusement, ils alloient moüiller à des Ports où les Peres n'avoient point de demeure.

III. *Presage de ce qui devoit arriver.* Au reste le scandale étoit si grand que Cambacundono en fut informé & conceut une méchante opinion de la Loy Chrétienne, se persuadant que la devotion des Peres étoit un masque artificieux dont ils couvroient un dessein secret de soûmettre l'Empire du Japon à quelque Roy Chrétien. Justo Ucondono eut quelque pressentiment de cette persecution dont l'Eglise étoit menacée : Car un jour que le Pere Provincial s'entretenoit avec lui du bon état de la Religion dans tous les Royaumes de Ximo, il lui dit d'un visage triste qu'une terrible tempeste s'alloit élever contre les Chrétiens, & qu'il lui sembloit voir de ses yeux les Eglises renversées, les Peres bannis & les serviteurs de Dieu mis à mort par les Infidelles; qu'il avoit tous les sujets imaginables de compter sur la faveur de l'Empereur : Cependant qu'il ne pouvoit ôter de son esprit que toute cette face de theatre alloit changer & qu'on verroit bientost le sang des Chrétiens couler dans toutes les plaines du Japon. Ce présage n'a été que trop vray : car l'esprit de Cambacundono changea tout d'un coup, & de protecteur des Chrétiens devint leur Neron & leur persecuteur.

cuteur. Voici les causes de ce changement.

IV. *Changement subit de Cambacundono envers les Chrétiens & quelles en furent les causes.*

La premiere fut son orgueil qui le rendoit infiniment sensible à tout ce qui choquoit ses volontez. Un navire de Portugal extraordinairement grand étant arrivé au port de Firando, on en fit recit à Cambacundono qui desira de le voir & pria le Pere Provincial de faire en sorte auprès du Capitaine Portugais qu'il l'amenât à Facata, où il étoit alors. Le Capitaine ayant reçû la lettre du Pere, vint trouver Cambacundono & lui marqua le desir qu'il avoit de satisfaire Sa Majesté; mais qu'il couroit risque de perdre son bâtiment avec toutes les marchandises qui étoient dedans, parce qu'il demandoit la haute eau, & qu'il n'y en avoit pas assez pour lui dans ces petits bras de mer où il falloit passer pour arriver à Facata. L'Empereur fit semblant de goûter ces raisons, & fit beaucoup de caresses tant au Capitaine qu'aux Peres qui se trouverent à la Cour: Mais la même nuit il fit commandement aux Peres de sortir dans vingt jours du Japon, avec défense sous peine de la vie d'y prêcher désormais la Loy de Dieu.

Un changement si inopiné surprit les Payens aussi bien que les Chrétiens. Cambacundono pour justifier une conduite si bizarre, fit entendre aux gens de sa Cour qu'il en usoit ainsi, parce que la Loy des Chrétiens etoit tout à fait contraire à la Religion qui avoit été jusqu'alors pratiquée dans le Japon; qu'il y avoit long tems qu'il avoit dessein de l'abolir: mais qu'il avoit differé jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de Ximo, parce que c'étoit là que les Chretiens étoient en plus grand nombre & qu'ils eussent pû former un parti contre lui. Mais quoyqu'il pût dire, on sentit bien que la veritable cause de son indignation étoit le refus qu'avoit fait le Capitaine Portugais de lui amener son vaisseau, & on se souvenoit tres bien qu'il en avoit demandé deux pour faire la guerre à la Chine. D'ailleurs si la Loy des Chrétiens lui eût déplû, & s'il se fût défié d'eux, il ne l'eût pas vantée comme il faisoit, & il n'eût pas donné le commandement de ses armées à ceux qui en faisoient profession.

Outre ces refus on a sçû depuis les deux principales causes qui l'ont poussé à faire cette Ordonnance. La premiere est le dessein qu'il avoit conçû de s'ériger en Dieu & de se faire adorer de ses peuples comme un des grands Conquerans du Japon: Et parce qu'il voyoit bien qu'il n'y avoit que les Chrétiens qui s'opposeroient à son ambition & qui refuseroient de lui rendre un culte

divin, il prit resolution de les exterminer au plûtôt pour ne leur pas donner le temps de se reconnoître & de former un parti dans l'Estat.

V. *Infame commerce d'un Bonze de Frenoxama.*

L'autre cause de l'aversion qu'il conçut de la Religion Chrétienne, fut le debordement de ses mœurs : Car c'étoit un Prince lascif au-delà de ce qu'on peut imaginer. Il avoit à Ozaca trois cens femmes qu'il entretenoit, & parce qu'elles ne pouvoient pas le suivre dans ses voyages, il avoit donné commission à un Bonze infame de lui tenir un serrail prêt dans tous les lieux où il alloit. Ce Bonze s'appelloit Jacuin, lequel voyant que sa Religion n'étoit plus à la mode& qu'on s'en railloit à la Cour, renonça à son métier, & de Bonze se fit Medecin. Cette profession lui donna accès auprès de Cambacundono, & il entra si avant dans ses bonnes graces, qu'il devint le Ministre de ses passions : Car il alloit dans toutes les Villes & dans tous les Royaumes découvrir s'il y avoit quelque fille ou quelque femme d'une rare beauté, & s'il en trouvoit, fussent-elles Reines ou filles de Reines, il les enlevoit sans que personne osât s'y opposer, tant étoit grande la crainte qu'on avoit de ce Tyran.

Après avoir ravagé pour ainsi parler tous les pays d'alentour de Facata où étoit Cambacundono, ce Bonze infame entra dans le Royaume d'Arima, où ayant découvert des Dames & des Demoiselles Chrétiennes qu'il crut ne devoir pas déplaire à son Prince, il tâcha de les débaucher : mais elles reçûrent avec mépris & indignation la proposition qu'il leur en fit, & lui reprocherent de ce qu'ayant été Bonze il entretenoit ce commerce infame. Après l'avoir maltraité de paroles, elle s'allerent cacher pour éviter la violence de ce ministre brutal. Jacuin indigné de ce refus & piqué des reproches qu'elles lui avoient faites, prit resolution de s'en venger sur tous les Chrétiens. Il en vouloit principalement à Justo Ucundono qui avoit ruiné les Temples & les Monasteres de Tacacuqui & qui faisoit le même dans son nouveau Gouvernement.

VI. *Emportemens de Cambacundono contre les Chrétiens.*

Après avoir bien étudié le personnage qu'il vouloit faire, il entre dans le Palais, où il trouve Cambacundono dans un festin fort échauffé du vin que les Portugais avoient apporté d'Europe. Le Prince aussi tôt lui demande s'il avoit fait quelque belle conqueste. Le Bonze lui répond d'un air triste, qu'il étoit entré dans le Royaume d'Arima pour executer les ordres de Sa Majesté : mais qu'il avoit esté si mal-traité par les Chretiens, qu'il s'estimoit heureux d'être échappé de leurs mains la vie sauve. Le

Tyran entendant ces Paroles se leve de table, & criant comme un furieux, gâté de vin qu'il étoit, il jure qu'il va couper la gorge à toutes les femmes Chretiennes d'Amira. Le Bonze le voyant en si belle humeur, après que son feu se fut un peu ralenti, lui represente d'un sens froid, qu'il n'étoit pas honorable à un grand Prince comme lui de se venger sur des femmes: mais qu'il devoit s'en prendre aux Peres qui condamnoient les plaisirs de Sa Majesté & s'y opposoient de toutes leurs forces; qu'ils étoient maîtres de tout le Ximo, & qu'il n'y avoit point de Chrétien qui ne deferât plus à leurs volontez qu'aux siennes; Que toutes les forces de l'Empire étant entre les mains de Justo Ucundono, le plus passionné de cette Secte, il y avoit à craindre qu'il ne se prevalust de son autorité, & que sous pretexte de religion, il ne formast quelque parti dans l'Etat; Que Sa Majesté avoit devant les yeux l'exemple du Bonze d'Ozaca, qui sous un masque de pieté avoit levé une puissante armée & vouloit s'emparer du Japon; que les Chrétiens avoient des liaisons fort étroites avec les Portugais & des intelligences secrettes avec les Princes étrangers.

VII. *Ordre à Ucundono de renoncer la Foy ou d'aller en exil.*

Il n'en fallut pas davantage à un Prince défiant & irrité pour prendre des resolutions extrêmes. Il envoye sur l'heure un Exprès à Justo Ucundono lui dire de sa part, qu'un homme qui étoit passionné zelateur de la Loy des Chrétiens, & qui avoit renoncé pour l'embrasser à la Religion de ses Peres; qui brûloit & rasoit les Temples des Camis & des Fotoques & qui obligeoit ses vassaux de gré ou de force de se faire Chrétiens, ne pouvoit pas servir fidellement le Seigneur de la Tense son maître, qui étoit d'une Religion contraire. Partant qu'il eût à choisir, ou de renoncer sur l'heure-même à la Loy des Chrétiens, ou d'être banni & dépouillé de tous ses biens, terres & charges qu'il avoit à la Cour.

VIII. *Réponse de Justo Ucundono.*

Il ordonna à son Envoyé de rompre les portes s'il ne vouloit pas les ouvrir, & dans l'impatience où il étoit, il depêcha Courriers sur Courriers pour avoir sa réponse. Le premier qui lui porta ces ordres lui conseilla de dissimuler pour un temps, & sans renoncer à sa Religion, de dire à l'Empereur qu'il obéiroit à ses commandemens. Plusieurs de ses amis qui étoient chez lui tâchoient de lui persuader la même chose; mais Justo Ucundono qui avoit l'ame grande & une vertu à l'épreuve, ayant reçû cet ordre fit cette réponse à l'Envoyé d'un visage fort se-

rein & d'un sens extrémement rassis: *Vous direz à mon maître & à mon Seigneur Cambacundono, que je suis prêt à répandre mon sang & à perdre la vie pour son service: mais que je ne serois pas digne de ses bonnes graces, si j'étois assez infidelle pour renoncer à la Loy du vray Dieu que j'ay embrassée. Il est vray que j'ay tâché de faire part à mes vassaux du bon heur que je possede & de les rendre tous Chrétiens comme moy, puisqu'il n'y a que cette Religion qui soit la veritable & qui nous puisse sauver. Mais Sa Majesté n'ignore pas que la Loy Chrétienne oblige ceux qui la professent de rendre une obeïssance parfaite à leurs Souverains en tout ce qui n'est point contraire aux Commandemens de Dieu. Ainsi vous direz à l'Empereur que Justo Ucundono est prêt de renoncer à tous ses biens, à toutes ses charges & à tous ses emplois: mais qu'il ne peut & qu'il ne doit en aucune maniere renoncer à l'obeïssance qu'il doit au vray Dieu, & que s'il avoit mille vies, il les perdroit plûtôt que de lui manquer de fidelité.* Cambacundono ayant reçû cette réponse donna sur l'heure même ses Biens, ses Charges & ses Emplois à divers Seigneurs de sa Cour.

IX. *L'Empereur fait des questions au Pere Provincial.*

Sa même nuit & dans la même chaleur du vin, il envoye deux de ses Officiers l'un aprés l'autre au Pere provincial qui prenoit son repos dans une petite barque. Le premier l'ayant éveillé luy dit, qu'il venoit de la part de Cambacundono, sçavoir de luy pourquoy les Peres de sa Compagnie solicitoient & forçoient les Japonnois de se faire Chrétiens? Pourquoy ils ruinoient les Temples de Camis & des Fotoques? Pourpuoy ils persecutoient les Bonzes & ne s'accordoient pas avec eux? D'où vient qu'ils mangeoient des vaches & des bœufs, animaux qui étoient si necessaires au public? Qui avoit donné pouvoir aux Portugais d'acheter des Japonnois & de les mener aux Indes pour en faire des esclaves?

Le Pere fut extrémement surpris d'un changement si inopiné & n'en pouvoit deviner la cause: car le jour precedent Cambacundono lui avoit fait l'honneur de le venir visiter dans cette même barque & de s'entretenir plusieurs heures avec lui, avec promesses de favoriser en toutes choses les Chrétiens & les Peres de la Compagnie. Comme il étoit dans l'étonnement d'une resolution si étrange, l'Officier le presse de faire réponse au plûtôt aux questions qu'il lui avoit faites.

X. *Réponse du Pere Pro-*

Alors le Pere lui dît que l'Empereur luy avoit donné pouvoir de prescher la Loy Chrétienne par tout le Japon, par Lettre Pa.

tentes qu'il lui avoit fait expedier ; que cette Loy ne reconnoissant qu'un Dieu Createur du Ciel & de la terre, dés-là que Sa Majesté permettoit à ses Sujets de se faire Chrétiens, elle leur permettoit de renoncer aux Idoles & de détruire leurs Temples comme injurieux au vrai Dieu ; Que l'Empereur avoit souvent témoigné qu'il trouvoit bon qu'on en usast de la sorte, & que Nobunanga son predecesseur avoit tenu cette conduite envers les Bonzes ; Que la Religion Chrétienne étant aussi contraire à celle des Bonzes que l'est la lumiere aux tenebres & la verité à l'erreur, il etoit impossible qu'ils pûssent convenir ensemble ; que cette même Loy défendoit d'user de violence, & qu'on ne pouvoit estre Chretien par force ; qu'à la verité les Peres mangeoient des bœufs au Japon comme ils font en Europe : Mais que si Sa Majesté ne le trouvoit pas bon, ils n'en mangeroient jamais. Quant à ce qui regarde les Portugais, qu'ils n'étoient point responsables de leur conduite ; qu'ils n'avoient point connoissance du mal qu'ils faisoient, ni le pouvoir de les empêcher ; qu'ils les avoient souvent repris de ce qu'ils achetoient des Japonnois que les gens du pays leur vendoient : mais qu'ils n'avoient pû rien gagner sur leur esprit ; que Sa Majesté pouvoit aisément y apporter remede, en défendant sous de grosses peines à tous les Gouverneurs des Villes & des Ports où les Portugais abordoient, d'en vendre ou de souffrir qu'on en achete. *vincial aux demandes de l'Empereur.*

Le Pere ayant fait cette réponse rentre dans sa barque, d'où il étoit descendu pour parler à l'Officier de l'Empereur, & fait rapport aux autres Religieux de son Ordre qui étoient dans le même vaisseau, des interrogations qu'on lui avoit faites. Ils se mirent tous en prieres ; attendant la mort dont ils se voyoient menacez. Lorsqu'ils se disposoient à tous les évenemens, voici un autre Officier qui vient de la part du même Cambacundono, leur déclarer la sentence prononcée contre Justo Ucondono, & il leur en fait voir une copie. Les Peres fort surpris virent bien que l'esprit de l'Empereur étoit changé à leur égard, & qu'ils devoient s'attendre à quelque persecution sanglante.

XI. *Vertus admirables de Justo Ucondono.*

L'exil dans le Japon est une peine bien differente de celle des autres Royaumes : Car elle ne consiste pas seulement dans un changement de pays ; mais elle est accompagnée d'une confiscations de tous les biens. Et cette peine tombe non seulement sur le criminel, mais elle enveloppe encore la femme, les enfans, les parens, les amis & generalement tous ceux qui ont quelque

liaison avec lui d'amitié ou de parenté : & ce qui met le comble à son malheur, c'est qu'en même temps qu'il est banni, il est condamné à mort dont le Prince suspend l'execution jusqu'à tel tems qu'il lui plaît. De sorte qu'un exilé est tous les jours en danger de mourir & ne peut s'asseurer d'un moment de vie.

C'est ce qui doit faire admirer la vertu de Justo Ucundono; car ayant les plus belles Charges de l'Empire; & jouissant de soixante & dix mille écus de rente que lui valoient ses Gouvernemens, il se voyoit en un jour dépouillé de tous ses biens & reduit à la mendicité. Il consideroit outre cela l'état deplorable de ses vassaux qui étoient tous Chrétiens & qui alloient tomber sous la domination d'un Seigneur idolâtre. Mais ce qui l'affligeoit le plus sensiblement, c'étoit le desastre de son pere Darie, de sa femme, de ses enfans, de son frere unique, & de ses parens qui alloient tous être chassez de leurs maisons & de leur pays & plongez dans un abîme de misere à son occasion. Cependant cette image terrible qui se presentoit à ses yeux n'ébranla point sa Foy, & la compassion qu'il avoit de sa famille n'amollit point son courage. Il parut dans ce choc furieux, ferme, constant, & intrepide. Il sentoit même une joye très-grande qui paroissoit sur son visage, de ce qu'il avoit enfin trouvé l'occasion de souffrir quelque outrage pour la querelle de J. C.

Aprés le depart des Courriers, il fut quelque temps en doute s'il ne devoit pas aller lui-même trouver Cambacundono & l'exhorter à se faire Chrétien : *Car*, disoit il, *il arrivera de deux choses l'une, ou que convaincu par la force de mes raisons il embrassera la Foy; ou qu'offensé de ma liberté il me fera trancher la tête. L'un ou l'autre est le plus grand bonheur qui me puisse arriver.* Cette pensée fit une telle impression sur son cœur, qu'il se mit en chemin pour l'aller trouver : mais ses amis ayant senti son dessein l'arrêterent par une espece de violence qu'ils lui firent, ne pouvant l'en détourner par raison.

XII. *Il prend congé de ses amis.* Le lendemain matin il appelle les principaux Officiers de son armée qui étoient Chrétiens, plusieurs desquels ne sçavoient point ce qui s'étoit passé la nuit precedente, & voyant Ucondono plus gay qu'à l'accoutumé, crûrent qu'il lui étoit arrivé quelques bonne fortune : Mais ils furent bien surpris lorsqu'il leur declara l'Arrest que Cambacundono avoit prononcé contre lui. *Je ne regrette point*, leur dit-il, *la perte de mes biens; l'exil auquel je suis condamné ne m'étonne point. Au contraire je sens dans*

mon cœur une joye que je ne vous puis exprimer d'avoir quelque occasion de signaler ma foy Il n'y a qu'une chose qui m'afflige, qui est que, je ne suis plus en état de reconnoitre, comme j'en avois le dessein, les services que vous m'avez rendus & que je vous vois sur le point de souffrir de grandes persecutions pour la Religion. Le Dieu que nous servons vous recompensera mieux que je ne puis faire, pourvû que vous lui soyez fidelles. Quel bien vous peuvent faire tous les Seigneurs du Japon qui approche d'une felicité éternelle? Vous ne perdez rien en me perdant, mais si vous perdez la Foy que deviendrez vous après votre mort? Qui sauvera votre ame quand vous l'aurez perdue? Que donnerez vous pour la racheter?

Il se mit alors à les exhorter en termes puissans & affectueux à perseverer dans la Foy: mais ses gens l'interrompirent par leurs cris & par leurs larmes. Ils protesterent tous qu'ils ne l'abandonneroient jamais, & aussi tot il se couperent tous le floccon de cheveux qu'ils avoient au haut de la tête, qui est la marque, comme j'ai dit, d'une extrême douleur, qu'on renonce au monde & qu'on se tient pour banni. Justo les consola tous & les embrassa fort tendrement, les remerciant de l'affection qu'ils luy portoient. Ensuite il les exhorta à demeurer dans leurs emplois tant que l'Empereur les y laisseroit, en leur representant que c'étoit le bien de la Religion, & que s'ils quittoient son service, il croiroit que la défiance qu'on lui a donnée des Chrétiens seroit tres-bien fondée. Quoiqu'il pût dire, il y en eut qu'il ne put jamais resoudre à le quitter, mais qui voulurent lui tenir compagnie dans son exil.

Le bruit de sa disgrace s'étant répandu dans la Cour, dans Facata & dans son armée, il n'y eut personne qui ne lui portast compassion. Les principaux Seigneurs quoy que Payens & les Rois mêmes accoururent chez lui & lui offrirent de grosses sommes d'or & d'argent. Justo les remercia tous & leur fit connoître par la grandeur de son courage, que tous pays est la patrie d'un Chrétien, puisqu'il trouve Dieu par tout. Sur le soir il se déroba de son logis par une porte de derriere, & montant dans une chalouppe, il passa dans une Isle voisine, d'où il partit de grand matin pour se rendre à Acasio où estoit sa famille.

XIII. *Constance de Darie pere de Justo & de toute sa famille.*

Il fit si grande diligence qu'il leur porta lui même les nouvelles de son bannissement. Aussi-tôt qu'il parut mal vétu, rasé & sans aucune marque de commandement, son pere, son frere, sa femme, ses enfans & tous ses domestiques furent frappez d'un

étonnement étrange & lui demanderent ce qui lui étoit arrivé : ne pouvant s'imaginer qu'il fût disgracié pour la Religion à laquelle Cambacundono paroissoit si affectionné. Justo leur dit alors d'un visage serein, comme l'Empereur avoit changé tout à coup & l'avoit banni pour la Religion. Darie son pere avoit esté saisi d'abord d'une grande apprehension que son fils n'eût fait quelque faute qui lui eût attiré ce malheur ; mais aussi tôt qu'il eut appris que c'étoit pour la Foy qu'il étoit exilé, ce bon vieillard ne put s'empêcher de faire éclater sa joye, & bien qu'il vît la longue chaîne de miseres que traînoit aprés soi cet exil & les calamitez innombrables où il alloit tomber dans son extrême vieillesse lui & toute sa famille, il leve les mains au Ciel & remercie Dieu de la grace qu'il leur faisoit, de les avoir choisis pour donner aux Chrétiens du Japon le premier exemple de fidelité & de perseverance. Ensuite se jettant au coû de son fils, il l'embrassa avec beaucoup de larmes le felicitant de son bonheur. *Il ne nous reste plus*, lui disoit il, *mon fils, qu'une chose à desirer, qui est qu'aprés avoir perdu tous nos biens pour la Foy, nous perdions aussi le sang & la vie.*

La vertu de ce saint vieillard consola extrémement Ucundono son fils. Mais celle de sa femme, de son frere & de ses enfans, qui se voyoient en un moment tombez d'une haute fortune dans un abyme de misere, le surprit encore davantage : Car au lieu d'éclater en plaintes & en sanglots, tous furent saisis d'une aussi grande joye que s'ils eussent gagné un Empire. Ils embrassent Ucundono ; ils tâchent de le consoler, & aprés avoir versé des larmes de joye, ils s'en vont tous à l'Eglise remercier notre Seigneur d'une grace si signalée. Leurs prieres achevées ils retournent au logis, & incontinent aprés se mettent en chemin, hommes, femmes, vieillards, enfans, maîtres, serviteurs, chacun chargé de son petit bagage. Ils alloient chantant les loüanges de Dieu par les montagnes & les vallées, au travers de plusieurs grandes forests, de torrens débordez, & de campagnes desertes, exposez le jour & la nuit à la rigueur de l'air. C'estoit un spectacle qui tiroit les larmes des yeux de tout le monde, de voir un pauvre vieillard avec ses enfans, qui de Princes qu'ils estoient le jour precedent, étoient reduits à mendier leur pain, à s'en aller errans de pays en pays, de terre en terre, sans sçavoir où ils alloient : Cependant plus contens que lorsqu'ils étoient à la Cour dans l'abondance de toutes choses, tant il est vray que

ce n'eſt pas ce qui eſt hors de l'homme qui le rend heureux, mais ce qu'il poſſede au dedans de lui-même.

XIV. *Dom Auguſtin retire Ucondono dans ſes terres.*

Dom Auguſtin Amiral de l'armée navale de Cambacundone & Chrétien auſſi declaré que l'étoit Ucondono, ayant appris ſa diſgrace, l'invita à venir paſſer le reſte de ſes jours dans ſes terres. Juſto conſiderant qu'il y avoit des Egliſes & qu'il pourroit y faire les exercices de ſa Religion, prit la route de ce coſté-là, & y eſtant arrivé ſe logea avec toute ſa famille dans une pauvre maiſon de Village, éloigné de tout commerce des hommes. Leur malheur n'empeſcha pas pluſieurs perſonnes de qualité de les venir viſiter & de les flatter de l'eſperance d'un prompt retour: Mais le bon vieillard leur répondoit qu'ils devoient ſe réjoüir de leur bonheur & non pas déplorer leur miſere; qu'ils s'eſtimoient heureux de ſouffrir l'exil & la pauvreté pour l'amour de celui qui avoit quitté le Ciel ſa patrie & qui s'eſtoit rendu pauvre pour nous; que le chemin de la terre au Ciel eſtoit par tout égal; qu'on trouvoit Dieu en tout païs & que ſa preſence feroit de leur exil une eſpece de Paradis.

Cambacundono plus furieux que jamais, & pour le mépris que les Dames Chrétiennes avoient fait de ſon amitié & pour l'attachement que Juſto Ucondono témoignoit à ſa Religion, aprés avoir proferé mille blaſphêmes contre la Loy de Dieu & traité les Peres de gens apoſtez pour lui enlever ſa Couronne, fortifié qu'il eſtoit dans ce ſentiment par les gens de ſa Cour la pluſpart idolâtres & qui ne s'accommodoient pas de la morale Chrétienne, fait ſignifier le lendemain matin au Pere Provincial un Edit conceu en ces termes.

XV. *Edit de Cambacundono contre les Chrétiens & contre les Peres.*

Nous ayant eſté remontré par nos fidelles ſerviteurs les gens de noſtre Conſeil, que des Religieux étrangers eſtoient venus dans nos Etats où ils prêchent une Loy contraire à celle du Japon, & qu'ils avoient même eû la hardieſſe de ruiner des Temples dediez à nos Camis & à nos Fotoques. Quoy que cet attentat meritaſt les derniers chaſtimens, voulant bien cependant leur faire grace, nous leur commandons ſous peine de la vie de ſortir dans vingt jours du Japon, pendant lequel temps il ne leur ſera fait aucun tort ni dommage: Mais ce terme expiré, s'il s'en trouve encore dans nos Etats, nous ordonnons qu'ils ſoient ſaiſis & punis comme criminels au premier chef. Pour les Marchands Portugais nous leur permettons d'aborder à nos Ports, d'y entretenir leur commerce accoûtumé de demeurer dans nos Etats tant que nos affaires le requerront: mais nous leur défendons d'a-

mener aucun Religieux étranger sous peine de confiscation de leurs vaisseaux & de leurs marchandises.

Cet Edit fut signifié au Pere Provincial, lequel repondit aussitôt qu'il n'estoit pas en son pouvoir d'y obeïr, veu qu'il n'y avoit qu'un navire dans tout le Japon qui dût retourner aux Indes, & qu'il ne devoit partir que dans six mois. L'Empereur ayant sçû que ce que le Pere disoit estoit vray, lui ordonna d'assembler tous ses Religieux à Firando & d'y attendre le premier embarquement. Il commanda aussi à tous les naturels Japonnois qui prêchoient la Loy de Dieu de sortir du Japon & de s'en aller aux Indes avec les Peres, condamnant à mort ceux qui y seroient trouvez aprés le terme expiré. Ensuite il fit défense à tous ses Sujets de plus porter ni Croix, ni Chapelets, ni marque aucune de Religion Chrétienne. Il mit aussi des soldats dans toutes les maisons des Jesuites, & jura ou que les Chrétiens changeroient de Religion, ou qu'ils perdroient tous la vie. Cet Edit fut publié & affiché à Facata & aux principales Villes du Japon.

XVI. *Le P. Provincial assemble tous les Peres à Firando.* Le Pere Provincial ne sçachant dans une conjuncture si fâcheuse quelle resolution prendre, demanda conseil aux Seigneurs Chrétiens qui estoient à la Cour. Tous furent d'avis qu'il falloit ceder au temps autant que la conscience le pouvoit permettre & ne faire aucun exercice public de Religion ; mais assembler tous les Peres à Firando pour faire connoître à l'Empereur qu'on obeïssoit à ses Edits, parce qu'il y avoit danger que resistant à ses volontez il n'en vint à la derniere violence. Aussitost le Pere Provincial écrivit à tous ses Religieux répandus par tout le Japon, qu'ils eussent au plûtost à se rendre à Firando, excepté ceux qui tout consideré devant Dieu, jugeroient qu'il seroit necessaire pour le bien de l'Eglise qu'ils demeurassent cachez dans le lieu de leur residence, principalement à Bungo & à Meaco. Il ordonna de plus qu'ils eussent à livrer aux Officiers de l'Empereur les Eglises & les maisons de Meaco, d'Ozaca & de Saçay aprés en avoir retiré tous les ornemens qu'ils donneroient en garde à quelques Chrétiens jusqu'à ce que cette tempeste fût passée.

Il y avoit alors dans tout le Japon six-vingt Religieux de la Compagnie de Jesus. Tous se rendirent à Firandô selon l'ordre qu'ils en avoient receu, excepté le Pere Organtin qui demeura à Ozaca avec un frere & un autre Pere qui ne quitta point Bungo, tous travestis pour n'estre point reconnus. Ceux

qui eſtoient à Meaco voulurent avant que de partir renvoyer tous les Seminariſtes chez leurs parens : Mais ces jeunes enfans quoy qu'on leur pût dire, ne voulurent jamais quitter les Peres. Il n'y en eut que trois fort petits qui s'en retournerent en leur païs ; les autres donnerent par écrit la reſolution où ils eſtoient d'abandonner leurs parens, leurs païs, leurs biens, leurs eſperances & generalement tout ce qu'ils poſſedoient ſur la terre pour l'amour de Jesus-Christ & pour la défenſe de la Foy. C'eſt au Pere Organtin qu'ils donnerent leur proteſtation écrite de leur main, & c'eſt lui qui l'a mandé de ce païs-là.

XVII. *Ce qui fut reſolu dans l'aſſemblée.*

Les Peres eſtant aſſemblez à Firando au mois d'Aouſt de l'an 87. on mit en deliberation ſi l'on obeïroit à Cambacundono qui leur commandoit de ſortir du Japon. Tous d'un commun accord furent d'avis que les Preſtres, les Predicateurs, les Catechiſtes & tous ceux qui pouvoient aider & conſoler les ames devoient demeurer. Pour les Novices de la Compagnie quelques-uns jugeoient qu'il falloit les mettre à couvert de cette tempeſte dans quelque Ville du Japon, pour prendre un jour la place de ceux que la miſere ou la perſecution enleveroit de ce monde : Mais tous les autres qui eſtoient en bien plus grand nombre furent d'un avis contraire, & il fut arreſté que les Novices entreroient comme les autres dans le champ de bataille & ſe diſpoſeroient avec eux à gagner la palme du martyre.

Voicy donc quatre articles qui furent arreſtez dans cette Congregation. Le premier, que ne ſe trouvant perſonne qui oſât parler en leur faveur à Cambucundono, chacun offriroit à Dieu ſes Meſſes, ſes prieres, ſes devotions & ſes penitences, afin qu'il plût à ſa divine Majeſté lui toucher le cœur & le faire changer de reſolution pour ſon honneur & ſa gloire.

Le deuxiéme, que s'il perſiſtoit dans ſa mauvaiſe volonté, chaque Religieux feroit à Dieu un ſacrifice de ſa vie & mourroit plûtoſt que de quitter le Japon ; puis qu'eſtant les Paſteurs de cette nouvelle Egliſe composée de tant de milliers de Chrétiens, ils eſtoient obligez de garder leur troupeau au peril de leur vie, & que s'ils quittoient le Japon, les nouveaux Chrétiens eſtant deſtituez de tout ſecours ſpirituel & temporel ſeroient en danger de renoncer la Foy.

Le troiſiéme, que demeurant dans le païs ils prendroient bien garde de ne pas irriter l'Empereur, mais qu'ils aideroient les Chrétiens le plus diſcretement & le plus ſecretement qu'il leur

seroit possible, jusqu'à ce que la necessité les obligeast de se declarer. C'est pourquoy qu'ils se contenteroient d'instruire les Chrétiens & de leur administrer les Sacremens dans des maisons particulieres, comme on faisoit en la primitive Eglise pendant le temps de la persecution, & comme l'on fait encore dans les Royaumes heretiques.

Le quatriéme, qu'ayant encore cinq ou six mois de temps jusqu'au départ du navire, ils se disposeroient par leurs prieres & par leurs mortificatious à se rendre dignes de souffrir la mort & toutes sortes de tourmens pour la défense de la Foy. Parce qu'il estoit seur que le vaisseau estant parti & Cambacundono sçachant que les Peres ne se seroient pas embarquez dedans, il les condamneroit tous à la mort.

XVIII. *Mouvemens que causa cet Edit dans l'esprit des Chrétiens & des Payens.*

Ce reglement estant fait & arresté chacun se mit en devoir de l'executer. Cependant on ne peut exprimer le mouvement étrange que cet Edit causa dan tout le Japon; principalement parmi les Chrétiens qui se voyoient sur le point d'estre sans Prestres, sans Confesseurs, sans Predicateurs, sans Messes, sans Eglises & sans Sacremens, au milieu des idolâtres qui n'attendoient que le moment de se jetter sur eux comme des loups affamez sur un troupeau de brebis destituées de leur Pasteur: & comme les nouvelles grossissent toûjours en chemin, ils apprenoient chaque jour des bruits qui les accabloient de douleur. Tantost on leur disoit que Cambacundono avoit condamné tous les Peres à estre crucifiez & les Eglises à estre brûlées: tantost qu'il avoit ordonné qu'on mît à mort tous ceux qui porteroient des Croix, des Chapelets & autres choses semblables.

Quoy que ces bruits ne fussent pas veritables, cependant parce qu'on croit aisément le mal qu'on craint, la pluspart des Chrétiens tenoient la chose comme asseurée: Mais lorsqu'ils virent tous les Peres se retirer à Firando, ils ne douterent plus de la verité du fait. Ce fut alors un concours general de toutes parts au lieu où ils estoient pour recevoir les derniers Sacremens & pour se disposer à la mort. Ils se jettoient à leurs pieds, & fondoient en larmes en prenant congé d'eux. D'autres ne pouvoient se resoudre à les quitter, mais s'offroient à leur tenir compagnie & à mourir avec eux. Les Peres les consolerent le mieux qu'ils pûrent, les asseurant qu'ils ne les abandonneroinet jamais.

Ce n'est pas seulement les Chrétiens qui furent troublez de cet Edit, les Payens mêmes en conceurent de l'indignation & ap-

pelloient Cambacundono un Tyran injuste & inhumain qui traitoit si mal des étrangers si sages, si habiles, si modestes, & si vertueux. Car c'est une coûtume autorisée dans le Japon de laisser à chacun la liberté de vivre dans telle Religion qu'il lui plaist. Cependant Cambacundono après cette premiere démarche se faisoit un point d'honneur de ne point reculer, & sçachant que les Royaumes d'Arima & d'Omura estoient remplis de Chrétiens, il en fit raser les principales forteresses, tant pour les empêcher de se revolter contre lui, que pour se vanger de l'affront que lui avoient fait les Dames Chrétiennes de ce Royaume, en refusant de lui obeïr.

XIX. *Département des Peres par le Japon.*

Le terme de six mois qui avoit esté donné aux Peres estant expiré & le vaisseau estant sur le point de partir, le Pere Provincial alla trouver le Capitaine & le pria de representer à Cambacundono, qu'il ne pouvoit pas recevoir dans son bord tous ceux qui devoient s'en retourner aux Indes, parce que le nombre en estoit trop grand & que son vaisseau estant chargé de marchandises & d'un grand équipage, il couroit risque de se perdre, qu'il en prendroit quelques-uns cette année & qu'il porteroit les autres l'année suivante. Ceux qui devoient passer avec lui estoient trois Religieux qu'on envoyoit à Macao Ville de la Chine, pour y prendre les ordres & qui devoient retourner ensuite. Le Capitaine du vaisseau écrivit à l'Empereur, & la lettre fut portée par un Portugais nommé Emanuël Lopez. Comme il fut quelque mois en chemin, nous dirons ce qui arriva cependant dans le Ximo.

Les Peres ayant fait sçavoir secretement aux Rois & aux Seigneurs Chrétiens la resolution qu'ils avoient prise de demeurer dans le Japon, ces Princes les inviterent à l'envy l'un de l'autre à se retirer dans leurs Etats sans apprehender le danger où ils se mettoient d'encourir la haine de Cambacundono & de perdre eux-mêmes la Couronne & la vie. Le Roy d'Omura en prit douze; le Roy de Bungo cinq; Le Gouverneur de Firando quatre; La Princesse Maxence qui demeuroit dans le Royaume de Chicungo en eut deux; Dom Jean d'Amacusa neuf; Le Roy d'Arima prit tous les autres, c'est à-dire soixante & dix Religieux & presque autant de Seminaristes qui estoient venus de Meaco. Il leur donna à tous des maisons fort commodes pour exercer leurs fonctions & leur fournit tout ce qui leur estoit necessaire pour leur subsistance. Son zele fut si grand, que sans avoir égard à l'Ed[illegible]

de l'Empereur, il commanda à tous ses vassaux qui demeuroient dans Ximabara, Cogiro & Miro, terres qu'il avoit reprises l'année precedente sur le Saxuman de se faire Chrétiens. Plus de deux mille reçûrent le Baptême au commencement de cette année 88.

Nous avons dit que Cambacundono dans la division qu'il fit des Royaumes de Ximo avoit osté une terre à Isafay parent du Roy d'Arima, & l'avoit donnée à un fils de Riozogi. Aprés son départ Isafay demanda du secours à son cousin le Roy d'Arima pour recouvrer sa terre, avec promesse de rendre tous ses vassaux Chrétiens. Cette terre estoit située entre les Royaumes d'Omura & celuy d'Arima. Le Roy Protais ne balança pas sur cette proposition & l'aida à la recouvrer. Isafay tint sa promesse & se rendit Chrétien avec tous ses Sujets. Cambacundono ayant sçeu ce qui s'estoit passé, en parla à Dom Augustin son Amiral. Celui cy mania cette affaire avec tant d'adresse, que l'Empereur donna le tort au fils de Riozogi, & Isafay fut maintenu dans sa possession.

XX. *Dom Augustin rend de grands services à la Religion.*

Il avoit bien du chagrin de voir encore dans sa Cour deux Chrétiens declarez ; à sçavoir Dom Augustin & Simon Condera Lieutenant General de sa cavalerie: Mais craignant de perdre ces deux braves Officiers comme il avoit fait Ucondono, & ne doutant point qu'ils ne quittassent plûtost son service, que d'abandonner la Foy, il dissimula son ressentiment & ne les pressa point sur leur Religion. On ne peut dire les bons offices que ces deux grands Capitaines rendoient aux Chrétiens : Car ils donnoient avis aux Peres de tout ce qui se passoit, & empeschoient Cambacundono d'exercer sur eux toutes les violences que sa passion lui suggeroit de faire.

Dom Augustin, comme nous avons dit, avoit retiré Justo Ucondono dans une Isle nommé Junogima qui lui appartenoit & lui fournissoit tout ce qui lui estoit necessaire, le Pere Organtin y demeuroit aussi comme dans un lieu fort retiré & d'où il pouvoit commodément visiter son Eglise de Meaco, parce qu'il n'y avoit qu'un petit bras de mer à passer. Il estoit à une lieuë du Port dans une petite maison champestre environnée de bois & de montagnes. Justo demeuroit à une lieuë de lui & son Pere Darie avec toute sa famille en estoit éloigné de dix. Ils vivoient là contens & satisfaits de pouvoir servir Dieu dans une Isle deserte, éloignez des embarras de la Cour & du commerce du monde.

Ce qui les consoloit davantage, c'est qu'ils avoient le Pere Organtin avec eux, qui leur administroit les Sacremens. Dom Augustin & Simon Condera estant venus visiter leur amy Justo Ucondono furent là quelques jours à s'affermir les uns les autres dans la resolution de plûtost mourir que de renoncer la Foy. Dom Augustin qui sentoit bien qu'il n'y avoit point de seureté pour lui dans la Cour se prepara à la mort par une confession qu'il fit au Pere Organtin. Il établit un Cavalier Chrétien Gouverneur de l'Isle, avec ordre de n'y laisser entrer que des Chrétiens & lui assigna des fonds suffisans pour leur nourriture.

XXI. *Constance de quelques Dames Chrétiennes.*

L'Edit de Cambacundono ayant esté publié par tout le Japon, au lieu d'épouvanter les serviteurs de Dieu, les remplit de joye & de courage dans l'esperance qu'ils avoient de mourir pour Jesus-Christ. Plusieurs Cavaliers quitterent leurs Charges & abandonnerent leurs biens pour se retirer dans l'Isle de Junogima où estoit Justo Ucondono. Mais il y eut des Dames Chrétiennes qui firent des actions dignes d'une éternelle memoire. Entr'autres deux qui estoient au service de la Reyne femme de Cambacundono. L'une s'appelloit Magdeleine & l'autre Jeanne. Madeleine estoit Mere de Dom Augustin & secretaire des commandemens de la Reyne. Aussi-tost que l'Edit fut publié elles demanderent toutes deux leur congé disant qu'elles vouloient vivre & mourir Chrétiennes. La Reyne qui les aimoit tendrement pour leur rare vertu, fit tout son possible pour les retenir. Elles les conjura de dissimuler leur Religion & de se contenter d'estre Chrétiennes de cœur, les asseurant qu'elle ne les obligeroit jamais de rien faire contre leur conscience. Mais Madeleine lui répondit gravement : *Madame, les Chrétiens n'ont point deux visages, l'un de mensonge & l'autre de verité ? ils ne sçavent ce que c'est de dissimuler en matiere de Religion. Qui voit leur visage, voit leur cœur. S'il ne s'agissoit pas de l'interest de Dieu, il n'y a rien que nous ne fissions pour obéïr à vostre Majesté : Mais ces déguisemens ne sont point permis dans la Religion Chrétienne ; ne pas professer sa créance c'est la renoncer. Pouvons nous desobéïr au Dieu du Ciel, pour obéïr aux Rois de la terre ?* La Reyne ne pouvant rien gagner sur leur esprit, leur donna leur congé avec beaucoup de douleur. Elles sortirent donc du Palais : Mais elles demeurerent dans Ozaca attendant le retour de Cambacundono & se flattant de l'esperance qu'il les feroit mourir comme Chrétiennes.

XXII. *Conversion admirable de la Reyne de Tango.*

La conversion de la Reyne de Tango est une autre merveille qui merite d'avoir place dans nostre Histoire. Elle estoit fille d'Aquequi ce traître qui avoit tué Nobunanga & estoit mariée à Jacundono Roy de Tango. C'estoit une Princesse d'une rare beauté, d'un esprit vif, d'un jugement solide, d'un cœur noble & d'un genie au dessus du commun. Son mary au contraire estoit un homme fort violent & fort brutal. Justo Ucondono pour qui il avoit beaucoup d'estime lui parloit souvent de la Loy de Dieu, mais sans effet: car cet esprit superbe & voluptueux ne goûtoit pas nostre morale. Il rapportoit cependant à la Reyne sa femme qu'il aimoit passionnément ce que lui disoit Ucondono, & cela par forme d'entretien, sans aucun dessein de lui donner de l'estime pour la Religion Chrétienne. La Reyne qui estoit sage & judicieuse prenoit grand plaisir à ce discours & desiroit ardemment d'estre instruite à fonds de cette doctrine: Mais elle n'osoit demander la permission à son mari d'aller entendre le sermon des Peres, estant bien persuadée qu'elle ne l'obtiendroit pas. Lorsqu'il fut avec Cambacundono, il fit deux commandemens à ses gens. L'un de ne parler jamais de sa femme à l'Empereur de peur qu'il ne la lui enlevast. L'autre, de l'empêcher sous quelque pretexte que ce fût de sortir du Palais où il vouloit qu'elle fût étroitement gardée jusqu'à son retour. Il lui donna à la verité un grand nombre de Dames de naissance illustre & de filles d'honneur pour lui tenir compagnie: mais il mit des Gardes autour du Palais, avec défense d'y laisser entrer aucune personne de quelle qualité qu'elle fût.

XXIII. *Elle sort déguisée du Palais pour entendre les Peres.*

Cependant la Reyne declara le desir qu'elle avoit d'entendre les instructions des Peres à sept ou huit de ses filles qu'elle jugea capables d'un secret. Celles-cy lui representerent qu'il estoit impossible de sortir par la grande porte du Palais, parce qu'elle estoit gardée nuit & jour: mais qu'elle pouvoit sortir par une petite porte de derriere dont elles avoient la clef. La resolution estant prise, un jour que toute la Ville alloit dans les Pagodes entendre le sermon des Bonzes, elle sortit déguisée avec quelques-unes de ses filles & s'en va à l'Eglise des Peres. Elle fut charmée de voir sa netteté, sa propreté, ses ornemens & l'Image du Sauveur qui estoit sur l'Autel. Le Pere Cespedes Superieur de la residence ayant reconnu à sa suite que c'estoit une Dame d'une fort grande qualité, l'alla saluer & lui demanda ce qu'elle desiroit. La Reyne lui répond qu'elle eût bien voulu entendre

les

les instructions qu'on faisoit aux Chrétiens. Le Frere Vincent Japonnois n'estoit pas alors à la maison: En l'attendant le Pere Cespedes lui fait voir tout ce qu'il y avoit de beau dans l'Eglise. Il connut aisément par ses discours & par ses manieres honnestes que c'étoit quelque grande Princesse. Lorsque le Frere Vincent fut de retour, il commença son discours dont la Reyne fut extrémement satisfaite. Après le sermon elle proposa quelques difficultez qni marquoient la force & la subtilité de son esprit. Le Frere Vincent les ayant éclaircies, elle demanda avec instance d'être baptisée, apportant pour raison qu'elle ne pouvoit pas s'asseurer d'avoir la commodité de retourner une autrefois à l'Eglise.

XXIV. *Le Pere superieur refuse de la baptiser.*

Le Pere Superieur l'ayant priée de déclarer qui elle étoit, elle lui répondit qu'elle étoit servante de Dieu & Chrétienne de cœur; qu'elle avoit des raisons pour ne se pas faire connoître, mais qu'elle le feroit en son temps. Le Pere craignant que ce ne fût une des trois cens concubines de Cambacundono, s'excusa sur ce qu'il étoit trop tard & qu'elle n'avoit entendu qu'une instruction, & qu'il falloit des preparations pour recevoir le Baptême qu'elle n'avoit pas encore. Il l'exhorta à mettre sa confiance en Dieu, & l'asseura que si elle perseveroit dans sa resolution, la bonté divine lui fourniroit des moyens d'obtenir ce qu'elle desiroit.

XXV. *Elle est trouvée par les Gardes dans l'Eglise.*

Pendant qu'elle étoit dans l'Eglise, les Gardes s'apperçûrent qu'elle étoit sortie du Palais. Ils vont aussi tôt la chercher dans tous les Temples avec des Palanquins pour la ramener, & ne l'ayant point trouvée, enfin ils entrent dans l'Eglise des Chrétiens, où ils furent bien surpris de la rencontrer. Comme il étoit tard, ils la prierent d'entrer dans un Palanquin & la reporterent au Palais.

Le lendemain de grand matin elle envoye sa Dame d'honneur, qui étoit fort sage & qui avoit son secret, au Pere Cespedes, pour le remercier des instructions qu'il lui avoit données le jour precedent & pour lui demander l'éclaircissement de quelques doutes qu'elle avoit mis par écrit. Le Pere y répondit aussi tôt; & la Dame porta ses réponses à la Reyne qui la satisfirent extrémement & augmenterent le desir qu'elle avoit d'être Chrétienne. Depuis ce temps-là il ne se passoit point de jour qu'elle n'envoyast quelque Dame ou Demoiselle de sa suite sous pretexte de quelque autre affaire à l'Eglise des Peres, où elles

entendoient les instructions & lui racontoient ce qu'elles avoient appris. Dix sept de ses Dames se firent Chrétiennes & reçûrent le Baptême.

XXVI. *Dix-sept Dames de la Cour se font Chrétiennes.*

La Reyne à leur rétour les embrassa tendrement, & les voyant remplies d'une joye celeste que le saint Esprit répandoit dans leur ame, elle mouroit d'envie de participer à leur bonheur. En attendant que Dieu lui en fournît le moyen, elle pratiquoit exactement tout ce qu'elle leur voyoit faire. Elle prioit avec elles, jeûnoit avec elles, observoit les Festes & les Dimanches & recitoit son Chapelet avec elles. Elle en envoyoit toujours quelqu'une saluer les Peres de sa part: mais parce que les Gardes se rendoient difficiles, elle gagna un jeune Gentilhomme de sa Cour qu'elle envoya faire un compliment aux Peres. Le Frere Vincent ayant été averti secretement de sa venue, alla au devant de lui, & l'ayant mené à l'Eglise lui fit un discours si puissant sur les mysteres de notre Religion, que sur l'heure-même il renonça aux Idoles & se fit Chrétien.

La Reyne fut ravie d'un changement si inopiné, & le desir qu'elle conçut de recevoir le Baptême fut si grand, qu'elle prit resolution de s'enfermer dans un coffre & de se faire descendre la nuit par les fenêtres de son Palais. Les Peres en étant avertis l'en dissuaderent & lui promirent de satisfaire bien tôt ses desirs.

XXVII. *Elle est baptisée par une de ses filles d'honneur.*

Sur ces entrefaites les nouvelles arriverent à Ozaca de la persecution qui étoit declarée contre les Chrétiens & de l'Edit de bannissement porté contre les Peres. Ce coup terrible au lieu d'étonner les Dames Chrétiennes, par un miracle de grace les affermit davantage; de sorte qu'elles se preparerent toutes à souffrir la mort plûtôt qu'à renoncer la Foy. La Reyne consternée de cette nouvelle & craignant que les Peres ne s'en allassent sans lui conferer le Baptême, leur envoya un de ses filles d'honneur nommée Marie, pour les conjurer de sauver son ame & de lui permettre de les aller trouver pour être baptisée avec leur depart. Les Peres considerant la ferveur de cette Princesse & qu'ils ne pouvoient trouver aucun accès auprès d'elle, instruisirent Marie de quelle maniere il falloit conferer le Baptême & lui ordonnerent de baptiser la Reyne. Elle le fit avec joye, & la Reyne se trouva tout d'un coup si changée, qu'on ne doutoit presque point que le Roy voyant cet effet merveilleux de la grace ne se fit Chrétien comme elle. Marie la nomma Grace & s'en vint ensuite faire rapport au Pere Supe-

rieur de la maniere qu'elle avoit exercé ce haut & divin ministere. *Je m'en sens*, lui dit elle, *si honorée que je me regarde à present comme une personne consacrée à Dieu & qui ne dois plus servir à des usages profanes. C'est pourquoy je fais vœu à Dieu en votre presence de garder perpetuelle chasteté, en témoignage de quoy je me coupe les cheveux.* Les femmes dans le Japon aussi bien que les hommes se coupans les cheveux, marquent par là qu'elles renoncent au monde. Marie étoit une jeune Princesse de sang Royal, dans la fleur de son âge, extrémement riche & belle & qu'on destinoit en mariage à un des plus puissans Princes du Japon. Le bruit de de son vœu s'étant répandu dans Ozaca, tout le monde en fut dans l'étonnement, & on ne parloit que de cette action dans toutes les compagnies.

XXVIII. *Retour du Roy de Tangé.*

Peu de tems après Jacundono étant de retour à Ozaca avec Cambacundono, & ayant appris que sa femme estoit Chrétienne, cet homme passionnément idolâtre entra dans une furieuse colere & lui commanda de retourner à la Religion du pays La Reyne lui fit réponse qu'elle lui obéiroit en tout ce qui ne seroit point contraire à la Loy du vray Dieu : mais qu'elle ne pouvoit pas trahir sa conscience, & rendre à des Demons l'honneur qui n'étoit dû qu'à celui qui lui a donné l'être, qu'il pouvoit bien lui ôter la vie, mais qu'il ne lui enleveroit jamais sa Foy. Le barbare qui l'aimoit pour sa beauté, mais qui la haïssoit pour sa Religion, se vit combattu de deux passions contraires: l'une de la chasser, l'autre de la conserver. L'amour qu'il lui portoit l'empêcha de la repudier: mais il prit le parti de la maltraiter, esperant la ramener au culte des Dieux par les duretez qu'il lui feroit souffrir.

XXIX. *Il traite mal la Reyne.*

En effet il n'y eut point d'injures qu'il ne lui dît, ni d'outrages qu'il ne lui fist l'espace de treize ans qu'elle vécut avec ce barbare: Souvent transporté de fureur il lui portoit le poignard à la gorge la menaçant de la tuer si elle ne quittoit sa Religion : mais elle sans s'étonner lui repondoit toujours, qu'il pouvoit lui ôter la vie, mais qu'elle ne renonceroit jamais la Foy. Le Tyran enragé déchargeoit sa fureur sur les Dames & les Demoiselles Chrétiennes de sa Cour, dont il frappoit les unes en sa presence, prenoit les autres & les chassoit de son Palais. Il n'y eut que Marie à qui il ne fit point d'outrage en consideration de son merite & de sa qualité, il la laissa avec la Reyne, ce qui lui fut une grande consolation.

Un jour cette bonne Princesse voyant son mari transporté de rage & s'attendant à mourir, confessa ses pechez à Marie sa compagne, estimant par une ignorance qui lui étoit pardonnable, que celle qui avoit pû la baptiser pourroit bien l'absoudre de ses pechez. Les Peres en etant avertis lui firent connoître l'erreur où elle estoit.

XXX. *Elle écrit aux Peres Jesuites à Firando.* Il s'étoient rendus à Firando pour obéir à l'Edit. La Reine leur écrivoit souvent pour recevoir d'eux l'instruction & la consolation qui lui estoit necessaire. Les Historiens Portugais & Castillans ont raporté beaucoup de ses lettres. En voici une qu'elle écrivit au Pere Cespedes.

MON CHER PERE,

DE toutes les nouvelles que Taque Dasancio m'a apportées, il n'y en a point qui m'ait réjoüi davantage que la résolution que vous avez prise de ne point sortir du Japon. Votre courage a affermi le mien & me fait esperer de vous revoir dans peu de temps à Ozaca. Vous sçavez, mon Pere, que ce n'est ni la consideration du monde, ni aucune raison humaine qui m'a fait renoncer à l'idolâtrie, mais la grace de Dieu mon Createur que je priois depuis long-temps de me faire connoitre la verité. Depuis que par sa misericorde il m'a tiré des tenebres de mon infidelité, je suis si convaincue qu'il n'y a point d'autre voye de salut que celle où je suis entrée, que bien que les Cieux changeassent de place, que la terre, la mer & tous les élemens rentrassent dans le neant, je demeurerois ce me semble avec la grace de notre Seigneur, ferme & inébranlable dans ma Foy.

La persecution qui s'est élevée contre vos Peres m'afflige beaucoup: mais leur Foy, leur courage, & leur resolution me console. Je n'ai point eû de repos depuis votre depart; je suis toujours tourmentée, menacée & persecutée pour ma Religion: mais Dieu me fait la grace de ne point apprehender la mort. Mon cadet qui n'a que trois ans a esté dangereusement malade & presque desesperé des Medecins. Comme je craignois plus pour son ame que pour son corps, je priai Marie qui est ma mere spirituelle de le baptiser. Elle le fit & incontinent après il fut gueri. Il se nomme Jean.

Le Roy mon époux porte une haine implacable aux Chrétiens & me traite à son ordinaire fort mal. A son retour de Ximo une nourrice de mes enfans qui est Chrétienne ayant fait quelque petite chose qui ne lui plaisoit pas, il lui coupa le nez & les deux oreilles & la chassa de chez

moi avec quelques autres de mes filles qu'il a fait raser. J'ai soin de les nourrir & de les pourvoir de tout ce qui leur est necessaire. Il est parti pour son Royaume de Tango, & m'a dit qu'à son retour il examineroit ses gens. Il entend parler des Dames Chrétiennes qui sont avec moy: Mais il n'y en a pas une seule qui ne soit prête aussi bien que moi de sacrifier sa vie pour la Foy de JESUS-CHRIST*, soit que lui, soit que Cambacundono nous veuillent contraindre de la renoncer.*

Je reçois un plaisir extrême d'apprendre des nouvelles de vos Peres, & je prie Dieu tous les jours de nous les renvoyer pour le bien de mon ame & le salut de mes enfans. Je me recommande moy & toute ma famille à vos saintes prieres, & je vous supplie de ne vous pas oublier de votre fille tres affectionnée & tres-affligée.

GRACE Reyne de Tango.

D'Ozaca le septiéme jour
de l'onziéme Lune.

XXXI. *Mort de la Reyne de Tango.*

Cette bonne Princesse vécut jusqu'à l'an 1600, & mourut au mois d'Août consumée de travaux, d'afflictions & de miseres. C'est la destinée des choses, qu'on n'en connoît le prix qu'aprés qu'on les a perdues. Ce mari barbare qui avoit si mal traité sa femme pendant sa vie, la regretta aprés sa mort. Il connut ce qu'il avoit perdu & en conçut une douleur incroyable. Il pria les Peres de faire ses funerailles avec toute la pompe possible: il fournit à toutes les dépenses & assista aux Ceremonies, versant beaucoup de larmes & s'accusant d'être la cause de sa mort.

XXXII. *Ce qui se passa au Royaume de Bungo depuis la publication de l'Edit.*

Pour reprendre le fil de notre Histoire, l'Edit de Cambacundono ayant été publié par tous les Royaumes, celuy de Bungo fut le premier où la persecution fut la plus sanglante, & ce qui est plus surprenant, c'est que ce ne fut point Cambacundono qui l'excita, mais un Prince Chrétien & baptisé qui avoit cinq Religieux auprès de lui: Je veux dire le Roy de Bungo fils du Roy François. Il avoit en sa Cour son oncle Chicata ennemi declaré des Chrétiens & ne faisoit rien que par ses conseils. Après la publication de l'Edit ce malheureux politique representa à son neveu, qu'étant Chrétien comme il étoit & ayant cinq Jesuites auprès de sa personne, Cambacundono qui les avoit bannis & qui vouloit exterminer les Chrétiens ne manqueroit pas de le priver de ses Etats & de donner son Royaume à un autre; qu'il

falloit prévenir ce coup, chassant les Peres de ses terres & obligeant tous ses Sujets d'adorer les Camis & les Fotoques.

XXXIII. *Le Roy persecute les Chrétiens.* Le Roy Constantin, c'est le nom qu'il reçut en son Baptême, estoit le Prince du monde, comme j'ay dit, le plus leger & le plus inconstant. Lorsqu'il eut entendu le discours de son oncle apprehendant de perdre sa Couronne, il congedia aussitôt les Peres qui étoient auprès de luy, deux desquels se retirerent à Sucumi vers la Reyne Julie veuve du Roy François. Les autres allerent trouver Dom Paul de Bungo & le Prince Dom Pantaleon qui s'étoit retiré de la Cour, voyant que le Roy son frere se gouvernoit par les conseils de son oncle Chicacata & qu'il trahissoit la Religion.

Cet oncle passionné ne se contenta pas d'avoir chassé les Peres: mais il prit resolution de rétablir le culte des Dieux dans le Royaume de Bungo & d'obliger tous les Chrétiens de se rendre idolâtres. Pour réüssir dans son dessein, il attaque son neveu par l'endroit où il le sentoit le plus foible : je veux dire par la crainte de perdre son Royaume. Il lui represente que ce n'étoit pas assez d'avoir chassé les Peres, mais qu'il falloit ramener tous ses Sujets à la Religion du pays ; que Cambacundono ne manqueroit pas d'estre informé que le Royaume de Bungo estoit rempli de Chrétiens, & que s'il les laissoit en paix, il jugeroit par là qu'il avoit dessein de s'opposer à ses Edits & de fomenter une Religion qu'il avoit proscrite de son Empire ; qu'il ne falloit pas se brouiller avec un Prince si puissant que lui, & qu'il ne pouvoit pas mieux faire sa Cour, qu'en obligeant ses Sujets à renoncer une Religion pour laquelle il avoit une aversion extrême.

Le Roy de Bungo intimidé par ces discours demande à son oncle par quels moyens il pourra venir à bout d'une entreprise si delicate & si difficile, puisque les principaux Seigneurs de son Royaume étoient Chrétiens & qu'il y avoit danger que cela n'excitât une revolte. Chicacata lui en suggera un qu'il jugea le plus pratiquable. Ce moyen fut de publier dans tous ses Etats que Cambacundono desiroit que tous les Seigneurs & les Chrétiens de son Royaume prêtassent serment de fidelité sur les Camis & les Fotoques suivant la coûtume du Japon Car voici comme raisonnoit ce méchant politique : Ou les Chrétiens jureront sur les Camis, ou ils ne jureront pas. S'ils jurent, ils renonceront leur Foy ; s'ils ne jurent pas vous aurez droit de les bannir ou

de les punir de mort comme des rebelles.

Le Roy fit aussi tôt publier un Edit l'an 1588, par lequel il ordonnoit à tous les Chrétiens de venir prêter serment de fidelité à Cambacundono entre ses mains. Dom Paul qui etoit le Seigneur le plus considerable sentit bien qu'on le vouloit perdre, & que Chicacata jaloux de la gloire qu'il s'étoit acquise dans les dernieres guerres, dressoit un piege à sa fortune & à sa vie. Comme il étoit sage & discret il dissimula quelque temps pour voir quel mouvement cet Edit exciteroit dans les esprits, resolu cependant de mourir plûtôt que de trahir sa Foy. A quoy sa femme qui étoit cousine du Roy François l'encourageoit, lui representant que ses ennemis en vouloient à sa personne, & que bien qu'il jurât ou qu'il ne jurast pas, ils trouveroient bien toujours d'autres moyens de le perdre; que puisque la mort étoit inévitable, il valloit mieux choisir celle qui lui asseuroit le Royaume du Ciel, que celle qui le precipiteroit dans les Enfers. Plusieurs de ses amis tâcherent de lui persuader au contraire, qu'il falloit ceder à la violence, & jurer de bouche en conservant la Foy dans le cœur. Mais Dom Paul leur témoigna que sa langue ne trahira jamais sa conscience; Que ces dissimulations lâches & timides étoient indignes d'un homme de cœur; & qu'on ne lui reprocheroit jamais d'avoir rien fait contre son honneur & contre son devoir; que si le Roy vouloit, il jureroit en Chretien, que s'il ne le vouloit pas il mourroit en Chrétien & en homme fidelle à sa Religion. XXXIV. *Constance de Dom Paul.*

La Princesse Maxence fille du Roy François & heritiere de ses vertus, fit son possible auprès du Roy de Bungo son frere, pour l'obliger à se contenter du serment que Dom Paul vouloit faire: mais il entra en telle colere contre elle, qu'il la menaça de la bannir de ses terres, si elle lui parloit plus en sa faveur. *Il jurera*, dit il, *sur les Dieux, ou il mourra.* La Princesse ne s'étonna point de ces menaces: mais quelque temps après elle luy écrivit une autre lettre, où elle lui representa vivement le danger où il alloit mettre sa personne & son Royaume; qu'étant Chrétien comme il étoit, il ne lui étoit pas honorable de persecuter les Chrétiens; qu'il montreroit en cela de la timidité ou de la legereté; que Cambacundono estimoit Dom Paul pour sa valeur, & que s'il le faisoit mourir sans sujet & sans lui en avoir parlé, il attireroit sur lui son indignation; qu'il estimoit les Chrétiens quoy qu'il parût présentement leur ennemi, & que XXXV. *Lettre de la Princesse Maxence au Roy de Bungo son frere.*

tilhomme luy rapporta que Dom Paul étoit en grand credit à la Cour & qu'il avoit oüi dire à Cambacundono que le Roy de Bungo montroit visiblement qu'il n'estoit guere propre à Gouverner, puisque ni luy ni son Conseil ne connoissoient pas les rares qualitez de Paul & ne sçavoient pas s'en prevaloir.

Ce rapporte fut un coup de foudre qui étourdit tellement ce miserable Prince, qu'il ne sçavoit quelle resolution prendre Il n'osoit aller à Ozaca de peur qu'on ne le fist arrêter. Il ne pouvoit aussi demeurer dans ses Etats, sçachant qu'il étoit mal dans l'esprit de l'Empereur. Pendant qu'il étoit agité de troubles & de pensées differentes, il reçoit une lettre de la part du frere de Cambacundono qui étoit son ami & son protecteur, par laquelle il lui mandoit qu'il eut à venir à la Cour en diligence.

XXXIX. *Voyage du Roy de Bungo à la Cour.*

Il se met aussi tost en chemin, & aprés quelques journées, voicy un Courrier qui lui apporte les ordres exprés de Cambacundono, & de faire mourir un Seigneur Payen qui s'étoit refugié dans ses terres & d'en chasser tous les Chrétiens qui ne voudroient pas adorer les Dieux du païs. Outre ces dépêches de l'Empereur, il reçut des lettres de son frere, qui lui mandoit d'executer incessamment les ordres de Cambacundono & d'obliger Dom Paul de quitter la Foy Chrétienne à faute dequoy on le feroit mourir lui-même.

La Cour est une espece de theatre qui change de Scene à tous momens. Tout y est masqué & déguisé, & il se trouve peu de Courtisans qui ne soyent ou trompeurs, ou trompez. Dieu qui ne veut pas que nous trouvions de plaisir constant dans le monde permet que ses Fidelles serviteurs passent leur vie dans une vicissitude continuelle des biens & des maux, & ne trouvent qu'infidelitez parmi les creatures pour les détacher de leur affection. Dom Paul commençoit à goûter le fruit de ses travaux par la distinction que l'Empereur faisoit de son merite: & voilà tout d'un coup qu'il faut être infidelle ou mourir.

XL. *Resolution des Chrétiens de Bungo.*

Le Roy de Bungo ayant receu ces ordres, dépêche aussi-tost des gens pour les executer. On fait commandement de sa part à tous les Chrétiens de porter une petite Idole penduë au coû, pour marque qu'ils renonçoient à leur Religion. La premiere personne à qui cet ordre fut signifié, fut la Reyne Julie veuve du feu Roy François, Princesse aussi zelée pour la Loy du vray Dieu

& pour le progrés de la Religion, que l'estoit le Roy son époux: Mais elle se moqua de cette ordonnance impie & declara hautement qu'elle n'y obeïroit jamais. On fit le même commandement à la sœur du Roy de Bungo la princesse Jeanne qui estoit sur le point d'être mariée & qui avoit été surnommée Reyne en son Baptême, On la menaça de l'exil si elle n'obeïssoit avant le retour du Roy son frere; mais elle répondit que si on l'a bannissoit pour la Foy, elle iroit volontiers demander du pain à ses vassaux, & qu'il n'y avoit point de misere au monde qui pût ébranler sa fidelité. On signifia le même ordre à Dom Paul, à son oncle, à leurs femmes, à leurs enfans, & à un grand nombre de Seigneurs & Cavaliers Chrétiens, qui tous répondirent qu'ils n'étoient pas assez lâches pour trahir la Foy qu'ils avoient jurée au vray Dieu. Les Commissaires voyant leur resolution n'oserent passer outre & en informerent le Roy qui étoit à Ozaca.

XLI. *Le Roy est mal-tracté par l'Empereur.* Aussi tost qu'il y fut arrivé, il alla saluer Cambacundono portant sa petite Idole pendu à son cou par une apostasie détestable; mais l'Empereur le receut fort mal, pour avoir retiré dans ses Etats le Seigneur Payen, dont nous avons parlé: Toutefois il s'appaisa lorsque le Roy de Bungo l'asseura qu'il l'avoit fait mourir. Il entendit ensuite son compliment qui fut plein de respects, de soûmissions, & de protestation de fidelité: Mais lorsqu'il vint à blâmer la conduite de Dom Paul & à invectiver contre lui, Cambacundono s'emporta de telle colere qu'il le traita de fat & d'homme sans discernement, qui ne sçavoit pas connoître les gens de merite, & lui tourna le dos. Le Roy qui avoit crû bien faire sa Cour en déchirant Dom Paul qu'il avoit eû ordre de faire mourir, vit bien qu'on l'avoit joüé. En effet ce n'étoit pas l'Empereur qui avoit commandé de le mal-traiter, mais son Secretaire grand ennemy des Chrétiens, lequel avoit inseré son nom dans la lettre. Le Roy donc voyant le mauvais accueil qu'on lui avoit fait, n'osa plus se presenter devant l'Empereur, mais y envoya le Prince son fils accompagné de son oncle Chicacata, de Dom Paul & de plusieurs grands Seigneurs.

XLII. *Dom Paul mange à sa table.* Lorsqu'ils furent au Palais, on fit sçavoir à l'Empereur que le Prince de Bungo. avec la suite dont nous venons de parler, étoit à la porte de sa chambre. Cambacundono les entendant nommer les uns aprés les autres, dit tout haut: *Faites entrer Dom Paul ce grand Capitaine de Bungo.* Dés lorsqu'il fut entré. il fit recit à tous les assistrns de ses grands exploits de guerre & lui

donna des marques d'une estime & d'une affection tres particuliere. Trois jours après il invita le Prince de Bungo à dîner avec Dom Paul qu'il fit manger à sa table. Pour Chicacata & les autres Seigneurs, il leur ordonna d'aller manger à une autre auble.

XLIII. *Nouvelle conspiration contre luy.*

Cette distinction fit enrager Chicacata & le Roy de Bungo qui avoit esté honteusement chassé de la Cour. Ils prennent resolution ensemble de se défaire de Paul, deussent-ils eux-mêmes perdre la couronne & la vie. C'est pourquoi lorsqu'il fut de retour, le Roy luy fait commandement de renoncer la Religion Chrétienne, disant qu'il ne vouloit plus souffrir aucun Chrétien dans ses Etats, non plus que l'Empereur dans le Japon. Paul répondit au Roy qu'il ne permettoit rien dans ses terres qui fût contraire au service de Sa Majesté; Qu'on avoit liberté dans le Japon de suivre en matiere de Religion tel parti qu'on vouloit; & qu'il étoit resolu de suivre au peril de sa vie & de ses Etats la Religion Chrétienne; Qu'il supplioit Sa Majesté de ne luy plus faire des commandemens ausquels il ne pouvoit obéir sans trahir son honneur & sa conscience.

Cette réponse rendue par un Heros Chrétien, aigrit tellement le Roy, qu'il resolut de le faire mourir luy & les Peres Jesuites qu'il estimoit auteurs de ce conseil. Mais avant que de faire une action de si grand éclat, il communiqua sa resolution à un Seigneur Payen pour qui il n'avoit rien de caché, & qu'il consultoit dans toutes ses affaires. Ce Seigneur lui representa que Cambacundono ne laisseroit pas la mort de Dom Paul impunie, mais qu'il s'en vengeroit sur sa propre personne en lui ôtant son Royaume & peut être la vie; Que bien qu'il n'eût rien rien à craindre de ce côté-là, il n'étoit pas bien-séant qu'un Prince comme luy, qui étoit Chrétien & fils d'un pere qui avoit aimé & protegé les Chrétiens toute sa vie, les persecutast le premier de tous les Rois du Japon, sans en avoir reçû aucun déplaisir; Qu'au reste Paul étoit un grand Capitaine; qu'il avoit bien des gens à sa devotion; qu'au premier signal il pouvoit lever une puissante armée & luy faire bien de la peine; Que le plus sûr estoit de dissimuler & d'attendre une occasion plus favorable de se venger de lui; que le tems lui en fourniroit bien-tôt les moyens, si Cambacundono persistoit dans la resolution qu'il avoit prise d'interdire l'exercice de cette Religion étrangere.

XLIV. *Martyre d'un vieillard Chrétien.*

Ces raisons arresterent la fougue de ce Prince passionné : mais il ne put refuser à son oncle Chicacara la permission de faire mourir quelques Chrétiens pour apaiser le chagrin qu'il avoit conçû de ce qu'on ne suivoit pas ses conseils. Il y avoit à Funay un sage vieillard âgé de soixante & dix ans nommé Joram Macama, natif de Tacata, qui de brave soldat s'étant fait Chrétien par le zele & les exhortations du Roy François, avoit depuis converti toute sa famille & dans l'absence des Peres baptisoit les enfans, visitoit les malades, enterroit les morts & passoit une grande partie de la nuit à instruire les Payens & à consoler les Chrétiens. Le Roy de Bungo qui meritoit mieux depuis son apostaphie de porter le nom de Julien l'Apostat que celui de Constantin, ayans appris que Joram depuis le départ des peres ne travailloit qu'à maintenir la Religion, de protecteur des Chrétiens s'en declara le premier tyran & le premier persecuteur, & donna ordre à trois de ses gens de le faire mourir.

Ils partent aussi-tôt pour aller à Funay, & parce que Joram s'étoit signalé dans les combats, apprehendant sa valeur, ils menent avec eux une compagnie de cent hommes. Joram fut averti par ses amis de leur dessein & du jour qu'ils devoient arriver. Aussi-tôt il congedie sa femme & ses enfans qu'il envoye en un autre quartier de la Ville sans leur en dire le sujet, & demeurant seul dans sa maison il se dispose à mourir. Il ne voulut pas même garder son épée avec laquelle il avoit fait tant de belles actions, afin qu'on ne crût pas qu'il voulût se mettre en défense. La nuit qu'on le devoit assassiner, il demeura en priere devant un Crucifix. Sur le minuit les Soldats approchent sans bruit de sa Chambre, pour voir s'il n'étoit point en armes avec ses amis comme font les braves du Japon : mais tout étant dans un profond silence, ils enfoncent la porte criant que Joram s'étoit enfui. Le saint vieillard les voyant entrer va au devant d'eux, en leur disant qu'il n'avoit jamais fui & qu'ils les attendoit. Il estoit revêtu du surplis qu'il portoit losqu'il enterroit les morts, & avec une Croix en main & un chapelet à son coû. Lorsque les meurtriers le virent en cet estat se presenter à eux, ils en furent surpris ; mais beaucoup plus lorsque se jettant à genoux il remercia Dieu de ce qu'il accomplissoit le desir qu'il avoit toujours eû de verser son sang pour sa gloire ; il remercia aussi les Soldars du bonheur qu'ils lui alloient procurer. Alors ayant recité la formu-

le de Confession de l'Église & frappé trois fois sa poitrine, il presenta sa teste aux bourreaux prononçant les saints noms de JESUS & MARIE. Ils lui donnerent trois coups de cimeterre dont il mourut le ving-sixiéme jour de Juillet l'an 1589.

Le Roy de Bungo pour faire éclater son zele & pour contenter ses Bonzes, fit attacher le corps de Joram à une croix dans un lieu public avec le crucifix qu'il portoit: mais on ne put jamais trouver sa teste qu'un Chretien avoit secretement enlevée. Il s'en trouva un autre nommé André Ongasavara, qui ne pouvant souffrir que la Croix du Sauveur fût exposée à la risée des Infidelles enleva la nuit le corps du Martyr & le cacha si bien que quelque information qu'on en put faire, jamais il ne put estre découvert. Quatre ans aprés il fut donné au Pere Valignan, qui le fit porter dans un riche cercueil au Seminaire d'Arima, où il fut honoré par le concours de tous les Chétiens du Royaume.

Le Roy de Bungo indigné de ce qu'on avoit enlevé le corps de Joram, fit mourir sa femme, ses enfans & plusieurs autres Chrétions. Il y avoit à Nocen un autre Chrétien nommé Joachim qui avoit dans sa maison une Chapelle où les Chrétiens s'assembloient pour faire leur prieres, & depuis le depart des Peres il avoit converti & baptisé plus de trente personnes. Le Roy en étant averti ordonna qu'il fût mis à mort. Ceux qui avoient commandement de le tuer, le menerent hors de la Ville sous quelque autre pretexte, & l'ayant conduit dans une forest, se jetterent sur luy & luy coupperent la gorge. LIV. *Autres Martyrs.*

Le Roy s'étoit persuadé que ces premieres executions jetteroient la terreur dans l'esprit de tous les Chretiens : mais il fut trompé dans ses esperances, car dés lorsqu'il eurent appris la mort de Joram & de Joachim, il se mirent tous un Chapelet au coû & marcherent en cet estat par les ruës, pour montrer que bien loin d'apprehender la mort, ils la desireroient avec passion. Une Dame nommée Marie à qui le Roi avoit autrefois donné un Chapelet, eut la hardiesse d'entrer dans le Palais, le portant à son coû. Le Roy l'ayant rencontrée lui demande, d'où vient qu'elle estoit si hardie que de porter ces marques d'une Religion qu'il avoit défenduë. Marie luy répond en lui reprochant tacitement son infidelité. *Sire, on doit faire estat des presens des Rois. Vostre Majesté m'a donné autrefois ce Chapelet. C'est pour cela que* XLVI. *Courages des Chrétiens.*

de proteger autant qu'il pourroit les serviteurs de Dieu. *Si l'Empereur le trouve mauvais, je tâcheray*, dit il, *de le payer de raisons; mais s'il ne les écoute pas, & s'il me declare la guerre, je me défenderay vigoureusement, & j'espere que le Tout-puissant m'aydera comme il a fait jusqu'à present. Que si Dieu veut que je sois vaincu, je perdray volontiers la vie & la couronne pour son honneur. Je suis même prest de luy declarer la guerre si vous le trouvez à propos: Car aussi-bien sçaura-t'il tost ou tard que je protege les Peres & que je les retiens dans mes terres contre ses ordonnances.*

Le Pere Provincial loüa le zele du Roy & le remercia de l'affection qu'il portoit à la Compagnie: Cependant il fut d'avis qu'il ne falloit pas rompre ouvertement avec Cambacundono & paroistre rebelles à ses volontez, de peur qu'il ne se vengeast non seulement sur le Roy d'Arima, mais encore sur tous les Seigneurs Chrétiens qui retiroient quelques Peres dans leurs Etats. Il jugea donc que pour ne pas irriter son esprit fier & superbe, les Peres devoient se déguiser pour un temps & fermer leurs Eglises, se contentant d'exercer leurs fonctions dans quelques maisons particulieres; Que par ce moyen les Seigneurs Chrétiens pourroient asseurer l'Empereur que les Religieux avoient abandonné leurs maisons & leurs Eglises, & qu'ils avoient obeï à ses commandemens. XLIX. *Resolution prise par les Peres de se cacher pour un temps.*

Cet avis fut approuvé de tout le monde, ainsi le Pere Melchior de Mora avec quelques autres Peres demeurerent au Royaume d'Arima. Le Pere Provincial avec deux de ses Compagnons se retira à une lieuë de-là. Le College fut transporté à la forteresse de Quinquina. Trois autres Peres avec dix Novices furent envoyez à la forteresse d'Arie. Pour les Seminaristes qui montoient jusqu'au nombre de soixante & treize avec quatre Religieux qui les instruisoient, ils furent conduits à Faquirao. Le reste des Peres eut son quartier à Conga, Cogiro, Ximabara, & Amacusa l'an 1589.

Dom Jean d'Amacusa en demanda six pour sa part & on transporta cette année le Noviciat dans son Isle: Desorte qu'il avoit dans ses terres vingt-cinq Religieux de la Compagnie de Jesus, qui exerçoient leur fonction comme en temps de paix; car il ne voulut jamais qu'on fermast les Eglises, ni qu'on cessast de sonner les cloches après la publication de l'Edit: Et comme on lui representoit le danger où il se mettoit d'attirer sur lui l'indignation ne l'Empereur, il répondit qu'il craignoit encore plus L. *Ferveur des Chrétiens dans ce temps de persecution.*

celle du Roy du Ciel; que tout son desir étoit de mourir pour la Foy, & que si Cambacundono faisoit abattre son Eglise, il se tiendroit heureux d'être ensevely sous ses ruines.

Il n'est pas croyable combien cette persecution augmenta la ferveur des Chrétiens. Ils couroient en foule au lieu où étoient les Peres pour se preparer à la mort. Tous se confessoient & communioient comme si le jour même ils eussent dû souffrir le martyre. Dom Sanchez Roy d'Omura, heritier de la Foy & de la constance de feu Dom Barthelemy son pere, exhortoit ses Sujets à demeurer fermes dans la Religion Chrétienne. Il épousa cette année la sœur de Dom Protais Roy d'Arima, pour être plus étroitement unis ensemble.

La Princesse Maxence fille de feu Roy François de Bungo estoit mariée à Dom Simon Toxirondono Gouverneur d'une partie du Royaume de Chicungo. estant accouchée d'un fils cette année, elle le fit baptiser par le Pere Loüis Froez & il fut nommé François, du nom de son ayeul d'heureuse memoire.

LI. *Etats du Royaume de Gotto.*

Nous avons rapporté cy-devant comme du temps du Pere Cosme de Torrez plus de deux mille personnes avoient receu la Foy dans le Royaume de Gotto avec le Roy de cette Isle, qui fut nommé Loüis. Il avoit fait baptiser son fils auquel il donna son nom. Comme il estoit mineur aprés la mort de son pere, son oncle fut declaré tuteur & Gouverneur de l'Isle. Nous avons dit que ce Prince idolâtre bannit aussi tost tous les Peres de ces Etats, fit abattre les Croix & ruiner les Eglises. Le jeune Prince étant devenu grand & promettant beaucoup pour son esprit & sa valeur, ce parent infidelle representa aux principaux Seigneurs du Royaume, qu'aprés l'Edit de Cambacundono, il n'y avoit point de seureté à reconnoître pour Roy un jeune homme, qui faisoit profession de la Religion Chrétienne & qui causeroit infailliblement de grands troubles dans le Royaume. Il sceut si bien tourner leur esprits, qu'il fut lui même declaré Roy, & de peur que le jeune Prince ne lui fist des affaires pour le recouvrement de ses Etats, il lui assigna de quoy vivre honnorablement. Dom Loüis qui etoit sage fit de necessité vertu & dissimula son ressentiment jusqu'à ce que l'occasion se presentast de recouvrer son Royaume, ce qui arriva quelque temps après comme nous dirons en son lieu.

Les Chrétiens de cette Isle se voyant maltraité par ce Tyran

ran & par les Bonzes qui faiſoient tout leur poſſible pour les pervertir, furent contraints d'abandonner le pays & de ſe retirer en un autre lieu. Ils ne furent pas long-temps abſens que le Tyran reconnut ſa faute, car les terres demeurerent en friche faute de gens qui les cultivaſſent: C'eſt pourquoy il fut obligé de les rappeller & de diſſimuler avec eux, ſans neanmoins leur permettre l'exercice public de leur Religion. Seize ans après, quelques Peres y étant retournez avec permiſſion du Gouverneur pour aſſiſter quelques Portugais qui avoient mouillé à un port de l'Iſle : ils trouverent le nombre des Chrétiens beaucoup augmenté, quoiqu'ils fuſſent tout ce temps là deſtituez de Paſteurs & des ſecours ordinaires de l'Egliſe.

LIII. *Martyre d'une femme Chrétienne, devote à la ſainte Croix.*

Il y avoit une bonne femme nommée Marthe, qui malgré la perſecution alloit tous les jours faire ſes prieres au lieu où étoit la Croix qu'on avoit abattue. Quelques Payens l'ayant rencontrée & la menaçant de la tuer ſi elle retournoit en ce lieu-là, elle leur répondit : *Tuez-moi à la bonne heure, pourvû que ce ſoit pour l'amour de Dieu.* Comme elle étoit au même lieu à genoux les mains élevées vers le Ciel, un d'eux luy paſſa l'épée au travers du corps dont elle mourut.

Puiſque nous parlons de croix, je ne puis omettre une choſe aſſez remarquable qui arriva à un Chrétien Chinois nommé Louis, qui étoit dans cette Iſle. Après que le Tyran eut fait abattre les Croix, il en bâtit luy-même une qu'il voulut planter au lieu où l'autre eſtoit auparavant. Les Payens s'y oppoſant & luy diſant que le Tono l'avoit défendu, Louis leur répondit qu'il eſtoit étranger & que le Tono ne s'en offenſeroit pas ; que s'ils en ſouffroient quelque perte, il leur promettoit de les dédommager. Ceux-cy cependant s'y oppoſant toujours, il la porta ſur une montagne proche du lieu où il demeuroit. Comme il fut ſur le point de l'élever, il ſe ſouvint qu'on met au haut de la Croix un écriteau où il y a quelques termes latins qu'il ne connoiſſoit pas & qu'il ne pouvoit pas marquer. Lorſqu'il étoit dans cette peine, un homme vêtu en Portugais ſe preſente à luy, qui loue ſon entrepriſe, luy dreſſe ſon écriteau, & après l'avoir exhorté à perſeverer dans la Foy & dans la devotion à la ſainte Croix, ſe déroba à ſes yeux. Louis fut ſurpris de cette rencontre & ne pouvoit comprendre comment un Portugais s'étoit pû trouver ſur cette montagne. Il va de côté & d'autre s'enquêter ſi on n'avoit pas vû paſſer un homme vêtu de telle ma-

niere, mais il n'en put rien apprendre. Ce qui lui fit croire que c'étoit un Ange que Dieu lui avoit envoyé, vû qu'il n'y avoit point alors de Portugais dans l'Isle.

LIII. *Mechante affaire arrivee à Dom Protais.*

Il arriva cette année 1589 une affaire à Dom Protais Roy d'Arima qui lui donna bien du chagrin. Nous avons vû comme il avoit aidé son parent Isafay à recouvrer les terres que Riozogi lui avoit enlevées. Les enfans de Riozogi après la mort de leur pere presenterent requeste à Cambacundono & firent tant par leurs amis & par leurs présens, qu'il condamna Isafay à leur rendre les terres qu'il tenoit, & Dom Protais à leur remettre la fortetesse de Cogiro, qui estoit une des meilleures Places qu'il eût dans son Royaume. Cette Ordonnance mortifia fort ce Prince. Il differa quelques temps d'y obéir, jusqu'à ce que Cambacundono envoya un de ses Capitaines nommé Asonadario avec quelques troupes pour la faire executer & pour appaiser quelques troubles survenus au Royaume de Fingo par la mauvaise conduite d'un Seigneur Payen à qui il avoit donné ce Royaume. Asonadario les appaisa aussi-tôt, commandant à ce Roy de s'ouvrir le ventre, ce qu'il fit. Pour les Tonos qui avoient pris les armes, Cambacundono fit semblant d'estre satisfait de leur conduite & leur fit dire qu'il desiroit les voir. Lorsqu'ils furent en chemin ils tomberent dans un embuscade qu'il leur avoit fait dresser, où ils furent tous taillez en pieces. C'est ainsi, comme j'ai dit, qu'ils punissent les coupables, soit en leur commandant de se fendre le ventre, soit en les attaquant de vive force, ou par trahison. Les terres de ce Roy furent données à Dom Augustin en échange de l'Isle de Junodogima que l'Empereur lui avoit ôtée : ce qui augmenta son revenu de la troisiéme partie & lui donna moyen de secourir les Chrétiens de Meaco qui s'étoient refugiez en ce pays là. Il assigna deux mille sacs de ris à prendre chaque année sur le Royaume de Fingo, pour sa subsistance des ouvriers de la Compagnie qui estoient dans une extrême necessité. Le Pere Provincial le remercia de cette charité si considerable, & fit publier des prieres par tout pour sa conversation.

Asonadario ayant calmé les troubles de Fingo, vint à Arima & somma Dom Protais de rendre la forteresse de Cogiro aux enfans de Riozogi. Le Roy eut de la peine à s'y resoudre, par la raison que cette Place étoit la clef de son Royaume & en ouvroit l'entrée à tous ses ennemis: De maniere qu'il estoit sur le

point de prendre les armes & de se revolter contre l'Empereur: Mais Dom Augustin & Simon Condera Roy de Bugen luy ayant representé qu'il s'alloit perdre lui & tous les Chrétiens de Ximo s'il n'obeïssoit, il fit ce qu'on desiroit & sacrifia tous ses interests au bien de la paix & de la Religion.

LIV. *Justo Ucondono visite les Peres & retourne à la Cour.*

Pendant que ces deux Seigneurs estoient à Arima avec le Pere Provincial, Justo Ucondono les vint visiter travesti en étranger pour n'estre point reconnu. On ne vit jamais homme plus content, sa joye éclatoit sur son visage, & il s'estimoit heureux d'avoir esté dépoüillé de tous ses biens pour l'amour de Jesus Christ. Apres avoir conferé quelques jours avec les Peres, il se retira au Noviciat qui estoit alors en la ville d'Arie, pour faire une Confession generale depuis sa conversion & pour se disposer à tout évenement. Il l'a fit avec une telle devotion, que tous les Religieux en furent extrémement édifiez.

Sur ces entrefaites il reçoit des lettres de ses amis qui estoient auprès de Cambacundono, par lesquelles ils lui donnoient avis qu'il eût à s'approcher de la Cour, parce que l'Empereur paroissoit changé à son égard: Car s'estant enquis ce qu'estoit devenu Justo Ucondono, quelqu'un lui répondit que depuis son bannissement on n'avoit point entendu parler de lui, & qu'il y avoit quelque apparence qu'il estoit passé dans quelque païs étranger. *Il pouvoit*, dit l'Empereur, *quoy que je l'eusse banni, demeurer au Japon.* Ces paroles firent croire qu'il ne vouloit pas perdre un si grand Capitaine & qu'il pourroit bien le rétablir dans ses bonnes graces. C'est pour cela qu'on lui conseilloit de s'approcher.

Justo communiqua ces lettres à ses amis, entr'autres à Dom Augustin, lequel fut d'avis qu'il ne devoit rien precipiter ; mais attendre des nouvelles plus assurées de la Cour. Il lui offrit même vingt mille charges de ris par an s'il vouloit se retirer en son Royaume de Fingo. Un grand nombre de Seigneurs lui firent des offres semblables: mais lui qui ne cherchoit qu'à signaler sa Foy par quelque action d'éclat, crut que l'occasion se presentoit d'executer son dessein, & qu'aprés avoir perdu ses biens, il n'avoit rien fait pour Dieu s'il ne perdoit encore la vie. Il prend donc congé des Seigneurs & des Princes ses amis & s'achemine vers Meaco, qui n'est pas bien éloigné d'Osaca où estoit la Cour.

Lorsqu'on y vit Ucondono, le bruit courut que l'Empe-

reur l'avoit rappellé & lui avoit donné un employ considerable dans le Royaume de Canga, avec permission de mener sa famille avec lui. Il est vray que Cambacundono estant informé que Justo estoit à Meaco, lui ordonna d'aller au Royaume de Canga sous de belles promesses : car il craignoit toûjours que les Mécontens de son Empire qui estoient en grand nombre se joignant aux Chrétiens ne choisissent Justo pour leur Chef & ne lui fissent des affaires. Sa revolte contre Nobunanga lui sembloit en estre un exemple & un motif, lequel estant fortifié par les interests de la Religion lui faisoit tout apprehender d'un guerrier aussi brave & aussi experimenté qu'estoit Ucundono; c'est pour cela qu'il l'envoya à Canga sous de belles esperances : Mais il donna ordre secretement au Gouverneur de lui donner des Gardes & de le tenir là comme prisonnier. Tous ses amis alors apprehenderent que l'Empereur ne le fist mourir, & on crut que c'estoit fait de sa vie ; mais Dieu qui est maistre des volontez des hommes & qui éleve le pauvre quand il lui plaist dans l'honneur & dans l'abondance, après avoir éprouvé la vertu de ce Seigneur Chrétien, le rétablit dans ses Charges & le rendit plus considerable qu'il n'estoit auparavant, comme nous verrons en son lieu.

LV. *Arrivée de plusieurs Missionnaires au Japon.*

Cependant tous les Chrétiens estoient dans une grande consternation se voyant destituez du secours de leurs Pasteurs & craignant que la persecution ne les obligeast de quitter le Japon pour retourner aux Indes. Lorsqu'ils estoient dans les pleurs, un vaisseau Chinois arrive au Japon qui portoit deux Peres de la Compagnie, le Pere François Ruis & le Pere Theodore Mantelez. Ceux-cy donnerent avis que sur la fin de l'année precedente 1588. un bastiment estoit arrivé à Macao Ville de la Chine, qui avoit débarqué six Religieux de la même Compagnie, & que le Pere Alexandre Valignan devoit arriver dans trois jours avec les Ambassadeurs qui retournoient de Rome, menant avec eux onze autres Jesuites qui venoient défendre & amplifier la Foy dans le Japon. Cette nouvelle réjoüit fort les Peres du païs: mais parce que les affaires n'estoient plus sur le même pied qu'elles estoient lorsqu'ils partirent pour l'Europe, le Pere Mora s'embarqua avec quatre de ses Religieux, pour informer le Pere Valignan de l'estat où estoit alors la Religion avant qu'il prît terre au Japon.

LVI. *Le Pere Va-*

Les Ambassadeurs que les Rois de Bungo, d'Arima & d'O-

mura avoient envoyé à Rome l'an 82. pour rendre obeïssance au Chef de l'Eglise; estant arrivez à Goa, comme nous avons dit, le Pere Valignan se resolut de les conduire au Japon & de les remettre entre les mains de leurs parens qui les lui avoient confiez. Mais ayant appris que Cambacundono persecutoit les Chrétiens, il mit en déliberation quelle qualité il prendroit pour avoir accès auprès de lui. Tout le monde fut d'avis qu'il devoit y aller comme Ambassadeur du Vice Roy des Indes avec des lettres & des presens de sa part, pour obtenir le rétablissement de la Religion. Le Vice-Roy qui estoit un fort homme de bien goûta la proposition qu'on lui en fit & fournit abondamment au Pere Valignan tout ce qui estoit necessaire pour s'acquitter avec honneur & avec succés de cette Ambassade qu'il entreprenoit pour la gloire de Dieu. Estant arrivé, comme nous avons dit, à Macao ville de la Chine où le Pere Mora l'attendoit au mois d'Aoust de l'an 88. il apprit l'estat de la Chrétienté du Japon & prit resolution de ne point entrer dans le païs qu'il n'eût auparavant écrit à l'Empereur de peur de l'irriter, s'il y prenoit terre contre son Ordonnance. Un Capitaine Portugais nommé Jerôme Pereira qui faisoit voile au Japon, se chargea de porter la lettre & d'en rapporter la réponse.

Valignan Ambassadeur du Vice-Roy des Indes à la Cour du Japon.

Estant arrivé au Port de Nangazaqui, il s'achemina vers Arima pour y trouver le Pere Provincial & pour le consulter sur une affaire de cette importance. Le Pere en parle à Dom Protais, lequel fut d'avis qu'il falloit prier le Capitaine Asonadario de sonder la volonté de l'Empereur & de lui presenter les lettres du Pere Valignan. Ce Capitaine estoit encore Payen, mais fort affectionné eux Chrétiens, depuis que Dom Protais à sa sollicitation avoit genereusement remis la forteresse de Cogiro entre les mains des enfans de Riozogi. Il promit dès-lors de le favoriser en tout ce qu'il pourroit, & comme il avoit grand credit auprès de Cambacundono, on lui envoya un exprès qui lui mit en main les lettres du Pere Valignan.

Le Capitaine les presenta aussi-tost à l'Empereur, lequel les ayant leuës répondit que l'Ambassadeur du Vice Roy des Indes seroit le tres bien venu en sa Cour & qu'il pouvoit partir de la Chine, quand bon lui sembleroit. En même temps il lui fit expedier son passeport que le Capitaine envoya au Pere Provincial, l'asseurant que le Pere Valignan pouvoit se presenter sans crainte devant l'Empereur & descendre au Japon quand il voudroit. Le

Pere l'ayant receu cette année 1588. fit voile vers le Japon avec les Ambassadeurs & y arriva l'année suivante, comme nous dirons bien tost.

LVII. *Cambacundono oblige tous les Rois de lui venir rendre hommage.*

C'est une coûtume au Japon, comme jai dit ailleurs, qu'au commencement de chaque année tous les vassaux vont rendre hommage à leur Seigneur. Ce temps s'appelle Sognaci, c'est à dire nouvel an. Celui de quatre vingt-neuf approchant, Cambacundono signifia à tous les Rois & Princes du Japon qu'il desiroit qu'ils vinssent lui rendre leurs hommages. La fin de ce ruse politique estoit de s'assûrer de la fidelité de ses amis & de decouvrir ceux qui estoient ses ennemis ; d'épuiser leurs finances par les frais de leurs voyages & par les riches presens qu'ils seroient obligez de lui faire & de leur ôter ainsi la force & la volonté de luifaire la guerre

Le Roy d'Arima & le Roy d'Omura tous deux Chrétiens ayant receu cet ordre se virent en grande peine, sans sçavoir quel conseil prendre : Car s'ils n'alloient pas à la Cour rendre leurs hommages, c'estoit se declarer rebelles & ennemis : s'ils y alloient, c'estoit se mettre en danger de perdre la vie & leur Royaume, pour y avoir retiré les Peres contre la défense de l'Empereur. Ayant consulté Dom Augustin qui estoit alors en son Royaume de Fingo, sur ce qu'ils avoienr à faire, celuy cy leur conseilla de faire le voyage avec lui, les asseurant qu'il le assisteroit de tout son credit auprès de l'Empereur. Ils prennent dont resolution d'aller à la Cour, & après s'estre confessez & communiez, ils disposent de leurs affaires comme s'il eussent dû mourir à Ozaca & jamais ne revoir leurs amis.

LVIII. *Les Rois d'Arima & d'Omura vont à la Cour & y sont fort bien receus.*

Avant que de partir le Pere Provincial demanda à Dom Protais Roy d'Arima s'il trouvoit bon que tous ses Religieux qui estoient dans ses Etats se retirassent ailleurs pendant qu'il seroit à Ozaca, de peur que ses ennemis ne lui en fissent un crime auprès de l'Empereur. Le Roy y avant pensé lui fit réponse, qu'il ne jugeoit pas que cela fût necessaire ; que si Cambacundono le vouloit dépoüiller de ses biens, ce seroit plûtôt pour le passé que pour le present ; qu'il desiroit que les Peres demeuassent chez lui, & qu'il esperoit que Dieu par leurs prieres lui feroit la grace de retourner dans ses terres sans avoir receu aucun déplaisir ni dommage.

Incontinent aprés leur départ tous les Chrétiens se mirent en prieres pour l'heureux succés de leur voyage. Estant arrivez à

la Cour, ils se presenterent devant l'Empereur en tres-bel équipage & lui firent leurs presens & leurs soumissions. Dieu exauça les vœux de ses serviteurs, car Cambacundono contre toute esperance les reçut fort bien, & les invita même à sa table. Il leur donna ensuite à chacun une épée richement garnie, avec une chaîne d'or, & crea Dom Protais Cunie, qui est un titre fort considerable, comme nous avons dit. Ainsi ces deux Princes retournerent en leur païs comblez d'honneurs & de graces.

LIX. *Cambacundono se rend maître de tout le Japon.*

L'Empereur estoit alors presque maistre de tous les Royaumes du Japon qui sont soixante-six en nombre. Il n'y en avoit plus que sept qu'on appelle Bandou qui appartenoient à un Seigneur nommé Foyendono. Ce Prince ambitieux voulant dominer absolument dans tout le Japon, leve une armée de deux cens mille hommes & s'en va à leur tête subjuger Bandou. Foyendono qui en estoit Roy, n'estant pas assez fort pour tenir la campagne, ni pour resister à une si puissante armée, s'enferme dans ses Places qu'il estimoit imprenables, croyant arrester par ce moyen la marche de son ennemi, & que l'hyver qui estoit proche l'obligeroit de retourner sur ses pas. Mais Cambacundono qui estoit brave & rusé avoit si bien pris ses mesures qu'il emporta toutes ces forteresses en peu de temps, les unes par argent, les autres par la terreur de son nom, ou par la force de ses armes.

LX. *Il forme le dessein de subjuguer la Chine.*

Ainsi se voyant maître de tout le Japon, il devint si fier & si superbe, qu'il forma le dessein de conquerir le grand Empire de la Chine, pour rendre son nom immortel & pour meriter une place parmi les Dieux du pays qui avoient esté des hommes illustres par leur sçavoir, ou par leurs grands exploits. C'est à quoi aspiroit ce Prince éperdûment ambitieux, & c'est une des raisons pour lesquelles il bannit les Peres Jesuites du Japon: car il sçavoit bien qu'ils mourroient plûtôt eux & tous les Chrétiens que de consentir à son impieté. C'est ce qu'il declara, lorsqu'il eut reçû la lettre que le Pere Valignan lui écrivoit de la Chine. *J'ay toujours*, dit il, *fait grand cas de ces Religieux d'Europe, pour leur vertu & leur sçavoir: Cependant je les ay bannis de mes Etats, parce qu'ils prêchent une Loy qui est contraire à l'honneur & à l'adoration des Camis qui ont esté Rois du Japon. Elle est bonne ailleurs, mais non pas dans mon Empire.* C'est comme s'il eût dit: cette Loy ne me plaist pas, parce qu'elle combat mon ambition dereglée & mes passions brutales: Voilà ce qui l'a-

rendu ennemi des Chrétiens. Comme donc il eut formé le dessein de se rendre maistre de la Chine, il prepare une puissante armée navale pour entrer dans le Corey, qui est un pays environné de toutes parts du grand Océan & qui tient par une petite Isle à une Province de la Chine. Il n'est distant que de vingt cinq lieues du Japon. Ainsi Cambacundono l'ayant subjugué, se promettoit ensuite de soûmettre toute la Chine à sa domination. Nous verrons comment cette grande expedition luy réussit.

LXI. *Politique de l'Empereur pour maintenir ses Royaumes en paix.*

Cependant il regnoit dans la plus grande paix du monde, & pour la maintenir voici l'ordre qu'il mettoit dans ses affaires & les maximes politiques qu'il suivoit dans son Gouvernement.

Premierement lorsqu'il avoit vaincu ses ennemis & qu'il leur avoit accordé la vie, il n'en faisoit mourir aucun, comme avoit fait Nobunanga son predecesseur, qui après avoir conquis un Royaume, ostoit la vie à tous les Seigneurs du pays, ce qui rendoit sa domination cruelle & odieuse: Au lieu que Cambacundono non seulement leur donnoit la vie; mais encore leur assignoit un fonds suffisant pour vivre assez doucement & honorablement, ce qui les rendoit contens.

Secondement il deffendoit sous de grosses peines toutes querelles, seditions & combats; & ceux qui s'estoient battus ou querellez estoient punis de mort sans misericorde. Si quelqu'un d'eux s'estoit enfui, ses parens estoient punis en sa place; au défaut des parens il s'en prenoit aux domestiques; au défaut des domestiques, aux voisins qu'il faisoit crucifier pour n'avoir pas empêché le desordre. Il y avoit sans doute bien de l'injustice dans ces châtimens qui tomboient sur les innocens aussi bien que sur les coupables. Mais aussi la crainte de la mort obligeoit tout le monde d'étouffer les querelles naissantes & de se maintenir en paix.

Troisiémement tout tyran qu'il estoit, il vouloit que la justice fût faite aux coupables, sans avoir égard ni à leur sang, ni à leur qualité, ni à leurs services, ni à leurs alliances. De sorte qu'aussi-tôt qu'il estoit informé d'un crime, il faisoit mourir celui qui l'avoit commis, fût ce un de ses parens, ou un des premiers & des plus anciens Officiers de son armée, ou une personne de maison Royale, ou le plus illustre de tous les Bonzes. Il estoit, comme nous avons dit, éperdûment adonné aux femmes:

femmes : cependant il prétendoit qu'il n'y avoit que luy qui eût droit de vivre dans les débauches, & il ne permettoit à aucun de ses Sujets d'avoir une concubine. Il bannit pour ce sujet un Bonze extrémement riche & son plus proche parent; Et comme il eut appris que tous les Bonzes de Meaco en avoient dans leurs Monasteres, peu s'en fallut qu'il ne leur fist à tous trancher la teste. Il l'eût fait, si le Gouverneur de Meaco ne lui eût promis de les ranger à leur devoir, & de purger leurs maisons de ces femmes débauchées. Aprés quoy il ordonna à tous les Bonzes sous peine de la mort, de venir tous les mois prêter serment qu'ils vivroient dans l'honnêteté & dans la continence que demandoit leur estat, & à tous les Superieurs de déferer sous peine de la vie le nom de leurs Religieux qui seroient soupçonnez de semblables vices. Ce qui obligea ces faux Prêtres d'affecter à l'exterieur une vie assez reguliere, & de chercher des satisfactions plus honteuses & plus criminelles que celles qu'on leur défendoit.

Un autre moyen d'empêcher les troubles, fut d'occuper incessamment les Soldats & les plus grands Seigneurs de l'Empire, lorsqu'il n'y avoit point de guerre : car il les employoit à bâtir des Palais; à construire des forteresses, à reparer les anciennes ou à faire de nouvelles, sçachant bien que l'esprit des Grands est naturellement inquiet & porté à remuer, s'il n'a quelque occupation qui l'amuse. Pour le soldat il le faisoit continuellement travailler à de grands ouvrages, de peur que l'oisiveté n'amollît son courage & n'engourdît ses forces. Il y avoit en ce temps plus de cent cinquante mille hommes qui travailloient à Meaco & à la ville d'Ozaca; Ce qui empêchoit les revoltes, les trahisons & les conspirations contre l'Etat & tenoit le soldat frais pour les travaux de la guerre. C'est ainsi que les grands Princes & les sages politiques ne sont jamais moins en repos que lorsqu'ils sont en paix : Car ils entretiennent leurs troupes dans une vie dure & laborieuse par des campemens, par des exercices de guerre & par d'autres occupations penibles pour les empêcher de tomber dans la mollesse.

Il faut ajoûter à tout cela, qu'outre la paye qu'il leur assignoit pour toute leur vie, il les nourrissoit pendant qu'ils estoient en guerre : ce qui les tenoit dans une grande soûmission & dependance. Pour les Rois, les Seigneurs & les Gouverneurs de Place il les changeoit souvent, & leur donnoit d'autres Royau-

mes & d'autres Gouvernemens pour rompre leurs desseins s'ils en avoient formé, & pour leur ôter le moyen de faire des creatures. Il étudioit encore le naturel de tous ses Sujets, & s'il en connoissoit de remuans, il s'en asseuroit, leur ôtant tout moyen de brouiller en son absence.

Enfin ce qui rendoit son Empire paisible, c'estoient ses revenus immenses: car avec ses finances il tenoit tous ses Sujets attachez à son service, donnant aux uns, promettant aux autres, & faisant esperer à tout le monde ce qu'il n'avoit pas dessein de donner. Ce sont-là les principaux moyens dont il s'est servi pour établir la paix dans son Empire, & pour empêcher ses ennemis de conspirer contre lui.

LXII. *Croix Miraculeuse trouvée près d'Arima.*

Sur la fin de l'année 1589, Dieu fit connoistre par plusieurs signes, que l'Eglise du Japon estoit menacée d'une longue & sanglante persecution. En voicy un qui se répandit dans les Royaumes & qui fit un grand éclat. Vers le mois de juin de cette année Dom Protais Roy d'Arima eut un songe qui ne lui parut point naturel. Il vit deux personnages d'une beauté celeste & d'un port auguste qui s'approcherent de luy, & le reprirent d'un air un peu severe de ce qu'il manquoit sans beaucoup de necessité d'assister à la messe, & de ce qu'il ne se preparoit pas assez lorsqu'il alloit au Sacrement de Penitence. Puis l'exhorterent à reprendre sa premiere ferveur & à suivre exactement la conduite des Peres en ce qui regardoit sa conscience. *Sçachez*, ajoûterent-ils, *qu'il y a dans vos terres le signe de* JESUS. *Honorez-le & le cherissez beaucoup, car ce n'est point l'ouvrage des hommes.*

Le Roy s'évillant à ces paroles, sentit bien par l'impression qu'elles avoient faite dans son esprit que ce n'estoit point un jeu de son imagination; mais que ce songe venoit du Ciel & luy presageoit quelque chose d'extraordinaire. Il le communiqua le jour suivant au Pere Gomez qui fut depuis Provincial du Japon, lequel ne crut pas pas d'abord qu'il y fallût donner creance. Cependant le Roy touché vivement de la reprimande qui lui avoit esté faite, versa beaucoup de larmes & fit de grandes penitences pour expier son peché; mais ni luy, ni les Peres ne purent jamais deviner quel estoit ce signe de JESUS qui estoit caché dans ses terres.

Six mois après vers les festes de Noël un fervent Chrétien nommé Leon, qui demeuroit à un Bourg appellé Obama eloi-

gné de trois lieues d'Arima, envoya ſon fils au bois couper quelques bûches pour entretenir le feu pendant la nuit de Noël. Michel, c'eſt le nom de cet enfant, ayant coupé quelques branches d'arbres, apperçut ſur le ſoir un arbre fort vieux & preſque ſec qui n'étoit pas loin de la maiſon de ſon pere. Cet arbre eſt de l'eſpece de ceux que les Japonnois appellent Tara & dont ils font grand eſtat, parce qu'ils eſtiment qu'il a la vertu de chaſſer les Diables: C'eſt pour cela qu'ils en portent quelques branches en leurs maiſons au commencement de chaque année. Il a une écorce toute heriſſée d'épines & le dedans de l'arbre en eſt fort blanc. Celuy que Michel rencontra avoir environ douze pieds de hauteur & ſept palmes de groſſeur. Il le coupa ſans beaucoup de peine, & le lendemain qui eſtoit la veille de Noël il retourna ſur le lieu pour le fendre. Il l'ouvrit en deux coups depuis la teſte juſqu'au pied en deux parties égales, chacune deſquelles avoit une croix bien formée & comme enchâſſée dans le bois. Elle eſtoit haute de neuf palmes & large d'une palme & demie. Son bois auſſi bien que ſa couleur eſtoit tout different de celuy de l'arbre. Elle eſtoit rouge tirant ſur le noir & ſemblable au bois de la vraye Croix qu'on voit à la ſainte Chapelle de Paris. Au reſte elle eſtoit ſi polie & ſi juſtement taillée, qu'il n'y avoit point d'ouvriers au monde qui en pût faire de ſemblable. Sur le pied de l'arbre elle s'élevoit d'un côté un peu au-deſſus du bois, & de l'autre elle eſtoit un peu enfoncée: ce qui marquoit évidemment que c'eſtoit la même croix qui s'étoit diviſée en deux lorſque le bois fut ouvert.

Michel étonné de cette merveille prend les deux morceaux de l'arbre & les ayant joints enſemble les porte à la maiſon de ſon pere. Lorſqu'il en fut proche, il ſe mit à crier à pleine tête qu'il apportoit un miracle. Leon eſtoit alors avec deux Chrétiens qui l'étoient venus voir, leſquels voyant cette croix ſi belle, ſi polie & ſi juſtement enchâſſée dans le corps de l'arbre, furent ſaiſis d'étonnement & ſe mirent à genoux pour l'honorer. Le lendemain un Pere de la Compagnie vint dire la Meſſe au Bourg d'Obama, lequel l'ayant vûë & conſiderée la mit avec beaucoup de reſpect ſur l'Autel & en fit ſon rapport au Pere Gaſpar Cuello Provincial du Japon, qui eſtoit un homme fort ſage. Celui-ci ayant fait toutes les informations neceſſaires, declara que cette croix n'étoit point une choſe ſuppoſée ni faite

En ce même temps le Noviciat de la Compagnie qui étoit en l'isle d'Amaçusa, fut transporté en la ville d'Omura, à la priere de Dom Sanchez, qui vouloit pendant ces troubles conserver ces jeunes plantes qui devoient un jour produire tant de fruits dans les Royaumes du Japon. Mais la Compagnie fit une perte bien considerable en la personne du Pere Jaspar Cuello. Il avoit esté neuf ans provincial, & depuis dix-neuf ans il travailloit infatigablement à la conversion des Infidelles. Il conceut une si grande douleur de la persecution qui fut excitée contre les Chrétiens & prit tant de peine à pourvoir aux necessitez pressantes, soit de la Religion, soit de la Compagnie, qu'il en tomba malade d'une fiévre lente qui le consuma & l'emporta le mois de May de l'an 90. On lui fit des obseques fort honorables: car outre les Peres des païs circonvoisins qui se rendirent au lieu où se faisoient ses funerailles, les Confreres de la Misericorde de Nangazaqui y assisterent & plusieurs grands Seigneurs les honorerent de leurs presences. Il fut enterré dans l'Eglise d'Arima. LXIV. *Mort du Pere Cuello.*

Un mois aprés cette mort les Chrétiens qui estoient encore dans le düeil furent extrêmement consolez par l'arrivée du Pere Alexandre Valignan avec les Ambassadeurs qui revenoient d'Europe. Ils aborderent au Port de Nangazaqui le 21. de Juillet 1590. Dom Leon frere du Roy Dom Protais Roy d'Arima les y attendoit avec une noblesse nombreuse. Le Roy ayant eû avis de leur arrivée y fut aussi-tost avec Dom Sanchez Roy d'Omura & toute sa famille. La mere de Dom Michel premier Ambassadeur & celle de Dom Martin y accoururent avec precipitation. Mais elles furent bien surprises quand il fallut les saluer: car comme ils estoient petits lorsqu'ils partirent du Japon, & que depuis huit ans qu'ils estoient en voyage ils estoient devenus hommes faits, elles n'osoient s'asseurer que ce fussent leurs enfans, & le Roy d'Arima cousin de Dom Michel fut quelque temps sans vouloir l'embrasser. Enfin aprés s'estre fait connoistre par les marques qu'ils donnerent, ce fut une joye & un contentement qui ne se peut exprimer. On prepare aussi-tôt un grand festin pendant lequel ils firent recit d'une partie de leurs avantures. Aprés le repas ils raconterent toutes les merveilles qu'ils avoient veuës en Europe, la grandeur, la puissance, la pieté & la liberalité des Princes Chrétiens. L'étenduë des païs qu'ils possedoient, la beauté des Villes & des Palais LXV. *Arrivée des Ambassadeurs au Japon.*

où ils faisoient leur demeure, & les honneurs qu'on leur avoit rendus dans tous les lieux par où ils avoient passé. Mais ce qui ravit l'assemblée & leur fit verser des larmes de joye, fut le recit qu'ils firent de la Majesté du Saint Pere & de sa Cour, de l'entrée qu'ils firent dans Rome & de tout ce qui se passa pendant tout le temps qu'ils y furent; des tendresses paternelles que leur avoit témoigné le Pape Gregoire XIII. & son successeur & des graces dont ils les avoient comblez. Tout le monde prenoit tant de plaisir à les entendre, qu'on ne songeoit pas à aller prendre son repos.

LXVI. *Le Pere Valignan fait sçavoir son arrivée à l'Empereur.*

Le lendemain le Pere Valignan dépescha un courrier à Ozaca pour faire sçavoir son arrivée à l'Empereur. Les lettres furent adressées au Colonel Asonodorio & à Dom Simon Condera, l'un & l'autre grands protecteurs des Chrétiens. Ils en parlerent à l'Empereur lequel ordonna de répondre, *qu'il estoit fort content de l'arrivée de l'Ambassadeur du Vice-Roy des Indes, & qu'il desiroit de le voir au plûtost.* Cette réponse réjoüit tellement les Chrétiens, qu'ils commencerent à ouvrir leurs Eglises qui avoient esté fermées jusqu'alors, comme si l'Empereur avoit revoqué son Edit: Mais le Pere Valignan les empêcha de celebrer les Festes avec les solemnitez ordinaires, jusqu'à ce qu'il eût salué l'Empereur & sondé son esprit. Il ne le pût faire aussi tost qu'il desiroit, parce que Cambacundono estoit en guerre dans le Bandou. C'est pourquoy Dom Augustin, Dom Simon Condera & le Colonel Asonodatio manderent au Pere qu'il eût à venir à petites journées, & qu'ils lui feroient sçavoir lorsqu'il seroit temps de paroistre à la Cour.

LXVII. *Voyage des Ambassadeurs à Arima.*

Le Pere se disposoit à partir, lorsque Dom Michel tomba malade d'une fievre tierce qui le travailla beaucoup, ce qui obligea le Pere de demeurer à Nangazaqui jusqu'à sa guerison. Lorsqu'il en fut quitte, le Pere Valignan avec les Ambassadeurs s'en allerent à Arima où Dom Protais les attendoit pour y recevoir les presens de sa Sainteté avec toute la solemnité possible: mais le Pere fut d'avis qu'il falloit differer cette ceremonie pour ne pas irriter l'Empereur qui ne manqueroit pas d'en estre informé. Le Roy donc se contenta de lire les lettres du Pape & y fit réponse avec toutes les marques de respect, de soûmission & d'obeïssance qu'un veritable Chrétien doit rendre au Souverain Pasteur de l'Eglise & avec tous les témoignages de reconnoissance pour les graces & singulieres faveurs qu'il lui avoit

faites à lui & à son Ambassadeur.

Le Pere Valignan attendant les ordres de la Cour, intima une congregation comme Provincial des Indes & du Japon, & ordonna à tous les Superieurs de s'assembler à la residence de Canzusa pour pourvoir aux necessitez de l'Eglise & de la Compagnie. A peine furent-ils arrivez qu'il reçut lettres de Dom Augustin & de Simon Condera, par lesquelles ils l'avertissoient de se tenir prêt, & que dans peu il arriveroit un vaisseau de la part de l'Empereur pour le conduire à Meaco avec les quatre Seigneurs Japonnois retournez de l'Europe. Cette nouvelle obligea le Pere de rompre son assemblée pour retourner à Arima prendre les Ambassadeurs, qu'il mena à Omura pour presenter à Dom Sanchez fils du brave Dom Barthelemy les lettres du Saint Pere & les presens qu'il luy envoyoit. Après quoy il se rendit à Nangazaqui pour attendre le vaisseau de l'Empereur. LXVIII. *Ils sont appellez à la Cour.*

Les Rois d'Arima & d'Omura resolurent d'accompagner les Ambassadeurs, tant pour s'acquitter de leur devoir, que pour feliciter l'Empereur sur la nouvelle conqueste du Bandou. Lorsqu'ils estoient sur leur depart le Pere Valignan tomba malade d'une tres-dangereuse maladie, ce qui jetta les Chrétiens dans une extrême affliction : car ils n'esperoient après Dieu qu'en cette Ambassade. Il plût à sa divine bonté de lui rendre la santé ; mais il eut de la peine à revenir. Pendant sa convalescence les Peres qui devoient l'accompagner & ceux du Noviciat d'Omura firent des Missions dans Nangazaqui avec tant de succès, qu'ils baptiserent en une armée plus de deux mille cinq cens personnes nonobstant l'Edit de l'Empereur. LXIX. *Le Pere Valignan tombe malade.*

On ne comptoit pas dans ce port plus de cinq cens feux lorsque les Peres s'y établirent pour aider les habitans du lieu & les Portugais qui y abordoient : Mais les navires d'Europe continuant à y apporter leurs marchandises, le lieu fut trouvé si beau & si commode que l'an 90 on y comptoit jusqu'à cinq mille familles, sans comptendre les Marchands & les artisans qui s'y rendoient de toutes parts, lorsque les navires y venoient mouiller, sçavoir depuis Mars jusqu'à Juin.

Cambacundono qui avoit l'œil ouvert à tout ce qui se passoit dans son Empire, ayant appris que ce port se peuploit de jour en jour & que les habitans en estoient fort riches, sans autre forme de juste en priva Dom Sanchez Roy d'Omura & LXX. *Cambacundono se rend maître de Nangaqui.*

l'unit à son domaine avec quelques Bourgs & Places circonvoisines. Ensuite il y mit deux Gouverneurs, l'un nommé Cangonocami & l'autre Iquinocami. Dom Sanchez sentit vivement cette injuste usurpation, tant parce qu'elle diminuoit beaucoup de ses revenus, que parce que ses Sujets tomboient sous la puissance de deux Gouverneurs idolâtres, ce qui l'affligeoit le plus. Toutefois comme ils estoient intimes amis de Dom Augustin, ils ne firent aucune peine aux Chrétiens: Au contraire ils permirent aux Peres de continuer leurs Predications & leurs Catechismes aux environs de Nangazaqui, où ils baptiserent cette année plus de huit cens personnes.

LXXI. *Confrerie de la Misericorde.* Il y avoit dans ce Port une Confrerie de la Misericorde, qui édifioit non seulement les Chrétiens, mais encore les Payens. Elle estoit composée de cent ou six vingt personnes qui faisoient la queste deux fois la semaine & entretenoient trois Hôpitaux des aumônes qu'ils recevoient. Le premier, estoit celuy des hommes cassez de vieillesse qui ne pouvoient plus gagner leur vie. Le second, celuy des femmes avancées en âge & accablées d'infirmitez. Le troisiéme, celuy des Incurables. Ils entretenoient encore outre cela des charitez qu'ils recueilloient plusieurs pauvres honteux. Le Fondateur de cette Confrerie fut un Chrétien nommé Justin, lequel donna tout son bien pour l'entretien des pauvres & se dévoua au service des hommes. Sa femme se consacra au service des femmes. Tous deux se firent raser suivant la coûtume du Japon.

LXXII. *L'Isle d'Amacusa se revolte contre l'Empereur.* Nous avons dit que l'Isle d'Amacusa estoit partagée entre cinq Seigneurs. Le premier & le plus considerable de tous estoit Jean d'Amacusa surnommé Amacusadono. Le second se nommoit Biendono, & le troisiéme Sumotodono. Ces trois estoient Chrétiens, les deux autres estoient Payens. L'un s'appelloit Cojutandono & l'autre Gicondono.

Jean d'Amacusa qui avoit du cœur ne pouvant souffrir la domination tyrannique de Cambacundono, s'abouche avec Girondono quoique Payen; & tous deux prennent resolution de ne le point reconnoistre pour souverain. L'Empereur en ayant eû le vent envoye le Colonel Asonodario les taster sur cette affaire. Celuy cy leur ayant fait sçavoir qu'il avoit quelque chose à leur dire de la part de l'Empereur, ils ne voulurent point l'aller trouver Cambacundono irrité au dernier point de ce mépris, envoye Dom Augustin avec un Seigneur Payen nommé Toronosuque

Tonorosuque, qui partageoit avec lui le Royaume de Fingo, pour ranger ces deux rebelles à leur devoir. Dom Augustin qui avoit beaucoup de consideration pour Jean d'Amacusa Chrétien comme lui, tourna d'abord toutes ses forces contre Gicundono qui estoit oncle de DomProtais, mais furieusement attaché à ses superstitions Payennes. Ce Seigneur ne se voyant pas assez fort pour tenir la campagne, se jette dans une de ses Places où il fut aussi tôt assiegé. Dom Augustin qui le vouloit sauver, permit à Dom Protais son neveu de s'aboucher avec lui pour lui persuader de se rendre: parce qu'il ne voulut entendre à aucune composition ni accommodement, Dom Augustin battit la Place en ruine, & après quelque resistance l'emporta d'assaut, passa au fil de l'épée tout ce qui se mit en défense & sauva la vie au reste. Gicundonó trouva le moyen de se sauver. Il se retira chez Dom Protais son neveu. On peut dire que cette perte le sauva, car après cette déroute ayant entendu les Predications des Peres qui estoient à Arima, il ouvrit les yeux à la verité & demanda le Baptême qu'il reçut, luy, sa femme & plusieurs de ses vassaux.

LXXIII. *La ville de Fondo est assiegée.*

Dom Augustin se persuadoit que Jean d'Amacusa après cette défaite retourneroit à son devoir; mais il le trouva plus déterminé que jamais à se défendre & resolu de mourir les armes à la main, se persuadant que l'Empereur aussi bien ne lui pardonneroit jamais cette faute, & que n'ayant aucûne grace à esperer, il devoit vendre cherement sa vie. Les deux Generaux d'armées voyant son obstination entrent dans son païs, prennent quelques Places & assiegent la ville de Fondo, où commandoit un oncle de Jean d'Amacusa. Dom Augustin qui vouloit sauver les Chrétiens les fit sommer de se rendre, les avertissant secretement qu'il ne pouvoit pas se dispenser de les attaquer pour obéir à l'Empereur. Mais eux répondirent de leur part, qu'ils ne pouvoient pas aussi se dispenser de se défendre pour obéir à leur Maître & à leur Seigneur.

LXXIV. *Trois cens femmes combattent sur la bréche.*

Après cette réponse Dom Augustin fait approcher ses troupes. Il marchoit lentement pour donner temps aux assiegez de se reconnoistre : mais Toronosuque avec ses gens s'estant apperçû qu'il épargnoit les Chrétiens, Dom Augustin fut obligé d'attaquer la Place. Il la bat de telle force qu'ayant fait une grande bréche il crut l'emporter d'assaut. Le carnage fut grand de part & d'autre: Mais la plûpart des assiegez qui n'estoient

pas en grand nombre estant tuez ou blessez, trois cens femmes qui ne vouloient pas survivre à leurs maris, prirent leurs armes & courant à la bréche le sabre à la main repousserent l'ennemy avec tant de courage, qu'elles emplirent les fossez de corps morts & forcerent les assiegeans de reculer. La victoire demeura quelque temps incertaine jusqu'à ce que les gens de Dom Augustin s'estant apperçeus que c'estoient des femmes qui leur tenoient teste, piquez d'honneur, & se reprochant leur lâcheté retournent à la charge, montent sur la bréche, forcent les resistances, & estant venus aux mains avec ces Heroïnes, les taillerent toutes en pieces, sans que de trois cens il en échapast que deux qui furent blessées à mort.

Avant que la Ville fût prise, Dom Augustin avoit ordonné à deux de ses Officiers qui estoient Chrétiens, de s'enquester soigneusement où estoient deux Peres de la Compagnie & de les amener à son quartier, comme aussi de retirer tous les soldats Chrétiens, dont les gens de Toronosuque se seroient saisis: Ce qui fut executé, & par ce moyen il sauva la vie à plus de mille personnes. Dom André oncle de Dom Jean d'Amacusa qui commandoit dans la Place fut tué avec plus de treize cens Chrétiens. Toronosuque y perdit deux mille hommes, outre les blessez qui furent en si grand nombre, qu'il fut obligé de se retirer en son Royaume de Fingo pour lever des nouvelles troupes. Ainsi Dom Augustin eut le commandement de toute l'armée. Le Seigneur Jean se voyant perdu sans ressource & ne ne doutant point que Dom Augustin ne lui fist grace, le vint trouver & le fit maistre de sa vie & de sa fortune. Le General le reçut fort honorablement, & lui promit de faire tout son possible auprès de l'Empereur pour excuser sa faute & pour lui conserver ses Etats.

LXXV. *Le bien qu'apporta cette guerre.*

Cette guerre qui fut d'une part sanglante aux Chrétiens, fut de l'autre avantageuse à l'Eglise: Car Dom Augustin ne voulant pas raser la Ville de Fondo, en donna le gouvernement à un Gentilhomme Chrétien, qui ne voulut avoir dans sa garnison aucun soldat qui ne fût Chrétien comme lui; ce qui obligea tous les habitans qui s'en étoient fuis d'y retourner. Il établit aussi pour Gouverneur dans l'Isle de Xequi qui appartenoit à Gicondono un brave Officier nommé Vincent, qui avoit un grand zele pour la propagation de la Foy. Comme tout son Gouvernement estoit plein d'idolâtres, il envoya aussi-tost à Arima

demander des Peres de la Compagnie pour venir travailler à leur conversion. Le Pere Organtin y fut envoyé, qui baptisa trois cens personnes. Un autre Pere qui luy succeda en baptisa six cens, & un troisiéme qui eut ordre d'y aller demeurer, en baptisa deux cens dans l'espace de deux mois. De maniere que de cinq Seigneurs de l'Isle d'Amacusa, quatre estoient Chrétiens avec la pluspart de leurs Sujets cette année quatre-vingt dix.

Pour le cinquiéme nommé Cojurandono, c'estoit un jeune Seigneur de neuf à dix ans qui estoit maistre de la moitié de l'Isle de Cojura. Dom Augustin ayant fort recommandé à son Gouverneur qui estoit Chrétien de travailler à sa conversion, il appella quelques Peres qui prescherent avec tant de force en sa presence contre les superstitions Payennes, & établirent si solidement la verité de nostre Religion, que le jeune Seigneur avec quelques Bonzes & la pluspart des Auditeurs demanderent le Baptême. On choisit le Dimanche de la Septuagesime pour le conferer aux Catechumenes. La Solemnité dura depuis le matin jusqu'au soir, & on baptisa ce jour-là plus de trois mille cinq cens personnes, dont quantité furent delivrez par ces eaux salutaires de la vexation des Demons qui les tourmentoient extraordinairement. Les autres receurent la santé du corps avec celle de l'ame. C'est ainsi que la Foy faisoit des progrés considerables malgré les défenses de l'Empereur. Ce qui consoloit les pauvres Religieux qui n'osoient plus exercer leur ministere avec la liberté qu'ils avoient auparavant. LXXVI. *Conversion du cinquiéme Seigneur d'Amacusa.*

Mais ce qui les combla de joye, fut la conversion du Roy de Bungo nommé Constantin. Nous avons vû comme il avoit renoncé la Foy & persecuté les Chrétiens pour gagner les bonnes graces de Cambacundono, & comme contre toutes ses esperances il avoit esté chassé honteusement de la Cour: au lieu que le Roy d'Arima & celui d'Omura qui avoient esté constans dans la Foy avoient esté receus tres-honorablement de sa Majesté & renvoyez en leurs Etats avec des riches presens. Constantin faisant reflexion sur ce divers mouvemens, reconnut que Dieu l'avoit chastié pour son infidelité & son apostasie, & resolut de rentrer dans le sein de l'Eglise qu'il avoit lâchement abandonnée. LXXVII. *Constantin Roy de Bungo renonce à l'idolâtrie.*

Il communiqua sa resolution à quelques Gentilshommes

Chrétiens de sa Cour. Ceux-cy luy conseillerent de rappeller au plustost les Peres qu'il avoit chassez de son Royaume. Il envoye donc un Gentilhomme au Pere Pierre Gomez Superieur du College d'Arima pour lui faire ses excuses de sa conduite passée, protestant qu'il avoit toûjours conservé la Foy dans son cœur, mais que les malheurs des temps l'avoient obligé de se declarer ennemi de ceux pour lesquels il avoit une estime & une affection tres particuliere ; qu'il reconnoissoit sa faute & qu'il le supplioit d'interceder pour lui auprés du Pere Valignan, promettant de faire telle satisfaction qu'il lui plairoit lui ordonner.

Le Pere Gomez receut ce Gentilhomme avec toute la joye qu'une si bonne nouvelle devoit produire dans son cœur, & il en donna aussi-tost avis au Pere Valignan. Comme le Roy Constantin estoit obligé de partir pour aller feliciter l'Empereur de sa conqueste de Bandou, il dépesche le mesme Gentilhomme au Pere Valignan qui estoit arrivé à Nangasaqui pour lui demander pardon de ses fautes passées, avec promesse de reparer les scandales qu'il avoit donnez & d'estre fidelle à Dieu, lui en deût-il coûter la vie. Il le pria ensuite de lui envoyer nombre de Religieux pour rétablir la Religion dans ses Etats.

Le Pere Valignan répondit au Roy que les fautes passées se pouvoient reparer par une vraye & sincere penitence ; qu'il estoit tout-prest luy & ses Religieux de rendre service à sa Majesté pour les graces singulieres qu'ils avoient autrefois receuës de sa bonté & pour les obligations qu'ils avoient au feu Roy François son pere d'heureuse memoire : Mais que puisqu'il estoit sur son départ de Meaco où il alloit se rendre aussi avec les Ambassadeurs, ils traiteroient ensemble de cette affaire à son retour, & qu'il pouvoit s'asseurer qu'il lui donneroit toute la satisfaction qui lui seroit possible.

LXXVIII. *Etat de la Chrétienté de Meaco & des lieux circonvoisins.*

Puisque nous parlons de Meaco où les Ambassadeurs estoient appellez, il est bon de sçavoir l'effet que produisit la persecution en ces quartiers. Nous avons dit que Cambacundono avoit fait abattre plusieurs maisons des Peres, & ruïner quelques Eglises ; qu'il avoit confisqué les biens des principaux habitans qui s'estoient declarez Chrétiens & qu'il les avoit chassez ignominieusement du païs. Le moyen que prit

ce Tyran pour exterminer la Religion, fut ce qui l'étendit & l'affermit davantage : car comme la premiere persecution qui fut excitée dans l'Eglise aprés la mort de saint Estienne, obligea les Chrétiens de sortir de Jerusalem & de se refugier en Samarie, où ils publierent la Foy de Jesus Christ; de même les Chrétiens de Meaco se voyant chassez du lieu de leur demeure & reduits à une extrême necessité, furent obligez de se disperser par tout le Japon & de se mettre au service des Seigneurs icy Payens, lesquels furent si touchez de leur vertu & de leur bon exemple, que plusieurs se firent instruire & receurent la Foy.

Le brave Justo Ucundono signaloit entre tous sa Foy & son zele. Il estoit, comme nous avons dit, relegué au Royaume de Canga dont le Roy le traitoit d'abord avec mépris & beaucoup de dureté suivant les ordres secrets qu'il en avoit receus de l'Empereur. Mais aprés l'avoir pratiqué il fut si charmé de sa vertu, qu'il le cherissoit comme son Pere & lui assigna trente-deux mille sacs ou boisseaux de rys pour son entretien. Le fils aîné du Roy lia aussi une étroite amitié avec lui & le pria souvent d'appeller les Religieux d'Europe pour l'instruire, promettant de les retirer en un lieu secret, car il desiroit avec passion de recevoir le Baptême. Darie aussi pere de Justo s'employoit de son costé au salut des ames dans le Royaume de Jetchi & le Roy lui donnoit six mille sac de rys par an.

LXXIX. *Dispute d'un jeune Chrétien avec un Bonze.*

Or quoyque les Chrétiens de Meaco, de Sacay & d'Ozaca n'eussent plus d'Eglses : cependant ils s'assembloient secretement dans des maisons où les Peres les visitoient de temps en temps, & comme les vents allument le feu & enracinent les arbres, ainsi ce tourbillon furieux affermit leur Foy & les rendit plus fervens qu'ils n'estoient auparavant. Un jeune homme Chrétien de la ville d'Ozaca assistant un jour à la prédication d'un fameux Bonze, & lui entendant dire entr'autres impertinences, que le Dieu Amida avoit fait quarante-huit vœux pour le salut du peuple, l'alla trouver au sortir de son sermon à son logis, où il le trouva en la compagnie de quantité de Dames de la Cour, & sans se declarer Chrétien, le supplia de vouloir bien qu'il lui proposât quelque difficulté sur le sujet de son Sermon qu'il venoit d'entendre. Le Bonze n'osant lui refuser sa demande crainte de paroistre ignorant, lui répondit qu'il

l'entendroit volontiers & qu'il lui donneroit resolution de son doute. *Monsieur*, dit ce jeune homme, *vous nous venez d'enseigner qu'Amida avoit fait quarante-huit vœux. Cela est vray*, dit le Bonze. *Mais j'ai appris dans vos Academies*, poursuit le Chrétien, *que le vœu est un acte de Religion qu'on fait à une personne qu'on reconnoist pour Superieur; si donc Amida a fait des vœux, il reconnoist un estre qui lui est superieur, & par consequent il n'est pas Dieu. Je voudrois sçavoir quel est cet estre superieur à qui vostre Amida fit des vœux.* Le Bonze se trouva embarassé & répondit après y avoir un peu pensé, que ce Superieur estoit un Fotoque qu'il n'estoit pas necessaire de connoistre; Qu'il suffisoit qu'on adorast Amida qui avoit receu de ce Fotoque le pouvoir de sauver les hommes par le moyen de ses vœux.

LXXX. *Etat de la Compagnie de Jesus dans le Japon.*

Mais quoy, repliqua le jeune homme, *n'est-il pas plus raisonnable d'honorer le maistre que le serviteur. Puisque vous avoüez que vostre Amida a un Superieur, il est dépendant & sujet par consequent il est plus juste d'adorer celui qui a donné à Amida le pouvoir de sauver les hommes, qu'Amida même qui a receu cette puissance de lui.* Le pauvre Bonze pressé par ce raisonnement demeura tout interdit sans pouvoir dire un mot, & voyant les Dames qui éclatoient de rire, il se retira tout confus.

En ce temps mourut le bon aveugle Tobie, qui depuis qu'il fut éclairé de la Lumiere de la Foy, rendit des services tres considerables à la Religion. Il convertit cette année cent personnes: entr'autres un Bonze & un grand Seigneur du Royaume de Mino. Il fut generalement regretté de tous les Chrétiens. Mais cette perte fut bien réparée par le nouveau secours de braves ouvriers que le Pere Valignan amena avec lui. Il y avoit cette année dans le Japon jusqu'à cent & quarante Religieux, à compter ce nouveau renfort, & bien que leurs Eglises fussent fermées, & qu'ils fussent obligez de se travestir pour n'estre pas connus: cependant depuis la publication de l'Edit ils baptiserent plus de trente mille personnes On en compta vingt mille cette derniere année. Ce qui montre la puissance de JESUS-CHRIST qui fait triompher son Eglise de tous ses ennemis, & qui fait servir la persecution à sa gloire & à son accroissement.

LXXXI. *Raisons qui faisoient esperer que*

Au reste il y avoit grand sujet d'esperer que la persecution cesseroit bien-tost & que Cambacundono revoqueroit son Edit. Car bien qu'il se fist un point d'honneur d'estre inflexible dans

ses resolutions : cependant comme il avoit de l'estime pour les Chrétiens & qu'ils sçavoit qu'il les avoit bannis sans sujet, on voyoit naistre de tems en tems quelque rayon d'esperance qu'il reprendroit pour eux les mêmes sentimens qu'ils avoit eûs autrefois.

l'Empereur revoqueroit son Edit.

Les plus éclairez fondoient leur opinion sur la conduite extraordinaire qu'il tenoit envers les Peres: Car lorsqu'il banissoit quelqu'un, il avoit accoutumé de faire raser ses maisons pour luy oster toute esperance de retourner dans son pays : du moins il les donnoit à quelques-uns de ses favoris. Mais bien qu'il eût fait abattre quelques maisons des Peres, il n'avoit point touché à celles de Sacay & d'Ozaca & ne les avoit données à personne: ce qui faisoit croire qu'il avoit dessein de les rétablir.

De plus l'honnesteté qu'il fit à une Demoiselle Chrétienne qui estoit au service de la Reyne son Epouse, fortifia la conjecture qu'on en avoit: car l'ayant rencontrée dans son Palais un jour que les Payens celebroient une grande feste dans dans la ville d'Ozaca, il luy dit : *Je sçai que nos solemnitez ne vous plaisent pas, parce que vos Docteurs que j'ay bannis du Japon ne les approuvent pas : aussi ne veux-je pas vous contraindre.* Après quelques discours sur ce sujet, il ajoûta : *Il est vray que j'ay esté trop viste & que ma sentence a esté precipitée : mais la chose est faite.* La Reyne qui estoit presente & qui favorisoit les Chrétiens en tout ce qu'elle pouvoit, luy dit : *Sans doute, Sire, on a trouvé étrange que vous ayez traité si mal ces Docteurs d'Europe, puisque ce sont des gens habiles, charitables, & obligeans, & que votre Majesté les avoit honorez de sa protection.* Cambacundono qui estoit l'homme du monde le plus fier & le plus sensible au mépris ne put souffrir ce reproche, mais luy répondit brusquement : *J'ay fait ce que je devois, puisqu'ils condamnoient nos Camis & nos fotoques, qu'on ne m'en parle plus.*

On conceut plus d'esperance de l'entretien qu'il eut avec Dom Ruys Père de Dom Augustin: Car comme il revenoit de Firando, il lui demanda si les Peres d'Europe estoient partis du Japon, & si Laurens s'en iroit avec eux Ce Laurens estoit Japonnois fort connu à la Cour & un des grands Predicateurs qui fût dans tout le pays. Le Seigneur Ruys luy répondit que le

vaiſſeau eſtoit encore au port, & qu'il ne croyoit pas que Laurens qui eſtoit infirme & avancé en âge, dût quitter ſon air natal pour aller en des païs étrangers. Il dit cela pour ſonder l'eſprit de l'Empereur. *Et moy*, repondit il, *je ne le crois pas auſſi.* Ces paroles lui perſuaderent qu'il ne feroit pas marri que Laurens demeuraſt quoi qu'il l'eût banni comme les autres.

Quelques jours après Dom Ruys eſtant mort, ſon fils aîné nommé Dom Benoiſt qui eſtoit Chrétien, en porta la nouvelle à Cambacundono. Il en fit paroître beaucoup de déplaiſir & donna ſur l'heure à Dom Benoiſt le Gouvernement de Sacay qu'avoit ſon pere, en lui diſant: *Souvenez-vous d'eſtre juſte & de vivre d'une maniere irreprochable dans cette charge, puiſque la Loy Chrétienne que vous ſuivez vous le commande.*

Nous avons vû que dans le premier feu de ſa paſſion il avoit éloigné de ſa Cour Dom Auguſtin & Simon Condera. Cependant il donna depuis à Dom Auguſtin trois fois plus de biens qu'il n'en avoit, le créa Vice Roy des neuf Royaumes du Ximo. Il donna auſſi à Condera le Royaume preſque entier de Buigen. Que ſi l'on joint l'accueil qu'il fit au Roy d'Arima & à celui d'Omura, & à Paul de Bungo quoiqu'il ſçeût qu'ils eſtoient Chrétiens, & qu'ils retenoient les Peres dans leurs terres contre l'Edit de banniſſement qu'il avoit porté, on trouvera que cette eſperance dont on ſe flattoit n'eſtoit pas mal fondée.

Enfin ce qui fit croire que ſa colere paſſeroit, c'eſt qu'il ne preſſoit point l'execution de ſon Edit. Les politiques en remarquoient deux cauſes: L'une fut l'apprehenſion qu'il eut que les Mécontens de ſon Royaume, qui étoient en grand nombre pour les changemens qu'il avoit fait de leurs Etats, & qui n'attendoient que l'occaſion de ſe venger, ne ſe ſerviſſent de celle-cy pour ſe liguer enſemble. Et ce qui augmentoit ſa crainte, c'eſt qu'il voyoit qu'on luy demandoit des delais & qu'on luy propoſoit de grandes difficultez: car il avoit crû d'abord que ſon Ordonnance ſeroit executée ſans oppoſition. Mais il fut bien étonné de voir celles qu'on lui formoit, & conſiderant que les Generaux de ſes armées & ſes plus grands Capitaines eſtoient Chrétiens, il apprehenda quelque revolte, ce qui l'empêcha de preſſer l'execution de ſon Edit.

L'autre raiſon qu'il arreſta, fut que les Peres qui étoient pour

pour lors le Japon, se tenoient pour bannis & se comportoient de la sorte ayant changé d'habit, tenant leurs Eglises fermées & n'exerçant plus leurs ministeres en public: Car c'est une ancienne coûtume dans le Japon, que pourvû que celui qui est banni ne paroisse plus devant celuy qui l'a condamné, ni dans les assemblées publiques, & qu'il se rase la barbe & les cheveux, comme ayant renoncé au monde, il n'est plus compté parmi les vivans & le Souverain dissimule, se contentant de la soûmission qu'il lui rend. Et c'est-là la principale raison qui obligea les Peres de changer d'habit & de visiter les Chrétiens sans bruit & sans éclat, comme faisoient les Prelats de la primitive Eglise pendant le temps de la persecution. Mais faute d'avoir gardé cette moderation, on a excité un incendie dans le Japon, qui brûle jusqu'à present & qu'on n'a pû éteindre par le sang d'une infinité de Martyrs Nous verrons dans le Livre suivant le succès qu'eut l'Ambassade du Pere Valignan, & ensuite les terribles catastrophes qui arriverent dans cet Empire au sujet de la Religion.





HISTOIRE DE L'EGLISE DU JAPON.

LIVRE DIXIE'ME.

ARGUMENT.

Voyage du Pere Valignan à la Cour avec les quatre Ambassadeurs. Constantin Roy de Bungo est reconcilié à l'Eglise. L'Empereur fait peu d'estat de l'Ambassade du Pere. Il agrée cependant qu'il vienne en qualité d'Ambassadeur. Le Pere fait son entrée dans Meaco des plus magnifiques. Il salue l'Empereur avec les gens de sa suite, & en est receu fort honorablement. Il veut retenir Dom Mancio à son service, mais le jeune Seigneur s'en excuse. Le Pere est visité des grands Seigneurs de l'Empire. Il part de Meaco & arrive à Firando où il visite la Princesse fille de Dom Barthelemy. Dom Protais Roy d'Arima reçoit avec un profond respect les presens du Pape. Nouvelle persecution excitée

contre les Chrétiens. Les quatre Ambassadeurs entrent dans la Compagnie de Jesus. Réponse de l'Empereur au Vice-Roy des Indes. L'Ambassade luy est encore suspecte, puis il la reconnoist veritable. Le Gouverneur de Meaco favorise les Peres & obtient que les lettres soient changées, parce qu'elles n'estoient pas honorables au Vice-Roy. Cambacundono forme le dessein de conquerir la Chine. Il laisse à son Neveu le Gouvernement du Japon. Il déclare la guerre au Roy de Corey & crée Dom Augustin son Lieutenant General. Dom Augustin entre dans le pays & remporte de grandes victoires. Justo Ucundono rentre dans les bonnes graces de l'Empereur. Dom Augustin se rend Maistre de la Capitale du Royaume. Perfidie de l'Empereur à son égard. Persecution excitée contre les Chrétiens par un Espagnol. Le Pere Valignan s'en retourne aux Indes & baptise avant que de partir le Roy de Juga. Suite de la guerre de Corey funeste aux Japonnois. La paix entre eux & les Coreyens. L'Eglise de Nangazaqui est rétablie. Nouvelle Ambassade du Gouverneur des Philippines avec quatre Religieux de l'Ordre de saint François. L'Empereur leur défend de prêcher dans le Japon & permet au Pere Organtin de demeurer à Meaco. Il commence à se défier de son neveu. Les Peres de saint François bâtissent un Convent & une Eglise à Meaco & à Osaca. Ils en veulent bâtir un troisiéme à Nangazaqui, mais ils en sont chassez. Les bonnes & les mauvaises qualitez de Cambacundono neveu de l'Empereur Taycosama. Ce qui le mit mal avec lui. L'Empereur le visite avec l'Imperatrice. Description de leur marche pompeuse. Ce qui se passa à Meaco tant qu'ils y furent. L'Empereur retourne à Fuximi & invite son neveu à un bal. Il luy ordonne de le venir trouver. Il le relegue dans un Monastere de Bonzes. Mort tragique

de Cambacundono & de quelques Pages de sa suite. Cruauté barbare de l'Empereur. Etat de la Religion dans Omura & dans le Corey. Ferveur des Chrétiens d'Arima. Conspiration formée contre Dom Augustin, mais sans effet.

I. *Voyage du P. Valignan à la Cour avec les quatre Ambassadeurs.*



Nous commençons ce Livre par le voyage du P. Alexandre Valignan à la Cour avec les quatre Ambassadeurs retournez d'Europe, pour y saluer Cambacundono de la part du Vice-Roy des Indes & pour luy faire ses presens. Ce voyage fut retardé, comme nous avons dit au Livre precedent, par l'absence de l'Empereur qui étoit à la guerre de Bandôu & par la maladie du Pere Valignan. Pendant ce tems-là les ennemis de notre Religion prirent occasion de jetter des defiances dans l'esprit de Cambacundono, en lui disant que cette Ambassade estoit une chimere forgée par les Religieux d'Europe, pour trouver entrée dans le Japon & pour s'y rétablir; que le P. Valignan se qualifioit Ambassadeur du Vice-Roy des Indes pour avoir accès auprès de Sa Majesté & pour se ménager des amis dans la Cour; que bien qu'il fût envoyé de la part du Vice-Roy, la fin de l'un & de l'autre estoit d'obtenir le rétablissement de la Religion Chrétienne; que ce Gouverneur des Indes ne maintenoit les Chrétiens que pour avoir des gens dévouez à son service & prêts à prendre son parti s'il vouloit se rendre maistre du Japon.

Cambacundono qui étoit un fin politique & qui avoit l'esprit défiant, tel qu'ont tous les tyrans usurpateurs d'une domination étrangere, donna dans ces sentimens & parla avec un air de mépris de cette Ambassade, comme si c'étoit une legation supposée ou apostée. Dom Augustin & Dom Condera en ayant eû avis, firent sçavoir au Pere Valignan qu'il eût à se rendre au plûtost à Meaco; qu'il menast le moins qu'il pourroit de Religieux avec luy: mais qu'il parût avec un train considerable pour soûtenir la dignité du Roy de Portugal & pour oster à l'Empereur cette méchante opinion qu'il en avoit conçûe; que l'Ambassadeur du Roy de Corey estoit venu depuis peu accompagné de trois cens chevaux & avec un équipage des plus magnifiques, que celui du Vice-Roy seroit méprisé, s'il ne frappoit les yeux de ce Prince par quelque chose de grand & d'éclatant.

Les Portugais qui estoient à Nangazaqui ayant appris cette nouvelle, s'offrirent volontiers au Pere pour l'accompagner & pour honorer son Ambassade avec tous leurs gens richement vétus: De sorte qu'à compter les quatre Ambassadeurs revenus de Rome ils faisoient en tout vingt-six personnes. Il se mirent en chemin en cet équipage les uns par mer, les autres par terre. Le Pere Valignan accompagné du Pere Organtin, du Pere Mesquita & de quelques Portugais, fit son voyage par terre pour avoir moyen de visiter les Chrétiens par tous les lieux où il devoit passer, & pour leur administrer les Sacremens.

On ne peut dire le concours qui se faisoit de toutes parts pour le saluer & l'honneur que luy rendoient les Gouverneurs des Places & des Provinces par où il passoit, non seulement les Chrétiens, mais encore les Payens. Il trouva à Ximonogoqui ceux de sa Compagnie qui avoient fait le voyage par mer, & s'étant rejoints ils se rendirent par eau à Muro qui est à quarante-six lieues de Meaco. Le Gouverneur du lieu les reçut fort favorablement, & pour recompense de sa charité, Dieu l'éclaira par le discours des Peres & luy fit la grace de recevoir le Baptême.

Pendant qu'ils estoient en ce Port ils furent avertis que Dom Augustin & Dom Condera n'estoient point à la Cour, ce qui les jetta dans un grand embarras: Car étant si près de Meaco, ils ne pouvoient pas reculer ni differer leur voyage, parce que l'Empereur estoit informé de leur marche. D'autre part il n'y avoit que ces deux Seigneurs qui pussent les introduire au Palais & leur obtenir audience de l'Empereur. C'est pourquoy tout bien consideré, ils jugerent qu'ils ne devoient point passer outre jusqu'à ce qu'ils eussent de leurs nouvelles Ce petit desordre produisit de tres-grands biens; car comme ils estoient à la fin de Janvier de l'année 1591, tous les Grands du Japon alloient selon la coûtume faire leur Cour & leurs présens à l'Empereur, & sçachant que les quatre Seigneurs Japonnois qui estoient revenus d'Europe estoient à Muro, ils y venoient en foule pour les voir, pour les entendre & pour apprendre des nouvelles d'un monde qui leur estoit inconnu.

Ils furent ravis lorsque les jeunes Princes leur firent remarquer dans une Mappemonde le chemin qu'ils avoient fait, & qu'ils leur firent le recit de la grandeur, de la puissance, de la majesté & de la magnificence des Princes d'Europe, principale-

ment du Souverain Pasteur de l'Eglise. Ils leur montrerent l'Estampe de la ville de Rome, & les presens qu'ils portoient à l'Empereur, entr'autres des spheres, des horloges sonnantes, des instrumens de mathematique, des livres bien reliez & enluminez & d'autres choses semblables, qui tiroient leur prix de leur rareté.

Ces curiositez qui attiroient ces Princes donnerent occasion aux Peres & aux Ambassadeurs de leur parler de Dieu & des autres grandes veritez de nostre Religion. Ces discours donnerent une grande idée de nostre Foy & leur firent concevoir beaucoup d'estime pour ceux qui l'embrassoient. Celui qui en fut le plus touché, fut Morindono Roy d'Amanguchi & Souverain de neuf autres Royaumes qui le rendoient le second Monarque du Japon. Il fit mille amitiez aux jeunes Seigneurs & les favorisa en tout ce qu'il put à Muro & à Meaco.

II. *Constantin Roy de Bungo est reconcilié à l'Eglise.*

Mais ce qui consola le plus les Peres dans le séjour qu'ils firent à Muro, fut l'arrivée de Dom Constantin Roy de Bungo. Il étoit alors à Meaco: mais si tost qu'il apprit que Dom Mancio son cousin germain qui avoit été à Rome en qualité d'Ambassadeur du Roy François son pere, étoit en ce Port, il le vint trouver en diligence & l'embrassa avec toutes les marques de tendresse qu'on peut imaginer. Dom Mancio qui étoit informé de son apostasie & de la guerre qu'il avoit faite aux Chrétiens, ne répondit pas à ses caresses; mais se contenta de lui rendre les honneurs qui étoient dûs à sa qualité. Il ne voulut pas même lui rendre compte de son Ambassade, ni lui mettre entre les mains les presens que le Pape envoyoit au feu Roy son pere; mais lui ayant reproché son infidelité, il lui témoigna qu'il avoit bien de la douleur de se voir obligé de rompre tout commerce avec lui comme étant ennemi declaré des Chrétiens. Dom Constantin receut bien ces reproches, & comme il estoit resolu de rentrer dans l'Eglise, il pria Dom Mancio d'obtenir sa grace du Pere Valignan, protestant qu'il feroit telle satisfaction qu'il lui plairoit ordonner: jusqu'à demander publiquement pardon dans l'Eglise aux Chrétiens ses Sujets, du scandale qu'il leur avoit donné & des fautes énormes qu'il avoit commises, en persecutant comme il avoit fait les serviteurs de Dieu; qu'il se reconnoissoit coupable & indigne de pardon: cependant qu'il l'esperoit de la charité du Pere par la faveur & l'intercession de Dom Mancio qu'il conjura de moyenner sa paix.

Dom Mancio qui étoit un Prince fort sage & qui connoissoit la legereté de son cousin, lui témoigna qu'il trouvoit bien des difficultez à faire réüssir cette affaire, qu'il en vouloit conferer auparavant avec le Pere Paëz compagnon de son voyage,& qu'il doutoit bien fort que le Pere Valignan le voulût recevoir aprés lui avoir tant de fois manqué de parole. Le Roy lui répondit qu'il avoit sujet de se défier de lui, aprés la méchante conduite qu'il avoit tenuë jusqu'alors, & qu'il ne trouvoit pas ses fautes excusables: Cependant il lui protesta qu'il avoit toûjours conservé la Foy dans son cœur,& que le mauvais état de ses affaires l'avoit obligé de dissimuler sa Religion pour plaire à Cambacundono; qu'il reconnoissoit à present que ces ménagemens estoient indignes d'un homme d'honneur, d'un Chrétien, d'un Roy & du fils du Roy François son tres honoré pere; qu'il avoit honte de sa lâcheté & de sa perfidie; qu'il en demandoit pardon à Dieu,& que si le Pere Valignan vouloit bien lui faire misericorde, il se déclareroit Chrétien devant toute sa Cour & ne cederoit en rien au zele & à la fidelité du Roy son pere. Il ajoûta que si Cambacundono continuoit à persecuter les Chrétiens, il retireroit dans son Royaume quatre Peres Jesuites; qu'il permettroit à tous ses Sujets de s'acquitter en secret de leurs devoirs, & qu'aprés la mort de l'Empereur il rétabliroit les Eglises & mettroit tout en meilleur état qu'il n'étoit auparavant; qu'il prioit le Pere de lui faire misericorde pour la gloire de Dieu, pour le salut de son ame, & pour la consolation de tous les Chrétiens à qui sa conversion seroit tres-utile & tres agréable.

Dom Mancio fit son rapport au Pere Valignan, de l'entretien qu'il avoit eû avec le Roy de Bungo & des promesses avantageuses qu'il faisoit. Le Pere les ayant acceptées, Dom Constantin l'alla trouver & le pria de lui pardonner le passé. Le Pere le receut avec tout l'honneur & le respect qu'il devoit à un Roy & au fils du Roy François qui reconnoissoit sa faute, & aprés lui avoir fait sentir l'énormité de son crime par une douce correction qu'il lui fit, il lui promit d'oublier tout le passé pourvû qu'il tint sa parole. Le Prince renouvella ses protestations & donna des marques si sensibles d'une veritable penitence, que tous les assistans en furent extrémement satisfaits.

III. *L'Empereur fait peu d'etat de l'Ambassade.*

Cependant le Pere Organtin avoit envoyé un de ses compagnons nommé Vincent à Meaco, pour sçavoir des Seigneurs Chrétiens quand ils jugeroient à propos que le Pere Valignan se

rendit à la Cour. Vincent récrivit que le temps n'estoit pas favorable, & que l'Empereur étoit si prévenu contre cette Ambassade, qu'on ne lui en osoit parler. En effet Dom Simon Condera l'ayant voulut tâter sur ce sujet par quelque parole qu'il lui dit, Cambacundono luy repondit brusquement : *Osez-vous me parler de ces Europeans ? & ne vous souvenez vous pas que je vous ay privé d'une partie des graces que j'avois resolu de vous faire, parce que vous estes de leur Religion ?* En effet lorsque Dom Condera etoit son Lieutenant General à la guerre du Ximo, il lui avoit promis deux Royaumes : mais parce qu'on lui fit quelques faux rapports des Chrétiens & qu'on mêloit Condera dans cette affaire, il ne lui donna qu'une partie de celui de Buigen. Ce brave Seigneur ayant manqué son coup ne perdit pas courage pour cela, mais employa le credit de ses meilleurs amis, entr'autres d'un Seigneur Payen favori de l'Empereur, lequel obtint enfin que le Pere Valignan fût reçû à la Cour en qualité seulement d'Ambassadeur du Vice-Roy des Indes, mais que s'il venoit pour traiter du rétablissement de ceux de sa Compagnie, il ne vouloit ni le voir ni l'entendre. Les Seigneurs Chrétiens en donnerent avis au Pere & lui conseillerent de ne prendre point d'autre qualité que celle d'Ambassadeur.

IV. *Il agrée cependant que le P. Valignan vienne en qualité d'Ambassadeur.*

Le Pere ayant receu ces nouvelles se met aussi tost en chemin & arrive à Ozaca, dont le Gouverneur avoit ordre de le recevoir comme Ambassadeur du Vice Roy des Indes & de le pourvoir de tout ce qui étoit necessaire pour son voyage. Tous les Chrétiens à cette nouvelle accoururent à Ozaca pour saluer le Pere: entr'autres Justo Ucundono qui vint du Royaume de Canga distant de cinquante lieuës pour le feliciter de son arrivée. Le Pere fut ravi de le voir aussi content que s'il eût été maître de tout le Japon. Ce brave Seigneur comptoit entre les plus grandes graces que Dieu lui eût jamais faites, son éloignement de la Cour : car bien qu'il la sanctifiast par ses bonnes mœurs & ses bons exemples, cependant comme il faut ménager les bonnes graces du Prince, servir ses amis & se donner de garde de ses ennemis, on n'y joüit jamais d'une parfaite liberté ni de la douceur du repos qu'on goûte dans la solitude. Il en étoit si charmé, qu'il fut sur le point de renoncer au monde & de laisser le peu de bien qui lui restoit à son fils aîné, qui étoit encore à la fleur de son âge. Mais le Pere Organtin qui avoit long temps gouverné sa conscience le détour-

na

na de ce dessein, lui representant qu'ayant une femme & des enfans qui estoient encore fort jeunes, il devoit travailler à leur établissement; que la fortune de tous ses amis & de tous ses Officiers dépendoit de la sienne; qu'il les rendroit miserables s'il prenoit ce parti là; que cet Empereur ne vivroit pas toûjours; que son successeur ne manqueroit pas de l'employer & qu'il rendroit plus de service à Dieu & à la Religion demeurant dans le monde, que s'il s'en retiroit. Ces raisons & plusieurs autres que le Pere lui apporta luy firent sacrifier son repos au bien public de la Chrétienté.

V. *Le Pere Valignan fait son entrée dans Meaco.*

Aprés que le Pere Valignan eut fait quelque séjour à Ozaca, les navires de l'Empereur arriverent qui le porterent en peu de tems à Toba, qui est un Port à une lieuë de Meaco. Il y avoit là des litieres, des chevaux & des chariots pour leur bagage qui les attendoient. Le jour suivant il prit la route de Meaco, & fit son entrée dans cette Ville Royale d'un maniere si belle & si pompeuse, qu'il effaça entierement celle l'Ambassadeur de Corey qui avoit fait la sienne peu de jours auparavant. Toutes les ruës de Meaco estoient pleines de monde, & les habitans furent si ravis de cette marche, qu'ils disoient hautement qu'on n'avoit rien vû jusqu'alors de semblable dans Meaco.

L'Empereur ayant appris la magnificence de cette Ambassade en conceut beaucoup de joye, & ordonna que le P. Valignan avec ses Religieux fussent mis dans le même Palais où il logeoit avant que d'arriver à l'Empire. Le Pere Mesqueta avec les quatre Seigneurs Japonnois revenus d'Europe furent mis dans un autre, & tous les Portugais de la suite furent logez tres-honorablement dans la même ruë où le Gouverneur fit aussi tost poser des corps de garde pour empêcher le peuple qui venoit en foule pour les voir, d'approcher de leur Palais. Ensuite l'Empereur ordonna qu'on tint les ruës nettes & qu'il n'y eût aucun embarras dans la route qu'ils devoient tenir.

VI. *Ordre de la marche.*

Le jour assigné pour recevoir l'Ambassadeur, fut le premier Dimanche du Carême de l'année 1591. Maxitayemondono favori de l'Empereur eut charge de le conduire. Il envoya de grand matin vingt six beaux chevaux superbement enharnachez à la Japonnoise, & trois chaises couvertes fort magnifiques. Les chaises estoient pour l'Ambassadeur & ses Compagnons, les chevaux pour ceux de sa suite. Ils sortirent de leur Palais & marcherent en cet ordre.

A la teste paroissoit un beau cheval Arabe, couvert de velours incarnat avec son harnois garni de plaques d'argent & des estriers dorez. Le Vice-Roy en avoit donné deux, mais l'un estoit mort en chemin. Deux jeunes Palfreniers vêtus de longues sayes de soye & le Turban en teste à la Moresque; tenoient ce superbe animal chacun de son costé par les resnes & le conduisoient entre deux Portugais montez à cheval. Aprés on voyoit sept Pages si richement vêtus, qu'on les eût pris pour des enfans de quelques grands Princes. Ils marchoient devant les quatre Seigneurs Japonnois qui estoient revêtus d'habits de velour noir; garnis de larges passemens d'or que le Saint Pere Sixte V. leur avoit donnez à Rome. Pour le Pere Valignan & ses deux Compagnons ils estoient portez en litiere, vêtus de l'habit ordinaire de leur Compagnie. La marche estoit fermée par les autres Portugais couverts de vêtemens si riches & si magnifiques, qu'ils pouvoient paroistre avec honneur devant les plus puissans Monarques de la terre.

Lorsqu'ils furent arrivez à la porte du Palais de l'Empereur, un neveu de Cambacundono qui devoit lui succeder à l'Empire, accompagné de plusieurs Princes & grands Seigneurs, parut dans la premiere cour pour les recevoir & les conduire à la Salle d'audience où l'Empereur les attendoit. Au fond de cette Salle il y avoit un Trône magnifique couvert d'un riche dais, entouré de la plus belle & de la plus precieuse tapisserie de la Chine. Il estoit fort élevé & on y montoit par quantité de degrez. L'Empereur estoit assis dans ce Trône couvert d'un brocard d'or tout étincelant de pierreries. Un peu plus bas il y avoit une espece de Parquet que les Japonnois appellent Xaquequis, où estoient les plus grands Seigneurs de l'Empire. Il y en avoit trois autres au dessous: dans l'un estoient les plus illustres Seigneurs du Japon; dans les deux autres les Gentilshommes & les Officiers de la Cour. Toute la salle estoit dans la derniere magnificence. Les murailles & les lambris estoient tout couvertes d'or, sur lequel on voyoit diverses figures de fleurs, d'oiseaux & autres choses fort agréables à la veuë.

Avant que le Pere Valignan fist la reverence à l'Empereur, il lui fit presenter par son interpréte Japonnois les lettres du Vice-Roy qui estoient dans un petit coffre garni dedans de toile d'or, & couvert d'un velours verd, frangé d'or & parsemé d'étoiles d'argent. Les lettres estoient écrites sur un vélin bien enlu-

miné. Elles estoient scellées d'un cachet d'or à double queuë de fil d'or & d'argent, & enfermé dans une bourse de brocatelle richement travaillée. Ces ouvrages des Indes sont estimez & admirez dans le Japon. L'Empereur commanda que le coffre fût ouvert, & les lettres lûës & interpretées tout haut. Elles étoient conceuës en ces termes.

MONSEIGNEUR.

Quoy que la grande distance des lieux qui nous separent, ne nous ait pas permis jusqu'à present de faire aucune liaison avec vostre Majesté & de lui donner communication de nos desseins. Toutefois ayant appris des Religieux qui travaillent dans vostre Royaume vos grandes actions & les victoires signalées que vous avez remportées sur tous vos ennemis, que vous avez même soûmis à vostre Empire tous les Rois, Princes & Seigneurs du Japon; je me suis senti porté à feliciter vostre Majesté de tant de bons succès dont le Dieu du Ciel la favorise, & de lui marquer la joye que je ressens de la voir élevée au plus haut point d'honneur où jamais Prince du Japon soit arrivé. Les mêmes Peres & Predicateurs de la Loy de Dieu m'ont aussi fait sçavoir que vous aviez beaucoup de consideration pour eux, que vous les combliez de graces & que vous leur donniez votre protection Royale contre tous ceux qui s'opposoient à leurs bonnes intentions: C'est ce qui m'oblige encore de vous en marquer mes reconnissances pour l'interest que je prends à tout ce qui les regarde. Ce sont de tres-bons Religieux que nous avons vû la pluspart en ces quartiers & qui vont dans tous les païs du monde enseigner aux hommes le moyen d'estre éternellement heureux en gardant la Loy du vray Dieu, sans laquelle il est impossible d'estre sauvé. L'Ambassadeur que je vous envoye & qui vous rendra la presente est chargé de vous en remercier en mon nom. C'est le Pere Alexandre Valignan qui a l'honneur d'estre connu de vostre Majesté, ayant depuis quelques années demeuré & travaillé dans vostre Empire. C'est pour cela que je l'ay choisi pour faire mon ambassade. Vostre Majesté ne sçauroit me faire un plus grand plaisir que de cherir & de proteger ces Peres comme elle a fait jusqu'à present. Je lui seray redevable de toutes les bontez qu'elle aura pour eux, & je tâcheray de les reconnoistre par toutes les voyes qui me seront possible. J'ay chargé mon Ambassadeur de vous presenter de ma part deux épées & deux arquebuzes de nouvelle façon, deux chevaux

VII. Lettre du Vice-Roy.

Arabes avec leur équipage, & leur harnois, deux tentes de tapisserie brochées d'or, un poignard qui sert aussi de pistolet & un pavillon pour la campagne que j'ai fait faire aux Indes: cette année 1587.

Dom Edoüard de Meneses.

VIII. *Le Pere Valignan & ceux de sa suite font la reverence à l'Empereur.* Lorsque le truchement fit mention des presens, les Portugais les presenterent à l'Empereur qui les receut avec joye & fut assez long temps à les considerer. Ensuite il fit signe à l'Ambassadeur de s'approcher. Le Maître des Ceremonies l'alla prendre, & l'ayant fait passer au travers de toute la Noblesse, le fit monter sur le Thrône où il fit la reverence à l'Empereur, pliant le genoüil & ôtant son bonnet à la mode d'Europe. Ensuite il fut conduit à un lieu qui lui étoit preparé vis à-vis de l'Empereur. Les deux autres Peres ayant fait le même furent placez prés du Pere Valignan, mais un degré plus bas. Pour les quatre Seigneurs Japonnois ils lui baiserent la main. Les Portugais cinq à cinq la luy baiserent aussi & se retirerent chacun à la place qui lui estoit assignée.

Ces honneurs & ces Ceremonies surprirent fort toute la Noblesse du Japon. Cambacundono en fut si satisfait, qu'il avoit de la peine à cacher la joye qu'il en ressentoit dans son ame. Il fit aussi tost apporter le *Cacansuqui* : c'est un breuvage dont les Japonnois regalent leurs hôtes; il étoit dans une couppe de vermeil doré, enrichie de diverses figures. L'Empereur en prit le premier, puis la presenta de sa propre main au P. Valignan, à qui il fit present de cent plaques d'argent & de quatre habits de soye. Il en fit donner cent à chacun des autres Peres avec deux habits. Cinq aux Seigneurs Japonnois & aux Portugais & à chacun un habit. Chaque plaque vaut environ quatre écus. Les deux truchemens en eurent trente & un habit. Aprés quoy l'Empereur se retira ayant commandé à son neveu de les faire dîner & de leur tenir compagnie.

IX. *Dom Mancio s'excuse d'entrer au service de l'Empereur.* Incontinent après le repas l'Empereur alla trouver l'Ambassadeur & lui demanda plusieurs nouvelles des Indes. Puis s'entretint avec les quatre Seigneurs Japonnois de tout ce qu'ils avoient vû en Europe. Dom Mancio lui répondit avec tant de sagesse, qu'il eut dessein de le prendre à son service : mais le jeune Seigneur s'en excusa & l'Empereur ne s'en offença pas, parce qu'il lui apporta quantité de raisons qui le contenterent. Il vou-

fut les entendre chanter & joüer des instrumens qu'ils avoient appris à toucher en Europe. Il y prit un si grand plaisir, que s'étant arrestez par trois fois de peur de le lasser, il leur ordonna de continuer. Ayant manié & consideré ces instrumens il descendit à la Cour, où il fit tendre le Pavillon du Vice-Roy & monter le cheval par un Portugais, qui le fit travailler d'un manége si beau, & d'un air si relevé, que toute la Cour en fut ravie. L'Empereur témoigna que les presens du Vice Roy lui estoient fort agréables, qu'il vouloit entretenir un commerce d'amitié avec lui; & qu'il esperoit répondre à ses liberalitez, quoy qu'il n'eût rien de comparable au cheval dont il lui avoit fait present. Sur le soir il fit appeller le truchement du Pere Valignan & s'entretint avec lui jusqu'à minuit.

X. *Effet de cette Ambassade.*

Or quoy que cette Ambassade n'eût pas d'abord tout l'effet qu'on desiroit, cependant elle adoucit fort l'Empereur. Les presens du Vice-Roy & les discours des quatre Seigneurs Japonnois lui firent prendre des sentimens plus avantageux qu'il n'avoit des Princes de l'Europe, & ensuite de ceux qui quittoient de si beaux païs pour venir prêcher au Japon la Loy du vray Dieu. Il prit même occasion d'une si glorieuse Ambassade de tolerer les Religieux: car quoy qu'il desirast les voir hors de ses terres; cependant lorsque ses Officiers lui donnoient avis qu'ils y estoient encore, il répondoit qu'ils avoient changé d'habit & qu'ils se tenoient comme bannis; après tout qu'il vouloit accorder au Vice Roy une partie de ce qu'il lui demandoit.

En effet il ne se contenta pas de s'estre entretenu avec Dom Mancio le jour qu'il donna audience à l'Ambassadeur; mais il le fit appeller le lendemain & avec lui le P. Rodriguez, truchement du Pere Valignan. Il leur proposa une infinité de questions curieuses & leur declara le dessein qu'il avoit sur la Chine. Il voulut aussi sçavoir comment il falloit monter une montre sonnante dont le Pere Valignan lui avoit fait present.

Ayant passé presque tout le jour avec eux, il dit au truchement qu'il vouloit partir le lendemain pour aller au Royaume de Boari, qui est à quatre journées de Meaco, & qu'il y demeureroit quelques jours: c'est pourquoy qu'il signifiast au Pere Valignan de sa part qu'il pouvoit demeurer à Meaco, à Osaca, ou à Nangazaqui, en attendant que le navire fust prest pour retourner aux Indes, & qu'en son temps il lui feroit tenir la réponse qu'il vouloit faire au Vice-Roy & les presens qu'il avoit dessein de lui en-

voyer. En effet il faisoit travailler toutes sortes d'ouvriers, pour l'emporter sur lui en richesses & en magnificence.

XI. *Le Pere Valignan est visité des grands Seigneurs de l'Empire.* Lorsqu'il fut parti pour Boari, le Pere Valignan fut visité d'un grand nombre des Seigneurs du premier ordre, tant Chrétiens que Payens: Entr'autres de Dainangandono neveu de Cambacundono qui devoit lui succeder à l'Empire, du Roy d'Amanguchi, de Fachirandono gendre de l'Empereur & Seigneur de trois Royaumes, du Prince de Canga, de Findanocamon gendre de Nobunanga, & Roy d'Ixe qui avoit receu le Baptême quelques jours avant la persecution; du Seigneur de l'Isle de Zeuxima gendre de Dom Augustin qui fut instruit par le Pere & baptisé fort secretement, parce qu'il estoit tres-bien dans l'esprit de l'Empereur, au point qu'il traitoit uniquement avec lui de la guerre qu'il méditoit contre le Corey & la Chine. Enfin tout le temps que le Pere Valignan demeura à Meaco, qui fut presque un mois, il se fit un si grand concours de personnes de l'un & de l'autre sexe qui venoient de vingt, de trente & de cinquante lieuës, les uns pour voir & pour entendre les Seigneurs Japonnois, les autres pour se confesser & communier, que le Palais où il logeoit ne desemplissoit point depuis la pointe du jour jusqu'à minuit. Les Peres disoient tous jours la Messe en trois diverses maisons: Encore ne pouvoient-ils satisfaire à la devotion des Fidelles tant le nombre en estoit grand.

XII. *Le Pere part de Meaco.* Or quoy que le séjour du Pere à Meaco fût tres utile aux Chrétiens & aux Payens mêmes dont plusieurs se convertissoient: toutefois les plus sages & les plus éclairez furent d'avis qu'il ne devoît pas attendre le retour de l'Empereur, de peur qu'il n'en conçût de la défiance & qu'on ne perdit le fruit d'une Ambassade qui avoit si bien reüssi. Le Pere Valignan goûta cet avis & envoya le Pere Rodriguez son truchement, qui lui avoit signifié les volontez de l'Empereur, lui demander congé de retourner à Nangazaqui où il attendoit les ordres de sa Majesté. L'Empereur le trouva bon, mais à condition que le Pere Rodriguez demeureroit à Meaco pour l'informer de tout ce qui pourroit survenir. C'est que le Pere Valignan desiroit le plus, bien qu'il ne l'osast demander. Il y demeura donc avec un Religieux de la Compagnie, Japonnois de nation. Pour le Pere il se retira à Ozaca, où il fut huit jours à attendre la commodité de s'embarquer. On ne peut exprimer la douleur que sentirent les Chrétiens, lorsqu'ils le virent s'en retourner sans avoir obtenu ce qu'ils esperoient, à

sçavoir l'exercice libre de la Religion Le Pere pour les consoler leur laissa le Pere Organtin avec un autre de ses Religieux qui leur disoit la Messe & leur administroit les Sacremens en secret.

XIII. *Il arrive à Firando & visite la Princesse fille de Dom Barthelemy.*

S'estant embarqué à Ozaca il arriva à Firando, où il salua la Princesse Mencie fille de feu Dom Barthelemy Roy d'Omura qui l'avoit mariée au Fils du Roy de Firando pour terminer quelques guerres, mais à condition qu'on la laisseroit vivre dans sa Religion. Elle n'avoit alors que dix-neuf ans. Quelques promesses qu'on lui eût faites, le Roy son beau-pere qui avoit esté de tout tems ennemi declaré des Chrétiens, fit tout son possible pour la rendre idolâtre : mais il ne put rien gaigner sur son esprit qui estoit ferme & constant comme celui de son Pere. Lorsque le P. Valignan arriva à Firando il y avoit plus de quatre ans qu'elle n'avoit entendu la Messe, ni vû aucun Religieux : Elle avoit seulement communication par lettre avec ceux d'Omura. Cependant elle étoit si sage, si fervente & si zelée, qu'elle gagna le Prince son époux qui n'attendoit plus que la mort de son pere pour se rendre Chrétien. Le vieillard en eut le vent & pensa crever de dépit, de voir qu'une jeune femme de dix-huit ans étoit sur le point de rendre tout son Royaume Chrétien, & que lui qui en avoit soixante & dix n'avoit pû avec ses efforts bannir cette Religion de ses terres.

Lorsqu'elle sceut que le Pere Valignan étoit arrivé à Firando; elle pria le Prince son époux de lui permettre de le voir & de traiter avec lui des affaires de sa conscience. Le Prince lui permit pourvû que son pere le trouvast bon. Il n'y avoit pas d'apparence qu'il y consentît, vû la haine mortelle qu'il portoit aux Chrétiens. Cependant elle sceut si bien manier son esprit, qu'il lui donna la satisfaction qu'elle desiroit; mais à condition que le Pere la visiteroit dans le Palais. Il fut receu sur la premiere porte de la grande salle par le Roy & le Prince son fils, qui le conduisirent à un Oratoire où la Princesse l'attendoit. Aussi-tôt qu'elle l'apperceut elle se jetta à ses pieds, & remercia Dieu le visage baigné de larmes de la grace qu'il lui faisoit de lui envoyer un Prestre pour l'instruire & la consoler. Elle se confessa ensuite & fit une protestation solemnelle, qu'elle souffriroit plustôt mille morts que d'abandonner la Foy.

Je suis, dit-elle, *obligée en toutes manieres de vivre & de mourir Chrétienne : mais principalement pour le regret que le Roy mon*

Pere fit paroistre un peu avant son deceds, de m'avoir fait épouser un Prince Payen. La necessité, me dit il, *de mes affaires m'a obligé de prendre ce parti : mais je te prie, ma fille, de ne manquer jamais à la fidelité que tu dois à Dieu & de plustost perdre la vie & la Couronne que de perdre la Foy.* La Princesse fondoit en larmes en disant ces paroles, & le Pere aprés l'avoir exhortée à conserver soigneusement ce precieux heritage qu'elle avoit receu du pere mourant, prit congé d'elle & se retira à Nangazaqui.

XIV. *Dom Protais Roy d'Arima reçoit les presens du saint Pere.* Il apprit à son arrivée que Dom Protais Roy d'Arima estoit retourné malade de Meaco: ce qui l'obligea de l'aller visiter & de luy mettre entre les mains les presens de sa Sainteté que les Ambassadeurs avoient apporté de Rome. Lorsqu'il fut rétabli il voulut les recevoir avec toute la solemnité possible, invitant tous ses Sujets à cette ceremonie: Mais le P. Valignan fut d'avis qu'il falloit faire cette action sans éclat pour ne pas offenser Cambacundono, & qu'il suffisoit que le Roy & les Seigneurs de sa Cour se trouvassent à l'Eglise. Le Roy s'y rendit de grand matin, accompagné de ses deux freres, des quatre Seigneurs retournez d'Europe, & de quelques-uns de ses parens. Le Pere Valignan dit la Messe, assisté d'un Diacre & d'un Soûdiacre, & elle fut chantée en musique à deux Chœurs par la Noblesse du Seminaire. Un Pere prescha sur le sujet de l'Ambassade, & fit recit des honneurs qu'on avoit rendus par tout aux quatre Ambassadeurs, principalement à Rome, & des presens que sa Sainteté envoyoit aux Rois du Japon; sur tout il fit valoir celui du bois de la vraye Croix, declarant que c'étoit un present que le Chef de l'Eglise ne faisoit qu'aux grands Princes & qu'ils étoient ensuite obligez de maintenir & de défendre la Loy de Dieu au peril de leur vie.

La Messe étant finie le Pere Valignan quitta la chasuble & prit un riche pluvial de ceux que le saint Pere envoya au Japon. Puis s'estant assis devant le grand Autel, Dom Michel accompagné de trois autres Seigneurs porta le Bref de sa Sainteté enfermé dans une bourse richement travaillée & couverte d'un voile de grand prix. Il le presenta à Dom Protais qui le receut à genoux, puis le mit sur sa teste pour marque de respect suivant la coûtume du Japon. Il pria un Pere qui estoit auprés de lui d'en faire la lecture tout haut en Latin & en Japonnois, afin que tous les assistans le pûssent entendre.

Cela estant fait les quatre Ambassadeurs s'approcherent du Pere Valignan. Dom Mancio tenoit en main le chapeau, Dom Michel

Michel l'épée, Dom Martin le fourreau, & Dom Julien le Bref du Pape pour le bois de la sainte Croix, il fut mis sur l'Autel avant qu'on commençast la Messe. Les choses estant ainsi disposées, Dom Protais qui estoit dans une Chapelle s'approcha du grand Autel & se mit à genoux sur la premiere marche devant le Pere Valignan, lequel estant debout fit les prieres prescrites par le Rituel Romain dans de semblables Ceremonies.

Premierement il prit sur l'Autel le bois de la sainte Croix, qui estoit enchâssée dans un Reliquaire d'or. Il y avoit au haut un Crucifix avec une chaîne d'or assez longue. Dés lors qu'il eut montré cette sainte Relique, Dom Protais se prosterna jusqu'à terre. Le Pere la lui mit sur la teste, puis la lui pendit au coû, en disant: *Accipe lignum sanctæ Crucis*, *&c.* ainsi qu'il est porté dans le Rituel. Ensuite il prit l'épée des mains de Dom Michel & la presenta au Roy, en disant, *Accipe gladium*, *&c.* Puis il lui mit le chapeau sur la teste avec ces paroles: *Accipe pileum*, *&c.* Dom Protais ayant receu la benediction du Pere, fit une profonde reverence à la mode du Japon, & s'estant levé, s'en retourna à sa place.

Cette Ceremonie frappa tellement les yeux & l'esprit des assistans, que la plusparts ne pouvoient retenir leurs larmes. Pendant que le Pere se deshabilloit dans la Sacristie, les quatre Seigneurs Japonnois felicitoient le Roy, & lui de son costé tout comblé de joye ne pouvoit assez les remercier de s'estre exposez à tant de travaux & à tant de dangers pour lui procurer un si grand bonheur; ensuite il les traita magnifiquement.

Quelques jours aprés le Pere alla trouver Dom Sanchez Roy d'Omura & Dom Constantin Roy de Bungo, & leur delivra les presens du Pape avec les mêmes Ceremonies. Puis il alla visiter le College de Cancusa où il y avoit quarante Religieux de la Compagnie prests à sacrifier leur vie pour la Foy. Il fut ravi de se voir parmy un si grand nombre de ses freres au bout du onmde, & les exhorta tous à se tenir sous les armes pour entrer au combat.

XV. *Nouvelle persecution excitée contre les Chrétiens.*

En effet lorsque les Chrétiens se promettoient le rétablissement de leur Eglise, il survint une nouvelle tempeste qui les jetta bien loin du Port où ils esperoient entrer. Nous avons dit que l'Empereur avoit osté la ville de Nangasaqui à Dom Protais Roy d'Arima & qu'il y avoit mis deux Gouverneurs Payens dont l'un se nommoit Ivonocami, & l'autre Ganconocami. Ils ne faisoient

aucune peine aux Chrétiens. Ils avoient même ordonné à tous les Officiers de leur Gouvernement de rendre au Pere Valignan tous les honneurs & tous les services possibles dans son voyage à la Cour. Mais voyant que le Pere ne s'estoit pas servi d'eux pour les presenter à l'Empereur, ils en conceurent un tel depit qu'ils resolurent de le perdre lui & tous les Chrétiens avec lui. Le Pere Organtin en estant averti, leur fit representer par de grands Seigneurs que le Pere Valignan ne les ayant point trouvez à Meaco, il avoit esté obligé de se faire introduire par un autre Seigneur de la Cour. Mais ils ne se payerent point de cette raison quoy que tres-bonne, & s'addressant à Jacuin dont nous avons parlé, le plus grand ennemi qu'eussent les Chrétiens, ils le prierent de faire sçavoir à l'Empereur que les Peres demeuroient au Japon contre ses ordres; qu'ils faisoient profession ouverte de leur Religion & baptisoient quantité de gens malgré ses deffenses; Que cette Ambassade estoit ménagée pour l'empêcher de les bannir de son Empire, & qu'ils estoient resolus d'y demeurer quoy qu'il en pût arriver.

L'Empereur qui ne suivoit que le mouvement de sa passion ayant appris ces nouvelles entra dans une si grande colere, qu'il menaça de faire mourir tous les Peres & tous les Chrétiens du Ximo. Il envoye aussi-tost des Commissaires sur les lieux pour informer de la verité: mais ayant trouvé que les Peres avoient changé d'habit & se tenoient pour bannis, que les Eglises étoient fermées & qu'on n'y faisoit aucun service de Religion, il modera le sentiment qu'il en avoit conceû.

Au commencement de l'année 92. le Roy d'Arima & celui d'Omura allerent faire leur Cour & porter leurs presens à l'Empereur. A leur retour le Pere Valignan les vint saluer & leur dit, que voyant les dangers continuels où ils mettoient leurs personnes Royales & leur Etat pour la retraite qu'ils donnoient aux Religieux de la Compagnie dans leurs Royaumes, ils estoient resolus de se jetter dans une Isle deserte & d'y attendre la mort plûtost que de leur faire de la peine à eux & à leurs Sujets. Les deux Rois lui répondirent qu'ils ne consentiroient jamais à cela & qu'ils perdroient plustôt leur Couronne que de se priver du secours de ceux qui estoient après Dieu les auteurs de leur salut. Le Pere voyant leur resolution, disposa les choses de telle maniere que l'Empereur n'eut pas sujet de s'offenser de leur conduite. Il transporta le College, le Noviciat & le Seminaire en des lieux plus

écartez du commerce. Il ordonna à tous les Peres de se comporter dans ces mauvais temps avec beaucoup de sagesse, & cependant de se preparer à la mort.

XVI. *Mort de Laurens Japonnois.*

Le premier que Dieu retira de ce monde au commencement de cette année, fut le Frere Laurens Japonnois qui fut baptisé par saint François Xavier dans la ville d'Amanguchi, & qui fut le premier de la nation Japonnoise qui fut reçû dans la Compagnie de Jesus. Il y a vécu plus de trente ans & y est mort la soixante-cinquiéme année de son âge. Dieu qui choisit ce qu'il y a de plus vil dans le monde pour en confondre les puissances & les grandeurs de la terre, se servit de ce pauvre Religieux sans lettres & sans étude, pour convertir les plus grands Seigneurs du Japon : car c'est luy qui gagna à nôtre Seigneur Justo Ucondono & Darie son pere. C'est luy qui attira à nostre sainte Foy Dom Augustin & son pere Ruys avec plusieurs Cavaliers qui sont devenus depuis les Officiers les plus considérables de l'Empire. Le Pere Valignan l'ayant trouvé à Meaco consumé d'âge & de travaux, voulut l'amener dans le Ximo pour le rétablir par une meilleure nourriture & par un changement d'air : mais il mourut en chemin dans une parfaite résignation aux volontez de Dieu, & muni de tous les Sacremens de l'Eglise.

XVII. *Les quatre Ambassadeurs Japonnois entrent dans la Compagnie.*

Cette perte fut aussi tost compensée par l'entrée de quatre personnes d'un caractere & d'un merite extraordinaire, dans la Compagnie de Jesus. Ce furent les quatre Seigneurs Japonnois qui avoient esté en Ambassade à Rome. Ils en avoient pris la résolution avant que de retourner au Japon, mais ils ne voulurent s'ouvrir à personne, jusqu'à ce qu'ils eussent mis fin à leur Ambassade & qu'ils eussent executé les ordres de sa Sainteté. Dès lorsqu'ils eurent remis les presens du Pape entre les mains des Rois d'Arima, d'Omura & de Bungo ; voyant leur commission terminée, ils allerent trouver le Pere Valignan & le prierent instamment de les recevoir dans la Compagnie. Jamais homme ne fut plus surpris que ce bon Pere ; il ne sçavoit ce qu'il devoit admirer davantage, ou la Providence de Dieu qui fournissoit ce secours à son Eglise dans un temps où elle en avoit si grand besoin, ou la vertu de ces jeunes Seigneurs, qui voyant l'état miserable où elle estoit réduite & les calamitez terribles dont les Peres estoient menacez, osoient entrer dans un corps où ils devoient s'attendre à perdre la vie, ou du moins à estre bien-tost bannis pour la Foy.

Le Pere loüa leur resolution & leur conseilla de prendre du temps pour la recommander à Dieu. Il ajoûta que s'ils persistoient dans ce dessein, ils devoient le communiquer à leurs parens & amis, ce changement ne se devant pas faire sans leur agrément. Ils le firent tous quatre. Celuy qui eut le plus à combattre fut Dom Mancio: car sa mere estant venuë du Royaume de Finga jusqu'à l'Isle d'Amacusa pour le voir, si tost qu'elle eut appris son dessein, elle fut saisie d'une telle douleur, qu'elle pensa tomber en défaillance. Elle fondoit en larmes, elle éclatoit en soupirs & sanglots; & comme la nature ne se peut trahir, elle fit tout son possible pour le détourner de cette résolution: mais la grace surmonta la nature; car Dom Mancio lui apporta de si bonnes raisons, qu'elle fut obligée de s'y rendre: Et ce qui est admirable, son exemple toucha si vivement le cœur de son jeune frere, nommé Justo, âgé de dix huit ans, qu'il renonça comme luy au monde & entra dans la même Compagnie huit mois aprés luy. Le Pere Valignan ayant bien examiné la vocation des quatre Seigneurs & les trouvant déterminez à quitter le monde, les receut au Noviciat d'Amacusa le jour de saint Jacques Apostre l'an 1592.

XVIII. *Réponse de Cambacundo au Vice-Roy des Indes.*

Cette même année le navire Portugais qui devoit reporter le Pere Valignan aux Indes, arriva de la Chine au Port de Nangasaqui. L'Empereur voulant répondre au Vice-Roy sur le sujet de son Ambassade que quelques méchans esprits tâchoient toûjours de luy rendre suspecte & douteuse, luy fit écrire une lettre extrémement fiere & arrogante, où il accusoit les Peres d'estre les perturbateurs de son Empire, parce qu'ils faisoient la guerre aux Dieux du Japon & détruisoient les Temples des Camis & des Fotoques. Le Pere Organtin qui alloit souvent de Sacay à Meaco ayant appris le contenu de cette lettre, trouva le moyen d'en avoir une copie qu'il envoya au Pere Valignan. Ce Pere luy récrivit aussi-tost qu'il eût à chercher tous les moyens imaginables de faire changer ces dépêches, & que s'il n'en pouvoit pas venir à bout, il devoit faire dire à l'Empereur par le Pere Rodriguez son truchement, que cette lettre estant injurieuse au Vice-Roy & à son Ambassadeur, il estoit résolu de ne s'en point charger.

Cette déclaration faite à un Empereur aussi fier & aussi emporté qu'estoit Cambacundono, pouvoit produire de tres-mauvais effets: aussi Dieu ne permit pas qu'on s'en servit, mais il fit

réussir l'affaire par une autre voye à laquelle on ne s'attendoit pas: ce fut par le crédit de Guenifoin Gouverneur de Meaco quoy que Payen, à qui le Pere Organtin avoit déclaré sa peine. Ce Seigneur luy promit de luy faire expedier des lettres plus favorables, & le fit en effet en cette maniere.

L'Empereur luy ayant demandé en presence de Dom Simon Condera & de quelques autres Seigneurs ses plus familiers, si les ouvrages qu'il avoit commandez pour le Vice Roy des Indes estoient achevez, le Gouverneur luy répondit que tout estoit prest & qu'il n'y avoit qu'à les livrer à l'Ambassadeur. *Je crains*, dit Cambacundono, *que cette Ambassade ne soit supposée & que ces Europeans ne me joüent pour attraper les presens que j'envoye au Vice-Roy.* Condera luy répondit: *En tout cas, vostre Majesté n'y perdra pas grand'chose, car ce qu'elle à receu d'eux vaut bien à peu prés ce que vous luy envoyez. Cela est vray*, repliqua l'Empereur. Le Gouverneur ajoûta: *Vostre Majesté peut s'éclaircir de la verité; car elle a icy le truchement de l'Ambassadeur & les Marchands Japonnois qui sont venus avec luy, & qui vous découvriront tout ce qui en est. Qu'on me les fasse venir*, dit l'Empereur. Pendant qu'on les va querir, il jugea plus à propos de les faire sonder par des personnes habiles avant qu'ils parussent devant luy. Il donna cette commission au Gouverneur & à un Seigneur Payen, qui s'en acquitterent fort bien. XIX. *L'Ambassade luy est encore suspecte.*

Mais le Pere Rodriguez leur montra par des preuves si évidentes, que cette legation n'estoit point un jeu, qu'ils en furent satisfaits. Car il leur representa que l'Ambassadeur estoit venu accompagné de quantité de Japonnois naturels & de plusieurs personnes de qualité qui pouvoient rendre témoignage à sa Majesté de la verité du fait; Qu'il avoit passé par tant de Royaumes & demeuré si long temps dans la Chine en attendant les dépêches de l'Empereur, qu'on ne pouvoit pas douter de la verité de cette Ambassade, & qu'il étoit aisé de remarquer que les chevaux qu'il avoit amenez & les presens qu'il avoit faits ne pouvoient venir que des Indes; Que les quatre Seigneurs Japonnois qui estoient retournez d'Europe & qui s'estoient embarquez avec lui à Goa, n'estoient pas gens pour joüer & pour tromper leur Prince; Qu'on pouvoit interroger les Portugais qui l'avoient accompagné, & ceux d'un autre navire qui venoit d'aborder au Japon; Qu'il n'y avoit point d'homme dans toutes les Indes qui osast se servir du nom & de l'autorité du Vice-Roy pour faire une fri-

ponnerie de la forte, & que si cela estoit arrivé, l'Auteur de cette piece ne pourroit jamais éviter sa colere & sa vengeance.

Le Gouverneur fit rapport à l'Empereur de tout ce que le Pere Rodriguez luy avoit dit. Il voulut cependant luy même l'entendre & l'interroger. Il vint donc avec deux Portugais, & luy repeta ce qu'il avoit dit au Gouverneur, ajoûtant qu'il n'y avoit point d'apparence que l'Ambassadeur son maistre, qui estoit un pauvre Religieux, pût tirer des presens d'un si grand prix, d'un autre fonds que de celuy d'un grand Prince; Qu'il n'estoit pas homme à imposer à tous les Rois de l'Orient, beaucoup moins à l'Empereur du Japon, dont la puissance estoit si grande & si redoutable; Qu'aprés tout s'il craignoit encore qu'il y eût de la surprise, il pouvoit retenir en ostage dix ou douze personnes de la suite de l'Ambassadeur, jusqu'à ce que le Vice-Roy l'eût asseuré qu'il avoit reçû ses presens.

XX. *Il la reconnoist veritable.* L'Empereur goûta ces raisons & ces conseils & témoigna d'en estre satisfait. Il ajoûta que jusqu'alors il n'avoit pas vû clair dans cette affaire: mais qu'il ne luy restoit plus aucun doute à present; Que les Peres n'avoient fait aucune faute, & que la cause de leur exil estoit le zele indiscret de quelques Seigneurs Chrétiens qui avoient voulu contraindre tous leurs Sujets d'embrasser leur Religion (il marquoit tacitement Justo Ucundono.) Il demanda ensuite au Pere Rodriguez si tous les peuples des Indes estoient Chrétiens? Le Pere luy répondit que l'Inde estoit un vaste païs divisé en quantité de Royaumes & habité par des nations de mœurs & de nations differentes; qu'il estoit libre à un chacun de se faire Chrétien, ou de suivre la secte de son païs, & que les Peres alloient par tout prêcher librement la Loy du vray Dieu. *Le même*, dit l'Empereur, *se pratique au Japon: Il est libre à un chacun de suivre telle Secte qu'il luy plaist: mais parce que le Japon est le Royaume des Camis & des Fotoques que la Religion Chrétienne ne peut souffrir, elle n'est pas bonne pour le Japon quoy qu'elle soit bonne pour les Indes.*

Mais d'où vient, ajoûta-t'il, *que le Vice-Roy a choisi pour son Ambassadeur un Religieux de ceux que j'ay bannis de mes Etats?* Le Pere Rodriguez répondit que le Pere avoit demeuré au Japon du temps de Nobunanga son predecesseur; qu'estant retourné aux Indes il avoit appris que sa Majesté estoit parvenuë à l'Empire & qu'elle témoignoit beaucoup de bonté aux Peres, jusqu'à leur donner sa protection Royale; que c'est ce qui avoit obli-

gé le Vice Roy de le choisir pluſtôt pour cette Ambaſſade, qu'un autre qui n'auroit pas connoiſſance du païs, & que lorſqu'il partit des Indes, il n'avoit pas encore appris que les Peres de ſon Ordre fuſſent déchus de ſes bonnes graces.

Cambacundono fort ſatisfait de ces éclairciſſemens, fit apporter les preſens qu'il envoyoit au Vice Roy. C'eſtoit des armes de toute eſpece de la plus fine trempe du Japon, aſſorties de garnitures tres belle & tres-riches. Le Pere Rodriguez en parut ſurpris & les loüa extraordinairement : ſçachant qu'il ne pouvoit rien faire de plus agréable à l'Empereur, que d'en marquer beaucoup d'eſtime.

XXI. *Le Gouverneur de Meaco favoriſe les Peres.*

Cette converſation fit eſperer aux Chrétiens que l'Empereur prendroit de meilleurs ſentimens pour eux ; & ce qui les confirmoit dans cette penſée, c'eſt la declaration que fit le Gouverneur au Pere Rodriguez, que ſon diſcours lui avoit extrémement plû. Ce bon Religieux lui repreſentant l'eſtat fâcheux où le Pere Valignan eſtoit reduit, le ſupplia d'obtenir de ſa Majeſté d'autres dépêches que celles qui avoient eſté dreſſées par les Bonzes. Le Gouverneur lui répondit qu'il n'eſtoit point un homme à deux viſages, qu'il ſervoit de bonne foy ceux qu'il aimoit ; que la choſe eſtoit tres difficile, qu'il tâcheroit cependant de faire ce qu'il deſiroit : mais qu'il falloit que les Peres s'abſtinſſent pour quelque temps de prêcher en public & qu'ils laiſſaſſent des oſtages à Nangaſaqui ; que s'ils le faiſoient, ils l'auroient pour ami : s'ils ne le faiſoient pas, ils le mettroient en danger de perdre ſa fortune, & qu'il ſeroit obligé de ſe declarer le plus grand de leurs ennemis ; qu'ils euſſent un peu de patience, & qu'aprés la mort de Cambacundono les choſes pourroient ſe rétablir.

XXII. *Jacuin leur marque de l'amitié.*

Aprés cette conference le Pere Rodriguez fut ſaluer Jacuin, ſans faire ſemblant qu'il ſçût la haine qu'il portoit aux Peres. Celui cy lui avoüa que l'Empereur eſtoit bien changé depuis l'entretien qu'il avoit eu avec lui, & qu'il ne falloit pas s'étonner s'il s'eſtoit défié de cette Ambaſſade, puiſqu'il eſtoit environné de gens qui avoient tâché de la rendre ſuſpecte & qui l'animoient inceſſamment contre les Peres. Il l'avertit enſuite d'écrire au Pere Valignan, qu'il eût à moderer le zele des Chrétiens du Ximo ; qu'il ordonnaſt à ſes Religieux de demeurer paiſibles pour un temps, & de ne point paroiſtre ni prêcher en public ; que s'ils en uſoient ainſi, il eſperoit que dans peu les choſes changeroient de face, que Cambacundono vouloit eſtre obeï,

& que par cette soûmission on pourroit rentrer dans ses bonn graces. Il lui donna plusieurs autres conseils, qui firent croire qu'il estoit mieux intentionné pour les Peres & pour les Chrétiens qu'il n'avoit esté jusqu'alors. Les effets firent connoistre qu'on ne se trompoit pas La cause de ce changement fut l'affection qu'on témoigna à un de ses Officiers qu'il avoit à Nangasaqui, lequel quoy que Payen estoit cependant d'un fort bon naturel. Il conçut une si grande affection pour les Peres, qu'il leur promit de les servir cordialement auprés de son Maistre. Il le fit en homme d'honneur & de probité, car il lui écrivit que si les Peres ne demeuroient à Nangasaqui on ruineroit le commerce, & que les Portugais n'y retourneroient jamais. C'est ce qui obligea ce grand persecuteur des Chrétiens de leur estre plus favorable.

XXIII. *Le Gouverneur obtient que les lettres soyent changées.*

Cette année quatre-vingt douze mourut le fils unique de l'Empereur âgé de deux ans, sans que les Bonzes avec leurs Ceremonies superstitieuses & l'invocation de leurs Camis les pûssent sauver : Ce qui lui donna beaucoup de mépris pour eux & pour leur Religion. Après les obseques qui furent magnifiques, le Gouverneur de Meaco prit le temps de lui parler de l'Ambasde des Indes. Il lui dit que l'Ambassadeur lui avoit écrit que cette lettre ne plairoit pas au Vice-Roy & que s'il vouloit entretenir le commerce avec les Portugais, il falloit lui en envoyer une autre.

Cambacundono ne s'offença point de cet avis, mais trouva bon qu'elle fût changée. Il consentit aussi que dix Peres demeurassent en ostage à Nangasaqui, & ayant appellé le Pere Rodriguez il lui rendit la lettre & les presens qu'il envoyoit au Vice-Roy, en lui disant qu'il vouloit lier une étroite amitié avec le Vice Roy des Indes & ne faire qu'une nation des Japonnois & des Portugais ; Qu'il n'avoit aucun sujet de se plaindre des Peres; qu'ils s'estoient gouvernez jusqu'alors en gens de bien & d'honneur: mais que leur Loy ne s'accommodoit pas avec la Religion du Japon, puisqu'ils faisoient la guerre au Camis dont le culte faisoit une grande partie de la police & du gouvernement. Qu'il desiroit qu'il y eût un grand commerce entre ses Sujets & les Portugais, & qu'ils pouvoient s'établir en tel païs du Japon qu'il leur plairoit.

Aprés avoir long-temps entretenu le Pere sur ce sujet, il lui donna son congé, & leur Gouverneur écrivit au Pere Valignan, que

que puisque l'Empereur permettoit à dix de ses Religieux de demeurer à Nangasaqui, il pouvoit esperer dans peu de temps un entier rétablissement : mais qu'il falloit que ses Religieux fissent leurs fonctions à petit bruit de peur de gaster leur affaire. Ce fut une espece de miracles que Cambacundono eût fait expedier d'autres lettres. Elles furent écrites dans une feuille de papier fait exprés qui avoit deux pieds de longueur & un de largeur. Les marges en estoient garnies de plusieurs fleurs d'or & d'argent admirablement bien travaillées; elles estoient pliées en forme de cornet à la mode du Japon, & enfermées dans une boëte tres-precieuse, couverte d'un velours incarnat enrichi de diverses broderies.

La Religion estant en cet estat, Cambacundono forma le dessein de conquerir la Chine. La fin de cette grande & importante expedition, comme j'ay marqué, fut de meriter une place parmi les Camis & de se faire adorer aprés sa mort comme les grands conquerans du Japon qu'on avoit mis au rang des Dieux. Pour réussir dans ce dessein, il proposa de faire des actions d'éclat. XXIV. *Cambacundono forme le dessein de conquerir la Chine.*

La premiere, fut d'obliger les Portugais qui s'estoient rendus maistres des Philippines de le reconnoistre pour leur Souverain & de lui payer tribut. Nous venons de voir le desir empressé qu'avoit ce Prince d'entretenir le commerce avec eux pour augmenter ses revenus: mais son ambition lui fit preferer la gloire à ses interests. Il veut s'ériger en Dieu par sa valeur & par ses conquestes, & pour s'élever à cette grandeur impie, il veut mettre tout le monde sous ses pieds. Il écrit donc au Gouverneur des Philippines une lettre fiere & arrogante, par laquelle il le somme de lui rendre ses hommages comme à son Souverain; d'oster de ses vaisseaux toutes ses bannieres & d'y mettre les siennes, de venir se prosterner à ses pieds en qualité de vassal & de lui apporter son tribut; à faute de quoy il le menace de le perdre lui & tous les habitans de ses Isles. Il écrivit cette lettre l'an 91. Nous verrons bien tôt la réponse que lui fit le Gouverneur.

L'autre chose qu'il se proposa de faire pour rendre son nom immortel, fut de subjuguer la Chine, entreprise temeraire s'il en fut jamais, tout le Japon n'estant qu'un morceau de terre au regard de ce vaste Empire. Avant que de déclarer la guerre à l'Empereur, il lui écrivit une lettre semblable à celle qu'il avoit en-

voyée au Gouverneur des Philippines, par laquelle il lui ordonne de lui payer le tribut. Le Chinois qui n'estoit pas encore en estat de lui resister, lui envoya une Ambassade pour gagner temps. Elle arriva à Meaco un peu avant le Pere Valignan. Mai Cambacundono n'en fut pas satisfait & prit aussi-tost resolution de lui faire la guerre. Il declara son dessein à tous les Grands de son Empire qui lui vinrent rendre leurs hommages au commencement de l'année 92. & jura qu'il feroit mourir celui qui s'opposeroit à ses volontez de quelle qualité qu'il pût estre, quand ce seroit même son fils s'il estoit encore en vie.

Or quoy que cette entreprise parût mal concertée : cependant ce fier politique avoit ses fins. L'une estoit de passer la mer du Japon pour étendre ses conquestes, ce que nul des Rois ses predecesseurs n'avoit osé tenter jusqu'alors, & par là s'élever au dessus de tous les Camis & de tous les Fotoques. L'autre estoit de se défaire des Chrétiens dont il apprehendoit la valeur : car sçachant qu'ils estoient braves, il ne doutoit pas qu'ils ne se fissent tuer dans les combats, & s'il se rendoit maître de la Chine il étoit resolu de les y transporter; c'est ce qui lui fit dire un jour à Dom Protais, qu'il le vouloit faire grand Seigneur dans la Chine.

Pour réussir dans cette entreprise, il fit dresser un état de tous les Seigneurs qu'il vouloit employer & du nombre des gens qu'ils devoient fournir. Il nomma quatre Chefs pour les troupes du Ximo, deux Chrétiens & deux Payens. Les Chrétiens furent Dom Augustin Giacurandono son Amiral & Cainocumi jeune homme de vingt trois ans, fils de Dom Simon Condera Roy de Buigen. Les Payens furent Toronosuque & Iquonocami. Dom Augustin avoit dans ses troupes les Rois d'Arima, d'Omura, de Ceuxima & d'Amacusa avec plusieurs autres qui estoient presque tous Chrétiens. Son Corps d'armée montoit à vingt mille hommes, sans compter les Mariniers & les gens de suite dont le nombre égaloit ou surpassoit celui des gens de guerre. Cainocumi avoit avec soy les Rois de Bungo & de Canga, Dom Paul & plusieurs autres Seigneurs, chacun avec leurs troupes qui faisoient vingt mille hommes de combat. Ces deux Chefs Chrétiens estoient inferieurs en qualité aux Rois & aux Seigneurs qui marchoient sous leur conduite : mais parceque l'Empereur l'avoit ainsi ordonné, il fallut obéïr.

Tous les autres Seigneurs du Japon receurent ordre de se rendre à certain jour au rendez-vous qui leur fut assigné, & pas

un n'y manqua. On faiſoit eſtat que l'armée ſeroit de trois cens mille hommes, à compter les Matelots & les Artizans. La difficulté fut de ſçavoir de quel coſté on attaqueroit la Chine. Aprés pluſieurs conſeils de guerre tenus ſur ce ſujet, il fut arreſté que ce ſeroit par le Corey.

Le rendez-vous de l'armée fut à Nangoya qui eſt un Fort du Royaume de Figen, où il fit baſtir un ſuperbe Palais environné d'une double muraille & d'un double foſſé à fond de cuve. C'eſt-là qu'il établit ſa demeure pour voir quel ſuccés auroit ſon entrepriſe, pour donner les ordres & pour envoyer tous les ſecours neceſſaires.

XXV. *Il laiſſe à ſon neveu le Gouvernement du Japon.*

Or comme il faiſoit entendre qu'il vouloit paſſer la mer & marcher à la teſte de ſon armée, il réſolut de mettre le Gouvernement du Japon entre les mains de ſon neveu, tandis qu'il ſeroit occupé à la conqueſte de la Chine; Et parce que c'eſt le Dayri qui donne les titres & les dignitez, il luy manda qu'il eût à pourvoir ſon neveu de la dignité Royale, ce qu'il fit ſans reſiſtance Aprés quoy il prit le nom de Taycoſama qui ſignifie le tres-haut & Souverain Seigneur & laiſſa à ſon neveu celui de Cambacundono, qui eſtoit le ſien. Ainſi deſormais nous apellerons l'Empereur, Taycoſoma, & ſon neveu, Cambacundono. Or quoy qu'il luy eût cedé ſon nom & ſa dignité en apparence, cependant il ſe reſerva le pouvoir abſolu de diſpoſer de tout comme auparavant. Il aſſigna ſeulement quelques revenus à ſon neveu pour ſoûtenir avec honneur la dignité dont il l'avoit revétu, & lui laiſſa pour le reſte de ſes jours le Palais & la Citadelle qu'il avoit fait baſtir à Meaco. Pour luy il reſolut de baſtir une nouvelle Ville & un nouveau Palais plus magnifique que tout ce qui avoit eſté vû juſqu'alors dans le Japon. Il choiſit pour cela un lieu nommé Fuxinu à une lieuë & demie de Meaco, & avant que d'aller à Nangoya il en dreſſa le plan & poſa la premiere pierre: ce qui marque qu'il n'avoit pas deſſein de paſſer au Corey.

XXVI. *Dom Auguſtin eſt nommé pour entrer le premier dans le païs.*

Cependant il diſoit hautement qu'il s'alloit embarquer pour haſter la marche de l'armée & pour donner courage aux Rois & aux Seigneurs qui le ſuivoient tous avec beaucoup de chagrin: car ils ſe voyoient obligez de quitter leur païs, leurs femmes & leurs enfans, & de paſſer la Mer, qui eſtoit une choſe ſans exemple, pour une entrepriſe temeraire dont l'evenement eſtoit fort douteux & qui ne pouvoit réüſſir ſans vaincre des obſtacles infinis: Mais la crainte qu'ils avoient d'encourir la diſgrace du

nouveau Taycosoma les fit passer par dessus toutes les difficultez. L'armée donc se rendit à Nangoya, & l'Empereur y estant arrivé, donna ordre à Dom Augustin de faire le premier la descente dans le païs. Commission à la verité bien honorable, car c'estoit le créer son Lieutenant General, quoy qu'il n'en eût pas le titre: mais dangereuse & funeste aux Chrétiens qu'il commandoit; car il estoit moralement impossible, qu'ils ne perissent pour la pluspart dans cette expedition.

XXVII. *Description du Royaume de Corey.* Le Corey est une presqu'Isle qui touche la Chine d'un costé & qui n'en est separée que par une riviere qui a trois lieuës de large. Elle est environnée de l'autre de la mer du Japon. Son étenduë du Septentrion au Midy est de cent cinquante lieuës & sa largeur de l'Orient à l'Occident de soixante. Elle n'est éloignée du Japon que de vingt-cinq lieuës. Les habitans ont leur langue particuliere, & parce qu'ils confinent à la Chine & luy payent tribut, ils gardent ses Loix & ses Coûtumes. Ils ont une Isle nommée Coraysan de difficile accés à cause des montagnes qui l'environnent; le reste du païs est plat & fertile en rys, froment & autres choses necessaires à la vie. Leur grand trafic est de soye, de lin & de Coton. Il y a des mines d'or & d'argent dans quelques Provinces. Les habitans ont le teint assez blanc, l'esprit bon & le naturel fort docile. Leurs navires sont beaucoup plus grands & plus forts que ceux du Japon: mais ils n'ont pour armes que des arcs & des fléches, ce qui les rend moins guerriers que les Japonnois qui sont armez de piques, de lances, de hallebardes & de toutes sortes d'armes à feu.

Ils ont un Roy auquel ils rendent des respects plus qu'humains. Il reside ordinairement en la Ville capitale de son Royaume qui s'appelle *Sior*; Il n'y a pas de places fortes dans le païs sinon dans les frontieres qui regardent le Japon. Pour le trafic ils n'en ont aucun avec les étrangers, hors les habitans de Ceuxima qui est une Isle à trente lieuës du païs.

XXVIII. *Taycosama déclare la guerre au Roy de Corey.* Taycosama avant que de rien entreprendre envoya demander au Roy de Corey passage pour attaquer la Chine. Le Roy l'ayant refusé, il luy déclare la guerre, & commande à Dom Augustin de s'embarquer avec ses troupes, ordonnant au reste de son armée de demeurer à Ceuxima en attendant le succes de cette premiere attaque. Dom Augustin partit avec une flotte de huit cens voiles & vint moüiller prés du Fort de Fusancay, qui estoit un des meilleurs de tout le Corey. Il y avoit dedans plus de six

mille hommes en garnison outre ceux qui s'y estoient jettez au bruit de l'arrivée des ennemis. Ils avoient semé dans tous les chemins depuis le rivage jusqu'au fort des chaussetrapes pour enferrer la cavalerie. Les murailles estoient environnées de fossez qui avoient une pique d'eau ; il y avoit dessus jusqu'à deux mille pieces d'artillerie en forme de canon qui lançoient quantité de fléches à double fer & autres gros cartouches.

XXIX. *Dom Augustin entre dans le Corey & remporte de grandes victoires.*

Toutes ces défenses n'empêcherent pas Dom Augustin de se camper à la portée du canon. Il somme le Gouverneur de se rendre. Celuy-cy luy répond qu'il le feroit si le Roy son maistre le luy commandoit & qu'il alloit envoyer sçavoir ses volontez. Dom Augustin fit semblant de le trouver bon, & la nuit venuë il met son armée en bataille pour donner l'assaut à la pointe du jour. Le combat commença vers les quatre heures du matin & dura jusqu'à huit. Les Japonnois ayant jetté quantité de fascines dans les fossez & appliqué de certaines échelles faites exprés aux murailles, monterent à l'escalade : mais ils furent repoussez par les assiegez qui lançoient sur eux une infinité de traits. Ils retournent cependant à l'assaut & à la faveur d'une décharge continuelle de mousquets dont ceux de Corey n'avoient point l'usage, montent sur les murailles, arborent leurs étendarts sur les tours, tuent le Gouverneur & la pluspart de ses gens, & se rendent maistres de la place.

Cette premiere expedition ayant si heureusement réüssi, Dom Augustin fait marcher son armée contre une autre forteresse à trois lieuës de celle cy nommé Foquinangi, où il y avoit vingt mille combattans. Ils firent contenance de se vouloir bien défendre : mais les Japonnois enflez de leur victoire & connoissant la foiblesse de leurs ennemis, insultent la place malgré toute leur resistance. Dom Augustin fut le premier qui parut sur la muraille les armes à la main. Ses gens l'ayant suivi entrent dans la place, font main basse sur les ennemis & en tuent cinq mille.

Le bruit de ces deux victoires étonna tellement ceux de Corey, qu'ils abandonnerent cinq autre fo te eff s qui estoient dans le passage. Dom Augustin profitant de leur épouvante, fait marcher ses troupes vers Sior capitale du Royaume où estoit le Roy. Il rencontre à trois journées de la Ville une armée de vingt mille hommes qui l'attendoient. Il les attaque, les défait & en laisse trois mille sur la place.

Ces grands succés luy donnerent tant de courage, qu'il crut

pouvoir luy seul sans secours subjuguer le Royaume entier. Nous avons dit que Taycosama avoit nommé quatre Chefs pour commander les troupes du Ximo, deux Chrétiens & deux Payens; qu'il avoit ordonné aux Chrétiens, dont le premier estoit Dom Augustin, de descendre les premiers dans le Royaume de Corey, & aux deux Payens, d'attendre dans l'Isle de Ceuxima des nouvelles de Dom Augustin avant que de l'aller joindre. Toronosuque qui estoit un des Payens, n'en recevant point, vit bien que Dom Augustin vouloit avoir toute la gloire de cette guerre & en fit ses plaintes à l'Empereur qui venoit d'arriver de Meaco à Nangoya. Ce Prince qui estoit prompt & défiant en conceut une si grande colere, qu'il ordonna sur l'heure même aux deux Lieutenants Generaux Payens de passer dans le Corey.

XXX. *Taycosama se répand sur les loüanges de Dom Augustin.*

Ces ordres estant donnez, voicy un Courrier qui apporte la nouvelle de la prise des deux forteresses & des premiers avantages que Dom Augustin avoit remportez sur l'ennemy. Taycosama qui avoit esté prévenu contre luy, revenant à soy & surpris heureusement de ces victoires, en conceut une si grande joye, qu'il ne se comprenoit pas. Il se répand sur les loüanges de Dom Augustin & dit hautement qu'il n'y avoit point d'homme dans le Japon qui luy fût comparable; qu'il n'en avoit jamais connu de plus brave. & que feu Nobunanga en faisoit le même jugement que luy, *J'ay*, disoit il, *subjugué le Japon petit à petit & pied à pied avec une trés puissante armée, & mon Lieutenant General, avec une poignée de gens a eû la hardiesse d'entrer dans un Royaume étranger, & en peu de temps l'a presque réduit sous mon obéissance. Je luy donneray quantité de Royaumes, & il sera aprés moy le premier Seigneur du Japon.* Il ajoûta à toutes ces loüanges dans le transport de sa joye qu'il luy sembloit que son fils estoit ressuscité, & que si quelqu'un estoit assez hardy que de mal parler de Dom Augustin, il seroit sur l'heure même chassé de la Cour & puni d'une peine exemplaire.

XXXI. *Justo Ucundono rentre dans les bonnes graces de l'Empereur.*

Ces menaces fermerent la bouche à tous les envieux de sa gloire & chacun pour plaire à l'Empereur l'élevoit jusqu'au Ciel. Parmi ces discours de guerre un des amis de Justo Ucundono s'échapa d'en dire un mot & de louer sa valeur. *Vous avez raison*, dit Taycosama, *je le connois mieux qu'homme du monde; je le veux voir, qu'on me le fasse venir.* Aussi tôt on dépêche des Courtiers qui l'amenerent quelques jours aprés. Lorsqu'il parut dans le Palais, l'Empereur luy dit: *Justo, il y a long temps que je ne vous ay*

vû. Nous avons bien besoin de vous employer à present. Justo lui ayant fait une profonde reverence, lui dit que sa Majesté le trouveroit toûjours prest à lui rendre service. Deux jours aprés Tacoysama l'invita avec deux grands Seigneurs à son Cansaqui, c'est un festin où n'assistent que les intimes de l'Empereur, aprés lequel il le rétablit dans ses Charges & dans ses Emplois. Un autre homme que Justo eût goûté la douceur d'un changement si agréable & si inopiné. Mais comme il avoit goûté Dieu dans son exil, toutes les grandeurs de la terre ne faisoient plus d'impression sur son cœur : & parce qu'il connoissoit l'humeur du Prince, il prit resolution de s'en approcher comme du feu, ni trop prés, ni trop loin. C'est ce qu'il écrivit au Pere Valignan

XXXII. *Dom Augustin se rend maistre de la capitale du Royaume.*

Cependant Dom Augustin faisoit de grands progrés dans le Corey : Car aprés avoir passé sur le ventre à tous ceux qui s'opposoient à sa marche, il s'approcha de la Ville Royale & prit resolution de l'assieger. Sur ces entrefaites Toronosuque l'un des Chefs de l'armée du Ximo, qui avoit eû ordre de passer la mer, ayant débarqué ses gens vient joindre l'armée de Dom Augustin & vpulut se mettre à la teste ; mais celui qui commandoit l'avant-garde s'y opposa disant que son General lui avoit donné la pointe & qu'il ne la cederoit à personne : De maniere qu'il fut obligé de se mettre à l'arriere-gaade, ce qui lui causa beaucoup de chagrin.

Pendant qu'on s'approche de la Ville, les Coureurs découvrent un grand Corps d'armée composée de plus de soixante & dix mille chevaux qui venoient au devant des Japonnois. Dom Augustin en fut surpris, & voyant ses gens étonnez, il les rassura le mieux qu'il pût, en leur disant qu'il falloit ou vaincre ou mourir. Il leur releva tellement le courage, qu'ils s'offrirent sur l'heure même à livrer combat. Il range donc ses troupes en bataille & défend à ses Officiers de déployer leurs étandarts qu'il ne les eût donné le signal. Ceux de Corey de leur costé disposent leurs escadrons sur un ligne courbe en forme de croissant pour envelopper les Japonnois. Le traître Toronosuque voyant qu'on en venoit aux mains, au lieu de se joindre à l'armée, se tire à l'écart resolu de laisser perir Dom Augustin, ou de le sauver s'il couroit risque de perdre la bataille pour avoir tout l'honneur de la victoire. Mais il n'en fut pas dans la peine, car ce brave Amital ayant donné le signal & les drapeaux estant déployez,



l'avant garde doubla le pas & donna de telle furie sur l'ennemi, qu'elle enfonça par trois fois les escadrons qui se rallioient aprés avoir esté rompus. Le combat fut long & sanglant : mais enfin les Coreyens n'estant plus maistres de leur chevaux que les coups de mousquets blessoient & effrayoient, furent obligez de leur mettre la bride sur le coû & de s'enfuir. Il y en eut huit mille de tuez dans le combat, outre ceux qui se noyerent dans le passage de la riviere.

Le Roy de Corey voyant son armée en déroute abandonna la Ville aprés avoir mis le feu à l'arsenal & aux Magazins où estoient les munitions de guerre & de bouche, & s'enfuit à la Chine. Dom Augustin aprés cette même victoire fait marcher ses troupes vers la place qui ne fit aucune resistance Il entre dedans, il arbore ses étendarts sur les murailles & laisse rafraîchir ses gens fort fatiguez de tant de combats, mais beaucoup plus de la faim. Il dépêche aussi-tôt un Courrier en porter les nouvelles à Taycosama, lequel ravi de joye de voir un grand Royaume conquis en vingt-cinq jours par les seules troupes de Dom Augustin, en fit mille éloges, ordonna à trois grands Seigneurs de la Cour de l'en feliciter. Il lui écrivit même une lettre pleine de louanges de tant de belles actions, & il lui promit de recompenser ses services au de-là de toutes ses esperances. Pour marque de son estime & de sa satisfaction il lui envoya un cheval & un sabre de grand prix, present le plus honorable que peut faire un Empereur à un de ses Sujets. Depuis ces grands exploits on ne parloit dans tout le Japon que de Dom Augustin, & c'estoit à qui encheriroit sur ses louanges. Les Courtisans qui ne font pas toûjours justice à la vertu & qui ne cherchent qu'à détruire ceux que le merite éleve au dessus d'eux, croyant bien faire leur Cour ne parlerent à Taycosama que de ses grandes actions, ils cherchoient tous les beaux endroits qui pouvoient lui donner de la gloire, & vantoient à l'envi les uns sa sagesse, les autres son courage, les autres son bonheur.

XXXIII. *Perfidie de Taycosama.* L'Empereur faisoit semblant de prendre plaisir à ces discours: cependant comme les Tyrans qui ont usurpé une domination se défient toujours des personnes de valeur & les regardent ou comme des vengeurs de leurs crimes ou comme des pretendans à leur Couronne, Taycosama craignoit toujours que ce conquerant qui estoit Chrétien & qui s'estoit acquis tant de gloire dans cette guerre, ne tournast ses armes contre lui & ne vint à la teste des

Chrétiens

Chrétiens s'emparer du Japon : C'est pour cela qu'il prit la resolution de le perdre ou de s'en défaire. Voici l'expedient qu'il trouva & le raisonnement qu'il forma. *Ou il se rendra*, disoit-il, *maître de la Chine & du Corey, ou il sera défait par les ennemis. S'il est défait, je le laisseray perir : s'il est vainqueur, je transporteray tous les Rois Chrétiens du Japon dans le Corey & dans la Chine, & je luy en donneray le Gouvernement. Il n'aura plus rien à desirer aprés une si bonne fortune.* C'estoit-là le dessein de l'Empereur & il s'en estoit déclaré à ses favoris, ce qui avoit mis l'allarme dans tous les Royaume du Ximo.

Cependant il persistoit toûjours à dire qu'il alloit passer la mer & descendre dans le Corey. Il écrit donc à Dom Augustin qu'il luy fit bastir un Palais dans la ville Royale, & qu'en attendant il partageât avec ses Capitaines le Royaume qu'il avoit conquis. Suivant ces ordres Dom Augustin choisit le quartier le plus proche de la Chine & s'établit dans une grande Ville nommée Pean, qui n'en estoit qu'à deux petites journées. Toronosuque tira du côté des Tartares. L'un & l'autre bâtit quantité de forteresses pour leur seureté : mais comme il n'avoient pas assez de gens pour les garder & pour tenir la campagne, ils presserent l'Empereur de leur envoyer du secours.

Taycosama qui vouloit oster aux Mécontens du Japon tout moyen de se revolter contre lui, fit passer cent cinquante mille hommes dans le Corey, & ordonna à Dom Augustin de lui renvoyer les vaisseaux pour en transporter cinquante autres mille qu'il avoit auprès de sa personne, à la teste desquels il vouloit passer. Ce n'estoit pas son dessein, comme il le fit bien voir : mais il vouloit empêcher l'armée de Dom Augustin de repasser dans le Japon & le laisser perir de faim & de misere. Ce General obéit aveuglement à ses ordres & renvoya plus de mille bâtimens. Lorsqu'ils furent arrivez au Port de Nangoya, l'Empereur luy écrivit qu'estant sur le point de s'embarquer, tous les Seigneurs de sa Cour l'avoient prié instamment de differer son voyage jusqu'au Printemps, & de ne pas exposer sa personne & ses gens aux dangers de la mer si inconstante & si furieuse dans cette saison : qu'au reste il devoit s'asseurer que dés lorsque l'Hyver seroit passé, il le verroit à la teste de son armée.

Estant ainsi debarrassé de ce voyage, il se preparoit de retourner à Meaco, lorsqu'un Ambassadeur envoyé de la part du Gouverneur des Philippines arriva à Nangoya. Nous avons dit qu'au XXXIV. *Persecution excitée contre les Chrétiens*

par un Espagnol. commencement de cette campagne Taycosama lui avoit écrit & l'avoit sommé de le reconnoistre pour son Souverain. Le Pere Valignan en ayant eû avis écrivit promptement au Superieur du College de Maniles qui est la Capitale des Philippines, pour l'avertir de ce qui se passoit. Celuy-cy alla trouver le Gouverneur & le pria instamment de sauver tellement l'honneur de son Prince, qu'il n'attirast pas la ruine entiere de la Religion fort ébranlée dans le Japon. Le Gouverneur sans avoir égard à ses remontrances, dépêche un de ses gens à Taycosama, qui avoit ordre de luy dire, qu'il avoit receu une certaine lettre comme venant de sa part, & que ne pouvant se persuader qu'elle fût de luy, il luy envoyoit son agent pour s'en éclaircir. Parmi les sujets de doute qu'il luy proposoit, il en apporta un sans faire reflexion aux suites qu'il auroit: sçavoir, que les Peres Jesuites qui residoient à Nangazaqui ne luy en avoient rien écrit.

Cet Agent étoit un Espagnol nommé Loup de Liano, lequel prit avec lui le Pere Jean Cobo de l'Ordre de saint Dominique. Ayant mouillé en Isle de Saxuma, il y rencontra un Espagnol qui étoit fort irrité contre les Portugais, parce qu'ils avoient arresté ses effets pour quelque somme qu'il leur devoit. Il avoit porté ses plaintes à Taycosama, lequel avoit envoyé des commissaire sur les lieux pour informer & prendre connoissance de cette affaire. Aprés avoir écouté les parties, ils jugerent que les Portugais avoient droit de retenir les effets, jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné par leurs Juges naturels, ausquels ils s'étoient volontairement soûmis.

Le Castillan desesperé s'adresse au Pere Valignan & à ses Compagnons & le prie de solliciter les Portugais de lui rendre ses deniers. Les Peres n'ayant pas épousé son parti avec toute l'ardeur qu'il desiroit, soit parce qu'il estoit condamné par les Commissaires, soit parce qu'ils ne voyoient pas qu'il fût fondé en justice, il prit resolution de les perdre & tous les Portugais avec eux. Il s'embarque donc pour s'aller jetter aux pieds de l'Empereur, & ayant trouvé dans l'Isle de Saxuma l'Agent du Gouverneur des Philippines avec le Religieux dont nous avons parlé, il se déchaîna contre les Portugais & les Jesuites, & leur dit qu'il alloit informer l'Empereur de tout ce qui se passoit à Nangazaqui au sujet du commerce.

Estant arrivez de compagnie au Port de Nangoya, ils eurent audience de Taycosama. L'Ambassadeur presenta la lettre de

ſon Maître & lui fit ſes preſens. L'Empereur qui n'eſtoit plus en eſtat de lui faire la guerre, toutes ſes troupes eſtant paſſées dans le Corey, reçut les preſens & ſe fit lire la lettre. Après quoy le Caſtillan luy fit entendre que les Portugais eſtoient maiſtres de Nangazaqui; qu'il n'y avoit qu'eux qui profitaſſent du commerce & qu'ils exerçoient tous les autres Marchands d'y aborder; qu'ils empêchoient de grandes violences & qu'ils vexoient extraordinairement les Sujets de Sa Majeſté; que c'eſtoit eux qui protegeoient les Peres Europeans & qui les arreſtoient dans le Pays contre les défenſes qu'elle en avoit faites. L'Empereur entendant ces diſcours, entra dans une telle colere, que peu s'en failut qu'il n'envoyaſt ſur l'heure même ſaiſir les Peres avec les Portugais & qu'il ne les mît tous à mort.

Il dépêche un nouveau Gouverneur à Nangazaqui avec ordre de ruiner à ſon arrivée l'Egliſe & la maiſon des Peres, & d'en faire porter le bois à Nangoya. Il lui commande auſſi d'informer contre les Portugais ſur les plaintes que faiſoient les Eſpagnols. Après quoy il renvoya l'Ambaſſadeur des Philippines avec des lettres pour ſon maiſtre, plus fieres & plus arrogantes que les premieres. Le Gouverneur de Nangazaqui fit à ſon arrivée ce qui luy avoit été ordonné, il fait abattre l'Egliſe & la maiſon des Peres & charge le bois ſur des vaiſſeaux pour le tranſporter à Nangoya. On ne peut exprimer la douleur qu'en eurent les Chrétiens, qui faiſoient encore en cette Ville l'exercice de leur Religion. Pour les Peres ils furent obligez de ſe retiter à l'Hôpital de la Miſericorde, n'ayant plus de maiſon où ils puſſent loger.

Après ce triſte accident le Gouverneur informe contre les Portugais ſur l'injuſtice pretendue qu'ils faiſoient aux Eſpagnols & ſur les autres plaintes que le Caſtillan avoit formées: mais après avoir tout examiné, il trouva que les plaintes eſtoient mal fondées & que le Caſtillan avoit ſurpris ſon Maiſtre: C'eſt pourquoy il declara publiquement qu'il en informeroit l'Empereur & qu'il ne laiſſeroit pas impuni l'auteur de ces calomnies Mais Dieu voulut lui même en tirer vengeance: Car ce miſerable calomniateur ayant monté un petit bâtiment pour aller à Saxuma où étoit ſon navire, fut ſurpris d'un Typhon qui coula ſon vaiſſeau à fond quoy qu'il fût prêt du rivage; le traître fut englouti dans les eaux, où il perit miſerablement. Loup de Liano & le bon Pere Cobo qui avoient prêté l'oreille à ce méchant homme & qui l'a-

voient presenté à Taycosama, n'eurent pas une meilleure fortune car ils furent assaillis d'une tempête retournant du Japon à Maniles qui les fit perir dans la mer. Ainsi tout le fruit de cette Ambassade fut la destruction de l'Eglise & de la maison des Peres Jesuites & de la desolation de la Chrénneté.

XXXV. *Le Pere Valignan s'en retourne aux Indes & baptise avant que de partir le Roy de Juga.*

Cette même année 1592 le Pere Valignan s'embarqua dans le vaisseau du Capitaine Roch de Melo ponr s'en retourner aux Indes & pour y porter au Vice Roy les presens de Taycosama. Les Chrétiens ayant appris son départ, accoururent à Nangazaqui pour le visiter & lui souhaiter un bon voyage : entre autres Caminondono gendre de Nobunanga qui avoit receu le Baptême un peu avant la persecution. Il eut un grand plaisir de voir l'Eglise de Nangazaqui détruite & dit au Pere qu'il estoit present lorsque l'Ambassadeur des Philippines eut audience de Taycosama, & qu'il fut surpris de voir des Chrétiens accuser leurs confreres devant un Prince Payen. En effet c'estoit une chose fort scandaleuse & qui eût pû ébranler ce Seigneur, s'il n'eût été bien affermi dans la Foy.

Le Pere fut aussi visité par le Roy de Juga, qui avoit en sa compagnie Dom Mancio. Sa conversation l'avoit tellement charmé, qu'il prit resolution de se rendre Chrétien : mais il voulut auparavant s'éclaircir de quelques difficultez qui luy faisoient de la peine. Le Pere Valignan les ayant levées, il voulut estre baptisé de sa main avant que de partir. Conversion admirable dans ces temps mal-heureux où le feu de la persecution commençoit à s'allumer, ce qui marque la force de la grace & la puissance de Jesus-Christ.

Le Pere après une si belle conquête ayant pris congé de tous ses Religieux qui s'estoient trouvez à Nangazaqui, s'embarqua pour les Indes, laissant pour Provincial du Japon en sa place le Pere Pierre Gomez & cent trente Religieux de la Compagnie qui avoient chargée de cent cinquante Eglise, où ils avoient baptisé vingt mille personnes les deux dernieres années. Il laissa aussi le Seminaire fourni de cent soixante & dix jeunes enfans de condition, & emmena avec luy le Pere Froez qui revint peu après au Japon ; mais il est temps que nous retournions à Corey pour voir ce qui s'y passe.

XXXVI. *Suite de la guerre de Corey funeste aux Japonnois.*

Tout avoit réussi jusqu'alors au-delà de tout ce qu'on pouvoit esperer, & le Royaume de Corey estant reduit sous la puissance de Taycosama, on ne songeoit plus qu'à la conqueste de la Chi-

ne : mais comme il n'y a rien de constant dans le monde, Dieu qui vouloit rabattre l'orgueil deTaycosama permit que ces grands projets s'en allassent en fumée.& que le Corey fût le tombeau des Japonnois. Voici comme tout à coup les choses changerent de face.

Nous avons laissé Dom Augustin dans la ville de Pean, où il avoit établi son quartier d'hyver. Cette Ville qui estoit la capitale de la Province, estoit enceinte de fort bonnes murailles : mais si basses, qu'elles n'avoient pas dix pieds de hauteur. A peine les Japonnois s'y furent-ils établis, qu'ils s'y virent assiegez par une armée de Coreyens & de Chinois qui estoient venus à leurs secours, resolus d'insulter la place. En effet ils l'escaladerent en plusieurs endroits : mais ils furent repoussez avec grand carnage, & Dom Augustin fit prisonnier le General de leur armée, qu'il envoya à Taycosama. Cet échet effraya tellement les Chinois, qu'un des Chefs nommé Xuquequi homme de marque & d'esprit fit faire quelques propositions de Paix à Dom Augustin, lui promettant que l'Empereur son Maistre envoiroit une Ambassade à Taycosama, mais qu'il demandoit deux mois de suspension d'armes pour traiter de la paix & pour la conclure.

Quoique D. Augustin vît bien que ces accommodemens étoient recherchez pour gagner temps & pour se mettre en défense : il témoigna cependant qu'il ne s'en éloigneroit pas, pourvû que les conditions en fussent raisonnables. Et il en agit de la sorte pour la necessité où il estoit reduit:car il n'avoit aucune munition ni de guerre ni de bouche,les Coreyens ayant ravagé tout le pays pour oster aux ennemis les moyens de subsister, & s'étant retirez dans les forêts & sur les montagnes, où ils avoient emporté ce qu'ils avoient de meilleur:Ainsi les Japonnois qui manquoient de vivres mouroient pour la plûpart de faim & de misere. Dom Augustin avoit beau mander à l'Empereur l'estat où estoit reduit l'armée, on ne le payoit que de paroles sans aucun effet. Si on leur envoyoit quelques rafraichîssemens, les Coreyens qui sçavoient les chemins & qui estoient par tout en embuscade, ne manquoient pas de les enlever. Ils ne coupoient pas seulement les vivres par terre, mais encore par mer : car comme leurs vaisseaux sont plus grands & plus forts que ceux des Japonnois & qu'ils entendent mieux la marine, il prirent un jour jusqu'à trois cens de leurs petits bâtimens, ce qui jetta l'armée dans une si

grande disette, que la plûpart des soldats desertoient pour s'en retourner au Japon : mais comme les Coreyens battoient incessamment l'estrade, pas un n'échappoit de leurs mains, & ceux qui gagnoient la mer ne trouvant point de navire pour les repasser, estoient assommez par ceux du pays. De sorte qu'on fait estat de cinquante mille Japonnois qui moururent dans le Corey depuis le commencement de la guerre jusqu'au traité de Paix

Tous les Officiers de l'armée deploroient leur misere, principalement le General qui n'auguroit rien de bon de cette guerre. C'est ce qui l'obligea d'écouter les propositions de paix qu'on luy fit. Cependant il se tenoit toujours sur ses gardes, sçachant que les ennemis ne cherchoient qu'à le surprendre. En effet ceux de la Chine & du Corey estant bien informez de l'estat auquel ses gens étoient reduits, vinrent avec des forces innombrables assieger Pean. Dom Augustin qui estoit dedans, voyant que la place n'estoit pas en défense, va au devant d'eux & les combat. Il en tua un grand nombre, mais parce qu'il leur venoit toujours de nouveaux renforts, il fut obligé de se retirer dans la Ville. Elle fut attaquée par les ennemis, & quelque resistance que fissent les assiegez, ils ne pûrent empêcher qu'elle ne fût prise.

Dom Augustin voyant tout perdu ne perdit pas courage. Il se retire avec ses gens dans un retranchement qu'il avoit fait dans la Ville à tout évenement. Les ennemis les poursuivent, les attaquent & les veulent forcer : Mais les Japonnois quoy qu'en petit nombre & presque tous blessez, animez par la presence de leur Chef & par la necessité de vaincre ou de mourir, firent une si vigoureuse resistance, qu'ils ne pûrent jamais estre forcez. La nuit survenant les ennemis sonnerent la retraite. Alors Dom Augustin comme un Lion furieux sort de son retranchement, & donnant en queue à l'ennemi, le mena battant jusques hors de la Ville & l'obligea de l'abandonner.

Aprés un si furieux combat, ses Officiers luy representerent que les soldats pour la plûpart estant blessez, & les autres fatiguez d'un combat qui avoit duré trois journées, ils n'estoient plus en estat de soûtenir un nouvel assaut : que les munitions de guerre leur manquoient, & qu'ils n'avoient plus de quoy vivre : Partant qu'il falloit se retirer dans les forts qu'il avoit fait bâtir, & où il avoit laissé ses meilleures troupes. Dom Augustin eut

bien de la peine à prendre ce parti : mais se voyant forcé par la necessité, il met du feu autour de murailles pour cacher sa retraite à l'ennemi, & après avoir marché toute la nuit, il arrive à la pointe du jour au premier Fort qu'il avoit fait bâtir.

Il y avoit laissé le Roy de Bungo pour le garder : mais ce jeune Prince que ses propres malheurs n'avoient pas rendu ni plus sage & plus habile, voyant son General assiegé dans Pean & le croyant perdu, abandonna la premiere & la seconde forteresse & se retira dans la troisiéme, ce qui pensa achever de perdre l'armée de Dom Augustin & le jetta dans un terrible embarras ; car ils n'avoient pris des vivres que pour un jour, & il fallut marcher trois journées jour & nuit & dans la rigueur de l'hyver, tout le pays estant couvert de neige. Il est sûr que si les ennemis les eussent poursuivis, il n'en eût pas échappé un seul.

Estant enfin arrivé à la troisiéme forteresse, il y trouva le Roy de Bungo avec de bonnes troupes. Ce grand Capitaine & ce parfait serviteur de Dieu ne voulut pas lui reprocher sa lâcheté & son imprudence ; mais dissimulant son ressentiment, il s'appliqua à faire panser les blessez, à traiter les malades, & à refaire ses gens qui n'en pouvoient plus des fatigues qu'ils avoient souffertes. Lorsqu'ils eurent recouvré leur santé & repris leurs forces, il retourna avec ses nouvelles troupes à sa ville de Pean pour y passer l'hyver.

XXXVII. *Paix concluë entre les Coreyens & les Japonnois.*

Taycosama ayant appris les assauts que son armée avoit soûtenus dans Pean & sa retraite dans les Forts, loua grandement la prudence & la valeur du General : mais il dépouilla Dom Constantin Roy de Bungo de son Royaume, le jugeant indigne & incapable de gouverner ses Etats. Il lui eût même ôté la vie, si ses amis n'eussent obtenu sa grace. Il la leut accorda, à condition qu'il se retireroit auprès du Roi d'Amanguchi, & qu'il n'auroit que cinq valets à sa suite. Après quoy il écrit à tous les Chefs de son armée qu'ils eussent patience jusqu'au printemps, & qu'il leur meneroit du secours luy même en personne ; qu'il jugeoit cependant que l'armée devoit quitter Pean & se retirer dans les forteresses qui étoient le long de la mer. Il se doutoit bien, comme grand Capitaine, que les Chinois & les Coreyens reviendroient à la charge, ce qui arriva en effet. Car avant vû que les Japonnois estoient rentrez dans la Ville, & enflez de la victoire qu'ils avoient remportée sur eux, vinrent avec une armée plus nombreuse que la precedente pour les y assieger. Mais Dom Au-

gustin ne les attendit pas: Il alla au devant d'eux, resolu de les combattre, bien qu'il leur fût de beaucoup inferieur en forces. Les ennemis les ayant decouverts, se ruerent sur eux avec rage & fureur comme gens qui combattoient pour leur patrie, pour leurs femmes & leurs enfans. Les Japonnois de leur côté animez par leur propre courage & par la necessité de vaincre, se voyant dans un pays étranger & de toutes parts environnez de la mer, se battoient en desesperez. Les deux partis furent toute la journée aux mains & si acharnez au combat, qu'il n'y eut que la nuit qui les pût separer.

La perte fut grande de part & d'autre, sans qu'on pût dire qui avoit l'avantage. Cependant les Chinois & les Coreyeus voyant qu'ils avoient affaire à des gens de teste & de main, & que s'ils perdoient encore une bataille, c'étoit fait du Corey & de la Chine, firent parler d'accommodement. Dom Augustin qui ne se voyoit pas en état de soûtenir un siege, reçeut fort volontiers la proposition qu'on en fit, & après plusieurs conferences, il fut arresté que les Coreyens envoyroient deux Ambassadeurs à Taycosoma & que les Japonnois quitteroient Pean pour se retirer dans les douze forteresses qu'ils avoient sur le bord de la mer.

XXXVIII. *Article de Paix.* Xuquequi Seigneur Chinois se joignit aux deux Ambassadeurs du Corey & pria Dom Augustin de passer aux Japon avec eux, ce qu'il fit pour informer l'Empereur de l'estat où estoit l'armée. Taycosama fut ravi de cette Ambassade; car il voyoit bien qu'il avoit fait une équipée & qu'il ne sortiroit pas de cette guerre à son honneur, ce qui le mortifieroit infiniment. Il consideroit encore qu'il estoit obligé de dégarnir son Etat de ses meilleures troupes, & que s'il arrivoit quelque trouble dans le Japon comme il avoit sujet de craindre etant haï comme il estoit, il se trouveroit sans force & sans défense: C'est pourquoy il fit mille caresses à Dom Augustin; il lui donna une grosse somme de deniers & augmenta considerablement ses revenus & ses appointemens. Pour les Ambassadeurs il les receut avec toute la magnificence possible, les fit traiter splendidement & leur donna le divertissement des jeux, des Tournois, des Spectacles & des Comedies. Enfin la Paix fut conclue à ces conditions.

La premiere, que de huit Provinces qui composent le Royaume de Corey, cinq seroient livrées à l'Empereur du Japon La seconde que le Roy de la Chine lui envoyeroit une de ses filles qui

luy

lui tiendroit lieu d'épouse pour affermir la paix & l'union entre les deux Empires. La troisiéme, que le commerce seroit rétabli entre les Japonnois & les Chinois. La quatriéme, que les Chinois & les Coreyens payeroient toutes les années un certain tribut au Souverain du Japon pour marque de leur sujetion & de leur dépendance. La cinquiéme, qu'en attendant la réponse il y auroit suspension d'armes de part & d'autre.

Les Ambassadeurs ayant obtenu leur audience de congé repasserent la mer. Taycosama envoya avec eux au Roy de la Chine un des Capitaines de Dom Augustin nommé Naytondono ancien & fidelle Chrétien; & pour obliger les ennemis à signer les articles de paix, il fit bastir en même temps douze autres forteresses sous le bord de la mer, & y envoya cinquante mille hommes pour y estre en garnison, ordonnant aux vieilles troupes de repasser au Japon pour la seureté de son Etat & de sa personne. Ainsi Dom Augustin retourna au Corey pour commander l'armée.

XXXIX. *L'Eglise de Nangasaqui est retablie.*

Pendant qu'un General Chrétien faisoit la guerre aux Payens, un infidelle Japonnois en excita une autre contre les Chrétiens de Nangasaqui. Nous avons dit que dans le Japon, toute le monde depuis l'âge de douze ans porte l'épée & le poignard, même les Laboureurs & les Artizans, & qu'ils mettent toute leur gloire dans la beauté de leurs armes. Un idolâtre que les lettres du Japon ne nomment pas & le plus grand ennemi qu'eussent les Peres, estant à la Cour auprés de l'Empereur, l'avertit qu'il falloit se défier des Chrétiens du Ximo; qu'ils avoient quantité d'armes & qu'il y avoit danger que pendant que les forces de l'Empire estoient au-delà de la mer, ils ne formassent quelque parti dans l'Etat; qu'ils estoient fort irritez de ce qu'on avoit ruiné leurs Eglises, & qu'il n'attendoient que l'occasion de remuer. Taycosama qui ne craignoit rien tant que les troubles & les seditions dans ces fâcheuses conjonctures, ordonne sans aucune forme de procés que tous les Chrétiens non seulement de Nangasaqui, mais encore de tous les Royaumes du Ximo fussent desarmez, & commande de crucifier ceux qui ne voudroient pas rendre les armes. La chose fut executée comme il l'avoit ordonné, & les Chrétiens eurent la douleur de se voir dépoüillez de ce qu'ils cherissoient le plus, sans oser seulement se plaindre pour ne pas s'attirer de plus grands malheurs.

Mais Dieu qui avoit permis qu'un Infidelle les affligeaſt, voulut qu'un autre Infidelle les conſolaſt, remettant les choſes ſur le même pied qu'elles étoient auparavant. Voicy comme la choſe arriva. Nous avons vû comme Taycoſama avoit envoyé un Gouverneur à Nangaſaqui avec ordre d'informer contre les Portugais, qu'un Eſpagnol avoit accuſez de vexations & de violences. Ce Gouverneur s'appelloit Terazaba, homme de bonne foy & qui avoit l'ame aſſez droite. Lorſqu'il eut pris connoiſſance de l'affaire & qu'il eut entendu les parties, il declara les Portugais innocens des malverſations dont le Caſtillan & l'Ambaſſadeur des Philippines les avoient accuſez, & déchargea auſſi les Peres Jeſuites de toutes les calomnies dont ils les avoient noircis. Il fit ſon rapport à la Cour au même temps qu'un grand navire Portugais étoit arrivé à Nangaſaqui. Comme les Seigneurs s'entretenoient devant Taycoſama des grandes utilitez que ce commerce apportoit à l'Etat, Terazaba dit tout haut qu'il ne falloit plus s'attendre que les Portugais retournaſſent au Japon, ſi on ne leur laiſſoit les Peres Europeans qui eſtoient leurs Preſtres, leurs Docteurs & les Derecteurs de leur conſcience, qui les reconcilioient lorſqu'ils eſtoient mal enſemble, qui les empêcheroient de faire aucun tort aux Marchands & qui les obligeoient de reſtituer ce qu'ils avoient pris injuſtement.

Ce diſcours tomba à terre ſans que perſonne l'oſaſt relever, voyant que l'Empereur gardoit le ſilence. Mais quelques jours aprés Terazaba lui ayant demandé audience, lui fit rapport de la commiſſion qu'il lui avoit donnée d'informer contre les Portugais, d'examiner la conduite des Peres d'Europe & de regler tout ce qui regardoit le commerce. Il lui fit entendre que les Portugais eſtoient innocens de tout ce dont on les accuſoit; que les Peres ſe comportoient avec beaucoup de ſageſſe, de modeſtie & d'obéiſſance, ne faiſant choſe aucune contre les ordres de ſa Majeſte: Mais qu'il eſtoit bien étrange que de perſonnes de conſideration, tels qu'eſtoient ces dix Religieux qui demeuroient en oſtage à Nangaſaqui par ordre de ſa Majeſté en attendant la réponſe du Vice-Roy des Indes, n'euſſent point de maiſons pour ſe retirer, & qu'ils fuſſent obligez de loger dans un Hôpital; qu'ils ne ſe plaignoient cependant de rien & qu'ils ſouffroient ce mauvais traitement avec beaucoup de patience: mais que les Portugais en eſtoient outrez & qu'ils proteſtoient qu'ils ne retourneroient plus au Japon ſi on ne rétabliſſoit leur Egliſe

pour y faire leurs devotions, & si on ne donnoit une maison aux Peres.

Taycosama l'ayant entendu fort paisiblement, lui dit qu'il trouvoit leur demande assez raisonnable; qu'il consentoit que les Peres rebastissent leur maison & les Portugais leur Eglise, pourvû que ce fût à leurs frais & dépens. Cette nouvelle estant arrivée à Nangasaqui, on ne peut dire la joye qu'en eurent les Chrétiens. L'Eglise fut incontinent bastie, chacun contribuant volontiers à la dépense. Terazaba jugeant que pour affermir le commerce, il seroit bon que le Capitaine Portugais saluast l'Empereur, il demanda à Taycosama s'il trouveroit bon que le Maître du vaisseau Portugais vint remercier sa Majesté de la grace qu'il avoit faite aux Peres & à ceux de sa nation, de leur rendre leur Maison & leur Eglise, & s'il auroit pour agreable qu'un des Peres l'accompagnast pour lui marquer aussi ses reconnoissances. Il lui répondit qu'il le trouvoit bon. Ils furent donc à la Cour où Taycosama leur fit presenter du *Cha* à boire qui est une des plus grandes marques d'amitié qu'on puisse témoigner à une personne.

XL. *Troubles de Bungo.*

Pendant que les Chrétiens de Nangasaqui estoient dans la joye, ceux de Bungo estoient dans une désolation extréme, ayant appris que leur Roy Constantin estoit dépouillé de son Royaume & que des Gouverneurs Payens en venoient prendre possession au nom de Taycosama: Car c'est une coûtume dans le Japon, que lorsqu'un Roy est dégradé, ses parens, ses Officiers, ses domestiques, ses soldats, & generalement tous ses Sujets qui avoients de charges, des pensions & des appointemens courent la même fortune que lui & sont dechûs de tous les droits dont ils jouissoient auparavant. De sorte que tout le Royaume estoit rempli de trouble & de confusion. La Noblesse & les principaux Seigneurs de Bungo estant à la guerre de Corey, leurs femmes & leurs enfans jettoient des cris lamentables & se retiroient dans un autre Royaume avec tout ce qu'ils avoient de meilleur. C'est ainsi que ce malheureux Prince qui avoit renoncé à la Foy & persecuté les Chrétiens pour conserver sa Couronne la perdit & fut reduit à la condition d'un simple soldat, qui n'avoit plus, comme on dit, que l'épée & la cape: & parce qu'il n'avoit voulu pas s'assujettir au vray Dieu, il fut contraint par Taycosama de vivre sous la domination du Roy d'Amanguchi le plus grand ennemi qu'eût le feu Roy son pere. Le bon vieillard lui avoit souvent

prédit ce malheur, & lui disoit que s'il preferoit l'amitié des hommes à celle de Dieu, il perdroit celle de Dieu & ne gagneroit pas celle des hommes. Tous les Chrétiens reconnurent que c'estoit un chastiment de la justice divine qui punissoit ses infidelitez & ses apostasies. On remarqua même qu'il perdit son Royaume le même jour qu'il avoit quelques années auparavant fait mourir le saint homme Joram dont nous avons parlé ; ce qui montre qu'on ne gagne jamais rien à déplaire à Dieu ; & que bien que les croix soient le partage de gens de biens, il laisse neanmoins tomber tost ou tard les méchans dans la misere & dans la confusion : afin qu'ils reconnoissent, comme parle l'Ecriture, la difference qu'il y a entre le joug tres-doux de son service & celui des Maîtres qu'on lui prefere.

XLI. *Mort de Dom Ruys.*

En cette année 1593. mourut Dom Joachim Ruys pere de Dom Augustin. L'Empereur qui connoissoit sa prudence & sa probité, l'avoit établi, quoyque Chrétien, Gouverneur du Port de Muro & de l'Isle d'Injumoxima. Depuis il le fit Gouverneur de Saçay. Enfin pour comble des faveurs il le crea Sur-Intendant de ses Finances & donna la Lieutenance de Saçay à Dom Benoist son fils. Le bon vieillard se voyant dans un employ si considerable, voulut s'appliquer aux affaires : mais ses forces ne répondant pas à ses desirs, il tomba malade à Nangoya, où il se confessa generalement de toute sa vie au Pere Organtin & receut ses derniers Sacremens. Son mal empirant, il demanda permission de retourner à son Gouvernement de Sàcay, & craignant qu'on ne l'enterrast avec les honneurs & les ceremonies qu'on rend aux Gouverneurs idolâtres, il se fit transporter à Meaco ; où estant arrivé il fit dresser un Oratoire dans sa chambre, & sentant son heure approcher, il demanda un Crucifix qu'il prit en main & qu'il baisa fort tendrement. Enfin prononçant les saints Noms de Jesus & de Marie il rendit doucement son esprit à Dieu.

La vie & la mort de ce sage Chrétien & de ce sage Courtisan si opposée à celle du Roy de Bungo, justifie encore la Providence de Dieu : Car l'Empereur a dégradé celui-cy qui avoit renoncé sa Foy pour lui plaire, & il a élevé Dom Ruys, qui avoit mieux aimé lui déplaire que de renoncer sa Foy. Sans doute Taycosama avoit les mêmes sentimens qu'eut autrefois Theodoric Roy des Gots, lequel fit trancher la teste à un de ses Courtisans qui s'estoit fait Arien pour lui plaire, en disant que celui qui n'estoit pas fidelle à son Dieu, ne le seroit jamais à son Prin-

Dom Ruys fut enterré de nuit & à petit bruit, comme il l'avoit ordonné. Il donna par son testament deux mille ducats pour bâtir l'Eglise de Meaco, & fonda un Hôpital dans la ville de Sacay pour cinquante malades qui seroient Chrétiens ou qui auroient la volonté de l'estre.

XLII. *Nouvelle Ambassade au Gouverneur des Philippines avec quatre Religieux de l'Ordre de S. François.*

Cette même année 93. le Gouverneur des Philippines qui n'avoit pas receu la réponse de Taycosama, parce que l'Ambassadeur, comme nous avons dit, avoit fait naufrage, mais qui sçavoit par d'autres voyes ce qu'elle contenoit, dissimulant prudemment qu'il en eût la connoissance, en envoya un second pour sçavoir ce que l'Empereur avoit répondu au premier. Il avoit nom Pierre Gonzalez; il mena avec lui quatre Religieux Recollets de l'observance Reguliere de S. François. Le premier s'appelloit le P. Pierre Baptiste, qui estoit une personne fort recommandable dans son Ordre pour sa vertu & sa suffisance. Le second le P. Barthelemy Ruys. Le troisiéme, le Pere François de S. Michel. Le quatrieme qui n'estoit pas Prestre, estoit le Frere Gonzalez Garira qui sçavoit le Japonnois & qui servoit de truchement aux autres.

Dés lorsque le Pere Gomez Provincial de la Compagnie de Jesus au Japon qui residoit à Nangazaqui eut appris l'arrivée de ces bons Peres à Firando, il les envoya saluer par un de ses Religieux & leur fit porter des rafraîchissemens. Il leur offrit aussi sa maison de Nangazaqui & generalement tout ce qui dépendoit de lui & de ceux de son Ordre, le priant sur tout de vivre avec eux dans une parfaite union & correspondance pour la gloire de Dieu & le service de son Eglise. Il avertit à même temps tous ceux de son Ordre qui estoient dans le Japon, de recevoir, loger & traiter avec toute la charité possible ces bons Peres en quelque lieux qu'il les pûssent rencontrer.

Ils n'arresterent point à Firando, mais prirent le chemin de Nangoya où estoit l'Empereur. L'Ambassadeur fit ses presens qui consistoient en un cheval de la nouvelle Espagne superbement enharnaché, en un riche vêtement à la Castillane, en un grand miroir, en une écritoire tres-bien dorée, & en cinq cens marcs d'argent en reales d'Espagnes. Taycosama recut volontiers tous ces presens; car il n'estoit pas d'humeur à rien refuser. Ensuite le Pere Pierre Baptiste lui fit entendre par son truchement qu'ils estoient envoyez par le Gouverneur des Philippines, pour sçavoir si de certaines lettres qui lui avoent esté rendues de sa

part estoient veritablement de lui, parce que l'Ambassadeur qui devoit l'en éclaircir s'estoit perdu sur mer. Taycosama répondit aussi tost avec son faste & son arrogance accoûtumée: *Ouy c'est moy qui ay dicté ces dépêches & j'entens que le Gouverneur des Philippines vienne au plustôt lui même me reconnoistre pour son Souverain & me remercier de ce que je n'ay pas tourné de son costé mes forces; que j'ay fait passer dans le Corey. S'il ne peut pas y venir, je veux qu'il m'envoye son fils en sa place* Le Pere lui repartit d'un air doux & modeste, que le Gouverneur des Philippines estant Sujet du Roy d'Espagne, il ne pouvoit pas reconnoistre d'autre Souverain que lui, sans son exprés commandement, & qu'il n'avoit point d'autre commission que de dire à sa Majesté, que les Europeans avoient coûtume de trafiquer avec lui comme des enfans avec leur pere (c'est une expression du païs:) Cependant que s'il le trouvoit bon, il demeureroit au Japon lui & ses Compagnon en ostage jusqu'à ce que le Gouverneur qui les avoit envoyez lui eût fait une plus ample réponse. *Je ne veux pas*, replique Taycosoma, *que vous demeuriez au Japon, si vous ne jurez que les Europeans me seront fidelles.* Le Pere lui répond: *Nous le jurons dés à present à vostre Majesté & nous garderons inviolablement nostre promesse.*

XLIII. *Taycosama défend aux quattre Religieux de prescher dans le Japon.* Quelques jours aprés il fut avec ses Religieux demander permission à Taycosama de voir ses deux magnifiques Palais de Meaco & d'Ozaca, pour en faire recit à ceux de sa nation. L'Empereur qui estoit infiniment sensible à la gloire, leur dit: *Je vous le permets, mais à condition que vous ne prescherez point la Loy des Chrétiens dans mes Etats.* Les Religieux se garderent bien de le lui promettre, n'estant pas resolus de lui obeïr: mais se contenterent de lui faire une profonde reverence. L'Empereur donna ordre à un Seigneur de marque nommé Faxogana de les conduire à Meaco & de les pourvoir de tout ce qui leur seroit necessaire avant que de partir. Ces bons Peres furent prier le Pere Gomez Provincial des Jesuites qui estoit à Nangasaqui, de leur fournir quelques livres pour apprendre la langue du Japon. Le Pere lui envoya aussi-tost une Grammaire, un Dictionnaire, quelques Dialogues aisez, la maniere de se confesser & quelques autres livres Portugais & Japonnois que les Peres Jesuites avoient composez & fait imprimer au Japon.

XLIV. *Il commence à se dé-* Pendant qu'on attendoit la réponse de la Chine sur le traité de Paix, Taycosama receut les nouvelles de la mort de sa mere,

ce qui l'obligea de retourner à Meaco pour donner ordre à ses funerailles. Il se mit sur mer pour accourcir son voyage vers le Printemps de l'an 94. Mais une tempeste s'estant élevée, il courut grand risque de sa vie; car son vaisseau poussé par la violence des vents & des flots, alla donner contre un rocher où il fut mis en pieces. La plufpart de ceux qui estoient dedans perirent dans la mer, l'Empereur fut assez heureux pour gagner le rivage, s'estant sauvé tout nud & à la nage.

fier de son neveu.

Estant arrivé à Sacay, il fut surpris de n'y pas trouver son neveu Cambacundono. Ce jeune homme qui avoit goûté la douceur d'une vie indépendante, craignant que son oncle ne reprît le Gouvernement du Japon dont il l'avoit pourvû, au lieu de l'aller recevoir à Sacay, fit semblant d'estre indisposé à Meaco, & se contenta de luy envoyer quelques gens de sa Noblesse luy faire ses complimens. Taycosama le trouva fort mauvais & sentit bien que son neveu formoit quelque dessein contre luy. Il dissimula neanmoins son ressentiment: mais estant arrivé à Osaca, il reprit le Gouvernement du Japon & disposa de tout à son ordinaire. Cambacundono son neveu vit bien où cela alloit, & la défiance de part & d'autre parut visiblement, en ce que Taycosama ne fut point à Meaco pour assister aux funerailles de sa mere, ni Cambacundono à Ozaca pour y saluer son oncle, chacun se tenant sur ses gardes. L'Empereur cependant faisoit bâtir sa ville de Fuximi comme si ce n'eût esté de rien, & Cambacundono se divertissoit à la chasse.

XLV.

Taycosama permet au Pere Organtin de demeurer à Meaco.

Sur ces entrefaites Simon Condera estant venu à Meaco pour quelque sujet que nous ne sçavons pas, le Pere Organtin qui y demeuroit & qui y travailloit secretement, luy fit present de quelques boëtes de conserve que les Marchands Portugais lui avoient données à Nangazaqui. Condera les reçeut & les presenta le jour même à Cambacundono, qui demeuroit comme nous avons dit à Meaco pendant que Taycosama estoit à Ozaca. Il luy dit que c'estoit le Pere Organtin qui les avoit apportées de Nangazaqui & qui luy en avoit fait present. *Il y a long-temps*, dit le Prince, *que je connois ce bon Pere & je suis bien aise qu'il soit près de nous; je l'assisteray en ce que je pourray.* En effet deux jours après il luy envoya deux cens sacs de rys en aumône, & depuis s'entretenant avec quelques Cavaliers, il leur dit: *Je suis bien marry que l'Empereur mon oncle ait si mal-traité ces Peres d'Europe; car leur Loy me semble bonne & utile à l'Etat, puis-*

qu'elle rend les Sujets fidelles à leurs Princes. J'en parle par ma propre experience. La faveur de ce Prince faisoit que les Peres exerçoient quoy que secretement leur ministere dans Meaco.

Le Gouverneur de la Ville nommé Guenifoin quoy que Payen leur rendoit de son costé toutes sortes de bons offices. Un jour voyant Taycosama dans une disposition d'esprit assez favorable, il lui dit qu'un des Peres Europeans fort vieux & valetudinaire estoit demeuré aux environs de Meaco; qu'il avoit passé plus de trente ans au Japon, & qu'il ne pouvoit changer d'air sans se mettre dans un danger évident de la vie. *Il m'a fait*, dit-il, *compassion & je n'ay pû lui refuser la grace qu'il me demandoit, de finir ses jours parmi nous. Vous avez bien fait*, repartit Taycosama, *car estant fort âgé & n'ayant point d'Eglise dans Meaco pour y tenir assemblée de Chrétiens il ne peut nuire à personne.* Le Gouverneur n'en vouloit pas davantage. Il le fait sçavoir au plûtost au Pere Organtin & l'avertit de continuer ses exercices de pieté, mais à petit bruit & sans éclat. Le Pere suivant son avis loüe une maison dans Meaco où il fait dresser secretement une Chapelle. Les Chrétiens s'y rendoient à certaines heures du jour, pour y assister aux divins mysteres & pour y recevoir les Sacremens, Il avoit quatre Religieux avec luy, mais il n'y avoit que le Pere Organtin qui parût en public & le Pere Jean Rodriguez, qui tous deux avoient permission de demeurer à Meaco.

XLVI.
Les Peres de saint François bastissent un Convent & une Eglise à Meaco & à Ozaca.

Mais les Peres de saint François ne jugerent pas qu'il fallût garder des mesures si respectueuses. Le grand zele qui les brûloit leur fit croire que ces ménagemens & ces déferences aux ordres d'un Souverain, estoient contraires à la liberté de l'Evangile & qu'il falloit annoncer la Foy aux Infidelles quelques défenses qu'ils fissent du contraire. Ils vont donc trouver Taycosama dans sa nouvelle ville de Fuximi, & lui representent qu'estant Religieux, ils avoient de la peine à loger chez des seculiers. Ensuite ils le supplient de leur accorder une place prés de Meaco éloignée du commerce du monde pour y bâtir une petite maison propre à leurs usages. L'Empereur les renvoya au Gouverneur de Meaco, lequel leur assigna une Belle place hors des murs de Meaco, aprés leur avoir reïteré les défenses que Taycosama leur avoit faites de prêcher ou de tenir assemblée des Chretiens. Mais les Peres sans avoir égard ni aux avis du Gouverneur, ni aux ordres du Souverain, y firent aussi-tost bastir une Eglise, un Cloître & un Convent tout fermé d'une muraille, qu'ils nommerent

Nostre

Noſtre Dame de Portiuncule, & y dirent la premiere Meſſe le quatriéme d'Octobre de l'an 94, ce qu'ils continuerent de faire tous les Dimanches & toutes les Fêtes.

Quoique les Chrétiens fuſſent ravis de voir celebrer les divins Myſteres & preſcher la parole de Dieu près de Meaco ; cependant les plus ſages & les plus éclairez les ſupplierent de conſiderer, que Taycoſama n'eſtant pas éloigné & ne pouvant pas ignorer ce qu'ils faiſoient contre ſes deffenſes expreſſes, dans un tems de perſecution, il y avoit danger qu'il ne s'offençât de leur conduite & qu'il n'abolît entierement la Religion. Pluſieurs Payens de leurs amis leur dirent la même choſe & en donnerent avis au Gouverneur de Meaco, lequel voyant que cela lui feroit des affaires auprès de l'Empereur, leur ordonna de tenir les portes de leur Egliſe fermées & de ne plus aſſembler le peuple. Eſtant enſuite allé à la Cour & ſe trouvant ſeul avec l'Empereur, il lui dit, *Je crains fort que ces Religieux qui ſe diſent Ambaſſadeurs du Gouverneur des Philippines ne ſe mettent à preſcher & à baptiſer comme les autres. Ils s'en garderont bien s'ils ſont ſages*, repartit l'Empereur en colere. *Je les chaſtierois d'une telle maniere, qu'ils apprendroient ce que c'eſt que de ſe jouer à moy.*

Le Gouverneur ayant informé l'Empereur de ce qui ſe paſſoit, & averti les Peres du danger où ils ſe mettoient, crut avoir ſatisfait à ſon devoir & les laiſſa continuer leurs aſſemblées, faiſant ſemblant de n'en rien voir. Les bons Religieux de leur côté ſe perſuaderent que Taycoſama approuvoit tacitement leur conduite, & que n'y ayant perſonne qui formât oppoſition aux fonctions de leur miniſtere, on leur laiſſoit la liberté de les exercer publiquement. C'eſt pourquoy ils écrivent au plûtôt au Gouverneur de Manile de ce qui ſe paſſoit, & invitent leurs Freres à venir prendre part à leur peſche. Il en vint trois cette même année 94. Le premier s'appelloit le P. Auguſtin Rodriguez. Le ſecond le Pere de Ribadeneyra, & le troiſiéme le Pere Jerôme de Jeſus. XLVII.

Ils en veulent bâtir un troiſieme a Nangazaqui, mais ils en ſont chaſſez.

Ayant demandé & obtenu audience de Taycoſama, ils luy preſenterent la lettre du Gouverneur des Philippines avec de tres-beaux preſens. L'Empereur reçeut les preſens, mais il ne fut pas ſatisfait de la lettre. Le Pere Pierre Baptiſte voyant ce nouveau renfort qui lui eſtoit venu, commença un autre Convent à Ozaca qu'il appella le Convent de Bethléem, & croyant après cela que tout lui eſtoit poſſible, il forma le deſſein d'en

bâtir un troisiéme à Nangazaqui. Pour en venir à bout, il fit entendre au Gouverneur de Meaco qu'il avoit deux Religieux qui avoient besoin de changer d'air,& le pria d'obtenir de Taycosama la permission d'aller à Nangazaqui. Le Gouverneur leur répondit que si c'estoit pour leur santé, ils n'avoient point besoin de congé, & que tous ceux qui estoient dans le Japon avoient liberté d'aller & de demeurer où bon leur sembloit.

Sur cette parole le Pere Baptiste & le Pere Jerôme s'en vont à Nangazaqui. Les Peres Jesuites les logerent chez eux & les traitterent avec toute la charité possible l'espace presque d'un mois. Après quoi ils s'allerent établir près d'une Chapelle qu'on appelloit de saint Lazare, située hors la Ville entre deux Hôpitaux qui dépendoient de la Confrerie de la Misericorde, & commencerent à dire la messe & à y prêcher publiquement nonobstant la défense de l'Empereur.

Les Administrateurs des deux Hôpitaux furent fort surpris de voir que ces bons Peres s'estoient établis en ce lieu qui leur appartenoit, sans leur en avoir parlé; Mais le Lieutenant de Terazaba qui commandoit en son absence en fut piqué au vif & avec d'autant plus de sujet, que le Gouverneur avoit défendu d'y faire le service divin, d'y avoir un autel & d'y exposer des Images. Or comme il ne pouvoit se persuader que ces Religieux eussent la hardiesse de contrevenir ouvertement aux ordres de l'Empereur, il en donna avis à Terazaba qui estoit pour lors à Nangoya, & lui demanda si c'estoit de son aveu que ces Religieux des Philippines preschoient publiquement & faisoient les exercices de leur Religion. Terazaba ayant appris ce qui se passoit & craignant l'indignation de l'Empereur si cela venoit à sa connoissance, manda à son Lieutenant qu'il ne manquast pas de marquer tous ceux qu diroient la Messe dans cette Chapelle, & protesta qu'il les feroit tous mourir. Il ajoûta qu'il s'en alloit à Meaco & qu'il s'informeroit encore de la volonté de Taycosama.

Le Lieutenant ayant reçeu ces ordres, fit défendre par toute la Ville à son de trompe à tous les habitans de Nangazaqui d'aller entendre la Messe ou le sermon dans cette Chapelle, ni de prier devant la Croix, & cela sous de tres grosses peines. Cette défense affligea beaucoup les Chrétiens, qui alloient tous les jours avec grande devotion faire leurs prieres devant cette Croix. La chose n'en demeura pas là, Terazaba s'étant abouché avec Gue-

nifoin Gouverneur de Meaco, & celui-ci lui ayant dit que ces Religieux lui avoient demandé congé d'aller à Nangazaqui pour leur ſanté, il entra en telle colere qu'il écrivit ſur l'heure même à ſon Lieutenant qu'il eût à les chaſſer de toutes les terres de ſa Juriſdiction. Le Pere Gomez Provincial des Jeſuites ayant appris cette nouvelle, leur offrit ſa maiſon en attendant que le Gouverneur fût appaiſé: mais ils le remercierent de ſa charité & jugerent plus à propos de s'en retourner à leur Convent de Meaco.

Pour revenir à Taycoſama il entra dans de ſi grandes défiances de ſon neveu, qu'il ſe reſolut enfin de le perdre. Cambacundono eſtoit un jeune homme de trente-trois ans doüé des plus belles qualitez qu'on puiſſe deſirer dans un Prince. Il avoit l'eſprit vif & penetrant, le diſcernement fort juſte, les manieres honneſtes & engageantes. Il eſtoit ſage, prudent & aviſé. Il avoit en horreur les vices abominables dont on ne rougit point dans le Japon, & ce qui eſt rare dans les jeunes Princes, il aimoit les belles Lettres & s'en faiſoit un tres-grand plaiſir. C'eſt pour cela qu'il ſe plaiſoit à la compagnie des habiles gens: Et parce que notre Religion fait eſtat de la vertu & des bonnes mœurs, il avoit pour elle une eſtime tres-particuliere.

XLVIII. *Les bonnes & les mauvaiſes qualitez de Cambacundono.*

Mais toutes ces belles qualitez eſtoient obſcurcies par le vice le plus étrange & le plus extrordinaire qui puiſſe entrer dans le cœur humain. C'eſt qu'il avoit une inclination barbare à tuer les hommes & en faiſoit le plus grand de tous ſes divertiſſemens De ſorte que dés lorſque quelqu'un eſtoit condamné à mort, il vouloit lui même en eſtre l'executeur. Il avoit fait dreſſer proche de ſon Palais un lieu un peu éminent environné de murailles, au milieu duquel il y avoit une table, ſur laquelle il étendoit un criminel & le hachoit en pieces. Quelquefois il le faiſoit tenir debout & le fendoit en deux. Son grand plaiſir eſtoit de luy couper les membres les uns aprés les autres, auſſi juſte qu'on leve les pieds & les aîles d'une volaille. Il en mettoit auſſi en bute & tiroit ſur eux, ou de l'arc, ou du piſtolet: mais ce qui paſſe la cruauté des Tyrans les plus barbares, il ouvroit le ventre aux femme groſſes pour voir dans quelle ſituation eſtoient leurs enfans. Ces paſſions d'une bête feroce & ſanguinaire plûtôt que d'un homme raiſonnable, ſemblent détruire ce que nous avons dit de ſes belles qualitez: Cependant le Pere Froez qui l'a vû & qui a traité avec lui, en fait ce portrait que je n'ay fait que copier.

ſtit avec toute la pompe & la magnificence poſſible. C'eſt pourquoi Taycoſama ayant renoncé au Gouvernement du Japon en faveur de ſon neveu, il luy fit ſçavoir qu'il l'iroit trouver pour lui en donner l'inveſtiture.

Cette nouvelle réjouit fort Cambacundono: car il crut qu'une renonciation publique & ſolemnelle alloit ſi bien établir ſa domination que rien ne pourroit l'ébranler. Il prépare donc pour cette action un feſtin des plus magnifiques. Nous avons remarqué que dans le Japon on ſert à chaque convié les mets ſur de petites tables richement ornées qu'on leve à chaque ſervice pour en mettre d'autres. Cambacundono en fit preparer treize mille pour ce feſtin, une partie eſtoit pour les hommes, & l'autre pour les femmes qui mangeoient à part.

Le jour de la ceremonie eſtant venu, Taycoſama ſe diſpoſe d'aller à Meaco: mais un de ſes favoris luy ayant donné avis qu'on lui dreſſoit des embûches & qu'il couroit riſque de perdre la vie s'il alloit à ce feſtin, il eut peur & fit ſçavoir à Cambacundono qu'il ne pouvoit faire ce voyage que dans huit jours. Ce changement inopiné donna lieu à beaucoup de diſcours & de défiances. Cambacundono en fut extrémement irrité, non ſeulement pour les grandes dépenſes qu'il avoit faites & qui furent inutiles; mais encore parce qu'il ſe voyoit mépriſé & qu'il auguroit de ce retardement que l'Empereur avoit quelque mauvais deſſein. Il s'informe donc ſecretement de la cauſe de ce changement, & ayant appris que c'eſtoit la défiance qu'il avoit eue de lui, il ſe purgea ſi bien qu'enfin Taycoſama prit reſolution de l'aller trouver. Ce Prince infiniment jaloux de ſa gloire crut que ce ſeroit une tache à ſa reputation s'il manquoit à ſa parole; qu'il marqueroit de la foibleſſe & de la timidité; que tous les Seigneurs du Japon eſtant aſſemblez pour la ceremonie, il donneroit bien à penſer s'il ne s'y trouvoit pas, & que ſon neveu profitant de l'occaſion, pourroit les animer contre lui & tireroit vengeance de l'injure qu'il prétendroit luy eſtre faite.

Toutes ces raiſons & pluſieurs autres l'obligerent de s'expoſer à tout évenement, après avoir pris toutes les précautions poſſibles. Pour rendre cette action plus éclatante, il voulut que l'Imperatrice ſa femme qui avoit nom Mandocoroſama fiſt ſon entrée dans Meaco un jour avant lui de la maniere que je vais dire. Les Gardes de l'Empereur marchoient les premiers tres bien armez & en fort grand nombre. Après eux venoient les valets de pied II. *La pompe de cette marche.*

qui portoient trois grands coffres où estoient les vétemens de l'Imperatrice. Ils estoient couverts de housses precieuses brochées d'or & d'argent avec les armes de la Princesse. Ceux-ci estoient suivis de cinquante autres où estoient les robes des Dames de la Cour & des filles d'honneur de l'Imperatrice. On voyoit ensuite seize chevaux qu'on tenoit par les resnes superbement enharnachez, qui attiroient les yeux de tout le monde. Ils estoient chargez d'or & d'argent, & de pierres precieuses dont Taycosama & sa femme vouloient faire present à Cambacundono & aux principaux de sa Cour. Aprés eux venoit un grand nombre de Seigneurs montez sur les plus beaux chevaux du Japon, dont les housses & les équipages estoient brodés d'or & semées de pierreries. Ils estoient tous environnez de quantité de valets de pied chacun portant les livrées de son Maître, & ils avoient des habillemens tout brodez d'or & d'argent. On vit venir après eux huit litieres tres-belles & tres-riches où estoient les principales Dames de la Cour, & un grand espace après paroissoit celle de l'Imperatrice toute couverte d'or & fermée de petites jalousies, au travers desquelles elle pouvoit voir sans être veue. Elle estoit suivie de plus de cent autres Palanquins ou Litieres, où estoient les Dames magnifiquement parées. Après elles on vit paroître cent cinquante Demoiselles à cheval & richement vétuës. Elles avoient toutes le visage couvert d'un voile de soye tres fin qui ne les empêchoit pas de voir le monde, & portoient sur la teste une espece de Tiare riche & bien travaillée. Chacune avoit son train, & elles étoient suivies de quantité d'Estafiers dont chacun conduisoit par les resnes deux chevaux de main. Toute cette marche estoit fermée par un gros de cavalerie qui marchoit en tres-bel ordre. L'Imperatrice fut reçue dans le Palais de Jerazu par Cambacundono qui alla au devant d'elle. Après les civilitez accoûtumées Mandocorosama fit de tres-riches presens à Cambacundono en or, en argent, en pierreries, en étoffes precieuses & en toutes sortes de raretez, & Cambacundono luy fit reciproquement les siens qui estoient, dit on, d'un prix inestimable.

Le jour suivant Taycosama qui estoit arrivé le jour precedent à Meaco, partit de son Palais, qui estoit éloigné de celui de son neveu de sept ou huit ruës, & marcha avec toute la Noblesse du Japon en cet ordre.

Premierement il fit ranger en haye depuis son Palais jusqu'à

celuy de ſon neveu ſept cens ſoldats de ſes gardes qui avoient tous l'épée nuë en main. La marche commença par trois cens Seigneurs de qualité qui portoient chacun la marque de leur dignité & de leur employ, & qui eſtoient accompagnez d'une grande ſuite de Pages & de Laquais vétus de tres belles livrées. Ils eſtoient ſuivis d'un tres grand nombre d'Officiers à cheval qui portoient les armes de Taycoſama. L'un tenoit ſon arc, l'autres ſes fléches, l'autre ſon épée, l'autre ſa lance, l'autre ſes piſtolets.

Aprés quoy paroiſſoit l'Empereur dans un char de triomphe tout couvert de lames d'or ſi bien travaillées & enrichies de tant de beaux compartimens, que tout le monde en eſtoit dans l'admiration. Il étoit tiré par deux grands bœufs noirs qui avoient les cornes dorées & des houſſes de velours cramoiſi en broderie qui leur pendoient juſqu'aux pieds. Ce n'étoit pas faute de chevaux qu'il ſe ſervoit de bœufs: mais parce que c'eſt une coûtume inviolable des Seigneurs de la Tenſe de ne ſe ſervir que de bœufs en de pareilles ceremonies. Ce carroſſe eſtoit tout environné de Pages & de Valets de pied ſuperbement vétus & ſuivis de tous les Officiers de la Couronne & de la premiere Nobleſſe du Japon.

Pendant que Taycoſama marchoit avec cette pompe par les rues de Meaco & qu'il entroit dans une grande place, voicy quantité de Seigneurs envoyez par Cambacundono qui viennent au-devant de lui. Dés lorſqu'ils l'apperceurent ils mirent tous pied à terre, & ceux de la ſuite de l'Empereur firent le même. Puis remontant à cheval ils ſe mirent en haye le long de la rue & laiſſerent un paſſage pour le char de l'Empereur. En même tems on vit venir Cambacundono dans un autre char de triomphe qui ne cedoit preſque point en richeſſes & en beauté à celuy de l'Empereur. Il eſtoit accompagné de tous les Cunis & de toutes les Officiers de la Cour du Dairi qui avoit un train leſte & manifique.

Les deux Princes étant entrez dans la grande place de Meaco, avant que de ſe joindre s'areſterent un peu. Alors Cambacundono envoya un Prince de la famille du Dairi avec le Gouverneut de Meaco ſalüer l'Empereur de ſa part, & luy faire ſes complimens. Ils mirent les genoux & les mains à terre ſelon l'uſage du Japon. Taycoſama de ſa en part envoya deux autres, dont l'un étoit Firando gendre de Nobunanga & Chrétien de

Religion. L'autre estoit Roy de Tangi Mari de Dame Gra. dont nous avons parlé. Après s'estre felicitez de part & d'autre, Taycosama fit dire à son neveu qu'il marchast devant & qu'il le suivroit. Alors chaque Seigneur reprenant son rang continua la marche qui dura sans interruption depuis le matin jusqu'à deux heures après midi.

Estant arrivez au Palais de Cambacundono, il fut receu par ce Prince & par tous les Seigneurs de sa Cour, puis conduit dans un appartement qui luy estoit preparé. Ce fut là que Taycosama estala ses presens qui estoient beaucoup plus riches que ceux que l'Imperatrice sa femme avoit faits. Cambacundono témoigna qu'il les estimoit infiniment, non seulement pour leur prix & leur rareté; mais beaucoup plus parce que c'estoient des marques de la bonté que l'Empereur avoit pour luy. Ensuite il luy fit les siens qui estoient beaucoup plus considerables que ceux de son oncle. Il sçavoit qu'il ne s'offenseroit pas de se voir vaincu en liberalité & qu'on ne pouvoit mieux luy faire sa Cour qu'en tâchant d'assouvir sa convoitise insatiable.

LII. *Ce qui se passa à Meaco pendant cette Fête.*

Les presens estant faits on se mit à table. Le Pere Froez qui estoit au Japon en ce temps-là, écrit que s'il vouloit rapporter les magnificences du festin, les jeux, les spectacles & les divertissemens qui durent trois jours, il ne se trouveroit personne qui ajoûtât foy à ce qu'il en diroit. Cependant le rusé Taycosama pensoit plus à la sureté de sa personne qu'à la bonne chere qu'on lui faisoit. Il sçavoit qu'il avoit offensé Cambacundono & par le retardement de son voyage, & par le maniment des affaires qu'il avoit repris: & comme il connoissoit l'humeur barbare de ce jeune Prince, il craignoit avec raison de s'estre trop avancé.

La nuit estant venuë il fit mettre secretement des Gardes à toutes les portes de son appartement, & persuada même au Prince son neveu d'aller passer la nuit dans un autre Palais qui n'estoit pas éloigné du sien, sous pretexte que leur Cour estant trop grosse, ils ne pouvoient pas loger tous deux ensemble. Cette conduite parut bizare & mal concertée à tous les gens d'esprit: car outre qu'il marquoit de la timidité & de la défiance, il donnoit moyen à Cambacundono de pratiquer des gens pour se defaire de luy & d'assembler pendant la nuit les troupes afidées qu'il avoit dans la Ville. Pour appaiser son esprit, Taycosama s'entretenoit tout le jour avec lui & luy faisoit mille protestations d'amitié. Il luy representoit comme il l'avoit choisi parmi tous ses neveux

neveux pour estre le successeur de son Empire ; qu'il l'aimoit comme son propre fils & qu'il le regardoit comme l'appuy de sa vieillesse & la gloire de sa famille ; qu'il pouvoit mieux connoître l'affection qu'il lui portoit par les effets que par les paroles; qu'il estoit resolu de vivre avec lui dans une parfaite union, & que s'il avoit repris le Gouvernement, c'estoit pour l'instaler dans les formes & avec plus d'autorité; mais qu'aprés cette investiture qu'il venoit de faire, il s'alloit retirer pour le reste de ses jours & jouir du plaisir qu'il avoit toûjours desiré de le voir regner paisiblement dans un Empire qu'il avoit conquis à la pointe de l'épée.

Quoy que pût dire ce rusé politique, on n'ajoûtoit aucune foy à ses paroles, & toute la Noblesse de la Cour estoit persuadée que Cambacundono se vangeroit de l'injure qu'il en avoit receuë & qu'il ne laisseroit pas échapper une si belle occasion. C'est pourquoy chacun songeoit à ses affaires & mettoit des Gardes à ses portes pour n'estre pas enveloppé dans le malheur de l'un des deux partis. La chose paroissoit si certaine, qu'au moindre bruit qui arrivoit dans la Ville on croyoit qu'on en vouloit à l'Empereur & qu'on alloit lui oster la vie. Une des trois nuits on tint pour constant qu'il estoit tué. Ce qui donna occasion à ce bruit, fut qu'on transporta la nuit les pieces d'un Theatre fort magnifique dans un lieu plus spacieux pour y representer une Comedie ; & comme plusieurs ouvriers travailloient aux flambeaux à cette machine & qne cela ne se pouvoit faire sans bruit, ceux qui voyoient ces lumieres qui &entendoient ce bruit, crurent qu'on attaquoit Taycosoma dans son Palais, & ils n'en furent desabusez que le matin, lorsqu'ils virent que les réjoüissances continuoient à l'ordinaire.

Aprés ces trois jours de bonne chere & de divertissemens, un des plus grands Seigneurs du Japon pour sa naissance, pour ses biens, pour ses emplois nommé Fidandono, invita Taycosama à un festin. Il fit pour le regaler de si grandes dépenses, qu'il employa quatorze cens écus à dorer seulement à la mode du païs les pieds & le bec du gibier qui fut servi. C'est un coûtume dans le Japon, que celui qui traite le Seigneur de la Tense tel qu'estoit Taycosoma, lui doit presenter neuf fois à boire, & autant de fois qu'il prend la coup, il faut l'accompagner d'un present. Fidandono presenta la premiere fois quatre mille cinq cens écus en lingots d'or. L'Empereur bûvoit avec plaisir, voyant ce metail

LIII. *Un grand Seigneur traite Taycosama.*

qui brilloit sur la table ; mais rien ne pouvoit étancher sa convoitise. La seconde fois, il luy fit present de quantité de soye preste à estre mise en œuvre. La troisiéme de plusieurs pieces de Damas. Les autres presens estoient de la même force, & tout monta à dix mille écus. L'Empereur fut un jour chez luy, & aprés son départ toute sa Cour y fut traitée l'espace de trois jours.

LIV. *L'Empereur retourne à Fuximi, & invite son neveu à un bal.*

Les réjoüissances étant finies, Taycosama s'en retourna à sa chere Ville de Fuximi, ravi d'avoir échapé le danger où il s'étoit mis. Lorsqu'il fut revenu de ses craintes, il invita son neveu à un grand bal qu'il luy vouloit donner. Cambacundono y fut, & dansa d'un air si noble, si libre & si degagé, que toute l'assemblée en fut ravie. Le vieillard enrageoit en son cœur voyant les loüanges qu'on luy donnoit : car il croyoit que c'estoit luy faire injustice que d'admirer quelque autre chose que luy. Il voulut aussi danser à son tour, mais il le fit de si mauvaise grace, qu'il ne servit qu'à relever la gloire de son neveu. Cependant ce vieillard jaloux ne pouvant souffrir que Cambacundono eût toute la gloire de cette action, commanda à Gosonio fils de Nobunanga, de faire une entrée. C'estoit un jeune Seigneur qui dansoit le mieux de toute la Cour : Mais la haine qu'il portoit à Taycosama qui possedoit un Empire qui luy appartenoit, luy fit faire à dessein de faux pas, pour ne pas ravir la gloire à Cambacundono qu'il aimoit.

LV. *Cambacundono s'aigrit de plus en plus contre l'Empereur.*

Aprés ces divertissemens Taycosama alla faire un voyage à Ozaca, & Cambacundono demeura à Fuzimi. Ce jeune Prince ravi du bon accuëil que luy avoit fait son oncle ; & croyant de bonne foy qu'il pouvoit compter sur son amitié, l'invita à venir voir les beaux Palais qu'il avoit fait bâtir dans sa ville de Fuximi pour la rendre plus considerable ; car c'est ce que l'Empereur desiroit avec le plus de passion. Il prépara un festin aussi somptueux & aussi magnifique que celuy de Meaco pour le regaler. Taycosama n'osa le refuser ouvertement, mais il luy promettoit de l'aller voir de jour à autre, & manquoit toûjours à sa promesse. Cependant il falloit incessamment preparer de nouveaux festins avec des dépenses effroyables. Ce qui chagrina si fort ce jeune Prince qu'il en pensa tomber malade, & il en conçut dès lors une haine mortelle contre son oncle, voyant qu'il se joüoit de luy.

Etant retourné à sa Forteresse de Jurazu, au lieu des diver-

tiſſemens inhumains & barbares qu'il avoit coûtume de prendre, il ſe mit à faire des armes, à tirer au blanc, & à former ſes gens à tous les exercices de la guerre: ſoit qu'il fiſt cela pour diſſiper ſon chagrin, ſoit qu'il voulût ſe rendre habile à faire le coup qu'il meditoit. Or comme il ſçavoit que ſon oncle eſtoit haï des principaux de la Cour à cauſe des grandes dépenſes qu'il leur faiſoit faire ; & ſe perſuadant qu'ils s'attacheroient plus volontiers au ſervice d'un jeune Monarque, qu'à celuy d'un Prince mourant, il envoya un de ſes confidens nommé Xirabingo ſonder ſecretement quelques Seigneurs qui avoienr eſté maltraitez par ſon oncle, s'il pourroit les engager à jurer par les Camis, qu'ils ſeroient preſts au premier ſignal à luy rendre ſervice.

Le premier à qui s'adreſſa Xirabingo, fut un grand Seigneur nommé Achiromar qui poſſedoit neuf Royaumes. Il eſt croyable que c'eſtoit le Roy d'Amanguchi. Lorſqu'on luy parla de ſigner un Traité ſecret, & de jurer ſur les Camis qu'il ſeroit fidele à Cambacundono, il vit bien où cela alloit, & prit reſolution d'en informer Taycoſama. Comme donc on le preſſoit de ſe declarer, il répondit que n'ayant jamais manqué de fidelité au jeune Prince, il n'eſtoit pas beſoin qu'il en fiſt un nouveau ſerment; mais qu'il le trouveroit toûjours prêt à executer ſes commandemens, & à ſacrifier ſa vie pour ſon ſervice. S'eſtant ainſi défait de Xibaringo, il va trouver l'Empereur, & luy raconte cequi s'étoit paſſé. Ce ruſé vieillard luy conſeille d'aller trouver l'Agent de Cambacundono & de ſigner le Traité pour découvrir adroitement ceux qui étoient de la conjuration.

LVI. *Taycoſama ordonne à ſon neveu de le venir trouver.*

Ayant eû toutes les lumieres qu'il déſiroit avoir, il mande à ſon neveu qu'il deſiroit le voir, & qu'il avoit quelque choſe à luy communiquer. Cambacundono vit bien qu'il eſtoit trahi, & que ſa trame étoit découverte. Il fait réponſe à l'Empereur qu'il le prioit de l'excuſer, parce qu'il étoit tourmenté d'une humeur mélancholique qui ne luy permettoit pas de voir le monde. Taycoſama trouva cette défaite puerile ; & aprés de longues deliberations qu'il eut avec ſon Conſeil, il envoye à ſon neveu cinq Seigneurs de ſes affidez luy demander éclairciſſement ſur cinq chefs qu'ils avoient ordre de luy propoſer.

Le premier, comment il ſe pouvoit faire qu'il fût accablé de mélancholie, puiſqu'il ſe trouvoit tous les jours dans des jeux, dans des combats, dans des courſes & dans toutes ſortes d'exercices militaires.

Le second, s'il estoit convenable à un Prince de sa qualit d'executer des criminels & de tremper ses mains dans le sang d ses pauvres Sujets; si c'est là le plaisir d'un homme & d'une personne de son rang, ou celui d'un beste feroce.

Le troisiéme, d'où vient que sortant en public, il marchoit accompagné de troupes comme s'il eût eû querelle avec quelqu'un, jettant par-là le peuple dans la crainte de quelque mouvement.

Le quatriéme, pour quel sujet il avoit renforcé ses Gardes, puisqu'il estoit en paix & n'avoit guerre avec personne.

Le dernier & le plus considerable, fut de sçavoir pourquoy il avoit sollicité quelques Seigneurs de lui prester serment de fidelité & de signer un traité de confederation avec lui.

Il le fit sommer par ses Envoyez de rédondre sans delay, nettement & distinctement à ces cinq articles.

LVII. *Reponse de Cambacundone.*

Je ne trouve dans les memoires du Japon que la réponse qu'il fit aux deux derniers qui estoient les plus chatoüilleux. Il dit donc que s'il levoit des troupes & s'il engagoit les principaux Seigneurs a lui être fidelles, c'estoit pour son service qu'il le faisoit; qu'estant âgé comme il estoit, il y avoit danger qu'il ne s'élevast quelque trouble dans la Tense; que la jeunesse s'oublie souvent du respect qu'elle doit aux personnes avancées en âge, & les regarde comme des Maistres dont elle n'a presque plus rien ni à craindre ni à esperer; qu'il n'y avoit personne au monde qui dût prendre plus d'interest à sa conservation que lui, & qu'il se tenoit prest à tout évenement pour défendre sa Couronne & pour maintenir son Etat en paix.

Taycosama qui n'avoit pas encore de troupes prestes & qui en faisoit venir secretement de tous les quartiers du Japon, fit semblant d'estre satisfait de cette réponse, & demanda seulement à son neveu qu'il lui envoyast son serment signé de sa main. Le jeune Prince l'ayant fait, l'Empereur dit tout haut aux gens de sa Cour: *Voila une declaration que m'envoye mon neveu, par laquelle il se purge entierement de tous les soupçons qu'on avoit conceus de sa conduite. A la verité il y a la méchantes gens dans le monde, & les Princes sont bien miserables d'avoir tout en abondance hormis la verité.* Ensuite marchant dans sa chambre comme un homme outré de déplaisir, il se tournoit tantôt d'un costé, tantost d'un autre, & s'écrioit de temps en temps: *Celui qui me parlera mal de mon neveu, sentira ce que peze la main de*

Taycosama. Pendant qu'il jouoit ce personnage, il faisoit venir, comme j'ay dit, ses troupes de toutes parts. Il sçut si bien se déguiser que toutes ces gens crurent de bonne foy qu'il s'estoit racommodé avec son neveu, & chacun l'en alloit feliciter.

Lorsque ses troupes furent assemblées, alors il leve le masque & écrit aussi tost à Cambacundono en ces termes : *Je suis informé de vostre méchante conduite & de vos mauvais desseins : C'est pourquoy je vous ordonne de me venir trouver au plustost à Fuximi, accompagné seulement de quelques Pages pour me rendre compte de vos actions, ou de vous retirer chez vostre Pere à la forteresse de Quoiosu. Si vous manquez à faire l'un ou l'autre, vous le payerez de vostre teste & j'iray mettre vostre Palais en poudre.* Le jeune Prince ayant receu ses dépêches, vit bien qu'il estoit perdu, n'estant point en état de se défendre. Il crut que le meilleur parti qu'il pouvoit prendre estoit d'aller trouver son oncle, esperant que la nature lui inspireroit encore quelque sentiment de compassion pour lui; il se met donc en chemin avec quelques Pages. Tayscosama avoit mis par tout des Gardes pour l'arrêter s'il vouloit échapper. Lorsqu'il fut sorti de Meaco, il se vit aussitôt environné de soldats qui l'accompagnerent jusqu'à Fuximi. Il y arriva sur le midy & n'entra point dans le Palais : mais il alla loger dans la maison d'un particuler où il demeura jusqu'au soir. La nuit estant venuë, Taycosama lui envoye dire qu'il eût sur l'heure même à sortir de la Ville, & qu'il s'en allât avec dix Pages seulement au Monastere de Coya. Ce Monastere est situé sur la cime d'une tres-haute montagne, & c'est la retraite ordinaire des exilez. Cambacundono ayant receu ce commandement, obeït sur l'heure même. Il marche toute la nuit & son oncle le fit suivre par des gens, avec ordre d'observer si quelqu'un le viendroit joindre sur les chemins.

LVIII. *Taycosama bannit son neveu.*

Il y eut plusieurs Seigneurs qui se déguiserent en gueux, & d'autres en païsans pour l'aborder. Ils fondoient en larmes, voyant l'état déplorable où il estoit reduit : mais ils n'oserent lui parler. Il n'y eut qu'un jeune homme de grande qualité qui le vint trouver sans crainte d'encourir l'indignation de l'Empereur. C'estoit le fils du Gouverneur de Meaco nommé Sacandono, qui avoit esté baptisé cette même année 94. Il n'avoit que dix huit ans, & il estoit fort cheri de Taycosama, tant par ses rares qualitez, qu'en consideration de son pere qui estoit la meilleur teste de son Conseil. Ce jeune homme ayant appris que Cambacun-

dono qu'il aimoit passionnément, estoit relegué à Coya, monte aussi-tost à cheval; & prenant avec soy un de ses cousins, nommé Leon qui n'avoit que seize ans, & qui avoit esté comme luy baptisé cette année, court à toute bride pour atteindre Cambacundono. Les espions de l'Empereur l'ayant reconnu, luy donnerent avis du danger où il s'exposoit, & luy declarerent qu'ils avoient ordre de l'Empereur d'observer ceux qui accompagneroient son neveu. Sacandono leur répond que son pere avoit une maison dans une terre par où Cambacundono devoit passer & qu'il vouloit le régaler en ce lieu. *Quoy*, dit il, *je ne serviray pas le Seigneur de la Tense mon Maistre, & je n'assisteray pas le meilleur de mes amis que je vois abandonné de tout le monde ! C'est maintenant que je luy veux donner des marques de ma fidelité, m'en dût-il coûter la vie.* Ayant dit cela, il donne de l'éperon à son cheval, & ayant atteint le pauvre exilé, il luy marque sa douleur & par ses larmes & par la protestation qu'il luy fait de ne l'abandonner jamais. Cambacundono fut touché de tendresse pour ces deux jeunes Cavaliers; & voyant le danger où ils se mettoient leur dit, qu'il ne souffriroit jamais qu'ils allassent plus loin. *Si vous m'aimez*, dit il à Sacandono, *vous vous en retournerez chez vous, car vous avez un pere qui est tout le Conseil de mon oncle, & vous me pouvez beaucoup servir auprès de luy.* Il n'y eut que cette raison qui pût obliger ces deux Seigneurs de s'en retourner à Meaco. Les Gardes en informerent l'Empereur : mais comme il aimoit Sacandono, & qu'il ne vouloit pas chagriner son pere qui étoit alors malade, il feignit de l'ignorer.

LIX. *Cambacundono est enfermé dans un Monastere de Bonzes.*

Cambacundono aprés trois jours de marche arrive enfin au Monastere de Coya, où il fut aussi-tôt enfermé par les Gardes, & si mal traité, qu'à peine luy donnoit-on de quoy vivre. Il estoit logé dans une cellule forte étroite, bien differente des Palais magnifiques où il demeuroit auparavant. Ce pauvre Prince considerant le changement de sa fortune, disoit les larmes aux yeux à dix Pages qu'il avoit avec luy : *Il y a peu de jours que je donnois des Gouvernemens & des Royaumes, & maintenant à peine ay-je un lit pour me coucher, & une chambre pour me loger. Y a-t'il revolution plus étrange que celle-cy ?*

Mais ce qui le jetta dans le desespoir, fut que ses Gardes ne luy permettoient pas d'avoir commerce ni de bouche, ni par écrit avec aucune personne du dehors. Il en conçut un si grand chagrin qu'il prit resolution de se défaire. Ses gens s'en apperçûrent,

car ils le voyoient pâle, inquiet, les yeux troublez & égarez, marchant tantôt à grands pas, tantôt d'un air languissant & abbatu. Il firent tout leur possible pour luy remettre l'esprit. On luy representoit que les choses pouvoient changer de face, & que les personnes de son caractere ne pouvoient pas être long tems miserables; Qu'il se feroit infailliblement quelque grande revolution dans l'Etat à son sujet; que son oncle estoit autant haï qu'il estoit aimé; qu'on seroit ravi de trouver une si belle occasion de secoüer le joux de sa domination tyrannique; qu'il étoit vieil, & ne pouvoit pas vivre encore un an; & que sa mort rétabliroit ses affaires; que tout fier qu'il estoit, il se laisseroit gagner par sa soûmission; que la nature plaideroit sa cause, & le rendroit sensible à sa misere; qu'il eût un peu de patience, & que le tems luy feroit justice. Au reste qu'estant brave comme il estoit, il devoit s'élever au dessus de tous les accidens de la fortune; qu'estant Prince, il ne devoit rien faire qui fût indigne de son rang; qu'estant déclaré Gouverneur du Japon, il se devoit commander luy-même, & se montrer digne de l'Empire Enfin qu'il estoit jeune & pere de trois enfans, & qu'il estoit obligé de se conserver pour eux. Ces raisons, & principalement la consideration de ses enfans, l'empêcherent d'executer son dessein.

LX. *Fidelité d'un jeune Seigneur Chrétien.*

Parmi les Pages que Taycosama luy avoit permis de conserver, il y en avoit un nommé Dom Michel qui estoit Chrétien, & neveu du Gouverneur de Meaco. Les autres se préparant à mourir avec leur Maistre, selon la coustume du Japon, il se trouva fort en peine de ce qu'il devoit faire: car il voyoit que s'il n'imitoit pas les autres, il passeroit pour un lâche, & seroit marqué d'une infamie éternelle: *Mais si je m'oste la vie*, disoit il, *j'offense Dieu, & je seray damné.* Quelque empire que le respect humain eût sur son esprit, il resolut de ne rien faire contre sa conscience, & de peur que la tentation ne le fist changer de dessein, il se défit de ses armes, & les donna en garde à un de ses valets. Cependant il recommande instamment cette affaire à Dieu.

Ses prieres ne furent pas vaines; car trois jours après il vint un ordre de la part de Taycosama de renvoyer cinq Pages à leurs parens, de dix qu'ils estoient auprès de Cambacundono, & Dom Michel fut le premier nommé. Ces braves Gentilshommes ayant reçû cet ordre, dirent tous d'une voix à l'Envoyé de l'Empereur qu'ils étoient bien obligez à sa Majesté de la bonté qu'elle avoit pour eux, & de la grace qu'elle leur vouloit bien faire: mais que

pas du premier coup, mais il en redoubla plusieurs autres, & élargissoit ses playes pour en faire sortir le sang & la vie. Cambacundono le voyant acharné sur lui-même, prend son sabre & d'un coup lui abat la teste.

Après cet horrible carnage, ce miserable Prince animé par l'exemple de ces jeunes enfans & de ses fidelles serviteurs, & ne pouvant plus avec honneur survivre à la mort de ceux qui luy avoient sacrifié leur vie, prend son poignard, se découvre le ventre, & après avoir fait mille imprecations contre un oncle aussi inhumain que le sien, se donne quantité de coups avec une fureur desesperée. Lorsqu'il se déchiroit les entrailles pour mourir plus promptement, un de ses Ecuyers lui trancha la teste du même sabre dont sa main barbare avoit tué & mis en pieces tant de personnes innocentes. Après quoi l'Ecuyer se tua luy-même & tomba mort sur le corps de son maître. Cette tragedie étant achevée, les Bonzes du Convent brûlerent les corps au même lieu où ils s'étoient tuez. Telle fut la fin de Cambacundono, dont les belles qualitez le rendoient digne d'une plus longue vie, & les méchantes d'une plus prompte mort. Je l'ai rapportée sur les memoires du P. Froez qui étoit sur les lieux. Il mourut à la trente-deuxiéme année de son âge, verifiant par son exemple ce que dit le Fils de Dieu, que ceux qui se servent injustement de l'épée, periront aussi-tôt ou tard par l'épée.

Taycosama ayant appris sa mort plus alteré que jamais du sang humain, comme une bête feroce qui ne respire que le carnage, fit une boucherie horrible de tous ceux qui étoient liez ou de sang ou d'amitié avec son neveu. Il commença par faire mourir les trois principaux Seigneurs de la Cour de ce jeune Prince. Le premier fut celui qui assistoit à toutes les executions cruelles qu'il faisoit & qui le louoit de son adresse: Comme il étoit complice de ses crimes, il meritoit bien d'être compagnon de sa peine. Le second, fut Xivatingo qui avoit sollicité la Noblesse de signer un traité de confederation avec lui. Le troisiéme, étoit un des plus puissans Seigneurs de la Tense, & un des plus grands Capitaines du Japon nommé Chimura. Il avoit un fils âgé de seize ans de grande esperance, & qui estoit la vive image de son pere. Ce jeune enfant ayant appris que Taycosama avoit condamné son pere à la mort, lui en donna avis, & lui écrivit au lieu où il étoit arrêté, qu'il ne se mît pas en peine de lui & que s'ils ne pouvoient pas vivre ensemble, du moins ils mourroient ensemble. LXII. *Cruauté barbare de Taycosama.*

En effet s'estant fait apporter toutes ses armes, il choisit la plus belle & la plus riche de toutes ses épées & la mit à son côté, en attendant la nouvelle de la mort de son pere. Il estoit alors à Fuximi, & Taycosama qui l'aimoit, lui fit dire qu'estant innocent du crime de son pere, il lui donnoit la vie. Le brave jeune homme le remercia fort humblement de la grace qu'il lui accordoit: mais il lui ajoûta qu'il n'étoit pas de son interest de le laisser en vie, parce qu'il estoit resolu de venger à quelque prix que ce fût la mort injuste de son pere, & de ne pas manquer son coup quand il en trouveroit l'occasion. Ayant dit cela il s'en retourne à Meaco, & entrant dans un Temple, il se fend le ventre devant une Idole sans donner aucune marque de crainte & de douleur. Taycosama ayant appris sa mort, fit saisir sa mere & ordonna qu'elle eût la teste coupée dans le Temple même d'Amida, ce qui fut executé.

La cruauté de ce Tyran devoit estre ce semble assouvie par tant de sang: mais elle n'en demeura pas là. Pour éteindre la memoire de son neveu & pour en exterminer la race, il fit une action qui auroit horreur aux plus barbares de tous les hommes. C'estoit une chose inouie dans le Japon, qu'on vengeât sur les femmes le crime de leur Seigneur ou de leur mari. Taycosama sans avoir égard, ni aux loix, ni à la coûtume, ni à la raison, ni aux sentimens mêmes de la nature, fait prendre trentre quatre Dames, dont les unes estoient femmes de Cambacundono, les autres estoient à son service, & ordonna qu'elles fussent menées honteusement par toutes les rues de Meaco jusqu'au lieu public où l'on executoit les criminels, & que là elles fussent mises à mort. Il y en avoit trois qui estoient Chrétiennes & qui se disposoient à mourir comme les autres: mais par une Providence particuliere de Dieu, Guenifoin Gouverneur de Meaco, touché de compassion s'en alla trouver l'Empereur, & l'ayant informé de leur innocence, leur sauva la vie.

Le jour de l'execution estant arrivé, on mit dans des tombereaux les trente & une Dames les plus nobles & les plus qualifiées de tout le Japon, entre lesquelles estoient, comme j'ai dit, les femmes de Cambacundono & trois de ses enfans, deux garçons & une fille. Ils estoient si jeunes, que le plus âgé n'avoit que cinq ans. Lorsque cette troupe déplorable passoit par les rues, tout le monde fondoit en larmes. On n'entendoit que cris & que sanglots, & chacun dans son cœur faisoit mille imprecations

contre le Tyran. Les Dames pour la plûpart étoient demi-mortes, on voyoit sur leur visage l'image de la mort qu'elles alloient souffrir. Mais ce qui tiroit les larmes de tous les assistans, c'étoit la vûe de ces trois petits enfans qui étoient entre les bras de leurs nourrices & qu'on menoit à la boucherie comme trois victimes innocentes.

Lorsque cette troupe infortunée fut arrivée au lieu du supplice, on voit paroître un bourreau d'un visage affreux, qui tenoit en sa main la teste de Cambacundono que Taycosama avoit fait apporter à Meaco Il la montre à ces femmes& à ces enfans, pour leur faire mieux sentir les horreurs de la mort. On peut imaginer la douleur qu'elles ressentirent à la vûe d'un objet si déplorable. Les enfans vouloient s'enfuir,& jettoient des cris qui fendoient les cœurs: mais le Bourreau les prenant les uns après les autres, les égorgea tous trois en presence de leurs meres. Ensuite on tira les Dames des tombereaux les unes après les autres, & on leur trancha la teste, sans faire grace à une seule. Taycosama fit jetter tous les corps dans une fosse, & fit poser une tombe dessus avec cette inscription, *Tombeau des bêtes & des traîtres.*

Qui ne croiroit que la cruauté de ce Tyran dût être satisfaite? Cependant elle ne le fut pas encore. Un des trois Seigneurs qu'il avoit fait mourir, avoit laissé sa femme avec trois enfans, une fille & deux garçons. Il ordonna que la mere & les enfans fussent mis à mort. La fille qui étoit la plus âgée n'avoit que douze ans. La mere ne pouvant se resoudre à voir traîner honteusement ses enfans au supplice pour estre crucifiez, transportée de rage & tout ensemble de compassion, prend ses trois enfans & les égorge les uns après les autres, puis elles se plonge le même poignard dans le sein & tombe morte sur les corps de ses enfans. Taycosama eut du chagrin que ces victimes mal-heureuses se fussent dérobées à sa fureur. Il leur fit couper la teste & les fit planter dans un lieu public.

Enfin n'ayant plus personne sur qui il pût décharger sa rage, il étendit ses vengeances sur le Château de Cambacundono qui avoit coûté des sommes immenses. Il le fit raser jusqu'aux fondemens & la Ville aussi, au milieu de laquelle il estoit basti, qui n'estoit presque composée que de Palais de grands Seigneurs jusqu'au nombre de trois cens. Pour les thresors & les meubles les plus riches de Cambacundono, il les fit transporter à sa

ville de Fuximi, avec les materiaux de tous les Palais ruinez. Telle fut la fin & le dénouement de cette tragedie, qui est peut-estre une des plus sanglantes de toutes celles qui ayent jamais paru.

Taycosama s'étant gorgé du sang de ses parens & de ses Sujets idolâtres, il ne restoit plus sinon qu'il répandît celuy des Chrétiens, c'est ce qu'il fera dans peu de temps, comme nous verrons au livre suivant.

LXIII. *Etat de la Religion dans Omura & dans les autres lieux.*

Cependant il nous faut visiter les Eglises du Ximo & voir en quel état estoit la Religion pendant ces troubles l'an 94 & 95. La plûpart des Chrétiens du Royaume d'Omura se retiroient à Nangazaqui, parce que les Peres qui étoient demeurez en ôtage pour l'Ambassadeur des Indes, y faisoient leur residence & y exerçoient leur ministere quoy qu'à petit bruit, prêchant, confessant & disant tous les jours la Messe en divers quartiers de la Ville. Quelque terreur que jettast dans tous les esprits la cruauté de Taycosama, elle n'empêcha pas que ces deux années plus de dix sept cens personnes ne receussent le Baptême; dont le plus considerable fut Terazaba Gouverneur de Nangazaqui & favori de l'Empereur.

C'estoit un Seigneur âgé seulement de ving-huit ans, d'un grand discernement & d'une prudence consommée. Lorsqu'il estoit à la Cour entendant tout le monde se dechaîner contre les Chrétiens, il voulut s'informer de leur doctrine & de leurs mœurs: & parce qu'il y en avoit un grand nombre dans son Gouvernement, il s'appliqua serieusement à les etudier. Il remarqua dans leur conduite tant d'humilité, de modestie, de bonne foy, de simplicité, de desintereessement & de mépris du monde, qu'il commenca à reconnoistre qu'on leur faisoit injustice & qu'on les calomnioit à tort. Lorsqu'il se promenoit sur le Port, il prenoit toûjours quelque Chrétien avec lequel il s'entretenoit sur quelque point de sa Religion. Mais ce qui le toucha davantage, fut la devotion extraordinaire que firent paroistre les serviteurs de Dieu la nuit de Noël & les jours suivans, car il en voulut voir les ceremonies. Il fut si charmé de la Majesté de notre Religion & de la douceur de ce mystere, qu'il resolut de se faire Chrétien. Il appella chez soy le P. Provincial des Jesuites, lequel l'instruisit & le baptisa secretement pour ne pas irriter Taycosama. Il disoit sagement qu'il n'y avoit rien d'indecent que Dieu se fist homme pour sauver les hommes: mais que c'estoit la derniere

impieté d'élever des hommes mortels & pecheurs jusqu'à les qualifier des Dieux comme on faisoit au Japon.

Les Peres ne firent pas moins de fruit dans les autres residences du Royaume d'Omura. Ils estoient cinq qui travailloient infatigablement dans les Villes & dans les Villages & baptisoient ceux que le Roy d'Omura leur envoyoit de Corey où il étoit. Ils disoient la Messe dans des maisons particulieres. Ils confesserent l'an 94 douze mille cent cinquante personnes,& l'année suivante plus de seize mille. On ne peut dire la devotion que ces pauvres peuples ont au Sacrement de Penitence qui les reconcilie avec Dieu, qui les purge de leurs pechez, qui guerit leurs maladies & qui calme leur esprit.

LXIV. *L'innocence d'un Chretien reconnue par un miracle.*

Il arrive cette année une chose dans le Royaume d'Omura qui merite d'être rapportee.Un Chrétien étant faussement accusé de larcin, fut prêt d'être mis à mort ; car ce crime est si haï dans le Japon, que quelque leger qu'il soit on oste la vie à celui qui l'a commis. Le Chrétien protestant qu'il étoit innocent & ne pouvant estre convaincu, les Payens s'en remirent à son serment, pourvû qu'il se fist à la mode du païs qui se pratique en cette maniere. L'accusé écrit dans une feuille de papier& signe de sa main le fait qu'il doit confirmer par serment.Ensuite étendant la main, on luy met le papier dessus, puis un morceau de fer tout rouge de feu qu'il doit serrer entre ses doigts, en disant : *Que la colere des Camis tombe sur moy, si j'ay commis le crime dont je suis accusé.* Si le papier brûle. il est censé coupable ; s'il ne brûle point, il est declaré innocent. Le pauvre Chrétien se trouva bien en peine, se voyant entre la vie & la mort, & obligé de jurer par de faux Dieux. La crainte qu'il eut de violer sa religion lui fit dire, qu'estant Chrétien il ne pouvoit jurer par leurs Camis; mais que s'ils vouloient, il jureroit par le vray Dieu qu'il adoroit. Les Payens accepterent son offre. Alors rempli de confiance & ayant fait le signe de la Croix sur le papier, il prend le fer ardent,l'empoigne & le serre, sans que sa main ni le papier fussent tant soit peu endommagez du feu. Ainsi le Chrétien fut justifié & delivré.

LXV. *Ferveur des Chretiens d'Arima.*

Pendant que les Officiers de Taycosama parcouroient le Roïaume d'Omura pour desarmer les Chrétiens, comme nous avons dit, un homme de qualité pressé de renoncer la Foy, lâcha quelque mot qui fit croire qu'il estoit ébranlé : mais ayant depuis re-

connu sa faute, il en conçut une telle douleur, que sans communiquer son dessein au Pere qui avoit soin de son Eglise, il prend un certain Officier de la Congregation de Nôtre-Dame & le prie de l'accompagner par toutes les ruës de la Ville, & de crier à haute voix : *Messieurs, voicy un homme qui a chancelé dans sa Foy : c'est pour cela qu'il en fait penitence.* Pendant ce cry public, le Chrétien versoit des larmes en abondance, & se déchiroit les épaules à coups de discipline, ce qui édifia merveilleusement tous les Fideles du païs. Son exemple en releva plusieurs que la crainte avoit fait tomber. Ils vinrent tous à l'Eglise publiant leur faute, & l'expiant par le sang qu'ils versoient à force de disciplines. Les Peres qui étoient à Arima baptiserent l'an 94. quatorze cens personnes, & entendirent la Confession de plus de seize mille Chrétiens. L'année suivante ils en baptiserent neuf cens cinquante, & entendirent vingt-deux mille Confessions.

D'Arima, ils passerent dans le Royaume de Bungo, fort desolé par la degradation de leur Roy Constantin. Quoyqu'il fût gouverné par des Payens, cependant ils eurent permission d'y entrer, d'y prescher & d'y faire leurs fonctions ordinaires, mais sans bruit. Ils visiterent aussi les Chrétiens d'Amanguchi qui estoient si affamez de la parole de Dieu, que les Peres estoient obligez de la prescher jusqu'aprés minuit.

LXVI. *Occupation des Peres à Meaco.*

Quant à Meaco le Pere Organtin qui avoit permission d'y demeurer, travailloit jour & nuit à la conversion des Infidelles. Il avoit trois Peres avec luy, & trois Religieux qui n'estoient pas Prestres, qu'il envoyoit travestis en seculiers dans tous les Royaumes voisins visiter & consoler les Fideles. Ils baptiserent en deux ans à Meaco plus de six cens personnes, la plûpart gens de qualité, & même Seigneurs de marque.

Le plus considerable fut Samburandono petit fils de Nobunanga & son heritier legitime. Il n'avoit que deux ans lorsque Nobunanga son ayeul, & le Prince son pere furent en même jour cruellement massacrez. Taycosama luy sauva la vie comme à l'heritier de tous les Royaumes que possedoit Nobunanga. Mais lorsqu'il eut quinze ans, il se contenta de luy donner celuy de Mino ; injustice qui luy étoit ordinaire, car il croyoit qu'un Souverain ne pouvoit faire tort à ses Sujets. Ce jeune Seigneur qui avoit l'air de Prince, & toutes les belles qualitez

que puiſſe avoir le petit fils d'un Heros, avoit à ſa ſuite deux Gentilshommes Chrétiens dont la vertu le charmoit. C'eſt pour cela que tout ſon plaiſir eſtoit de s'entretenir avec eux. Comme il fut inſtruit des principaux articles de noſtre Foy, il alla trouver le Pere Organtin; & aprés quelques conferences qu'il eut avec luy, il demanda le Baptéme qu'il reçut avec trois de ſes vaſſaux.

Son exemple fut ſuivi de deux enfans de Guenifoin Gouverneur de Meaco, & de deux de ſes couſins-germains. L'aîné des enfans de Guenifoin ſe nommoit Paul Sacondono. C'eſt luy qui vouloit accompagner Cambacundono, lorſqu'il alloit à Coya, & qui eſtoit reſolu de mourir avec luy. Il fit paroiſtre ſa Foy dans une occaſion très dangereuſe. Taycoſama avoit un neveu qu'il aimoit tendrement, & qui mourut en ce tems à Meaco. L'Empereur ordonna qu'on luy rendît aprés ſa mort les mêmes honneurs qu'on a coûtume de rendre aux Monarques & aux Empereurs du Japon. Or c'eſt une couſtume du païs, que lorſqu'on fait les obſeques des perſonnes diſtinguées par un grand rang, tous les Princes & les Grands Seigneurs du Royaume vont l'un aprés l'autre encenſer la ſtatuë du mort ſelon qu'ils ſont appellez par le Maiſtre des ceremonies. Dom Paul eſtant obligé d'y aſſiſter, parce qu'il eſtoit fils aîné du Gouverneur, il ſe trouva bien en peine comment il pourroit ſauver ſon honneur & ſa conſcience. *Si je ne preſente pas*, diſoit-il, *de l'encens à la ſtatue, j'offenſe Taycoſama, & ma perte eſt inévitable : mais ſi je le fais, j'offenſe Dieu, offrant de l'encens à une créature. Dûſſay-je perdre la vie*, conclut-il, *je n'offenſeray point Dieu.* Lorſqu'il eſtoit preſt de ſe declarer, il luy vint en penſée de ſe retirer ſous pretexte de quelque infirmité corporelle. Il fait donc ſemblant d'être incommodé & ſort de l'aſſemblée. Le Maiſtre des ceremonies croyant ou voulant bien croire qu'il ſe portoit mal, ne l'appella point. Ainſi le jeune Seigneur ſe tira de ce mauvais pas.

Nous avons dit que le deſſein de Taycoſama eſtoit de faire paſſer tous les Chrétiens du Japon dans le Corey. C'eſt pour cela peut eſtre que de douze Forteresses qu'il y avoit fait baſtir en attendant la réponſe de l'Empereur de la Chine, il avoit donné le Gouvernement des trois principales à des Seigneurs Chrétiens. Dom Auguſtin avoit la premiere, & il y demeuroit avec les Rois d'Arima, d'Omura, de Firando, de Gotto & d'A- LXVI. *Etat de la Religion dans le Corey.*

macuſa : & parce qu'ils eſtoient preſque tous Chrétiens, le Pere Ceſpedes paſſa la mer avec un autre Religieux de ſon Ordre pour leur adminiſtrer les Sacremens. Il diſoit tous les jours la Meſſe, preſchoit & confeſſoit les Chrétiens, & inſtruiſoit les idolâtres ; ce qui conſoloit infiniment tous les Fideles du païs.

Le commandement de la ſeconde Fortereſſe fut donné à Darie Ceuximandono Roy de Ceuxima, & gendre de Dom Auguſtin. Il fit tant par ſon zele, & par le ſecours du Pere Ceſpedes, que tous ſes Sujets ſe firent Chrétiens l'an quatre-vingt quinze. Ce qui contribua beaucoup à leur converſion, fut les livres ſpirituels qu'il leur donnoit à lire, principalement celui de la doctrine Chrétienne qu'il avoit composé en Japonnois.

Dom Simon Condera, Roy de Buygen, commandoit dans la troiſiéme avec ſon fils Caynocamidono. Comme il y avoit treve avec les Coreyens, tout ſon plaiſir étoit de lire les bons livres, & d'entendre la parole de Dieu. Il ſe retiroit à certaines heures du du jour pour mediter les veritez chrétiennes, & défendoit à ſes gens de le venir interrompre pendant ce tems-là pour quelque ſujet que ce fût. C'étoit là l'occupation de ces guerriers dans une ſuſpenſion d'armes.

LXVIII. *Conſpiration formée contre Dom Auguſtin : mais ſans effet.*

Pendant qu'ils goûtoient ainſi les douceurs de la paix, Satan jaloux de la gloire du Sauveur, & enragé de voir tant d'ames qu'on luy enlevoit, entreprit de perdre Dom Auguſtin qui étoit la gloire & l'appuy de la Religion Chrétienne. Il ſe ſert pour ce deſſein de Toronoſuque le plus grand ennemi qu'il eût. Le chagrin qu'il avoit de lui voir commander l'armée ; & l'envie de la gloire qu'il s'eſtoit acquiſe par tant de beaux exploits, le pouſſerent à écrire à Taycoſama ; que contre les Edits de ſa Majeſté, il maintenoit les Peres Europeans, & ſouffroit qu'ils preſchaſſent & baptiſaſſent ſes Sujets. Dom Auguſtin qui eſtoit informé de ſon mauvais deſſein, renvoye auſſi toſt le Pere Ceſpedes & ſon compagnon à Nangoya, afin que ſi l'Empereur envoyoit des Commiſſaires ſur les lieux pour informer du fait, ils ne fuſſent pas trouvez faiſant l'exercice de leur Religion. Cependant la choſe eſtoit ſi connuë, qu'on ne la pouvoit cacher, & l'Amiral avoit tout ſujet de craindre, ſe voyant attaqué par un ennemi ſi puiſſant & ſur une affaire ſi delicate.

Pendant

Pendant que ses ennemis attendoient un temps commode pour le deferer, Taycosama le rappella au Japon pour conclure la paix avec les Coreyens. Comme l'Empereur l'estimoit beaucoup, & se servoit de son conseil dans ses plus importantes affaires, il n'y eut personne qui osât former quelque plainte contre lui ; beaucoup moins Toronosuque qu'on sçavoit être son ennemi mortel, & dont l'envie reconnuë l'eussent rendu suspect de fausseté & de calomnie. Ainsi Dieu délivra son serviteur qui avoit mis toute sa confiance en lui, & le Pere Cespedes s'en alla dans le Royaume de Ceuxima, où il confessa Marie fille de Dom Augustin avec toute sa maison, & baptisa cinquante Idolâtres.





TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE PREMIER TOME.

A

C

D

E

F

G

L

M

N

O

P

R

S

X

FIN.

